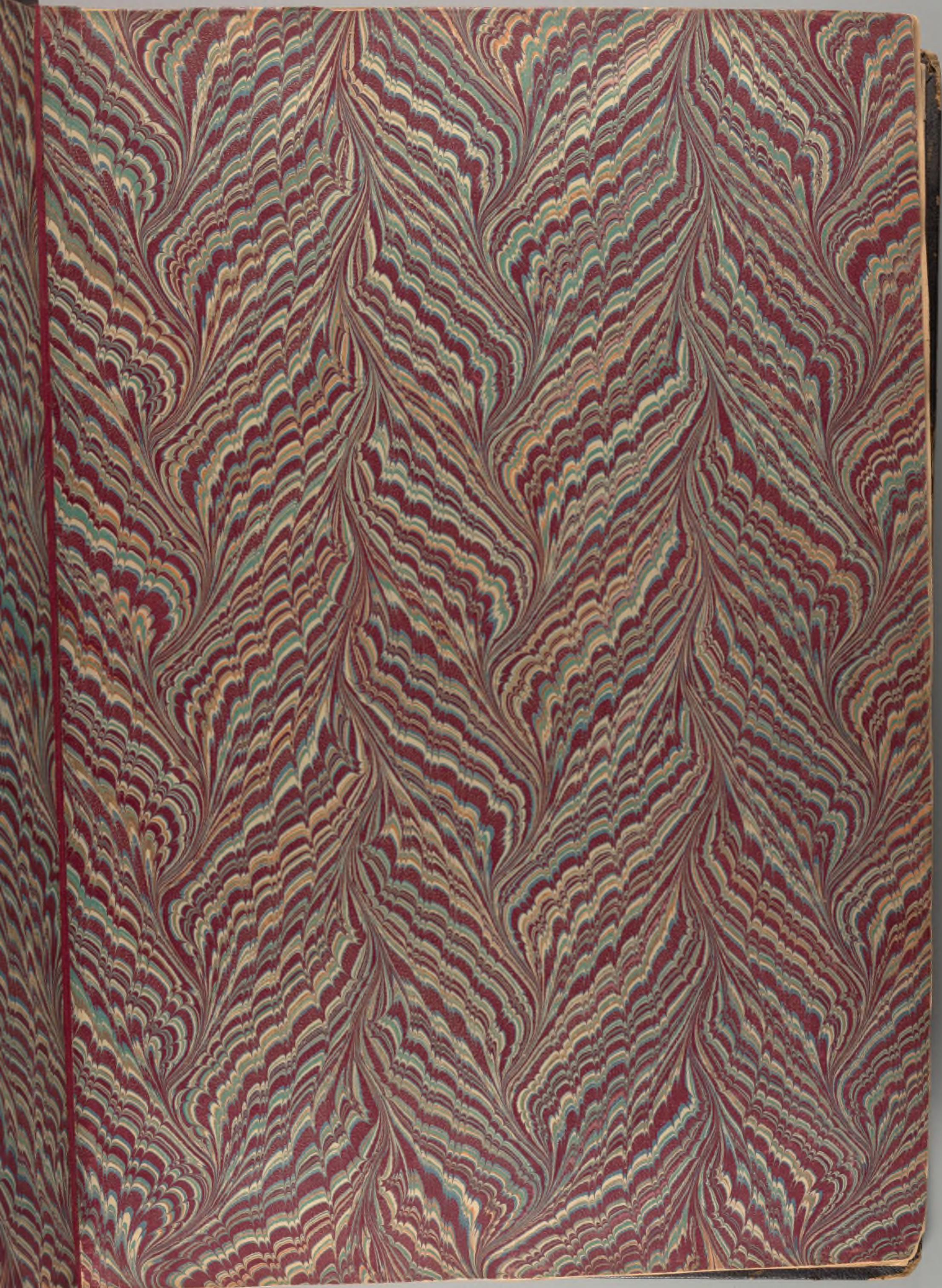


The "Salome" of Henri Regnault,
a scrap book of clippings re-
lating to its purchase by M.
Knoedler & Co. at the sale of
the Marquise Landolfo Carcano,
May 30, 1912.

Les lecteurs de L'Illustration *auront de nouveau, cette semaine, le regret de ne pas trouver ici l'article hebdomadaire de notre cher et éminent collaborateur Henri Lavedan, encore un peu souffrant.*

SALOMÉ

Au moment où le chef-d'œuvre d'Henri Regnault, cette fameuse *Salomé*, subissait le feu d'enchères sensationnelles et devenait l'objet d'une curiosité presque universelle, en dehors même du monde des arts, M. Jules Claretie, dans un charmant article du *Temps*, comme il sait en écrire, interrogeait ses amis et ses lecteurs au sujet de la fillette qui inspira si heureusement l'illustre peintre:

« Qu'est devenue la Maria qui fut *Salomé*? On le sait peut-être, on pourrait le savoir à Rome. Elle était toute jeune lorsque le peintre la posait devant son chevalet. Elle doit être bien vieille, mais pas autant qu'on pourrait le croire. Qu'est-ce que la vie a fait de cette enfant? S'en est-on soucié à la villa Médicis? Je voudrais que quelque curieux s'en inquiétât (cette recherche en vaut la peine), et l'histoire, sans doute banale, de la Salomé, vaudrait d'être contée comme celle de toutes les inspiratrices de chefs-d'œuvre.

» Il y a peut-être, dans quelque pauvre quartier de Rome, une femme encore belle, et ridée, à peine sexagénaire, qui ne se doute point qu'à Paris, ces jours-ci, tout ce qui compte parmi les heureux et les artistes a défilé devant l'image de ses seize ou dix-sept ans et admiré ses beaux cheveux noirs, son regard profond et son sourire. Un sourire qu'a dû « mélancoliser » la vie.

» Je demande à mes amis romains de me dire si la Salomé de Regnault est morte. Quant à son effigie, elle est immortelle comme le martyr de Buzenval. »

M. Claretie reçut une réponse de M. Léonce Bénédite, l'érudit conservateur du musée du Luxembourg, qui, dans un article documenté, résumait ainsi l'histoire de la jeune héroïne:

« J'ai vécu, dit-il, dans l'intimité de son foyer de longues années, l'ayant connue presque au lendemain du jour où elle posa pour Regnault, et jusqu'à sa mort. Car, hélas! elle est morte. Elle n'aura pu jouir du nouveau triomphe qu'ont valu à l'artiste sa beauté et sa jeunesse. Et, du reste, y eût-elle été sensible? Elle était si détachée de tout ce qui n'était pas son mari ou ses enfants...

» ... Cette « panthère noire », ajoute-t-il plus loin, fut la plus charmante femme, le modèle des épouses et la plus dévouée des mères. Elle était la bonté et la simplicité par excellence, et rien ne rappelait plus, dans son regard profond et calme ni dans son sourire, qui était resté très doux, le rôle féroce qu'on lui avait fait tenir un jour. La *Salomé* est d'ailleurs un portrait très exactement ressemblant. C'est surtout la disposition de la chevelure qui donne au visage son caractère de sauvagerie... »

⁂

A ces questions et à ces éclaircissements je puis ajouter quelques précisions, car la belle jeune fille qui a inspiré cette triomphante *Salomé*... c'est ma mère.

⁂

J'ai d'abord hésité à raconter l'histoire qu'on va lire, parce que certains esprits, ignorants ou mal intentionnés, pourraient voir là un nuage sur la réputation de ma chère mère, et en conclure qu'ayant posé pour ce chef-d'œuvre elle pourrait être assimilée aux modèles d'atelier dont la conduite n'est pas toujours irréprochable. Mais on vient déjà de voir par le jugement de M. Bénédite combien cette confusion serait injuste. L'histoire de l'art montre maints exemples de femmes parfaitement honnêtes ayant posé pour des tableaux devenus depuis célèbres, et plus d'un peintre comme plus d'un sculpteur a laissé à l'admiration de la postérité l'image de sa propre femme. Qui n'a admiré l'épouse de Rubens, Hélène Fourment, dans plusieurs musées, la duchesse de Ferrare dans l'œuvre du Titien, la Saskia de Rembrandt, immortalisée par le pinceau ou le burin, et la femme d'Holbein, et la jalouse et irascible M^me^ Greuze? etc. Une belle femme peut poser devant son mari pour une statue parfaitement nue sans avoir l'incontinence de la princesse Borghèse, et la Fornarina n'a aucun lien de parenté morale avec Phryné.

La jeune fille illustrée par le pinceau d'Henri Regnault s'appelait Maria-Véronica-Concetta Latini, et devint par son mariage M^me^ Renaudot. C'était une Sabine, née le 8 décembre 1853, non loin de l'antique Tibur (aujourd'hui Tivoli aux fameuses cascatelles), dans les montagnes qui bornent à l'Orient la Campagne de Rome. Ses parents habitaient le petit village de la Scarpa, appelé depuis un quart de siècle environ Cineto-Romano, où ils cultivaient la vigne, les oliviers et les abeilles. Son père, fort

Maria Latini,
qui fut le modèle de la *Salomé* d'Henri Regnault.
Photographie contemporaine du tableau.

bel homme d'ailleurs, avait une telle passion pour l'apiculture qu'il aurait été au bout du monde pour dénicher un essaim, et il nous envoya notamment, au temps où j'étais une toute petite fille, un superbe vase ancien, d'un genre devenu rare, rempli d'un miel délicieux et très parfumé, dont ma mère composa, suivant la recette de son pays, des nougats succulents séchés sur des feuilles de laurier. Exquis souvenir d'enfance que me rappelle constamment le joli pot bleu fleuri qui est là, sous mes yeux, et qui, sans avoir l'immense valeur de la peinture de Regnault, est pourtant très cher à mon cœur.

Depuis combien de temps mes grands-parents et leur famille étaient-ils fixés en ce coin du Latium? Je ne le sais pas au juste. Ce nom de Latini est assez répandu en Italie, et, parmi ceux qui l'illustrèrent, on se souvient surtout de Brunetto Latini, le célèbre encyclopédiste florentin du treizième siècle, qui fut le maître du Dante et l'auteur du fameux « Livre du Trésor ». Y a-t-il quelque lointain lien de parenté entre lui et mon ascendance maternelle? Il m'est difficile de répondre à cette question. La roue de la fortune — capricieuse, au moins en apparence — tourne parfois très rapidement et fait de nombreux tours en quatre ou cinq siècles. N'a-t-on pas découvert récemment que les descendants de Jean-Jacques Rousseau sont actuellement de très humbles cultivateurs perdus je ne sais plus où? Combien d'exemples analogues pourrait-on citer?

En tout cas, à défaut d'une grosse dot en or, la petite Maria Latini reçut de la nature une chevelure fantastique d'ondes noires et bleutées se terminant par d'innombrables bouclettes de jais, et cette opulente chevelure encadrait un ravissant visage, très mobile, au teint mat, avec des yeux bruns immenses dont le regard était tantôt profond et pensif, tantôt mutin et toujours infiniment bon. Enfin elle possédait des dents admirables.

Dès sa plus tendre enfance, elle se fit remarquer par sa vivacité, sa gaieté, sa perpétuelle sérénité d'âme, qui ne l'abandonnèrent jamais et qui contrastaient avec le caractère grave, austère, de sa mère. Celle-ci, qui n'était pas très belle, avait, par contre, toutes les qualités du cœur. Pendant les épidémies de choléra qui désolèrent la Campagne romaine il y a déjà bien longtemps, elle se montra d'un dévouement infatigable pour les malades, allant de maison en maison porter ses soins aux malheureux atteints de ce mal terrible, au risque de sa propre vie. Elle eut un grand nombre d'enfants dont trois seulement vécurent. Le dernier, né alors qu'elle avait cinquante-deux ans, mourut vers sa dixième année pendant une épidémie de rougeole. C'était un joli et doux petit garçon, beaucoup moins beau cependant que sa sœur aînée Maria, dont la physionomie si expressive n'a pu être saisie par la photographie ci-contre, faite à une époque où l'art de peindre les visages par la lumière solaire était encore très rudimentaire et exigeait de longues poses. Ma grand'mère était, en outre, extrêmement pieuse: jamais elle ne traversa la basilique de Saint-Pierre de Rome autrement qu'en se traînant sur les genoux, la tête humblement inclinée vers le sol.

⁂

Or, un soir d'hiver, le 24 décembre 1865, c'est-à-dire la veille de Noël, M^me^ Latini et sa « fanciulla », la petite Mariuccia, comme on l'appelait dans l'intimité, se trouvaient dans la fameuse basilique romaine, assistant à la messe de minuit. Comment y étaient-elles venues? Peu importe. Toujours est-il que, ce même soir, il y avait là aussi un jeune statuaire français, résidant à Rome, que la curiosité avait attiré en ce lieu saint et qui fut frappé par l'étrange et merveilleuse beauté de cette enfant de douze ans. Ce fut la vision d'un instant, une vision qui, comme on va le voir, s'est gravée pour toujours dans son cœur.

Ce statuaire s'appelait Renaudot. Il était le fils d'un riche industriel, travailleur honnête et acharné, qui rêvait de voir son fils marcher sur ses traces et se vouer au commerce. Mais le jeune homme, fort sentimental et très épris d'art, avait d'autres aspirations. Il était, suivant l'expression de son ami très cher, M. Bénédite, l'élégance et la distinction mêmes, tant de corps que d'esprit, et d'une extrême bonté. Il connut même plus tard les inconvénients de sa trop grande générosité.

Pour faire plaisir à ses parents il débuta, vers la vingtième année, dans une maison de commerce et traversa ainsi plusieurs années de lutte constante contre ses propres goûts. Enfin, à vingt-cinq ans, n'y tenant plus, il change de voie et s'essaie dans le modelage. Vers l'année 1864, il entreprend d'étudier les grands maîtres de l'art chez eux. Il flâne de Milan à Venise, puis à Florence, et arrive à Rome. Là, il partageait son temps entre la sculpture, les musées, la contemplation de la nature et les exercices du corps, n'ayant aucun souci matériel. C'était un vrai sportsman. Remarquons que, de son côté, la roue de la fortune avait singulièrement tourné depuis un certain nombre de générations. Il résulte, en effet, des recherches historiques et généalogiques faites en ces dernières années qu'en remontant le cours des siècles jusqu'à Louis XIII, la famille reconnaît un illustre ancêtre en Théophraste Renaudot, fondateur du journalisme en France, nature d'élite, auquel on doit tant d'ingénieuses et d'utiles créations, et qui mourut « gueux comme un peintre », suivant le langage de son plus violent détracteur Guy Patin. Médecin du roi, philanthrope et écrivain, il était aussi, ce me semble, quelque peu

astronome, à en juger par l'en-tête du premier journal français, dont le titre *Gazette* commence par un grand *G*, dans lequel Renaudot avait tracé la constellation de la Petite Ourse, au-dessus d'une boussole, puis, en bas, une esquisse du globe terrestre, le tout entouré par cette devise: « Guidé du ciel, j'adresse et par mer et par terre. »

L'un des plus vifs plaisirs de mon père était de faire de longues courses à cheval à travers la Campagne romaine, seul ou avec ses amis, particulièrement avec Regnault. Un jour qu'il parcourait la montagne, à une trentaine de kilomètres de la Ville Eternelle, quelle ne fut pas sa surprise de voir, juchée sur un âne, en croupe derrière son papa, la jolie petite Italienne qu'il avait remarquée quelque temps auparavant, la veille de Noël, dans l'église Saint-Pierre. A partir de ce moment, il se lia d'amitié avec la famille Latini.

Sous l'ardent soleil d'Italie, comme en Orient, les fillettes s'épanouissent vite. A quinze ans, Maria Latini était une jeune fille adorable « douée d'une grâce bizarre et sauvage, d'un attrait dangereux et d'une fascination diaboliquement irrésistible », d'après le jugement de Théophile Gautier. L'auteur de mes jours en devint éperdument amoureux. Elle habitait avec ses parents tantôt Rome, tantôt son village natal. C'est ainsi, par mon père, avec lequel il était très lié, que Regnault fit la connaissance de « Salomé » et qu'il obtint de son ami l'autorisation de fixer sur la toile son éblouissante jeunesse. C'était en 1869. Elle avait quinze ans. Regnault partit ensuite pour l'Espagne et le Maroc, d'où il revint en France, on sait comment, pour se faire tuer, hélas! à Buzenval, le 19 janvier 1871, par une balle prussienne qui le frappa en plein visage. Combien de fois ai-je entendu mes parents raconter, avec une profonde tristesse, la mort de leur génial ami. C'était le soir. On avait cessé le feu. Regnault restait obstinément en arrière, voulant à tout prix, disait-il, *en tuer un*. Il fut victime de son ardeur patriotique. D'abord on ne s'aperçut pas de sa disparition et on le chercha parmi les vivants. Lorsqu'on le retrouva, il était presque méconnaissable, le visage enfoui dans les feuilles mortes et humides.

Quand la guerre éclata, mon père avait trente-quatre ans et demi. Il quitta sa jeune et jolie fiancée pour venir se mettre au service de son pays. Rentré en France, il fut nommé officier d'ordonnance du colonel Gros, commandant le 45e régiment de Paris. Plus d'une fois, ce dernier nous parla de la belle conduite de notre père en ces heures douloureuses. Pendant ce temps-là, dans la Campagne romaine, la petite « Salomé » vivait, auprès de ses parents, en des transes continuelles, comme en témoignent ses lettres anxieuses, craignant toujours que celui qu'elle aimait se fît tuer.

⁂

Au lendemain de l'armistice, en mars 1871, le cauchemar prit fin. Mon père retourna immédiatement à Rome pour épouser Maria Latini. L'année suivante, en 1872, elle dit adieu à son pays natal, aux bois d'oliviers, aux ruches bourdonnantes et vint se fixer en France avec son mari, mais non sans avoir emporté dans son cœur, dans son regard, dans son caractère immuablement gai, un peu du bon et chaud soleil italien qui illumina son enfance. Sa vie aurait été des plus heureuses si elle n'avait eu quelque inquiétude au sujet de la santé de son mari, laquelle devint si délicate qu'il fut obligé d'interrompre prématurément sa carrière artistique. Sa dernière œuvre est la « Diane chasseresse » que l'on voit dans la salle des fêtes du Palais-Bourbon. Une de ses premières a été la « Naïade » exposée au Salon de 1872, acquise par l'Etat et placée au musée de Tours, et pour la tête de laquelle le sculpteur s'est inspiré des traits de sa belle compagne. Celle-ci avait une peur presque enfantine de la vieillesse, non par coquetterie, car elle était extrêmement modeste, et, si elle parla quelquefois à ses enfants de la *Salomé*, elle ne s'attribua jamais la plus petite part dans le succès retentissant du peintre dont elle admirait tant le talent. Mais, très vivante, elle redoutait la solitude: elle craignait de rester toute seule un jour...

Elle ne connut pas cette peine.

En la dernière année du dix-neuvième siècle, le 24 décembre 1900, la veille de Noël, exactement trente-cinq ans, jour pour jour, après que mon père l'avait distinguée pour la première fois dans la foule de Saint-Pierre de Rome, elle quitta ce monde, jeune et encore belle sous son abondante chevelure d'ébène, profondément aimée et regrettée de tous ceux qui l'avaient connue. Si, dans sa jeunesse, elle n'avait pas été remarquable par sa beauté, elle l'eût été toute sa vie par la noblesse de son cœur.

Son mari ne put supporter ce déchirement dans son existence. Dès le lendemain il s'alitait, ne se soutenant que du souvenir de celle qui n'était plus, et, trois semaines après, il allait la rejoindre dans le petit cimetière de Meudon où, depuis, ils reposent ensemble.

Gabrielle Renaudot.

LE TABLEAU D'HENRI REGNAULT

Mlle Gabrielle Renaudot, qui s'est présentée en nous présentant sa mère dans l'intéressant article qu'on vient de lire, joint à ses dons d'écrivain une valeur scientifique qu'elle a attestée en participant à quelques-uns des grands travaux astronomiques de notre éminent collaborateur Camille Flammarion. Tout récemment, celui-ci était son parrain à l'Association des Journalistes parisiens, qui fit à la descendante du créateur de la presse en France le plus chaleureux accueil.

Et maintenant qu'on connaît le modèle de Regnault, voici quelques notes sur l'œuvre qu'inspira au grand peintre Maria Latini:

Quelques jours avant que la dispersion de la collection Jacques Doucet emplît la galerie Georges Petit de la foule la plus frénétique qu'elle eût encore vue, une autre vente avait attiré rue de Sèze, deux après-midi durant, de fort belles chambrées: la collection de la marquise Landolfo Carcano s'en allait aux feux des enchères.

Formée à la fin du second Empire, la galerie Landolfo Carcano renfermait deux œuvres de tout premier intérêt à des titres divers: la *Salomé* d'Henri Regnault et *l'Allée des Châtaigniers* de Théodore Rousseau.

Aucune d'elles n'avait certes la popularité qui alla par surprise à telles œuvres de moindre valeur; il y avait trop longtemps qu'elles étaient jalousement conservées dans une opulente demeure, où elles étaient entrées sans grand bruit. Pourtant, en 1884, on les avait revues dans une exposition organisée au profit d'une œuvre de bienfaisance; et ceux qui alors les avaient admirées en avaient gardé un inoubliable souvenir.

Aussi, dès que fut annoncée la vente, le vœu quasi unanime de quiconque a souci de la gloire artistique de la France fut-il que ces deux superbes morceaux de peinture demeurassent chez nous. Mais, plus particulièrement, un mouvement se dessina en faveur de la *Salomé*, et s'affirma avec force, avec passion, dès que le tableau eut réapparu au grand jour, à l'exposition d'usage qui précéda la vente.

Car c'était un enchantement de la retrouver si éclatante de vie, si prodigieusement fraîche de couleur, telle enfin que si l'artiste y eût mis de la veille sa signature et cette date qui nous emplit aujourd'hui de si poignante mélancolie: *Rome, 1870*.

Que cette *Salomé* ne soit pas, comme symbole, d'une grande profondeur; qu'elle ne donne, de l'une des plus inquiétantes figures de l'histoire, qu'une idée assez futile et superficielle, il se peut bien. Mais aucun œil sensible à la magie de la couleur ne saurait demeurer indifférent devant ce prestigieux morceau de virtuosité, devant la somptueuse harmonie de ces tons véhéments audacieusement assemblés; et davantage encore ceux qui attachent du prix à la probité de l'exécution, aux qualités de métier, demeurent émerveillés devant les mérites de cette peinture ferme, aisée, de ces pâtes pétries pour l'éternité. C'est un chef-d'œuvre de technique, chatoyant, insensible à la griffe du temps comme une gemme. Et cela, en vérité, constitue déjà un grand mérite. Car combien de pages qui eussent mérité, par leur valeur morale, si l'on peut dire, de survivre aux siècles, ont disparu faute d'avoir été exécutées avec assez de soin, avec assez de science!

A revoir cette image de l'éternelle jeunesse, on comprend tout l'enthousiasme qu'elle excita, à son apparition, sur un Théophile Gautier, par exemple, épris des superbes audaces élégamment réalisées, — et aussi le sentiment qu'elle ranima parmi tous les survivants de la génération à laquelle elle était apparue triomphante, comme parmi ceux qui peut-être, dans la contemplation de ses boucles rebelles, de ses yeux noirs, de ses lèvres sensuelles, de ses chairs nacrées, de ses voiles si allégrement brossés, ont puisé l'amour de l'art auquel ils se sont consacrés, un Bonnat, un Roll, un Detaille, pour citer quelques-uns des maîtres qui furent les tenants les plus ardents de la *Salomé* de Regnault.

M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, se fit l'interprète éloquent du vœu public:

« Le gouvernement français, écrivait-il à la veille de la vente, a des devoirs à remplir envers la mémoire d'Henri Regnault. Cette grande mémoire est deux fois chère à la France. Il n'est pas de fils valeureux qui lui ait fait plus d'honneur que celui-là. Toute la jeunesse artistique de ce pays éprouverait une juste fierté à voir entrer au Louvre la *Salomé* d'Henri Regnault; il faut que le Louvre fasse l'acquisition de ce chef-d'œuvre.

Cet appel pressant fut entendu. En quarante-huit heures, un groupe d'admirateurs de Regnault offrait aux Amis du Louvre, afin qu'ils pussent se mettre sur les rangs comme enchérisseurs, une somme de 185.000 francs. De son côté, le Conseil des musées, réuni d'urgence par son président, M. Léon Bonnat, à la Galerie Georges Petit même, devant la toile d'Henri Regnault, votait un crédit de 200.000 francs destiné à s'ajouter à ces souscriptions.

Le sentiment patriotique, en la circonstance, venait stimuler l'amour de l'art qui animait les promoteurs de ce mouvement.

La *Salomé* fut l'avant-dernière œuvre d'Henri Regnault.

Elle figura au Salon de 1870, où son succès fut prodigieux. C'est là que Mme de Cassin (depuis marquise Landolfo Carcano) s'en éprit et l'acheta. Ce fut pour le jeune peintre une grande joie. Sur cette heureuse fortune, quels rêves d'avenir il bâtissait! Hélas! A quelques mois de là, c'était la guerre malheureuse, les revers qui allaient arracher tant de jeunes hommes à leurs travaux, à leurs projets, et les jeter dans les guérets où fauchait la mort.

Regnault fut des premiers et des plus résolus à accourir au secours de la patrie menacée. En vain Hébert, alors directeur de l'Ecole de Rome, le voulut retenir. On se rappelle son mot délicieux et sublime: « On bat maman, je vais la défendre. » Le 19 janvier 1871, il tombait à Buzenval, frappé d'une balle folle, l'une des dernières peut-être, comme le rappelle d'autre part Mlle Gabrielle Renaudot, qui furent tirées au soir de cette tragique journée.

Dans le monument que la piété de ses camarades, de ses amis, de ses admirateurs, lui a érigé à l'Ecole des Beaux-Arts, Chapu a symbolisé sa destinée glorieuse et éphémère en une figure délicieuse de la *Jeunesse*. En présence de la *Salomé*, demeurée juvénile comme un printemps en fleurs, malgré soi c'est à cette saisissante allégorie de la cour du Mûrier qu'on repense: Henri Regnault!... n'est-ce pas la jeunesse même, avec toutes ses passions généreuses, ses promesses, son charme irrésistible qu'on eût exaltée en le glorifiant! Et comme les temps que nous traversons eussent été propices à cette apothéose!

Malheureusement les circonstances n'ont pas secondé les desseins de ceux qui l'avaient préparée...

La *Salomé* fut chèrement disputée.

M. Leprieur, conservateur du département de la peinture au Louvre, la poussa jusqu'aux 385.000 fr. dont il disposait. Un seul concurrent le suivit, et le laissa en route. Alors, les enchères furent reprises par un de nos grands marchands, M. Knoedler, qui jusque-là, s'était effacé devant le représentant des Musées nationaux, et même avait offert 5.000 francs à la souscription ouverte pour acheter la toile. Un autre concurrent se dressa contre lui, M. Jonas, mandataire de M. Mir, sénateur de l'Hérault, qui voulait acquérir la *Salomé* pour la léguer plus tard au Louvre. A 475.000 francs, M. Jonas à son tour s'arrêta: M. Knoedler se vit adjuger la toile si ardemment convoitée.

Galant jusqu'au bout, M. Knoedler déclara immédiatement à M. Leprieur qu'il était prêt à céder au prix coûtant l'œuvre qu'il venait d'emporter de haute lutte: il donna au Louvre, à ses amis, deux mois pour se prononcer. A l'heure actuelle, il apparaît peu vraisemblable que nous puissions profiter de sa courtoisie. Et très probablement, la *Salomé* passera bientôt l'Atlantique et il ne demeurera à ses admirateurs, à ceux de son héroïque auteur, que le souvenir qu'ils en garderont, et que précise la reproduction très fidèle que nous avons tenu à faire exécuter et que nous donnons ici.

Gustave Babin.

Ici s'intercale une gravure en couleurs, remmargée, du tableau d'Henri Regnault: **Salomé.**

LE GAULOIS
DU DIMANCHE

L'Œuvre et le Génie
d'HENRI REGNAULT

Par THÉOPHILE GAUTIER

Nous reproduisons ici quelques-unes des toiles les plus remarquables d'Henri Regnault, auxquelles nous joignons deux dessins inédits et la ravissante et savoureuse aquarelle, *la Cour des Lions à l'Alhambra*, que M. Georges Clairin — l'ami inséparable de Regnault, et dont M. d'Epinay parle en termes si cordiaux dans l'article précédent — avait généreusement offert à la souscription projetée pour l'acquisition de la *Salomé* destinée au Musée du Louvre. Nous accompagnons ces reproductions de quelques extraits d'un des plus célèbres critiques d'art qui aiteu à se prononcer sur l'œuvre d'Henri Regnault — Théophile Gautier. Voici comment Gautier jugea le portrait du maréchal Prim, envoyé par Henri Regnault au Salon de 1869.

Portrait du maréchal Prim.
(Madrid 1868.)
(*Musée du Louvre*). Cl. Braun.

Juan Prim, 8 octobre 1868, tel est le titre que donne M. Regnault à sa toile, qui est en même temps un portrait et un tableau d'histoire. Le général est représenté à cheval, nu-tête; il est pâle; le vent a collé sur son front ses cheveux un peu rares déjà, et sur sa figure qu'il s'efforce de rendre calme, on lit la joie et le souci du triomphe. Les vents sont déchaînés; ils soufflent furieusement; qui pourra les faire rentrer dans l'outre? Ce masque est superbe, et pour le peindre, nous ne craignons pas de le dire, il faut un artiste de génie. Juan Prim vient d'arrêter brusquement sa monture en retirant les guides à lui. Le cheval, magnifique andalous à la robe noire où frissonnent des lueurs de satin, les jambes de devant tendues, l'arrière-main un peu abaissée, la tête encapuchonnée et repliée sur son col renflé en gorge de pigeon, secouant sa crinière longue comme une chevelure de femme, couvrant son mors d'écume, semblant impatient de reprendre sa course. Et s'il obéit, c'est un esclave frémissant et méditant la révolte. En le voyant, on devine que M. Regnault est un hardi cavalier, si on ne l'avait appris par son envoi de Rome ayant pour sujet *Automédon*, dont les chevaux pleins de fougue révélaient un peintre équestre de la race des Géricault, des Vernet et des Delacroix. Nous avons entendu critiquer ce cheval qui, en effet, peut sembler étrange aux yeux habitués à la maigre finesse du pur sang anglais, mais qui n'en est pas moins vrai pour cela. Un court voyage en Espagne convaincrait les incrédules. N'avons-nous pas retrouvé en Algérie ces chevaux bleus et roses qui étonnaient si fort dans la revue de l'Empereur du Maroc, Abderrhaman, et qu'on croyait un produit fantastique de l'imagination de l'artiste?

Mais Juan Prim n'est pas seul dans sa toile. Une foule tumultueuse se rue, crie et gesticule derrière lui, mêlant aux uniformes ses vestes à la marseillaise jetées sur l'épaule, agitant des drapeaux, lançant ses chapeaux en l'air, brandissant des armes improvisées, dans un fourmillement lumineux où le jeune peintre a, d'une brosse rapide, ébauché avec un déguenillement pittoresque les types et les costumes populaires de l'Espagne.

Rien de plus vivant, de plus fiévreux, de plus emporté par le tourbillon qui passe, que cette multitude courant sur les pas du général sérieux et songeur dans son ivresse. Si Juan Prim est révolutionnaire, il est aussi comte de Reuss et marquis de Castillejos, et ses habitudes d'élégance peuvent souffrir de ce contact trop passionné du peuple.

Nous savons mieux que personne toutes les objections qu'on peut faire à l'œuvre de M. Regnault: l'incorrection, l'emphase, la hardiesse exagérée; mais l'artiste a la qualité qui prime toutes les autres : la vie. Il sait animer les figures, faire descendre le rayon sur elles, les envelopper d'une couleur chaudeet brillante, leur communiquer sa fougue et les entraîner dans le mouvement de son esprit. Quoiqu'il dérive visiblement de Vélasquez, de Goya et de Delacroix, il est original. La décision de son caractère lui imprime un cachet individuel, car jamais il n'hésite à pousser jusqu'à l'outrance le parti pris adopté. Nous aimons ces artistes hasardeux qui ne craignent pas la chute lorsqu'il s'agit de franchir un obstacle difficile ou d'atteindre quelque âpre sommet.

On se souvient du splendide portrait de femme en robe de velours rouge exposé par M. Regnault l'année dernière, une magnifique protestation de coloriste contre la froideur grise qui envahit de jour en jour notre école, trop sage depuis la mort des grands romantiques. M. Regnault a un vigoureux tempérament de peintre, mais il sait aussi être gracieux et coquet lorsque cela lui fait plaisir; il n'en faut d'autre témoin que le petit portrait de Mme la baronne de B..., en robe rose et en mantille de dentelle noire, se détachant d'un fond d'appartement tendu de vieille tapisserie, qui est un vrai bijou et forme le plus parfait contraste avec le Juan Prim.

Théophile GAUTIER.

LE GAULOIS DU DIMANCHE

Le Génie d'Henri Regnault

par THÉOPHILE GAUTIER

Un génie! Nous ne disons pas le mot à la légère. Henri Regnault avait le *don*, cette faveur merveilleuse du ciel qui tombe sur une tête prédestinée, gratuitement et sans cause apparente, comme la grâce des chrétiens. On ne la mérite pas, on l'a, voilà tout. Ceux qui l'ont reçue paraissent appartenir à une race surnaturelle, et ils sont d'une race surnaturelle, en effet. Ils semblent se souvenir des choses plutôt que les apprendre.

Dès les bancs de l'école ils sont déjà passés maîtres, et le professeur effrayé sent qu'il n'a plus de leçons à leur donner. Ils ont l'œil extérieur et l'œil intérieur, la vision et l'intuition. Ils saisissent les rapports invisibles et les *correspondances*, comme Svedenborg. Le don est un des privilèges de cette aristocratie divine des génies qui blesse le plus le sentiment d'envieuse égalité, si général à notre époque; mais sans lui on ne peut rien, ni en poésie, ni en peinture, ni en musique, et à celui qui en est dénué, quelque effort qu'il fasse, il faut répéter la phrase de Jean-Jacques, dérangée ainsi : « Zanetto, laisse là les muses, et étudie les mathématiques... »

La Princesse Ginetti, née Valmy (Rome, 1868).
(Collection P. d'Épinay).

Le dernier envoi d'Henri Regnault au Salon (1870)

...Une rénovation se fait dans la peinture, et c'est M. Regnault, l'auteur du portrait de Prim, de la *Judith* et de la *Salomé*, qui ouvre à l'art cette voie que nul pied n'a foulée encore. Il a envoyé de Tanger un tableau d'une originalité si haute, d'une lumière si éblouissante, d'un imprévu si complet, qu'il faut saluer du nom de maître et même de grand maître l'élève capable de pareilles œuvres. Aucun musée ne renferme une toile analogue. M. Regnault a une manière à lui de concevoir un sujet, de le traiter, d'en faire jaillir un effet inattendu; il voit la nature sous un angle d'incidence particulier qui lui donne des aspects et des colorations auxquels personne n'avait songé. Il découvre ce qui est le propre du génie, une physionomie inconnue des choses. Ce tableau, le plus étonnant peut-être que nous ayons vu, a pour titre : *Exécution sans jugement sous les rois maures de Grenade*.

Un escalier de marbre blanc de quelques marches forme le premier plan de la toile dont il occupe toute la largeur. Il conduit à une salle d'architecture arabe dans le style de la salle des Abencerrages ou de *la dos Hermanas* à l'Alhambra de Grenade et couverte d'une voûte en stalactites et en gâteau d'abeilles. Tout ce fond est frappé d'une lumière de reflet indiquant au dehors un vif soleil et une ardente chaleur. Il semble qu'il se fasse un grand silence dans ce lieu charmant où vient de s'accomplir une action sinistre; il y règne comme une solitude et un mystère de sérail. Le crime et le châtiment resteront également ignorés, quand les esclaves muets auront emporté le cadavre et épongé le sang. Nul œil n'a vu, nul oreille n'a entendu. La victime et le bourreau étaient seuls. La tête qui vient de tomber était peut-être une des quatorze têtes que le chef des croyants a le droit de couper par jour, sans en donner aucune raison : celle d'un traître, d'un assassin ou d'un sacrilège dont le forfait ne doit pas être révélé.

Sur les marches a roulé la tête séparée du tronc crispé par les dernières convulsions, et se présentant en raccourci. Auprès du cadavre, quelques degrés plus haut, se tient l'exécuteur essuyant la lame de son sabre. Voici en quelques lignes le croquis de la composition. Le justicier, car le nom de bourreau ne saurait convenir à cette noble et majestueuse figure, est un Maure très basané, coiffé d'un fez rouge que dépasse le bord d'une calotte blanche, et n'ayant d'autre vêtement qu'une gandourah ou longue robe d'un rose éteint, décoloré, rompu, d'un rose mort comme celui d'une feuille sèche et d'une harmonie extraordinaire. La gandourah, ouverte par en haut, laisse voir une forte ossature de poitrine et de larges pectoraux qui indiquent une grande vigueur. D'un mouvement superbe, il passe lentement le damas de sa *flittah* sur le pan à demi relevé de sa robe, qu'un reflet éclaire au-dessous et teint d'une lueur orangée sur laquelle se dessine le bas de ses jambes brunes et nerveuses. Détournant un peu la tête, il jette de haut, sur le cadavre abattu, un regard indéfinissable à la fois dédaigneux et mélancolique, d'une férocité douce et rêveuse et empreint du fatalisme oriental : c'était écrit! Nulle colère, nulle indignation. La rage impuissante, la haine furieuse se lisent, au contraire, dans le regard que la tête coupée renvoie à la tête vivante. La bouche se tord convulsivement, les traits se contractent d'une façon hideuse, et les tons bleuâtres du crâne rasé donnent à ce chef un aspect étrange et fantastique. Le corps du supplicié a glissé sur les marches et ses bras renversés cachent à demi le moignon du col d'où le sang jaillit et se répand en flaques rouges sur la blancheur du marbre. Cette tache de pourpre, d'une incroyable richesse de couleur, est la note dominante du tableau. Là le sang a cinglé avec force, éclaboussant les degrés; ici il s'étale plus largement répandu. Plus loin il coule en longs filets ou se coagule en gouttes épaisses; cela est d'une vérité qui ne se devine pas. Il faut que le jeune artiste ait vu à Tanger quelque décapitation à l'yatagan, et l'on pourrait même croire que c'est ce spectacle qui lui a suggéré l'idée de sa composition. C'est un parti-pris d'une rare audace d'avoir placé au milieu d'une toile cette grande plaque sanglante; mais ici l'horreur n'est pas le dégoût. Au point de vue de l'art, il y a beauté. En regardant ces tons splendides, nous songions à la comparaison homérique du sang coulant comme des écheveaux de pourpre sur la cuisse d'ivoire de Ménélas. Le vers d'Alfred de Musset :

Et taché de leur sang, tes marbres, ô Paros!

nous revenait en mémoire; de même que le geste superbe du justicier nous avait rappelé l'ange vengeur « essuyant son épée aux nuées », dans le dénouement de *Rutbert*. Ce rouge, qui semble pris à la palette de Rubens avec des tons de flamme et de rubis, demandait sa couleur complémentaire, et, en harmoniste habile, M. Regnault a vêtu d'un dolman et d'un pantalon à la turque verts le corps de son supplicié, faisant jouer à la manière orientale les nuances de la même couleur. Un luisant miroite sur l'émail des *azulejos*, revêtant à hauteur d'homme la paroi des murailles, et parmi les irradiations se distinguent quelques jets de sang, rappel de la plaque rouge centrale. Il est difficile de construire avec un artifice plus savant une symphonie de couleurs. Aussi l'œil éprouve-t-il une satisfaction complète devant ce tableau, dont l'éclat éblouissant ne détruit pas l'harmonie. La peinture de M. Regnault est tellement pénétrée de lumière qu'elle produit à côté des autres tableaux l'effet d'un vitrail traversé de soleil.

*
* *

...Quelle conception féconde, quelle intelligence souple, quelle infatigable activité! Il avait inventé un Orient nouveau qui ne devait rien ni à Delacroix, ni à Decamps, ni à Marilhat; il s'était fait de sa propre autorité calife de Grenade et commandeur des croyants; les couleurs de sa palette étaient faites avec les pierreries broyées de l'écrin des sultanes. Il maniait l'huile et l'aquarelle avec une maëstria suprême, et il dessinait des croquis et des portraits à la mine de plomb qui peuvent supporter la comparaison avec ceux d'Ingres. On ne saurait penser sans une amère tristesse à cette perte irréparable.

Théophile GAUTIER.

Automédon et les chevaux d'Achille. (Rome 1868) (Musée de Boston)

Paysan de la Manche (Madrid, 1868).
Clichés Braun. (Musée du Luxembourg)

Exécution sans jugement sous les Rois Maures, à Grenade (Tanger 1870). (Musée du Louvre).

La comtesse Grégoire Streganoff, née Marie Potocka (Rome 1869).
(Collection P. d'Épinay)

La comtesse de Bark (1869). (Musée du Louvre)

La Cour des Lions, à l'Alhambra de Grenade.
(Aquarelle qui avait été offerte par M. G. Clairin à la souscription projetée en vue d'acquérir la *Salomé* pour le Musée du Louvre.)

Henri Regnault G. Clairin

Henri Regnault à Grenade.
(Photo prise à l'époque où Regnault peignait l'aquarelle de la Cour des Lions.)

J&R sc.

DELACROIX. — *La leçon d'équitation. Adjugé 140.000 francs.*

LA CURIOSITÉ

La Collection de la marquise Landolfo-Carcano.

La collection de la marquise Landolfo-Carcano, dispersée les 30, 31 mai et 1er juin, à la Galerie Georges Petit par le ministère de Me Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, avec l'assistance des experts Durand-Ruel, Petit et Féral, formait un ensemble capital de tableaux du XIXe siècle et de quelques tableaux anciens, et des enchères énormes ont répondu aux estimations les plus optimistes.

La première vacation fut entièrement consacrée aux œuvres du XIXe siècle. Le tableau dont on s'était le plus préoccupé était certainement la *Salomé* de Regnault. A parler franchement, et sans parti pris, ce tableau n'était pas un des meilleurs morceaux de la collection; il n'était pas non plus dénué d'intérêt, loin de là! C'est une œuvre brillante, un peu superficielle, contenant quelques détails de premier ordre : la figure, notamment, est supérieurement traitée, et la robe est tout à

Espagne avec son ami Clairin, il rencontra un acheteur, M. Brame, le marchand de tableaux, qui la lui acheta huit mille francs.

L'histoire est même assez jolie, et Georges Clai-

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE. — M. Paul Deschanel succède à M. Brisson au fauteuil présidentiel qu'il occupa déjà plusieurs sessions avec autant d'autorité que de dignité. (Photo Pierre Petit.)

— Sans l'avoir vue?

— Sans l'avoir vue. Huit mille francs. Cela vous convient-il?

Huit mille francs! Quand tout à l'heure, très

REMBRANDT. — *Portrait présumé de la sœur de l'artiste. Adjugé 365,000 francs.*

fait lumineuse ; mais le fond, jaune jusqu'à l'acidité, nuit dans une certaine mesure à l'effet cherché par le peintre.

Comme Regnault n'est guère représenté au Louvre que par un tableau vraiment important, il est tout naturel qu'une souscription se soit ouverte, et qu'un grand mouvement se soit dessiné pour faire entrer ce tableau dans notre musée.

On connaît les événements : l'œuvre fut défendue jusqu'à 395,000 francs par le Louvre, qui dut alors céder le pas à d'autres enchères pour rester au prix de 480,000 francs à M. Knoedler, le grand marchand américain. M. Knoedler a expliqué à diverses personnes qu'il n'avait repris les enchères que bien après le renoncement du Louvre ; ce sont donc d'autres personnes qui ont poussé contre notre musée ; j'aime autant les ignorer, d'autant plus qu'il est très difficile de pouvoir rien affirmer dans une vacation aussi mouvementée. Quoi qu'il en soit, M. Knoedler garde pendant deux mois le tableau à la disposition du Louvre et est prêt à le lui céder au prix coûtant. Voilà donc la cause de la *Salomé* entendue ! Il y a à Paris suffisamment d'amateurs riches pour offrir le tableau à notre musée national.

Cependant, ce dernier avait jeté son dévolu sur un autre tableau de la collection, l'*Allée des Chênes*, par Théodore Rousseau, que M. Le Prieur, conservateur de la peinture a payé à 270,000 francs, prix exactement dix fois plus élevé que celui atteint en 1868 à la vente Khalil-bey. Nous avons

HENRI REGNAULT. — *Salomé. Adjugé 480,000 francs.*

déjà, il est vrai, beaucoup de tableaux de Rousseau au Louvre ; mais le maître est si grand, qu'on y verra avec plaisir ce tableau, considéré à juste titre comme une de ses pages les plus célèbres. J'aimais beaucoup mieux l'autre tableau de Rousseau : le *Col de la Faucille*, adjugé 67.500 francs à M. Knoedler, et dont le premier plan est traité avec une minutie exagérée, alors que le profil des Alpes, dans le lointain s'indique en touches lumineuses.

W. LEIBL. — *Portrait de femme. Adjugé 140.000 francs.*

Pour ma grande joie, Delacroix a été un des triomphateurs de la journée. On vendait un de ses plus beaux morceaux : l'*Assassinat de l'évêque de Liége*, qui avait passé tour à tour par les ventes de la duchesse d'Orléans (6.000 francs), de Frédéric Villot (35.000 fr.) et de Khalil-bey (46.000 francs). L'œuvre a été très disputée et est restée finalement pour 205.100 francs à M. Tauber, un amateur qui apprécie hautement Delacroix. Le même collectionneur n'a pas hésité à pousser jusqu'à 140.000 francs la *Leçon d'équitation*, de Delacroix, estimée 60.000 francs, et que M. Durand-Ruel, qui a été toute sa vie un apôtre du grand maître, a poussé presque jusqu'à ce prix ; il a eu heureusement une consolation, celle d'acquérir, pour 86.000 francs, l'*Intérieur d'une Cour au Maroc*. Tels furent les trois grands prix payés pour les Delacroix, et voici donc que se justifient enfin les prédictions de Beaudelaire. Et je suis convaincu que, d'ici à dix ans, ces pages magnifiques feront des prix infiniment plus élevés.

Pourrait-on en dire autant de Corot? Il y a vraiment sur ce maître un emballement formidable, et, ayons le courage de le dire : *exagéré*. C'est que le commerce américain s'est attaché à l'œuvre de ce paysagiste, considéré aux Etats-Unis comme le plus grand de nos maîtres. Cela dit, je constaterai néanmoins que les deux tableaux de la collection Carcano étaient d'une qualité exceptionnelle ; je ne crois pas que le peintre ait jamais

Espagne avec son ami Clairin, il rencontra un acheteur, M. Brame, le marchand de tableaux, qui la lui acheta huit mille francs.

L'histoire est même assez jolie, et Georges Clai-

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE. — M. Paul Deschanel succède à M. Brisson au fauteuil présidentiel qu'il occupa déjà plusieurs sessions avec autant d'autorité que de dignité. (Photo Pierre Petit.)

— Sans l'avoir vue?

— Sans l'avoir vue. Huit mille francs. Cela vous convient-il?

Huit mille francs! Quand tout à l'heure, très

rien fait de plus beau que la *Solitude* et le *Lac*, ce dernier surtout. Les deux œuvres ont été naturellement très disputées et sont restées toutes deux à M. Knoedler, la première pour 350.000 francs et l'autre pour 121.000 francs. Le même acheteur a encore enlevé pour 90.000 francs un bien joli Jules Dupré : la *Mare dans la Clairière*.

Le peintre allemand Leibl a laissé assez peu d'œuvres ; et si ses tableaux sont peu connus chez nous, on se les dispute en Allemagne à prix d'or. Aussi son portrait de femme, un morceau vraiment de toute beauté, a-t-il atteint l'enchère élevée de 150.000 francs (sur enchère de 100.000) à MM. Heinemann, de Berlin.

La deuxième journée de la vente Carcano a, elle aussi, donné lieu à quelques enchères fort élevées, pour les tableaux anciens. Là encore, plusieurs morceaux exceptionnels se détachaient d'un ensemble où tout n'était pas d'égale valeur. Le petit panneau de Rembrandt, portrait présumé de sa sœur, peint vers 1633, était estimé par M. Féral 300.000 fr. : c'est M. Durand-Ruel qui en est resté le propriétaire avec une enchère de 365.000 fr.

La troisième et dernière journée de la vente Carcano a été consacrée aux objets d'art et d'ameublement, mais aucun prix ne peut, dans cette dernière catégorie, se comparer à ceux que je viens de citer et rien n'était comme valeur d'art comparable aux tableaux.

Le total de la vente Carcano a été de 3.944.032 francs. Mais qu'est-ce que cela, à côté de la vente Doucet dont nous parlerons dans notre prochain numéro?

HENRI FRANTZ.

COROT. — *La Solitude. Adjugé 350.000 francs.*

rnier surtout. Les deux œuvres ont
s deux à M. Knoedler, la première
Le même acheteur a encore enlevé
re dans la Clairière,
uvres; et si ses tableaux sont peu
à prix d'or. Aussi son portrait de
-t-il atteint l'enchère élevée de
mann, de Berlin.
ssi, donné lieu à quelques enchères
sieurs morceaux exceptionnels se
valeur. Le petit panneau de Rem-
lait estimé par M. Féral 300.000 fr.:
avec une enchère de 365.000 fr.
no a été consacrée aux objets d'art
e dernière catégorie, se comparer
r d'art comparable aux tableaux,
rances. Mais qu'est-ce que cela, à
prochain numéro?

HENRI FRANTZ.

90 francs.

1re ANNEE — N° 25 Le N° : 5 centimes 23 JUIN 1912

La Semaine Littéraire

REVUE HEBDOMADAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
5, Rue Bayard, PARIS-8e
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

ABONNEMENTS :
UN AN : France, 4 francs; Étranger, 6 francs
Pour les changements d'adresse de la « Carte » ajouter : 2 francs

SOMMAIRE

La danse des millions : Henry Roverdy. . . . 577
Le Père Theuriet : Paul Bourget. 579
Les « Carmina sacra » de L. Le Cardonnel : Julien Lauvec. 581
Le nègre commence : Gentil-Garou. 584
Comment naît une guerre civile : Pierre de La Garce. 585
L'œuvre invisible : M. J. Piast. 589
Examens d'autrefois : Saint-Privat. 592
Comment on attrape un panaris : P.-L. Jacquelier. 593
Le centenaire du Concile de Vienne : Claude Bouvier. 594
Conseils d'hygiène : Mme de Saint-Genès. . . . 596
Correspondances diverses : L'Ami Raudole. . 598
Récréations hebdomadaires : Félix Jean. . . 599

La danse des millions

Le mois qui vient de s'écouler marquera une date au point de vue somptuaire. Comme le relevait Pierre l'Ermite, dans un article de la *Croix*, où sa verve parc si bien la leçon morale, on y a vu payer un Latour 600.000 francs, un Chardin 300.500 francs, un Fragonard, 360.000 francs, un Perroneau, 116.000 francs; une statuette de Houdon a atteint 450.000 francs. Même hausse sur tous les objets d'art : meubles, armes, faïences, bronzes, tapisseries surtout, semblent n'avoir plus de prix, du moment qu'ils présentent une apparence d'antiquité.

Cet emballement ne laisse pas que d'être inquiétant pour quiconque veut réfléchir à autre chose qu'aux nombreuses commissions dont il est l'occasion. « Il existe présentement dans notre république, dit un spécialiste en matière de documentation financière, M. le vicomte d'Avenel, 1.000 personnes ayant 200.000 francs de rentes mobilières ou foncières, sans tenir compte de leurs bénéfices commercieux ni de leurs gains professionnels. Parmi ces 1.000, il en est 350 qui jouissent de plus de 500.000 francs de revenu. De ces 350, on en peut citer 120 disposant annuellement de plus d'un million de francs de recettes. » Il y a donc bien peu de personnes en France qui puissent mettre 300, 400, 500.000 francs dans l'acquisition d'un tableau. Le budget du Louvre, même soutenu par les subventions de ses amis, a dû reculer devant le prix de la *Salomé* d'Henri Regnault. Et cependant les enchères montent, les unes sur les autres, avec folie.

Il ne peut y avoir que deux explications : ou bien les détenteurs des grandes fortunes françaises se ruinent par leur prodigalité, ou bien les acquéreurs des objets d'art ainsi poussés ne sont pas des Français.

Bien qu'à suivre les audiences de la première Chambre on ait l'impression que le nombre des prodigues pourvus d'un conseil judiciaire aille grandissant, la seconde explication paraît la plus vraisemblable : il suffit, en effet, de parcourir les listes d'acquéreurs pour trouver que la plupart des noms ont des consonances juives ou anglo-saxonnes.

Le patrimoine artistique de la France va ainsi s'appauvrissant : il est drainé par la puissance de l'or étranger. Comment les amateurs français lutteraient-ils contre les « rois de la banque », les « rois de l'argent », les « rois du pétrole », les « rois du fer », les « rois des chemins de fer », dont la fortune prend pour étalon le milliard? Déjà, en 1895, M. Paul Bourget, dans ses notes d'*Outre-Mer*, constatait cette *razzia* des objets d'art par l'Amérique : « Les Américains sont arrivés sur le marché avec leurs énormes capitaux. Un millionnaire, chez nous, c'est un homme qui a un million de francs. Un millionnaire, ici, est un homme qui a un million de dollars. Ils y ont apporté cette universalité de connaissances que donne l'habitude constante du voyage. Depuis trente ou quarante ans, grâce à ce double pouvoir, ils ont mis la main sur les

Espagne avec son ami Clairin, il rencontra un acheteur, M. Brame, le marchand de tableaux, qui la lui acheta huit mille francs.

L'histoire est même assez jolie, et Georges Clai-

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE. — M. Paul Deschanel succède à M. Brisson au fauteuil présidentiel qu'il occupa déjà plusieurs sessions avec autant d'autorité que de dignité. (Photo Pierre Petit.)

— Sans l'avoir vue?

— Sans l'avoir vue. Huit mille francs. Cela vous convient-il?

Huit mille francs! Quand tout à l'heure, très

plus belles toiles, les plus belles tapisseries, les plus belles boiseries, les plus belles médailles, les plus beaux livres, et non seulement en France, en Angleterre, en Hollande, en Italie, mais en Grèce, en Egypte, aux Indes, au Japon. De là, dans leurs maisons de ville ou de campagne, une prodigalité de chefs-d'œuvre dignes d'un musée. Dans telle de ces villas de Newport que je pourrais nommer, toute une galerie privée a été transportée d'un coup, que son premier possesseur avait mis des années à ramasser parmi les plus délicats des primitifs allemands. — Et ils continuent. »

Certainement, ils continuent, avec cette passion du collectionneur qui va se surexcitant avec la rareté de l'objet cherché. Quand on pense qu'en 1906, un milliardaire américain a dépensé 43 000 francs, rien qu'en frais d'emballage, pour des antiquités françaises, on se dit que, dans cent ans, pour connaître les spécimens anciens de l'art français, nos petits-fils devront faire le voyage d'Amérique.

Il serait cependant bon que notre peuple de France sache que ce ne sont pas, la plupart du temps, des Français, des « gens de chez nous », qui mettent sur une toile de cinquante centimètres le prix d'un domaine entier.

Cela serait bon pour la paix sociale, car ces enchères folles donnent l'impression du gaspillage. Il semble que ces hommes ne savent plus que faire de leur argent, puisque, pour une jouissance de pur luxe, ils engloutissent une fortune. Ces formidables écarts de fortune, que révèlent ces enchères, peuvent être très américains, ils ne sont point dans nos traditions françaises. En notre moyen âge catholique, que les manuels scolaires nous dépeignent à tort comme un temps d'extraordinaire division entre les classes sociales, bien peu de riches, à l'exception des rois — et encore — auraient pu se payer un tableau de 600 000 francs! « Au commencement du XIIIe siècle, lisons-nous dans l'histoire des *Riches depuis sept cents ans*, une princesse de Lorraine recevait en dot 240 000 francs ; au XVIe siècle, la dot de Thiébault, fils aîné du duc de Lorraine, Ferry III, était de 300 000 francs. Duc à son tour et devenu veuf, ce prince se remaria avec Isabelle d'Autriche, fille de l'empereur Albert, qui reçut en dot 435 000 francs. Chez les vassaux de moindre envergure, sauf quand il s'agit d'une orpheline, unique héritière de sa maison, nous ne rencontrons plus de dots qui dépassent 100 000 francs, et nous en trouvons souvent de 20 000 francs. Catherine de Haraucourt, mariée à Jean de Ludres, en 1389, ne recevait que 39 000 francs. La fille du vicomte de Montélimar, en 1262, 74 500 francs ; la femme du seigneur de Duras, 71 000 francs, en 1323 ; celle du seigneur de Gourdon, 17 500 francs, en 1314..... La moyenne noblesse ou la bourgeoisie nous ramènent à des chiffres tout différents : 25 000 francs sont, dans cette classe, la dot maximum d'une fille considérée dans sa ville ou sa province comme un bon parti ; la plupart ont de 8 à 10 000 francs, et beaucoup se marient avec moins de 2 000 francs. » Par contre, on trouve « nombre de femmes de maîtres-tanneurs, tisserands et cordonniers, de patrons jardiniers et chaussetiers avec 1 000 et 2 000 francs ; des femmes de boulangers et de drapiers avec 3 000 et 5 000 francs de dot. »

Cela serait bon pour les artistes, car à voir ainsi couvrir d'or leurs tableaux, on finirait par croire qu'eux aussi roulent sur l'or. Hélas! la manie des collectionneurs ne les apprécie généralement qu'après leur mort. Chardin, dont précisément on vient de vendre si cher les tableaux, « était stupéfait, lui qui déjà était membre de l'Académie, de ce que Vanloo lui offrait 540 francs d'une de ses natures mortes, représentant un bas-relief « feint en bronze ». A cette époque, il avait du roi pension de 1450 francs, chiffre favorable ; les deux Boulogne, l'aîné et le jeune, avaient chacun 1350 francs et un logement dans la grande galerie du Louvre. Mme Chardin entretenait les lanternes des corridors obscurs, moyennant cotisation des camarades qui étaient alors Latour, Lepicié, Lemoine et Tocqué, et qui tous avaient leur part dans les servitudes de cette vie commune. Plus tard, Chardin vendit des tableaux 2 000 francs ; son ménage parvint à posséder environ 15 000 francs de rente. »

Cela serait bon aussi pour l'art. Sans cela, on serait tenté de croire que la valeur artistique correspond à la valeur commerciale. Or, à y réfléchir, on s'aperçoit qu'il n'en est absolument rien. Les modes de peinture vont et viennent comme passent, subitement, les *vagues* de chaud et de froid. Dans ce moment, le XVIIIe siècle fait fureur. Ce n'est cependant pas de la grande peinture. Si un Perronneau se paie 116 000 francs, quel prix mettrait-on à un des maîtres de la Renaissance?

Et je reviens à ma citation de M. Bourget sur les collectionneurs américains : « Rien que dans trois villes contiguës, à un quart d'heure de distance, continue-t-il, j'ai vu ainsi un portrait d'un grand seigneur génois, celui d'un amiral vénitien, celui d'un lord anglais du dernier siècle, celui de Louis XV par Vanloo, avec cette inscription « donné par le roy », celui de Louis XIV par Mignard, avec la même inscription, celui de Napoléon avec un des drapeaux des grenadiers de la garde. Quelqu'un qui ne les aime pas, me disait avec ironie : « Oui, ils ont le » portrait du grand empereur, mais où est celui » de leur grand-père? » C'est un peu le cas de tous ceux qui se précipitent, à coups de billets de banque, sur les peintures de boudoir du XVIIIe siècle. Heureusement pour notre goût national, ils n'ont pas beaucoup de grands-pères français!

Henry Reverdy.

…1314..... La moyenne noblesse
…ne nous ramènent à des chiffres
… 25 000 francs sont, dans cette
…naximum d'une fille considérée
…u sa province comme un bon
…art ont de 8 à 10 000 francs,
…se marient avec moins de
… Par contre, on trouve « nombre
… maîtres-tanneurs, tisserands et
… patrons jardiniers et chaussetiers
… 000 francs ; des femmes de bou-
…rapiers avec 3 000 et 5 000 francs

…oon pour les artistes, car à voir
…l'or leurs tableaux, on finirait par
… aussi roulent sur l'or. Hélas! la
…lectionneurs ne les apprécie géné-
…près leur mort. Chardin, dont pré-
…ient de vendre si cher les tableaux,
…ait, lui qui déjà était membre de
…de ce que Vanloo lui offrait
…une de ses natures mortes, repré-
…s-relief « feint en bronze ». A cette
…ait du roi pension de 1450 francs,
…able ; les deux Boulogne, l'aîné et
…vaient chacun 1340 francs et un
…ns la grande galerie du Louvre,
…n entretenait les lanternes des corri-
…s, moyennant cotisation des cama-
…aient alors Latour, Lepicié, Lemoine
…t qui tous avaient leur part dans les
…de cette *vie commune*. Plus tard,
…ndit des tableaux 2 000 francs ; son
…vint à posséder environ 15 000 francs

…it bon aussi pour l'art. Sans cela, on
… de croire que la valeur artistique
… à la valeur commerciale. Or, à y
…n s'aperçoit qu'il n'en est absolument
…modes de peinture vont et viennent
…sent, subitement, les vagues de chaud
… Dans ce moment, le XVIIIe siècle fait
…n'est cependant pas de la grande peint
…a Perronneau se paie 116 000 francs,
… mettrait-on à un des maîtres de la
…e?
…viens à ma citation de M. Bourget sur
…onneurs américains : « Rien que dans
…s contiguës, à un quart d'heure de
…continue-t-il, j'ai vu ainsi un portrait
…d seigneur génois, celui d'un amiral
… celui d'un lord anglais du dernier
…ui de Louis XV par Vanloo, avec cette
…a « donné par le roy », celui de
… par Mignard, avec la même inscrip-
… de Napoléon avec un des drapeaux des
…s de la garde. Quelqu'un qui ne les
… me disait avec ironie : « Oui, ils ont le
… du grand empereur, mais où est celui

… grand-père? » C'est un peu le cas de
…s qui se précipitent, à coups de billets
…ue, sur les peintures de boudoir *du*
…ècle. Heureusement pour notre goût
… ils n'ont pas beaucoup de grands-pères

Henry Reverdy.

UN CORTÈGE DE ROIS. — Derrière le char funèbre du roi de Danemark, suivait une procession de souverains et de princes : a, 1, 2, 3 : les petits princes danois, le roi Christian X, le roi de Suède, le roi de Grèce, presque invisible, et le roi de Norvège. — 4, 5, 6, 7 : le kronprinz allemand, le prince Arthur de Connaught, l'infant Charles de Bourbon, M. Pichon, représentant de la France. — 8, 9, 10, 11, 12 : le duc de Gênes, le duc de Saxe-Cobourg, les princes Charles de Suède, Gustave de Danemark et Georges de Grèce.

L'histoire de la « Salomé ».

Ce fut une journée passionnée que celle où fut dispersée à coups d'enchères formidables, à la Galerie Georges Petit, la collection fameuse de la marquise Landolfo Carcano. Le clou de la vente fut l'adjudication de la *Salomé* d'Henri Regnault : poussée jusqu'à 370.000 francs par le Musée du Louvre qui dut en rester là, faute de moyens, cette toile admirable fut enfin acquise au prix de 480 000 francs par M. Roland Knoedler, le grand expert de New-York. Ce dernier, qui s'était engagé à ne pas pousser contre le Louvre, ne commença à surenchérir qu'après que l'acheteur du Louvre eut abandonné. Le désappointement fut grand à la pensée que ce chef-d'œuvre de la peinture française allait passer l'Atlantique, lorsque dans un beau geste M. Knoedler déclara que, dans son désir de répondre aux vœux des nombreux partisans du grand artiste que fut Regnault, il tiendrait son acquisition au prix d'achat sans aucune indemnité, durant deux mois, à la disposition de la commission d'achat du Musée du Louvre.

Nous empruntons au *Temps* une interview des plus vivantes prise par le maître Claretie à Georges Clairin, l'un des plus intimes amis du peintre trop tôt disparu.

Un ami qui ne déteste point le paradoxe me faisait remarquer que le hasard est un grand impresario et que la question marocaine donne une actualité de plus à cette vente de la *Salomé* de Regnault, devenue une sorte de question nationale.

— Car c'est une petite Marocaine, cette Salomé, et voilà que son aventure se lie, par une étrange rencontre, à celle de Fez. Va-t-on aussi lui donner l'assaut — à coups de banknotes et non de moukhallas.

Mon ami se trompe, et la Salomé de Regnault ne fut pas du tout peinte au Maroc, mais à Rome, à la villa Médicis, et cette inquiétante et admirable figure de femme, terrible à la fois et séduisante, n'est point, malgré le costume et les étoffes, une fille d'Afrique, mais une petite enfant du peuple rencontrée par le peintre parmi les vendeuses de fleurs, sur la place d'Espagne, à Rome. Elle est Italienne. Elle s'appelait Maria, et Regnault en parle dans ses lettres à son maître Hébert.

Il avait achevé sa figure, cette Salomé qui ne devint une Salomé que parce que le peintre eut besoin de donner une expression tragique et attirante à la fillette du Transtévère ; il l'avait laissée à Rome dans son atelier, lorsque voyageant en Espagne avec son ami Clairin, il rencontra un acheteur, M. Brame, le marchand de tableaux, qui la lui acheta huit mille francs.

L'histoire est même assez jolie, et Georges Clairin me la contait encore l'autre jour. M. André Beaunier en a donné une version dans ces *Souvenirs d'un peintre* qu'il a écrits délicieusement, comme tout ce qu'il écrit — sous la dictée de Clairin. Mais dans ce que m'a confié Clairin, il y a des variantes ou des précisions.

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE. — M. Paul Deschanel succède à M. Brisson au fauteuil présidentiel qu'il occupa déjà plusieurs sessions avec autant d'autorité que de dignité. (Photo Pierre Petit.)

Les deux jeunes peintres étaient donc errants au pays de don Quichotte, légers d'argent, inquiets même sur la façon dont ils payeraient, à Cordoue, leur hôtellerie — car les horloges de Cordoue sonnent aussi le quart d'heure de Rabelais, — à peu près abandonnés *tra los montes* par leurs parents qui leur tenaient la dragée haute, Regnault surtout, le grand chimiste n'étant pas enchanté de voir son fils « faire de la peinture ». Ils en étaient là, presque menacés de la famine dans les Espagnes, réduits dans tous les cas à la portion congrue, lorsqu'en prenant quelques croquis dans l'admirable mosquée de Cordoue, forêt de marbre, vision de rêve, ils aperçurent entre les colonnes des visiteurs qui avaient l'air de Français.

— Mais, dit Clairin, je ne me trompe pas, c'est Brame! Un marchand de tableaux ici! Croit-il dénicher des Velasquez?

— Et, fit Henri Regnault, ce vieux monsieur qui l'accompagne, c'est le père Daubigny, Daubigny à Cordoue! Comment Daubigny s'est-il résigné à quitter les bords de l'Oise?

Il était là, voilà le certain, le grand paysagiste, et les deux jeunes gens quittaient leur album pour le saluer, lorsque le maître et Brame vinrent droit vers eux.

Georges Clairin connaissait Brame.

— Quelle surprise! Quatre Parisiens se rencontrer ainsi dans la mosquée de Cordoue!

On bavarda, et quand Daubigny eut exprimé la stupéfaction que lui causaient le ciel et les couleurs, les taches éclatantes de l'Espagne, Brame, s'adressant à Clairin :

— On m'a dit que Henri Regnault était comme nous à Cordoue. Je le cherche. Savez-vous en quel hôtel il est logé?

— Regnault? fit Clairin. Mais le voilà!

Et il montrait son ami à qui le marchand de tableaux, enchanté, tendit la main.

— Monsieur, dit Brame, on m'a beaucoup parlé d'une toile, une *Salomé*, que vous venez d'acheter à Rome. Je vous l'achète.

— Sans l'avoir vue?

— Sans l'avoir vue. Huit mille francs. Cela vous convient-il?

Huit mille francs! Quand tout à l'heure, très

sérieusement, le jeune peintre se demandait s'il aurait assez de pesetas en poche pour payer son *puchero* et son *valdepeñas*. Huit mille francs! Une fortune qui lui tombait là comme des voûtes de cette mosquée, assez semblable ainsi à une mosquée des *Mille et une nuits!*

— Et, continua Brame, voici quatre mille francs comptants si la *Salomé* est à moi.

Si elle était à lui! Mais si la toile eût été là, à Cordoue, Brame le marchand eût pu l'emporter tout aussitôt, à la grande joie du peintre et au grelot des mules de la diligence.

Les deux jeunes gens n'en pouvaient croire leurs oreilles. Ce matin, tout à l'heure, il y avait quelques minutes à peine, ils se demandaient comment ils mangeraient le soir, et maintenant ils étaient à la tête de quatre beaux billets de banque, quatre mille francs, une fortune! Quatre mille francs: de quoi conquérir toutes les Espagnes et de quoi faire danser le peuple entier des gitanes!

— Monsieur Brame, s'écria Regnault, vous me permettrez bien de vous inviter ce soir à dîner, et de boire à la santé de M. Daubigny, le plus aimable des hommes et le plus admirable des maîtres!

— Vous oubliez l'ami Corot!

— On boira aussi au père Corot!

— Et à la *Salomé*, dit Brame.

— Pourvu, fit Regnault en riant, que vous ne vous repentiez pas d'avoir bu à sa santé quand vous la connaîtrez!

Brame ne s'en repentit point. Je ne sais pas combien il la vendit, cette *Salomé* encore accrochée aux murailles de la villa, mais je me rappelle

En Espagne, au camp de Carabancel, le roi Alphonse XIII, accompagné de son beau-frère le prince Ferdinand de Bavière, suit avec son entrain habituel les manœuvres de ses troupes : Alphonse XIII et son beau-frère. — Le roi dans une tranchée. — Des tirailleurs en action.

l'explosion d'enthousiasme lorsqu'elle apparut au Salon, avec ce sourire dont le temps n'a pas atténué le charme sauvage.

Et n'est ce pas joli et quasi romanesque cette rencontre, entre les piliers de la mosquée de Cordoue, du vieux maître paysagiste et des deux jeunes coloristes quasi exilés — et sauvés?

Et je viens de la revoir, cette *Salomé*, qui fut une des visions d'art de notre jeunesse. La foule était aussi grande hier devant elle, dans la galerie Petit, qu'au Salon où elle fit sensation jadis, et l'on n'entendait plus les plaisanteries des rivaux que je notais autrefois : « Peinture de chimiste! Il a dérobé ce jaune de chrome dans le laboratoire de son père. » Au contraire, un sentiment de profonde admiration et comme de respectueux regrets, une émotion d'autrefois renouvelée par la constatation nouvelle de ce qu'une balle de plomb a fait perdre à l'art français étreignaient instinctivement la foule accourue. Il y avait, autour du chef-d'œuvre qui fut le juste orgueil de la marquise Landolfo Carcano, de vieux peintres qui venaient revoir si la toile fameuse de Regnault n'avait pas, comme ils disent en leur langage d'atelier, « fichu le camp ». Ah! bien oui, plus jeune et plus solide que jamais, même entre le coloris exquis de la *Vicaria* de Fortuny, de la puissante *Allée des Châtaigniers* de Théodore Rousseau, du dramatique *Assassinat de l'archevêque de Liége* d'Eugène Delacroix.

— Comme ça se tient! Comme c'est solide! Quel peintre! Et je songeais que la petite « chaucharde » que distinguait Regnault au pied de l'escalier de la place d'Espagne pourrait encore être là, la jeune Romaine immortalisée, pour jouir de sa gloire et de celle du Français de la Villa dont elle n'a sans doute pas soupçonné le génie. « Qu'est-elle devenue? » demandait Regnault à Ernest Hébert. Et je demanderais volontiers à mon tour: — Qu'est devenue la Maria qui fut Salomé?

On le sait peut-être, on pourrait le savoir à Rome. Elle était toute jeune lorsque le peintre la posait devant son chevalet. Elle doit être bien vieille, mais pas autant qu'on pourrait le croire. Qu'est-ce que la vie a fait de cette enfant? S'en est-on soucié à la villa Médicis? Je voudrais que quelque curieux s'en inquiétât (cette recherche en vaut la peine), et l'histoire, sans doute banale, de la Salomé vaudrait d'être contée comme celle de toutes les inspiratrices de chefs-d'œuvre: *Histoire d'un Modèle*.

Il y a peut-être dans quelque pauvre quartier de Rome une femme encore belle et ridée, à peine sexagénaire, qui ne se doute point qu'à Paris, ces jours-ci, tout ce qui compte parmi les heureux et les artistes a défilé devant l'image de ses seize ou dix-sept ans et admiré ses beaux cheveux noirs, son regard profond et son sourire. Un sourire qu'a dû « mélancoliser » la vie.

Je demande à mes amis romains de me dire si la Salomé de Regnault est morte. Quant à son effigie, elle est immortelle comme le martyr de Buzenval.

JULES CLARETIE,
de l'Académie française.

QUELQUES LETTRES D'HENRI REGNAULT

Adressées au Sculpteur Prosper d'Epinay, elles sont d'Actualité après la Vente de la "Salomé."

Au moment où le prix fantastique de 528,000fr. vient d'être payé pour la "Salomé" d'Henri Regnault, que le musée du Louvre disputa à M. M. Knoedler jusqu'à 395,000fr., il n'est pas sans intérêt de rappeler en quelques lignes quelle fut l'histoire de ce tableau, histoire racontée par le sculpteur Prosper d'Epinay, chez lequel Henri Regnault fréquentait assidûment pendant qu'il était pensionnaire de l'Académie de France à Rome. C'est du reste par d'Epinay que Regnault a connu Fortuny pour le talent duquel il éprouvait une folle admiration, dont on trouve la preuve dans les lettres qu'il écrivait d'Espagne et du Maroc au sculpteur à propos de la vente de son tableau.

Ce n'est pas l'histoire d'Henri Regnault que j'écris ici; tout a été dit, je crois, sur le malheureux artiste et son œuvre. Je veux seulement reproduire les quelques extraits de ses lettres à Prosper d'Epinay.

Regnault, qui s'était attardé en Espagne, ne rentra à Paris que pour aller au ministère signer son engagement au moment de la guerre. On sait comment il mourut à Montretout d'une balle reçue en pleine figure.

A la vente de Mme. de Cassin, aujourd'hui marquise Carcano, qui vient d'avoir lieu, figurait aussi le "Mariage espagnol," cette œuvre célèbre de Fortuny qui fut payée 242,000fr. achetée par le comte de Pradère, dont Regnault parle aussi dans ses lettres.

Voici quelques extraits de ses lettres à M. Prosper d'Epinay, qui sont pleines de saveur.

Du 15 octobre 1869: "...Dans notre belle Alhambra de diamant nous ne faisons (Clairin et moi) que des études; de sorte que je ne fais rien de ce qui m'est commandé; je prévois qu'un jour ou l'autre je crèverai de faim. Pourtant, je ne veux pas quitter Grenade sans envoyer une ou deux aquarelles, des trente qui me sont demandées par un monsieur, sans compter quatre tableaux par le même; un autre par un monsieur de Marseille, un autre par un avocat de Paris, et un nombre infini d'autres par un marchand de tableaux qui m'offre de partager les bénéfices en outre du prix que je demanderai. Tu vois que la fortune me tend les bras et que si je voulais perdre le fruit artistique de mon voyage, je pourrais doubler mes habits en billets de mille francs. Mais je ne veux pas me résoudre à cela. J'aime mieux me bourrer de renseignements, de notes, d'études pour moi qui me permettront, plus tard, de pouvoir puiser pour mes tableaux et décorations, dans une mine de matériaux intéressants; je néglige, pour le moment, le côté commercial, assez utile tout de même, car je tiens à rapporter du Maroc bon nombre de choses, comme armes, selles, étoffes et autres."

Une Exécution à Tanger, par Henri Regnault. Musée du Louvre.

Regnault se décide à prolonger son séjour à Grenade; il manque de modèles, mais il écrit le 27 octobre 1869:

"J'ai besoin de Lagraine (son domestique); qu'il fasse faire une caisse solide pour ma petite femme jaune que je vais finir ici et envoyer à Paris dans un cadre arabe que je vais commander ici sur des détails de l'Alhambra. Cela pourra être joli; qu'il prenne ma draperie de soie jaune, ma peau de panthère, ma draperie indienne... les quelques foulards roses ou autres... Je voudrais avoir quelques notes pour mettre au milieu de ces marbres si délicats de couleur et voir leur valeur... Je ferai poser Lagraine dans l'Alhambra avec ces notes de couleur... Tu serais bien gentil de me prêter, si tu le peux, le joli morceau de soie bleu clair, avec bordure indienne, que tu mets sur un guéridon comme un tapis; je te promets d'en avoir le plus grand soin... Je te demande cela parce que je n'ai pas une seule note de bleu clair... Sois assez gentil, mon cher d'Epinay, pour t'occuper de la licence de cet envoi; je ne veux pas que l'Académie sache ce que je fais...

"Je t'embrasse de tout cœur.

"Ton ami dévoué,

"H. Regnault."

29 nov. 1869, Gibraltar, extrait d'une lettre:

. . . Je te remercie infiniment de la promptitude avec laquelle tu m'as fait passer l'argent; il est arrivé au bon moment; je n'avais vraiment plus le sou. Et pourtant, dernièrement, j'ai fait d'assez bonnes affaires; j'ai vendu "à Brâme" ("qui ne l'a pas vue") la petite "femme jaune" qui voyage maintenant sous la conduite de Lagraine, 14,000 francs!! C'est joli, n'est-ce pas? Mais

La Comtesse de Barck, par Henri Regnault. Musée du Louvre.

Le Général Prim, par Henri Regnault.

—Photos Giraudon.

je n'ai pas encore touché ce trésor. . . .

24 déc. 1869, Tanger:

. . . Lagraine est arrivé sain et sauf, ainsi que tout ce qu'il apportait. . . .

7 janvier 1870:

. . . Merci, mon bon d'Epinay, de t'être occupé de mes affaires. . . . Je ne veux pas me répéter. . . "Je suis au Maroc, installé "pour de bon." . . . Un pacha, un sultan n'est rien à côté de nous. . . .Quel pays, mon vieux!... etc., etc.

6 mars 1870, Tanger:

. . . J'espère qu'on me laissera bien tranquille ici travailler comme bon me semble. . . . L'an prochain, mon cher ami, en route pour l'Egypte et pour les "grandes Indes!" . . . L'Inde pour de bon, devrais-je y crever. . . .

5 avril 1870, Cordoue:

. . . Me voilà en Espagne pour finir quatre études à Grenade . . j'y suis jusqu'au 1er juin; alors, je reprends mon quartier d'été à Tanger, dans "mon Alcazar!" . . .

21 avril 1870, Séville:

. . . Mes compliments sur ton buste de l'impératrice d'Autriche; il a une belle allure; quelque chose de grand et de distingué qui m'a plu énormément. . . J'ai vendu ma "Judith" 5,500fr. au musée de Marseille. . . J'étudie mon voyage aux Indes; je compte sur toi pour les renseignements que tu peux me donner. . . C'est un "projet sérieux" que je couve avec amour. . .

24 juin 1870, Malaga:

. . . Envoie-moi les 800fr. si tu n'en as pas besoin; l'argent est toujours bien reçu, d'autant plus que je viens de perdre 24,000fr. sur ma "Petite femme jaune"; vu que je l'ai vendue 14,000fr. et qu'elle a été revendue à Mme. de Cassin pour 38,000fr. C'est cette même Mme. de Cassin qui vient d'acheter aussi la "Petite Noce" de Fortuny 76,000 balles! Tu vois qu'elle va bien, cette dame! Je pense que les bons petits camarades ne manqueront pas de dire que je fais de la peinture pour dames."

Buste d'Henri Regnault, Terre cuite par Prosper d'Epinay.

CARICATURE DE HENRI REGNAULT.
Par P. d'Epinay.

La correspondance s'arrête là. La petite femme jaune n'était autre que cette prétendue Salomé, telle qu'elle a été surnommée depuis. Au moment où Regnault était parti de Rome elle n'était représentée que jusqu'aux genoux. C'est Lagraine qui, au Maroc, fut chargé d'agrandir la toile, et on sait ce que Regnault en a fait.

LE "NICCOLO DA UZZANO" ATTRIBUE A DONATELLO.

Quelques Notes additionnelles sur ce Buste, dont le "Herald" a déjà entretenu ses Lecteurs.

Voici le complément de ce que le HERALD rapportait dans son dernier supplément d'art d'après la "Revue de l'Art ancien et moderne" en reproduisant le buste de Niccolo da Uzzano, attribué à Donatello.

"L'idée qu'on s'est faite des traits physiques de Cicéron, en Italie, à la Renaissance, repose sur deux erreurs. D'abord, on lui a attribué une certaine monnaie de Magnesia du Sipyle, qui porte en exergue le nom Markos Tullios Kikeron; or, cette monnaie concerne le fils de Cicéron, qui fut proconsul d'Asie. Mais, comme on croyait posséder dans l'effigie en question un vrai portrait du grand orateur, on la copia, on la consulta, et presque tous les portraits de Cicéron exécutés à la Renaissance dérivent de cette monnaie, frappée au nom et à la ressemblance de son fils. L'autre erreur consiste à lui avoir orné la joue d'une verrue; ce fut là une conséquence du nom qu'il portait: Cicéron, c'est l'homme au 'cicer,' au pois chiche. Cependant, Plutarque expose avec détails que ce surnom, ce n'est pas l'orateur qui l'avait mérité et l'a inauguré, et qu'il l'avait simplement hérité d'un de ses aïeux. N'importe! ayant si bien illustré le surnom d' 'homme à la verrue,' il devait avoir une verrue!

"Ainsi, les traits de son fils, transmis par une monnaie et d'ailleurs librement reproduits, plus une verrue voyageuse et arbitraire, empruntés à son grand-père ou arrière-grand-père, voilà à quoi se ramènent, pour la plupart, les prétendus portraits de Cicéron, datant de la Renaissance. Bien entendu, ils ont eu un effet en retour sur les marbres antiques; c'est-à-dire que toute tête agrémentée d'une verrue faisait immédiatement penser à Cicéron, et si elle offrait, en outre, quelque vague ressemblance avec la monnaie au nom de M. Tullius Cicéron, alors plus de doute: ce ne pouvait être qu'une effigie du grand orateur romain. Il y a précisément à Florence, aux Offices, un buste antique dans ce cas; de profil, il rappelle un peu la monnaie proconsulaire, et il a, au bas de la joue, une verrue; aussi n'avait-on pas manqué jadis d'y reconnaître un 'Cicéron.'

"Venons à Niccolo da Uzzano. C'était un homme d'Etat florentin, qui mourut en 1433, à l'âge de soixante-quinze ans. Le buste qui porte son nom provient du palazzo Capponi, qu'Uzzano s'était fait bâtir, et c'est la raison unique pourquoi on a accolé son nom au buste, sans même réfléchir que le personnage représenté est un homme d'environ quarante-cinq ans, et que le buste, s'il s'agit de Niccolo da Uzzano, se trouverait ainsi reporté aux toutes premières années du quinzième siècle, date manifestement beaucoup trop haute. Il y a un autre motif encore, et plus direct, pour écarter une telle identification: on possède, dans une belle médaille florentine, le vrai et authentique portrait d'Uzzano, et cette médaille n'offre avec le buste nul rapport. Qui donc cette terre cuite peut-elle représenter, puisqu'on ne doit plus songer à Niccolo da Uzzano?" Evidemment Cicéron, tel que se le représentaient les artistes du quinzième siècle. C'est la conclusion beaucoup plus savamment déduite que je ne peux le faire qu'en tire M. Studniczka."

CARICATURE DE FORTUNY.
Par P. d'Epinay.

Buste de Fortuny, par Prosper d'Epinay.

ART DEALERS.

Paris.

ANCIENT AND MODERN PICTURES.
JULES FERAL,
7 rue Saint-Georges, Paris.

GALERIE KLEINBERGER.
Paris.--Tableaux anciens.--New York.
9 RUE DE L'ECHELLE. 12 WEST 40th STREET

E. LUCAS MORENO. High-class Primitives. Old Masters. Antiquities.
52 rue Laffitte.

London.

THE SPANISH ART GALLERY.
ANTIQUES OF ALL EPOCHS.
RARE MUSEUM OBJECTS.
50 CONDUIT STREET, LONDON, W.

Germany.

GASTON VON MALLMANN.
HIGH CLASS OLD PICTURES & DRAWINGS. Anhaltstrasse 5, BERLIN.

ADOLF STEINHARTER,
EXPERT.
MAGASIN D'ANTIQUITES.
Fournisseur des Cours Royales de Bavière et de Roumanie.
MUNICH, 25 Residenzstrasse.

A. MELLET, Gérant.

PARIS.—The NEW YORK HERALD Printing Establishment, 38 rue du Louvre. C. J. Moignard, Printer

Un Tableau de 480.000 francs

Une grande angoisse étreignit tous les artistes et tous les amateurs d'art lorsque se répandit le bruit que la vente de la collection Carcano était proche. C'est que dans cette superbe galerie, entre autres toiles justement célèbres, se trouvait la *Salomé* de Regnault, que tant de connaisseurs et de gens de goût, considèrent comme l'œuvre la plus parfaite qui ait été produite depuis un demi-siècle.

Ce tableau qui, dès son apparition, fut si admiré, demeurerait-il en notre pays ou irait-il, lui aussi, enrichir les collections américaines?

MM. Roll et Edouard Detaille, interviewés à ce sujet, répondirent d'une commune voix : « Il serait monstrueux que la *Salomé* de Henri Regnault quittât la France. C'est le chef-d'œuvre de la jeune école française. Nous l'avons acclamée dans notre jeunesse, et quarante-trois ans après, nous affirmons qu'elle a gardé toutes ses magnifiques qualités. La France ne peut pas laisser passer ses frontières à une œuvre de cette force-là, qui, par surcroît, fut le dernier tableau d'un héros national... »

Tout aussi énergiquement que les deux grands peintres dont nous venons de rapporter les paroles, beaucoup d'autres artistes formèrent des vœux pour l'acquisition par l'Etat du chef-d'œuvre de Regnault, les journaux s'émurent, firent campagne, M. Arthur Meyer prit l'initiative d'une souscription destinée à aider notre Administration des Beaux-Arts si elle n'était pas assez riche: le public, très vibrant, se passionna.

Peut-être convient-il de rappeler en quelques lignes l'histoire de la toile célèbre. Commencée à Rome, au printemps de 1869, elle fut terminée à Tanger par Regnault, qui l'envoya au Salon... de 1870 ; elle y obtint un succès considérable. Le motif choisi par l'artiste était le moment, où la fille d'Hérodiade, venant d'achever sa danse grisante, prend le couteau et le bassin, puis s'asseyant devant Hérode lui présente, en souriant, sa féroce requête : « Donnez-moi, ici, sur ce bassin la tête de Jean-Baptiste ». Regnault avait choisi cette scène de l'histoire ancienne, parce qu'il voulait avoir un thème lui permettant de peindre suivant ses propres expressions : « une femme d'une férocité caressante, une sorte de panthère noire apprivoisée, mais restée toujours sauvage ». Le peintre avait su merveilleusement réaliser le but qu'il s'était proposé. Théophile Gautier, lorsqu'il vit le tableau au Salon, écrivit, le soir même : « Rien, dans l'art ne rappelle cette manière d'une nouveauté paradoxale, d'une originalité absolue et d'une outrance qui ne semble pas devoir être dépassée. Chose rare, cette étrangeté est pleine de charme ; elle étonne, mais ne choque pas. Une science réelle justifie ces audaces, servie par une exécution merveilleuse. M. Regnault est un coloriste de premier ordre, ce qui ne l'empêche pas de bien dessiner. Il voit non seulement le ton juste, mais le ton rare, fin, exquis, inattendu, qui ne se révèle qu'aux privilégiés, et du contraste des deux nuances, il fait jaillir des éblouissements. Il ne ressemble ni à Titien, ni à Véronèse, ni à Rubens, ni à Rembrandt, ni à Vélasquez, ni à Delacroix ; sa palette lui appartient, il la charge de couleurs spéciales qu'on ne connaissait pas avant lui, et il en obtient des effets que l'on n'aurait pas cru possibles, si on ne les voyait réalisés, avec une aisance prodigieuse ».

La Salomé d'Henri Regnault adjugée à M. Roland Knœdler, qui la rétrocédera, sans aucun bénéfice, à la France, dès que les souscriptions ouvertes auront produit la somme nécessaire

La *Salomé* fut achetée, à Regnault par un marchand qui la paya quinze mille francs et la revendit deux ou trois fois plus à Mme de Cassin.

Mais tout ceci, hélas, se passait en 1870. L'hiver suivant, c'était l'année terrible, c'était Paris encerclé de fer, c'étaient les sorties enfiévrées des assiégés, c'était Buzenval !... c'était la mort cruelle, à l'âge de vingt-huit ans, pour le brave qui avait cru pouvoir faire des projets d'avenir !

Voici les souvenirs qui revenaient en foule à la pensée de ceux qui trouvaient que la France se devait à elle-même de garder à tout prix les chefs-d'œuvre de celui de ses enfants qui, après l'avoir honorée par son superbe talent, avait voulu, de plus, mourir pour elle, en héros.

A l'appel de M. Arthur Meyer, de nombreux souscripteurs s'étaient concertés et avaient réuni des sommes considérables. En quelques heures, cent quatre vingt cinq mille francs avaient été souscrits. De son côté, le conseil des Musées nationaux avait voté une somme de deux cent mille francs. M. Leprieur, conservateur au Musée du Louvre, qui était chargé de pousser les enchères, au nom de la France, avait donc à sa disposition 385.000 francs.

D'une voix ferme et claire, le grand jour venu, M. Lair Dubreuil, le très habile et très apprécié commissaire-priseur qui préside à toutes les hautes solennités de ce genre, M. Lair Dubreuil proclama : « Nous mettons en vente la *Salomé* et nous en demandons 500.000 francs. »

Les enchères commencèrent à 200.000 francs ; M. Leprieur luttant avec un compétiteur, les mena jusqu'aux fameux 385.000 fr. dont il pouvait disposer, puis il dut abandonner la lutte.

Grosse émotion dans la salle, car le public voyait la partie perdue et était anxieux de savoir ce qu'il adviendrait de l'œuvre de Regnault.

A ce moment, M. Rôland Knœdler, le grand expert américain, qui, avec une délicatesse, à laquelle on ne saurait assez rendre hommage s'était abstenu, tant que le Musée du Louvre avait été candidat à la possession du tableau,— M. Roland Knœdler qui, de plus s'était inscrit pour 5.000 fr. sur la liste des personnes voulant aider l'Etat dans son désir d'achat, M. Roland Knœdler reprit en mains la marche des enchères. Il lutta contre M. Jonas qui poussa le tableau jusqu'à 475.000 mais dut finalement l'abandonner à son puissant concurrent. L'Amérique demeurait victorieuse.

Tous les cœurs étaient un peu serrés, il faut bien l'avouer. C'est alors que M. Roland Knœdler, complétant la série de ses jolis gestes en cette journée mémorable, vint déclarer spontanément à M. Leprieur et aux amis du Louvre, qu'il entendait tenir pendant deux mois la *Salomé* à la disposition de la France, au prix exact de son acquisition, sans demander aucun bénéfice, ni aucune rémunération pour cette offre gracieuse.

Depuis lors, tous les directeurs de journaux, tous les écrivains d'art ont fait appel, sans répit, à la générosité du public, et il y a lieu d'espérer que, dans le délai voulu, on aura réuni les cent mille francs qui sont nécessaires pour que la *Salomé* prenne place où elle doit être — au Louvre — comme le souhaite et le désire son actuel détenteur, le généreux et très délicat M. Roland Knœdler.

A.-J.

LE GAULOIS DU DIMANCHE

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 169. 22-23 JUIN 1912

SALOMÉ

2, RUE DROUOT, PARIS

Par HENRI REGNAULT.

N° DE DÉBIT 191
Extrait de
à douze

La "Salomé" d'Henri Regnault, qui fut vendue près d'un demi-million

Cette toile célèbre fut commencée par Henri Regnault en 1868, à Rome, et terminée, un an plus tard, au Maroc ; la marquise de Landolfo-Carcano l'acheta, en 1870, dix mille francs. Elle vient de la revendre, moyennant 480.000 francs, à un collectionneur américain, M. Knœdler. Pour que cette œuvre originale et véhémente pût rester en France, de généreux mécènes avaient mis une somme considérable à la disposition de la commission d'achat des musées nationaux, qui dut laisser, en dernier ressort, la victoire à son rival. Pourtant, une souscription s'est ouverte dans le but de racheter cette toile fameuse que l'acquéreur laisse pendant deux mois à la disposition d'amateurs qui voudraient l'offrir au Louvre. Quoi qu'il en soit, cette œuvre est assurément originale, mais ce n'est pas la meilleure de l'artiste. Nous avons déjà au Louvre le *Portrait du maréchal Prim* et l'*Exécuteur des hautes œuvres du Sultan* qui témoignent hautement de la valeur du grand artiste, qu'une balle allemande couchait roide mort, à Buzenval, le 19 janvier 1871, alors qu'il combattait pour la France envahie. Henri Regnault, que l'on voit ici, tombait à vingt-huit ans, victime de son patriotisme, alors qu'exempté du service militaire, il eût pu ne pas courir les risques de la guerre.

HENRI REGNAULT

Extrait de
Adresse :
Date : 9 JUIN 1912

LE GAULOIS
DU DIMANCHE

HENRI REGNAULT

(d'après quelques lettres intimes)

Henri Regnault

Est-il une œuvre plus chèrement française que cette *Salomé* d'Henri Regnault, revendiquée comme patrimoine national par tous ceux qu'intéressent l'art et la gloire d'une patrie toujours plus riche et toujours plus belle et qui disent : « Sa place est au Louvre? » Il semble qu'Henri Regnault intervienne lui-même à travers le passé et le lourd silence d'une tombe close depuis quarante ans, dans ce passage d'une lettre qu'il écrivit de Séville à son grand ami, le sculpteur d'Epinay :

« J'ai vendu ma *Judith* au musée de Marseille cinq mille cinq cents francs. J'aurais pu la vendre plus cher à Brame, mais j'étais très fier d'être placé à Marseille, la seconde ville de France, dans un beau musée, d'une architecture superbe, et que vont voir tous les étrangers en passage par la « Reine de la Méditerranée... »

Au lendemain de sa mort héroïque à Buzenval, Théophile Gautier écrivait ces lignes qui auraient pu servir d'épitaphe au glorieux peintre :

« Regnault (Alexandre-Georges-Henri), naquit au Collège de France le 30 octobre 1843, et mourut frappé d'une balle ennemie le 19 janvier 1871. On voit par le rapprochement de ces deux dates combien le destin avait laissé peu d'années à sa disposition ; mais ce temps si court a suffi pour montrer la puissance de son talent et conquérir un nom à jamais glorieux, même lorsque la main de la patrie éplorée n'aurait pas eu à poser sur son urne funèbre la couronne de laurier militaire. Il a commencé en génie et fini en héros! Quelle existence de centenaire a été mieux remplie que celle de ce jeune homme moissonné en sa fleur? Ce qui explique un si rapide développement, c'est le don qui, chez Regnault, dépassa en précocité tous les exemples connus. Il se manifesta dès l'âge de trois ans. Dans sa première enfance, il était faible, maladif et souffreteux; pour l'amuser on le posait à terre sur un tapis, avec un crayon et un morceau de papier, et, couché sur le ventre il dessinait de la main gauche des personnages et surtout des animaux, où se voyait déjà un sentiment remarquable de la forme. On peut dire de lui, sans exagération, qu'il a dessiné avant de parler. »

Prix de Rome en 1866, Regnault partit pour la Ville Eternelle, s'arrêtant à Marseille, Gênes et Florence. Rome, qu'il imaginait plus imposante et plus colossale, lui causa d'abord une déception. Il écrivait en pensant à l'Orient dont il eut l'incessante nostalgie et le rêve cent fois formulé : « Je crois que les architectes des Assyriens et des Egyptiens, avec leurs immenses avenues, de colosses de granit, leurs cours énormes, leurs temples étagés et précédés de larges escaliers étaient bien plus en harmonie avec la grandeur de ces peuples... » Mais il est terrassé par la Chapelle Sixtine : c'est une écrasante révélation : « Ce qui est plus grand que tout ce qui peut s'imaginer, c'est la merveille des merveilles, le plafond de la Chapelle Sixtine! Ce plafond, c'est un coup de foudre; je suis sorti à demi-mort... » Quelle force d'enthousiasme, quelle nature merveilleusement artiste et sensible, aimant d'instinct la grandeur et le sublime, Michel-Ange, Beethoven, les dieux...

Parmi les artistes avec lesquels Henri Regnault se lia étroitement, on doit citer d'abord l'éminent et exquis sculpteur d'Epinay, déjà célèbre et dont l'atelier était le rendez-vous choisi des personnalités mondaines réunies alors à Rome. C'est chez d'Epinay, parmi une société d'élite, que Regnault connut le peintre Fortuny, l'auteur du *Mariage espagnol*, auquel il s'attacha de toute son admiration, avec cet élan qu'il mettait à tout. Vers cette époque, au retour d'un voyage à Paris, où il avait peint la célèbre *Dame en rouge*, Regnault commença le portrait d'une charmante femme rousse, Mme de Dampierre, portrait qu'il n'acheva pas, immobilisé bientôt par une terrible chute de cheval qui le mit à deux doigts de la mort. Il avait alors commencé son admirable *Salomé*, symphonie d'or, réplique de cette somptueuse *Dame en rouge*, exposée au Salon de 1868.

Remis de sa chute, Regnault partit pour l'Espagne avec le peintre Clairin, devenu son ami et qui n'allait presque plus le quitter. Bilbao, Burgos l'enthousiasmèrent. Il rencontre le fameux général Prim dans un salon de Madrid et obtient de faire son portrait, le célèbre tableau du Louvre. Mais il ne voyait pas seulement les gens du monde; il se mêlait aux musiciens, aux gitanes, au peuple; il aimait les courses de taureaux, les mascarades, les danses populaires .. « Ce qui nous étonne le plus, écrit-il, c'est la distinction de race de tous ces braves gens ; ils sont vraiment élégants, généreux, polis. Ah! si j'étais roi d'Espagne! » En 1869, il revint à Rome pour y terminer sa *Judith*. Mais l'Espagne l'attirait; il rêvait du Maroc, de la Tunisie. « Rome, maintenant, me semble éclairée par une veilleuse, il me faut du soleil », s'écrie-t-il... Ce n'est pas en vain que d'Epinay l'a baptisé le peintre de la lumière... Il repart pour l'Espagne, cette fois dans le Sud, et l'Andalousie le fascine, Séville et Grenade surtout. Il écrit à la duchesse Colonna : « Tous les matins, nous allons dans la divine Alhambra, où les murs sont de dentelle couleur d'améthyste et de rose le matin, de diamant à midi et d'or vert et de cuivre rouge au coucher du soleil. »

Avec Clairin, qui ne le quittait plus, il s'embarqua pour l'Afrique et tous deux s'installèrent à Tanger où Regnault travailla avec une ardeur inlassable. « Je n'ai plus qu'une pensée, c'est de réparer le temps que j'ai perdu. Ah! si je pouvais faire des années de six cents jours et des jours de quarante-huit heures! La vie est courte! Peut-être le sera-t-elle pour moi plus que pour d'autres! »

Il finit alors sa *Salomé* commencée en Italie et que d'Epinay, son plus cher ami, à Rome, avait été chargé de lui expédier, ainsi que son chien favori, le beau lévrier noir, aux soins de son fidèle domestique Laglaine. Le bateau sur lequel devait s'embarquer Laglaine fit naufrage et Regnault crut à la perte de ce qu'il attendait impatiemment. Heureusement que le serviteur avait retardé son départ, pris un autre bateau, et qu'il arriva à bon port à Tanger avec son précieux colis... Regnault se plaisait à Tanger et voici ce qu'il écrivait gaiement, familièrement, à son ami d'Epinay :

« Mon vieux d'Epinay, au moins, toi, tu es gentil; tu écris, tu réponds, tu penses à tes amis, tu es un ange, toi. Mais, tu n'es pas dans une maison moresque, toute décorée, ravissante, un rêve des mille et une nuits, tu n'as pas un adorable petit cheval, des poules, des chiens, des domestiques mores.... tu ne fais pas ton pain dans ta maison, toi; tu as encore des souliers vernis, tu ne portes pas la babouche jaune... tu as froid et tu t'embêtes peut-être, et tes praticiens ont des bonnets de papier, au lieu du beau turban blanc ou du fez qui nous rajeunit l'œil. Ah! je te plains! Et tu me demandes quand, sans blague, je retourne à Rome! L'année prochaine, au mois de mars, pour faire mes malles. Voilà ma réponse nette et franche. Mais chut, c'est pour toi seul. »

L'Inde le hante. Il écrit d'autre part : « N'oublie pas l'Inde ; c'est de là qu'il nous faut revenir hommes. Jusqu'à présent, je n'ai appris qu'à marcher, à manger... Suis prêt pour l'automne 1871. Partons jeunes pour être émus, pour pouvoir nous assimiler et boire le soleil, supporter l'éclat des marbres, des étoffes et revenir *jeunes* pour créer avec force. » Et de lui cette parole qui deviendra singulièrement significative et émouvante : « Je voudrais au moins avant de mourir avoir créé une œuvre importante et sérieuse que je rêve en ce moment et où je lutterai avec toutes les difficultés qui m'excitent. »

Il rapportait des toiles adorables : l'*Intérieur moresque*, le *Gynécée moresque*, la *Sortie du Pacha de Tanger*. Ses cartons étaient pleins d'esquisses et de documents ; il travaillait avec ardeur et jeunesse... Hélas ! la guerre éclate et ce sont nos premiers désastres... Clairin et Regnault, les deux inséparables amis, les deux cœurs fraternels, n'hésitent pas, ils volent vers la patrie en danger. Regnault s'est engagé dans les bataillons de marche et défend Paris investi. Il écrit à sa fiancée : « Je vous aime, j'aime mon pays et cela soutient... » Et il écrivait pour lui ces graves pensées dont son cœur était pénétré : « Nous avons perdu beaucoup d'hommes ; il faut les retaire et meilleurs et plus forts... Nous devons tous payer à la patrie, et au-dessus de la patrie, à l'Humanité libre, le tribut de notre corps et de notre âme... »

Regnault ne s'offrait pas vainement en holocauste... Le mardi 19 janvier 1871, cet être admirable et charmant succombait sous une balle prussienne pendant le combat de Buzenval. Le surlendemain seulement, son ami Clairin, fou de douleur, devait reconnaître son cadavre, au Père-Lachaise, où on l'avait transporté avec d'autres corps. C'est là que sa malheureuse fiancée bien-aimée devait aussi le revoir pour la dernière fois... « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux, » dit le poète ancien. C'est revêtue d'impérissable gloire et d'impérissable jeunesse que la Muse de Regnault, sur son beau monument funèbre, élève vers lui le laurier qui ne fanera point... La mort, en le prenant, le donnait à l'immortalité.

S. FRANKENBERG.

Paris chez RiP

DESSINS ET TEXTE DE RIP

Chapeaux !...

Ce matin-là, j'étais allé faire un tour au Bois dans un vulgaire sapin. Comme je rentrais, appelé par le devoir — car c'était mon jour de reportage en chambre — le cocher engagea la conversation. « Comment trouvez-vous mon chapeau ? », me dit-il. Je regardai le chapeau, qui m'apparut quelconque. C'était un chapeau haut de f... r blanc, ma-... doigts noirs, ... st vrai, une ... Mon Dieu, ... oudrais pas ... e-chef m'a ... chapeaux ... blait, mon-... icité. Pour-... 'a demandé ... qu'elle m'a ... la dernière ... ire un tout ... re de mon ... ce que la ... e juste et ... chapeau ... plupart ... la mode ... femmes ... , qu'ag-... or. Une ... payé la ... tête de

...user la réforme, au concours de la majorité républicaine. Le devoir du gouvernement est de marcher en tête de la majorité et de lui ou... votes.

Le projet, si péniblement voté par la ...bre, et qui contient, de l'aveu mê... M. Poincaré, quelques dispositions exce... est cependant trop complexe pour êtr... ment compris des électeurs; en partic... circonscriptions admises sont si étroit... l'application du quotient 7 serait parf... possible, comme l'a du reste proclamé l... résolu des arrondissementiers, M. Pins... même. Le gouvernement ayant toujou... que, le moment venu, il apporterait au... les rectifications nécessaires, M. Poin... indiqué les grandes lignes de ce ... qu'il s'apprête à soumettre à la ...bre et qu'on a attaqué avant même ... connaître : il a « pour base vitale » le s... de liste et le quotient électoral basé ... nombre des votants. Après une premiè... partition des sièges d'après ce systèm... quotient électoral, la plus large part ... faite, dans un but de transaction, au ...cipe majoritaire. Les circonscriptions ... élargies. Il y aura enfin une légère réd... du nombre des députés.

M. Poincaré, *président du Conseil.* — Le g...nement s'opposera à tout ajournement, et il ... de la loyauté des adversaires du projet qu... combattent franchement et à visage découvert. S'ils nourrissaient le projet d'étouffer la ré... électorale, ils devraient commencer par ren... le ministère.

Cette déclaration catégorique a prov... sur tous les bancs de la Chambre, except... ceux des radicaux, qu'elle a un momen... contenancés, les plus chaleureux applau...ments. En vain *M. Thomson*, prenant une ...nière fois la parole au nom des arrond...mentiers, a-t-il, tout en se déclarant pa... voter le retrait de l'urgence d'un projet ... jugé dangereux pour la République, pro... contre le principe de la proportionn... contre laquelle se sont prononcés 37 con... généraux, et s'est-il élevé d'avance cont... projet annoncé par le président du Conse... auquel il reproche d'être plus proportio... liste encore que celui de la commission. ... cause était entendue. Mis aux voix, le re... de l'urgence n'a recueilli que 5 voix contre ... On a ensuite voté, par 462 voix con're ... le passage à une nouvelle délibération. Tout est donc à recommencer.

Le budget de la Justice

La séance du matin avait été consacr... l'examen du budget de la Justice, qui a fo... à *MM. Braibant, Pourquery de Boiss..., Abel, Marietton* et *Adrien Veber* l'occasio... plaider, après tant d'autres, la cause de... gistrats, insuffisamment payés et priv... garanties essentielles, de réclamer la sp...lisation des juges et de critiquer les abu... pouvoir des officiers ministériels.

M. Aristide Briand, garde des Sceau... convenu que la situation des magistrats, ... l'existence est toute d'abnégation, ap... bien des réformes :

M. Aristide Briand, *garde des Sceaux.* — Le ré... républicain a tenu à honneur d'améliorer le so... la plupart des fonctionnaires ; il semble que, ... les magistrats n'aient pas eu la bonne fortu... participer aux largesses du Parlement. C'est ... situation à laquelle il faut mettre un terme, ... qu'elle n'est pas digne de ce pays.

Le discours du garde des Sceaux a cl... discussion.

A la demande de *M. Viviani*, la Cha... a inscrit à l'ordre du jour du mardi ... 11 juin le projet de loi tendant à ouvri... crédit de 30,000 francs pour la célébratio... bi-centenaire de J.-J. Rousseau, qui doit ... lieu le 28 juin. — André Dobiac.

sant M. Pilcer (vous savez bien, *son* danseur ?) se roule dans la poussière, qu'il balaie de ses cheveux immenses !...

» Et la pantomime, dans un dortoir de pen-

GABY DESLYS *à Marigny*

...sion de jeunes filles, où Gaby fait du cheval à bascule, en compagnie d'un pierrot sorti de la lune, ce qui, logiquement, amène la transformation de toutes les pensionnaires en polichi-

fon-roquet, un chien de *races*, en un mot, n'avait pas reçu le moindre encouragement du jury de cette exposition spéciale qui concourt à une fin... canine.

Mais prêtons l'oreille, voulez-vous, aux lamentations de Mme Pilou, concierge.

Mme Pilou. — Ben vrai, c'est la fin des fins à c't' heure !... Une bête superbe ! Ah ! je la retiens, votre exposition caniche !... Y m'ont reçu, moi et Zidore, comme une quille dans un jeu de bulls, autant dire. « Messieurs du jury, » que je leur-z-y ai glissé en douce, v'là Zi- » dore ! un vrai n'amour. En surplus, il est » tout ce qu'y a de bon pour les rats. C'est un » chien raté, comme on dit... — Quoi ? qu'y m' » disent, y bouffe les rats, ce chien-là ? — Vous » voudriez pas ! que je réponds. Y ferait pas » de mal à une mouche... Y a plein de rats, chez » nous, pas ? Ben, y leur laisse manger sa pâ- » tée dans son écuelle. C'est vous dire s'il est » bon pour les rats ! » Alors, tout le monde a rigolé, et je suis partie avec Zidore et avec ma courte honte... Mais n'empêche !... J'aime Zidore tel qu'il est. D'abord, comme dit le proverbe : un bon chien vaut mieux que deux tue-les-rats !... »

Maintenant que j'ai enregistré la protestation de Mme Pilou (c'est payé), je ne fais aucune difficulté pour déclarer excessive la sévérité de cette dame à l'égard de l'exposi-

vations apportées par lui dans la mise en scène, notamment pour la suppression de la couleur dans les costumes et les décors (plus de couleur : de la lumière !), et surtout pour l'ingénieux procédé qui consiste à faire entrer les acteurs du fond de la salle par un pont qui surplombe les fauteuils d'orchestre.

— Ce n'est là, m'a-t-il dit, qu'un commencement. Et j'ai bien d'autres idées en matière

Un décor de « Sumurun »

Pas de couleur : de la lumière!

dramatique. Vous les verrez, d'ailleurs, réalisées sous peu, car Antoine m'a chargé de mettre *Phèdre* en scène à l'Odéon. Je le ferai à ma manière, et cela ne manquera pas de faire sensation, vous pouvez m'en croire. Voulez-vous en avoir un aperçu ? Je vais vous montrer ce que sera la tragédie de Racine, selon ma nouvelle méthode : celle qui consiste à mêler plus intimement acteurs et spectateurs. Pour ne pas abuser de vos instants si précieux, je vais

LES PARISIENNES ET LA NOUVELLE MODE

Meg Villars — Mistinguett — Polaire — Réjane

...nelles ! ! Et la danse de l'ours, cette petite merveille chorégraphique ? Dans une forêt vierge, une jeune personne (Gaby Deslys) et un jeune élégant barman (M. Pilcer) dansent quelques pas en compagnie d'ours blancs. Soudain, changement de décor : tout ce joli monde est dans une armoire... et se barbouille consciencieusement de noir de fumée ! Crac ! Nouveau changement de décor !... C'est un paysage soudanais (pourquoi pas ?). Les ours, devenus moricauds, s'y trémoussent, et, au milieu d'eux, Gaby Deslys cahute... je veux dire : chahute en négresse !... C'est grandiose !

— Tudieu ! monsieur Batouard ! quelle flamme ! quel enthousiasme !

G.-D. Batouard. — Je suis tous les soirs à

tion canine, qu'elle a jugée à un point de vue spécial et avec un rien de parti pris.

A la vérité, cette exposition fut des plus réussies. La triomphatrice en a été Mlle Napierkowska, la danseuse au nom ailé, qui présenta quatre chiens et reçut quatre premiers prix. Bravo, mademoiselle !...

Il y eut néanmoins d'autres bêtes primées. Car il y avait un monde de chiens fou !... Mais l'excès en toutous n'est pas un défaut; et ce fut une joie, pour les connaisseurs, d'admirer toutes les espèces canines réunies dans les boxes de la Société centrale :

Molosses de Rhodes, dogs de Venise, lévriers rêvant à la journée de six heures; chiens de chasse, réservés ; saint-bernard,

passer tout de suite aux dernières scènes. Au reste, c'est à la fin de la pièce que j'ai entassé les trouvailles scéniques destinées à forcer l'admiration des masses.

Et Max Reinhardt, sortant de sa poche un papyrus, le déroula et lut :

ACTE V. — Scène I

Aricie, à Hippolyte (en apercevant Thésée dans une loge de balcon) :

Le roi vient: fuyez prince, et partez promptement.

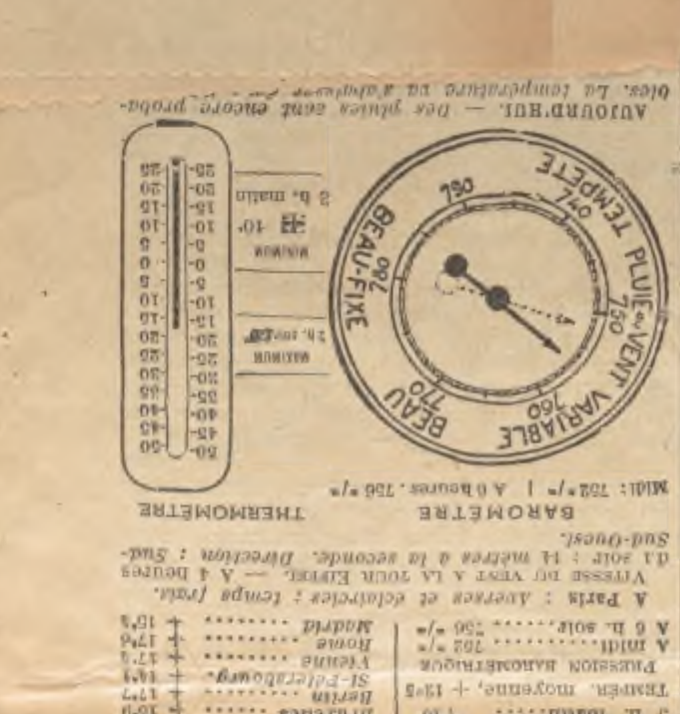
(Elle lui indique une baignoire grillée, au fond de la salle.)

Pour cacher mon départ, je demeure un moment.
Allez, et laissez-moi quelque fidèle guide
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

(Hippolyte conduit Aricie à une ouvreuse

Les employés des tramways reprennent le travail

Le duel d'hier



Paris chez RIP

DESSINS ET TEXTE DE RIP

Chapeaux !...

Ce matin-là, j'étais allé faire un tour au Bois dans un vulgaire sapin. Comme je rentrais, appelé par le devoir — car c'était mon jour de reportage en chambre — le cocher engagea la conversation. « Comment trouvez-vous mon chapeau ? », me dit-il. Je regardai le chapeau, qui m'apparut quelconque. C'était un chapeau haut de forme, en cuir blanc, maculé toutefois d'empreintes de doigts noirs, qui portait, assez crânement, il est vrai, une petite cocarde jaune sur le côté. « Mon Dieu, répondis-je au cocher, je ne voudrais pas vous froisser, mais votre couvre-chef m'a l'air de ressembler à pas mal de chapeaux de cocher ! — C'est ce qui me semblait, monsieur, dit le bonhomme avec simplicité. Pourtant, ce matin, une petite dame m'a demandé l'adresse de ma modiste... Même qu'elle m'a assuré que mon galurin était à la dernière mode et qu'elle allait s'en faire faire un tout pareil... »

Un nouvel examen de la coiffure de mon automédon me fit reconnaître tout ce que la remarque de la petite dame avait de juste et de fondé. Mon cocher portait un chapeau comme en portent actuellement la plupart des Parisiennes. Les spécialistes de la mode ont, en effet, imaginé de coiffer les femmes avec des tubes hauts ou bas de forme, qu'aggravent des plumets de tambour-major. Une fois de plus, ces farceurs se sont payé la tête de leurs clientes: pauvre petite tête de Turc qui arbore, impavide, les dernières récréations des grands immodistes.

Le mouvement artistique

Je reçois G.-D. Batouard, un particulier à la mise négligée, dont le sans-fashion doit mettre tout le monde à son aise... lui le premier. C'est un homme entre deux âges — comme tant d'autres ! — mais dont le sourire (Est-ce carie ou incurie ?) se perd dans la nuit des dents.

G.-D. Batouard. — Je viens vous voir, à propos de la *Salomé*, de ce M. Regnault, qui a fait couler tant d'encre et verser tant d'argent.

— Hélas ! Dire que nous avons accueilli à bras ouverts une *Salomé* allemande — celle d'Oscar Strauss — et que nous renvoyons une *Salomé* française !...

G.-D. Batouard. — Il y avait pourtant un moyen bien simple de garder ce tableau chez nous. Je vous le donne un peu tard ; mais débinez tout de même le truc dans votre canard : ça pourra servir la prochaine fois.

— Allez-y.

G.-D. Batouard. — La *Salomé* de Regnault a été vendue aux enchères. Le musée du Louvre a poussé jusqu'à 400,000 francs. Mais un marchand de tableaux l'a décrochée pour l'Amérique à 480,000. Eh bien ! il fallait pousser les enchères dans le sens inverse, et *sous-enchérir*, au lieu de surenchérir.

— Et alors ?

G.-D. Batouard. — Suivez-moi bien ; les Américains n'attribuent à un tableau que sa valeur marchande. Pour faire acheter l'œuvre de Regnault par un amateur d'Amérique, il *fallait* qu'elle coûtât au moins 480,000 francs. Elle en eût coûté seulement 10,000, 20,000, ou même 50,000, aucun Américain n'en aurait voulu. Le chef-d'œuvre devenait une croûte. De sorte qu'en sous-enchérissant, sa valeur propre diminuant aux yeux des bons Yankees, en même temps que son prix, on était sûr de le garder en France. Et qui sait ? On aurait peut-être eu le tout, tableau et cadre, pour la somme dérisoire de 4 fr. 95, l'un dans l'autre !...

— Remarquablement ingénieux, Malheureusement, il est trop tard...

G.-D. Batouard. — Bah ! Il faut se faire une raison. Et, pour se consoler de ce départ en Amérique d'une œuvre d'art française, il importe de nous dire que nous possédons en ce moment à Paris les plus beaux échantillons du goût artistique des Américains.

— Où ça ?

G.-D. Batouard. — A Marigny. Ce sont les numéros, danses et *sketches*, que Mlle Gaby Deslys a rapportés du Nouveau-Monde pour notre éducation esthétique. Etes-vous allé à Marigny ?

— Oui. J'ai déploré, pour ma part, dans une revue charmante, que jouent des artistes tels que Vilbert et Régine Flory, l'intrusion de ces incohérences négro-maboulo-hystéro-américaines...

G.-D. Batouard. — Ne blasphémez pas, monsieur. Gaby Deslys fait des choses étonnantes dans cette revue ; étonnantes, je vous assure ! Croyez-vous qu'il soit rien de comparable, comme sensation d'art, à son *Invitation au Divorce* ? Dans un décor qui est une reproduction d'estampe de chasse anglaise, Gaby Deslys, muée soudain en reine de Mi-Carême, balance gracieusement une ombrelle toute pailletée (c'est bien plus beau, quand ça brille !) dont les baleines dorées supportent des serpentins multicolores, tandis que de jeunes danseuses hissent notre étoile sur des tables et des chaises empilées, et que, par terre, en proie à un terrible accès de *delirium tremens*, l'abrutissant M. Pilcer (vous savez bien, *son* danseur ?) se roule dans la poussière, qu'il balaie de ses cheveux immenses !...

» Et la pantomime, dans un dortoir de pensionnelles ! ! Et la danse de l'ours, cette petite merveille chorégraphique ? Dans une forêt vierge, une jeune personne (Gaby Deslys) et un jeune élégant barman (M. Pilcer) dansent quelques pas en compagnie d'ours blancs. Soudain, changement de décor : tout ce joli monde est dans une armoire... et se barbouille consciencieusement de noir de fumée ! Crac ! Nouveau changement de décor !... C'est un paysage soudanais (pourquoi pas ?). Les ours, devenus mricauds, s'y trémoussent, et, au milieu d'eux, Gaby Deslys cahute... je veux dire : chahute en négresse !... C'est grandiose !

— Tudieu ! monsieur Batouard ! quelle flamme ! quel enthousiasme !

G.-D. Batouard. — Je suis tous les soirs à Marigny. Et, tous les soirs, j'applaudis Gaby Deslys à m'en crever la peau des mains !

— Tous les soirs ! Vous n'avez donc rien à faire ?

G.-D. Batouard. — Au contraire, monsieur ; je suis chef de claque !

Gaby Deslys à *Marigny*

Les cabots et la critique

Madame Pilou, concierge, pleurait à chaudes larmes, lorsqu'elle me supplia de m'élever avec elle contre l'injustice des hommes.

Son chien, un magnifique fox-basset-griffon-roquet, un chien de *races*, en un mot, n'avait pas reçu le moindre encouragement du jury de cette exposition spéciale qui concourt à une fin... canine.

Mais prêtons l'oreille, voulez-vous, aux lamentations de Mme Pilou, concierge.

Mme Pilou. — Ben vrai, c'est la fin des fins à c't' heure !... Une bête superbe ! Ah ! je la retiens, votre exposition caniche !... Y m'ont reçu, moi et Zidore, comme une quille dans un jeu de bulls, autant dire. « Messieurs du jury, » que je leur-z-y ai glissé en douce, v'là Zi» dore ! un vrai n'amour. En surplus, il est » tout ce qu'y a de bon pour les rats. C'est un » chien raté, comme on dit... — Quoi ? qu'y m' » disent, y bouffe les rats, ce chien-là ? — Vous » voudriez pas ! que je réponds. Y ferait pas » de mal à une mouche... Y a plein de rats, chez » nous, pas ? Ben, y leur laisse manger sa pâ» tée dans son écuelle. C'est vous dire s'il est » bon pour les rats ! » Alors, tout le monde a rigolé, et je suis partie avec Zidore et avec ma courte honte... Mais n'empêche !... J'aime Zidore tel qu'il est. D'abord, comme dit le proverbe : un bon chien vaut mieux que deux tue-les-rats !... »

Maintenant que j'ai enregistré la protestation de Mme Pilou (c'est payé), je ne fais aucune difficulté pour déclarer excessive la sévérité de cette dame à l'égard de l'exposition canine, qu'elle a jugée à un point de vue spécial et avec un rien de parti pris.

A la vérité, cette exposition fut des plus réussies. La triomphatrice en a été Mlle Napierkowska, la danseuse au nom ailé, qui présenta quatre chiens et reçut quatre premiers prix. Bravo, mademoiselle !...

Il y eut néanmoins d'autres bêtes primées. Car il y avait un monde de chiens fou !... Mais l'excès en toutous n'est pas un défaut ; et ce fut une joie, pour les connaisseurs, d'admirer toutes les espèces canines réunies dans les boxes de la Société centrale :

Molosses de Rhodes, dogs de Venise, lévriers rêvant à la journée de six heures ; chiens de chasse, réservés ; saint-bernard, dans une niche ; sans oublier les péki-ki, les pékinois, et les japonais couchés en chiens de Fusi-Yama.

Parmi les bêtes ayant obtenu des récompenses, citons : le basset de M. Gaston Calmette, le chien de Berger (le compositeur), qui grondait d'entendre les roquets à Boyer (le chansonnier) ; le chien de Maire (le restaurateur), les boxers de Tristan Bernard ; enfin, le gros loulou et le petit chienchien à Sam M. R.

Mlle Napierkowska *et son bull* « *Tilly* »

A l'instar de "Sumurun"

Max Reinhardt, le metteur en scène illustre en Allemagne, m'a fait l'insigne honneur de me rendre visite.

Je l'ai félicité vivement du succès qu'a obtenu auprès du public parisien sa pantomime *Sumurun*, au théâtre du Vaudeville.

Je l'ai particulièrement loué pour les innovations apportées par lui dans la mise en scène, notamment pour la suppression de la couleur dans les costumes et les décors (plus de couleur : de la lumière !), et surtout pour l'ingénieux procédé qui consiste à faire entrer les acteurs du fond de la salle par un pont qui surplombe les fauteuils d'orchestre.

— Ce n'est là, m'a-t-il dit, qu'un commencement. Et j'ai bien d'autres idées en matière

Un décor de « Sumurun »

Pas de couleur : de la lumière!

dramatique. Vous les verrez, d'ailleurs, réalisées sous peu, car Antoine m'a chargé de mettre *Phèdre* en scène à l'Odéon. Je le ferai à ma manière, et cela ne manquera pas de faire sensation, vous pouvez m'en croire. Voulez-vous en avoir un aperçu ? Je vais vous montrer ce que sera la tragédie de Racine, selon ma nouvelle méthode : celle qui consiste à mêler plus intimement acteurs et spectateurs. Pour ne pas abuser de vos instants si précieux, je vais passer tout de suite aux dernières scènes. Au reste, c'est à la fin de la pièce que j'ai entassé les trouvailles scéniques destinées à forcer l'admiration des masses.

Et Max Reinhardt, sortant de sa poche un papyrus, le déroula et lut :

ACTE V. — Scène I

Aricie, à Hippolyte (en apercevant Thésée dans une loge de balcon) :

Le roi vient: fuyez prince, et partez promptement.

(Elle lui indique une baignoire grillée, au fond de la salle.)

Pour cacher mon départ, je demeure un moment.
Allez, et laissez-moi quelque fidèle guide
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

(Hippolyte confie Aricie à une ouvreuse et, se frayant un chemin à travers les spectateurs, disparaît dans sa baignoire.)

Scène II

Thésée (au balcon), Aricie (sur la scène), Ismène (dans la loge du pompier de service)

Thésée. — *Dieux, éclairez mon trouble...*

(Toutes les lumières s'éteignent.)

... et daignez, à mes yeux,
Montrer la vérité que je cherche en ces lieux.

(Dans le théâtre, qui se rallume seul, une jeune femme nue danse un pas de ballet.)

Aricie, à Ismène. — *Songe à tout, chère Ismène, et sois prête à la fuite.*

Scène III

Thésée (descendant du balcon sur la scène par un toboggan disposé à cet effet). — *Vous changez de couleur, et semblez interdite, Madame; que faisait Hippolyte en ce lieu ?*

Aricie. — *Seigneur, il me disait un éternel adieu...* etc.

(La scène suit normalement son cours, jusqu'au moment où Thésée s'écrie, en parlant d'Hippolyte) :

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat.
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.

(De violents coups de sifflet partent de la baignoire occupée par Hippolyte ; un petit banc est même violemment projeté sur la scène.)

Aricie, à Thésée. — *Prenez garde, seigneur,* etc., etc.

... Je fuis votre présence.

(Elle se fait alors conduire par l'ouvreuse aux fauteuils d'amphithéâtre, d'où elle domine la situation.)

(Suivent les scènes IV et V, où Thésée profère quelques paroles inutiles avec le nommé Panope, Soudain, le bruit d'un moteur se fait entendre, à la porte du théâtre, bientôt suivi de clameurs qui se rapprochent de plus en plus, et Théramène, souillé de boue et de sueur, fait irruption dans la salle, d'où il récite sa petite histoire, au milieu des spectateurs haletants.)

Scène VI

(Phèdre paraît alors dans l'avant-scène de droite. Elle avoue à Thésée sa fatale passion, puis, ceci fait, elle ajoute :)

J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes...
Déjà, jusqu'à mon cœur, le venin parvenu,
Dans ce cœur expirant, jette un froid inconnu...

(Et elle montre une boîte de pastilles de menthe qu'elle vient d'acheter au marchand du théâtre.)

Panope. — *Elle expire, seigneur !...*

Thésée. — *D'une action si noire,*
Que ne peut avec elle expirer la mémoire !

(Il se jette dans le trou du souffleur.)

— Et voilà ! conclut Max Reinhardt, transfiguré !...

Je ne pus lui répondre qu'en tombant à

LES PARISIENNES ET LA NOUVELLE MODE

Spinelly — Meg Villars — Mistinguett — Polaire — Réjane

Chapeaux !...

Ce matin-là, j'étais allé faire un tour au Bois dans un vulgaire sapin. Comme je rentrais, appelé par le devoir — car c'était mon jour de reportage en chambre — le cocher engagea la conversation. « Comment trouvez-vous mon chapeau ? », me dit-il. Je regardai le chapeau, qui m'apparut quelconque. C'était un chapeau haut de forme, en cuir blanc, maculé toutefois d'empreintes de doigts noirs, qui portait, assez crânement, il est vrai, une petite cocarde jaune sur le côté. « Mon Dieu, répondis-je au cocher, je ne voudrais pas vous froisser, mais votre couvre-chef m'a l'air de ressembler à pas mal de chapeaux de cocher ! — C'est ce qui me semblait, monsieur, dit le bonhomme avec simplicité. Pourtant, ce matin, une petite dame m'a demandé l'adresse de ma modiste... Même qu'elle m'a assuré que mon galurin était à la dernière mode et qu'elle allait s'en faire faire un tout pareil... »

Un nouvel examen de la coiffure de mon automédon me fit reconnaître tout ce que la remarque de la petite dame avait de juste et de fondé. Mon cocher portait un chapeau comme en portent actuellement la plupart des Parisiennes. Les spécialistes de la mode ont, en effet, imaginé de coiffer les femmes avec des tubes hauts ou bas de forme, qu'aggravent des plumets de tambour-major. Une fois de plus, ces farceurs se sont payé la tête de leurs clientes; pauvre petite tête de

LA CHAMBRE

La réforme électorale

En votant le rejet de l'urgence du pro[jet] la Chambre annule le travail d'une année.

Depuis des mois et des mois, la Cham[bre] discutait le projet de loi sur la réforme [élec]torale. Après maints efforts, après mai[ntes] séances laborieuses, elle était enfin ar[rivée] hier, au dernier article de ce projet. Ell[e a lon]guement discuté ce dernier acte, ainsi [que les] amendements qui l'accompagnaient, elle l'a même adopté; et quand elle touchait au terme de ce sempiternel débat, elle a, en quelques minutes, annulé tout le travail de tant de semaines, en votant, presque à l'unanimité, le rejet de l'urgence, c'est-à-dire en déclarant nulles et non avenues toutes les décisions qu'elle avait prise au cours de la plus confuse des discussions.

L'Abbé Lemir[e]

Elle avait commencé hier par repousser un amendement [de] M. l'abbé Lemire, ainsi conçu :

La présente loi entrera en vigueur immédia[tement] après la promulgation d'une loi organisant [la re]présentation des minorités dans les élections [séna]toriales. A partir de son entrée en vigueur, les dispositions contraires sont abrogées.

Cet amendement a été rejeté par 380 contre 170.

M. Andrieux a tenté ensuite un dernie[r ...] sant contre une loi qui ne serait, à l'en [croire], qu'un « véritable monstre »; il s'est atta[ché à] démontrer qu'elle serait contraire à la C[onsti]tution et pratiquement inapplicable. Ma[lgré le] dépit de sa solide argumentation, le [dernier] article en a été voté par 347 voix contr[e ...]

La Chambre a également adopté cet [amen]dement de *M. François Deloncle* :

Dans aucun département de la France co[ntinen]tale, à l'exception du territoire de Belfort, le [nom]bre des députés ne peut être inférieur à cel[ui des] sénateurs augmenté d'une unité.

M. Breton, qu'un de ses collègues a [spiri]tuellement appelé le concierge de la Ré[publi]que, parce qu'il disait à M. Jaurès : « J[e ne vous] fais entrer dans la majorité républica[ine ...] est alors monté à la tribune pour attac[her le] fameux grelot du retrait de l'urgence.

Tout en affirmant la nécessité d'un[e réforme] électorale, le député du Cher a d[éclaré] que cette réforme ne pourrait et n[e devrait être] réalisée qu'avec le concours de la [majorité ré]publicaine.

Mais toutes ces interventions [n'é]taient que des escarmouches sans i[mportance]. Le gros morceau de la journée éta[it le dis]cours, impatiemment attendu, du pré[sident du] Conseil, qui, suivant son habitude, s'[est ex]pliqué avec la plus grande netteté sur [les in]tentions du gouvernement :

M. Poincaré, *président du Conseil*. — Le [...] gouvernement s'est présenté pour la [...] fois devant la Chambre, il a déclaré qu[...] dans la réforme électorale une des tâches [...] qu'il était à accomplir dans la lé[...] tient la réforme, au concours de la maj[orité ré]publicaine. Le devoir du gouvernement est [...] cher en tête de la majorité et de lui e[...]

Le projet, si péniblement voté par la [Cham]bre, et qui contient, de l'aveu m[ême de] *M. Poincaré*, quelques dispositions exce[llentes], est cependant trop complexe pour êtr[e aisé]ment compris des électeurs; en particul[ier, les] circonscriptions admises sont si étroit[es que] l'application du quotient 7 serait parf[aitement] possible, comme l'a du reste proclamé [le] résolu des arrondissementiers, M. Pins[on lui-]même. Le gouvernement ayant toujour[s promis] que, le moment venu, il apporterait au [projet] les rectifications nécessaires, M. Poin[caré a] indiqué les grandes lignes de ce [projet] qu'il s'apprête à soumettre à la [Cham]bre et qu'on a attaqué avant même [de le] connaître : il a « pour base vitale » le s[crutin] de liste et le quotient électoral basé [sur le] nombre des votants. Après une premi[ère ré]partition des sièges d'après ce systè[me du] quotient électoral, la plus large part [sera] faite, dans un but de transaction, au [prin]cipe majoritaire. Les circonscriptions [seront] élargies. Il y aura enfin une légère réd[uction] du nombre des députés.

M. Poincaré, *président du Conseil*. — Le g[ouver]nement s'opposera à tout ajournement, et il [compte sur] la loyauté des adversaires du projet qu['ils le] combattent franchement et à visage découvert. S'ils nourrissaient le projet d'étouffer la ré[forme] électorale, ils devraient commencer par ren[verser] le ministère.

Cette déclaration catégorique a prov[oqué] sur tous les bancs de la Chambre, exceptu[é] ceux des radicaux, qu'elle a un momen[t dé]contenancés, les plus chaleureux applau[disse]ments. En vain *M. Thomson*, prenant une [der]nière fois la parole au nom des arron[disse]mentiers, a-t-il, tout en se déclarant p[rêt à] voter le retrait de l'urgence d'un projet [qu'il] juge dangereux pour la République, pro[testé] contre le principe de la proportionn[elle] contre laquelle se sont prononcés 37 co[nseils] généraux, et s'est-il élevé d'avance cont[re le] projet annoncé par le président du Conse[il,] auquel il reproche d'être plus proportio[nnal]iste encore que celui de la commission. [La] cause était entendue. Mis aux voix, le re[jet] de l'urgence n'a recueilli que 5 voix contre [...]

On a ensuite voté, par 462 voix contre [...] le passage à une nouvelle délibération.

Tout est donc à recommencer.

Le budget de la Justice

La séance du matin avait été consacr[ée à] l'examen du budget de la Justice, qui a fo[urni] à *MM. Braibant, Pourquery de Boiss[erin], Abel, Marietton* et *Adrien Veber* l'occasio[n de] plaider, après tant d'autres, la cause de[s ma]gistrats, insuffisamment payés et priv[és de] garanties essentielles, de réclamer la sp[éciali]sation des juges et de critiquer les abu[s de] pouvoir des officiers ministériels.

M. Aristide Briand, garde des Sceau[x, a] convenu que la situation des magistrats, [dont] l'existence est toute d'abnégation, ap[pelle] bien des réformes :

M. Aristide Briand, *garde des Sceaux*. — Le r[égime] républicain a tenu à honneur d'améliorer le so[rt de] la plupart des fonctionnaires ; il semble que[...] les magistrats n'aient pas eu la bonne fortu[ne de] participer aux largesses du Parlement. C'est [une] situation à laquelle il faut mettre un terme, [parce] qu'elle n'est pas digne de ce pays.

Le discours du garde des Sceaux a cl[os la] discussion.

A la demande de *M. Viviani*, la Cha[mbre] a inscrit à l'ordre du jour du mardi [...] 11 juin le projet de loi tendant à ouvri[r un] crédit de 30.000 francs pour la célébratio[n du] bi-centenaire de J.-J. Rousseau, qui doit [avoir] lieu le 28 juin. — ANDRÉ DORIAC.

Paris chez Rip

DESSINS ET TEXTE DE RIP

[...]quet, un chien de *races*, en un mot, [n'a] [...]s reçu le moindre encouragement [d]e cette exposition spéciale qui con[...]ne fin... canine.

[Pr]êtons l'oreille, voulez-vous, aux la[...] de Mme Pilou, concierge.

[Mme Pil]ou. — Ben vrai, c'est la fin des fins [...]e !... Une bête superbe ! Ah ! je la [...]re exposition caniche !... Y m'ont [...]t Zidore, comme une quille dans un [...]s, autant dire. « Messieurs du jury, [...]eur-z-y ai glissé en douce, v'là Zi[...]n vrai n'amour. En surplus, il est [...]'y a de bon pour les rats. C'est un [...], comme on dit... — Quoi ? qu'y m[...]bouffe les rats, ce chien-là ? — Vous [...]pas ! que je réponds. Y ferait pas [...]ne mouche... Y a plein de rats, chez [...] ? Ben, y leur laisse manger sa pâ[...]on écuelle. C'est vous dire s'il en [...]es rats ! » Alors, tout le monde a [...]suis partie avec Zidore et avec ma [...]e... Mais n'empêche !... J'aime [...]'il est. D'abord, comme dit le pro[...]n chien vaut mieux que deux tue[...]

[...]t que j'ai enregistré la protesta[tion d]e Pilou (c'est payé), je ne fais [...]ulté pour déclarer excessive la [...]ette dame à l'égard de l'exposi[...]

vations apportées par lui dans la mise en scène, notamment pour la suppression de la couleur dans les costumes et les décors (plus de couleur : de la lumière !), et surtout pour l'ingénieux procédé qui consiste à faire entrer les acteurs du fond de la salle par un pont qui surplombe les fauteuils d'orchestre.

— Ce n'est là, m'a-t-il dit, qu'un commencement. Et j'ai bien d'autres idées en matière

UN DÉCOR DE « SUMURUN »

Pas de couleur : de la lumière!

dramatique. Vous les verrez, d'ailleurs, réalisées sous peu, car Antoine m'a chargé de mettre *Phèdre* en scène à l'Odéon. Je le ferai à ma manière, et cela ne manquera pas de faire sensation, vous pouvez m'en croire. Voulez-vous en avoir un aperçu ? Je vais vous montrer ce que sera la tragédie de Racine, selon ma nouvelle méthode : celle qui consiste à mêler plus intimement acteurs et spectateurs. Pour ne pas abuser de vos instants si précieux, je vais

[...]S ET LA NOUVELLE MODE

SPINELLY

POLAIRE RÉJANE

Turc qui arbore, impavide, les dernières récréations des grands immodistes.

Le mouvement artistique

Je reçois G.-D. Batouard, un particulier à la mise négligée, dont le sans-fashion doit mettre tout le monde à son aise... lui le premier. C'est un homme entre deux âges — comme tant d'autres ! — mais dont le sourire (Est-ce carie ou incurie ?) se perd dans la nuit des dents.

G.-D. BATOUARD. — Je viens vous voir, à propos de la *Salomé*, de ce M. Regnault, qui a fait couler tant d'encre et verser tant d'argent.

— Hélas ! Dire que nous avons accueilli à bras ouverts une *Salomé* allemande — celle [d'Oscar Strauss] — et que nous renvoyons une

nelles ! ! [...] merveille [...] vierge, un[e] jeune élég[ante ...] ques pas [...] changeme[nt ...] dans une [...] cieusemen[t ...] changeme[nt ...] danais (p[...] ricauds, Gaby De[slys ...] négresse [...]

— Tu [...] flamme ! [...]

G.-D. [...]

[...]elle a jugée à un point de vue [sa]ns rien de parti pris.

[...] cette exposition fut des plus [...]mphatrice en a été Mlle Na[...] danseuse au nom ailé, qui pré[...]iens et reçut quatre premiers [...]demoiselle !...

[...] moins d'autres bêtes primées. [...] un monde de chiens fou !... [...] toutous n'est pas un défaut; [...]e, pour les connaisseurs, d'ad[...] espèces canines réunies dans [la] Société centrale : [...] Rhodes, dogs de Venise, lé[...] la journée de six heures; [...]se, réservés ; saint-bernard,

passer tout de suite aux dernières scènes. Au reste, c'est à la fin de la pièce que j'ai entassé les trouvailles scéniques destinées à forcer l'admiration des masses.

Et Max Reinhardt, sortant de sa poche un papyrus, le déroula et lut :

ACTE V. — Scene I

ARICIE, à Hippolyte (en apercevant Thésée dans une loge de balcon) :

Le roi vient; fuyez prince, et partez promptement.

(Elle lui indique une baignoire grillée, au fond de la salle.)

Pour cacher mon départ, je demeure un moment.
Allez, et laissez-moi quelque fidèle guide
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

(Hippolyte confie Aricie à une ouvreuse

BAROMÈTRE

THERMOMÈTRE

Le duel d'[...]

Les employés des tramways reprennent le travail

Chapeaux

Ce matin-là, j'étais a au Bois dans ur Comme je rentra devoir — car c'é reportage en chambre — l la conversation. « Comm mon chapeau ? », me dit-il. chapeau, qui m'apparut quele un chapeau haut de forme, en culé toutefois d'empreintes qui portait, assez crânemen petite cocarde jaune sur le répondis-je au cocher, je vous froisser, mais votre l'air de ressembler à pas de cocher ! — C'est ce qui sieur, dit le bonhomme ave tant, ce matin, une petite d l'adresse de ma modiste... assuré que mon galurin é mode et qu'elle allait s'en pareil... »

Un nouvel examen de l automédon me fit reconnai remarque de la petite dam de fondé. Mon cocher p comme en portent actuel des Parisiennes. Les spéci ont, en effet, imaginé de avec des tubes hauts ou bi fois de plus, ces farceur tête de leurs clientes: pa

genoux et en les arrosant de larmes en- usiastes.

On réclame...

La suppression des dangereux engins osés dans les bureaux de tabac, sous la tion d'*allumeurs*. Ces appareils, qui l'infini (il n'y a pas deux bureaux qui aient le même), concourent tous, la pression d'un bouton, soit par le ie d'un anneau, au même résultat : pro- ion d'une forte flamme dans la figure intéressé.

Un fumeur qui n'aime pas les fumistes.

—

Contre l'abus que font les nouvellistes à ain, les revuistes et les dessinateurs hu- stiques de certains jeux de mots tombés le domaine public, et en enfance. On me une loi dont le texte pourrait être conçu : « Il est défendu, sous peine ende, de se servir de calembours ayant de quarante ans d'existence, tels que *Cid de Normandie* » ou « *les petits ca- entretiennent l'amitié* », et même de qui jouissant, quoique tout jeunes, d'une incompréhensible, sont à l'heure ac- usés jusqu'à la corde, exemple : « *les extra-ordener* ». Enfin, il est interdit, peine de mort, de jouer sur les mots : *gueule, trottin et crottin, ambassade, brassade, Tanger* et *danger, Fez* et... autres du même tonneau. P. P. C.

—

a suppression pure et simple des auto- i font un bruit de tonnerre (de Dieu), daboussent tout le monde, en écrasent tage, et dont je ne me sers jamais e j'ai mon auto.

Un monsieur très riche.

—

u préfet de police une ordonnance qui ise à certains agents de jouer au cirque- place publique, en feignant — oh ! oui, gnant ! — de prendre ladite place pour iste, ce qui est un prétexte à faire tour- utour d'eux les automobiles et autres les, comme s'il s'agissait d'exercices de école ou de voltige.

e dame, ma propre femme pour tout

Au cirque Pereire

, a tourné tout l'après-midi de lundi en -auto autour de la place Pereire. Elle a cent dix-sept francs au chauffeur, et elle rentrée souffrant d'un violent mal de r, dont elle n'est pas encore remise.

Un mari qui ferait un joli pétard, si la même aventure lui arrivait, à lui.

—

n réclame un meilleur coupeur pour Er- La Jeunesse.

—

nfin, on réclame tous les soirs avec insis- ce, au baisser du rideau, les auteurs de la cieuse opérette-revue : *Les fils Touffe à Paris*, de MM. Rip et Bousquet, qui joue tous les soirs au théâtre Femina us avons des fauteuils à 7 francs.)

RIP.

P. S. — L'administration d'*Excelsior* m'a fait r à un taux exorbitant cette réclame, la- le, d'ailleurs, n'a pas de prix.

Paris chez RIP

DESSINS ET TEXTE DE RIP

fon-roquet, un chien de *races*, en un mot, n'avait pas reçu le moindre encouragement du jury de cette exposition spéciale qui concourt à une fin... canine.

Mais prêtons l'oreille, voulez-vous, aux lamentations de Mme Pilou, concierge.

Mme Pilou. — Ben vrai, c'est la fin des fins à c't' heure !... Une bête superbe ! Ah ! je la retiens, votre exposition caniche !... Y m'ont reçu, moi et Zidore, comme une quille dans un jeu de bulls, autant dire. « Messieurs du jury, » que je leur-z-y ai glissé en douce, v'là Zi- » dore ! un vrai n'amour. En surplus, il est » tout ce qu'y a de bon pour les rats. C'est un » chien raté, comme on dit... — Quoi ? qu'y m' » disent, y bouffe les rats, ce chien-là ? — Vous » voudriez pas ! que je réponds. Y ferait pas » de mal à une mouche... Y a plein de rats, chez » nous, pas ? Ben, y leur laisse manger sa pâ- » tée dans son écuelle. C'est vous dire s'il est » bon pour les rats ! » Alors, tout le monde a rigolé, et je suis partie avec Zidore et avec ma courte honte... Mais n'empêche !... J'aime Zidore tel qu'il est. D'abord, comme dit le proverbe : un bon chien vaut mieux que deux tueles-rats !... »

Maintenant que j'ai enregistré la protestation de Mme Pilou (c'est payé), je ne fais aucune difficulté pour déclarer excessive la sévérité de cette dame à l'égard de l'exposition canine, qu'elle a jugée à un point de vue spécial et avec un rien de parti pris.

A la vérité, cette exposition fut des plus réussies. La triomphatrice en a été Mlle Napierkowska, la danseuse au nom ailé, qui présenta quatre chiens et reçut quatre premiers prix. Bravo, mademoiselle !...

Il y eut néanmoins d'autres bêtes primées. Car il y avait un monde de chiens fou !... Mais l'excès en toutous n'est pas un défaut ; et ce fut une joie, pour les connaisseurs, d'admirer toutes les espèces canines réunies dans les boxes de la Société centrale :

Molosses de Rhodes, dogs de Venise, lévriers rêvant à la journée de six heures ; chiens de chasse, réservés ; saint-bernard, cette petite une forêt Deslys) et un dansent quelames. Soudain, oli zicode est ille conscienrac ! Nouveau paysage sou- devenus mo- milieu d'eux, chahute en

ard ! quelle

les soirs à

vations apportées par lui dans la mise en scène, notamment pour la suppression de la couleur dans les costumes et les décors (plus de couleur, de la lumière !), et surtout pour l'ingénieux procédé qui consiste à faire entrer les acteurs du fond de la salle par un pont qui surplombe les fauteuils d'orchestre.

— Ce n'est là, m'a-t-il dit, qu'un commencement. Et j'ai bien d'autres idées en matière

Un décor de « Shakuru »

Pas de couleur : de la lumière!

dramatique. Vous les verrez, d'ailleurs, réalisées sous peu, car Antoine m'a chargé de mettre *Phèdre* en scène à l'Odéon. Je le ferai à ma manière, et cela ne manquera pas de faire sensation, vous pouvez m'en croire. Voulez-vous en avoir un aperçu ? Je vais vous montrer ce que sera la tragédie de Racine, selon ma nouvelle méthode : celle qui consiste à mêler plus intimement acteurs et spectateurs. Pour ne pas abuser de vos instants si précieux, je vais passer tout de suite aux dernières scènes. Au reste, c'est à la fin de la pièce que j'ai entassé les trouvailles scéniques destinées à forcer l'admiration des masses.

Et Max Reinhardt, sortant de sa poche un papyrus, le déroula et lut :

ACTE V. — Scène I

Aricie, à Hippolyte (en apercevant Thésée dans une loge de balcon) :

Le roi vient : fuyez prince, et partez promptement.

(Elle lui indique une baignoire grillée, au fond de la salle.)

Pour cacher mon départ, je demeure un moment.
Allez, et laissez-moi quelque fidèle guide
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

(Hippolyte conduit Aricie à une ouverture

PARISIENNES ET LA NOUVELLE MODE

Mistinguett — Polaire — Réjane

Le duel d'hier

Une rencontre à l'épée a eu lieu aux environs de Paris entre M. Henri Lauzens et le comte Gustave de Pimodan.

A la quatrième reprise, le comte de Pimodan a été atteint à la hanche d'une blessure

Les employés des tramways reprennent le travail

Le conflit qui divisait la Compagnie de l'Est-Parisien et son personnel a été heureusement conciliateur. Le travail a repris sur toutes les lignes sans incidents ; les habitants de la banlieue et des quartiers de l'Est parisien ont constaté hier matin que la grève était terminée : toutes les voitures sont sorties.

Au cirque Pereire

, a tourné tout l'après-midi de lundi en -auto autour de la place Pereire. Elle a cent dix-sept francs au chauffeur, et elle rentrée souffrant d'un violent mal de r, dont elle n'est pas encore remise.

Un mari qui ferait un joli pétard, si la même aventure lui arrivait, à lui.

—

n réclame un meilleur coupeur pour Er- La Jeunesse.

—

nfin, on réclame tous les soirs avec insis- ce, au baisser du rideau, les auteurs de la cieuse opérette-revue : *Les fils Touffe à Paris*, de MM. Rip et Bousquet, qui joue tous les soirs au théâtre Femina us avons des fauteuils à 7 francs.)

RIP.

P. S. — L'administration d'*Excelsior* m'a fait r à un taux exorbitant cette réclame, la- le, d'ailleurs, n'a pas de prix.

N° 23. — 9 Juin 1912. SOLEIL DU DIMANCHE ILLUSTRÉ Avec Mode : 25 CENTIMES

REMPLACERA-T-ELLE LA JOCONDE ?

La peinture fameuse d'Henri Regnault, la « Salomé », vendue, à la Galerie Georges Petit, 480.000 francs et qui est offerte à ce même prix à notre grand musée par M. Knoedler, son magnanime acquéreur.

(Voir notre article page 2.)

LA VIE EN BLEU

Héros et Modèles.

On vient de vendre la *Salomé* d'Henri Regnault, et à propos de cette étrange fille fauve, M. Carolus Duran se souvient d'avoir connu la *ciociara* que Regnault découvrit à Rome sur la place d'Espagne et qu'il immortalisa.

L'éminent directeur de l'Académie de France la vit à Paris.

— « Elle y avait été amenée, dit-il, quelques années après la guerre, par un sculpteur qui l'avait épousée. C'était une excellente et digne épouse. Les premières années où je la vis, elle avait conservé dans leur pureté presque entière les traits du visage et les lignes de forme qui avaient inspiré le pinceau de Regnault. Plus tard, traits et lignes s'épaississent. Qu'est-elle devenue? Vit-elle encore? et où?... Je l'ignore... »

On a connu les braves gens qui posèrent pour l'*Angelus* de Millet. La femme qui se recueille dans cette plaine de Chailly était une servante, Adèle Marier; le paysan qui lui fait vis-à-vis était un homme de peine de Barbizon, le père Mignot.

∴

Mais les peintres ne fixent qu'une attitude et qu'un aspect des personnages qu'ils peignent. Nous ne connûmes de la *Joconde* que son mystérieux sourire ambigu et divin.

Les héros qui vivent dans les livres sont certainement plus complets. Ils existent davantage, n'étant pas figés dans la même attitude, et, pareils à nous, ils vont, aiment, partent, reviennent, souffrent et meurent.

On connaît leur maison, leurs meubles, leur costume; on s'intéresse à leur famille, et l'homme le moins sensible a senti plus d'une fois sa gorge se serrer à la lecture d'un chapitre de roman.

Les peintres affublent souvent un pauvre diable de modèle d'une armure seigneuriale ou d'une simarre de cardinal, mais les romanciers sont plus scrupuleux. Chaque personnage porte le costume qui lui convient, et après avoir existé réellement, il vit, dans les temps, sous un pseudonyme.

Il serait curieux de débarrasser du maquillage de l'art les vrais visages des héros et des héroïnes.

Tout le monde connaît, par exemple, cet *Elysée Méraut* dont Alphonse Daudet a conté, dans ses *Rois en Exil*, la mélancolique histoire.

On a suivi ce prophète du passé lorsqu'il était chargé d'enseigner au petit prince Zara d'Illyrie les devoirs des monarques, on a deviné son amour pour la belle reine exilée, on a assisté à sa mort, devant sa petite couche de cénobite et de vieil étudiant, tandis que son dernier souffle de croyant errait sur la frêle main dégantée du prince dalmate envoyé par sa mère demeurée dans l'ombre louche de ce couloir d'hôtel meublé.

Alphonse Daudet n'inventa pas ce personnage. *Elysée Méraut* s'appelait de son vrai nom Constant Thérion. Il ne naquit pas à Nîmes, comme dans le roman, d'un tisserand de l'Enclos Rey dont le duc d'*Athys* avait pris le nom sur son calepin d'exilé; il vit le jour à Vesoul en 1833.

Laborieux et pauvre, il fut de bonne heure obligé de courir le cachet, et il servit un temps de secrétaire au P. Gratry; puis il alla à Paris, où il fit des conférences sur le XVIII[e] siècle, et en 1873, on le trouve à Vienne.

Il était chargé de diriger l'éducation de François et d'Othon, fils de l'archiduc Albert, et neveux de l'empereur.

Les arbres du Prater le virent passer au fond d'une calèche où éclataient les uniformes blancs des petits archiducs.

A cette époque déjà, Dieu semblait n'être plus du côté de la Maison d'Autriche, et chaque année, un deuil tragique frappait la Cour.

Constant Thérion était mal tombé, et on a de lui une lettre datée de Vienne (1875); écoutez le ton de ce billet :

« ... *Il fait bien triste dans mon âme. Je ne resterai pas ici. On veut que j'élève les princes dans les idées libérales: c'est plus fort que moi. Je trouve qu'il y a assez de révolution; mais voilà qu'à présent les rois s'en mêlent. Ah! mon camarade, le beau livre vengeur qu'il y aurait à écrire sous ce titre : Les Rois Révolutionnaires!* »

Il revint à Paris, déçu comme un prêtre qui verrait disparaître sa religion; on le rencontrait sous l'Odéon, et chaque soir au café Voltaire, à la brasserie Meyer.

Il dominait la table, avec sa large face de lion au nez écrasé, son front bombé et ses moustaches tombantes. Ses cheveux embroussaillés étaient blancs près des tempes; derrière ses lunettes, lorsqu'il parlait, ses yeux devenaient prodigieux, et ce coin d'estaminet où on allait l'écouter, entendit des paroles profondes, des idées et des systèmes, de quoi illustrer plusieurs existences.

Cet admirable esprit n'a rien laissé. Il travaillait à un livre de philosophie : *Les Principes*, que la mort interrompit; il emporta avec lui des volumes qu'il n'écrivit jamais, parce qu'il en semait des pages partout : au café, à la promenade, sous les arbres du Luxembourg, et dans sa pauvre chambre de la rue Monsieur-le-Prince.

Il fut une puissance foudroyée, une grande voix dont l'éclat fut couvert par le bruit des soucoupes, et il mourut, en mai 1876, d'une fluxion de poitrine, à la Maison Dubois...

∴

Et maintenant, si vous aimez la *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, vous pouvez aller faire un pèlerinage sentimental aux lieux mêmes où vécut la malheureuse Emma.

Yonville-l'Abbaye, que Flaubert décrivit minutieusement, est une bourgade voisine de Rouen, et s'appelle Ry.

Madame Bovary se nommait en réalité Delphine Delamarre, et elle était la femme d'un officier de santé.

La maison où elle vécut appartient à présent à un vétérinaire : les arbres, le saule, le lierre que *Madame Bovary* aimait, sont toujours là.

Quelle mélancolie! On songe que les volants de sa robe ont effleuré ce banc de pierre, que sa belle main touchait à cette porte, que ses bottines minces, à la dernière mode, ont foulé le sol humide de ce jardin normand!

La pharmacie *Homais* a un autre propriétaire, un autre nom est peint sur l'enseigne, et la petite maison qui n'a qu'un seul étage, a été réparée à peine.

Enfin, dans l'enclos désert d'un vieux cimetière désaffecté et envahi par les herbes folles qu'un âne ou une chèvre viennent parfois brouter, les anciens du village pourraient vous montrer la place où, sur une dalle qu'on enleva en 1902 on lisait :

ICI REPOSE LE CORPS DE DELPHINE COUTURIER
ÉPOUSE DELAMARRE
DÉCÉDÉE LE 6 MARS 1848
ELLE FUT BONNE MÈRE ET BONNE ÉPOUSE
Priez pour elle!

Puis, si vous interrogiez les vieux sur le seuil des portes, vous vous apercevriez que le souvenir de l'héroïne romanesque subsiste encore. On en parle comme d'une personne vivante, sans bienveillance ni charité.

M[me] Georgette Leblanc-Maeterlinck a fait ce pieux pèlerinage, et elle a raconté ce qu'elle avait vu et entendu, dans un article qui est admirable d'émotion, et que j'ai mis, pour ma part, dans le volume du maître.

En voici quelques lignes :

— « J'ai erré dans le village, et j'ai rencontré de vieilles gens qui ont vu Delphine. Celui-là dont la mémoire chancelle, et qui s'appuie en tremblant sur son bâton, était alors enfant de chœur, il agitait la sonnette, le jour de l'enterrement.

« A celui-ci elle fit cadeau d'un cache-nez.

« Malheureusement, dit-il, je l'avons usé. Ah! si j'avions su qu'il aurait de la valeur plus tard!..

« ... Je partis à la recherche de la servante d'Emma Bovary. *Félicité*, la compagne fidèle, n'était-ce pas auprès d'elle que j'allais retrouver un souvenir plus attendri et plus pur?... quelque chose survivrait-il dans la mémoire de la vieille paysanne, maintenant âgée de quatre-vingt-trois ans?...

« A trois lieues de Ry, Augustine Ménage habite Saint-Germain-des-Essours...

« En vérité, elle n'est pas pressée de savoir ce qui m'amène; sans curiosité, sa vie simple accepte simplement ma présence.

« Mais tout à coup j'ai prononcé le nom de Delphine.

« Ah! je ne pourrai jamais dire le bouleversement que produisit ce nom sur la vieille servante!

« Toute sa vie ne fut pas seulement réveillée, mais transfigurée...

« ... Elle répète en secouant la tête : « J'ai rien à vous apprendre, puisque vous avez vu le livre. Tout est bien vrai, da! »

« ... La bonne femme a laissé tomber ses épis de blé qui mettent des larmes d'or sur son tablier bleu, elle a croisé ses vieilles mains sur sa poitrine. C'est elle qui est noble et touchante! A la clarté de son cœur plein d'amour, le temps se déchire comme un mauvais nuage, et nous remontons ensemble le cours d'une jeunesse ensoleillée; tout au bout de ses souvenirs, elle semble écouter, et très bas, elle murmure cette phrase charmante : « Elle avait une voix si douce, qu'on aurait voulu ramasser tous les mots qu'elle disait. »

« ... Tout en causant, j'ai pris la main de la vieille femme, et nous sommes l'une près de l'autre, paisibles comme des amies... »

N'est-ce pas émouvant, et imaginez-vous, la vieille Félicité, allant à Ry, un jour de marché, acheter quelque drogue à la pharmacie où elle accompagnait sa maîtresse? Voyez-vous au premier rang des curieux, dans la salle où l'on vendait la toile d'Henri Regnault, cette vieille dame qui ne se souvient plus d'avoir été la fauve *ciociara* de la place d'Espagne, et d'avoir eu cette crinière indomptée et cette peau dorée de lionne!

LÉO LARGUIER.

SUPPLÉMENT D'ART.

THE NEW YORK HERALD.

PARIS, DIMANCHE, 16 JUIN, 1912.

VENTE LEVAIGNEUR.
VIEILLE FEMME PLUMANT UN POULET
PAR REMBRANDT. 522.500 FRS.

VENTE JURMONT. *LA PASSERIE DES GOBELINS DE LA TENTURE DE DON QUICHOTTE D'APRES COYPEL (EPOQUE LOUIS XV)* 93.000 FRS

VENTE MOHL.
PETIT BUSTE DE FEMME EN BOIS SCULPTÉ XVI^e SIECLE.
44.000 FRS.

VENTE LANDOLFO CARCANO *SALOMÉ.*
PAR HENRI REGHAULT 328.000 FRS.

COUPE ANTIQUE EN VERRE GRAVÉ 70.400 FRS

TABLEAUX & OBJETS D'ART AYANT ATTEINT LES PRIX LES PLUS ÉLEVÉS DANS LES VENTES PUBLIQUES DU MOIS DE MAI A PARIS.

VENTE DOLLFUS.
PORTRAIT DE GEVARTIUS
PAR RUBENS.
59.950 FRS.

CHAMFREIN EN FER GRAVÉ. — XVI^e SIECLE
27.610 FRS

VENTE DEMACHY. *QUATRE PANNEAUX EN TAPISSERIE.*
(EPOQUE LOUIS XV) 182.600 FRS.

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

RÉDACTEUR EN CHEF :
M. Paul LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut.

BUREAUX
Rue Bergère, 35, à Paris (9e).

ABONNEMENTS :

	UN AN.	SIX MOIS.
Paris, Départements, Colonies, Alsace-Lorraine.....	40 fr.	20 fr.
Pays faisant partie de l'Union Postale	44	22

Prix du numéro : 0 fr. 90 c.

ON S'ABONNE :
Chez tous les principaux libraires de France et de l'Etranger.
Dans tous les Bureaux de Poste, sans augmentation de frais.

Les Abonnements partent du 1er de chaque mois.

Prix des annonces : 2 fr. 50 c. la ligne (en trois colonnes sur sept pointé).

40e ANNÉE — 1er VOLUME. SAMEDI 22 JUIN 1912. NUMÉRO 25.

SOMMAIRE

PARTIE ÉCONOMIQUE.

Le prix des objets d'art, p. 965.
Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de l'année 1912, p. 967.
L'assurance des employés des entreprises privées en Allemagne, p. 967.
De quelques économies budgétaires faciles à réaliser : Ministère des Finances, p. 969.
Le marché du caoutchouc, p. 971.
L'industrie de l'olivier en France, p. 973.
Nécrologie : M. Anatole Leroy-Beaulieu, p. 974.
Tableaux relatifs au mouvement de la population en France en 1911, p. 974.
Revue économique : le trafic du Simplon ; la statistique des récoltes au Canada en 1911 ; les Trade-Unions et Fédérations en Grande-Bretagne en 1910, p. 976.
Nouvelles d'outre-mer : Égypte, p. 977.
Bulletin bibliographique, p. 978.

PARTIE COMMERCIALE.

Revue générale, p. 978. — Sucres, alcools d'industrie, p. 979. — Prix courants des métaux sur la place de Paris, p. 980. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, Le Havre, Marseille, p. 980.

REVUE IMMOBILIÈRE.

Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine, p. 980.

PARTIE FINANCIÈRE.

Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. Marché anglais, chemins de fer anglais. — Valeurs canadiennes. Marché américain, valeurs des Etats-Unis. — Rentes françaises. Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois et autrichiennes diverses. Obligations des chemins de fer de Santa-Fé. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. Valeurs diverses : Compagnie des Voitures ; Métropolitain ; Phosphates de Gafsa. — Mines d'or et valeurs des pays aurifères : Mines d'or du Transvaal ; Mines de l'ouest de l'Australie et de l'Ouest-Africain. — Cours des changes. — Assurances. — Renseignements financiers : Recettes des Omnibus, du Canal de Suez, des Chemins de fer de Porto-Rico. — Recettes hebdomadaires des Chemins de fer français et étrangers, p. 981 à 995.

Rapport : Compagnie des Chemins de fer de Madrid à Saragosse et à Alicante, p. 1000.

PARTIE ÉCONOMIQUE

LE PRIX DES OBJETS D'ART.

On se montre, en général, étonné, dans une certaine mesure même, choqué et quasi scandalisé, par le prix de vente des objets d'art lors des dernières adjudications. Qu'une collection constituée depuis une quinzaine d'années seulement et qui, connue sans doute et appréciée d'un certain nombre d'amateurs, ne l'était pas de la généralité du public, se soit vendue treize millions de francs, qu'un pastel représentant un personnage du XVIIIe siècle sans importance atteigne le prix de 600,000 francs, que des prix plus ou moins approchants de cette somme considérable soient obtenus par de petits tableaux ou des bustes, un buste d'enfant notamment, dus à des maîtres réputés du même siècle, on est porté à considérer ce phénomène comme une sorte de délire.

Si l'on rapproche, comme l'a fait un journal américain, le *New-York Herald*, dans son édition de Paris (7 juin 1912), les prix récents de ceux obtenus par les mêmes objets d'art il y a dix, vingt ou trente années, on constate une hausse colossale : le *New-York Herald* a groupé trente des tableaux ou sculptures de la vente Doucet en mettant en regard les prix obtenus par eux à la vente antérieure la plus proche et les prix de juin 1912 ; il a trouvé, d'un côté, la somme relativement modique de 222,726 francs et, de l'autre, la somme énorme de 3,355,000 francs, quinze fois plus. Cette hausse a été, en grande partie, toute récente et subite.

Sans prétendre que ces ébouriffantes enchères soient justifiées, disons qu'elles ont, cependant, une explication ou même plusieurs explications.

Ce n'est pas seulement les sociétés contemporaines qui recherchent avec passion les objets d'art dont le mérite a été contrôlé et sanctionné par l'admiration de plusieurs générations. Les anciens Grecs et les anciens Romains faisaient de même ; et non seulement au temps de la décadence, mais même quand Rome n'était pas encore tombée de la République traditionnelle dans l'Empire, ayant supprimé la vie publique pour lui substituer la simple vie sociale ou mondaine. Il suffit de lire l'ouvrage attachant de Gaston Boissier sur Cicéron et ses amis pour voir avec quelle ardeur le grand orateur romain et tout son entourage recherchaient les statues ou statuettes grecques ; il y avait toute une organisation à l'affût de ces précieux objets d'art et de convoitise qu'on se disputait et que l'on payait sans compter.

Les objets d'art des générations passées ont, outre leur mérite propre, la qualité particulière qui, jointe à d'autres il est vrai, donne le plus d'essor à la valeur, à savoir : l'impossibilité de les multiplier, la rareté. Des objets, sinon uniques, du moins presque uniques, qui ne sont dans le commerce qu'accidentellement, peuvent atteindre des prix vertigineux. Il n'y a aucune limite à leur ascension que l'intensité même du désir et la faculté de payer des acheteurs.

Cette intensité de désir et cette faculté de payer se sont énormément accrues depuis un quart de siècle en-

poudre aux intérêts composés à 4 0/0 pendant trois périodes de dix-sept ans. Il fera bien de jouir esthétiquement de son acquisition et d'en faire jouir ses amis, sans pensée d'enrichissement ; nous ne doutons pas qu'il ne soit dans ces dispositions.

Ceux qui flairent le succès avant que celui-ci se soit produit et qui acquièrent dans des prix modestes des œuvres d'artistes originaux débutants ou à tort dédaignés peuvent avoir des chances d'enrichissement : c'est une spéculation comme une autre, plus élégante, plus intellectuelle. Mais ceux qui paient, en pleine mode et en plein engouement, des œuvres artistiques des centaines de mille francs feront bien de se contenter de jouissances esthétiques et de ne pas trop compter sur la plus-value.

La continuation de la hausse des objets d'art dépend, d'ailleurs, de circonstances très diverses, mais notamment du nombre et de l'importance des énormes fortunes. Le dernier quart de siècle écoulé a été très favorable à l'éclosion de celles-ci : en sera-t-il de même du demi-siècle prochain ? Nul ne peut le savoir : le progrès économique peut se poursuivre, sans amener une pareille concentration de richesses.

Nous avons laissé de côté l'influence que l'on attribue en général à la production croissante de l'or, étant d'avis que cet élément n'a eu jusqu'ici qu'une influence très limitée sur les prix.

Nous ne pouvons terminer cet article sans parler d'une question qui se débat journellement, à savoir, celle de l'exode d'une partie de nos objets d'art et de nos articles de grand luxe. Doit-on s'en alarmer ? Nous croyons, quant à nous, que les appréhensions à ce sujet sont excessives. Il est désirable que chaque grand artiste national soit bien représenté dans notre pays par quelques-unes de ses œuvres principales ; mais ce serait une erreur de vouloir que notre pays les possède toutes. Il y a, dans nos Musées et dans nos collections particulières, bien assez d'œuvres de Corot, de Rousseau, de Millet, par exemple ; et non seulement il n'est pas mauvais, mais il est utile qu'une bonne partie des œuvres de ces artistes et de tous les autres artistes français aille à l'étranger ; cela augmente la réputation de la France et de nos écoles d'art ; cela ajoute à notre prestige. Si dans les Musées ou les collections du nouveau monde, par exemple, l'école française soit ancienne, soit contemporaine, est largement représentée, c'est pour la France un bénéfice moral et matériel. Nous sommes, dans le monde contemporain, les principaux fournisseurs du globe en objets d'art : c'est une richesse et c'est une gloire : n'en soyons pas jaloux à l'excès et admettons l'univers en participation.

Paul Leroy-Beaulieu.

1re ANNÉE — N° 28 Le N° : 5 centimes 14 JUILLET 1912

La Semaine Littéraire

REVUE HEBDOMADAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
5, Rue Bayard, PARIS-8e
(Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus)

ABONNEMENTS :
UN AN : France, 4 francs ; Étranger, 6 francs
Pour les abonnés directs de la « Croix » quotidienne : 2 francs

SOMMAIRE

La chronique de nos jours : Ernest Daudet. . 25
Prix du Conservatoire : Gentil-Garou. . . . 27
Les dieux ont soif : C. Lecigne. 28
L'immoralité de l'argent : R. P. 29
La coiffe blanche : René Bazin. 30
Un sultan du Maroc, admirateur de Louis XIV : G. Babin. 33
L'œuvre invisible : M.-J. Pinet. 37
Les images de saint Joseph : C. Baussan. . . 40
Un chapitre de chanoinesses : Marc Hélys. . 42
Causerie sur la mode : Mme de Saint-Genès. . . 44
Nos gravures. 45
Correspondances diverses : L'Ami Randole. . 45
Récréations hebdomadaires : Félix Jean. . . 47

LA CHRONIQUE DE NOS JOURS

Décidément, notre marine joue de malheur. Après les catastrophes de l'*Iéna* et de la *Liberté*, nous apprenions, au moment où paraissait ma dernière chronique, le tragique accident du sous-marin le *Vendémiaire* et, tandis que je me préparais à écrire celle-ci, nous arrivait la nouvelle de cet autre accident qui s'est produit à bord du *Jules-Michelet* et qui a fait aussi de nombreuses victimes. Le cœur se serre à la pensée de ces événements que la prévoyance humaine ne peut pas toujours conjurer, mais parmi lesquels il en est qui pourraient être évités, si cette prévoyance était, en toute occasion, à la hauteur des périls que crée l'incessant développement des engins meurtriers.

Ce n'est certes pas le cas pour le *Vendémiaire*. Ici, la prudence n'a pas été en défaut. Il est même vrai que, si la manœuvre qui subitement a tourné au drame eût été autre chose qu'une répétition de combat et eût été un combat effectif, le cuirassé qui a perforé le sous-marin eût été englouti lui aussi, car il avait reçu dans ses flancs la torpille qui venait d'être lancée. Le géant et le nain auraient péri ensemble.

Ce poignant épisode nous permet de voir ce que serait la guerre sur mer, si par malheur elle résultait des conflits actuellement engagés en Europe. Mais, du moins, en pleurant les victimes, nous aurions la consolation de nous dire qu'elles sont mortes pour la patrie, tandis que l'accident du *Vendémiaire*, comme ceux qui l'ont précédé, n'aura été qu'un sacrifice inutile. Les malheureux qui y ont trouvé la mort auront eu la douleur, s'ils se sont vus périr, de constater l'inutilité de leur trépas. Espérons qu'ils ont été foudroyés ou que, si un rayon de lumière a éclairé pendant une seconde la sinistre obscurité de leur fin, ce rayon venait du ciel et leur a montré la miséricorde divine s'exerçant à leur profit et leur tenant compte de ce qu'ils succombaient en accomplissant leur devoir.

Cependant, lorsqu'au cours de tels accidents, on voit périr tant de braves gens du fait des inventions meurtrières, si nombreuses de nos jours, on ne peut se défendre de déplorer que les hommes s'attachent, ainsi qu'ils le font, à multiplier ces inventions et à chercher sans cesse de nouveaux moyens de s'entre-tuer. Les regrets de quiconque observe et pense augmentent en vivacité et en amertume lorsque ces engins semblent se tourner contre ceux qui apprennent à les utiliser contre autrui. On est alors obligé de se dire qu'un vent de folie passe sur le monde, réflexion qui serait singulièrement douloureuse, si nous ne trouvions dans l'histoire du passé la preuve que, peu ou prou, il en a toujours été ainsi et que, dans certains coins du monde, les choses se passent toujours comme dans ce paradis des fous qu'a décrit Milton dans son immortel poème.

Pouvons-nous en douter lorsque, par exemple, nous sommes les témoins des entreprises de

l'aviation, s'obstinant dans des essais qui sont toujours les mêmes, ne révèlent que les imperfections et les insuffisances des instruments dont elle se sert et augmentent chaque jour son nécrologe, sans imprimer à ses moyens le moindre progrès? Pouvons-nous en douter, lorsque nous assistons aux extravagances de l'automobilisme, à ces circuits où l'on se glorifie de marcher à 180 kilomètres à l'heure, au risque de faire — ce qui arrive souvent — une culbute mortelle? Et de combien d'autres traits, si nous nous y arrêtions, résulterait la preuve de la démence universelle!

Ce n'est pas seulement par des tragédies qu'elle se manifeste. Elle se révèle en des faits d'un caractère très différent et qui, fort heureusement, n'ont pour effet que de nous faire sourire, comme, par exemple, ces ventes de tableaux où nous avons vu s'engager à coups de millions, autour de toiles plus ou moins fameuses, des luttes épiques. L'art n'est cependant nullement intéressé aux orgueilleuses ténacités de certains amateurs et aux ardeurs des enchères. La valeur d'un tableau de Corot qui lui fut payé, il y a cinquante ans, dix-huit cents francs n'est en rien augmentée au point de vue artistique, parce que, dans une de ces ventes, ce tableau a atteint le prix de deux cent quarante mille francs. La *Salomé* de Regnault ne vaut pas moins aujourd'hui que ce qu'elle valait hier parce que le musée du Louvre a considéré que la payer quatre cent mille francs, c'était la payer trop cher.

Cette opinion qui n'était, à la veille de la vente, que celle de quelques personnes s'est ensuite généralisée. A l'heure actuelle, ils sont en petit nombre ceux qui regrettent que cette toile n'aille pas au Louvre. La majorité estime que nous n'en avions pas besoin, alors surtout que notre musée national possède déjà le chef-d'œuvre du peintre. La *Salomé* va donc faire le voyage d'Amérique! Nous nous en consolerons en en admirant la reproduction gravée.

Il n'en est pas moins vrai que certains amateurs ont fait des efforts surhumains pour que ce tableau nous restât. N'allaient-ils pas jusqu'à dire que sur les cimaises du Louvre il remplacerait avantageusement la *Joconde*!!! Je vous le répète, il passe sur le monde un vent de folie et, de même que les nouvelles générations ont perdu le respect, de même elles ont perdu la mesure.

Oh! la mesure, la mesure en toutes choses, c'est là ce qui nous manque le plus. Boxeurs, coureurs à pied, automobilistes sont traités en grands hommes, en héros, comme s'ils avaient accompli des prodiges ou enfanté des chefs-d'œuvre. Il est plus avantageux aujourd'hui de tenir un record ou d'être vainqueur dans un match que d'être l'auteur d'un beau livre. Les exercices sportifs ont pris le pas sur les exercices intellectuels, ce qui est un acheminement vers une inquiétante brutalisation de l'existence.

Que voudront, plus tard, les êtres humains venus au monde dans les temps où nous sommes? Quelle génération sortira dans un prochain avenir de ce qui se passe actuellement? La trépidation des autos, les dangers dont ils menacent d'une manière permanente les piétons, les angoisses de ceux-ci à la traversée des rues, le besoin d'aller vite, de faire tenir dans notre cervelle, en vingt-quatre heures, tout ce qui remplissait en un mois celle de nos ancêtres, le téléphone, l'aviation, la télégraphie sans fil, et, en un mot, tant d'affolantes découvertes où le bon côtoie le mauvais et l'utile, l'inutile, n'auront-elles pas pour résultat de développer jusqu'à la maladie le système nerveux des hommes de demain? Combien parviendront au terme de la vie, sains de corps et d'esprit?

C'est une question que je me suis souvent posée au spectacle de l'agitation contemporaine et des formes troublantes qu'elle revêt de plus en plus. Je me la pose encore à tout instant en observant les traits qui caractérisent à cette heure notre état social. Mais, la poser, ce n'est pas la résoudre et je ne me sens pas, pour ma part, le pouvoir d'y répondre. Je constate seulement, qu'entrée dans une voie qui doit nécessairement la conduire à ce que j'appellerai un grand tournant d'histoire, c'est-à-dire à une transformation totale des mœurs, l'humanité traverse une crise comparable aux plus grandes crises du passé et que les périls qu'elle y court sont d'autant plus inquiétants qu'elle marche dans cette voie en fuisant litière des traditions sociales et religieuses qui, si souvent, furent pour nos devancières une protection, un secours et un abri.

Ernest Daudet.

Le forage le plus profond

C'est en Silésie, à Czuchot, district de Rybnik, que le forage le plus profond a été exécuté jusqu'ici. Il a atteint 2 312 mètres.

Le forage silésien, commencé il y a dix ans, mesurait 0m,53 de diamètre à la surface; ce diamètre fut réduit au fur et à mesure qu'on descendait. A 601 mètres, la température relevée fut de 28° C; à 2 000 mètres, elle était de 80° C. Entre 600 et 700 mètres surtout, l'augmentation fut irrégulière: elle devint ensuite de 1° C. en moyenne par 31m,70.

En supposant que le même taux d'accroissement continuât — ce qui paraît probable — au delà de 2 230 mètres, la température serait de 100° C à 3 525 mètres de profondeur.

Correspondance de Henri Regnault

Le bruit fait autour de la Salomé a ramené l'attention sur Henri Regnault et nous a donné l'idée de relire le volume de sa correspondance publiée, en 1872, par M. Arthur Duparc. Nous laisserons de côté les lettres qui touchent à la peinture, à sa vie en Italie et en Espagne. Elles sont du plus grand intérêt et nous les analyserons peut-être un jour. Aujourd'hui, nous voulons nous borner à retracer les détails de la mort héroïque d'Henri Regnault, sous les murs de Paris.

Quand la guerre fut déclarée, il était à Tanger où il éprouvait les plus grandes joies de sa vie d'artiste. Voici dans quels termes, le 5 juin 1870, il exposait ses projets à son père :

« Je viens d'acheter un terrain aux portes de Tanger, à deux pas du Sokko (marché maure) hors de la ville, sur la route de Fez. Il n'y a pas de meilleur emplacement pour moi : Voisinage de la ville, du marché, passage de tous les paysans et gens de l'intérieur, caravanes de chameaux, tout ce qu'il y a de plus intéressant au Maroc passe par là. De plus, superbe vue sur la Casba (la citadelle) et sur le détroit. L'endroit est sain, il y a dans ma propriété deux citernes qui ne tarissent jamais, plus quelques figuiers et grenadiers... et pas de maison voisine.

« Je me fais construire un superbe atelier de 16 mètres de long sur 10m,50 de large, et 10 mètres de haut. Jour en plein Nord. Aucun reflet à craindre. Une fois l'atelier construit, je poursuis mes travaux tout en peignant, et je me fais bâtir un petit cottage, dans ma propriété, à côté de mon atelier, avec écuries, parc pour les chiens, cour pour les poules et les canards ; me voilà fermier.

« Plus tard, quand je reviendrai à Paris, au lieu d'y prendre un grand atelier qui me coûterait 4,000 francs de loyer, j'aurai un simple pied à terre, et, pour mes œuvres importantes, j'irai m'enfermer dans mes terres africaines où je jouirai d'une tranquillité parfaite, d'un bien-être agréable à bon marché, sous un climat délicieux, où l'on ne souffre jamais ni de la chaleur, ni du froid, et où jamais la lumière ne fait défaut.

l'aviation, s'obstinant dans
toujours les mêmes, ne rêvè
fections et les insuffisances d
elle se sert et augmentent cha
loge, sans imprimer à ses
progrès? Pouvons-nous en d
assistons aux extravagances
à ces circuits où l'on se gl
150 kilomètres à l'heure, su
ce qui arrive souvent — un
Et de combien d'autres trai
arrêtions, résulterait la pro
universelle!

Ce n'est pas seulement
qu'elle se manifeste. Elle se
d'un caractère très différent
sement, n'ont pour effet que
rire, comme, par exemple, ce
où nous avons vu s'engager
autour de toiles plus ou m
luttes épiques. L'art n'est ce
intéressé aux orgueilleuses
amateurs et aux ardeurs des
d'un tableau de Corot qui
cinquante ans, dix-huit cen
rien augmentée au point de
que, dans une de ces ventes,
le prix de deux cent quaran
Salomé de Regnault ne vaut
d'hui que ce qu'elle valait
musée du Louvre a considéré
cent mille francs, c'était la p

Cette opinion qui n'était, à
que celle de quelques pers
généralisée. A l'heure actuel
nombre ceux qui regrettent
pas au Louvre. La majorit
n'en avions pas besoin, alor
musée national possède déjà
peintre. La *Salomé* va do
d'Amérique! Nous nous en
admirant la reproduction gr

Il n'en est pas moins vra
teurs ont fait des efforts su
ce tableau nous restât. N'all
dire que sur les cimaises d
cerait avantageusement la *J*
répète, il passe sur le mon
et, de même que les nouve
perdu le respect, de même
mesure.

Oh! la mesure, la mesur
c'est là ce qui nous manqu
coureurs à pied, automobilistes sont traités en
grands hommes, en héros, comme s'ils avaient
accompli des prodiges ou enfanté des chefs-
d'œuvre. Il est plus avantageux aujourd'hui de
tenir un record ou d'être vainqueur dans un
match que d'être l'auteur d'un beau livre. Les

« Joignez à cela tous les éléments possibles, pour exécuter de belles choses. Toujours de belles formes, de beaux tons, d'intéressants groupements sous les yeux ! On ne peut mettre le nez à sa porte, sans voir des tableaux tout faits ».

Le 3 août, il écrit à son père.

« Pas de nouvelles de la guerre, c'est désolant. Je ne viens pas à Paris avec mon tableau, parce que je serais capable de partir pour la Prusse. Je voudrais avoir les émotions du soldat, les entraînements de la bataille, les enivrements de la victoire. Je me connais. Il vaut mieux pour toi et pour moi que je reste à Tanger ».

Le 12 août, il écrit à nouveau :

« ... Depuis tous ces événements ma vie et ma tête sont tellement bouleversées que je ne sais plus si je t'ai écrit...

« Quelle série de fausses nouvelles désolantes nous recevons ici par Londres, Lisbonne, Madrid. Elles sont démenties le lendemain, confirmées le surlendemain. Que croire ! Quel ennui d'être si loin dans de pareils moments !

« Nous n'avons guère le cœur à peindre; on attend chaque bateau de Gibraltar, on se jette sur les journaux, sur les lettres, on court à la légation croyant apprendre une nouvelle. On consulte les cartes, on discute les probabilités de marches stratégiques, on confronte les différentes sortes de dépêches. Bref nous sommes bien agités.

« Laisse donc Eugène aller à son poste. Je voudrais bien y être aussi, moi ! et si les choses vont mal, je n'y serais pas le dernier! Un être inutile à son pays ne doit plus se remontrer en France, sous aucun toit. Il est du devoir de tous de marcher et de soutenir honorablement son titre de Français qui ne doit pas devenir synonyme d'égoïste, de lâcheté, de mollesse.

« Je serai très heureux de savoir Eugène au camp... au feu s'il le faut.

« En somme on en revient ! Toute tête en ligne n'est pas abattue. Il faut avoir foi dans son étoile, ou dans tout ce que tu voudras.

« J'attends par le prochain *spahis* nos engins de peintre. Nous les laisserons peut-être reposer pendant que nous en emploierons d'autres tout nouveau pour nous. La brosse et la palette nous sembleront plus légères au retour...

« Adieu, cher père, à bientôt peut-être. »

Vers le milieu de septembre, Regnault, accompagné de son ami

700 mètres surtout, l'augmentation fut irrégulière ; elle devint ensuite de 1° C. en moyenne par 31m,50.

En supposant que le même taux d'accroissement continuât — ce qui paraît probable — au delà de 2 250 mètres, la température serait de 100° C à 3 725 mètres de profondeur.

Clairin, arrivait à Paris en toute hâte, car il tremblait de trouver la capitale déjà investie et de ne pouvoir y entrer pour prendre part à sa défense. Tous ceux qui avaient connu Regnault trois ans auparavant furent frappés du changement qui s'était opéré en lui et que reflétait sa physionomie comme sa conversation. On avait gardé le souvenir d'un jeune homme ardent, sympathique, plein de charme, mais dont la nature trop riche avait besoin de s'équilibrer. On retrouvait en lui la même ardeur, dominée et contenue par la volonté, le même charme, rendu plus puissant et plus communicatif encore par le progrès moral qui s'était accompli dans son âme et dans son cœur. On se sentait en face d'un homme fait, sérieux, ayant placé haut ses pensées et ses affections et au-dessus de ces affections elles-mêmes, son devoir et son honneur.

Il était accouru de Tanger parce que déjà la France était éprouvée et malheureuse. Il lui apportait son dévouement simplement, sans ambition, sans arrière-pensée. Comme grand prix de Rome, il était dispensé de tout service militaire ; nul ne l'eût blâmé s'il fût resté au loin. Mais sa modestie comme son patriotisme lui défendaient de rester inactif au jour de nos désastres.

Engagé d'abord dans un bataillon de francs-tireurs, il céda peu après aux instances de ses amis, et s'enrôla dans la garde nationale sédentaire ; bientôt après, il voulut faire partie des bataillons de marche.

La certitude du devoir accompli lui donnait cette confiance naïve et sublime qui a soutenu jusqu'au bout les défenseurs de Paris. Il n'en était pas moins impatient de retourner à Tanger, et le souci de son atelier abandonné à la hâte ne le quittait jamais. Dix-sept jours avant sa mort, il écrivait du cantonnement de Colombes, à un ami de Gibraltar :

2 janvier 1871.

« Mon cher M. Bonnet,

« Je ne sais si vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite par ballon monté, il y a six semaines. J'étais sur le point de partir avec Clairin dans le 66e bataillon de guerre. Voilà plus d'un mois que nous faisons aux avant-postes, le service de grand'gardes, couchant dans la neige sur la terre gelée ou nageant dans le dégel, manquant de pain quelquefois le lendemain, marchant toute la journée le sac au dos, goûtant enfin toutes les douceurs de l'état militaire, dans une rude campagne d'hiver.

« Nous avons couché sous la tente au pied du Mont-Valérien, à

l'aviation, s'obstinant dans
toujours les mêmes, ne rêv
fections et les insuffisances d
elle se sert et augmentent ch
loge, sans imprimer à ses
progrès? Pouvons-nous en d
assistons aux extravagances
à ces circuits où l'on se gl
150 kilomètres à l'heure, a
ce qui arrive souvent — un
Et de combien d'autres tra
arrêtions, résulterait la pro
universelle!

Ce n'est pas seulement
qu'elle se manifeste. Elle s
d'un caractère très différent
sement, n'ont pour effet qu
rire, comme, par exemple, c
où nous avons vu s'engager
autour de toiles plus ou m
luttes épiques. L'art n'est c
intéressé aux orgueilleuses
amateurs et aux ardeurs des
d'un tableau de Corot qui
cinquante ans, dix-huit ce
rien augmentée au point de
que, dans une de ces ventes
le prix de deux cent quara
Salomé de Regnault ne vau
d'hui que ce qu'elle valai
musée du Louvre a considér
cent mille francs, c'était la

Cette opinion qui n'était,
que celle de quelques pe
généralisée. A l'heure actu
nombre ceux qui regrettent
pas au Louvre. La major
n'en avions pas besoin, alo
musée national possède déj
peintre. La *Salomé* vu d
d'Amérique! Nous nous e
admirant la reproduction g

Il n'en est pas moins vr
teurs ont fait des efforts
ce tableau nous restât. N'a
dire que sur les cimaises
cerait avantageusement le
répète, il passe sur le mo
et, de même que les nou
perdu le respect, de mêm
mesure.

Oh! la mesure, la mes
c'est là ce qui nous man
coureurs à pied, automobilistes sont traités en grands hommes, en héros, comme s'ils avaient accompli des prodiges ou enfanté des chefs-d'œuvre. Il est plus avantageux aujourd'hui de tenir un record ou d'être vainqueur dans un match que d'être l'auteur d'un beau livre. Les

la Folie-Nanterre, exposés au vent le plus violent et le plus glacial pendant les trois nuits les plus froides de l'année; le thermomètre marquait 15 à 17 degrés au-dessous de zéro.

« Il y a eu ces nuits-là dans l'armée plusieurs cas de congélation. C'était pour nous une épreuve un peu rude, pour moi surtout qui avais passé quatre hivers de suite dans les pays chauds. Espérons que tous ces sacrifices-là, serviront à quelque chose. Nous sommes pour le moment cantonnés à Colombes, nous souffrons moins, excepté les nuits que nous passons en faction dans les tranchées à 200 mètres des Prussiens qui nous tiennent en éveil par le sifflement des balles. Ils ont commencé à bombarder les forts. Voilà longtemps que nous n'avons aucune nouvelle de la province. Est-ce bon, est ce mauvais signe?

« Nous n'osons plus croire à aucun bruit, nous n'osons plus faire la moindre conjecture; on nous a trompés tant de fois!

« Mon père est prisonnier depuis le commencement du siège, et je n'ai aucune nouvelle de lui depuis le 19 septembre. La population de Paris est très calme, elle supporte assez bien le manque de tout.

« Si cet état de choses peut durer encore un mois, nous sommes sauvés. Hier, pour notre premier de l'an, nous étions de corvée, Clairin et moi; nous avons passé notre matinée à balayer les escaliers du cantonnement et à nettoyer toutes sortes d'endroits; puis l'après-midi à chercher du bois dans les environs, à le fendre, à le scier, etc... Voilà nos étrennes. Malgré tout cela nous ne nous plaignons pas. Nous y sommes faits et nous ne demandons comme récompense qu'une bonne nouvelle de province, et la joie de prendre part à l'action définitive qui délivrera Paris.

« Soyez assez bon, mon cher ami, pour vous occuper un peu de Lagraine; est-il encore à Tanger? A-t-il assez d'argent pour nourrir les chiens et suffire aux autres dépenses? Je ne voudrais pas que le pauvre garçon fût dans une trop grande misère, nous ne serons pas indéfiniment cernés. J'espère avant deux mois vous voir et vous rendre ce que vous aurez eu la bonté de lui donner pour moi. Si Lagraine n'est plus à Tanger, qui s'occupe de la maison? Vous savez qu'il y a là pas mal d'études et de costumes que je ne voudrais pas savoir être à la merci du premier venu. Dans le cas où je mourrais dans cette guerre, M. Clairin, le père de Georges, posséderait un papier où sont écrites mes dernières volontés et aurait la charge de rembourser les dépenses avancées pour moi soit par vous, soit par d'autres. »

à 2 000 mètres, elle était de [illegible]
700 mètres surtout, l'augmentation fut irrégulière; elle devint ensuite de 1° C. en moyenne par 31m,50.

En supposant que le même taux d'accroissement continuât — ce qui paraît probable — au delà de 2 250 mètres, la température serait de 100° C à 3 725 mètres de profondeur.

Prêt au sacrifice, il eût pourtant voulu vivre ; l'avenir lui apparaissait rayonnant, plein de promesses et de douces joies. Un mariage que ses vœux appelaient depuis longtemps, venait d'être décidé pour lui, et entre les rudes journées que réclamait son métier de soldat, il faisait avec sa fiancée des projets de voyages et des rêves de bonheur.

Mais les jours se succédaient, les déceptions se multipliaient et les plus sombres prévisions planaient sur l'avenir. Tant que Regnault avait gardé une lueur d'espérance, il avait fait son devoir avec enthousiasme. Il le fit encore avec une générosité calme et décidée, lorsqu'il sentit que tout sombrait et que le salut était impossible. Mais, devenu triste et rêveur, il éprouvait parfois le besoin de noter par écrit les pensées qui le poursuivaient, comme nous le disent les lignes suivantes :

« Nous avons perdu beaucoup d'hommes ; il faut les refaire et meilleurs et plus forts. La leçon doit nous servir. Ne nous laissons pas amollir par des plaisirs faciles. La vie pour soi seul n'est plus permise. Il était, il y a quelque temps, d'usage de ne plus croire à rien qu'à la jouissance et à toutes les passions mauvaises. L'égoïsme doit fuir et emmener avec lui cette fatale gloriole de mépriser tout ce qui était honnête et bon...

« Aujourd'hui la République nous commande à tous la vie pure, honorable, sérieuse, et nous devons tous payer à la patrie, et au-dessus de la patrie, à l'humanité libre, le tribut de notre corps et de notre âme.

« Ce que les deux peuvent produire ensemble, nous le leur devons. Toutes nos forces doivent concourir au bien de la grande famille, en pratiquant nous-mêmes, et en développant chez les autres, les sentiments d'honneur et l'amour du travail... »

Simple soldat, Regnault n'avait reculé devant aucun des ennuis du service. Son capitaine, frappé de son zèle, de son intelligence, de son courage, lui offrit de lui donner un grade. Regnault déclina cet honneur et motiva son refus dans une lettre admirable de simplicité et de patriotisme :

AU CAPITAINE STEINMETZ.
16e régiment de guerre
6e bataillon, 1re compagnie.

18 janvier 1871.

« Mon cher Capitaine,

« Je vous écris afin de mieux vous exposer les raisons qui m'ont fait persévérer, après mûre réflexion, dans ma ferme résolution

l'aviation, s'obstinant dans
toujours les mêmes, ne révè
fections et les insuffisances d
elle se sert et augmentent cha
loge, sans imprimer à ses
progrès? Pouvons-nous en d
assistons aux extravagances
à ces circuits où l'on se glo
150 kilomètres à l'heure, au
ce qui arrive souvent — un
Et de combien d'autres trait
arrêtions, résulterait la preu
universelle!

Ce n'est pas seulement
qu'elle se manifeste. Elle se
d'un caractère très différent
sement, n'ont pour effet que
rire, comme, par exemple, ce
où nous avons vu s'engager à
autour de toiles plus ou m
luttes épiques. L'art n'est ce
intéressé aux orgueilleuses t
amateurs et aux ardeurs des
d'un tableau de Corot qui l
cinquante ans, dix-huit cen
rien augmentée au point de
que, dans une de ces ventes,
le prix de deux cent quaran
Salomé de Regnault ne vaut
d'hui que ce qu'elle valait
musée du Louvre a considéré
cent mille francs, c'était la p

Cette opinion qui n'était, à
que celle de quelques pers
généralisée. A l'heure actuel
nombre ceux qui regrettent
pas au Louvre. La majorit
n'en avions pas besoin, alor
musée national possède déjà
peintre. La *Salomé* va do
d'Amérique! Nous nous en
admirant la reproduction gr

Il n'en est pas moins vra
teurs ont fait des efforts su
ce tableau nous restât. N'all
dire que sur les cimaises d
cerait avantageusement le *J*
répète, il passe sur le mon
et, de même que les nouv
perdu le respect, de même
mesure.

Oh! la mesure, la mesu
c'est là ce qui nous manq
coureurs à pied, automobilistes sont traités en grands hommes, en héros, comme s'ils avaient accompli des prodiges ou enfanté des chefs-d'œuvre. Il est plus avantageux aujourd'hui de tenir un record ou d'être vainqueur dans un match que d'être l'auteur d'un beau livre. Les

de rester simple garde. Je vous remercie néanmoins de vos bonnes intentions à mon égard, et je suis heureux de la confiance dont vous voulez bien m'honorer. Je crois pouvoir la mériter par mon entier dévouement et ma parfaite soumission, aussi bien en restant simple soldat, qu'en devenant votre sous-lieutenant.

« Je sais que les qualités de sang-froid et de respect du devoir que vous me reconnaissez auraient fait de moi en peu de temps, grâce à votre bonne direction, un officier passable. Mais je crains que mon peu d'expérience dans le service militaire ne m'expose à recevoir, de temps en temps, des leçons de ceux qui, sous mes ordres comme sous-officiers et caporaux, en sauraient plus que moi, et qui, sous beaucoup de rapports, seraient plus dignes et aussi capables de remplir le grade que vous me proposez.

« Ensuite, je suis certain que je pourrai vous écouter encore mieux en restant simple garde. Mon exemple peut rendre plus de services que mon commandement. Décidé à supporter, sans broncher, les fatigues et les ennuis du métier, sans en éviter aucun, à être le premier aux corvées et le premier au feu, j'espère entraîner à ma suite ceux de mes camarades qui seraient portés à se plaindre et à hésiter. Nous sommes plusieurs dans le même cas, animés des mêmes sentiments, mais nous ne serons jamais assez nombreux. Croyez-vous que la résignation et la bonne volonté de M. Bethmont n'aient pas été d'un grand effet vis-à-vis de beaucoup d'entre nous?

« Je n'ai pas la prétention de le valoir, ni d'être doué d'une parole assez entraînante pour convertir en bons les mauvais. Seulement je suis plus jeune, j'ai meilleure santé, autant de courage, autant de patriotisme que lui, et le respect de la discipline.

« Vous avez en moi un bon soldat; ne le perdez pas pour en faire un officier médiocre... »

Et pourtant le métier de soldat était parfois bien pénible dans cet hiver si rigoureux; une lettre que Regnault adresse à sa fiancée, nous laisse entrevoir quelques-unes des fatigues qu'il avait à supporter.

« ... Enfin! cette nuit interminable est finie! O ma pauvre amie, c'était horrible! Mais je ne veux pas me plaindre, parce qu'il y en a qui auront souffert plus que moi. Nous avons dans la journée levé et posé trois fois le camp. Les autres bataillons étaient partis en reconnaissance avec M. de Brancion et nous avaient laissés à la garde des avant-postes. Les factions de nuit, — six heures im-

à 2 000 mètres, une nuit de [illegible] 700 mètres surtout, l'augmentation fut irrégulière; elle devint ensuite de 1° C. en moyenne par 31m,70.

En supposant que le même taux d'accroissement continuât — ce qui paraît probable — au delà de 9 250 mètres, la température serait de 100° C à 3 725 mètres de profondeur.

mobiles ! — allaient nous échoir de nouveau, quand enfin une compagnie est venue nous relever. Un vent glacial menaçait à chaque instant de nous enlever de nos tentes. Nous étions entièrement exposés à cette tempête de glace ; tout gelait dans nos bidons ; les pieds étaient devenus insensibles. Dans une tente voisine de la nôtre, on entendait geindre un de nos pauvres camarades, Nourrisset, tombé à minuit et demi dans la carrière, à une profondeur de quatre-vingts pieds. Il n'est pas encore mort, mais n'en vaut guère mieux. La veille, pendant que nous gelions sur le Fort-aux-Anglais, un autre homme de notre bataillon était déjà tombé à cette même place et s'était brisé le fémur. — Nuit horrible !

« On va nous emmener, je l'espère, d'un autre côté : nous sommes de toute part entourés de carrières à découvert, et il arrivera quelques accidents encore si l'on ne décampe. Oh ! je puis parler sciemment du froid, et sais ce matin ce qu'est une nuit sur la terre dure, exposé à une bise glaciale. Quatre hommes chez nous gelés, dont un sergent : on est parvenu à les rendre à la vie. Assez là-dessus. Je me réchaufferai à votre foyer. Je vous aime, j'aime mon pays et cela me soutient. Adieu... »

Pour arracher Regnault à la tristesse qui l'envahissait, ses amis voulurent lui faire reprendre ses pinceaux. Il céda à leurs désirs, quoiqu'il ne se sentît aucun goût pour ces travaux faits entre deux gardes aux remparts. Mais il posa une condition : on le dispenserait de tout labeur de l'esprit, on préparerait tous les objets qu'il aurait à représenter, et il ferait simplement acte de copiste. L'atelier de M. A. Goupil fut orné pour lui de riches tentures orientales, de soieries éclatantes, de tapis aux couleurs vives et variées ; Regnault se mit à l'œuvre et fit ces trois merveilleuses aquarelles que tout le monde a admirées d'abord au Cercle artistique où elles furent exposées pour la première fois, et ensuite à l'Ecole des beaux-arts. Ceux qui ne les ont pas vues, ne sauraient se faire une idée de la hardiesse, de la puissance, de l'éclat et de l'harmonie de ces aquarelles auxquelles rien de ce qui a été fait en ce genre ne saurait être comparé.

Peu de jours après, Regnault dessinait les portraits de MM. Bida et Duruy en costume de gardes nationaux : ce furent ses dernières œuvres.

Nous savons déjà comment Regnault mourut, victime de son devoir à Buzenval, le 19 janvier, atteint par le dernier coup de fusil peut-être qui fut tiré sous les murs de Paris.

l'aviation, s'obstinant dans
toujours les mêmes, ne rêvè
fections et les insuffisances d
elle se sert et augmentent cha
loge, sans imprimer à ses
progrès? Pouvons-nous en d
assistons aux extravagances
à ces circuits où l'on se glo
150 kilomètres à l'heure, au
ce qui arrive souvent — un
Et de combien d'autres trai
arrêtions, résulterait la pres
universelle!

Ce n'est pas seulement
qu'elle se manifeste. Elle so
d'un caractère très différent
sement, n'ont pour effet que
rire, comme, par exemple, ce
où nous avons vu s'engager
autour de toiles plus ou m
luttes épiques. L'art n'est e
intéressé aux orgueilleuses b
amateurs et aux ardeurs des
d'un tableau de Corot qui
cinquante ans, dix-huit cen
rien augmentée au point de
que, dans une de ces ventes,
le prix de deux cent quaran
Salomé de Regnault ne vaut
d'hui que ce qu'elle valait
musée du Louvre a considéré
cent mille francs, c'était la p

Cette opinion qui n'était, à
que celle de quelques per
généralisée. A l'heure actuel
nombre ceux qui regrettent
pas au Louvre. La majorit
n'en avions pas besoin, alor
musée national possède déjà
peintre. La *Salomé* va do
d'Amérique! Nous nous en
admirant la reproduction gr

Il n'en est pas moins vra
teurs ont fait des efforts su
ce tableau nous restât. N'all
dire que sur les cimaises d
cerait avantageusement la *J*
répète, il passe sur le mon
et, de même que les nouv
perdu le respect, de même
mesure.

Oh! la mesure, la mesu
c'est là ce qui nous manq
coureurs à pied, automobilistes sont traités en
grands hommes, en héros, comme s'ils avaient
accompli des prodiges ou enfanté des chefs-
d'œuvre. Il est plus avantageux aujourd'hui de
tenir un record ou d'être vainqueur dans un
match que d'être l'auteur d'un beau livre. Les

Une année s'écoule à partir de cette date néfaste, année terrible, maudite, souillée de hontes et de crimes sans exemple. Et pourtant, Paris qui tour à tour se passionne et oublie si vite, qui ne fait des réputations que pour se donner aussitôt le plaisir de les détruire, Paris avait gardé vivant au fond de son cœur le souvenir de Regnault. Quant aux amis du jeune peintre, leur douleur était restée aussi vive qu'au lendemain de sa mort. Depuis longtemps ils se promettaient de consacrer sa jeune gloire par une exposition complète de ses œuvres; mais elles étaient disséminées un peu partout, à Rome, à Tanger; il fallut du temps pour les faire revenir, et ce fut au mois de mars 1872 seulement qu'on put voir, dans les salles d'exposition du palais des Beaux-Arts, ce qu'avait accompli, en trois années, un artiste épris de son art, fanatique du progrès, toujours avide du nouveau et fou de la lumière. On s'étonna de ce travail immense, et cependant plusieurs œuvres importantes qu'on avait admirées dans cette même salle faisaient défaut. L'*Automédon*, vendu en Amérique, ne pouvait être rapporté de si loin; la *Judith*, achetée par le Musée de Marseille, fut refusée par le Conseil municipal, malgré des instances réitérées et malgré le sentiment presque patriotique qui aurait dû commander l'envoi de cette toile. D'autres tableaux et dessins encore manquaient à la collection; c'étaient d'abord des études espagnoles que Regnault avait vendues à Rome, et qui, m'a-t-on dit, ont figuré en 1869 à l'Exposition de Bordeaux. C'étaient encore de nombreux portraits au crayon noir, des études dessinées pour ses tableaux, et enfin une toile qui a disparu dans le trajet de Tanger à Paris, et qui représentait un arabe tenant en laisse deux lévriers sur les sables blancs d'un pays aride.

L'Exposition resta ouverte un mois. Nul ne se doutait jusque-là du prodigieux travail de Henri Regnault pendant ses voyages.

700 mètres surtout, l'augmentation fut irrégulière; elle devint ensuite de 1° C. en moyenne par 31m,70.

En supposant que le même taux d'accroissement continuât — ce qui paraît probable — au delà de 2 230 mètres, la température serait de 100° C à 3 725 mètres de profondeur.

* * *

DEUX RÉCENTS SCANDALES. — Le " Faune " de *Nijinski* et la " Salomé " de *Regnault*.

Les deux plaisantes aventures qui ce mois-ci auront défrayé la chronique ! Elles nous feront toucher du doigt le vice fondamental dont sont entachés aujourd'hui la plupart des jugements portés sur l'œuvre d'art : un parti-pris moral ou politique. S'il y a eu scandale ? Je crois bien ! Mais le scandale Nijinski, ce n'est pas d'avoir mis en scène le " Faune ", ni le scandale Henri Regnault, d'avoir livré à l'Amérique *Salomé*...

Un peintre " qui promettait " et dont l'académisme patent recouvrait une certaine flamme romantique, — de laquelle il est impossible du reste de préciser la qualité et la valeur, — meurt prématurément comme un courageux jeune homme français en défendant le sol de la patrie. Qu'on déplore sa perte, qu'on le pleure, qu'on l'admire, qu'on l'honore dans un civisme, rien de mieux. Mais que, quelques quarante années après, à la faveur d'une recrudescence du sentiment patriotique, on consacre chef-d'œuvre le plus saisissant des exercices d'école, parce qu'il est signé de son nom ; qu'on mette un certain point d'honneur à conserver le dit chef-d'œuvre à la patrie, fût-ce au prix de 400.000 fr. (le prix d'un Rembrandt ou d'un Mantegna) : voilà une aberration dont aurait dû s'éviter le ridicule certains " amis " de notre grand musée national. Oh ! ce n'est pas la faute du sentiment patriotique de nos amateurs d'art si la *Salomé* de Regnault ne trône pas, en regard de l'*Olympia*, au Louvre ! — Vous voulez qu'on l'achète ? Soit. Mais par souscription nationale et pour la pendre au Panthéon, qu'elle ne saurait plus déparer... — et cessons du moins de confondre les héros du civisme et les héros de l'art. La " gloire de la France " qu'on invoque en la circonstance ne pourra que gagner à cette distinction. Dieu merci, nous ne manquons pas de héros, et ni d'une sorte, ni de l'autre.

CORRESPONDANCE POLITIQUE & LITTÉRAIRE (21° année). - 4 fois par sem. - 19 juin 1912.

L'ACTUALITÉ.

Les Grandes Ventes d'art.

C'est 13,884,460 francs, sans compter les frais et les droits, que la vente de la collection de tableaux, sculptures, objets d'art et meubles de M. Jacques Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, a produits.

De beaucoup les chiffres les plus élevés des vente de collections célèbres sont dépassés; c'est un record. La vente Lelong, qui jusque-là le détenait, avait fait 9,565,000 Fr.; puis on citait la vente Spitzer, 9,107,931 Fr.; la vente du sultan Abdul-Hamid, 6,980,902 Fr.; la vente des bijoux de la Couronne, 6,864,050 Fr.; la vente Sedelmeyer, 5,644,000 Fr.; la vente Cronier, 5,198,000 Fr.; la vente de Mme Leblanc, 4,800,000 Fr.; la vente Chappey, 4,429,000 Fr.; la vente de la princesse Mathilde 3,181,000 Fr.

La vente Carcano avait précédé, à l'hôtel Drouot, les quatre jours de vacation de la vente Doucet. Son produit ne peut se rapprocher des hauts prix que nous venons de citer, mais il y eut quelques enchères impressionnantes. Le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, la Salomé, avait été adjugé 480,000 Fr. --ce qui, avec les frais, établissait le prix net de 528,000 Fr.-- à un marchand de tableaux de New York, M. Knoedler. Le musée du Louvre, qui ne disposait que d'un peu plus de 200,000 Fr. avait été obligé de s'arrêter.

On croyait à un emballement exceptionnel dans le feu des enchères. Mais on eut, à quelques jours de là, la preuve, avec la vente Doucet, que ce que l'on avait pris pour une exception tendait à devenir la règle et c'est, en effet, à coups de billets de banque et de chèques que les amateurs millionnaires se battaient autour des chefs-d'oeuvre d'art patiemment collectionnés et avec un flair émérite par un tailleur pour dames, artiste à sa manière. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant 1m.18, le portrait de Duval de Lépinoy, a été adjugé 600,000 Fr. sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschild. En 1903, ce pastel avait été adjugé 5,210 Fr. à la vente du château de Beaumont-la-Ronce. Plus tard, il fut revendu, à Paris, à l'antiquaire Seligmann pour la somme de 150,000 Fr. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui écheta l'oeuvre de Quentin de La Tour pour 300,000 Fr.

Le lendemain, le petit buste en marbre d'une fillette de quatre à six ans était adjugé 450,000 Fr. et sa réplique en plâtre 66,000 Fr. Il est vrai que le morceau était signé Houdon et qu'il s'agissait de la fille de l'illustre sculpteur. Néanmoins la physionomie potelée de l'enfant était sans grande expression et ne paraissait pas devoir provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparaît peut-être encore plus grande que pour la Salomé et que surtout pour le merveilleux pastel de Quentin de La Tour.

Dans la même vente Doucet, un autre La Tour, le portrait de Grimold de la Reynière, qui avait été acheté 8,600 en a fait 104,500; le Comte de Bastard, pastel de Perronneau, a passé de 5,050 Fr. (en 1881) à 127,710 Fr. La Sophie Arnould, pastel de Ducreux, qui n'avait pas été payé plus de 100 Fr. en 1865, s'est adjugé à 19,000 Fr. La Lecture interrompue par Beaudoin, achetée 8,000 Fr. en 1900, a été revendue 104,500 Fr. Le buste de Robbé de Beauveset, par Lemoyne, vendu 2,000, en 1896, à la vente Alexandre Dumas, a été revendu à la vente Doucet, 73,700 Fr. Le portrait de la Princesse de Talleyrand par Mme Vigée-Lebrun a passé de 16,000 à 440,000 Fr. -- la surenchère a tenu la dragée haute à la richissime Américaine qui porte aujourd'hui ce titre de princesse de Talleyrand! Et ajoutons pour finir cette fantastique énumération que le Sacrifice au Minotaure par Fragonard, payé 5,300 Fr. par M. Doucet en 1880, a connu l'autre jour l'énorme chiffre de vente de 396,000 .

Bref, les experts ont compté qu'en un délai moyen d'une quinzaine d'années, trente oeuvres d'art de la collection Doucet ont monté de 220,000 Fr. à plus de 3 millions!

C'est là le symptôme d'une singulière névrose qui a son origine dans un snobisme intense. Que tant de millionnaires se disputent la gloire de jeter des centaines de mille francs par les fenêtres pour le plaisir de posséder une toile d'un mètre carré, il y a de quoi rendre béotien le plus prétentieux des dilettantes.

Ce n'est pas au surplus sans mélancolie que les véritables amis de l'art voient dépenser tant de millions pour acquérir des oeuvres du passé. L'excessive valeur qu'on attribue à l'ancien empêche les producteurs actuels de vivre. Tandis que les amateurs, passionnément, se lancent des enchères à la tête et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais de ces luttes. Au dix-huitième siècle, qui reste le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs nouvelles demeures, des fragments du style gothique ou de la Renaissance. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs, et il ne faut pas confondre l'art avec le sport.

Robert Delys.

Ag.Cale Presse, 22, R.Fabert. L'Imp.Gér: Picard

Extrait de MODE NATIONALE
Adresse : 5, Rue du Louvre, 5, Paris
Date : 10 AOUT 1912

SALOMÉ LA DANSEUSE

Très prochainement, souhaitons-le, le musée du Louvre, grâce à des libéralités diverses, va pouvoir s'enrichir de la belle toile représentant Salomé et qu'Henri Regnault, ce peintre de tant d'avenir qui trouva la mort durant la guerre contre l'Allemagne, exposa en 1870.

La vente de ce tableau remet en lumière une figure du début du premier siècle de notre ère qui, par suite de sa contribution à la mise à mort de Saint-Jean-Baptiste demeura, à travers les siècles, comme un symbole de séduction et de cruauté.

Salomé, était fille d'Hérode-Philippe, un tétrarque paisible qui régna, durant 37 ans, sur les terres que son père lui avait léguées par testament. A l'exemple des peuples heureux, ce prince n'aurait pas eu d'histoire s'il n'avait épousé une de ses nièces, Hérodiade, fille d'Aristobule, de laquelle il eut Salomé.

Après quelques années d'union, Hérodiade quitta son époux pour suivre un autre de ses oncles, Hérode Antipas, tétrarque de Galilée. Cet Hérode, faible mais vaniteux, ne tarda pas à subir la dangereuse influence de sa nièce. Sur les instances de celle-ci, il répudia sa femme légitime et accorda sa main à la nouvelle venue. Cette union eut comme conséquence immédiate d'irriter les juifs, devant la loi desquels ce mariage n'était pas régulier.

Tout d'abord, Hérode voulut se justifier devant ses sujets et employer la douceur pour apaiser leur colère. Mais Hérodiade l'en dissuada facilement.

« Le roi, lui dit-elle, n'a pas de compte à rendre. Il est libre d'agir comme bon lui semble. Au lieu d'écouter les récriminations du peuple, il est préférable de l'empêcher, par la violence, de formuler la moindre critique sur la vie privée de celui qui le gouverne ».

C'est à cette époque que Jean-Baptiste, qui venait de baptiser Jésus-Christ, fut mandé à la cour d'Hérode Antipas. Dès son arrivée, le saint ne manqua pas de reprocher à ce prince les scandales de sa vie et cet excès de franchise lui valut d'être enfermé dans la forteresse de Machérus, en Palestine.

Hérodiade n'avait pas été étrangère à cette sanction. Elle voulait à tout prix faire cesser les bruits désobligeants qui circulaient sur son compte et acquérir, par cela même, un pouvoir indiscutable. A plusieurs reprises, pour accélérer encore les progrès de sa suprématie, elle réclama à son époux la mise à mort de ce prisonnier qu'elle jugeait, à juste titre, dangereux pour elle. Mais Hérode, craignant les conséquences que cet acte ne manquerait pas d'entraîner, n'osait se résoudre à accepter une telle responsabilité. Ces refus n'eurent pour résultat que d'exaspérer la haine que la reine avait vouée à saint Jean-Baptiste. Afin d'arriver plus rapidement à ses fins, elle décida d'avoir recours à sa fille et c'est alors que Salomé devait tracer dans l'histoire la marque sanglante de son passage.

A l'aide de ses danses, elle sut charmer son oncle et, pour prix de ses talents chorégraphiques, elle obtint, à force d'insistance, la mise à mort du saint.

En l'an 32 de notre ère, saint Jean-Baptiste fut décapité dans sa prison, Salomé reçut de la main même du bourreau la tête du Précurseur qu'elle s'empressa de porter à sa mère, sur un plateau d'argent.

Comme on le voit, Salomé ne fut pas l'instigatrice directe de cette exécution, et elle ne fit qu'obéir aux injonctions de sa mère à laquelle doit revenir toute la responsabilité d'un tel acte.

Sans cette intervention dans le martyre de Saint-Jean-Baptiste, Salomé n'aurait rien accompli qui fût capable de la signaler à l'attention des siècles.

L'histoire, en effet, à partir de ce moment, ne nous apprend pas grand chose sur la vie de cette danseuse. Elle nous dit seulement que c'est vers cette époque qu'elle épousa son grand oncle, le tétrarque Philippe. A la mort de celui-ci, elle devint la femme d'Aristobule, roi de la petite Arménie, sous Néron, et en 54 elle reçut, de l'empereur Vespasien, le royaume de Chalcis.

Elle mourut quelque temps après.

L'épisode de la mort de saint Jean-Baptiste inspira les peintres les plus illustres. Beaucoup représentèrent Salomé recevant de la main du bourreau la tête ensanglantée du saint; d'autres, représentèrent Salomé dansant aux pieds d'Hérode Antipas, d'autres Salomé remettant la tête de Jean-Baptiste à sa mère Hérodiade, d'autres enfin imaginèrent l'apparition de la tête de saint Jean-Baptiste à Salomé, comme un remords terrible de son crime.

Parmi les toiles les plus célèbres dans ces divers ordres d'idées, nous citerons celles de Léonard de Vinci, Romanelli, Carlo Dolce, Andrea Del Sarto, Rubens, Bernardino Luini, Guerchin, Albert Durer, Benjamin Constant et Gustave Moreau.

ANDRÉE VERNEUIL.

N° DE DÉBIT
Extrait de L'INTRANSIGEANT
142, Rue du Croissant, 142 - Paris
Adresse :
Date : 6 JUIN 1912
Signature :

* Beaucoup de gens qui ont vu la *Salomé* de Regnault se demandent si la toile célèbre, très célèbre, du peintre, vaut bien les cinq cent mille francs qu'on en demande. Les Amis du Louvre et des Beaux-Arts qui s'essoufflent généreusement pour arriver au total désiré ne sont-ils pas entraînés par une sorte de mirage?

L'œuvre a un intérêt didactique. Elle marque une date dans l'histoire de notre peinture au dix-neuvième siècle. Elle a, par ailleurs, un intérêt intrinsèque qu'on pourrait, — puisque tout, hélas! se ramène à une question de chiffres, — évaluer une centaine de mille francs.

Mais payer cette *Salomé* un demi-million, n'est-ce pas se laisser entraîner par le bluff des grands marchands américains, lesquels, en imposant à leur clientèle ces prix absurdes, désorbitent le marché, abolissent le sens de la valeur vraie des œuvres d'art et touchent, en fin de compte, de magnifiques commissions?

Extrait de PRESSE
Adresse : 144, Rue Montmartre, 144, Paris
Date : 8 JUIN 1912
Signature :

M. Knœdler, l'acquéreur de la *Salomé*, d'Henri Regnault, fait une bonne plaisanterie à la direction de nos Musées nationaux.

Celle-ci avait mis de côté une somme de deux cent mille francs pour faire l'acquisition de la toile célèbre. Elle l'avait fait surtout pour n'être pas accusée d'indifférence..., mais, si elle tenait, pour sa réputation, à la beauté du geste, elle espérait bien n'avoir pas à l'accomplir jusqu'au bout... Elle comptait bien conserver ses deux cent mille francs.

L'expérience d'ailleurs justifia ses prévisions.

Mais M. Knœdler eut un geste, un joli geste, il proposa, en donnant un délai de deux mois, de rétrocéder la *Salomé* à nos Musées, au prix coûtant.

La souscription nationale marchant, il est probable que la direction de nos Musées sera également obligée de marcher... et de donner ses deux cent mille francs.

Et, le plus ennuyeux, c'est qu'elle est obligée de faire comme tout le monde, et de remercier M. Knœdler.

Extrait de : [MODERNISME?] — Adresse : — Date : 26 MAI 1912 — Signature :

La collection Landolfo Carcano sera dispersée la semaine prochaine

Le 31 mai et le 1er juin aura lieu, dans les galeries Georges Petit, la vente d'une très importante collection, celle de la marquise Landolfo Carcano. Un catalogue splendide, orné des armes de la marquise Carcano, nous renseigne dès aujourd'hui d'une façon très complète sur le contenu de cette collection composée principalement de tableaux modernes, puis de tableaux anciens, de dessins et d'objets d'art. Tout cela est présenté en de superbes reproductions et accompagné de notices très documentées.

Parmi les morceaux de la collection dont dès à présent on parle le plus, il faut citer deux toiles de premier ordre de Corot, œuvres célèbres. La *Solitude*, souvenir du Limousin, avait été achetée par Napoléon III pour l'impératrice, et le *Lac*, effet du matin, a été décrit par tous les historiens du peintre.

A côté de ce prince des paysagistes figurent dignement d'autres maîtres de 1830 : Courbet, avec la fameuse *Vague*, d'une si grande vigueur de coloris; Daubigny, avec un limpide cours d'eau dans une prairie; Théodore Rousseau, avec sa célèbre *Allée de châtaigniers* et son Col de la Faucille, d'une belle composition; Troyon, avec les Vaches sous bois, qui feront un très beau prix. Les deux orientalistes Decamps et Fromentin voisineront dans cette vente pour la grande joie des amateurs. Les œuvres n'ont cessé d'augmenter de valeur, et c'est justice. Celles-ci méritent et obtiendront les plus hautes enchères. Son Campement arabe, ses Femmes arabes au bain, sa Caravane au bord de la mer Rouge sont des toiles exécutées avec cette délicatesse de vision, ce raffinement de palette qui caractérisent Fromentin. Decamps, lui, s'impose par la force extrême du modelé, ses Murs d'une ville, sa Chasse à courre sont très caractéristiques. Pour compléter la série unique des peintres de cette période, retenons encore, outre Diaz, représenté par deux morceaux charmants, le grand Delacroix, avec son tableau fameux et reproduit dans divers ouvrages : l'*Assassinat de l'évêque de Liège*. Delacroix avait peint ce tableau pour le duc d'Orléans en 1829; l'œuvre fut acquise ensuite par Frédéric Villot, directeur du Louvre et grand connaisseur d'art, et appartint aussi à Kalil bey. De Delacroix encore, quatre peintures fulgurantes : Intérieur d'une cour au Maroc, la Leçon d'équitation, Chef arabe, Roméo et Juliette.

D'autres artistes plus récents, dont certains

Portrait de BAYEN, *beau-frère de* GOYA
(D'après le tableau de GOYA)
(Collection de la marquise de Carcano.)

vivent même encore, figurent dans la collection Carcano. Tel M. Bonnat, représenté par des pages italiennes de sa jeunesse et notamment *Pasqua Maria*, qui eut un grand succès au Salon de 1863; la Jeune fille au griffon (1866), Portrait du maître et diverses esquisses. Puis voici Bouguereau, la *Sœur aînée;* Boulanger, la *Nymphe recevant l'Amour;* Jules Lefebvre, le *Réveil de Diane;* Meissonier, le *Liseur rose*, le *Fumeur noir*, *En vedette*, trois œuvres où se retrouve sa perfection minutieuse; Antoine Vollon, diverses peintures de fleurs et natures mortes; Mazerolle, de Nittis, Ribot, et d'autres encore.

Les étrangers sont également fort bien représentés dans cette collection. Fortuny figure avec son fameux mariage espagnol et d'éblouissantes copies de Goya; Leibl, peintre bavarois, dont le portrait obtiendra peut-être l'une des enchères les plus élevées; Kaulbach, Willems, émule de Stevens; Madou, un Belge encore.

La collection contient également une quarantaine de peintures anciennes, parmi lesquelles un beau portrait d'homme par Thomas de Keyzer, le portrait du prince de Conti par Lebrun, deux beaux portraits par François Miéris, le portrait de la belle Nani de Véronèse, le Christ pleuré par les Saintes femmes, de Rubens; les Parques, de Jordaens; Caïn, dramatique composition par Cuyp.

La collection Carcano comprend également de beaux objets d'art, des porcelaines de Chine et de Saxe, des boîtes et des miniatures du temps de Louis XV et de Louis XVI. Toutes ces merveilles seront exposées les 28 et 29 mai. La vente sera dirigée par Me Lair-Dubreuil et Me Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim. — HENRI FRANTZ.

Extrait de : GIL BLAS — Adresse : — Date : [illegible] 1912 — Signature :

La Curiosité

A la Galerie Georges Petit. — Mes Lair-Dubreuil et Baudoin, commissaires-priseurs. Collection Carcano. Exposition publique.

Extrait de : GIL BLAS — Adresse : — Date : 28 Mai 1912 — Signature :

La collection Carcano

Encore plus de monde que la veille à la Galerie Georges Petit. Tout le monde s'attardait devant la *Salomé*, de Henri Regnault qui continue à verser des torrents de lumière sur ses blasphémateurs dont certains, malheureusement n'ont rien d'obscur. On commentait avec un sentiment presque de soulagement, la belle initiative du baron Henri de Rothschild, envoyant trente mille francs à M. Georges Petit et l'invitant à ouvrir une souscription nationale pour conserver en France la *Salomé*. Toute la journée d'hier, M. Petit a reçu de toute part des encouragements et des promesses. Plusieurs amateurs riches se sont inscrits à la suite du baron Henri pour des sommes plus ou moins considérables ; les admirateurs de Henri Regnault reprennent confiance ; on assure même que la marquise Carcano est prête à collaborer à ce bel effort patriotique... à moins que le Louvre ne préfère payer deux cent cinquante mille le grand Delacroix ou ne se décide à augmenter d'une unité le rayon des Corot.

Seymour de Ricci.

Extrait de : GIL BLAS — Adresse : — Date : [illegible] MAI 1912 — Signature :

—×—

Encore la collection Carcano.

Nous avons signalé hier la fâcheuse mutilation qu'avait subie le charmant Greuze de la collection Carcano. Il n'y a pas que les peintures qui aient été ainsi expurgées : le texte du catalogue appelle pudiquement « Mariage païen » un beau tableau de Raoux qui au dix-huitième siècle, dans la célèbre galerie du duc de Choiseul, portait crânement son vrai titre de « Sacrifice à Priape ».

Rappelons à nos lecteurs que cette incomparable collection dont la vente doit commencer demain sera encore visible aujourd'hui à la galerie Georges Petit : qu'on se hâte d'aller admirer la *Salomé* de Henri Regnault, le Rembrandt, les Delacroix, les Fortuny et les Corot. Demain, il sera trop tard.

—×—

La maison Prunier annonce sa fermeture annuelle pour le samedi 1er juin. Réouverture le 1er septembre.

Extrait de : GIL BLAS — Adresse : — Date : 28 Mai 1912 — Signature : — Position :

—×—

Greuze et M. Bérenger.

Quand, il y a quinze jours, les commissaires-priseurs distribuèrent à travers la Capitale le monumental catalogue de la collection Carcano, plus d'un curieux sourit en regardant l'héliogravure des *Deux sœurs* de Greuze : deux fillettes, nues comme la main, y comparaient devant un grand miroir leurs charmes encore indécis. Un coin de draperie, une mèche de cheveux blonds sauvegardaient leurs ultimes pudeurs ; mais cette mèche de cheveux avait une forme si malencontreuse, du moins sur l'héliogravure, que les regards étaient attirés au lieu d'être détournés.

Hier, à la Galerie Georges Petit, on exposait en bonne place ce Greuze si aimablement libertin. Surprise : pendant la nuit, un membre de la « Ligue contre la licence des expositions » avait habilement voilé d'un coup de pinceau le détail scabreux : la couleur était encore toute fraîche. M. Bérenger n'avait pas cru pouvoir mieux se rendre ridicule qu'en collaborant — à un siècle de distance — avec l'auteur de la *Cruche cassée* et de la *Malédiction paternelle*.

Extrait de : PARIS-JOURNAL — Adresse : — Date : 30 MAI 1912 — Signature :

que samedi.

En ville. — A la Galerie Petit, l'exposition Carcano avait attiré encore plus de monde que la veille. La *Salomé* de Regnault attirait tous les souscripteurs nationaux. Il est certain qu'à la vacation de ce jour, Me Lair-Dubreuil abaissera son marteau sur une sensationnelle enchère. Il en sera de même pour le Rembrandt et tous ceux que nous avons déjà cités dimanche ; rappelons le numéro 37 du catalogue : un panneau de Mariano Fortuny, *le Mariage espagnol.*

Aujourd'hui, Me Desvouges, à huit heures du soir, vendra, 28, rue des Bons-Enfants, maison Silvestre, salle 3, de nombreux livres anciens des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.

Quentin.

Extrait de : PARIS-JOURNAL — Adresse : — Date : 29 MAI 1912 — Signature :

Aujourd'hui, à la Galerie G. Petit, exposition publique de la collection Landolfo Carcano, dont nous avons parlé dimanche.

Extrait de : GIL BLAS — Adresse : — Date : 30 Mai 1912 — Signature : — Position :

Pierre Muller.

×

La « Salomé » d'Henri Regnault

Le conseil des Musées nationaux s'est réuni hier matin à la Galerie Georges Petit. Après examen de la *Salomé* d'Henri Regnault, le conseil a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintres du Louvre pour l'acquisition de cette toile célèbre à la vente de la collection Carcano.

D'autre part, il convient d'ajouter qu'hier les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat du tableau fameux s'élevaient à cent vingt mille francs.

Tout permet de supposer que la *Salomé* d'Henri Regnault va désormais figurer dans notre collection nationale.

⁂

On lit dans le *Gaulois* de ce matin jeudi :

« Il est permis de penser que, aujourd'hui même, la *Salomé* de Henri Regnault appartiendra à la France et que le public sera admis à la voir prochainement au musée du Louvre. Suivant le beau mouvement patriotique qui s'est manifesté dès le premier jour, le conseil des musées nationaux, dans sa séance d'hier, a voté une somme importante qui, s'ajoutant à la souscription dont nous avons parlé, permettra d'aller aux enchères avec toutes chances de succès.

« Le montant de la souscription s'élevait hier à la somme de 170.000 francs. Et de nouvelles adhésions sont annoncées.

« Le baron Henri de Rothschild, qui s'était spontanément manifesté par un don de 30.000 francs, s'est rendu hier à l'exposition Carcano, et, après avoir revu la *Salomé*, il a dit à M. Georges Petit :

« — Veuillez porter ma contribution personnelle de 30 à 50.000 francs. »

« La presse a été unanime à déclarer que la *Salomé* devait entrer au Louvre. Parmi ceux qui ont le plus fermement soutenu ce sentiment patriotique, il convient de nommer M. de Ricci, dont l'énergique appui a heureusement secondé, dans *Gil Blas*, les initiateurs de ce mouvement.

« Il convient enfin de souligner la manifestation des Amis du Louvre. Nous sommes informés par son distingué président, M. Raymond Kœchlin, qu'une première somme de 30.000 francs est mise, par deux souscripteurs, à la disposition du Comité de souscription.

« Nous ferons d'ailleurs connaître, demain, les noms de tous les souscripteurs qui ont bien voulu contribuer à cette œuvre patriotique. Ce sera une page nouvelle à ajouter au livre d'or des amis de nos collections nationales. »

Extrait de : GIL BLAS — Adresse : — Date : 30 Mai 1912 — Signature :

La Curiosité

Hôtel Drouot : Salle 7. — Me Desvouges, commissaire-priseur. Livre de la bibliothèque de Ch. Bermond.

Salle 9. — Me Desvouges, commissaire-priseur. Estampes anciennes de la collection de feu M. Jean Dollfus.

..**Galerie Georges Petit** : Vente de tableaux modernes de la collection Carcano. — Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, commissaires-priseurs.

Extrait de : LIBERTÉ — Adresse : — Date : 26 Mai 1912 — Signature :

Collection de Mme la marquise Landolfo Carcano

Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés de MM. Durand-Ruel, Georges Petit, Féral et Mannheim, experts, disperseront les 30, 31 mai et 1er juin, à la Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano.

Formée avec un goût très pur et un sens artistique extrêmement juste, cette collection renferme des tableaux, des objets d'art et d'ameublement qui procureront de vives émotions.

Mme la marquise Carcano eut une préférence marquée pour notre Ecole de 1830. Dans sa collection, on verra deux toiles lumineuses de Corot, dont l'une, la *Solitude*, imprégnée d'une émouvante poésie, figura au Salon de 1866 et fut acquise par Napoléon III pour les collections de l'impératrice Eugénie.

De Diaz, on contemplera une scène mythologique dans un clair décor estival : *Les Confidences de l'Amour* ; de Delacroix, cinq toiles d'une puissance extraordinaire et d'une harmonie subtile, qui comptent parmi les compositions célèbres de ce grand peintre, retiendront l'attention, notamment : *L'Assassinat de l'évêque de Liège*, qui fit partie de la collection de la duchesse d'Orléans; on admirera, aussi, deux sujets anecdotiques de Meissonier ; un délicat *Portrait de femme*, de Leibl ; le *Campement arabe* de Fromentin ; le *Mariage espagnol* de Fortuny ; un tableau d'un charmant libertinage de Paul Baudry : *Vénus frappant l'Amour* ; des toiles de Bonnat, Bouguereau, Courbet, Decamps, Dupré, Hébert, Rousseau, Stevens, Troyon, Vollon, et l'énigmatique *Salomé*, de Henri Regnault, qui fut une des grandes vedettes du Salon de 1870.

Parmi les tableaux anciens, on verra des scènes d'un réalisme aimable par Cuyp, Van Ostade, Raoux, Ruysdael ; une gracieuse composition de Greuze ; des paysages par Bloemen, Michau, etc., et trois chefs-d'œuvre qui sont guettés par les musées : le *Portrait de la sœur de Rembrandt*, peint vers 1633 par Rembrandt ; le *Christ pleuré par les saintes femmes*, par Rubens ; le *Portrait de la belle Vénitienne Nani*, par Paul Véronèse.

Les sculptures comptent un marbre de Rodin et un groupe en bronze de Frémiet.

Dans les objets variés, il faut indiquer deux potiches en ancienne porcelaine de Chine de l'époque Kien-lung ; une boîte en or émaillé, ornée d'une fine miniature ; une pendule, en ancienne porcelaine de Saxe ; un surtout de table ayant appartenu à Frédéric-Guillaume, etc.

Dans les sièges, signalons un ameublement de salon fameux en bois sculpté et doré, de l'époque Empire, provenant de la famille Borghèse.

Deux expositions précéderont la vente : l'une, particulière, s'ouvrira le 28 mai ; l'autre, publique, sera ouverte le lendemain 29 mai. — H. R.

Extrait de : ÉCHO DE PARIS — Adresse : — Date : 26 Mai 1912 — Signature :

⁂

On sait que Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Georges-Petit, Durand-Ruel, Jules Féral et Mannheim, disperseront par suite de départ la collection de la marquise Carcano Landolfo, qui est composée d'admirables œuvres des maîtres modernes ; mais si les modernes forment une incomparable symphonie dans cette collection, les anciens se présentent en un groupe qui mérite également toute l'attention des esprits avertis, puisqu'il a à sa tête un éclatant portrait de femme, de Rembrandt, et qu'il compte des pages maîtresses, comme le *Christ pleuré par les saintes femmes*, de Rubens ; le portrait de la *Belle Nani*, par Véronèse ; le *Caïn*, de Benjamin Cuyp; les *Deux Sœurs*, de Greuze ; le *Mariage païen*, de Raoux, et tout un chapelet de perles de Jordaens, etc.

Extrait de : ÉCHO DE PARIS — Adresse : — Date : 24 Mai 1912 — Signature :

Les amateurs se réjouiront pendant les deux jours d'exposition qui précéderont la vente des 30 et 31 mai et 1er juin, des œuvres universellement célèbres de l'admirable collection appartenant à Mme Landolfo Carcano.

Quelle joie ce sera de pouvoir admirer, avant leur dispersion, des chefs-d'œuvre tels que l'*Allée des châtaigniers*, de Rousseau ; l'*Assassinat de l'évêque de Liège*, de Delacroix ; la *Solitude*, de Corot ; les *Confidences de l'Amour*, de Diaz ; le *Campement arabe*, de Fromentin ; la *Salomé*, de Regnault ; le *Mariage espagnol*, de Fortuny, etc., etc.

On sait que la vente aura lieu à la Galerie Georges Petit, sous la direction de Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim.

Adresse : GIL BLAS
…, 36, IXe
Date :
Signature : 28 Mai 1912

La Curiosité

A la Galerie Georges Petit :
Mes Lair-Dubreuil et Baudoin, commissaires-priseurs. Collection de la marquise Landolfo Carcano. Tableaux anciens et modernes (Exposition particulière).

×

La Collection Carcano

Moins de monde assurément hier à la Galerie Georges Petit que jeudi dernier chez M. Jacques Doucet : mais la quantité n'est pas tout et les vendeurs ne peuvent se plaindre de la qualité de leurs visiteurs et de leurs visiteuses.

Au milieu d'une paroi, trône avec une insolence sereine la *Salomé* de Henri Regnault. Et tous — ou du moins presque tous, car ce tableau a des adversaires irréductibles — de s'écrier en chœur : « Est-il admissible que ce tableau quitte la France ? Est-il possible un instant que l'État laisse échapper ce chef-d'œuvre ? Dût-il coûter un demi-million, ce tableau doit rester à Paris ! »

C'est bien aussi notre avis. Voilà un peintre qui est une des gloires les plus pures de notre école du XIXe siècle, un véritable précurseur, auteur de quatre ou cinq chefs-d'œuvre : à vingt-huit ans, le 19 janvier 1871, il meurt devant l'ennemi sur le champ de bataille de Buzenval, et nous hésiterions à faire un sacrifice pour conserver à la nation son œuvre capitale ? C'est bien la peine d'être en pleine crise de chauvinisme, d'exalter à cors et à cris les vertus patriotiques, de vouloir organiser des retraites militaires et une fête de Jeanne d'Arc, pour refuser de faire entrer au Louvre la *Salomé* de Henri Regnault !

Nous possédons dans nos musées des Meissonier et des Corot à n'en savoir que faire. Henri Regnault n'y est représenté que par trois peintures : le *Portrait du Général Prim* (acheté au Salon de 1869) et la *Justice au temps des Rois Maures* (envoi de Rome, 1870), l'un et l'autre provenant du Luxembourg. A ces deux œuvres, s'est ajouté, en 1879, par voie d'achat, le charmant *Portrait de la comtesse de Barck*, que le vieux Dutoit regretta bien souvent de n'avoir pas acheté en 1874 à la vente Wilson.

On a dit bien souvent, et c'est très exact, que la *Salomé* de Henri Regnault est la plus audacieuse symphonie en jaune que peintre ait jamais conçue. Il fallait en effet toute la témérité de la jeunesse pour donner à une composition ce fond d'un jaune éclatant, si cru, si aveuglant, que les mécontents s'écrièrent, au Salon de 1870 : « C'est dû la peinture de fils de chimiste, il a pris ce jaune de chrôme dans le laboratoire de son père ! ». Sur ce fond jaune, l'artiste avec une virtuosité qui tient du prodige, a plaqué toute une série d'autres jaunes, le jaune rosé de la robe, le jaune argenté du bassin, le jaune pâle d'une soierie. Tout est jaune, jusqu'aux chevilles de *Salomé* qui ont des reflets d'un jaune nacré. Cet ensemble est jeune sans trace d'inexpérience, éclatant sans être criard, classique sans être pompier. C'est un grand et beau tableau : ce serait un crime de le laisser échapper, même à un prix déraisonnable, surtout après s'être montré si généreux pour la *Femme à la Perle*.

On a revu avec un vif intérêt plusieurs peintures anciennes de la célèbre collection Demidoff de San-Donato : la *Belle Neni* de Véronèse, payée 30.200 francs en 1870, et quatre tableaux de la vente de 1868 : les deux Mieris, adjugés 10.700 francs, l'excellent Rembrandt, payé 21.600 francs et le grand et beau Rubens qui avait coûté à Demidoff 12.000 francs, mais qui fit 25.000 francs à sa vente.

Le séduisant petit Greuze, *Les deux Sœurs*, a décoré sous le Second Empire la garçonnière de Lord Pembroke, au 19 de la Place Vendôme. On le vit passer à sa vente, en 1862, en compagnie de quelques splendides meubles du XVIIIe siècle, de plusieurs Sèvres roses, de 370 kilos d'argenterie, de 7.000 bouteilles de vins précieux et de 17.000 cigares de la Havane. Ce voisinage n'effaroucha pas les deux fillettes du tableau : elles trouvèrent acquéreur à 2.260 francs pour leur chancelante vertu. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le terme « petit Greuze » a, dans certains milieux, une signification toute spéciale.

∴

La marquise Carcano était, selon les années, heureusement inspirée dans ses acquisitions. C'est sans aucun enthousiasme qu'on a revu, à la Galerie Georges Petit, le « Déjeuner des Communiantes » d'Émile Renard, médaillé au Salon de 1911. Le public ne s'est arrêté devant la *Vierge au baiser* d'Hébert et la *Sœur aînée* de Bouguereau que pour en déplorer l'académique froideur. Le *Réveil de Diane* de Jules Lefebvre procura sans doute à la collectionneuse les joies les plus pures ; mais combien je lui préfère le vigoureux *Portrait de femme* par Leibl, si peu traditionnel de technique, et si fortement peint, ou le *Philosophe* de Ribot, si rembranesque dans sa puissance.

Certains s'extasient devant la grande composition d'Eugène Delacroix, *L'Assassinat de l'Évêque de Liège*. C'est un tableau célèbre et qui se vendit 46.000 francs il y a près d'un demi-siècle lors de la dispersion de la collection Khalil-Bey ; mais je ne puis m'empêcher de le trouver inférieur à d'autres œuvres du même artiste, ne serait-ce que son splendide « Boissy d'Anglas ».

L'Allée de Châtaigniers de Théodore Rousseau est une composition magistrale dont la place semble tout indiquée dans nos collections nationales. Le grand Corot *La solitude, souvenir de Vigen*, est la plus importante peinture de ce maître qui se soit vendue en France depuis dix ans. Le sénateur W. Clark a donné récemment 425.000 francs en vente publique à New-York d'un Corot important : tout fait prévoir que ce *record* sera battu dans quelques jours. Moins considérable par ses dimensions, mais d'une exécution plus délicate encore est le second Corot « Le Lac, effet du matin », peinture d'une qualité tout à fait exceptionnelle et qui se vendra certainement fort cher.

Les objets d'art de la vente Carcano sont en général d'un intérêt secondaire : on aurait tort de croire qu'il en est de même des dessins, où nous avons trouvé un agréable masque de femme de Rosalba Carriera et un joli paysage à la sanguine par Hubert Robert. Plus loin, à côté d'importantes compositions de Gustave Doré, nous avons remarqué de curieux croquis de Bonnat, un beau *Charcutier* de Daumier, un petit Corot, une prestigieuse esquisse de Delacroix et une magistrale composition de Lhermitte « Les Laveuses » exécutée avec sa virtuosité habituelle par cet incomparable dessinateur.

Seymour de Ricci.

Extrait de RADICAL
Adresse : …, 162, IIe
Date : 29 Mai 1912
Signature :

ART ET CURIOSITÉ

Mercredi 29 mai

HOTEL DROUOT. — *Salle 4* : exposition de meubles anciens et modernes, bronzes, céramiques (Me Bricout). — *Salle 6* : vente d'objets d'art et d'ameublement, tableaux, tapisseries (Me Lair-Dubreuil). — *Salle 10* : collection Manos, gardes de sabres, estampes et peintures japonaises (Me Lair-Dubreuil, M. Portier). — *Salle 11* : estampes du dix-huitième siècle (Me Desvouges, M. L. Delteil).

GALERIE G. PETIT. — Collection de la marquise L. Carcano, exposition de tableaux modernes et anciens, objets d'art et d'ameublement (Mes Lair-Dubreuil et Baudoin). L'exposition particulière avait attiré le Tout-Paris cosmopolite. Cette collection de la marquise Carcano, qui fut à la fin du second empire une des plus jolies femmes de Paris et une des plus fêtées, se compose d'éléments assez disparates. Dans les tableaux modernes, beaucoup témoignent d'un goût prononcé pour la peinture en vogue vers 1860, et pour le genre académique ou anecdotique. Meissonier, Baudry, Hébert, Willems, Madou, etc., sont représentés par des pages d'un intérêt relatif, de même que, parmi les artistes contemporains, MM. R. Lefebvre et Bonnat. A signaler, en vue des enchères sensationnelles qu'on peut prévoir : le *Mariage espagnol*, de Fortuny, et la *Salomé* d'H. Regnault, d'une intensité de coloris prestigieuse, surtout dans les détails. Parmi les œuvres de l'École 1830, quelques-unes sont d'une qualité exceptionnelle : l'*Assassinat de l'évêque de Liège*, de Delacroix ; *l'Allée des châtaigniers*, *le Col de la Faucille*, de Th. Rousseau ; les deux Corot, *le Lac* et *la Solitude* ; le *Campement arabe*, de Fromentin.

Dans les tableaux anciens, nombreux, mais d'ordre généralement secondaire, se détachent les deux portraits d'homme et de femme, attribués non sans vraisemblance à un maître très rare, Th. de Keyser, et surtout le portrait présumé de Lisbeth Van Ryn, par Rembrandt. Autant il convenait de ne pas accepter sans les plus sérieuses réserves l'attribution à Rembrandt du tableau de la collection Levaigneur, *Vieille Femme plumant un poulet*, autant on est fondé à considérer ce portrait de jeune femme comme une œuvre authentique de Rembrandt, œuvre de jeunesse sans doute, mais admirable déjà par une exécution à la fois serrée, profonde et rayonnante, qui rappelle le portrait presque identique du musée Bréra, à Milan.

Extrait de ÉCLAIR
Adresse : …
Date : 30 Mai 1912
Signature :

La « Salomé » de Henri Regnault

Du *Gaulois* :

Il est permis de penser que, aujourd'hui même, la *Salomé* de Henri Regnault appartiendra à la France et que le public sera admis à la voir prochainement au musée du Louvre. Suivant le beau mouvement patriotique qui s'est manifesté dès le premier jour, le conseil des musées nationaux, dans sa séance d'hier, a voté une somme importante qui, s'ajoutant à la souscription dont nous avons parlé, permettra d'aller aux enchères avec toutes chances de succès.

Le montant de la souscription s'élevait hier à la somme de 170.000 francs. Et de nouvelles adhésions sont annoncées.

…sse : ÉCLAIR
10, Faub. Montmartre, 10, IXe
: 30 Mai 1912
…ature :

CHRONIQUE DES VENTES

A L'HOTEL DROUOT

En attendant la vente de la collection de Mme la marquise de Carcano, qui commencera aujourd'hui à la galerie Petit, sous la direction de Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, et qui va soulever des enchères palpitantes, nous eûmes, hier, quelques ventes, non pas transcendantes, mais intéressantes à tous les points de vue.

Salle 6, sous la direction de Me Lair-Dubreuil, s'effectuait une vente où nous notâmes au passage quelques bonnes choses, entre autres : une tapisserie du dix-septième siècle représentant des *Cavaliers s'exerçant pour un carrousel, et un palais avec personnages et animaux*, qu'on a fait monter à 10,000 francs, et une tapisserie d'Aubusson du dix-huitième siècle, représentant la *diseuse de bonne aventure*, qui a fait 10,100 fr.

Quatre fauteuils en bois sculpté peints en blanc et rehaussés de dorure, recouverts en ancienne tapisserie *à fleurs*, de l'époque Louis XIV, ont été poussés à 9,650 francs ; une pendule à cage en marbre et bronze composée de *deux personnages*, de l'époque Louis XVI, a été adjugée à 1,850 francs et un cartel en bronze, de l'époque Louis XV, à 2,505 francs.

Dans les meubles, une commode de l'époque Louis XV, atteint 2,210 francs et une console en bois sculpté et doré, époque Louis XV, 2,030 francs.

Une toile par Hubert Robert dans son cadre ancien Louis XV, représentant la *Cérémonie funèbre, à Saint-Pierre de Rome, en l'honneur du Pape*, a fait 3,130 francs.

Estampes

La vente d'estampes faite par Mes André Desvouges et Loys Delteil, nous a permis de revoir des Debucourt qui sont montés, encore, très haut ; ce sont : *Heur et malheur*, épreuve imprimée en couleurs, payée 2,410 francs ; le *Compliment* et les *Bouquets*, deux pendants, 1,500 francs ; la *Promenade publique*, 3,200 francs ; le *Colin-maillard*, par Lecœur, s'est vendu 1,800 fr. ; le *Concert*, par A. Duclos, d'après Saint-Aubin, a été adjugé à 3,200 francs ; une suite complète de 96 planches formant une galerie des modes et costumes français au dix-huitième siècle, a été payée 3,005 francs.

Mais ces prix ne sont rien à côté de ceux qu'atteindront les Zorn que l'on vendra, samedi prochain.

Dans la Maison de la Reine Bérengère

La pittoresque ville du Mans vient d'attirer la foule des curieux et des antiquaires, qui sont venus assister à la vente qui a été faite sur place, dans la maison même de la reine Bérengère, au Mans, des sculptures de toutes sortes qui décoraient les cours et jardins de cette demeure célèbre.

On s'est disputé âprement toutes ces choses d'art évoquant un passé lointain. Ainsi on a payé 4,000 francs une grille monumentale en fer forgé, décorée d'un bouquet de feuilles et d'épis de blé, travail espagnol du seizième siècle.

Une margelle de puits en pierre portant la date de 1533, a trouvé acquéreur à 3,505 fr.

Mais, la pièce la plus curieuse, était une grande poutre du quinzième siècle, en bois, qui a été adjugée à 10,300 francs, à un antiquaire parisien.

Cette poutre, d'une longueur de cinq mètres environ, était sculptée sur les deux faces de compositions inspirées de toutes les scènes de la Passion et de tous les épisodes de la vie de la Vierge ; elle provenait, dit-on, d'une ancienne église de Semur-en-Auxois.

H. R.

Extrait de ACTION FRANÇAISE
Adresse : 3, Chaussée d'Antin, 3 – IXe
Date : 29 MAI 1912
Signature :
Exposition

Carnet de l'Amateur

HOTEL DROUOT

La vente de la collection Demachy s'est terminée avant-hier, sur un total absolument fantastique : 1.230.840 francs. On prévoit que les ventes Doucet et Carcano atteindront des prix beaucoup plus élevés, car ces collections considérables renferment parmi des œuvres diversement intéressantes des pages importantes des plus grands maîtres. Nous prévenons nos lecteurs que nous avons décidé de publier une description détaillée de chaque exposition publique, la veille même de la vente. Nous en profiterons pour signaler à nos lecteurs les pièces véritablement intéressantes.

Citons au hasard quelques prix de la vente Demachy :

Objets divers. — No 23, Plat en étain, travail allemand de la fin du seizième siècle, 700 fr. ; no 24, Miroir dans un cadre en bois sculpté, à motifs d'architecture, Italie, seizième siècle, 15.100 fr. ; no 25, Deux soupières ovales avec couvercles et plateaux en plaqué Pompone, fin de l'époque Louis XV, 10.000 fr. ; no 26, Deux candélabres en argent, deuxième moitié du dix-huitième siècle, 11.000 fr. ; no 27, Deux vases de style antique, en marbre rouge, 1.900 fr. ; no 28, Deux colonnes en marbre rouge veiné, base en bronze doré, 2.620 fr.

Tableaux anciens. — Nos 1 et 2, Boucher : Jeux d'amours, 30.400 fr. ; no 5, Hondekoeter : la Basse-cour, 7.000 fr. ; no 6, Oudry : Après la chasse, 17.500 fr. ; no 7, Pourbus (François) : Portrait d'une dame de qualité, 9.100 francs ; no 8, Robert (Hubert) : la Cascade, 48.000 fr. ; no 9, le Canal, 50.000 fr. ; no 10, attribué à Tocqué (Louis) : Portrait de Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, 4.600 francs.

Bronzes. — Deux candélabres en bronze doré, époque Louis XVI, 12.300 fr. ; no 45, Deux petits vases simulés, en albâtre oriental compris dans une monture en bronze doré époque Louis XVI, 5.450 fr. ; no 46, Pendule en bronze doré signé Saint-Germain. Mouvement signé Martin, époque Louis XVI, 30.500 fr. ; no 47, Deux vases en porphyre rouge oriental, bronze ciselé et doré, en partie de l'époque Louis XVI, 5.750 fr.

P. et J. Médignac.

…trait de ÉCLAIR
…dresse : 10, Faub. Montmartre, 10, IXe
…ate : 27 Mai 1912
…ignature :

CHRONIQUE DES VENTES

LA COLLECTION DE Mme LA MARQUISE LANDOLFO CARCANO

Dans le monde des amateurs, il est peu de personnes qui ne sachent combien sont admirables les tableaux anciens, les tableaux modernes, les objets d'art et d'ameublement composant la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano.

Cette collection va être présentée au grand public : elle sera, en effet, exposée à la galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze demain mardi et après-demain mercredi, et vendue aux enchères les 30, 31 mai et 1er juin, par Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés de MM. Durand-Ruel, Georges Petit, Féral et Mannheim, experts.

Mme la marquise Carcano aima notre école de 1830, et sa collection renferme des œuvres remarquables de nos illustres modernes : notamment : deux Corot, dont l'un, *la Solitude*, imprégné d'une émouvante poésie, fut acquis par Napoléon III pour les collections de l'Impératrice Eugénie ; Diaz est représenté, dans la collection, par une gracieuse composition mythologique : *Les Confidences de l'Amour* ; Delacroix, par cinq de ses plus imposantes compositions, dont l'une surtout fera sensation : l'*Assassinat de l'évêque de Liège*.

La collection des modernes est encore signée par Bonnat, Bouguereau, Daubigny, Decamps, Dupré, Fortuny, Fromentin, Hébert, Meissonier, Regnault, Rousseau, Stevens, Troyon, Vollon, dont les connaisseurs vont se disputer les belles œuvres.

Parmi les tableaux anciens réunis par Mme la marquise Carcano, plusieurs sont dignes de quelque musée ; ce sont : le *portrait de la sœur de Rembrandt*, peint par Rembrandt vers 1633 ; le *Christ pleuré par les saintes femmes*, par Rubens ; le *portrait de la belle Nani*, par Paul Véronèse. Des pages admirables, de Cuyp, de Greuze, de Raoux, de Van Ostade, voisinent avec ces trois chefs-d'œuvre.

Un goût très sûr et un vif sentiment artistique ont aussi guidé le choix des objets d'art et d'ameublement collectionnés par Mme la marquise Carcano ; on distinguera, parmi ceux-ci, des sculptures de Rodin et de Frémiet, des porcelaines rares, des boîtes en or émaillé, des émaux cloisonnés ; le surtout de table ayant appartenu à Frédéric-Guillaume ; le mobilier de salon de l'époque Empire provenant de la famille Borghèse.

C'est, comme on en peut juger par ce bref exposé, tout un ensemble de splendeurs qui constitue la célèbre collection de la marquise Landolfo Carcano, dont la vente va mettre en mouvement les amateurs de tous les pays.

Extrait de ÉCHO DE PARIS
Adresse : 6, Place de l'Opéra, 6, IXe
Date : 28 MAI 1912
Signature :

Aujourd'hui a lieu, à la Galerie Georges Petit, l'exposition particulière de la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano, collection qui sera dispersée après l'exposition publique de demain par Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, qui seront assistés des experts G. Petit, Durand-Ruel, J. Féral et Mannheim.

Extrait de ACTION FRANÇAISE
Adresse : 3, Chaussée d'Antin, 3 – IXe
Date : 27 MAI 1912
Signature :
Exposition

Carnet de l'Amateur

La vente de la collection de la marquise Landolfo Carcano aura lieu à la galerie Georges Petit. L'exposition particulière aura lieu le 28 mai. Cette vente occupera trois vacations.

AUJOURD'HUI. — Me Lyon, commissaire-priseur, exposera, salle 2, des objets d'art et d'ameublement, armes, tapisseries, tableaux, dont il fera la vente mardi, assisté de Me Leroux.

P. et J. Médignac.

…trait de ÉCLAIR
…dresse : 10, Faubourg Montmartre, IXe
…ate : 28 MAI 1912
…gnature :
…xposition

La « Salomé » de Henri Regnault

Du *Gaulois* (M. Arthur Meyer) :

De quelque façon qu'on s'y prenne, à quelque groupement qu'on s'adresse, quels que soient les concours auxquels on fasse appel, il y a un fait qui domine tout : La *Salomé* de Henri Regnault doit rester à la France. Ce serait tant pis pour le Louvre si l'on apprenait demain que la *Salomé* ne lui appartient pas. Le Louvre ne s'en consolerait pas. Que M. Léon Bonnat, président du conseil des musées nationaux, convoque d'urgence ses collègues. Ils seront unanimes à suivre l'illustre artiste.

Et MM. Guist'hau, ministre de l'instruction publique, et Léon Bérard, sous-secrétaire d'État des beaux-arts, approuveront, à coup sûr, leur résolution. Le monde des arts attend ce geste, et toute la France avec lui.

Extrait de ACTION FRANÇAISE
Adresse : 3, Chaussée d'Antin, 3 - IXe
Date : 29 MAI 1912
Signature :

Carnet de l'Amateur

NOTES D'ART. — Il semble qu'il ne serait pas indifférent d'adjoindre aux catalogues d'ailleurs si luxueusement illustrés de nos grandes ventes une notice biographique. Cela aurait pour résultat de nous faire connaître la personne même du collectionneur et aussi les circonstances et les influences qui l'ont amené à rassembler des objets d'art ou de pure curiosité. Rien ne serait plus propre à faciliter l'intelligence de ces assemblages souvent hétéroclites, de statues, de meubles et de tableaux.

Il peut paraître aisé de former une collection à coups de billets de mille, en s'assurant le concours précieux, mais coûteux des experts. Mais ici comme ailleurs, le manque de goût et l'ignorance se trahissent toujours. La première vertu du collectionneur est la patience : une patience inlassable ; il doit posséder aussi ce *flair* subtil qui se développe, mais ne s'acquiert point et qui permet de distinguer le faux de l'authentique, la copie de l'original. Enfin, le collectionneur doit être surtout et avant tout un homme de goût. Disons tout de suite que ce type de collectionneur a disparu depuis longtemps !

La plupart des personnes atteintes de nos jours de la *manie* de collectionner (jadis c'était une *élégance*) réunissent les objets les plus hétéroclites, et leur appartement ou leur hôtel ressemble parfois à un garde-meuble.

Abordons maintenant cette fameuse collection de la marquise Landolfo Carcano. Voici d'abord dix toiles du peintre Bonnat, puis un Bouguereau, que les Américains vont se disputer ! Des peintures signées G. Doré et bien dignes de lui. Des toiles de Fortuny, Delacroix, Diaz, Daubigny, Corot, Courbet, Fromentin. Deux Meissonier intitulés (piquant contraste) : *Le liseur rose* et *le Fumeur noir*. La Salomé d'Henri Regnault, des Théodore Rousseau, Troyon. Voici de Vollon : *la bassine de cuivre, la cafetière*, et *la bassine à confitures* (quelques années de plus, et nous avions la batterie de cuisine complète). Terminons, s'il vous plaît, par la *great attraction : le portrait présumé de la sœur de Rembrandt*, par Rembrandt. Après la mère de Rembrandt (femme plumant un poulet), voici la sœur de l'artiste. Nous apprécierons de main l'œuvre du grand peintre d'Amsterdam.

Extrait de ACTION FRANÇAISE
Adresse : 3, Chaussée d'Antin, 3 - IXe
Date : 29 MAI 1912
Signature :

UN AMATEUR ÉCLAIRÉ. — Cet amateur n'est autre que le maître de René Doumic, que l'effronté Judas Meyer, directeur du *Gaulois*. A propos de la vente Carcano, dont fait partie un tableau célèbre et qui passa pour un chef-d'œuvre, le vieux juif aux *Yeusonvus* déclare péremptoirement : « *La* Salomé *de Henri Regnault doit rester à la France.* » Il ajoute : « *Ce serait à désespérer de tout si la* Salomé *de Henri Regnault quittait la France.* » Et un peu plus loin :

Toute la jeunesse artistique de ce pays éprouverait une juste fierté à voir entrer au Louvre la Salomé de Henri Regnault ; il faut que le Louvre fasse l'acquisition de ce chef-d'œuvre. Il faut que ce chef-d'œuvre occupe dans la salle de l'Ecole française la place qui lui revient de droit.

Quelle exaltation, quel zèle ! Un peu plus loin, l'Arthur éclairé félicite de son « joli geste » le circonbaron Henri de Rothschild qui vient, paraît-il, de prélever quelques billets de mille francs sur le butin réalisé en France, par sa famille, à seule fin que le vœu d'Arthur Meyer soit exaucé. Sans examiner ici le fond de la question, nous nous demanderons simplement quel intérêt pressant Arthur Meyer, qui n'a aucun goût en art et qui se fiche de la *Salomé* comme de sa première lorgnette, peut bien avoir à cette opération ?...

Extrait de JOURNAL des DÉBATS
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :
Exposition

La vente Carcano

La vente Carcano, qui doit durer trois jours, s'est ouverte cet après-midi à la galerie Georges-Petit. Me Lair-Dubreuil conduit les enchères. Il y a une foule considérable.

La *Salomé*, d'Henri Regnault, ne sera vendue qu'assez tard. Les premières adjudications sont peu importantes. Signalons les prix atteints par quelques toiles :

Saint-Jean : *Fleurs et fruits*, 3,700 fr. ; Willemens, *Présentation*, 2,350 ; Vollon, *Chemin de village à Bessancourt*, 3,250 ; Auguste Ribot, *le Philosophe*, 5,600 ; Léon Bonnat, *Un Vendredi de Sixtine*, 6,000 francs ; Gallait, *Judith*, 2,600 ; Vollon, *Charrette de paille*, 9,400 ; Vollon, *Aiguière dorée*, 6,000 fr.

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2, IXe
Date : 18 MAI 1912
Signature :
Exposition

Les grandes Expositions :

Il n'est personne, dans le monde des amateurs, qui ne sache combien sont admirables les tableaux anciens et les tableaux modernes, ainsi que les objets d'art et d'ameublement qui composent la collection, depuis longtemps célèbre, de la marquise Landolfo Carcano. Or, cette collection sera exposée à la galerie Georges Petit, les mardi et mercredi 28 et 29 mai, et vendue les 30 et 31 mai et le 1er juin, par le ministère de Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim.

Aussi y a-t-il en ce moment de vives émotions parmi les connaisseurs, qui vont se disputer les chefs-d'œuvre de Corot, Rousseau, Regnault, Fromentin, Daubigny, Delacroix, Dupré, Decamps, Bonnat, Meissonier, Leibl, Troyon, Hébert, Fortuny, Rembrandt, Rubens, Véronèse, B. Cuyp, Greuze, Th. de Keyser, Raoux, Ruysdaël, ainsi que les dessins anciens, les porcelaines rares, les jades, les boîtes, les émaux cloisonnés, le surtout de table et le meuble de salon du temps de l'Empire, qui font la splendeur de cette collection.

Extrait de JOURNAL des DÉBATS
Adresse :
Date : 27 MAI 1912
Signature :
Exposition

La Collection de la marquise Landolfo-Carcano qui sera dispersée à la fin de ce mois à la galerie Georges Petit, fut commencée par la marquise sous le second Empire alors qu'elle était Mme de Cassin.

Fidèle au goût de son époque, elle ne se laissa jamais influencer par les tendances nouvelles, aussi sa collection se présente comme une rétrospective de l'art impérial.

Non seulement chacun des noms d'artistes qui y figure est un nom célèbre, mais encore chaque œuvre a son individualité propre notoirement établie.

On y verra nombre de toiles de premier ordre de peintres tels que Gustave Doré, Fortuny, Gallait, Hébert, G. Lefebvre, Hébert, Regnault, Madou, Nazon, Renard, Vollon, Leibl, Meissonnier, Bonnat, qui voisinent avec les favoris du jour : Corot, Daubigny, Dupré, Delacroix, Decamps, Troyon, Rousseau, etc.

Parmi l'Ecole de 1830, on signale les deux célèbres toiles de Corot : *Solitude*, souvenir du Limousin (1866), et *le Lac*, effet du matin (1865-1868) ; *la Vague*, de Courbet ; *l'Assassinat de l'Evêque de Liége*, admirable composition de Delacroix.

Dans une génération plus récente, Henri Regnault, mort glorieusement au champ d'honneur, nous apparaît avec *Salomé*, page hardie d'une couleur intense.

Une quarantaine de peintures forment la série des tableaux anciens, parmi lesquels il faut citer en premier lieu *Le Portrait présumé de la sœur de Rembrandt*, par le maître lui-même ; *Le Christ pleuré par les Saintes femmes*, de Rubens ; *Le Portrait de la belle Nani*, par P. Véronèse, deux importants portraits, par Th. de Vieyser et les *Les Deux Sœurs*, par Greuze.

Des objets d'art et d'ameublement, de précieux objets de vitrine, un grand surtout de table ayant appartenu à Frédéric-Guillaume, prince électeur de Hesse, complètent cette très importante collection qui sera exposée à la galerie Georges Petit, mardi 28 et mercredi 29 mai, pour y être vendue les 30, 31 mai et 1er juin par Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, commissaires-priseurs, assistés de MM. Durand-Ruel, Georges Petit, Féral et Mannheim, experts.

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2, IXe
Date : 30 MAI 1912
Signature :
Exposition

C'est aujourd'hui que Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin commenceront, à la galerie Georges Petit, la dispersion de la collection fameuse de la marquise Landolfo Carcano. Ils seront assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim.

Extrait de GIL BLAS
Adresse :
Date : 31 Mai 1912
Signature :

La vente Doucet.

Après les merveilles de la collection Carcano, voici venir les merveilles de la collection Jacques Doucet.

Nos lecteurs savent déjà avec quel bonheur cet amateur avait réuni chez lui les plus belles productions de l'art français du XVIIIe siècle, peintures, pastels, dessins, meubles, porcelaines et tapisseries.

C'est lundi et mardi que la collection sera exposée à la galerie Georges Petit ; Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin la disperseront par la voie des enchères, en quatre vacations, les mercredi, jeudi, vendredi et samedi de la semaine prochaine.

Extrait de PARIS-JOURNAL
Adresse :
Date : 26 MAI 1912
Signature :

Galerie G. Petit. — Mardi prochain, Mes Lair-Dubreuil et Baudoin, commissaires-priseurs, exposeront la merveilleuse collection de Mme la marquise Landolfo Carcano. A la même galerie, en 1884, Mme de Cassin avait déjà convié les amateurs à semblable défilé au profit d'une œuvre de charité. Tout Paris et beaucoup de collectionneurs étrangers se réjouiront de revoir ces œuvres célèbres.

En effet, quel connaisseur du Beau hésitera à se déplacer pour contempler :

Le portrait présumé de la sœur de Rembrandt, peint par le maître vers l'an 1633 ; *le Christ*, de Rubens ; *l'Allée des Châtaigniers*, de Rousseau, toile refusée au Salon de 1835 ; *Salomé*, du peintre sympathique, mort dans la fleur du talent, H. Regnault ; *le Mariage espagnol*, une des pièces capitales de Mariano Fortuny. Quantités d'autres chefs-d'œuvre signés Diaz, Courbet, Meissonier, Rousseau, Corot, Véronèse, Ruysdael, etc...

L'exposition publique aura lieu mercredi, et la vente du 30 mai au 1er juin.

Extrait de ÉVÉNEMENT
Adresse :
Date : 31 MAI 1912

La *Salomé* d'Henri Regnault a été vendue non point au Louvre, comme beaucoup d'artistes et d'amateurs l'auraient désiré, mais à un riche Américain pour le prix de 480,000 francs. Malgré la contribution de quelques amis généreux, le Louvre n'a pas pu disposer de cette somme. Encore un chef-d'œuvre de la peinture française qui passe les mers... Quand nous serons à mille...

Extrait de PARIS-JOURNAL
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

LES ARTS

HENRI REGNAULT

L'auteur de la *Salomé*, son chef-d'œuvre indiscuté, est né à Paris le 30 octobre 1843. Son père, Victor Regnault, est le grand savant dont les travaux font autorité dans le domaine de la physique.

Après avoir étudié sous la direction de M. Lamothe, un ancien élève d'Ingres, il concourut en 1862 pour le prix de Rome, dont le sujet proposé était *Véturie aux pieds de son fils Coriolan.*

Ce n'est qu'à sa troisième entrée en loges qu'il réussit à remporter la victoire. Les chefs-d'œuvre accumulés dans les musées ou les palais italiens l'impressionnent vivement. Michel-Ange, notamment, provoque son enthousiasme : « Je suis broyé, écrit-il, ce géant de Michel Ange m'a laissé à moitié mort. »

Il visite ensuite l'Espagne et s'éprend de Vélasquez. C'est à cette époque qu'il fait le portrait du maréchal Prim ; celui-ci refuse d'accepter cette toile, qui obtint pourtant un grand succès au Salon de 1869.

En 1870, il exposait *Salomé*, laquelle eut autant d'admirateurs que de détracteurs. Théophile Gautier ne craignait pas de constater que le jeune artiste était « l'individualité la plus remarquable de la jeune génération d'artistes ». Paul de Saint-Victor attaqua vivement les tendances du peintre.

Quelques années auparavant, Henri Regnault écrivait : « Je voudrais au moins, *avant de mourir*, avoir créé une œuvre importante et sérieuse, que je rêve en ce moment et où je lutterais avec toutes les difficultés qui m'excitent. » Cette préoccupation de la mort qui poursuivait Henri Regnault, permet de croire que l'œuvre rêvée était cette *Salomé*, dans la réalisation de laquelle il avait mis toute sa passion et toute sa maîtrise.

Henri Regnault était un dessinateur précis, un coloriste merveilleux, ayant subi l'influence des maîtres italiens et surtout espagnols. Son voyage au Maroc l'avait grisé. Il avait conservé la vision lumineuse de ces contrées ensoleillées qu'il aurait voulu rendre dans toute leur vibration, dans toute leur poésie.

« Je monterai d'enthousiasme en enthousiasme, je m'enivrerai de merveilles jusqu'à ce que, complètement halluciné, je puisse retomber dans notre monde, morne et banal, sans craindre que mes yeux perdent la lumière qu'ils auront bue pendant deux ou trois ans. Quand, de retour à Paris, je voudrai voir clair, je n'aurai qu'à fermer les yeux, et alors Mauresques, Fellah, Hindous, colosses de granit, éléphants de marbre blanc, palais enchantés, plaines d'or, lac de lapis, villes de diamant, tout l'Orient m'apparaîtra de nouveau... Oh ! quelle ivresse de lumière !... »

Parmi ses œuvres, nous citerons *Coriolan* (1864), *Thetis* (1865), *Automédon domptant les chevaux*, *Portrait de Dame en rouge* (1867), *Orphée aux Enfers*, *Alcazar de Séville*, *Alhambra*, *Toreador*, *Dame en rose* (1869), *Sortie du Pacha à Tanger*, *Exécution sans jugement sous les califes de Bagdad*, etc.

Henri Regnault, qui faisait partie des bataillons de marche, fut tué en janvier 1871, à Buzenval.

Extrait de GIL BLAS
Adresse :
Date : 31 Mai 1912
Signature :

La Curiosité

Hôtel Drouot : Salle 7. — Me Desvouges, commissaire-priseur. Livres modernes de la bibliothèque Bermond.

Galerie Georges-Petit : Collection Carcano. Vente des dessins, sculptures, tableaux anciens et dessins anciens.

Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudouin, commissaires-priseurs.

La vente Carcano

La première journée de la vente Carcano a été la vacation la plus importante de toute la saison : si on n'a pas tout à fait égalé le record de la vente Roussel, on a tout de même obtenu 2.760.000 francs, pour des tableaux dont beaucoup étaient fort démodés.

Nous avons raconté plus haut le principal épisode de cette épopée; dans cette rubrique, nous enregistrerons quelques enchères, moins héroïques peut-être, mais non moins substantielles.

Nous chanterons tout d'abord les beaux succès remportés par M. Tauber, qui enrichit de quelques nouveaux chefs-d'œuvre sa somptueuse galerie du boulevard Maillot. Il achète coup sur coup les deux plus beaux Delacroix : *la Leçon d'équitation*, qu'il obtient pour 140.100 francs, sur demande de 60.000, et le célèbre *Assassinat de l'Evêque de Liége*, que la marquise Carcano avait payé 46.000 francs, il y a près d'un demi-siècle, à la vente Khalil Bey, et qui coûte aujourd'hui à M. Tauber 205.100 francs.

C'est encore M. Tauber qui achète, pour 23.100 francs les *Murs d'une ville*, par Decamps, que lui a poussés M. Alavoine ; les *Confidences de l'Amour*, par Diaz (23.500 francs), et le *Cuirassier en vedette*, par Meissonier (27.500 francs), œuvre un peu froide et bien inférieure au *Fumeur noir* du même, adjugée 37.100 francs à M. Georges Petit. Ce dernier a donné 220.000 francs du *Mariage espagnol* de Fortuny : n'est-ce pas beaucoup pour ce tableau, quelle qu'en puisse être la célébrité ?

M. Knoedler ne s'est pas contenté d'emporter la *Salomé* à 480.000 francs ; il lui a fallu encore les deux Corot, à 350.000 et à 121.000 francs, le Jules Dupré que M. de Saint-Alary lui a poussé à 90.000 francs, la *Tour* de Fromentin qui lui coûte 7.300 francs, alors que Mlle Delavigne donne 68.000 francs du *Campement arabe*, le *Kaulbach* (230 francs), enfin le *Col de la Faucille* de Théodore Rousseau, pas trop cher à 67.500 francs. Ajoutons le prix de 53.000 francs donné par M. Brame pour les *Vaches sous bois de Troyon*, et nous aurons donné une idée générale des principales adjudications de cette mémorable journée.

S. de R.

Extrait de LE MATIN
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

LE LOUVRE N'AURA PAS la " Salomé " d'Henri Regnault

LA « SALOME » D'HENRI REGNAULT

La *Salomé*, d'Henri Regnault, n'entrera pas au Louvre. Elle ne restera même pas en France. Le conservateur du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350.000 francs. Un Français, M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475.000 francs, puis s'arrêta, enfin essoufflé : on le serait à moins. Un Américain, M. Lecler, de New-York, l'emporte, triomphant, pour 480.000 francs. L'ayant appris, l'assistance s'est mise à siffler. Quelque chose eût pu la consoler pourtant, c'est que le Louvre, pendant que *Salomé* retenait l'attention des enchérisseurs, s'était fait adjuger l'admirable *Allée de Châtaigniers*, de Théodore Rousseau. Il en a coûté 270.000 francs. Le chiffre est joli. Mais au prix où étaient hier les tableaux, c'est pour rien.

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2.1E
Date : 31 MAI 1912
Signature :

La "Salomé"
de
Henri Regnault
doit rester en France

Il y a quelques mois, lorsqu'on commença à parler de la vente Carcano, le *Gaulois* se hâta d'exprimer le vœu que le chef-d'œuvre de cette collection fût acquis, soit par l'Etat, pour le Louvre, soit par la Ville de Paris, pour le Petit Palais. Ce chef-d'œuvre, c'est la *Salomé* de Henri Regnault.

L'exposition Carcano s'est ouverte hier, à la galerie Georges Petit, et toute la journée le même vœu s'est exprimé dans la même forme, dans toutes les bouches : « Il faut que la *Salomé* reste à la France. »

La *Salomé* de Henri Regnault fut exécutée à Rome en 1870. Elle fut envoyée au Salon, où elle obtint un succès extraordinaire, et de Cadix, où il séjournait, le jeune pensionnaire de l'Académie de France écrivait à M. Hébert : « Ma petite *Salomé* est achetée par Mme de Cassin, qui s'est payé cette année la petite *Noce*, de Fortuny, et ma petite femme. J'espère que cela m'ouvrira quelques jolis salons où je pourrai me délasser de mes pérégrinations lointaines à mon retour en France. Si la petite Marie (le modèle de la *Salomé*) n'est pas à la *Scarpe*, et si elle se souvient encore de moi, dites-lui *tante cose* de ma part, et annoncez-lui qu'à mon retour d'Espagne et d'Afrique, l'hiver prochain, je lui rapporterai un joli cadeau, pour la remercier du succès que me vaut son joli minois. »

Hélas ! L'hiver prochain c'était l'année terrible, c'était Paris assiégé, et le 19 janvier 1871, Henri Regnault était tué à Buzenval. Il avait quitté Rome, malgré la défense de M. Hébert, en disant : « On bat maman, je vais la défendre. » — On bat maman ! Ce jeune homme était accouru, en effet : il allait mourir en héros, à l'âge de vingt-huit ans, laissant à son pays le souvenir d'un brave, et léguant à l'art français ce chef-d'œuvre : *Salomé*.

∴

L'autre jour, dans une réunion d'amateurs et d'artistes, MM. Roll et Edouard Detaille disaient, d'une même voix et d'un même enthousiasme : « Il serait monstrueux que la *Salomé* de Henri Regnault quittât la France. C'est le chef-d'œuvre de la jeune école française. Nous l'avons acclamée dans notre jeunesse, et quarante-trois ans après nous affirmons qu'elle a gardé toutes ses magnifiques qualités. La France ne peut pas laisser passer ses frontières à une œuvre de cette force-là, qui, par surcroît, fut la dernière œuvre d'un héros national. » Ces énergiques paroles de deux grands artistes doivent être rappelées aujourd'hui. MM. Edouard Detaille et Roll ont dit vrai : ce serait à désespérer de tout si la *Salomé* de Henri Regnault quittait la France.

Le gouvernement français a des devoirs à remplir envers la mémoire de Henri Regnault. Cette grande mémoire est deux fois chère à la France. Il n'est pas de fils valeureux qui lui ait fait plus d'honneur que celui-là. Toute la jeunesse artistique de ce pays éprouverait une juste fierté à voir entrer au Louvre la *Salomé* de Henri Regnault ; il faut que le Louvre fasse l'acquisition de ce chef-d'œuvre. Il faut que ce chef-d'œuvre occupe dans la salle de l'Ecole française la place qui lui revient de droit.

La Caisse des musées nationaux, contrairement à ce qu'on s'imagine, est riche. On l'a bien vu au cours des dernières ventes de la saison. C'est par centaines de mille francs que se chiffrent les achats de primitifs allemands, italiens ou autres. S'il est bien d'enrichir le Louvre des morceaux caractéristiques de l'Ecole de Cologne, il est encore mieux — le pays l'estimera avec nous — d'assurer au Louvre même la destinée d'un chef-d'œuvre de l'art français.

Au surplus, si, pour des raisons que nous n'apercevons pas, le conseil des musées nationaux ne pouvait consacrer à la *Salomé* les fonds nécessaires, il est certain qu'on trouverait parmi les amis du Louvre, chez les collectionneurs et jusque chez les artistes, une contribution qui permettrait de réaliser cet achat. Nous avons la conviction également que Mme la marquise Landolfo Carcano, qui eut l'heureuse inspiration d'acquérir ce chef-d'œuvre, lorsque Henri Regnault était un inconnu pour tous, apporterait sa contribution à la souscription possible dont tout le monde parlait hier.

∴

De quelque façon qu'on s'y prenne, à quelque groupement qu'on s'adresse, quels que soient les concours auxquels on fasse appel, il y a un fait qui domine tout : La *Salomé* de Henri Regnault doit rester à la France. Ce serait tant pis pour le Louvre si l'on apprenait demain que la *Salomé* ne lui appartient pas. Le Louvre ne s'en consolerait pas. Que M. Léon Bonnat, président du conseil des musées nationaux, convoque d'urgence ses collègues. Ils seront unanimes à suivre l'illustre artiste.

Et MM. Guist'hau, ministre de l'instruction publique, et Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, approuveront, à coup sûr, leur résolution. Le monde des arts attend ce geste, et toute la France avec lui.

Arthur Meyer

Un joli geste

P.-S. — Nous apprenons que le baron Henri de Rothschild a télégraphié hier à M. Georges Petit que si, comme il l'espère, le mouvement qui se dessine en faveur de l'acquisition par souscription de la *Salomé* pour le Louvre prenait corps, il le priait de l'inscrire pour 30,000 francs.

Joli geste qui sera certainement suivi ! — A. M.

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2.1E
Date : 31 MAI 1912
Signature :

La "Salomé"
de
Henri Regnault
Elle est acquise par l'Amérique au prix de 485,000 francs

La *Salomé* de Henri Regnault a été acquise, hier, à la vente Carcano, non pas par le musée du Louvre, mais par M. Knœdler, le grand marchand américain, pour la somme de 485,000 francs. La *Salomé* a été mise en vente à quatre heures un quart, à la galerie Georges Petit. Qui allait la conquérir ? Et à quel prix ? Telle était, si je ne me trompe, la préoccupation dominante du public. Non que l'on se désintéressât des autres œuvres, magnifiques ou charmantes, qui figuraient dans cette collection. L'on savait, en effet, que plusieurs d'entre elles susciteraient des enchères énormes. Et les jumelles étaient braquées sur ces chiffres encore invisibles. Mais la *Salomé* possédait, si j'ose dire, tous les esprits. Elle était comme l'enjeu splendide d'un grand match international. On aurait eu la perspective de voir s'assommer deux boxeurs qu'on ne se serait pas empressé davantage.

L'habituelle curiosité se corsait d'une préférence : il fallait absolument que la victoire restât au champion français.

On comprend cette volonté. Elle est juste. Elle est émouvante. Nous l'avions respectée et traduite. Il semblait plus que regrettable de laisser partir une belle œuvre. Il semblait presque inconvenant surtout, que le pays parût marchander sa reconnaissance au jeune grand peintre qui lui donna son sang. Qu'on nous prenne la vie de nos héros, nous ne pouvons pas l'empêcher. Mais gardons ce qui leur survit, leurs chefs-d'œuvre, leur héroïsme.

∴

Donc, M. Leprieur, conservateur au musée du Louvre, avait à sa disposition 185,000 fr., montant de la souscription, plus 200,000 francs votés la veille par le conseil des musées nationaux, soit, au total, 385,000 francs.

D'une voix vibrante, Me Lair-Dubreuil déclare : « Nous mettons en vente la *Salomé*. Nous en demandons 500,000 francs. » Silence émouvant !

— Il y a marchand à 200,000 francs.

M. Leprieur, qui portait les couleurs françaises, pousse jusqu'à 385,000, accompagné dans ses enchères par un seul concurrent qui abandonne la partie presque en même temps que lui. M. Leprieur s'arrête. Un petit frisson court dans la salle. On sent que la partie est perdue.

Lorsque M. Leprieur eut abandonné la lutte, M. Knœdler, qui avait déclaré se retirer devant le Louvre et qui s'était inscrit pour une somme de 5,000 francs en faveur de celui-ci, se mit de nouveau sur les rangs. L'affaire se débat alors entre lui et M. Jonas, agissant, nous dit-on, pour M. Mir, qui lui avait donné pour instruction de n'apparaître que lorsque le Louvre aurait cédé la place. M. Jonas pousse le tableau jusqu'à 475,000 et doit l'abandonner finalement à M. Knœdler. L'Amérique reste victorieuse.

On nous dit que M. Mir avait l'intention de léguer la *Salomé* au Louvre après sa mort ; nous ne pouvons que l'en féliciter.

Le public, qui avait assi[illegible] anxieux à cette lutte douloureuse, manifeste avec vivacité son désappointement. Il ignorait les phases du duel.

M. Knœdler, qui s'était très bien comporté pendant la lutte, fut encore plus correct après sa victoire, car, s'approchant d'un groupe de souscripteurs et de M. Leprieur, il déclara spontanément qu'il était prêt à abandonner la *Salomé* au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre et les amis du Louvre ont deux mois pour se prononcer.

∴

En vérité, c'est une somme de cent mille francs qu'il s'agit de trouver. Le conseil des musées nationaux, en effet, ne peut pas ne pas maintenir sa contribution de deux cent mille francs, et quant à la première souscription, elle est chose acquise. Voici, au surplus, la liste des souscripteurs :

Baron Henri de Rothschild.....	50.000 fr.
Marquise Landolfo Carcano (le prix qu'elle avait payé le tableau).....	30.000 »
Comte Greffulhe.....	10.000 »
Duchesse d'Uzès, douairière.....	500 »
M. J. Stern.....	1.000 »
Anonyme (par les Amis du Louvre)..	20.000 »
M. Watel-Dehaynin	500 »
MM. Menier	3.000 »
M. Arnold Seligmann.....	15.000 »
M. de X.....	10.000 »
M. Georges Leygues.....	1.000 »
M. Deutsch de La Meurthe (par les Amis du Louvre).....	10.000 »
Comte Moïse de Camondo.....	1.000 »
M. Kleinberger	10.000 »
M. Knœdler	5.000 »
M. Noetzlin, président de la Banque de Paris (par les Amis du Louvre).	5.000 »
Mme Louis Stern.....	1.000 »
M. Fouques-Duparc	1.000 »
M. René Fouret.....	500 »
Les commissaires-priseurs et les experts de la vente Carcano.....	5.000 »
	185.000 fr

Les Amis du Louvre, qui ont réuni cette somme en quarante-huit heures, aidés par la presse parisienne, vont, nous l'espérons, poursuivre leur œuvre, et l'on apprendra sans doute avant peu que la *Salomé* n'est pas perdue pour la France ni pour le Louvre.

M. Henri Rochefort écrivait hier dans la *Patrie* : « On assure que la *Salomé* dépassera le demi-million. Ce sera le plus bel hommage rendu à cet héroïque artiste mort pour la patrie. » Il importe que l'hommage soit pleinement rendu à Henri Regnault, au Louvre même : nous n'avons pas cessé de le dire ; nous ne cessons pas d'espérer qu'il en sera ainsi.

P. R.

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2.1E
Date : 31 MAI 1912
Signature :

NOTES D'UN CURIEUX

La vente Carcano

En dehors de l'adjudication de la *Salomé* d'Henri Regnault, dont nous parlons d'autre part, nous donnons ci-dessous tous les prix de la journée. On y remarquera notamment les deux Corot, vendus, *La Solitude*, 350,000 fr. (acquis à M. Knœdler) ; *Le Lac, effet du matin*, 121,000 fr. ; *L'Assassinat de l'évêque de Liège*, de Delacroix, 205,100 fr. ; *La Leçon d'équitation*, du même, 140,000 fr. ; *Le Mariage espagnol*, de Fortuny, 220,000 fr. ; le *Portrait de femme* de Leibl, 140,000 francs, etc.

Le produit s'est élevé à 2,760,950 fr., soit, avec les 10 0/0 en sus des enchères payés par les adjudicataires, 3,037,045 fr., sauf erreur.

TABLEAUX MODERNES

Diane frappant l'Amour, par Bandry, 16,000 fr. ; œuvres de M. Bonnat : *Pasqua Maria*, 11,800 fr. ; *Mezzo baiocco, Excellenza !* 20,700 fr. ; *Vieille Femme d'Usharitz (pays basque)*, 3,000 fr. ; *Le Vendredi saint à la chapelle Sixtine*, 4,000 fr. ; *Fillette endormie*, 3,700 fr. ; *Portrait du maître par lui-même*, 7,000 fr. ; *Coup de soleil parmi les arbres*, 710 fr. ; *Le Repos*, 3,200 fr. ; *Esquisse d'après Raphaël*, 860 fr. ; *La Sœur aînée*, par Bouguereau, 10,100 fr. ; *La Nymphe recevant l'Amour*, par Boulanger, 450 fr. ; *Les Pèlerins de Sainte-Odile (Alsace)*, par Brion, 900 fr. ; *Présentation de Pétrarque et de Laure à l'empereur Charles IV à la Cour du Pape à Avignon*, par Benzik, 8,000 fr. ; *La Solitude*, par Corot, 350,000 fr. (acquis par M. Knœdler) ; *Le Lac, effet du matin*, par Corot, 121,000 fr. ; *La Vague*, par Courbet, 19,000 fr. ; *Cours d'eau dans une prairie*, par Daubigny, 8,000 fr. ; *Pavillon arabe au bord de l'eau*, par Adrien Dauzats, 560 fr. ; *La Chasse à courre*, par Decamps, 7,100 fr. ; *Les Murs d'une ville*, par Decamps, 23,100 fr. ; œuvres de Delacroix : *L'Assassinat de l'évêque de Liège*, 205,100 francs ; *Intérieur d'une cour au Maroc*, 86,000 fr. ; *La Leçon d'équitation*, 140,100 fr. ; *Chef arabe*, 6,200 fr. ; *Roméo et Juliette*, 13,500 fr. ; *Les Confidences de l'Amour*, par Diaz, 23,500 fr. ; *Solitude*, par Diaz, 15,000 fr. ; *Roses dans un vase*, par Domingo, 150 fr. ; œuvres de Gustave Doré : *Les Mères*, 1,800 fr. ; *Torrent dans les Pyrénées*, 1,800 fr. ; *Les Océanides*, 520 fr. ; *Portrait de jeune femme*, 350 fr. ; *Effet de lune sur la forêt au bord de l'étang*, 280 fr. ; *La Mare dans la clairière*, par Jules Dupré, 30,050 fr. (acquis par M. Knœdler) ; œuvres de Fortuny : *Le Mariage espagnol*, 220,000 francs ; *L'Escolier*, 2,200 fr. ; *Maria-Luisa et deux de ses cousins*, 8,500 fr. ; *Portrait du peintre Francisco Bayeu y Subia, beau-frère de Goya*, 19,000 francs ; *La Plage de Castelbemare*, 560 fr. ; *La Petite Ramasseuse de moules*, par Edouard Frère, 190 fr. ; œuvres de Fromentin : *Le Campement arabe*, 68,000 fr. ; *Femmes arabes au bain*, 10,100 francs ; *La Tour*, 1,300 fr. ; *Caravane arrêtée au bord de la mer Rouge*, 2,900 fr. ; *Judith*, par Louis Gallait, 2,000 fr. ; *L'Amour captif*, par Jean-Louis Hamon, 330 fr. ; *Jeune Ménagère étendant du linge*, par Jean-Louis Hamon, 360 fr. ; œuvres d'Hébert : *La Vierge au baiser*, 25,000 fr. ; *Le Petit Musicien*, 21,000 fr. ; *La Nymphe dans le bois*, 4,100 fr. ; *La Jeune Femme à la fontaine*, par Jundt, 1,250 fr. ; *Portrait d'homme jeune*, par A.-G. de Kaulbach, 230 fr. ; *Le Réveil de Diane*, par Jules Lefebvre, 1,800 fr. ; *Portrait de la femme de l'architecte Gédon*, par Leibl, 140,000 fr. ; *Les Mendiants*, par Madou, 4,000 fr. ; *Une Jeune Femme arabe, en costume de théâtre*, par Mazerolle, 150 fr. ; œuvres de Meissonier : *Le Liseur rose*, 23,500 fr. ; *Le Fumeur noir*, 37,100 fr. ; *En vedette*, 27,500 fr. ; *L'Automne dans la vallée*, par Nazon, 4,500 fr. ; *Les Joueurs d'orgue devant le porte du château*, par de Nittis, 700 fr. ; *Portrait de femme*, par O'Connell, 250 fr. ; *Le Berger*, par Pallezi, 810 fr. ; *Vache se désaltérant*, par Palizzi, 305 fr. ; *Salomé*, par Henri Regnault, 480,000 fr. ; *Le déjeuner des orphelines le jour de la première communion*, par Emile Renard, 3,000 fr. ; *Le Philosophe*, par Ribot, 5,600 fr. ; *L'Allée des châtaigniers*, par Rousseau, 270,000 francs (musée du Louvre) ; *Le Col de la Faucille*, par Rousseau, 67,500 fr. ; *Fleurs et Fruits*, par Saint-Jean, 3,700 fr. ; *Rêverie*, par Stevens, 15,000 francs ; *Flamants et Ibis*, par Charles de Tournemine, 950 fr. ; *Vaches sous bois*, par Troyon, 53,000 francs ; *Le Chien blanc*, par Villegas, 800 francs ; œuvres de Vollon : *L'Aiguière dorée*, 6,000 fr. ; *La Charrette de paille*, 8,100 fr. ; *Les Violettes*, 525 fr. ; *Violettes dans une coupe de cristal*, 400 fr. ; *Le Bassine de cuivre*, 1,800 fr. ; *La Cafetière*, 520 fr. ; *La Bassine à confiture*, 750 fr. ; *Le Chemin du village à Bessancourt*, 3,250 fr. ; *Les Biscuits*, 1,550 fr. ; *La Jeune Femme au corsage blanc*, par Vollon, 1,100 fr. ; *Partant pour la promenade*, par Willems, 1,600 fr. ; *La Présentation*, par Willems, 2,350 fr.

Cet après-midi, suite de la vente.

L. R.

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2, 12e
Date : 21 MAI 1912
Signature :
Exposition

On attend dans le monde des arts les deux journées d'exposition — 28 et 29 mai — de la collection de la marquise Landolfo Carcano et les connaisseurs seront heureux d'y retrouver quelques chefs-d'œuvre de l'Ecole de 1830, qui furent le triomphe de l'Exposition de 1884, alors que la collection fut exposée à la galerie Georges Petit, au bénéfice d'une œuvre de charité. C'est ainsi que *la Solitude* et *le Lac, effet du matin*, de Corot ; *l'Assassinat de l'evêque de Liège*, de Delacroix ; *les Confidences de l'Amour*, de Diaz ; *le Campement arabe*, de Fromentin ; *le Cours d'eau dans une prairie*, de Daubigny ; *la Mare dans une clairière*, de Jules Dupré ; *la Chasse à courre*, de Decamps ; *l'Allée des Châtaigniers*, de Rousseau ; *les Vaches sous bois*, de Troyon, et d'autres œuvres célèbres de Henri Regnault (*Salomé*), Fortuny (*le Mariage espagnol*), Meissonier (*le Liseur rose, le Fumeur noir*), Hébert (*la Vierge au baiser*), Bonnat, Jules Lefebvre, Paul Baudry, etc., vont attirer encore la foule des amateurs venus de partout pour la vente, qui occupera les vacations des 30 et 31 mai et 1er juin.

5e DE DEBIT
Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2e 12e
Date : 24 MAI 1912
Signature :
Exposition

La collection de la marquise Landolfo Carcano, qui va être exposée (28 et 29 mai), puis vendue (30 et 31 mai, et 1er juin), à la galerie Georges Petit, ne se compose pas que d'admirables tableaux anciens et modernes, elle compte également des objets d'art et d'ameublement, que les collectionneurs vont se disputer sur des enchères exceptionnelles : il y a là, en effet, des pièces de toute beauté en porcelaines de Vienne, de Saxe, de Sèvres et de Chine ; des boîtes et des montres, des jades comme on n'en trouve plus, des émaux cloisonnés, des *Livres d'heures* enrichis de précieuses enluminures, des bronzes ciselés et dorés, et des meubles, dont certain mobilier de salon, fameux, provenant de la famille Borghèse.

⁂

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2, 12e
Date : 29 MAI 1912
Signature :
Exposition

ÉCHOS DE PARTOUT

POUR LA « SALOMÉ » D'HENRI REGNAULT AU LOUVRE

Comme il était facile de le prévoir, l'idée d'une souscription destinée à faire entrer au musée du Louvre la *Salomé* d'Henri Regnault a été accueillie partout avec la plus grande faveur. Cette idée avait, dès la première heure, rencontré dans la presse, notamment au *New-York Herald*, au *Figaro*, au *Temps*, à l'*Eclair* et à l'*Autorité*, la plus chaleureuse sympathie. Collectionneurs, amis fervents du Louvre, marchands de tableaux, etc., tout le monde s'est accordé sur la nécessité qu'il y a d'empêcher ce chef-d'œuvre de la jeune Ecole française de quitter notre pays. Il ne nous est pas permis encore de citer des noms et des chiffres, mais en attendant que nous puissions les publier, nous pouvons, dès aujourd'hui, annoncer que, grâce à l'active intervention de hautes personnalités mondaines, qui ont bien voulu se charger de diriger les efforts de tous, on pourra affronter les enchères demain jeudi avec tous les avantages, si même d'ici là n'intervient pas quelque solution plus heureuse que nous souhaitons de grand cœur.

On peut adresser les souscriptions à M. Georges Petit, 8, rue de Sèze.

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2, 12e
Date : 28 MAI 1912
Signature :
Exposition

C'est cette semaine qu'aura lieu, à la galerie Georges Petit, la vente des tableaux modernes, des tableaux anciens, des aquarelles, dessins, pastels, sculptures, anciens et modernes, des objets d'art et d'ameublement composant l'admirable collection de la marquise Landolfo Carcano. Il y aura deux jours d'exposition : particulière le mardi 28 mai, publique le mercredi 29 mai. Les enchères occuperont les vacations des 30 et 31 mai et 1er juin, sous la direction de Me Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim.

Ajoutons que déjà le catalogue de la collection, qui est un magnifique livre d'art, est introuvable.

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2, 12e
Date : 29 MAI 1912
Signature :
Exposition

Bloc-Notes Parisien

La Collection de la Marquise Landolfo Carcano

Aujourd'hui, lorsque les amateurs se presseront en foule à la galerie Georges Petit pour l'exposition particulière de la collection de la marquise Landolfo Carcano, ils auront une sensation extraordinaire et complexe : une série d'œuvres, de chefs-d'œuvre, on peut le dire, frappera de suite le regard d'une splendeur inaccoutumée. On voudra pour un instant ne point classer ces œuvres selon un ordre chronologique et, près de Rembrandt le très grand, on percevra ceci : que Corot, Delacroix, Théodore Rousseau, Henri Regnault ont, comme Véronèse, comme Rubens, comme Greuze, créé des choses qui sont de tous les temps, et l'on ira de l'un à l'autre tableau avec une admiration justifiée : je voudrais pouvoir faire de même, mais il me faut mettre un peu d'ordre dans les sensations qui me donnent l'assaut, afin de dégager, dans les lignes qui vont suivre, le caractère tout spécial de cette incomparable collection, qui sera vendue les 30 et 31 mai et le 1er juin, par le ministère de MM. Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim.

J'ai prononcé le nom de Rembrandt, et cela me conduit à parler tout de suite des tableaux anciens de la collection. Le Rembrandt dont il s'agit ici est un portrait présumé de la sœur du maître, un visage de lumière et de bonté, peint vers 1633, une de ces œuvres qui émeuvent par leur simplicité, leur sincérité, leur caractère spontané, par où s'affirme le génie dans toute son ampleur.

Et, pour lui faire escorte, ce chef-d'œuvre a des compagnons de gloire, tels que *Le Christ pleuré par les saintes femmes*, de Rubens ; le *Portrait de la belle Nani*, de Véronèse ; les deux admirables *Portraits de Frans van Limborch* et de *Gertrude Bisschoff*, sa femme, par Thomas de Keyser ; *Les Parques*, une page robuste de Jordaens ; *Caïn*, une des plus belles œuvres et des plus tragiques qui soient nées du pinceau de Benjamin Cuyp ; *Les Deux Sœurs*, une adorable peinture de Greuze ; un *Joueur de clarinette*, de Grimoux ; *Le Mariage païen*, où Raoux a dépensé en prodigue toute la grâce aimable et galante qui était si fort de mode à son époque, et d'autres œuvres encore, très attachantes, de Van Miéris, Van Ostade, Molenaar, Théobald Michau, Salomon van Ruysdaël, Jean de Vuldè-Léal, Le Brun, Francesco Furini, Michel Duplessis, Thomas Bosschaert, Quiryn Brekelenkam, Bloemen, Avercamps, etc.

⁂

Et pour en finir avec les tableaux anciens, je signalerai encore quelques dessins par Nicolas Poussin, Rosalba Carriera, Prudhon, Hubert Robert, ainsi qu'un ravissant pastel justement attribué à Mme Vigée-Lebrun.

Et j'arrive aux modernes. L'Ecole de 1830 est représentée dans la collection par une série d'œuvres célèbres devant lesquelles la foule ne manquera pas de stationner pendant les deux jours d'exposition, aujourd'hui et demain. C'est d'abord *L'Allée des Châtaigniers*, de Rousseau, qui fut refusée au Salon de 1835 et qui aujourd'hui nous apparaît comme une de ces pages d'intégrale beauté qui suffisent à donner de l'orgueil au musée ou à la collection qui les possède ; puis *Le Col de la Faucille*, du même maître. C'est ensuite *La Solitude*, que Corot exposa au Salon de 1866 et qui porte bien toutes les qualités d'émotion, de tendresse, de vision et de couleur du maître adorable. Un autre tableau de lui fait également partie de la collection, *Le Lac, effet du matin*, lumineuse improvisation devant la nature.

C'est encore *L'Assassinat de l'Evêque de Liège*, l'œuvre célèbre du Salon de 1831, où Delacroix a mis toute la puissance de composition et d'effet qui enivrait son âme romantique. Cette œuvre-là, qui fut en son temps très discutée, marque tout spécialement parmi les plus belles créations du maître, magnifiquement représenté en outre, dans la collection, par *L'Intérieur d'une Cour au Maroc*, de 1833 ; *La Leçon d'équitation*, de 1854 ; *Le Chef arabe*, de 1838 ; *Les Adieux de Roméo et Juliette*, de 1845 ; c'est *La Solitude* et *Les Confidences de l'Amour*, d'opulentes figures nues dont Diaz nous confie la beauté à l'ombre mystérieuse de quelque bois sacré ; c'est *Le Campement arabe*, qui fut l'un des succès du Salon de 1863, et d'autres tableaux, également heureux, de Fromentin : *Femmes arabes au bain*, *La Tour*, *Caravane arrêtée au bord de la mer Rouge*.

On voudrait pouvoir tout citer des maîtres de l'Ecole de 1830 qui illustrent la collection : *Le Cours d'eau dans la prairie*, de Charles Daubigny ; *La Chasse à courre* et *Les Mars d'une Ville*, de Decamps ; *Les Vaches sous bois*, de Troyon ; *La Mare dans la clairière*, de Jules Dupré, et aussi trois petites merveilles de Meissonier : *Le Liseur rose*, *Le Fumeur noir* et *En vedette*.

Les peintres qui surgirent pendant le dernier tiers du dix-neuvième siècle, apportent à la collection de la marquise Landolfo Carcano l'appoint de leur talent très robuste et très varié ; voici Paul Baudry, avec *Diane frappant l'Amour*, où le maître, sur une pensée antique, a fait une peinture bien moderne ; voici Léon Bonnat, avec toute une série d'œuvres remarquables, telles que : *Pasqua Maria, «Mezza bajocco, excellenza !»*, *La Vieille Femme d'Ustaritz*, *Le Vendredi Saint à la Chapelle Sixtine*, etc. Voici Bouguereau, avec *La Sœur aînée*, qui fut fêtée à l'Exposition universelle de 1867. Voici Courbet, avec *La Vague*. Voici Gustave Doré, avec *Les Mères*, *Le Torrent dans les Pyrénées*, *Les Océanides*, etc. Voici *La Vierge au baiser*, œuvre capitale de Hébert. Voici *Le Réveil de Diane*, de Jules Lefebvre. Voici des œuvres encore, de Nason, Jundt, Hamon, Dauzats, Emile Renard, Ribot, Vollon, etc. Voilà enfin *La Salomé*, de Regnault.

Extrait de PETIT JOURNAL
Adresse : 61, Rue Lafayette, 61 - IXe
Date : 31 MAI 1912
Signature :

— La « Salomé », le tableau du peintre Henri Regnault, qui était, hier, mis en vente, n'a pu être acquis par le Musée du Louvre. Il a été adjugé à un Américain pour 480 000 francs.

**

La *Salomé* de Regnault ! Que n'a-t-on pas dit déjà sur cette page de sève et de lumière qui assure au peintre, fauché en sa fleur par une balle ennemie, une immortelle gloire ! Il semble que le temps ait pris soin de dorer cette figure hardie d'une caresse maternelle ; après quarante ans, la *Salomé*, sans rien perdre de sa couleur intense, de son originalité indéniable, de ses audaces chromatiques que le peintre se plut à multiplier, comme s'il avait eu le pressentiment du terme si court qui serait réservé à sa carrière, depuis quarante ans, la *Salomé* s'est parée d'une plus douce harmonie qui est comme une écharpe d'éternité pour la mieux aider à promener sa séduction à travers les siècles.

C'eût été une faute de goût dans une collection si curieusement composée, de n'y point rencontrer quelques-uns des maîtres étrangers dont la note était susceptible de s'accorder parfaitement avec l'Ecole française ; aussi remarque-t-on, voisinant avec les tableaux dont nous venons de parler, des œuvres de Leibl, de Madou, et de Nittis, de Gallait, de Stevens, de Brozik, de Zamacois, et enfin, de Fortuny.

Le Mariage espagnol, de ce peintre, est un tableau trop célèbre pour que nous y insistions longuement. Mais tous les visiteurs de l'exposition ne manqueront point d'y admirer le souci de virtuosité que Fortuny a mis à s'exprimer : il est, ainsi que l'écrivait Charles Yriarte, aussi spirituel dans la conception qu'habile dans le rendu, et l'on comprend qu'il ait pu arriver à cette finesse déconcertante quand on se rappelle qu'il a longuement étudié les maîtres, ainsi qu'en font foi ces deux extraordinaires interprétations de Goya, *Maria-Luisa et ses deux enfants*, et le *Portrait du peintre Francisco Bayeu y Subia*, deux copies que les amateurs auront raison de se disputer comme des œuvres originales.

Quand j'aurai dit que les peintres modernes sont accompagnés par une nombreuse et brillante série d'aquarelles, de pastels et de dessins, j'aurai sommairement exprimé ce que contient la collection de la marquise Landolfo Carcano. Enfin j'ajouterai que la vente sera complétée par une vacation d'objets d'art et d'ameublement, composée de précieuses porcelaines de Sèvres, de Saxe et de Chine, d'objets de vitrine, boîtes, étuis et montres, de jades, d'émaux cloisonnés, de quelques manuscrits ornés d'enluminures, de pendules, de bronzes, dont un grand surtout de table ayant appartenu au prince électeur de Hesse, et de meubles des bons faiseurs, notamment un mobilier de Salon d'époque Empire.

Ainsi qu'on en peut juger, la vente de la collection de la marquise Landolfo Carcano, qui comprend encore quelques sculptures de Frémiet et de Rodin, mérite bien d'être tenue pour un des événements les plus sensationnels de la saison.

Tout-Paris

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2, 12e
Date : 30 MAI 1912
Signature :
Exposition

ÉCHOS DE PARTOUT

LA « SALOMÉ » DE HENRI REGNAULT AU LOUVRE

Il est permis de penser que, aujourd'hui même, la *Salomé* de Henri Regnault appartiendra à la France et que le public sera admis à la voir prochainement au musée du Louvre. Suivant le beau mouvement patriotique qui s'est manifesté dès le premier jour, le conseil des musées nationaux, dans sa séance d'hier, a voté une somme importante qui, s'ajoutant à la souscription dont nous avons parlé, permettra d'aller aux enchères avec toutes chances de succès.

Le montant de la souscription s'élevait hier à la somme de 170,000 francs.

Et de nouvelles adhésions sont annoncées.

Le baron Henri de Rothschild, qui s'était, le premier, spontanément manifesté par un don de 30,000 francs, s'est rendu hier à l'exposition Carcano, et, après avoir revu la *Salomé*, il a dit à M. Georges Petit :

— Veuillez porter ma contribution personnelle de 30 à 50,000 francs.

La presse a été unanime à déclarer que la *Salomé* devait entrer au Louvre. Parmi ceux qui ont le plus fermement soutenu ce sentiment patriotique, il convient de nommer M. de Ricci, dont l'énergique appui a heureusement secondé, dans le *Gil Blas*, les initiateurs de ce mouvement, et M. Henri Frantz qui, dans *Excelsior*, l'a vigoureusement appuyé.

Il convient enfin de souligner la manifestation des Amis du Louvre. Nous sommes informés par son distingué président, M. Raymond Koechlin, qu'une première somme de 30,000 fr. est mise, par deux souscripteurs, à la disposition du comité de souscription.

Nous ferons d'ailleurs connaître, demain, les noms de tous les souscripteurs qui ont bien voulu contribuer à cette œuvre patriotique. Ce sera une page nouvelle à ajouter au livre d'or des amis de nos collections nationales.

Extrait de
Adresse : 2, Rue Drouot, 2, 12e
Date : 29 MAI 1912
Signature :
Exposition

Nous parlions, l'autre jour, des tableaux modernes, qui forment une partie de la collection, depuis si longtemps célèbre, de la marquise Landolfo Carcano. Les tableaux anciens, qui composent l'autre partie, ne sont pas moins glorieux ; qu'il suffise de rappeler un fameux portrait de Rembrandt, portrait présumé de sa sœur, les deux extraordinaires portraits de *Frans van Limborch et de sa femme*, par Thomas de Keyser ; *La belle Nani*, par Véronèse ; *Le Christ pleuré par les Saintes femmes*, de Rubens ; *Les Parques*, de Jordaens ; *Caïn*, œuvre capitale de Benjamin Cuyp, et d'autres pages excellentes de Greuze (*Les deux Sœurs*), Raoux (*Mariage païen*), Fusini, Le Brun, Bloemen, van Ostade, van Mieris, Molenaar, etc.

Et pour voir toutes ces merveilles, la foule va se ruer à la galerie Georges Petit, le 28 mai (exposition particulière), et le 29 mai (exposition publique). La vente, dirigée par Me Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim, aura lieu les 30 et 31 mai et 1re juin.

Extrait de PARIS-JOURNAL
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

Un tableau de Henri Regnault pour 480.000 francs

Voici encore un chef-d'œuvre de l'art français émigrant en Amérique.

Sur le coup de marteau du commissaire-priseur prononçant l'adjudication au profit d'un acheteur de New-York, il y eut dans la salle une sourde rumeur, et deux ou trois coups de sifflet accueillirent même l'annonce de la personnalité de celui-ci.

J'avoue ne pas bien comprendre ces anodines protestations, et j'estime même que c'est par des applaudissements qu'aurait dû être accueillie cette marque d'estime capitaliste envers un de nos plus beaux peintres.

Eh quoi ! voici l'étranger se disputant à coups de dollars nos merveilleuses productions picturales ou statuaires ; voici du bel et bon argent liquide rentrant chez nous, la célébrité de notre technique et de nos artistes répandue par delà les mers, et, sous couleur de conservatisme patriotique, tout simplement parce que *Made in French*, quelques enragés voudraient voir rester chez nous nos plus célèbres productions artistiques !

Vouloir garder jalousement ses trésors part sans doute d'un noble sentiment, mais, si l'on s'en tenait à l'étroite rigueur de ce raisonnement, aucun musée, dans le monde entier, ne posséderait de richesses en dehors des œuvres de ses peintres nationaux.

Les belles choses sont universelles et doivent pouvoir se déplacer constamment. Le feu des enchères et la grosse adjudication sont des critériums — parfois surfaits mais indéniables — du mérite des objets mis en vente.

La chose la plus regrettable et la plus inaperçue est la part qui devrait revenir, en toute justice, au créateur ou à ses descendants dans cette course aux dollars. Des protestations, maintes fois, se sont produites, de la part des artistes et des publicistes, contre l'oubli et souvent la misère dans lesquels on laisse l'auteur de la toile à succès. Il ne convient pas ici de citer des noms, mais nul d'entre les marchands n'ignore que certains peintres ont enfanté en même temps que des œuvres une lignée ne profitant en rien de la gloire, des honneurs et surtout des sommes énormes échangées contre la valeur des toiles du chef de famille.

Imaginez cette *Salomé* (vendue hier 480.000 francs, représentant la perception d'un droit de 48.000 francs) comme étant l'œuvre d'un pauvre diable mort à la peine, et le cas s'est souvent produit, les siens ne retireront même pas un sou de cette petite fortune, alors que la plus plate des chansons à succès de café-concert rapporte pendant cinquante ans à son auteur.

Il importe donc d'en finir au plus vite avec cette anomalie, et d'aider le comité constitué depuis déjà nombre d'années à solutionner rapidement une aussi grave question. Imposez de 15, 20 % si c'est nécessaire la vente des tableaux aux enchères, cela importe peu. L'essentiel est de constituer à l'artiste une garantie pécuniaire et un patrimoine pour sa descendance.

Les lois économiques régissent la production, les échanges et la part de chacun dans les héritages doit être égale pour tous, et il appartient au législateur de réparer une lacune dont souffrent les plus nobles artisans de la société.

Une des principaux arguments émis contre la réalisation de cette réforme réside en ceci : « Nos amateurs et marchands, afin d'éviter le droit à payer aux artistes en supplément du prix d'adjudication, feront vendre leurs collections à l'étranger. »

C'est très exact, mais une entente internationale suffira à aplanir les difficultés. La garantie n'en sera que plus grande pour tous les artistes et tous les spéculateurs.

ait de
esse :
:
ature :
osition

Cette mise aux enchères de la *Salomé* d'Henri Regnault fut un événement des plus parisiens, et il y eut un petit frisson dans la brillante assistance lorsque, dans le grand silence, tomba le nom du tableau.

Tout le monde n'était pas de l'avis de ceux qui voulaient que cette toile restât en France. Et comme il faut bien que toutes les opinions se manifestent, l'œuvre à peine adjugée et l'émotion un peu calmée, un de nos plus éminents experts eut un mot incisif :

— Le Louvre vient de courir un grand danger, dit-il simplement.

rait de EXCELSIOR
esse :
:
nature :
osition

TUBE APOCRYPHE

"Salomé" transatlantique

M. Arthur Meyer à M. Knœdler.

Monsieur, vous êtes, depuis hier, propriétaire de la Salomé de Regnault, que les Français tenaient particulièrement à voir entrer dans leur musée du Louvre. Je n'ai nullement à blâmer votre conduite. Les circonstances vous ont été particulièrement favorables. Mais l'on ne saurait justement avoir contre vous la moindre remarque désobligeante. Vous n'êtes entré dans la lutte des enchères que lorsque le Louvre s'en fut retiré. Avec une courtoisie, dont je dois vous savoir gré, vous n'avez pas voulu rivaliser avec lui, la partie eût été trop inégale. Vous aviez vos millions. Nous étions surtout riches de bonne volonté.

Mais que penser de ceux qui ont poussé les enchères si haut que nous dûmes nous retirer? Evidemment la raison du plus fort est toujours la meilleure et la liberté du commerce doit demeurer entière. Mais n'y a-t-il pas un certain patriotisme qui doive intervenir en pareil cas ? En travaillant pour notre patrimoine national, nous travaillons pour nous-mêmes. Tous les Français devraient le savoir. Je vous salue cordialement. — ARTHUR MEYER. —*P. c. c.* : LE FAUSSAIRE.

Extrait de DEMOCRATIE
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

La « Salomé » d'H. Regnault achetée par un Américain

Hier après-midi a été mise aux enchères, galerie Georges Petit, au cours de la vente Carcano, la *Salomé* d'Henri Regnault.

Cette œuvre commencée à Rome en 1668 et terminée au Maroc est la plus célèbre du grand artiste mort héroïquement à Buzenval.

Assise sur un coffret oriental, la danseuse tient le couteau qui servira à la décollation de Jean-Baptiste. Ses cheveux noirs se détachent sur le fond jaune du tableau et ce contraste fit scandale — avant de faire école. Un sourire de triomphe rend plus féroce le visage fardé de Salomé. C'est une criminelle qu'enivre sa propre cruauté.

« Il y eut là, dit M. Jules Claretie, un cri nouveau inattendu et inentendu ». Cette toile marque une date dans l'histoire de la peinture. Regnault n'avait jamais si bien montré qu'il était, à la fois et aux mêmes doses, un coloriste extraordinaire et un dessinateur excellent. Si l'on ne regarde que le dessin de *Salomé*, on le trouve de première force, et si l'on ne regarde que la couleur, on est obligé de convenir qu'elle réalise l'harmonie dans la plus vive intensité et le charme de l'ensemble dans l'exaltation des teintes qui le composent, ce qui est le dernier mot du coloriste et l'art suprême des Orientaux.

Ce chef-d'œuvre était convoité par les musées étrangers. Afin d'empêcher son exode, des amateurs, par intérêt patriotique, s'étaient cotisés pour concourir avec le Laure à l'achat du tableau. Les sommes réunies par eux s'élevaient mercredi à 120.000 francs.

De plus, le conseil des musées nationaux, après s'être réuni dans la galerie Georges Petit, en face de *Salomé* avait décidé de mettre une somme dont il s'était refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition de l'œuvre.

Hier a donc eu lieu la vente aux enchères, en présence d'une foule considérable, de la collection Carcano. Après un certain nombre d'autres toiles, la *Salomé* a été présentée : *Mise à prix 500.000 francs, elle a été adjugée à un Américain de New-York*, M. Leclerc. Le Louvre a offert jusqu'à 400.000 francs.

Lorsqu'on apprit que l'acheteur était un américain de violents coups de sifflets se firent entendre dans la salle.

ait de LA COTE
esse :
e :
nature :
position

La Vie Artistique

La « Salomé » de Regnault

C'était depuis plusieurs jours l'objet de toutes les conversations dans les milieux artistiques. Certes, la *Salomé* d'Henri Regnault eût occupé au Louvre une place honorable au milieu des chefs-d'œuvre d'une époque fertile en talents de second ordre, mais qu'illustrent à jamais Ingres et Delacroix.

Dès mercredi dernier, le Conseil des Musées fixa la somme qu'il était possible d'affecter à l'achat de ce tableau célèbre. C'est ainsi que poussé jusqu'à la somme de 400.000 francs par M. Lecleur, il fut abandonné à 480.000 à un marchand américain, M. Knœdler dont la victoire fut accueillie dans la salle par quelques coups de sifflet.

Il est d'ailleurs permis de trouver exagéré le bruit fait autour de ce tableau. La *Salomé* de Regnault marque sans doute une date dans l'évolution du talent d'un artiste qu'une mort glorieuse empêcha de donner sa mesure, mais non dans celle de la peinture au siècle dernier.

On eût aimé voir le même enthousiasme lors de l'entrée au Louvre de l'*Olympia de Manet*, œuvre d'un intérêt indiscutablement plus considérable à tous points de vue.

Roger Allard.

N° DE DÉBIT
Extrait de RADICAL
Adresse : 31 MAI 1912
Date :
Signature :

Petits Mémoires

TABLEAUX CHERS

La *Salomé* d'Henri Regnault n'ira pas au Louvre. Malgré les louables efforts des amis de notre musée national, cette toile célèbre devient la propriété d'un Américain, M. Lecler, de New-York. Mise à prix 500,000 francs, elle a été adjugée 480,000. Le Louvre l'avait poussée jusqu'à 400,000 francs. J'entends d'ici les gémissements que vont pousser les tenants de l'art officiel. Les conservateurs du musée lèveront les bras au ciel et ne seront pas éloignés de croire que la France est perdue, parce qu'elle ne peut lutter avec l'Amérique sur le terrain de l'hôtel des ventes.

Eh bien! je l'avoue à ma honte, je supporte sans colère l'idée du départ de la susdite *Salomé* pour la libre Amérique. Œuvre honnête, certes, cette gracieuse *Salomé*. Souvenir précieux d'un bel artiste qui sut bravement mourir pour sa patrie, d'accord. Mais chef-d'œuvre incomparable, valant un demi-million et même davantage, selon l'ardeur du feu des enchères, j'en doute. Nous sommes d'ailleurs trop portés, depuis quelque temps, à vouloir imiter en France les excès américains en matière de tableaux. Nous ne considérons plus l'œuvre en elle-même et pour ses qualités. Nous l'estimons selon sa valeur en billets de mille, tout comme font les rois du porc à Chicago.

Cette fâcheuse tendance nous a déjà valu plus d'un déboire. Le fameux *Angelus* de Millet, par exemple, racheté 700.000 francs par feu M. Chauchart, ne dépasse point un niveau d'art très bourgeois, très banal. Quand on voit de telles fortunes consacrées à l'achat de toiles plus ou moins belles et plus ou moins célèbres, on songe avec mélancolie aux nombreux peintres vivants que ces fortunes feraient vivre, au talent, au génie peut-être, qu'elles pourraient encourager et développer. Ce n'est ni notre rôle, ni notre intérêt de chercher à rivaliser avec les Américains dans l'achat des œuvres d'art moyennant des sommes folles. Il serait beaucoup plus logique, plus humain et plus sage de rechercher et d'aider les talents jeunes. Et parmi les artistes morts même, pourquoi ne point s'arrêter à ceux que guette une gloire posthume ? Les Goncourt avaient acheté d'excellentes œuvres du dix-huitième siècle à des prix modiques. Que ne suit-on leur exemple, au lieu de celui des Américains ? — ROGER BONTEMPS.

N° DE DÉBIT AUTORITÉ
Extrait de
Adresse : 31 MAI 1912
Date :
Signature :

LA « SALOMÉ » D'HENRI REGNAULT ACHETÉE PAR UN AMÉRICAIN.

Hier, après midi, a commencé la vente de la collection de tableaux anciens et modernes, objets d'art et d'ameublement formée par Mme la marquise Landolfo Carcano.

C'est dans cette première vacation qu'était mis en vente le célèbre tableau d'Henri de Regnault, *Salomé*. Le chef-d'œuvre s'est élevé à 480.000 fr., sur une mise à prix de 500.000 francs.

Mais le public a été déçu en apprenant que *Salomé* n'entrerait pas au musée du Louvre. Malgré la contribution de quelques amis généreux, le Louvre ne disposait pas de cette somme. L'acquéreur est un marchand américain, M. Leclerc, de New-York.

ait de
sse :
:
ature :

"Salomé" ENLEVÉE PAR L'AMÉRIQUE

Cet après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de Mme la marquise Carcano. Voici les prix atteints par quelques toiles : le Lac (effet du matin), par Corot, 120.000 fr. ; Un portrait de la femme de l'architecte Gedon par Leibl, 140.000 fr. ; le Campement arabe, de Fromentin, 68,000 fr. ; Une leçon d'équitation, de Delacroix, 140.000 fr. ; un Intérieur d'une cour au Maroc, de Delacroix, 86.000 fr.

La Salomé de Regnault a été achetée 488.000 francs, par M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

« Salomé » enlevée par l'Amérique

Hier après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de Mme la marquise Carcano. Voici des prix atteints par quelques toiles : le *Lac* (effet du matin), par Corot, 120.000 francs. Un portrait de la femme de l'architecte Gedon par Leibl, 140.000 francs; le *Campement arabe*, de Fromentin, 68.000 francs; un *Intérieur d'une cour au Maroc*, de Delacroix, 86.000 fr. *Une Leçon d'équitation*, de Delacroix, 140.000 francs.

La *Salomé* de Regnault a été achetée 488.000 francs, par M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de HUMANITÉ
Adresse :
Date :

La « Salomé » de Henri Regnault. — On a procédé hier après-midi, galerie Georges Petit, au milieu d'une énorme affluence d'amateurs, de marchands et de simples curieux, à la première vacation de la vente Carcano.

Cette première vacation a donné lieu à des enchères passionnées.

La *Salomé* de Henri Regnault, convoitée par le Louvre et de nombreux musées étrangers, mise à prix 500.000 francs, a été adjugée 480.000 francs à un Américain de New York, M. Lecler.

trait de LE MATIN
resse :
te : 31 MAI 1912
nature :

VIE MONDAINE

INFORMATIONS ET COMMUNIQUÉS

LES GRANDES VENTES

Les produits fabuleux réalisés en ventes publiques au cours de ces dernières années par certaines collections ont fait que les profanes eux-mêmes, ceux qui auparavant ne s'inquiétaient guère de la valeur commerciale de telle ou telle œuvre, tiennent, eux aussi, maintenant, à suivre les différentes péripéties d'une grande vente. Et c'est ainsi qu'hier la galerie G. Petit, où commençait la dispersion de la célèbre collection de la marquise Landolfo Carcano, se composant de tableaux importants, en grande partie de l'école moderne, était envahie par une foule où les curieux étaient certainement plus nombreux que les acheteurs probables.

Hier, la foule était plus frémissante que jamais. Impatiente, anxieuse même, elle attendait la mise en vente de la pièce à sensation, si l'on peut dire! de cette fameuse *Salomé* qui depuis quelques jours nous a rappelé que sans une balle malencontreuse, après la bataille de Buzenval, en 1871, nous compterions parmi les nombreux chefs-d'œuvre de notre époque d'autres pages éblouissantes d'Henri Regnault, qui, mort à vingt-huit ans, au champ d'honneur, a laissé non seulement le souvenir d'un héros, mais aussi déjà la réputation d'un grand peintre.

De nombreux mécènes, désireux que cette belle œuvre pût rester dans notre grand musée national, promirent au Louvre de souscrire des sommes importantes pour l'aider à son acquisition.

La poussée américaine fut plus forte. Le budget à la disposition du Louvre ne lui permit pas de conserver à notre admiration cette œuvre. Après une chaude lutte à coups de billets de mille, il devait abandonner les enchères à 350.000 francs environ, laissant le champ libre à d'autres convoitises. Puis enfin à 480.000 francs, au milieu de protestations et de quelques coups de sifflet, la *Salomé* d'Henri Regnault était adjugée au représentant, dit-on, de quelque milliardaire américain.

Mais ne faudra-t-il pas quelque peu se consoler, lorsque l'on admirera au Louvre, qui pourra enfin s'en rendre acquéreur pour 270.000 francs, la captivante et prenante *Allée des Châtaigniers*, de Th. Rousseau! D'autres tableaux, et cela à juste titre, ont également donné lieu à des adjudications sensationnelles, entre autres la *Solitude*, par Corot, qui atteignit 350.000 francs : le *Mariage espagnol*, par Fortuny : 320.000 francs : l'*Assassinat de l'évêque de Liège* : 205.100 francs, etc. Après des prix semblables, on ne s'étonnera pas que la première vacation de la vente Carcano ait réalisé un produit de 2.760.950 francs. — C. P.

nt de IBRE PAROLE
sse :
:
ature :

La " Salomé " d'Henri Regnault
EST VENDUE A L'ETRANGER

Le fameux tableau d'Henri Regnault, « Salomé », tant convoité par les musées étrangers, a été mis en vente hier, à la galerie Georges Petit, où l'on dispersait aux enchères la collection de la marquise Landolfo Carcano.

Le chef-d'œuvre d'Henri Regnault, mis à prix 500,000 francs, a été acheté 488,000 francs par M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

Des amateurs français, qui voulaient garder le chef-d'œuvre à notre pays, avaient réuni jusqu'à hier 120.000 francs, mais cette somme, ajoutée au crédit voté par la commission des musées, est demeurée insuffisante.

Les « amis du Louvre » sont désolés de voir partir cette belle œuvre à l'étranger.

La déception générale ne saurait être compensée que par le retour, problématique, oh combien ! de la « Joconde ».

Extrait de
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

La « Salomé » est vendue

Malgré les efforts de personnalités qui avaient eu l'idée d'ouvrir une souscription pour aider le Louvre à acquérir l'éblouissante *Salomé* de Henri Regnault, notre musée n'a pu s'en rendre acquéreur ; l'enchère de 350.000 francs que son budget ne lui permettait pas de dépasser, a été amplement couverte par des marchands étrangers. Et, finalement, cette œuvre admirable, unique, s'en ira dans le pays des rois de l'or. Elle a été, en effet, adjugée à 480.000 francs à un antiquaire qui aurait agi, disait-on, pour le compte de quelque milliardaire américain.

Comme fiche de consolation, on a laissé au Louvre, qui l'a payée 270.000 francs, *l'Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau ; cette toile même, qui fut refusée au Salon de 1835, mais qui, depuis, triompha dans des collections privées et particulièrement à l'Exposition pour les orphelins d'Alsace et Lorraine qui eut lieu en 1874.

C'était déjà une réhabilitation due au grand paysagiste longtemps méconnu, et que le Louvre consacre aujourd'hui.

Parmi les autres principaux tableaux modernes de la collection Carcano, vendus hier également par Mᵉ Lair Dubreuil et Henri Baudoin, il nous faut mentionner deux Corot : la *Solitude* et le *Lac, effet du matin*, coins de nature apaisée imprégnés d'une émouvante poésie, dont on a donné, 350.000 francs pour le premier et 121.000 francs pour le second.

L'Assassinat de l'Evêque de Liège, page supérieurement tragique, de Eugène Delacroix, qui figura au Salon de 1831, poussé à 205.100 francs.

La *Leçon d'Equitation*, du même artiste, que l'on vit à l'Exposition Universelle de 1855, vendue 140.100 francs.

Le *Mariage espagnol*, de Fortuny, où circulent, à côté de la fiancée délicieusement jolie, des groupes de femmes aux beautés souriantes, s'est vendu 220.000 francs.

La *Mare dans la clairière*, de Jules Dupré, a fait 90.000 francs ; les *Vaches sous bois*, par Troyon, 53.000 francs ; le *Campement arabe*, par Fromentin, 68.000 francs ; le *Fumeur noir*, de Meissonier, 37.100 francs ; les *Confidences de l'amour*, de Diaz, 23.500 francs ; la *Vierge au baiser*, de Hébert, 23.000 francs.

Extrait de ÉCHO DE PARIS
Adresse :
Date : 31 MAI 191
Signature :

LA CURIOSITÉ

La collection Landolfo Carcano

Hier, Mᵉˢ Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Georges Petit et Durand-Ruel, commençaient, à la Galerie Georges Petit, la dispersion des tableaux modernes provenant de la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano.

La *Salomé*, achetée par M. Knœdler, pour la somme exagérée de 480,000 francs, a déçu les Amis du Louvre qui, de l'avis général, ont mieux fait d'acquérir, pour le prix très raisonnable de 270,000 francs, la magnifique *Allée de Châtaigniers* de Théodore Rousseau.

Cette première vacation a produit deux millions 760,950 francs.

Voici quelques prix d'enchères :

Paul Baudry, *Diane frappant l'Amour* : 16,000 fr. ; Léon Bonnat, *Pasqua Maria* : 11,800 fr. ; du même, *Mezzo Lajocco, Excellenza !* 20,500 fr. ; W. Bouguereau, *la Sœur aînée* : 10,100 fr. ; V. Brozik, *Présentation de Pétrarque et de Laure à l'empereur Charles IV à la cour du pape, à Avignon* : 9,000 francs.

Les beaux prix ont été évidemment aux extraordinaires chefs-d'œuvre de Corot. Ainsi :

La *Solitude* a été adjugée 350,000 fr., et le *Lac, effet du matin*, 121,000 ; la *Vague*, de Courbet : 19,000 fr. ; *Cours d'eau dans une prairie*, par Daubigny : 8,000 fr. ; l'*Assassinat de l'évêque de Liège*, par Eug. Delacroix : 205,100 fr. ; du même maître, *Intérieur d'une cour au Maroc* : 86,000 fr. ; du même encore, la *Leçon d'équitation* : 140,100 fr. ; les *Confidences de l'amour*, par Diaz : 23,500 fr. ; le *Mariage espagnol*, par Fortuny : 220,000 fr. ; la *Mare dans la clairière*, par Jules Dupré : 90,000 fr. ; d'Eugène Fromentin, le *Campement arabe* : 68,000 fr. ; la *Vierge au Baiser*, par Hébert : 23,000 fr. ; un prix inattendu, le *Portrait de la femme de l'architecte Gedon*, par W. Leibl : 140,000 fr. ; de Meissonier, le *Liseur rose* : 23,500 fr. ; le *Fumeur noir* : 37,100 fr. ; du même, *En Vedette* : 27,550 fr. ; *Vaches sous bois*, de Troyon : 53,000 fr. ; d'Alfred Stevens, *Rêverie* : 15,000 francs.

Aujourd'hui a lieu la deuxième vacation, qui comprendra les aquarelles et dessins modernes, sculptures, tableaux et dessins anciens.

JEAN DE CALDAIN.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La « Salomé » de Henri Regnault

IRA EN AMÉRIQUE

La vente des tableaux de la marquise Carcano a commencé hier après-midi à la Galerie Georges Petit.

Cette vente, qui doit durer trois jours, s'est effectuée en présence d'une affluence considérable.

Les premières toiles vendues n'ont pas atteint des chiffres bien élevés.

On attendait avec impatience la mise aux enchères de la *Salomé*, de Henri Regnault.

On sait qu'un certain nombre d'amateurs et la commission des musées nationaux avaient fourni des sommes importantes pour permettre au Musée du Louvre d'acquérir cette œuvre célèbre.

Les enchères commencent à 4 h. 1/4. Bien vite, la lutte est circonscrite entre le Musée du Louvre et un amateur américain, M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

A un peu plus de 400.000 francs, le Louvre abandonne et le tableau est adjugé pour 488.000 francs à M. Knœdler.

Des manifestations hostiles à l'Amérique se sont fait entendre, vite réprimées.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Carnet de l'Amateur

LES GRANDES VENTES. — La première vente Landolfo Carcano a attiré hier, à la Galerie Georges Petit, une foule considérable de curieux et d'amateurs. La Salomé d'Henri Regnault, qui devait aller au Louvre, ira en Amérique. M. Knœder s'en est rendu acquéreur au prix coquet de 480.000 fr. *L'Allée des Chataigniers*, de Théodore Rousseau, a été réclamée pour le compte de notre grand musée national : prix 270.000 fr. *L'Assassinat de l'évêque de Liège*, par Eugène Delacroix : 205.000 fr. *La Leçon d'équitation*, du même peintre : 140.000 fr. De Jules Dupré : *La Mare dans la clairière* (réclamé par M. Knœder) : 90.000 fr. *Le mariage espagnol*, par Mariano Fortuny : 220.000 fr.

Extrait de
Adresse :
Date : 1912
Signature :

La collection Landolfo Carcano sera dispersée la semaine prochaine

Le 31 mai et le 1ᵉʳ juin aura lieu, dans les galeries Georges Petit, la vente d'une très importante collection, celle de la marquise Landolfo Carcano.

Parmi les morceaux de la collection il faut citer deux toiles de premier ordre de Corot, œuvres célèbres. La *Solitude*, souvenir du Limousin, avait été achetée par Napoléon III pour l'impératrice, et le *Lac, effet du matin*, a été décrit par tous les historiens du peintre.

A côté de Corot : Courbet, avec la fameuse *Vague*, d'une si grande vigueur de coloris ; Daubigny, avec un limpide cours d'eau dans une prairie ; Théodore Rousseau, avec sa célèbre *Allée de châtaigniers* et son *Col de la Faucille*, d'une belle composition ; Troyon, avec les *Vaches sous bois*, qui feront un très beau prix ; les deux orientalistes Decamps et Fromentin.

Les étrangers sont également fort bien représentés dans cette collection. Fortuny figure avec son mariage espagnol et des copies de Goya.

La collection contient également une quarantaine de peintures anciennes, parmi lesquelles le portrait du prince de Conti par Lebrun, deux beaux portraits par François Miéris, le *Christ pleuré par les Saintes femmes*, de Rubens ; les *Parques*, de Jordaens ; *Caïn*, dramatique composition par Cuyp.

La collection Carcano comprend des porcelaines de Chine et de Saxe, des boîtes et des miniatures du temps de Louis XV et de Louis XVI. Toutes ces merveilles seront exposées les 28 et 29 mai.

Extrait de
Adresse :
Date : 28 MAI 1911
Signature :

GALERIE G. PETIT. — Collection de Mme la marquise L. Carcano. Exposition particulière de tableaux modernes et anciens, objets d'art et d'ameublement. Mᵉ Lair-Dubreuil et Baudoin.

Au Mans, Grande-Rue, collection Singher. Vente de sculptures en pierre, poutres sculptées, objets du moyen âge et de la Renaissance, décorant la maison de la Reine Bérengère. Mᵉ R. Bigeon, M. Lemon.

Extrait de
Adresse :
Date : 28 MAI 1912

LA COLLECTION
de la marquise Landolfo Carcano

Parmi les grandes collections parisiennes la collection de la marquise Landolfo Carcano, justement célèbre depuis longtemps, représente toute une époque ; et quand je dis une époque, je veux exprimer par là qu'aujourd'hui il serait impossible de la constituer, et surtout d'être tenté de la constituer des mêmes éléments. On y trouve en effet, à côté de tableaux anciens, de Rembrandt, de Rubens, de Véronèse, et d'autres maîtres dont je parlerai plus loin, à côté de dessins de Rosalba Carrera, de Poussin, de Prudhon, d'Hubert Robert, des œuvres modernes qui parlent des premières luttes de l'École de 1830, comme l'incomparable *Allée des Châtaigniers*, de Rousseau, qui fut refusée au Salon de 1835 et comme l'*Assassinat de l'évêque de Liège*, de Delacroix, qui était exposé au Salon de 1831 ; des heures qui marquent l'heure du triomphe de cette même école, comme les deux chefs-d'œuvre de Corot, *la Solitude*, du Salon de 1866, et *le Lac*, qui fut peint de 1865 à 1870, comme *les Confidences de l'Amour*, par Diaz, daté de 1856, comme l'œuvre célèbre de Fromentin, *Le Campement arabe*, du Salon de 1863 et les *Femmes au bain*, du même maître, du Salon de 1875 ; puis ce sont des œuvres qui marquent l'un des grands mouvements d'art du dernier tiers du dix-neuvième siècle, comme la *Salomé*, de Henri Regnault, *le Mariage espagnol*, de Fortuny, la *Pasqua Maria*, *le Petit Mendiant italien* et *la Vieille Femme d'Ustaritz*, de Bonnat, *Diane frappant l'Amour*, de Paul Baudry, *la Vierge au baiser*, de Hébert, *la Sœur aînée*, de Bouguereau, *la Vague*, de Courbet, *les Mères*, *le Torrent dans les Pyrénées*, et *les Océanides* de Gustave Doré, et d'autres encore que nous retrouverons plus loin ; il n'est pas jusqu'à l'heure contemporaine qui ne soit représentée, puisque, à côté du peintre allemand Wilhelm Leibl, auquel récemment le musée municipal de Cologne consacrait une salle entière, on verra *le Déjeuner des orphelines le jour de la première communion*, l'œuvre si simple et si noble pour laquelle le peintre Emile Renard obtint la médaille d'honneur au Salon de 1911.

Aussi, peut-on prévoir aujourd'hui, jour de l'Exposition particulière, à la Galerie Georges Petit, et demain, jour de l'Exposition publique, un succès retentissant et une admiration enthousiaste et méritée pour la collection de la marquise Landolfo Carcano. On en aura d'ailleurs la preuve concrète pendant les trois jours de vente, 30 et 31 mai et 1ᵉʳ juin, vente qui sera dirigée par Mᵉˢ Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés, pour les tableaux, de MM. Durand-Ruel, Georges Petit et Jules Féral, et pour les objets d'art, de MM. Mannheim : car la collection comprend aussi une somptueuse série d'objets d'art et d'ameublement très digne des tableaux dont elle complète la parure.

J'ai dit que la collection comprenait des tableaux anciens, et en tête de ce chapitre de l'art d'autrefois, il convient de citer le très beau *Portrait présumé de la sœur de Rembrandt*, que le maître immortel aurait peint vers 1635. C'est une œuvre célèbre que Smith a décrite et qui passa par les collections du baron Nagel Van Ampsen, de La Haye, et de San Donato, avant d'entrer dans la collection Carcano. Parmi les autres tableaux anciens, on sera arrêté par les *Portraits de Frans van Limborch et de sa femme*, deux peintures de tout premier ordre de Thomas de Keyser, par un *Caïn*, l'œuvre la plus saisissante et la plus admirable de Benjamin Cuyp, par le *Christ pleuré par les saintes femmes*, une page maîtresse de Rubens, par le *Portrait de la belle Nani*, de Véronèse, par *les Deux Sœurs*, une adorable et lumineuse ingénuité de Greuze, par *le Mariage païen*, de Raoux, qui était un des joyaux du cabinet du duc de Choiseul, en 1771, et par d'autres tableaux de F. Miéris, Brekelenkam, S. Ruysdaël, I. Van Ostade, Van Bloemen, Thomas Bosschaert, Duplessis, Francesco Forini, Grimoux, Jordaens, S. Ruysdaël, Lebrun, Théobald Michau, Nicolas Molenaer, Valdès Léal, etc.

Et j'arrive aux tableaux modernes ; je ne veux plus m'occuper des écoles auxquelles l'habitude rattache ces œuvres ; je veux les considérer isolément, parce qu'elles s'imposent par une beauté et une importance spéciales dans l'œuvre des peintres qui les ont créées. Corot, en effet, n'a jamais été plus complet que dans cette *Solitude* où la nature silencieuse et apaisée s'enveloppe d'une irrésistible émotion, non plus que dans ce souvenir de Ville-d'Avray, *le Lac, effet du matin* ; Delacroix n'a jamais été plus puissamment romantique et plus volontaire dans sa recherche de l'expression et de l'effet vrai que dans son *Assassinat de l'évêque de Liège* ; il n'a jamais été plus précis et plus juste, dans la vision intelligente qu'il eut de l'Orient, que dans son *Intérieur d'une cour au Maroc*, que dans sa *Leçon d'équitation*, que dans son *Portrait de chef arabe* ; il n'a jamais été plus tendre ni plus habile à reconstituer la vie d'après un texte que dans ses adieux poignants de *Roméo et Juliette*. Quant à Théodore Rousseau, déjà si curieux avec sa vue panoramique du *Col de la Faucille*, je ne crois pas qu'il ait rien créé de plus magnifiquement décoratif, ni de plus admirable comme vision de nature, que cette *Allée des Châtaigniers*, que cette voûte de frondaisons épaisses à travers lesquelles la caresse des clartés estivales fait papillonner comme des frissons blonds.

D'ailleurs, la collection est infiniment riche d'œuvres dont la révélation nous étonnerait, si elles n'étaient depuis longtemps célèbres. J'ai parlé plus haut des chefs-d'œuvre de Diaz et de Fromentin ; il faut y ajouter ceux de Decamps, la *Chasse à courre* et les *Murs d'une ville* ; de Daubigny, le *Cours d'eau dans une prairie* ; de Troyon, *Vaches sous bois* ; de Meissonier, le *Liseur rose*, le *Fumeur noir*, la *Vedette*, et d'autres œuvres encore de Bonnat, de Dauzats, de Nazon, de G. Boulanger, de Hébert, dont une *Nymphe dans le bois* accompagne la *Vierge au baiser*, si tendre douloureusement, de Jundt, de Jules Lefebvre, de Leibl, dont le *Portrait de femme* est d'une si magistrale exécution, de Madou, dont la virtuosité se double d'un esprit plein de verve, de Stevens, dont la *Rêverie* porte bien, ainsi que l'écrivait Camille Lemonnier, la naïveté dans le raffinement, de Antoine Vollon, plein de maîtrise, de Willems dont on peut relier la filiation aux Flamands intimes du seizième siècle, de Zamacoïs qui, malgré son existence fauchée en sa fleur, nous apparaît comme un maître, de Brozik aussi, qui fut un vrai peintre d'histoire à qui l'on ne rend point toujours justice, etc.

Et me voici devant la *Salomé*, de Regnault et le *Mariage espagnol*, de Fortuny. Un temps, après la mort tragique d'Henri Regnault, on ne pouvait regarder son œuvre sans qu'il se mêlât à cet examen une part de sentiment, l'immense regret qu'un génie naissant ait été abattu par une balle aveugle. Aujourd'hui, après quarante-deux ans, le regret n'est pas moindre, mais on peut étudier l'œuvre avec plus de sang-froid et l'on s'aperçoit que cette œuvre mérite toute l'admiration qui lui demeure attachée ; on a pu dire que c'était un morceau de bravoure, mais avec quelle splendeur, quelle jeunesse et quelle joie de peindre il fut jeté sur la toile ! Il semble bien que cette page qui passionne eut l'initiative de recherches de couleur et de lumière qui furent l'effort de toute une génération de peintres venus après Henri Regnault.

Quant à Fortuny, il apparaît dans la collection sous deux aspects qui vraiment le font connaître tout entier : il interprète deux pages glorieuses de Goya, et l'on va se disputer ces copies comme si elles étaient des œuvres initiales ; et il crée ce *Mariage espagnol* qui est bien l'œuvre la plus étourdissante de virtuosité qui se puisse imaginer. On devine, devant cette scène où nul détail n'est laissé au hasard que le peintre sentait en lui assez de verve spirituelle pour ne rien diminuer de l'intérêt de son œuvre en en poussant aussi loin la minutieuse exécution.

La collection ne pouvait pas ne pas compléter son chapitre de peintures modernes avec des dessins, des pastels et des aquarelles : aussi rencontrons-nous dans cette série des œuvres de tout premier plan comme l'admirable portrait de femme, *Pendant qu'il neige*, pastel de de Nittis ; le *Cavalier Louis XIII dormant*, aquarelle de Meissonier ; *les Laveuses*, un fusain de Lhermitte ; *le Temple*, dessin de Corot ; *la Bataille de Rocroi*, dessin de Bida ; *la Passerelle*, dessin de Jules Dupré ; *la Halte dans la forêt*, dessin de Th. Rousseau ; et d'autres, que je ne puis citer que d'un mot, de Bonnat, Bonvin, Daumier, Decamps, Baudry, Bastien Lepage, Bouguereau, Delacroix, Gustave Doré, Hébert, Mazerolle, Henri Monnier, Tassaert, Vollon, etc. ; enfin il convient de ne point passer sous silence trois œuvres de sculpture d'un intérêt primordial, *Marabout et Serpent*, groupe bronze de Frémiet, du Salon de 1893 et, du maître Auguste Rodin, une *Etude d'homme*, en bronze, et l'admirable *Tête de saint Jean-Baptiste après la décollation*, qui fut un des joyaux du Salon de 1887.

Telle est cette collection pour laquelle, pendant trois jours, les amateurs de l'Ancien et du Nouveau Monde vont se livrer à des batailles d'enchères qui, certainement, feront époque dans les annales de la curiosité.

Valemont.

Extrait de FIGARO
Adresse :
Date : 29 MAI 191
Signature :

A Travers Paris

Comme on vient de le lire dans l'article consacré à la collection de la marquise Landolfo Carcano, la *Salomé* de Henri Regnault va être présentée aux enchères publiques. A la pensée que cette œuvre pourrait être acquise par des amateurs étrangers et emportée hors de France, de nombreux amateurs d'art se sont émus.

Désireux de voir la *Salomé* placée dans la même salle que le fameux *Portrait du général Prim*, ils se sont concertés sur la façon dont ils pourraient contribuer à son acquisition. Bien qu'ils n'aient pas été avisés officiellement des intentions du Musée national, ils ont pensé qu'il suffirait de signaler le péril aux Amis du Louvre pour réunir une somme qui permettrait de surenchérir ; et ils ont eu raison.

Nous apprenons en effet que le baron Henri de Rothschild, informé de leur projet, a fait savoir qu'il était prêt, si un groupement intervenait pour que la *Salomé* soit acquise par le Louvre, à verser une contribution personnelle de trente mille francs.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

Collection de la marquise Landolfo Carcano.

La galerie de tableaux anciens et modernes de Mme la marquise Landolfo Carcano, qui va être vendue à la galerie Georges Petit les 30, 31 mai et samedi 1er juin par Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés de MM. Durand-Ruel, Georges Petit, Féral, est la plus importante vente de tableaux de la saison.

Deux journées d'exposition, les mardi 28 et mercredi 29 mai, nous permettront de voir ce qu'avait su réunir la marquise de Carcano. Alors qu'elle était Mme de Cassin (sous le Second Empire), la jeune femme suivait toutes les grandes ventes des collections célèbres. Aux vacations de la vente du prince Demidoff de San Donato, elle tint tête aux plus riches amateurs et leur ravit un Rembrandt, deux Miéris et un Rubens qui, dans quelques jours, vont repasser aux enchères et atteindre des prix certainement insoupçonnés il y a une quarantaine d'années.

L'idéal artistique de ce temps-là était très différent de celui que l'on professe de nos jours. Le plus grand mépris du XVIIIe siècle se rencontrait chez les acheteurs et l'on recherchait comme anciens, les maîtres hollandais, les flamands, les italiens, et comme modernes, des artistes passés de mode actuellement et ceux de l'école de 1830.

La marquise de Carcano ne se laissa jamais influencer par les tendances nouvelles, et sa collection se présente avec un cachet très original qui constitue une rétrospective de l'art impérial où se rencontrent des œuvres de Gustave Doré, Fortuny, Gallais, Hubert, Lefebvre, Hébert, Regnault, Nazon, Vollon, Willems, Meissonnier, Bonnat, avec les grands favoris de 1830 : Corot, Daubigny, Dupré, Delacroix, Decamps, Troyon, Rousseau, etc.

Des objets d'art, qui seront vendus à la dernière vacation avec l'assistance de MM. Mannheim, experts, ont été choisis avec goût; mais sont d'importance moindre, en comparaison des tableaux. Ils comprennent des porcelaines de Saxe et de Chine, des objets de vitrine, dont quelques belles boîtes du XVIIIe siècle, des jades, des bronzes, un beau surtout de table de l'époque empire, ayant appartenus à l'électeur de Saxe, et un salon empire, couvert en lampas, provenant de la famille Borghèse.

L. Maurice.

Extrait de 1ÈRE PAROLE
Adresse :
Date : 28 MAI 1912
Signature :

Journaux de ce matin

La « Salomé » de Henri Regnault

Du Gaulois :

L'exposition Carcano s'est ouverte hier, à h galerie Georges Petit, et toute la journée le mê Ne vœu s'est exprimé dans la même forme dans toutes les bouches : « Il faut que la « Sa omé » reste à la France. »

Extrait de TEMPS
Adresse : 5, Rue des Italiens, 5 - IXe
Date : 28 MAI 1912
Signature :

A propos du tableau de Henri Regnault « Salomé »

Un mouvement se dessine actuellement parmi les amateurs et grands collectionneurs pour permettre au musée du Louvre de se rendre acquéreur de la célèbre toile de Henri Regnault, la troublante *Salomé*, qui sera mise aux enchères, jeudi prochain, au cours de la vente Carcano. Dans un beau geste, le baron Henri de Rothschild s'est fait inscrire pour 30,000 francs en tête de la souscription qui a été ouverte; d'un autre côté Me Georges Petit, qui s'est chargé de centraliser les différentes offres, est déjà en possession d'une liste assez importante de généreux amateurs qui ont demandé à conserver l'anonymat. On n'attend plus, à l'heure actuelle, que la décision de la Société des amis du Louvre, que l'on espère voir figurer pour une grosse part dans cette souscription.

N° DE DÉBIT
Extrait de Evenement
Adresse : 18 Grange-Batelière
Date : 30 Mai 1912
Signature :
Exposition

× ×

Le conseil des musées nationaux, après s'être réuni hier matin dans la galerie Georges Petit en face de la *Salomé* d'Henri Regnault, a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition à la vente Carcano de la *Salomé* d'Henri Regnault.

Ajoutons que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat de cette belle pièce, s'élevaient à 120.000 francs hier matin.

N° DE DÉBIT
Extrait de EXCELSIOR
Adresse :
Date : 28 MAI 1912
Signature :
Exposition

GALERIE GEORGES PETIT

Collection de Mme la marquise Landolfo Carcano. Tableaux modernes et tableaux anc., objets d'art et d'ameubl. (Mes Lair-Dubreuil et Baudoin. MM. Durand-Ruel, Petit, Féral et Mannheim).

N° DE DÉBIT
Extrait de EXCELSIOR
Adresse :
Date : 28 MAI 1912
Signature :
Exposition : GALERIE GEORGES PETIT
Galerie G. Petit : Collect. de Mme la marquise Landolfo Carcano. Tabl. mod. et tabl. anc., objets d'art et d'ameubl. (Mes Lair-Dubreuil et Baudoin MM. Durand-Ruel, Petit, Féral et Mannheim).

N° DE DÉBIT
Extrait de Nouvelles
Adresse : 142 R Montmartre
Date : 30- 31 Mai 1912
Signature :

LE MONDE DES ARTS

LA « SALOMÉ » D'HENRI REGNAULT

La « Salomé » fit d'abord une simple étude que Regnault fit à l'Académie de France, à Rome, en 1868, d'après une jeune paysanne italienne, au type étrange, à la chevelure noire, abondante et crepue, qui devait certainement avoir dans les veines du sang bohémien.

Regnault la peignit se détachant sur une soie jaune chinoise qu'il avait achetée à l'Exposition de 1867, et qu'il exposa en partie au soleil pour lui faire obtenir des tons différents.

Cette étude finissait au-dessous des genoux et n'avait pas de nom ; elle ne fut baptisée « Salomé » que plus tard, l'œuvre une fois terminée au Maroc ; Regnault avait ajouté un morceau de toile à cette étude pour y ajouter le bas des jambes et les pieds.

L'étude était devenue un tableau.

Quand, en 1868, Regnault, ne rêvant que liberté, lumière et couleur, quitta l'Académie de France à Rome pour faire son premier voyage en Espagne et au Maroc, il confia à M. Prosper d'Epinay, son meilleur ami à Rome, ce que contenait son atelier de la villa Médicis, c'est-à-dire ses étoffes, ses selles orientales, ses armes et ses études. Parmi ces études se trouvait la petite « femme jaune », inachevée. Mr Prosper d'Epinay était, en outre, chargé de tous ses intérêts, d'où une correspondance toujours gaie et intéressante, qui commença en juin 1868 et qui finit le 3 août 1870.

Une fois en Espagne, et bientôt au Maroc, Regnault se trouva criblé de commandes ; mais il n'avait rien de fait ; il charge alors M. d'Epinay de lui vendre certaines de ses études, d'emprunter à un banquier et de lui expédier à Tanger sa petite « femme jaune » ; il l'achèvera de suite, en fera un tableau et l'expédiera à un marchand de Paris tout prêt à la lui bien payer.

ON MUTILE LE « MONUMENT AUX MORTS »

Extrait de Nouvelles
Adresse : 142 R. Montmartre
Date : 30- 31 Mai 1912

LA « SALOMÉ » S'EN VA EN AMERIQUE

La *Salomé* de Henri Regnault, mise à prix 500.000 francs, a été adjugée 480,000 francs à un Américain de New-York, M. Leeler.

Le Louvre avait poussé jusqu'à 400,000 fr.

Extrait de Nouvelles
Adresse : 142 R. Montmartre
Date : 30- 31 Mai 1912
Signature :
Exposition

LA VENTE CARCANO

Il a été procédé, cet après-midi, galerie Georges Petit, au milieu d'une énorme affluence d'amateurs, de marchands et de simples curieux, à la première vacation de la vente Carcano.

Consacrée aux tableaux modernes, cette première vacation a donné lieu à des enchères passionnées.

La vacation a commencé par les pièces de moindre importance : le *Philosophe*, par Ribot, a été poussé à 5,600 francs ; le *Vendredi saint à la Chapelle Sixtine*, par Bonnat, 4,000 francs ; *Judith*, par Gallais, 2,600 francs ; la *Charrette de paille*, par Vollon, 8,100 francs. On a payé 6,000 francs l'*Aiguière dorée*, par Vollon ; 8,000 francs la *Présentation de Pétrarque et de Laure à l'empereur Charles IV*, par Brozik ; le *Portrait de Bonnat*, par lui-même, 7,000 francs.

N° DE DÉBIT
Extrait de Nouvelles
Adresse : 142 R Montmartre
Date : 26-27 Mai 1912
Signature :

LES VENTES

LES VENTES PROCHAINES

Après les vacances de la Pentecôte recommenceront les grandes ventes qui vont sans discontinuer se dérouler presque jusqu'à la fin de juin. Mardi et mercredi sera exposée, salle Petit, la superbe collection de tableaux modernes et de tableaux anciens appartenant à la marquise de Landolfo-Carcano. Même une exposition privée réservée à quelques privilégiés en sera faite demain. La vente occupera trois vacations, jeudi, vendredi et samedi.

Le dimanche sera consacré à l'arrangement de la collection Doucet dans cette même salle, et sa dispersion, qui nécessitera quatre séances, sera chose faite le dimanche 9 juin.

La salle Petit recevant à cette date une autre destination, c'est à l'Hôtel Drouot, dans trois salles réunies, qu'aura lieu l'exposition et la vente d'une remarquable réunion d'objets d'art et d'ameublement du dix-huitième siècle.

Il y a notamment une grande horloge sur gaîne, époque Louis XIV, de l'atelier d'André-Charles Boulle, qui est une pièce très rare. Des pendules, candélabres, appliques et chenêts des époques Louis XV et Louis XVI, ainsi que des vases à montures anciennes. Il y a aussi des porcelaines de Chine anciennes, un beau biscuit de Sèvres de Le Riche, et quelques tapisseries des ateliers de Bruxelles et de Paris, époques Louis XIV et Régence.

Cette vente, après deux jours d'exposition, se fera le 14 juin, et le 15 aura lieu l'exposition particulière des antiquités égyptiennes, grecques et romaines de la collection J. P. Lambros, d'Athènes, et de celle de M. Giovanni Dattari, du Caire. Il y a là notamment de très beaux vases grecs et des bronzes remarquables.

En province. — Demain et mardi, les commissaires-priseurs du Mans procéderont à la vente des sculptures, grilles, bois sculptés, objets variés du moyen âge et de la Renaissance décorant la maison de la reine Bérengère.

A l'étranger. — Les 30 et 31 mai aura lieu, à Munich, la dispersion de la collection du professeur Holmberg.

Extrait de Nouvelles
Adresse : 142 R Montmartre
Date : 25-26 Mai 1912
Signature :

LE MONDE DES ARTS

LA COLLECTION LANDOLFO CARCANO SERA DISPERSÉE LA SEMAINE PROCHAINE

Le 31 mai et le 1er juin aura lieu, dans les galeries Georges Petit, la vente d'une très importante collection, celle de la marquise Landolfo Carcano.

Parmi les morceaux de la collection il faut citer deux toiles de premier ordre de Corot, œuvres célèbres. La *Solitude*, souvenir du Limousin, avait été achetée par Napoléon III pour l'impératrice, et le *Lac, effet du matin*, a été décrit par tous les historiens du peintre.

A côté de Corot : Courbet, avec la fameuse *Vague*, d'une si grande vigueur de coloris ; Daubigny, avec un limpide cours d'eau dans une prairie ; Théodore Rousseau, avec sa célèbre *Allée de châtaigniers* et son *Col de la Faucille*, d'une belle composition ; Troyon, avec les *Vaches sous bois*, qui feront un très beau prix ; les deux orientalistes Decamps et Fromentin.

Les étrangers sont également fort bien représentés dans cette collection. Fortuny figure avec son maringe espagnol et des scènes de Goya.

La collection contient également une quarantaine de peintures anciennes, parmi lesquelles le portrait du prince de Conti par Lebrun, deux beaux portraits par François Miéris, le *Christ pleuré par les Saintes femmes*, de Rubens ; les *Parques*, de Jordaens ; *Caïn*, dramatique composition par Cuyp.

La collection Carcano comprend des porcelaines de Chine et de Saxe, des boîtes et des miniatures du temps de Louis XV et de Louis XVI. Toutes ces merveilles seront exposées les 28 et 29 mai.

Extrait de MATIN
Adresse : 5, Rue Taitbout, 5, IXe
Date : 26 Mai 1912
Signature :
Exposition

Mardi et mercredi prochains aura lieu, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, l'exposition de la magnifique collection de Mme la marquise Landolfo Carcano, composée de tableaux modernes et anciens, d'objets d'art et d'ameublement. La vente en sera faite les 30, 31 mai et 1er juin par Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, MM. Durand-Ruel, Georges Petit, Féral et Mannheim.

Extrait de MATIN
Adresse : 5, Rue Taitbout, 5, IXe
Date : 30 Mai 1912
Signature :

Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin commencent aujourd'hui la vente de la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano. Des enchères sensationnelles vont consacrer le grand enthousiasme qui, durant l'exposition, s'est manifesté pour la *Salomé* d'Henri Regnault, les œuvres admirables des Fortuny, Corot, Delacroix, Th. Rousseau, etc. ; les pages dues aux maîtres anciens tels que Cuyp, Rembrandt, Rubens, Véronèse ; les précieux objets d'art et le somptueux salon Empire provenant de la famille Borghèse.

Extrait de MATIN
Adresse : 5, Rue Taitbout, 5, IXe
Date : 28 Mai 1912
Signature :

Collection de la marquise L. Carcano

Ainsi que nous l'avons signalé, cette collection, exposée aujourd'hui et demain *galerie Georges Petit*, y sera dispersée les 30, 31 mai et 1er juin, par Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin ; MM. Durand-Ruel, Georges Petit, Féral et Mannheim.

Mme la marquise Landolfo Carcano fut, dès le second Empire, l'une des plus fidèles habituées des grandes ventes où, avec un goût exquis et une très grande sagacité, elle savait reconnaître et disputer les œuvres de tout premier ordre ; sa collection nous rappelle donc notamment l'idéal artistique du second Empire.

Ainsi y trouve-t-on, au milieu d'œuvres de favoris du jour, de remarquables pages d'artistes que la mode capricieuse nous fait délaisser : l'admirable *Salomé* d'Henri Regnault; le *Mariage espagnol*, par Fortuny; des G. Doré, des Meissonier voisinent avec la *Solitude*, le *Lac effet du matin* et d'autres merveilleux Corot; les *Confidences de l'amour*, par Diaz ; l'*Assassinat de l'évêque de Liège*, de Delacroix; des Daubigny, des Fromentin, des Th. Rousseau, etc.

Quant aux tableaux anciens, ils y sont représentés par des œuvres capitales des plus grands maîtres : le *Portrait de la sœur de Rembrandt*, peint par le puissant maître en 1633 ; le *Christ pleuré par les saintes femmes*, par Rubens ; le *Portrait de la belle Nani*, par Véronèse ; d'admirables Cuyp, Van Ostade, Ruysdael ; les *Deux sœurs*, par Greuze, etc.

Enfin cette magnifique collection se complète de dessins, de porcelaines rares, de délicieux objets de vitrine, d'émaux, de meubles, dont un somptueux salon Empire provenant de la famille Borghèse.

Extrait de MATIN
Adresse : 5, Rue Taitbout, 5, IXe
Date : 29 Mai 1912
Signature :

POUR LA " SALOMÉ " D'HENRI REGNAULT AU LOUVRE

Le Gaulois : Carcano

Comme il était facile de le prévoir, l'idée d'une souscription destinée à faire entrer au musée du Louvre la *Salomé* d'Henri Regnault a été accueillie partout avec la plus grande faveur. Cette idée avait, dès la première heure, rencontré dans la presse, notamment au *New-York Herald*, au *Figaro*, au *Temps* et à l'*Eclair*, la plus chaleureuse sympathie. Collectionneurs, amis fervents du Louvre, marchands de tableaux, etc., tout le monde s'est accordé sur la nécessité qu'il y a d'empêcher ce chef-d'œuvre de la jeune école française de quitter notre pays.

Il ne nous est pas permis encore de citer des noms et des chiffres, mais en attendant que nous puissions les publier, nous pouvons, dès aujourd'hui, annoncer que grâce à l'active intervention de hautes personnalités mondaines, qui ont bien voulu se charger de diriger les efforts de tous, on pourra affronter les enchères demain jeudi avec tous les avantages, si même d'ici là n'intervient pas quelque solution plus heureuse que nous souhaitons de grand cœur.

Extrait de MATIN
Adresse : 5, Rue Taitbout, 5, IXe
Date : 30 Mai 1912
Signature :

LA « SALOMÉ » DE HENRI REGNAULT AU LOUVRE

Du Gaulois :

Il est permis de penser que, aujourd'hui même, la *Salomé* de Henri Regnault appartiendra à la France et que le public sera admis à la voir prochainement au musée du Louvre. Suivant le beau mouvement patriotique qui s'est manifesté dès le premier jour, le conseil des musées nationaux, dans sa séance d'hier, a voté une somme importante qui, s'ajoutant à la souscription dont nous avons parlé, permettra d'aller aux enchères avec toutes chances de succès.

Le montant de la souscription s'élevait hier à la somme de 170.000 francs. Et de nouvelles adhésions sont annoncées.

Le baron Henri de Rothschild, qui s'était spontanément manifesté par un don de 30.000 francs, s'est rendu hier à l'exposition Carcano et après avoir revu la *Salomé*, il a dit à M. Georges Petit :

— Veuillez porter ma contribution personnelle de 30 à 50.000 francs.

La presse a été unanime à déclarer que la *Salomé* devait entrer au Louvre. Parmi ceux qui ont le plus fermement soutenu ce sentiment patriotique, il convient de nommer M de Ricci, dont l'énergique appui a heureusement secondé, dans le *Gil Blas*, les initiateurs de ce mouvement.

Il convient enfin de souligner la manifestation des Amis du Louvre. Nous sommes informés par son distingué président, M. Raymond Kœchlin, qu'une première somme de 30.000 fr. est mise, par deux souscripteurs, à la disposition du comité de souscription.

N° DE DÉBIT

Extrait de Le Figaro

Adresse : 26 Rue de Richelieu

Date : 29 Mai 1912

Signature :

Exposition

Un mouvement se dessine actuellement parmi les amateurs et grands collectionneurs pour permettre au musée du Louvre de se rendre acquéreur de la célèbre toile de Henri Regnault, la troublante *Salomé*, qui sera mise aux enchères, jeudi prochain, au cours de la vente Carcano. Dans un beau geste, le baron Henri de Rothschild s'est fait inscrire pour 30.000 francs en tête de la souscription qui a été ouverte; d'un autre côté, Me Georges Petit, qui s'est chargé de centraliser les différentes offres, est déjà en possession d'une liste assez importante de généreux amateurs qui ont demandé à conserver l'anonymat. On n'attend plus, à l'heure actuelle, que la décision de la Société des amis du Louvre, que l'on espère voir figurer pour une grosse part dans cette souscription.

Extrait de Gouvernement

Adresse : 3 rue Grange Batelière

Date : 29 Mai 1912

Signature :

Exposition

Un mouvement se dessine actuellement parmi les amateurs et grands collectionneurs pour permettre au musée du Louvre de se rendre acquéreur de la célèbre toile de Henri Regnault, la troublante *Salomé*, qui sera mise aux enchères, jeudi prochain, au cours de la vente Carcano. Dans un beau geste, le baron Henri de Rothschild s'est fait inscrire pour 30.000 francs en tête de la souscription qui a été ouverte; d'un autre côté, Me Georges Petit, qui s'est chargé de centraliser les différentes offres, est déjà en possession d'une liste assez importante de généreux amateurs qui ont demandé à conserver l'anonymat. On n'attend plus, à l'heure actuelle, que la décision de la Société des amis du Louvre, que l'on espère voir figurer pour une grosse part dans cette souscription.

Extrait de TEMPS

Adresse : 5 R. des Italiens, 5 (IXe)

Date : 31 Mai 1912

Signature :

Exposition

La vente Carcano

On a procédé cet après-midi, galerie Georges Petit, au milieu d'une énorme affluence d'amateurs, de marchands et de simples curieux, à la première vacation de la vente Carcano.

Consacrée aux tableaux modernes, cette première vacation a donné lieu à des enchères passionnées.

La vacation a commencé par les pièces de moindre importance : le *Philosophe*, par Ribot, a été poussé à 5,600 francs; le *Vendredi saint à la Chapelle-Sixtine*, par Bonnat, 4,000 francs; *Judith*, par Gallais, 2,600 francs; la *Charrette de paille*, par Vollon, 8,100 francs. On a payé 6,000 francs l'*Aiguière dorée*, par Vollon; 8,000 francs la *Présentation de Pétrarque et de Laure à l'empereur Charles IV*, par Brozik; le *Portrait de Bonnat*, par lui-même, 7,000 francs.

Extrait de RADICAL

Adresse : 158, Rue Montmartre, 158, IIe

Date : 28 Mai 1912

Signature :

La collection Landolfo Carcano sera dispersée la semaine prochaine

Le 31 mai et le 1er juin aura lieu, dans les galeries Georges Petit, la vente d'une très importante collection, celle de la marquise Landolfo Carcano.

Parmi les morceaux de la collection il faut citer deux toiles de premier ordre de Corot, œuvres célèbres. La *Solitude*, souvenir du Limousin, avait été achetée par Napoléon III pour l'impératrice, et le *Lac*, effet du matin, a été décrit par tous les historiens du peintre.

A côté de Corot : Courbet, avec la fameuse *Vague*, d'une si grande vigueur de coloris ; Daubigny, avec un limpide cours d'eau dans une prairie ; Théodore Rousseau, avec sa célèbre *Allée de châtaigniers* et son *Col de la Faucille*, d'une belle composition ; Troyon, avec les *Vaches sous bois*, qui feront un très beau prix ; les deux orientalistes Decamps et Fromentin.

Les étrangers sont également fort bien représentés dans cette collection. Fortuny figure avec son mariage espagnol et des copies de Goya.

La collection contient également une quarantaine de peintures anciennes, parmi lesquelles le portrait du prince de Conti par Lebrun, deux beaux portraits par François Mièris, le *Christ pleuré par les Saintes femmes*, de Rubens ; les *Parques*, de Jordaens ; *Caïn*, dramatique composition par Cuyp.

La collection Carcano comprend des porcelaines de Chine et de Saxe, des boîtes et des miniatures du temps de Louis XV et de Louis XVI. Toutes ces merveilles seront exposées les 28 et 29 mai.

Extrait de Paris Midi

Adresse : 5 R. de Beaujolais

Date : 30 Mai 1912

Signature :

Exposition

LA CURIOSITÉ

Ce qu'on vendra aujourd'hui à la galerie Petit

C'est aujourd'hui que sera dispersée, à Paris, l'une des plus grosses collections de l'année : celle de la marquise de Carcano, qui contient un certain nombre d'œuvres capitales et dont le total atteindra, dit-on, 4 à 5 millions. Plusieurs tableaux, en effet, peuvent, dès maintenant, être considérés comme devant dépasser 4 et 500.000 fr. Tel le admeux morceau d'Henri Regnault : *Salomé*, que nombre d'amateurs voudraient — et c'est justice — faire entrer au Louvre. Une souscription a réuni dans ce but des sommes importantes, qui s'ajouteront à la somme que le Conseil des Musées destine à cet achat. Toutefois, *nous craignons* fort que les enchères montent trop haut, et que le *tableau ne reste pas dans nos collections*. Si belle que soit cette œuvre, on s'est peut-être un peu trop hypnotisé sur elle. N'oublions pas, en effet, le maître de Regnault, l'étincelant Fortuny, présent avec des œuvres fameuses et, particulièrement, avec le *Mariage espagnol*, qui fut payé 200.000 francs par la marquise de Carcano.

Et cet admirable Rousseau, représentant une allée de châtaigniers qui, selon moi, devrait atteindre 200.000 fr., — œuvre qui s'égale aux plus belles pages du paysagisme français ?

Les Corot, eux aussi, sont parmi les plus parfaits qu'il m'ait été donné de voir. Quoique la *Solitude* soit le plus important par les dimensions, j'aime mieux le *Lac*, qui nous offre une plus grande délicatesse de touche. Nous verrons là une enchère d'un demi-million à peu près. Delacroix et Fromentin voisinent avec des œuvres également de premier ordre. *L'Assassinat de l'évêque de Liège*, par Delacroix, mériterait les prix les plus élevés, et jamais Fromentin ne signa pages plus délicates que les divers tableaux de la collection Carcano. Parmi les étrangers, un portrait de femme par Leibl, notamment, lui aussi, un grand succès.

Du côté des anciens, le morceau le plus important est une petite tête, *Portrait de la sœur de Rembrandt*, peint vers 1633, et ayant fait partie de la collection San-Donato. M. Féral, l'expert, escompte pour ce tableau un prix très élevé. — H. P.

Extrait de Autorité

Adresse : 45 R. Taitbout

Date : 28 Mai 1912

Signature :

Exposition

POUR LA « SALOMÉ » D'HENRI REGNAULT AU LOUVRE

Du Gaulois :

Comme il était facile de le prévoir, l'idée d'une souscription destinée à faire entrer au musée du Louvre la *Salomé* d'Henri Regnault a été accueillie partout avec la plus grande faveur. Cette idée avait, dès la première heure, rencontré dans la presse, notamment au *New-York Herald*, au *Figaro*, au *Temps*, à l'*Autorité* et à l'*Eclair*, la plus chaleureuse sympathie. Collectionneurs, amis fervents du Louvre, marchands de tableaux, etc., toute le monde s'est accordé sur la nécessité qu'il y a d'empêcher ce chef-d'œuvre de la jeune Ecole française de quitter notre pays.

Extrait de PETITE RÉPUBLIQUE

Adresse : 111, Rue Réaumur, 111, IIe

Date : 30 Mai 1912

Signature :

Exposition

Le conseil des musées nationaux, après s'être réuni hier matin dans la galerie Georges Petit en face de la « Salomé » d'Henri Regnault, a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition à la vente Carcano de la « Salomé » d'Henri Regnault.

Ajoutons que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat de cette belle pièce, s'élevaient à 120,000 francs hier matin.

Extrait de TEMPS

Adresse : 5 R. des Italiens, 5 (IXe)

Date : 31 Mai 1912

Signature :

La « Salomé » d'Henri Regnault et le conseil des musées nationaux

Le conseil des musées nationaux, après s'être réuni ce matin dans la galerie Georges Petit en face de la *Salomé* d'Henri Regnault, a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition à la vente Carcano de la *Salomé* d'Henri Regnault.

Ajoutons que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat de cette belle pièce, s'élevaient à 120,000 francs ce matin.

Extrait de TEMPS

Adresse : 5 R. des Italiens, 5 (IXe)

Date : 31 Mai 1912

Signature :

Les grandes ventes

LA COLLECTION DE LA MARQUISE CARCANO

On expose mardi et mercredi, galerie Georges Petit, on y met en vente jeudi, vendredi et samedi, par le ministère de Me Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Féral et Mannheim, une collection bien connue du public pour avoir été exposée, il y a quinze ans, au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance, dans le même local où elle va être mise aux enchères : la collection de la marquise Landolfo Carcano. Des tableaux modernes et anciens, des objets d'art et d'ameublement la composent.

On se trouvera, dans la série des tableaux modernes, en présence des noms les plus illustres. C'est Théodore Rousseau et son merveilleux panorama du *Col de la Faucille*, qu'une pièce célèbre, l'*Allée des châtaigniers*, accompagne. Des collections fameuses ont possédé tour à tour cet austère chef-d'œuvre. Acheté en 1840 par les Perier, il a passé ensuite par les mains des Worms de Romilly et des Khalil bey.

Corot vient ensuite, avec deux paysages d'une majesté sereine, la *Solitude* (souvenir du Limousin) et le *Lac, effet du matin*. Delacroix est représenté par une page dramatique et poignante, qui a fait partie des collections de la duchesse d'Orléans, Villot et Khalil bey. l'*Assassinat de l'évêque de Liège;* par son *Roméo et Juliette*, et par une série de souvenirs africains, la *Leçon d'équitation*, l'*Intérieur d'une cour au Maroc* et un *Chef arabe*. D'Henri Regnault, une admirable toile, prodigieuse de vie et de couleur, dont on s'émerveillera comme les contemporains s'en émerveillèrent quand elle parut au Salon, l'inoubliable et fameuse *Salomé;* de Daubigny, un *Cours d'eau dans une prairie;* de Jules Dupré, la *Mare dans la clairière;* de Troyon, des *Vaches sous bois;* de Decamps, la *Chasse à courre* et les *Murs d'une ville*.

On aura plaisir à revoir un portrait de jeune fille, la *Sœur aînée*, par Bouguereau; les *Confidences de l'amour* et la *Solitude*, par Diaz; la *Vague*, de Courbet; la *Diane frappant l'Amour*, de Baudry; la *Pasqua Maria*, le *Mezzo bajocco*, la *Vieille femme d'Ustaritz*, le *Vendredi saint à la chapelle Sixtine*, la *Fillette endormie* et le *Repos*, de Bonnat. Les *Mères*, les *Océanides*, le *Torrent dans les Pyrénées*, de Gustave Doré; le chef-d'œuvre de Fortuny, ce *Mariage espagnol*, non moins célèbre à son apparition que la *Salomé* de Regnault, le *Portrait du peintre Bayeu*, par le même artiste, et son extraordinaire copie du portrait de la *Reine Maria Luica* et de ses deux enfants, par Louis-Michel Van Loo; des souvenirs d'Orient : le *Campement arabe*, la *Tour*, les *Femmes arabes au bain*, par Eugène Fromentin.

Trois Meissonier figurent dans cet ensemble, le *Liseur rose* et le *Fumeur noir*, deux chefs-d'œuvre, et une silhouette militaire, *En vedette;* un Emile Renard, le *Déjeuner des orphelines le jour de la première communion*, qui valut la médaille d'honneur du Salon à l'artiste; un *Petit musicien*, une *Vierge au baiser*, et une *Nymphe*, d'Ernest Hébert; le *Réveil de Diane*, de Jules Lefebvre; un merveilleux portrait du Bavarois Leibl; une *Rêverie*, d'Alfred Stevens, une autre de Zamacois, et de superbes natures mortes de Vollon, parmi lesquels l'*Aiguière dorée*, accompagnées de vigoureux paysages du même maître.

La collection des tableaux modernes se complète d'une suite d'aquarelles et de dessins, où l'on relève les noms de Corot, de Delacroix, de Daumier, de Th. Rousseau, de Bonvin, de G. Doré, de Dupré, de Fortuny, de Lhermitte, de Meissonier, de Nittis et de Rico.

Aux sculptures, trois pièces seulement, mais des pièces maîtresses, le *Marabout et le serpent*, de Frémiet ; une *Tête de saint Jean-Baptiste* en marbre et une puissante étude d'homme en bronze, par Rodin.

Quelques importants tableaux anciens s'ajoutent aux œuvres modernes : une adorable composition de Greuze, les *Deux sœurs*, traitée dans un effet de lumière dorée de la séduction la plus rare ; un Rembrandt de 1633, le *Portrait présumé de la sœur de l'artiste* ; un Rubens, le *Christ pleuré par les saintes femmes* ; le *Portrait de la belle Noni*, par Véronèse; un remarquable *Caïn*, de Benjamin Cuyp; deux beaux portraits d'homme et de femme, par Th. de Keyser ; un Jordaens, les *Parques* ; un paysage de Ruysdaël, le *Quai au bord d'un canal* ; des *Mendiants à la porte de l'auberge*, par Isaac Van Ostade.

La série des objets d'art et d'ameublement contient bon nombre de pièces d'exception : parmi les porcelaines, une potiche en vieux chine, d'époque Kien-Lung, à décor de rinceaux fleuris et de paysage ; parmi les objets de vitrine, une boîte d'époque Louis XV, montée à cage, décorée de panneaux de nacre gravée ; une boîte en or de couleur ciselé, du dix-huitième siècle, poinçonnée par la ville de Cassel ; une boîte ovale en or émaillé, avec médaillon peint sur émail, portant le poinçon de Clavel ; une boîte ronde décorée en vert au vernis, d'époque Louis XVI, avec couvercle orné d'un portrait de jeune femme en miniature ; des jades et des émaux cloisonnés de toute beauté ; des objets variés ; une importante pendule en bronze doré, du temps de Louis XV, ornée de groupes en vieux saxe, et dont le cadran est signé : Gudin le Jeune ; un grand surtout de table en bronze doré, d'époque Empire, ayant appartenu à Frédéric-Guillaume, prince électeur de Hesse; un mobilier de salon provenant de la famille Borghèse, composé d'un canapé et de neuf fauteuils en bois sculpté et doré, d'époque Empire, couverts de lampas vert à dessin de couronnes de laurier.

Tel est l'ensemble de cette précieuse et riche collection où chaque catégorie contient des chefs-d'œuvre et où foisonnent les pièces de haut goût.

Extrait de ECHO DE PARIS

Adresse : 14, Rue Drouot, 14, IXe

Date : 30 Mai 1912

Signature :

Aujourd'hui, à la Galerie Georges Petit, Me Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim, disperseront la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano.

Extrait de

Adresse :

Date : 29 Mai 1912

Galerie Georges Petit

Collection de Mme la marquise Landolfo Carcano. — Exposition de tableaux modernes, aquarelles, dessins, pastels, bronzes de Rodin et de Fremiet, tableaux anciens, œuvres de Rembrandt, Rubens, Véronèse, etc., dessins anciens, objets d'art et d'ameublement, porcelaines, objets de vitrine, surtout de table et salon Empire. Vente du 30 mai au 1er juin. (Me Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, MM. G. Petit, Féral et Mannheim.)

Extrait de ECHO DE PARIS

Adresse :

Date : 30 Mai 1912

Signature :

La *Salomé* d'Henri Regnault.

Le conseil des musées nationaux s'est réuni, hier matin, dans la Galerie Georges Petit, en face de la *Salomé*, et a décidé de mettre une somme, dont il ne veut pas faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition, à la vente Carcano, du chef-d'œuvre d'Henri Regnault. Il est bon d'ajouter que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat de cette belle pièce s'élevaient, hier, à 120,000 francs ; le baron H. de Rothschild figure dans cette somme pour 30,000 francs.

Tout le monde est d'accord sur la nécessité qu'il y a d'empêcher ce chef-d'œuvre de la jeune Ecole française de quitter notre pays.

Extrait de ECHO DE PARIS

Adresse :

Date : 30 Mai 1912

Signature :

LA CURIOSITÉ

Hier, Me André Desvouges, assisté de Me Loys Delteil, vendait à la salle 11 de l'Hôtel Drouot, des estampes. Parmi les gros prix d'enchères, j'ai noté :

Les *Heures du jour*, par E. de Ghendt, d'après Baudoin, quatre pièces : 490 fr. ; le Cruz au fromage, par Dupin, d'après J.-B. Chardin : 600 fr. ; Galerie des modes et costumes français : 3,105 fr. ; Heur et Malheur ou la Cruche cassée, épreuve en couleurs de Debucourt : 2,500 fr. ; le Compliment et la Fête de grand'maman, deux pièces par Debucourt : 1,500 fr. ; la Promenade publique, du même, épreuve en couleurs : 3,350 francs ; l'Accueil gracieux et l'Amant écouté, d'après J.-B. Huet : 1,000 fr. ; le Colin-Maillard, épreuve en couleurs de Le Cœur : 1,800 fr.

⁂

A la salle 7, Me Huguet, suppléant Me Desvouges, vendait, avec M. Henri Leclerc, les livres provenant de la bibliothèque de M. C. Bernond. A cette première vacation, j'ai retenu les quelques prix que voici :

Les Misères de la guerre, par Jacques Callot : 600 fr. ; les Délices de Versailles, recueil de 212 pl. : 1,300 fr. ; les Fables de La Fontaine, édition de l'an IV (1796), 6 volumes : 430 fr. ; La Fontaine, suite complète de 30 figures de Fragonard pour les Contes, Paris (1795), Didot : 580 fr. ; Œuvres de Molière, Paris, édition de 1734, 6 volumes : 1,800 fr.

⁂

Me Lair-Dubreuil, assisté de MM. Paulme et B. Lasquin, terminait, hier, à la salle 6, une vente de meubles, sièges anciens, tableaux, bronzes et tapisseries, sur un total de 82,000 francs, dont je rendrai compte demain.

⁂

Les commissaires priseurs du Mans, assistés de Me Bignon et de M. Henri Leman, expert, ont procédé, lundi et mardi, dans j'ai retenu le quelques prix que voici :

la vente des dernières collections réunies par M. Adolphe Singher dans ce curieux logis historique.

Les objets mis aux enchères comprenaient surtout des statues anciennes en bois ou en pierre, des colonnettes, des poutrelles, etc. La vacation du 27 a atteint le chiffre de 46,000 francs; celle du 28, environ 16,000 fr. Parmi les objets qui ont obtenu les prix les plus élevés, citons une grosse poutre sculptée du XVe siècle, offrant sur une de ses faces une série d'admirables bas-reliefs rappelant les scènes de la vie du Christ, sur l'autre face les scènes de la vie de la Vierge. Elle a été adjugée pour 10,000 francs à M. Leman. Une margelle de puits, du XVe siècle également, a trouvé preneur à 3,405 fr. Une grille, en fer forgé, du XVIe siècle, de travail espagnol, a été adjugée à 209 fr. Le musée du Mans a acquis pour 3,000 francs d'antiquités.

JEAN DE CALDAIN.

Aujourd'hui à l'Hôtel Drouot

Salle 7. — Bibliothèque Ch. Bernond. — Vente de livres modernes et anciens, livres illustrés, éditions originales. (Me André Desvouges, M. Leclerc.)

Salle 8. — Collection de M. X... — Exposition d'anciennes porcelaines de Saxe, porcelaines diverses, faïences, grès. (Me Lair-Dubreuil, MM. Paulme et Lasquin.)

Salle 9. — Collection de feu M. Jean Dollfus. — Vente d'estampes anciennes, caricatures, scènes de mœurs, estampes japonaises, livres illustrés. (Me André Desvouges, MM. Léo Delteil, Le Corbeiller et A. Portier.)

Salle 10. — Collection de S. Exc. M. Manzi. — Vente de gardes de sabres, kotzukas, estampes japonaises, peintures, livres illustrés. (Me Lair-Dubreuil, M. Portier.)

Galerie Georges Petit

Collection de Mme la marquise Landolfo Carcano. — Vente de tableaux modernes, de 1 à 89 : œuvres de Baudry, Bonnat, Bouguereau, Corot, Courbet, Daubigny, Diaz, Hébert, Lefebvre, Meissonier, Rousseau, Stevens, Troyon, Vollon, etc. (Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, MM. Durand-Ruel, G. Petit et Féral.)

Extrait de ...
Adresse : ...
Date : 30 Mai 1912
Signature : ...
Exposition ...

Carnet de l'Amateur

LES GRANDES VENTES. — Les grandes ventes et les expositions d'art qui ont lieu en divers endroits détournent quelque peu l'attention de l'Hôtel Drouot. La très grosse réclame et le bruit fait autour de la collection Carcano ont attiré hier à la galerie Georges Petit un public nombreux. On se pressait naturellement autour du portrait de femme représentant, à ce qu'il paraît, la sœur de Rembrandt. Ce portrait me paraît bien supérieur à l'œuvre très médiocre du même peintre (*Femme plumant un poulet*) vendu récemment à l'Hôtel Drouot.

Le *Christ pleuré par les saintes femmes*, par P. Rubens, est une belle et noble composition, vraiment digne de ce maître. Malheureusement elle paraît avoir beaucoup souffert du temps et a subi certaines restaurations.

C'est assurément une page intéressante et curieuse de l'auteur des Noces de Cana que ce *Portrait de la belle Nani*. Thomas de Kayser se révèle ici grand portraitiste et justifie la grande réputation dont il jouit actuellement en Allemagne ; son portrait de Gertrude de Bisschoff est un pur chef-d'œuvre. Je n'aime guère, par contre, *Les deux sœurs*, de Greuze, le dessin m'en semble faible et le coloris déplaisant. *L'allée des châtaigniers* de Théodore Rousseau, est une œuvre plus forte qu'agréable.

De la Salomé d'Henri Regnault je dirai que c'est une œuvre charmante, sans plus. Le *Campement arabe*, de Fromentin, est une page remarquable et capitale : les deux admirables chevaux du premier plan, le groupe des hommes roulés dans leurs burnous auprès d'un feu à demi éteint, la lumière pâlie et assombrie du ciel, le mystère paisible et poétique de cette nuit d'Orient, tout enchante et ravit ; Fromentin se révèle dans cette toile, excellent peintre et grand poète, je voudrais que l'État fît l'acquisition de cette œuvre excellente de l'auteur des *Grands maîtres d'autrefois*.

La *Leçon d'équitation*, par Eugène Delacroix, est digne de ce maître puissant. *La vague*, de Gustave Courbet, est une œuvre forte et robuste. Voici encore des aquarelles charmantes de Madeleine Lemaire, et puis des dessins de Daumier, Decamps, de Gustave Doré, etc. — J. ET P. MERIGNAC.

N° DE DÉPÔT
Extrait de Intransigeant
Adresse : 18 R. du 4 Septembre
Date : 31 Mai 1912
Signature : ...
Exposition ...

* Les premières enchères de la vente Carcano ont fortement déçu certains amateurs. Les bas prix auxquels ont été vendues certaines toiles sont assez surprenants. Est-ce que les amateurs se réservent seulement pour le dix-huitième siècle, et ne veulent plus de l'école 1830, et en général des peitures du siècle dernier ? On dit que les Meissonier de la collection seront vendus à des prix dérisoires. Un tableau célèbre de Fortuny, *l'Escalier*, qui eut jadis une si grande vogue, s'est donné pour 2.300 francs, c'est-à-dire pour rien...

Extrait de ECHO DE PARIS
Adresse : ...
Date : 19 Mai 1912
Signature : ...
Exposition ...

* *

Très prochainement, Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim, disperseront l'importante collection de tableaux appartenant à Mme la marquise Landolfo Carcano et dont la vente, par suite de départ, aura lieu à la Galerie Georges Petit, les jeudi 30, vendredi 31 mai et samedi 1er juin.

On sait qu'il y aura exposition particulière le mardi 28 et publique le 29 mai.

LE NAIN JAUNE.

Extrait de PATRIE
Adresse : 14, Rue Montmartre, 144, Il°
Date : 28 MAI 1912
Signature : ...

La "Salomé" d'Henri Regnault

IRA-T-ELLE AU LOUVRE OU A L'ÉTRANGER ?

Dans deux jours, doit être vendue, aux enchères publiques, la *Salomé*, l'une des plus belles œuvres d'Henri Regnault, qui appartenait à la collection de la marquise Landolfo Carcano.

De nombreux amateurs d'arts se sont émus, à la pensée que le chef-d'œuvre pourrait être acquis par un étranger et quitter la France. Ils ont fait appel aux amis du Musée du Louvre et espèrent pouvoir réunir une somme suffisante pour offrir le tableau au Louvre. Une personnalité financière aurait, dit-on, mis pour sa part une somme de trente mille francs à la disposition de ce groupement.

N° DE DÉPÔT
Extrait de PATRIE
Adresse : 14, Rue Montmartre, 144, Il°
Date : 27 MAI 1912
Signature : ...

NOTES D'UN EXPERT

Vente de Mme la marquise Landolfo Carcano

Le catalogue de la vente Carcano comprend 272 numéros.

Les experts pour les tableaux sont : MM. Durand Ruel, Georges Petit, Jules Féral.

Experts pour les objets d'art : MM. Mannheim.

Nous extrayons du catalogue les « vedettes » suivantes : Tableaux modernes par Baudry, Bonnat, Bouguereau, Brozik, Corot, Courbet, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, Gustave Doré, Dupré, Fortuny, Fromentin, Gallait, Hébert, Lefebvre, Leibl, Meissonier, Regnault, Renard, Rousseau, Stevens, Troyon, Vollon.

Sculptures de Rodin et de Frémiet.

Tableaux anciens : œuvres de Rembrandt, Rubens, P. Véronèse, G. Brekelenkam, B. Cuyp, J.-B. Greuze, Th. de Keyser, F. Miéris, S. Van Ostade, J. Recoux, Ruysdael. Dessins anciens : Poussin, Cavieux, Prud'hon, Hubert Robert.

Objets d'Art et d'Ameublement : Porcelaines européennes et chinoises.

Jades, Emaux cloisonnés. Objets variés. Manuscrits. Boîtes et objets de vitrine. Surtout de table et meubles de salon du temps de l'Empire.

Commissaires-priseurs : MMes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin.

Vente : les jeudi 30, vendredi 31 mai et samedi 1er juin 1912, à 2 heures (Galerie G. Petit).

Expositions : *Particulière*, le mardi 28 mai 1912 ; *Publique*, le mercredi 29 mai 1912. — (*Communiqué.*)

⁂

L'historique du tableau de Mme L. S. C., « L'Enlèvement d'Europe » paraît dans la *Revue Artistique* du 1er juin. Dans le même numéro « La Résurrection de Lazare », tableau dans la manière du Titien, appartenant à M. Ch. Ce numéro est remis gratuitement sur simple demande adressée à l'administration de la Revue, 19, rue Saint-Marc.

LUCIEN KLOTZ.

N° DE DÉPÔT
Extrait de PATRIE
Adresse : 144, Rue Montmartre, 144, Il°
Date : 31 MAI 1912
Signature : ...
Exposition ...

« Salomé » restera-t-elle A LA FRANCE ?

Avant les enchères. — L'angoisse des artistes. Le défilé de la matinée devant la toile d'Henri Regnault.

C'est cet après-midi que doit être mise aux enchères, au cours de la vente Carcano, la *Salomé*, l'œuvre célèbre d'Henri Regnault.

Afin d'empêcher l'exode à l'étranger de cette toile remarquable, des amateurs se sont cotisés pour concourir avec le Louvre à l'achat de ce tableau, et les sommes réunies par eux s'élevaient, hier, à 120.000 francs. De plus, le conseil des musées nationaux, après s'être réuni dans la galerie Georges Petit, en face de la *Salomé*, a décidé de mettre une somme dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition de l'œuvre.

Il est certain que la *Salomé* d'Henri Regnault a sa place indiquée au Louvre. Elle marque, sans contredit, une date dans l'histoire de la peinture. « Il y eut là, selon l'expression de M. Jules Claretie, qui est, à ses heures, un excellent critique d'art, un cri nouveau, inattendu et inentendu. » Cette fille sauvage, aux vêtements de gaze, regardant la foule de son œil profond, la bouche entr'ouverte par un inquiétant rictus, ses cheveux crépus se détachant sur le fameux fond jaune qui fit scandale — et fit école — semblait apporter dans la peinture une note nouvelle, intrépidement hardie.

« C'est de la peinture de fils de chimiste, disaient les rivaux. Il a pris ce jaune de chrome dans le laboratoire de son père. »

En dépit de tout, le succès de *Salomé* fut énorme. *Le Mariage à la Vicaria*, de Fortuny, et la *Salomé*, de Regnault, déterminèrent un mouvement nouveau dans la peinture.

C'est que Regnault n'avait jamais si bien montré qu'il était, à la fois et aux mêmes degrés, un coloriste extraordinaire et un dessinateur excellent. Si l'on ne regarde que le dessin de *Salomé*, on le trouve de première force, et si l'on ne considère que la couleur, on est obligé de convenir avec le critique qui écrivit les meilleures pages sur Regnault — c'était Blanc — qu'elle réalise l'harmonie dans la plus vive intensité et le charme de l'ensemble dans l'exaltation des teintes qui le composent, ce qui est le dernier mot du coloriste et l'art suprême des Orientaux.

Le défilé de ce matin devant « Salomé »

La salle privée où est exposée la collection Carcano était pleine, ce matin, de visiteurs. On s'arrêtait beaucoup devant le *Déjeuner des Orphelines le jour de la première communion*, d'Emile Renard ; la *Présentation de Pétrarque et de Laure à l'empereur Charles IV, A la Cour du Pape, à Avignon*, signée Vaclav Brozik. Des Delacroix, des Bonnat, des Fromentin, des Théodore Rousseau suscitaient des murmures flatteurs, mais on était surtout venu pour la *Salomé*, qui occupait, du reste, la place d'honneur.

Une personne fit remarquer : « Cette *Salomé* a un mérite supplémentaire auquel tous les candidats acquéreurs ne penseront pas. Ne trouvez-vous pas qu'elle est absolument d'actualité avec sa beauté singulière de Marocaine ? »

C'est vers quatre heures et demie, pas avant, que nous saurons si l'œuvre magistrale d'Henri Regnault quittera ou ne quittera pas la France. Les surenchères seront nombreuses et l'on s'attend à ce que la vente s'élève à trois ou quatre cent mille francs.

Extrait de EXCELSIOR
Adresse : 30, Rue Montmartre, 30, Il°
Date : 30 MAI 1912
Signature : ...

La " Salomé " de Henri Regnault entrera au Louvre

Il est permis de penser que, aujourd'hui même, la *Salomé* de Henri Regnault appartiendra à la France et que le public sera admis à la voir prochainement au musée du Louvre.

Le montant de la souscription s'élevait hier à la somme de 170.000 francs. Et de nouvelles adhésions sont annoncées.

Le baron Henri de Rothschild, qui s'était spontanément manifesté par un don de 30.000 francs, s'est rendu hier à l'exposition Carcano, et, après avoir revu la *Salomé*, il a dit à M. Georges Petit :

— Veuillez porter ma contribution personnelle de 30.000 à 50.000 francs.

Il convient enfin de souligner la manifestation des Amis du Louvre. Nous sommes informés par son distingué président, M. Raymond Kœchlin, qu'une première somme de 30.000 fr. est mise, par deux souscripteurs, à la disposition du comité de souscription. — Le Gaulois.

Extrait de JOURNAL
Adresse : 10, Rue Richelieu, 10, Il°
Date : 18 Mai 1912
Signature : ...
Exposition ...

La fin du mois de mai va voir à la Galerie Petit une vente d'une importance exceptionnelle, celle de la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano.

Il faudra trois jours : les 30 et 31 mai et 1er juin, pour que Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin dispersent toutes les belles choses qui la composent : tableaux de maîtres modernes, tableaux anciens par Rembrandt, Rubens, Véronèse, etc., dessins anciens, objets d'art et d'ameublement divers. Les experts seront MM. Durand-Ruel, Petit, Féral et Mannheim.

Extrait de JOURNAL
Adresse : 10, Rue Richelieu, 10, Il°
Date : 27 Mai 1912
Signature : ...
Exposition ...

Vente L. Carcano. — La collection de la marquise Landolfo Carcano, dont nous avons annoncé déjà la vente, à la galerie Petit, pour les 30 et 31 mai et 1er juin, va y être exposée demain et mercredi.

Parmi toutes les belles choses que le public pourra y admirer, les tableaux tiennent la première place.

Comme tableaux modernes, les maîtres de l'école de 1830 sont représentés par des toiles de premier ordre comme *la Solitude* et *le Lac*, par Corot, des œuvres de Courbet, Daubigny, Decamps, Diaz, Delacroix, Dupré, Rousseau, Troyon.

Je citerai quatre importants tableaux de Fromentin, une *Salomé* par Regnault, des Fortuny, des Meissonier, dont les œuvres, comme celles d'autres peintres de talent, reviennent en faveur après un délaissement immérité, des Bonnat, Baudry, Gustave Doré, Vollon, etc.

Parmi les tableaux anciens, on remarquera un portrait par Rembrandt, des Rubens, Miéris, Véronèse, Cuyp, Kayser, Jordaens, Ruysdaël et une charmante toile de Greuze, *les Deux Sœurs*. Ce sont Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin qui présideront à ces belles vacations. — MANUEL.

Extrait de JOURNAL
Adresse : 10, Rue Richelieu, 10, Il°
Date : 29 Mai 1912
Signature : ...
Exposition ART ET CURIOSITE

Galerie Petit. — L'exposition particulière de la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano avait attiré, hier, à la Galerie Petit, un nombreux et élégant public. Ayant déjà signalé les choses principales de cette belle collection, je n'y reviendrai pas aujourd'hui.

Hôtel Drouot. — Me Lyon a commencé, hier, à la salle 2 une vente dont je rendrai compte après terminaison, et à propos de ventes, je me souviens que je n'ai pas donné les totaux de celle de Peking City, dirigée par Me Tixier, 80.000 francs., ni de celle des objets d'Extrême-Orient de la collection Dollfus, 126.000 francs ; voici ces omissions réparées.

Il y avait plusieurs expositions de japoniseries, estampes, objets d'art et d'ameublement.

Vente Singher. — La deuxième partie de la vente Singher a été terminée hier, au Mans, sur le total de 61.700 francs, et le musée de la ville s'est rendu acquéreur de plusieurs lots.

Dans cette dernière vacation, une grande cheminée du XVIe siècle, composée d'un large bandeau décoré d'une frise de cavaliers et d'hommes d'armes, et de montants ornés de trophées guerriers, a fait 2,200 francs.

Ventes prochaines. — Les trois expositions suivantes sont annoncées pour demain jeudi :

Salle 6 (Me François, M. Bléon). Tableaux anciens et modernes, objets d'art et de vitrine, meubles, faïences de Delft, etc. Vente vendredi et samedi.

Salle 8 (Me Lair-Dubreuil, MM. Paulme et Lasquin). Collection de M. X... Anciennes porcelaines de Saxe et autres, faïences, grès. Vente vendredi.

Salle 11 (Me Lyon, M. Leroux). Objets d'art et d'ameublement, meubles et sièges anciens et de style, manuscrit du XIIe siècle, tableaux anciens, etc. Vente vendredi. — MANUEL.

Extrait de JOURNAL
Adresse : 10, Rue Richelieu, 10, Il°
Date : 31 Mai 1912
Signature : ...
Exposition ...

ART ET CURIOSITE

Vente Carcano. — La vente de la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano, a commencé hier, à la galerie Petit, devant une salle comble, dans laquelle on remarquait, outre la plupart des gros marchands de tableaux de Paris, de Londres et de New-York, un grand nombre de personnalités parisiennes.

L'intérêt de la vente avait été considérablement augmenté par le fait que l'on savait que le Musée du Louvre, aidé par un certain nombre d'amateurs, espérait pouvoir acquérir l'œuvre célèbre d'Henri Régnault, *Salomé*.

« SALOMÉ », par HENRI REGNAULT

L'artiste a représenté Salomé assise, la main droite sur la hanche, vêtue de gaze brodée d'or, découvrant en partie sa poitrine, et portant sur ses genoux un bassin de cuivre, dans lequel elle retient de la main gauche un poignard.

La tenture de fond est de soie jaune et une tenture rouge d'Orient est pliée et sert de coussin à la figure de la femme.

Cette toile qui mesure 1 m. 59 de hauteur sur 1 m. 02 de largeur est signée : H. Régnault, Rome, 1870.

Me Lair-Dubreuil, qui partage avec Me Henri Baudoin, la direction de cette vente, tenait le traditionnel marteau, MM. Durand-Ruel et Petit, étaient assis à la table des experts.

La vacation commença par des œuvres d'importance secondaire, puis vinrent *Fumeur noir*, par Meissonier, 37.100 fr. ; *Le col de la Faucille*, par Rousseau, 67.500 francs.

La *Salomé* fut alors mise aux enchères sur la demande de 500.000 francs, et la lutte commença entre le Musée du Louvre, représenté par M. Le Prieur, un de ses conservateurs, et deux amateurs, dont l'un avait donné commission à un marchand d'enchérir pour lui. A 390.000 francs M. Le Prieur s'arrêta et ne couvrit pas l'enchère de 400.000 francs par laquelle on lui avait répondu.

M. Knœdler, un marchand de New-York, qui a une succursale à Paris, entama à son tour la lutte et se voit finalement adjuger le tableau pour 480.000 francs.

Quand le public vit que la *Salomé* avait échappé à notre musée national, il en montra un vif déplaisir qui se traduisit par de nombreuses exclamations et même de violents coups de sifflets.

M. Knœdler se montra vivement affecté de cette manifestation qui semblait dirigée contre lui. Il la méritait d'autant moins qu'il avait lui-même offert 5.000 francs à la souscription faite pour l'achat par le Louvre et qu'il n'avait porté des enchères qu'après l'abandon par M. Le Prieur, son représentant. Il déclar immédialement qu'il était prêt à céder, sans aucun bénéfice, la *Salomé* au Musée du Louvre et conserverait le tableau à sa disposition pendant deux mois.

Le chef-d'œuvre d'Henri Régnault n'est donc pas encore perdu pour la France. Si les amis du Louvre veulent faire appel au public, la somme nécessaire sera vite trouvée et la *Salomé* nous restera.

Ce tableau si disputé hier n'avait été payé que 16.000 francs par Mme la marquise Landolfo Carcano.

Le musée du Louvre a été plus heureux avec une autre belle toile de Th. Rousseau, *l'Allée des Châtaigniers*, qu'il a eue pour 270.000 fr., sur une demande de 300.000 francs.

De nombreux tableaux ont encore atteint des prix fort élevés. Les deux Corot : *La Solitude* et *Le Lac* ont fait 350.000 francs et 124.000 francs, sur des demandes de 350.000 et 127.000 francs, tous deux achetés par M. Knœdler. De Delacroix, *l'Assassinat de l'évêque de Liége* et *la Leçon d'équitation* ont été payés 205.100 francs et 140.000 francs, par M. Tauler, et *Intérieur d'une cour au Maroc*, 86.000 fr. par M. Durand-Ruel.

Je citerai encore : *Le Mariage espagnol*, un petit panneau de 55 centimètres sur 92, par Fortuny, que M. Petit a payé 220.000 francs (demande 200.000), il n'avait été acheté que 80.000 francs ; *Le campement arabe*, par Fromentin, 68.000 francs ; *Portrait de femme*, par W. Leibl, 140.000 fr. ; *Vaches sous bois*, par Troyon, 53.000 fr. ; *L'automne dans la vallée*, par P. H. Nazon, 37.000 fr. ; *Les joueurs d'orgue*, par G. de Nittis, 27.500 fr. ; *La Vierge au baiser*, par Hébert, 23.000 fr. ; *Les murs d'une ville*, par Decamps, 23.100 fr. ; *Les confidences de l'amour*, par Diaz, 23.500 fr., etc.

Au total, la vacation a produit 2.760.950 fr.

Cette journée, avec les prix atteints par les tableaux de Régnault et de Fortuny notamment, marquent un juste retour vers les maîtres du deuxième Empire, dont le snobisme tournait en ridicule le dessin et le flou pour leur préférer du Van Gogh et autres peintres de la même école ! — MANUEL.

trait de
resse :
te : 19 Mai 1912
nature :

position

C'est par une vente d'une exceptionnelle importance que se terminera à la Galerie Georges Petit le mois de mai, qui fut si fertile en surprises pour les amateurs : cette vente, qui occupera les vacations des 30 et 31 mai et du 1er juin, est celle d'une collection depuis longtemps célèbre, la collection de la marquise Landolfo Carcano. A l'exposition particulière du 28 mai, le public viendra admirer des chefs-d'œuvre de Rembrandt, Rubens, Véronèse, B. Cuyp, Greuze, Th. de Keyser, Raoux, etc., parmi les tableaux anciens ; de Bonnat, Baudry, Corot, Delacroix, Fromentin, Daubigny, Rousseau, Meissonier, Regnault (*la Salomé*), Troyon, Fortuny, Hébert, parmi les tableaux modernes.

La vente, qui sera dirigée par Me Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim, comprend également des dessins anciens et modernes, des sculptures de Rodin et de Frémiet et des objets d'art et d'ameublement.

L'exposition sera publique le mercredi 29 mai.

Extrait de FIGARO
Adresse : 26, Rue Drouot, 26, IXe
Date : 22 Mai 1912
Signature :

Exposition

Tous ceux qui ont gardé un souvenir ravi de l'exposition faite en 1884, à la galerie Georges Petit, de la collection de Mme de Cassin, marquise Landolfo Carcano, exposition dont le produit alla à une œuvre de charité, se réjouiront de revoir dans la même galerie, et pendant les deux jours qui précéderont la vente des 30 et 31 mai et 1er juin, les œuvres universellement célèbres de cette admirable collection.

Quel amateur, en effet, ne se ferait pas un devoir de se déplacer, pour contempler l'*Allée des châtaigniers*, de Rousseau ; l'*Assassinat de l'évêque de Liège*, de Delacroix ; la *Solitude*, de Corot ; les *Confidences de l'Amour*, de Diaz ; le *Campement arabe*, de Fromentin ; la *Salomé*, de Regnault ; le *Mariage espagnol*, de Fortuny, et cinquante autres chefs-d'œuvre, parure éclatante de la collection, à la veille d'être dispersée.

Extrait de FIGARO
Adresse :
Date : 23 Mai 1912
Signature :

Si les modernes forment une incomparable symphonie dans la collection de la marquise Landolfo Carcano, les anciens se présentent en un groupe qui mérite également toute l'admiration des esprits avertis, puisqu'il a à sa tête un adorable et tendre, et éclatant portrait de femme, de Rembrandt, et qu'il compte des pages maîtresses, comme le *Christ pleuré par les saintes femmes*, de Rubens ; le portrait de *la Belle Nani*, par Véronèse ; le *Cain*, de Benjamin Cuyp ; les *Deux Sœurs*, de Greuze ; le *Mariage païen*, de Raoux, et tout un chapelet de perles, de Jordaens, Thomas de Keyser (les deux portraits superbes de *Frans van Liniboreh et de sa femme*), Grimoux, Th. Michau, Van Mieris, Van Ostade, Molenaer, Furini, Le Brun, Bloemen, Bosschaert, etc.

La vente aura lieu à la galerie Georges Petit, les 30 et 31 mai et 1er juin, sous la direction de Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim.

Extrait de FIGARO
Adresse :
Date : 25 Mai 1912
Signature :

A mesure qu'on approche de la fin du mois, la curiosité des amateurs est plus énervée dans l'attente de la vente de l'admirable collection de la marquise Landolfo Carcano, fixée aux 30 et 31 mai et 1er juin et dirigée par Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim. Le catalogue dont les somptueux exemplaires ont été enlevés jusqu'au dernier est un véritable monument d'art.

Rappelons que cette collection de tableaux anciens et modernes qui compte tant d'œuvres universellement célèbres, ainsi qu'une rare série d'objets d'art et d'ameublement, sera exposée à la Galerie Georges Petit, le 28 mai (exposition particulière) et le 29 mai (exposition publique).

Extrait de FIGARO
Adresse :
Date : 24 Mai 1912
Signature :

Nous disions, hier, que le catalogue de cette collection, catalogue dont on s'est disputé les exemplaires aujourd'hui épuisés, était un véritable livre d'art. Ajoutons qu'il est sorti des presses de l'imprimerie Georges Petit.

On sait d'ailleurs que l'imprimerie de la rue Godot-de-Mauroi, à qui l'on doit d'admirables livres, comme les *Cent pastels du dix-huitième siècle*, les *Portraits de femmes des Ecoles anglaise et française*, les *Maîtres du dix-neuvième siècle*, de M. L. Roger-Milès, *l'Ecole hollandaise*, de M. Armand Dayot ; *Ingres*, de M. Lapauze, etc., a édité, avec un luxe jusqu'alors inconnu, les catalogues illustrés des grandes collections qui ont vu, cette saison, ou verront le feu des enchères, telles les collections Roussel, Jean Dollfus, Demachy, Jacques Doucet, Mohl, etc. ; il était donc tout naturel que l'imprimerie Georges Petit, dirigée par Jules Angry, eût reçu la mission de faire, pour la collection Landolfo Carcano, un catalogue digne des chefs-d'œuvre qui s'y trouveraient décrits et reproduits ; et le maître-imprimeur s'est surpassé.

Extrait de FIGARO
Adresse :
Date : 26 Mai 1912
Signature :

Il fallait aux tableaux modernes et aux tableaux anciens de la collection de la marquise Landolfo Carcano, collection composée de chefs-d'œuvre célèbres universellement, un décor digne d'eux ; ce décor sera fourni par les objets d'art et d'ameublement de la collection, porcelaines précieuses, objets de vitrine, jades extraordinaires, émaux cloisonnés, manuscrits à somptueuses enluminures, bronzes dorés et ciselés, et meubles, que les amateurs ne manqueront pas d'admirer à la Galerie Georges Petit, à l'exposition particulière du 28 mai, publique, du 29 mai.

La vente occupera trois vacations, les 30 et 31 mai, et 1er juin, sous la direction de Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim.

Extrait de FIGARO
Adresse :
Date : 28 Mai 1912
Signature :

LES GRANDES VENTES

Aujourd'hui :

Expositions :

A l'hôtel Drouot :

Salles 6. — Meubles et sièges anciens, faïences, porcelaines, tableaux anciens, tapisseries. Me Lair-Dubreuil ; MM. Paulme et Lasquin.

Salle 10. — Collection de S. Exc. M. Grégoire Manos, ancien ministre de Grèce à Vienne : Gardes de sabres, estampes japonaises. Me Lair-Dubreuil ; M. André Portier.

A la Galerie Georges Petit :

(Particulière). — Collection de la marquise Landolfo Carcano : Tableaux modernes et tableaux anciens, objets d'art et d'ameublement. Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin ; MM. Durand-Ruel, Georges Petit, Féral et Mannheim.

rait de FIGARO
esse :
e : 29 Mai 1912
nature :

position

LES GRANDES VENTES

Aujourd'hui :

Ventes :

A l'hôtel Drouot :

Salles 6. — Meubles et sièges anciens, faïences, porcelaines, tableaux anciens, tapisseries. Me Lair-Dubreuil ; MM. Paulme et Lasquin.

Salle 10. — Collection de S. Exc. M. Grégoire Manos, ancien ministre de Grèce à Vienne : Gardes de sabres, estampes japonaises. Me Lair-Dubreuil ; M. André Portier.

Exposition :

A la Galerie Georges Petit :

Collection de la marquise Landolfo Carcano : Tableaux modernes et tableaux anciens, objets d'art et d'ameublement. Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin ; MM. Durand-Ruel, Georges Petit, Féral et Mannheim.

Extrait de FIGARO
Adresse : 26, Rue Drouot, 26, IXe
Date : 30 Mai 1912
Signature :

C'est aujourd'hui que commence, à la galerie Georges Petit, la vente de la collection de la marquise Landolfo Carcano : les enchères seront dirigées par Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim.

Extrait de FIGARO
Adresse : 26, Rue Drouot, 26, IXe
Date : 30 Mai 1912
Signature :

LES GRANDES VENTES

Aujourd'hui :

Ventes :

A l'hôtel Drouot :

Salle 10. — Collection de S. Exc. M. Grégoire Manos, ancien ministre de Grèce à Vienne : Gardes de sabres, estampes japonaises. Me Lair-Dubreuil ; M. André Portier.

A la Galerie Georges Petit :

Collection de la marquise Landolfo Carcano ; Tableaux modernes et tableaux anciens, objets d'art et d'ameublement. Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin ; MM. Durand-Ruel, Georges Petit, Féral et Mannheim.

Au Tattersall français, 10, rue Pergolèse :

A 1 heure. — Vente pour cause de départ : Cinq voitures et quatre chevaux, provenant des écuries de M. Louis Bouwens. Me Henri Baudoin.

Exposition :

A l'hôtel Drouot :

Salle 8. — Collection de M. X... Anciennes porcelaines de Saxe, porcelaines diverses. Me Lair-Dubreuil ; MM. Paulme et Lasquin.

MEUBLES ET SIÈGES ANCIENS

Hier, à l'hôtel Drouot, salle 6, Me Lair-Dubreuil, assisté des experts Paulme et Lasquin, a vendu des meubles et sièges anciens et de style, des tableaux anciens, des gravures, des bronzes, des pendules, des sculptures et des tapisseries pour un total de 82,277 francs. Voici la liste des principales adjudications :

Tableaux. — N° 13, Ecole française : l'Enfant blond aux colombes, 1,030 fr. ; n° 22, Ecole hollandaise ; Paysage avec bestiaux et personnages près d'une chaumière, 550 fr. ; n° 36, Robert (Hubert) : Cérémonie funèbre, à Saint-Pierre de Rome, en l'honneur d'un pape, 3,150 francs.

Bronzes. — N° 74, Deux brûle-parfums en ancien émail cloisonné, 520 fr. ; n° 76, Brûle-parfum en laque noir, époque Louis XV, 705 fr. ; n° 80, Pendule en bronze ciselé et doré, composée de deux personnages, époque Louis XVI, 905 fr. ; n° 81, Pendule à cage en marbre blanc et bronze ciselé et doré, époque Louis XVI, 1,850 fr. ; n° 82, Cartel en bronze ciselé et doré, époque Louis XV, 2,405 fr. ; n° 83, Pendule en bronze ciselé et doré, époque Louis XVI, 505 francs.

Sculptures. — N° 84, Cadre Louis XV en bois sculpté doré, 520 fr. ; n° 92, Vasque en marbre blanc, 1,400 francs.

Meubles et sièges. — N° 95, Ameublement de salon en bois sculpté doré, couvert en brocard fond crème, 550 fr. : n° 97, Ameublement de salon en acajou, d'époque premier Empire, 510 fr. ; n° 98, Ameublement de salon en acajou, d'époque Directoire, couvert en panne grise, 1,100 fr. : n° 107, Dais d'autel en bois sculpté doré et ajouré, 500 fr. ; n° 108, Bibliothèque, à deux corps, en acajou, Filets de cuivre, style Louis XVI, 505 fr. ; n° 113, Meuble à hauteur d'appui en laque rouge, garniture de bronzes, 855 fr. ; n° 117, Petit meuble en bois de placage, escampille de J. Thuart, 500 francs ; n° 119, Petite commode en marqueterie de bois de couleurs, époque Louis XV, 2,210 fr. ; n° 120, Console d'entre-deux, en bois finement sculpté et ciré, époque Louis XV, 2,010 fr. ; n° 121, Meuble, à deux corps, en bois sculpté, dix-septième siècle, 1,520 fr. ; n° 122, Bahut analogue en bois sculpté, dix-septième siècle, 785 fr. ; Quatre fauteuils recouverts en tapisserie Louis XIV, 9,050 francs.

Tapisseries anciennes, broderies. — N° 125, Devant d'autel en soie brochée et brodée de soie et de métal, époque Régence, 680 fr. ; n° 126, Deux bandeaux faits de bordures en ancienne tapisserie à fleurs, 1,155 fr. ; n° 129, Cinq petits pannoaux en ancienne tapisserie, 530 fr. ; n° 131, Tapisserie du dix-septième siècle, 3,000 fr. ; n° 132, Tapisserie d'Aubusson du dix-septième siècle, 1,550 fr. ; n° 134, Tapisserie d'Aubusson du dix-huitième siècle, la Diseuse de bonne aventure, 10,100 fr. ; n° 135, Tapisserie rectangulaire du dix-septième siècle, 1,025 fr. ; n° 136, Tapisserie du dix-septième siècle, Deux cavaliers s'exerçant pour un carrousel, 10,000 francs.

Valemont.

Extrait de FIGARO
Adresse : 26, Rue Drouot, 26, IXe
Date : 30 Mai 1912
Signature :

C'est aujourd'hui que commence, à la galerie Georges Petit, la vente de la collection de la marquise Landolfo Carcano : les enchères seront dirigées par Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim.

ait de FIGARO
esse :
: 31 Mai 1912
nature :

La Vente de la "Salomé"

D'HENRI REGNAULT

Nous donnons d'autre part le résultat de la première journée de la vente Carcano ; mais il convient de dire ici toute la joie que nous cause l'entrée au Louvre de l'œuvre admirable de Théodore Rousseau, *l'Allée des Châtaigniers*, qui fut adjugée 370,000 francs. Le public a salué d'applaudissements nourris cette acquisition de notre musée national, et il n'en pouvait pas être autrement. C'est là une page maîtresse, où le peintre a traduit toute son émotion, avec un génie qui fait de lui un magnifique décorateur : une œuvre comme celle-là suffit à glorifier le mur où elle est exposée. Et pourtant le jury du Salon de 1835 l'avait refusée !

On avait besoin de cette acquisition, hier, car elle se fit immédiatement après la mise aux enchères de la *Salomé*, de Regnault, qui fut adjugée 480,000 francs, et provoqua ce qu'on est convenu d'appeler des mouvements divers de la part du public un peu nerveux, et un très beau geste de la part de M. Roland Knœdler, le grand expert de New-York, à qui fut adjugée la toile fameuse.

Il n'est peut-être pas inutile, étant données les inquiétudes patriotiques qui s'étaient manifestées depuis deux jours au sujet de cette œuvre célèbre, de préciser dans quelles conditions l'adjudication fut prononcée.

Avant la vente, M. Knœdler avait, par lettre, prévenu les commissaires-priseurs qu'il ne pousserait point contre l'Etat, et qu'il s'inscrivait même pour 5,000 francs à la souscription improvisée dont le produit était destiné à faire rester en France cette page unique et maîtresse d'Henri Regnault. L'Etat poussa jusqu'à 370,000 francs. M. Leprieur, conservateur du Louvre, ne pouvait aller plus loin. Les enchères se poursuivirent donc rapidement ; et parmi les amateurs qui jetaient des chiffres dorés ou les faisaient jeter, se trouvait M. Mir, le distingué sénateur de l'Aude, dont les intentions, au cas où il aurait la chance de posséder la *Salomé*, étaient de s'en réserver l'usufruit et d'en assurer la nue-propriété à l'Etat. Alors, — et cela était son droit absolu, — alors seulement M. Roland Knœdler reprit sa liberté et continua jusqu'à 480,000 francs.

Le marteau s'abattit : le public réclama le nom de l'acquéreur. M. Georges Petit, après avoir demandé l'assentiment de M. Roland Knœdler, annonça par qui était acquis le tableau. Tumulte, bruit, coups de sifflet : il y avait à ce moment de la foule jusque sur le palier de la galerie, une foule qui, semble-t-il, n'était venue que pour ce coup de marteau sensationnel.

Or, ce qui se passa après est tout à fait digne de l'acquéreur, et n'étonnera personne de sa part. M. Roland Knœdler prévint le conservateur du Louvre qu'il laissait pendant deux mois le tableau à la disposition du Musée national au prix où il l'avait acheté et sans aucun bénéfice : deux mois, c'est plus qu'il ne faut pour que la souscription commencée puisse atteindre au chiffre désormais fixé.

Voici, en effet, la liste des souscripteurs que publie ce matin le *Gaulois* :

Baron Henri de Rothschild	Fr.	50.000 »
Marquise Landolfo Carcano (le prix qu'elle avait payé le tableau)		36.000 »
Comte Greffulhe		10.000 »
Duchesse d'Uzès		500 »
M. J. Stern		1.000 »
Anonyme (par les Amis du Louvre)		20.000 »
M. Wutel-Dehaynin		500 »
MM. Menier		3.000 »
M. Arnold Selig. mann		15.000 »
M. de X...		10.000 »
M. Georges Leygues		1.000 »
M. Deutsch de la Meurthe (par les Amis du Louvre)		10.000 »
Comte Isidore de Camondo		1.000 »
M. Kleinberger		10.000 »
M. Knœdler		5.000 »
M. Nœtzlin (par les Amis du Louvre)		5.000 »
Mme Louis Stern		1.000 »
M. Pouyuet-Duparc		1.000 »
M. René Fouret		500 »
Les commissaires-priseurs et les experts de la vente Carcano	Fr.	5.000 »
		185.000 »

Le Conseil des musées nationaux, fait observer notre confrère, ne peut pas ne pas maintenir sa contribution de deux cent mille francs. C'est donc une somme de cent mille francs qu'il s'agit de trouver.

Il suffira pour qu'elle soit réunie que l'enthousiasme de certains persiste, et que leur indignation, à la pensée de voir *la Salomé* exilée, ne subisse ni défaillance, ni ralentissement, ni lassitude.

En tout cas, et quoi qu'il advienne, il faut être reconnaissant du geste tout à fait galant de l'acquéreur de *la Salomé*.

Les artistes français savent d'ailleurs tout ce que Roland Knœdler a fait pour eux depuis plus de trente ans en Amérique, et les visiteurs du musée du Luxembourg n'ignorent pas que son nom se lit comme celui du donateur au bas de plusieurs œuvres importantes.

Valemont.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Exposition

LA VENTE DOUCET

Un peu moins de monde à cette troisième vacation, dans le public des curieux, s'entend, car on voit encore au complet tout le bataillon des grands amateurs, des mondains et mondaines qui se piquent d'art, ou qui ne sauraient sans déshonneur se dispenser d'assister à une vente qui est en somme un des plus gros événements de la « season ». Bien avant l'heure fixée pour l'ouverture de la vacation, ils sont arrivés par l'escalier de service — faveur spéciale — de la rue Godot-de-Mauroy. Et tout à l'heure, quand on ouvrira les portes au public, tout sera à peu près plein.

En attendant que cette heure sonne, tout ce public de grande première potine, jase de la vente naturellement, des enchères d'hier et de celles qui vont venir.

M. Knoedler, un des héros de la vacation d'hier, est très entouré, pareillement MM. Duveen, les deux marchands américains qui mirent hier une des plus grosses enchères de la séance.

A 2 heures moins cinq, M. Lair-Dubreuil prend place à la tribune.

— Mesdames, messieurs, voulez-vous vous asseoir, s'il vous plaît. »

On ouvre les portes de la salle qui donnent sur la rue de Sèze et aussitôt entre le public.

On va vendre aujourd'hui des objets variés : porcelaines de Chine et de Chantilly, des sièges divers, en tout 161 numéros.

C'est M. Baudoin qui tient le marteau.

A 2 heures la vente commence par le n° 348. Deux supports cylindriques en marbre rouge couronnés d'une bague de marbre blanc, adjugés à 3.400 francs.

Les enchères sont assez calmes.

Tout à l'heure cela changera probablement quand nous arriverons aux chaises, sièges Louis XV, Louis XVI, etc., etc.

On demande — les socles liquidés — 2.000 francs pour un cadre à fronton en bois sculpté et doré du temps de Louis XV, dit le catalogue : on l'adjuge à 2.800 ; le pareil pour lequel on demande 3.000 n'arrive qu'à 2.200 ; un troisième même style fait 1.000.

Une cage en bronze doré, du temps de Louis XV, semble réveiller les enchères et sur une demande de 6.000, arrive rapidement à 16.000.

Une grande reliure *in-folio* en maroquin rouge ayant sur chacun des plats les armes de Mme Adélaïde, fille de Louis XV, 2.900 francs.

Deux chiens de Fô, en ancienne porcelaine de Chine émaillée sur biscuit, époque de Kang-Hi (1662-1723) sont adjugés à 52.100.

Deux cache-pots en ancienne porcelaine de Chine, de la même époque — l'un cassé, l'autre fêlé — montés sur bronze ciselé Louis XIV, atteignent 4.120 francs.

Les enchères montent rapidement. Un vase chinois, dont le pareil est au Louvre, atteint 20.200 ; deux chiens de Fô, 26.000 ; deux grands faisans, 24.200 ; deux statuettes en porcelaine de Chantilly, 43.000 ; deux vases, époque de Khang-Hi, 100.000 ; deux vases ancien céladon, 52.500 ; deux brûle-parfum, 51.000, etc.

N° DE DÉBIT 368

de

:

re :

NOTES D'UN EXPERT

La vente Carcano. — Moralité

Si le droit d'auteur aux artistes, que je n'ai cessé de réclamer depuis sept ans, existait actuellement, les héritiers d'Henri Regnault auraient touché ces jours-ci une jolie somme. En effet, la « Salomé » de ce peintre, vendue naguère par l'artiste pour quelques billets bleus, a atteint à la Salle des Ventes, le chiffre formidable de 480.000 francs — ce qui fait, avec les frais, 528.000.

A 2 0/0 seulement, la quote-part des ayants-droit se serait montée à une coquette somme.

Il est à remarquer d'ailleurs que depuis quelque temps les plus-values d'œuvres d'art, mises en vente publique, deviennent énormes. C'est, je crois, la justification de la campagne que j'ai ardemment menée en faveur du droit d'auteur aux artistes.

Quant à la vente Doucet, nous en parlerons la semaine prochaine...

Elle me comble de joie...

Lucien Klotz.

N. B. — *J'informe les lecteurs que j'organise chaque mois, à l'Hôtel Drouot, des ventes d'objets d'art, etc...*

Expertises gratuites pour les lecteurs. M'écrire au journal.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

«Carpe Diem»

Qu'une personne eût voulu, pour un motif quelconque, empêcher le musée du Louvre de devenir propriétaire de la *Salomé*, d'Henri Régnault, elle n'avait pas à s'y prendre d'autre façon que ne viennent de le faire les « amis du Louvre ».

Sitôt que fut annoncée la vente de la collection Carcano, dans laquelle devait figurer la *Salomé*, ce fut à qui de ces messieurs proclamerait le plus haut — que sa place était au Louvre ! — qu'il ne fallait à aucun prix la laisser partir à l'étranger ! Des collectes se firent, destinées à parfaire le prix que l'Etat comptait y mettre. Tant et tant, que cette toile, incontestablement remarquable, qui avait été payée 16.000 francs par la marquise Landolfo Carcano, fut mise aux enchères sur la demande de 500.000 francs et acquise à l'Amérique pour 480.000 francs.

C'était écrit ! Le seul moyen qu'elle n'échappât pas au Louvre, mais, pour cela, il fallait ne pas ignorer les premiers principes des ventes publiques, il eut été tout d'abord indispensable de se taire, voir même de feindre l'indifférence pour cette œuvre, puis de la faire acheter par un homme de paille. J'ai souvenance, qu'assistant un jour dans la salle des ventes, rue Drouot, aux enchères d'un simple mobilier bourgeois, je vis se produire le fait suivant : un buste en marbre de jeune fille fut offert à 150 francs. Poussé par deux dames en grand deuil et larmoyantes, qui le voulaient à tout prix, on le leur fit monter jusqu'à 1.200 francs.

Pour revenir à notre *Salomé*, 480.000 fr., prix auquel nous dit-on, l'acquéreur consentirait à le céder à l'Etat, « au titre grâcieux », est un prix exorbitant ! Songeons qu'à cette même vente un Rembrand n'a été payé que 300.000 francs, un Véronèse 180.000 francs, un Keyser 150,000 francs, et un Ruysdaël 25.100 francs.

Moralité pour les peintres, grands mangeurs de vache enragée : ne vendez jamais vos toiles de la main à la main ; enrubannez-les d'une gentille légende, et livrez-les aux enchères publics, en ayant soin de faire pousser par un tiers ! — Etat, autant que possible !

L. de Lagarde.

ait de

esse :

:

ature :

LES SALOMERIES D'ARTHUR MEYER

Chou blanc ?

Notre débinage du truc juif qui consistait à doter le Louvre du navet *Salomé* avec bénéfice pour les louches intermédiaires et majoration des Henri Regnault, — le tout au détriment des poires et de l'Etat, — nous a valu une correspondance considérable et des plus édifiantes sur ces divers tours de bâton. Nous gardons momentanément ces excellentes cartouches afin d'en fusiller, le moment venu, les farceurs, circoncis ou non, de la Bourse aux tableaux. Qu'il nous suffise de dire aujourd'hui que le coup de la *Salomé* était classique et qu'il aurait pu réussir sans la maladresse, la précipitation et l'emphase du porte-plume de l'opération, Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*.

Il paraît certain maintenant que, malgré la pression exercée, l'administration du Louvre ne marchera pas. Le Louvre possède déjà trois tableaux du brillant mais factice Regnault, le *Maréchal Prim*, si théâtral, une *Exécution à Tanger* et le *Portrait de la comtesse de Barck*. Cela lui suffit. Il vient d'acquérir, pour 270.000 francs, l'*Allée de Châtaigniers*, de Théodore Rousseau. Il serait insensé et scandaleux qu'il se dépouillât de ses ressources afin d'obtenir une médiocre toile, si chère soit-elle au cœur patriote de Judas Meyer.

Reste à savoir maintenant ce qu'on va faire de l'argent souscrit en vue de cette opération, et comment Arthur Meyer et ses complices vont s'y prendre pour battre en retraite sous la risée publique. — L. D.

De quelqu'un de très renseigné, à propos de cette affaire : « *Le consortium juif est manifeste. Les Regnault ne se vendent que médiocrement depuis de longues années et il importait d'aviser.* »

N° DE DÉBIT

rait de

esse :

e :

nature :

LES ÉCHOS DE PARIS

La vente de *La Salomé* remet en vive lumière la figure d'Henri Regnault. Nul n'a mieux parlé de ce peintre que son vieux camarade Georges Clairin, dont les souvenirs (si joliment transcrits par André Beaunier) sont une mine de traits typiques et d'anecdotes.

Clairin et Regnault étaient encore élèves à l'Ecole des Beaux-Arts lorsque Renouard, l'ancien comptable de la maison de modes où le père d'Henri avait débuté comme chasseur, leur commanda des panneaux décoratifs pour la maison qu'il venait d'acheter. Aussitôt ils louent, boulevard Saint-Michel, l'ancien atelier de Devéria. Ils se meublent chez le bric-à-brac et se nourrissent avec les comestibles qui leur avaient servi de modèles pour leurs natures mortes. Le soir, le travail fini, les amis se donnaient rendez-vous à l'atelier, et l'on chantait, et l'on faisait de la musique.

C'est chez Clairin et Regnault que Gounod donna la primeur de *Roméo et Juliette*.

« Nous avions, dit l'auteur, Regnault et moi, des vareuses rouges, pleines de couleur comme des palettes. Gounod se mit en bras de chemise, gilet déboutonné.

» Le voici au piano. Il chante. Il chante tout, varie la voix pour les divers personnages, fait les chœurs, tout !

» C'était un homme séduisant, emballant ! Comme il chantait ! Il nous tortillait avec sa voix. Nous pleurions. Holmès, que son père avait amenée de Versailles, — son père était un Irlandais qui avait des raisons politiques de ne pas demeurer en Irlande, — la belle Augusta Holmès eut une crise de nerfs. Elle était échevelée; elle tiraillait ses splendides cheveux blonds.

» Gounod partit avec Saint-Saëns. Holmès s'approcha du piano. A notre insu, le crépuscule était venu; à peine faisait-il encore un peu clair dans l'atelier. Holmès, debout, les cheveux sur les épaules, toucha le clavier. Aux premières notes, nous étions bouleversés. Elle avait une voix divine. Elle chanta *L'Orphée*, de Gluck. C'était du Gluck à sa façon, de fantaisiste extraordinaire. Ce fut admirable.

» Quand son père l'emmena, nous restâmes abasourdis. Nous étions affalés. Nous n'avions pas la force d'allumer une lampe. »

Le prix de Rome sépara Regnault de Clairin; celui-là, qui étouffait à Rome, obtint l'autorisation de voyager en Espagne; ce fut là que Clairin le retrouva.

Ils s'installèrent à Madrid, au moment où éclata la Révolution de 1868.

Le mouvement était tel que les deux amis vécurent dans la rue, chantant *La Marseillaise* pour franchir les barricades, peignant les étendards des corporations, assis sur des caisses de poudre.

Après l'Espagne, ce fut un nouveau séjour à Rome, puis une courte station en Andalousie avant l'installation à Tanger.

Ce séjour au Maroc, ce fut un enchantement pour les deux amis. C'est là que Regnault acheva *Salomé* et fit *L'Exécuteur*.

« Dans ce tableau, la tête de la victime, détachée du tronc, roule... Il fallait du sang, beaucoup de sang. Regnault eut beaucoup de mal à réussir ce sang-là. Il essaya maintes fois et fut maintes fois mécontent. Vous vous rappelez ce tableau et comme le sang y est admirable ?...

» Eh bien ! voici comment Regnault l'obtint, après tant de vaines tentatives. Nous avons placé la toile par terre, à plat sur le sol. Nous avons rempli de laque un petit pot. Regnault la prenait avec son couteau à palette et la lançait aux bons endroits: elle y faisait des gouttes nettes, diverses, nombreuses, comme du sang qui a giclé. Puis, il versa directement du pot, sur les marches que l'on voit dans son tableau, de longues bandes de laque fraîche et liquide. Alors, nous avons relevé peu à peu la toile lentement, avec soin, de telle sorte que la laque, à mesure qu'augmentait l'inclinaison, coulait davantage; nous tenions la toile immobile quand la laque avait bien coulé; nous la laissions sécher un peu, nous la faisions couler encore... Et c'est ainsi que Regnault figura si merveilleusement le sang qui dégringole sur les marches de son tableau, qui s'y traîne, qui s'y égoutte... »

La nouvelle de la déclaration de guerre à l'Allemagne les surprit en plein travail.

Sans hésiter, ils quittèrent palettes et pinceaux pour combattre l'ennemi...

N° DE DÉBIT

it de

se :

:

ture :

Pleurez, nos yeux ! Nous avions pu concevoir un moment que l'entrée au Louvre de cette prestigieuse et admirable *Salomé*, de Regnault, apporterait peut-être une manière d'adoucissement à la peine cuisante des inconsolables — il y en a, et beaucoup — du rapt de la *Joconde*.

Hélas ! l'effort nécessaire n'a pas été fait et l'Amérique — toujours ! — nous enlève ce chef-d'œuvre.

Hier, en effet, a commencé chez Georges Petit la vente Carcano.

Quand la célèbre toile d'Henri Regnault fut mise en vente, on peut dire qu'il y eut dans la salle bondée, ce que, dans une autre enceinte, on appelle une « sensation prolongée ».

Les enchères s'engagent et sont poussées assez rapidement jusqu'à 395.000 francs.

A l'enchère de 400.000 francs, le représentant du Louvre, M. Leprieur, n'oppose aucune surenchère nouvelle.

Différents amateurs interviennent en ce moment et demandent si c'est pour nos musées nationaux que l'enchère de 400.000 francs a été mise.

Sur réponse négative, le Louvre abandonnant, les enchères repartent de plus belle entre MM. Jonas, Feral et Knoedler, marchand à New-York.

Enfin, ce dernier est déclaré acquéreur pour le prix de 480.000 francs, plus 10 0/0, ce qui porte le prix d'achat de la *Salomé* à 528.000 francs.

Quand on apprend que le Louvre a abandonné et que l'adjudicataire est un marchand américain, des sifflets se font entendre...

Alors on vit M. Knoedler se diriger vers M. Arthur Meyer, qui se trouvait là, et lui faire une communication que le directeur du *Gaulois* écoutait avec attention.

L'acquéreur de la *Salomé* venait déclarer qu'il tenait le tableau à la disposition de tel comité d'acquéreurs français qui se présenterait, pour le prix net d'achat, sans majorer celui-ci d'aucune commission.

rait de

esse :

e :

AU JOUR LE JOUR

Frénésie !

Oui, c'est de la frénésie ! Il ne faut pas se lasser de le redire. Il faut grossir sans cesse le chœur des protestataires, indignés par les achats fantastiques de ces dernières semaines ! Après les 485.000 francs de *Salomé*, et les 600.000 donnés pour un pastel de La Tour, voici qu'un petit buste de Houdon « fait » en vente publique 450.000 francs !

Il n'y a aucune logique, aucune proportion dans de tels prix. Si le buste mignon de *Sabine* vaut 450.000 francs, quelles sommes payeraient les bustes plus intéressants, certes, de Mirabeau, de Diderot, de d'Alembert, de Buffon ou de Franklin, entre bien d'autres ? Ceux-là ont une valeur historique ; ils sont la traduction plastique de caractères que nous aimons, le commentaire d'œuvres inoubliables. Faudra-t-il les estimer deux millions chacun ? Impossible ! Si grand que soit Houdon, sculpteur de grâce et de minutie, plutôt que de large puissance, il ne mérite pas cet écrasant honneur. Ne l'oublions pas, un marbre est plus aisé à reproduire qu'une toile. On peut réaliser des *fac-simile* parfaits, dont la valeur esthétique, éducatrice, dont la beauté et l'éloquence vaudront celles de l'original.

Quant à La Tour, la folie me semble plus grande encore. Diderot, sans doute, exagérait lorsqu'il lui prédisait que ses œuvres fragiles ne dureraient pas un siècle. Mais son *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris* se réalisera quand même. Et dans peu de temps, peut-être...

Cependant, des artistes de talent, vivants et souffrants, ont peine à trouver quelques louis de toiles ou de terres cuites savoureuses, parfois, et excellentes. Si les gros acheteurs avaient l'amour vrai de l'art, ils *sauraient* acheter aux vivants, distinguer et encourager le talent. Ils s'indignent, rétrospectivement, au récit des misères des grands artistes de jadis. Ils maudissent, en levant au ciel des yeux mouillés, les créanciers sans cœur de Rembrandt, ce Witsen, cet Isaac van Hertsbeck, qui pour des dettes de 4.180 florins et de 4.200 florins, sommes dérisoires, firent vendre tout l'atelier du vieux maître, sa maison de la Breestraat, « près de l'écluse Saint-Antoine », et le laissèrent sans ressources, sans abri, réduit à se réfugier dans une pauvre chambre d'auberge, dont il ne put même pas payer la location.

« Ah ! si nous avions été là !... », clament-ils. S'ils avaient été là, ils auraient fait comme les autres. Ils auraient délaissé le maître vieillissant, éclipsé par des peintres fades et délicats, des artistes à la mode. Aujourd'hui, comme alors, Rembrandt van Ryn, oublié de tous, serait enterré pour 13 florins.

Pourquoi, du reste, parler de Rembrandt ? Les tableaux du plus adorable des peintres n'atteignent pas, comparativement, les prix des pastels de La Tour. Un portrait de lui vient de se vendre. Il n'a pas « fait » 600.000 francs. Vous voyez bien que tout n'est, là-dedans, que désordre, snobisme, manque de sens commun et de sens critique. Aimons La Tour, artiste délicat, facile à comprendre, qui connut un prompt succès, mourut très riche et très honoré. J'y consens.

Mais, que diable ! Rembrandt, c'est autre chose !

On n'a pas l'air de s'en douter. Et si je disais que Rude, Carpeaux ou Rodin valent tout de même plus, à mes yeux, que Houdon, on me honnirait...

Robert Kemp.

Extrait de L'Intransigeant
Adresse : 142 R. du Croissant
Date : 3 Mai 1912

LA « SALOMÉ » EST VENDUE

La plus grande vente de l'année. — Une collection merveilleuse.

C'est aujourd'hui qu'a commencé, à la galerie Georges Petit, la vente de la collection de la marquise Landolfo Carcano, sous la direction de MM. Lair-Dubreuil, Henri Baudoin, Durand-Ruel, Georges Petit, Féral et Mannheim.

Entre toutes les grandes ventes de cette année, c'est sur celle-ci que s'est portée l'attention du public, non seulement en raison de la qualité des œuvres qui composaient cette collection mais surtout à cause de la *Salomé*, œuvre célèbre d'Henri Regnault, convoitée par les musées étrangers tandis que les amateurs français voulaient la voir au Louvre.

Un intérêt patriotique venait donc s'ajouter à l'intérêt artistique suscité par cette vente.

Assise sur un coffret oriental, la danseuse tient le couteau qui servira à la décollation du Baptiste. Ses cheveux noirs se détachent sur le fond jaune du tableau et ce contraste fit scandale. Un sourire de triomphe rend plus féroce le visage fardé de Salomé. C'est une criminelle qu'enivre sa propre cruauté.

LA SALOME DE HENRI REGNAULT

Cette œuvre, commencée à Rome en 1868, fut terminée au Maroc. Elle fait regretter la mort héroïque et prématurée de l'artiste, tué à Buzenvol en 1871, à l'âge de vingt-huit ans.

Parmi les autres œuvres intéressantes réunies par celle qui était Mme de Cassoi sous le second Empire, il y a quelques Fortuny, des Dupré, un Diaz exquis, *Les Confidences de l'Amour*, des Stevens, des Decamps, des Corot, et avant tout des Delacroix dont la place, également, serait au Louvre. *L'Assassinat de l'évêque de Liège* est une des pages les plus importantes de l'œuvre de Delacroix. L'effet est saisissant et l'œuvre est peinte avec cette largeur et cette minutie qui illustrent supérieurement la réflexion du grand artiste qui disait :

— S'il faut ébaucher avec un balai, on doit terminer avec une aiguille.

Parmi les dessins, deux au moins mériteraient d'entrer dans les collections nationales : un dessin de Poussin et *Le Charcutier*, lavis à l'encre de Chine de Daumier.

La collection Landolfo Carcano constituait un merveilleux ensemble de l'art du second Empire.

Mais il faut reconnaître que l'époque actuelle n'est guère favorable à la bonne vente des chefs-d'œuvre du siècle dernier. La mode impose encore la peinture du XVIII[e] siècle et l'on a vu dans des ventes récentes des œuvres de petits maîtres du règne du roi Louis XV se disputer la faveur des amateurs richissimes.

* *

La vente des collections de Mme Landolfo-Carcano à la Galerie Georges Petit s'est effectuée en présence d'une foule considérable.

On remarquait dans la salle : MM. de Guiffray, Saint Alary, Cognacq, Ephrussi, Lebreton, Gaspari, Lafage, Leprieur, H. de Rothschild, Oppenheimer, comte Greffulhe, Madrazzo, Arthur Meyer, Bell, Frappart, De Jessé, Frantz, de Ricci, Costa de Beauregard, etc., etc...

Comme on ne suit pas l'ordre du catalogue, la vente s'est d'abord déroulée dans le calme : On a commencé, en effet par les tableaux de moindre valeur.

Un tableau de Vallon, *Le Chemin du Village de Bessancourt* a fait 3.250 francs. *La présentation* de Florent Wilhelm, 2.350; *Fleurs et fruits* de Saint-Jean, 3.700.

Auguste Ribot, *Le philosophe*, 5.000 ; Gallet, *Judith*, 2.600 ; Bonnat, *Vendredi à la chapelle Sixtine*, 4.000 ; Vollon, *Charette de paille*, 8.100 ; Fortuny, *l'Escalier*, 2.300 ; Vollon, *Aiguière dorée*, 6.000 ; Fromentin, *Caravane arrêtée près de la Mer Rouge*, 2.000.

Sortigny, *Maria Luisa et deux de ses enfants*, 8.000 ; E. Delacroix, *Chasse arabe*, 6.200 ; Paul Baudry, *Diane frappant l'Amour*, 16.000 ; Diaz, *Solitude*, 13.000 ; Alfred-Stevens, Rêverie, 15.000 ; E. Delacroix, *Roméo et Juliette*, 13.500 ; Gustave Courbet, *La Vague*, 13.000 ; Sortigny, *Portrait de peintre*, 19.000 ; Ernest Hébert, *Le petit musicien*, 21.000.

Meissonier, *Fumeur noir*, 37.100 ; Rousseau, *Le Col de la Faucille*, 67.500 ; E. Delacroix, *Leçons d'Equitation*, 140.100 fr.; ce dernier tableau a été très discuté.

La « Salomé » de Henri Regnault, mise à prix 500.000 francs, a été adjugée 480.000 francs à un Américain de New-York, M. Lecler.

Un tableau de Palizzi, *Vaches se désaltérant* est ensuite adjugé 140.000 francs : un Dupré, *Mare dans la clairière*, fait 90.000 francs ; *Le Campement Arabe* de Fromentin, 68.000 et un *Intérieur de cour au Maroc* par Eugène Delacroix, 86.000 francs.

Corot, *Solitude, Souvenir de Vigen (Limousin)*, adj. 350.000.

La vacation se termine par la vente d'un tableau de Sartiny, *Mariage espagnol*, adjugé 220.000 francs, sur mise à prix de 200.000.

Demain, vente des tableaux anciens.

* *

Pour la *Salomé*, le Louvre a monté à 400.000.

Lorsqu'on apprit que l'acheteur était un Américain de violents coups de sifflets se sont fait entendre dans la salle.

Extrait de VOLTAIRE
Adresse :
Date : 1 JUIN 1912
Signature :

La « Salomé » de Henri Regnault

IRA EN AMERIQUE

La vente des tableaux de la marquise Carcano a commencé hier après-midi à la Galerie Georges Petit.

Cette vente, qui doit durer trois jours, s'est effectuée en présence d'une affluence considérable.

Les premières toiles vendues n'ont pas atteint des chiffres bien élevés.

On attendait avec impatience la mise aux enchères de la *Salomé*, de Henri Regnault.

On sait qu'un certain nombre d'amateurs et la commission des musées nationaux avaient fourni des sommes importantes pour permettre au Musée du Louvre d'acquérir cette œuvre célèbre.

Les enchères commencent à 4 h. 1/4. Bien vite, la lutte est circonscrite entre le Musée du Louvre et un amateur américain, M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

A un peu plus de 400.000 francs, le Louvre abandonne et le tableau est adjugé pour 488.000 francs à M. Knœdler.

Des manifestations hostiles à l'Amérique se sont fait entendre, vite réprimées.

Extrait de SIECLE
Adresse :
Date : 9 JUIN 1912

LES PRIX DOUX DE LA VENTE DOUCET

S'il est une cote variable, c'est celle des tableaux

Knœdler

Si vous aviez pu, ces jours-ci, pénétrer chez le Grand Marchand, et, entrant, si vous aviez su voir sans passion, en observateur ou philosophe, vous auriez noté sur les faces de merveilleux tics et rictus, d'étonnantes crispations des lèvres et des amertumes des yeux inoubliables.

Imaginez une folle compagnie de boulevardiers et de joueuses sachant que dans quelques heures va sonner la Fin du Monde : quelle ruée de passion ! La grande vente était cela. A chaque fois que, sur le comptoir, les commissaires-priseurs laissaient retomber leur marteau d'argent, en vérité on eût dit, tant dans cette foule de snobs, d'artistes et de gens du monde battait un cœur unanime et s'unifiaient les regards, que c'était là, inexorable et fatal, le suprême banco...

Fièvre, agio, folles enchères : j'imagine qu'à ces ventes d'aujourd'hui mérite seul de faire pendant le trafic des actions du Mississipi, au temps du bonhomme Law...

Consultation sur la Bourse aux chefs-d'œuvre

A la sortie, je rencontrai, suant, soufflant et grommelant, un amateur connu, dont le goût se double d'une grande érudition et le renom d'écrivain d'une haute fonction d'Etat. La traversée de Paris, que nous fîmes à pied, lui donna tout loisir de philosopher et d'étaler ses connaissances.

« Evidemment, dans de telles ventes, c'est plus l'amour-propre qui se pique d'émulation que l'amour de l'Art. Dès que l'orgueil entre en jeu, la raison perd ses droits. Nous pouvons être d'ailleurs satisfaits : les 600.000 francs versés pour le *David de l'Epinoy*, de La Tour, battent les prix les plus fameux. M. Henri de Rothschild se trouve, en matière d'achat de tableaux, record de France. Ce record appartenait jusqu'ici à la *Conception de la Vierge*, de Murillo, payé 586.000 francs à la vente Soult, en 1852, et qui précédait d'une trentaine de billets le populaire *Angelus*, de Millet, que feu M. Chauchard acheta 553.000 francs à la vente Secrétan.

« Vous me demandez quelques prix célèbres. C'est en Amérique surtout qu'on les compte. En voici quelques-uns, au hasard de ma mémoire : M. Benjamin Altmann, de New-York, a acquis là-bas pour cinq millions deux Rembrandt, l'*Homme à la Coupe* et le *Portrait d'Haaring*, et un Ruysdaël de la collection Maurice Kann, de Paris. A Bruxelles, un Rembrandt encore, *Portrait d'un cavalier polonais*, fut acheté un million cinq cent mille francs par M. H. C. Trick ; le *Bain de Diane*, de Rubens, appartenant à la collection Schubart, de Munich, avait fait, à la même vente, un million.

A New-York, on cite encore le *Portrait de Femme*, de Franz Hals, de la collection Yerkes, payé 625.000 francs : il avait été acheté 67.500 francs ; un Reynolds, *Portrait de lady O'Brien*, vendu 305.000 francs ; un Troyon, *Allant au Marché*, payé 202.000 francs ; un Diaz, *Récolte de fagots*, payé 300.000 francs ; un Rousseau, *Paysage du Berri*, 130.000 francs : tout cela pour la collection Yerkes. La collection Butler, à New-York encore, vit partir pour 150.000 francs la *Bergère*, de Millet ; pour 105.000 francs le *Torrent dans les Romagnes*, de Corot. Mais un Meissonier payé 135.000 francs ne fit, ce jour-là, à grand'peine que 73 pauvres mille francs.

A Londres, un Turner, de la collection Holbrockgaskel a été vendu 375.000 francs. Deux Corot achetés ensemble pour 270.000 francs ont fait l'un, *le Pêcheur*, 402.500 fr., l'autre, *le Matin*, 260.000 francs.

Vous voyez, nos grands maîtres, que ce soit en France ou à l'étranger, font toujours prime.

Pour ce qui est des œuvres d'art, je me rappelle une tapisserie de Beauvais du XVIII[e], *Ariane et Bacchus* qui, à la vente de la collection Polovstof, fit à Paris 425.000 francs ; deux tapisseries flamandes du XV[e] siècle, l'*Enfant Prodigue*, à la vente Lowengard atteignent 404.000 francs. Une statue, *la Diane*, de Houdon, fut payée à New-York, à la vente Yerkes, 225.000 francs. On pourrait bien acheter chez nous pour 450.000 francs le buste de Sabine Houdon, par le même.

Le véritable amateur

« Ce qui est curieux à constater, c'est la hausse brusque et inexplicable pour de pures raisons d'art, de certaines toiles : La *Salomé*, par exemple, qui n'est à tout prendre qu'une bonne œuvre de second ordre. Un La Tour, *Portrait de Mme Grimod de la Reynière*, qui fit hier 104.500 fr. avait été payée 6.100 francs en 1859, à la vente Didier. *Le Comte Bastard*, de Perronneau, payé hier 127.710 francs avait été acheté 5.000 francs en 1881, à la vente Wilson ; un pastel de Ducreux, acheté 150 fr. a été vendu hier 19.500 fr. Les Fragonard surtout ont été disputés avec une rage d'enchères insoupçonnée.

« Tout cela est fort bien : ceux qui placent ainsi leurs fortunes ont d'abord une fortune, et ce placement en vaut un autre. Je n'y trouve pas à redire. Mais il serait bon aussi de penser aux vivants, à cette pléiade de peintres jeunes qui sont pour notre France de la gloire en réserve.

« Et laissez-moi le confier : le véritable régal de l'homme artiste, le plaisir le plus pur de l'amateur, ce n'est pas à coup de banknotes de disputer de haute main une œuvre incontestée de maître, c'est la découverte d'un talent inédit ou de l'œuvre inconnue.

« Etre le parrain d'une telle œuvre, c'est presque la créer à nouveau : voilà l'honneur de l'homme sensible. Tout le reste n'est que commerce, ou vanité... »

André Tudesq.

Extrait de
Adresse :
Date : 4 JUIN 1912
Signature :
Exposition

La Vie

Knoedler

Sur la place publique, l'acrobate aux bras noueux amasse la foule, et son boniment, truffé de gasconnades en sollicite la générosité :

— Allons, messieurs et dames, du courage à la poche ! Plus que trente sous ! Jetez encore trente sous sur le tapis, et avec les dents je soulèverai les trois cents kilos qui sont là ! Allons ! Plus que vingt-cinq ! Même, si vous voulez, la plus lourde femme de la société pourra s'asseoir sur les poids, et je les soulèverai comme une paille. Plus que vingt sous ! Plus que quinze ! Allons, allons ! Vous ne me ferez jamais croire qu'entre tant d'honorables spectateurs vous n'arriverez pas à réunir ces quinze derniers sous ! Merci bien ! Plus que douze ! Plus que dix ! Du courage à la poche, mesdames et messieurs !

Eh bien ! ne vous semble-t-il pas que les gens qui s'obstinent à recueillir un demi-million pour faire entrer au Louvre la Salomé *d'Henri Regnault, rappellent assez exactement l'acrobate et son boniment de place publique ! Entendez-les crier, eux aussi :*

— Plus que cent cinquante mille francs, mesdames et messieurs ! Encore un petit effort, et vous aurez cette Salomé *! Plus que cent vingt-cinq mille ! Merci, monsieur le duc ! Plus que cent vingt ! Merci, madame la comtesse ! Plus que cent ! Du courage à la poche, et le Louvre s'enrichira de la célèbre peinture d'Henri Regnault !*

Ah ! le joli battage ! Remarquez que, dans cette combinaison, le Musée du Louvre en serait encore pour la jolie somme de deux cent mille francs, représentant plusieurs fois la valeur normale de cette œuvre froide et fade. Mais les bonisseurs se gardent adroitement d'insister là-dessus. Ils n'ont d'autre but que d'attirer sur eux l'attention du public gobeur, peu leur important, après cela, que la Salomé *demeure en France ou reste acquise à l'Amérique. Le vrai battage n'a point de ces vulgaires soucis.*

Allons, mesdames et messieurs, du courage à la poche !

Tabarant.

Extrait de GIL BLAS
Adresse :
Date : 4 JUIN 1912

A props de la Salomé

Knoedler

On lit dans le *Gaulois* de ce matin mardi :

« Tout le monde sait quels liens unissaient Henri Regnault et Georges Clairin. C'étaient deux amis inséparables et que seule la mort héroïque du peintre de la *Salomé* devait séparer. Avant de se dire le suprême adieu, les deux amis avaient échangé un dernier souvenir : Clairin avait reçu de Regnault une magnifique aquarelle, qu'il apporte aujourd'hui comme un magnifique hommage à la souscription ouverte au profit de la *Salomé*.

« Voici d'ailleurs l'émouvante lettre que M. Clairin adressait hier à M. Georges Petit :

« 21 mai 1912.

« Cher ami,

« Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra — la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

« A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la capote du soldat, ne sachant lequel reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger. Nous avions pris nos dispositions pour nos toiles, bibelots, etc. C'est le souvenir le plus précieux que je garde près de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la *Salomé*. Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que, de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder près de nous la belle *Salomé*.

« Toutes mes amitiés.

« G. Clairin ».

« L'aquarelle d'Henri Regnault, M. Georges Petit l'a remise à M. Kusedler, et celui-ci, dans un sentiment qui sera hautement apprécié, a déclaré qu'il la vendrait pour une somme de dix mille francs. Ces dix mille frans viendront grossir la souscription.

« Le geste admirable de M. Georges Clairin, souligné par M. Kusedler, méritait d'être connu de tous. »

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

LA « SALOME » DE REGNAULT

A la recherche de Maria le Modèle

Knoedler

"Je l'ai connue à Paris, mariée, et puis j'ignore", déclare M. Carolus Duran, directeur de la Villa.

Rome, 3 juin (*De notre correspondant particulier*). — La jeune « ciociara » qu'Henri Regnault découvrit sur la place d'Espagne, et dont il immortalisa les traits dans sa *Salomé*, vit-elle encore ? Et, si elle existe, où la trouver ? La courte enquête à laquelle je me suis livré sur ce problème de la petite histoire de notre Villa Médicis n'a guère abouti qu'à des résultats vagues et, par surcroît, contradictoires. Quoi qu'il en soit, ils ne laissent pas d'offrir quelque intérêt de curiosité. Les voici :

Il ne reste plus, à la Villa Médicis, qu'un témoin de l'époque où Henri Regnault y était pensionnaire : Maria Monti dont le mari défunt fut successivement le domestique particulier de tous les directeurs qui précédèrent M. Carolus Duran à la tête de notre Académie de Rome, depuis Alaux jusqu'à Eugène Guillaume. Maria Monti, qui porte allègrement les 82 années qu'elle compte aujourd'hui, a donc été mêlée pendant plus de cinquante ans à l'existence intime de la Villa Médicis, en marge de laquelle elle continue de vieillir doucement, dans une modeste chambrette, où l'administration la loge, au bout des jardins, non loin de la Villa Borghèse.

M. Carolus-Duran

Les souvenirs de cet humble témoin sur Henri Regnault sont confus :

— Un brave jeune homme ! Si gai ! Si familier avec nous tous ! Si bon, surtout !

C'est peu, on le voit. Toute mon insistance n'a pu obtenir autre chose que ces exclamations de la bonne vieille, dont la mémoire n'a enregistré aucun incident, si menu soit-il, se rattachant à Regnault.

Pour le modèle de *Salomé*, même imprécision. Toutefois, Maria Monti se rappelle fort bien une certaine « ciociara », nommée Maria, dont tous les pensionnaires se disputaient les poses à l'époque où Regnault était l'hôte de la Villa. Cette Maria, « une belle jeune femme aux magnifiques cheveux flottants », servit-elle de modèle à Regnault ? Maria Monti le croit, sans pouvoir l'affirmer avec certitude. Quoi qu'il en soit, la « poveretta » est morte depuis longtemps, m'assure-t-elle, comme sont morts tous les modèles qui auraient pu connaître Henri Regnault.

Un témoignage d'une toute autre valeur, bien que presque aussi indécis — mais d'une indécision qu'on pourrait croire volontaire — est celui de M. Carolus Duran lui-même. L'éminent directeur de l'Académie de France n'a pas connu Henri Regnault à Rome, où il fut pensionnaire de l'Académie de Lille (legs Vicart) et qu'il quitta un ou deux ans avant que Regnault ne devint pensionnaire de la Villa Médicis. M. Carolus Duran n'a pas davantage connu, à Rome, la « ciociara » qui servit de modèle pour *Salomé*. Il ignore aussi si elle s'appelait Maria.

En revanche, il l'a connue à Paris.

— Elle y avait été amenée, quelques années après la guerre, me dit-il, par un sculpteur d'assez grand talent, dilettante plutôt qu'artiste, qui l'avait épousée. Ce fut donc sous le nom de ce sculpteur qu'elle habita Paris. C'était une excellente et digne épouse. Les premières années où je la vis, elle avait conservé dans leur pureté presque entière les traits du visage et les lignes de forme qui avaient inspiré le pinceau de Regnault. Plus tard, traits et lignes s'épaissirent. Qu'est-elle devenue ? Vit-elle encore ? Et où ?... Je l'ignore.

Et voilà tout ce qu'il m'a été donné de recueillir sur le modèle d'un chef-d'œuvre désormais immortel. — Léon Conseil.

Extrait de
Adresse :
Date : 5 JUIN 1912
Signature :

Knoedler

C'est à Tanger qu'Henri Regnault acheva de peindre la *Salomé* mise en vente. Il venait de Rome et s'était installé dans l'hôtel d'un certain M. Davin qui vit toujours et raconte volontiers aux Français de passage à Tanger la vie d'aventures que menait là-bas le jeune peintre.

Henri Regnault fut un des précurseurs qui découvrirent le Maroc. Il en aimait les mœurs pittoresques, la couleur et les femmes mystérieuses. Et à cette époque il n'y avait pas de rivalité : il n'y avait guère, en 1869, plus de dix Français à Tanger.

Extrait de
Adresse :
Date : 8 AOUT 1912
Signature :

Ce que devient le journalisme

LA

Publicité de presse

Knoedler

Je compte commencer prochainement une seconde série sur l'espionnage juif allemand — tout en tenant à jour ma série précédente — qui ménagera, j'ose le dire, bien des suprises à mes lecteurs et aux intéressés. En effet, j'ai actuellement la conviction, basée sur des faits et des documents irréfutables, que toutes ces entreprises dirigées contre la vie de la nation française, sont reliées entre elles et obéissent à une impulsion unique, dont le siège principal est à Paris, avec succursales à Monaco et à Bruxelles. Mais avant d'en venir là, j'ai un petit compte à régler avec cette presse française d'information parisienne qui a gardé pendant dix mois le silence sur les révélations que j'apportais et qui s'est faite ainsi sciemment, volontairement, la complice de cet envahissement et de cet espionnage. Cet ignoble silence sur les agissements de Thyssen, de Schimmelpfeng, de Lucien Baumann, de l'usine allemande de La Motte-Breuil, de l'usine allemande de la lampe Osram à Puteaux, des Orenstein et Koppel, des Hansen et Neuerburg, etc., etc., n'aura servi à rien du tout, grâce à la puissance de diffusion de notre journal, grâce aussi à l'admirable presse des provinces qui n'a cessé de reproduire nos articles, grâce enfin au zèle et à l'activité de nos ligueurs et des Camelots du Roi. Il n'en mérite pas moins un châtiment.

J'ai dis et je répète qu'à part quelques journaux d'opinion, dont les noms sont connus de tous, la majorité de la presse parisienne est soumise à un ministre, M. Jean Dupuy, qui lui donne le mot d'ordre officiel ou officieux et veille à l'étouffement des scandales, tels que l'affaire Curie-Langevin, l'affaire Beucké, l'affaire Totti, l'affaire des trafics Valensi-Brassard, lesquels champignonnent sur la République comme sur un corps en décomposition. M. Jean Dupuy est secondé dans cette besogne par un traître juif du nom d'Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, dont la réputation n'est plus à faire, préposé depuis trente années à l'endormement et à l'abrutissement des conservateurs, à la livraison et à la destruction de toutes les tentatives de révolte et de délivrance, boulangisme, nationalisme, affaire des fiches, etc., etc... M. Jean Dupuy a comme second auxiliaire une larve à tête de galonnard, « son » vice-président, Etienne de Nalèche, récemment décoré, auquel je ne ferai pas l'injure de le comparer à M. Arthur Meyer, mais qui, en cas de crise grave, comme au moment de l'affaire Bernstein par exemple, n'hésite pas à prendre contre les patriotes le parti du juif déserteur et à faire du respectable organe des Bertin, des J.-J. Weiss et des Patinot, un tiroir à communiqués du ministère de l'Intérieur et de l'horrible souteneur Aristide Briand.

MM. Jean Dupuy et Arthur Meyer sont prévenus qu'un relevé très exact est dressé par nos soins de leurs actions et interventions les plus répréhensibles et qu'au jour du règlement de comptes, beaucoup plus rapproché qu'ils ne l'imaginent, ils auront à s'expliquer publiquement sur une telle suite de méfaits. Etienne de Nalèche, quelles que soient ses comiques prétentions, n'étant jamais qu'un subalterne et un suiveur, sera traité en conséquence.

Prenons par exemple l'escroquerie des loteries, dites « en participation », du métèque Zucco, du juif Jacques Rosenthal et de quelques autres filous de moindre envergure. Pendant des mois et des mois, la publicité destinée à vider les poches des gogos dans l'escarcelle de ces aigrefins a alimenté des feuilles comme le *Journal* des Letellier et le *Petit Parisien* de Jean Dupuy, lesquelles ne pouvaient ignorer, en aucune façon, le délit dont elles se rendaient complices. Au procès Zucco, le chiffre de cette colossale réclame a été rendu public. Il consistait, si j'ai bonne mémoire, EN PLUSIEURS CENTAINES DE MILLE FRANCS. Son importance explique que, même une fois le scandale ouvert et la piraterie publiquement dénoncée, le *Journal* et le *Petit Parisien* aient continué à publier effrontément des annonces qui n'étaient autre chose qu'un piège à la crédulité de leurs lecteurs. Passe pour les Letellier, qui ont leur réputation bien établie depuis Panama, et qui n'ont plus rien à perdre. Mais le plus fort est que M. Jean Dupuy faisait partie du ministère dans le temps même que les poursuites étaient ordonnées contre Zucco, Rosenthal et compagnie ; il contresignait ainsi comme ministre une action publique contre des aigrefins qu'il prônait et recommandait, comme directeur de journal ! J'ajoute que M. Jean Dupuy était et est encore président du Syndicat de la Presse parisienne. C'est du joli. Qu'auraient dit ces directeurs de journaux si les victimes innombrables de Zucco et de Rosenthal, unissant leurs efforts, avaient intenté un procès monstre en complicité aux marchands de papier imprimé qui les avaient ainsi fourrés dedans, qui avaient ainsi aidé le métèque et le juif à les dévaliser ? J'ai reçu, pour ma part, un grand nombre de lettres de ces poires malheureuses me demandant ce qu'il y avait à faire. Eh ! parbleu, c'est cela qu'il y avait à faire. Un pareil procès aurait nettement établi devant le public la responsabilité de la presse en matière de publicité, quand il est démontré et patent que cette publicité vise soit la débauche, soit l'escroquerie, soit la trahison.

Voulez-vous un autre exemple ? Nous n'irons pas bien loin pour le trouver. Un juif, entrepreneur de démolitions, d'expropriations et qui trifouille, avec une multitude de complicités, dans les ventes, rachats, reventes et surtout promesses de vente d'immeubles, du nom de Bloch et qui se fait appeler Bloch-Levalois, en attendant de s'appeler Levalois tout court, un juif donc a l'idée de dépecer le Palais-Royal, construction et jardin, sous prétexte d'y loger la Bourse. Il a gagné à sa combinaison, on ne sait comment, un certain nombre de personnalités, au premier rang desquelles le propre syndic des Agents de change, M. de Verneuil, ce qui est une stupéfaction. Il lui reste à créer un « mouvement d'opinion ». Qu'à cela ne tienne. Il va trouver Schmoll, administrateur du *Gaulois*, son compatriote, officier comme lui de la Légion d'honneur — car il n'y a presque plus de juif qui ne soit officier de la Légion d'honneur — et tous deux s'entendent avec un troisième juif, Arthur Meyer déjà nommé, pour lancer dans la presse cette piraterie doublée de vandalisme : la destruction du Palais-Royal. L'aplomb de Bloch dit Levalois est tel qu'il fait même le tour des journaux indépendants et PROPOSE QUATRE MILLE FRANCS POUR COMMENCER A L'« ACTION FRANÇAISE », LAQUELLE LUI FAIT LA RÉCLAME QUE L'ON SAIT ET GRATIS ENCORE. Mais nos révélations ne le découragent pas. Les ordres du jour hostiles à son projet de forban, que vote le Conseil municipal, ne le découragent pas davantage. Il déclare qu'il se passera du consentement de la Ville du moment qu'il a celui des habitants du Palais-Royal — sauf un — et l'appui de M. de Verneuil... Nous verrons bien. En attendant, Arthur Meyer et Schmoll, tout en renonçant à la publicité du crapuleux projet dans leur quotidien, continuent à le célébrer dans leur *Supplément*. Il faut bien vivre, fût-ce sur le fumier. Le coup de la *Salomé* de Regnault, dénoncé par nous en temps et lieu, venait de tomber à plat. La saloperie de Bloch dit Levalois arrivait à point pour consoler les hébreux du *Gaulois* de la manne perdue dans le désert... des amateurs de la *Salomé*.

Je vous cite là deux faits patents, indiscutables, visibles à l'œil nu et qui vous montrent le degré d'avilissement et de vénalité de certains organes de la presse de Paris. Mais pour deux affaires dévoilées, combien d'autres qui s'amorcent et qui se mènent dans l'ombre et qui sont d'une autre importance ! C'est ce que nous examinerons à mesure que nous poursuivrons le cours de ces études qui sont, j'ose le dire, de salut public.

LEON DAUDET.

Extrait de
Adresse :
Date : 8 JUIN 1912
Signature :
Exposition

NOTES D'UN EXPERT

Knoedler

La vente Carcano. — Moralité

Si le droit d'auteur aux artistes, que je n'ai cessé de réclamer depuis [illegible], existait actuellement, les héritiers d'Henri Regnault auraient touché ces jours-ci une jolie somme. En effet, la « Salomé » de ce peintre, vendue naguère par l'artiste pour quelques billets bleus, a atteint à la Salle des Ventes, le chiffre formidable de 480.000 francs — ce qui fait, avec les frais, 528.000.

A 2 0/0 seulement, la quote-part des ayants droit ne serait montée à une coquette somme.

Il est à remarquer d'ailleurs que depuis quelque temps les plus-values d'œuvres d'art mises en vente publique, deviennent énormes. C'est, je crois, la justification de la campagne que j'ai ardemment menée en faveur du droit d'auteur aux artistes.

Quant à la vente Doucet, nous en parlerons la semaine prochaine...

Elle me comble de joie...

Lucien Klotz.

N. B. — *J'informe les lecteurs que j'organise chaque mois, à l'Hôtel Drouot, des ventes d'objets d'art, etc...*

Expertises gratuites pour les lecteurs m'écrire au journal.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
NON SIGNÉ

Corot's "Souvenir d'Italie" Is Sold for £8,820 in London

"SOUVENIR D'ITALIE," BY COROT, SOLD FOR £ 8,820.

Mr. R. F. Knoedler, of New York, Secures Canvas After Spirited Bidding at Christie's.

[BY THE HERALD'S SPECIAL WIRE.]

LONDON, Saturday.—One of the most important sales of the season took place at Christie's yesterday. It was of pictures of the Barbizon school and of works by modern English artists, chiefly the property of Mr. G. N. Stevens, of Renwolde Court, Virginia Water, and 7 Hyde Park gardens. Some good prices were realized by Corots.

Of first importance was Corot's "Souvenir d'Italie," a landscape on a summer afternoon, 26in. by 18½in., for which Mr. R. F. Knoedler, of New York, paid £8,820. The bidding was spirited, beginning at £2,000. Among other American art experts present in the crowded saloon during the contest for this masterpiece were Messrs. Charles W. Kraushaar, Henry Reinhardt and Arthur Tooth.

Corot's "The River," a canvas 19in. by 23½in., also keenly competed for, went to Mr. Marshall for £2,205, and "In the Woods," a 14½in. by 17½in. picture, was also bought by him for £1,470. "Le Bateau," depicting a shallow stream flowing through a forest glade, went for £1,260, and "Gathering Primroses" was bought by Mr. Wallis for £1,008. Among other Corots which fetched good prices were the following: "Saintry," £966, M. Montignac; "The Three Figures," £966, M. Lefevre; "The Angler," £945, Mr. Gerald Tripp; "A Flessels," depicting a path through the village, £819, MM. Bernheim; "The Avenue," £630, Mr. Tripp.

There was a keen contest for the only J. F. Millet in the sale, his 1849 Salon canvas, "Œdipus Taken Down From the Tree," which went to Mr. Wallis for £2,415. C. F. Daubigny's 9½in. by 17½in. picture, "Les Laveuses," was bought by Mr. Lowis for £1,890, and his larger canvas, "The Apple Orchard," realized only £735, M. Montignac being the purchaser.

"Milking Time," by E. Van Marcke, a picture 35in. by 54½in., depicting an orchard near the coast with a peasant milking a cow, and other cows and sheep near by, was sold to Mr. Wallis for £1,785. Of two pictures by Lhermitte, "The Anglers," 25½in. by 22in., went to Mr. Wallis for £1,470, and a smaller work, "The Wayfarer," to Mr. Connell for £861.

"The Flock," a small work by C. Troyon, went rapidly up to £1,417, at which sum it was bought by M. Montignac, while a slightly smaller panel, "Going to Market," went to M. Lefèvre for £546. "Morning: Leaving the Stall," showing a shepherd standing at the door of a shed watching his sheep coming out, by Ch. Jacque, was bought by Mr. Sampson for £924, and "A Woody Landscape," by Jules Dupré, went to Mr. Heinemann for £756.

Second Part of Huth Sale Ends.

[BY THE HERALD'S SPECIAL WIRE.]

LONDON, Saturday.—The sale of the second portion of the Huth books and manuscripts, which had been proceeding at Sotheby's Rooms for nearly a fortnight, came to an end yesterday, when the grand total realized amounted to £30,169.

The leading lot yesterday was a copy of Drake's "West Indian Voyage," printed at Blackfriars, which Mr. Huth bought in 1876 for £75, and for which Mr. Quaritch had to pay £700 yesterday. Another copy of the same, in Latin, which Mr. Huth bought for twelve guineas, went to Mr. Quaritch for £470. He also bought a work on "Prince Charles des Hespaignes," by Remy Dupuys, for £500.

Stradivarius Sold for £400.

[BY THE HERALD'S SPECIAL WIRE.]

LONDON, Saturday.—At Messrs. Puttick and Simpson's rooms yesterday, £400 was paid for a violin by Antonius Stradivarius, with two silver-mounted bows.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
CIE DE PARIS
9 JUIN 1909

Récidiviste

Si le Louvre, malgré les concours qui lui sont prônus de toutes parts, ne parvient pas à racheter la *Salomé* d'Henri Regnault, que l'Américain Kneudler offre de lui rétrocéder à prix coûtant, ce ne sera pas la première fois que le riche marchand de tableaux New-Yorkais dépouillera Paris d'une de ses joies artistiques.

Il est vrai que son premier rapt fut parfaitement excusable, pour ne pas dire légitime, et certes personne ne songera à le lui reprocher.

C'est en effet M. Kneudler qui nous enleva jadis en plein succès théâtral, l'exquise, la divine Théo, l'inoubliable créatrice de *Pomme d'Api* et de *la Jolie Parfumeuse*, devenue aujourd'hui Mme Kneudler.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

SALOMÉS

Kneudler

Vraiment, en ce moment, Salomé est fort à la mode. Le souvenir de l'admirable opéra de Strauss est encore dans bien des mémoires; une souscription récente tenta d'offrir au Louvre la *Salomé* de Regnault, et, l'autre soir, pour la première fois, Mme Ida Rubinstein incarna d'une façon singulièrement intéressante, avec une passion sauvage et une ardeur étrange, l'héroïne de la curieuse pièce de Wilde; pièce à la fois familière, violente et sadique, où passe quelquefois, parmi des incohérences ou des folies, un frisson de beauté.

Salomé est une jeune personne qui a fait parler d'elle beaucoup plus encore que Judith. Est-ce parce que la tête de Jean-Baptiste était d'une importance plus considérable que celle d'Holopherne, ou bien parce que Salomé ne prit point la peine de la trancher elle-même de ses petites mains, travail de boucherie dont la patriote Judith est restée un peu rougie, ou bien encore parce qu'elle n'avait aucune très valable raison pour faire tomber le chef du saint homme à la bouche pleine d'invectives, et qu'elle la demanda, comme cela, « pour voir », comme un beau joujou un peu dégoûtant, un peu terrible et peut-être sans penser à rien.

Gustave Moreau l'a conçue pleine d'épouvante après son crime, et reculant d'horreur, et chancelant, sous le poids de ses froids bijoux et la hauteur pesante de sa resplendissante tiare étoilée, à l'apparition de la tête exsangue montant devant elle comme un astre. Mais Salomé n'eut certes pas de remords. L'Hérode de Wilde la fait tuer par ses soldats, parce qu'elle vient d'avouer son désir et sa frénésie et de donner à la tête du prophète ce fameux baiser dont elle le menaçait si âprement. Mais tout cela est fort contraire au texte des Evangiles. Salomé n'était pas amoureuse du Baptiste : Salomé dansa parce qu'elle était jeune et voulait plaire; Salomé demanda la tête de Jean pour obéir à l'ordre de sa mère; Salomé était une bonne petite fille candidement lascive et qui exécutait craintivement et inconsciemment les ordres d'Hérodias. Salomé ne pensait peut-être qu'au nouveau pouvoir de sa danse et de sa jeunesse.

Dans une de ses Moralités légendaires les plus compliquées, le charmant Laforgue a fait d'elle une insupportable petite pédante ésotérique et ridicule; il décrit son costume bizarre de mousseline jonquille à pois noirs, et la petite lyre d'ébène qui pend à son poignet mince, et la roue de plumes de paon qui lui sert de parure et qui, attachée à ses épaules, auréole sa tête de petite folle; et ensuite il lui fait débiter un discours incompréhensible. Mais cela n'est pas une façon d'élucider cette question séculaire. Nous voudrions bien savoir à quoi pensait Salomé, princesse de Judée, et pourquoi, exactement pourquoi, elle a demandé au tétrarque la tête du Précurseur. Ce n'est pas Laforgue qui nous l'a dit.

***

Flaubert, dans un de ses trois contes, a seulement développé avec une inégalable magnificence la version des évangélistes : Salomé, la petite princesse, sert la vengeance et la haine de sa mère. C'est tout. Et c'est infiniment beau. Vous vous souvenez d'elle, n'est-ce pas? et de ses pantoufles en duvet de colibri et de ses caleçons noirs semés de mandragores et de ce carré gorge-de-pigeon qui couvrait ses épaules et s'attachait aux reins par une ceinture d'orfèvrerie. Vous vous souvenez qu'elle avait des calcédoines aux oreilles et qu'un voile « bleuâtre » cachait son visage et ses seins, et, sous ce mot mystérieux « bleuâtre », vous vous souvenez aussi qu'on sentait pénétrer, avec elle, toute l'inconscience des choses futures et toutes les tentations des nuits.

Stéphane Mallarmé lui a donné le nom d'Hérodiade et a secrètement dévoilé en vers transparents mais énigmatiques, l'inquiétude et l'attente de sa chasteté, qui se voudrait cependant inviolable. Il nous a montré une « Hérodiade au clair regard de diamant », mais non la danseuse aux lèvres cruelles qui réclame pour prix de ses gestes souples, et de son voluptueux tournoiement, et de la palpitation plus apparente de sa vie, la tête d'un homme.

Au musée d'Anvers, un très beau tableau de Quentin Matsys a laissé dans mon souvenir la silhouette longue et gracile d'une Salomé de légende. Elle est vêtue, celle-là, d'une soie à fleurs immenses, et l'ourlet de velours de la robe, étroite et traînante, est déjà rouge et lourd comme s'il avait baigné dans le sang. Elle étend des bras minces et tord comme un beau serpent son corps svelte, avec je ne sais quoi d'étonné et de nonchalant. Elle semble être vêtue pour la première fois, d'une trop longue robe, et ne sait pas encore la porter; elle est gauche et délicieuse; elle est coiffée en petits bandeaux lisses, et son visage est virginal et doux, avec, au fond des yeux, une sorte de malice encore enfantine. Ses mains seules et la torsion de sa croupe indiquent une très secrète cruauté, une hésitante volupté qui s'ignore. Elle est une grande fille qui ne sait rien d'elle-même et qui s'étonne de ses propres pensées et de ce qui s'éveille en elle et de se découvrir sur les hommes qui la convoitent un pouvoir qu'elle ignorait. J'aime beaucoup cette Salomé-là; elle ressemble un peu à une Eve et à toutes les très jeunes femmes; elle est naïve, et par conséquent capable de tout; elle me fait peur.

***

J'aimerais rencontrer un jour Salomé. Vous savez bien que ces choses-là qui semblent au premier abord ridiculement inadmissibles, arrivent fort souvent dans les contes, dans les livres, dans les rêves, dans les songes... enfin dans tout ce qui est vrai... Le long cortège invisible de tous ceux et de toutes celles qui nous ont précédés dans la mort, se déroule tout près de la vie. Il suffit de fermer les yeux, de contempler une nuit frémissante d'étoiles, ou d'être éveillé et tremblant dans les ténèbres; on ne sait plus alors très bien si l'on fait partie du passé ou de l'avenir; on a laissé son temps, son nom, son âge, avec son masque et son manteau, à la porte de l'ombre. Et dans ces moments-là il n'y a vraiment rien d'impossible à ce que l'on puisse s'entretenir, non seulement avec les fantômes de ceux qui ont vécu, mais encore avec les apparences de celles qui n'existèrent jamais que dans l'imagination humaine. Donc, j'aimerais rencontrer un jour Salomé. Comment serait-elle vêtue? Se dissimulerait-elle sous les écharpes nombreuses dont les déroulements multipliés séduisirent jadis le vieux Tétrarque? Porterait-elle le voile bleuâtre, ou la tunique jonquille, ou la tiare éclatante, ou la longue robe étroite à l'ourlet pourpré, ou les manches rayées et la jupe de lanières noires imaginées par Bakst, ou simplement cet ample manteau de forme carrée, dont la soie se raye de fils d'argent ou d'or et tel qu'on le trouve encore, là-bas, immuables dans leur forme éternelle, au fond des bazars de Syrie ou de Palestine?

Salomé, princesse de Judée, je vous saluerais fort aimablement, et pour vous plaire, je vous parlerais des robes d'à présent et vous promettrais de vous en montrer quelques-unes. Nous parlerions parures, coiffures, oripeaux, chiffons, et quand vous seriez tout aimable et toute curieuse, je vous interrogerais : « Dites, charmante Salomé, qu'est-ce qui se passa donc sous votre petit front, si sournois, ce soir célèbre où, après avoir dansé sur la terrasse, vous réclamâtes, encore chaude et ruisselante de votre sueur parfumée, pendant que votre cœur battait et que votre souffle était haletant, la tête de saint Jean-Baptiste? Quelle singulière idée avez-vous eue là? Cela fit dire beaucoup de mal de vous pendant des siècles; on en parle encore... et même on alla jusqu'à vous accuser d'avoir été amoureuse de ce saint homme, et de l'avoir fait périr par dépit... »

Mais je sais d'avance, ô Salomé, princesse de Judée, ce que vous répondriez avec un petit frémissement et dans un élan de sincérité à cette indiscrète question! Vous me diriez : « Oh! c'est très simple! Et toi-même, ne sais-tu pas pourquoi nous demandons toujours ce que nous croyons presque impossible? J'ai demandé la tête de Iochanaan pour voir si on me la donnerait, pour juger de ma puissance, et aussi pour jouer un bon tour à mon vieux peureux de beau-père... Mais réellement, — et tu le comprends bien — je n'y tenais pas du tout... et quand on me l'a portée, toute saignante dans le bassin creux qui luisait, j'ai ressenti une peur étonnée, et c'était si laid, si dégoûtant, et si horrible, que, pour ne plus voir, j'ai mis mes deux mains sur mes yeux... »

Gérard d'Houville.

LA « SALOMÉ » DE REGNAULT

— Je vais adjuger... quatre cent quatre-vingt mille... ça n'est pas le Louvre...

— Ça n'est pas non plus le bon marché...

N° DE DEBIT

Extrait de — AURORE 519

Adresse : —

Date : — 15 JUIN 191

Signature : —

Bavardage

Faut-il faire payer l'entrée dans les musées ? Combien y a-t-il d'années que la question a été posée, sans qu'une solution soit intervenue ?

Nous passons pour un peuple primesautier, emballé, étourdi même qui prend des résolutions à la façon d'un enfant. Je crois que jamais pire mensonge n'a été proféré. C'est le contraire qui est vrai. Nous ne pouvons jamais nous décider à quoi que ce soit.

Il suffit qu'une idée soit énoncée pour que immédiatement les si, les mais, les car, viennent se jeter dans les roues. L'affaire la plus simple donne lieu à des chipotages, des marchandages et, de modifications en amendements, l'idée ne fait point un seul pas.

Je vous demande un peu si c'est une affaire vitale que de prendre vingt sous — ou pas — aux guichets du Louvre. Les uns sont pour la gratuité — moi, entre autres — les autres pour le paiement. J'avoue que pour ma part si l'opinion contraire à la mienne prévalait, je n'en ferais pas une maladie de peau.

Faites donc l'expérience une bonne fois, et que ça finisse. Je crois, quant à moi, que les recettes seront nulles, mais je puis me tromper.

J'estime que les musées nous appartenant, il est inique de nous empêcher d'entrer dedans. Ça, c'est de l'anarchie, donc n'en parlons pas.

Les amateurs d'art — les êtres les plus embêtants qui soient au monde — invoquent les intérêts de la caisse des musées.

Moi qui juge bien d'autres intérêts plus graves et plus immédiats, je suis fort peu touché de cet argument, et un Rembrandt, voire même un La Tour ou une Salomé de plus au Louvre, ne me rendra pas la vie moins dure et plus facile.

Que tous mes arguments ne puissent toucher personne, je l'admets.

Mais finissez-en, ne vous assommez pas avec cette question ridicule.

Faites payer, ça servira toujours à quelqu'un. On nommera des employés et ça fera quelques pauvres bougres de contents.

JULES LERMINA.

Extrait de — [GIL BLAS?] DE PARIS

Adresse : — 153, rue Montmartre, 153, II

Date : — JUIN 1912

L'ACTUALITÉ

Question Nationale

Il est grand temps qu'on se demande, en France, s'il ne serait pas possible d'empêcher officiellement l'exode de nos chefs-d'œuvre à l'étranger.

On vient de vendre une toile célèbre : *Salomé*, de Henri Regnault, pour la somme de 480.000 francs et c'est un Américain qui en est acquéreur ! Il y a bien eu des murmures et même des sifflets, mais qu'y faire dans l'état de choses présent ?

L'œuvre de Regnault est supérieure de l'avis des critiques d'art les plus autorisés. Et nous avions des raisons pour tenir, nous Français, à la conserver. Au point de vue sentimental, d'abord, c'est le chef-d'œuvre d'un jeune peintre mort au service de son pays pendant la guerre franco-allemande. Que nous aurait donné Regnault, fauché à vingt-huit ans, mais déjà célèbre par *Salomé* et le *Général Prim* ?

Au point de vue artistique, n'est-il pas honteux, pour nous tous, de voir partir pour l'Amérique, l'un des chefs-d'œuvre — le plus beau — de ce jeune peintre génial ?

Il ne semble pas que l'administration française ait fait l'impossible pour conserver *Salomé*, et l'ajouter au patrimoine de notre art si universellement réputé.

La question qui se pose est uniquement une « question d'argent ». Il faut être milliardaire américain, roi de pétrole ou d'autre chose pour acheter de semblables toiles au prix où elles sont vendues. Et cependant, dans un but très louable, un certain nombre de Mécènes, avaient tenté d'acheter *Salomé* pour qu'elle figurât désormais au Louvre !

Les sommes recueillies furent insuffisantes. Il faut donc aviser aux moyens de conserver à la France, les chefs-d'œuvre français. C'est une question nationale, au premier chef, question sur laquelle tous les avis sont unanimes.

En Allemagne, en Suisse, en Belgique, etc..., on perçoit, dans les musées, un droit d'entrée très modique. Pourquoi n'en ferions nous pas autant ? Il y a toutes sortes d'avantages à le faire, et aucun inconvénient ! Quand on pense au nombre considérable d'étrangers qui visitent nos musées nationaux, on s'extasie sur notre candeur en scrutant les pertes phénoménales que volontairement nous faisons en n'exploitant pas la richesse de ceux qui viennent chez nous admirer nos chefs-d'œuvre. Je sais bien qu'on me dira que les chefs-d'œuvre exposés dans nos musées sont la propriété de chacun et qu'il est excessif de faire payer deux fois ceux qui désireraient visiter et étudier nos musées. C'est avec de semblables balivernes qu'on se berce en France, et que les plus belles réformes sont indéfiniment ajournées. Est-il donc impossible d'arranger les choses et de satisfaire tout le monde ? Je ne le crois pas. Réservez certains jours pour les entrées gratuites. Ce sera le jeudi et le dimanche, puisque aussi bien ce sont là chez nous les jours traditionnels de congé : de cette façon tel père pourra conduire ses enfants au musée et leur montrer, sans bourse délier, les chefs-d'œuvre dont nous nous enorgueillissons. Les écoles, les lycéens, les étudiants, les artistes, auraient libre accès, en tout temps, sur simple présentation d'une carte. N'est-ce pas simple, et s'agit-il là de faire payer deux fois les contribuables qui ne le peuvent pas ?

Il s'agit de trouver des ressources. Telle personne qui ne peut pas payer un droit d'entrée ira au musée les jours où l'entrée est gratuite. Telle autre qui désire admirer dans la paix et l'isolement l'œuvre d'un auteur et qui a des loisirs, ira aux jours payants. Il n'y a pas d'autre solution

Au bout de l'année, les recettes perçues aux guichets d'entrée permettraient à notre administration de faire face aux exigences éventuelles de certains achats, « qu'il faut faire » et d'augmenter au besoin le nombre des gardiens en les mieux payant. Si ce système avait fonctionné depuis que certains esprits bien avisés l'ont demandé, nous aurions aujourd'hui *Salomé* et nous n'aurions pas perdu « le sourire de la *Joconde* ».

On pourrait même aussi, de cette manière, enrichir les musées de province et aider les musées communaux — ces derniers d'ailleurs ayant souvent recours à la perception d'un droit d'entrée. Tel touriste qui voyage dans une région artistique et qui n'entre pas dans les musées, parce qu'en vacances, on ne fait que dépenses sur dépenses, n'hésiterait pas à enrichir ses souvenirs si sa bourse n'en devait pas trop souffrir.

Il faut donc que cette question soit tranchée, et la vente de *Salomé* vient juste à propos pour la remettre à l'ordre du jour. On a déjà proposé bien des fois l'entrée payante, mais notre caractère français — un peu trop frondeur — l'a repoussée toujours. Il faut revenir sur cette fause impression, et tout le monde y trouvera son avantage. Les parlementaires de notre Savoie « toujours en avant » devraient faire réaliser cette réforme.

F. Clément.

N° DE DEBIT

Extrait de — COMŒDIA

Adresse : — 27, Boulevard Poissonnière

Date : — JUIN 1912

Signature : —

Exposition —

(Dessin de George-Edward)

SALOMÉ. — Encore un petit sou, Messieurs et Dames!

N° DE DEBIT

Extrait de — RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Adresse : —

Date : — 15 JUIN 1912

Signature : —

Exposition —

Nous ne verrons plus *Salomé* !

C'est désormais une affaire finie, réglée, vidée :

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier, nous faisions pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Il est vrai que nous pourrons contempler d'autres Salomés : Mlle Rubinstein, Mme Kouznietzow, Mlle Mary Garden, Mlle Bréval.

Sans médire de ces dames, c'est une relative compensation.

* * *

CAUCHEMAR

L'acquéreur de la *Salomé*, de Regnault, rêve qu'après lui avoir coûté les yeux de la tête, la fille d'Hérodiade réclame le reste.

Dessin de LUC.

N° DE DÉFIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

L'Institut a répondu à la proposition de M. Detaille, au sujet de l'achat de la *Salomé* de Regnault, proposition que M. Bonnat avait communiquée à M. Arthur Meyer dans la lettre que nous avons citée hier.

Les dispositions du legs de Mme Edouard-André ne permettent pas d'en exécuter les clauses multiples avant un an et peut-être même deux ou trois ans. L'Institut ne saurait actuellement distraire aucune somme.

La *Salomé* restera donc à son acquéreur américain.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Hier, vendredi...

La grande pluie de la nuit avait laissé Paris froid et un peu brumeux. La soirée fut froide et les Parisiennes aperçues dans les music-halls des Champs-Elysées s'emmitouflaient assez frileusement. On est tout aux discussions sur les ventes sensationnelles, et l'on conclut de ces prix exorbitants et de ce déchaînement de surenchères que le Louvre fera une action sage en gardant ses 200.000 francs pour la *Salomé* et en laissant cette toile à celui qui la poussa si haut qu'il y restera.

Adresse :

Date :

Signature :

L'affaire de la « Salomé »

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier nous faisions pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Extrait de COMEDIA

Adresse :

Date :

Signature :

Regnault et ses mod

Celui qui lui servit pour la *Salomé* était une petite sauvagesse italienne rencontrée à Rome, mais quand en 1866 il obtint le prix de Rome avec ce sujet: *Thétis apportant à Achille les armes forgées par Vulcain*, sait-on que la figure de la déesse est le portrait d'Augusta Holmès; la page est précieuse à mettre dans une iconographie de la célèbre musicienne enterrée à Versailles.

8 JUIN 1912

La Semaine du Collectionneur

La Collection Landolfo Carcano

La semaine qui vient de s'écouler a vu la dispersion d'une des plus importantes collections de l'année : celle de la marquise Landolfo-Carcano, contenant une série de premier ordre de tableaux du XIX[e] siècle, ainsi qu'une demi-douzaine de bons et rares tableaux anciens. Nous y avons vu des enchères sensationnelles, notamment une qui sera pour les amateurs de ces sortes de chiffres le point capital de l'année.

La *Salomé*, de Regnault, que beaucoup considéraient comme le bijou de la collection, a fait couler tant d'encre et tous les événements entourant son adjudication ont été l'objet d'une si grande publicité que je me contenterai d'en dire quelques mots. Je rappellerai qu'un certain nombre d'amateurs et de journalistes avaient formé le projet de faire entrer cette œuvre au Louvre. Une souscription avait recueilli une somme importante qui, jointe à celle fixée par les Beaux-Arts, avait permis à M. Leprieur, du Louvre, de pousser l'œuvre jusqu'à 305 mille francs. Malheureusement, la grande publicité donnée à ce tableau avait excité bien des convoitises. L'enchère du Louvre fut dépassée par divers acheteurs, et le tableau échut à un marchand américain, M. Knœdler, lequel, dès la fin de la vacation, eut le joli geste d'offrir et de recéder son tableau au Louvre pour le prix d'achat et de lui donner un droit d'option de deu[x] mois. Rien n'est donc perdu et il est for[t] probable qu'avant ce laps de temps, la sou[s]cription commencée arrivera au chiffre [en] question.

Si elle n'y arrive pas, ce sera regrett[able], mais nous nous en consolerons en so[n]geant que le portrait du général Prym e[st] infiniment supérieur à la Salomé et d'[un] métier beaucoup plus large et plus puissa[nt].

***

Ne quittons pas le Louvre sans consta[ter] que M. Leprieur a acquis à la vente C[ar]cano un autre tableau fort intéressan[t] *L'Allée des Châtaigniers*, par Théodore Ro[us]seau, un très beau morceau, un peu [sale] ce me semble, mais auquel un nettoy[age] discret rendra toute sa splendeur. L'[œu]vre a été refusée au Salon de 1835, entr[a en] 1840 dans la collection Périer, passa d[ans] la collection Worms de Romilly et Kl[...] bey et figura en 1874 à l'Exposition [pour] les Orphelins d'Alsace-Lorraine. Ce [ta]bleau qui mesure 1 m. 42 de large [et] 0 m. 76 de haut a fait 270.000 francs.

Tout dans cette collection n'était [pas] d'égale valeur : il y eut même, au com[men]cement de la première vacation — qui [n']a pas moins produit 2.760.950 francs [cet] après-midi, soit un peu moins que la [pre]mière vente Rouart — un certain no[mbre] d'enchères très calmes. Des Bonnat [à] 3.700, 3.200, 4.000, 11.000 et 20.500 f[r.], un Boulanger 450 fr., un Dauzats 560 f[r.], Domingo 560, des Gustave Doré 1.90[0 et] 550 francs ; un Edouard Frère 360 fr[.], Harpon 330 et 350 fr. ; un vaste et enn[uyeux] Jules Lefebvre 1.800 fr., un Madou 1.7[..] un Palizzi 810 fr., un Emile Renard 3.[...]

Enfin, vers la fin de la première va[cation]

[...] propositions de loi sur la question du logement populaire

et de la prévoyance sociale. Il en doit exister au moins un dans chaque département. Leur mission, c'est de provoquer, d'encourager, par tous les moyens, la construction de maisons salubres et à bon marché et, d'une façon générale, toutes les manifestations de la prévoyance sociale. Ils sont chargés notamment de contrôler et de certifier la salubrité des maisons et logements qui doivent bénéficier des avantages établis par les lois de 1894 et de 1906.

Ces pouvoirs de contrôle, on propose de les renforcer. Les maisons qui auront obtenu un certificat de salubrité seront visitées chaque année. Au cas où des transformations en auraient sérieusement compromis le caractère salubre, le certificat serait retiré — sauf recours des intéressés auprès du ministre du travail.

D'autre part, pour faciliter la besogne de propagande des Comités, on propose d'exempter leurs affiches du droit de timbre.

Enfin, on augmente le nombre de leurs membres.

Mais voici qui est plus important :

II

Extension à un plus grand nombre de logements du qualificatif d' « habitations à bon marché » et des avantages y afférents

Aux termes de la législation actuelle (1894-1906), sont réputées « habitations

[...] gueront ainsi clairement des sociétés douteuses ou de pure spéculation ;

2° *Extension des immunités fiscales.* — Les immunités des sociétés d'habitations à bon marché seront étendues aux sociétés de jardins ouvriers, aux sociétés de bains-douches populaires, et aux sociétés formées pour l'application de la loi Ribot (1908-1912) sur l'accession à la petite propriété ;

3° *Droits précisés.* — Ces dernières sociétés à qui, dans la législation actuelle, on a pu contester le droit d'acquérir des terrains, pour les lotir, et faire accéder leurs adhérents à la propriété des parcelles, se verront confirmer ce droit, et pourront, en vue de l'exercer, recevoir, sans contestation possible, des avances de la Caisse des Dépôts ;

4° *Extension de capacité.* — Sous le

(1) Ces avantages sont : exonération de la contribution foncière et de la contribution des portes et fenêtres pendant douze ans ; faculté de paiement fractionné des droits d'enregistrement des actes de vente des maisons individuelles ; règles spéciales quant à l'indivision ; faculté, pour le propriétaire, de contracter à la Caisse nationale d'assurance en cas de décès une assurance avantageuse, etc.

(2) Ces chiffres sont les maxima pour les maisons collectives. Pour les maisons individuelles, la loi les majore d'un cinquième.

(3) Exemption de timbre et d'enregistrement pour actes de constitution et de dissolution ; exonération du droit de timbre sur titres d'actions et d'obligations ; exonération de la patente et de l'impôt de 4 0/0 sur le revenu des valeurs mobilières ; exemption partielle de la taxe des biens de mainmorte ; enfin aptitude à recevoir le concours financier des établissements publics et d'utilité publique (cf. ci-dessous).

Extrait de :

Adresse :

Date : 4 JUIN 1912

Signature :

Un Beau Geste

A propos de la " Salomé "

Tout le monde sait quels liens unissaient Henri Regnault et Georges Clairin. C'étaient deux amis inséparables et que seule la mort héroïque du peintre de la *Salomé* devait séparer. Avant de se dire le suprême adieu, les deux amis avaient échangé un dernier souvenir : Clairin avait reçu de Regnault une magnifique aquarelle, qu'il apporte aujourd'hui comme un magnifique hommage à la souscription ouverte au profit de la *Salomé*.

Voici d'ailleurs l'émouvante lettre que M. Clairin adressait hier à M. Georges Petit :

31 mai 1912.

Cher ami,

Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra — la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la capote du soldat — ne sachant lequel des deux reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger — nous avions pris nos dispositions pour nos toiles, bibelots, etc., Cette aquarelle m'avait été donnée par Regnault. C'est le souvenir le plus précieux que je garde près de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la Salomé. *Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que, de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder près de nous la belle* Salomé.

Toutes mes amitiés.

G. CLAIRIN.

L'aquarelle d'Henri Regnault, M. Georges Petit l'a remise à M. Knœdler, et celui-ci, dans un sentiment qui sera hautement apprécié, a déclaré qu'il la vendrait pour une somme de dix mille francs. Ces dix mille francs viendront grossir la souscription.

Le geste admirable de M. Georges Clairin, souligné par M. Knœdler, méritait d'être connu de tous.

Ajoutons que Madame la Comtesse de Bari a bien voulu faire savoir, hier, qu'elle s'inscrivait pour une somme de mille francs.

P. R.

N° DE DEBIT

Extrait de : Le Goût Parisien

Adresse : 94 avenue Parmentier

Date : 30 [M]AI 1912

Signature :

Billets à Mimi Pinson

Vous avez entendu parler, quoique vous soyez recluse bien souvent, Mimi, de ces grandes ventes où la moindre toile, où le plus petit dessin, atteignent des prix fabuleux, ce dont se plaignent maints bons esprits.

Je lisais, il y a quelques semaines dans un quotidien cette phrase : « Si au lieu d'acheter un tableau deux cents mille francs, on faisait pour deux cents mille francs de bien, ce serait autrement intéressant. »

Que voilà des mots qui sentent leur flatteur ! C'est aisé d'aller dire à des lecteurs plus ou moins fortunés qu'on les frustre d'une énorme richesse en payant pour la Salomé d'Henri Regnault ou les pastels de la Tour des sommes considérables, mais ce n'est ni courageux, ni juste.

En fait, une œuvre d'art si elle vous enthousiasme n'a point de prix, n'a pas de valeur marchande, et si jamais l'Embarquement pour Cythère de Watteau ou l'Assomption de la Vierge de Fra Angelico étaient mis aux enchères, je sais bien des pauvres diables qui réuniraient tout ce qu'ils possèdent, et qui héroïquement, comme on court à la bataille, courraient à la vente dans le vain espoir de les acquérir pour eux. Et pourquoi ? Mais parce qu'ils ont trouvé dans ces œuvres là la paix de leur cœur et de leurs yeux ; qu'une couleur, qu'un geste, qu'un lointain les a émus jusqu'aux pleurs, et qu'ils ont trouvé en regardant ces deux toiles une raison de vivre, une beauté consolatrice, et qu'ils tiennent ces chefs-d'œuvre comme aussi beaux à voir qu'une prière est douce à dire.

Je ne rentrerai pas dans la discussion que vous pourriez entreprendre, Mimi, pour savoir si ce sont bien là, raisonnements de marchands de tableaux. Mais dites vous bien que dans une grande vente il y a toujours un acheteur qui a payé une belle somme pour un tableau qu'il désirait vraiment de tout son cœur. Eh bien 250.000 francs pour un vrai, un grand bonheur ! croyez-vous que ce soit trop cher, au prix où est la joie, aujourd'hui.

R. BIZET

[Ext]rait de : [LA DÉFENSE NATIONALE]

[Ad]resse : 8, Rue T[...]

[Dat]e : 31 MAI 1912

[Sig]nature :

La *Salomé* d'Henri Regnault a été vendue non point au Louvre, comme beaucoup d'artistes et d'amateurs l'auraient désiré, mais à un riche Américain pour le prix de 480,000 francs. Malgré la contribution de quelques amis généreux, le Louvre n'a pas pu disposer de cette somme. Encore un chef-d'œuvre de la peinture française qui passe les mers... Quand nous serons à mille...

[Extrait] de : [...] LYON

Date : 8 JUIN 1912

Le Louvre n'aura pas la "Salomé" d'Henri Regnault

La *Salomé*, d'Henri Regnault, n'entrera pas au Louvre. Elle ne restera même pas en France. Le conservateur du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350.000 francs. Un Français, M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475.000 francs, puis s'arrêta, enfin essoufflé : on le serait à moins. Un Américain, M. Leclerc, de New-York, l'emporte, triomphant, pour 480.000 francs. L'ayant appris, l'assistance s'est mise à siffler. Quelque chose eût pu la consoler pourtant, c'est que le Louvre, pendant que *Salomé* retenait l'attention des enchérisseurs, s'était fait adjuger l'admirable *Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau. Il lui en a coûté 270.000 francs. Le chiffre est joli. Mais au prix où étaient hier les tableaux, c'est pour rien.

[Ex]trait de : [...]

Adresse : [...] IX[e]

Date : 8 JUIN 1912

Signature :

Exposition :

ÉCHOS DE PARTOUT

LE LOUVRE ET LA « SALOMÉ » D'HENRI REGNAULT

De nombreuses souscriptions pour l'acquisition de la *Salomé* d'Henri Regnault par le Louvre se sont produites spontanément et sans que de nouveaux appels soient intervenus. Les sommes réunies s'élèvent ainsi à 225,000 francs environ. Nous savons d'autre part que le grand artiste qu'est M. Bonnat s'est fait, en qualité de président du conseil des musées nationaux, le chaleureux avocat de cette cause patriotique auprès de ses collègues.

Nous ignorons encore quel a été le résultat de ses démarches. Ce sera dans la question un élément décisif. Si l'administration du Louvre croyait ne pas devoir maintenir le crédit de 200,000 francs qu'elle avait d'abord promis, l'effort des souscripteurs deviendrait inutile, et il faudrait laisser à certaines initiatives généreuses qui s'étaient annoncées l'occasion de se produire.

4 JUIN 1912

La Semaine du Collectionneur

La Collection Landolfo Carcano

La semaine qui vient de s'écouler a vu la dispersion d'une des plus importantes collections de l'année : celle de la marquise Landolfo-Carcano, contenant une série de premier ordre de tableaux du XIXe siècle, ainsi qu'une demi-douzaine de bons et rares tableaux anciens. Nous y avons vu des enchères sensationnelles, notamment une qui sera pour les amateurs de ces sortes de chiffres le point capital de l'année.

La *Salomé*, de Regnault, que beaucoup considéraient comme le bijou de la collection, a fait couler tant d'encre et tous les événements entourant son adjudication ont été l'objet d'une si grande publicité que je me contenterai d'en dire quelques mots. Je rappellerai qu'un certain nombre d'amateurs et de journalistes avaient formé le projet de faire entrer cette œuvre au Louvre. Une souscription avait recueilli une somme importante qui, jointe à celle fixée par les Beaux-Arts, avait permis à M. Leprieur, du Louvre, de pousser l'œuvre jusqu'à 365 mille francs. Malheureusement, la grande publicité donnée à ce tableau avait excité bien des convoitises. L'enchère du Louvre fut dépassée par divers acheteurs, et le tableau échut à un marchand américain, M. Knoedler, lequel, dès la fin de la vacation, eut le joli geste d'offrir et de recéder son tableau au Louvre pour le prix d'achat, et de lui donner un droit d'option de deux mois. Rien n'est donc perdu et il est fort probable qu'avant ce laps de temps, la souscription commencée arrivera au chiffre en question.

Si elle n'y arrive pas, ce sera regrettable, mais nous nous en consolerons en songeant que le portrait du général Prym est infiniment supérieur à la Salomé et d'un métier beaucoup plus large et plus puissant.

⁂

Ne quittons pas le Louvre sans constater que M. Leprieur a acquis à la vente Carcano un autre tableau fort intéressant : *L'Allée des Chataigniers*, par Théodore Rousseau, un très beau morceau, un peu noir ce me semble, mais auquel un nettoyage discret rendra toute sa splendeur. L'œuvre a été refusée au Salon de 1835, entra en 1840 dans la collection Périer, passa dans la collection Worms de Romilly et Khalil bey et figura en 1874 à l'Exposition pour les Orphelins d'Alsace-Lorraine. Ce panneau qui mesure 1 m. 42 de large sur 0 m. 76 de haut a fait 270.000 francs.

Tout dans cette collection n'était pas d'égale valeur : il y eut même, au commencement de la première vacation — qui n'en a pas moins produit 2.760.950 francs en un après-midi, soit un peu moins que la première vente Roussel — un certain nombre d'enchères très calmes. Des Bonnat firent 3.700, 3.200, 4.000, 11.000 et 20.500 francs, un Boulanger 450 fr., un Daumats 560 fr., un Domingo 500, des Gustave Doré 1.800, 520, 350 francs ; un Edouard Frère 360 fr., des Hamon 330 et 350 fr. ; un vaste et ennuyeux Jules Lefebvre 1.800 fr., un Madou 1.750 fr., un Palizzi 810 fr., un Emile Renard 3.000 fr.

Enfin, vers la fin de la première vacation, Me Lair-Dubreuil attaqua les grands maîtres et aussitôt les enchères s'animèrent. Les Delacroix étaient particulièrement beaux. La *Leçon d'équitation*, représentant un enfant arabe sur un cheval dans un magnifique paysage de montagnes bleues, fut âprement disputé. Estimé seulement 60.000 francs, ce tableau fut poussé par M. Durand-Ruel contre un amateur, M. Tauber. Celui-ci, un passionné, m'a-t-on dit, de l'œuvre de Delacroix, a enlevé le tableau au prix très élevé de 140.000 francs. C'est un spectacle réconfortant, en ce temps de spéculation à outrance, de voir un amateur payer n'importe quel prix un tableau, « parce que ce tableau lui plaît ». Le même amateur a également poussé à 205.100 francs l'éblouissant tableau de Delacroix : *Assassinat de l'évêque de Liège*. « Ce n'est pas trop cher, me disait à l'issue de la vente M. Durand-Ruel, le doyen des experts parisiens, et je regrette fort de n'avoir pu l'acheter pour ma collection. » Par contre, M. Durand-Ruel s'en est consolé en achetant 80.000 francs un *Intérieur d'une cour au Maroc*, morceau de premier ordre.

Après la chasse, par J.-B. Oudry

(Collection Demasky.)

De premier ordre également les deux Corot ! Mais je ne m'explique pas du tout pourquoi *Le Lac*, effet du matin qui me paraît une œuvre-type du maître, n'a fait que 130.000 francs, tandis que la *Solitude*, morceau plus important par les dimensions, mais pas plus beau, faisait 350.000 francs. Les ventes ont des surprises de ce genre.

⁂

Ce fut une surprise aussi, mais dans un autre sens, que l'adjudication du tableau de Leibl, maître allemand peu connu du public parisien qui a produit quelques œuvres de premier ordre. Son portrait de femme a été enlevé 140.000 francs par MM. Heinemann, venus tout exprès de Munich, et qui disputèrent l'œuvre à MM. Durand-Ruel fils et Cognacq, qui suit très assidûment les ventes.

Mariano Fortuny est un des maîtres les plus brillants de l'école espagnole moderne. J'aime surtout ses *copies de Goya*, mais je trouve que son fameux *Mariage espagnol* n'est que virtuosité. Tel n'est pas l'avis de tous puisque le tableau a été adjugé 220.000 francs à M. Petit. Il est vrai qu'il fut payé jadis 300.000 francs par la marquise Carcano, qui en aurait même, dit-on, refusé 800.000 francs, ce qui me paraît invraisemblable !

Du joli et délicat Fromentin, le *Campement arabe*, n'a fait que 68.000 francs.

Cela valait et vaudra mieux.

Meissonier est de moins en moins à la mode. Ses petits tableaux ont fait : *Le Liseur rose* 23.500 francs, *Le Fumeur noir* 37.100 francs, *En Vedette* 27.500 francs. C'est à peine le tiers des prix qu'ils eussent obtenus il y a quinze ans. Et nous connaissions alors des amateurs qui se vantaient de refuser 100.000 francs des tableaux de Meissonnier, en affirmant que ceux-là en vaudraient bientôt 300.000 !

Le Cours d'eau de Daubigny n'a pas été cher à 8.000 francs. Les Decamps ont fait 23.100 francs et 7.100 francs, une Mare de Dupré 90.000 francs, un Hébert bien mièvre 23.000 francs, un Rousseau (*Le col de la Faucille*) 67.500 francs, un Troyon 63.000 francs, un Stevens 15.000 francs.

⁂

Le plus important des tableaux anciens de la Collection, c'était le Portrait présumé de la sœur de Rembrandt peint par le maître vers 1633 ; c'est un petit panneau ovale de 52 cent. de haut sur 39 de large, œuvre d'une belle tonalité et une excellente conservation. Evaluée au prix de 300.000 fr. par M. Féral, ce tableau a été adjugé au prix de 365.000 francs, ce qui est une belle somme, si l'on songe que ce tableau n'est pas des plus importants ; mais il faut se rendre compte de la rareté extrême des œuvres à vendre du maître d'Amsterdam. Les amateurs qui les recherchent n'hésitent donc pas à les payer n'importe quel prix.

Il est aussi très rare de voir passer en vente des Véronèse authentiques. Celui de la belle Nani est monté à 180.500 francs, tandis que le *Christ et les Saintes Femmes*, par Rubens, allait à 47.000 francs. Enfin, deux bons portraits de Th. de Keyzer ont fait un record pour cet artiste en atteignant 183.500 francs et 62.000 francs. Le premier de ces tableaux était un portrait de F. van Limborch et l'autre celui de sa femme.

La dernière vacation de la vente Carcano a eu lieu samedi. Elle a porté le total des trois jours à 3.944.052 francs.

Henri Frantz.

Extrait de :
Adresse :
Date : 4 JUIN 1912
Signature :

Un Beau Geste

A propos de la " Salomé "

Tout le monde sait quels liens unissaient Henri Regnault et Georges Clairin. C'étaient deux amis inséparables et que seule la mort héroïque du peintre de la *Salomé* devait séparer. Avant de se dire le suprême adieu, les deux amis avaient échangé un dernier souvenir : Clairin avait reçu de Regnault une magnifique aquarelle, qu'il apporte aujourd'hui comme un magnifique hommage à la souscription ouverte au profit de la *Salomé*.

Voici d'ailleurs l'émouvante lettre que M. Clairin adressait hier à M. Georges Petit :

31 mai 1912.

Cher ami,

Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra —la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la capote du soldat — ne sachant lequel des deux reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger — nous avions pris nos dispositions pour nos toiles, bibelots, etc., Cette aquarelle m'avait été donnée par Regnault. C'est le souvenir le plus précieux que je garde près de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la Salomé. *Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que, de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder près de nous la belle* Salomé.

Toutes mes amitiés.

G. CLAIRIN.

L'aquarelle d'Henri Regnault, M. Georges Petit l'a remise à M. Knœdler, et celui-ci, dans un sentiment qui sera hautement apprécié, a déclaré qu'il la vendrait pour une somme de dix mille francs. Ces dix mille francs viendront grossir la souscription.

Le geste admirable de M. Georges Clairin, souligné par M. Knœdler, méritait d'être connu de tous.

Ajoutons que Madame la Comtesse de Bari a bien voulu faire savoir, hier, qu'elle s'inscrivait pour une somme de mille francs.

P. R.

No DE DÉBIT
Extrait de : Le Goût Parisien
Adresse : 94 avenue Parmentier
Date : 30 [JU]IN 1912
Signature :

Billets à Mimi Pinson

Vous avez entendu parler, quoique vous soyez recluse bien souvent, Mimi, de ces grandes ventes où la moindre toile, où le plus petit dessin, atteignent des prix fabuleux, ce dont se plaignent maints bons esprits.

Je lisais, il y a quelques semaines dans un quotidien cette phrase : « Si au lieu d'acheter un tableau deux cents mille francs, on faisait pour deux cents mille francs de bien, ce serait autrement intéressant. »

Que voilà des mots qui sentent leur flatteur ! C'est aisé d'aller dire à des lecteurs plus ou moins fortunés qu'on les frustre d'une énorme richesse en payant pour la Salomé d'Henri Regnault ou les pastels de la Tour des sommes considérables, mais ce n'est ni courageux, ni juste.

En fait, une œuvre d'art si elle vous enthousiasme n'a point de prix, n'a pas de valeur marchande, et si jamais l'Embarquement pour Cythère de Watteau ou l'Assomption de la Vierge de Fra Angelico étaient mis aux enchères, je sais bien des pauvres diables qui réuniraient tout ce qu'ils possèdent, et qui héroïquement, comme on court à la bataille, courraient à la vente dans le vain espoir de les acquérir pour eux. Et pourquoi ? Mais parce qu'ils ont trouvé dans ces œuvres là la paix de leur cœur et de leurs yeux ; qu'une couleur, qu'un geste, qu'un lointain les a émus jusqu'aux pleurs, et qu'ils ont trouvé en regardant ces deux toiles une raison de vivre, une beauté consolatrice, et qu'ils tiennent ces chefs-d'œuvre comme aussi beaux à voir qu'une prière est douce à dire.

Je ne rentrerai pas dans la discussion que vous pourriez entreprendre, Mimi, pour savoir si ce sont bien là, raisonnements de marchands de tableaux. Mais dites vous bien que dans une grande vente il y a toujours un acheteur qui a payé une belle somme pour un tableau qu'il désirait vraiment de tout son cœur. Eh bien 250.000 francs pour un vrai, un grand bonheur ! croyez-vous que ce soit trop cher, au prix où est la joie, aujourd'hui.

R. BIZET

[Ext]rait de :
[Ad]resse :
[Dat]e : 31 MAI 1912
[Sig]nature :

La Salomé d'Henri Regnault a été vendue non point au Louvre, comme beaucoup d'artistes et d'amateurs l'auraient désiré, mais à un riche Américain pour le prix de 450.000 francs. Malgré la contribution de quelques amis généreux, le Louvre n'a pas pu disposer de cette somme. Encore un chef-d'œuvre de la peinture française qui passe les mers... Quand nous serons à mille...

---

de :
LYON
Date : 8 JUIN 1912

Le Louvre n'aura pas la "Salomé" d'Henri Regnault

La *Salomé*, d'Henri Regnault, n'entrera pas au Louvre. Elle ne restera même pas en France. Le conservateur du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350.000 francs. Un Français, M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475.000 francs, puis s'arrêta, enfin essouflé : on le serait à moins. Un Américain, M. Leclerc, de New-York, l'emporte, triomphant, pour 480.000 francs. L'ayant appris, l'assistance s'est mise à siffler. Quelque chose eût pu la consoler pourtant, c'est que le Louvre, pendant que *Salomé* retenait l'attention des enchérisseurs, s'était fait adjuger l'admirable *Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau. Il lui en a coûté 270.000 francs. Le chiffre est joli. Mais au prix où étaient hier les tableaux, c'est pour rien.

[Ex]trait de :
Adresse :
Date : 8 JUIN 1912
Signature :
Exposition

ÉCHOS DE PARTOUT

LE LOUVRE ET LA « SALOMÉ » D'HENRI REGNAULT

De nombreuses souscriptions pour l'acquisition de la *Salomé* d'Henri Regnault par le Louvre se sont produites spontanément et sans que de nouveaux appels soient intervenus. Les sommes réunies s'élèvent ainsi à 225.000 francs environ. Nous savons d'autre part que le grand artiste qu'est M. Bonnat s'est fait, en qualité de président du conseil des musées nationaux, le chaleureux avocat de cette cause patriotique auprès de ses collègues.

Nous ignorons encore quel a été le résultat de ses démarches. Ce sera dans la question un élément décisif. Si l'administration du Louvre croyait ne pas devoir maintenir le crédit de 200.000 francs qu'elle avait d'abord promis, l'effort des souscripteurs deviendrait inutile, et il faudrait laisser à certaines initiatives généreuses qui s'étaient annoncées l'occasion de se produire.

Extrait de
Adresse :
Date : JUIN 1912
Signature :

Menus Propos

LA REVANCHE DES AGES D'OBSCURANTISME

C'était en 1903. On vendait le mobilier du château de Beaumont-la-Ronce, en Indre-et-Loire. Un pastel, haut d'un mètre dix-huit sur quatre-vingt-dix de large, fut annoncé sous ce titre : Portrait de Gallot de Montdragon, par Quentin de la Tour.

Cette œuvre atteignait assez vite 5.000 francs. Un amateur de nos amis paraissait

Cliché Matin.

Le pastel de La Tour, vendu 600,000 francs

disposé à aller beaucoup plus loin, et la bande noire lui lançait des regards furieux.

Le bruit se répandit soudain qu'une copie existait de cette œuvre gracieuse.

Diantre! Où était cette copie? Et si c'était elle qui était en vente, et non l'original! Allez donc élucider ce problème entre deux enchères. L'amateur abandonna la partie. Et c'est pourquoi on peut lire cette note, dans la *Gazette de l'Hôtel Drouot*, d'hier matin :

« Adjugé 5.210 francs, à M. Helf, à la vente du château de Beaumont-la-Ronce. »

Le fameux pastel fut, en effet, adjugé officiellement pour ce prix. Mais, après la vente, eut lieu la *revision*, la fameuse revision contre laquelle Henri Rochefort s'élève si souvent et qui n'est qu'une nouvelle vente aux enchères, clandestine, entre marchands.

Là, on revise, c'est-à-dire on se partage les objets achetés; on répartit, on égalise; on dédommage ceux qui ont poussé un peu fort pour décourager les amateurs, et on fait payer un peu plus cher à ceux qui ont pu acheter bon marché, grâce à l'abstention des enchères des amis.

Le pastel resta, après cette opération, à l'un des marchands parents, pour la somme de 31.000 francs.

Il le revendait, à Paris, à l'antiquaire Seligmann, pour la somme de 150.000 francs. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de La Tour pour 300.000 francs.

Et c'est ce La Tour qui, dans la vente de la collection Doucet, a été adjugé avant-hier, à Henri de Rothschild, pour la somme de 600.000 francs.

L'histoire de ce pastel et des divers prix qu'il a été payé en neuf ans, m'a paru curieuse à relater, car peu de gens la connaissent et on peut en tirer plusieurs morales.

D'abord, on peut dire, à la suite de cette vente, succédant à celle de la Salomé de Regnault, que les gens qui affirment qu'il n'y a plus d'argent en France exagèrent un peu.

Exagéreront également les gens qui pousseront des cris patriotiques parce que cette œuvre d'art qui dormait, ignorée, il y a dix ans, au fond d'un vieux château de Touraine, n'est pas acquise par un individu originaire de Calcutta. Elle est acquise par un individu originaire de Francfort, dont les collections, a expliqué Drumont, sont organisées de façon à être emballées en trois heures, en cas d'alerte sociale.

Ce qui nous fait le plus plaisir, là-dedans, c'est la réfutation, par Henri de Rothschild, de tout ce qu'ont écrit ses coreligionnaires flanqués de protestants et de Francs-Maçons, abrutis, sur l'état de la France avant 89 : On y crevait de faim; on n'y trouvait ni art, ni science, ni morale. Un peuple vêtu de peaux de bêtes était courbé sous le despotisme odieux d'une bête féroce nommée Louis XVI. Sur certaines bornes, détail typique, on lisait : « Défense aux cochons et aux Juifs de passer sur ce chemin. »

Un jour, une œuvre grossière de ces âges de barbarie, signée d'un de ces pastellistes dont Robespierre flétrissait le talent corrupteur et sans vigueur, passe à portée de la main d'Henri. Il jette l'or à poignées pour l'acquérir.

Eût-il jamais fait cela en faveur de l'œuvre d'un de ces nobles peintres émancipés par 89 et amis des lumières, comme Roll, qui signent les listes pour protester contre l'accusation du crime rituel de Kew? J'en doute! — JEAN DRAULT.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

LES SALOMERIES D'ARTHUR MEYER

APRÈS LE BOUCAN, LE SILENCE

Le brocanteur juif du *Gaulois*, Arthur Meyer dit « le salomard », paraît avoir compris que son truc quant à la *Salomé* a été sérieusement débiné et que les Parisiens ne sont point aussi naïfs qu'il l'imaginait. Chacun a vu dans cet élan d'esthétisme patriotique la simple amorce d'une importante opération commerciale. Aussi l'organe « d'opposition irréductible » était-il muet hier matin sur l'illustre navet d'Henri Regnault, les beaux gestes des généreuses poires, et la nécessité pour l'administration du Louvre d'acquérir à tout prix — préalablement fixé par les marchands de tableaux — une œuvre des plus médiocres.

En revanche, nous savons qu'Arthur Meyer fait pression sur le Louvre de divers côtés, afin d'arriver à son but. Il met en mouvement toutes les influences dont dispose un vieux traître, mêlé à beaucoup d'histoires, et qui tient pas mal de personnes, tout en étant tenu par d'autres. C'est un va-et-vient perpétuel, depuis une semaine, entre la boutique de la rue Drouot et le musée du Louvre. Nous répétons que M. Pujalet et ses collaborateurs ont une façon bien simple de secouer ces imposteurs et de se débarrasser de ces intolérables manigances : une note explicite et claire, mettant au point les motifs de cupidité des salomards à la Meyer. Celle qu'a publiée le *Journal des Débats*, il y a trois jours, était, à notre avis, insuffisante. Il importe de renseigner le public et d'ouvrir les yeux aux quelques dupes qui ont pu donner dans le panneau. Le Louvre n'est pas fait pour majorer les prix de vente, favoriser les multiples combinaisons des brocanteurs et subir les ordres d'un Arthur Meyer. — L. D.

Extrait de ACTION FRANÇAISE
Adresse :
Date : 7 JUIN 1912
Signature :

Carnet de l'Amateur

LA VENTE DOUCET. — Décidément, le consortium sait organiser le bluff, déchaîner l'enthousiasme, mettre en coupe réglée la sottise humaine, supérieurement. Avant-hier et hier, à la galerie Georges Petit, il semblait qu'à certains moments un vent de folie soufflait dans la salle et l'on était tenté de se prendre la tête à deux mains pour s'assurer qu'on ne rêvait point. La difficulté, pour les organisateurs de cette vente, était de réunir un nombre aussi considérable de centmillionnaires et milliardaires, mais c'est là un enfantillage pour des spéculateurs tels que Veil..., R..., Le..., etc... Dans une assemblée ainsi composée, il n'y a plus qu'à laisser agir la vanité de ces prétendus amateurs qui, privés de leurs conseillers, seraient bien incapables de distinguer une *pochade* cubiste d'un chef-d'œuvre de Rembrandt. Le fastueux Henri Rothschild a, sans doute, voulu montrer à ces Yankees que, lui aussi, possédait un *sac respectable*, et le prix fantastique dont il a payé un tableau d'une valeur plutôt discutable, a provoqué dans l'assistance un véritable mouvement de stupeur.

L'entourage du docteur-marchand de vins redoutant sans doute un subit accès de folie, a paru fort inquiet. Mais, dans la soirée, on sut le mot de l'énigme : ce portrait de Duval de l'Epinoy était convoité depuis longtemps, paraît-il, par un multimilliardaire bien connu, M. C... Pour une raison quelconque, M. C..., n'ayant pu assister à la vente, a donné des ordres d'achat qui se trouvèrent insuffisants. (Nul ne pouvait, en effet, prévoir une surenchère aussi fantastique.) M. C..., désespéré, voudrait racheter ce tableau, mais l'astucieux baron Rothschild exige maintenant un million de cette œuvre d'art. Le milliardaire américain qui n'a même pas la ressource de s'arracher les cheveux, car il est chauve, rachètera, probablement au prix d'un million, ce qu'il aurait pu obtenir pour trois cent mille francs.

Vente Doucet, galerie Georges Petit :

Terres cuites : L'Ivresse du baiser (Clodion), 205.000 fr., une autre terre cuite du même sculpteur, 85.000 fr., idem, 85.000 fr., idem, 110.000 fr., idem, 137.000 fr. Bronzes : Warin J., un buste, 130.000 fr., Couston, *Le Rhône*, 50.000 fr. Marbres : Houdon (buste de sa fille), 450.000 fr., par M. Knoedler acheteur de la Salomé, un autre [illegible] du même, 77.000 fr., un buste de Lemoyne, 68.000 fr., un buste de Vassé, 73.100 fr.

Nous donnerons demain la liste des prix de vente des tableaux. — J. et P. MÉRIGNAC.

Extrait de
Adresse :
Date : 7 JUIN 1912
Signature :

CHRONIQUE DES VENTES

Véritable solennité du snob, la vente Doucet battait encore son plein rappel, hier, à la *Galerie Petit*. La salle, les couloirs, le grand escalier étaient combles : le Métropolitain n'a jamais vu pareille affluence. Les dames braquaient leurs jumelles, les agents circulaient difficilement, Mᵉ Lair-Dubreuil trônait. De sa voix vibrante, il a adjugé 450.000 fr. le buste de *Sabine Houdon* ; 300.000 fr. à M. Vernon-Vernon, une toile de Fragonard, *Le Sacrifice au Minotaure* ; 400.000 fr. à M. Knoedler (détenteur de *Salomé*), un portrait de la *Princesse de Talleyrand*, par Mme Vigée-Lebrun. Le Musée Carnavalet a obtenu pour 52.500 fr., une toile d'Hubert Robert *Incendie de l'Opéra en 1781*, et M. de Gannet, pour 81.000 fr., une superbe *Vue de Venise*, de Francesco Guardi. Les Goya ont fait 66.000 et 65.000 fr., les Chardin, 300.500, 190.000, 61.000 francs. Trois terres cuites de Clodion : 85.000, 205.000 et 137.000 francs.

Le total de cette deuxième vacation a atteint le respectable chiffre de *six millions six cent quarante-quatre mille cinq cents francs*.

Aujourd'hui vendredi, continuation. Demain, total définitif. Le consortium gagnera-t-il son pari ?

A Drouot. — C'était plus calme, mais plus abordable.

Salles numéros 7 et 10, Mᵉ Desvouges dispersait deux collections de livres anciens et d'estampes modernes. Cinq volumes du *Voyage pittoresque, ou description des royaumes de Naples et de Sicile* (par l'abbé de Saint-Non), 1781-1786 ont fait 2.300 fr. *La Caricature morale, religieuse, littéraire et scénique* (1830-1835), 2.130 fr. M. Sagot a acheté 2.410 fr. l'œuvre de N. T. Charlet.

Ces deux ventes continueront aujourd'hui, mêmes salles.

Salle numéro 5, Mᵉ Gabriel a vendu 1.000 francs une table bois de rose, et 500 fr. quatre petites gravures démargées de Demarteaux.

Salle numéro 1. — Dans l'exposition de Mᵉ Tixier, nous avons remarqué une table tric-trac en bois noir à dessus laqué Louis XVI ; une belle assiette Delft polychrome et quatre chaises à dossier carré fin de l'époque Louis XVI, provenant des palais des Trianons. La vente a lieu aujourd'hui.

A Bruxelles aura lieu, le 12 juin et jours suivants, la vente après décès de la collection du chanoine Barbier, de Nancy. Tableaux anciens des quinzième au dix-huitième siècle. Exposition, lundi prochain, salle Sainte-Gudule.

Prochainement aura lieu, à Paris, la vente de la collection de la comtesse Benedetti, fille de l'ancien ambassadeur d'Italie.

Quentin.

Extrait de LES NOUVELLES
Adresse :
Date :
Signature :

L'ARGENT FACILE

Il n'y a pas que les objets de première nécessité qui renchérissent ; le prix des œuvres d'art subit également une hausse formidable.

La vente Carcano a atteint un chiffre fantastique et la première vacation de la collection Jacques Doucet s'est élevée, hier, à 3,643,800 francs. Un seul pastel a été payé 600,000 francs par M. Henri de Rothschild qui, seul aussi, il est vrai, pouvait couvrir cette folle enchère.

Depuis quelque temps, c'est une véritable frénésie et rien ne prouve que cette fièvre artistique, soigneusement entretenue par les marchands, ne se calme de sitôt : il faut bien vivre !

Mais, comme tout le monde ne peut s'offrir des pastels de 600,000 francs, les bourses modestes en seront réduites à profiter des occasions, c'est-à-dire des fausses œuvres d'art.

Le musée de Versailles a fourni, depuis plusieurs années, avec bien d'autres musées d'ailleurs, d'excellents modèles aux fabricants de « vieux » neuf, vieux tableaux, vieux meubles, vieux bronzes, etc.

Les représentants de ces honorables négociants ayant leurs grandes et petites entrées, même dans les salles très réservées, en ont profité pour dérober les divers ornements qui caractérisent ces objets d'art et ces meubles précieux, si bien que, grâce aux reproductions exactes, même dans leurs détails, qui en sont faites, les amateurs peuvent avoir, dans de bonnes conditions, des copies qui battent avantageusement avec l'original. Il paraît même que nos musées regorgent de ces faux.

Cela n'a aucune importance, car en art, comme en religion, il n'y a que la foi qui sauve.

Seulement les pauvres hères qui pour oreiller ont une simple pierre et pour ciel de lit la voûte d'un pont ; qui ne mangent pas tous les jours, sont bien en droit, n'est-ce pas, de penser qu'il serait temps de voter l'impôt sur le revenu !

Payer plus d'un demi-million un tableau, c'est très chic, quand, à côté de soi, des milliers de malheureux ne meurent pas de faim.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

L'ACTUALITÉ FANTAISISTE

Courrier de Paris

De plus Fort en plus Fort!

Bravo !

Ah ! l'Amérique croyait être seule à pouvoir s'offrir des tableaux d'un demi-million ? Ah ! elle se réjouissait de l'humiliation infligée à notre pauvre Louvre, dans l'affaire de *Salomé* ? Eh bien ! voici la réponse du berger à la bergère ! M. Henri de Rothschild paie 600.000 francs un pastel du dix-huitième siècle.

Décidément, notre époque est bonne pour la peinture.

Un de mes amis qui est rempli de talent et peine comme un damné pour faire vivre sa petite famille, ne s'en douterait pas. Jamais il n'a pu vendre un tableau plus de deux cents francs. Mais qu'il se console ! Dans deux siècles, plusieurs de ses toiles vaudront un million !

Oui, notre époque est bonne pour la peinture.

Mais si j'étais milliardaire, je me refuserais nettement au moindre achat de tableaux. Je ne voudrais pas qu'on pût dire de moi : « En voilà un qui a dû se faire rouler ! »

Seulement, comme j'aurais probablement aussi mon petit amour-propre, je tapisserais tout mon appartement ou tout mon hôtel avec des billets de banque. Mon plancher serait incrusté de pièces de vingt francs, et mes plafonds seraient constellés de diamants.

De cette façon, tout le monde pourrait voir que je suis très riche et que, si je n'ai pas de galerie, c'est que je n'en veux point. Et l'on s'écrierait en traversant mes salons : « Ce qu'il pourrait s'en payer de la peinture, s'il en avait envie ! Mais il est bien trop malin pour faire monter les enchères, celui-là ! »

Je serais très vite célèbre, soyez-en bien sûrs !

Mais une chose me chagrine :

A ma mort, les pièces de ma collection auraient à ce point bénéficié de ma notoriété, que mes héritiers en organiseraient la vente. Et les amateurs d'art seraient bien capables de payer jusqu'à cinquante mille francs chacun des modestes billets de cent francs décrochés du mur de mes water-closets !

Marcel de Bare.

Extrait de EXCELSIOR
Adresse :
Date : JUIN 1912

RIMES DU JOUR

Charme d'antan !

Amis, donnez-moi des nouvelles?
Est-il exact que Nijinski,
Comme Vestris et la Saqui,
Met à l'envers bien des cervelles?

Est-il vrai qu'au Salon carré,
Bientôt reviendra la *Joconde*
Et qu'il s'en faut d'une seconde
Pour qu'on renverse Poincaré?

Est-ce qu'il est attribuable
Au sénateur qu'on nomme Aimond,
Cet impôt, œuvre du démon,
Qui lèse le contribuable?

Les Turcs auront-ils un succès?
La vie est-elle toujours chère?
Croyez-vous qu'on couvre l'enchère
De la *Salomé*? — Je ne sais,

Car, fuyant Paris qui m'effraie,
Entre Nanterre et Saint-Germain
(On a le bonheur sous la main)
Je vis dans une *roseraie*!

Rien ne vaut en cette saison,
Pour oublier les temps moroses,
Le parfum qui monte des roses
Du vieux parc de la Malmaison!

Ah, comme grise les cerveaux
L'air subtil des choses fanées!
La grâce des vieilles années
Chasse l'ennui des jours nouveaux...

Xavier Roux.

Extrait de
Adresse :
Date : 7 JUIN 1912

COTE COMPARATIVE DU COUT DES ŒUVRES D'ART

Cette Liste montre l'Ecart entre le Prix d'Acquisition et celui de Vente.

La liste des prix formidables atteints depuis deux jours à la vente Doucet par les tableaux, pastels et dessins de l'Ecole française du dix-huitième siècle est une preuve de la faveur en laquelle un public d'élite tient les œuvres des artistes de cette école. La liste comparative, établie comme celle d'une cote de Bourse, que le HERALD publie ci-après, montrant l'écart entre les prix d'adjudication à la vente, et ceux qui furent payés antérieurement pour certaines œuvres, est une preuve indéniable de la hausse formidable qui s'est produite et ne cessera de se produire sur les belles œuvres d'art.

Il est cependant incontestable qu'un des principaux éléments du succès de cette vente est le goût excellent et des plus raffinés dont avait fait preuve M. Jacques Doucet dans la formation de sa collection. Mais il faut aussi tenir compte qu'au moment où il achetait encore, et il n'y a pas très longtemps, aussi bien chez les marchands que dans les ventes, il savait mettre à ses acquisitions des prix qui, à ce moment-là, paraissaient déjà élevés. Encore quelques années, et on en arrivera, sans doute, à juger de même ceux qui, achetant aujourd'hui à de pareils prix, paraissent avoir fait des folies.

C'est encore l'Amérique qui triompha hier en la personne de M. Roland Knoedler, le grand marchand américain, qui, après s'être rendu acquéreur, il y a peu de jours, de la "Salomé" de Henri Regnault, à la vente Carcano, pour 528,000fr., achète aujourd'hui le portrait de la belle princesse de Talleyrand par Mme. Vigée-Lebrun, pour 440,000fr.

Voici la cote comparative des principales œuvres vendues :

LISTE DES ŒUVRES VENDUES.	Date de la vente précédente.	Prix atteint à la vente précédente. Francs.	Prix atteint à la vente Doucet Francs.
"Portrait de Duval de l'Epinoy," pastel par Quentin de La Tour, provenant d'une vente au château de Beaumont-la-Ronce	1903	5,210	660,000
"Portrait de Madame Grimod de La Reynière," pastel par La Tour, provenant de la vente de Mme. Denain	1895	8,600	104,500
"Portrait du comte de Bastard," pastel par Perronneau, provenant de la vente Wilson	1881	5,050	127,710
"Portrait présumé de la Fille de Sophie Arnould," pastel par Ducreux, provenant de la vente de l'artiste	1865	100	13,000
"Les Jardins de la Ville d'Este," dessin par Fragonard, provenant de la vente Walferdin	1880	700	21,300
Feuille représentant sept études de têtes, par Antoine Watteau, provenant de la vente de Goncourt	1897	17,500	76,100
Etude de trois femmes en pied, par Watteau, provenant de la vente Josse	1894	7,000	48,000
"Le Cours du Chimiste Sage à la Monnaie," dessin de Gabriel de Saint-Aubin, provenant de la vente Mühlbacher	1899	3,100	20,500
"La Lecture Interrompue," gouache par Baudoin, payée par M. Doucet, en	1900	8,000	104,500
"L'Amour porté par les Grâces," à la vente Le Ghait, en	1877	775	21,000
"Les Crêpes," par Boucher, à la vente Bryus, en	1833	3,000	18,500
"La Révérence," par Fragonard, acheté à l'amiable par M. Doucet à M. Roux en	1838	20,000	71,000
"Passage au Chemin de Savone," à la vente Fourcan, en	1869	175	26,500
"Portrait de Mlle. Dufresne," par Prud'hon, à la vente Lecomte, en	1905	18,000	31,300
"La Vénus de Miguot," par Saint-Aubin, à la vente de Goncourt, en	1897	2,250	14,250
"Buste de Robbé de Beauveset," par J.-B. Lemoyne, à la vente Alexandre-Dumas, en	1896	2,800	73,700
"Buste du Maréchal de Saxe," à la vente Goldschmidt, en	1898	14,500	74,800
"David lançant sa Fronde," bronze du dix-septième siècle, à la vente Roger de Sivry, en	1904	6,000	18,100
"Portrait de Madame Grant, plus tard Princesse de Talleyrand," par Mme. Vigée-Lebrun, vendu il y a quelques années	—	16,000	440,000
"Le Sacrifice au Minotaure," par Fragonard, à la vente Walferdin, en	1880	5,500	306,000
"Le Songe du Mendiant," par Fragonard, vendu à l'Hôtel Drouot, en	1903	43,200	137,500
"Le Feu aux Poudres," par Fragonard, à la vente Villars, en	1868	1,520	122,100
"La Jeune Fille Rêveuse," par Fragonard, à la vente Devisme, en	1838	1,950	103,400
"Les Bouteilles de Savon" et "Le Faiseur de château de Cartes," par Chardin, à la vente Trouard de Cosie, en	1779	95	330,550
"Les Attributs du Peintre," par Chardin, à la vente Laperlier, en	1867	1,000	46,000
"Le Plat d'Huitres," par Chardin, à la vente Montmerqué, en	1861	240	55,000
"Paysage et Ruines," par Hubert Robert, à la vente de Plessis-Bellière, en	1897	8,350	52,100
"Ruines Antiques," et "Palais Italien," par Hubert Robert, vendus ensemble à la vente Miallet, en	1902	16,450	109,000
"Portrait de la Mère de l'Artiste," par J. Ducreux, à la vente Casimir-Perier, en	1898	4,200	67,000
"L'Hiver en Hollande," par G. Van Guyen, à la vente Monteaux, en	1827	460	13,500

Extrait de
Adresse :
Date : 4e JUIN 1912
Signature :

Vente de la collection de la marquise Landolfo Carcano (tableaux, objets d'art). — Cette vente, dont nous avons dit tout l'intérêt dans notre dernière chronique, a commencé jeudi dernier. Voici, en attendant un compte rendu détaillé, quelques-unes des plus belles enchères :

1re vacation (peintures modernes) : la *Salomé*, de H. Regnault, 480.000 fr.; — *la Vicaria*, de Fortuny, 220.000 fr.; — *l'Allée de châtaigniers*, de Th. Rousseau, 270.000 fr. (au musée du Louvre); — *la Solitude (souvenir de Vigen)*, et *le Lac*, de Corot, 350.000 et 121.000 fr.; — *l'Assassinat de l'évêque de Liège* et *la Leçon d'équitation*, de Delacroix, 205.100 et 140.000 fr ; — le *Portrait de Mme Gedon*, par Leibl, 140.000 fr.

2e vacation (peintures anciennes) : le *Portrait présumé de la sœur de Rembrandt*, par Rembrandt, 365.000 fr.; — *la Belle Nani*, de Paul Véronèse, 185.500 fr.; — les deux *Portraits*, de Th. de Keyser, 83.000 et 62.000 fr.

Extrait de NEW-YORK HERALD
Adresse : 49, Avenue de l'Opéra. — II
Date : 15 JUIN 1912
Signature : NON SIGNE

L'INSTITUT NE SAURAIT ACQUÉRIR LA "SALOMÉ"

Le Testament de Mme. E. André ne lui procure pas de Disponibilités immédiates.

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier, dit le "Temps," nous faisions pressentir que les dispositions du testament de Mme. Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la "Salomé" dans l'une de nos collections nationales.

Extrait de SOLEIL
Adresse :
Date : 21 JUIN 1912

L'Or et l'Art

Il nous manque une loi Pacca qui ferme la frontière à nos œuvres d'art : en attendant cette manifestation de la Victoire aptère, nous l'avons échappé belle !

Le Louvre, déjà ridicule par l'achat de la *Femme à la perle*, cette médiocrité de Corot, a misé jusqu'à un prix dérisoire cette autre médiocrité, la *Salomé*, de Regnault.

Certes, la physionomie de cet artiste est à la fois charmante et touchante il chantait à merveille, ses lettres de pensionnaire insubordonné de la Villa Médicis étincellent de verve ; enfin, il est mort de la dernière balle prussienne, au moment de l'armistice. A Dieu ne déplaise que je médise hypothétiquement d'une carrière que la mort a tranchée : mais si le général Prim fait assez bonne figure, l'*Exécution sans jugement* n'est qu'un tableau de Salon, comme la *Salomé*.

A l'Hôtel Drouot, on joue, on lutte ; c'est un sport : autant cette façon de dépenser qu'une autre. Toutefois, ce jeu devrait être interdit aux conservateurs de nos musées ; ils ne sauraient lutter avec un argent qui ne leur appartient à aucun titre.

Un musée ne doit pas acheter à l'Hôtel Drouot, en principe et quelle que soit l'œuvre.

Je défie qu'on me cite une seule bonne affaire à l'actif de nos collections dans ce mystérieux temple de l'agio artistique.

Celui qui donne plus d'un demi-million pour un pastel représentant un homme qui prise, achète du bruit, et quel bruit ! et non un pastel ; et le petit Palais payant quatre cent dix mille francs une table n'est pas moins extraordinaire.

Si, pour le Louvre, la *Salomé* de Regnault vaut plus de trois cent mille francs, la *Joconde*, proportionnellement, vaut au moins un milliard. Comment n'a-t-on pas eu l'idée d'appliquer les cent trente-cinq mille francs de la *Dame à la perle*, cette *quasi-croûte*, à chercher la piste du chef-d'œuvre de Léonard. Pourquoi ce silence unanime de la presse ? M. Dujardin-Beaumetz orne le Sénat de sa présence, sans qu'aucun collègue indiscret l'interroge sur cette disparition scandaleuse : l'enquête, arrêtée par ordre, ne sera-t-elle pas reprise par un fantaisiste spirituel ?

Si je connaissais l'acquéreur du *Prisieur* de La Tour, je lui aurais suggéré qu'avec 600.000 francs on fait bien des choses à notre époque même, et que l'homme qui éclairerait la question de la *Joconde*, obtiendrait une notoriété mondiale.

Quand Schlugman résolut de faire fortune pour retrouver l'*Ilion* d'Homère, il fut un admirable aventurier et les dieux helléniques bénirent ses fouilles : et l'humanité ne cessera jamais d'associer son nom au plus grand de tous les noms poétiques.

Quand le Duc de Luynes commandait à Simart une restitution de l'*Athénè* de Phidias, il témoignait d'une radieuse fantaisie que les générations approuveront.

L'imagination manque à nos riches contemporains : il ne viendrait à aucun, par exemple, l'idée du journal qui dirait la vérité, toute la vérité : ce serait cependant d'une originalité fulgurante.

L'emploi de l'or est-il donc si difficile ? Nos fermiers généraux, nos traitants, ceux que Le Sage a incarnés dans *Turcaret*, savaient écouter le bon conseil et d'après les documents, ces hommes enrichis, le diable savait comment ! achetaient en honnêtes gens, en vrais connaisseurs.

Il y a une mélancolie indicible à se souvenir que Rembrandt est peut-être mort de privations ; que le grand Ruysdaël expira à l'hospice, alors qu'aujourd'hui les plus douteuses de leurs œuvres valent le million.

Qui connaît Jamot, le grand artiste du *Poème de l'âme* ? Celui-là est un autre peintre que Regnault, mais spiritualiste, chrétien ; assez semblable à César Franck, il attend encore que l'opinion daigne le découvrir.

Les marchands, tenons-les pour honorables, comme fait Marc-Antoine dans ses harangues à la plèbe romaine ; mais ne les laissons pas distribuer les couronnes, et que la postérité ne tienne pas ses assises à l'Hôtel Drouot.

Un marteau de commissaire-priseur ne remplace plus la trompette traditionnelle de la vraie renommée.

L'exposition Ricard, cette révélation éclatante, vient de se fermer, sans que ce même Louvre, acheteur de femmes de Corot d'un intérêt si douteux, ait tenté d'acquérir une œuvre du plus grand interprète de l'éternel féminin qu'ait vu le dix-neuvième siècle.

Que la spéculation ait annexé l'art à ses bulletins de valeurs, c'est un fait contre lequel nous ne pouvons rien. Quant à accepter les prix de l'Hôtel Drouot comme jugements sur les maîtres, ce serait un abêtissement tel que je me refuse même à le prévoir.

PÉLADAN.

Extrait de LE GIL BLAS
Adresse :
Date : 6 JUIN 1912
Signature :

PROPOS D'UN PINGOUIN

A l'exposition de la collection Doucet, j'ai croisé Patrouillot : rouge de colère, à son habitude. Je l'avais entendu ré cemment eurager contre l'exode des capitaux. A quoi en avait-il, cette fois ?

— Une loi, il faudrait une bonne loi, s'exclama-t-il en me voyant.

... Décidément, il suivait une turlutaine.

— Voyez ces merveilles, continua-t-il, embrassant la salle d'un grand geste. Dire que les Américains vont nous les enlever à coups de dollars ! Une bonne loi, il faudrait une bonne loi interdisant la sortie des œuvres d'art.

— Hum ! fis-je, êtes-vous sûr que Romney, Lawrence, Reynolds aient leur patrie en France ?

— Ceux-là, passe encore. Mais Fragonard, Chardin, Boucher, Clodion... Et la *Salomé*, d'Henri Regnault, ce héros français ! étouffa-t-il... Quand je pense que l'Amérique...

— Et pourtant, dis-je doucement, quelle revanche contre l'exode des capitaux ! N'est-ce pas en corriger assez joliment l'effet que de passer aux Transatlantiques une œuvre, en somme, de second ordre, pour un beau demi-million qui rentre ainsi en France ?... Et qui sait si tout cet argent, produit d'œuvres d'art anciennes, ne nous servira pas à créer de nouvelles œuvres d'art ?...

...Mais Patrouillot n'écoutait plus. Il rêvait ; il rêvait non plus d'une loi, mais de deux lois, de deux « bonnes lois », l'une qui eût empêché les gens d'employer à leur gré leurs écus, l'autre qui leur eût interdit de disposer de leurs bibelots, la première arrêtant l'or français à la sortie, la seconde faisant obstacle à l'entrée de l'or étranger.

Et, comme nous étions sortis sur le boulevard, je conclus en manière de morale :

— Ne pensez-vous point, Patrouillot, que cet enchevêtrement d'autobus n'existerait pas si les gens de la Bastille ne s'entêtaient pas à venir à la Madeleine, tandis que ceux de la Madeleine s'empressent vers la Bastille ? Que diriez-vous de deux lois, de deux bonnes lois qui prescriraient aux uns et aux autres de ne point bouger de chez eux ?

... Au regard approbateur de Patrouillot, je compris que volontiers il appliquerait les mêmes principes à la circulation des personnes qu'à la circulation des choses... — MONO.

19 JUIN 1912

APRÈS LES GRANDES VENTES

Il y a une morale à tirer des ventes fameuses qui ont récemment ému le Tout-Paris : c'est que nul placement de père de famille ne vaut l'acquisition, dans des circonstances rarissimes de bon marché, d'un dessin de Fragonard, d'une statuette XVIIIe siècle, ou même d'une œuvre d'inconnu, laquelle connaîtra peut-être, vingt ans plus tard, un prix fantastique. On croit rêver quand on lit dans les comptes rendus de la vente Doucet qu'un portrait signé Prud'hon, acheté 405 francs, voici à peine six ans, a fait 32.000 francs ; qu'un Saint-Aubin, payé 2.250 francs à la vente Goncourt, a atteint, en 1912, le prix de 14.250 francs — et ainsi du reste de la collection. C'est bien le cas de parler de folle enchère !

Les amateurs qui se sont arraché ces merveilles passent évidemment aux yeux de tous, et à leurs propres yeux, pour de prodigues Mécènes. Quel encouragement donné à l'art, n'est-il point vrai ? Et comme les mânes de Prud'hon ou d'Henri Regnault doivent tressaillir d'aise devant le succès glorieux, mais posthume, qui couronne leurs chefs-d'œuvre ! D'aucuns, dont je suis, penseront qu'il serait peut-être plus humain d'encourager les vivants que de glorifier les morts. Quand on pense que la vente du « roi de la couture » a fait tomber quatorze millions dans son escarcelle, quatorze millions sortis de la poche des amateurs ! on ne peut s'empêcher de songer aux immenses services qu'une si fastueuse prodigalité aurait rendus aux artistes contemporains. Tant d'artistes, tant de peintres et de sculpteurs végètent aujourd'hui, qui, malgré un indiscutable talent, ne trouvent pas seulement vingt louis d'un portrait ou d'un buste ! Ils ont la consolation de se dire qu'après leur mort leurs œuvres connaîtront peut-être le fol engouement des collectionneurs. Cette consolation ne serait pas platonique s'ils savaient que leur femme ou leurs enfants, qui ont partagé avec eux la commune misère, devaient retirer un pourcentage, même minime, de ces formidables enchères. Mais il n'en est rien. Une fois son œuvre vendue, et souvent pour une croûte de pain, l'artiste n'a plus aucun droit sur elle. Il l'abandonne à son acquéreur, comme ces mères infortunées que le malheur contraint à porter leur bébé au tour des Enfants-Assistés. Pour les uns et les autres, c'est l'adieu définitif, irrémissible.

Depuis plusieurs années, on s'émeut de cette profonde injustice ; on observe que les gens de lettres, les auteurs dramatiques, les compositeurs de musique restent toute leur vie partiellement propriétaires du fruit de leur pensée, et qu'après leur mort leurs héritiers conservent les mêmes droits. Seuls, les artistes du pinceau et du ciseau en sont spoliés. Déjà, lors de l'acquisition par Chauchard de *L'Angelus*, on rappela que le malheureux Millet était mort dans le dénuement, ne laissant à ses enfants que l'héritage d'un nom devenu fameux ; ce n'est pas là de la monnaie courante.

Peut-être un jour le Parlement aura-t-il le temps de s'occuper du projet de loi qui doit remédier à cette dure iniquité. En attendant, nos peintres et sculpteurs vivent dans le *statu quo*. Il en résulte qu'on observe chez eux de profondes inégalités sociales. Alors que les grands maîtres connaissent une fortune inouïe et voient de leur vivant leurs œuvres s'enlever à des prix fantastiques, la majeure partie, la quasi-unanimité, végète, parce qu'ils sont contraints de céder pour un morceau de pain des œuvres dont ils verront plus tard décupler et parfois centupler le prix d'achat. Quant à eux, nul recours. Ils travaillent pour le marchand ou le collectionneur habile qui, au moment voulu, fera une heureuse spéculation, après avoir promené l'œuvre — le chef-d'œuvre cette fois — de vente en vente et d'adjudication en adjudication.

Cette loi nécessaire qui réserverait à l'auteur d'une toile ou d'une sculpture une part proportionnelle chaque fois que l'œuvre change de main, cette loi, dis-je, aurait également pour résultat de donner confiance à l'artiste et de le « décommercialiser ». On sait en effet qu'un grand nombre sont obligés, pour nourrir leur famille, de passer sous les fourches caudines des marchands de tableaux et de donner des œuvres dont la valeur artistique est souvent nulle et la valeur commerciale légèrement rémunératrice.

Celui qui se sent un peu d'originalité, qui veut suivre un filon personnel en est, aujourd'hui, absolument empêché, parce que, son talent n'étant pas encore consacré, reconnu, il est obligé de vendre à un prix dérisoire ses toiles ainsi conçues. Ce fut le cas de Jongkind, par exemple, dont les tableaux sont, maintenant qu'il est mort, cotés très haut. Bien des artistes n'ont ni le courage ni les moyens de faire ainsi de l'art pour l'art. D'abord vivre, n'est-ce pas ? Et ces malheureux, qui pourraient enrichir notre domaine artistique de chefs-d'œuvre originaux, se voient contraints d'accepter les commandes du marchand, qui leur impose le goût du jour sans souci de leur tempérament propre.

Au contraire, avec la loi projetée, l'artiste qui aurait foi dans sa méthode, dans ses moyens n'hésiterait pas à vendre, même à bas prix, ses toiles, persuadé que, le jour où, ayant percé, justice lui serait rendue, il pourrait compenser par ses droits d'auteur le déficit de la vente initiale.

Au surplus, sait-on jamais, même lorsqu'il s'agit d'un grand peintre, l'avenir réservé à ses œuvres ? Meissonier a connu de son vivant des prix fabuleux. Depuis sa mort, chaque fois qu'une de ses toiles passe au feu des enchères, c'est la dégringolade. D'autre part, Henri Regnault ne se serait jamais douté qu'un de ses tableaux se vendrait un demi-million, quarante ans après sa mort. Au lendemain de Buzenval, où il fut mortellement blessé — ainsi que son camarade, l'architecte Adolphe Ghérardt, comme lui prix de Rome — les gazettes du siège déplorèrent la perte de ces deux braves soldats qui, légalement exemptés, avaient tenu à faire partie des bataillons de marche. Mais les nécrologies insistèrent surtout sur l'héroïsme volontaire des deux jeunes gens. Du grand talent de Regnault, quelques mots à peine. Au surplus, il était encore fort discuté, le maréchal Prim ayant refusé de prendre livraison de son portrait équestre, un des chefs-d'œuvre de Regnault, qui fait aujourd'hui l'admiration des visiteurs du Louvre. On plaignit surtout le père, le physicien Regnault, membre de l'Institut, frappé dans ses plus chères affections. A l'Académie des sciences, qui offrait ses condoléances au père éploré, Wurtz se contenta de dire qu'Henri Regnault était un jeune et déjà grand peintre.

Et voici sa *Salomé* vendue près d'un demi-million, et en partance pour l'Amérique ! Ce serait pourtant un devoir patriotique que d'accrocher à un mur du Louvre cette merveilleuse Bohémienne, entre l'*Exécution à Grenade* et le *Portrait du maréchal Prim*.

Vézan.

18 JUIN
NON SIGNÉ

TWO KNELLER PORTRAITS SOLD FOR £210 IN LONDON.

They Are Acquired by Mr. Mason in Sale at Christie's—The Other Prices.

[BY THE HERALD'S SPECIAL WIRE.]

London, Tuesday.—At Christie's yesterday, Kneller's portraits of Mr. Henry Pye, of Faringdon, and of his wife were bought by Mr. Mason for £210. A portrait of a lady in a blue dress and with powdered hair, by Gainsborough, went to Mr. Knoedler for £168. "A Town on a River," by Van der Neer, was knocked down to Mr. Walker at £157; a "Portrait of a Lady," by Cranach, went to Mr. Wilson for £136, and an "Interior," by G. Schalcken, to Mr. Mackey, for £105.

Collection of Engravings Sold.

[BY THE HERALD'S SPECIAL WIRE.]

London, Tuesday.—At Sotheby's yesterday, a collection of engravings from the works of Constable, including a set of mezzotints by David Lucas, was bought by Mr. Mathews for £400.

19 JUIN 1912
NON SIGNÉ

PROPOSAL TO CHARGE FOR ADMISSION TO THE LOUVRE.

Suggestion That French Museums Should Be Closed on Certain Days to Non-Paying Public.

In connection with the proposal that a fee should be charged for entrance to the national museums of France, which is to be brought before the Chamber of Deputies by M. André Hesse, the "Excelsior" has obtained the opinions of numerous curators of art galleries, Deputies, Municipal Councillors and others.

Summing up its inquiry, the paper states that at first sight it seems inadvisable, at a time when a subscription list is being opened to preserve the French masterpiece, "Salomé," for the Louvre and when the admiration for art as evinced by the recent sales is so strong, to close the doors of the art galleries to the non-paying public. Numerous successful artists, who were formerly artisans, have said that the first revelation of their real vocation was gained in their visits to the Louvre.

The supporters of the proposal, however, say that the museums could be opened free on certain days in each week, and they instance the National Gallery in London, which obtains a considerable revenue by charging a fee on two days in the week and at the same time artists and students are able to study the pictures on those days undisturbed. The "Excelsior" says in conclusion that a similar procedure would probably be found to be quite feasible in France.

Extrait de
Adresse :
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

Tableaux anciens

Les tableaux anciens de la collection Hoogendyk ont été également chaudement disputés. Le plus gros prix de la vente a été réalisé par un portrait de femme par Gérard Ter Borch; il a été adjugé à M. Knoedler, contre M. Kleinberger, au prix de [illegible] francs. Un autre portrait, celui-ci représentant un seigneur, par le même maître, a trouvé preneur à 19.500 francs. Vient ensuite un très beau tableau, représentant un intérieur hollandais dans le goût de Pieter de Hoogh, mais peint par le maître, assez rare, Janssens; il réalisa 32.000 francs. Un paysage d'hiver, par Aert van der Neer, a été acquis par M. Kleinberger au prix de 22.000 francs.

Les œuvres de Brekelenkam sont de plus en plus recherchées, surtout quand elles sont de bonne conservation, ce qui n'est pas toujours le cas. Un tableau par lui, représentant un intérieur où un jeune garçon lit la bible, a été acquis pour compte d'un collectionneur étranger au prix de 27.000 francs.

La vente comprenait quelques très beaux tableaux par Jan van Goyen, notamment un tableau de modestes dimensions représentant une vue de la ville d'Arnhem, qu'un amateur hollandais s'est assuré pour 21.000 francs. D'autres tableaux de ce maître se sont vendus entre 6.000 et 14.000 francs. Le plus beau, intitulé *Le bas rouge*, de Jan Steens, s'est vendu à un amateur hollandais au prix de 22.000 francs.

La vente comprenait quelques beaux primitifs, dont nous signalons le numéro 143, un grand triptyque de l'école de Rogier van der Weyden, qui réalisa 21.500 francs; un portrait du duc de Gueldre, du commencement du XVIe siècle, a fait 9.400 francs; un portrait du chevalier Jean van Wassenaer, de la même époque, 6.200 francs ; numéro 61, un portrait de jeune homme, de l'école italienne, attribué à Antonello da Messina, 16.500 francs.

Notons encore comme prix remarquables : numéro 8, un petit tableau, par Albert Bouts, *L'homme des douleurs*, 4.200 francs; numéro 35, Hondecoeter, Oiseaux, 9.000 francs; numéro 26, Cornélis Janson van Ceulen, Portrait de dame, 8.000 fr. ; numéro 68, Adriaen van Ostade, Noce de Village, 12.500 fr. ; numéro 72, Paysage, par Jacob van Ruysdael, 13.500 francs ; numéro 81, Intérieur de grange, par David Teniers, 10.500 fr. ; numéro 103, Amusements d'hiver, par Avercamp, 6.500 fr. ; numéro 122, Petite nature morte, par Heda, 6.300 francs ; numéro 123, Huîtres et fruits, par De Heem, 7.800 fr. ; numéro 155, Petit tableau de Ochtervelt, dans la manière de Metsu, 7.800 fr. ; numéro 157, Petit tableau de Van Ostade, représentant un couple de paysans, 14.000 fr. ; numéro 165, Portrait de dame, par Jan van Ravesteyn, 10.500 fr., et un tableau par Jan Victors, 10.500 francs.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

Le triomphe de la couture

A-t-elle fait assez de bruit dans le monde entier la vente ultra sensationnelle de la collection Jacques Doucet.

La rue de la Paix en a frémi.

Près de quinze millions qui tombent : Pensez vous !

Les moralistes ont poussé des gémissements et se sont voilé la face.

Pourquoi ? c'est de l'or qui circule.

Ah ! on gagne gros à fabriquer les toilettes des Majestés, des Princesses, des Duchesses et des belles Madames de la danse et du théâtre.

Quel riche métier ! La couture ! et quel bon miel produisent les ruches des midinettes parisiennes !

On disait hier que le grand seigneur de l'aiguille allait racheter la *Salomé* et l'offrir au Louvre pour conserver à la France le chef-d'œuvre d'Henri Regnault, tué à l'ennemi sous les murs de Paris ?

Ne vous emballez pas d'admiration ! Ce n'est qu'un canard. Les gens d'argent n'ont pas de ces élans !

7 JUIN 1912

LES GRANDES VENTES

A la seconde journée Jacques Doucet, quarante sculptures et cinquante tableaux anciens se vendent 6 millions 644.900 francs

Très nombreux les amateurs et aussi les marchands étaient revenus à la Galerie Petit.

C'est Me Henri Baudoin qui dirige la vacation, et il bat de très loin le « record » établi hier, par son confrère Lair-Dubreuil, puisqu'il enregistre en trois heures pour 6 millions 644.500 francs d'enchères (7 millions 308.950 francs avec les 10 % de frais).

Les deux premiers jours approchent de près les *dix millions*, exactement 9 millions 957.100 francs. Où s'arrêtera l'enthousiasme des riches amateurs pour tout ce qui touche le XVIIIe siècle ? On ne sait... en tout cas, ce siècle n'est pas en baisse pour l'instant.

Jugez-en par le détail des adjudications : sur estimation de 120.000 francs, M. Duveen (de Londres) se porte acquéreur à 450.000 francs (495.000 avec les 10 %) d'un petit buste en marbre (34 centimètres de hauteur), par Houdon, rerpésentant la fillette de l'artiste, *Sabine Houdon*, à dix mois, que Mlle Pierpont Morgan trouvait « désirable ».

Les Clodion furent également très disputés : le baron Henri de Rothschild pousse à 205.000 francs une de ses œuvres en terre cuite, *L'Ivresse du baiser*.

Par Clodion, j'ai noté : *L'Ivresse du vin*, 110.000 francs ; *Deux jeunes filles soutenant une sphère*, 137.000 francs ; *L'Innocence*, 130.000 francs ; *Jeunes Femmes portant un plateau chargé de fruits*, 170.000 francs, etc.

Un buste en bronze du *Cardinal de Richelieu*, par Warin, a été adjugé 130.200 francs.

Après un petit intermède sucré fourni par M. Fisholl et la maison Boissier, on attaque la série des tableaux ; on commence par mettre sur table des « petits lots » de 60 à 90.000 francs, puis l'on présente un Reynolds qui se vend 120.000 francs, un Lawrence (portrait de jeune fille) qui est disputé jusqu'à 200.000 francs ; enfin, viennent les Chardin : *Les Bulles de savon*, 200.500 fr. (dem. 200.000) ; *Le Faiseur de châteaux de cartes*, 190.000 francs ; les Fragonard : *Le Sacrifice au Minotaure*, 300.000 francs ; *Le Songe du mendiant*, 125.000 francs ; *Le Feu aux poudres*, 111.000 francs ; *Mlle Ruggieri*, 152.000 francs, et le ravissant *Portrait de Madame Grant (plus tard princesse de Talleyrand)*, par Mme Vigée-Lebrun, que Mme Fernand Renault n'a pas pu obtenir, car M. Knoedler le pousse à 400.000 francs et en reste acquéreur, sur demande de 250.000 fr.

Des petites toiles par Hubert-Robert dépassent 100.000 francs. *Le Parc de Saint-Cloud* fait 107.500 francs. Le Musée Carnavalet reste adjudicataire pour 52.500 francs (estimation de 80.000 fr.) d'une peinture (63 centimètres de hauteur, 1 mètre de largeur) par Hubert-Robert, représentant *L'Incendie du Théâtre de l'Opéra au Palais-Royal en 1781*.

Aujourd'hui, doivent passer en vente les meubles et objets d'art du XVIIIe siècle.

L. Maurice.

N° DE DEBIT 0 20
rait de
esse :
e :
nature :

Pas de loi Pacca en France

Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, le cardinal Barthélemy Pacca — celui-là même qui se dressa davantage que Pie VII contre la puissance napoléonienne — avait fait proclamer en Italie un édit interdisant l'exode des œuvres d'art et des reliques archéologiques.

Depuis longtemps on compte en France des partisans d'une semblable loi. Ceux-ci, à propos de l'achat de la *Salomé* par M. Knoedler, sont encore revenus à la charge.

Mon éminent ami Edmond Haraucourt, auquel ses fonctions de directeur du Musée de Cluny donnent encore plus d'autorité dans la question, réclamait encore, il y a quelques jours, une mesure préservatrice, sommant en quelque sorte l'Etat d'empêcher l'émigration de nos toiles, de nos statues, de nos orfèvreries.

Eh bien, franchement, je pense qu'Edmond Haraucourt et ceux qui le suivent dans son raisonnement ont tort.

Il faut toujours craindre une intervention de l'Etat dans le sens d'une diminution de liberté.

C'est notre manie, dans ce « doux pays », de nous tourner vers le gouvernement au moindre péril et d'attendre tout de sa sauvegarde, au lieu de nous adresser à l'initiative individuelle ou collective. Formez de vastes et puissantes associations ayant pour but, à l'exemple des *Amis du Louvre* ou des *Amis du Luxembourg*, d'acquérir des chefs-d'œuvre pour en doter nos musées. Bravo ! Au moins, ces organisations agiront comme des particuliers, selon le droit commun. De grâce, n'implorez point de mesures d'exception, ne remettez pas aux mains d'un aréopage de fonctionnaires, plus ou moins avertis, un pouvoir dont il mésuserait probablement, laissant parfois évader des chefs-d'œuvre et retenant souvent des œuvres dont un snobisme momentané exagère la valeur. On verrait frapper d'interdit par des maniaques d'antiquailles les moindres pierres vétustes, ou, sous la pression d'influences extérieures, les œuvres de quelque Bouguereau prendraient rang parmi les chefs-d'œuvre jalousement gardés, tandis que nous seraient ravis tous les Monet qu'on voudrait bien nous prendre.

L'incident de la vente Carcano nous offre un exemple de l'arbitraire qui sévirait sur la négociation des œuvres d'art si on abandonnait à l'administration une action restrictive. Sans nul doute, devant un mouvement d'opinion plus ou moins factice, plus ou moins préparé, mais quasi unanime, comme celui auquel nous avons assisté au sujet de la *Salomé*, l'Etat eût inscrit cette œuvre au nombre de celles réservées par la nation.

Or, le premier moment d'emballement passé, presque tout le monde est aujourd'hui d'accord pour reconnaître que M. Leprieur, représentant le Musée du Louvre, eut raison de s'arrêter dans les folles enchères. La *Salomé* n'est pas un tableau à ce point sublime qu'il s'impose de le déclarer partie intangible de notre patrimoine. C'eût été folie pour le Louvre de se saigner de 480,000 francs pour une peinture qui en vaut, bien payée, et en tenant compte du souvenir patriotique qui s'attache au nom de l'auteur, cinquante mille. Henri Regnault fut, en effet, un beau peintre, mais tout de même pas un très grand maître. S'il n'avait pas eu cette malchance, qui est une chance pour sa mémoire, de trouver un trépas glorieux aux heures de l'invasion, il est probable que son œuvre, tout en restant appréciée, eût passé plus inaperçue. Tout serait donc pour le mieux si les généreux souscripteurs qui, en vue de lui rendre hommage, avaient réuni 230,000 francs, décidaient d'un commun accord de verser cette somme aux Amis du Louvre pour l'employer à enrichir notre Musée dans une occasion plus propice.

Entre parenthèses, la lettre que M. Bonnat a adressée à M. Arthur Meyer nous annonce une possibilité nouvelle, celle du rachat de la célèbre toile pour la collection que Mme Edouard André a léguée à l'Institut. Je maintiens qu'il serait regrettable de consacrer à cette reprise un demi-million avec lequel on pourrait acquérir une dizaine de tableaux de la même importance.

Toutes les fois que l'Amérique consent à nous enlever à de formidables prix des objets du même ordre, il sied de les lui donner avec joie. Entraver par une loi cet échange de la pensée plastique contre des fortunes serait s'attaquer à une des plus constantes sources de notre richesse et, ce qui est pis encore, à l'ascendant de la France.

Chaque contrée produit ce qu'elle peut et trafique de ses productions. Or, nous sommes, pour la majeure partie, les fournisseurs de beauté de l'univers et la suprématie morale du nom français tient justement au nombre considérable de témoignages du génie de la race disséminés dans le monde. Nous avons assez de créateurs pour ne pas craindre de nous appauvrir dans le domaine des réalisations esthétiques. La floraison sur notre sol semble inépuisable. Les générations qui montent nous étonnent et nous ravissent par leurs prémices. Nous pouvons nous dépouiller comme ces beaux arbres chargés de fruits dorés que chaque année renouvelle.

Toutes nos œuvres d'art exilées emportent avec elles un peu de charme lumineux de l'âme française, de quoi faire aimer davantage au loin « la plus adorable patrie qui ait jamais brillé sous le ciel », pour employer la si tendre expression de M. Paul Deschanel. Chacune de ces vivantes preuves de la sensibilité et de l'intelligence nationales rayonne dans son asile étranger comme une petite lampe de sanctuaire allumée à la gloire du peuple le plus ardemment épris d'idéal.

C'est par leurs émigrants que d'autres populations manifestent leur vitalité. Nous qui ne pouvons expatrier nos fils, nous essaimons sur les continents des œuvres plus durables que des hommes. Voilà notre façon de lutter dans le développement des influences. Ne commettons point la faute de l'abandonner. C'est par ces présences françaises dont s'enorgueillissent les plus fières villes du monde qu'en dépit du sort des armes la France est restée la grande conscience directrice. Ne cherchons donc pas à nous réserver égoïstement pour nous-mêmes. Ce serait le premier aveu de notre faiblesse et de notre décadence.

Si nous considérons la question à un point de vue plus terre à terre, mais non moins vital, nous constaterons l'importance économique des achats pratiqués chez nous par des étrangers épris de notre art. Ce sont eux qui viennent combler pour une bonne part la différence qui existe entre le chiffre de nos importations et celui de nos exportations commerciales. On se demande, en effet, comment un pays comme le nôtre, dans lequel depuis longtemps les exportations sont inférieures en valeur aux importations, ne s'appauvrit point et, tout au contraire, demeure, comme on l'a dit, le banquier du monde. Une telle situation ne saurait durer si d'innombrables visiteurs ne faisaient entrer chez nous, en dehors de tout contrôle douanier, des millions qu'ils y dépensent largement. Et à qui devons-nous cette attirance exercée sur l'élite et sur les privilégiés de toutes les nations, si ce n'est pour beaucoup à tous ceux qui ont prodigué et qui prodiguent dans le décor de notre existence imagination et talent ? Les gens qui considèrent encore les artistes comme des inutiles dans l'organisme des sociétés ne se rendent pas compte que ces artistes qu'ils dédaignent sont justement ceux qui, chez nous, rétablissent l'équilibre d'une balance financière dont, eux, commerçants ou industriels, ne parviennent pas à maintenir également les plateaux. Les sommes considérables employées chez nous par nos hôtes en acquisitions d'objets d'art sont le produit d'une sorte de contribution indirecte que nous prélevons sur l'appétit vers le beau de tous les peuples. Dans le double intérêt de notre puissance financière et de notre influence morale, il faut se garder de toucher à un tel privilège et de risquer de l'amoindrir.

L'Etat est suffisamment armé à l'heure actuelle. Il lui est loisible de classer les monuments historiques et les ouvrages précieux qui sont encore en nombre dans nos églises et nos palais. Ce n'est pas alors qu'il accomplit si mal le devoir de préserver ces merveilles qui, elles, font en quelque sorte partie du territoire, que nous allons lui demander de s'arroger de nouvelles prérogatives dont l'usage serait plus abusif qu'utile.

YVANHOE RAMBOSSON.

Extrait de UNIVERS
Adresse :
Date : 28 JUIN 1912
Signature :

DIEU PROTÈGE LA FRANCE !

Rome et l'édit Pacca

Il existe en ce moment une classe de Français très malheureux. La *Salomé d'Henri Regnault* n'entrera pas au Louvre, déclarent-ils en gémissant. M. Bonnat — quelquefois sec dans ses portraits — est trempé de larmes devant cet événement. Il écrit des lettres désespérées et appelle à la rescousse M. Edouard Detaille ainsi que feue Mme Edouard André.

Pour moi, j'estime humblement que l'entrée de *Salomé* dans notre musée national ne m'aurait pas consolé du départ de la *Joconde*. Elle ne l'aurait pas remplacée ! Le tableau de Regnault, qui fut un grand artiste et mourut le 19 janvier 1871 en héros, présente de très belles qualités de métier, je n'ose pas écrire d'exécution, car justement cette fille d'Hérodiade n'a rien de farouche. C'est un modèle italien quelconque peint dans une attitude quelconque. En modifiant l'accessoire, elle aurait pu tout aussi bien figurer une marchande de dattes ou de fèves du Tonkin. Dans cette peinture le talent le plus magistral abonde, mais ne cherchez pas la pensée, la perversité sadique, la beauté féline et cruelle que les peintres du XV^e^ siècle et notamment les élèves de Léonard prêtaient à cette jeune bête de luxure, ennemie damnée du Baptiste. Ajoutons même qu'au point de vue facture, tempérament, dessin, couleur, le Louvre possède de Regnault des morceaux très supérieurs à celui-là, par exemple le *Général Prim*.

Le deuil qu'on s'en va menant est donc un peu ridicule, mais ce qui n'a pas été ridicule et restera à titre d'enseignement ce sont les sifflets qui ont accueilli le coup de marteau adjugeant cette toile à un étranger, — d'ailleurs fort correct, courtois et honorable. Comme l'observe avec sagacité M. Haraucourt dans un article qui a d'autant plus de poids que M. Haraucourt est conservateur du musée de Cluny, les coups de sifflets visaient non l'acheteur, mais la loi française.

La loi française, nous déclare ce haut fonctionnaire de l'administration des Beaux-Arts, ne s'oppose pas à l'exode de nos richesses artistiques, et les protège fort mal, ceci contrairement à l'exemple que nous donnent l'Italie, la Grèce, l'Angleterre, etc., et même un pays quasi barbaresque, l'Egypte.

Retenons cette déclaration, mais complétons-la en disant que l'initiative de la protection éclairée, vigilante des trésors d'art et d'histoire a été prise par l'Eglise. Ici comme dans mille cas, la proue, l'étrave de la Nacelle de Pierre a tracé la route ; Rome, par la voix de ses Pontifes, s'est faite l'éducatrice des nations.

Deux ans après son élévation au Pontificat, le Pape Pie VII, de glorieuse mémoire, soucieux de protéger les chefs-d'œuvre artistiques et historiques des Etats romains contre les hasards des guerres et des invasions, promulgua le 1^er^ octobre 1802 un acte sous Seing Privé où il interdisait, par un article 9, — de rédaction aussi claire qu'énergique, — l'exportation de toute œuvre d'art et de tout objet d'antiquité ayant du prix. Ainsi agissant le Pape, que venait d'élire après un douloureux interrègne le long et laborieux conclave de Venise, reprenait les grandes traditions de ses prédécesseurs et rendait force et vertu à la Constitution de Sixte IV (1471-1484).

Sent-on la honte qu'infligent à nos législateurs blocards et je m'en fichistes ces dates remontant à plus de cinq siècles ?

Contentons-nous de nous reporter à cent dix ans en arrière. Pie VII, chacun le sait, après l'apothéose de son premier voyage en France, après le Concordat qui rendait au Christ et aux fidèles nos Eglises si longtemps profanées, connut tôt la route du calvaire. Il vit ses Etats envahis, Rome ravie à son sceptre. De sa main habituée à bénir, mais ferme dans les heures de lutte, il excommunia le souverain qui faisait trembler l'Europe. L'exil, l'emprisonnement à Savone, puis à Fontainebleau, les pires traitements, les menaces ne purent le faire fléchir, jusqu'au soir où, le tyran déchu, sa prison s'ouvrit au bruit des acclamations d'un peuple à genoux.

Rentré dans ses Etats, le front ceint d'une couronne de plus, celle de la souffrance héroïque, presque du martyre, Pie VII reprit sans tarder — au milieu des œuvres de restauration sans nombre qui lui incombaient, — l'œuvre protectrice élaborée dans le sous Seing Privé de 1802. Mais il la compléta et l'amplifia avec l'aide et le concours de son ministre le plus dévoué et autorisé : S. E. le cardinal Camerlingue Pacca.

Le nom de ce dernier est resté attaché à cet Edit, donné en Chambre Apostolique le 7 avril 1820, édit en soixante et un articles qui reste le modèle du patriotisme le plus élevé, le plus sage et prévoyant dans le domaine de l'art et de l'érudition.

Le texte intégral de ce code du respect et de la sauvegarde artistique remplirait les colonnes de ce journal, nous nous contenterons, en troisième page, d'en donner un résumé et quelques trop courts extraits.

Le meilleur éloge de ce monument législatif ressort, d'ailleurs, du fait que Victor-Emmanuel, après avoir usurpé, sans gloire, le patrimoine de saint Pierre, signait le 28 juin 1871 une loi maintenant ces règlements. Depuis, deux lois du 18 mai 1878 et de février 1888 ont reproduit en les modifiant très légèrement les mesures de protection et les sanctions de l'édit Pacca.

La Grèce et l'Egypte moderne s'en sont inspirées, les ont copiées. L'Angleterre les a aggravées en obligeant les propriétaires d'œuvres d'art classées à les laisser visiter certains jours. L'aménité du peuple romain rendait cette obligation inutile, sous le gouvernement paternel des Souverains Pontifes.

Pendant ce temps, que se passe-t-il en France ?

Rien, hélas ! ne s'y oppose à l'exportation de nos richesses d'art, pas un texte légal restrictif à ce sujet. Et la *Loi sur les Monuments Historiques* est la plus bafouée de la République. Electeurs et élus bien votants sont sacrés dans leurs caprices. Le député Pourquery de Boisserin fait sauter à la dynamite l'antique ceinture de pierre des remparts d'Avignon. C'est un héros antique. Il s'est fait d'ailleurs sculpter nu, altier et grotesque dans le monument commémorant la réunion du Comtat Venaissin à la France.

Quant à son collègue M. Delmas, il tient boutique des chefs de saint Martin, et, à beaux deniers, vend original et faux aux amateurs des Deux-Mondes.

Espérer que, sous la pression de l'opinion publique, nos députés imiteront l'admirable conduite d'un cardinal et d'un Pape, ce serait mal connaître la mentalité de ces cannibales anticléricaux. Copier deux curés, *tu ne le voudrais pas*, ricanerait Gavroche.

Charles PONSONAILHE.

Extrait de
Adresse :
Date : 11 JUIN 1912
Signature :
Exposition

La vente de la collection de M. la marquise Landolfo Carcano, a eu lieu, à la galerie Petit, devant une salle comble, dans laquelle on remarquait, outre la plupart des gros marchands de tableaux de Paris, de Londres et de New-York, un grand nombre de personnalités parisiennes.

L'intérêt de la vente avait été considérablement augmenté par le fait que l'on savait que le Musée du Louvre, aidé par un certain nombre d'amateurs espérait pouvoir acquérir l'œuvre célèbre d'Henri Regnault *Salomé*.

L'artiste a représenté Salomé assise, la main droite sur la hanche, vêtue de gaze brodée d'or, découvrant en partie sa poitrine, et portant sur ses genoux un bassin de cuivre, dans lequel elle retient de la main gauche un poignard.

La tenture de fond est de soie jaune et une tenture rouge d'Orient est pliée et sert de coussin à la figure de la femme.

Cette toile qui mesure 1 m. 59 de hauteur sur 1 m. 02 de largeur est signée : H. Régnault, Rome, 1870.

M. Lair-Dubreuil, qui partageait avec M. Henri Baudoin, la direction de cette vente, tenait le traditionnel marteau. MM. Durand-Ruel et Petit, étaient assis à la table des experts.

La vacation commença par des œuvres d'importance secondaire, puis vinrent *Fumeur noir*, par Meissonier, 37.100 francs; *Le col de la Faucille*, par Rousseau, 67.500 francs.

La *Salomé* fut alors mise aux enchères sur la demande de 300.000 francs, et la lutte commença entre le Musée du Louvre, représenté par M. Le Prieur, un de ses conservateurs, et deux amateurs, dont l'un avait donné commission à un marchand d'enchérir pour lui. A 390.000 francs M. Le Prieur s'arrêta et ne couvrit pas l'enchère de 400.000 francs par laquelle on lui avait répondu.

M. Knœdler, un marchand de New-York, qui a une succursale à Paris, entame à son tour la lutte et se voit finalement adjuger le tableau pour 480.000 francs.

Quand le public vit que la *Salomé* avait échappé à notre musée national, il en montra un vif déplaisir qui se traduisit par de violents coups de sifflets.

M. Knœdler se montra vivement affecté de cette manifestation qui semblait dirigée contre lui. Il la méritait d'autant moins qu'il avait lui-même offert 5.000 francs à la souscription faite pour l'achat par le Louvre et qu'il n'avait porté des enchères qu'après l'abandon par M. Le Prieur, son représentant. Il déclara immédiatement qu'il était prêt à céder, sans aucun bénéfice, la *Salomé* au Musée du Louvre et conserverait le tableau à sa disposition pendant deux mois.

Le chef-d'œuvre d'Henri Regnault n'est donc pas encore perdu pour la France. Si les amis du Louvre veulent faire appel au public, la somme nécessaire sera vite trouvée et la *Salomé* nous restera.

Ce tableau si disputé hier n'avait été payé que 16.000 francs par Mme la marquise Landolfo Carcano.

Le musée du Louvre a été plus heureux avec une autre belle toile de Th. Rousseau, *l'allé des Chataigniers*, qu'il a eu pour 270.000 francs; sur une demande de 300.000 francs.

De nombreux tableaux ont encore atteint des prix fort élevés. Les deux Corot : *La Solitude* et *Le Lac* ont fait 330.000 francs et 121.000 francs sur les demandes de 350.000 et 125,000 francs, tous deux achetés par M. Knœdler. De Delacroix, *l'Assassinat de l'évêque de Liège* et *la Leçon d'équitation* ont été payés 205.100 francs et 140.000 francs, par M. Tauler, et *Intérieur d'une cour au Maroc*, 80.000 francs par M. Durand-Ruel.

Je citerai encore : *Le Mariage espagnol*, un petit panneau de 55 centimètres sur 92, par Fortuny, que M. Petit a payé 220.000 francs (demande 200.000), il n'avait été acheté que 80.000 francs; *Le campement arabe*, par Fromentin, 68.000 francs; *Portrait de femme*, par W. Leibl, 149.000 francs; *Vaches sous bois*, par Troyon, 53.000 francs; *L'automne dans la vallée*, par F. H. Nazon, 37.000 francs; *Les joueurs d'orgue*, par G. de Nittis, 27.500 francs; *La Vierge au baiser*, par Hébert, 23.000 francs; *Les murs d'une ville*, par Descamps, 23.100 francs; *Les confidences de l'amour*, par Diaz, 23.500 francs, etc.

Au total, la vacation a produit 2.760.950 francs.

La seconde journée de vente, présidée par M. Henri Baudoin, assisté de M. Féral, a été consacrée aux aquarelles et dessins modernes, aux sculptures et aux tableaux et dessins anciens; demain, terminaison par les objets d'art et d'ameublement.

Le gros morceau de cette vacation était le *Portrait présumé de la Sœur de Rembrandt*, peint par Rembrandt vers 1633, qui, sur une demande de 300.000 francs a été adjugé 365.000 francs à MM. Durand-Ruel. C'est un panneau de forme ovale mesurant 52 centimètres sur 39.

Un autre gros prix a été donné pour le *Portrait de la Belle Nani*, par Véronèse, que M. Féral a payé 180.500 fr. quoiqu'il n'en ait demandé que 75.000 francs.

Voici les autres prix les plus importants : Ecole néerlandaise, *Tryptique*, 25.000 francs; Greuze, *les Deux Sœurs*, 41.000 francs, (demande, 60.000 francs); Keyser, *Portrait de Frans van Limborch*, 83.500 francs (demande, 150.000), et *Portrait de Gertrude Bisschoff*, 62 000 francs, (demande 50.000); Rubens, *le Christ pleuré par les Saintes Femmes*, 47.000 francs, (demande 80.000); Ruysdaël, *le Quai*, 25.100 francs.

Dans les dessins, un lavis de Daumier, *le Charcutier*, a atteint 6.500 francs, sur une demande de 800 francs; un dessin au crayon, *la Passerelle*, par Dupré, 3.700 francs; un dessin à la plume par Fortuny, *le Vieux joueur de luth*, 2.100 francs, etc.

Enfin, un marbre de Rodin, *la Tête de Saint-Jean Baptiste*, a été vendu 3 800 francs; un bronze du même artiste, *Etude d'homme*, 2.300 francs, et un bronze de Frémiet, *Marabout et serpent*, 4.600 francs.

Au total, la vacation s'est élevée à 992.875 francs.

N° DE DEBIT 901
Extrait de
Adresse : 9 JUIN 1912
Date :
Signature :

ECHOS

La dispersion des œuvres d'art. — M. Thiébault-Sisson écrit très justement, à propos de ce qu'on appelle l'incident de la *Salomé* : « Félicitons-nous du résultat de la vente. Le Louvre garde ses 200.000 fr. et les souscripteurs leur argent ».

Il faut s'élever, en effet, contre la manie actuelle qui tend à centraliser toutes les œuvres de valeur dans les musées.

Certes il faut que les grandes collections nationales possèdent les plus beaux spécimens d'art; mais, sans perdre de vue ce but, laissons pour nos joies imprévues et aussi par prudence, beaucoup d'œuvres intéressantes dans leurs lieux d'origine ou dans de passagères demeures. Sinon, les amoureux des belles choses en rencontreront de moins en moins sur leur chemin et seront privés du rare plaisir de les savourer à l'improviste. Tel sera surtout le résultat du *trust* des musées.

M. René de Saint-Marceaux nous disait à ce sujet, il y a quelques années déjà : « Les enfants des vieilles civilisations avaient sur ceux des jeunes nations, l'avantage inestimable de frôler journellement les charmants souvenirs des siècles passés. Quand tous ces souvenirs seront emprisonnés entre les tristes murs des musées, quelle supériorité manifeste de notre ancienne civilisation conserverons-nous vis-à-vis des grands peuples nouveaux ? Grâce à leurs dollars, eux aussi enferment quantité d'œuvres d'art dans de mélancoliques cages dorées .. mais on peut les excuser, car ces œuvres d'art sont pour eux de brillants oiseaux des pays lointains! »

Extrait de
Adresse : 9 JUIN 1912
Date :
Signature :

LE SALON COMIQUE

par CHAM

Excellente, la Pâte de Regnault!

La *Salomé* d'Henri Regnault, dont Cham fit une amusante charge, parut au Salon de 1870; elle fut l'œuvre la plus discutée de l'exposition.

« Que l'on admire sans réserve le prodigieux tour de force accompli par le peintre, disait un critique de l'époque, ou que l'on regrette le fâcheux emploi de facultés exceptionnelles, il est impossible de ne pas se sentir attiré vers cette toile et de ne pas y revenir après l'avoir quittée. La lumière qui s'en dégage fait l'ombre tout alentour. L'œil ébloui ne voit que la *Salomé*, dans le salon qu'elle illumine. Ces cheveux noirs se détachant sur la draperie jaune, cette jupe de même nuance, tout cela forme un mélange de couleurs heurtées qui se fondent dans un ensemble harmonieux ».

Cette œuvre avait longuement préoccupé Henri Regnault. On a retrouvé dans sa correspondance une lettre où il écrit : « Salomé n'est pas un nom assez bizarre; je voudrais un nom que personne ne pût prononcer.. » On comprend par là l'intérêt qui s'attache à cette toile; on y retrouve, tout entier, l'inassouvi de couleur dont le mot d'ordre était : *Haine au gris!*

Sainte-Beuve divise en plusieurs catégories les gens célèbres qui écrivent des lettres : « Il en est, dit-il, qui écrivent en hâte, sans détail et sans saveur; d'autres qui *officient* même en traçant un billet de trois lignes; d'autres qui, en écrivant des lettres particulières, guignent du coin de l'œil la postérité; d'autres enfin, qui obéissent tout simplement au besoin qu'ils ont d'écrire, de confier leurs impressions et leurs émotions au papier. »

Henri Regnault *voyait* avant de sentir et toutes ses lettres, qui ont été réunies dans un volume de la bibliothèque Charpentier, sont de véritables tableaux.

Adresse : INDISCRET
Date : 12 JUIN 1912
Signature :

Vente et spéculation.

Lorsque, à l'Hôtel des Ventes, le public sut que la *Salomé* de Regnault, l'autre jour, avait été enlevée par un Américain au Louvre, qui la lui disputait, il y eut des coups de sifflet dans la salle...

Pour cet Américain, il fit une bonne affaire. Pas même 100.000 dollars. Pour le Louvre, il alla jusqu'à plus de 400.000 francs. Il y a une notable différence.

N° DE DEBIT 44
Extrait de
Adresse : 9 JUIN 1912
Date :
Signature :

Il y avait longtemps qu'on ne nous avait servi une Salomé !

On se souvient de la suggestive danse des sept voiles, dans laquelle se firent remarquer MMmes Garden et Bellincioni.

De nombreux artistes de music-hall, entr' autres Sahary-Djeli, profitèrent de ce succès pour s'exhiber dans des pantomimes, entremêlées de danses lascives, et où la principale interprète se payait la tête coupée de Jokanaan qu'elle baisait goulûment à la grande indignation des miss convenables.

Jeanne Bloch elle-même, dans une revue de l'Européen, parodia les principales scènes de Salomé. On vit même aux Folies-Bergère des chiens savants jouer *l'Enlèvement de Salomé*.

L'achat par un américain du tableau célèbre d'Henri Regnault, représentant l'amoureuse fille d'Hérodias, fut dernièrement le sujet de toutes les conversations : on en oublia presque la fugitive Joconde.

N° DE DEBIT 356
Extrait de
Adresse : 8 JUIN 1912
Date :
Signature :

PROPOS D'UN PINGOUIN

A l'exposition de la collection Doucet, j'ai croisé Patrouillot : rouge de colère, à son habitude. Je l'avais entendu récemment enrager contre l'exode des capitaux. A quoi en avait-il, cette fois ?

— Une loi, il faudrait une bonne loi, s'exclama-t-il en me voyant.

... Décidément, il suivait une turlutaine.

— Voyez ces merveilles, continua-t-il, embrassant la salle d'un grand geste. Dire que les Américains vont nous les enlever à coups de dollars! Une bonne loi, il faudrait une bonne loi interdisant la sortie des œuvres d'art.

— Hum! fis-je, êtes-vous sûr que Romney, Lawrence, Reynolds aient leur patrie en France?

— Ceux-là, passe encore. Mais Fragonard, Chardin, Boucher, Clodion... Et la *Salomé*, d'Henri Regnault, ce héros français! étouffa-t-il... Quand je pense que l'Amérique...

— Et pourtant, dis-je doucement, quelle revanche contre l'exode des capitaux! N'est-ce pas en corriger assez joliment l'effet que de passer aux Transatlantiques une œuvre, en somme, de second ordre, pour un beau demi-million qui rentre ainsi en France?... Et qui sait si tout cet argent, produit d'œuvres d'art anciennes, ne nous servira pas à créer de nouvelles œuvres d'art?...

...Mais Patrouillot n'écoutait plus. Il rêvait; il rêvait non plus d'une loi, mais de deux lois, de deux « bonnes lois », l'une qui eût empêché les gens d'employer à leur gré leurs écus, l'autre qui leur eût interdit de disposer de leurs bibelots, la première arrêtant l'or français à la sortie, la seconde faisant obstacle à l'entrée de l'or étranger.

Et, comme nous étions sortis sur le boulevard, je conclus en manière de morale :

— Ne pensez-vous point, Patrouillot, que cet enchevêtrement d'autobus n'existerait pas si les gens de la Bastille ne s'entêtaient pas à venir à la Madeleine, tandis que ceux de la Madeleine s'empressent vers la Bastille? Que diriez-vous de deux lois, de deux bonnes lois qui prescriraient aux uns et aux autres de ne point bouger de chez eux?

... Au regard approbateur de Patrouillot, je compris que volontiers il appliquerait les mêmes principes à la circulation des personnes qu'à la circulation des choses... — MOMO.

Extrait de ÉCLAIR
Adresse :
Date : 9 JUIN 1912

Le Snobisme des Enchères

La vie chère n'est pas une vaine lamentation. Tout augmente ; le montant des loyers vous effare et vous parlez du prix du pain, mais, monsieur, il a fallu donner hier 330,000 francs d'un Chardin qui, voilà plus d'un siècle, s'était vendu 95 francs.

Nous sommes encore tout étourdis de ces enchères ; elles furent à ce point sensationnelles qu'on n'a pu les comparer qu'aux matches de boxe. Sous les yeux d'une élite enthousiasmée par la qualité des adversaires qui se mesuraient ont été disputés les records les plus vertigineux. Et tout cela dans l'éclair d'une seconde, sans défaillance et sans lassitude, pendant des jours, avec des millions qui sortaient de toutes les poches et des champions de partout. Persuadés que leur honneur de collectionneurs était engagé, qu'ils en devaient être et que si l'occasion de se montrer était arrivée, c'était bien là où il y avait tant d'yeux pour vous regarder. Peut-être y en avait-il même pour regarder les tableaux, mais c'était moins sûr. Le plus curieux dans une œuvre qui atteint presque le million ou le dépasse, c'est celui qui l'achète. Son nom s'ajoute alors à celui de l'artiste, et avec une telle maëstria qu'il l'absorbe, l'éclipse. Quelle humilité chez Millet quand il signa l'*Angelus*, mais quelle vanité épanouie chez Chauchard quand il l'acquit ! L'*Angelus* de Millet devenait l'*Angelus* de Chauchard. Etre celui qui a fait un tableau soumis à de pareilles sautes, c'est bien quelque chose, mais être celui qui a poussé la forte enchère, c'est une autre manière de gloire. Cela se conçoit : aux faux qui courent le monde, et trompent les plus prévenus, on voit assez combien pourraient faire des Lancret ou des Corot : moins nombreux, au prix où on les vend, seraient ceux qui pourraient les acheter.

Il faudrait d'abord savoir ce qui fixe leur choix : c'est un mystère, et il leur échappe à eux-mêmes. S'ils sont de l'autre côté de l'Océan, c'est la cote. Ce qui, à leurs regards, fait surtout le prix d'un tableau, c'est celui qu'on en a donné. Ils disent de l'œuvre d'art comme de l'homme : « Que vaut-il ? », c'est-à-dire, en bank-notes, que représente-t-il ? La *Salomé* qu'Henri Regnault estimait avoir bien placée quand il en retirait huit mille francs, a forgé sa nouvelle cote américaine au feu des enchères à Paris. Ce n'est plus qu'un jeu ; elle passera le million en passant la mer.

♧

Au Salon qui a, en ce moment, ses portes ouvertes, et où la foule est moins empressée que dans les salles des grandes ventes, ces vacations ébouriffantes sont la substance de tous les propos. On les tient devant les pauvres toiles très humbles et les marbres sans histoire qui ne solliciteraient qu'un regard et qui ne l'ont point. Il y a là de jeunes sculpteurs d'avenir qui songent à épouser leur modèle pour s'éviter des frais de pose, et des peintres qui voient avec terreur revenir à l'atelier le tableau qui devait payer leur terme ; ils supputent ces prix et en ressentent une joie immodérée : « Las, pensent-ils, que nous serons riches quand nous serons morts ! »

Sont-ils originaux ? Ont-ils du talent ? Ce serait aux amateurs de leur dire, mais les amateurs n'en savent rien, et d'ailleurs tournés vers l'art d'hier, celui d'aujourd'hui ne les excite pas. Ils ne manquent pas de goût, mais ils ont besoin qu'on l'avertisse. Amoureux fastueux et prudents, ils aiment non ce qu'ils aiment, mais ce qu'on a aimé. Leur passion dans l'objet adoré considère d'abord le nombre et la qualité des adorateurs. Il n'y a que chez les gens de peu ou chez quelques fanatiques sans célébrité, qu'on trouve des tableaux aimés pour eux-mêmes. Les grands amateurs ont-ils une intuition : ils s'en méfient, elle risquerait de les égarer. Rien de plus grave qu'un penchant : il conduit au beau platonique. Acheteur ou ponte, on fait de nos jours une galerie comme on prend une banque. Mécène protégeait : il brocante ou joue.

♧

Alors, les vivants sans notoriété encore ou dont la notoriété ne se monnaie que timidement se consolent en considérant ce que ceux qui les ont précédés en gloire et en réputation ne connurent pas davantage la consécration des hauts prix, mais le besoin, la misère et l'oubli. Ils considèrent qu'ils furent dédaignés, décriés eux aussi et méconnus.

Quoiqu'il eût eu un règne d'art éclatant, lorsque Houdon qui, pour laisser comme dot à Sabine, le vingtième de ce qu'on a payé son buste de fillette, fit de son atelier une vente, ce fut un désastre.

L'*Enfant à la bulle de savon* payé hier 330,000 francs, fit péniblement 95 fr à la vente Crosnes. L'artiste n'avait pu laisser à sa veuve de quoi lui survivre « Déjà avancée en âge, écrivait-elle à M. d'Angiviller, je me trouve privée de secours. S'il était possible, Monsieur, que vous voulez bien m'accorder quelque partie de la pension dont mon mari avait été gratifié, ce serait un bienfait digne de votre humanité... » La réponse fut négative. Et sans la charité d'une bonne âme, la veuve de ce Chardin dont nos millionnaires et nos musées couvrent d'or aujourd'hui les moindres tableaux, mourait à l'hôpital ou d'inanition.

Pour La Tour, n'en fut-il pas de même et sans qu'on puisse arguer de la surprise d'un art nouveau et de l'initiation qu'il comporte ? Il avait vécu estimé de la plus aristocratique des clientèles ; son talent était éprouvé, certain, consacré par la vogue. Cependant, héritière de la plupart de ses œuvres, quand la ville de Saint-Quentin, réalisa le premier lot, la vente fut un tel fiasco que le portrait de Rousseau fut retiré à *trois francs !* A Paris, en 1820, un portrait de La Tour par lui-même, qualifié par l'expert de « très beau », était abandonné à 15 fr. 95. Le portrait de Crébillon fils, en 1826, à la vente Denon, malgré la faveur d'une mention spéciale, qui tirait l'amateur par la manche, ne dépassait pas 30 francs. Ce portrait de ce Duval de l'Epinoy que M. de Rothschild vient de payer six cent mille francs, se serait-il trouvé alors des amateurs pour en donner dix écus ?

Des feuilles arrachées des carnets, où Watteau, en quelques coups de crayon, croquait les attitudes de ses contemporains, ne se sont pas vendues moins de 25,000 francs la feuille. On les trouvait, au début du siècle dernier, pour vingt sous, dans les cartons des bouquinistes.

Et qui donc alors s'entichait de « Frago » que son fils Alexandre, à présent si oublié, dépassait en réputation ? Il avait, à Nice, décoré, en partie, avec les panneaux exécutés pour la Du Barry et refusés par elle, la maison de son cousin Maubert où, durant la Révolution, il s'était réfugié. Un reçu de 3,000 francs « pour tout compte », dit sans doute l'argent qui lui en fut compté. En 1903, M. Pierpont-Morgan payait ces panneaux un million et demi.

♧

L'amour exclusif et sincère de l'art, le frisson de l'âme devant la beauté, n'ont rien à voir dans ces surenchères. Tout y est l'œuvre d'un snobisme qui avoue, dans cette mercuriale affichée, le bluff caractéristique de notre temps.

La jeune Amérique, sans tradition encore et sans autre aristocratie que celle du succès met fatalement la distinction dans les moyens. La richesse y est parchemin : nulle noblesse, si elle ne se double de la puissance de l'or, et où mieux que dans l'acquisition de ce qui est très cher, s'avérerait-elle ? Ces façons nous tentent et notre société, chaque jour plus mélangée et plus ouverte, à son tour entraînée, perd le sens de la mesure et va jusqu'à confondre avec la beauté le prix qu'on en donna.

L'opération n'est pas toujours stérile et c'est son excuse. M. Doucet l'éprouve, qui vient de réaliser sur ses fantaisies de collectionneur très averti un gain de huit millions. Il n'est pas jeune et on le dit revenu de bien des choses. Erudit obligeant, le voilà les mains pleines des bénéfices qui flattent sa vanité, mais embarrassé pour retrouver des émotions aussi fortes. Peut-être voudra-t-il corriger ce goût du superficiel et du vain, cette agitation qui trouve davantage pour la dispersion d'une galerie que pour l'armement aérien de la nation. Quel bien pourrait faire un homme généreux qui aimerait la France autant qu'une belle œuvre !

Il y a des rapprochements qui vous obsèdent. Peut-on s'empêcher de penser qu'avec le prix d'un seul de ces Clodion effrontés que l'amateur éclairé a fini par disputer à la boutique du brocanteur, nous aurions peut-être une Porte Saint-Martin digne du Louis XIV qui la fit élever en l'honneur de nos armes triomphantes, et un Arc de triomphe du Carrousel dont l'état d'abandon ne nous obligerait pas à rougir devant les étrangers qui y épèlent, dans les noms de nos anciennes victoires, ceux de leurs patries.

GEORGES MONTORGUEIL.

Extrait de MERCURE DE FRANCE
Adresse :
Date : 16 JUIN 1912

ture de M. Bonnat, représentée ici par dix œuvres. Mais, par bonheur, le goût de la marquise Landolfo-Carcano n'était pas trop exclusif. A côté de l'art étroit, stricte, un peu fruste de Bonnat, voisinait l'art plus poétique et plus raffiné de Corot. M. Knoedler acquit sa *Solitude* pour 350 000 fr., et son *Lac, effet du matin*, pour 121.000 fr. L'*Assassinat de l'Evêque de Liège*, et la *Leçon d'équitation* représentaient Eugène Delacroix dans la collection de Mme Landolfo-Carcano. Ces deux toiles revinrent à M. Tauber, la première pour 305.000 fr., la seconde pour 140.100 fr. M. Durand-Ruel poussa jusqu'à 86.000 fr. *Intérieur d'une cour au Maroc*, du même maître.

Le Mariage espagnol, de Mariano Fortuny, atteignit 220.000 fr. !

Mais ce fut la *Salomé* d'Henri Regnault qui éveilla toutes les convoitises, provoqua force commentaires, et déchaîna toutes les passions.

Il est naturel, certes, que la mort prématurée de Regnault, survenue sur le champ de bataille de Buzenval, nous émeuve et suscite en nous d'infinis regrets. Cependant, il importe ici de séparer nettement le patriotisme et l'art. Ceux qui ont préconisé l'idée que l'Etat français achète pour le Louvre la *Salomé* de Regnault ont obéi à un bon mouvement. Mais ce mouvement est déplorable, et tout le bruit mené autour de cette *Salomé* semble par trop ridicule.

Il faut avoir la simplicité, sinon le courage, de dire que cette *Salomé* est une œuvre médiocre ! Sans doute, il y a du métier, il y a une maîtrise précoce dans cette toile. Du diable, s'il y a vraiment de l'art !

Veut-on bien se souvenir de ce que fut Salomé. Elle tourna la tête à Hérode ! Elle aima saint Jean-Baptiste d'un amour sauvage, farouche, qui alla jusqu'au sadisme, qui se délecta du crime, qui s'abreuva de sang, et du sang d'un homme considérable, et d'un homme qui a joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. Salomé était une femme extraordinaire, prodigieuse, en qui se résumait une civilisation barbare et raffinée. Elle incarne, pour ainsi dire, tout l'Orient, l'Orient avec sa poésie intense et capiteuse. Cette femme, nous la devinons gracieuse, agile, rusée, onduleuse et mystérieuse. Et que voyons-nous dans la Salomé d'Henri Regnault ? Nous voyons une fille laide et vulgaire, aux jambes et aux pieds de paysanne, au corps épais, avec une tignasse noire de bohémienne et une tête stupide. Elle tient sur ses genoux, d'un air niais, un plateau avec un coutelas. Elle est assise sur un coffre aux dessins mauresques ; ses pieds reposent sur un tapis plus ou moins marocain, et tout le personnage est adossé à une tenture d'un jaune à deux tons.

Parce que ce personnage, ce coffre, ce tapis, cette tenture sont peints avec habileté, faut-il parler de génie ? Faut-il s'emballer au point de pousser une pareille œuvre jusqu'à 480.000 ? M. Knoedler a cru devoir donner cette somme pour la Salomé d'Henri Regnault. Grand bien lui fasse ! Puisse-t-il garder cette œuvre et la céder ensuite avec un bénéfice aux Américains ! Je me réjouis, pour ma part, que M. Prieur, conservateur de la peinture au Louvre, n'ait pas eu les crédits suffisants pour aller jusqu'au bout d'une erreur inspirée par un bon sentiment, mais qui touche à la folie ou à puérilité.

Il est déjà bien assez déplorable qu'il ait donné 270.000 fr. pour l'*Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau. Non pas que cette œuvre soit méprisable ! Elle est au contraire intéressante et belle, bien que bitumeuse. Mais peut-être aurait-on pu faire un usage plus intelligent d'une pareille somme. Théodore Rousseau n'est-il pas déjà fort bien représenté dans notre Musée National ? On ne peut que regretter que l'administration du Louvre tombe dans le snobisme courant.

Je ne dirai rien aujourd'hui de l'admirable collection **Jacques Doucet**. J'en ferai le sujet de mon prochain article.

JACQUES DAURELLE.

Extrait de
Adresse :
Date :

LA FOLIE DES ENCHÈRES

Un pastel de La Tour atteint 600.000 francs. — D'autres dépassent les prix prévus

De plus en plus, les prix des toiles de maîtres atteignent des sommes fabuleuses.

Après la *Salomé* de Regnault, voici un pastel de La Tour qui, aux enchères, arrive à faire 600,000 francs, auxquels il faut ajouter les droits de vente, s'élevant à une soixantaine de mille francs.

Il s'agit du portrait de Duval de L'Epinoy, dont la mise à prix avait été fixée à 300,000 fr.

Débuté à 100,000 francs, le pastel, qui mesure 1 m. 18 sur 0 m. 90, fut poussé en trois enchères à 400,000 francs par Mme Vermeuse-Vernon et le docteur H. de Rothschild. C'est ce dernier qui finit par l'emporter au prix de 600,000 fr.

Les autres pastels de La Tour, qui avec de nombreuses œuvres de Perronneau, de Baudoin, de Fragonard, de Watteau, de Moreau l'aîné, etc., constituaient les « attraits » de cette première vacation dont le total a dépassé 2 millions n'ont pas atteint un chiffre aussi élevé.

PORTRAIT DE DUVAL DE L'EPINOY, PAR QUENTIN DE LA TOUR

Il est intéressant de rappeler que Maurice Quentin de La Tour est l'un des plus remarquables portraitistes du milieu du dix-huitième siècle.

Dès ses débuts, devinant l'emploi que l'on pouvait faire des crayons de couleur pulvérisés connus sous le nom de pastels, il se consacra tout entier à ce genre qui était nouveau à cette époque.

C'est vers 1740 qu'il atteignit au plus haut de sa vogue. En 1750, il devint peintre officiel du roi et quelques années après, il fut reçu à l'Académie de peinture. Il mourut en 1788.

Extrait de ...
Adresse : ...
Date : 13 JUIL. 1912
Signature : ...

Les Arts

Glanes et perles

A Mme O.D.V. Guillonnet.

Si nous quittions — par ces chaleurs — les pics ardus de l'esthétique pour nous distraire un tantinet, en traitant de moins graves problèmes ?

Les enquêtes d'été sont précieuses aux gazettes. Je songe à la bonne enquête qu'on mènerait sur ce thème : « Quelle est l'œuvre d'art à propos de laquelle il a été dit — ou écrit — le plus d'énormités ?»

Edmond de Goncourt (qui, d'ailleurs, était bien plus sensible qu'intelligent) disait un jour : « Il n'y a rien au monde qui entende plus de sottises qu'un tableau ».

Ah ! si le vieil amoureux du Japon et du dix-huitième avait assisté aux grandes ventes du mois dernier ! Ce que cette *Salomé* et ce vieux *Duval de l'Evinay* en ont « encaissé ! »

Mais c'est peut-être dans les musées qu'on cueille les meilleures. La femme, charmante et spirituelle, d'un des plus lumineux coloristes d'aujourd'hui, — le peintre des barques de Capri — nous narrait hier une visite récente qu'elle fit au Louvre. Elle déambulait par les salles au gré de sa fantaisie, quand elle aperçoit une jolie et élégante Parisienne accompagnée d'un ces inénarrables « cicérones » qui stationnent place du Carrousel et pour deux francs, expliquent les chefs-dœuvre aux touristes peu familiers avec l'art de Paxitèle et de Léonard. Le fait est qu'il ne manque pas de gens prêts à confondre Raphaël et Raffaelli, Proudhon et Prudhon, Véronèse, Veyrassat et Verrochio, Gérard Dou et Gérard d'Houville, Carpaccio et les monts Carpathes, Boticelli et Monticelli, Théodore Rousseau et le douanier, Fra Angelico et Fra Diavolo, Perugin et Père Ubu, et qui croient Lorenzo di Credi... Lyonnais.

N'est-ce pas M. Beaumetz qui, dans une harangue enflammée, compara le violon d'Ingres et les trompettes de Géricault ? Le doux vieillard pensait volontiers qu'il existe un rapport étroit entre le radeau de la Méduse et la tête de Giorgione...

Mais revenons au musée.

Le guide salarié mène la jolie petite dame devant l'effigie de jeune homme attribuée à Raphaël, où l'Urbinate mélancolique et trop beau, médite, accoudé : « Voici le portrait de Raphael Sanzio par lui-même, peint à l'âge de seize ans. » — « A l'âge de seize ans ! » s'extasie la pimbêche. Fallait-il qu'il soit adroit ! J'aurais cru qu'il avait fait cela, étant âgé, d'après une photographie ».

Quelques instants après, on arrive près de l'Antonello de Messine, que le guide appelait, bien entendu, Antonello de Médecine : « Celui-ci, madame, n'est autre qu'un fameux Condottière... » — « Un quoi ? interrompt vivement la dame... Dites donc, vous, je vous prie d'être convenable ».

Une autre dame — ce sexe est sans pitié — après avoir contemplé longuement le lit bien connu du roi René, émit cette pensée mémorable : « *Comme ça devait faire bien, quand il y avait l'armoire à glace et puis tout !* »

Et aux Salons donc ! Ce qu'on y peut ouïr, l'après-midi du vernissage, est ineffable. Vous rappelez-vous la délicieuse statuette si ferme, si nerveuse, si élastique, exposée par Jane Poupelet à la « Nationale ». Une jeune fille nue, assise sur ses talons et les bras levés dans un mouvement hardi et neuf ? Un couple, mari et femme, tournait autour de la statue, l'examinant avec soin. Mlle Poupelet, se trouvant là, attendait le jugement du public. Soudain le mari : « *J'ai trouvé... C'est de la gymnastique suédoise...* » La pauvre artiste avait à la fois envie de rire et de pleurer — telle la Joconde.

Mais le plus beau mot qui jamais ait été proféré devant un tableau est celui concernant le mystérieux travail du peintre. Un paysagiste était à son motif, en plein champ. Un paysan, silencieux, regardait. Soudain, il interroge : « *Monsieur, je ne comprends pas très bien si vous prenez de la couleur là* (désignant la palette) *pour en mettre ici* (désignant la toile) *ou si en prenez ici pour en mettre là...* »

Hélas ! depuis quatre mille ans — davantage peut-être — qu'il y a des peintres et qui peignent... ô chimère de l'éducation populaire, utopie du musée du soir, du tourniquet cher à Lapauze. O inutilité de la critique...

Louis Vauxcelles.

Extrait de ...
Adresse : ...
Date :
Signature : Françoise

LES MODÈLES

On vient de vendre fort cher la *Salomé* d'Henri Regnault, et M. Carolus Duran, interviewé s'est souvenu d'avoir vu à Paris cette belle *Cloccara* que Regnault découvrit à Rome et qu'il immortalisa dans sa toile.

Voici ce que dit l'éminent directeur de l'Académie de France :

« C'était une excellente épouse. Les premières années où je la vis, elle avait conservé dans leur pureté presque entière les traits du visage et les lignes qui avaient inspiré le pinceau de Regnault... Qu'est-elle devenue ? Vit-elle encore ? Et où ?... Je l'ignore...

Il est probable qu'elle vit toujours, et, je ne sais pourquoi, il me semble qu'elle a dû assister à la vente publique de la toile, au premier rang des curieux. Quelle mélancolie! A moins que, vieille dame dévote, elle ne se souvienne plus d'avoir été le beau modèle romain et d'avoir eu cette crinière indomptée et cette peau dorée de lionne!

Extrait de ...
Adresse : ...
Date : 18 JUIL. 1912
Signature : ...

La marquise d'Antin, par Nattier, l'un des chefs-d'œuvre de la collection d'art léguée à l'Institut par Mme André, en sculpture Zélie Jacquemart.

Salomé, le célèbre tableau d'Henri Regnault qu'un Américain a acquis, à la vente Carcano, pour la somme de 480.000 francs.

Extrait de PARIS-JOURNAL
Adresse : ...
Date : 21 JUIN 1912
Signature : ...
Exposition ...

LES ARTS

Courrier des Ateliers

Sur un « Raphaël ». — Nous avons pu voir, dans l'atelier de Boyer d'Agen, la fameuse toile de Raphaël, trouvée il y a quelques semaines près de Saint-Nazaire, et dont la presse a fait mention.

Elle représente le portrait d'Elisabeth Gonzague Feltria, duchesse d'Urbin et femme de Guidobalde. La date et la signature du peintre, fixées au dos de la toile, indiquent qu'elle fut exécutée en 1505.

Il y a une douzaine d'années que cette toile appartient à M. Tenaud, mais celui-ci l'avait conservée dans le plus grand mystère, travaillant inlassablement à son identification.

Soumise tout d'abord, en 1901, au jugement du comte Franco de Amicis, l'éminent critique hollandais, celui-ci signale, dans une longue lettre à M. Tenaud, qu'au nombre des portraits égarés du maître d'Urbino, se trouvait un portrait d'Elisabeth Gonzaga, affirmation puisée dans l'ouvrage remarquable de l'assavant. Puis, passant à la caractéristique du type de la famille d'Elisabeth, on retrouve trait pour trait le signalement de ladite famille.

Il termine ensuite par ces lignes que nous citons à titre de document :

« Je suis d'avis que M. Tenaud a dans les mains une peinture de Raphaël de la période de Léonard de Vinci, et cela d'une façon assez marquée, vu et attendu que la clarté de la photographie nous permet de distinguer les contours du grand maître d'Urbin, son dessin comme sa technique, ses grâces et ses défauts, et ce, principalement dans la main droite de cette dame, dont deux doigts retiennent une chaîne. »

Quant à l'authenticité de la signature placée au dos de cette toile, elle serait affirmée par les documents les plus certains ainsi que par des personnalités dont la haute érudition ne laisse prise à aucune discussion.

Dans l'état de fatigue où se trouve cette belle toile, on ne peut se rendre un compte absolument parfait de sa qualité et le détenteur a toujours reculé devant un nettoyage, craignant à juste titre pour son tableau. Lorsque cette opération aura été exécutée — ce qui ne saurait tarder, nous recauserons de ce chef-d'œuvre, plus amplement, si toutefois les Américains ne l'enlèvent pour faire pendant à la *Salomé !*

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2e Ix
Date : 7 JUIN 1912

Bloc-Notes Parisien

Henri Regnault au Collège

M. Clairin, dont tout Paris apprécie fort le beau geste récent, a pu être l'ami le plus cher d'Henri Regnault, mais non le premier, attendu qu'il n'a pas été son condisciple au lycée Henri-IV, alors appelé Napoléon.

Et s'il est vrai qu'il date, ce souvenir, il n'en n'est pas moins doux aux survivants de ceux qui furent potaches sur les mêmes bancs que l'auteur de la *Salomé*, aux environs de 1860.

Ceux-là n'hésitent pas à dire que la présence d'Henri Regnault parmi eux fut si génératrice d'agrément — — tranchons le mot, de jouissance artistique précoce — qu'ils en oubliaient, aux approches de l'été, de chanter dans la cour le refrain légendaire dans l'Université :

Vivent les vacances !
Denique finem !

Surtout avec le complément obligatoire chez les ennemis des retenues et des arrêts :

Et les pénitences,
Habebunt finem !

Les pénitences ! Mais c'était une récompense d'être le camarade de l'enfant prodige, comme l'appelait son professeur d'histoire, Victor Duruy.

⁂

Un de ses copains d'alors nous disait hier :

— Regnault avait une étonnante aptitude pour tous les arts. C'était en lui le dilettante musical qui nous charmait particulièrement aux récréations. Le lendemain d'un jour où ses parents l'avaient mené aux Italiens, il nous chanta à peu près toute la partition de *Rigoletto*. Et avec quel feu, avec quelle âme ! J'ignore si aujourd'hui, épargné par la stupide balle poméranienne qui le tua à Buzenval et ensuite par la faulx du temps, car il aurait soixante-neuf ans, il serait wagnérien ou debussyste, mais quel *verdiste* c'était ! Et aussi quel *rossiniste*, quel *meyerbeeriste !* En tout cas, sa mémoire était un phonographe — déjà ! — captant toutes les harmonies, toutes les mélodies et dont il tournait les manivelles avec autant de joie qu'il venait d'en prendre à crayonner le portrait d'un de nous, ou encore, assis sur un banc avec un peu de terre glaise apportée par un externe, de modeler un chien... ou un pion...

» Il est bon de signaler que nous admirions sans arrière-pensée, même les plus frustes d'entre nous, cette organisation exceptionnelle. Nos professeurs ne nous ayant pas laissé ignorer que l'élève Regnault serait quelqu'un, quelqu'un même probablement destiné à devenir plus fameux dans le souvenir des hommes que le plus fort d'entre nous en géométrie descriptive ou en dissertation, aucun de nous ne conçut le moindre ombrage par avance de cette supériorité pronostiquée. Tandis que ceux d'entre nous comme Cazalis, comme des Essarts, qui s'annonçaient déjà comme poètes délicats par le tour heureux avec lequel ils rimaient parfois une matière de discours français, recevaient de quelques camarades on ne peut plus spirituels l'épithète de *véreux*, Henri Regnault jouissait d'une popularité qui défiait la blague de nos loustics ordinaires. Il faut dire aussi qu'il était bon prince, nullement poseur, ne s'en faisant pas accroire. Avec sa jolie tête embroussaillée, son menton un peu « de galoche », signe de volonté ; ses yeux légèrement enfoncés et brillants, il était si avenant à voir et à entendre, que personne d'entre nous n'envia, même secrètement, la situation vraiment privilégiée dont il a joui comme élève, du moins dans la première cour du lycée Napoléon, faisant ses devoirs quand ça lui disait, et tant à l'étude qu'à la classe s'escrimant du fusain et du crayon à sa guise, pendant que les voisins suaient sang et eau sur un thème ou une règle de trois.

⁂

» Tout de même un jour vint où Regnault fut compris dans une mesure générale qui le mit fort mal en point pendant tout un après-midi. Par je ne sais plus quel méfait collectif, toute sa division avait été condamnée à confectionner une pièce de vers latins, sous peine de subir une privation de sortie pour le lendemain dimanche. Regnault était dans le premier tiers de la classe pour à peu près toutes les facultés, mais le vers latin l'attristait. Cinquante ou soixante dactyles et spondées à ranger sur du papier lui apparurent comme une menace d'autant plus effroyable qu'il tenait fort à ses sorties du dimanche, au cours desquelles il pouvait aller au Louvre ou au Luxembourg. Une idée géniale vint à ce génie naissant :

» — X..., dit-il, pendant la récréation, à un camarade » d'une classe supérieure pour qui le *Gradus ad Parnas-* » *sum* était d'une ascension facile, fais-moi mes vers et » je te ferai un dessin. »

» Le marché fut vite conclu. Vous pensez ! Jusqu'alors, Henri Regnault gardait précieusement celles de ses esquisses qui lui plaisaient pour les montrer, en ses jours de congé, à un artiste ami de son père, le grand chimiste, et il déchirait en mille morceaux celles que ce juge compétent tenait pour mal venues. Le confectionneur de vers latins pour camarade dans l'embarras ne mit qu'une condition au troc proposé, la liberté pour lui de choisir le sujet. Comme il avait lu *Rolla* en cachette la veille, ce sujet fut :

Rolla considérait d'un œil mélancolique
La belle Marion dormant dans son grand lit.

» Quel dommage qu'un incendie ait détruit plus tard ce premier jet de Regnault, encore presque un enfant, n'ayant jamais eu sous les yeux un modèle féminin et qui n'en était pas moins un petit chef-d'œuvre !

⁂

» La première rémunération touchée par l'artiste collégien le fut sous forme d'hexamètres latins — je me hâte de dire que ça été la seule dont il accepta de bénéficier au lycée. A partir de sa *Marion*, il eut la gentillesse de faire de nombreux cadeaux autour de lui, et justement de distribuer libéralement aux amis les ébauches dont l'artiste des jours de sortie avait apprécié le mérite. Et c'est ainsi que trois camarades, Henri Daillière, le grand éditeur de livres de médecine ; Albert Rogat, qui fut un

ès spirituel défenseur de l'ordre dans la presse, et celui ui écrit ces lignes, possédèrent quelques-uns de ces *ventilia*, bien dispersés aujourd'hui, s'ils subsistent enore, que les amateurs, vraisemblablement, se disputedent aujourd'hui, toute proportion gardée, avec la même eur qu'une *Salomé*. Songez à la valeur que donne à une gnature la tristesse de penser que le signataire a été é à vingt-sept ans, et que cette affreuse mort nous a rivés vraisemblablement de quarante et un chefs-œuvre !

Tout-Paris

N° DE DÉBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

La "Salomé" d'Henri Regnault

PAGES RETROUVÉES

L'événement du Salon de 1870 est la *Salomé* de M. Regnault. Ne vous est-il pas arrivé l'idée d'entrer dans une chambre dont on a abaissé les stores, fermé les persiennes pour que l'obscurité y amenât la fraîcheur ? Tout est baigné d'une ombre dormante, où les formes s'effacent, où les couleurs s'assoupissent. Cependant, un rayon de soleil est parvenu à se glisser par une fente et darde son jet aigu sur un tableau suspendu à la muraille. A ce contact magique, le tableau prend une intensité de vie étrange, il étincelle, il resplendit, il se fond avec la lumière et donne presque des éblouissements. Dans la salle où elle est exposée, la *Salomé* de M. Regnault produit cet effet. Seulement, quand le rayon s'en va, le tableau dont nous parlions reprend son aspect ordinaire ; il s'éteint et ne se distingue plus des autres peintures, tandis que l'œuvre du jeune artiste conserve toujours son éclat. Sa toile n'est pas illuminée d'un reflet fugitif ; elle s'éclaire d'elle-même. Il y a longtemps qu'une œuvre de cette valeur ne s'était produite au Salon, et si l'on songe que M. Regnault est encore pensionnaire de la villa Médicis, on se demande ce que pourra faire un tel élève lorsqu'il sera maître à son tour. La *Dame en rouge*, le *Portrait du général Prim*, *Judith et Holopherne* et la *Salomé* répondent que, dès aujourd'hui, M. Regnault est l'individualité la plus remarquable de la jeune génération d'artistes ; le premier rang parmi les modernes semble devoir lui appartenir, s'il ne s'en est emparé déjà.

Ce qui nous plaît dans M. Regnault, c'est une originalité profonde — naturelle et voulue — nous insistons sur ce dernier point. Aux époques de civilisation extrême comme la nôtre, le don inconscient n'est plus possible. Chaque artiste recèle en lui un critique ; il sait trouver sa faculté dominante ou caractéristique ; il la dégage, la cultive, la développe avec un soin particulier. C'est dans ce sens-là qu'il s'affirmera désormais ; plus il avancera dans sa route, plus il se débarrassera du bagage inutile, ne gardant que ce qui est véritablement à lui. Ce travail de la volonté sur l'instinct n'a lieu, bien entendu, que chez les natures supérieures, qui se rendent bien compte d'elles-mêmes, et M. Regnault est évidemment une de ces natures. Doué d'un merveilleux tempérament de peintre, il ne cherche pas à en mater les énergies pour les réduire à des allures régulières, mais il le monte comme un cavalier habile un cheval fougueux, sûr que, malgré les hennissements, les ruades, les sauts des quatre pieds et les galops à plein vol de sa monture, il ne sera pas désarçonné. La science de l'écuyer répond de tout, et il n'échangera pas cet intraitable pur-sang contre un hack paisible.

Il n'y a pas, heureusement, chez M. Regnault, ce que les philosophes et les critiques appellent « une pensée » : il n'a que des idées de peintre, et non des idées de littérateur, chose bien différente. Le sujet au point de vue dramatique, historique, anecdotique, le préoccupe extrêmement peu, et il ne cherche pas à attirer l'intérêt par des mises en scène attendrissantes. Ses effets sont des effets de peinture, des contrastes et des combinaisons de couleur, des jeux d'ombre et de lumière, des surprises et des ravissements des yeux ; il vous donne ces sensations, ces voluptés et ces joies qui sont du pur domaine de la vue et qu'aucun autre art ne peut faire naître. Nous avouons humblement, dussions-nous être méprisé par les faiseurs d'esthétique, que nous aimons assez la peinture qui n'a d'autre but que la peinture.

Un poète de nos amis fit autrefois une pièce de vers intitulée : *Symphonie en blanc majeur*, où chaque strophe ramenait obligatoirement une idée, une comparaison ou une image blanche. On dirait que M. Regnault, en composant son tableau de *Salomé*, a eu intention de ce genre. La seule différence, c'est qu'il a adopté pour dominante la note jaune. Une draperie de satin bouton d'or de l'éclat le plus vif remplit le fond de la toile. Voilà le thème posé ; il s'agit de le développer et de le varier sans manquer à l'harmonie, et jamais coloriste ne s'en est choisi un plus difficile.

Salomé vient d'achever sa danse lascive, et d'après le conseil d'Hérodiade, sa mère, elle réclame pour récompense la tête de saint Jean-Baptiste. Le saint avait blâmé l'union incestueuse d'Hérode-Antipas et de sa belle-sœur, et rancune de femme ne pardonne pas. Il n'y a d'autre figure dans la toile que celle de la fille d'Hérodiade. Elle est assise sur un de ces tabourets incrustés qui servent, en Orient, à poser les plateaux. L'artiste lui a donné une physionomie d'un caractère étrange, qui ne rappelle pas le type hébraïque et encore moins la régularité grecque. En Espagne on la peindrait d'un mot en disant qu'elle est *muy gitana*, ce qui signifie douée d'une grâce bizarre et sauvage, d'un attrait dangereux et d'une fascination diaboliquement irrésistible, même avec une pointe de laideur, car la beauté correcte n'est pas nécessaire à ces charmeuses. Une forêt de cheveux noir d'enfer, d'un ébouriffement rebelle et crépu, enterre le visage de Salomé et retombe en boucles torses jusque sur ses épaules. Cette note noire, violemment plaquée au centre du tableau, maintient et domine toute la gamme des jaunes, et l'artiste l'a appuyée avec beaucoup d'adresse par les baguettes d'ébène du cadre.

Il y a dans cette chevelure excessive quelque chose de farouche, de barbare et de bestial, qui contraste avec les traits délicats et presque enfantins du masque coloré, sous sa pâleur d'ambre, d'un léger nuage rose. La bouche a le sourire vague et un peu haletant de la danseuse, qui s'arrête après un pas rapide. Les yeux, d'une volupté cruelle et tranquille, regardent devant eux et semblent attendre un signe d'acquiescement. Salomé tient sur ses genoux un grand bassin en cuivre repoussé, où est posé un kandjar à manche d'ivoire, à fourreau de velours rouge, avec des ciselures d'argent et des cordons de soie noire agrémentés d'or. Ce bassin, où doit tomber une tête, est pour elle comme le tambour de basque qui recueille les monnaies après la danse, et jamais l'insouciance orientale pour la vie humaine n'a été mieux peinte que dans cette jeune fille, dont une main joue avec le manche du kandjar, tandis que l'autre s'appuie à la hanche.

Le costume de Salomé ne rappelle aucune époque, aucun pays : il est de fantaisie pure et tel que peut l'arranger le caprice d'une danseuse, qui veut plaire et faire tourner la tête à son public. Une tunique jaune de Naples s'agrafe à l'épaule droite par un médaillon d'argent et d'ivoire, laissant la poitrine nue jusqu'à la naissance des seins. Un bracelet d'émail vert, représentant une vipère aux yeux de rubis, cercle le bras, délicat et rond, mais un peu grêle de contour encore, comme il convient à une très jeune fille ; sur l'épaule est jetée une écharpe rose tendre, dont la nuance se confond presque avec celle de la chair. Une ceinture violette à larges plis se noue autour des reins, formant l'accord complémentaire avec le jaune paille de la tunique, comme le noir des cheveux le formait avec le jaune bouton d'or de la draperie servant de fond. Une jupe de gaze d'or, égratignée de pétillements lumineux, un burnous blanc bordé d'or et rejeté en arrière, complètent cette toilette folle de courtisane et de danseuse. La jupe d'or est ourlée d'un léger liséré rose, et quelques fils d'un vert pâlin se glissent dans sa trame pour rompre le ton avec le fin sentiment d'harmonie des étoffes orientales.

Ce liséré rose est, en outre, un rappel de l'écharpe et sert de soutien aux notes rosées des joues. Les babouches, violettes, doublées de rouge, dansent au bout de ses pieds nerveux et cambrés, l'une d'elles presque échappée, et l'autre retenue seulement par l'orteil qui se recourbe. Ces pieds, délicieusement dessinés et d'une naïveté de pose charmante, portent sur une peau de tigre, continuant l'accord contrasté d'orange et de noir, et recouvrant à demi un tapis turc bariolé de jaune et de bleu, de vert et d'orange pour maintenir la gamme. Vous voyez que le jeune artiste a mené d'un bout à l'autre, sans oublier son thème un instant, sa symphonie en jaune majeur, et il en est résulté un tableau de l'aspect le plus éclatant et le plus harmonieux, malgré des rapprochements de tons qu'on n'est pas habitué à voir ensemble.

Rien, dans l'art, ne rappelle cette manière d'une nouveauté paradoxale, d'une originalité absolue et d'une outrance qui ne semble pas pouvoir être dépassée. Chose rare, cette étrangeté est pleine de charmes ; elle étonne, mais ne choque pas. Une science réelle justifie ces audaces, servie par une exécution merveilleuse. M. Regnault est un coloriste de premier ordre, ce qui ne l'empêche pas de bien dessiner. Il voit, non seulement le ton juste, mais le ton rare, fin, exquis, inattendu, qui ne se révèle qu'aux privilégiés, et du contraste de deux nuances il sait faire jaillir des éblouissements. Il ne ressemble ni à Titien, ni à Véronèse, ni à Rubens, ni à Rembrandt, ni à Velasquez, ni à Delacroix : sa palette lui appartient ; il la charge de couleurs spéciales, qu'on ne connaissait pas avant lui, et il en obtient des effets qu'on n'aurait pas cru possibles, si on ne les voyait réalisés avec une aisance prodigieuse.

Ce qui nous frappe dans cette peinture, c'est qu'elle est essentiellement moderne, quoiqu'elle ne s'attache pas à la reproduction exacte des choses actuelles : moderne comme Balzac, comme Gavarni, pour qui l'antiquité semble ne pas avoir existé. Elle procède d'un esprit affranchi de la tradition, et se joue librement dans le milieu qui l'environne. Avec son air fantasque et romanesque, l'artiste arrive à la vérité comme en se jouant. Le portrait de Prim, c'est toute l'Espagne ; Salomé, c'est tout l'Orient.

Théophile Gautier.

N° DE DÉBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Choses et Autres

Salomé

Le conseil des musées nationaux, après s'être réuni hier matin dans la galerie Georges Petit en face de la *Salomé* d'Henri Regnault, a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition à la vente Carcano de la *Salomé* d'Henri Regnault.

Ajoutons que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat de cette belle pièce, s'élevaient à 420,000 francs hier matin.

N° DE DÉBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

A travers les Ventes

La semaine dernière avait été marquée, comme le sera aussi la semaine qui commence, par une vente retentissante, la vente de la collection Carcano, vente qui nous valut la perte de la *Salomé* d'Henri Regnault, et le gain d'un Rousseau, acheté enfin par le musée du Louvre.

La première vacation donna à elle seule 2,760,000 francs. Il est vrai qu'elle comprenait la *Salomé* qui monta à 480,000 francs.

L'*Allée* de Rousseau fut achetée 270,000 fr. ; *La Leçon d'Equitation*, de Delacroix, 140,000 fr., et *L'Assassinat de l'Evêque de Liège* 205,100 fr. Les Corot montèrent à 350,000 et à 121,000 fr.

Le Sacrifice au Minotaure, par Fragonard, qui sera vendu à la fin de la semaine

Le *Charcutier* de Daumier fit 6,500 francs. Les dessins se vendirent assez bien.

Le Campement arabe, de Fromentin, fut payé 68,000 francs par Mme Delavigne, et les *Vaches sous Bois*, de Troyon, 53,000 francs.

Le gros prix de la seconde vacation fut le Rembrandt dont nous avons donné une reproduction il y a quinze jours. Ce portrait, qu'on présume être celui de la sœur de Rembrandt, bien qu'à ce sujet les controverses soient vives, ce Rembrandt fut adjugé 305,000 francs à M. Durand-Ruel, sur une demande de 300,000.

M. Bousquet acheta 41,000 francs *Les Deux Sœurs* de Greuze. Ce tableau a subi les atteintes d'un vandale pendant un des jours d'exposition avant la vente. Un maniaque hanté par des idées de pornographie avait entrepris de retoucher l'œuvre de Greuze pour la rendre plus décente. Heureusement cette idée stupide n'eut aucune conséquence.

N° DE DÉBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

PETITS MÉMOIRES

ENCORE LA « SALOMÉ »

Voilà qu'on insiste pour faire acheter par le Louvre la *Salomé*, d'Henri Regnault. A notre tour, car je ne suis pas seul à penser de la sorte, insistons pour qu'on ne l'achète point. Non seulement ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais encore, de l'aveu de tous les connaisseurs, ce n'est même pas une des meilleures œuvres du peintre. Pour justifier leur insistance, les partisans de l'achat font valoir que l'acquéreur, M. Knoedler, est prêt à rétrocéder « généreusement, sans aucun bénéfice », la *Salomé* qu'il a payée 480,000 francs. Cette générosité, si généreuse il y a, est bien tardive. Elle est, de plus, onéreuse. Qu'on veuille bien, en effet, se rappeler les conditions dans lesquelles s'est opérée la vente.

Poussée par un de ces mouvements d'opinion factice, comme il est si facile d'en créer, la direction du musée du Louvre était prête à sacrifier 200,000 francs pour acheter cette *Salomé* qui n'en valait pas 20,000. Entraînés par le même élan, des amateurs avaient, de leur côté, réuni une somme à peu près égale. Le Louvre pouvait donc enchérir jusqu'à 400,000 francs, et c'est ce que son représentant, M. Le Prieur, avait, je crois, reçu mission de faire. Si M. Knoedler avait l'intention d'être aimable à notre égard, c'est à ce moment-là qu'il pouvait l'être tout à son aise. Car il lui suffisait de ne point surenchérir et de nous laisser tranquillement nous offrir le luxe de payer vingt fois sa valeur l'œuvre d'un artiste cher aux cœurs français.

Mais M. Knoedler n'a pas agi ainsi, vous le savez. Il a mis 80,000 francs de plus que le Louvre et le tableau lui a été adjugé. A qui fera-t-on croire que ce brave M. Knoedler ait acheté la *Salomé* près d'un demi-million, dans l'unique but et pour le seul plaisir de la revendre sans bénéfice au musée du Louvre ? On estimera plutôt qu'il avait cru conclure une affaire avantageuse et qu'une fois en possession du tableau, il a vraisemblablement changé d'avis. En dépit de l'énorme publicité faite autour de cette toile, — d'une valeur moyenne, je le répète, — le subtil M. Knoedler a eu sagement peur qu'elle lui restât sur les bras, et, non moins honnêtement, il nous l'offre à prix coûtant. Grand merci du cadeau ! Que le Louvre et ses généreux amis gardent pour une autre, et même pour plusieurs autres occasions, leurs 400,000 francs. La gloire très pure d'Henri Regnault ne perdra rien à ce que la *Salomé* reste la propriété de M. Knoedler, tandis que nous y gagnerons la possibilité d'acquérir des œuvres beaucoup plus belles et plus parfaites. — **Roger Boutefeux.**

Pleurez, nos yeux ! Nous avions pu concevoir un moment que l'entrée au Louvre de cette prestigieuse et admirable *Salomé*, de Regnault, apporterait peut-être une manière d'adoucissement à la peine cuisante des inconsolables — il y en a, et beaucoup — du rapt de la *féconde*.

Hélas ! l'effort nécessaire n'a pas été fait et l'Amérique — toujours ! — nous enlève ce chef-d'œuvre.

Hier, en effet, a commencé chez Georges Petit la vente Carcano.

Quand la célèbre toile d'Henri Regnault fut mise en vente, on peut dire qu'il y eut dans la salle bondée, ce que, dans une autre enceinte, on appelle une « sensation prolongée ».

Les enchères s'engagent et sont poussées assez rapidement jusqu'à 395,000 francs.

A l'enchère de 400,000 francs, le représentant du Louvre, M. Leprieur, n'oppose aucune surenchère nouvelle.

Différents amateurs interviennent en ce moment et demandent si c'est pour nos musées nationaux que l'enchère de 400,000 francs a été mise.

Sur réponse négative, le Louvre abandonnant, les enchères repartent de plus belle entre MM. Jonas, Feral et Knoedler, marchand à New-York.

Enfin, ce dernier est déclaré acquéreur pour le prix de 480,000 francs, plus 10 o/o, ce qui porte le prix d'achat de la *Salomé* à 528,000 francs.

Quand on apprend que le Louvre a abandonné et que l'adjudicataire est un marchand américain, des sifflets se font entendre...

Alors on vit M. Knoedler se diriger vers M. Arthur Meyer, qui se trouvait là, et lui faire une communication que le directeur du *Gaulois* écoutait avec attention.

L'acquéreur de la *Salomé* venait déclarer qu'il tenait le tableau à la disposition de tel comité d'acquéreurs français qui se présenterait, pour le prix net d'achat, sans majorer celui-ci d'aucune commission.

N° DE DÉBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

NOUVELLES ARTISTIQUES

Nous nous laissons enlever par l'Amérique la *Salomé* d'Henri Regnault. Ce n'est pas la première fois que l'on emporte nos chefs-d'œuvre à l'étranger, ni la dernière.

La "Salomé" d'Henri Regnault

Cette œuvre qui, malgré la critique, obtint un succès retentissant, fut exposée au Salon de 1870 ; elle était inscrite au catalogue sous ce titre : « *Salomé la danseuse, tenant le bassin et le couteau qui doivent servir à la décollation de Saint Jean, par Henri Regnault* ».

Un peu plus de quarante ans se sont écoulés ; et ce même tableau, qui faisait partie de la vente Carcano, vient d'être vendu, il y a quelques jours, à peine moins de 500.000 francs à un Américain ; beaucoup déplorent que ce chef-d'œuvre de l'art français, n'ait pu être acquis par notre Musée national.

Au lendemain de la vente, MM. Roll et Edouard Detaille s'écriaient :

— Il est déplorable que la *Salomé* de Henri Regnault quitte la France. C'est le chef-d'œuvre de la jeune école française. Nous l'avons acclamée dans notre jeunesse, et quarante-trois ans après nous affirmons qu'elle a gardé toutes ses magnifiques qualités. La France ne peut pas laisser passer ses frontières à une œuvre de cette force-là, qui, par surcroît, fut la dernière œuvre d'un héros national. »

***

Certes, quand Henri Regnault commença son tableau à Rome, en 1869, pour le terminer à Tanger, un an plus tard, il ne se doutait guère du prix formidable qu'atteindrait un jour son œuvre.

Celle-ci fut d'abord acquise par un marchand de tableaux, Brame, qui venait depuis peu de fonder sa maison. Comme il cherchait quelques tableaux à sensation, et qu'il avait été avisé de celui que Regnault était en train d'exécuter, il alla d'abord à Rome, puis à Madrid, pour trouver le jeune homme, et finalement, il acquit la *Salomé* pour 13.000 francs ; bien entendu la peinture n'était pas encore achevée.

Quelques mois après, *Salomé*, définitivement terminée, était expédiée par mer de Tanger à Paris.

Exposée dans la boutique de Brame, rue Taitbout, la toile eut un succès considérable ; elle fut acquise presque immédiatement après par M. Durand-Ruel et revendue ensuite par lui à Mme de Caesin, devenue depuis la marquise de Carcano.

Cette première grande œuvre, qui promettait un maître à la France, fut aussi la dernière d'Henri Regnault : l'année suivante ce fut l'année terrible, ce fut Paris assiégé, et le 19 janvier 1871, Henri Regnault était tué à Buzenval. Il avait quitté Rome, en disant : « On bat maman, je vais la défendre. »

Ce jeune homme était averti, en effet : il allait mourir en héros, à l'âge de vingt-huit ans, laissant à son pays le souvenir d'un brave, et léguant à l'art français ce chef-d'œuvre : *Salomé*.

LA SALOMÉ DE L'HISTOIRE ET CELLE DE L'ARTISTE

Elle était princesse juive, fille d'Hérode Philippe et d'Hérodiade, qui vivaient vers l'an 40 avant Jésus-Christ ; son père étant mort, sa mère Hérodiade se maria avec Hérode Antipas, son beau-frère, et par conséquent, l'oncle de Salomé.

A cette époque, l'an 29 de Jésus-Christ, l'apôtre saint Jean-Baptiste prêchait sur les bords du Jourdain la venue du Messie ; un grand nombre de juifs, touchés par ses paroles, lui demandèrent le baptême et le Christ lui-même voulut être baptisé par le grand apôtre ; c'est peu de temps après qu'il fut jeté en prison pour s'être élevé avec force contre l'union incestueuse d'Hérode Antipas avec sa belle-sœur.

Hérodiade voulait la mort du saint homme et ce fut Salomé, qui, à l'instigation de sa mère, la demanda à son oncle et beau-père Hérode qu'elle avait su charmer.

Salomé dansait, et ses danses étaient si gracieuses, sa personne exhalait un tel charme, qu'Hérode Antipas conquis ne sut bientôt plus résister aux désirs de la redoutable ensorceleuse. C'est après une de ces danses, plus lascives, plus prenante que les autres, qu'elle exigea de son oncle une terrible récompense : il lui fallait la tête de saint Jean-Baptiste..

Elle laisse tomber à terre son voile de gaze brodé d'or ; prend le couteau et le bassin et s'assied vis-à-vis d'Hérode, à qui elle présente en souriant sa féroce requête :

« Donnez-moi ici, sur ce bassin, la tête de l'apôtre... »

***

Tel est le motif historique choisi par l'artiste ; mais ce motif n'a été pour lui qu'un prétexte de peindre, selon ses propres expressions : « Une femme d'une férocité intéressante, une sorte de panthère noire apprivoisée mais restée toujours sauvage ». Ici, en effet, il a réalisé la plus curieuse figure que l'on puisse imaginer.

La chevelure de sa Salomé, abondante, noire et crépue, déborde sur sa nuque, sur ses joues, sur ses tempes et fait un magnifique diadème à son front.

Ses grands yeux humides, voluptueux et lascifs, lancent des regards aigus et provocants à la fois, qui donnent le frisson comme ferait le contact d'une lame d'acier. Le costume ne rappelle aucune époque, aucun pays ; il est de pure fantaisie et tel que peut l'arranger le caprice d'une danseuse ; une chemisette jaune pâle s'agrafe sur l'épaule droite par une fibule d'argent ciselé et enrichie de perles, laissant la poitrine nue jusqu'à la naissance des seins ; une écharpe jaune saumon est jetée sur l'autre épaule ; une large ceinture violette à larges plis se noue autour des reins ; une jupe de gaze, rayée transversalement de vert et toute brochée d'or et un burnous blanc rejeté en arrière complètent ce costume de courtisane et de danseuse.

A son bras droit, qui est nu, s'enroule un bracelet de jade vert en forme de serpent. La main gauche caresse un yatagan à manche d'ivoire, à fourreau de velours rouge brodé d'argent, au-dessus d'un bassin de cuivre posé sur les genoux.

A terre, sous ses pieds mignons, une peau de tigre est étendue sur un tapis oriental. Enfin, derrière cette créature bizarre et bizarrement accoutrée, se déploie un rideau de soie jaune clair légèrement agité et que le soleil moire d'une éclatante lumière.

CELLE QUI POSA LA SALOMÉ

Quand son tableau fut exposé au Salon, Henri Regnault était à Cadix et c'est de cette ville où il séjournait que le jeune pensionnaire de l'Académie de France écrivait à M. Hébert :

« Ma petite « Salomé » est achetée par Mme de Caesin, qui s'est payé cette année la petite « Noce », de Fortuny, et ma petite femme. J'espère que cela m'ouvrira quelques jolis salons où je pourrai me délasser de mes pérégrinations lointaines à mon retour en France. Si la petite Marie (le modèle [illegible] de la « Salomé ») n'est pas à la « Scarpe », et si elle se souvient encore de moi, dites-lui « tante cose » de ma part, et annoncez-lui qu'à mon retour d'Espagne et d'Afrique, l'hiver prochain, je lui rapporterai un joli cadeau, pour la remercier du succès que me vaut son joli minois. »

M. Léon Bénédite, qui connut intimement « la petite Marie », qui posa Salomé, nous donne des renseignements complets sur le modèle qui inspira Henri Regnault.

Elle se nommait Maria Veronica Concetta Latini et avait seize ans seulement quand elle posa la Salomé.

Comment Henri Regnault connut-il cette « petite chaucharde qui a une vraie tête de faunesse », écrivait-il en mars 1869, lorsqu'il commença son tableau ? On nous dit que ce fut parmi les vendeuses de fleurs de la place d'Espagne. Ce n'est guère probable ; c'est plus vraisemblablement par son ami le sculpteur, follement épris de la jeune fille. La famille Latini n'habitait point la ville, mais la campagne. Ce serait dans une de leurs courses vagabondes qu'elle aurait été rencontrée. Elle avait, à cette date, seize ans. Elle est morte en 1900, profondément regrettée de tous ceux qui la connaissaient.

Elle s'était mariée avec un sculpteur qui était lié avec Henri Regnault et, dit M. Léon Bénédite, cette « panthère noire » fut pourtant la plus charmante femme, le modèle des épouses et la plus dévouée des mères. Elle était la bonté et la simplicité par excellence et rien ne rappelait plus, dans son regard profond et calme ni dans son sourire, qui était resté très doux, le rôle féroce qu'on lui avait fait tenir un jour. La « Salomé » est d'ailleurs un portrait très exactement ressemblant. C'est surtout la disposition de la chevelure qui donne au visage son caractère de sauvagerie. Une très jolie étude de tête a été exécutée également d'après elle, à cette date, à Rome, par le peintre marseillais Torrents ; elle était exposée à l'exposition rétrospective de l'art provençal à Marseille en 1906. On retrouve encore son jeune masque étrange et beau dans une figure de son mari, « Naïade », exposée au Salon de 1872, qui fut acquise par l'État.

Extrait de
Adresse :
Date : 5 JUIN 1918

OPINIONS

Sur le Droit des Artistes

480.000 francs la *Salomé* d'Henri Regnault, c'est gentil, n'est-il pas vrai ?

Dernièrement, notre cher Musée du Louvre ayant à cœur de boucher un peu le trou laissé par la *Joconde*, n'hésitait pas à payer 150.000 francs la *Femme à la Perle*, de Corot ! !

Et, pourtant, combien de peintres de talent meurent de faim !

Mais qu'importe les billets de mille aux véritables artistes ! La ligne impeccable d'un beau torse nu, ne vaut-elle pas, pour eux, cent fois plus que toutes les richesses d'un Crésus ? Un coucher de soleil vaporeux, une aube éblouissante, un crépuscule indécis, tout cela n'est-il pas pour ces bohèmes autant de fortunes immenses ? Par conséquent, ne les plaignons pas ; les artistes vivent dix existences et trouvent sur leur chemin des jouissances inconnues au commun des mortels !...

Mais les peintres, les sculpteurs n'en sont pas moins de bons citoyens et n'oublient généralement pas leurs devoirs d'homme, de Français ; tôt ou tard, ils fondent un foyer.

Or, quoi de plus lamentable que la majorité de ces familles ! La femme, les enfants sont les modèles ; dans l'atelier sans feu, l'ébauchoir tapotte la glaise, le pinceau tambourine sur la toile, cependant le gousset est vide, les ventres aussi !

L'œuvre est vendue, le plus souvent, à vil prix !

Mais l'implacable Mort vient surprendre le Maître au milieu de son rêve !

Alors ! Alors !... C'est la gloire ! Les maquettes se vendent, les toiles valent mille francs le centimètre carré ! Tout le monde est riche ! Les marchands avisés se frottent les mains !... Et, pourtant, là-haut, la misère est la même ! ! ! L'atelier n'est riche que de souvenirs, souvenirs de joies familiales et d'abnégation de tous les instants en faveur de l'Art ingrat — dans une société ingrate — pour la famille collaboratrice de l'artiste !

Cependant, il serait un moyen bien simple de remédier à ce mal moyen connu, en vigueur chez les littérateurs, les auteurs lyriques et dramatiques !...

Pourquoi, lorsqu'on effectue une vente aux enchères publiques, ne retiendrait-on pas, pour leur famille, un pourcentage qui serait établi par la loi sur toutes les œuvres des peintres et des sculpteurs !... Une *Salomé* d'Henri Regnault vaut bien une *Ariane* de Mendès ! ! !

Voilà l'idée ! A nos philanthropes législateurs de la mettre au point !

Pourvu que ce ne soit pas à la disparition de tous les vrais artistes qui, par misère, sombrent déjà dans le mercantilisme le plus plat et le plus... académique.

Nous n'avons pas à désespérer néanmoins, car un mouvement s'est créé dans l'opinion depuis quelque temps. C'était fatal qu'on en arrivât là, car on a signalé trop d'histoires lamentables de véritables artistes qui ont tout sacrifié pour l'art, et qui n'ont pas voulu céder aux tentations des pseudo Mécènes et sont restés purs de tout intérêt de lucre.

Rappelons-nous ce qu'il advint aux familles de ces honnêtes. Elles durent agir par nécessité, en cédant, presque pour rien, aux sollicitations intéressées de gens exploitant leur besoin d'avoir un peu d'or, des œuvres superbes — voyez l'*Angelus* de Millet — qui sont cotées aujourd'hui à des prix fantastiques autant qu'en rapport avec leur valeur exacte.

Trop d'abus ont été commis, dans ce sens, au détriment des véritables artistes — ceux qui n'étaient pas des arrivistes et qui n'ont jamais voulu accepter le rôle de pompiers officiels.

La Nouvelle Egalité, fidèle à son programme, demande que les droits souverains de l'artiste soient sauvegardés, et que tout au moins une part des bénéfices réalisés dans les ventes revienne à la famille de l'auteur, au lieu de laisser plus longtemps la spéculation vivre seule de l'art.

La justice l'exige, comme aussi le bon sens et la logique.

R. Mendès-France.

N° DE DÉBIT
Extrait de PRESSE
Adresse :
Date : 21 JUIN 1918
Signature :
La [illegible] du Coche

Echos

M. Knœdler aura eu la satisfaction de faire un geste élégant.., et il n'aura pas à l'accomplir jusqu'au bout. La *Salomé* d'Henri Regnault va nous quitter... Et cette nouvelle nous a été apprise par une lettre mélancolique de M. Bonnat.

La direction des Musées avait mis de côté une somme de deux cent mille francs pour l'achat éventuel de cette toile célèbre... L'acquisition ayant été ratée le jour même.. elle a employé ses fonds à l'achat d'autres toiles. Si bien qu'il ne reste plus un sou pour la *Salomé*.

Il y a bien une souscription nationale. Au début, elle marchait bien... mais maintenant elle ne va plus. Songez qu'il y aura bientôt un mois que la vente a eu lieu... Et, au bout d'un mois, à Paris, on pense à tant d'autres choses !

Extrait de GIL BLAS
Adresse :
Date : 21 JUIN 1918
Signature :

Surenchères.

L'État a renoncé à l'achat de la *Salomé* d'Henri Regnault, dont le prix excessif refroidit tous les enthousiasmes.

Or, voici un détail inédit et dont nous garantissons l'exactitude.

Peu de jours avant la vente Carcano, un représentant de la succession alla offrir cette toile à l'administration des Beaux-Arts et fixa même le prix de cession : 50.000 francs. La réponse que, bientôt après, donna l'administration fut négative : la toile aujourd'hui fameuse ne paraissait pas valoir une somme pareille.

De fait, plusieurs experts consultés, et aussi les administrateurs de Musée compétents, ce prix semblait tout à fait supérieur à la valeur d'un Henri Regnault. Alors, pour démontrer à l'État son erreur, s'organisa on ne sait quelle entente entre surenchérisseurs frénétiques qui amena l'adjudication au prix fabuleux de 480.000 francs. Il est vrai qu'aujourd'hui, la fièvre tombée, personne n'en veut plus. Et l'État moins que personne !

— X —

...rait de
...esse :
... :

La "Salomé" de Regnault

On sait que l'œuvre de Regnault, pour laquelle notre musée national offrait près de 400.000 francs, a été acquise par un Américain — M. Knœdler — pour 480.000 francs.

Cette toile mesure 1 m. 59 de haut et 1 m. 02 de large. Salomé est représentée assise sur un coffret oriental vêtue d'étoffes de gaze brodée d'or qui glissent de l'épaule droite et découvrent en partie la poitrine. Sa main droite, le bras ployé, le coude en dehors, vient s'appuyer à la hanche, tandis que, sur ses genoux, elle porte un bassin de cuivre dans lequel elle retient de la main gauche un poignard oriental. Elle a les pieds nus dans des sandales et pose son talon gauche relevé sur son pied droit. Son visage souriant, à la bouche large, aux lèvres fines, au nez dont les narines palpitent, sensuelles, aux yeux caressants, est encadré des longues tresses ondulées de ses cheveux noirs, partagés par une raie sur le sommet de la tête, et tombant de chaque côté sur les épaules. La figure se détache sur un fond de tenture de soie jaune. Sur le tapis d'Orient qui couvre le plancher, il y a une peau de tigre. Une tenture rouge d'Orient est pliée et sert de coussin à la figure de femme.

M. Jules Claretie a écrit, dans le *Temps*, à propos de cette toile, la charmante et délicieuse chronique que l'on va lire :

Un ami qui ne déteste point le paradoxe me faisait remarquer que le hasard est un grand impresario, et que la question marocaine donne une actualité de plus à cette vente de la « Salomé » de Regnault, devenue une sorte de question nationale.

— *Car c'est une petite Marocaine, cette* Salomé, et voilà que son aventure se lie, par une étrange rencontre, à celle de Fez. Va-t-on aussi lui donner l'assaut — à coups de bank-notes et non de moukhallas ?

Mon ami se trompe, et la Salomé de Regnault ne fut pas du tout peinte au Maroc, mais à Rome, à la villa Médicis, et cette inquiétante et admirable figure de femme, terrible à la fois et séduisante, n'est point, malgré le costume et les étoffes, une fille d'Afrique, mais une petite enfant du peuple rencontrée par le peintre parmi les vendeuses de fleurs, sur la place d'Espagne, à Rome. Elle est Italienne. Elle s'appelait Maria, et Regnault en parle dans ses lettres à son maître Hébert.

Il avait achevé sa figure, cette Salomé qui ne devint une Salomé que parce que le peintre eut besoin de donner une expression tragique et attirante à la fillette du Transtévère : il l'avait laissée à Rome dans son atelier, lorsque voyageant en Espagne avec son ami Clairin, il rencontra un acheteur, M. Brame, le marchand de tableaux, qui la lui acheta huit mille francs.

L'histoire est même assez jolie, et Georges Clairin me la contait encore l'autre jour. M. André Beaunier en a donné une version dans ces « Souvenirs d'un peintre » qu'il a écrits délicieusement, comme tout ce qu'il écrit — sous la dictée de Clairin. Mais dans ce que m'a confié Clairin, il y a des variantes ou des précisions.

Les deux jeunes peintres étaient donc errants au pays de don Quichotte, légers d'argent, inquiets même sur la façon dont il spaieraient, à oCrdoue, leur hôtellerie — car les horloges de Cordoue sonnent aussi le quart d'heure de Rabelais, — à peu près abandonnés « tra los montes » par leurs parents qui leur tenaient la dragée haute, Regnault surtout, le grand chimiste n'étant pas enchanté de voir son fils « faire de la peinture ». Ils en étaient là, presque menacés de la famine dans les Espagnes, réduits dans tous les cas à la portion congrue, lorsqu'en prenant quelques croquis dans d'admirable mosquée de Cordoue, forêt de marbre, vision de rêve, ils aperçurent entre les colonnes des visiteurs qui avaient l'air de français.

— Mais, dit Clairin, je ne me trompe pas, c'est Brame ! Un marchand de tableauBx ici ! Croit-il dénicher des Velasquez ?

— Et, fit Henri Regnault, ce vieux monsieur qui l'accompagne, c'est le père Daubigny, Daubigny à Cordoue ! Comment bigny s'est-il résigné à quitter les bords de l'Oise ?

Il était là, voilà le certain, le grand paysagistes, et les deux jeunes gens quittaient leur album pour le saluer, lorsque le maître et Brame vincent droit vers eux.

Georges Clairin connaissait Brame.

— Quelle surprise ! Quatre Parisiens se rencontrer ainsi dans la mosquée de Cordoue !

On bavarda, et quand Daubigny eut exprimé la stupéfaction que lui causaient le ciel et les couleurs, les taches éclatantes de l'Espagne, Brame, s'adressant à Clairin :

On m'a dit que Henri Regnault était comme nous à Cordoue. Je le cherche, savez-vous en quel hôtel il est logé ?

— Regnault ? fit Clairin. Mais le voilà !

Et il montrait son ami à qui le marchand de tableaux, enchanté, tendit la main.

— Monsieur, dit Brame, on m'a beaucoup parlé d'une toile, une « Salomé », que vous venez d'acheter à Rome. Je vous l'achète.

— Sans l'avoir vue ?

— Sans l'avoir vue. Huit mille francs. Cela vous convient-il ?

Huit mille francs ! Quand tout à l'heure, très sérieusement, le jeune peintre se demandait s'il aurait assez de pesetas en poche pour payer son « puchero » et son « valdepenas ». Huit mille francs ! Une fortune qui lui tombait là comme des voûtes de cette mosquée, assez semblable ainsi à une mosquée des « Mille et une nuits ! »

— Et, continua Brame, voici quatre mille francs comptant si la « Salomé » est à moi.

Si elle était à lui ! Mais si la toile eût été là, à Cordoue, Brame le marchand eût pu l'emporter tout aussitôt, à la grande joie du peintre et au grelot des mules de la diligence.

Les deux jeunes gens n'en pouvaient croire leurs oreilles. Ce matin, tout à l'heure, il y a quelques minutes à peine, ils se demandaient comment ils mangeraient le soir, et maintenant ils étaient à la tête de quatre beaux billets de banque, quatre mille francs, une fortune ! Quatre mille francs : de quoi conquérir toutes les Espagnes et de quoi faire danser le peuple entier des gitanes !

— Monsieur Brame, s'écria Regnault, vous me permettrez bien de vous inviter ce soir à dîner, et de boire à la santé de M. Daubigny, le plus aimable des hommes et le plus admirable des maîtres !

— Vous oubliez l'ami Corot !

— On boira aussi au père Corot !

— Et à la « Salomé », dit Brame.

— Pourvu, fit Regnault en riant, que vous n evous repentiez pas d'avoir bu à sa santé quand vous la connaîtrez !

Brame ne s'en repentit point. Je ne sais pas combien il la vendit, cette « Salomé » encore accrochée aux murailles de la Villa, mais je me rappelle l'explosion d'enthousiasme lorsqu'elle apparut au Salon, avec ce sourire dont le temps n'a pas atténué le charme sauvage.

Et n'est-ce pas joli et assez romanesque cette rencontre, entre les piliers de la mosquée de Cordoue, du vieux maître paysagiste et des deux jeunes coloristes quasi exilés — et sauvés ?

Causerie Parisienne

D'enthousiastes applaudissements ont retenti quand *l'Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau, a été adjugée au représentant du musée du Louvre, au prix de 270,000 francs.

Ce tableau fut refusé en 1835 par le jury du Salon.

O impertinence des jugements humains !

On acclame aujourd'hui une peinture qui, sous le règne de Louis-Philippe, fut considérée comme indigne de figurer dans une exposition d'art où triomphaient Alfred de Dreux et Justin Ouvrié.

L'Allée des Châtaigniers trouva pourtant un acquéreur, vers 1845, en la personne de Khalil-Bey, qui ne la paya pas bien cher.

Et je lis ceci dans un journal qui claironne aujourd'hui le triomphe de cette toile : « Une œuvre comme celle-là suffit à glorifier le mur où elle est exposée ! »

Méditons.

Quant à la *Salomé* d'Henri Regnault, elle a été adjugée au prix de 480,000 francs à M. Knœdler, de New-York, qui veut bien la tenir pendant deux mois, et au même prix, à la disposition des Amis du Louvre.

Cette *Salomé*, peinte en 1869 d'après une Transtévérine, et terminée à Tanger, fut exposée au Salon de 1870, quelques mois avant la mort du jeune maître, qui allait être frappé au front d'une balle prussienne à la fin de la bataille de Buzenval.

C'était le 19 janvier 1871 ; la nuit tombait, nos clairons venaient de sonner la retraite. Regnault dit à son ami Georges Clairin : « Allez, je vous rejoins ; je veux brûler mes dernières cartouches. »

Il retourna vers l'ennemi et tomba foudroyé.

La *Salomé* avait été payée 15,000 francs par Brame, le marchand de tableaux, qui la revendit au prix de 45,000 à M^{me} de Cassin, cette étrange collectionneuse dont il me souvient d'avoir ici conté l'histoire, et qui possédait un des palais du rond-point de l'Etoile.

C'était une ancienne blanchisseuse de Commercy, le pays des madeleines.

Il y a lieu de prévoir que la *Salomé* ira rejoindre au musée du Louvre le *Général Prim*, qui fut refusé par le modèle et par M^{me} Prim.

Les tableaux ont leur destin, comme les livres, — il est souvent bien étrange.

Extrait de
Adresse : ... rue Lafayette, 15-19°
Date : 22 JUIN 1912

N° DE DEBIT
Extrait de LA COTE
Adresse :
Date : 6 JUIN 1912
Signature :

La Vie Artistique

Knœdler

La collection Doucet

Si le qualificatif de sensationnel avait gardé quelque prestige, on l'appliquerait volontiers à l'exposition chez Georges Petit, de la collection des dessins, pastels, sculptures, tableaux, meubles et objets d'art du XVIII^e siècle, réunis par M. Jacques Doucet, et qui ont attiré une affluence incroyable de curieux. Certes nous avons assisté, ces derniers temps, à des ventes passionnantes, et oui le marteau décisif de M^e Lair-Dubreuil consacrer de formidables enchères, mais aucune des collections récemment dispersées n'offrait un intérêt égal, au point de vue artistique à celle dont la dispersion a commencé aujourd'hui même. Dès à présent on peut présumer que les prévisions les plus audacieuses seront dépassées et que le total atteindra près de 15 millions. Mais plutôt que de se livrer à des prédictions inutiles, il vaut mieux, pendant qu'il en est temps encore, rendre hommage au discernement, au goût sûr et raffiné de celui qui a su réunir un tel ensemble et qui est non un collectionneur, mais un amateur dans la plus haute conception du mot. Ici, nulle trace de « chauchardisme » ; le fait est assez rare et vaut d'être signalé. Tout est de premier ordre, du plus important tableau de Fragonard au moindre bibelot.

Parmi les aquarelles, gouaches et dessins, j'ai particulièrement admiré une radieuse *Etude de femme nue* de François Boucher, un des plus grands peintres français, nonobstant les dédains de certains ; le *Sacrifice au Minotaure*, le *Songe du Mendiant*, vigoureuse esquisse de Fragonard, et du même les *Jardins de la villa d'Este*, l'*Etude d'enfant*, de Greuze, une série de charmants Hubert-Robert, et d'admirables et émouvantes *Feuilles d'études* de Watteau.

Parmi les pastels, j'ai goûté surtout la distinction d'un portrait de Rosalba Carriera par elle-même, les éblouissantes figures de La Tour, celles de Perronneau. Les plus grands noms de la sculpture au XVIII^e siècle figurent au catalogue : Bernier, Caffieri, Clodion, avec cette *Ivresse du baiser*, d'un érotisme si léger et si poétique ; Coysevox, Houdon, avec un délicieux médaillon, et l'auteur anonyme d'un bronze excellent : *Persée combattant le monstre*.

Les peintures ne sont point toutes d'un égal intérêt, mais les chefs-d'œuvre y abondent, tels des vues de Venise, et notamment de *Saint-Georges Majeur*, de Guardi ; le *Songe du Mendiant*, de Fragonard ; les Perronneau, moins nourris que les pastels du même artiste, le noble Reynolds, les délicieux Hubert-Robert et encore ces *Apprêts d'un déjeuner* de Chardin, qui apporteraient au Louvre un lustre de meilleure aloi que l'Intendante Sofonie ; quelle science de la couleur chez ce peintre dont on a trop exclusivement loué le dessin ! Mais auprès de ces œuvres de tout premier plan, combien d'autres tiennent une place honorable.

En vérité, il semble bien qu'il soit désormais impossible de réunir un pareil ensemble et l'on éprouve quelque mélancolie à l'admirer pour la dernière fois.

Roger Allard

⁂

Notre excellent confrère André Salmon va publier prochainement un volume intitulé : *La jeune peinture française*. Cet ouvrage, divisé en cinq parties, retrace fidèlement le mouvement de l'art vivant en ces dernières années. L'auteur était des plus qualifiés pour entreprendre cet utile travail.

Les deux Pôles

Knœdler

M. Poirier marquait d'une formule définitive son indépendance vis-à-vis des peintres : « Il faut, proclamait-il, encourager les arts, mais pas les artistes. » Tous les petits-neveux de M. Poirier suivent cet enseignement à la lettre. Pour être bien assuré de ne point encourager les artistes on les laisse mourir de faim, s'il est possible. Ensuite, et dès que la mort les a réduits en poussière, il est permis de s'occuper d'eux. La gloire ne doit aller les réchauffer que dans leur tombeau.

Comment n'être pas frappé par l'événement parisien qu'a été la vente Doucet ? Voici quelques enchères. On a payé : un portrait de M^{me} Vigée-Lebrun 400.000 fr. ; un Chardin, 300.000 fr. ; un Fragonard, 350.000 fr. ; un Clodion, 200.000 fr. ; un Houdon, 450.000 fr. ; un La Tour 600.000 fr. !... J'en passe. Il serait intéressant de savoir combien Chardin, Fragonard, Clodion, Houdon et La Tour vendirent ces œuvres ! Vingt francs ou mille francs ? Moins, peut-être, pas plus sûrement.

Voici un premier trait qu'il faut souligner : la valeur conventionnelle des œuvres d'art. Le cours est fait par la mode, esclave du snobisme. Je connais dans une collection particulière un La Tour magnifique acheté 4 fr. en 1840. Je sais un amateur qui a découvert un Chardin chez un savetier qui en faisait une enseigne pour son échoppe. « L'Embarquement pour Cythère », le chef-d'œuvre de Watteau, a été pendant très longtemps relégué par l'Académie dans ses greniers. Ces œuvres ne prirent de valeur qu'après 1860, lorsque les frères de Goncourt publièrent leurs pénétrantes études sur le XVIII^e siècle artistique. Et les frères Goncourt eux-mêmes possédaient des Watteau payés 6 fr.

Admiration tardive, dira-t-on, mais admiration sincère et éclairée. Sincère, j'en doute ; éclairée, sûrement pas. Dans le même temps que la vente Doucet nous éblouissait de ses prix féeriques, la « Salomé » d'Henri Regnault atteignait, elle aussi, des enchères folles : plus de 400.000 fr ! Cette œuvre n'est point la meilleure d'Henri Regnault et Henri Regnault n'est, à tout prendre, qu'un peindre secondaire. En regard des grands maîtres, il est un tout petit maître, s'il en est un. Cependant, il les égalise sous le marteau du commissaire-priseur. Bluff ou snobisme ? Là on trouve les deux.

Quiconque a le cerveau solide et l'estomac garni, peut assister à ces coups de démence sans en être trop ému. L'homme sérieux, d'esprit et de goût délicat, pense de ces folies qu'elles sont des folies. C'est le moins qu'on puisse dire de ces foires aux bibelots et aux millions. Mais les autres, ceux pour lesquels 100.000 fr. représentent une fortune, que doivent-ils penser ? Un buste en terre cuite de Houdon, cinq cent mille francs... adjugé ! Cinq cent mille francs ! Avec les revenus de cette somme, cinq familles complètes vivraient dans l'aisance.

Les journaux coûtent un sou et chacun aujourd'hui lit les journaux. Le public voit donc couler sous ses yeux des torrents d'or, et des torrents d'or qui servent à acquérir des futilités. Le spectacle est dangereux. Richesse, pauvreté. La Société tient entre ces deux pôles, dans un équilibre tout de même un peu instable. Il y a des secousses. Qu'on les blâme ou qu'on les admire, on ne peut les nier. Les réformateurs aux aguets dénoncent ces apothéoses où les billets de banque tombent publiquement comme une pluie. Ces sortes de fêtes ostentatoires font naître l'envie et engendrent la haine.

Il est facile de noircir l'ombre du tableau. Depuis un certain temps, voici que se rechante la vieille chanson de Béranger : « Le blé est cher et la misère est grande... » A ceux qui gémissent en apprenant que le pain va augmenter d'un sou le kilo, on annonce, le même jour, que la vente Doucet a produit 14 millions. Alors, alors... qu'est-ce que vous voulez qu'ils pensent, ceux-là ? Dans leur cerveau monte la phrase si incorrecte, mais si tentatrice, qu'employait Bonaparte pour entraîner ses troupes en Italie : « Soldats, vous manquez de tout, les autres en ont... Il faut aller leur prendre. » Ces raisonnements-là viennent d'eux-mêmes à l'esprit quand la vanité du superflu s'étale avec insolence, cherchant la gloriole jusque dans la publicité.

« Ils n'ont plus de pain... qu'ils mangent de la brioche. » Des mots pareils, on en a l'expérience, déchaînent les cataclysmes. Quelque opinion qu'on ait, comment rester insensible, lorsque les quotidiens annoncent que les boulangers champenois publient qu'ils vont être contraints de fermer boutique parce qu'ils n'ont plus de farine. L'événement ne se réalisera pas certainement. Mais c'est trop déjà qu'il ait pu être envisagé. A notre époque le mot de famine n'a plus de sens. Nous ne sommes plus au grand siècle, c'est-à-dire au siècle de Louis XIV.

Mais il ne faudrait pas un vif effort pour trouver des assimilations faciles. Le luxe inouï du Roi-Soleil était périodiquement assombri par d'horribles disettes qui contraignaient les paysans à « pâturer l'herbe comme des bêtes », relate Saint-Simon. Le luxe, nous l'avons ; la disette, on en parle. Il y aurait donc sagesse à mettre quelque discrétion dans nos folies, à ne point afficher la démence comme une vertu. Ou alors, gare la casse ! On a dit autrefois des émigrés qu'ils n'avaient rien oublié, rien appris. Certains de nos contemporains semblent avoir tout oublié, s'ils n'ont rien appris.

Il pourrait leur en cuire.

R. GIVREL.

Extrait de ... NEW-YORK [HERALD?]

Adresse : ...

Date : ... 1912

Signature : NON SIGN[É]

The Rising Tide in the Value of Works of Art.

The amazing prices given at the Doucet sale in the last two days for paintings, pastels and drawings by French artists of the eighteenth century furnish convincing proof of the favor with which works of this school are regarded by competent judges. The comparative table which the HERALD publishes to-day, showing, as in a list of Stock Exchange securities, the difference between the prices paid for certain works at the Doucet sale and the prices they fetched at previous sales, is evidence of the formidable rise which has taken place—and will continue to take place—in the value of fine works of art. Although one of the chief elements of success in this sale is the refined and enlightened taste shown by M. Jacques Doucet in compiling his collection, it must not be forgotten that when, not so very long ago, he was still buying from dealers and at sales, he paid prices which at that time already appeared high. Doubtless, in a few years, an analogous judgment will be passed on those who in paying present prices appear to have acted extravagantly. America again triumphed yesterday through Mr. Roland Knoedler, the well-known American dealer, who after having paid 528,000fr. at the Carcano sale a few days ago for Henri Regnault's "*Salomé*," purchased at the Doucet sale Mme. Vigée-Lebrun's portrait of the beautiful Princesse de Talleyrand for 440,000fr.

300

Extrait de PETIT JOURNAL ILLUSTRÉ

Adresse : 61, Rue Lafayette 61, Paris

Date : 16 JUIN 1912

Knoedler

VARIÉTÉ

Tableaux de Prix ET Prix de Tableaux

Un bon placement. — Comment se payaient les peintres au temps jadis. — L'agiotage sur les tableaux. — La misère de J.-F. Millet. — Pour les veuves et les enfants des artistes.

On a vendu, ces jours derniers, en vente publique un tableau célèbre, la *Salomé*, d'Henri Regnault, qui a atteint le prix formidable de 480.000 francs.

Or, il y a tout juste quarante-deux ans, en 1870, Regnault avait vendu ce tableau 8.000 francs ; et la personne qui le revend aujourd'hui l'avait acheté naguère 36.000 francs. Vous voyez qu'elle réalise un assez joli bénéfice, et que, pour un bon placement, l'achat de ce tableau fut un bon placement.

Qui dira les raisons de cet engouement que témoignent les collectionneurs riches pour les œuvres des maîtres anciens et modernes ? Nous le devons évidemment aux mœurs américaines qui, de plus en plus, nous envahissent. L'Amérique ne s'est pas contentée de causer, depuis un demi-siècle, la hausse inouïe et la raréfaction des œuvres d'art en Europe, elle nous impose encore ses façons. Les tableaux de tels maîtres sont à la mode. La spéculation s'en empare et en fait monter le prix à un taux extraordinaire.

Voilà comment la passion des œuvres d'art est devenue d'un excellent rapport.

L'agiotage auquel on s'est livré sur les œuvres d'un certain nombre de peintres français, et en particulier sur celles de l'école de Barbizon est, à ce sujet, des plus caractéristiques. En voulez-vous quelques exemples ?

Lors de la vente Seney, en 1885, on vendit 150.000 francs un Rousseau qui avait rapporté à l'artiste 350 francs. Un Corot, qui avait été payé au peintre 720 francs, alla jusqu'à 370.000 francs.

C'est un Américain, M. Palmer, qui possède l'*Homme à la Houe*, de Millet. Il lui a coûté 450.000 francs, et le pauvre grand artiste l'avait donné pour un morceau de pain.

Faut-il rappeler l'histoire de l'*Angelus* du même Millet, qui, acheté 2.500 francs, par M. Van Praët, ministre de Belgique à Paris, est arrivé, après plusieurs ventes successives, à atteindre presque le million?

Millet est, d'ailleurs, de tous les peintres celui auquel on peut le plus justement appliquer le célèbre « *Sic vos non vobis* » de Virgile. Les marchands et les amateurs ont seuls profité de la valeur de ses œuvres. Lui-même n'en a retiré aucun profit.

Sa *Bergère*, qu'il vendit 2.000 francs, en 1864, a été achetée 700.000 francs par son dernier propriétaire. Ses *Glaneuses* lui ont été payées également 2.000 francs en 1857. Ses petits tableaux, qui monteraient facilement aujourd'hui à 50.000 francs pour le moins, ont été payés en moyenne 1.500 fr. en 1875, lors de la vente de l'atelier du maître.

Mais tout cela n'est rien auprès des prix qu'atteignent les œuvres des maîtres anciens. C'est à se demander où s'arrêtera cette folie.

Ainsi, dernièrement, à Londres, une toile de Rembrandt, le *Moulin*, qui n'est point une des meilleures œuvres du peintre hollandais, a été payée dans une vente deux millions 500.000 francs ; *Le Jardin d'Amour*, de Rubens, a été acheté, à Madrid, pour 800.000 francs.

La National Gallery de Londres a déboursé 1.750.000 francs pour une *Vierge* de Raphaël, et elle a acheté au marquis de Lansdowne quatre portraits de Vélasquez et Holbein, pour 1.600.000 francs. Le baron Alphonse de Rothschild a acquis, à la vente Marlborough, deux toiles de Rubens pour 1.275.000 francs, plus deux portraits de femme de Gainsborough pour 1.875.000 francs. Mrs Gulnen, de Londres, a payé 1.200.000 francs deux portraits de femme peints par Rembrandt. A la vente de lord Ward, un Américain s'est fait adjuger pour 675.000 francs *Les Trois Grâces*, de Raphaël, et pour 500.000 francs *La Vierge aux Candélabres*, du même maître.

Le portrait de la marquise Spinola, pour lequel Van Dyck avait reçu 3.000 francs, a été vendu 500.000 francs à un financier américain.

Nous pourrions continuer l'énumération, rappeler notamment la vente de la collection Cronier qui eut lieu il y a quelques années et dans laquelle on vit des tableaux du dix-huitième siècle, des Fragonard, des Chardin, des La Tour, qui, cinquante ans plus tôt, n'eussent pas trouvé amateur au moindre prix, monter à trois et quatre cent mille francs.

⁂

En regard de tous ces prix invraisemblables atteints par les tableaux de maîtres anciens dans les ventes actuelles, il est curieux de mettre les prix auxquels furent payées jadis ces œuvres à leurs auteurs.

M. le vicomte d'Avenel, le célèbre économiste qui a réuni sur la richesse et les prix de toutes choses, dans le cours de six siècles, les plus intéressants documents, nous renseigne curieusement à ce sujet, et nous montre que, depuis le quatorzième siècle, la condition des artistes s'est quelque peu améliorée.

En l'an 1302, le peintre Cimabué gagnait 23 francs par jour, pour lui et pour son aide. Au quinzième siècle, la journée d'Hugo von der Goes était de 22 francs. Les artistes étaient parfois nourris, mais souvent assez mal. Ghirlandajo jeta, un jour, son dîner à la tête du frère qui le servait ; Paolo Uccello refusa de continuer une fresque si on ne lui donnait autre chose que du fromage. Michel Ange et Léonard de Vinci étaient payés au mois, 645 francs chacun.

En France, dès le moyen âge, la décoration d'un hôtel à Paris, coûta 24.000 francs à la comtesse d'Artois, mais elle exigea des années et le concours de plusieurs artistes. Les peintres avaient soin de stipuler que certaines couleurs précieuses, comme l'or et le bleu d'outre-mer, ne seraient point à leur charge.

Raphaël, en pleine renommée, obtenait 5.000 francs d'un tableau important et 4.300 d'un carton de tapisserie.

La Sixtine en rapporta 280.000 à Michel Ange qui y passa quatre ans. Le Corrège, moins heureux, céda pour 110 francs son *Christ au jardin des Oliviers* ; il peignit toute la coupole de Parme pour le prix que rapportait à Raphaël une seule figure des *Stanze*. Albert Durer faisait un portrait à la plume pour un cent d'huîtres ; le portrait à l'huile du roi de Danemark, payé 750 francs, fut une de ses meilleures affaires ; mais après sa mort, ses ouvrages augmentèrent de valeur et l'on fabriqua de faux Durer.

Les prix de Rubens ont varié de 300 à 14.000 francs ; cette dernière somme lui fut donnée par Philippe IV pour un tableau d'Actéon ; chacune des toiles exécutées pour Marie de Médicis, qui sont au Louvre, fut payée 5.800 francs.

Les portraits de Van Dyck valaient de 1.000 à 2.500 francs ; de même ceux de Rembrandt qui n'atteignit qu'une fois le chiffre de 7.500 francs, pour la *Ronde de Nuit*.

Vélasquez avait des appointements annuels de 7.500 francs ; il eut souvent de la peine à les toucher.

Poussin reçut pour la *Peste* 9.700 francs, mais ses prix habituels allaient de 100 à 600 francs.

Hyacinthe Rigaud gagnait en moyenne 30.000 francs par an. Mais, pendant tout le dix-huitième siècle, aucun peintre ne fit une grosse fortune ; Chardin dut s'estimer heureux d'avoir assuré à sa vieillesse une rente de 15.000 francs.

Sous Louis XIV, les sculpteurs recevaient des pensions plutôt que des salaires, pensions de 6.000 à 13.000 francs. L'artiste le mieux rétribué fut Mansart qui touchait 170.000 francs d'appointements; mais il était surintendant des bâtiments du roi, c'est-à-dire fonctionnaire. Et chacun sait qu'en ce pays, les fonctionnaires furent, de tout temps, mieux traités que les artistes.

Il faut dire que rarement la générosité des amateurs s'exerça en faveur des peintres vivants. Il en est des artistes comme des inventeurs : on ne leur rend généralement justice qu'après leur mort. Il en est même pour lesquels cette justice se fait bien longtemps attendre. Les peintres du dix-huitième siècle, qui sont aujourd'hui en si grande faveur, furent pendant un siècle absolument dédaignés. Fragonard, dont on vendait il y a quelques années le *Billet doux* 420.000 francs, mourut presque misérable en 1806. Le goût était alors à l'école de David, et l'on n'avait que mépris pour les œuvres du siècle galant. Cette défaveur était encore complète il y a une cinquantaine d'années, puisque la *Chemise enlevée*, le chef-d'œuvre de Fragonard, une des toiles les plus admirables du Louvre, fut achetée à cette époque par le collectionneur Lacaze à un marchand de la place de la Bourse pour la modique somme de 20 francs.

Le *Gilles* de Watteau, autre merveille de notre grand musée national, fut découvert, par le même Lacaze, chez un marchand de ferrailles du quai, qui, pour tenter de le vendre, avait inscrit à la craie, sur la toile même, ces deux vers d'une chanson :

Pierrot serait bien heureux
S'il pouvait vous plaire...

Hélas ! ce pauvre « Pierrot » qui fait aujourd'hui le ravissement de nos yeux, en ce temps-là ne plaisait à personne.

⁂

La plupart des peintres de talent de la fin du dix-neuvième siècle n'ont guère été plus heureux. La faveur publique, pour s'être fait moins longtemps attendre, ne leur est venue qu'après leur mort. Et c'est sur leurs œuvres surtout que s'est exercé cet agiotage scandaleux que les mœurs américaines ont introduit chez nous.

Je citais plus haut le cas de J.-F. Millet. Ce cas est celui qui montre le mieux combien les marchands et les amateurs profitent plus des peintres que ceux-ci de leur peinture.

Millet avait une nombreuse famille à nourrir, et ses tableaux ne se vendaient pas. Il arrivait parfois que le boucher, l'épicier et le boulanger refusaient de livrer leurs marchandises à crédit, et c'était la misère au logis de l'artiste.

Heureusement, ces peintres de Barbizon étaient unis par un admirable esprit de solidarité. Dans ces cas-là, l'un d'eux arrivait toujours à point pour aider Millet et les siens. Corot, notamment, dont les œuvres se vendaient bien, était la providence des peintres pauvres de la petite colonie.

On conte même à ce propos cette petite anecdote.

Un jour, Casimir-Perier, le père, vint trouver Corot, à Barbizon, au moment où le grand artiste mettait la dernière main à sa *Biblis* (des nymphes dans les bois, au soleil couchant).

Enthousiasmé de cette œuvre d'un sentiment exquis, il voulut s'en rendre acquéreur.

— Je vous cède ma toile, dit l'artiste, à une condition : c'est que vous payerez le boucher, le boulanger et l'épicier de mon ami Millet.

— C'est convenu, reprit M. Perier, un peu étonné de cette bizarre condition.

Bien vite on alla réclamer, à Chailly, les notes des fournisseurs : l'ensemble se montait à 24.000 francs. Son Corot lui revenait un peu cher. Aujourd'hui, il vaudrait dix fois autant, mais du vivant de l'auteur il n'aurait pas été coté 1.500 francs !

Autre trait de solidarité non moins beau. Un jour, Théodore Rousseau, le grand paysagiste, dont les œuvres n'avaient guère alors, auprès des amateurs, plus de succès que celles de Millet, parvint à vendre un de ses tableaux 500 francs. C'était une merveilleuse aubaine, et un prix à peu près inconnu pour les peintres de Barbizon.

Or, à ce moment, la famille de Millet traversait une de ses pires crises de misère. Que fit Rousseau ? Il remit à un de ses amis la moitié de la somme et le chargea d'acheter plusieurs études de Millet en lui laissant croire que ces achats étaient destinés à un amateur qui avait remarqué son talent.

Ces peintres étaient admirablement désintéressés :

— Nous n'avions jamais le sou, écrivait plus tard Diaz, en parlant de ses années de Barbizon, mais nous ne parlions jamais d'argent, car ce n'était pas là notre ambition.

Ainsi, tous ces grands artistes vécurent misérablement dans ce coin de forêt, amoncelant les chefs-d'œuvre, et ce n'est qu'après leur mort que justice leur fut enfin rendue. Mais leurs familles n'eurent aucun profit sur les spéculations effrénées dont ces œuvres furent l'objet.

La veuve et les enfants de Millet virent se produire ce formidable agiotage qui fit monter à plusieurs centaines de mille francs des toiles dont personne ne voulait du vivant de l'artiste : pas un sou ne leur revint sur ces enchères fantastiques.

Il en fut de même pour les héritiers de Théodore Rousseau, le grand paysagiste dont le Louvre, ces jours derniers, achetait la célèbre *Allée des Châtaigniers* au prix de 270.000 francs.

Un de nos confrères racontait à ce propos qu'il y a quelques années, on pouvait voir circuler chaque après-midi, sur les promenades d'une petite ville de province, deux vieillards — l'homme et la femme — de mise extrêmement simple et toujours décente. Presque aveugles tous les deux, ils se dirigeaient avec peine, s'appuyant au bras l'un de l'autre, et les passants, dont beaucoup avaient été leurs élèves, saluaient respectueusement ce groupe sympathique.

L'homme avait été professeur de musique, la femme professeur de dessin. On savait que celle-ci avait de qui tenir, étant la fille d'un peintre, mais on ignorait généralement qu'elle fût la fille de ce grand paysagiste qui s'appelait Théodore Rousseau.

Les deux vieillards sont morts pauvres.

Et, pendant ce temps, des collectionneurs, des marchands s'enrichissaient en agiotant sur la vente des tableaux de leur père.

De tels exemples sont iniques et révoltants. Si la postérité découvre le génie d'un artiste que ses contemporains n'ont pas su apprécier à sa vraie valeur ; si les œuvres de ces artistes augmentent de prix ; si les amateurs se les disputent, c'est bien le moins que les héritiers de l'artiste aient leur part dans ces plus-values.

Prenons, par exemple, ce tableau d'Henry Regnault, la *Salomé* dont nous parlions au début de cet article. Voilà une œuvre que son auteur a vendue 8.000 francs il y a 42 ans et qui monte aujourd'hui à 480.000 fr. Regnault, comme chacun sait, est mort à 28 ans en défendant la France à Buzenval. Il n'a pas laissé d'héritiers directs. Mais en eût-il laissé que ceux-ci ne toucheraient pas un sou sur la formidable hausse que le tableau a subi dans ce laps de temps. C'est ainsi qu'on a pu voir dans une situation voisine de la misère des veuves d'artistes, comme la veuve du paysagiste Lépine, réduite pour vivre à faire des ménages, tandis que les tableaux de son mari atteignaient, en vente publique, des prix importants.

Pour remédier à cet état de choses immoral et inique, on a proposé qu'une taxe de 2 %, destinée à être remise aux héritiers de l'artiste, fût prélevée sur toute œuvre passant en vente publique.

Cette contribution modeste prise sur les gros bénéfices des marchands et des amateurs affirmerait dorénavant un principe de justice. Souhaitons qu'une loi le consacre sans plus tarder.

Ernest LAUT.

[Ext]rait de PETIT PARISIEN

[Ad]resse : 18, Rue d'Enghien 18, Paris

[Da]te : 7 JUIN 1912

[Sig]nature :

La vente Doucet

LE MONTANT DE LA 2e VACATION S'EST ÉLEVÉ A 6 MILLIONS 644.500 FR.

Pour la seconde journée de la vente Jacques Doucet, on avait réservé les sculptures et les tableaux anciens du XVIIIe siècle, soit 100 lots.

A la fin de la vacation on constata que le total avait atteint la somme fantastique de 6 millions 644,500 francs, ce qui donne 9 millions 957,100 francs pour les deux premières journées. A elles seules, les sculptures représentent 2 millions 343,900 francs.

Le plus gros prix a été enregistré pour un marbre de Jean-Antoine Houdon, représentant sa fille *Sabine Houdon* à dix mois ; sur une estimation de 120.000 francs, il a été adjugé 450.000 à M. Duveen, de Londres.

Une terre cuite l'*Ivresse du baiser*, par Clodion, provenant de la collection Henri Rochefort a été adjugée 205.000 francs à M. le baron Henri de Rothschild ; on l'estimait 120.000 francs. D'autres Clodion se sont payés plus de 100.000 francs : l'*Innocence* 130.600 francs, *Deux jeunes femmes soutenant une sphère* 137.000 francs, l'*Ivresse du vin* 110.000 francs.

Un buste en bronze du *Cardinal de Richelieu* par Jean Warin a été adjugé 130.200 francs.

On passa ensuite aux tableaux anciens...

C'est une toile de Mme Vigée-Le Brun qui obtint le prix le plus élevé.

Sur une estimation de 250,000 francs, M. Knoedler — l'acquéreur de la *Salomé* d'Henri Regnault — ne l'obtint que pour 400,000 francs. Cette œuvre représente *Mme Grant* (qui devint plus tard princesse de Talleyrand), assise dans un fauteuil de velours vert, la tête de trois-quarts et légèrement renversée, levant les yeux au ciel.

Les *Bulles de savon*, tableau de 61 centimètres de haut sur 64 centimètres de large, peint par Chardin, fut adjugé 300,500 francs, alors qu'on l'estimait 200,000 francs.

Le *Sacrifice au Minotaure*, par Fragonard, a été poussé à 360,000 fr. (demande 200,000).

Un *Portrait de jeune fille*, par Lawrence, atteignit 200.000 francs ; le *Faiseur de châteaux de cartes*, par Chardin, 190,000 fr. ; le *Portrait de Mlle Riggieri*, par Fragonard, 152,000 francs ; etc., etc.

Le musée Carnavalet a acheté pour 52,500 francs (estimation 80,000) un tableau d'Hubert Robert, *Vue de l'incendie du théâtre de l'Opéra, au Palais-Royal, en 1781*, qui fit partie de la collection du duc de Montpensier.

Aujourd'hui on vendra les meubles et objets d'art du dix-huitième siècle.

Extrait de
Adresse :
Date : 23 JUIN 1913
Signature :

La "Salomé" d'Henri Regnault

Cette œuvre qui, malgré la critique, obtint un succès retentissant, fut exposée au salon de 1870 ; elle était inscrite au catalogue sous ce titre : « *Salomé la danseuse, tenant le bassin et le couteau qui doivent servir à la décollation de Saint Jean, par Henri Regnault* ».

Un peu plus de quarante ans se sont écoulés ; et ce même tableau, qui faisait partie de la vente Carcano, vient d'être vendu, il y a quelques jours, à peine moins de 500.000 francs à un Américain ; beaucoup déplorent que ce chef-d'œuvre de l'art français n'ait pu être acquis par notre Musée national.

Au lendemain de la vente, MM. Roll et Edouard Detaille s'écriaient :

— Il est déplorable que la *Salomé* de Henri Regnault quitte la France. C'est le chef-d'œuvre de la jeune école française. Nous l'avons acclamée dans notre jeunesse, et quarante-trois ans après nous affirmons qu'elle a gardé toutes ses magnifiques qualités. La France ne peut pas laisser passer ses frontières à une œuvre de cette force-là, qui, par surcroît, fut la dernière œuvre d'un héros national. »

⁂

Certes, quand Henri Regnault commença son tableau à Rome, en 1869, pour le terminer à Tanger, un an plus tard, il ne se doutait guère du prix formidable qu'atteindrait un jour son œuvre.

Celle-ci fut d'abord acquise par un marchand de tableaux, Brame, qui venait depuis peu de fonder sa maison. Comme il cherchait quelques tableaux à sensation et qu'il avait été avisé de celui que Regnault était en train d'exécuter, il alla d'abord à Rome, puis à Madrid, pour trouver le jeune homme, et finalement, il acquit la *Salomé* pour 13.000 francs, bien entendu la peinture n'était pas encore achevée.

Quelques mois après, *Salomé*, définitivement terminé, était expédiée par mer de Tanger à Paris.

Exposée dans la boutique de Brame, rue Taitbout, la toile eut un succès considérable ; elle fut acquise presque immédiatement après par M. Durand-Ruel et revendue ensuite par lui à Mme de Cassin, devenue depuis la marquise de Carcano.

Cette première grande œuvre, qui promettait un maître à la France, fut aussi la dernière d'Henri Regnault : l'année suivante ce fut l'année terrible, ce fut Paris assiégé, et le 19 janvier 1871, Henri Regnault était tué à Buzenval. Il avait quitté Rome, en disant : « On bat maman, je vais la défendre. »

Ce jeune homme était accouru, en effet : il allait mourir en héros, à l'âge de vingt-huit ans, laissant à son pays le souvenir d'un brave, et léguant à l'art français ce chef-d'œuvre : *Salomé*.

LA SALOME DE L'HISTOIRE ET CELLE DE L'ARTISTE

Elle était princesse juive, fille d'Hérode Philippe et d'Hérodiade, qui vivaient vers l'an 20 avant Jésus-Christ : son père étant mort, sa mère Hérodiade se maria avec Hérode Antipas, son beau-frère, et par conséquent, l'oncle de Salomé.

A cette époque, l'an 29 de Jésus-Christ, l'apôtre saint Jean-Baptiste prêchait sur les bords du Jourdain la venue du Messie; un grand nombre de juifs, touchés par ses paroles, lui demandèrent le baptême et le Christ lui-même voulut être baptisé par le grand apôtre ; c'est peu de temps après qu'il fut jeté en prison pour s'être élevé avec force contre l'union incestueuse d'Hérode Antipas avec sa belle-sœur.

Hérodiade voulait la mort du saint homme et ce fut Salomé, qui, à l'instigation de sa mère, la demanda à son oncle et beau-père Hérode qu'elle avait su charmer.

Salomé dansait, et ses danses étaient si gracieuses, sa personne exhalait un tel charme, qu'Hérode Antipas conquis ne sut bientôt plus résister aux désirs de la redoutable ensorceleuse. C'est après une de ces danses, plus lascives, plus prenantes que les autres, qu'elle exigea de son oncle une terrible récompense : il lui fallait la tête de saint Jean-Baptiste...

Elle laisse tomber à terre son voile de gaze brodé d'or ; prend le couteau et le bassin et s'assied vis-à-vis d'Hérode, à qui elle présente en souriant sa féroce requête :

« Donnez-moi ici, sur ce bassin, la tête de l'apôtre... »

⁂

Tel est le motif historique choisi par l'artiste ; mais ce motif n'a été pour lui qu'un prétexte de peindre, selon ses propres expressions : « Une femme d'une férocité caressante, une sorte de panthère noire apprivoisée mais restée toujours sauvage ». Et, en effet, il a réalisé la plus curieuse figure que l'on puisse imaginer.

La chevelure de sa Salomé, abondante, noire et crépue, déborde sur sa taille, sur ses joues, sur ses tempes et fait un magnifique diadème à son front.

Ses grands yeux humides, voluptueux et lascifs, lancent des regards aigus et provocants à la fois, qui donnent le frisson comme ferait le contact d'une lame d'acier. Le costume ne rappelle aucune époque, aucun pays ; il est de pure fantaisie et tel que peut l'arranger le caprice d'une danseuse : une chemisette jaune pâle s'agrafe sur l'épaule droite par une fibule d'argent ciselé et enrichie de perles, laissant la poitrine nue jusqu'à la naissance des seins ; une écharpe jaune saumon est jetée sur l'autre épaule ; une large ceinture violette à larges plis se noue autour des reins ; une jupe de gaze, rayée transversalement de vert et toute brochée d'or et un burnous blanc rejeté en arrière complètent ce costume de courtisane et de danseuse.

A son bras droit, qui est nu, s'enroule un bracelet de jade vert en forme de serpent. La main gauche caresse un yatagan à manche d'ivoire, à fourreau de velours rouge brodé d'argent, au-dessus d'un bassin de cuivre posé sur les genoux.

A terre sous ses pieds mignons, une peau de tigre est étendue sur un tapis oriental. Enfin, derrière cette créature bizarre et bizarrement accoutrée, se déploie un rideau de soie jaune clair légèrement agité et que le soleil inonde d'une éclatante lumière.

CELLE QUI POSA LA SALOMÉ

Quand son tableau fut exposé au Salon, Henri Regnault était à Cadix et c'est de cette ville où il séjournait que le jeune pensionnaire de l'Académie de France écrivait à M. Hébert :

« Ma petite « Salomé » est achetée par Mme de Cassin, qui s'est payé cette année la petite « Noce », de Fortuny, et ma petite femme. J'espère que cela m'ouvrira quelques jolis salons où je pourrai me délasser de mes pérégrinations lointaines à mon retour en France. Si la petite Marie (le modèle de la « Salomé ») n'est pas à la « Scarpe », et si elle se souvient encore de moi, dites-lui « tante cose » de ma part, et annoncez-lui qu'à mon retour d'E[illegible] et d'Afrique, l'hiver prochain, je [illegible] rai un joli cadeau pour la remercier [illegible] res que me valut son joli minois. »

M. Léon Bénédite, qui connut intimement « la petite Marie », qui posa Salomé, nous donne des renseignements complets sur le modèle qui inspira Henri Regnault.

Elle se nommait Maria Veronica Concetta Lattini et avait seize ans seulement quand elle posa la Salomé.

Comment Henri Regnault connut-il cette « petite chaucharde qui a une vraie tête de fiancesse », écrivait-il en mars 1869, lorsqu'il commença son tableau ? On nous dit que ce fut parmi les vendeuses de fleurs de la place d'Espagne. Ce n'est guère probable ; c'est plus vraisemblablement par son ami le sculpteur, follement épris de la jeune fille. La famille Lattini n'habitait point la ville, mais la campagne. Ce serait dans une de leurs courses vagabondes qu'elle aurait été rencontrée. Elle avait, à cette date, seize ans. Elle est morte en 1900, profondément regrettée de tous ceux qui la connaissaient.

Elle s'était mariée avec un sculpteur qui était lié avec Henri Regnault et, dit M. Léon Bénédite, cette « panthère noire » fut pourtant la plus charmante femme, le modèle des épouses et la plus dévouée des mères. Elle était la bonté et la simplicité par excellence et rien ne rappelait plus, dans son regard profond et calme ni dans son sourire, qui était resté très doux, le rôle féroce qu'on lui avait fait tenir un jour. La « Salomé » est d'ailleurs un portrait très exactement ressemblant. C'est surtout la disposition de la chevelure qui donne au visage son caractère de sauvagerie. Une très jolie étude de tête a été exécutée également d'après elle, à cette date, à Rome, par le peintre marseillais Torrents ; elle était exposée à l'exposition rétrospective de l'art provençal à Marseille en 1906. On retrouve encore son jeune masque étrange et beau dans une figure de son mari, « Naïade », exposée au Salon de 1872, qui fut acquise par l'Etat.

ACTION FRANÇAISE
Adresse :
Date : 7 JUIN 1913
Signature :

Arts.

AUTRE SALOMERIE. — Les juifs ont décidément la hantise de Salomé.

Après le coup de Meyer sur le tableau d'Henri Regnault, voici que s'annonce le coup d'Astruc sur la pièce du malheureux Oscar Wilde. Chacun sait que cet aliéné moral écrivit directement en français, sur la danseuse sanglante, un petit pastiche de Flaubert, mêlé des répétitions chères à Mæterlinck et qui représente, avec une pointe de sadisme, l'état d'esprit des esthètes de 1890. Plusieurs musiciens, dont Strauss, se sont jetés là-dessus. Cette fois, on va donner la partition de Glazounow.

Mais écoutez le ton d'Astruc :

Le mouvement de curiosité est très grand autour de ces représentations, dont le nombre est limité à six. Les artistes français et étrangers, musiciens, peintres et sculpteurs, qui suivent avec une attention toute particulière les grandes manifestations théâtrales, ont exprimé le désir d'assister à la répétition générale *et ce privilège leur a été accordé.*

Monsieur bouc juif se transforme en mécène et accorde bénévolement privilège d'audition salomique aux artistes français et étrangers !... A la place des artistes ainsi conviés, j'arriverais là avec un fouet.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date :

LA LOI SIFFLÉE

Entendez-vous ces enchères ? Cent mille, deux cent mille, quatre cent mille, six cent mille francs! L'or n'a plus de valeur, les chiffres n'ont plus de sens. C'est la saison où nos chefs-d'œuvre descendent sur le marché international; autour d'eux, la lutte s'engage entre la France et l'Amérique, entre le franc et le dollar, pour savoir si nos œuvres demeureront chez nous ou fuiront vers le nouveau monde; lutte inégale, d'ailleurs, puisqu'on se bat un contre cinq : l'Américain jette son dollar sur le tapis des enchères comme nous y jetons vingt sous, et le demi-million représente pour lui ce que cent mille francs sont pour nous ; l'issue est donc fatale, la défaite assurée, et dolemment nous finissons par en prendre notre parti, ayant acquis la permanente habitude d'être battus.

L'autre jour, cependant, l'opinion protesta, et ce fut lorsqu'on vendait la *Salomé* d'Henri Regnault : quand le marteau d'ivoire s'abattit sur la table du commissaire-priseur, adjugeant à l'Amérique la toile du petit soldat de France, un frisson de révolte traversa la salle indignée ; des coups de sifflet retentirent, et je demande à les noter, pour en rechercher le sens et l'enseignement.

Etait-ce bien uniquement le regret d'une toile admirable et perdue qui tracassait la salle à cette minute-là ? L'émoi des assistants n'avait-il pas quelque cause profonde et mal définie, susceptible de les troubler cette fois plus qu'à l'ordinaire ? Le culte du beau et le désir d'un chef-d'œuvre ne s'exaspéraient-ils pas en eux par le réveil d'un sentiment secret qu'on venait d'offenser en le provoquant ? La *Salomé* de Regnault, semble-t-il, nous est tout d'un coup apparue comme une relique de famille, un souvenir de l'enfant génial tombé pour la patrie, un double témoignage de ce que l'homme aurait pu *être* et de ce *qu'il avait été*, un maître et un héros, deux fois sacré par l'art et par le martyre, et inséparable de nous, autant en souvenir de lui que par respect de nous-mêmes.

Or, ce qu'il nous laissait s'en va : sa relique, on l'emportait à l'étranger, et, du coup, s'imposait la notion de sacrilège ; on l'a senti, mieux qu'on ne l'a compris; puis, d'instinct brusque et de colère, on a sifflé. Mais qui donc sifflait-on de la sorte ? L'acquéreur ? Il n'avait fait qu'user d'un droit, en portant son enchère sur une marchandise à l'encan : la manifestation, dirigée contre lui, n'aurait eu aucun sens. En face du fait accompli, c'est contre le fait même qu'on s'irritait, ou, pour mieux dire, contre la possibilité du fait; un acte qu'on sentait blâmable, et que la loi tolérait néanmoins, venait de se perpétrer en public, et il choquait, d'être à la fois immoral et licite. Par-dessus l'acte impie, c'est la loi qu'on sifflait ; ce qu'on a hué, ce jour-là, c'est l'impuissance de la loi lorsqu'il s'agit de protéger la conservation des œuvres qui moralement appartiennent à tous et qui, pour cette raison, ne devraient point sortir de la patrie.

Elles existent par milliers; elles nous quittent par centaines. Les toiles ou les statues de nos maîtres, les orfèvreries de notre moyen âge, les souvenirs de notre histoire, et même nos monuments, qu'on démolit pierre à pierre, l'un après l'autre, passent l'Atlantique. En vain, la Commission des monuments historiques travaille avec un zèle ardent et classe des édifices en même temps que des objets d'art, qui, désormais, seront intangibles. Mais la loi qui régit la matière restreint étrangement les pouvoirs de cette commission. Sur quoi peut-elle agir, en effet, et que peut-elle protéger ? Uniquement les biens qui appartiennent à l'Etat, et qui, déjà, par ce seul fait, se trouvaient défendus, imprescriptibles et inaliénables. Quant aux biens des départements, des communes ou des particuliers, la législation actuelle ne permet de les couvrir d'une protection efficace que si les propriétaires ont consenti au classement. Dans ces conditions, qu'arrive-t-il ? Les administrations locales, souvent besogneuses, et les simples citoyens, moins soucieux de la dignité nationale que de leurs propres avantages, aliènent ce qu'ils devraient garder, et, par la multiplication de ces égoïsmes, tout le pays se vide de son trésor héréditaire.

Ces égoïsmes, direz-vous, sont un droit ? Oui, certes! Et c'est là, précisément, ce qui nous offusque, parce que les temps sont venus de sentir, au fond de nos consciences, l'illégitimité de ce droit légitime. Il n'est plus de notre âge; il est suranné et barbare; il est romain, dénué d'altruisme, de générosité et de fraternité ; il est abusif. Des sociétés féodales ou oligarchiques ont pu tout naturellement concevoir, pendant des siècles, que la masse doit pâtir au bénéfice de quelques-uns. Ces principes-là n'ont plus cours, et, tout naturellement aussi, nous concevons à notre tour que les intérêts de la collectivité priment ceux de l'individu. La propriété, si respectable qu'elle puisse être, a des limites et doit en avoir, quand l'intérêt commun l'exige. La loi hésite-t-elle, par ailleurs, à m'imposer des servitudes ? Elle en met sur mon champ, si mon champ est à la frontière. Elle en met sur mon corps, quand elle réclame de moi le service militaire, et nous trouvons que c'est justice. Pourquoi n'en mettrait-elle pas aussi bien sur l'œuvre d'art que je possède, lorsque celle-ci est telle que chacun de nous y puisse reconnaître un souvenir de la grande et commune famille ?

L'objet vous appartient ? Mais de quoi est-il né, sinon du génie de la race et de son labeur accumulé ? Un talent l'a produit, mais ce talent-là était lui-même une floraison du peuple, la manifestation du génie autochtone : l'effort des générations a poussé ce bourgeon, et il s'est nourri de leur sève ; c'est l'âme même du pays qui lui fait cette vie dont il reste imprégné et tout chaud. L'œuvre d'art, c'est de la patrie condensée.

Que cette chose soit votre chose, je n'en disconviens pas. Mais elle est issue de notre chair et de notre sang, et cela compte bien davantage. Matériellement, vous la possédez; moralement, elle nous appartient. S'il se trouve qu'elle soit de si haute valeur esthétique ou psychologique, et si riche d'humanité, si essentiellement nationale, que nous y reconnaissions une part du grand patrimoine indivis, votre possession se bornera au droit d'en jouir, et ce droit aura pour corollaire le devoir de protéger la relique sacrée, que vous détenez au nom de tous. Nous ne vous concédons ni le droit de la détruire, ni celui de l'expatrier : et si vous vous risquez soit à l'un, soit à l'autre, nous vous sentirons criminel, parce que, ce faisant, c'est un peu de la patrie que vous jetez à la mort ou que vous livrez à l'étranger. La loi vous y autorise ? C'est là sa faute. Mais, ce que la législation permet encore, la morale publique le réprouve déjà, parce que nous savons qu'en dépit des textes juridiques ou des actes notariés le droit de chaque citoyen se limite au dommage de ses concitoyens.

Donc, il faut réformer la loi, la loi sifflée. En vérité, on y songe, et on a senti l'urgence d'opposer un remède au péril qui s'aggrave. On hésite, néanmoins, devant la responsabilité du geste qui porterait atteinte à ce droit que la France considère comme sacré entre tous, le droit de propriété. L'Italie, cependant, nous a donné l'exemple, en interdisant l'exportation des œuvres d'art; la Grèce aussi, et l'Egypte, ont des lois restrictives ; l'Angleterre va plus loin encore, dans cette voie d'un communisme spécial, puisqu'elle admet que le détenteur d'un chef-d'œuvre soit moralement tenu d'ouvrir, à certains jours, la porte de sa maison et de sa chambre au passant qui revendique le droit d'entrer et d'admirer.

Nous n'en réclamons pas tant. Nous demandons seulement que les meubles et immeubles de haute valeur artistique puissent être classés, après enquête, même quand ils appartiennent à des particuliers, et même contre le gré de ceux-ci, et que l'exportation en soit légalement interdite. Les objections abonderont; mais, en dépit d'elles, il faudra comprendre et admettre que l'esprit des temps nouveaux n'est plus d'accord avec la législation d'antan. Car c'est merveille que la France, dont l'âme cependant est libérale et novatrice, reste en arrière des autres peuples et n'arrive point à concevoir que la propriété privée puisse avoir des limites, et qu'il existe certains cas où le droit des particuliers doive s'incliner devant le droit de tous.

EDMOND HARAUCOURT

Extrait de :
Adresse :
Date :
Signature :

Lettres sur "Salomé"

Knoedler

L'émouvante correspondance d'Henri Regnault offre un commentaire précieux du tableau célèbre qu'un groupe d'amateurs se propose généreusement de garder à la France. On voit dans les lettres que le jeune artiste adressait à son père et à ses amis la fougue, l'enthousiasme et l'allégresse avec lesquels il travailla à cette *Salomé*, que, jusqu'au jour où elle fut exposée, il appelle « sa petite Hérodiade » (1).

A M. Montfort

Rome, 15 avril 1869.

J'ai été content de ce que vous m'avez dit de mon tableau de Prim. Mais, mon cher Montfort, ce n'est pas mon dernier mot, et je vous prépare en ce moment quelque chose qui vaudra mieux. Ce sera plus serré comme exécution, et plus distingué comme couleur. Pourvu que rien ne m'arrête en route! Outre mon envoi (la *Judith*), qui marche assez bien, je fais une petite figure grandeur nature : une *Hérodiade* assise, tenant sur ses genoux le sabre qui va décoller saint Jean et le plat qui recevra sa tête. Vous voyez que je suis jusqu'au cou dans les têtes coupées!

Mes études d'Espagne me dégoûtent; je les trouve détestables maintenant; néanmoins je n'ai pas perdu mon temps, car je m'aperçois que j'ai fait un grand progrès, à moins que ce ne soit une illusion et que je ne me juge pas sainement.

Mon départ est fixé aux premiers jours de juin. Je ferai de nouveau voile vers l'Espagne : là je termine ma copie, puis nous parcourons les royaumes de Valence, de Murcie, d'Andalousie, et le 1er octobre nous débarquons à Tanger. Après trois mois passés au Maroc, nous regagnons Rome où je fais mon dernier envoi. Voilà mon plan de conduite jusqu'au 1er février 1870.

J'avoue que l'Italie, après l'Espagne, me paraît bien terne, bien connue, bien exploitée. Les Italiens et les Italiennes m'ennuient; je trouve leurs costumes noirs, fades ou criards sans harmonie. Quelle différence avec l'Espagne qui, pourtant, n'est qu'un marchepied! C'est l'Orient que j'appelle, que je demande, que je veux! Là, seulement, je crois, je me sentirai vraiment quelque chose. Ce que j'ai peint jusqu'ici, je n'en fais aucun cas. Cela ne compte pas.

J'ai arrangé une installation de lampes dans mon atelier et je puis travailler le soir commodément et bien éclairer mon modèle. Seulement je vais changer ma manière de dessiner les bois. Je les ferai davantage en croquis et à la plume. Cela me coûtera moins de temps; d'autre part, ils seront moins abîmés par le graveur et, en somme, auront plus de cachet et ressembleront moins à ce que tout le monde peut arriver à faire avec de la patience...

A M. A. Duparc

15 avril 1869.

Je n'ai pu te répondre plus tôt parce que je voulais te donner quelques nouvelles de mes travaux. — Et d'abord je te remercie bien du soin avec lequel tu as regardé mon enfant chez Haro : on voit bien que toi aussi tu es père.

Je fais ma Judith et Holopherne avec ardeur, plus une petite Hérodiade, grandeur nature, plus le portrait de Pessard en robe de chambre : tout cela est en train et jusqu'à présent ne va pas mal; espérons qu'il n'y aura pas d'anicroche, car, advienne que pourra, je m'embarquerai le 1er juin. Je voudrais déjà être au Maroc!

Je vais vendre, je pense, mes trois moins mauvaises études d'Espagne. Tout ce que j'ai peint jusqu'à présent ne compte pas. C'est ce que je ferai dorénavant qui va commencer à compter, à partir de mon Hérodiade. Je fais de rudes journées de pioche maintenant. Plus d'amour, plus d'ivresse, plus de cheval, plus de gymnastique, plus de musique! Plus rien que de la peinture. Du reste, dame nature se plaît à me retirer les motifs de distraction. Je n'ai plus de voix...

Tout découragé que je suis par les aquarelles de Fortuny, je vais t'en envoyer quelques-unes de moi, afin que tu me rendes le service de les vendre le plus cher possible, car je *suis sans le sou*, et il me faut absolument de l'argent pour mon revoyage d'Espagne. Ne garde pour toi aucune de ces aquarelles-là, je t'en enverrai de beaucoup meilleures...

Tandis que tout Paris s'occupait de Regnault, il était demeuré à Rome, et n'avait pas cessé de travailler. Le bruit de son succès était venu jusqu'à lui, mais ces lettres nous prouvent qu'il n'était pas accessible au dangereux enivrement de la louange.

A M. Cazalis.

Rome, 31 mai 1869.

Tu trouves que je ne produis pas assez. Mais, malheureux! crois-tu que ce que je vous jette sous les yeux soit tout le travail de mon année? Et tout ce que je fais pour moi? Et toutes ces notes que je prends à droite et à gauche, toutes ces études, tous ces essais, tout cela se fait-il donc pendant que je dors?

... Je voudrais être au Maroc, en Algérie, à Tunis. Je vieillis ici; Rome maintenant me semble éclairée par une veilleuse. Il me faut plus de soleil... Pourquoi ne veux-tu pas? Enfin n'y pensons plus. Nous nous embrasserons sur les Pyramides ou dans quelque temple indien, en haut de ses escaliers de marbre qui conduisent à travers les lianes et les grandes feuilles odorantes aux piscines sacrées...

La *Judith* se terminait; la petite faunesse, devenue la *Salomé*, était presque achevée, et déjà Regnault songeait à son départ pour l'Espagne et le Maroc.

Pour parer aux frais de son voyage, il vendit trois études qu'il avait rapportées d'Espagne, et il envoya à M. Arthur Duparc quelques aquarelles en me priant de trouver des amateurs disposés à les lui acheter. C'était peu de temps avant l'ouverture du Salon; le succès n'avait pas encore attaché son prestige au nom du jeune artiste, et ces aquarelles qu'aujourd'hui l'on se dispute à de si hauts prix, durent être cédées à de bien modestes conditions.

A son père.

... Bien que tu t'efforces de me prouver que je n'ai pas besoin de beaucoup d'argent pour voyager, je tâche cependant d'en réunir le plus possible, non pas qu'il me faille des sommes considérables pour le voyage proprement dit et mon entretien, mais je ne veux pas, étant à court d'argent, me trouver dans l'impossibilité de me payer, non des bibelots inutiles et de luxe, mais des objets que je regarde comme indispensables à un peintre, tels que étoffes, armes, costumes.

Rien ne s'invente, et ce n'est pas avec un manteau de flanelle gris jaune et une tunique antique de toile écrue, qu'on arrive à faire des ajustements intéressants et originaux.

On arrive à faire des apôtres, l'un avec un manteau gris, l'autre avec un manteau d'un sale ton, et dans lequel le rapport de l'ombre au clair est entièrement faux. C'est en s'entourant de choses riches et harmonieuses, en les transformant, en les assemblant avec intelligence et en les copiant d'après nature, qu'on fait des choses vraies et séduisantes. Ce n'est pas chez Babin ou chez Eude, à dix francs par mois, qu'on trouve des motifs saisissants. Un bout d'étoffe peut donner la gamme de tout un tableau, et souvent l'aspect tout entier de l'œuvre dépend d'une loque.

Si mon Hérodiade et ma Judith sortent un peu de la banalité, elles le doivent avant tout à une superbe étoffe chinoise que j'ai achetée 300 francs à l'Exposition universelle, à une écharpe indienne que j'ai eue là aussi et à trois ou quatre autres draperies que j'ai rapportées d'Espagne.

On ne fait bien en somme que ce qu'on fait d'après nature et un accessoire mal exécuté peut couler un tableau. Retire aux *Noces de Cana* de Véronèse leurs belles étoffes vénitiennes, et remplace-les par des manteaux de flanelle, en si grand honneur chez bien des peintres, et tu verras que les *Noces de Cana* sueront l'ennui.

Je suis bien content d'avoir pu rapporter d'Espagne quelques beaux costumes de torreros et de picadores. Ce sont des notes dont il est bon de s'entourer et j'aimerais mieux crever de faim que de résister à la tentation d'acheter une selle arabe ou de belles armes marocaines...

Le travail excessif auquel Regnault se livrait depuis son retour à Rome l'avait éprouvé.

A son père.

Je n'ai pas la force de t'écrire longuement. Le temps passe avec une rapidité qui m'effraye : les quinzaines passent en huit jours et pourtant j'ai encore bien à faire. Je suis fatigué, et pour comble de maux, c'est au moment où j'ai le plus à travailler que je me sens faiblir. J'aurais vraiment besoin de quelques jours de repos et je ne puis le prendre encore.

La semaine suivante il ajoutait :

J'ai été forcé d'interrompre les bois, le soir, parce je craignais de trop me fatiguer les yeux. Ma foi, tant pis si on ne les trouve pas assez faits; mais Doré se contente bien d'indiquer l'effet avec quelques teintes et quelques touches de gouache et je ne me sens pas en train de pignocher de petits dessins en ce moment.

J'ai tant et tant de choses à terminer avant mon départ que c'est effrayant! Et pourtant je ne puis rester ici infiniment sous peine d'être obligé de tronquer mon voyage, et de ne pas en tirer tout le parti possible, ce que je trouverais plus fâcheux qu'un bras plus ou moins fait dans un de mes tableaux.

Je n'enverrai décidément pas mon Hérodiade à l'exposition des envois : je la réserverai pour le prochain Salon. Tu sais que je ne suis pas partisan des choses exposées plusieurs fois et, bien que ma figure soit presque terminée, je ne veux pas la montrer, afin qu'elle arrive toute neuve à l'Exposition....

A son père.

Tanger, 3 mars 1870.

Le Spahis emporte ma *Salomé* aujourd'hui. J'ai hésité très longtemps avant de me décider pour la voie de mer.

Le mois de mars est mauvais dans la Méditerranée. J'ai demandé conseil à des gens compétents et même à des Espagnols. Tous sont tombés d'accord qu'il fallait plutôt confier la toile à une coquille de noix sur la mer en courroux qu'à un chemin de fer espagnol.

Je voulais t'envoyer la notice pour mon tableau, mais je m'aperçois au moment de l'écrire que je ne me rappelle pas bien le fait. Consulte à ce sujet les livres saints...

Salomé dansa pendant un festin d'une manière si merveilleuse devant son père adoptif Hérode, que celui-ci promit de lui accorder comme récompense tout ce qu'elle demanderait. La mère de la jeune fille, qui détestait saint Jean, à cause des reproches que celui-ci faisait à Hérode sur son union incestueuse avec elle, supplia sa fille de demander la tête de saint Jean.

Voilà ce qu'il faudrait rédiger d'une façon moins filandreuse et moins embrouillée, mais je tiens beaucoup à ce qu'on insiste sur la *danse*, parce que cela expliquera l'ébouriffage de la chevelure et l'étoffe transparente qui laisse voir les cuisses pour rendre la danse plus voluptueuse.

N'oublie pas que je suis gaucher et que, pour regarder ma peinture il faut qu'elle soit éclairée d'en haut, de droite à gauche, le contraire des autres...

Henri Regnault.

Extrait de :
Adresse :
Date :
Signature :

* *

Pleurez, nos yeux! Nous avions pu concevoir un moment que l'entrée au Louvre de cette prestigieuse et admirable *Salomé*, de Regnault, apporterait peut-être une manière d'adoucissement à la peine cuisante des inconsolables — il y en a, et beaucoup — du rapt de la *Jocondé*.

Hélas! l'effort nécessaire n'a pas été fait et l'Amérique — toujours! — nous enlève ce chef-d'œuvre.

Hier, en effet, a commencé chez Georges Petit la vente Carcano.

Quand la célèbre toile d'Henri Regnault fut mise en vente, on peut dire qu'il y eut dans la salle bondée, ce que, dans une autre enceinte, on appelle une « sensation prolongée ».

Les enchères s'engagent et sont poussées assez rapidement jusqu'à 395.000 francs.

A l'enchère de 400.000 francs, le représentant du Louvre, M. Leprieur, n'oppose aucune surenchère nouvelle.

Différents amateurs interviennent en ce moment et demandent si c'est pour nos musées nationaux que l'enchère de 400.000 francs a été mise.

Sur réponse négative, le Louvre abandonnant, les enchères repartent de plus belle entre MM. Jonas, Feral et Knoedler, marchand à New-York.

Enfin, ce dernier est déclaré acquéreur pour le prix de 480.000 francs, plus 10 0/0, ce qui porte le prix d'achat de la *Salomé* à 528.000 francs.

Quand on apprend que le Louvre a abandonné et que l'adjudicataire est un marchand américain, des sifflets se font entendre...

Alors on vit M. Knoedler se diriger vers M. Arthur Meyer, qui se trouvait là, et lui faire une communication que le directeur du *Gaulois* écoutait avec attention.

L'acquéreur de la *Salomé* venait déclarer qu'il tenait le tableau à la disposition de tel comité d'acquéreurs français qui se présenterait, pour le prix net d'achat, sans majorer celui-ci d'aucune commission.

Extrait de : VOLTAIRE
Adresse :
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

L'ACTUALITE ARTISTIQUE

La Salomé ira-t-elle en Amérique?

Déclarations de M. Knœdler

Ce M. Knœdler, malgré les quelques protestations qui accueillirent sa trop facile victoire, n'est pas un homme intraitable. C'est d'abord un collectionneur de goût et cultivé, dont la réputation d'esprit est grande à New-York. Chez nous, place Vendôme, il sait offrir aux amateurs une galerie de choix qui témoigne d'une ingénieuse activité et d'un adroit esprit de recherche.

C'est là que nous l'avons vu.

— « Je suis plus des vôtres que vous ne croyez, explique-t-il, puisque ma femme est Française d'origine, et moi, de cœur. C'est vous dire qu'en achetant la *Salomé*, de Regnault, je n'ai pas cédé qu'à une ambition de marchand, mais aussi à un secret désir d'artiste.

« Je n'ai pas davantage voulu déposséder le Louvre, puisque, dès la première heure, je fus de ces souscripteurs qui envoyèrent à un de vos confrères leur obole pour permettre au musée de figurer avec honneur dans la bataille.

« Tant que le Louvre fut sur les rangs, je m'abstins. Je n'entrai en lice, vous le savez, que quand M. Leprieur eut renoncé, et que le duel, plus serré, se trouva limité aux simples amateurs.

« Mon intention est d'ailleurs fort nette, et je ne m'en suis caché à personne. Je suis désireux comme tous que la *Salomé* reste en France : nul pays ne convient mieux à cet énigmatique et émouvante petite Marocaine, et je suis prêt, j'en renouvelle ici l'affirmation, à la laisser au Louvre pour le prix même que je l'ai payée. »

Ajoutons que M. Roland Knœdler laisse durant deux mois le célèbre tableau à la disposition de l'administrateur : une souscription est ouverte, le chiffre en est déjà considérable, puisqu'il atteignait hier 185,000 francs. Le Louvre compte assez d'admirateurs généreux et Paris assez de Mécènes, pour que l'œuvre du peintre mort à Buzenval ne s'expatrie pas et demeure chez nous comme déjà y restent ces deux chefs-d'œuvre : l'*Enterrement de l'évêque de Liège*, de Delacroix, et l'*Allée des châtaigniers*, de Théodore Rousseau.

Rappelons que la *Salomé* avait été achetée 30,000 francs à son auteur, et que celui-ci, en son temps, s'en était trouvé fort satisfait.

Dans la seconde vacation, qui s'est tenue hier, au sujet de la vente des collections de la marquise Landolfo-Carcano, un tableau de Rembrandt, *Portrait présumé de sa sœur*, a été adjugé à 365.000 francs; un Veronèse, *Portrait de la Belle Nacri*, à 180,000.

Maint artiste, à lire ces chiffres, pense : « Comme de notre vivant, le moindre billet de *mil* ferait mieux notre affaire!... »

Extrait de :
Adresse :
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

Courrier des Expositions et des Ventes d'Art

La *Salomé* de Henri Regnault

A la vente de la marquise Landolfo Carcano, M. Knœdler, le grand expert de New-York, s'est rendu acquéreur de la belle œuvre de Regnault, au grand dépit des amateurs français et en particulier des amis du Louvre. Mais devant la polémique à laquelle cet achat a donné lieu, M. Knœdler, qui est un admirateur de l'art français, a fait savoir au directeur des musées nationaux qu'il laissait ce tableau pendant deux mois à sa disposition au prix même d'adjudication. Une souscription aussitôt ouverte a reçu de grosses sommes de donateurs généreux et il est probable, si le conseil des musées maintient sa contribution première, que la *Salomé* sera bientôt exposée au Louvre. Applaudissons au geste désintéressé de M. Knœdler, qui, de l'autre côté de l'Océan, a déjà rendu de grands services aux artistes français.

A part la *Salomé* de Regnault, payée 480.000 fr., et le Rousseau acquis par le Louvre pour 270.000 fr., signalons les œuvres qui furent très disputées à la vente Carcano : de Corot, *la Solitude*, 350.000 fr., et *le Lac* 121.000 fr. ; de Delacroix, *l'Assassinat de l'Évêque de Liège*, 205.100 fr. et *la Leçon d'équitation*, 220.000 fr. ; de Rembrandt, *le Portrait présumé de sa sœur*, 365.000 francs.

G. Terrisse.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

LA

SEMAINE PARISIENNE

L'Été et les œuvres d'art. — Les attentats. — Pénalités à renforcer. — Le geste du sculpteur. — Faute d'une statue... — Racine jugé par un Allemand. — La lettre d'Henri Fabre. — La fierté d'un savant.

L'an dernier, à cette époque, l'opinion était singulièrement émue du vol de la *Joconde*. Il ne s'agit pas, cette fois, d'événements aussi affligeants, mais les statisticiens établiront-ils, un jour, que l'été est une saison funeste aux œuvres d'art? Cela a été d'abord la tentative de mutilation d'un tableau de Boucher, et quelles étranges idées traversent une cervelle détraquée pour que cette conception se forme que barbouiller une toile d'un peintre charmant avec de l'encre rouge peut être une chance de salut dans la détresse!

Les partisans de l'entrée payante dans les musées n'ont pas manqué de trouver dans ce geste absurde de nouveaux arguments en faveur de leur thèse. Serait-il juste, pourtant, que l'acte d'une folle, ou d'une demi-folle, privât du droit d'accès gratuit tant de braves gens qui n'ont aucun dessein pervers et qui trouvent un instant de joie ou de consolation dans la contemplation du beau? De stupides attentats risquent aussi d'être commis sur les monuments, les statues de nos jardins publics et de la rue, qui sont à la portée de tout le monde. Ce qu'il faudrait, c'est le renforcement — et l'application stricte — des pénalités contre ces sacrilèges et une publicité donnée à la sanction, égale à celle du fait, dès qu'il est connu. La certitude d'un châtiment vraiment sévère arrêterait la main coupable, de même que, pour les crimes dits « passionnels », la vision du châtiment assuré retiendrait les impulsions violentes, de même que la conviction d'une répression inévitable et immédiate empêcherait les conducteurs d'automobiles d'écraser aussi facilement les piétons. Et, entre parenthèses, j'avais émis un jour l'idée d'une ligne pour la sécurité de la rue : sans amour-propre d'auteur, mais non sans satisfaction pour le bien général, je vois qu'on en vient à ce groupement nécessaire, puisque l'autorité ne suffit pas seule à sa tâche et ne protège pas mieux la vie humaine.

Après l'affaire du tableau de Boucher, celui a été le vol, vraiment ignoble, du buste d'Henri Regnault, à Barcelone. Quelle âme faut-il avoir pour que l'espoir du profit de la vente d'un peu de bronze fasse arracher un souvenir sacré? C'est là, pour le glorieux artiste, tué à l'ennemi, une expiation inattendue du prix où est montée la *Salomé*. On souhaite du moins — sans quoi ce serait trop triste! — que le vandale qui a soustrait ce buste soit un ignorant, et assez ignorant, en effet, pour ne pas connaître l'histoire du vaillant peintre et les raisons de l'hommage qui lui était rendu.

Moins grave est le mouvement de colère de ce jeune statuaire qui, n'ayant pas obtenu, pour sa composition, le prix de Rome dont il la jugeait digne, a brisé son œuvre. On ne peut s'empêcher d'estimer qu'il y ait une façon singulière de protester contre la décision du jury dans cette orgueilleuse destruction. L'œuvre avait-elle des mérites? Il eût été plus logique d'appeler sur elle l'attention des connaisseurs, de l'exposer, d'en appeler au public du jugement officiel que de la réduire en miettes, ce qui

Quoi qu'il en soit, Racine, bien qu'il ne souffrit guère d'être privé d'un honneur devenu banal, sera le bienvenu sur une de nos places (il pourrait même, sur tel emplacement opportun, se substituer à quelque gloire un peu usée et ne nous disant plus grand'chose). Mais que gagnera-t-il à être campé sur un socle, avec sa grande perruque, semblable, à peu de détails près, à d'autres statuées du grand siècle? Est-ce dans ses traits, reproduits avec plus ou moins de fidélité, qu'est son immortalité? Le plus vivant morceau de sculpture évoquera-t-il son œuvre? La vraie façon de l'honorer ne serait-elle pas plutôt dans un cycle de représentations annuelles, où il serait interprété avec toute la perfection possible? Ne serait-il pas temps de nous former une autre conception des hommages à rendre à nos grands hommes?

***

On a vu, toutefois, ces jours-ci, qu'on se préoccupait — avant la statue — du sort de ceux que nous avons des raisons d'aimer et d'admirer, ce qui était peut-être assez nouveau chez nous, où on ne refuse jamais des honneurs posthumes, mais où on a moins souci des vivants. En cette occasion, on s'était ému de ce qu'avaient conté des amis d'Henri Fabre de la détresse de ce savant, — un poète aussi, à sa façon — révélateur de ce qu'on pourrait appeler la vie intime des insectes. Le vieil entomologiste a refusé avec fierté toute assistance, comme avec une pudeur de sa pauvreté, vaillamment acceptée. Il s'est, en quelque sorte, effarouché de la publicité donnée à son existence difficile. Ce n'était pourtant pas d'une faveur qu'il s'agissait, mais d'une pension offerte comme la plus légitime des récompenses d'une laborieuse et féconde existence.

De tels scrupules ne peuvent qu'ajouter à l'estime due au caractère de l'homme à qui l'on doit de si précieux travaux. Mais Henri Fabre lui-même, dans la lettre où il se défend contre de généreuses interventions, parle seulement d' « exagérations » à la vérité de sa situation.

Jadis, l'Impératrice Catherine, dans une inspiration heureuse, acheta à Diderot sa bibliothèque, en le priant d'en être le conservateur, sa vie durant. C'était un marché que pouvait accepter le philosophe, pourtant peu courtisan. N'y aurait-il pas là un exemple à se rappeler pour les collections du savant et un moyen de concilier des devoirs envers lui avec son ombrageuse délicatesse?

Paul GINISTY.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

N° DE DÉPOT

HENRI REGNAULT

Henri Regnault, dont la *Salomé* finira peut-être, grâce à de généreux souscripteurs, par entrer au Louvre, fut bien près de trépasser à Madrid, au temps où il exécutait le portrait du général Prim.

Une nuit, les habitants de l'hôtel où logeait l'artiste furent réveillés par des cris épouvantables. On accourut et l'on trouva Regnault, debout sur son lit, les yeux démesurément ouverts, le visage verdâtre. Un médecin, mandé aussitôt, découvrit qu'il s'était empoisonné en avalant un demi-cube de bleu de Prusse.

Absorbé par son travail, Regnault avait placé sur sa palette l'unique morceau de pain qu'on lui avait apporté pour son dîner et l'avait croqué à belles dents, sans même remarquer que la tartine était saturée d'indigo. Un énergique vomitif eut d'ailleurs bientôt remis le malade sur pied.

— × —

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

LA FOLIE DES ENCHÈRES

Elle continue de sévir à la galerie Georges Petit.

On se souvient que la vente Doucet produisait 13 884 360 francs. Pour avoir atteint seulement au chiffre, d'ailleurs fort respectable, de 3 944 032 francs, la vente plus récente Landolfo Carcano témoigne d'un emballement pareil parmi les collectionneurs: *la Salomé*, d'Henri Regnault, a été adjugée 480 000 francs; deux tableaux de Delacroix: *l'Assassinat de l'évêque de Liège* et *la Leçon d'équitation*, 205 100 francs et 140 100 francs; *l'Allée des châtaigniers*, de Th. Rousseau, 270 000 francs; un *Portrait* de Rembrandt, 365 000 francs; un autre, de Véronèse, 180 500 francs.

Par contre, *le Déjeuner des orphelines le jour de la première Communion*, toile qui valait à M. Émile Renard, en 1911, la médaille d'honneur du Salon ne figure dans cette vente que pour la somme de 3 000 francs.

LE BILAN DE LA SAISON

La dernière saison comptera-t-elle dans l'histoire de l'art?

Quelques expositions ont mis à leur vraie place certains artistes d'hier et d'aujourd'hui

Les concours de Rome, qui n'ajoutent pas un pétale, pas une feuille à l'éternelle couronne de la Muse, terminent les manifestations artistiques de l'année. Jusqu'au moment où le Salon d'Automne ouvrira ses portes, les peintres, délaissant les ateliers et les salles d'exposition, iront demander à la nature ses confidences et ses secrets. La nature, d'ailleurs, ne répondra pas toujours à cette demande, et, alors, pour se venger, les peintres feront d'elle des portraits horribles, véritables caricatures, dont nous souffrirons.

Éloignons de nous, pour le moment, cette perspective et, au lieu de nous inquiéter de l'avenir, examinons si, en regardant derrière nous, nous ne trouverons pas des raisons pour reprendre courage, ou pour nous décourager tout à fait.

Aux Salons, Halles centrales de l'Art, foire aux Clous, quelle découverte avons-nous faite qui nous ait surpris ou retenu? Il y a clou et clou. L'entrepreneur de spectacles dit : « C'est un clou! » en pensant avec jubilation à tel acrobate comique, à telle délicieuse comédienne. « C'est un clou! » constate amèrement, de son côté, l'automobiliste refait. A vrai dire, au Grand Palais, cette seconde race de clous prospère et fructifie comme melons sous cloche. Quant aux autres clous, ce sont des clous célèbres, depuis longtemps fichés dans la muraille et, dans les cadres qu'ils supportent, notre mémoire suffirait le plus souvent à nous montrer la toile de tel ou tel artiste, dont, depuis des années, la manière est archiconsacrée. On pourrait donc fort bien ne citer aucun nom, s'il n'y avait eu, au Salon de la Société Nationale, le plafond peint par José-Maria Sert. Bien que cette œuvre fût exposée dans des conditions défectueuses, et fragmentairement, elle faisait connaître au public un artiste dont l'effort est aussi grand que le talent, et dont les tendances hautes et nobles sont réconfortantes et salutaires à constater, dans un temps où les Cubistes et les Futuristes se partagent l'attention, sinon les faveurs, des foules.

Pour les Futuristes, qui sont gens d'estrades et de boniments, il convient de rire avec eux. Ils sont très drôles, très amusants. Dans le divertissement et la farce, depuis des siècles, les comédiens italiens sont les meilleurs. Nous avons retrouvé avec plaisir, dans leurs tableaux fulgurants, le manteau bariolé d'Arlequin. Applaudissons de tout cœur ces excellentes pantalonnades.

Les Cubistes, eux, ne sourient pas, et travaillent dans un grave silence. Ils ont mille théories, étroites et mathématiques. Ils sont maniaques et obstinés. Regardons leurs travaux comme des expériences de laboratoire, mais de loin, avec la curiosité sans constance de celui qui se dit : « Méfions-nous, cela va sûrement rater! »

D'ailleurs, pour nous rassurer sur les destinées d'un art que de semblables manigances pourraient peut-être mettre en péril, nous n'avons qu'à nous rappeler cette exposition où toute une école française, composée de peintres pour la plupart encore vivants, nous conviait à admirer ses œuvres les plus réussies et les plus belles.

On voyait là Manet et Berthe Morizot, Monet et Toulouse-Lautrec; on y voyait Cézanne, monstre habillé des plus rares couleurs. On y voyait surtout Degas et Renoir. Voilà la maîtrise, voilà la durée. Du premier, tel portrait d'homme supporterait dès aujourd'hui d'être accroché entre un Holbein et un Antonello de Messine; du second, il faudrait placer sans attendre tel corps de femme entre un Fragonard et un Goya. La gloire de l'art français contemporain, ce sont eux qui nous l'ont fait sentir, cette année, avec M. Besnard, retour des Indes.

Vers la même époque, Carpeaux et Ricard triomphaient au Jeu de Paume, l'un en faisant frissonner sur le marbre le laurier et la soie, l'autre, à jamais solitaire, composant pour les cœurs inquiets de savants élixirs.

Ailleurs, pour rattacher au présent panaché le plus riche passé, on nous mon-

Jean-Louis Vaudoyer.

Extrait de FIGARO
Adresse :
Date : 4 JUIN 1912
Signature :

La Presse de ce matin

Le Gaulois :

L'éminent peintre Clairin a adressé hier à M. Georges Petit cette lettre :

Cher ami,

Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra — la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la capote du soldat, ne sachant lequel reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger, nous avions pris nos dispositions pour nos toiles, bibelots, etc., etc.

Cette aquarelle m'avait été donnée par Regnault. C'est le souvenir le plus précieux que je garde près de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la *Salomé*. Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder près de nous la belle *Salomé*.

Toutes mes amitiés.

G. CLAIRIN.

L'aquarelle d'Henri Regnault, M. Georges Petit l'a remise à M. Knoedler, et celui-ci, dans un sentiment qui sera hautement apprécié, a déclaré qu'il la vendrait pour une somme de dix mille francs. Ces dix mille francs viendront grossir la souscription.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

PARIS QUI CAUSE

HENRI REGNAULT

Henri Regnault, dont la *Salomé* finira peut-être, grâce à de généreux souscripteurs, par entrer au Louvre, fut bien près de trépasser à Madrid, au temps où il exécutait le portrait du général Prim.

Une nuit, les habitants de l'hôtel où logeait l'artiste furent réveillés par des cris épouvantables. On accourut et l'on trouva Regnault, debout sur son lit, les yeux démesurément ouverts, le visage verdâtre. Un médecin, mandé aussitôt, découvrit qu'il s'était empoisonné en avalant un demi-tube de bleu de Prusse.

Absorbé par son travail, Regnault avait placé sur sa palette l'unique morceau de pain qu'on lui avait apporté pour son dîner et l'avait croqué à belles dents, sans même remarquer que la tartine était saturée d'indigo. Un énergique vomitif eut d'ailleurs bientôt remis le malade sur pied.

Les balles prussiennes devaient achever ce que le bleu de Prusse avait commencé.

N° DE DÉBIT 618
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

LES PRIX FOUS

Sont-ils si fous que cela ? Les acheteurs des ventes Cocorno et Doucet, pour ne parler que des deux les plus sensationnelles de la saison, sont-ils des hôtes désignés pour le docteur Blanche, ou de la Ville-Evrard ?

J'entends d'ici ceux qui n'ont rien acheté. Ils soupirent :

« D'abord, c'est un malheur national que nous n'ayons rien acheté, parce que nous représentons l'intéressante épargne française appliquée aux œuvres d'art abordables. La belle affaire que les ventes Cocorno et Doucet fassent la fortune des emballeurs à destination de New-York, de Buenos-Ayres, puisque nous ne reverrons plus ces précieux colis! A quoi bon nous lamenter sur la *Joconde*, disparue, quand le Louvre perd par surcroît, dans la même année ou à peu près, la chance de s'adjuger la *Salomé*, œuvre d'un Français, et quel Français ! Qui est-ce qui sera jamais assez milliardaire à Paris pour faire repasser l'Atlantique au chef-d'œuvre d'Henri Regnault ? Les acquéreurs de tableaux à réputation mondiale tiennent un record qu'ils ne lâcheront pas, sous peine d'être déshonorés, depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique. Au surplus, tant leurs flatteurs ordinaires que les courtiers en tableaux soucieux de placer des rossignols les ont persuadés de la qualité de leur enchère, pour tout achat de toile ancienne ou moderne effectué par eux. Combien de Yankees, en conséquence, s'estiment aussi infaillibles connaisseurs que celui qui disait d'un air détaché l'an dernier, à un célèbre portraitiste français, opérant à New-York, auquel il montrait un Rembrandt à lui, outrageusement faux : « La copie est au Louvre ».

Et ces indignations vont parfois jusqu'à réclamer en France un édit Pacca, cette mesure sévère interdisant aux Italiens détenteurs de tableaux des grands maîtres italiens, la faculté de s'en dessaisir moyennant un chiffre savoureux de lire, de francs, de livres sterling et de dollars. C'est par la *Salomé* que commencerait ce *quos ego*, et l'on pourrait débuter plus mal.

***

D'autres récriminations s'aiguillent dans une discussion légèrement socialiste. De très braves gens, les plus conservateurs du monde, et aussi les meilleures des femmes coopérant de leur mieux à cet admirable *Office central des Institutions charitables*, dont l'assemblée annuelle vient d'avoir lieu avec un éclat particulier, tiennent pour un vol fait à leurs pauvres, qu'un tableau de Watteau, jadis payé vingt francs par Goncourt, ait monté à vingt mille francs; qu'un portrait d'homme, de Latour, ait dépassé quatre cent mille francs... Si encore, ajoute-t-on, le monsieur qui a poussé jusqu'à trois cent quatre-vingt-quinze mille francs le Latour, disposant maintenant de cette somme par le fait de l'enchère victorieuse qui l'a primée, l'employait en construction de maisons ouvrières ou à toute autre œuvre philanthropique; mais nous le reverrons à la première grande vente,son livre de chèques dans sa poche, l'œil sur le marteau qui lui donnera sa revanche. Est-ce que des transactions mobilisant de pareilles masses d'argent ne devraient pas se voir soumises à un nouveau droit des pauvres, plus justifiable que celui des théâtres, atteignant par ricochet, de pauvres diables d'auteurs et de comédiens ?

Expliquons-nous. Ces doléances ne constituent pas toutes une « admirable matière à mettre en vers latins », comme aux temps de collège où se scandaient dactyles et spondées, mais elles sont condamnées à rester éternellement vaines. Quel Parlement aura jamais le culot d'importer ici l'édit Pacca ? Est-ce qu'il ne serait pas sûr de se mettre à dos les gros électeurs, possesseurs de tableaux de maîtres français, lesquels, du moins une bonne moitié, marchands ou particuliers, sont propriétaires de nez assez crochus pour se passer de cordes et de pitons le jour de pendaison d'une toile sur un panneau ? Quant à vitupérer les prix des ventes Cocorno et Doucet, pour avoir fait monter la valeur marchande des toiles marquées sur le catalogue, c'est méconnaître les droits les moins contestés de l'offre et de la demande. Et où est le mal, si la liberté de l'enchère s'oriente de préférence sur des œuvres admirées, respectées depuis des siècles ? L'argent approprié à cet emploi n'est-il pas autrement intelligent que celui qui s'engloutit journellement dans des mines d'or du Cap, dans les tripots de casinos voisins de Paris avant qu'ils ne franchissent la limite de l'octroi ? Et puis, peut-on sérieusement accuser M. Knœdler d'avoir fait avec *Salomé* un fâcheux placement ? Qui peut parier, à coup sûr, que ce chef-d'œuvre ne vaudra pas un million dans dix ans ? La perte d'intérêts d'ici là ne sera-t-elle pas royalement compensée par une pareille plus-value ? Et quand même ce ne serait pas là le placement de père de famille, quel bon exemple ne donneraient pas les grand manieurs d'argent en se laissant quelquefois aller à ne pas faire une bonne affaire !

Un dernier grief a cependant failli m'arrêter, il y a quelques jours. Que ne fait-on pas plutôt travailler les peintres vivants, disent des gens qui ne sont pas toujours des peintres ? D'accord, mais commencez alors par faire une vigoureuse campagne contre les snobs que l'ennui hypnotise au point de ne pas souffrir chez eux une allumette, « parce que ce n'est pas du temps ». Ensuite, considérez que l'infériorité des vivants a été de tout temps une loi historique et qu'au surplus, au prix où montent, par exemple, les Monet et les Degas, ainsi que les portraits, l'artiste de talent n'est pas toujours contraint d'attendre la postérité pour se mettre sous la dent autre chose que les croûtes des artistes sans talent.

Donc, à la pensée des millions produits par ces ventes et destinés à être dépensés à Paris, laissons passer, sans attiser sur le port une grève de matelots ou de dockers, les paquebots à destination de New-York ou de Buenos-Ayres, emportant avec la *Salomé*, le plus magnifique article d'exportation dont se puisse enorgueillir un peuple.

Gaston Jollivet

N° DE DÉBIT 624
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

Propos d'un Septentrional

(POUR NOS ARTISTES)

La Salomé, d'Henri Regnault, qui n'est pas, à beaucoup près, une œuvre parfaite, a été vendue l'autre jour pour presque un demi-million. En d'autres temps, c'est à peine si l'on eût consenti à la payer 30 ou 40.000 francs. C'est qu'en ces temps-là, l'Amérique dédaignait les œuvres d'art.

Depuis qu'elle s'est mise à les aimer, les chefs-d'œuvre et les quarts de chefs-d'œuvre obtiennent des prix quasi-fabuleux quand ils passent en vente publique. Et il n'y aurait, après tout, qu'à s'en réjouir si les peintres étaient les bénéficiaires de cette plus-value. Par malheur, ils sont généralement morts depuis longtemps quand le Nouveau-Monde veut bien leur découvrir du génie ou simplement du talent. De telle sorte que l'aubaine n'est guère que pour les collectionneurs, les experts et les commissaires-priseurs. Terrible Amérique !

Rothschild, au témoignage de Banville, aurait pu acheter la grande-ourse. Rockefeller, à qui l'on prête quatre milliards (on continue de ne prêter qu'aux riches), pourrait nous offrir d'acheter le Louvre, si la fantaisie lui en venait. En tout cas, il pourra, si tel est son bon plaisir, nous enlever tous les chefs-d'œuvre qu'on mettra aux enchères. Notre Louvre ni nos Mécènes ne sauraient lutter contre les dollars innombrables des rois de New-York et de Chicago. Il faut nous y résigner ; la fleur de nos collections privées est destinée à passer l'Océan, et dans quelque vingt ans, un Chauchard — s'il en reste — ne pourra plus faire à l'Amérique le coup de l'Angelus. M. Rockefeller — il en restera sûrement — n'aura qu'à doubler la mise, et tout sera dit.

Or, ce qu'il y a de particulièrement déraisonnable dans cette bataille sur la toile peinte des chefs-d'œuvre qui quelquefois n'en sont pas, c'est qu'aucun milliardaire d'Amérique ou quelque multimillionnaire de chez nous n'ait encore pensé à faire pour un artiste vivant ce qui se fait aujourd'hui couramment pour les morts. A la dernière évaluation, le revenu annuel de Rockefeller est de 325 millions. C'est largement de quoi s'attacher un Vinci en herbe, de lui assurer repos et sécurité, et de l'inviter à sortir sa Joconde s'il l'a d'aventure au bout de ses pinceaux. Eh bien ! c'est une idée qui n'est venue à aucun roi de l'or, et je doute qu'elle lui vienne jamais. En revanche, il y a toujours un de ces rois pour couvrir de banknotes un tableau même médiocre, à la condition qu'il soit signé d'un nom illustre. Ce qui permet de supposer que pour les Mécènes d'aujourd'hui, la qualité essentielle d'un tableau, c'est non pas sa beauté, mais le prix qu'on le paie, et l'on peut bien se demander, n'est-ce pas ? si l'art est encore pour quelque chose dans le trafic énorme dont il est l'objet.

MATHURIN.

N° DE DÉBIT 614
Extrait de L'ÉVÉNEMENT
Adresse :
15 JUIN 1913
Date :
Signature :

Le tableau d'Henri Regnault ne restera définitivement pas en France. Les dispositions du testament de Mme Edouard André qui permettaient de conserver cet espoir, rendent cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut qui a hérité de l'importante collection doit, en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année, mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire entrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

N° DE DÉBIT 619
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

AUTRE COLLECTION

Voici deux magnifiques collections de tableaux qui viennent de disparaître, dispersées au feu des enchères. Et l'on sait que par suite de déplorables combinaisons, la perle de l'une d'elles, la belle *Salomé* d'Henri Regnault, va probablement quitter la France à jamais.

Or, il reste au moins une collection dont on peut redouter qu'elle ait le même destin que ses sœurs. C'est la splendide, l'incomparable galerie du peintre Bonnat, qui ne contient que d'absolus chefs-d'œuvre, des toiles uniques : flamandes, hollandaises, espagnoles et françaises, d'une beauté sans égale.

M. Bonnat a formé sa collection sans s'arrêter à ses préférences et à ses goûts personnels. Il ne s'est occupé que de la pure splendeur des œuvres qu'il choisissait, et il s'y connaît un peu, n'est-ce pas? Pourvu que cette collection sans rivale ne s'en aille pas à son tour !

N° DE DÉBIT 619
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Pour l'achat de la *Salomé*

L'émotion soulevée dans les milieux artistiques par l'éventualité du départ de la *Salomé* d'Henri Regnault pour quelque musée, quelque collection de l'étranger, est très vive.

Nous avons dit hier quels concours s'étaient offerts spontanément pour le rachat de la célèbre toile à la vente Carcano.

L'émotion, comme c'était à prévoir, a gagné les sphères officielles.

Le conseil des musées nationaux, après s'être réuni hier matin dans la galerie Georges Petit en face de la *Salomé* a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition à la vente Carcano de la *Salomé* d'Henri Regnault.

Ajoutons que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat de cette belle pièce, s'élevaient, hier, à 120.000 francs.

N° DE DÉBIT 617

Extrait de

Adresse : 16 JUIN 1912

Date :

Signature :

LES ARTS

LE CONGRÈS ARTISTIQUE INTERNATIONAL

Poursuivant le programme de ses travaux, le Congrès artistique international s'est réuni, hier, au Grand Palais, en deux séances, la première à neuf heures et la seconde à deux heures.

A la séance du matin, c'est M. Laloux qui préside.

Il donne la parole à M. Georges Laugée pour la lecture de son rapport au sujet du « Règlement type des Expositions Artistiques Internationales », rapport très fouillé et documenté.

Après une longue discussion à laquelle prennent part de nombreux délégués, le vœu rectifié et amendé est adopté.

En voici le texte :

Le Congrès émet les résolutions suivantes :

A. — Le pays inviteur doit, lors de l'attribution des emplacements, tenir plus compte de l'importance de l'École du pays invité que de sa population ou de son influence politique.

B. — Le nombre des œuvres à exposer par artiste dans chaque section est déterminé d'avance et est le même pour chacun des pays, exception faite pour les rétrospectives d'artistes décédés.

C. — Tout pays invité a la faculté de se déclarer hors concours.

D. — Après une étude comparative des expositions de tous les pays, le jury international décide le nombre de diplômes de grands prix, de médailles et de mentions honorables qui seront attribués à chacun d'eux.

A la séance de l'après-midi, M. Boisseau, vice-président de la Société des Artistes Français, préside.

M. Petit-Gérard donne lecture de son rapport sur la Propriété Artistique. Il fait l'historique des lois et décrets promulgués depuis la Convention jusqu'à la loi Couyba du 9 avril 1910 et demande au Congrès de renouveler à M. Couyba l'expression de sa gratitude.

Il énumère ensuite les progrès faits par le Syndicat de la Propriété Artistique depuis sa fondation, en 1897 ; le montant des droits perçus sur la reproduction des œuvres d'art fut, la première année, de 6.000 francs, et, en 1911, il atteignait 162.000 fr. Ce syndicat compte, aujourd'hui plus de 1.500 adhérents.

Parlant ensuite des dernières ventes publiques, il se déclare tout étourdi encore par ces récentes enchères et blâme l'extravagance des millions entassés sur la valeur vénale des œuvres d'art. En une langue énergique, il proteste contre la surenchère : « La *Salomé* de Regnault, dit-il, est devenue la *Salomé* du milliardaire américain X... tout comme l'*Angelus* de Millet était devenu l'*Angelus* de Chauchard. »

L'orateur réclame pour le créateur la part qui lui revient et surtout, dans l'avenir, du pain pour ses enfants.

Ce noble langage exposé dans un milieu d'artistes cause une profonde impression et est acclamé par l'assistance.

M. Petit-Gérard demande donc que dans chaque pays adhérent au Congrès de 1912 il soit créé un Syndicat de la Propriété Artistique et que les artistes fassent leurs efforts pour obtenir des pouvoirs publics de leur pays une loi *réglementant le droit de suite dans les ventes publiques.*

M. Dawant fait ajouter l'insertion, après le mot artiste, des termes : « Le comité permanent et les Sociétés artistiques. »

Puissent ces vœux ne pas rester à l'état platonique, sort réservé généralement aux motions de Congrès.

Le président fait adopter ensuite à nouveau le vœu, déjà émis à Rome l'année dernière, au sujet du *droit naturel* de propriété de l'artiste sur ses œuvres.

Il est ensuite décidé en principe, sauf approbation des gouvernements intéressés, que les prochains Congrès se tiendront à Gand, en 1913, à l'occasion de l'Exposition universelle, et à Athènes, en 1914.

M. Lecomte du Nouy fait inscrire à l'ordre du jour du prochain Congrès, un projet portant « que l'autorité du diplôme d'architecte obtenu dans les écoles de Beaux-Arts soit valable à l'étranger, et cite le cas d'architectes italiens diplômés en France et devant subir, à leur retour dans leur pays, un nouvel examen.

M. Ch.-A. Gautier observe qu'il en est de même en Espagne.

Pour terminer ces longues séances, M. Paul Saintenoy, délégué de Belgique, prononce une allocution charmante, rendant hommage à l'hospitalité et à l'art français ; il se déclare, au nom de tous les artistes étrangers, l'admirateur de notre beau pays et souhaite à tous un cordial « à nous revoir dans l'avenir » !

Un ban est frappé en l'honneur de l'orateur.

M. Barraux répond en remerciant la Belgique et toute l'assistance.

A cinq heures, les congressistes furent reçus au ministère des Affaires étrangères par M. Poincaré, président du conseil des ministres, et, à 6 heures, à l'Hôtel de Ville, par le bureau du Conseil municipal.

Aujourd'hui, à deux heures, visite des palais et jardins de Versailles, et, à huit heures, grand banquet au palais d'Orsay.

N° DE DÉBIT 611

Extrait de PARIS-MIDI

Adresse :

Date : 16 JUIN 1912

Signature :

Billet de Midi

Une bonne nouvelle pour les souscripteurs au cœur sensible que le départ de la *Salomé* d'Henri Regnault pour l'Amérique attristait comme un deuil national : Il ne tient qu'à eux d'avoir mieux que ce portrait de jeune Italienne ; ils auront le modèle lui-même !

C'est une dame de Constantinople qui vient de le retrouver, en lisant la *Revue des Deux-Mondes* de l'an du Seigneur 1885 (à Constantinople, on lit ce qu'on trouve !). La docte revue, numéro du 15 avril 1885, signale alors la présence à Tanger (Maroc) de Concetta Lattini, la jolie fille portraicturée par Henri Regnault. Elle était devenue cuisinière à la légation de France, accusait 35 ans d'âge et tous les restes d'une ardente beauté.

Les billets de mille qui embarrassent les richissimes lecteurs du *Gaulois*, depuis que le Louvre a refusé de joindre son obole aux leurs pour racheter *Salomé* de l'esclavage chez les Yankees, ont là, me semble-t-il, un emploi tout désigné. Il faut rechercher cette cuisinière, et l'acquérir sans tarder pour nos collections nationales. Elle aura un peu vieilli, mais considérez qu'elle ne coûtera pas non plus 450.000 francs. Ce sera certainement beaucoup moins cher. Après tout, de quoi s'agit-il ? Personne ne donne la toile d'Henri Regnault pour un Rembrandt ou un Velazquez, n'est-ce pas ? Il s'agit simplement de garder chez nous une œuvre « qui est une date dans l'histoire de notre école de peinture » ? Eh bien ! nous aurons la relique vivante au lieu de la relique inanimée.

Vous me direz que ce sera gênant pour le titre du tableau : *Salomé* ? Concetta Lattini, sexagénaire, évoquera mal la petite danseuse juive de la cour d'Hérode ? Et madame Rubinstein, qui ressemble à un ver de farine, est-ce que ça l'empêche de jouer *Salomé* ?

Depuis deux ou trois ans, on met Salomé à toutes les sauces. Une cuisinière comme Concetta Lattini a bien le droit d'avoir sa sauce à elle, sans doute ?

Nous gardons 450.000 francs, et l'original dont les Yankees n'auront jamais que la copie ! Les dieux soient loués ! Le Maroc, qui nous coûte 140 millions de pénétration pacifique, commence à rapporter.

MAURICE DE WALEFFE.

N° DE DÉBIT 619

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

LA SEMAINE ARTISTIQUE

Après la tournée des grandes ventes Doucet, Carcano, etc., cette semaine devait être plus calme.

Une lettre de M. Bonnat a fait perdre tout espoir aux admirateurs de la *Salomé* d'Henri Regnault.

A la Société Nationale on a procédé à l'élection des nouveaux sociétaires.

A l'École des Beaux-Arts s'est terminé le concours d'art décoratif.

Et du 13 au 15, s'est tenu le Congrès artistique international.

N° DE DÉBIT 623

Extrait de LE DIMANCHE ILLUSTRÉ

Adresse :

Date : 16 JUIN 1912

Signature :

D'UNE SEMAINE A L'AUTRE

Du 1er au 7 juin 1912.

1er juin. — Dans la vente des collections de Mme Landolfo-Carcano, à la Galerie Georges Petit, la *Salomé*, œuvre célèbre d'Henri Regnault, est vendue 480.000 francs à un Américain.

— La situation au Maroc paraît toujours menaçante. Des renforts sont partis de France.

N° DE DÉBIT 627

Extrait de

Adresse :

Date : 16 JUIN 1912

Signature :

Le Chef-d'œuvre

Monsieur Regnault, de son vivant,
Était un pauvre hère
De qui les briques et le vent
Composaient l'ordinaire.

Il envoyait dans les Salons
Des toiles équivoques
Dont le jury disait : « Allons,
« Pauvre homme, on te retoque ;

« Car tu n'as pas notre façon
« Sacro-sainte et scolaire
« Et tu n'es digne, ô polisson,
« Que de notre colère ! »

Et l'on voit ce Regnault Henri
Réemballer son œuvre ;
Mais il est si gai qu'il en rit
D'avaler la couleuvre !

Et rentré chez lui, sous son toit
Où fleurit la romance,
En criant : « Institut ! à toi ! »
Bon peintre, il recommence !

Puis il meurt. L'homme est coutumier
De cette inadvertance,
Et Regnault n'est pas le premier
Ni le dernier, je pense.

Mais son tableau, pour des raisons,
Survit à qui l'engendre.
Et voici que nous nous grisons
Sans y grand'chose entendre,

Devant cette âpre Salomé
Dont le jury déclare
Qu'elle est un chef-d'œuvre exhumé ;
C'est tout au moins hilare !

Bon jury, mettez-vous d'accord
Avec les anciens juges.
Est-ce un chef-d'œuvre ou n'est-ce encor
Qu'un bluff dont on nous gruge ?

Cinq cent mille francs, nom d'un pif,
Comme dit Neuvillette,
Un tel prix me semble... tardif
Pour une telle emplette !

Juges d'antan, votre arrêt choit
Tel un vieux ministère ;
Mais nous n'avons guère le choix
Vous et nous, en l'affaire.

La chose est telle qu'ô Douleurs,
Vieux ou nouveaux conciles,
C'est nous qui sommes des voleurs
Ou vous des imbéciles !

Cinq cent mille ! Bigre ! Mâtin !
Pour trois mètres de toile !
Mais, en ce luxe byzantin,
Un bon truc se dévoile ;

C'est le marchand, cher à l'État
Puisqu'il paye patente,
Qui, sur cinquante petits tas,
En empoche quarante !

... Monsieur Regnault, de son vivant,
Était un pauvre hère
De qui les briques et le vent
Composaient l'ordinaire... !

Georges DELAQUYS

N° DE DÉBIT 608

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

LE MONDE DES ARTS

LA SALOMÉ

Décidément, le tableau d'Henri Regnault ne restera pas en France. Les dispositions du testament de Mme Édouard André ne permettent pas de faire cette acquisition. L'Institut, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, doit exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger deux ou trois ans. Il lui est donc impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* au Louvre.

A propos de la *Salomé*, une lectrice de Constantinople nous communique un passage d'un article publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1885, par M. Maurice Paléologue. M. Paléologue raconte qu'en 1885, il retrouva à Tanger le modèle italien, Concetta Lattini, qui avait posé pour Regnault. Concetta était alors cuisinière à la légation de France. Malgré ses trente-cinq ans, ses traits étaient restés délicats, ses yeux superbes ; elle avait gardé encore quelque chose du charme sauvage qui avait séduit l'artiste.

Extrait de
Adresse :
Date : 14 JUIN 1912

LES VENTES CÉLÈBRES

Personne ne dit mot ?... Adjugé !...

La princesse de Talleyrand par Mme Vigée-Lebrun (400,000 francs) — Duval de l'Epinoy par de la Tour (600,000 francs) — Sabine Houdon par Houdon (450,000 francs)

En 1893, M. Emile Molinier, conservateur au musée du Louvre, dans sa préface au catalogue des collections Spitzer, écrivait ceci : « Notre siècle aura vraiment été celui de la « Curiosité ». Jamais, dans l'antiquité, on n'a montré un pareil respect pour les œuvres d'art, une telle passion dans leur poursuite. »

Le XIXe siècle n'est plus. M. Molinier est mort, et le goût des amateurs pour les choses anciennes ne cesse de s'affirmer ; il s'accentue à un tel point qu'une véritable frénésie semble s'être emparée d'eux ; si un antiquaire avait en sa possession tous les objets d'art de Spitzer, à quel prix vendrait-il ce qu'il eût payé, il y a dix ans, 10.718.690 fr. ? Nul ne peut le dire. Déjà, la vente Doucet a donné un total infiniment supérieur aux plus grandes enchères françaises du dix-neuvième siècle. Mais est-ce fini ?

Songez qu'une seule vente, jadis, a dépassé le chiffre obtenu par la collection Doucet : c'est celle des collections Demidoff de San Donato. Elle atteignit 15 millions ; mais elle fut faite à la fois en Angleterre, en France et en Italie, et dans dix-sept ans : de 1863 à 1880.

La hausse des enchères est donc formidable et, pour en revenir aux prix de 1893, combien payerait-on actuellement cette armure de guerre complète, de travail allemand, du quinzième siècle, qui fut adjugée 70.000 francs par feu Me Chevallier ?

Quel bénéfice le musée du Louvre trouverait-il à revendre maintenant ce *troussequin de selle* en ivoire, haut de 0 m. 260, large de 0 m. 470, travail espagnol ou italien de la fin du treizième siècle, qui lui coûtait 85.000 francs il y a dix ans ?

Et cette serrure qui fut payée 20.000 fr. ? Et cette clef, disputée jusqu'à 9.000 francs ?

Et certainement, pour les faïences de Palissy, les émaux de Limoges, les tapisseries, les meubles et bois sculptés, les faïences persanes, italiennes ou hispano-mauresques ; les faïences et grès de Flandre et d'Allemagne ; les bijoux, vitraux, verreries, peintures sur verre et sur cristal de roche, sculptures sur bois et pierre de Munich ; coutellerie, ferronnerie, pierres dures, horloges, montres, instruments de mathématique, coffrets, jeux, miniatures, dessins, étoffes, manuscrits, vitraux, cuivres d'Orient, tableaux, cuirs, ivoires, que comprenait la collection, on aurait à mentionner des écarts énormes.

Au moment de la vente Lelong, en 1902, on trouvait que 9.565.000 fr. étaient un chiffre énorme. Qui sait ce qu'aujourd'hui on réaliserait à remettre en vente les deux tableaux de Drouais : *Portrait de femme* et *Portrait du peintre par lui-même*, adjugés 60.000 fr. chacun ? Et combien donnerait-on des trois panneaux peints par Huet, vendus 90.000 fr. Les quatre fauteuils couverts en tapisserie qui réalisèrent 157.000 fr. et le buste en marbre de 105.000 fr. tenteraient bien de nos richissimes amateurs, et pour quels prix ?

Les ventes du XXe siècle

C'est à la vente Cronier, en 1905, que les folies commencent.

Lors de l'enchère de 420.000 fr. donnée pour le *Billet doux*, de Fragonard, qu'on estimait 200.000 fr. et que M. Cronier avait payé 110.000 fr., la foule garnissant la galerie Georges Petit ne put s'empêcher d'applaudir longuement, et Me Lair-Dubreuil obtint difficilement le silence pour continuer d'adjuger des toiles de maîtres. Le baron Henri de Rothschild se fit donner à 14.000 francs un Chardin, le *Volant*, tandis que la *Liseuse*, de Fragonard, « poussée avec un emballement auquel on n'avait jamais encore assisté », dit la *Gazette de l'Hôtel*, arrivait à 182.000 fr. ; en 1845, cette toile avait fait 301 fr. à la vente du marquis de Cypierre.

De cette même vente Cronier, qui, en deux journées, réalisa le magnifique résultat de 5.195.031 fr. (un record à l'époque), le souvenir nous reste d'un tableau de Th. Rousseau que l'on fit monter à 110.500 fr. Le musée du Louvre, ces jours-ci (vente Carcano), vient de payer 297.000 fr. (frais compris) l'*Allée des Châtaigniers*, du même Th. Rousseau, qui avait été refusée au Salon de 1835, puis vendue en 1868 (vente Khalil bey) 27.100 francs.

Les ventes des tableaux de la galerie Sedelmeyer (5.644.000 francs), de l'antiquaire Chappey (4.429.000 francs), de la princesse Mathilde (4.192.000 francs), sont en bonne place parmi les plus importantes.

Plus récemment, la réalisation des collections Rikoff, Maurice Kann, Pierre Decourcelle, Carl Meyer de Rothschild, Homberg, Cottreau, Seillière, Roussel, Dolfuss, Lowengard, Singher (du Mans), marquis de Cazeaux, produisit de grosses sommes.

On se souvient, car elles sont récentes, de la vente Dennachy (1.120.640 francs), et de celle de Mme la marquise Landolfo Carcano (3.944.022 francs), où un tableau de Henri Regnault, *Salomé*, adjugé 480.000 fr., soulevait toutes sortes de polémiques et, finalement, n'entrait pas au musée du Louvre.

Enfin, la vente Doucet vient de rapporter à son propriétaire la coquette somme de 13.884.300 francs, en quatre journées remplies d'enchères comme jamais on n'en avait enregistré, et l'on sait que le pastel de Maurice Quentin de la Tour, représentant *Duval de l'Epinoy*, battit tous les records du prix des tableaux en atteignant 600.000 francs, alors qu'on l'estimait 300.000 et qu'en vente publique au château de Beaumont-la-Ronce, près de Tours, il avait été payé 5.210 francs par un antiquaire parisien.

Aux enchères, les tableaux vendus jusqu'ici les plus chers étaient la *Conception de la Vierge*, de Murillo, vendu 586,000 francs à la vente Soult en 1852 ; puis l'*Angelus*, de Millet, adjugé 553,000 francs à la vente Secrétan et qui figure maintenant au musée du Louvre, parmi la collection Chauchard.

Le Portrait de Mme Grand, princesse de Talleyrand, par Mme Vigée-Lebrun, a été poussé à 400,000 francs par des marchands américains sur estimation de 250,000 francs.

Le Sacrifice au minotaure, tableau par Fragonard, qui avait fait 5,300 en 1880, à la vente Walferdin, a été acquis par un amateur parisien au prix de 360,000 sur demande de 250,000 francs.

Un petit buste en marbre *Sabine Houdon*, à l'âge de dix mois, par Houdon, haut de trente-quatre centimètres et estimé 120.000 francs, a été adjugé 450.000 fr. à un marchand de Londres qui luttait contre Mlle Pierpont-Morgan.

Un petit plâtre, *Claudine Houdon*, du même, a été poussé à 66.000 fr.

Or, le sculpteur Houdon, qui produisait énormément, dont l'atelier était empli d'œuvres remarquables, arrivait tout juste à vendre ses bustes en marbre 200 livres « sans les épaules » ou 3.000 livres « avec les épaules ». A sa mort, la vente de son atelier produisit 5.000 fr.

Qu'aurait-il dit, l'acharné travailleur, s'il avait vu, à la vente Pierre Decourcelle, deux petits plâtres de lui atteindre 68.000 francs !

Que diraient-ils, d'ailleurs, tous les artistes défunts dont on s'arrache les œuvres à coup de billets bleus, s'ils revenaient à la vie et se souvenaient de leurs déboires, de leurs luttes, de leur misère passée ?

Extrait de
Adresse : 13, Rue du Croissant, 13-19
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

★ Et maintenant que la question est, pour nous réglée, espérons que cette encombrante personne qui s'appelle Salomé va nous laisser un peu tranquille. On n'a parlé que d'elle cette quinzaine, au Louvre, chez Georges Petit, chez Astruc, ce n'était que des Salomé. Cette heureuse petite juive aura fait plus de bruit que ses pieds de danseuse n'étaient grands.

Extrait de
Adresse :
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

LE MONDE DES ARTS

LA « SALOMÉ » N'IRA PAS AU LOUVRE

A propos de la Salomé et des 200.000 fr. que le conseil des musées nationaux vota pour l'acquisition du célèbre tableau d'Henri Regnault, M. Bonnat adresse la lettre suivante à M. Arthur Meyer :

« Mon cher directeur et ami,

« Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la Salomé. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la Salomé au Louvre.

« Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

« N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

« Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT. »

Les efforts de M. Meyer et des amateurs français qui ont entendu son appel auront donc été vains, et la Salomé n'ira pas au Louvre.

Extrait de
Adresse :
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

LA FIN DE LA SALOMERIE DE JUDAS MEYER. UNE LETTRE DE BONNAT-RIEN. — Comme nous l'avons dit ici même, n, i, ni, c'est fini, la combinaison des salomards est à l'eau, grâce à la louable résistance de l'administration du Louvre. Le juif immonde Arthur Meyer ne se console que difficilement de la fuite des belles pépettes escomptées au moment du partage patriotique. Suivant sa constante habitude, dès la réception d'un coup de pied quelque part, il pavoise aussitôt son quelque part, et parlant de lui-même, sous sa propre signature, il s'appelle « M. Arthur Meyer », ce qui est d'un excellent comique. Mais voici le morceau :

Restait une question : Le Louvre maintenait-il la subvention de 200,000 francs primitivement votée ? Un homme était mieux placé que tout autre pour nous renseigner : c'était l'illustre artiste M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux. *M. Arthur Meyer lui écrivit* au nom des initiateurs de ce mouvement artistique et patriotique. Voici la réponse de M. Bonnat :

48, rue de Bassano.
9 juin 1912.

Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la Salomé. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la Salomé au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT.

Devant cette réponse, notre rôle est terminé. Nous ne pouvons laisser la question se prolonger, et s'engager des polémiques dirigées contre la valeur de l'œuvre et la réputation du peintre. Certaines évolutions se sont déjà produites, et tels qui, au premier jour, s'étaient montrés partisans de l'acquisition, se montrent aujourd'hui désireux de la voir échouer. Que diraient-ils demain ?

La gêne de Bonnat-rien est manifeste. Son « ainsi que vous le pressentiez » nous montre un Arthur Meyer assez inquiet sur le résultat de l'entreprise, légèrement pensif, une main sur le gousset. Comme Salomé elle-même, Arthur danse tout nu devant le « maître » Bonnat, afin d'obtenir la tête des administrateurs du Louvre. Ceux-ci ne se sont pas laissé faire. Il convient de les en féliciter.

A la prochaine, mercanti juif, vieille lorgnette, vieux traître !

RIVAROL.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La "Salomé" de Regnault et le Louvre

Déclarations de M. Edouard Detaille

On sait que l'acquéreur de la *Salomé*, de Regnault, M. Knœdler, a déclaré que, pendant deux mois, il tiendrait l'œuvre de Regnault à la disposition du Louvre, pour le prix auquel elle lui a été adjugée.

Des amateurs, qui avaient réuni 185.000 francs, les offrirent à nouveau au Louvre. Mais le Conseil des musées, ayant renoncé à acheter la *Salomé*, utilisa à d'autres achats le crédit de 200.000 francs, voté pour l'acquisition de l'œuvre de Regnault.

La *Salomé* ira-t-elle en Amérique ?

D'une lettre de M. Bonnat, publiée, ce matin, dans le *Gaulois*, il résultait qu'une nouvelle combinaison, échafaudée par M. Edouard Detaille, permettrait peut-être de conserver à la France la toile célèbre.

Nous avons vu ce matin M. Edouard Detaille qui nous a fait les déclarations suivantes :

— J'ai eu, en effet, l'intention de proposer à l'Institut de prélever sur le legs de Mme André la somme nécessaire à l'achat de la *Salomé*. L'œuvre de Regnault aurait alors pris place dans les collections léguées par Mme André ; mais des amis m'ont conseillé de ne pas faire cette démarche. J'y ai donc renoncé.

Il y a bien des chances maintenant pour que la *Salomé* traverse l'Atlantique.

N° DE DÉBIT 538
Extrait de
Adresse : 14 JUIN 1912
Date :

La « Salomé » d'Henri Regnault

On sait qu'il avait été question de l'acquisition, par le Louvre, de la *Salomé* d'Henri Regnault. M. Arthur Meyer et un certain nombre d'amateurs avaient tenté d'aider le Conseil des musées à l'acquérir. Le directeur du *Gaulois* a reçu de M. Bonnat la lettre suivante qu'il publie ce matin :

Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer je le crains bien, à jamais voir la *Salomé* au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

Dans la lettre que M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux, adressait, hier, à notre directeur, l'illustre peintre, tout en exprimant son très vif chagrin de voir la *Salomé* d'Henri Regnault émigrer à l'étranger, laissait toutefois espérer qu'une heureuse combinaison permettrait peut-être de conserver ce chef-d'œuvre sinon au Louvre, du moins à la France.

Cette combinaison, nos lecteurs le savent, devait reposer sur le legs important fait par Mme Edouard André à l'Institut. M. Edouard Detaille avait bien voulu, en effet, prendre l'initiative de s'assurer si l'œuvre d'Henri Regnault ne pourrait pas entrer dans la collection André.

La démarche du grand peintre militaire n'a pas été, hélas ! couronnée de succès. Notre excellent confrère la *Patrie* nous le dit dans une interview qu'un de ses rédacteurs a eue, hier, avec M. Edouard Detaille.

Oui, a déclaré M. Detaille, non sans mélancolie, c'est une idée qui m'était venue. J'espérais qu'on pourrait utiliser le legs de Mme Edouard André pour empêcher *Salomé* de traverser l'Atlantique. J'étais arrivé à l'Institut de meilleure heure que d'habitude, et tout vibrant d'espérance. Hélas ! quand j'ai voulu faire ma communication on m'a arrêté dès les premiers mots. On m'a dit tout de suite pourquoi mon idée, que j'avais crue si bonne et qu'on a, du reste, trouvée telle, ne pouvait aboutir. L'argent du legs de Mme Edouard André ne sera pas disponible avant un an ! Or, il faudrait se dépêcher de porter les 480,000 francs à M. Knœdler. Dans six semaines il sera trop tard !

M. Edouard Detaille conclut avec tristesse : « C'est grand dommage, car la *Salomé* est une œuvre qui ne devrait pas quitter la France. »

N° DE DÉBIT 514

de

:

Vente de la collection Landolfo Carcano (tableaux, etc.). — Nous avons dû nous contenter, dans notre dernière chronique, d'indiquer les enchères les plus marquantes réalisées dans les catégories de tableaux anciens et modernes, qui constituaient la première partie de cette vente ; la seconde partie, comprenant les objets d'art et d'ameublement, n'a pas offert, loin de là, des résultats comparables à ceux donnés par les peintures.

La liste très détaillée que nous publions nous dispensera d'un plus long commentaire. Contentons-nous d'indiquer que le produit total de la vente s'est élevé à 3,944,032 francs.

PRINCIPAUX PRIX

TABLEAUX MODERNES. — 1. P. Baudry. *Diane frappant l'Amour*, 16.000 fr. (dem. 15.000). — Bonnat : 2. *Pasqua Maria*, 11.800 fr. (dem. 10.000). — 3. *« Mezzo bajocco, Excellenza ! »*, 20.500 fr. (dem. 15.000). — 8. *Portrait du maître par lui-même*, 7.000 fr. (dem. 8.000). — 12. Bouguereau. *La Sœur aînée*, 10.000 fr. (dem. 15.000). — 15. Brozik. *Présentation de Pétrarque et de Laure à l'empereur Charles IV à la cour du pape à Avignon*, 8.000 fr. (dem. 10.000). — C. Corot : 16. *La Solitude (souvenir de Vigen, Limousin)*, 350.000 fr. (dem. 350.000). — 17. *Le Lac, effet du matin*, 121.000 fr. (dem. 125.000). — 18. Courbet. *La Vague*, 19.000 fr. (dem. 20.000). — 19. Ch. Daubigny. *Cours d'eau dans une prairie*, 8.000 fr. (dem. 6.000). — Decamps : 21. *La Chasse à courre*, 7.100 fr. (dem. 10.000). — 22. *Les Murs d'une ville*, 23.100 fr. (dem. 20.000). — E. Delacroix : 23. *L'Assassinat de l'évêque de Liège*, 205.100 fr. (dem. 200.000 fr.; vente du duc d'Orléans, 6.000 fr.; vente Villot, 1865, 35.000 fr.; vente Khalil Bey, 1868, 46.000 fr.). — 24. *Intérieur d'une cour au Maroc*, 86.000 fr. (dem. 60 000). — 25. *La Leçon d'équitation*, 140.100 fr. (dem. 60.000). — 26. *Chef arabe*, 6.200 fr. (dem. 8.000). — 27. *Roméo et Juliette*, 13.500 fr. (dem. 15.000). — Diaz : 28. *Les Confidences de l'Amour*, 23.500 fr. (dem. 25 000). — 29. *Solitude*, 13.000 fr. (dem. 10.000). — 36. Jules Dupré. *La Mare dans la clairière*, 90.000 fr (dem. 80.000). — Fortuny : 37. *Le Mariage espagnol*, 220.000 fr. (dem. 200.000). — 39. *Maria-Luisa et deux de ses enfants*, d'après Goya, 8.600 fr. (dem. 8.000). — 40. *Portrait du peintre Francisco Bayeu y Subia, beau-frère de Goya*, d'après Goya, 19.000 fr. (dem. 20.000). — E. Fromentin : 43. *Le Campement arabe*, 68.000 fr. (dem. 100.000). — 44. *Femmes arabes au bain*, 10.100 fr. (dem. 20.000). — 45. *La Tour*, 7.300 fr. (dem. 10.000). — E. Hébert. 50. *La Vierge au baiser*, 23.000 fr. (dem. 25.000). — 51. *Le Petit Musicien*, 21.000 fr. (dem. 12.000). — 56. Leibl. *Portrait de la femme de l'architecte Gedon*, 140.000 fr. (dem. 100.000). — Meissonier : 59. *Le Liseur rose*, 23.500 fr. (dem. 30.000). — 60. *Le Fumeur noir*, 37.100 fr. (dem 40.000). — 61. *En Vedette*, 27.500 fr. (dem. 25.000). — 67. H. Regnault. *Salomé*, 480.000 fr. (dem. 500.000). — 69. Ribot. *Le Philosophe*, 5.600 fr. (dem. 4.000). — Th. Rousseau : 70. *L'Allée des châtaigniers*, 270.000 fr. (dem. 300.000; vente Khalil Bey, 27.100). — 71. *Le Col de la Faucille*, 67.500 fr. (dem. 70.000). — 73. A. Stevens. *Rêverie*, 15.000 fr. (dem. 15.000). — 75. Troyon. *Deux Vaches sous bois*, 53.000 fr. (dem. 60.000). — A. Vollon : 77. *L'Aiguière dorée*, 6.000 fr. (dem. 8.000). — 78. *La Charrette de paille*, 8.100 fr. (dem. 4.000).

Extrait de TEMPS 5, Rue des Italiens, 5

Adresse :

Date : 14 JUIN 1912

Signature :

ART ET CURIOSITÉ

L'affaire de la « Salomé »

Le tableau d'Henri Regnault ne figurera pas parmi les collections de notre musée national, qui avait bien voté précédemment, pour l'achat de ce tableau, une subvention de 200,000 francs, mais ne l'a pas maintenue. M. Arthur Meyer, le promoteur du mouvement créé en vue d'acquérir la *Salomé*, vient en effet de recevoir de M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux, la lettre suivante; elle contient la réponse du Louvre.

Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la *Salomé* au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT.

Nous sommes en mesure d'assurer que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendront difficile la réalisation de ce projet qui va être incessamment examiné.

Extrait de COMŒDIA 20, Boulevard Poissonnière, 20

Adresse :

Date : 14 JUIN 1912

Signature :

La *Salomé* de Regnault n'entrera pas au Louvre. La subvention de 200.000 francs qui avait été votée ne subsiste pas et M. Bonnat a écrit à M. Arthur Meyer qui avait pris l'initiative de ce mouvement la lettre que voici :

Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la *Salomé* au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

N'ayant pu aller à l'Institut, hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT.

Le *Temps* se dit en mesure d'assurer que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendront difficile la réalisation de ce projet qui va être incessamment examiné.

Hélas! Hélas!

de

:

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE 14, Rue Vivienne, 14

14 JUIN 1912

Echos de Partout

Le tableau d'Henri Regnault ne figurera pas parmi les collections de notre musée national, qui avait bien voté précédemment, pour l'achat de ce tableau, une subvention de 200.000 francs, mais ne l'a pas maintenue. M. Arthur Meyer, le promoteur du mouvement créé en vue d'acquérir la *Salomé*, vient en effet de recevoir de M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux, la lettre suivante; elle contient la réponse du Louvre.

Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la *Salomé* au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons ,d econserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT.

Extrait de ECLAIR Faubourg Montmartre, 17

Adresse :

Date : 14 JUIN 1912

Signature :

prix jusqu'ici [illegible] compter les objets défraîchis par les étalages et les nouveaux travaux d'agrandissement.

UNE lettre de M. Bonnat, directeur du Conseil des musées, à M. Arthur Meyer dit qu'il n'y a rien à faire pour la *Salomé* en ce qui concerne le Louvre, mais indique la possibilité pour l'Institut d'en faire l'acquisition sur les fonds du legs de Mme Edouard André pour la faire figurer dans la collection André. L'idée est, paraît-il, de M. Edouard Detaille, mais les dispositions du testament de Mme André en rendent la réalisation difficile. Sans doute on en parlera aujourd'hui à l'Académie des Beaux-Arts.

Extrait de PATRIE

Adresse :

Date : 14 JUIN 1912

Signature :

La Question de la « Salomé »

M. EDOUARD DETAILLE

nous dit sa désolation de ne pouvoir, malgré une idée qu'il croyait bonne, conserver l'œuvre de Regnault à la France.

C'est le moment de rappeler un fragment du fameux sonnet d'Oronte :

.... on désespère
Alors qu'on espère toujours.

En lisant le *Gaulois* ce matin, les admirateurs particulièrement fervents d'Henri Regnault, qui se consolent beaucoup moins bien que M. Pujalet de l'embarquement proche, tout proche, de la *Salomé* pour New-York, ont senti leur cœur battre plus vite.

Il est évident que la lettre de M. Bonnat publiée par notre confrère ne pouvait manquer de ressusciter les espoirs.

En cette réconfortante épître, M. Bonnat exprimait le profond regret de n'avoir pu aller hier à l'Institut parce qu'Edouard Detaille devait demander à ses collègues de l'Académie des beaux-arts si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas de conserver *Salomé*, sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

Quel a été le résultat de l'initiative d'Edouard Detaille ? Voilà ce qu'en terminant M. Bonnat se demandait, souhaitant de tout son cœur qu'elle eût été favorablement accueillie.

Hélas ! la réponse que nous a faite, ce matin, Edouard Detaille en personne ne saurait combler les vœux excellents de M. Bonnat.

— Oui, c'est une idée qui m'était venue, nous a renseigné, non sans mélancolie, le plus célèbre de nos peintres militaires. J'espérais qu'on pourrait utiliser le legs de Mme Edouard André pour empêcher *Salomé* de traverser l'Atlantique. J'étais arrivé à l'Institut de meilleure heure que d'habitude, et tout vibrant d'espérance. Hélas ! quand j'ai voulu faire ma communication on m'a arrêté dès les premiers mots. On m'a dit tout de suite pourquoi mon idée, que j'avais cru si bonne et qu'on a, du reste, trouvée telle, ne pouvait aboutir. L'argent du legs de Mme Edouard André ne sera pas disponible avant un an ! Or, il faudrait se dépêcher de porter les 480.000 francs à M. Knoedler. Dans six semaines il sera trop tard !

C'est grand dommage ! s'attrista en terminant M. Edouard Detaille, car la *Salomé* d'Henri Regnault est une œuvre qui ne devait pas quitter la France.

Extrait de L'ÉCLAIR 13, Rue du Croissant, 13

Adresse :

Date : 14 JUIN 1912

Signature :

* Donc la *Salomé* de la collection Carcano ne sera pas acheté par le Louvre ; le conseil des Musées qui, au fond, ne tenait pas beaucoup à l'acquisition, s'est empressé de dépenser à d'autres achats les 200.000 francs qu'il avait d'abord mis de côté pour l'œuvre de Regnault.

Dans ces conditions le marchand américain Knoedler qui avait si follement passé les enchères garde le tableau qui lui reste pour compte. Nous serions curieux de connaître la destination de la fameuse toile : se trouvera-t-il, maintenant que le Louvre la refuse, un amateur américain pour surenchérir ? Tout est possible. Mais, tout de même, nous aimerions bien connaître le nom du mécène yankee qui s'offrirait ce drôle cadeau.

Extrait de [illegible]

Adresse :

Date : 14 JUIN 1912

Signature :

La *Salomé* entrera-t-elle au Louvre ? La question est toujours en suspens. Questionné par M. Arthur Meyer, sur le fait de savoir si le Louvre maintenait la subvention de 200.000 francs primitivement fixée pour l'achat, M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux, a répondu par une lettre où, après avoir dit que ce crédit avait été employé à d'autres acquisitions, il ajoute :

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau, sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

D'après les dispositions du testament de Mme Edouard André, il n'apparaît pas que la chose soit facilement réalisable. Cependant, bien que M. Arthur Meyer ait déclaré, hier, que le rôle du *Gaulois* « était terminé », ne se produira-t-il pas un arrangement qui conduirait quand même au Louvre l'œuvre de Regnault ?...

Adresse :

Date :

Signature :

FEUILLETS

La véridique histoire de " Salomé "

Nous avons commis une bien grave erreur — ou, du moins, des artistes que nous écoutions nous l'ont fait commettre : nous avons pris au sérieux la *Salomé* d'Oscar Wilde comme nous avions pris au tragique la *Salomé* d'Henri Regnault. Il y a eu abus de *Salomé*. Nous n'y voyons plus très clair et dès qu'on nous annonce : *Salomé!* nous tombons en extase. Il nous faut revenir aux réalités.

La *Salomé* d'Oscar Wilde, au Châtelet, qui devait séduire et émouvoir, a fait rire. Elle a, aussi, un peu ennuyé. Les moins respectueux ont dit : « Quel bluff ! » C'est qu'il y a eu erreur. Qu'on en croie quelqu'un qui a connu Oscar Wilde et connut sa pensée.

Cette *Salomé* fut écrite en français en 1892, et Wilde, qui parlait également les deux langues, songea à la faire représenter soit en France, soit en Angleterre. Ceux de ses amis de Londres auxquels il communiqua l'œuvre crièrent au scandale et lui persuadèrent que jamais la censure ne tolérerait pareil outrage à la Bible. D'autant qu'à cette même époque éclatait le scandale dont Wilde, devenu « convict » et condamné par le Criminel Low Amendment Act, ne pouvait désormais se libérer. Et, prisonnier à Holloway, le poète écrivait à Sarah Bernhardt pour lui offrir de représenter l'œuvre et de la faire sienne. Quelqu'un qui l'a connu, étudié, et qui a pénétré ses desseins, écrit à ce propos ces choses exactes et caractéristiques :

« Il avait rêvé depuis longtemps, et bien avant sa condamnation, de la voir jouer chez nous, cette œuvre qu'il aimait. « La mise en « scène, disait-il, en sera difficile. Salomé « devrait avoir des cheveux... des cheveux... « (et il cherchait l'épithète qui pût satisfaire « son imagination surexcitée) des chevaux « bleus ! » C'était le temps où le succès le grisait, le temps des paradoxes à outrance, des bagues extraordinaires, des scarabées portés au petit doigt, des orchidées vertes à la boutonnière, des articles payés à prix d'or dans les *reviews*. Wilde était célèbre; il était l'homme du jour, *the man of fashion*. Il étonnait l'Angleterre; il avait stupéfié Paris, lorsque chez les Goncourt, à dîner, il contait ses aventures d'Amérique, décrivant des cabarets entrevus au Texas où des écriteaux étaient affichés dans la salle enfumée : *Prière de ne pas tirer sur le pianiste qui joue comme il peut.* Dans ses tournées américaines, où il faisait des conférences payées fort cher, il voyait les journaux annoncer en gros caractères :

— *Il vient!*
— *Qui vient?*
— *Oscar Wilde, le grand esthète!*

« Et lui, de son air lassé, avec un sourire un peu voulu sur sa figure rasée, répondait aux interviewers lui demandant ses opinions sur l'Amérique :

— L'Amérique m'ennuie. L'Atlantique est trop calme pendant la traversée. Il n'y a plus de tempêtes ! »

Salomé n'était qu'une amusante tragi-parodie. Il n'y a qu'à lire ces phrases répétées à dessein : « Comme la princesse Salomé est belle, ce soir ! » et tant d'autres, pour juger combien Wilde, les écrivant, entendait provoquer cette sorte de trouble inquiétant, mais non pas dramatique, que produit l'humour d'un philosophe amer, narquois et irrespectueux. A chaque phrase, Wilde, par son insistance à accentuer la fantaisie de la légende, signifie au spectateur que « ce n'est pas arrivé. Et il ne pensait pas que des gens avisés puissent croire que c'était arrivé. Ceux qui ont repris l'œuvre, et qui l'ont cru, n'ont pas connu Wilde et n'ont pas compris son ouvrage. Voilà qui est bien certain et qui démontre l'erreur de cette trop éclatante reprise.

L'Œuvre représenta la pièce d'Oscar Wilde pour la première fois. Et c'était, exactement, une pièce pour l'Œuvre, avec son mélange de grandeur pathétique et d'ironie pince-sans-rire. M. Lugné-Poë fut un Hérode troublant et délicieux... Puis, le sujet étant beau, émouvant, on le dégagea des phraséologies amusées de Wilde, et on lui donna un sens qu'il n'avait pas en considérant l'anecdote et non pas le texte de l'auteur. Et nous eûmes des *Salomé* lyriques : celles de M. Gabriel Pierné, de M. Richard Strauss, de M. Mariotte, de M. Florent Schmidt, ce qui était d'un bon thème d'inspiration. Mais Wilde, en vérité, l'amer et cruel Wilde, n'avait rien à voir en cela.

Il est possible que ceux qui ont, aujourd'hui, réalisé *Salomé* n'aient pas lu le texte de Wilde auparavant. Le décor représente un ciel lourd de zinc! aux teintes épaisses, noires, violettes, où s'immobilise contre toute vraisemblance une lune énorme et comme submergée d'encre. Or le texte dit (c'est un des personnages qui parle) : « A travers les nuages *de mousseline*, elle sourit comme une petite reine... » Wilde, s'il voyait cette réalisation de sa pièce, en éprouverait quelque surprise. Il n'aurait sans doute pas mieux compris les précédentes... C'était un maître ironiste, et, peut-être, en aurait-il souri. Mais il est bien dommage que des admirateurs trop fervents apportent tant d'incompréhension aux œuvres des malheureux auteurs.

Swing.

Extrait de
Adresse :
Date :

REGNAULT ET ROUSSEAU

A propos de « Salomé » et de l' « Allée des chênes ».

Il est encore permis d'espérer que la *Salomé* de Regnault prendra place dans nos collections nationales, comme vient d'y trouver la sienne *l'Allée des Chênes*, de Rousseau.

Tout le monde aujourd'hui rend justice à l'œuvre de Regnault.

Si la *Salomé*, en tant que figure biblique, nous déconcerte trop éloignée qu'elle est de la conception qu'on est en droit de se faire de la fille d'Hérodiade, on ne discute plus les mérites de la peinture, on admire la science de l'artiste, sa façon de traiter la draperie, avec une fougue, une audace qui prennent parfois des apparences de défi. Th. Gautier écrivait que Regnault « avait obtenu des effets qu'on n'aurait pas cru possibles, si on ne les voyait réalisés avec une aisance prodigieuse ». Cette opinion, équitable à cette époque peut-être, nous semble aujourd'hui exagérée. Il est vrai qu'alors la généralité ne pensait point comme l'auteur des Em[illegible] et Camées. Saint-Victor était le porte-parole des mécontents quand il disait, appréciant la *Salomé* : « C'est un vrai tour de magie blanche obtenu par un visible artifice ». Nous connaissons mieux à présent Regnault ; sa correspondance qu'il est bon et salutaire de lire, qu'on soit simplement curieux, peintre ou lettré, nous l'a révélé bien différent de ce que beaucoup imaginaient. Il s'y analyse du reste, avec une entière franchise, s'y montre, s'y étale dans la plus absolue sincérité. Et sincère il l'était totalement, ce travailleur acharné, consciencieux, sans cesse préoccupé de se perfectionner, de se dépasser, en combat perpétuel et constant avec son art, étudiant sans cesse et partout, ne négligeant rien de ce qui était susceptible de l'instruire, de le développer.

L'Espagne le forma. Lorsqu'auparavant il avait visité l'Italie, il n'était encore qu'un tout jeune homme et presque un écolier, aussi ne la comprit-il pas ainsi qu'il l'aurait dû. Elle est, par excellence, la patrie des souffrants, des âmes recueillies, des cœurs en peine.

Il y arrivait dans la complète exubérance de la jeunesse et il éprouva, en présence des paysages calmes, à la vue des horizons aux lignes tranquilles, dans cette atmosphère tiède et alanguissante, une véritable désillusion. Le contraste était trop marqué entre sa nature violente, emportée, bouillonnante et cette nature quiète et recueillie. Rome, cependant, le rendit « heureux comme un Dieu », toutefois Michel-Ange l'écrasa. Il désespéra de son avenir devant les fresques de la Sixtine qu'il appelle : « la merveille des merveilles », et à une crise d'enthousiasme succéda une crise de découragement. La patrie du Cid le sauva. Il s'y reprit, et mieux encore, s'y transforma, s'y épanouit. Il vit clair brusquement, et dès lors n'oublia plus. Jamais ne s'effaça de sa mémoire le souvenir de sa première rencontre avec les villes ensoleillées, les campagnes brûlées, les collines rutilantes, Velasquez, Goya, etc., devinrent ses admirations, mais il n'eut qu'un maître : lui-même, et il ne dut qu'à la vie ses inspirations. Il est regrettable qu'il n'ait pu achever la *Sortie du Pacha à Tanger*, elle eût été la plus accomplie des œuvres qu'il nous a laissé, de beaucoup préférable à la *Salomé*. Certes, celle-ci demeure originale, mais elle choque par son côté théatral. Le dessin en est remarquable, l'exécution savante, hardie, très personnelle ; néanmoins, si j'avais à choisir, je donnerais plus volontiers mon attention au *Portrait de Prim*, et surtout à l'*Exécution sous les Rois maures*, et du *Patio à Tanger*.

Regnault est véritablement en puissance dans l'orientalisme. Moins égal que Decamps, négligent même, moins savoureux, moins habile, il a, comme lui, le sens du pittoresque, le souci de l'effet, une vision très exacte, éblouissante et d'où ne sont absentes ni la finesse, ni la rareté.

Théodore Rousseau fut un amant profond de la nature. « Il l'aima, a dit éloquemment Barbey d'Aurevilly, avec un amour grand comme elle. » Elle constitua, en effet, l'unique passion de son existence, à laquelle il s'adonna entièrement, dans une sorte de culte, avec cette adoration que l'on a pour certains êtres, qui vous prend l'âme et le cœur, vous absorbe jusqu'à ne plus pouvoir s'appartenir. Il l'aima en panthéiste, et à l'encontre de Millet, qui discernait Dieu à travers elle, il la divinisa, ceci peut-être d'instinct, à son insu. Il ne peignit qu'elle, ne demandant rien à l'homme, demandant tout à l'arbre, au ciel, à l'herbe qui croît le long des sillons. C'est de la terre que montait son génie, c'était du sol qu'il jaillissait comme une fleur merveilleuse, et la vigueur que Rousseau mettait à rendre les paysages qui l'émouvaient n'excluait ni la rêverie, ni la poésie. Sa rêverie, il est vrai, n'était point celle de l'élégiaque Chintreuil, voile de tristesse que les difficultés quotidiennes, que la lutte qu'il eut à soutenir avaient étendu sur son âme. Sa poésie n'était point celle de Corot qui, pour avoir trop contemplé les toiles de Poussin, demeura constamment imprégné de leur influence, et quoique moderne dans sa facture, conserva l'esprit mythologique du maître des *Bergers d'Arcadie*. La poésie de Rousseau lui appartenait en propre, et on ne peut la nier, elle flotte dans la pénombre de ses sous-bois, dans la perspective de ses chemins, s'élève des rives de ses marais. Les grands sentiments font les hommes supérieurs, et si nous nous bornons à examiner le sentiment de Rousseau, nous rangerons le peintre des *Chaumières sous les arbres* parmi les meilleurs paysagistes. N'est-il pas digne de s'y classer ? Sans doute, son quasi-révolutionnarisme nous fait sourire aujourd'hui, mais reportons-nous à son époque. Il fut un oseur, jetant bas les conventions, la défroque de l'enseignement officiel, se formant à l'école de la nature, et à sa manière, du plein air. Il fut un impressionniste avant l'heure, en ce sens qu'il ne se préoccupa point un seul instant du choix et de l'ordonnance de ses sujets. Il peignit les sites tels qu'il les découvrait sous l'impression qu'il en ressentait. Il lui manqua d'apprendre à saisir « l'espace qui existe entre le peintre et les choses » (G. Geffroy), ce rien considérable qui donne à Claude Monet sa valeur ; toutefois il eut la robustesse et la loyauté.

Le procédé acquiert chez lui trop d'importance ; le soin du détail nuisit à sa vision, et avec les ans se changea en manie. Il conçut mieux qu'il ne réalisa, néanmoins si sa couleur se trouva souvent lourde, ses tons inharmoniques, il sut être, dans plusieurs de ses œuvres, léger, fin, vaporeux comme dans la *Métairie des bords de l'Oise*. Son *Allée des Chênes* marque une date dans l'histoire de l'art français, l'anatomie des arbres en est parfaite, les terrains y sont solides et d'une structure magistrale.

Rousseau est mort noblement, ainsi qu'il avait vécu, et c'est très touchant, cette fin d'un artiste qui consacra son labeur à la gloire des bois et qui expire comme un sage, les regards tournés vers la forêt qu'il avait tant chérie.

Paul d'Abbez.

Extrait de
Adresse :
4 JUIN 1912
Signature :

VENTES ET CURIOSITÉS

La vente Carcano. — La collection de Mme la marquise Carcano a rapporté en trois jours 2 millions 944.032 francs. Dans la dernière vacation, on a payé 14.000 francs un mobilier de salon composé d'un canapé et de neuf fauteuils couverts de lampas vert, époque Empire, et qui provenait de la famille Borghèse, et 10.150 francs une pendule simulant une cage en bronze doré fin du dix-huitième siècle.

Extrait de
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :
Exposition

Pleurez, mes yeux ! Nous avions pu concevoir un moment que l'entrée au Louvre de cette prestigieuse et admirable *Salomé*, de Regnault, apporterait peut-être une manière d'adoucissement à la peine cuisante des inconsolables — il y en a, et beaucoup — du rapt de la *Joconde*.

Hélas ! l'effort nécessaire n'a pas été fait et l'Amérique — toujours ! — nous enlève ce chef-d'œuvre.

Hier, en effet, a commencé chez Georges Petit la vente Carcano.

Quand la célèbre toile d'Henri Regnault fut mise en vente, on peut dire qu'il y eut dans la salle bondée, ce que, dans une autre enceinte, on appelle une « sensation prolongée ».

Les enchères s'engagent et sont poussées assez rapidement jusqu'à 395.000 francs.

A l'enchère de 400.000 francs, le représentant du Louvre, M. Leprieur, n'oppose aucune surenchère nouvelle.

Différents amateurs interviennent en ce moment et demandent si c'est pour nos musées nationaux que l'enchère de 400,000 francs a été mise.

Sur réponse négative, le Louvre abandonnant, les enchères repartent de plus belle entre MM. Jonas, Feral et Knoedler, marchand à New-York.

Enfin, ce dernier est déclaré acquéreur pour le prix de 480.000 francs, plus 10 o/o, ce qui porte le prix d'achat de la *Salomé* à 528.000 francs.

Quand on apprend que le Louvre a abandonné et que l'adjudicataire est un marchand américain, des sifflets se font entendre...

Alors on vit M. Knoedler se diriger vers M. Arthur Meyer, qui se trouvait là, et lui faire une communication que le directeur du *Gaulois* écoutait avec attention.

L'acquéreur de la *Salomé* venait déclarer qu'il tenait le tableau à la disposition de tel comité d'acquéreurs français qui se présenterait, pour le prix net d'achat, sans majorer celui-ci d'aucune commission.

Extrait de
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

ART ET CURIOSITÉ

Vente Carcano. — La journée d'hier, présidée par Me Henri Baudoin, assisté de M. Féral, a été consacrée aux aquarelles et dessins modernes, aux sculptures et aux tableaux et dessins anciens ; demain, terminaison par les objets d'art et d'ameublement.

Le gros [illegible] de cette vacation était le *Portrait présumé de la sœur de Rembrandt*, peint par Rembrandt vers 1632, qui, sur une demande de 200.000 fr., a été adjugé 365.000 fr. à MM. Durand-Ruel. C'est un panneau de forme ovale mesurant 52 centim. sur [illegible].

Portrait présumé de la sœur de Rembrandt

Un autre gros prix a été donné pour le *Portrait de la Belle Nani*, par Véronèse, que M. Féral a payé 190.500 fr. quoiqu'il n'en ait été demandé que 75.000 francs.

Voici les autres prix les plus importants : Ecole néerlandaise, *Triptyque*, 35.000 francs ; Greuze, *les Deux Sœurs*, 41.000 fr. (demande, 60.000 fr.) ; Keyser, *Portrait de Femme van Limborch*, 93.500 fr. (dem. 150.000), et *Portrait de Gertrude Bisschoff*, 62.000 fr. (dem. 50.000) ; Rubens, *le Christ pleuré par les Saintes Femmes*, 41.000 fr. (dem. 80.000) ; Ruysdael, *le Quai*, 25.100 francs.

Dans les dessins, un lavis de Daumier, *le Charcutier*, a atteint 6,500 fr., sur une demande de 800 fr. ; un dessin au crayon, *la Passerelle*, par Dupré, 3,700 fr. ; un dessin à la plume par Fortuny, *le Vieux joueur de luth*, 2,100 fr., etc.

Enfin, un marbre de Rodin, *la Tête de Saint Jean-Baptiste*, a été vendu 3,800 fr. ; un bronze du même artiste, *Etude d'homme*, 2,300 fr. ; et un bronze de Frémiet, *Marabout et serpent*, 1,600 francs.

Au total, la vacation s'est élevée à 992,375 francs.

Hôtel Drouot. — J'ai noté hier quelques prix pour de la céramique. Dans la vente dirigée par Me François et M. Bide, des anciennes faïences de Delft ont fait : une plaque polychrome, 2,020 francs ; un plat, 2,250 fr., et deux petits chevaux, 2,400 fr. Dans la vente dirigée par Me Lair-Dubreuil, des anciennes porcelaines ont été adjugées : un groupe en Saxe, *l'Indiscret*, 3,320 francs ; un groupe en Vincennes, *le Repas des chasseurs*, 6,020 fr., et un groupe en Louisbourg, *la Mère de famille*, 6,000 francs.

Ventes prochaines. — Les expositions suivantes sont annoncées pour demain dimanche, ventes lundi :

Salle 1 (Me Henri Baudoin) : bons meubles, armes, tableaux, céramiques, bronzes, etc.

Salle 2 (Me Fournier, M. Bidé) : belles armes européennes et orientales, tableaux, meubles anciens et de style, objets d'art et de vitrine.

Salle 10 (Me Brécout, M. Papel) : collection de M. H. M..., anciennes faïences italiennes, les César en vieux Saxe, tableaux anciens, meubles et objets d'art et divers. — MANUEL.

Extrait de
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

[illegible] juin prochain.

La *Salomé* d'Henri Regnault a été vendue non point au Louvre, comme beaucoup d'artistes et d'amateurs l'auraient désiré, mais à un riche Américain pour le prix de 480.000 francs. Malgré la contribution de quelques amis généreux, le Louvre n'a pas pu disposer de cette somme. Encore un chef-d'œuvre de la peinture française qui passe les mers... Quand nous serons à nulle...

Extrait de
Adresse :
Date : 4 JUIN 1912
Signature :

Le rachat de « Salomé ». Plusieurs de nos confrères, désireux de voir aboutir le projet de rachat se demandent ce matin si le Louvre maintient à cet effet l'offre de 200,000 fr. qu'il a faite au moment des enchères publiques. Nous ne sommes pas dans le secret des Dieux ; mais le musée, après avoir tenté d'acquérir à un prix déjà exorbitant la toile d'Henri Regnault, a consacré 270,000 fr. à l'achat de *l'Allée de Châtaigniers*. Il nous semble peu probable qu'il ait eu à sa disposition un crédit suffisant pour mener de front les deux affaires. L'essentiel est d'ailleurs que le Louvre se soit enrichi d'un indiscutable chef-d'œuvre et, ce chef-d'œuvre, il l'a.

Adresse :
Date : 4 JUIN 1912
Signature :
Exposition

La Bourse aux Tableaux

Les Salomeries d'Arthur Meyer

Le brocanteur juif du *Gaulois* a mis une sourdine à ses appels de clairon en faveur de l'entrée au Louvre de ce très médiocre tableau qu'est la *Salomé* d'Henri Regnault. C'est d'un ton beaucoup moins pathétique, bien qu'encore singulièrement bouffon, que cet amateur éclairé annonce que « environ deux cent mille francs sont acquis dès maintenant à la souscription ». Mais il ajoute impudemment et imprudemment :

Quelque désir qu'aient les initiateurs de cette noble entreprise d'aller jusqu'au bout de leur effort, *il est indispensable, pour écarter tout malentendu nouveau, de savoir si le Louvre maintient sa participation de 200,000 francs. Une démarche sera faite pour obtenir cet éclaircissement nécessaire.* La *Salomé* ayant été payée 480,000 francs par M. Knoedler, qui est prêt à la rétrocéder généreusement sans aucun bénéfice, il n'y aurait donc plus que 80,000 fr. environ à trouver. La presse avec son admirable élan y réussirait sans peine. Tout le monde pensera que le Louvre serait ainsi devenu, *à des conditions avantageuses*, — pour deux cent mille francs — possesseur d'une œuvre deux fois consacrée par l'art et le patriotisme, et qui doit figurer dans notre grand musée national.

Qui fera cette démarche, ou plus exactement cette pression destinée à contraindre l'administration du Louvre à l'acquisition en deux temps, grâce au généreux Knœdler, d'une toile de dixième ordre ?... Cela à seule fin que les Henri Regnault bénéficient d'une hausse factice et en fassent bénéficier leurs acquéreurs et les intermédiaires de ces acquéreurs. Nous demandons le nom du démarcheur ou les noms des démarcheurs de M. Arthur Meyer. Nous sommes également curieux de savoir si l'administration du Louvre marchera. Elle aurait cependant une simple et énergique réponse à faire au Schmoll plus ou moins décoré, que lui déléguera le juif d'achat de faux chef-d'œuvre Arthur Meyer : « Assez de blagues ! Quel est là-dedans le bénéfice de votre patron ? »

Le bruit court en effet avec persistance, dans les milieux bien renseignés, qu'il y aurait là un immense bateau, monté par tout un syndicat, en vue de la majoration « à deux étages » — c'est l'expression consacrée — de la *Salomé* de Regnault. De ce bateau feraient les frais, d'abord l'administration du Louvre, dont on escomptait la faiblesse, ensuite les candides souscripteurs.

On remarquera enfin, dans la note du *Gaulois*, l'expression « *à des conditions avantageuses* », bien sémite d'ailleurs et d'une profondeur de comique que ce vieux « salonnard » de Meyer et son immortel valet René Doumic sont certainement les seuls à ne pas sentir.

LÉON DAUDET

Extrait de
Adresse :
Date : 4 JUIN 1912
Signature :

Celle qui a posé Salomé.

M. Jules Claretie demandait, dans sa dernière « Vie à Paris », ce qu'était devenu le modèle avec lequel Henri Regnault a réalisé Salomé. M. Léon Bénédite, qui l'a connu en 1874, donne des renseignements très complets :

Maria-Veronica-Concetta Latini avait, en 1869, l'âge de seize ans. Elle est morte en 1900. Elle avait épousé un statuaire, mort quelques semaines après elle. Ce fut la plus charmante femme, le modèle des épouses, la plus dévouée des mères. Elle eut deux enfants qui vivent encore.

Extrait de
Adresse :
Date : 4 JUIN 1912
Signature :

Un beau geste

M. Georges Clairin, qui fut l'ami de M. Henri Regnault, de qui il tenait une magnifique aquarelle, a écrit à M. Georges Petit pour le prier de vendre cette œuvre, par l'intermédiaire de M. Knœdler, pour une somme de 10,000 francs, qui s'ajouteront à la souscription ouverte pour le rachat de la *Salomé*. Ce geste admirable mérite d'être connu de tous. — *Le Gaulois*.

Extrait de GAZETTE DE FRANCE
Adresse : 14, Rue Bellini, 14 (16e)
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

Les Arts et la Curiosité

« *Salomé* » :

La toile d'Henri Regnault, n'ira pas au Louvre. M. Bonnet président du Conseil des musées nationaux, écrit à M. Arthur Meyer que le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit à d'autres acquisitions. Et comme il a bien fait!

Extrait de PETIT MONITEUR
Adresse : 26, Rue Richelieu, 26
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Les dispositions du testament de Mme Edouard André qui permettaient de conserver cet espoir, rendent cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut qui a hérité de l'importante collection doit, en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année, mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire entrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Extrait de JOURNAL
Adresse : 5, Rue Taitbout, 5, (9e)
Date : 15 JUIN 1912
Signature :
Exposition

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Les dispositions du testament de Mme Edouard André qui permettaient de conserver cet espoir, rendent cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut qui a hérité de l'importante collection doit, en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année, mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire entrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Extrait de JOURNAL
Adresse : 5, Rue Taitbout, 5, (9e)
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

Nous ne verrons plus *Salomé*!

C'est désormais une affaire finie, réglée, vidée :

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier, nous faisions pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Il est vrai que nous pourrons contempler d'autres Salomés : Mlle Rubinstein, Mme Kouznietzow, Mlle Mary Garden, Mlle Bréval.

Sans médire de ces dames, c'est une relative compensation.

Adresse : PAIX
Date : 15 JUIN 19
Signature :
Exposition

**

Nous ne verrons plus *Salomé*!

C'est désormais une affaire finie, réglée, vidée :

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier, nous faisions pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Il est vrai que nous pourrons contempler d'autres Salomés : Mlle Rubinstein, Mme Kouznietzow, Mlle Mary Garden, Mlle Bréval.

Sans médire de ces dames, c'est une relative compensation.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

**

Nous ne verrons plus *Salomé*!

C'est désormais une affaire finie, réglée, vidée :

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier, nous faisions pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Il est vrai que nous pourrons contempler d'autres Salomés : Mlle Rubinstein, Mme Kouznietzow, Mlle Mary Garden, Mlle Bréval.

Sans médire de ces dames, c'est une relative compensation.

Extrait de AMERICAN EXPOSITOR
Adresse : 4, [illegible]
Date : 15 JUIN 1912

HENRI REGNAULT'S "SALOME"

The famous masterpiece of the Paris Louvre, which has just been sold to an American firm for nearly £20,000. The authorities of the Louvre offered 350,000 francs for this canvas, but were outbid by Mr. Lecler of New York.

Extrait de REVUE HEBDOMADAIRE
Adresse : Rue Joubert, 23 (IXe)
Date : 16 JUIN 1912
Signature :

Le comte de Pradère, le très distingué secrétaire de l'ambassade d'Espagne, vient d'être nommé membre de la Société des beaux-arts de Madrid.

Nous avions annoncé le joli geste de ce grand amateur : à la vente Carcano, il avait payé 220.000 francs le chef-d'œuvre du peintre Fortuny: *Un mariage espagnol* (la Vicaria) pour conserver à l'Espagne ce tableau admirable qui lui appartenait pour ainsi dire, par le sujet et par l'auteur.

En souvenir de cet effort généreux, les grands artistes espagnols préparent un album qui sera offert au comte de Pradère, pour le bel exemple qu'il a donné, exemple qui encouragera tous ceux qui comme lui, ont le souci de garder à leur patrie ses œuvres nationales.

Extrait de PAIX
Adresse : 5, Rue Taitbout, 5
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Les dispositions du testament de Mme Edouard André qui permettaient de conserver cet espoir, rendent cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut qui a hérité de l'importante collection doit, en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année, mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire entrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Extrait de LIBERTE
Adresse : 26, Rue Richelieu, 26 - 1er
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

**

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Les dispositions du testament de Mme Edouard André qui permettaient de conserver cet espoir, rendent cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut qui a hérité de l'importante collection doit, en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année, mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire entrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Extrait de
Adresse : 26, Rue Richelieu, 26 - 2e
Date : 16 JUIN 1912
Signature :

Nous ne verrons plus *Salomé*!

C'est désormais une affaire finie, réglée, vidée :

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier, nous faisions pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Il est vrai que nous pourrons contempler d'autres Salomés : Mlle Rubinstein, Mme Kouznietzow, Mlle Mary Garden, Mlle Bréval.

Sans médire de ces dames, c'est une relative compensation.

Extrait de COMŒDIA
Adresse : 10, Boulevard Poissonnière
Date : 19 JUIN 19
Signature :

Le musicien d'Henri Regnault.

Dans chaque promotion du prix de Rome, il y a un peintre, un sculpteur, un architecte, un graveur et un musicien; celui de l'auteur de la *Salomé* (il a fait son portrait en robe de chambre, une ébauche superbe), est aujourd'hui professeur d'harmonie au Conservatoire, et directeur musical des établissements d'éducation de la Légion d'honneur, candidat à l'Institut.

Très grand, robuste, la face pleine, encadrée de barbe presque blanche, des yeux clairs de bonté, affable, cordial, on lui demandait l'autre dimanche, après déjeuner, de se mettre au piano. Alors, s'interprétant lui-même, après une amusante fantaisie, *La Poule*, où l'on entend caqueter les gallinacées un peu pompettes, il joua des fragments de *Tabarin*, du *Capitaine Fracasse*, les motifs se succédèrent, délicats ou brillants, dentelés de pizzicati, martelés d'accords, évocation du succès d'antan. Et après nous causâmes de la villa, comme ils disent à Rome, et Hector Pessard nous conta ses souvenirs.

N° de débit
Extrait de LA FRANCE [illegible]
Adresse :
Date : 15 JUIN 1912

L'Art et le Snobisme

Monsieur Jacques Doucet est un profond philosophe ; d'ailleurs, la philosophie lui est douce. Elle vient de faire tomber quatorze millions dans sa poche.

Après avoir eu la joie de réunir pièce à pièce une collection hors de pair, et pris plaisir à la faire admirer par une foule de connaisseurs et de trompettes, cet homme a eu la curiosité de savoir à combien le monde estimerait la sûreté de son goût. Il paraît bien que, là seulement, sa psychologie a été mise en défaut : l'autorité accordée au collectionneur a dépassé les prévisions les plus optimistes de son amour-propre.

Quand s'ouvrit l'exposition des dessins, pastels, gouaches et meubles qu'il avait collectionnés, les visiteurs ébaubis se rappelèrent le produit de la vente Sedelmayer, 5.644.000 francs ou de la collection Cronier, 5.198.000 francs. D'autres tenaient pour une égalité de chiffres avec la collection Lelong, vendue 9.665.000 francs. Mais personne ne songeait au chiffre fabuleux de quatorze millions.

Sans entrer dans le détail des vacations, retenons les chiffres de quelques-unes. Un pastel de Quentin de la Tour est acheté 600.000 francs, par M. Henry de Rothschild ; des portraits, par le même, sont adjugés respectivement à 95.000, 105.000 et 110.000 francs.

Central-Photos.

Salomé, par Henri Regnault, payée 480.000 francs.

Peronneau, qui fut l'un des maîtres de troisième ou de quatrième plan du XVIII[e] siècle, grandit tout à coup sous l'égide de M. Doucet. Son pastel du comte de Bastard monte à 116.000 fr. et le Musée du Louvre verse 87.000 fr. pour acquérir son effigie d'Abraham Van Robais.

La fièvre des enchères s'étend aux plus simples études, pourvu qu'elles soient signés d'un nom. L'étude *d'un bras*, d'une *tête d'homme*, sur un bout de papier, est payée 42.000 francs. Le papier est signé Watteau !... Jamais le prestigieux artiste n'eut l'idée qu'un croquis aussi dépourvu de prétentions pût faire un pareil billet de banque.

Un petit buste en marbre par Houdon, de sa fille Sabine à l'âge de sept mois, trouve preneur à 450.000 francs. Celui en plâtre de sa fille Claudine est vendu 66.000 fr., et en peinture, l'une des meilleures pages de M[me] Vigée-Lebrun, le Portrait de M[me] Grant, qui devint princesse de Talleyrand, monte à 400.000 francs.

Le troisième jour, les plus fortes enchères se portent sur deux vases en porcelaine de Chine, époque Kang-Hi, 100.000 francs, et deux brûle-parfums, 51.000 francs.

Un petit fauteuil de bureau Louis XV est acheté 33.500 francs ; il est vrai que le ministre Choiseul, dans son portrait par Roslin, est *assis dans un fauteuil identique*. Le même amateur acquiert pour 36.000 francs un petit fauteuil à poudrer en bois sculpté et doré, époque Louis XVI, et un canapé contemporain est vendu 36.000 francs également.

Si l'on songe que la plupart de ces objets n'ont été payés que quelques milliers de francs, il faut reconnaître que le collectionneur a fait un placement de père de famille. Seulement, pour y réussir avec ce succès, il faut du goût, de la patience, du temps, quelques capitaux et un grand sens de l'opportunité, afin de réaliser à l'heure précise où les contemporains voudront bien marcher.

Car, enfin, de toutes ces œuvres dispersées à des prix fantastiques, quelle peut être la valeur intrinsèque et permanente ? Comment diable admettre que l'on puisse trouver pour 40.000 fr. d'art, de poésie et d'émotion dans une étude de bras masculin ou féminin, même signée par Watteau ?...

Ce n'est donc pas l'œuvre d'art qui est payée son prix, mais un caprice de millionnaire qui se satisfait par snobisme ou vanité. Et alors, le monsieur qui verse la somme fabuleuse pour avoir le plaisir de mettre son séant dans le fauteuil de bureau *identique* à celui du ministre Choiseul, est un « connaisseur » aussi distingué que l'amoureux d'un bras à la sanguine ou que le collectionneur de pipes en terre. L'art n'a qu'un très lointain rapport avec ces manies dont les emballements et les enchères sont proportionnés à leurs moyens et non à leur objet. Ces ventes colossales réduisent les belles œuvres au rang des timbres-poste qui acquièrent une valeur considérable, sans que l'amateur se soucie de leur couleur, ni de leur dessin. Il en pourrait être de même pour les gens qui achètent une signature ou un numéro d'une collection renommée. Leurs gestes fastueux ne prouvent que leur richesse.

Si le snobisme des richissimes amateurs est la proie d'un formidable agio, il est regrettable de voir les gens qui devraient être les régulateurs des valeurs artistiques céder à l'entrainement des enchères. N'y a-t-il pas différence de qualité et de valeur entre les œuvres capitales du Louvre et la magistrale étude qu'est la *Salomé*, de Henri Regnault. Cependant la voici tarifée à leur valeur, grâce à un battage impayable où la drôlerie le dispute à l'astuce. Mais, si le Musée du Louvre doit mettre maintenant le demi-million à acquérir « un beau morceau », de quel prix paiera-t-il donc une œuvre complète ?

Tant qu'il y aura de grosses fortunes, les détenteurs en useront selon leur intelligence ; à leur gré, ils fausseront les prix et intervertiront les œuvres et les enchères au goût du jour ou de leurs caprices personnels. Les tarifs artistiques sont vassaux de la mode et de la réclame ; jamais on n'y a plus sacrifié qu'à notre époque. Sans doute, l'avenir réserve quelques déboires aux amateurs trop enthousiastes ; ce sera la revanche des artistes que l'on « dore » après décès seulement.

François Enault.

Extrait de RÉFORME SOCIALE
Adresse : 9, Rue Jacques-Cœur, 9 - XI[e]
Date : 16 JUIN 1912
Signature :

Notes et Croquis

Propos d'un Pingouin

Schaunard, se trouvant un jour en mal d'argent s'en fut chez Vernouillet, ami subtil.

— Je n'ai plus guère chez moi, lui dit-il, que ce vieux sabre. Comme la poignée en est ciselée et qu'il fut, le 14 juillet 1789, trouvé sur les ruines de la Bastille, peut-être pourras-tu m'en trouver quelques écus.

— Laisse-moi faire grand dadais, répondit l'autre, j'en tirerai une petite fortune.

La semaine suivante, on lisait dans divers journaux :

« Dans la vente de M. X..., figure « un sabre de haute valeur artistique « ayant appartenu à l'un des héros du « 14 juillet. Un riche américain guette « cette relique si française ».

L'effet fut immédiat · deux jours après paraissait cette note:

« **Les Amis du Musée Carnavalet**, « ont voté une somme de 15.000 fr., « pour que, dans la vente X, le su- « perbe sabre, relique des héros de la « Révolution, reste acquis à la ville de « Paris. »

On lut ensuite :

« Dans un beau geste, le baron Z , « s'est inscrit à la souscription des « **Amis du Musée Carnavalet** pour la « somme de 20.000 francs. L'élan pa- « triotique est donné : Paris conser- « vera la relique révolutionnaire. »

« Le Conseil des Musées Nationaux « a voté 12.000 fr. pour l acquisition, à « la vente X..., du fameux sabre cise- « lé, relique de la Révolution françai- « se.

Enfin:

« Le baron Z., après examen des « ciselures de l'admirable sabre de « la collection X, a porté sa souscrip- « tion de 20.000 à 30.000 fr. Les fonds, « recueillis pour que la relique reste « en France, s'élèvent finalement à « 127.000 fr. »

Quant à la suite, elle se devine...

La vente eut lieu, aux enchères. Et l'excellent Vernouillet, sûr de son fait, poussa à coup sûr jusqu'à 127.000 fr , prix auquel, comme par hasard, la vieille ferraille fut adjugée aux **Amis du Musée Carnavalet.**

Je ne sais si cette histoire est vraie. En tout cas, elle montre comment à la vente C..., la Salomé d'Henri Regnaut ne s'est pas trop mal vendue.

Morio.

Extrait de PETIT MONITEUR
Adresse : 25, Rue Richelieu, 25 - 1[er]
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

Nous ne verrons plus *Salomé* !

C'est désormais une affaire fini, réglée, vidée :

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier, nous faisions pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Il est vrai que nous pourrons contempler d'autres Salomés : Mlle Rubinstein, Mme Kouznietzow, Mlle Mary Garden, Mlle Bréval.

Sans médire de ces dames, c'est une relative compensation.

Extrait de LA CÔTE
Adresse : 15, Place de la Bourse, 15, 15
Date : 18 JUIN 1912
Signature :

La Vie Artistique

Gustave Swodzdecki. — George Bouche. — D. de Segonzac. — L.-A. Moreau. — A. de Souza Cardoso.

Gustave Swodzdecki est un élève d'Henri Matisse, mais un élève qui ne tardera pas à éclipser son maître. Ceci n'est point pour prétendre qu'une nouveauté imprévue se manifeste autour de ses peintures, dont l'éclat curieusement assourdi semble d'une qualité plus rare que tant de fanfares vulgaire. *La Poupée japonaise*, *Nu debout*, *la Table bleue* sont des toiles claires et saines, exemptes de tarabiscotages, et qui valent, l'une par l'arrangement adroit, l'autre par l'aisance du dessin, celle-ci par un jeu agréable de couleurs. On peut fonder quelque espoir sur cet artiste qui a su n'emprunter aux « fauves » ses maîtres que leurs légitimes agréments. M. André Salmon a écrit une judicieuse préface au catalogue de cette exposition ; nous en détachons ces lignes, incidemment consacrées à un bluff récent :

« Quand les plus beaux Manet nous étaient ravis par d'intelligents directeurs de galeries allemandes, le Louvre, hier (le Louvre qui a désormais pour conservateur un ancien chef de division du ministère de l'Intérieur !) poussait jusqu'à quatre cent mille francs la vulgaire et théâtrale *Salomé* d'Henri Regnault, sous prétexte que l'artiste mourut héroïquement à Buzenval ! Le fétichisme d'un collectionneur américain sauva du ridicule notre Musée national. »

Dans les salons de la revue *la Vie*, 68, rue Mazarine, sont exposés des dessins de Cardoso, Bouche, Dunoyer de Segonzac et L.-A. Moreau. Ces deux derniers artistes sont parmi les plus sûrs et les plus subtils artisans d'une rénovation du goût français qui vient fort à propos renforcer la renaissance des arts plastiques à laquelle nous assistons.

Roger Allard.

Extrait de PETIT [illegible]
Adresse : 25, Rue Richelieu, 25 - 1[er]
Date : 15 JUIN 1912

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Les dispositions du testament de Mme Edouard André qui permettaient de conserver cet espoir. rendent cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut qui a hérité de l'importante collection doit, en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année, mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire entrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Extrait de CIVILISATION
Adresse : 3, R. du Faub. Montmartre
Date : 15 JUIN 1912

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Les dispositions du testament de Mme Edouard André qui permettaient de conserver cet espoir. rendent cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut qui a hérité de l'importante collection doit, en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année, mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire entrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

N° de débit
Extrait de 3, R. du Faub. [illegible]
Adresse : 15 JUIN 19[illegible]
Date :
Signature :

Nous ne verrons plus *Salomé* !

C'est désormais une affaire fini, réglée, vidée :

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier, nous faisions pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Il est vrai que nous pourrons contempler d'autres Salomés : Mlle Rubinstein, Mme Kouznietzow, Mlle Mary Garden, Mlle Bréval.

Sans médire de ces dames, c'est une relative compensation.

Extrait de PETIT NATIONAL
Adresse : 2, Rue Taitbout, 2, [illegible]
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

Nous ne verrons plus *Salomé* !

C'est désormais une affaire fini, réglée, vidée :

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier, nous faisions pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Il est vrai que nous pourrons contempler d'autres Salomés : Mlle Rubinstein, Mme Kouznietzow, Mlle Mary Garden, Mlle Bréval.

Sans médire de ces dames, c'est une relative compensation.

N° de débit
Extrait de PETIT BLEU
Adresse : 2, Rue Taitbout, [illegible]
Date : 16 JUIN 19[illegible]
Signature :

La « Salomé » de Regnault

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Les dispositions du testament de Mme Edouard André qui permettaient de conserver cet espoir. rendent cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut qui a hérité de l'importante collection doit, en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année, mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire entrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Extrait de
Adresse :
Date :

Portraits by Bronzino Are Features of Sale of Mr. Taylor's Collection

PORTRAIT OF A YOUNG MAN, BY ANGIOLO BRONZINO. SOLD 11 340 £

PORTRAIT OF A YOUNG MAN, BY ANGIOLO BRONZINO. SOLD 6090 £

Mr. Knoedler, of New York, Pays £11,340 for One and £6,090 for the Other.

[BY THE HERALD'S SPECIAL WIRE.]

LONDON, Saturday.—A beginning was made at Christie's yesterday with the sale of the Old Masters and the Turner water-color drawings collected by the late Mr. John Edward Taylor, and, though the total came to about £10,000 less than the record for one day's picture sale in the same rooms, the 104 lots offered realized the large total of £95,405.

The big prices paid by Mr. Knoedler, of New York, for two portraits by Angiolo Bronzino and the capture of all the most important Turner water-color drawings by Mr. Agnew formed the chief features of the day.

The sensation of the day came when a picture by Bronzino was offered. It is a portrait of a young man in black silk doublet, with black braided bands, over a white surcoat showing slashed sleeves, on a panel 45in. by 33in. Mr. Knoedler was very soon engaged in a hot contest for it with Messrs. Colnaghi and Obach, and was ultimately left in possession at the price of £11,340.

Another picture by Bronzino, on a panel 32¼in. by 26¼in., the portrait of a young man with short brown beard, wearing a dark purple dress and blue cape, and resting his hands on the gold hilt of his sword, was knocked down to Mr. Knoedler at £6,090. He thinks this a decided bargain. Indeed, many experts consider it a finer work of art than the former, which fetched nearly double.

Increase in Value.

The sale of these pictures affords a good example of the great increase in value of Old Masters, when it is considered that the highest price ever paid for a Bronzino portrait at Christie's was at the Duke of Hamilton's sale, in 1882, when a Bronzino went for only £1,837.

Next in price to these portraits was a Madonna and Child, with saints, by Francesco Francis, on a panel 29in. by 22in., depicting the Virgin, in a crimson dress edged with gold braid, holding the Infant Savior on her knee. The child's hand is raised in benediction. St. Francis, standing by, is holding a cross. For this Mr. Agnew paid £4,725.

Then came a "Portrait of a Young Gentleman," by Hans Memling, 13in. by 9in., which went to M. Bokler for £3,990. Two other pictures went for £3,780 each. One was a portrait of a gentleman by Francis Salviati, sold to Messrs. Colnaghi and Obach, and the other, a picture by Titian, entitled "The Lace Maker," depicting a young girl in a rich white dress, cut low at the neck, was acquired by Mr. Dowdeswell.

Other Pictures.

A Virgin and Child with St. Francis and St. Anthony of Padua, by Cima da Conegliano, was bought by Mr. Langler Douglas for £2,100, and the Annunciation, in two panels, by Fra Angelico, went to Mr. Sedelmeyer for £1,785. "Judith" and "Dido," a pair by Andrea Mantegna, were sold to Mr. Agnew for £1,627, and Giacomo Bellini's "St. Dominic," apparently belonging to the same altar-piece as another panel in the Oxford University gallery, was bought by Mr. Walters for £1,365.

The finest of the Turner drawings was without doubt "The Grand Canal, Venice," which fetched £3,780, but other very fine specimens by the great aquarellist were "The Rigi at Sunrise," £2,835; "Lausanne," £2,625; "The Rigi at Sunset" and "Llanthony Abbey, Monmouthshire," £2,100 each.

Turner Water-Colors.

Among other Turners for which Mr. Agnew paid high prices (though none attained a record price) were "Derwent Water or Keswick Lake," £2,310; "Carisbrooke Castle," £1,995; another view of Lausanne, £1,732; "Longships Lighthouse, Land's End," £1,680; "Andernach seen from the Rhine," £1,575; "Aosta," the town depicted in the valley in the middle distance, £1,470; "Thun," also seen in the middle distance, with the lake and mountains beyond, £1,417; "Brienz," with the Alps in the distance, £1,417; "A View on the Rhine," £1,365; "Venice: Sunset," £1,365; "Ehrenbreitstein and Coblenz," £1,312; "View of Mains, looking up the river," £1,207, and "Sisteron, Basses-Alpes," £1,050.

The only other four-figure Turner was a view of an Alpine valley, possibly the ascent of Tête-Noire, which went to Mr. Gibbs at £1,417.

The sale of the Turners will be continued on Monday.

N° DE DÉBIT 60
...trait de
...resse :
...te :

Salomé. « Il y a peut-être dans quelque pauvre quartier de Rome, disait naguère M. Jules Claretie, une femme encore belle et ridée, à peine sexagénaire, qui ne se doute point que tout Paris a défilé devant l'image de ses seize ans, admiré ses beaux cheveux noirs, son regard profond et son sourire.... Je demande à mes amis romains de me dire si *la Salomé* de Regnault est morte. » M. Claretie a reçu la réponse, mais il l'a reçue de Paris. Mlle Gabrielle Renaudot, descendante du fondateur de la presse française et journaliste elle-même, raconte dans l'*Illustration* la vie et la mort de sa mère qui servit de modèle pour le fameux tableau. Maria Veronica Concetta Latini était une Sabine, née le 8 décembre 1853 dans les environs de Tivoli. Son père, un fort bel homme, élevait des abeilles. Elle avait reçu de la nature, à défaut d'une grosse dot, des cheveux d'un noir-bleu, des yeux bruns admirables et des dents éclatantes. En 1865, la veille de Noël, dans la basilique de Saint-Pierre, un statuaire français, Renaudot, fut frappé de sa beauté; quelque temps après, il rencontra de nouveau dans la campagne romaine, juchée sur un âne, en croupe derrière son papa, la brune fillette qu'il avait admirée; à partir de ce moment, il se lia avec la famille Latini et il ne tarda point à devenir éperdument amoureux. En 1869, Henri Regnault, qui était de ses amis, fit la connaissance de la jolie Maria et la pria de poser pour *Salomé*. Puis, après un voyage en Espagne et au Maroc, il revint, comme on sait, se faire tuer à Buzenval. Le sculpteur Renaudot avait aussi quitté sa petite fiancée pour prendre le fusil. Nommé officier d'ordonnance du colonel Gros, commandant le 45ᵉ régiment de Paris, il fit vaillamment son devoir. La guerre finie, il s'empressa de repartir pour Rome où il épousa Maria Latini. Elle avait dix-sept ans; il en avait trente-six. La santé de Renaudot ne lui permit pas de continuer longtemps la carrière artistique; sa dernière œuvre est une *Diane chasseresse* qu'on voit dans la galerie des fêtes au Palais-Bourbon. Mais malgré les inquiétudes qu'il donnait à sa femme, ce fut celle-ci qui mourut la première, le 24 décembre 1900. Son mari désolé ne lui survécut guère; il s'éteignit trois semaines après. M. Léonce Bénédite, qui a connu Maria Latini, assure qu'elle ressemblait encore à son portrait; mais le modèle des épouses et des mères était la bonté même et rien, dans sa douceur sereine, ne rappelait le rôle féroce qu'un jour on lui avait fait tenir.

N° DE DÉBIT 117
Extrait de RADICAL
Adresse :
Date : 12 JUIN 1912
Signature :

LA « SALOMÉ » DE REGNAULT.

Le Louvre a failli commettre la folie d'acheter 400,000 francs la *Salomé* d'Henri Regnault. L'œuvre exposée au Salon de 1870 avait pourtant été jugée dès cette époque avec une légitime sévérité.

Castagnary, qui était un critique d'avant-garde, et qui devait devenir directeur des beaux-arts, écrivait à son sujet :

« En somme, le tableau de M. Regnault n'est qu'une étude d'apprenti, et M. Regnault lui-même n'apparait que comme un peintre d'accessoires. Voilà trois fois que ce prétendu successeur de Delacroix débute à notre connaissance. Il est temps qu'il se recueille et médite : débuter une quatrième fois serait trop pour sa jeune réputation. »

Henri Regnault n'eut pas le temps de suivre ce conseil, qui était justifié, on peut le dire sans rien ôter à l'héroïque mémoire de l'artiste.

...trait de VOLTAIRE
...resse :
...te :
...gnature :

HENRI REGNAULT

Henri Regnault, dont la *Salomé* finira peut-être, grâce à de généreux souscripteurs, par entrer au Louvre, fut bien près de trépasser à Madrid, au temps où il exécutait le portrait du général Prim.

Une nuit, les habitants de l'hôtel où logeait l'artiste furent réveillés par des cris épouvantables. On accourut et l'on trouva Regnault, debout sur son lit, les yeux démesurément ouverts, le visage verdâtre. Un médecin, mandé aussitôt, découvrit qu'il s'était empoisonné en avalant un demi-tube de bleu de Prusse.

Absorbé par son travail, Regnault avait placé sur sa palette l'unique morceau de pain qu'on lui avait apporté pour son diner et l'avait croqué à belles dents, sans même remarquer que la tartine était saturée d'indigo. Un énergique vomitif eut d'ailleurs bientôt remis le malade sur pied.

Extrait de
Adresse :
Date : AVRIL 1912
Signature :

NOS ECHOS

Le jeune et distingué paysagiste animalier Félix Planquette de la société des artistes français vient de recevoir le prix Rosa Bonheur.

On ne peut qu'applaudir, en l'espèce au choix fait par le jury.

Planquette est un peintre de réelle valeur dont le talent passe de beaucoup la notoriété.

Son art honnête et sincère, sa nature modeste, répugnent au *bluff*, au « battage » mais les admirateurs d'une faction sobre et experte, d'une manière respectueuse de la vérité apprécient à leur valeur ses réels mérites.

Encore une fois, bravo pour cette heureuse attribution du prix Rosa Bonheur.

N° DE DÉBIT
...de
...
...re :
JUIN 1912

A HISTORIC PICTURE.

Velasquez Portrait Recently Purchased by Mr. Frick Now on View in New Bond Street.

A historic portrait by Velasquez is being exhibited this month by Messrs. Knoedler in their London Gallery, New Bond Street. The picture has been lent for the purpose by its owner, Mr. H. C. Frick, of New York.

The picture, which had long been lost sight of, was "discovered" some years ago, and in 1910 was purchased by Messrs. Agnew from the royal house to which it belonged.

Some time afterwards it was announced from New York that the picture had passed into the possession of Messrs. Knoedler, and had by them been sold to Mr. Frick.

N° DE DÉBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

La Semaine du Collectionneur

La Collection Landolfo Carcano

La semaine qui vient de s'écouler a vu la dispersion d'une des plus importantes collections de l'année : celle de la marquise Landolfo-Carcano, contenant une série de premier ordre de tableaux du XIXe siècle, ainsi qu'une demi-douzaine de bons et rares tableaux anciens. Nous y avons vu des enchères sensationnelles, notamment une qui sera pour les amateurs de ces sortes de chiffres le point capital de l'année.

La *Salomé*, de Regnault, que beaucoup considéraient comme le bijou de la collection, a fait couler tant d'encre et tous les événements entourant son adjudication ont été l'objet d'une si grande publicité que je me contenterai d'en dire quelques mots. Je rappellerai qu'un certain nombre d'amateurs et de journalistes avaient formé le projet de faire entrer cette œuvre au Louvre. Une souscription avait recueilli une somme importante qui, jointe à celle fixée par les Beaux-Arts, avait permis à M. Leprieur, du Louvre, de pousser l'œuvre jusqu'à 386 mille francs. Malheureusement, la grande publicité donnée à ce tableau avait excité bien des convoitises. L'enchère du Louvre fut dépassée par divers acheteurs, et le

tableau échut à un marchan M. Knoedler, lequel, dès la fi tion, eut le joli geste d'offrir son tableau au Louvre pour le et de lui donner un droit d'o mois. Rien n'est donc perdu probable qu'avant ce laps de t cription commencée arrivera question.

Si elle n'y arrive pas, ce ble, mais nous nous en conso geant que le portrait du gén infiniment supérieur à la Sa metier beaucoup plus large et

⁂

Ne quittons pas le Louvre que M. Leprieur a acquis à cano un autre tableau fort *L'Allée des Chataigniers*, par seau, un très beau morceau ce me semble, mais auque discret rendra toute sa sp vre a été refusée au Salon de 1840 dans la collection Péri la collection Worms de Ro hey et figura en 1874 à l'E les Orphelins d'Alsace-Lorr neau qui mesure 1 m. 4 0 m. 76 de haut a fait 270.0

Tout dans cette collectio d'égale valeur : il y eut mêm cement de la première vac a pas moins produit 2.760.1 après-midi, soit un peu mo mière vente Rouart — un d'enchères très calmes. De 3.700, 3.200, 4.000, 11.000 un Boulanger 450 fr., un Da Domingo 500, des Gustave 350 francs ; un Edouard Fr Hamon 330 et 350 fr.; un va Jules Lefebvre 1.800 fr., un un Pasini 810 fr., un Emile

Enfin, vers la fin de la pre

...

et propositions de loi sur la question du logement populaire

et de la prévoyance sociale. Il en doit exister au moins un dans chaque département. Leur mission, c'est de provoquer, d'encourager, par tous les moyens, la construction de maisons salubres et à bon marché et, d'une façon générale, toutes les manifestations de la prévoyance sociale. Ils sont chargés notamment de contrôler et de certifier la salubrité des maisons et logements qui doivent bénéficier des avantages établis par les lois de 1894 et de 1906.

Ces pouvoirs de contrôle, on propose de les renforcer. Les maisons qui auront obtenu un certificat de salubrité seront visitées chaque année. Au cas où des transformations en auraient sérieusement compromis le caractère salubre, le certificat serait retiré — sauf recours des intéressés auprès du ministre du travail.

D'autre part, pour faciliter la besogne de propagande des Comités, on propose d'exempter leurs affiches du droit de timbre.

Enfin, on augmente le nombre de leurs membres.

Mais voici qui est plus important :

II

Extension à un plus grand nombre de logements du qualificatif d' « habitations à bon marché » et des avantages y afférents

Aux termes de la législation actuelle (1894-1906), sont réputées « habitations

...

gueront ainsi clairement des sociétés douteuses ou de pure spéculation ;

2° *Extension des immunités fiscales.* — Les immunités des sociétés d'habitations à bon marché seront étendues aux sociétés de jardins ouvriers, aux sociétés de bains-douches populaires, et aux sociétés formées pour l'application de la loi Ribot (1908-1912) sur l'accession à la petite propriété ;

3° *Droits précisés.* — Ces dernières sociétés à qui, dans la législation actuelle, on a pu contester le droit d'acquérir des terrains, pour les lotir, et faire accéder leurs adhérents à la propriété des parcelles, se verront confirmer ce droit, et pourront, en vue de l'exercer, recevoir, sans contestation possible, des avances de la Caisse des Dépôts ;

4° *Extension de capacité.* — Sous le

(1) Ces avantages sont : exonération de la contribution foncière et de la contribution des portes et fenêtres pendant douze ans ; faculté de paiement fractionné des droits d'enregistrement des actes de vente des maisons individuelles ; règles spéciales quant à l'indivision; faculté, pour le propriétaire, de contracter à la Caisse nationale d'assurance en cas de décès une assurance avantageuse, etc.

(2) Ces chiffres sont les maxima pour les maisons collectives. Pour les maisons individuelles, la loi les majore d'un cinquième.

(3) Exemption de timbre et d'enregistrement pour actes de constitution et de dissolution ; exonération du droit de timbre sur titres d'actions et d'obligations ; exonération de la patente et de l'impôt de 4 0/0 sur le revenu des valeurs mobilières ; exemption partielle de la taxe des biens de mainmorte ; enfin aptitude à recevoir le concours financier des établissements publics et d'utilité publique (cf. ci-dessous).

2 ne cul son En chi de ter nel

3 (for Cai Fac 2/5

4 que si, MM il e d'ei ser

L soir dor lion en cul me zèle lé.

Act n

J rap

FEUILLETON DU JOURNAL DES DÉBATS du 5 juin 1912

PROMENADES AUX SALONS

VI

Salons, expositions à côté, « grandes ventes » chaque semaine — en ces mois, où tant de personnes distinguées s'intéressent tout à coup et pour quelques jours encore aux choses d'art — nous apporte des surprises et, par la brusque juxtaposition des maîtres d'autrefois et de ceux d'aujourd'hui, nous invite à réfléchir sur les diverses manières de peindre, à reviser nos jugements anciens, à mieux comprendre, sinon à mieux admirer, ce que nos yeux ont vu... Laissons à d'autres l'histoire anecdotique de ces grandes ventes et des beaux gestes dont elles sont l'occasion et tout ce que l'on en pourrait dire... Et puisque *l'Allée des Châtaigniers* redevient « d'actualité », le jour même où Claude Monet expose ses variations sur Venise, méditons plutôt les enseignements de ces œuvres si dissemblables.

Nous rappelions avant-hier dans quelles circonstances Théodore Rousseau fut amené à peindre cette allée de châtaigniers, ou plutôt cette avenue, *l'Avenue*, comme il l'appelait. Il n'est pas d'œuvre où il ait mêlé plus de sa propre substance morale. Il était triste, désemparé, plein du chagrin tout récent, et qui devait rester inconsolable, de la mort de sa mère, découragé par ses échecs répétés au Salon ; il mit dans son tableau la confidence de toutes ses tristesses... Quand le duc de Broglie lui avait demandé, deux ans auparavant, de peindre une *Vue du Château de Broglie* qu'il voulait offrir à son ami M. Guizot, en souvenir du séjour que celui-ci y avait fait, Rousseau avait été amené, par M. Guizot lui-même, à s'expliquer sur les conditions, les moyens et les limites de son art. C'est pendant le séjour dont le duc de Broglie voulait ainsi fixer le souvenir que Mme Guizot était morte, et M. Guizot, « très absorbé alors par l'esthétique d'Ary Scheffer », demandait au peintre « d'imprimer à son œuvre un caractère de gravité et de tristesse » où il pût retrouver comme un reflet de ses propres sentiments. Or, on était aux beaux mois de l'année; Rousseau avait entrepris deux études du château : l'une, au matin, dans les vapeurs du jour naissant ; l'autre de pleine lumière où le château apparaissait au-dessus d'une belle prairie bordée de grands hêtres (c'est celle que M. Guizot avait gardée au Val Richer), et dans l'une comme dans l'autre, il s'était uniquement préoccupé de peindre, comme il le voyait et le sentait, ce qu'il avait sous les yeux, sans prétendre y rien ajouter qui répondît aux pensées intimes et aux tristes souvenirs de Guizot. Des graves entretiens alors engagées entre le peintre et l'homme d'Etat — qui, vers 1810, avait écrit *un Salon*, resté célèbre — Sensier a conservé, en l'arrangeant sans doute un peu, une sorte de procès-verbal, qu'il faut consulter avec précaution, mais où l'on retrouve comme une première ébauche des pensées qui, de plus en plus, devinrent familières à Rousseau et qu'il agitait encore avec J.-Fr. Millet, quand, au seuil de leur atelier de Barbizon, la journée de travail finie, les deux amis raisonnaient ou rêvaient ensemble de « la grande harmonie ». Les arbres « qui ne pensent pas » lui « donnaient à penser ». Il voyait en eux des êtres vivants, ayant leur individualité, dignes qu'on en fît le *portrait* ressemblant — et c'est, disait-il à M. Guizot, « en faisant avec toutes les forces de ma conscience, le portrait des lieux où vous avez souffert que je parviendrai à faire vibrer en vous la douleur que vous y avez éprouvée... Si j'ai fait passer dans ma toile le souffle puissant de la création qui engendre pour détruire, j'aurai interprété votre pensée... » Chez les grands paysagistes de cette génération, chez ceux que l'on avait décrétés d'accusation comme révoltés contre « l'idéalisme » et le paysage noble, chez ces prétendus « réalistes », c'est du dedans que venait le principe générateur de leur art ; certes, ils se soumettaient à la nature, comme à l'autorité supérieure à laquelle on ne résiste pas — ils ne se reconnaissaient pas le droit de tricher avec elle — mais toutes les forces de leur attention et de leur volonté consacrées à son culte témoignaient de la ferveur de leur vie intérieure ; dans la fidélité passionnée des « portraits » qu'ils nous ont laissés, c'est moins encore la beauté du modèle que leur âme d'adorateurs, de croyants et de poètes que nous retrouvons aujourd'hui.

Quand il pénétra pour la première fois, en ce mois d'août torride de 1837, dont la splendeur violente offensait ses yeux encore pleins de larmes, dans cette *avenue* ombreuse et profonde du château des Sauliers, Rousseau ne pensait d'abord qu'à y chercher un asile. Dès que ses amis l'eurent décidé à la peindre, il s'y attacha avec « un fanatisme de volonté », dont on a pu craindre que son tableau, trop souvent repris, n'ait fini par pâtir. Il commença par des desseins au fusain, puis à l'encre, trempant sa plume « dans un délayage jaunâtre et limoneux », que lui fournissait une écritoire desséchée du village. Il fallait que tous les arcs de cette voûte de verdure, que tout l'organisme vivant de cette « cathédrale végétale », que les formidables piles des troncs, les attaches, le départ et le jet des branchages y fussent analysés, établis de telle sorte que « chaque arbre y retrouvât ses ramures, ses retombées, ses divisions de rameaux, ses groupes de feuillages » et, sans s'y confondre, concourût logiquement à la « profusion de vie d'un tout homogène et ombreux ».

Quand il en vint à *peindre*, il procéda d'abord par glacis transparents dans une sorte de monochromie puissante — ces précieux et fragiles glacis auxquels il donnait tant de soins..... Un des chagrins de sa vie était d'avoir été impitoyablement « arraché » par des « alguazils » (qui l'avaient conduit à cette prison de la garde nationale où Musset écrivit des strophes célèbres) « à un tableau pris par des glacis de tous côtés »... Mais il y appliqua aussi, pour la voûte des frondaisons épaisses à travers lesquelles le ciel, çà et là, se montre par touées — ces mixtures dangereuses « de deux tiers d'huile grasse battus avec un tiers de vernis double » qu'Ary Scheffer lui avait enseignées — et dans lesquelles ont sombré quelques-uns de ses plus beaux tableaux. On put croire un moment que *l'Allée des Châtaigniers* subirait ce sort déplorable.

Quand on la revit, en 1884, dans une exposition de la collection de Mme de Cassin (depuis marquise de Carcano) au profit d'une œuvre de bienfaisance, les alarmes furent vives. Il nous parut alors que ce dôme de sombre verdure amalgamée, coagulée par le travail des huiles et des vernis, pesait d'un poids accablant sur le tableau, et peut-être cette impression n'a-t-elle pas complètement disparu aujourd'hui. On peut être rassuré cependant; la peinture semble bien avoir fini de « travailler » — et l'œuvre apparaît désormais dans sa construction puissante, avec ses perspectives profondes, et sur les côtés, entre les troncs serrés, ses échappées si largement indiquées sur la campagne lumineuse,

comme l'une des plus plus belles de l'époqu français.

A cette même exposi la *Salomé* d'H. Regna — à vingt-huit ans de — ce que j'écrivais al *Beaux-Arts* sur ces œ quelques nuances prè ches indispensables, il rais encore l'écrire. La mes initiales, parue il y mière page du journal, remerciements et natu reproches. Parmi les p pectueusement enregi qui signe *Marie-Adèle* toutes les fleurs dor épines si elle avait ner son nom et son va pas de main mo me reproche, cela va tapharnès — mes tique « pondérée, fine, sous chacune de ces m'accable, je sentais tête humiliée et coupal crime irrémissible est n'admire pas assez la coup trop « de grand vannes. Marie-Adèle ! j'en viens à trouver qu *tique* que vous me r était vraiment bien li sacré, une sainte fure vous inspirent. Tâchon pliquer tranquillement

La grande divergenc vous l'avez obscurém billon de vos phrases c fond dissentiment intim je vous jure, ne suppo les mêmes raisons que j Puvis de Chavannes, v trop la *Salomé*. Vous *pêcheur*. Je ne vous fai ser que vous étiez née cher vieux *Parlement*, attaques injurieuses ce pas le chef-d'œuvre du dres que nous discutio Chavannes, c'est au I que je vous demandera faire l'honneur de m'

(*) Voir le *Journal des Débats* des 23 avril, 1er, 7, 1 et 21 mai.

Reproduction interdite.

N° DE DEBIT
Extrait de
Adresse :
Date :

La Semaine du Collectionneur

La Collection Landolfo Carcano

La semaine qui vient de s'écouler a vu la dispersion d'une des plus importantes collections de l'année : celle de la marquise Landolfo-Carcano, contenant une série de premier ordre de tableaux du XIX[e] siècle, ainsi qu'une demi-douzaine de bons et rares tableaux anciens. Nous y avons vu des enchères sensationnelles, notamment une qui sera pour les amateurs de ces sortes de chiffres le point capital de l'année.

La *Salomé*, de Regnault, que beaucoup considéraient comme le bijou de la collection, a fait couler tant d'encre et tous les événements entourant son adjudication ont été l'objet d'une si grande publicité que je me contenterai d'en dire quelques mots. Je rappellerai qu'un certain nombre d'amateurs et de journalistes avaient formé le projet de faire entrer cette œuvre au Louvre. Une souscription avait recueilli une somme importante qui, jointe à celle fixée par les Beaux-Arts, avait permis à M. Leprieur, du Louvre, de pousser l'œuvre jusqu'à 395 mille francs. Malheureusement, la grande publicité donnée à ce tableau avait excité bien des convoitises. L'enchère du Louvre fut dépassée par divers acheteurs, et le tableau échut à un marchan M. Knoedler, lequel, dès la fi tion, eut le joli geste d'offrir son tableau au Louvre pour le et de lui donner un droit d'o mois. Rien n'est donc perdu probable qu'avant ce laps de t cription commencée arrivera question.

Si elle n'y arrive pas, ce ble, mais nous nous en conso geant que le portrait du gén infiniment supérieur à lui Si métier beaucoup plus large et

***

Ne quittons pas le Louvre que M. Leprieur a acquis à cano un autre tableau fort *L'Allée des Chataigniers*, par seau, un très beau morceau ce me semble, mais auquel discret rendra toute sa sp vre a été refusée au Salon d 1840 dans la collection Péri la collection Worms de Ro bey et figura en 1874 à l'E les Orphelins d'Alsace-Lor neau qui mesure 1 m. 4 0 m. 76 de haut a fait 270.0

Tout dans cette collectio d'égale valeur : il y eut mê cement de la première vac a pas moins produit 2.760.0 après-midi, soit un peu m mière vente Rousset — un d'enchères très calmes. De 3.700, 3.200, 4.000, 11.000 un Boulanger 450 fr., un Da Domingo 560, des Gustave 350 francs ; un Edouard Fr Hamon 330 et 350 fr. ; un va Jules Lefebvre 1.800 fr., un un Palizzi 810 fr., un Emile

Enfin, vers la fin de la pre

et propositions de loi sur la question du logement populaire

et de la prévoyance sociale. Il en doit exister au moins un dans chaque département. Leur mission, c'est de provoquer, d'encourager, par tous les moyens, la construction de maisons salubres et à bon marché et, d'une façon générale, toutes les manifestations de la prévoyance sociale. Ils sont chargés notamment de contrôler et de certifier la salubrité des maisons et logements qui doivent bénéficier des avantages établis par les lois de 1894 et de 1906.

Ces pouvoirs de contrôle, on propose de les renforcer. Les maisons qui auront obtenu un certificat de salubrité seront visitées chaque année. Au cas où des transformations en auraient sérieusement compromis le caractère salubre, le certificat serait retiré — sauf recours des intéressés auprès du ministre du travail.

D'autre part, pour faciliter la besogne de propagande des Comités, on propose d'exempter leurs affiches du droit de timbre.

Enfin, on augmente le nombre de leurs membres.

Mais voici qui est plus important :

II

Extension à un plus grand nombre de logements du qualificatif d' « habitations à bon marché » et des avantages y afférents

Aux termes de la législation actuelle (1894-1906), sont réputées « habitations gueront ainsi clairement des sociétés douteuses ou de pure spéculation ;

2° *Extension des immunités fiscales.* — Les immunités des sociétés d'habitations à bon marché seront étendues aux sociétés de jardins ouvriers, aux sociétés de bains-douches populaires, et aux sociétés formées pour l'application de la loi Ribot (1908-1912) sur l'accession à la petite propriété ;

3° *Droits précisés.* — Ces dernières sociétés à qui, dans la législation actuelle, on a pu contester le droit d'acquérir des terrains, pour les lotir, et faire accéder leurs adhérents à la propriété des parcelles, se verront confirmer ce droit, et pourront, en vue de l'exercer, recevoir, sans contestation possible, des avances de la Caisse des Dépôts ;

4° *Extension de capacité.* — Sous le

(1) Ces avantages sont : exonération de la contribution foncière et de la contribution des portes et fenêtres pendant douze ans ; faculté de paiement fractionné des droits d'enregistrement des actes de vente des maisons individuelles ; règles spéciales quant à l'indivision ; faculté, pour le propriétaire, de contracter à la Caisse nationale d'assurance en cas de décès une assurance avantageuse, etc.

(2) Ces chiffres sont les maxima pour les maisons *collectives*. Pour les maisons *individuelles*, la loi les majore d'un cinquième.

(3) Exemption de timbre et d'enregistrement pour actes de constitution et de dissolution ; exonération du droit de timbre sur titres d'actions et d'obligations ; exonération de la patente et de l'impôt de 4 0/0 sur le revenu des valeurs mobilières ; exemption partielle de la taxe des biens de mainmorte ; enfin aptitude à recevoir le concours financier des établissements publics et d'utilité publique (cf. ci-dessous).

---

près-midi, 6 h. 1/2 ou 7 heures du soir. Ces heures ont été choisies pour que ces cours, qui durent une heure et demie, soient pris au tiers sur le temps libre de l'apprenti et les deux tiers sur le temps que ceux-ci doivent à leur patron. Nous avons obtenu que les patrons de Limoges y envoient leurs apprentis dans ces conditions et même qu'ils ne leur fassent subir aucune retenue de salaire pour les deux ou trois heures de travail perdues ainsi chaque semaine.

Ces cours du jour nous assurent une assiduité que les cours du soir ne donnent pas. Dès qu'un apprenti manque, son patron est prévenu et celui-ci intervient, ce qu'il ne pourrait pas si l'apprenti ne lui devait pas une partie du temps de la leçon.

Les patrons de Limoges se sont fort bien rendu compte qu'ils retrouveraient, et au delà, le bénéfice de quelques heures de travail perdues en s'assurant de bons ouvriers pour plus tard.

Des concours d'apprentissage, dont le premier vient d'avoir lieu, — car notre Chambre des métiers n'existe que depuis octobre et elle groupe déjà 200 apprentis — excitent l'émulation de ceux qui fréquentent nos cours professionnels.

Nous créerons pour eux, quand les premiers auront atteint la fin de leur apprentissage, un certificat d'apprentissage qui leur assurera des situations avantageuses et un bureau de placement spécial.

Pour le moment, nous étudions la possibilité d'étendre nos cours de perfectionnement en dehors de Limoges même, à toute la Haute-Vienne ; car le département entier entre dans le ressort de notre Chambre des métiers. Pour cela, nous créerons vraisemblablement des cours professionnels dans les quatre ou cinq principaux centres, en y organisant l'apprentissage comme nous l'avons fait à Limoges.

Nous avons encore d'autres projets d'avenir, en dehors de l'apprentissage, ceux-là. Je voudrais faire de notre Chambre des métiers un centre de tout ce qui intéresse les professions qui y sont groupées et, tout d'abord, y annexer, si cela est possible, un bureau général de renseignements industriels.

Il existe de ces bureaux en Allemagne, comme il existe des Chambres de métiers en Alsace. Ces bureaux publient un petit organe, et tout industriel peut s'y adresser pour y obtenir le renseignement technique ou l'adresse dont il a besoin. De tels bureaux sont aussi d'une excellente publicité pour les industries locales, de par les renseignements qu'ils fournissent en réponse aux demandes du dehors.

L'un des nôtres va aller étudier le fonctionnement de ces bureaux en Allemagne. A son retour, nous examinerons ce que l'on peut faire en adaptant cet organisme à nos besoins locaux ; les ressources qui seraient nécessaires, les moyens que nous pouvons avoir de nous les procurer, ensuite nous réunirons les intéressés et nous leur dirons : « Voilà... voulez-vous ? »

C'est de cette manière que nous avons créé notre Chambre des métiers. J'en avais rapporté l'idée d'un précédent Congrès des classes moyennes. L'un des nôtres est allé étudier le fonctionnement de celles existant en Alsace. A son retour, nous avons adressé une circulaire à tous les patrons faisant partie de la Chambre de commerce de Limoges pour savoir dans quelle mesure nous pouvions compter sur eux. Ensuite nous avons réuni chaque corporation. Nous avons fondé notre organisme actuel et nos cours un à un, avec l'appui du corps de métier correspondant en lui faisant nommer trois professionnels pour en diriger l'enseignement technique. Car notre Chambre des métiers et notre Chambre de commerce derrière elle, n'en assure que l'administration, dans l'ensemble.

MAURICE LECLERCQ.

Le général de division Berthaut, disponible, est, sur sa demande, placé par anticipation, pour convenances personnelles, dans la 2e section (réserve) du cadre de l'état-major général de l'armée.

Le général de brigade Cussac, disponible, a été,

L'affaire marocaine

LA SITUATION A FEZ ET AUX ENVIRONS

L'énergique offensive prise par le colonel Gouraud a rompu le cercle des tribus qui menaçaient Fez. Les débris de la harka ennemie se sont dispersés dans les montagnes et il est douteux qu'elle se reforme sur-le-champ. Le massif du Zelagh a été purgé des contingents de nomades qui l'occupaient.

Dans la matinée du 3 juin, les généraux Lyautey, Moinier et Brulard, entourés de leurs états-majors, ont assisté à une cérémonie à la mémoire des soldats tués au cours du combat soutenu par la colonne Gouraud.

Le général Lyautey, en quelques mots vibrants, a salué la mémoire de ceux qui sont tombés au champ d'honneur.

Le sultan, dérogeant à ses habitudes, est sorti de son palais pour passer en revue les troupes de la colonne Gouraud. Il a offert un sabre d'honneur au colonel Gouraud.

D'après les renseignements indigènes, les Marocains auraient eu six cents tués au cours du combat du 1er juin.

LE DÉPART DU SULTAN

Il a été décidé que, à moins d'événements imprévus, le sultan et M. Regnault partiront ensemble dans quatre ou cinq jours, escortés par deux bataillons.

AUX CONFINS ALGÉRO-MAROCAINS

Dans la région des confins, le général Alix et le général Girardot, continuant leur marche méthodique, ont libéré la Mouloula des rassemblements qui en menaçaient les rives. Les effectifs de plusieurs milliers d'hommes qui s'étaient groupés à l'appel de la grande tribu des Beni-Ouarain ont fondu à l'approche de nos soldats. Le marché de Bouyacoubat a été occupé sans combat. A peine la colonne Girardot a-t-elle été saluée de quelques coups de fusil qui ont blessé légèrement un spahi.

La soumission des Marocains est, de ce côté, en excellente voie.

DÉPART DE BENFORTS

Perpignan, le 3 juin. — Le général du Moriez, commandant la 32e division, a passé en revue, cet après-midi, à la promenade des Platanes, en présence des troupes de la garnison et de toutes les autorités civiles, le détachement de 360 soldats, officiers et sous-officiers du 24e d'infanterie coloniale, désigné pour aller renforcer les troupes au Maroc.

Oran, le 3 juin. — Désigné pour renforcer les troupes de la Chaouïa, mises à la disposition du résident général, le 2e escadron du 1er chasseurs d'Afrique s'est embarqué pour Casablanca à bord de l'*Imerethie*.

De nombreux officiers, sous-officiers et soldats de diverses armes, ainsi que deux hommes de l'armée chérifienne, ont également pris place à bord. Le général Drude, commandant la division ; le général Levilain, commandant la cavalerie en Algérie ; le général Labit, commandant la 2e brigade de cavalerie ; la musique du 2e zouaves et les trompettes du 6e chasseurs d'Afrique ont salué les partants.

LA MORT D'UN INSTRUCTEUR ANGLAIS : CONDOLÉANCES DE M. MILLERAND

M. Millerand, ministre de la guerre, vient d'adres-

---

vertu duquel la Grande-Bret de la conclusion d'une allia Méditerranée à la France. Et ce projet. Il fallait, pour le que pour croire que M. Asqu Churchill et le général Ham à Malte pour jouer au bridg

La Méditerranée est la ro route des approvisionnem tagne, elle est le chemin qui courte la Grande-Bretagne berté du passage de la Méd de commerce, aux troupes, pendent la sécurité des Iles l'Empire.

A certain point de vue, la la clef de l'Angleterre et cell clef, l'Angleterre la confiera même en vertu d'un traité d'

Si l'on se pose cette questi nette des chances de succès parlé récemment. — (*De nos*

Alsace-L

LA SITUATION DE MGR

Le conflit qui dure depuis Mgr Fritzen, évêque de Stras Mgr François Zorn de Bu d'État d'Alsace-Lorraine, a p une forme plus aiguë.

Lors du déjeuner, au cou prononça ses propos même trouvait parmi les convive n'avait pas été invité. Le ler reur rendit visite à la cathé teur qui le reçut, alors que pas été prévenu de cette v coup que l'on n'avait pas Mgr Fritzen. Guillaume II certains travaux de restaura personnel sous une forme veille, quand il parla de la

Après avoir nettement pri lach à Strasbourg, l'emper Rome pour amener le Vatica de Mgr Fritzen, qui serait teur. On avait offert au fr une compensation à Munich, déclarant qu'il ne voulait pas membre de la première Cha la grâce du souverain, il t et à y exercer son influence l'évêque de Strasbourg aur mois d'août prochain. Peut prendre que le repos lui est

Autriche-

L'EMPEREUR ET

Vienne, le 3 juin. — M. Dum deur de France à Vienne, s de l'après-midi, en première pour remettre ses lettres de r

L'audience de l'ambassad maine, a duré environ qui s'est exprimé en termes sym sident de la République, M. l'espoir de voir continuer entre la France et l'Autrich

---

ombreuse et pro- duliers, Rousseau ne hercher un asile. Dès idé à la peindre, il s'y me de volonté », dont tableau, trop souvent . Il commença par des à l'encre, trempant sa aunâtre et limoneux », itoire desséchée du vil- les arcs de cette voûte anisme vivant de cette que les formidables ches, le départ et le ssent analysés, établis ue arbre y retrouvât bées, ses divisions de feuillages » et, sans s'y giquement à la « pro- omogène et ombreux ».

dre, il procéda d'abord dans une sorte de — ces précieux et ls il donnait tant de de sa vie était d'avoir raché » par des « al- conduit à cette prison où Musset écrivit des n tableau pris par des Mais il y appliqua aussi, isons épaisses à travers se montre par touées — es « de deux tiers d'huile tiers de vernis double » enseignées — et dans uelques-uns de ses plus croire un moment que subirait ce sort déplo-

1884, dans une exposi- Mme de Cassin (depuis au profit d'une œuvre de es furent vives. Il nous ne de sombre verdure r le travail des huiles et oids accablant sur le ta- impression n'a-t-elle pas ujourd'hui. On peut être peinture semble bien » — et l'œuvre apparaît truction puissante, avec ndes, et sur les côtés, s, ses échappées si large- campagne lumineuse,

comme l'une des plus plus belles de l'époqu français.

A cette même exposi la *Salomé* d'H. Regna — à vingt-huit ans de — ce que j'écrivais al *Beaux-Arts* sur ces o quelques nuances près ches indispensables, il rais encore l'écrire. La mes initiales, parue il y mière page du journal, remerciements et natu reproches. Parmi les p pectueusement enregi qui signe *Marie-Adèle* toutes les fleurs do épines si elle avait ner son nom et son va pas de main mo me reproche, cela va tapharnès — mes tique « pondérée, fine, sous chacune de ces m'accable, je sentais tête humiliée et coupal crime irrémissible es n'admire pas assez la coup trop « de grand vannes. Marie-Adèle j'en viens à trouver qu *tique* que vous me r était vraiment bien i sacré, une sainte furc vous inspirent. Tâchon pliquer tranquillement

La grande divergenc vous l'avez obscurém billon de vos phrases c fond dissentiment intin je vous jure, ne suppo les mêmes raisons que j Puvis de Chavannes, v trop la *Salomé*. Vous *pêcheur*. Je ne vous fai ser que vous étiez née cher vieux *Parlement*, attaques injurieuses ce pas le chef-d'œuvre du drez que nous discutio Chavannes, c'est au I que je vous demandera faire l'honneur de m'

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date :

La Semaine du Collectionneur

La Collection Landolfo Carcano

La semaine qui vient de s'écouler a vu la dispersion d'une des plus importantes collections de l'année : celle de la marquise Landolfo-Carcano, contenant une série de premier ordre de tableaux du XIXe siècle, ainsi qu'une demi-douzaine de bons et rares tableaux anciens. Nous y avons vu des enchères sensationnelles, notamment une qui sera pour les amateurs de ces sortes de chiffres le point capital de l'année.

La *Salomé*, de Regnault, que beaucoup considéraient comme le bijou de la collection, a fait couler tant d'encre et tous les événements entourant son adjudication ont été l'objet d'une si grande publicité que je me contenterai d'en dire quelques mots. Je rappellerai qu'un certain nombre d'amateurs et de journalistes avaient formé le projet de faire entrer cette œuvre au Louvre. Une souscription avait recueilli une somme importante qui, jointe à celle fixée par les Beaux-Arts, avait permis à M. Leprieur, du Louvre, de pousser l'œuvre jusqu'à 326 mille francs. Malheureusement, la grande publicité donnée à ce tableau avait excité bien des convoitises. L'enchère du Louvre fut dépassée par divers acheteurs, et le

tableau échut à un marchan
M. Knoedler, lequel, dès la fi
tion, eut le joli geste d'offrir
son tableau au Louvre pour le
et de lui donner un droit d'o
mois. Rien n'est donc perdu
probable qu'avant ce laps de t
cription commencée arrivera
question.
Si elle n'y arrive pas, ce
ble, mais nous nous en conso
geant que le portrait du gén
infiniment supérieur à la S
métier beaucoup plus large et

***

Ne quittons pas le Louvre
que M. Leprieur a acquis à
cano un autre tableau fort
L'Allée des Châtaigniers, par
seau, un très beau morceau
ce me semble, mais auque
discret rendra toute sa sp
vre a été refusée au Salon de
1840 dans la collection Péri
la collection Worms de Ro
bey et figura en 1874 à l'E
les Orphelins d'Alsace-Lorr
neau qui mesure 1 m. 4
0 m. 76 de haut a fait 270.0
Tout dans cette collectio
d'égale valeur : il y eut mê
cement de la première vaca
a pas moins produit 2.760.
après-midi, soit un peu m
mière vente Rouart — un
d'enchères très calmes. Le
3.700, 3.200, 4.000, 11.000
un Boulanger 450 fr., un Da
Domingo 560, des Gustave
350 francs ; un Edouard Fr
Hamon 330 et 350 fr. ; un va
Jules Lefebvre 1.800 fr., un
un Palizzi 810 fr., un Emile
Enfin, vers la fin de la pre

---

et propositions de loi sur la question du logement populaire

et de la prévoyance sociale. Il en doit exister au moins un dans chaque département. Leur mission, c'est de provoquer, d'encourager, par tous les moyens, la construction de maisons salubres et à bon marché et, d'une façon générale, toutes les manifestations de la prévoyance sociale. Ils sont chargés notamment de contrôler et de certifier la salubrité des maisons et logements qui doivent bénéficier des avantages établis par les lois de 1894 et de 1906.

Ces pouvoirs de contrôle, on propose de les renforcer. Les maisons qui auront obtenu un certificat de salubrité seront visitées chaque année. Au cas où des transformations en auraient sérieusement compromis le caractère salubre, le certificat serait retiré — sauf recours des intéressés auprès du ministre du travail.

D'autre part, pour faciliter la besogne de propagande des Comités, on propose d'exempter leurs affiches du droit de timbre.

Enfin, on augmente le nombre de leurs membres.

Mais voici qui est plus important :

II

Extension à un plus grand nombre de logements du qualificatif d' « habitations à bon marché » et des avantages y afférents

Aux termes de la législation actuelle (1894-1906), sont réputées « habitations

gueront ainsi clairement des sociétés douteuses ou de pure spéculation ;

2° *Extension des immunités fiscales.* — Les immunités des sociétés d'habitations à bon marché seront étendues aux sociétés de jardins ouvriers, aux sociétés de bains-douches populaires, et aux sociétés formées pour l'application de la loi Ribot (1908-1912) sur l'accession à la petite propriété ;

3° *Droits précisés.* — Ces dernières sociétés à qui, dans la législation actuelle, on a pu contester le droit d'acquérir des terrains, pour les lotir, et faire accéder leurs adhérents à la propriété des parcelles, se verront confirmer ce droit, et pourront, en vue de l'exercer, recevoir, sans contestation possible, des avances de la Caisse des Dépôts ;

4° *Extension de capacité.* — Sous le

(1) Ces avantages sont : exonération de la contribution foncière et de la contribution des portes et fenêtres pendant douze ans ; faculté de paiement fractionné des droits d'enregistrement des actes de vente des maisons individuelles ; règles spéciales quant à l'indivision ; faculté, pour le propriétaire, de contracter à la Caisse nationale d'assurance en cas de décès une assurance avantageuse, etc.

(2) Ces chiffres sont les maxima pour les maisons *collectives*. Pour les maisons *individuelles*, la loi les majore d'un cinquième.

(3) Exemption de timbre et d'enregistrement pour actes de constitution et de dissolution ; exonération du droit de timbre sur titres d'actions et d'obligations ; exonération de la patente et de l'impôt de 4 0/0 sur le revenu des valeurs mobilières ; exemption partielle de la taxe des biens de mainmorte ; enfin aptitude à recevoir le concours financier des établissements publics et d'utilité publique (cf. ci-dessous).

2
ne
cul
son
End
che
de
ter
nel
3
(for
Cai
Fac
2/5
4
que
si,
MM
il e
d'é
ser
L
soi
don
lior
en
cul
mer
sile
16.
Act
n
J
rap

---

significatives, l'une des
héroïque du paysage

tion de 1884 avait paru
uit. Je viens de relire
distance, hélas ! hélas !
ors dans la *Gazette des*
uvres illustres — et, à
, avec quelques retou-
me semble que je pour-
petite note, signée de
a trois jours à la pre-
m'a valu beaucoup de
rellement aussi quelques
us violents, je dois res-
strer ceux d'une dame
t à qui j'aurais envoyé
d elle m'a réservé les
bien voulu me don-
adresse. Ah ! elle n'y
rte, Marie-Adèle ! Elle
le soi, la tiare de Saï-
ngouements, ma cri-
saine, judicieuse » et,
épithètes dont l'ironie
s'incliner plus bas ma
le ; — mais, surtout, mon
, en même temps que je
Salomé, d'admirer beau-
ssime » Puvis de Cha-
Marie-Adèle ! à vous lire,
ce qualificatif de *frénét-*
prochez si violemment
offensif. C'est un délire
ur qui vous animent et
s, pourtant, de nous ex-

e entre nous vient, —
nt entrevu dans le tour-
ourroucées, — d'un pro-
e, mais qui, de ma part,
e aucune hostilité. Par
-admire *trop*, selon vous,
us me semblez admirer
ne reprochez *le Pauvre*
s pas l'injure de suppo-
à l'époque où, dans notre
je défendais contre des
te toile, qui n'est, certes,
maître. Quand vous vou-
is ensemble de Puvis de
anthéon, à la Sorbonne
très humblement de me
accompagner. Et devant

la *Salomé* de Regnault, voici ce que j'oserai timidement vous dire. Certes, c'est un morceau de bravoure, étincelant, — mais si je lui préfère *le Maréchal Prim*, c'est que j'y crois discerner les traces d'une admiration *dangereuse* pour Fortuny. Me permettez-vous de vous renvoyer à ce que j'écrivais, en 1884, — hélas ! hélas ! — sur ce Fortuny, comparé à Delacroix, dans ce même article de la *Gazette des Beaux-Arts* où j'essayais de dire pourquoi la copie du portrait de Goya que nous venons de revoir à la vente Carcano me paraissait infiniment supérieure au *Mariage espagnol*, que je persiste à ne pas admirer. J'osais alors écrire : « C'est ici le triomphe de la peinture de genre, artificielle, superficielle, étincelante et vide. Si la mission de l'art se bornait à ces jeux brillants, il n'aurait pas tenu la plus noble place dans l'histoire des civilisations et de l'âme humaine ; on perdrait son temps à lui demander ses secrets... » Vous voyez, Marie-Adèle, que je suis un vieux criminel. Soyez-moi plus indulgente, priez pour moi, et tenez-moi compte d'avoir écrit, comparant l'auteur de la *Salomé* à celui du *Mariage espagnol* : « Comme notre pauvre Henri Regnault, qui avait subi l'influence ou plus exactement l'éblouissement de cette peinture, valait mieux que son maître d'un jour ! »

Est-ce une raison suffisante pour que le Louvre, qui a déjà le *Maréchal Prim*, et l'*Exécution à Tanger*, achète encore la *Salomé*? Je ne le pense pas, et comme chacun doit prendre la responsabilité de son opinion, j'ai tenu à le dire à mes risques et périls, comme toujours. Je crois que c'est une erreur de faire intervenir en ces matières le patriotisme, « le vrai patriotisme dont toute apparence de cabotinage offense la pudeur », — répétons-le, malgré votre indignation. Car enfin, Marie-Adèle, si Puvis de Chavannes qui fit lui aussi son devoir, comme des milliers et des milliers d'autres Français, avait été tué pendant la guerre, trouveriez-vous le *Pauvre pêcheur* plus désirable pour le Louvre ? J'ai dit et je répète que si vous voulez offrir au musée la *Salomé*, on vous en remerciera — mais je persiste à penser et à dire que je vois, pour l'argent de la caisse des musées, un emploi infiniment plus utile... Et n'insistez pas trop, Marie-Adèle, car votre impuissance à réunir les 485,000 fr. nécessaires, — après ce que vous — et les promoteurs de la souscription — avez écrit de ce tableau « consacré par l'art et le patriotisme », serait pour donner une piètre idée de l'amour que vous portez à l'art et à la patrie !

***

Excusez-moi de m'être laissé entraîner à cette digression. J'avais, en commençant cet article, l'intention de montrer par quelles transitions on avait pu en venir, dans l'école française, ayant peint comme Rousseau à peindre comme Claude Monet. Et je sais bien qu'on peut me répondre que l'on perd son temps à ces explications qui n'expliquent rien, — qu'à ceux qui considèrent l'art de Monet comme un délit, il n'y a rien à dire, et qu'à ceux qui n'aiment que l'art de Monet, il n'y a pas à dire davantage. Mais il est doux de raisonner et même de déraisonner sur ce que l'on aime et la peinture est entre les œuvres des hommes, une des plus dignes d'être aimée, pour tout ce qu'elle a recueilli et conservé du rêve éternel et changeant de la pauvre humanité... Et il me semble qu'à mesure qu'on l'aime davantage, on devient plus indifférent au *procédé*. Ou plutôt on lui demande de se montrer le moins possible. A suivre dans son évolution l'œuvre de Claude Monet, on y pourrait, — depuis le temps où il se détachait de l'école de Courbet jusqu'au moment présent, — y discerner bien des périodes et des *manières* différentes. Cette façon presque haletante qu'il eut de peindre la lumière, ces notations trépidantes dont j'ai plus d'une fois essayé de montrer le danger, on dirait qu'il en est revenu. Si je ne craignais de l'offenser, je dirais, en exagérant un peu, que dans cette série vénitienne, il a peint des ciels comme « tout le monde ». N'empêche que sa Venise est bien à lui. Fidèle à son habitude, il a choisi dans le répertoire traditionnel des motifs que la « pauvre vieille du Lido » offre à ses peintres, quelques thèmes dont on aurait pu croire que la banalité l'aurait détourné. Le *palais ducal*, *Saint-Georges majeur*, *la Salute*, le *palais Contarini*, le *Grand canal*... Mais que lui importe le prétexte. Les monuments de Venise ne l'intéressent pas. Il nous les montre si branlants et chavirés qu'on dirait que leurs pilotis pourris chancellent et vont s'effondrer à jamais. Mais, avant qu'ils disparaissent, le grand magicien les a vus, entre le ciel et l'eau, dans un mirage d'incantations opalisées, mauves, violettes, orangées ; il a évoqué, orchestré autour des fantômes évanescents, les harmonies les plus subtiles et les plus riches..., et la Venise de Claude Monet, plus chimérique qu'aucune autre, n'en existe pas moins désormais.

ANDRÉ MICHEL.

ombreuse et pro-
iers, Rousseau ne
rcher un asile. Dès
é à la peindre, il s'y
de volonté », dont
bleau, trop souvent
commença par des
'encre, trempant sa
nâtre et limoneux »,
ire desséchée du vil-
arcs de cette voûte
sme vivant de cette
ue les formidables
es, le départ et le
nt analysés, établis
arbre y retrouvât
s, ses divisions de
illages » et, sans s'y
nement à la « pro-
ogène et ombreux ».
, il procéda d'abord
ans une sorte de
- ces précieux et
il donnait tant de
sa vie était d'avoir
hé » par des « al-
duit à cette prison
Musset écrivit des
ableau pris par des
il y appliqua aussi,
is épaisses à travers
montre par touées —
de deux tiers d'huile
s de vernis double »
seignées — et dans
ques-uns de ses plus
ire un moment que
birait ce sort déplo-

4, dans une exposi-
e de Cassin (depuis
rofit d'une œuvre de
urent vives. Il nous
de sombre verdure
travail des huiles et
s accablant sur le ta-
ression n'a-t-elle pas
urd'hui. On peut être
inture semble bien
– et l'œuvre apparaît
tion puissante, avec
s, et sur les côtés,
s échappées si large-
mpagne lumineuse,

comme l'une des plus
plus belles de l'époqu
français.
A cette même exposi
la *Salomé* d'H. Regna
— à vingt-huit ans de
— ce que j'écrivais al
Beaux-Arts sur ces œ
quelques nuances pré
ches indispensables, il
rais encore l'écrire. La
mes initiales, parue il y
mière page du journal,
remerciements et natu
reproches. Parmi les p
pectueusement enregi
qui signe *Marie-Adèle*
toutes les fleurs do
épines si elle avait
ner son nom et son
va pas de main mo
me reproche, cela va
tapharnès — mes
tique « pondérée, fine,
sous chacune de ces
m'accable, je sentais
tête humiliée et coupal
crime irrémissible es
n'admire pas assez la
coup trop « le grand
vannes. Marie-Adèle !
j'en viens à trouver qu
tique que vous me r
était vraiment bien in
sacré, une sainte fure
vous inspirent. Tâchon
pliquer tranquillement
La grande divergenc
vous l'avez obscurém
bition de vos phrases c
fond dissentiment intim
je vous jure, ne suppc
les mêmes raisons que j
Puvis de Chavannes, v
trop la *Salomé*. Vous
pêcheur. Je ne vous fai
ser que vous étiez née
cher vieux *Parlement*,
attaques injurieuses ce
pas le chef-d'œuvre du
drez que nous discutio
Chavannes, c'est au P
que je vous demandera
faire l'honneur de m'a

N° DE DÉPÔT
Extrait de ACTION
Adresse : 4, Rue de [illegible]
Date : 10 JUIN 1912

La Semaine du Collectionneur

La plus grande vente du siècle. Les deux premières vacations de la Collection Doucet.

Mercredi ont commencé, à la salle Georges Petit, les enchères sensationnelles de la vente de la collection Doucet : ce fut la journée la plus émouvante que l'histoire de la curiosité ait eu à enregistrer. Depuis quelques jours les commissaires-priseurs recevaient de nombreuses lettres (plus de 2.000) pour leur demander des places réservées dans l'enceinte de la vente. Les amateurs vinrent en foule dès une heure de l'après-midi et toutes les estimations les plus optimistes furent largement dépassées ; l'impression générale est que l'on se trouve en effet devant un ensemble unique formé par un amateur de haute lignée.

Il faut même le reconnaître : plusieurs enchères n'avaient plus rien de commun avec les prix les plus élevés payés jusqu'à ce jour. Et ce fut de la stupéfaction, allant chez quelques vieux amateurs jusqu'à l'hilarité, lorsque, dans les vingt premières adjudications, on vit un dessin de Portail, *La Musicienne*, valant au maximum une vingtaine de mille francs, monter à 80.000 francs et enlevé à ce prix par M. Wladimir de Gunzbourg, tandis que M. Rémon poussait à 95.000 francs contre M. Fischoff cette jolie petite page de Boudon intitulée *La*

En dehors de ces deux enchères vraiment folles, nous avons dans les dessins et les aquarelles des prix magnifiquement soutenus et pleinement justifiés par la belle qualité des œuvres.

La série des Fragonards a eu notamment un très grand succès. Un dessin au bistre, *La Révérence*, représentant une petite fille saluant gracieusement au milieu d'un salon, a été payé 71.000 francs par M. Guiraud tandis que le *Songe d'un Mendiant*, de la collection Walferdin, est devenu la propriété de M. Fouriès pour 71.000 francs. Ce furent des adjudications les plus élevées de ce maître, dont j'aimais aussi une sépia célèbre : *L'Heureuse Famille*, payée 51.000 francs par M. Wildenstein, ainsi que cette étincelante sanguine : *Les Jardins de la villa d'Este*, payée par M. Seymour de Ricci 21.300 francs après avoir été achetée il y a quelques années 700 francs en province.

Les prix très élevés payés pour les dessins de Watteau ont préparé tout naturellement le public aux enchères les plus hautes de la journée et, lorsque Me Lair-Dubreuil a fait apporter devant le public le pastel de Quentin de La Tour : *Portrait de Ducat de l'Epinoy*, un frémissement à peine contenu a parcouru l'assistance. « Nous demandons de cette œuvre 300.000 francs », prononce Me Lair Dubreuil, et aussitôt, chose fort rare, trois enchères énormes jaillent du public : « Cent mille ! fait une voix. — Deux cent mille ! dit un autre. — Trois cent mille francs ! » clame un troisième acheteur. C'est alors un petit moment d'arrêt ; puis une dame, sur la gauche, annonce 450.000 francs, cependant que M. Henri de Rothschild, qui se trouve à droite de Me Lair-Dubreuil, pousse avec énergie jusqu'à la somme colossale de 600.000 francs. A ce prix, les autres acheteurs ont renoncé et le marteau de Me Lair Dubreuil tombe sur le prix le plus élevé qui ait été jamais payé pour un tableau en France. Ce splendide pastel avait été acheté d'abord 6.000 francs par des marchands en province : il fut revendu 120.000 francs à M. Doucet.

Groupe en terre cuite, par Clodion, adjugé 135.000 francs

Mais les grandes enchères ne devaient pas s'arrêter là, car M. Wildenstein a donné 110.000 francs d'un autre pastel du même : *Le Chevalier de Jaïs* ; puis M. Doutsch (de la Meurthe) a poussé à 105.000 francs le portrait de Marguerite Le Comte et M. Groult à 95.000 francs celui de Mme Grimod de La Reynière.

Les œuvres de Perronneau ont été, elles aussi, très disputées : le *Portrait du Comte de Bastard* a été payé 116.000 francs par M. Guiraud ; un joli portrait d'enfant, 77.000 francs par M. Horstschel, et un portrait de jeune femme tenant un bouquet, 75.000 francs par Mme Vernaux-Vernon. Le Musée du Louvre, en la personne de M. Leprieur, a acquis, au milieu des applaudissements, pour 37.000 francs, le *Portrait d'Abraham Van Robais*, par Perronneau.

La seconde journée de la vente Doucet était consacrée aux sculptures et aux tableaux, et c'est devant un public aussi nombreux que la veille que Me Baudoin a prononcé un certain nombre d'adjudications absolument sensationnelles.

C'est une sculpture qui a fourni le plus gros prix de la journée ; il s'agissait du petit buste en terre cuite que nous reproduisons ici, *Sabine Boudon*, par Houdon. Les experts avaient estimé le morceau 120.000 francs, mais ce prix ayant été rapidement atteint, deux marchands américains se disputèrent les enchères et M. Duveen l'emporta au prix bien exagéré, nous semble-t-il de 150.000 francs.

La journée fut, du reste, triomphale pour la sculpture française du dix-huitième siècle. Houdon et Clodion furent également fêtés. Du premier, M. Guiraud a payé 77.000 le buste d'un magistrat ayant figuré à l'Exposition des cent pastels, et M. Pauline 66.000 francs le *Buste de Claudine Boudon* en plâtre.

Les prix obtenus par les Clodions ont été, dans l'ensemble, plus élevés encore. M. de Ricci a donné 205.000 francs pour un groupe en terre cuite, *l'Ivresse du baiser*, provenant de la collection Rochefort, et que ce dernier avait — m'a-t-on affirmé — vendu 25.000 francs après l'avoir gardé vingt ans. Deux

SABINE BOUDON
Buste en marbre, par Houdon, adjugé 150.000 francs

grands groupes décoratifs, qui feraient merveille dans quelque hall de château, et qui représentent chacun deux jeunes femmes portant un plateau chargé de fruits, sont montés à 170.000 francs les deux (M. Wildenstein) ; le même acheteur a acquis 135 mille francs un petit groupe : deux jeunes femmes soutenant une sphère, tandis que M. Duveen payait 130.000 francs *L'Ivresse du vin*, petite terre cuite, et que M. Doucet demeurait, pour 130.000 francs, acquéreur de *l'Innocence*, une autre terre cuite. Les grands prix pour les sculptures ne se sont pas bornés à ces œuvres, car M. Stettiner a payé 68.000 francs un *Buste du maréchal de Saxe*, par Lemoyne ; M. Seligman 70.000 francs un *Buste de D.-S. Le Roy*, par Roland ; M. Lasquin, 75.100 francs un buste d'enfant de Vassé, et M. Guérault 130.000 francs un très beau *Buste en bronze du cardinal de Richelieu*.

Trois prix surtout dominent toute cette partie de la vacation. Le plus élevé a été celui donné pour le *Portrait de Madame Grant*, plus tard *Princesse de Talleyrand*, une des meilleures pages de Mme Vigée-Lebrun et une œuvre toute de charme et de grâce. M. Knoedler a payé ce morceau le prix énorme de 300.000 francs pour le compte, disait-on, mais je ne saurais l'affirmer, de la princesse de Sagan.

Deux autres de nos plus beaux maîtres français ont bénéficié aux applaudissements aussi. M. Guiraud a donné 300.500 fr. du fameux morceau de Chardin, *les Bulles de Savon*, estimé seulement une centaine de francs, et Mme Vernaux-Vernon a poussé à 340.000 francs le fameux Fragonard de la collection Walferdin : *le Sacrifice au minotaure*.

Nous donnerons la semaine prochaine le total complet des quatre vacations qui se terminent trop tard pour que nous puissions en parler aujourd'hui.

Nous rendrons compte dans notre prochaine Semaine du Collectionneur ces deux dernières vacations de la collection Doucet, dont le total général a été de 13.890.000 fr.

Henri Frantz.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

De plus fort EN plus fort !

Bravo !

Ah ! l'Amérique croyait être seule à pouvoir s'offrir des tableaux d'un demi-million ? Ah ! elle se réjouissait de l'humiliation infligée à notre pauvre Louvre, dans l'affaire de Salomé ? Eh bien ! voici la réponse du berger à la bergère ! M. Henri de Rothschild paie 600.000 francs un pastel du dix-huitième siècle.

Décidément, notre époque est bonne pour la peinture.

Un de mes amis qui est rempli de talent et peine comme un damné pour faire vivre sa petite famille, ne s'en douterait pas. Jamais il n'a pu vendre un tableau plus de deux cents francs. Mais qu'il se console ! Dans deux siècles, plusieurs de ses toiles vaudront un million !

Oui, notre époque est bonne pour la peinture.

Mais si j'étais milliardaire, je me refuserais nettement au moindre achat de tableaux. Je ne voudrais pas qu'on pût dire de moi : « En voilà un qui a dû se faire rouler ! »

Seulement, comme j'aurais probablement aussi mon petit amour-propre, je tapisserais tout mon appartement au tout mon hôtel avec des billets de banque. Mon plancher serait incrusté de pièces de vingt francs, et mes plafonds seraient constellés de diamants.

De cette façon, tout le monde pourrait voir que je suis très riche et que, si je n'ai pas de galerie, c'est que je n'en veux point. Et l'on s'écrierait en traversant mes salons : « Ce qu'il pourrait s'en payer de la peinture, s'il en avait envie ! Mais il est bien trop malin pour faire monter les enchères, celui-là ! »

Je serais très vite célèbre, soyez-en bien sûrs !

Mais une chose me chagrine :

A ma mort, les pièces de ma collection auraient à ce point bénéficié de ma notoriété, que mes héritiers en organiseraient la vente. Et les amateurs d'art seraient bien capables de payer jusqu'à cinquante mille francs chacun des modestes billets de cent francs décrochés du mur de mes water-closets !

Marcel De BARE.

N° DE DÉPÔT 419
Extrait de [illegible]
Adresse : 9 JUIN 1912.

Knoedler +

On a vendu ces jours-ci à la Galerie Georges Petit les tableaux de la marquise Carcano. Cette collection contenait quelques toiles célèbres, notamment *Le Meurtre de l'évêque de Liège*, de Paul Delaroche, et la *Salomé*, d'Henri Regnault. La brocante juive a fait un véritable coup de bourse sur ce dernier tableau ; finalement, un marchand américain l'a acheté pour un demi-million, mais il a déclaré noblement qu'il le céderait au Louvre sans commission, si notre grand musée voulait l'acheter. Là-dessus, tam-tam, interviews, échos dans les journaux mondains, entrée en scène d'un haut baron d'Israël qui donne une grosse somme à la souscription ouverte par les Amis du Louvre, etc. Vous entendez d'ici la musique. Quand les Juifs sont dans une affaire, on sait qu'il y a toujours un dessous, mais on ne sait pas toujours quel est ce dessous.

N° DE DÉBIT 62

Extrait de ACTION FRANÇAISE

Adresse : 14, Chaussée d'Antin, 14 - 16

Date : 16 JUIN 1912

Signature :

Exposition

L'AUTRE SALOMÉ

Il est presque autant question de *Salomé*, dans la presse parisienne, cette saison, que de Raoul Ponsbourg, d'Arthur Meyer et de Gabriel Astruc. Cela fait partie de l'enjuivement des oisifs, et, dans tout salonnard, un salomard sommeille. Mais cela ne va pas sans déception. Arthur Meyer espérait bien tirer quelque profit de la raisonnable *Salomé* de Regnault en la bissant, avec l'aide du papa bitume Bonnat-rien, à la dignité de chef-d'œuvre. Le Louvre, heureusement, a décliné la combinaison. Le nommé Astruc espérait aussi faire une bonne affaire avec l'abrutissante *Salomé* d'Oscar Wilde, et, dépouillée de la musique de Strauss, elle vient d'échouer lamentablement au Châtelet. On va peut-être, pendant quelques semaines, nous laisser tranquilles avec cette danseuse du Bordereau. C'est le moment de dire un mot de son malheureux auteur et de ce qu'il y a, au fond, de cette mystification..., car c'en est une.

Oscar Wilde était un homme gras et mou, au beau front, au masque glabre, à la bouche laide et molle, au regard tantôt éteint, comme absorbé par un mauvais rêve, tantôt, quand il s'animait, brillant et malicieux. Je le rencontrai en 1892, au plein de sa bonhomie, alors qu'il promenait de café en café ses cigarettes à bout doré, portant son nom, qui passaient alors pour un petit luxe, sa mine altière et ironique, sa fleur rare quotidienne à la boutonnière, et sa cour d'admirateurs. Marcel Schwob, l'auteur du *Roi au Masque d'Or* et de *Monelle*, nous présenta l'un à l'autre. Il me confia que ce rare gentleman venait d'écrire directement en français une *Salomé* des plus réussies. Sans un mot, Oscar Wilde tira de sa poche de côté une mince plaquette à couverture bleue, apposa dessus sa signature au long paraphe gladiolé, et me la tendit. Je l'ai encore. Ensuite, il fut question de l'illustre Whistler, avec lequel il s'était brouillé, puis raccommodé une douzaine de fois, et au sujet de qui il improvisa, séance tenante, un apologue. Car une de ses originalités consistait à ne pas exprimer les choses directement. Il enveloppait sa pensée dans de petits mythes brefs et péremptoires, souvent amusants, quelquefois médiocres, au milieu desquels il semblait parfois somnoler. C'est bien cette impression de dormeur éveillé qu'il me donna tout d'abord, et j'ai pensé depuis que, chez lui comme chez tant d'autres, une mauvaise répartition de la veille et du sommeil — si favorable aux idées fixes et aux hallucinations troubles — devait être à l'origine de l'aliénation morale. Un Sollier, un Dupré, un Babinski devraient nous fixer là-dessus.

Le rire de cet homme était douloureux et son silence l'était plus encore. Il émanait de lui un malaise certain, et je l'ai éprouvé à chacune de nos rencontres, malgré ses dons d'inventeur narrateur très réels, sa culture extrêmement étendue et variée et son aptitude à actualiser tous les sujets, à mêler Socrate, Aristophane et Shakespeare, et les émules et contemporains de Shakespeare, à la vie courante. L'imbécile surexcitation des milieux esthétiques londoniens et parisiens de l'époque l'avait gâté, en ce sens qu'il se croyait partout en représentation. Sa légende d'insolence, de raffinement, de bizarrerie courait devant lui et il s'y conformait tant qu'il pouvait, avec une application enfantine. Bref, on en avait vite assez.

Je n'ai pas relu sa *Salomé*. Elle m'avait donné l'impression d'un pastiche double de Flaubert — *Tentation de Saint-Antoine* — et du Mœterlinck, première manière, avec répétitions en vue de l'effroi : « Vous avez vu comment la lune est pâle, ce soir ? — C'est vrai qu'elle est effroyablement pâle. — Elle est pâle comme quelqu'un qui va mourir. — On dirait qu'elle retient avec peine un terrible secret. — Sera-t-elle encore pâle comme cela demain ? — Un petit enfant qui ne sait rien du tout vient de dire qu'elle était encore plus pâle, hier. — Personne ne sait rien du tout. » Ces niaiseries ont le tort, à la scène, de se prolonger trop longtemps. On a fait remarquer depuis que Wilde avait eu des intentions ironiques et parodiques en écrivant de pareilles pauvretés, lui qui eut des pages si fines et spirituelles dans son *Dorian Gray*, par exemple. C'est possible. A l'époque, il me parut surtout enchanté de son tour de force, ayant, lui Anglais, écrit de premier jet une piécette en français. Dans une sauce musicale pimentée, safranée, poivrée comme celle de Strauss, ce piètre poisson est encore à peu près tolérable. Servi seul, il nous reporte à des plaisanteries surannées, aux soirées nigaudines des symbolistes et des décadents. Il faut être bête et effronté comme un juif de comtesse belge pour croire que ce réchauffé ira encore aux Parisiens de 1912, infiniment moins jobards qu'il y a vingt ans, et auxquels le terme même de « morbide », prononcé d'un air gourmand, n'en impose plus.

Peu avant la catastrophe, — au-devant de laquelle le précipita un orgueil-vanité exaspéré de malade, — Oscar Wilde était devenu d'une susceptibilité inquiète, excessive, qui le brouillait avec la plupart de ses anciens amis. La lettre suivante, à propos de Whistler justement, qu'il adressait à un directeur de journal anglais, donne un exemple de cette irritabilité et de ce personnalisme :

Au directeur du *Truth*.

Monsieur,

J'ai peine à m'imaginer que le public s'intéresse si peu que ce soit aux cris perçants de «Au plagiat» qui sortent de temps à autre des lèvres de la suite vanité et de l'incompétente médiocrité.

Toutefois, comme M. James Whistler a eu l'impertinence de les pousser de façon à la fois venimeuse et vulgaire dans vos colonnes, j'espère que vous me permettrez de constater que les assertions contenues dans sa lettre sont aussi volontairement inexactes que volontairement blessantes.

La définition du disciple : un homme qui a le courage des opinions de son maître, est vraiment trop vieille pour qu'on puisse permettre même à M. Whistler de la revendiquer, et quant à l'emprunt des idées de M. Whistler sur l'art, les seules idées absolument originales que je l'aie jamais entendu exprimer, avaient trait à sa supériorité comme peintre sur des peintres plus grands que lui.

Il est ennuyeux pour tout gentleman d'avoir à relever les élucubrations d'une personne aussi mal élevée, aussi ignorante que M. Whistler, mais en oubliant son insolante lettre, vous ne m'avez pas laissé le choix du parti à prendre.

Je suis toujours, Monsieur, votre très fidèle...

OSCAR WILDE.

16, Tite Street, Chelsea, S. W.

Ceux que le cas intéresse trouveront pas mal de billets analogues et aussi de singuliers articles de critique, dans les *Essais de Littérature et d'Esthétique* qu'a fidèlement traduits M. Albert Savine. Il y avait, dans ce maniaque, l'étoffe d'une véritable sensibilité et les « *suspiria de profundis* » qu'à la façon d'un de ceux qu'il admirait, Quincey, lui fit pousser la dure geôle de Reading, le prouvent bien. L'excès de honte et de détresse le réveilla à la fois de ses puérilités et de ses mauvais songes, mais pour le mener à la mort. J'imagine qu'après de pareilles alternatives, elle dut lui paraître un repos.

Il y a des êtres tellement faibles, tellement dénués d'esprit de conduite, qu'ils devraient, comme les aveugles, s'attacher dans la vie à un guide qui les maintiendrait, les appuierait, leur éviterait les fondrières et les précipices. Oscar Wilde était de ceux-là. Or, le chœur des flatteurs et son incurable vanité lui persuadèrent qu'il était fait au contraire pour guider les autres vers les sommets d'un art contraire à la vie, rebelle au bon sens, sorte d'hyper-romantisme aboutissant tout droit au cabanon. Comme disait de lui le plus grand romancier de l'Angleterre moderne, Georges Meredith, en levant les mains au ciel : « Quel naufrage ! » Etre parti, par les sentiers absurdes de la gloriole, à la conquête de la gloire et aboutir à être un numéro dans des annales de psychiatrie, c'est, en effet, une sinistre aventure. Mais celle-ci comporte un enseignement que les rares spectateurs français de la salomerie astruquée feront bien de méditer à loisir : à savoir que la recherche de l'exceptionnel et de l'anormal aboutit à faire de l'homme le mieux doué, d'abord un isolé, et ensuite un prisonnier de la plus terrible des geôles, celle du vice. C'est parce que nos contemporains et compatriotes ont enfin compris cela qu'ils se mettent à siffler et à huer, au théâtre et dans la vie publique, ce qui est, plus ou moins sournoisement, plus ou moins brillamment, sur le chemin de la déchéance et de la mort. On parle de bons symptômes. En voilà un.

LEON DAUDET

N° DE DÉBIT 621

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Exposition

LES VENTES A PARIS EN MAI.

La série des grandes ventes ayant lieu cette année, tant à l'Hôtel Drouot qu'à la Salle Petit, a été pour ainsi dire ininterrompue. En mai on enregistra notamment de brillantes adjudications et certains des tableaux, objets d'art et de curiosité ayant atteint le prix le plus élevé dans chacune des plus grandes ventes sont reproduites page I.

On y remarque entre autres le célèbre tableau d'Henri Regnault, "La Salomé," qui détint jusqu'à la vente Doucet le record des prix de l'année 1912 pour un tableau en vente publique. On sait avec quel désintéressement M. Roland Knoedler offrit au musée du Louvre après l'adjudication de tenir pendant deux mois à sa disposition et sans aucun bénéfice, l'œuvre d'Henri Regnault. Un autre prix presque aussi élevé figure à côté de celui-ci, c'est celui donné par M. Kleinberger pour une peinture de Rembrandt, "Vieille femme plumant un poulet," qui atteignait 522.-500fr. Le portrait de Gevartius par Rubens était une des plus belles toiles de la collection Dollfus, aussi ne fut-elle pas trop payée à 55,950fr. Si la coupe en verre antique gravé, acheté 70,400fr. pour M. Pierpont Morgan, est sans doute déjà en Amérique, il est à présumer que le petit buste de femme en bois sculpté et polychromé du seizième siècle, payé 44.000fr., ne tardera pas à l'y rejoindre, car il semble avoir sa place dans le musée de M. Houdinetan.

N° DE DÉBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Exposition

Nouvelles de Partout

A la vacation de la vente Carcano, à laquelle on a procédé ces deux jours, dans la galerie Georges Petit, on s'était ému de voir la toile célèbre d'Henri Regnault : *La Salomé*, adjugée à M. Knoedler, le grand marchand de New-York, pour la somme de 485,000 francs.

— *La Salomé* allait-elle être définitivement perdue pour la France ?

Il se pourrait que non.

En effet, M. Knoedler a fait savoir qu'il la laisserait à l'Etat au prix même pour lequel il l'a acquise.

Or, le Louvre dispose déjà de 365,000 francs et un délai de deux mois seuls accordé pour parfaire la somme.

Patrimoine de Beauté

La *Salomé* d'Henri Regnault échappe au Louvre ; en revanche, l'*Allée des Châtaigniers* de Rousseau va y entrer. Tels sont les deux résultats de la vente sensationnelle qui a fait courir, avant-hier, le Tout-Paris des artistes et des amateurs. Le public a accueilli le premier de ces résultats, qui consacrait une nouvelle victoire du dollar yankee, par des exclamations violentes et par des coups de sifflets. Sa déception n'est pas complètement justifiée. La mémoire d'Henri Regnault bénéficie, auprès de l'opinion publique, de l'émotion naturelle qui s'attache à une mort glorieuse et tragique. Dans ma commune, qui veille pieusement sur le souvenir des héros de Buzenval, une rue porte son nom, et il n'y a probablement pas un paysan ni un ouvrier de chez moi qui ne sache, plus ou moins confusément, qui était la noble victime que, dans cette journée douloureuse du 19 janvier 1870, la civilisation a offerte en holocauste au dieu des batailles.

Rien n'est plus légitime que le regret poignant qui s'attache aux hommes morts très jeunes et qui avaient déjà accompli de grandes choses. On se rappelle avec mélancolie le geste de Chénier montant à l'échafaud, et frappant son front d'une main résignée. Et l'on se demande avec la même tristesse ce que réservait au patrimoine de beauté dont ce pays est fier la palette éclatante qu'une balle prussienne a fait tomber des mains d'Henri Regnault. Mais il ne faut pas que ce sentiment si naturel et si honorable fasse perdre toute mesure. Regnault est représenté au Louvre. Il y est représenté, notamment, par ce vigoureux et saisissant *Portrait du général Prim* qu'il est permis, sans hésiter, de considérer comme une œuvre infiniment plus forte que la *Salomé*. Et il est permis aussi d'apprécier qu'outre la valeur du tableau qui vient de nous échapper, et le sacrifice que voulaient consentir un groupe d'amateurs et la caisse si pauvrement dotée de nos musées nationaux, il y avait une disproportion manifeste. Il faut oser dire que le prix des œuvres d'art suit les caprices de la mode et les vertiges de l'engouement dans des proportions qui défient véritablement la raison. On trouvera très probablement qu'il était plus légitime de payer 270.000 francs l'*Allée des Châtaigniers*, qui est le meilleur tableau de Rousseau, qu'il ne l'aurait été de payer 385.000 francs la *Salomé*, qui est une des œuvres les plus discutables de Regnault. Mais, même ici, des réserves seraient justifiées. Rousseau, comme Millet, a été, au début de sa carrière, victime de l'ostracisme le plus brutal et le plus intelligent. Puis une brusque saute de l'opinion les a portés aux nues. Entre ces deux extrêmes, il serait raisonnable et prudent de faire des moyennes.

Ces réflexions, dont on excusera la liberté, n'enlèvent rien à l'élégance du geste qui avait été accompli par quelques amateurs généreux. Et si l'on peut discuter sur l'opportunité du sacrifice qu'ils ont voulu consentir, il reste à leur actif une intention qui ne saurait être trop hautement louée. Il est bon, il est salutaire, il est d'un heureux exemple que des hommes fortunés offrent, de temps à autre, d'importantes contributions à l'accroissement du patrimoine commun. Ils risquent de n'être pas toujours compris. Il se trouve des philanthropes ou des utilitaires pour se demander si tant d'argent ne serait pas mieux employé à soulager quelques misères. La question est délicate et mérite d'être examinée.

Elle a été posée, il y a quelques jours, par notre spirituel confrère M. Clément Vautel à propos du testament de Mme Edouard André. Le rédacteur du *Matin* déclarait ne pouvoir prendre son parti que tant de millions fussent légués à l'Institut, qui auraient si bien pu être employés à construire des hôpitaux. Il affirmait que nous avions déjà trop de Corot, et il ajoutait que pour sa part il n'allait jamais dans les musées, ce qui est une raison qui aurait pu le dispenser d'en donner d'autres, mais qui, heureusement, n'est pas à la portée de tout le monde.

Il faut se garder de prendre une boutade au tragique, et même de la discuter trop lourdement. Et nous ne songeons pas à confondre notre confrère avec le père Michon, de fantaisiste et joyeuse mémoire, qui dénonçait chaque année, du haut de la tribune, la subvention de l'Opéra, sous prétexte que le corps de ballet ne servait en rien la cause de la démocratie laborieuse. Mais il faut tout de même se garder des suggestions de l'esprit utilitaire. Le péril que redoute M. Vautel n'est d'ailleurs pas à craindre. Le nombre des millionnaires qui s'intéressent aux beaux-arts est extrêmement limité. Et, sans doute, il est très heureux que ceux qui ne s'y intéressent pas consacrent une partie de leur héritage à entretenir des cliniques ou à récompenser des rosières. Mais il est encore plus heureux qu'il s'en trouve quelques autres pour comprendre que les beaux-arts, la peinture, l'architecture, la musique, la danse elle-même, font partie intégrante du patrimoine d'un pays, grandissent la place qu'il tient et le rôle qu'il joue dans l'histoire de la civilisation humaine. Florence ne serait pas ce qu'elle est, la ville-reine, le centre d'attraction des admirateurs de la beauté, si les Médicis avaient consacré leur richesse à y construire des hôpitaux.

La démocratie devine confusément cela. Elle ne va pas tous les jours dans les musées ; mais elle a ressenti la perte de la *Joconde* comme un appauvrissement national. Et voici un autre symptôme : Avant-hier, M. Maurice Barrès est allé à Caen, qui n'est pas seulement une « ville de sapience » mais qui est aussi un incomparable musée d'art. Et sur l'estrade où il est monté pour prêcher sa croisade en faveur des églises françaises, les hommes de tous les partis, depuis le maire radical jusqu'à l'évêque, lui faisaient escorte. Tous communiaient avec lui dans la religion de l'art. Tous comprenaient avec lui quel grand intérêt moral il y a à détourner l'âme d'une démocratie des préoccupations utilitaires, et à lui apprendre à veiller sur ce patrimoine de beauté qui a si puissamment servi le renom de la France, qui a été comme l'instrument de son rayonnement dans le monde.

FREDERIC CLEMENT.

N° DE DÉBIT 129
Extrait de PETIT PARISIEN
Adresse : 18, Rue d'Enghien (X.)
Date : 3 JUIN 1912

LA SEMAINE PARISIENNE

La reine de Hollande et son aïeul français. Les quatre femmes du Taciturne. — L'emmurée. — Un prince royal très parisien. La « Salomé ».

Paris ne pouvait qu'accueillir, avec cette grâce qu'il sait mettre dans sa galanterie, la reine de Hollande ; il se souvenait de l'avoir vue toute jeune fille, dans un premier voyage, prolongé plus que celui-ci. C'est en estimant le séjour actuel trop bref qu'il atteste le mieux ses sentiments sympathiques pour la souveraine d'un pays ami, issue d'ailleurs — à travers nombre de générations, il est vrai — d'un sang français.

La reine Wilhelmine a tenu à montrer qu'elle n'oubliait pas son origine, en déposant une couronne sur la statue de Coligny, dont son illustre aïeul, Guillaume le Taciturne, le libérateur des Pays-Bas, épousa la fille. C'était la seconde Française avec laquelle s'unissait Guillaume d'Orange, qui eut quatre femmes. Etre un grand homme ne met pas toujours au-dessus des infortunes conjugales. Le Taciturne, qui, après une union de courte durée, s'était remarié avec Anne de Saxe, avait eu à regretter ce mariage-là : Anne de Saxe mena une existence fort scandaleuse et ne se donnait même pas la peine de la dissimuler. Elle s'enivrait abominablement et sa liaison avec Jean Rubens l'entraînait à tous les égarements. Guillaume, dans le châtiment, eut la main rude : il fit murer la coupable dans une niche grillée. A ses plaintes, un chapelain répondait par des exhortations. La troisième femme du héros, Charlotte de Bourbon, qui s'était donnée au glorieux révolté en souvenir de l'amour qu'elle avait eu pour le frère de celui-ci, le dédommagea de ses déboires. Mais la vraie compagne de cœur et de raison fut Louise de Coligny, que les chroniqueurs du temps dépeignent comme « bien faite de sa personne, quoique sa taille fût petite, les yeux beaux, le teint vif ». Elle n'oublia jamais sa première patrie ; elle fut douce, tolérante, bonne conseillère, contribua à rapprocher la nation d'où elle venait et celle qui l'avait adoptée.

Ce fut dans ses bras que mourut Guillaume d'Orange, assassiné par un agent de Philippe II, qui avait mis à prix la tête du champion de l'indépendance des Pays-Bas. L'assassin, pour l'approcher, s'était fait passer pour un courrier, attendant ses ordres. Louise de Coligny avait remarqué l'attitude suspecte de cet homme. Un instinct l'avait poussée à prier son mari de se défier de lui. Le Taciturne avait souri de ces craintes et de ces imaginations de femme ; il avait même parlé familièrement au prétendu courrier, en l'invitant à attendre ses instructions. Cependant, une heure plus tard, il tombait sous le coup de pistolet de Balthazar Gérard. Le prince regarda la princesse « d'un œil fort piteux » et expira.

Ce sont là des souvenirs bien lointains. Un frère de la reine de Hollande, qu'elle n'a pas connu, par la raison majeure qu'il était mort avant sa naissance, fils d'un premier lit du roi Guillaume III, témoigna à sa façon, qui n'était peut-être pas la meilleure, de son goût pour la France. Ce fut, dans les années qui suivirent la guerre, une physionomie demeurée essentiellement « parisienne ». Il y avait encore des « boulevardiers » et nul ne l'était plus que le prince d'Orange, héritier de la couronne de Hollande, qui acceptait gaîment son sobriquet de « prince Citron ». On raconte qu'une déception sentimentale — la raison d'Etat opposée à un mariage qu'il avait rêvé — l'avait jeté dans la fièvre des plaisirs, et il y apportait, en effet, une nervosité où il semblait y avoir quelque chose comme du défi à l'étiquette, à toutes les obligations que lui créait sa situation. Lui, qui était appelé à monter sur un trône, il avait, en quelque sorte, rompu avec son pays.

Un jour qu'il avait reçu l'ordre de son père, transmis par le ministre de la Guerre de Hollande, de venir passer une revue des troupes à la Haye, il répondit très cavalièrement à cette injonction, car l'argot parisien n'avait pas de secrets pour lui.

— Je n'irai pas, dit-il en substance ; si l'on tient absolument à ce que je passe une revue de l'armée hollandaise, qu'on me l'envoie aux Champs-Elysées !

Qui sait ? S'il eût moins abusé de la vie, si la destinée lui eût permis d'attendre son heure, il eût peut-être, comme un autre prince héritier dont la jeunesse n'avait pas été austère, fait bonne figure de conducteur de peuple. Il y a des moyens divers d'acquérir l'expérience et la connaissance des hommes.

* *

Le voyage de la reine de Hollande, événement aimable, n'a pas interrompu, cependant, les commentaires sur la lutte, qui restera fameuse dans les annales des enchères d'œuvres d'art, engagée entre le Louvre et l'Amérique pour la possession de la *Salomé* d'Henri Regnault.

Henri Regnault ! Sans les derniers coups de feu de Buzenval, que serait-il aujourd'hui ? Il aurait soixante-neuf ans. Il serait membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, pourvu de tous les titres, et de toutes les dignités. Il aurait produit beaucoup : peut-être le discuterait-on, peut-être aurait-il connu des retours de l'opinion (car, est-on jamais juste pour les vivants ?) peut-être aussi son fougueux pinceau aurait-il eu des défaillances... Il l'a payée de sa vie généreuse : du moins a-t-il laissé la plus admirable légende qui soit...

Paul GINISTY.

N° DE DÉBIT 113
Extrait de
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

Knoedler

La *Salomé* d'Henri Regnault a été vendue non point au Louvre, comme beaucoup d'artistes et d'amateurs l'auraient désiré, mais à un riche Américain pour le prix de 480.000 francs. Malgré la contribution de quelques amis généreux, le Louvre n'a pas pu disposer de cette somme. Encore un chef-d'œuvre de la peinture française qui passe les mers... Quand nous serons à mille...

N° DE DÉBIT 112
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

Pleurez, nos yeux ! Nous avions pu concevoir un moment que l'entrée au Louvre de cette prestigieuse et admirable *Salomé*, de Regnault, apporterait peut-être une manière d'adoucissement à la peine cuisante des inconsolables — il y en a, et beaucoup — du rapt de la *féconde*.

Hélas ! l'effort nécessaire n'a pas été fait et l'Amérique — toujours ! — nous enlève ce chef-d'œuvre.

Hier, en effet, a commencé chez Georges Petit la vente Carcano.

Quand la célèbre toile d'Henri Regnault fut mise en vente, on peut dire qu'il y eut dans la salle bondée, ce que, dans une autre enceinte, on appelle une « sensation prolongée ».

Les enchères s'engagent et sont poussées assez rapidement jusqu'à 395.000 francs.

A l'enchère de 400.000 francs, le représentant du Louvre, M. Leprieur, n'oppose aucune surenchère nouvelle.

Différents amateurs interviennent en ce moment et demandent si c'est pour nos musées nationaux que l'enchère de 400.000 francs a été mise.

Sur réponse négative, le Louvre abandonnant, les enchères repartent de plus belle entre MM. Jonas, Feral et Knoedler, marchand à New-York.

Enfin, ce dernier est déclaré acquéreur pour le prix de 480.000 francs, plus 10 o/o, ce qui porte le prix d'achat de la *Salomé* à 528.000 francs.

Quand on apprend que le Louvre a abandonné et que l'adjudicataire est un marchand américain, des sifflets se font entendre...

Alors on vit M. Knoedler se diriger vers M. Arthur Meyer, qui se trouvait là, et lui faire une communication que le directeur du *Gaulois* écoutait avec attention.

L'acquéreur de la *Salomé* venait déclarer qu'il tenait le tableau à la disposition de tel comité d'acquéreurs français qui se présenterait, pour le prix net d'achat, sans majorer celui-ci d'aucune commission.

N° DE DÉBIT 102
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Pleurez, nos yeux ! Nous avions pu concevoir un moment que l'entrée au Louvre de cette prestigieuse et admirable *Salomé*, de Regnault, apporterait peut-être une manière d'adoucissement à la peine cuisante des inconsolables — il y en a, et beaucoup — du rapt de la *féconde*.

Hélas ! l'effort nécessaire n'a pas été fait et l'Amérique — toujours ! — nous enlève ce chef-d'œuvre.

Hier, en effet, a commencé chez Georges Petit la vente Carcano.

Quand la célèbre toile d'Henri Regnault fut mise en vente, on peut dire qu'il y eut dans la salle bondée, ce que, dans une autre enceinte, on appelle une « sensation prolongée ».

Les enchères s'engagent et sont poussées assez rapidement jusqu'à 395.000 francs.

A l'enchère de 400.000 francs, le représentant du Louvre, M. Leprieur, n'oppose aucune surenchère nouvelle.

Différents amateurs interviennent en ce moment et demandent si c'est pour nos musées nationaux que l'enchère de 400.000 francs a été mise.

Sur réponse négative, le Louvre abandonnant, les enchères repartent de plus belle entre MM. Jonas, Feral et Knoedler, marchand à New-York.

Enfin, ce dernier est déclaré acquéreur pour le prix de 480.000 francs, plus 10 o/o, ce qui porte le prix d'achat de la *Salomé* à 528.000 francs.

Quand on apprend que le Louvre a abandonné et que l'adjudicataire est un marchand américain, des sifflets se font entendre...

Alors on vit M. Knoedler se diriger vers M. Arthur Meyer, qui se trouvait là, et lui faire une communication que le directeur du *Gaulois* écoutait avec attention.

L'acquéreur de la *Salomé* venait déclarer qu'il tenait le tableau à la disposition de tel comité d'acquéreurs français qui se présenterait, pour le prix net d'achat, sans majorer celui-ci d'aucune commission.

LA "SALOMÉ" D'HENRI REGNAULT

On trouvera plus loin le compte rendu détaillé des deux premières vacations de la vente des collections de Mme la marquise Landolfo Carcano. Outre le grand intérêt général que présentait cette vente, l'attention publique s'était spécialement portée sur le sort réservé par les enchères à la « Salomé » d'Henri Regnault. On désirait que cette importante toile de l'artiste ne quittât pas la France et fût définitivement placée au musée du Louvre. A cet effet, une campagne avait été menée dans la presse et une souscription, ayant déjà produit un résultat considérable, avait été ouverte en vue de l'acquisition, par l'Etat et des amateurs.

Jeudi, à la vente, la Salomé de Regnault fut adjugée à M. Roland Knoedler, le grand expert de New-York, moyennant la somme de 480.000 francs. Il y eut alors une véritable déception dans le public.

« Voici, d'après le *Figaro*, comment les choses s'étaient passées. Avant la vente M. Knoedler avait, par lettre, prévenu les commissaires-priseurs qu'il ne pousserait point contre l'Etat, et qu'il s'inscrivait même pour 5,000 francs à la souscription improvisée dont le produit était destiné à faire rester en France cette page unique et maîtresse d'Henri Regnault. L'Etat poussa jusqu'à 370,000 francs. M. Leprieur, conservateur du Louvre, ne pouvait aller plus loin. Les enchères se poursuivirent donc rapidement : et parmi les amateurs qui jetaient des chiffres dorés ou les faisaient jeter, se trouvait M. Nir, le distingué sénateur de l'Aude, dont les intentions, au cas où il aurait la chance de posséder la *Salomé*, étaient de s'en réserver l'usufruit et d'en assurer la nue propriété à l'Etat. Alors — et cela était son droit absolu — alors seulement M. Roland Knoedler reprit sa liberté et continua jusqu'à 480,000 francs.

« Le marteau s'abattit : le public réclama le nom de l'acquéreur. M. Georges Petit, après avoir demandé l'assentiment de M. Roland Knoedler, annonça par qui était acquis le tableau. Tumulte, bruit, etc., etc.

« Ce qui se passa après — continue le *Figaro* — est tout à fait digne de l'acquéreur et n'étonnera personne de sa part. M. Roland Knoedler prévint le conservateur du Louvre qu'il laissait, pendant deux mois, le tableau à la disposition du musée national au prix où il l'avait acheté sans aucun bénéfice : deux mois, c'est plus qu'il ne faut pour que la souscription commencée puisse atteindre au chiffre désormais fixé. »

Cette souscription, à laquelle se sont associés les commissaires-priseurs et les experts de la vente pour 5,000 francs, s'élève déjà au chiffre de 185,000. Il est plus que probable que le conseil des musées nationaux maintiendra sa contribution. Il ne reste donc plus qu'à parfaire la différence, pour que la Salomé appartienne définitivement au Louvre. On ne saurait trop applaudir au geste désintéressé de M. Knoedler qui, depuis une trentaine d'années, a rendu dans son milieu de si nombreux services aux artistes français. — A. D.

N° DE DÉBIT 108
Extrait de PETIT PARISIEN
Adresse : 18, Rue d'Enghien (X.)
Date : 31 MAI 1912
Signature :

La nomination des associés et sociétaires de la Société nationale des beaux-arts aura lieu le 8 juin prochain.

Knoedler

La *Salomé* d'Henri Regnault a été vendue non point au Louvre, comme beaucoup d'artistes et d'amateurs l'auraient désiré, mais à un riche Américain pour le prix de 480.000 francs. Malgré la contribution de quelques amis généreux, le Louvre n'a pas pu disposer de cette somme. Encore un chef-d'œuvre de la peinture française qui passe les mers... Quand nous serons à mille...

N° DE DÉBIT 97
Extrait de PETIT PARISIEN
Adresse : 18, Rue d'Enghien (X.)
Date :
Signature :

Bulletin du Jour

Knoedler

LES VIVANTS ET LES MORTS

On a dit souvent que les morts, comme les absents, avaient toujours tort. En matière artistique, c'est précisément le contraire qui se produit. Evoquez-vous tout le talent du monde et un génie qui n'a jamais été égalé, du moment que vous avez encore bon pied, bon œil, vous ne comptez que médiocrement vis-à-vis des anciens, et vos contemporains vous laisseront volontiers mourir de faim, pour donner plus de valeur à vos œuvres, quand vous ne serez plus.

Ce défaut n'est du reste pas d'aujourd'hui, mais il se manifeste présentement dans des conditions qui n'ont jamais été atteintes. Les productions des siècles passés ou même de notre époque, pourvu que leur auteur soit décédé, atteignent des prix fabuleux, presque conventionnels, tandis que, sauf des exceptions très rares, nulle passion dédaigneuse devant celles de peintres, de sculpteurs qui ont le grand tort de pouvoir nous offrir eux-mêmes leur marchandise.

Ce que nous disons de l'art pur, on pourrait le dire également de l'art appliqué à l'ameublement, à la décoration et aux simples usages de l'existence.

Et, par une singulière ironie, on se plaint que notre siècle n'ait pas de style, en dehors des déliquescences de celui qu'on qualifie de « modern », parce qu'il est emprunté à tous les temps et à beaucoup de pays. Mais, pour qu'il y ait un style d'aujourd'hui, il faudrait que les artistes qui aient été et qui le produisent puissent vivre, ce qui n'est généralement pas leur cas.

Jadis, les grands seigneurs et même les financiers de la Monarchie étaient les Mécènes des artistes qu'ils payaient convenablement et, ce qui est mieux, qu'ils encourageaient en les traitant en amis et en les accueillant chez eux. Ils vivaient avec les vivants et n'allaient point se faire entôler chez les brocanteurs. Actuellement, les gens chics dédaignent les artistes et achètent des tableaux ou des bibelots, par un commissionnaire, comme on prend livraison, un titre à la Bourse par le ministère d'un agent de change.

Il sera peut-être permis de faire observer irrespectueusement que presque toujours les grands seigneurs et les financiers généreux avaient du goût, tandis que les banquiers et les marchands de porc salé américains en sont à peu près complètement dépourvus. Ils versent la forte somme non pour orner à leur satisfaction une maison qu'ils ont fait construire et adapter à leurs besoins, mais, pour faire étalage de leur fortune et pour flatter leur vanité.

Henri Regnault était certainement un grand artiste, mais si sa *Salomé* valait plus de huit mille francs qui lui ont été payés par un marchand, presque prodigue en son temps, le demi-million qui a été versé par un acquéreur de New-York, galant homme, du reste, est excessif.

Avec cette somme, un amateur avisé aurait peut-être pu se procurer dix ou vingt œuvres d'artistes contemporains, qui, eux morts, auront peut-être autant de réputation.

Le soldat vit de son épée, le prêtre vit de l'autel. Il serait à désirer que les artistes puissent vivre de leurs pinceaux, de leurs ciseaux ou tout simplement de leurs mains.

ALCESTE.

Extrait de ACTION
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

BATAILLE AUTOUR D'UNE TOILE

La Salomé ira-t-elle en Amérique?

Ce n'est pas le chef-d'œuvre, mais c'est une grande œuvre quand même, que la *Salomé*, de Regnault; et l'on comprend l'émotion qui gagna, hier, le monde des artistes et des riches amateurs quand on sut qu'elle tombait, de par la suprême surenchère, aux mains d'un Américain, et risquait de nous échapper à jamais.

Il faut le dire, ce duel de banknotes entre les enchérisseurs donne un peu de vertige. Au nom du Louvre et des Amis de notre national musée, M. Leprieur avait poussé à 385,000 francs. M. Mir, sénateur de l'Aude, alla jusqu'à 400,000. Mais M. Knœdler, avec un flegme imperturbable, poussait toujours. La lutte dès la quatrième heure n'était plus possible. Il l'emporta donc sans péril, restant sans concurrent.

Déclarations de M. Knœdler

Ce M. Knœdler, malgré les quelques protestations qui accueillirent sa trop facile victoire, n'est pas un homme intraitable. C'est d'abord un collectionneur de goût et cultivé, dont la réputation d'esprit est grande à New-York. Chez nous, place Vendôme, il sait offrir aux amateurs une galerie de choix qui témoigne d'une ingénieuse activité et d'un adroit esprit de recherche.

C'est là que nous l'avons vu.

— « Je suis plus des vôtres que vous ne croyez, explique-t-il, puisque ma femme est Française d'origine, et moi, de cœur. C'est vous dire qu'en achetant la *Salomé*, de Regnault, je n'ai pas cédé qu'à une ambition de marchand, mais aussi à un secret désir d'artiste.

« Je n'ai pas davantage voulu déposséder le Louvre, puisque, dès la première heure, je fus de ces souscripteurs qui envoyèrent à un de vos confrères leur obole pour permettre au musée de figurer avec honneur dans la bataille.

« Tant que le Louvre fut sur les rangs, je m'abstins, Je n'entrai en lice, vous le savez, que quand M. Leprieur eut renoncé, et que le duel, plus serré, se trouva limité aux simples amateurs.

« Mon intention est d'ailleurs fort nette, et je ne m'en suis caché à personne. Je suis désireux comme tous que la *Salomé* reste en France : nul pays ne convient mieux à cet énigmatique et émouvante petite Marocaine, et je suis prêt, j'en renouvelle ici l'affirmation, à la laisser au Louvre pour le prix même que je l'ai payée. »

Ajoutons que M. Roland Knœdler laisse durant deux mois le célèbre tableau à la disposition de l'administrateur : une souscription est ouverte, le chiffre en est déjà considérable, puisqu'il atteignait hier 185,000 francs. Le Louvre compte assez d'admirateurs généreux et Paris assez de Mécènes, pour que l'œuvre du peintre mort à Buzenval ne s'expatrie pas et demeure chez nous comme déjà y restent ces deux chefs-d'œuvre : l'*Enterrement de l'évêque de Liège*, de Delacroix, et l'*Allée des châtaigniers*, de Théodore Rousseau.

Rappelons que la *Salomé* avait été achetée 30,000 francs à son auteur, et que celui-ci, en son temps, s'en était trouvé fort satisfait.

Dans la seconde vacation, qui s'est tenue hier, au sujet de la vente des collections de la marquise Landolfo-Carcano, un tableau de Rembrandt, *Portrait présumé de sa sœur*, a été adjugé à 365.000 francs; un Veronèse, *Portrait de la Belle Nacri*, à 180,000.

Maint artiste, à lire ces chiffres, pense : « Comme de notre vivant, le moindre billet de *mil* ferait mieux notre affaire !... »

N° DE DÉBIT JOURNAL des DÉBATS
Extrait de
Adresse : 1er JUIN 1912
Date :
Signature :

« L'Allée de Châtaigniers » et la « Salomé »

Dans quelques jours, *l'Allée de Châtaigniers* sera au Louvre : voilà la grande nouvelle dont notre patriotisme doit se réjouir sans réserve. Nous dirons ce que ce chef-d'œuvre représente dans l'œuvre de Théodore Rousseau et dans l'histoire de notre art français. Aucun des *Rousseau* entrés jusqu'à présent au Musée ne pouvait comme celui-ci donner une idée complète de la conscience intransigeante, de l'âpre volonté, de la sensibilité et du génie du maître. Il eût été impardonnable de la laisser partir.

Si l'on considère que le Louvre possède déjà le *Maréchal Prim*, c'est-à-dire le vrai chef-d'œuvre d'Henri Regnault, sans parler de l'*Exécution à Tanger* et de quelques autres petits tableaux et aquarelles, on reconnaitra que la mémoire du jeune peintre qui donna héroïquement sa vie à la patrie est honorée comme il convient dans notre musée national, et l'on se résignera à l'abandon de la *Salomé*. Il est permis d'ailleurs, — sans manquer au devoir du patriotisme (du vrai patriotisme, dont toute apparence de cabotinage offense la pudeur), — de ne pas partager l'admiration sans nuance, frénétique, dangereuse, que quelques personnes professent pour ce tableau.

Certes, nous les approuverions si elles persistaient à vouloir, par leurs souscriptions, en assurer la possession au Louvre; — mais, en l'espèce, l'intérêt supérieur du musée, le vrai devoir, était d'acquérir *l'Allée de Châtaigniers*. — A. M.

N° DE DÉBIT
Extrait de JOURNAL DES DÉBATS
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :
Exposition

La vente Landolfo-Carcano

LE SORT DE LA « SALOMÉ » D'HENRI REGNAULT

La première journée de la vente Landolfo-Carcano à la galerie Georges Petit fut un événement parisien. Une foule, où se coudoyaient amateurs, experts, femmes élégantes, se pressait dans la galerie de la rue de Sèze.

La vacation a produit 2,760,950 fr.

La mise aux enchères de la *Salomé* d'Henri Regnault était attendue avec impatience et avec émotion. Parviendrait-on à la disputer à l'Amérique, à conserver pour le Louvre cette toile fameuse?...

M. Leprieur, le conservateur du musée, pousse au nom du Louvre jusqu'à 370,000 fr. Il ne pouvait aller plus loin. Les enchères se poursuivirent rapidement au delà de ce chiffre. M. Roland Knœdler, l'expert de New-York, qui avait prévenu les commissaires-priseurs qu'il ne pousserait pas contre l'Etat français, reprit sa liberté et se fit adjuger l'œuvre au prix de 480,000 fr.

Le public, qui n'était pas au courant de ces détails, accueillit par des mouvements divers la proclamation du nom de l'acquéreur. Il y eut du bruit, du tumulte, voire des coups de sifflet.

Cette démonstration était d'autant moins justifiée que M. Roland Knœdler prévenait le conservateur du Louvre qu'il laisserait pendant deux mois le tableau à la disposition du musée national au prix où il l'avait acheté.

Si le Conseil des musées nationaux maintient sa contribution de deux cent mille francs, c'est une somme de cent mille francs qu'il s'agit de trouver, puisque la souscription ouverte se monte actuellement à 185,000 francs.

Immédiatement après la *Salomé* a été mis en vente le tableau de Théodore Rousseau, l'*Allée de Châtaigniers*, qui fut adjugé 270,000 francs au Louvre. Cette acquisition fut saluée par les applaudissements de l'assistance.

Parmi les autres toiles, citons : la *Solitude*, de Corot, qui atteint 350,000 fr.; *l'Assassinat de l'évêque de Liège* et la *Leçon d'équitation*, de Delacroix, adjugés respectivement 205,100 et 145,000 fr. et enfin le *Mariage espagnol*, de Fortuny, qui est monté à 220,000 fr.

Extrait de PARIS-JOURNAL
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

CHRONIQUE DES VENTES

Hier, Galerie Petit, la salle était moins surchauffée que la veille. *Salomé* n'était plus là, mais nul n'ignorait qu'elle existe encore. Henri Regnault n'est pas vaincu.

Nous n'étions plus sous la pression de l'opinion, le Louvre n'avait délégué aucun de ses meilleurs défenseurs. Cette seconde vacation de la vente Carcano a produit 992.875 francs, ce qui portait le total des deux premières journées à *trois millions sept cent cinquante-trois mille huit cent vingt-cinq francs*. Aujourd'hui samedi, se terminera cette superbe réalisation par les objets d'art et d'ameublement.

M. Durand Ruel a acquis le Rembrandt pour 365.000 fr., un Rubens a fait 47.000 francs, deux toiles de Keyser, 62.000 et 83.500 fr., un Greuze (provenant de la vente Pembroke, 1862), 41.000 fr. — pas cher — et un superbe dessin de Lhermitte, *Les Laveuses*, 700 francs. Dans les sculptures, Frémiet, 4.600 fr., deux Rodin, 3.800 et 2.300 fr. M. Seligmann, l'érudit connaisseur, a acheté 25.000 un triptyque de l'école néerlandaise du quinzième siècle.

A Drouot, une seule exposition méritait mention : celle de Me Baudoin, à la salle numéro 1.

Nous rendrons compte, demain (pour les bibliophiles) de la vente Bermond. Me Desvouges la termine ce jour, salle n° 7.

A la salle n° 6, Me François, dans une vente de faïences, a adjugé 2.400 fr. deux sujets Delft (hauteur 15 cent.) ; 2.695 fr. une plaque même provenance, polychrome du dix-huitième siècle.

Les grandes ventes. — La vente Doucet, que nous sommes forcés de rappeler, tant elle préoccupe les maîtres de l'Art, aura lieu, 8, rue de Sèze, les mercredi 5, jeudi 6, vendredi 7 et samedi 8 juin 1912.

Nous allons tenter de renseigner nos lecteurs le mieux que nous pourrons. L'exposition aura lieu : le lundi 3 juin 1912 (particulière), de deux heures à six heures, et le mardi 4 juin 1912 (publique), de deux heures à six heures, à la Galerie Georges Petit.

Quentin.

Extrait de L'INTRANSIGEANT
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

✱ La *Salomé* d'Henri Regnault qui, tout compte fait, a été payée hier 528.000 francs par un amateur américain, avait été achetée au peintre 30.000 francs. Et l'artiste, déjà très coté, s'était montré fort satisfait.

Peut-être avait-il conscience qu'un tableau peint de la main gauche — Regnault ne peignait pas autrement — ne pouvait avoir de prétentions supérieures auprès du « bourgeois » !...

Extrait de NEW-YORK HERALD
Adresse : 49, Avenue de l'Opéra - II°
Date : 1er JUIN 1912
Signature : NON SIGNÉ

Deuxième Jour de la Vente de la Collection Carcano

PORTRAIT PRESUMÉ DE LA SOEUR DE REMBRANDT PAR REMBRANDT PAYÉ 401.500 FRANCS.

On continue la Dispersion des Tableaux et Dessins—Aujourd'hui, troisième et dernière Vacation.

La seconde vacation de la vente Carcano, qui se tenait hier à la galerie Georges Petit, était moins importante que la première, mais malgré cela il s'en est fallu de sept mille francs pour que l'on réalisât le million. Exactement, la vacation, dirigée par MM. Lair-Dubreuil et Baudoin et MM. G. Petit, Durand-Ruel et Féral, a produit 992,875fr., ce qui a porté le total des deux jours à 3,753,825fr., réalisé uniquement avec les tableaux et dessins anciens et modernes, les objets d'art composant la vacation finale qui aura lieu tantôt.

Tout l'intérêt de la séance résidait dans les tableaux anciens, dont le numéro de vedette était le No. 171, le "Portrait présumé de la sœur de Rembrandt," par Rembrandt, joli et rare portrait de jeune fille peint vers 1633, et que la marquise Carcano avait payé seulement 21,600fr. à la vente San Donato, en 1868. Ce tableau, que le HERALD avait estimé aux environs de 300,000fr., et dont M. Féral a, du reste, demandé ce prix, a dépassé les prévisions, et a été adjugé 365,000fr., soit 401,500fr. avec les frais, à MM. Durand-Ruel, en compétition en premier avec MM. Bousquet et Kleinberger, puis ensuite avec M. Fischhof.

Le No. 175, le grand "Portrait de la Belle Nani," par Paul Véronèse, que sa propriétaire avait obtenu pour 30,200fr. à la vente San Donato en 1870, a provoqué de vives compétitions et, sur estimation de 75,000fr., il a été poussé à 180,500fr., soit 198,550fr. avec les frais, par M. Féral, en lutte d'abord avec M. Kleinberger, qui abandonna à 72,000fr., puis après avec un enchérisseur inconnu placé tout au fond de la salle.

Les "Portraits de Frans van Limborgh et de sa femme," par Thomas de Keyser, ont été vendus séparément, avec une demande de 50,000fr. pour chacun. MM. Frédéric Muller, d'Amsterdam, ont fait monter le "Portrait d'homme" à 83,500 francs, soit 91,850fr. avec les frais, en compétition avec M. Kleinberger, et ce dernier a acquis le "Portrait de femme" pour 68,200fr., frais compris. Ces deux tableaux ont dépassé de beaucoup mes prévisions, car, comme l'expert, je les estimais une cinquantaine de mille francs pièce.

Le No. 172, "Le Christ pleuré par les Saintes Femmes," par Rubens, a eu un sort beaucoup moins heureux, peut-être en raison de son sujet, car, sur demande de 80,000fr., prix auquel je l'estimais, il est resté à 51,700fr., avec les frais, à M. Kleinberger, et alors qu'il avait fait 25,000fr. à la vente San Donato.

Il en a été de même pour le No. 156, "Les Deux Sœurs," par Greuze, qui, estimé 60,000fr., n'a pas dépassé 45,100 francs, avec les frais, prix qui me paraît suffisant, payé par M. Bousquet. Il est vrai qu'il n'avait fait que 2,260fr. à la vente du comte de Pembroke, en 1862. Le No. 173, "Un quai au bord d'un canal," par Salomon Ruysdael, a été adjugé 27,610fr., et une composition par Benjamin Cuyp, "Caïn," a été payée 14,000fr. par M. Féral.

En lutte avec M. Kleinberger, MM. Séligmann ont emporté pour 27,500fr., avec les frais, le No. 153, un triptyque de l'école néerlandaise du quinzième siècle, à sujets saints, dont on avait demandé 8,000fr. seulement. Deux petits "Portraits d'un magistrat et d'une dame," par François van Miéris, qui avaient fait 10,700fr. à la vente San Donato, ont été adjugés hier 16,720fr. à M. Fischhof, et le No. 170, "Le Mariage païen" par Raoux, dont on demandait 10,000fr., a été payé 11,000fr. par M. Stettiner.

Dans les autres tableaux, deux paysages de style antique par Bloemen ont fait 5,700fr.; un "Intérieur hollandais" par Brekelenkam, 4,000fr.; un "Campement" par Duplessis, 5,600fr.; "Les Sirènes," par Furini, 4,100fr.; "Le Retour du Marché," par Michau, 4,800fr.; "Le Passage du Gué," par le même, 4,100fr.; "Télémaque et Eucharis," par Guillaume van Miéris, 4,100fr.; "Les Patineurs," par Molenaar, 3,100fr., et "L'Assomption de la Vierge," par Valdes-Leal, 8,000fr., sur demande de 3,000fr., acheté par M. Carvalho.

Les Dessins.

Dans les dessins anciens, un pastel, portrait de jeune femme, attribué à Mme. Vigée-Lebrun, a réalisé 2,300fr., et une sanguine par Hubert Robert, 1,260.

Les dessins modernes ne contenaient aucune pièce très marquante. Un très grand fusain par Lhermitte, "Les Laveuses," dont on demandait 8,000fr., a été adjugé 7,700fr., avec les frais, à M. Mathey, tandis qu'une aquarelle de Meissonier, "Cavalier Louis XIII dormant," estimée 10,000fr., est restée à 6,100fr. à M. Georges Bernheim.

En revanche, un lavis de Daumier, "Le Charentier," prisée 800fr. seulement, a été poussé à 6,500fr. par M. Oppenheimer. Ce dernier a acheté aussi un dessin de Corot pour 1,050fr.; une esquisse du portrait de Delacroix, par lui-même, 2,200fr., un dessin de Jules Dupré, "La Passerelle," pour 3,700fr., et un dessin de Th. Rousseau, "La Hutte dans la Forêt," pour 4,000fr.

Un dessin de Gustave Doré, "Le Combat des Titans," a fait 1,400fr.; un dessin de Fortuny, "Le Vieux Joueur de Luth," 2,100fr., acheté par MM. Knoedler; deux aquarelles de Mme. Madeleine Lemaire, 1,550fr.; un grand pastel par de Nittis, 1,000fr., et une aquarelle de Rico, 1,250fr.

Extrait de
Adresse :
Date :

ART ET CURIOSITÉ

La vente Carcano

Le « rush » de la « Salomé »

Me Lair-Dubreuil a procédé hier, dans la grande galerie Georges Petit, à la première vacation de la vente Carcano.

Le grand événement de la journée a été l'adjudication de la *Salomé* d'Henri Regnault. Une salle surchauffée l'attendait avec une impatience fébrile. Elle l'a attendue plus de deux heures, jusqu'à quatre heures un quart, et pendant ces deux heures, l'assistance a donné à plusieurs reprises des marques non équivoques d'une nervosité croissante.

Cette nervosité était due tout entière à la campagne entreprise, dans le but patriotique le plus louable, par M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, campagne à laquelle toute la presse, sans distinction d'opinion, s'est associée avec un magnifique élan d'enthousiasme.

L'appel adressé par M. Arthur Meyer aux cœurs français n'avait pas été vain. En moins de quarante-huit heures, 185,000 francs avaient été réunis. Nous ne saurions mieux faire que de donner les noms des généreux souscripteurs. Les voici :

Baron Henri de Rothschild.....	Fr.	50.000 »
Marquise Landolfo Carcano (le prix qu'elle avait payé le tableau).....		36.000 »
Comte Greffulhe		10.000 »
Duchesse d'Uzes douairière.....		500 »
M. J. Stern.....		1.000 »
Anonyme (par les Amis du Louvre)..		20.000 »
M. Watel-Dehaynin.....		500 »
MM. Menier		3.000 »
M. Arnold Seligmann.....		15.000 »
M. de X.....		10.000 »
M. Georges Leygues.....		1.000 »
M. Deutsch (de la Meurthe) (par les Amis du Louvre).....		10.000 »
Comte Moïse de Camondo.....		1.000 »
M. Kleinberger.....		10.000 »
M. Knœdler		5.000 »
M. Nœtzlin, président de la Banque de Paris (par les Amis du Louvre).		5.000 »
Mme Louis Stern.....		1.000 »
M. Fouques-Dupare		1.000 »
M. René Fouret.....		500 »
Les commissaires-priseurs et les experts de la vente Carcano.....		5.000 »
		185.000 »

Le Louvre, de son côté, sous la pression de l'opinion, s'était décidé à agir. Le conseil des musées, réuni dans la matinée d'avant-hier dans la galerie Georges Petit, avait voté une contribution de 200,000 francs. Ajoutés aux 185,000 francs de la souscription, ces 200,000 francs mettaient à la disposition du musée un total de 385,000 francs.

Ces 385,000 francs n'ont pas suffi. Le Louvre dut renoncer à la lutte qui se poursuivit entre M. Jonas, agissant pour un amateur inconnu, et M. Arthur Knœdler, le grand marchand de New-York, à qui le tableau resta, en fin de compte, pour 465,000 fr.

Si le Louvre n'eût pas possédé depuis longtemps deux œuvres capitales de Regnault, l'*Exécution à Tanger*, et le portrait équestre du *Maréchal Prim*, que tous les bons juges s'accordent à considérer comme la plus belle œuvre de l'artiste, nous partagerions les regrets de la foule enthousiaste qui assistait hier à la vente et qui, voyant adjuger à M. Knœdler cette *Salomé*, qu'elle considérait comme un impérissable chef-d'œuvre, a manifesté sa déception d'une façon aussi injustifiée qu'inopportune.

J'ai dit « injustifiée ». Je le répète. La *Salomé* n'est pas plus un chef-d'œuvre qu'elle n'est le chef-d'œuvre de Regnault. Notre éminent collaborateur, M. Jules Claretie, rappelait hier, dans une savoureuse chronique, les critiques dont le tableau fut l'objet de la part des artistes quand il parut au Salon de 1870. Ces critiques n'ont rien perdu de leur valeur. Si le motif est présenté de la façon la plus pittoresque et si le modelé des parties de nu est à la fois délicat, souple et juste, l'œuvre est loin de présenter toute la solidité désirable; la matière en est froide et sèche, et le fond jaune sur lequel la Salomé se détache est d'une acidité qui n'a rien perdu de son aigreur. Elle a toutes les qualités qui transportent les foules, qualités malheureusement de second ordre. Ce n'est pas le triomphe de la peinture : c'est le triomphe de l'imagerie. Félicitons-nous du résultat de la vente. Le Louvre garde ses 200,000 francs et les souscripteurs leur argent.

La France entière sera reconnaissante à ces derniers de leur beau geste. Les occasions ne leur manqueront pas pour le renouveler. Puissent-ils, dans ces nouvelles occasions, se laisser guider par un patriotisme plus clairvoyant en fait d'art et se réserver pour les chefs-d'œuvre avérés, pour ceux dont l'absence, dans notre musée national, se fait sentir cruellement. Ni Watteau ni Fragonard ne sont représentés au Louvre d'une façon digne d'eux. Qu'ils s'emploient à faire entrer au Louvre quelques-unes des plus belles pièces de ces incomparables artistes qui ont tant ajouté au patrimoine de gloire de la France, et dont les œuvres, de plus en plus recherchées à l'étranger, se font de plus en plus rares.

Quelques mots, à présent, sur les autres enchères.

Le Louvre s'est fait adjuger, au prix de 270,000 francs, le chef-d'œuvre de Théodore Rousseau, l'*Allée de châtaigniers*. M. Knœdler a payé 67,500 francs le *Col de la faucille*, du même maître. M. Taubert s'est rendu acquéreur, pour 205,100 francs, d'une admirable page de Delacroix, l'*Assassinat de l'évêque de Liége*. La *Leçon d'équitation*, du même, s'est vendue 140,100 francs sur une mise à prix de 60,000. M. Knœdler a payé deux incomparables Corot, l'un, la *Solitude*, 150,000, l'autre, un *Effet du matin*, 121,000. On a payé la *Vague*, de Courbet, 19,000; le *Mariage espagnol*, de Fortuny, 220,000; la *Mare*, de Jules Dupré, 90,000 (à M. Knœdler); les *Confidences de l'amour*, et la *Solitude*, de Diaz, l'un 23,500, l'autre 13,000; le *Fumeur noir*, la *Vedette*, et le *Liseur rose*, de Meissonier, respectivement 37,100, 27,500 et 23,500; le *Campement arabe*, de Fromentin, 69,000; *Diane frappant l'Amour*, de Paul Baudry, 16,000. Les Bonnat, les Hébert ont réalisé des prix variant de 20,000 ou 25,000 à 7,000 ou 8,000 pour les pièces les plus importantes, et un portrait de femme du Bavarois Leibl, pièce de toute beauté, infiniment supérieure, comme qualité de peinture, à la *Salomé*, 140,000.

La vacation s'est achevée sur un total de 2,760,950 francs, et si l'on compte le 10 0/0 prélevé en plus sur l'acheteur, 3,037,045 francs.

THIÉBAULT-SISSON.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La « Salomé » restera-t-elle en France ?

INTERVIEW AVEC M. KNOEDLER

Hier, le très nombreux public qui s'était rendu à la galerie Georges Petit pour assister à la première vacation de la vente de la collection formée par la marquise Landolfo Carcano, cria : « Le nom ! le nom ! » quand le marteau du commissaire-priseur, Me F. Lair-Dubreuil, se fût abattu sur l'adjudication de la *Salomé* d'Henri Regnault pour le prix de 480.000 francs. M. Georges Petit, l'un des experts, dit quelques mots à l'un de ses voisins, qui n'était autre que l'acquéreur, et, avec son assentiment, lança ce nom que réclamait la foule, intriguée : celui de « M. Knoedler, de New-York ». Alors, par quelques murmures, se manifesta la déception du public qui comptait bien que le chef-d'œuvre d'Henri Regnault pourrait être acquis par le musée du Louvre, et, ainsi, resterait à la France.

L'instant d'après, le Louvre se rendait acquéreur, pour le prix de 270.000 francs, d'un paysage de Théodore Rousseau, *L'Allée des Châtaigniers*, et cette fois la foule applaudissait, mais, tout de même, ceci ne compensait pas cela.

M. Leprieur, conservateur du département de la peinture au Louvre, disposait, pour affronter les enchères, de 385.000 fr. : 200.000 mis à sa disposition par le conseil des Musées nationaux et 185.000 recueillis à cet effet même, par le *Gaulois*. Il dut s'arrêter à ce chiffre, et la lutte se poursuivit entre M. Roland Knoedler et M. Jones, ce dernier agissant, dit-on, pour M. Eugène Mir, sénateur de l'Aude, qui, paraît-il, se proposait, si l'œuvre d'Henri Regnault lui avait été adjugée, de s'en réserver l'usufruit et d'en donner la nue-propriété à l'Etat, pour le musée du Louvre.

La *Salomé* est-elle définitivement perdue pour la France ? Il se pourrait que non et il ne tient qu'aux Français d'empêcher qu'elle ne passe l'Atlantique. M. Knoedler, en effet, a fait savoir qu'il la laisserait à l'Etat au prix même pour lequel il l'a acquise hier.

Le grand marchand de tableaux de New-York et de Paris, que nous avons vu ce matin dans cette galerie de la place Vendôme, que connaissent bien tous les amateurs français et étrangers, nous a lui-même confirmé cette nouvelle :

— « J'avais, nous a-t-il déclaré, l'intention de me mettre sur les rangs des enchérisseurs, mais, quand j'appris que le Louvre se proposait d'acheter la *Salomé*, je renonçai à mon projet. D'abord, j'ai pour principe de ne jamais enchérir contre un musée, que ce soit de France ou d'ailleurs. Ensuite, je souhaitais, de mon côté, que cet admirable tableau restât en France et devînt la propriété de son grand musée national où un tel chef-d'œuvre a sa place toute marquée ; je suis né à New-York et mon père était Américain, mais ma mère était Française, ma femme est Française. Depuis quarante ans, je passe six mois de l'année en France ; enfin, je suis Français de cœur. J'écrivis donc à Me Henri Bundouin, l'un des commissaires-priseurs de la vente, pour le prévenir que je n'enchérirais que si le Louvre était obligé d'abandonner la lutte et qu'après que la somme dont il disposait aurait été dépassée, et j'envoyai 5.000 francs à la souscription ouverte par le *Gaulois* pour permettre à ce musée de mieux soutenir la bataille.

» Hier donc, j'étais à la vente. Tant que le Louvre fut sur les rangs, je m'abstins ; puis quand, le chiffre de 385.000 francs dépassé, il eût abandonné la lutte, j'intervins, comme vous savez, et je restai acquéreur de la *Salomé* pour 480.000 francs, sur une mise à prix de 500.000.

» Quand, à mon tour, je m'engageai dans le combat, mon intention bien arrêtée était, si j'en sortais vainqueur, de faire savoir au Louvre que je lui laisserais la *Salomé* pour le prix même que je l'aurais payée, sans prendre aucun bénéfice. C'est pourquoi, aussitôt l'adjudication prononcée, j'ai informé M. Leprieur que, pendant deux mois, le chef-d'œuvre d'Henri Regnault restait à sa disposition, s'il pouvait réunir cette somme de 480.000 francs.

» En outre, hier, quelqu'un, autour de moi, ayant dit que, pour recueillir le complément nécessaire, on pourrait organiser une exposition payante de la *Salomé*, j'ai répondu que je trouvais l'idée excellente et que je serais heureux de mettre l'œuvre à la disposition d'un comité qui se constituerait pour cet objet.

» La France a donc deux mois pour parfaire la somme dont dispose le musée du Louvre. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle réussisse à trouver les quelques milliers de francs nécessaires et il me semble impossible qu'elle n'y parvienne pas. »

Nous souhaitons vivement nous aussi que cette somme soit trouvée. Le Louvre dispose déjà, on l'a vu, de 385.000 francs. Le tableau ayant été payé 480.000 francs, auxquels il faut ajouter les 10 % de frais, soit 48.000 francs, c'est donc 143.000 francs qu'il s'agit de trouver. Le Louvre compte assez d'amis, riches et généreux, pour que ces 143.000 francs, qui assureront à la France la possession du chef-d'œuvre d'Henri Regnault, du peintre mort pour elle à Buzenval, soient recueillis avant les deux mois écoulés.

En tout cas, l'on ne peut que féliciter M. Knoedler de son geste dont personne parmi ceux qui le connaissent ne s'étonnera, surtout en France où tant d'artistes lui doivent d'avoir vu leurs œuvres entrer dans les galeries des grands collectionneurs américains, auprès desquels, par sa compétence, son urbanité, sa conscience et son désintéressement, il s'est acquis une situation morale considérable. Un trait suffira à révéler le caractère de ce puissant marchand qui sait être un Mécène : lors de la terrible crise financière qui, il y a quelques années, secoua les Etats-Unis et y causa tant de ruines, de nombreux clients de M. Knoedler lui demandèrent de reprendre des tableaux qu'il leur avait vendus ; l'occasion était belle pour lui de réaliser de gros bénéfices en exploitant la gêne momentanée de sa clientèle et en lui rachetant à bas prix des œuvres qu'il lui avait vendues parfois très cher. Il n'en fit rien et mit son d'honneur à reprendre ces tableaux au prix même où il les avait cédés. Un tel désintéressement ne court pas les rues et le dernier geste français de M. Knoedler y vient mettre la touche d'artiste... — ETIENNE CHARLES.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Le Bluff de la Salomé

On sait quelle campagne ridicule plusieurs journaux ont menée tous ces jours-ci pour faire acheter par le Louvre la *Salomé* d'Henri Regnault. Elle a passé hier à un marchand américain. On croit l'affaire finie. Pas du tout.

Le *Gaulois*, journal des pataquès, acharné plus que tout autre à cette affaire, veut qu'on rachète le tableau au marchand pour 480.000 francs, dont une souscription parfera la somme, le conseil des musées ayant voté 200.000, qui se sont trouvés insuffisants. Le journal des pataquès publie une première liste, émaillée de noms juifs et de celui de Leygues.

Or, il faut qu'on le sache. Le tableau de *La Salomé* n'intéresse personne dans le monde des amateurs. Son mérite est inexistant. Il n'est pas vrai, comme a osé le dire le *Gaulois*, que les jeunes générations de peintres demandent son entrée au Louvre : rien n'est indifférent à ces générations comme tout l'œuvre d'Henri Regnault.

Le Louvre même ne marche que forcé, forcé par la grossière cohue de la critique du boulevard, forcé par quelques personnages qui trouvent dans la vente leur intérêt.

Or, remarquez ceci. La *Salomé* achetée, ce n'est pas seulement 200.000 francs de notre poche pour payer une médiocrité. C'est pis encore. C'est la honte pour le Louvre d'une acquisition ridicule. Il faut imaginer dans vingt ans, dans dix ans, demain, les connaisseurs devant le tableau, se répétant ceci : La conservation du Louvre, qui passait jadis pour s'y connaître, a payé ceci 500.000 francs.

Le fait restera. Il semblera énorme. Il sera le pendant de la perle de la Joconde.

Sérieusement, mon cher Le Prieur, sérieusement, cher M. Pujalet, allez-vous attacher votre nom, le souvenir de votre passage, à cela ?

L. DIMIER.

ERRATUM. — Dans mon article d'hier sur le tombeau de Monseigneur le Duc d'Alençon :

Au lieu de : *jour discret où se dressera le monument*, lire : *jour discret des chapelles où se dressera le monument.*

Au lieu de : *dans ce chapelet et dans cette bière*, lire : *dans ce chapelet et dans cette* bure. — L. D.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La « Salomé » de Henri Regnault

IRA EN AMERIQUE

La vente des tableaux de la marquise Carcano a commencé hier après-midi à la Galerie Georges Petit.

Cette vente, qui doit durer trois jours, s'est effectuée en présence d'une affluence considérable.

Les premières belles ventes n'ont pas atteint des chiffres bien élevés.

On attendait avec impatience la mise aux enchères de la *Salomé*, de Henri Regnault.

On sait qu'un certain nombre d'amateurs et la commission des musées nationaux avaient fourni des sommes importantes pour permettre au Musée du Louvre d'acquérir cette œuvre célèbre.

Les enchères commencent à 4 h. 1/4. Bien vite, la lutte est circonscrite entre le Musée du Louvre et un amateur américain, M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

A un peu plus de 400.000 francs, le Louvre abandonne et le tableau est adjugé pour 488.000 francs à M. Knœdler.

Des manifestations hostiles à l'Amérique se sont fait entendre, vite réprimées.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Propos d'un Passant

Un tableau a-t-il valu jamais 480.000 francs ? Je ne parle pas du prix qu'il peut être payé, puisque l'*Angélus*, de célèbre mémoire, a atteint et même dépassé le million. Je veux simplement dire qu'une toile de maître, fût-elle du plus grand peintre qu'ait jamais produit l'univers, ne me paraît point mériter qu'on débourse, pour l'acquérir, les sommes considérables que de généreux mécènes ou des snobs sortent, à cette fin, de leur poche bien garnie.

Cette réflexion m'est suggérée par la vente de la marquise Carcano, au cours de laquelle la *Salomé* d'Henri Regnault a été achetée par un antiquaire américain, moyennant la coquette bagatelle d'un demi-million. Depuis huit jours, les échos de la presse retentissent des exploits de ce tableau fameux qui, vendu par l'auteur quelques billets de mille francs, a fait ce bond fantastique et, à mon avis, exagéré.

Exagéré, dis-je, parce que je ne puis concevoir, je l'avoue, qu'un simple panneau de toile, revêtu de couleur, représente un paquet de billets de banque aussi copieux. Pas un instant je n'entends dénier la *Salomé*, que j'ai eu le plaisir de contempler, et qui me paraît une des plus belles et des plus nobles œuvres de la peinture moderne. Je veux bien passer pour un Philistin, mais dans l'intimité. Seulement, ce que je ne puis arriver à comprendre, c'est précisément cet écart que je me permettrai de qualifier de monstrueux — entre les 4.000 francs versés à Henri Regnault et les 480.000 que son tableau a « faits » dans la vente d'hier.

De deux choses l'une. Ou la *Salomé* ne valait que 4.000 francs, et pourquoi la paie-t-on à présent près d'un demi-million ? Ou ce dernier taux est le bon, et alors pourquoi n'est-ce pas Regnault qui en a bénéficié ?

Parce qu'il est mort, me direz-vous ? Evidemment. C'est même sûrement le seul motif à cet énorme saut. Mais quelle triste chose, dans ces conditions de songer qu'un grand artiste risque de mourir de faim à côté d'une œuvre qui l'eût enrichi un demi-siècle plus tard !

Snobisme, snobisme et snobisme encore. Voilà la vérité !

Puck.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La Vie

Humblement d'accord dans l'un des innombrables sentiers qui mènent aux grandes routes de notre budget de cinq milliards, une toute petite parenthèse ravendra peut-être votre attention, pour peu que vous vous donniez la peine de la découvrir. La voici :

SUBVENTION DE L'ETAT AUX MUSÉES NATIONAUX POUR ACQUISITION D'OBJETS D'ART

En 1913 ..... 175.000 francs
En 1912 ..... 165.000 —

C'est tout. Mais comme elles en disent long, ces quelques lignes ! Ainsi, la misérable somme que l'Etat met annuellement à la disposition de nos Musées a été réduite encore de 10.000 francs en 1912, et c'est avec 165.000 francs que le pays le plus artiste du monde a dû tenir tête aux Allemands et aux Américains sur les grands marchés de l'Art ! Pauvres 165.000 francs ! Que pèsent-ils dans la tourmente d'enchères comme celles de la vente Carcano ? Rien, moins que rien ! A toutes les ventes, d'ailleurs, les conservateurs du Louvre s'arrachent désespérément les cheveux. « Pas le sou ! s'écrient-ils. Quel dommage ! Nous n'avons pas le sou ! » Et c'est alors Berlin, Munich ou Chicago qui se voient adjuger nos richesses artistiques. Il est fort heureux que, de temps à autre, l'intervention de généreux millionnaires nous permette d'en garder quelques débris.

Il est vrai de dire que l'Etat ne s'avise généralement d'acheter les belles œuvres que lorsqu'elles atteignent une cote inaccessible. Par exemple, M. Paul Bourget a rappelé qu'après avoir refusé le Combat de cerfs, que Courbet offrait dans des conditions avantageuses, l'Administration des Beaux-Arts le paya cent mille francs après la mort du peintre. Qui dit si, en 1870, elle n'eût pu s'offrir pour cinq ou six mille francs cette Salomé, qu'un Américain vient de payer un demi-million ?

Et, franchement, cinq ou six billets de mille, pour cette œuvre médiocre, c'eût été, tout de même, un très raisonnable prix.

Tabarant.

Extrait de
Adresse :
Date :

Les Arts et la Curiosité

Vente Carcano :

La vente de la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano a commencé hier, à la galerie Petit, devant une salle comble, dans laquelle on remarquait, outre la plupart des gros marchands de tableaux de Paris, de Londres et de New-York, un grand nombre de personnalités parisiennes.

L'intérêt de la vente avait été considérablement augmenté par le fait que l'on savait que le Musée du Louvre, aidé par un certain nombre d'amateurs, espérait acquérir l'œuvre célèbre d'Henri Regnault, *Salomé*.

On connaît cette célèbre toile.

L'artiste a représenté Salomé assise, la main droite sur la hanche, vêtue de gaze brodée d'or, découvrant en partie sa poitrine, et portant sur ses genoux un bassin de cuivre, dans lequel elle retient de la main gauche un poignard.

La tenture de fond est de soie jaune et une tenture rouge d'Orient pliée sert de coussin à la figure de la femme.

La toile mesure 1 m. 59 de hauteur sur 1 m. 02 de largeur.

La vacation commença par des œuvres d'importance secondaire, puis vinrent *Fumeur noir*, par Meissonier, 37.400 fr. ; *Le cot de la Faucille*, par Rousseau, 67.500 francs.

La *Salomé* fut alors mise aux enchères sur la demande de 500.000 francs et la lutte commença entre le Musée du Louvre, représenté par M. Le Prieur, un de ses conservateurs, et deux amateurs, dont l'un avait donné commission à un marchand d'enchérir pour lui. A 390.000 francs, M. Le Prieur s'arrêta et ne couvrit pas l'enchère de 400.000 francs par laquelle on lui avait répondu.

M. Knœdler, un marchand de New-York, se voit adjuger le tableau pour 480.000 francs.

Quand le public vit que la *Salomé* avait échappé à notre musée national, il en montra un vif déplaisir qui se traduisit par de nombreuses exclamations et même des coups de sifflets.

M. Knœdler se montra vivement affecté de cette manifestation. Il déclara qu'il était prêt à céder, sans aucun bénéfice, la *Salomé* au Musée du Louvre et conserverait le tableau à sa disposition pendant deux mois.

Le chef-d'œuvre d'Henri Regnault n'est donc pas encore perdu pour la France. Si les amis du Louvre veulent faire appel au public, la somme nécessaire sera vite trouvée et la *Salomé* nous restera.

Ce tableau si disputé hier n'avait été payé que 16.000 francs par Mme la marquise Landolfo Carcano.

Le musée du Louvre a été plus heureux avec une autre belle toile de Th. Rousseau, *l'Allée des Châtaigniers*, qu'il a eue pour 270.000 fr., sur une demande de 300.000 francs.

De nombreux tableaux ont encore atteint des prix fort élevés. Les deux Corot : *La Solitude* et *Le Lac* ont fait 370.000 francs et 124.000 francs, sur des demandes de 350.000 et 127.000 francs, tous deux achetés par M. Knœdler. De Delacroix, *l'Assassinat de l'évêque de Liège* et *la Leçon d'équitation* ont été payés 205.100 fr. et 140.000 francs, par M. Tauler et *Intérieur d'une cour au Maroc*, 86.000 francs par M. Durand-Ruel.

Citons encore : *Le Mariage espagnol*, un petit panneau de 55 centimètres sur 92 par Fortuny, payé 220.000 fr. (demande 200.000 francs); il n'avait été acheté que 80.000 fr. ; *Le campement arabe*, par Fromentin, 68.000 fr. ; *Portrait de femme*, par W. Leibi, 140.000 fr. ; *Vaches sous bois*, par Troyon, 53.000 fr. ; *L'automne dans la vallée*, par F. H. Nazon, 37.000 francs ; *Les joueurs d'orgue*, par G. de Nittis, 27.500 fr. ; *La Vierge au baiser*, par Hébert, 23.000 fr. ; *Les murs d'une ville*, par Decamps, 23.100 fr. ; *Les confidences de l'amour*, par Diaz, 23.500 fr., etc.

Au total, la vacation a produit 2.760.950 fr.

Extrait de GIL BLAS
Adresse : 18, Rue Lafayette-Grand M. 1er
Date : 1er JUIN 1912

Le bon marchand.

On raconte sur M. Knoedler un trait fort caractéristique et qui témoigne de la générosité de ce marchand de tableaux américain, auquel le négoce et l'ardeur aux affaires n'ont pas enlevé le tact et le savoir-vivre.

L'acquéreur de la *Salomé* d'Henri Regnault est fort influent en Amérique, où ses clients sont parmi les plus riches amateurs d'art. Il habite six mois par an New-York, six mois par an Paris, et a épousé une Française. Jamais, dit-il, il ne surenchérit dans une vente contre un Musée français, et sa sympathie pour nous est indiscutable.

Donc, voici le trait que l'on rapportait hier. Il y a quelques années, lors de la terrible crise financière qui secoua les Etats-Unis et y causa tant de ruines, de nombreux clients de M. Knoedler lui demandèrent de reprendre des tableaux qu'il leur avait précédemment vendus ; l'occasion était belle pour lui de réaliser de gros bénéfices en exploitant la gêne momentanée de sa clientèle et en lui rachetant à bas prix des œuvres qu'il lui avait vendues parfois très cher. Il n'en fit rien et mit son point d'honneur à reprendre ces tableaux au prix même où il les avait cédés.

Et M. Knoedler fait fortune tout en restant fort honorable.

Adresse : EXCELSIOR
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

La "Salomé" entrera-t-elle quand même au Louvre ?

L'intérêt soulevé par la vente de la *Salomé* d'Henri Regnault à un Américain n'a pas encore cessé. Nous avons dit que l'acheteur, M. Knœdler, était disposé à l'abandonner à la France au prix coûtant. Il déclare d'ailleurs ne s'être mis sur les rangs qu'après que le musée du Louvre se fut retiré de la lutte.

A son tour, M. Edouard Jonas, qui fut, au nom de M. le sénateur Mir, le principal compétiteur de M. Knœdler, se défend d'avoir misé contre le Louvre. Il nous écrit, à ce sujet, la lettre suivante :

Paris, le 31 mai 1912.

Monsieur le Directeur,

Je vous serais très reconnaissant de vouloir bien rectifier un renseignement que vous donnez aujourd'hui au sujet de la vente de la « Salomé ». On pourrait croire, d'après l'article de ce matin, que j'ai poussé le tableau contre des conservateurs du Louvre. C'est une erreur absolue que je vous serais très obligé de vouloir bien redresser.

Je ne suis entré en lutte qu'après avoir obtenu l'assurance formelle que le Louvre avait abandonné toute idée d'achat.

J'agissais du reste (tout le monde le sait aujourd'hui) pour un amateur très connu, M. le sénateur Mir, qui m'avait donné avant la vente des instructions très précises à ce sujet, me priant de n'entrer en lutte pour l'achat de ce chef-d'œuvre qu'après avoir la certitude qu'il n'était plus poussé pour les Musées nationaux.

Veuillez croire...

ED. JONAS.

Quoi qu'il en soit, si la *Salomé* nous échappe momentanément, l'*Allée des Châtaigniers* entre au Louvre. C'est le chef-d'œuvre de Théodore Rousseau et c'est un chef-d'œuvre, c'est-à-dire une date dans l'histoire de la peinture française, un de ces ouvrages qui manifestent une apogée.

Ceux qui souhaitaient fort justement l'entrée dans notre musée national de la *Salomé* de Regnault pourront se consoler en contemplant *l'Allée*, et ce sera une véritable consolation.

D'ailleurs, il est probable que tout s'arrangera pour le mieux et que tout le monde sera content.

M. Knœdler tient toujours la *Salomé* à la disposition du musée du Louvre pour la somme de l'adjudication. Et l'on assure que les généreux amis du musée parviendront à réunir cette somme.

Ce serait deux chefs-d'œuvre au lieu d'un.

Extrait de EVENEMENT
Adresse : 14, Chaussée-d'Antin, 14
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

Propos d'un Passant

Un tableau a-t-il valu jamais 480.000 francs? Je ne parle pas du prix qu'il peut être payé, puisque l'*Angelus*, de célèbre mémoire, a atteint et même dépassé le million. Je veux simplement dire qu'une toile de maître, fût-elle du plus grand peintre qu'ait jamais produit l'univers, ne me paraît point mériter qu'on débourse, pour l'acquérir, les sommes considérables que de généreux mécènes ou des snobs sortent, à cette fin, de leur poche bien garnie.

Cette réflexion m'est suggérée par la vente de la marquise Carcano, au cours de laquelle la *Salomé* d'Henri Regnault a été achetée par un antiquaire américain, moyennant la coquette bagatelle d'un demi-million. Depuis huit jours, les échos de la presse retentissent des exploits de ce tableau fameux qui, vendu par l'auteur quelques billets de mille francs, a fait ce bond fantastique et, à mon avis, exagéré.

Exagéré, dis-je, parce que je ne puis concevoir, je l'avoue, qu'un simple panneau de toile, revêtu de couleur, représente un paquet de billets de banque aussi copieux. Pas un instant je n'entends débiner la *Salomé*, que j'ai eu le plaisir de contempler, et qui me paraît une des plus belles et des plus nobles œuvres de la peinture moderne. Je veux bien passer pour un Philistin, mais dans l'intimité. Seulement, ce que je ne puis arriver à comprendre, c'est précisément cet écart que je me permettrai de qualifier de monstrueux — entre les 4.000 francs versés à Henri Regnault et les 480.000 que son tableau a « faits » dans la vente d'hier.

De deux choses l'une. En effet : ou la *Salomé* ne valait que 4.000 francs, et pourquoi la paie-t-on à présent près d'un demi-million? Ou ce dernier taux est le bon, et alors pourquoi n'est-ce pas Regnault qui en a bénéficié?

Parce qu'il est mort, me direz-vous? Evidemment. C'est même sûrement le seul motif à cet énorme saut. Mais quelle triste chose, dans ces conditions, de songer qu'un grand artiste risque de mourir de faim à côté d'une œuvre qui l'eût enrichi un demi-siècle plus tard!

Snobisme, snobisme et snobisme encore. Voilà la vérité !

Puck.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La vente Carcano

La deuxième vacation de la vente Carcano n'avait pas attiré un public aussi considérable que la première. Me Baudoin a cependant obtenu pour les dessins modernes et les tableaux anciens 992.875 francs.

On a commencé par les dessins modernes. Un *Buveur* de Paul Baudry est adjugé 100 francs au comte de Tracy qui achète aussi pour 150 francs un dessin attribué à Decamps. Mlle de La Vigne fait l'acquisition d'un dessin d'Hébert (300 fr) et de deux Antoine Vollon (85 et 120 fr.). M. de Saint-Aignan se fait adjuger un Bida (320 francs), un Bonnat (1,100 francs) et un tout petit Vollon (140 francs).

Enfin, M. Oppenheimer qui, depuis longtemps, achète avec beaucoup de discernement pour un grand amateur berlinois M. Gerstenberg, obtient les meilleures pièces de la série : le Corot (1.050 francs), le *Charcutier* de Daumier (6.500 francs : M. Georges Petit en a demandé 800 francs) et le charmant portrait de Delacroix par lui-même qui n'était vraiment pas cher à 2,200 francs. Le magnifique fusain de Lhermitte, sur demande de 8.000 francs, reste à M. Mathey pour 7,600 francs et l'aquarelle de Meissonnier « Cavalier Louis XII dormant » est payée 6,100 francs par M. Georges Bernheim.

Après les peintures anciennes, les enchères augmentent très rapidement. Sur demand de 8,000 francs, M. Jacques Seligmann pousse à 25.000 francs contre M. Kleimberger un fort joli triptyque flamand du quizième siècle dont le panneau était d'une très bonne qualité. Les *Deux Sœurs* de Greuze restent à M. Bousquet, pour 41.000 francs (au lieu de 2.200 francs en 1862 !). Les deux Thomas de Keyser se vendent fort cher : le *Portrait d'homme* est poussé à 83.500 rancs, contre M. Jacques Mayer par M. Frederick Muller, d'Amsterdam et M. Kleimberger obtient pour 62.000 francs le *Portrait de femme*.

Le célèbre Rembrandt, *Portrait d'une jeune fille*, sur demande de 300.000 francs, est adjugé pour 365,000 francs à M. Durand-Ruel contre MM. Fischoff et Kleinberger : ce dernier prend sa revanche avec le splendide Rubens qu'il obtient pour 47,000 fr. C'est pour rien. Enfin le grand Véronèse, payé 30.100 francs par la vendeuse à la vente San Donato en 1870 est adjugé à M. Feral, pour le compte d'un amateur, pour 180,500 francs ; l'expert en demandait 75,000 francs !

Seymour de Ricci.

N° DE DÉBIT
Extrait de BUREAU DE PARIS
Adresse : 5, Place de l'Opéra, 5, 1er
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

LA CURIOSITÉ

La « Salomé »

On sait que M. Knœdler a acquis à la vente Carcano la *Salomé* d'Henri Regnault pour le prix fabuleux de 480,000 francs. Rappelons que M. Knœdler tient à la disposition du Louvre, pendant deux mois, au prix qu'il l'a payée, cette œuvre tant discutée et pour laquelle les admirateurs de Regnault ne possédaient que 185,000 francs.

Comme je l'ai dit, le Louvre, et cela de l'avis de tous les connaisseurs, a mieux fait d'acheter la très belle *Allée des Châtaigniers* de Théodore Rousseau.

⁂

La collection Landolfo Carcano

(2e vacation)

Hier, Mes Henri Baudoin et Lair-Dubreuil, assistés de MM. Jules Féral, Durand-Ruel et Georges Petit, continuaient à la Galerie Georges Petit, la dispersion des tableaux et dessins provenant de la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano.

Cette deuxième vacation a produit 992,875 francs, ce qui, avec les 10 % des frais, forme un total de 1,092,162 francs.

Les gros prix ont été à Rembrandt, dont l'adorable *Portrait présumé de sa sœur*, peint vers 1633, a été payé 365,000 francs. Mais voici d'autres prix d'enchères :

DESSINS. — H. Daumier, dessin au lavis d'encre de Chine, le *Charcutier* : 6,500 fr. ; Delacroix, *Esquisse de son portrait*, dessin : 2,200 fr. ; Jules Dupré, la *Passerelle*, dessin au crayon : 3,700 fr. ; L. L'Hermitte, les *Laveuses* : 7,000 fr. ; E. Meissonier, aquarelle, *Cavalier Louis XIII dormant* : 6,000 fr.

SCULPTURE. — Em. Frémiet, *Marabout et Serpent* : 4,600 fr. ; A. Rodin, la *Tête de saint Jean-Baptiste après la décollation* : 3,800 fr.

TABLEAUX ANCIENS. — B. Cuyp, *Cain* : 14,000 fr. ; école néerlandaise du XVe siècle, Triptyque à deux registres : 25,000 fr. ; Greuze, les *Deux Sœurs* : 41,000 fr. ; Th. de Keyser, *Portrait de Frans Van Limborch* : 83,500 fr. ; du même, *Portrait de Gertrude Bisschoff* : 62,000 fr. ; P.-P. Rubens, le *Christ pleuré par les saintes femmes* : 47,000 fr. ; enfin le *Portrait de la belle Nani*, par Véronèse, a été adjugé 180,000 francs.

Aujourd'hui, troisième et dernière vacation.

N° DE DÉBIT
Extrait de GIL BLAS
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

Mise au point

Maintenant que le feu des enchères est à peu près éteint, il est peut-être permis de parler de la *Salomé* d'Henri Regnault en connaissance de cause et sans enfler la voix.

Dussé-je constrister l'éminent M. Arthur Meyer, le richissime M. Henri de Rothschild et notre brave Seymour de Ricci, je pense — et je ne suis pas le seul, *bone deus !* — que cette œuvre fameuse est prodigieusement surfaite.

Ces messieurs se sont emballés, tout comme le pur-sang du *Maréchal Prim*.

Henri Regnault est mort à Buzenval. Nous le savons et honorons sa mémoire. Qu'on mette son képi et sa tunique au musée de l'Armée. Supposez un instant que feu Bouguereau eût reçu deux balles dans la tête à Marignan, mériterait-il la cimaise du Salon Carrée ? L'héroïsme n'a rien à voir avec l'art de peindre.

Bazille aussi (le camarade de Manet et de Fantin, le beau peintre dont le « Salon d'Automne » organisa il y a trois ans une retrospective) se fit tuer sur un champ de bataille de 1870. Et Bazille était, n'en déplaise aux personnes précitées, un coloriste d'une autre qualité que Regnault.

La *Salomé* est un tableau de virtuose, une médaille d'honneur de Salon, un prestigieux exercice de prix de Rome ; mais que ce brio nous paraît donc insincère et ennuyeux !

Je sens chez Regnault — non pas Delacroix, comme l'ont écrit quelques benêts — mais Fortuny, cet insupportable et papillotant Mariano Fortuny, apôtre du mauvais goût, de la pacotille arabe, andalouse et rocaille, de qui Henri Regnault fut d'ailleurs l'ami intime.

Regnault est le père spirituel de Benjamin Constant, de Clairin et de Rochegrosse. Son *Prim* est brillant, j'en conviens ; la *Judith et Holopherne* du musée de Marseille est une fort bonne esquisse. Quant à l'*Exécution à Tanger*, rien de plus faux et de plus creux.

Ce que je préfère de beaucoup dans l'œuvre de ce peintre qui vient de bénéficier d'une si étrange et tapageuse réclame, c'est une toile de genre, inachevée et charmante, la *Sortie du Pacha*.

Si l'on tient absolument à mettre au Louvre (où Regnault est déjà représenté par deux toiles) un vrai peintre, un maître d'aujourd'hui et de toujours, qu'on y accroche donc enfin l'admirable Toulouse-Lautrec.

L'*Olympia* de Manet est au Louvre, près de la voluptueuse *Odalisque* d'Ingres. Que Lautrec, à son tour, rejoigne Manet, en attendant Degas.

M. Léon Bérard est un homme d'une culture rare et d'un goût fin. S'il prenait cette initiative-là, je lui garantis des applaudissements de bon aloi. Il est vrai que M. Bonnat se fâchera. Eh bien, que M. Bonnat se fâche ! M. Cormon s'est déjà mis en colère l'an passé, contre l'impressionnisme, je crois. Et la Terre n'en a pas moins continué de tourner. Quand tous les Bonnat et tous les Cormon de l'Institut auront

Burlesquement raidi leurs petits bras
Pour étouffer sa haute renommée.

la gloire des maîtres indépendants n'en sera pas moins pure. Au contraire.

Louis Vauxcelles.

Extrait de PARIS-JOURNAL
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

A propos de la « Salomé ».

La *Salomé* d'Henri Regnault, achetée 480,000 francs pour un marchand américain (qui a aussi une boutique à Paris), a failli nous rester puisque un expert français, M. Ed. Jonas, a poussé jusqu'à 475,000 francs.

Il représentait dans cette vente M. Eugène Mir, sénateur de l'Aude. M. Eugène Mir, qui a épousé une demoiselle Pereire, est administrateur du Crédit Foncier et a une immense fortune personnelle. Il avait l'intention de faire don de son acquisition au Louvre.

M. Eugène Mir, qui est un collectionneur distingué, connaissait tout à fait bien la *Salomé* d'Henri Regnault. Il a même établi que c'était une œuvre agrandie et que la première œuvre de l'artiste n'était qu'un buste qu'il compléta par la suite. On peut d'ailleurs s'en rendre parfaitement compte sur la toile. En outre, la signature est placée dans le champ où devait finir la première œuvre et non au bas du tableau, comme signait généralement Henri Regnault.

Ce portrait d'une jeune Italienne est une fort belle chose. Mais si l'on pense que le dernier Rembrandt a été payé 475,000 francs, on peut trouver qu'elle a été payée un prix fort élevé.

Extrait de Liberté
Revue : 113 R. Réaumur
Date : 1er juin 1912
Signature :

La « Salomé »
restera-t-elle en France ?

INTERVIEW AVEC M. KNOEDLER

Hier, le très nombreux public qui s'était rendu à la galerie Georges Petit pour assister à la première vacation de la vente de la collection formée par la marquise Landolfo Carcano, cria : « Le nom ! le nom ! » quand le marteau du commissaire-priseur, Me F. Lair-Dubreuil, se fit abattu sur l'adjudication de la *Salomé* d'Henri Regnault pour le prix de 480.000 francs. M. Georges Petit, l'un des experts, dit quelques mots à l'un de ses voisins, qui n'était autre que l'acquéreur, et, avec son assentiment, lança ce nom que réclamait la foule, intriguée : celui de « M. Knoedler, de New-York ». Alors, par quelques murmures, se manifesta la déception du public qui comptait bien que le chef-d'œuvre d'Henri Regnault pourrait être acquis par le musée du Louvre, et, ainsi, resterait à la France.

L'instant d'après, le Louvre se rendait acquéreur, pour le prix de 270.000 francs, d'un paysage de Théodore Rousseau, *L'Allée des Châtaigniers*, et cette fois la foule applaudissait, mais, tout de même, ceci ne compensait pas cela.

M. Leprieur, conservateur du département de la peinture au Louvre, disposait, pour affronter les enchères, de 385.000 fr. : 200.000 mis à sa disposition par le conseil des Musées nationaux et 185.000 recueillis, à cet effet même, par le *Gaulois*. Il dut s'arrêter à ce chiffre, et la lutte se poursuivit entre M. Roland Knoedler et M. Jones, ce dernier agissant, dit-on, pour M. Eugène Mir, sénateur de l'Aude, qui, paraît-il, se proposait, si l'œuvre d'Henri Regnault lui avait été adjugée, de s'en réserver l'usufruit et d'en donner la nue-propriété à l'État, pour le musée du Louvre.

La *Salomé* est-elle définitivement perdue pour la France ? Il se pourrait que non et il ne tient qu'aux Français d'empêcher qu'elle ne passe l'Atlantique. M. Knoedler, en effet, a fait savoir qu'il la laisserait à l'État au prix même pour lequel il l'a acquise hier.

Le grand marchand de tableaux de New-York et de Paris, que nous avons vu ce matin dans cette galerie de la place Vendôme, que connaissent bien tous les amateurs français et étrangers, nous a lui-même confirmé cette nouvelle :

— « J'avais, nous a-t-il déclaré, l'intention de me mettre sur les rangs des enchérisseurs, mais, quand j'appris que le Louvre se proposait d'acheter la *Salomé*, je renonçai à mon projet. D'abord, j'ai pour principe de ne jamais enchérir contre un musée, que ce soit de France ou d'ailleurs. Ensuite, je souhaitais, de mon côté, que cet admirable tableau restât en France et devînt la propriété de son grand musée national où un tel chef-d'œuvre a sa place toute marquée ; je suis né à New-York et mon père était Américain, mais ma mère était Française, ma femme est Française. Depuis quarante ans, je passe six mois de l'année en France ; enfin, je suis Français de cœur. J'écrivis donc à Me Henri Baudouin, l'un des commissaires-priseurs de la vente, pour le prévenir que je n'enchérirais que si le Louvre était obligé d'abandonner la lutte et qu'après que la somme dont il disposait aurait été dépassée, et j'envoyai 5.000 francs à la souscription ouverte par le *Gaulois* pour permettre à ce musée de mieux soutenir la bataille.

» Hier donc, j'étais à la vente. Tant que le Louvre fut sur les rangs, je m'abstins ; puis quand, le chiffre de 385.000 francs dépassé, il eût abandonné la lutte, j'intervins, comme vous savez, et je restai acquéreur de la *Salomé* pour 480.000 francs, sur une mise à prix de 500.000.

» Quand, à mon tour, je m'engageai dans le combat, mon intention bien arrêtée était, si j'en sortais vainqueur, de faire savoir au Louvre que je lui laisserais la *Salomé* pour le prix même que je l'aurais payée, sans prendre aucun bénéfice. C'est pourquoi, aussitôt l'adjudication prononcée, j'ai informé M. Leprieur que, pendant deux mois, le chef-d'œuvre d'Henri Regnault restait à sa disposition, s'il pouvait réunir cette somme de 480.000 francs.

» En outre, hier, quelqu'un, autour de moi, ayant dit que, pour recueillir le complément nécessaire, on pourrait organiser une exposition payante de la *Salomé*, j'ai répondu que je trouvais l'idée excellente et que je serais heureux de mettre l'œuvre à la disposition d'un comité qui se constituerait pour cet objet.

» La France a donc deux mois pour parfaire la somme dont dispose le musée du Louvre. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle réussisse à trouver les quelques milliers de francs nécessaires et il me semble impossible qu'elle n'y parvienne pas. »

Nous souhaitons vivement nous aussi que cette somme soit trouvée. Le Louvre dispose déjà, on l'a vu, de 385.000 francs. Le tableau ayant été payé 480.000 francs, auxquels il faut ajouter les 10 % de frais, soit 48.000 francs, c'est donc 143.000 francs qu'il s'agit de trouver. Le Louvre compte assez d'amis, riches et généreux, pour que ces 143.000 francs, qui assureront à la France la possession du chef-d'œuvre d'Henri Regnault, du peintre mort pour elle à Buzenval, soient recueillis avant les deux mois écoulés.

En tout cas, l'on ne peut que féliciter M. Knoedler de son geste dont personne parmi ceux qui le connaissent ne s'étonnera, surtout en France où tant d'artistes lui doivent d'avoir vu leurs œuvres entrer dans les galeries des grands collectionneurs américains, auprès desquels, par sa compétence, son urbanité, sa conscience et son désintéressement, il s'est acquis une situation morale considérable. Un trait suffira à révéler le caractère de ce puissant marchand qui sait être un Mécène : lors de la terrible crise financière qui, il y a quelques années, secoua les États-Unis et y causa tant de ruines, de nombreux clients de M. Knoedler lui demandèrent de reprendre des tableaux qu'il leur avait vendus ; l'occasion était belle pour lui de réaliser de gros bénéfices en exploitant la gêne momentanée de sa clientèle et en lui rachetant à bas prix des œuvres qu'il lui avait vendues parfois très cher. Il n'en fit rien et mit son d'honneur à reprendre ces tableaux au prix même où il les avait cédés. Un tel désintéressement ne court pas les rues et le dernier geste français de M. Knoedler y vient mettre la touche d'artiste... — ETIENNE CHARLES.

Extrait de Liberté
Adresse :
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

La victoire du dollar

La Liberté a parlé de Salomé et félicité les amis du Louvre, ainsi que l'acquéreur, M. Knoedler, de leurs efforts pour conserver le tableau à la France. Notre excellent collaborateur M. Gaulot estime au contraire que l'exportation du tableau d'Henri Regnault porterait à l'étranger un peu de notre gloire artistique. Nous lui laissons la parole, tout en gardant notre sentiment.

Il paraît que, lorsque le marteau du commissaire-priseur s'est abaissé, jeudi dernier, et que l'on a appris que la *Salomé* d'Henri Regnault était adjugée à un acheteur américain, des cris, des sifflets se sont fait entendre, et un charivari qui n'avait rien de sympathique a accueilli cette victoire du dollar.

J'avoue ne pas m'expliquer très bien la mauvaise humeur dont témoignait cette manifestation, et volontiers je dirais : « Où le patriotisme va-t-il se nicher ? » Assurément, je comprends que, lorsque la mise en vente de ce tableau fut annoncée, des amateurs français aient éprouvé le désir de le voir prendre place dans notre Musée national, et je trouve très beau le mouvement de générosité qui a aussitôt réuni une somme importante, destinée à suppléer aux ressources toujours trop minces du Louvre ; mais il y a des limites à tout, et, quand une toile atteint un prix fantastique, il est vraiment superflu de se lamenter parce que l'on ne peut s'associer à une folie ; l'exagération même du prix doit diminuer les regrets. On ne saurait lutter contre les fantaisies des millionnaires, et, comme on dit, il faut se faire une raison.

D'autant que je ne vois nullement le dommage éprouvé par la France dans cette affaire. Sans doute, *Salomé* est un chef-d'œuvre ; on le proclame aujourd'hui, l'engouement des acheteurs le prouve, et la critique semble s'être mise d'accord sur ce point assez vivement discuté jadis ; mais est-il donc nécessaire que la France possède dans ses musées, ou indirectement dans les galeries particulières de ses nationaux, tous les chefs-d'œuvre des artistes français ? Si aucune toile d'Henri Regnault ne figurait au Louvre, je comprendrais à la rigueur les regrets que causerait l'enlèvement de *Salomé* par l'Amérique ; mais le Musée possède *L'Exécution à Tanger* et cet étonnant *Portrait du Maréchal Prim*, qui fit en son temps couler beaucoup d'encre ; et ces deux tableaux, entrés définitivement dans la catégorie des œuvres consacrées, vouées désormais à l'admiration sereine des connaisseurs et connaissance de la masse qui s'en rapporte à l'opinion de ceux-ci, représentent dignement le grand artiste mort à vingt-sept ans sur le champ de bataille.

N'avons-nous pas là de quoi nous consoler de ce qui va nous manquer, et, dès lors, ne devons-nous pas envisager, d'une façon plus haute et tout à fait désintéressée, une vente qui, flatteuse pour un de nos compatriotes, contribuera à propager au dehors une gloire; dont le reflet rejaillira incontestablement sur le pays qui l'a vu naître ? Ne sera-t-il pas plus agréable à notre amour-propre national de penser que là-bas, en Amérique, ceux qui contempleront cette *Salomé* y verront en même temps un produit du génie français ? Toutes les fois que ce génie rayonne à l'étranger, n'est-ce pas pour les vrais patriotes une occasion de se réjouir ?

Puis, si l'on veut y réfléchir, qu'adviendrait-il s'il était donné à chaque nation de satisfaire son désir égoïste, de conserver chez elle les œuvres les plus célèbres, sinon les plus belles, de ses artistes ? Le succès s'en retournerait contre elle, puisqu'il lui serait commandé par là de ne pas faire à autrui ce qu'elle ne voudrait pas qu'on lui fît. On voit trop ce que chaque nation y perdrait. N'est-ce pas une chose heureuse que le marché des œuvres d'art soit international, et qu'il nous soit permis de posséder des Raphaël, des Titien, des Vinci, des Rembrandt, des Murillo, des Corrège, des Rubens, des Velasquez, etc., etc., tandis que, par une juste réciprocité, l'étranger peut admirer dans ses musées les meilleurs des maîtres français ?

Et s'il est une nation à qui l'on doive moins qu'à toute autre reprocher l'achat des œuvres d'art étrangères, c'est bien l'Amérique qui serait, sans la contribution d'autrui, si pauvre de son propre fonds. Comme tous les peuples dont la croissance est rapide, il lui a fallu tout d'abord donner son activité entière aux côtés matériels de l'existence, et elle s'est adonnée avec le succès que l'on sait à l'agriculture, au commerce, à l'industrie. Elle y a gagné et y gagne beaucoup d'argent, tant mieux pour elle ; mais le goût lui étant venu des beautés artistiques, elle se sert de cet argent pour attirer dans ses musées, dans ses galeries particulières, les toiles de maîtres, tant mieux pour nous. Qu'elle nous enlève aujourd'hui la *Salomé* d'Henri Regnault, comme elle nous a enlevé, — pas toujours définitivement, — d'autres tableaux fameux, il nous en restera encore assez, grâce au génie français qui ne s'épuise pas, et reparaît plus brillant, après des éclipses passagères.

Il n'y a donc lieu à s'attrister de cette nouvelle victoire du dollar dans la lutte des enchères, et, le premier moment passé, les siffleurs eux-mêmes reviendront à une plus juste appréciation des choses. Néanmoins l'incident comporte un enseignement, et il semble opportun d'aborder, à cette occasion, une question qui ne laisse pas d'être intéressante.

Il faut, tout d'abord, constater que le budget du Louvre est des plus pauvres et que notre grand Musée national n'est pas doté de ressources assez grandes pour lutter avec les amateurs étrangers. Quant à demander pour lui un supplément de crédit, il n'y a pas à y songer ; il ne reste plus rien à prendre dans le Trésor qui engloutit chaque année des sommes de plus en plus énormes sans parvenir à faire face à toutes les dépenses follement engagées. Force est donc de se contenter de la maigre part affectée à nos collections nationales ; seulement ce que l'on doit demander à une administration que l'Europe a, depuis quelque temps déjà, cessé sagement de nous envier, ce que l'on doit même exiger d'elle, c'est un plus judicieux emploi des fonds mis à sa disposition.

L'usage s'est établi de faire chaque année des achats aux différents Salons. C'est l'État qui, par l'intermédiaire de cette administration, joue ce rôle de Mécène. Or, une fatalité semble peser sur les choix ainsi faits annuellement ; jamais, en effet, ces achats n'ont été heureux, en entendant par là que jamais l'État ne s'est trouvé avoir acquis une de ces œuvres qui marquent dans la production d'une génération. Combien, pourtant, ont été vendues pour des prix dérisoires ? L'*Angelus* de Millet a été payé quinze cents francs, et ce n'est pas l'État qui l'a acheté. De même, il n'y a pas fort longtemps encore, la *Salomé* d'Henri Regnault, qui, hier, atteignait le prix de quatre cent quatre-vingt mille francs, fut vendue relativement très bon marché, puisque la personne qui la possédait en dernier lieu l'avait eue pour trente-six mille francs. Faudrait-il croire que c'est moins le mérite propre d'un tableau que l'empressement des acheteurs à se le disputer qui éclaire sur sa valeur jusqu'à ceux que l'on pourrait penser capables de se faire une opinion par eux-mêmes ?

Souhaitons plus de flair, plus de goût et plus de bonheur à l'administration des beaux-arts, et, en attendant qu'elle ait la bonne fortune de mettre la main sur un futur chef-d'œuvre, saluons avec joie, avec fierté, surtout sans regrets, les chefs-d'œuvre consacrés qui s'en vont, couverts d'or, porter la gloire de l'artiste, et un peu la gloire de notre pays, à l'étranger.

PAUL GAULOT.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

L'ACTUALITÉ FANTAISISTE

Courrier de Paris

Trop cher !

Je ne comprends vraiment pas cette idée de réunir tant d'argent pour conserver en France la fameuse *Salomé*, qui fait tant de bruit depuis quelques jours.

Supposez qu'elle soit au Louvre et qu'on ait pris soin de dissimuler son état civil. Croyez-vous qu'un seul visiteur se dirait, en la regardant : « Voilà une toile qui vaut cinq cent mille francs » ? Je ne crois même pas qu'un critique d'art averti puisse lui attribuer cette valeur intrinsèque. Il faut donc conclure que le prix formidable atteint par elle aux enchères a été fixé grâce à des considérations étrangères à l'art.

Or, le Musée du Louvre n'est pas fait pour exposer des curiosités évoquant les hauts faits de la réclame et du snobisme. La *Salomé* de Regnault, si elle y pénètre, doit être admirée pour elle-même et non parce qu'elle a coûté trop cher et qu'elle a causé un duel au billet de mille entre la France et l'Amérique. Il ne faut pas la rabaisser au rang de ces femmes qu'on trouve belles surtout parce que deux soupirants se sont entr'égorgés pour la possession de ses charmes.

Avec les quatre cent mille francs réunis, il est probable qu'on pourrait enrichir nos collections de belles œuvres, sans faire de marchés de dupes.

Peut-être même que, parmi les donateurs, on trouverait des esprits éclairés fort capables de comprendre qu'une autre destination des fonds recueillis pourrait rendre à l'art des services précieux.

Que d'artistes jeunes ont assez de talent pour produire d'admirables peintures et sont condamnés à la misère qui tue l'inspiration, aux basses besognes qui conduisent à la stérilité, faute des quelques sous qui permettent de travailler avant de « vendre » !

Il y a tout à faire encore pour défendre les talents naissants les maîtres de demain. Attirons donc l'attention des âmes généreuses sur ce si intéressant côté de la question.

Et laissons aux États-Unis, qui sont riches, le stérile plaisir d'encourager les maîtres d'hier.

Marcel de Sare.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Le Conseil des musées nationaux, après s'être réuni hier matin dans la galerie Georges Petit en face de la *Salomé* d'Henri Regnault, a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition à la vente Carcano de la *Salomé* d'Henri Regnault.

Ajoutons que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat de cette belle pièce, s'élevaient à 120.000 francs hier matin.

Extrait de GIL BLAS
Adresse :
Date : 31 Mai 1912

UNE DEFAITE

Le Louvre n'a pas encore la "Salomé"

L'initiative prise par M. Arthur Meyer dans le *Gaulois* et que nous avons appuyée de notre mieux, a porté rapidement ses fruits : en quarante-huit heures, la souscription ouverte pour aider le Louvre à acheter la Salomé de Henri Regnault a produit *cent quatre-vingt-cinq mille francs* ! Le baron Henri de Rothschild a donné trente mille, puis cinquante mille francs ; plusieurs marchands de tableaux, entre autres M. Kleinberger, ont souscrit cinq, dix ou quinze mille francs.

Le Conseil des Musées, après avoir visité en corps, mercredi, la Galerie Georges Petit, a mis deux cent mille francs à la disposition de M. Leprieur, conservateur de la peinture : ce dernier pouvait donc, avec quelques chances de succès, affronter la bataille.

On trouvera plus loin d'amples détails sur cette mémorable journée : la *Salomé* (ou plutôt le *Portrait d'une jeune italienne*, car ce titre de Salomé est bien mal choisi) est mise sur table vers quatre heures, à la fin de la vacation : d'une voix forte M. Georges Petit en demande *cinq cent mille francs* et Me Lair-Dubreuil répète cette somme avec assurance : sur ce, bruit prolongé dans la salle.

Les enchères montent rapidement : à deux cent mille francs, M. Leprieur commence à surenchérir et, très anxieux, augmente peu à peu sa mise ; M. Gradt pousse contre lui, pour le compte, prétend-on, de M. Gulbenkian. A trois cent cinquante mille francs, M. Leprieur devient nerveux ; à trois cent quatre-vingt seize mille, il s'arrête et s'essuie le front.

M. Knœdler se lève alors et demande si le Louvre abandonne : on lui fait signe que oui et il reprend à son tour l'enchère. M. Gradt s'arrête à son tour et est remplacé par M. Jonas, qui poussait pour M. Eugène Mir, le richissime administrateur du Crédit Foncier ; mais il baisse à son tour pavillon, devant l'invincible M. Knœdler qui obtient le tableau pour *quatre cent quatre-vingt mille francs*.

Sitôt l'adjudication prononcée, la salle devient fort houleuse ; elle demande le nom de l'acquéreur ; quand elle apprend que c'est un marchand de New-York, les sifflets commencent, mêlés de quelques rares applaudissements ; tous les assistants trépignent. Le conservateur d'un grand musée est particulièrement irrité ; il échange des propos peu amènes, d'abord avec un des plus fidèles collaborateurs de Me Baudoin, puis avec un critique d'art, représentant d'un journal étranger ; on croit qu'ils vont en venir aux mains, mais un pacifiste notoire les sépare et les apaise.

Cependant, et avec la promptitude d'un général sur le champ de bataille, M. Leprieur, prenait déjà sa revanche : après un conciliabule de dix secondes avec M. Raymond Kœchlin, il achetait pour le Louvre au prix de 270.000 francs, sur demande de 300.000, le splendide Théodore Rousseau, *L'Allée des Châtaigniers*, refusé au Salon de 1835 et qui est peut-être le chef-d'œuvre de ce peintre.

Quelques minutes après, la vente s'achevait ; M. Knœdler s'approcha de M. Leprieur qui tint à le remercier publiquement de la parfaite correction de son attitude. Et comme M. Arthur Meyer, qui a tout mis en œuvre pour nous conserver la *Salomé*, s'enquérait des destinées probables de ce chef-d'œuvre, M. Knœdler déclara à M. Leprieur que d'ici à deux mois il tenait la *Salomé* à la disposition du Louvre, à prix coûtant, sans un sou de bénéfice : à M. Leprieur de trouver ce qui manquait encore.

Si en deux jours grâce à ce beau mouvement d'opinion, la souscription a produit 185.000 francs, il faut espérer qu'on ne s'arrêtera pas en si beau chemin et que le geste courtois de M. Knœdler nous fournira l'occasion de réparer une défaite qui, pour être honorable, n'en est pas moins une défaite.

Seymour de Ricci.

Extrait de COMOEDIA
Adresse :
Date : 31 MAI 1912

Pour 480.000 fr., la *Salomé* d'Henri Regnault est enlevée par l'Amérique

Salomé, par H. REGNAULT

Les murmures et les sifflets qui ont éclaté hier, à la vente Carcano lorsqu'on apprit que l'Amérique venait d'enlever la *Salomé* de Henri Regnault, sont les précurseurs du mécontentement général que va soulever en France la perte de ce chef-d'œuvre.

Nous avions le droit d'y tenir pour bien des raisons ; au point de vue sentimental, c'était l'œuvre maîtresse d'un jeune peintre mort glorieusement pendant la guerre ; au point de vue artistique, c'est bien certainement la meilleure toile qui fut exécutée à cette époque. On ne regrettera jamais assez que le génie de Henri Regnault ait été anéanti avant d'avoir pu créer une œuvre, et c'est anéantir pour nous le dernier souvenir de ce génie que d'avoir laissé partir son chef-d'œuvre.

Il en avait commencé l'exécution à Rome, à la Villa Médicis, en 1868, et l'avait terminé au Maroc.

Pendant les trois jours où ce tableau fut exposé avant la vente, on a pu en admirer la prestigieuse harmonie de couleurs, l'ambiance d'or qui enveloppe toute l'œuvre avec en contraste, ce jaune magnifique, la tache sombre de la chevelure. Salomé tient le couteau qui décapitera saint Jean-Baptiste et son visage resplendissant de jeunesse exprime la cruauté et comme une farouche volupté de l'amour du sang... A l'encontre de bien d'autres tableaux, les années n'en avaient pas altéré la fraîcheur et la beauté ; il est encore tel que le peintre l'exécuta et les vieux maîtres qui sont venus revoir cette admirable toile, en était enthousiasmés.

La foule qui se pressait devant ce chef-d'œuvre, espérait bien pouvoir aller la revoir au Louvre ; le sort en a décidé autrement. Mise à prix à 500.000 francs, Salomé fut adjugée pour 480.000 à M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York. Le Louvre n'avait pu pousser l'enchère que jusqu'à 400.000 francs malgré les dons, venus de toutes parts, malgré les appuis officiels. C'est une chose infiniment regrettable et infiniment triste, on en avait fait presque une question nationale et cet enlèvement est assez près de ressembler à un soufflet. Le moment ne serait-il pas bien choisi pour soulever de nouveau la question de savoir s'il ne serait pas possible d'empêcher officiellement l'exode de nos chefs-d'œuvre à l'étranger ? A. W.

Extrait de FIGARO
Adresse : 26, Rue Drouot
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

Le *Gaulois* : Knœdler

La *Salomé* n'ira pas au Louvre. M. Arthur Meyer publie la lettre suivante :

Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la *Salomé* au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT.

M. Arthur Meyer ajoute que « devant cette réponse, son rôle est terminé. »

N° DE DÉBIT 474
Extrait de
Adresse :
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

L'ami de Regnault. Knœdler

Celui qui vient, avec l'aquarelle de l'Alhambra, de donner dix mille francs à la souscription de la *Salomé* ; Jojo, disent les intimes ; l'Orient et Paris, Abdul-Aziz et Froufrou, le portrait de Sarah et les panneaux de Monte-Carlo, Venise et le Caire ; Georges Clairin est un fantaisiste qui peint de ci de là, boute-en-train spirituel, lyrique à la façon de Gavroche, et un poète panthéiste moderne crevant des ciels d'apothéose avec des habits noirs de clown ou des derrières de Polichinelle. Dans la chambre à coucher du petit hôtel du boulevard Péreire, chez Mme Sarah Bernhardt, le plafond est fait d'un éparpillement de roses sur fond d'or, les fleurs comme poussées par la rafale venant de la fenêtre ouverte, et c'est d'une coloration exquise, d'une gentille trouvaille d'idée, et une des plus jolies peintures de Clairin, et de bien d'autres aussi.

Extrait de AUTORITÉ
Adresse :
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

LE LOUVRE ET LA SALOME

Knœdler

Du Gaulois :

Restait une question : Le Louvre maintenait-il la subvention de 200.000 francs primitivement votée ? Un homme était mieux placé que tout autre pour nous renseigner : c'était l'illustre artiste M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux. M. Arthur Meyer lui écrivit au nom des initiateurs de ce mouvement artistique et patriotique. Voici la réponse de M. Bonnat :

48, rue de Bassano.
9 juin 1912.

Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la *Salomé* au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT.

Devant cette réponse, notre rôle est terminé.

Extrait de PETIT CAPORAL
Adresse :
Date : 9 JUIN 1912
Signature :

—x—

Knœdler

La *Salomé* ira-t-elle au Louvre ?

De nombreuses souscriptions pour l'acquisition de la *Salomé* d'Henri Regnault par le Louvre se sont produites spontanément et sans que de nouveaux appels soient intervenus. Les sommes réunies s'élèvent ainsi à 225.000 fr. environ. Nous savons d'autre part que le grand artiste qu'est M. Bonnat s'est fait, en qualité de président du conseil des musées nationaux, le chaleureux avocat de cette cause patriotique auprès de ses collègues.

On ne sait encore quel a été le résultat de ses démarches. Ce sera dans la question un élément décisif. Si l'administration du Louvre croyait ne pas devoir maintenir le crédit de 200.000 francs qu'elle avait d'abord promis, l'effort des souscripteurs deviendrait inutile, et il faudrait laisser à certaines initiatives généreuses qui s'étaient annoncées l'occasion de se produire.

N° DE DÉBIT 474
Extrait de GIL BLAS
Adresse :
Date : 13 JUIN 1912
Signature :
Exposition

Les Journaux

Knœdler

A PROPOS DE LA « SALOME »

Le *Gaulois* de ce matin jeudi publie une lettre de M. Bonnat, précédée de quelques lignes intéressantes signées Arthur Meyer.

Le Louvre maintenait-il la subvention de 200.000 francs primitivement votée ? Un homme était mieux placé que tout autre pour nous renseigner : c'était l'illustre artiste M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux. M. Arthur Meyer lui écrivit au nom des initiateurs de ce mouvement artistique et patriotique. Voici la réponse de M. Bonnat :

« 48, rue de Bassano.
« 9 juin 1912.

« Mon cher directeur et ami,

« Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la *Salomé* au Louvre.

« Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

« N'ayant pu aller à l'Institut, hier, j'ignore le résultat de l'initiative Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

« Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

« BONNAT. »

Devant cette réponse, notre rôle est terminé.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date : JUIN 1912

SAINTE SALOME

Knœdler

La « Salomé » d'Henri Regnault, œuvre médiocre, vient d'atteindre aux enchères 480.000 fr. ! (quatre cent quatre-vingt mille). Comment ?

Grâce à un formidable battage de presse organisé par le plus parisien des grands juifs convertis, lequel a dû recevoir pour ses services, des... remerciements bien comptés.

Il a fait marcher le S. S. d'Etat aux Beaux-Arts, marcher le bataillon de pompiers commandé par Léon Bonnat, marcher le Conseil des Musées nationaux, qui offrait, tout de go et même de gogo, 200.000 fr. pour l'acquisition, marcher surtout le Patriotisme, et marcher enfin la Sainte Eglise ! Vous en doutez ?

Sachez donc que la « Salomé » est un chef-d'œuvre par cela seul que son auteur mourut à l'ennemi. Et d'une.

Sachez ensuite que l'ex-propriétaire de cette toile, Mme Carcano, va, dit-on, se retirer dans un couvent où elle ne manquera pas de verser le produit de ses trésors vendus, dans le tronc de la communauté.

C'est ainsi qu'en affaires comme en politique, nos chauvins travaillent pour l'Eglise.

Vite, qu'on canonise Salomé !

P.-S. — Et le dindon de cette petite farce, c'est l'acquéreur américain qui demande à rendre son achat au prix coûtant — pour ne point en priver la France...(*sic*). Brave homme ! Arthur Meyer le dédommagera en le faisant nommer garde du pape.

—x—

Extrait de FIGARO
Adresse : 26, Rue Drouot
Date : 12 JUIN 1912
Signature : MASQUE DE FER

Knœdler

La dernière répétition de travail de *Salomé* a eu lieu hier, et la mise au point des derniers détails a été réglée définitivement.

La « Danse de Salomé », qui fut toujours l'occasion de trouvailles ingénieuses, sera dans les représentations du Châtelet une véritable révélation, grâce à l'art si personnel de Mme Ida Rubinstein, dont la mimique et la chorégraphie ont été réglées par le maître Michel Fokine.

Quant à l'œuvre dramatique, elle reste, comme de juste, la principale attraction. Le jeu des interprètes remarquables dont le nom figure sur l'affiche est vraiment des plus saisissants et fera une impression profonde.

La partie musicale du programme, qui réunit les noms de Rimsky-Korsakow, de Gabriel Fauré et de Glazounow, a été répétée avec un grand succès par l'orchestre de la Saison de Paris, sous la direction de M. Louis Hasselmans.

La première représentation, qui aura lieu demain jeudi soir, promet d'être excessivement brillante.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse : 24 JUIN 1912
Date :
Signature :
Exposition

UNE LETTRE
DU
Peintre de Salomé

Ernest Hébert était, pour Henri Regnault, autre chose qu'un maître. Le directeur de l'Académie de France à Rome traitait d'ami son pensionnaire de 1867 quand, nouvellement nommé à ce poste d'honneur, le maître de la *Mal' Aria* partit pour Rome avec celui que la *Salomé* allait rendre immortel. Quand le nouveau directeur eut obtenu des pouvoirs publics que l'indemnité de voyage des pensionnaires, fixée à 125 fr., constituât, avec les 1.560 francs de l'ancien traitement annuel, une pension fixe de 2.310 francs, Regnault se crut aussitôt un Crésus et n'hésita pas, avec cette fortune, à réaliser le plus ardent de ses rêves : voir l'Espagne et le Maroc. On ne lira pas sans intérêt la lettre suivante qu'adressait à son directeur et ami le portraitiste ennuyé du *Général Prim*, alors en Espagne avec Georges Clairin, son ami.

... Je vous remercie beaucoup de la permission que vous me donnez de ne pas envoyer de copie à Rome. Cela me coûterait cher et ce serait d'un médiocre intérêt. Cette année, j'ai perdu quelques illusions sur Velasquez. Décidément, ce n'est pas encore là l'idéal de la peinture (je ne dis pas de l'art). C'est trop libre et pas assez consciencieux. Plus je vais, plus je vois la nature, plus mon admiration, mon fétichisme pour Velasquez diminue. Ribera est un homme plus courageux ; il a plus de volonté. Il fait plus difficilement, mais c'est plus fort, tout en étant moins étonnant, moins charmeur — excusez le mot, qui n'est peut-être pas français, tant pis !

Il y a quelque chose qui vaut mieux que tout cela et qui les enfonce tous. C'est le grand Allah, qui a fait la lumière de ces pays-ci. Ah ! que nous sommes heureux à Tanger, dans une maison mauresque, délicieuse. Que je voudrais vous tenir ici, je ne vous quitterais pas des yeux pour voir votre admiration concentrée et silencieuse et deviner, sous vos sourcils, les points d'exclamation qui vous échapperaient à la fin. Que vous seriez content ici ! Vrai, si vous avez la moindre amitié pour moi, ne me laissez pas quitter Tanger sans venir m'y voir, ou plutôt sans venir voir les merveilles qui nous enchantent. Le climat est délicieux, chaud en hiver, frais en été. C'est un printemps perpétuel. La saison des pluies est passée. Il est tombé beaucoup d'eau cette année. Maintenant, c'est fini.

. . . .

Si vous voulez faire rager toutes vos femmes du monde, montrez-leur ce pied dont je vous envoie le contour, dans cette enveloppe. Il appartient à une ravissante Andalouse qui m'a rendu heureux à Cadix. Ne croyez pas que ce soit une enfant, ou une femme naine et nabote. Je l'ai mesurée : elle a un mètre cinquante-deux de haut, et voilà son pied !... Je voulais lui acheter une de ses bottines et faire crever de dépit toutes les femmes qui ont la prétention d'avoir le pied petit, — et encore, elle était très grandement chaussée, sa bottine faisait des plis et la semelle était trop longue d'un travers de doigt. Je m'amuse outre mesure et j'ai tort de remplir tant de papier avec un pied si petit...

Je vous remercie bien de la liberté que vous me laissez. Je vous ferai voir que je n'en abuse pas, et j'espère qu'il en sortira quelque chose que je n'aurais peut-être pas pu faire à Rome. Je ne peux pas vous raconter grand'chose. Pousser toujours des cris d'admiration et des points d'exclamation, cela finit par devenir monotone, surtout pour ceux qui ne connaissent pas les beautés qui en sont l'objet. Je ne vois plus personne de connaissance, je ne peux donc vous conter aucune historiette qui vous intéresse.

Vous savez, sans doute, que Marseille a acheté ma Judith *5.500 francs. Dans cette occasion, comme toujours, les C... ont été charmants pour moi. Ils se sont donné un mal et une peine, pour chauffer mon tableau ! Je suis très content d'être placé au musée de Marseille. J'aime beaucoup Marseille, d'abord ; ensuite, son musée est un beau monument, et, enfin, il passe beaucoup d'étrangers par Marseille et on est plus vu là que dans aucune autre ville de province.*

Ma petite Salomé *(figure jeune) est achetée par Mme de Cassin, qui s'est payé, cette année, la petite Noce, de Fortuny, et ma petite femme. J'espère que cela m'ouvrira quelques jolis salons où je pourrai me délasser de mes pérégrinations lointaines, à mon retour en France. Si la petite Marie n'est pas à la Scarpe et si elle se souvient encore de moi, dites-lui tante cose de ma part, et annoncez-lui, qu'à mon retour d'Espagne et d'Afrique, l'hiver prochain, je lui rapporterai un joli cadeau pour la remercier du succès que me vaut son joli minois* (de Salomé). *Accidente !...*

Le souvenir d'Henri Regnault !... ce peintre de merveilles lumineuses, qui chantait en ténor du Gounod et du Wagner, comme un professionnel de l'Argentina ; cet écuyer de la haute voltige, dont les folles équipées aux Cento Celle éblouissaient sur le terrain ses rivaux de la cravache, autant qu'à l'atelier ses copains de la brosse et du pinceau ! Et puis, un « rupin » qui, de son vivant, vendait ses *Judith* 5.500 fr. aux musées, et ses *Salomé*, — nous en pouvons révéler aujourd'hui le chiffre exact, — 10.000 fr. aux marquises. Hélas ! une autre amoureuse que Marietta, allait s'éprendre de l'artiste, beau et puissant comme un dieu. C'était la Mort qui l'attendait, devant la casemate de Buzenval où elle le frappa au front d'une balle, quatre heures avant que fût signé l'armistice qui mettrait fin à cette horrible guerre de 1870. Pas assez tôt pour qu'Hébert vît revenir à la Villa du Pincio, en maître désormais immortel, cet indomptable enfant qui aima trop les voyages pour son art grandissant et l'héroïsme pour sa patrie amoindrie et qui, plutôt que de vivre en grand Artiste, préféra de mourir en grand Français.

Boyer d'Agen.

Extrait de ACTION
Adresse : 16, Rue des Petits-Champs, 16
Date : 28 JUIN 1912
Signature :
Exposition

FLECHES (XXXII)

Humble Requête

Au bord de la gorge profonde de l'Ouadi, où il s'est traîné péniblement, arrêté enfin dans sa marche rampante par le gouffre qu'il entrevoit, le malheureux tirailleur, la rotule fracassée par une balle, s'est allongé, épuisé. La nuit tombe. Il est là, couché sur le dos, souffrant mille douleurs. Les bruits se sont apaisés. L'ennemi a regagné ses tentes sombres et les nôtres se sont repliés vers le camp. Décidé à se tuer plutôt que de tomber vivant aux mains féroces des barbares, le blessé, son fusil chargé entre ses jambes, attend, avant de se donner le coup fatal que ses pensées tumultueuses s'apaisent. Il songe aux siens, au pays lointain, et peut-être aussi à quelque fiancée, à quelque amie. Ses yeux s'emplissent de larmes et, sur une douleur plus aiguë, il perd connaissance et s'évanouit... Soudain, une chaude haleine parcourt son visage, un souffle humide le caresse. Il revient à lui, et, hagard, saisissant son arme dans un dernier effort, il s'apprête à mourir, quand, dans la demi clarté lunaire, il distingue tout à coup la silhouette d'un chien. La bonne bête tire sur sa coiffure que la jugulaire retient encore; d'un coup sec, il l'enlève et s'enfuit à toute vitesse.

Le cœur du blessé bat avec force. L'espoir envahit son âme. Il tend le cou, anxieux, fébrile, frémissant ; bientôt des pas se précipitent dont il écoute alors, l'oreille au sol, l'approche saccadée. Une forme bondit; l'intelligent animal a retrouvé sa trace. Des voix l'interpellent: C'est le salut!..

Cette vision, nos braves soldats, entraînés sur la terre marocaine, ne l'imaginent qu'en rêve. Il faut que ce rêve devienne réalité. Il faut que cette belle œuvre des chiens sanitaires de l'armée, si bien conçue, si patiemment dirigée, soit soutenue et activement poursuivie. Pour cela, que faut-il? — Un peu d'argent. — Au lieu de jeter à pleines mains leur or sur la table martelée du commissaire-priseur, nos snobs ne pourraient-ils en réserver une partie pour sauver quelques existences? Qui sait s'il ne se trouve pas, parmi ceux-là mêmes qui sont partis, un autre Henri Regnault susceptible de nous donner une autre Salomé, aisément plus belle que celle des dernières enchères? — Entendra-t-on comme il convient, cette humble requête? La vie d'un homme n'a pas de valeur à l'Hôtel des Ventes, c'est évident; mais elle en a peut-être une au cœur des mères?

L. G. Toraude.

Extrait de LE MATIN
Adresse : 2, Boul^d Poissonnière, 2 – 12e
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

LE LOUVRE ET « SALOMÉ »

M. Arthur Meyer, directeur du **Gaulois**, avait écrit à M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux, pour l'informer du résultat des démarches de certains souscripteurs qui avaient déjà recueilli 230.000 francs pour offrir la *Salomé*, d'Henri Regnault, au Louvre. M. Bonnat vient de répondre par la lettre que voici :

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini, et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir *Salomé* au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

Extrait de
Adresse :
Date : JUIL. 1912
Signature :

Tout n'est peut-être pas perdu au sujet de la *Salomé*, et le célèbre et adorable chef-d'œuvre d'Henri Regnault entrera peut-être bien au Louvre malgré tout.

On se rappelle dans quelles conditions le tableau fut vendu. Actuellement il est bel et bien coté 520.000 francs, ce qui est un chiffre.

Des critiques pleins de raison et de bonnes intentions ont produit depuis ce jour, quelques menus débinages du tableau qui ressemble bien à des paraphrases de l'opinion du renard sur les raisins trop verts.

Mais ce serait faire injure aux volontés généreuses qui se sont déjà manifestées de supposer qu'elles ne sont pas toutes prêtes à se produire de nouveau.

M. Roland Knœdler, qui a acquis l'œuvre de Regnault, prolonge jusqu'à la fin de décembre le délai de deux mois qu'il avait spontanément accordé aux admirateurs de Regnault, pour reprendre l'œuvre au prix d'achat. Nous pouvons même annoncer que M. Roland Knœdler a bien voulu se charger de centraliser chez lui, rue Saint-Honoré, où la *Salomé* restera jusqu'à la fin de l'année, les promesses de souscription pour le rachat de l'œuvre admirable. Si tous ceux qui ont compris l'intérêt national qu'il y a à garder en France l'œuvre de ce Français mort à vingt-huit ans pour la patrie, en laissant une œuvre brève, mais étincelante et magnifique, si tous ceux-là veulent participer à ce beau geste de reconnaissance patriotique, le résultat de la souscription ouverte ne fait pas de doute.

N° DE DÉBIT
Extrait de COMŒDIA
Adresse :
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

La tirelire des Beaux-Arts

Il ne faut pas s'indigner outre mesure des prix atteints au cours de la vente Doucet, il ne faut pas demander férocement la tête des amateurs de la Salomé *de Regnault. Le snobisme, quoi qu'on en pense, est utile aux arts. Il crée des mouvements d'opinion, maintient les prix. Il ne faut pas le décourager; mieux vaut tout simplement en profiter.*

On a demandé déjà ici même qu'une taxe soit levée sur les ventes de luxe et affectée à l'Assistance Publique. Ce serait là évidemment beaucoup plus juste que d'accabler les théâtres qui n'en peuvent mais sous un impôt absurde et d'un autre âge. Mais enfin, j'avoue très franchement que détourner l'argent venant d'une vente artistique au profit des caisses électorales de l'Assistance publique me paraît un médiocre emploi. Pourquoi donc ne pas constituer plutôt ce fonds d'encouragement nécessaire au sous-secrétariat des Beaux-Arts et que nous réclamons depuis de longues années déjà?

Nous avons déjà signalé l'œuvre utile et l'utile revenu que pourrait trouver l'Etat en s'assurant le monopole de certaines publications classiques. Corneille et Molière sont, en somme, d'un revenu tout aussi intéressant que la poudre de chasse ou les cartes à jouer. Ne donner que des éditions d'Etat de nos grands classiques serait en augmenter le prix et, tout en même temps, garantir la publication d'un texte irréprochable. Avec ce revenu, il serait possible d'éditer chaque année quelques débutants désignés par des artistes véritables ou, mieux encore, d'imprimer d'une façon définitive les œuvres inconnues, appréciées et rarissimes des grands écrivains contemporains et méconnus.

De même, il suffirait d'un impôt prélevé sur les ventes de luxe dépassant un certain chiffre pour assurer l'achat d'œuvres d'art, de tableaux ou d'objets d'art décoratif que l'on garderait dans les annexes ou les réserves du futur Luxembourg-Sulpicien. L'Etat pourrait trouver un jour, dans ces réserves, de véritables trésors artistiques et constater avec joie qu'il les paya 250 francs au lieu de 250.000 francs.

G. DE PAWLOWSKI.

Extrait de ÉVÉNEMENT
Adresse :
Date : 1er JUIL. 1912
Signature :
Exposition

L'acquéreur de la *Salomé* d'Henri Regnault, M. Roland Knœdler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger cet essai jusqu'à la fin de décembre, en se chargeant de centraliser chez lui les promesses de souscription qui viendraient s'ajouter aux souscriptions déjà existantes.

ÉCHO DE PARIS
18 JUIN 1912

La « Salomé » n'ira pas au Louvre

A propos de la *Salomé* et des 200,000 francs que le conseil des musées nationaux vota pour l'acquisition du célèbre tableau d'Henri Regnault, M. Bonnat adresse la lettre suivante à M. Arthur Meyer :

Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la *Salomé* au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT.

Les efforts de M. Meyer et des amateurs français qui ont entendu son appel auront donc été vains, et la *Salomé* n'ira pas au Louvre.

Extrait de LES NOUVELLES
Adresse :
Date : 22 JUIN 1912
Signature :
Exposition

LE PRIX DE LA « SALOME »

L'Etat a renoncé à l'achat de la *Salomé* d'Henri Regnault, dont le prix excessif refroidit tous les enthousiasmes.

Or, voici un détail inédit et dont nous garantissons l'exactitude.

Peu de jours avant la vente Carcano, un représentant de la succession alla offrir cette toile à l'administration des Beaux-Arts et fixa même le prix de cession : 50.000 francs. La réponse que, bientôt après, donna l'administration fut négative : la toile aujourd'hui fameuse ne paraissait pas valoir une somme pareille.

De fait, plusieurs experts consultés, et aussi les administrateurs de Musée compétents, ce prix semblait tout à fait supérieur à la valeur d'un Henri Regnault. Alors, pour démontrer à l'Etat son erreur, s'organisa on ne sait quelle entente entre surenchérisseurs frénétiques qui amena l'adjudication au prix fabuleux de 480.000 francs. Il est vrai qu'aujourd'hui, la fièvre tombée, personne n'en veut plus. Et l'Etat moins que personne!

Extrait de JOURNAL
Adresse : 100 Rue Richelieu, 2e
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

Le Louvre et la « Salomé » de Regnault

LE GAULOIS :

Le Louvre maintiendra-t-il la subvention de 200.000 francs primitivement votée ? Un homme était mieux placé que tout autre pour nous renseigner : c'était l'illustre artiste M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux. M. Arthur Meyer lui écrivit au nom des initiateurs de ce mouvement artistique et patriotique. Voici la réponse de M. Bonnat :

« 18, rue de Bassano.
« 9 juin 1912.

« Mon cher directeur et ami,

» Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la *Salomé* au Louvre.

» Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la *France*, dans la collection André.

» N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

» Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

» BONNAT. »

Extrait de
Adresse :
Date : 8 JUILLET 19..
Signature :

Échos

Le jour où M. Roland Knœdler acquit la « Salomé » d'Henri Regnault avec le secret espoir de la repasser, au prix coûtant, à nos Musées nationaux quelqu'on lui demanda :

— Si vous êtes obligé de la garder !

Avec une belle assurance, confiant dans nos musées, il répliqua :

— Il n'y a pas de danger.

Or, l'enthousiasme n'a pas été ce qu'espérait M. Roland Knœdler. Certains critiques ont été écoutés et le souvenir de « Salomé » s'envole avec celui des ballets russes...

M. Knœdler avait donné aux Musées un délai de deux mois pour leur passer la « Salomé ». Les deux mois sont écoulés. M. Roland Knœdler commence à être très ennuyé. Il craint de garder son tableau et, comme aucun amateur ne se présente, il fait à nos musées un dernier appel :

— Je vous ai donné un délai de deux mois... Tenez, en voilà un autre de six mois.

Dans six mois M. Knœdler sera bien ennuyé de conserver sa toile.

Extrait de
Adresse :
Date : 8 JUIL. 1912
Signature :

L'œuvre d'Henri Regnault sert de raison à de [illegible] spéculations. On fait sur les tableaux de véritables coups de Bourse. Le plus retentissant fut celui qui illustra la vente de *Salomé*.

La mémoire d'Henri Regnault, sans aucun doute, doit être grandement honorée par l'enthousiasme qu'on témoigne à ses œuvres. D'autres témoignages, moins bruyants, doivent pourtant la satisfaire davantage. Celui du maître Saint-Saëns est de ceux-là. Saint-Saëns, simplement, sans tapage, a fait don d'une rente annuelle de cent francs pour que le monument du peintre élevé dans la cour de l'Ecole des Beaux-Arts soit paré de fleurs au jour anniversaire de la bataille de Buzenval.

C'est un joli geste pour réaliser une adorable pensée.

Extrait de
Adresse :
Date : 16 JUIN 1912
Signature :

Exposition

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Les dispositions du testament de Mme Edouard André qui permettaient de conserver cet espoir, rendent cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut qui a hérité de l'importante collection doit, en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année, mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire entrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Adresse :
Date : 23 JUIN 1912
Signature :

PENSÉE ET ACTION

Nous n'aurons pas la "Salomé" d'Henri Regnault

On se rappelle le prix fabuleux qu'atteignit la *Salomé* d'Henri Regnault à la vente Carcano. On n'a pas oublié non plus que M. Knœdler qui s'en était rendu acquéreur pour 480.000 francs offrait de la rétrocéder au Louvre au prix coûtant. Malgré la courtoisie du geste, nous n'achèterons pas la *Salomé*. Son prix excessif a refroidi tous les enthousiasmes.

Voici d'ailleurs un détail dont le *Gil Blas* garantit l'exactitude:

Peu de jours avant la vente Cacarno, un représentant de la succession alla offrir cette toile à l'administration des Beaux-Arts et fixa même le prix de cession: 50.000 francs. La réponse que, bientôt après, donna l'administration fut négative : la toile aujourd'hui fameuse ne paraissait pas valoir une somme pareille.

De fait, plusieurs experts consultés, et aussi les administrateurs de Musée compétents, ce prix semblait tout à fait supérieur à la valeur d'un Henri Regnault. Alors, pour démontrer à l'Etat son erreur „s'organisa on ne sait quelle entente entre surenchérisseurs frénétiques qui amena l'adjudication au prix fabuleux de 480.000 francs. Il est vrai qu'aujourd'hui, la fièvre est tombée, personne n'en veut plus. Et l'Etat moins que personne!

N° DE DÉBIT
Extrait de PARIS-MIDI
Adresse :
Date : 21 JUIN 1912
Signature :

Billet de Midi

Notre Faculté de médecine de Lyon a produit un jour, par hasard, un physiologiste génial. Malheureusement, nous l'avons laissé partir en Amérique, ce qui est beaucoup plus grave que d'y laisser partir une peinture d'Henri Regnault. Les généreux donateurs qui trouvent 200.000 francs pour garder à la France un tableau, auraient bien dû se réunir jadis pour nous garder le docteur Alexis Carrel. A défaut d'eux, M. Rockefeller en a fait l'acquisition ; il lui a bâti, pour le loger à New-York, le plus beau musée de physiologie du monde, et, de là-bas, M. Carrel envoie à l'Académie de médecine de Paris des communications ébourifantes :

Dans la dernière, présentée mardi à nos académiciens, qui en sont restés bleus, M. le docteur Carrel raconte qu'il a réussi à faire vivre pendant trois mois le cœur d'un jeune poulet. Il s'agit d'un fragment de cœur, arraché à un fœtus. N'importe ! Pendant trois mois, ce petit morceau de cœur de fœtus a battu la charge comme un tambour, et il vivait si bien qu'il grossissait très régulièrement. Il n'est mort que d'une blessure maladroite, au cours d'une manipulation.

Vous voyez d'ici les applications de ce procédé merveilleux aux organes humains ! Désormais, que vous ayez un cœur en mauvais état, vous n'aurez qu'à écrire au docteur Carrel. Il vous expédiera, par retour du courrier, un cœur solide, battant neuf, régulier comme un chronomètre, on vous greffera cela sur place, c'est l'enfance de l'art. Et de même si vous désirez un cerveau, un foie, une vessie. Qui peut le plus, peut le moins. Du moment qu'on réussit à entretenir *in vitro* les pulsations du cœur, qui est le moteur central de notre machinerie, pour les autres organes, ce sera un jeu.

Que de conséquences sociales ! D'abord, avec la possibilité de remplacer pièce à pièce notre organisme usé, nous allons vivre très vieux. Ensuite, nous pourrons améliorer nos grands hommes. Quand M. Roosevelt mourra, nous pourrons acheter sa cervelle pour en faire cadeau à notre Exécutif, histoire d'avoir un Président énergique. On ne laissera plus rien perdre. La glotte de nos grands ténors, la rétine de nos grands peintres, les 3.000 fibres de Corti qui vibrent dans l'oreille de nos grands musiciens, et l'organe essentiel de nos grandes amoureuses, tout cela sera vendu, après décès, par le ministère de Mᵉ Lair-Dubreuil, à la galerie Georges Petit. On verra des enchères auprès desquelles celles de la vente Doucet paraîtront bien misérables !

Mais pourquoi, pourquoi avons-nous laissé partir ce merveilleux chirurgien français en Amérique ? Car maintenant, comment savoir si c'est la France ou les Etats-Unis qui détiennent ce championnat du monde pour le bistouri ?

MAURICE DE WALEFFE.

Extrait de
Adresse :
Date : 7 JUIL. 1912
Signature :

VENTES ET CURIOSITÉS

A Londres. — La première vacation des tableaux de la vente Taylor a rapporté 2.385.125 francs, ce qui porte le total général à ce jour à 6 millions 154.125 francs. Lundi on continuera par les tableaux.

M. Knœdler a payé 283.500 francs et 152.250 francs pour obtenir deux portraits par Le Bronzino, l'un d'un jeune homme en noir, l'autre d'un jeune homme en bleu.

A Londres, le record pour un Bronzino était de 45.925 francs (vente chez Christie, en 1882, collection duc d'Hamilton).

La veille, les antiquités de la collection Taylor avaient été vendues pour 309.325 fr.

La Persian Art Gallery de Londres achète des lots importants, et M. Harding paie 40.675 francs une statuette d'Hercule debout en bronze gallo-romain.

L. Maurice.

Extrait de ACTION
Adresse :
Date : 23 JUIN 1912
Signature :

UNE LETTRE DU Peintre de Salomé

Ernest Hébert était, pour Henri Regnault, autre chose qu'un maître. Le directeur de l'Académie de France à Rome traitait d'ami son pensionnaire de 1867 quand, nouvellement nommé à ce poste d'honneur, le maître de la *Mal' Aria* partit pour Rome avec celui que la *Salomé* allait rendre immortel. Quand le nouveau directeur eut obtenu des pouvoirs publics que l'indemnité de voyage des pensionnaires, fixée à 125 fr., constituât, avec les 1.500 francs de l'ancien traitement annuel, une pension fixe de 2.310 francs, Regnault se crut aussitôt un Crésus et n'hésita pas, avec cette fortune, à réaliser le plus ardent de ses rêves : voir l'Espagne et le Maroc. On ne lira pas sans intérêt la lettre suivante qu'adressait à son directeur et ami le portraitiste ennuyé du *Général Prim*, alors en Espagne avec Georges Clairin, son ami.

... Je vous remercie beaucoup de la permission que vous me donnez de ne pas envoyer de copie à Rome. Cela me coûterait cher et ce serait d'un médiocre intérêt. Cette année, j'ai perdu quelques illusions sur Velasquez. Décidément, ce n'est pas encore là l'idéal de la peinture (je ne dis pas de l'art). C'est trop libre et pas assez consciencieux. Plus je vais, plus je vois la nature, plus mon admiration, mon fétichisme pour Velasquez diminue. Ribera est un homme plus courageux ; il a plus de volonté. Il fait plus difficilement, mais c'est plus fort, tout en étant moins étonnant, moins charmeur — excusez le mot, qui n'est peut-être pas français, tant pis !

Il y a quelque chose qui vaut mieux que tout cela et qui les enfonce tous. C'est le grand Allah, qui a fait la lumière de ces pays-ci. Ah ! que nous sommes heureux à Tanger, dans une maison mauresque, délicieuse. Que je voudrais vous tenir ici, je ne vous quitterais pas des yeux pour voir votre admiration concentrée et silencieuse et deviner, sous vos sourcils, les points d'exclamation qui vous échapperaient à la fin. Que vous seriez content ici ! Vrai, si vous avez la moindre amitié pour moi, ne me laissez pas quitter Tanger sans venir m'y voir, ou plutôt sans venir voir les merveilles qui nous enchantent. Le climat est délicieux, chaud en hiver, frais en été. C'est un printemps perpétuel. La saison des pluies est passée. Il est tombé beaucoup d'eau cette année. Maintenant, c'est fini.

. . . .

Si vous voulez faire rager toutes vos femmes du monde, montrez-leur ce pied dont je vous envoie le contour, dans cette enveloppe. Il appartient à une ravissante Andalouse qui m'a rendu heureux à Cadix. Ne croyez pas que ce soit une enfant, ou une femme naine et nabote. Je l'ai mesurée : elle a un mètre cinquante-deux de haut, et voilà son pied !... Je voulais lui acheter une de ses bottines et faire crever de dépit toutes les femmes qui ont la prétention d'avoir le pied petit, — et encore elle était très grandement chaussée, sa bottine faisait des plis et la semelle était trop longue d'un travers de doigt. Je m'amuse outre mesure et j'ai tort de remplir tant de papier avec un pied si petit...

Je vous remercie bien de la liberté que vous me laissez. Je vous ferai voir que je n'en abuse pas, et j'espère qu'il en sortira quelque chose que je n'aurais peut-être pas pu faire à Rome. Je ne peux pas vous raconter grand'chose. Pousser toujours des cris d'admiration et des points d'exclamation, cela finit par devenir monotone, surtout pour ceux qui ne connaissent pas les beautés qui en sont l'objet. Je ne vois plus personne de connaissance, je ne peux donc vous conter aucune historiette qui vous intéresse.

Vous savez, sans doute, que Marseille a acheté ma Judith 5.500 francs. Dans cette occasion, comme toujours, les C... ont été charmants pour moi. Ils se sont donné un mal et une peine, pour chauffer mon tableau ! Je suis très content d'être placé au musée de Marseille. J'aime beaucoup Marseille, d'abord ; ensuite, son musée est un beau monument, et, enfin, il passe beaucoup d'étrangers par Marseille et on est plus vu là que dans aucune autre ville de province.

Ma petite Salomé (figure jeune) est achetée par Mme de Cassin, qui s'est payé, cette année, la petite Noce, de Fortuny, et ma petite femme. J'espère que cela m'ouvrira quelques jolis salons où je pourrai me délasser de mes pérégrinations lointaines, à mon retour en France. Si la petite Marie n'est pas à la Scarpe et si elle se souvient encore de moi, dites-lui tante cose de ma part, et annoncez-lui, qu'à mon retour d'Espagne et d'Afrique, l'hiver prochain, je lui rapporterai un joli cadeau pour la remercier du succès que me vaut son joli minois (de Salomé). *Accidente !...*

⁂

Le souvenir d'Henri Regnault !... ce peintre de merveilles lumineuses, qui chantait en ténor du Gounod et du Wagner, comme un professionnel de l'Argentina ; cet écuyer de la haute voltige, dont les folles équipées aux Cenio Celle éblouissaient sur le terrain ses rivaux de la cravache, autant qu'à l'atelier ses copains de la brosse et du pinceau ! Et puis, un « rapin » qui, de son vivant, vendait ses *Judith* 5.500 fr. aux musées, et ses *Salomé*, — nous en pouvons révéler aujourd'hui le chiffre exact, — 10.000 fr. aux marquises. Hélas ! une autre amoureuse que Marietta, allait s'éprendre de l'artiste, beau et puissant comme un dieu. C'était la Mort qui l'attendait, devant la casemate de Buzenval où elle le frappa au front d'une balle, quatre heures avant que fût signé l'armistice qui mettrait fin à cette horrible guerre de 1870. Pas assez tôt pour qu'Hébert vît revenir à la Villa du Pincio, en maître désormais immortel, cet indomptable enfant qui aima trop les voyages pour son art grandissant et l'héroïsme pour sa patrie amoindrie et qui, plutôt que de vivre en grand Artiste, préféra de mourir en grand Français.

Boyer d'Agen.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date : 23 JUIN 1912
Signature :

L'Etat a renoncé à l'achat de la *Salomé* d'Henri Regnault, dont le prix excessif refroidit tous les enthousiasmes.

Mais voici un détail inédit dont le *Gil Blas* garantit l'exactitude.

Peu de jours avant la vente Carcano, un représentant de la succession alla offrir cette toile à l'administration des Beaux-Arts et fixa même le prix de cession : 50.000 francs. La réponse que, bientôt après, donna l'administration fut négative : la toile aujourd'hui fameuse ne paraissait pas valoir une somme pareille.

De fait, plusieurs experts consultés, et aussi les administrateurs de Musée compétents, ce prix semblait tout à fait supérieur à la valeur d'un Henri Regnault. Alors, pour démontrer à l'Etat son erreur, s'organisa on ne sait quelle entente entre surenchérisseurs frénétiques qui amena l'adjudication au prix fabuleux de 480.000 francs. Il est vrai qu'aujourd'hui, la fièvre tombée, personne n'en veut plus. Et l'Etat moins que personne !

C'est une bien étonnante histoire ! Et quelle singulière entente « pour démontrer à l'Etat son erreur » !

Extrait de
Adresse :
Date : [illegible] JUIN 1912
Signature :

Exposition

Les critiques avaient jadis la langue moins dorée

Au moment où l'on vient de vendre près d'un demi-million la « Salomé » de Regnault, il est piquant de rappeler comment elle fut accueillie au Salon de 1870.

Louis Veuillot s'écriait :

« Quel est ce souillon de harem ? »

Paul de Saint-Victor : « C'est une Anglaise déguisée en gitane. »

Théodore Duret : « C'est fait de matériaux pillés partout ».

Félix Régamy était un peu plus aimable : « Ce n'est pas une peinture d'Evangile ! » dit-il simplement.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date : 23 JUIN 1912
Signature :

Les critiques avaient jadis la langue moins dorée

Au moment où l'on vient de vendre près d'un demi-million la « Salomé » de Regnault, il est piquant de rappeler comment elle fut accueillie au Salon de 1870.

Louis Veuillot s'écriait :

« Quel est ce souillon de harem ? »

Paul de Saint-Victor : « C'est une Anglaise déguisée en gitane. »

Théodore Duret : « C'est fait de matériaux pillés partout ».

Félix Régamy était un peu plus aimable : « Ce n'est pas une peinture d'Evangile ! » dit-il simplement.

Extrait de _____
Adresse : _____
Date : 15 JUIN 1912
Signature : _____

A l'Hôtel Drouot

Revue des ventes. — Du 30 mai au 8 juin, ce fut la grande semaine des Commissaires-Priseurs.

D'abord la dispersion de la collection de la marquise Landolfo Carcano prit, grâce à la *Salomé* d'Henri Regnault, l'importance d'un événement national. En effet, malgré les 200.000 fr. votés par le Conseil des Musées Nationaux, et les 195.000 fr. réunis d'autre part, le Louvre dut, après avoir épuisé son crédit, abandonner l'enchère qui, reprise par MM. Knœdler, les grands marchands américains, fut conduite par eux jusqu'à 480.000 fr., prix auquel leur fut adjugée la *Salomé*, soit 528.000 fr. avec les frais. Les acquéreurs ont déclaré qu'ils conservaient cette œuvre, pendant deux mois, à la disposition du Louvre auquel ils sont disposés à la rétrocéder sans aucun bénéfice. Mais peut-être le Musée national n'aura-t-il pas les fonds voulus, car, n'ayant pu obtenir la *Salomé*, il acquit dans cette même vente, pour 270.000 fr., *l'Allée des Châtaigniers*, par Rousseau, sur estimation de 300.000 fr. Ce tableau, malheureusement trop poussé au noir, avait été refusé au Salon de 1835, mais il avait été payé 37.100 fr. à la vente Khalil Bey en 1868. Mentionnons encore *La Solitude*, par Corot, adjugée 350.000 fr. — le plus gros prix payé jusqu'à ce jour en France pour un tableau de ce peintre ; *l'Assassinat de l'evêque de Liège*, par Fortuny, que le duc d'Orléans avait acheté 1.500 fr. à l'artiste, puis, qui avait fait 6.000 fr. à sa vente, 35.000 fr. à la vente Villot en 1865 et 46.000 fr. à la vente Khalil Bey en 1868, a été poussé à 205.400 fr. ; enfin *Le portrait présumé de la sœur de Rembrandt*, que la marquise Carcano avait acheté 21.000 fr. à la vente San Donato en 1868, a été poussé à 365.000 fr. Total de la collection : 3.944.032 francs.

Qu'est-ce en comparaison du produit de la collection Jacques Doucet qui s'est terminée sur le formidable total de 13 millions 884.360 francs ! battant ainsi — et pour longtemps sans doute — tous les records. Songez que ce produit formidable a été obtenu en quatre vacations et l'une d'elle a donné plus de six millions et demi ! Tout est à citer dans cette vente mémorable et nous conseillerons à nos lecteurs, amateurs d'art ancien, d'en lire le compte rendu détaillé chez notre sympathique confrère *La Gazette de l'Hôtel Drouot*. Pour nous, afin de demeurer dans notre cadre forcément restreint, nous nous bornerons à citer les enchères suivantes, sans les accompagner d'aucun commentaire : *Portrait de Ducal de l'Epinoy*, pastel par La Tour ; 600.000 fr. sur demande de 300.000 ; le petit buste en marbre de *Sabine Houdon*, par Houdon, estimé 120.000 fr., poussé à 450.000 ; *le Portrait de Mme Grant, plus tard princesse de Talleyrand*, adjugé 400.000 fr. sur estimation de 250.000 ; *Le Sacrifice au Minotaure*, par Fragonard, qui avait fait 5.300 fr. en 1880, et dont on demandait 200.000 fr. payé 360.000 ; *Les Bulles de savon et le Faiseur de châteaux de cartes*, par Chardin, achetés le premier 300.500 francs, le deuxième 190.000 francs. En 1779, à la vente Tronard, ces deux tableaux avaient fait 95 francs. La valeur de l'argent a diminué depuis lors et le goût de la collection et de l'art ancien a augmenté !

Nous n'irons pas plus loin dans nos citations et nous clôturerons ici notre chronique pour cette saison, donnant rendez-vous à nos lecteurs au mois d'octobre, où nous aurons à leur annoncer des ventes moins sensationnelles sans doute que la collection Doucet, mais, cependant, pas complètement dénuées d'intérêt.

Georges NORMAND.

Extrait de _____
Adresse : _____
Date : 20 JUIN 1912
Signature : _____

ÉCHOS DE PARTOUT

LE PROCHAIN NUMÉRO
DU « GAULOIS DU DIMANCHE ILLUSTRÉ »

A la demande de nombreux abonnés, nous reproduirons, en couleurs, sur la couverture du *Gaulois du Dimanche* de cette semaine, avec la bienveillante autorisation de M. Knœdler, la *Salomé* d'Henri Regnault et nous consacrerons une partie de ce numéro aux toiles les plus célèbres de l'illustre peintre, classées, comme on le verra, dans les musées. Nous y joindrons deux dessins inédits, communiqués par M. d'Epinay — l'éminent statuaire, qui fut l'ami de Regnault — et l'aquarelle que M. Georges Clairin avait si généreusement offerte à la souscription projetée pour faire entrer *Salomé* au Musée du Louvre.

M. d'Epinay ne s'est pas borné à nous communiquer des dessins. Il a bien voulu, pour nos lecteurs, extraire de ses *Mémoires* en préparation tout un chapitre inédit sur Henri Regnault, un des attraits de ce numéro à la gloire d'un Français qui, pour nous servir de l'expression de Théophile Gautier, « a commencé en génie et fini en héros ».

Extrait de _____
Adresse : _____
Date : 20 JUIN 1912
Signature : _____
Exposition _____

Les Ventes

Les tableaux anciens de la collection Hoogendyk ont été très chaudement disputés. Le plus gros prix de la vente a été réalisé par un portrait de femme par Gérard Ter Borch ; il a été adjugé à M. Knœdler, contre M. Kleinberger, au prix de 65.000 francs. Un autre portrait, celui-ci représentant un seigneur, par le même maître, a trouvé preneur à 19.500 francs. Vient ensuite un très beau tableau, représentant un intérieur hollandais dans le goût de Pieter de Hoogh, mais peint par le maître, assez rare, Janssens ; il réalisa 32.000 francs. Un paysage d'hiver, par Aert van der Neer, a été acquis par M. Kleinberger au prix de 29.000 francs.

Les œuvres de Rœkelenkam sont de plus en plus recherchées, surtout quand elles sont de bonne conservation, ce qui n'est pas toujours le cas. Un tableau par lui, représentant un intérieur où un jeune garçon lit la bible, a été acquis pour compte d'un collectionneur étranger au prix de 27.000 francs.

La vente comprenait quelques très beaux tableaux par Jan van Goyen, notamment un tableau de modestes dimensions représentant une vue de la ville d'Arnhem, qu'un amateur hollandais s'est assuré pour 21.000 francs. D'autres tableaux de ce maître se sont vendus entre 6.000 et 14.000 francs. Le plus beau, intitulé *Le bac rouge*, de Jan Steens, s'est vendu à un amateur hollandais au prix de 22.000 francs.

La vente comprenait quelques beaux primitifs, dont nous signalons le numéro 143, un grand triptyque de l'école de Rogier van der Weyden, qui réalisa 21.500 francs ; un portrait du duc de Gueldre, du commencement du XVI^e^ siècle, a fait 9.100 francs ; un portrait du chevalier Jean van Wesenaer, de la même époque, 6.200 francs ; numéro 61, un portrait de jeune homme, de l'école italienne, attribué à Antonello da Messina, 16.500 francs.

Notons encore comme prix remarquables : numéro 8, un petit tableau, par Albert Bouts, *L'homme des douleurs*, 4.200 francs ; numéro 35, Bondecoeter, Oiseaux, 9.000 francs ; numéro 36, Cornélis Janson van Ceulen, Portrait de dame, 8.000 fr. ; numéro 68, Adriaen van Ostade, Noce de Village, 12.500 fr. ; numéro 72, Paysage, par Jacob van Ruysdael, 13.500 francs ; numéro 81, Intérieur de grange, par David Teniers, 10.500 fr. ; numéro 103, Amusements d'hiver, par Avercamp, 6.500 fr. ; numéro 122, Petite nature morte, par Heda, 6.300 francs ; numéro 123, Huîtres et fruits, par De Heem, 7.800 fr. ; numéro 155, Petit tableau de Ochtervelt, dans la manière de Metsu, 7.500 fr. ; numéro 157, Petit tableau de Van Ostade, représentant un couple de paysans, 14.600 fr. ; numéro 165, Portrait de dame, par Jan van Ravesteyn, 10.500 fr., et un tableau par Jan Victors, 10.500 francs.

Extrait de _____
Adresse : _____
Date : 7 JUIL. 1912
Signature : _____
Exposition _____

Pour la *Salomé*.

Les admirateurs de Henri Regnault continuent à s'occuper de la *Salomé*. Ils ne renoncent pas à l'espoir de voir cette belle œuvre entrer au Louvre grâce au concours de toutes les bonnes volontés qui s'affirment depuis l'achat du célèbre tableau par M. Roland Knœdler. Ce dernier, qui avait accordé un délai de deux mois aux fervents admirateurs du grand artiste pour pouvoir racheter ce chef-d'œuvre, a consenti à prolonger ce délai jusqu'à la fin de l'année.

Il n'est pas douteux que les souscripteurs de la première heure voudront maintenir intégralement leur généreuse offrande. Il suffira, en outre, de faire savoir à tous les amis des arts que l'on peut s'inscrire chez M. Knœdler, 356, rue Saint-Honoré, où la *Salomé* est exposée et est visible pour tout le monde, pour que rapidement le chiffre nécessaire au rachat de l'œuvre du jeune maître tué à 28 ans sur le champ de bataille de Buzenval soit atteint.

Il s'agit, en la circonstance, d'un beau geste national et l'on peut être assuré qu'il sera compris par tous les Français qui ont gardé le souvenir des heures terribles que nous avons subies et qui pensent avec émotion à ceux qui sont morts pour la patrie.

Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2e
Date : 20 JUIN 1912
Signature : _____

Le Louvre et la "Salomé"

Le matin du jour où eut lieu l'exposition privée de la collection Carcano, ce ne fut qu'un cri devant la *Salomé* d'Henri Regnault : « Pourvu qu'elle ne quitte pas la France ! Pourvu qu'elle entre au Louvre ! »

Tous les journaux, le *Gaulois* comme les autres, se firent aussitôt les interprètes de ce souhait : il n'y eut pas de divergence.

Devant cette unanimité, ceux des administrateurs du Louvre qui pouvaient être hostiles à l'acquisition de la *Salomé* firent taire leurs préventions. Le conseil des musées vota 200.000 francs. De généreux amateurs, sans qu'une souscription eût été régulièrement ouverte, réunirent 185.000 francs. C'était donc une somme de 385.000 francs jusqu'à concurrence de laquelle M. Leprieur fut autorisé à pousser la *Salomé* pour le compte du Louvre.

Le Louvre fut battu. Etait-il mécontent ? Nous l'ignorons.

Les enchères se continuèrent entre un amateur éclairé, M. Mir, sénateur, et M. Knœdler. M. Mir s'arrêta à 475.000 francs. La *Salomé* fut adjugée 480.000 francs à M. Knœdler.

La salle, mal renseignée, protesta, montrant ainsi que le suffrage populaire était favorable à l'acquisition par le Louvre. Cette manifestation était d'ailleurs injuste puisque, dans un noble élan de générosité, M. Knœdler se levait et, s'approchant du représentant du Louvre, lui déclarait qu'il tiendrait pendant deux mois la *Salomé* à la disposition du Louvre, pour le prix auquel elle lui avait été adjugée.

De son côté, M. Mir faisait savoir, par l'aimable M. Jonas, que s'il avait voulu acquérir la *Salomé*, c'était dans l'intention de la léguer après lui au Louvre.

Ces deux beaux gestes étaient un encouragement tacite. De nouvelles souscriptions se produisirent spontanément, portant les sommes recueillies de 185.000 francs à 230.000 francs.

∴

Restait une question : Le Louvre maintenait-il la subvention de 200.000 francs primitivement votée ? Un homme était mieux placé que tout autre pour nous renseigner : c'était l'illustre artiste M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux. M. Arthur Meyer lui écrivit au nom des initiateurs de ce mouvement artistique et patriotique. Voici la réponse de M. Bonnat :

48, rue de Bassano.
9 juin 1912.

Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la Salomé. *Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la* Salomé *au Louvre.*

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, *dans la collection André.*

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT.

Devant cette réponse, notre rôle est terminé. Nous ne pouvons laisser la question se prolonger, et s'engager des polémiques dirigées contre la valeur de l'œuvre et la réputation du peintre. Certaines évolutions se sont déjà produites, et tels qui, au premier jour, s'étaient montrés partisans de l'acquisition, se montrent aujourd'hui désireux de la voir échouer. Que diraient-ils demain ?

∴

Pour notre part, nous serions très fiers des remerciements que nous adresse un maître tel que M. Bonnat, si nous les méritions. Ils reviennent de droit aux souscripteurs qui de tous les côtés s'étaient offerts d'eux-mêmes. L'œuvre d'Henri Regnault reste ce qu'elle est : un éblouissement pour ceux qui regardent, une date héroïque pour ceux qui se souviennent. Nous nous bornons à espérer, en dépit du pessimisme de M. Bonnat, que le Louvre verra quelque jour venir à lui, malgré tous les obstacles, une œuvre qui fait si intimement partie du patrimoine de l'art national.

Arthur Meyer

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Fortuny père et fils

A la vente Carcano, qui fut, avec celle de Jacques Doucet, le grand événement artistique de l'année, figuraient plusieurs œuvres de Mariano Fortuny, et surtout son célèbre Mariage espagnol, si prestigieux, si papillotant, de touche si spirituelle ; ce tableau, qui est contemporain de la Salomé (ils datent tous deux de 1870), a été acquis au prix de 220.000 francs. Sur l'écran de l'actualité, voici un nom qui revient, et la gloire du père se continue aujourd'hui par le fils, esprit ingénieux, véritable magicien moderne.

Rue Saint-Dominique, chez la comtesse de Béarn, une salle de théâtre étrange, qui fait ressouvenir tout à la fois d'une église de Sienne, d'une cour de l'Alhambra, d'une mosquée de Constantinople ou des tapis pendant des loggia, où La Cène de Dagnan-Bouveret met son mysticisme troublant dans la pénombre, où un lion de marbre repose hiératique, où des créneaux mauresques se découpent sur des murs teintés d'or, où des lampes à la voûte semblent des étoiles.

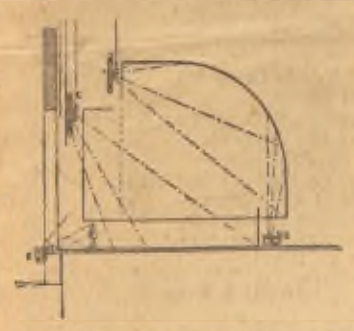
On entre dans du silence, dans du recueillement, c'est une façon de sanctuaire. Et voilà que tout à coup un rideau s'écarte, et, dans une clarté réelle d'atmosphère, apparaît un horizon illimité de ciel au-dessus de la mer ; on ne peut supposer une toile de fond, c'est véritablement une fenêtre ouverte sur le plein air, et il faut un effort de mémoire pour s'arracher à l'illusion, pour se rendre compte que la

LE VIEUX JOUEUR DE LUTH
par Mariano Fortuny

Côte d'Azur ne peut pas être là, dans les parages de la Tour Eiffel.

Les colorations changent, varient, à la sérénité limpide d'un matin idyllique et virgilien succède la pourpre incendiée d'un soleil couchant, avec des floconnements de nuages qui errent légers, et le flot bleu se frange d'écume, s'agite de vaguelettes, l'enchantement de la vision se continue à travers les transformations du prisme.

Tout cela est obtenu sans machinistes, sans rampe, sans herses, sans portants, rien de tout ce que nécessite une représentation théâtrale : à une table-bureau, un élève de l'inventeur appuie sur des boutons électriques, joue du clavier des couleurs. Si nous montons sur la scène, la merveille se révèle à nous, une simple cou-



Eclairage de scène par lumière indirecte

pole de toile blanche tendue par l'air comprimé, et sur laquelle des lampes à arc envoient par réflexion leurs ondes lumineuses, il y a trois appareils dans le centre, deux dans le bas, c'est tout ; la mer n'est, de près, qu'une bande de tulle grisâtre.

L'enfant a parfois une déception, qui ouvre le ventre de sa poupée : l'initiation, ici, ne produit qu'une sensation admirative d'étonnement ; si l'exemple de la comtesse de Béarn, celui aussi d'un théâtre de Berlin, étaient suivis, nous pourrions avoir, plus encore qu'au Théâtre des Arts, une présentation scénique — extraordinaire, la jouissance des yeux complètement rénovée.

Mais le magicien Mariano Fortuny, qui a imaginé cela, nous réserve d'autres surprises.

⁂

Quelles sont ces étoffes entassées dans un coin où splendit toute la féerie de l'Orient ? le luxe de Byzance s'évoque, Théodora devait avoir de ces voiles de gaze et pour les décrire il faudrait faire appel à la prose de Flaubert ou de Loti : d'un aspect exotique, très séduisant d'ailleurs, ces sortes de kimonos plissés, ondulés, lamés d'or ou d'argent, historiés d'ornementations faites non pas à la surface, au pochoir, mais pénétrant dans le tissu, l'imprégnant complètement, dessins d'une fantaisie pittoresque qui ont juste l'importance nécessaire à une décoration, mais qui n'absorbent pas le regard, n'empêchent pas de se complaire à ces teintes rouges, bleues, mauves, aux reflets changeants de moires, ayant des irisations azurées comme les flots de la Méditerranée caressés par la brise ; étoffes de toilette et d'ameublement, sur lesquelles la lumière se joue, dont les transparences s'accumulent, se complètent, se marient, qui font des costumes rangeux aux tombées droites rappelant les tuniques grecques, la taille libre et souple.

Comme tentures, c'est d'un art qui correspond bien à la tendance actuelle vers l'orientalisme, motifs d'Alhambra aussi bien que les céramiques de Méthey, gaîté chaude de tons, variété infinie de nuances, palette inépuisable. La femme moderne, « ce cher bijou charmant » ainsi que l'appelait un poète du Parnasse, trouve là des éléments de parure somptuaire ; Mariano Fortuny est un collaborateur de la Beauté.

Il habite Venise presque toute l'année, cette Venise dont Claude Monet nous exprimait tout le charme de rêve et de silence, c'est là qu'il a ses ateliers, et il semble bien naturel qu'un magicien de la couleur opère là-bas, près de la Salute, sur le Grand Canal.

Maurice Guillemot.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Fin de saison

M. Roland Knoedler avait acquis, fort cher, la *Salomé* d'Henri Regnault. Or, ayant fait cela, il dit, ou à peu près à ces messieurs des musées nationaux : « Bon prince encore un, mon Dieu ! je tiens cette merveille à votre disposition pendant un délai de deux mois, et au prix coûtant, qu'on le sache ! »

Or l'enthousiasme n'a pas été général. Certains critiques ont été écoutés et le souvenir de *Salomé* s'envole avec celui des ballets russes. M. Roland Knoedler fait alors connaître que le délai est prolongé jusqu'à fin décembre.

Ah ! M. Roland Knoedler estime infiniment la *Salomé* d'Henri Regnault, mais pas assez pour souhaiter la conserver éternellement. A l'inverse, nul amateur n'est signalé. Où la triste histoire !

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

EXPORTATION DE PEINTURE

Un tableau d'Henri Regnault, qui avait été acquis au prix de 36.000 francs par son dernier possesseur, a été mis aux enchères publiques et vendu 480.000 francs à un amateur de New-York. Au moment de l'adjudication, le public présent a manifesté bruyamment sa déconvenue; beaucoup d'amateurs et de publicistes se désolent à l'idée que *Salomé* passera l'Atlantique au lieu de remplacer la *Joconde* dans nos collections nationales.

Pourquoi ce désespoir? Henri Regnault est déjà représenté au Louvre par trois toiles célèbres; c'est suffisant pour un seul peintre. La production, ou surproduction de peinture est telle que nous serions infailliblement submergés si les étrangers ne venaient à notre secours et ne nous apportaient leurs dollars, leurs roubles, leurs guinées, en échange de chefs-d'œuvre souvent douteux. Pour une *Salomé* qui s'en va, laissant un demi-million derrière elle, les peintres vivants nous ont offert en trois ou quatre salons des milliers d'autres images. Nous ne risquons pas d'en être dépourvus.

Chacun, en ce bas monde commercial, vend les denrées de sa spécialité : les Allemands, de la bière; les Anglais, de la cheviotte; les Américains, du porc salé; les Français, de la peinture à l'huile. Nous donnons aux autres de ce que nous avons, ils nous donnent de ce qu'ils ont; tout le monde est content et confortable.

Le Louvre n'est pas fait pour recueillir toutes les toiles qui sortent des ateliers de Montmartre, mais seulement une ou deux œuvres caractéristiques de chaque maître. Les enthousiasmes éphémères et les agitations bruyantes prennent quelquefois leur source dans des spéculations qui n'ont rien d'artistique.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date : 6 JUIN 1912
Signature :
Exposition

Que de *Salomés* !...

Ne parlons plus de celle d'Henri Regnault — 480.000 francs ! — mais des *Salomés* de tout poil qui dévalent depuis quelque temps sur nos scènes lyriques, y compris celle du fameux Oscar Wilde qui reçut un accueil si mouvementé que le roi Hérode dut s'interrompre pour appeler « imbéciles » ceux qui ne goûtaient pas ce chef-d'œuvre.

Et le public bénévole avala cette douce épithète. Les temps sont changés.

Pareille aventure arriva, jadis, à Frédérick Lemaître. Il était ivre. Mais il dut faire des excuses. On démolissait la salle.

Alors, le grand comédien, très spirituellement :

— *Je vous ai appelés imbéciles, c'est vrai ! je vous fais des excuses, j'ai tort !*

Et le public applaudit à tout rompre.

Comme le commissaire, il est bon enfant !

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

Sur le modèle Maria, dont nous parlions l'autre jour, qui posa la Salomé d'Henri Regnault, on a interrogé une servante de la villa Médicis, nommée Maria Monti, octogénaire.

Maria Monti se rappelle bien une certaine « ciociara », nommée Maria, dont tous les pensionnaires se disputaient les poses à l'époque où Regnault était l'hôte de la Villa. Cette Maria, « une belle jeune femme aux magnifiques cheveux flottants » servit-elle de modèle à Regnault? Marie Monti le croit, sans pouvoir l'affirmer avec certitude. Quoi qu'il en soit, la « poverella » est morte depuis longtemps, assure-t-elle.

Les souvenirs de M. Carolus Duran sont plus précis. Il l'a connue à Paris :

— Elle y avait été amenée, quelques années après la guerre, me dit-il, par un sculpteur d'assez grand talent, dilettante plutôt qu'artiste, qui l'avait épousée. Ce fut donc sous le nom de ce sculpteur qu'elle habita Paris. C'était une excellente et digne épouse. Les premières années où je la vis, elle avait conservé dans leur pureté presque entière les traits du visage et les lignes de forme qui avaient inspiré le pinceau de Regnault. Plus tard, traits et lignes s'épaissirent. Qu'est-elle devenue? Vit-elle encore ? Et où ?... Je l'ignore.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

M. K

Pour le rachat de la *Salomé*.

L'éminent peintre Claim a adressé à M. Georges Petit cette lettre.

Cher ami,

Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra — la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la cagoule du soldat, ne sachant lequel reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger, nous avions pris aux dispositions pour nos toiles et nos bibelots, etc., etc.

Cette aquarelle m'avait été donnée par Regnault. C'est le souvenir le plus précieux que je garde entre de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la *Salomé*. Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder chez nous la belle *Salomé*.

Toutes mes amitiés.

G. CLAIRIN.

L'aquarelle d'Henri Regnault, M. Georges Petit l'a remise à M. Knoedler, et celui-ci, dans un sentiment qui sera hautement apprécié, a déclaré qu'il la vendrait pour une somme de dix mille francs. Ces dix mille francs viendront grossir la souscription.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Nouvelles Diverses

PARIS

— L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger cet essai jusqu'à la fin de décembre.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date : 1er JUIL. 1912
Signature :

L'heureuse option.

M. Roland Knoedler, qui acquit si cher la *Salomé*, avait fait savoir qu'il tenait l'œuvre à la disposition du Louvre, de son Musée et de ses amis, jusqu'au 1er juillet, au prix coûtant. Tant de générosité n'a tenté ni l'Etat, ni les amis du Louvre, qui trouvent inutile de racheter cette œuvre quatre à cinq fois sa valeur. Et ils n'ont pas nouvelle et le Louvre a retiré sa souscription de 200.000 francs.

On pensait donc que la combinaison était abandonnée.

Et voici que, de plus en plus généreux, M. Knœdler annonce qu'il prolonge le délai et tiendra l'œuvre à la disposition du Musée jusqu'à... la fin de l'année. Ce généreux amateur est trop bon. Il nous comble. Il veut quand même que nous rachetions la *Salomé* contre tout bons sens, et cela parce qu'il a eu lui-même l'imprudence de la pousser à un prix fabuleux. Mais il aura beau reculer l'échéance de sa touchante option : il a acquis la *Salomé* ; qu'il la garde.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

ART ET CURIOSITÉ

La question de la « Salomé »

L'acquéreur de la *Salomé* d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger cet essai jusqu'à la fin de décembre, en se chargeant de centraliser chez lui les promesses de souscription qui viendraient s'ajouter aux souscriptions déjà existantes.

Extrait de
Adresse :
Date : 1er JUIL. 1912

LE MONDE DES ARTS

AUTOUR DE LA « SALOMÉ »

La « Salomé » n'est pas encore perdue pour l'Amérique ! Et peut-être la « Salomé » entrera-t-elle au Louvre, avant la fin de 1912, grâce au concours de toutes les bonnes volontés qui ne demandent qu'à se produire.

En effet, M. Roland Knoedler, qui a acquis l'œuvre de Regnault, prolonge jusqu'à la fin de décembre le délai de deux mois qu'il avait spontanément accordé aux admirateurs de Regnault, pour reprendre l'œuvre au prix d'achat. Nous pouvons même annoncer que M. Roland Knoedler a bien voulu se charger de centraliser chez lui, rue Saint-Honoré, où la « Salomé » restera jusqu'à la fin de l'année, les promesses de souscription pour le rachat de l'œuvre désormais célèbre.

Il ne reste plus maintenant qu'à attendre les événements.

Extrait de
Adresse :
Date : 1er JUIL. 1912
Signature :

NOS ECHOS

ON DIT QUE...

✱ On persiste à croire que la *Salomé* de Regnault pourrait bien entrer au Louvre. Nous persistons à penser qu'elle n'y entrera pas. Le marchand américain qui l'a acquise prolonge de deux mois le délai qu'il avait accordé aux amateurs français pour le rachat. C'est bien de la bonté de sa part. Serait-ce que les surenchères espérées d'Amérique sont moins nombreuses qu'on ne l'avait escompté tout d'abord ?

En tout cas, le prix absurde auquel l'œuvre a monté rend impossible son entrée dans notre grand musée, où tant de belles œuvres ne peuvent être prises faute d'argent.

N° DE DÉBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

ART ET CURIOSITÉ

A propos de la « Salomé »

La souscription ouverte pour permettre au musée du Louvre d'acquérir la toile d'Henri Regnault reçoit chaque jour de nouvelles adhésions; hier, la comtesse E. de Pourtalès, Mme F.-A. Moulton et la comtesse de Bari venaient se joindre aux généreux donateurs précédemment inscrits. Actuellement la souscription atteint environ un chiffre de 100,000 francs. Mais, si en admettant que le Louvre participe effectivement au mouvement pour une somme de 200,000 francs, ce n'est pas 480,000 francs qui devront être versés à M. Knoedler, le nouveau propriétaire du tableau, mais 528,000 fr., en comprenant le droit d'achat de 10 0/0. Pour le moment il reste donc à trouver à peu près 130,000 francs.

Notre confrère *le Gaulois* publie l'offre généreuse faite par M. Georges Clairin, dans une lettre que nous reproduisons plus bas, de participer à la souscription en lui apportant une fort belle aquarelle de Henri Regnault : M. Knoedler, de son côté, vient de s'engager à l'acheter immédiatement au prix de 10,000 francs, somme qui s'ajoutera au montant de la souscription.

Voici la lettre adressée par M. Clairin à M. Georges Petit :

31 mai 1912.

Cher ami,

Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra — la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la capote du soldat — ne sachant lequel des deux reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger - nous avons pris nos dispositions pour nos toiles, bibelots, etc., etc. Cette aquarelle m'avait été donnée par Regnault. C'est le souvenir le plus précieux que je garde près de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la *Salomé*. Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder près de nous la belle *Salomé*.

Toutes mes amitiés.

G. CLAIRIN.

On appréciera ce beau geste.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

LE MONDE DES ARTS

AUTOUR DE LA SALOMÉ

Notre confrère le *Gaulois* publie cette lettre que l'éminent peintre Clairin a adressée hier à M. Georges Petit :

« Cher ami,

« Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra — la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

« A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la capote du soldat, ne sachant lequel reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger, nous avons pris nos dispositions pour nos toiles, bibelots, etc., etc.

« Cette aquarelle m'avait été donnée par Regnault. C'est le souvenir le plus précieux que je garde près de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la *Salomé*. Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder près de nous la belle *Salomé*.

« Toutes mes amitiés.

« G. CLAIRIN. »

L'aquarelle d'Henri Regnault, M. Georges Petit l'a remise à M. Knoedler, et celui-ci, dans un sentiment qui sera hautement apprécié, a déclaré qu'il la vendrait pour une somme de dix mille francs. Ces dix mille francs viendront grossir la souscription.

Voici quelques détails au sujet du modèle avec lequel Henri Regnault a réalisé Salomé. M. Léon Bénédite, qui l'a connu en 1871, donne des renseignements très complets :

Maria-Veronica-Concetta Latini avait, en 1868, l'âge de seize ans. Elle est morte en 1900. Elle avait épousé un statuaire, mort quelques semaines après elle. Ce fut la plus charmante femme, le modèle des épouses, la plus dévouée des mères. Elle eut deux enfants qui vivent encore.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Autour de la Salomé

Notre confrère le *Gaulois* publie cette lettre que l'éminent peintre Clairin a adressée hier à M. Georges Petit :

« Cher ami,

« Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra — la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

« A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la capote du soldat, ne sachant lequel reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger, nous avions pris nos dispositions pour nos toiles, bibelots, etc., etc.

« Cette aquarelle m'avait été donnée par Regnault. C'est le souvenir le plus précieux que je garde près de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la *Salomé*. Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder près de nous la belle *Salomé*.

« Toutes mes amitiés.

« G. CLAIRIN. »

L'aquarelle d'Henri Regnault, M. Georges Petit l'a remise à M. Knoedler, et celui-ci, dans un sentiment qui sera hautement apprécié, a déclaré qu'il la vendrait pour une somme de dix mille francs. Ces dix mille francs viendront grossir la souscription.

Voici quelques détails au sujet du modèle avec lequel Henri Regnault a réalisé Salomé. M. Léon Bénédite, qui l'a connu en 1871, donne des renseignements très complets :

Maria-Veronica-Concetta Latini avait, en 1868, l'âge de seize ans. Elle est morte en 1900. Elle avait épousé un statuaire, mort quelques semaines après elle. Ce fut la plus charmante femme, le modèle des épouses, la plus dévouée des mères. Elle eut deux enfants qui vivent encore.

Une « bâche » de 30.000 francs

Des ouvriers occupés à des réparations dans une des galeries extérieures de l'église Notre-Dame, à Mantes-sur-Seine, avaient trouvé dans un réduit où personne n'allait jamais un vieux tapis qu'ils croyaient bon à vendre ou chiffonner, et dont ils avaient fait une bâche pour les protéger de la pluie. Or, il se trouve que ce tapis, pratiquement transformé en bâche, est une admirable tapisserie persane datant de plus de quatre siècles. De grande valeur artistique, c'est un panneau de haut mètres sur quatre, où l'on voit des animaux fantastiques, chimères, oiseaux divers, aux plumages bariolés, figures qui se détachent violemment sur le fond noir.

M. Pujalet, directeur du musée du Louvre, a déjà fait des offres d'achat à la ville de Mantes. Il a proposé une somme de 30,000 francs au maire, M. Goust. Mais le conseil municipal a décidé de faire expertiser ce tapis avant de passer aucun marché.

Philippe de Champaigne

Derrière l'église Saint-Gervais, il existe une ancienne chapelle du dix-septième siècle, transformée aujourd'hui en magasin, et dont le sous-sol renferme les cendres d'un des plus grands peintres français du temps de Louis XIV : Philippe de Champaigne.

Un danger menace l'existence de cette chapelle. On va, en effet, entreprendre prochainement une importante opération de voirie ayant pour objet de dégager, par la création d'une large voie, l'église Saint-Gervais. Les travaux projetés doivent malheureusement entraîner la disparition de la chapelle, et c'est afin de conserver ce vestige du passé qu'un groupe d'artistes et d'amoureux du vieux Paris étudie en ce moment les moyens d'empêcher cette regrettable éventualité.

Philippe de Champaigne, avant de terminer ses jours dans le quartier du Petit-Saint-Antoine, avait précédemment habité l'île Saint-Louis, où il possédait une petite maison, calme et paisible. Importuné par l'affluence des commandes, il alla ensuite s'établir au fond du faubourg Saint-Marcel. Mais les troubles de la Fronde l'obligèrent de nouveau à abandonner cette retraite lointaine. Et c'est alors qu'il vint se fixer non loin de l'église Saint-Gervais, où il mourut le 11 août 1674.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

NOS CHRONIQUEURS

Propos de Ville et de Théâtre

Terminées les saisons étrangères, ce n'est pas trop tôt.

Je ne nie pas le caractère artistique de ces séries de représentations ; mais il faut également tenir compte du snobisme qui en augmente la vogue et le succès matériel.

Or, ce succès matériel ne se produit qu'au détriment des exploitations permanentes de Paris.

Les directeurs de théâtre se sont émus et ils ont eu raison : les saisons étrangères leur ont enlevé un million et demi de recettes !

Qu'on ne me parle pas de la liberté théâtrale ! Les directeurs ont toute l'année des charges considérables de loyer, d'impôts et de troupe permanente ; il leur faut monter et donner des nouveautés, se risquer à des essais qui ne sont pas toujours suivis de réussite. Bref, ils sont dans un état de désavantage marqué.

C'est, dans le même ordre d'idées, l'histoire des représentations des *Trente ans de théâtre* qui, dans un but charitable qu'on ne saurait trop louer, font au tort considérable aux petits établissements de banlieue.

Je reviendrai sur ce sujet qui est d'une grande importance dans la vie théâtrale.

Donc terminées les saisons étrangères et il était temps ; car on sentait dans le public une certaine lassitude qui s'est manifestée à la première d'*Hélène de Sparte*. Que MM. les impresarii se méfient ; l'an prochain ne sera point aussi doré.

∴

Terminées aussi ces ventes extraordinaires, collections Carcano ou Doucet, dans lesquelles un vent de folie poussait les acquéreurs à *pousser* les enchères jusqu'à des chiffres ridicules.

On ne peut empêcher de se rappeler avec mélancolie les ventes des deux plus grands comédiens du dix-neuvième siècle : Virginie Déjazet et Frédérick-Lemaître.

Ils ne possédaient certes pas des Latour ni des Henri Regnault, mais leurs souvenirs étaient dignes de la curiosité publique.

Or, la vente de Déjazet n'a pas atteint 5.000 francs et celle de Frédérick n'a pas dépassé 2.500 ! On a vendu trente francs un lot de lettres autographes adressées au grand artiste et quarante-sept francs tous ses râteliers qui en avaient coûté plus de sept cents ! A neuf francs, la tabatière de *Robert Macaire* et à quinze francs une collection de couronnes triomphales qu'on avait jetées un peu partout au puissant artiste ! Cela se passait il y a trente-cinq ans !

Aujourd'hui, la tabatière de *Robert Macaire* ferait certainement mille francs !

∴

Tout augmente, même la quantité de pluie qui tombe sur Paris, nous disent les savants.

Les théâtres qui restent ouverts ne s'en plaindront pas ; car, grâce à la pluie, ils ne reverront pas cette année les recettes produites par la période de onze jours, du 20 juin au 2 juillet 1876, période de grosse chaleur.

Palais-Royal (*le Carnaval d'un Merle blanc*) : 10.439 fr., soit, en moyenne, 949 fr. par jour.

Vaudeville (*les Dominos roses*) : 7.327 francs, soit par jour 666 fr.

Variétés (*Une Semaine à Londres*) : 4.748 fr. 50, soit par jour 431 fr. 70.

Gymnase (*l'Hôtel Godelot*) : 6.269 francs 25, soit par jour 570 fr.

Sur ces maigres chiffres, le droit des pauvres a encore pris 2.878 fr. 35 !

Quelle moralité !

∴

Si, en ce mois de juin 1912, les Variétés se singularisent par les représentations de M. de Max, en l'été de l'année ci-dessus citée, 1876, ce même théâtre se signala à l'attention des journaux par la représentation d'un petit proverbe en un acte, intitulé *Quand il n'y a plus de foin*.

Cette pièce, écrit un chroniqueur de l'époque, qui n'est pas plus mauvaise, à tout prendre, ni meilleure que beaucoup d'autres, est signée du nom de Henri Constant. Jusque là rien que de très ordinaire ; mais le curieux de l'affaire, dont le public ne connaît pas l'envers mystérieux, est que l'auteur nouveau, car c'est la première fois que son nom paraît sur l'affiche, n'a pas encore tout à fait douze ans accomplis. Qu'est-ce qu'aurait dit M. de Monzie ? Pas d'enfant au théâtre ! surtout comme auteur !

Ce jeune Henri Constant, de son vrai nom, s'appelait Tochon ; il était le fils de M. Tochon, employé au chemin de fer de l'Ouest.

Qu'est devenu Henri Tochon fils ? Et Fernand Samuel, a-t-il dans les archives des Variétés *Quand il n'y a plus de foin...* ?

∴

Que sont devenues également les pièces inédites de George Sand, dont on vient de reprendre à la Comédie-Française, sans grand éclat d'ailleurs, le *Maître Favilla*, modifié et considérablement diminué par l'érudit M. Truffier.

L'auteur du *Marquis de Villemer* laissa, après sa mort, les pièces suivantes, soit achevées, soit en cours d'exécution :

Mademoiselle de la Quintinie, tirée du roman, qui fut, je crois, répétée à l'Odéon et interdite par la censure. Pourquoi ? Mystère et administration ! Cet ouvrage fut représenté à Bruxelles, au théâtre Molière, en 1888.

Mais les autres ?

La Dernière Aldini, pièce tirée du roman en collaboraton avec Alexandre Dumas — lequel ?

Mont Revêche et *Indiana*, avec Paul Meurice ?

Et *la Mare au Diable*, opéra comique, dont la musique devait être écrite par Mme Pauline Viardot ?

Peut-être M. Truffier, qui est un fervent admirateur de la Dame de Nohant, nous renseignera à ce sujet.

∴

C'est encore la Comédie-Française qui nous fournit *l'actualité*.

D'abord le mariage de M. Alexandre et de Mlle Robinne.

Ces unions entre comédiens sont fréquentes depuis quelque temps et nous sommes loin du temps où (cela s'est vu à Saint-Roch, en 1782) un prêtre repoussait de l'autel une comédienne qui voulait contracter mariage avec un camarade. Il y eut alors un grand scandale et il ne fallut rien moins que l'autorité du roi pour obliger le clergé récalcitrant à procéder à l'union qu'il regardait comme sacrilège de consacrer.

Lorsque Marais, le créateur de *Michel Strogoff* et des *Danicheff*, épousa sa camarade, Hélène Petit, la Gervaise de *l'Assommoir*, le curé Bonhomme, un nom prédestiné, fit, à Saint-Vincent-de-Paul, le discours d'usage.

Il n'affecta point de dissimuler, nous raconte Francisque Sarcey dans un de ses feuilletons du *XIXe Siècle*, les répugnances que l'Eglise catholique avait longtemps témoignées contre le théâtre et surtout contre les artistes dramatiques.

Il ajouta que ces défiances s'étaient singulièrement affaiblies en ces derniers temps ; il rappela qu'en certains pays elles n'avaient jamais existé ; il cita à propos l'exemple de l'évêque de Salzbourg présidant aux répétitions de toutes les pièces de Mozart, qui était son maître de chapelle.

On peut dire qu'aujourd'hui ces répugnances n'existent plus et il est à remarquer que les comédiens, d'autre part, tiennent, en général, à faire bénir leur union par l'Eglise.

∴

Ensuite, la Comédie-Française va donner samedi prochain en matinée, au profit de l'Association des Artistes dramatiques, une pièce de M. Jules Claretie, dans laquelle il fait revivre à la scène les deux célèbres mimes Gaspard Debureau père et Charles Debureau fils.

Tout a été dit sur Debureau père depuis Jules Janin jusqu'à Péricoud.

La vie de Charles Debureau est moins connue : il fut l'amant de Rosine Stoltz, la créatrice de *la Favorite*.

Il mourut le 17 décembre 1873, à Bordeaux. Quant à l'incomparable artiste, elle s'éteignit fin juillet 1903, presque complètement oubliée.

Sic transit gloria mundi.

EUGENE HEROS.

CHRONIQUE

Par ci, par là

« Ons Wilhelmintje » le disent les Hollandais, en un de ces diminutifs familiers qu'ils affectionnent, quand la jeune reine folâtrait encore en jupons courts, sous les yeux de sa mère-régente. « Ons Wilhelmintje ! C'est notre petite Wilhelmine ! »

Ce mot caressant traduisait leur tendresse et leur fidélité. Ils contemplaient avec attendrissement le faible enfant, dernier rejeton d'une longue et glorieuse lignée de rois, en qui s'incarnaient leurs espérances patriotiques, et leur loyalisme l'entourait d'un amour que redoublait encore la grâce naïve de l'enfance.

Jamais on ne vit de popularité plus touchante. Avant que sa frêle main eût pris le sceptre des Orange-Nassau, Wilhelmine exerçait sur le cœur de son peuple une inconsciente royauté qui ne connut jamais de rebelles.

Ce fut une délicieuse idylle. La nation entière la regardait grandir d'un œil jaloux et inquiet, comme un amateur passionné de tulipes observe l'éclosion d'une fleur précieuse. On s'extasiait sur son esprit naissant, on se délectait de ses espiègleries et, quand elle paressait, les bons Néerlandais au cellier de barbe rude, ces hommes énergiques dont toute l'histoire est un prodige de labeur, de ténacité, de hardiesse, ces colosses aux yeux clairs étaient à ses pieds.

Lorsque, pour la première fois, elle fit visite à la ville d'Amsterdam, elle s'endormit un soir sur les coussins de sa voiture. Attentif, le bourgmestre la couvrit de son manteau pour la préserver du froid, et le peuple, ravi, se plut à voir dans ce geste le symbole de sa sollicitude et de son amour.

« Tant il est vrai, dit délicatement M. Paul Verschave, dans sa belle étude sur la « Hollande politique », que l'affection d'un peuple a quelque chose de maternel et que la pitié et la faiblesse l'attachent davantage à un trône que la force et que le génie ! »

Les années n'ont point ravi le charme de cette harmonie. Wilhelmine a ceint la couronne, mais elle est toujours la fille chérie de ces braves gens, car le sentiment maternel n'est pas de ceux qui se prescrivent. Il s'est même fortifié ici du lien le plus doux, depuis que la naissance d'une héritière a comblé les vœux du pays. La Hollande était mère, elle est devenue grand'mère — ce qui n'est pas pour diminuer la tendresse.

« Ons Wilhelmintje » aussi se souvient des jours choyés de son enfance ; elle aime de tout son cœur son brave et généreux peuple. Reine démocratique, elle le séduit par sa bonté familière et sa simplicité patriarcale, se laissant approcher sans protocole, se mêlant à ses sujets dans des promenades sans apparat, revêtant avec une aimable condescendance le costume populaire et les coquettes coiffes de dentelles. Le traditionnalisme de ses sujets s'enorgueillit de son attachement aux antiques coutumes, leur vieille bonhomie se reconnaît en elle ; ils sentent qu'elle est leur reine non point seulement par l'autorité de sa fonction, mais par une profonde communion de son âme avec l'âme nationale.

Et c'est pourquoi la souveraine, qui est pour quelques jours notre gracieuse hôtesse, nous apparaît avec un prestige plus beau que celui d'une couronne : celui de l'auréole que lui met au front l'amour de son peuple.

Nous pourrions recevoir de cette jeune reine quelques utiles leçons de gouvernement. Il y a, par exemple, en Hollande, un ministre qu'ignorent nos usages politiques et dont notre patrimoine national réclame impérieusement le secours : c'est le ministre des Digues.

La discussion du budget s'est ouverte et notre grand argentier triomphe bruyamment de l'avoir repêchée dès la saison printanière, ce qui lui donnera du bois pour se chauffer quand la bise de janvier reviendra. Mais que nous importe, à nous contribuables, puisque nous ne pouvons que débourser ? La moindre réduction de nos feuilles d'impôts nous plairait infiniment mieux que ce prodige d'exactitude.

Malheureusement, le privilège d'être mal gouvernés ne paie chaque année de plus en plus cher. Je ne sais combien de centaines de millions s'ajoutent pour 1913 au chiffre déjà fabuleux de 1912 ; mais nous voilà tout près du cinquième milliard, si même la bonne affaire que nous avons, contre vents et marées, réalisée au Maroc ne nous y conduit en douceur dès le prochain exercice.

Est-ce qu'il ne serait pas temps de créer, à l'instar de la Hollande, un ministre des Digues, pour arrêter ce flot montant ? On le blaguerait ferme, on le chansonnerait sur l'air de la digue digue don. C'est l'habitude en France. Il n'en accomplirait pas moins une salutaire besogne.

La difficulté ne serait pas de trouver les économies à faire, mais de savoir par où commencer et d'avoir l'œil à tout pour empêcher qu'à la faveur d'une distraction les rongeurs et les chapardeurs ne grignotent le fromage et ne remplissent leurs poches.

Un député a dénoncé à la tribune des faits vraiment scandaleux. Le roi de Norvège vient à Paris : il en coûte 5.500 fr. de chapeaux ! Le roi de Danemarck arrive : on dépense pour le chauffer, en plein été, 27.000 fr. ! Et tout à l'avenant. Les réceptions royales sont de bons trous à rats. Que nous réservera-t-on, d'ici deux ou trois ans — car il faut de la patience — au sujet du voyage de Wilhelmine ?

Trop heureux encore si ce coulage n'avait lieu qu'en des circonstances exceptionnelles ! Mais il est la monnaie courante. Un crédit d'architecture de 2.217 fr. se hausse à 127.000. Un vieux carrosse acheté 1.600 fr. reçoit pour 18.000 de réparation. Les agents diplomatiques que nous avions au Venezuela avant la rupture, en 1907, continuent l'émargement pour ne rien faire.

Ces dépenses sur le papier diminuent mal les rapines, truquages, barbottages et autres tours de bâton que MM. les fonctionnaires pratiquent sous l'euphémisme de « gratte », pour mettre du beurre dans leurs épinards.

Le compte rendu des débats parlementaires rapporte que les députés ont accueilli ces suggestives anecdotes par des explosions d'hilarité. Cela prouve qu'ils ont l'humeur joyeuse plutôt que le sens de l'intérêt public. Leurs rires donnent carte blanche à ceux qui voudront récidiver.

Avec ce ministre des Digues, ces choses-là n'arriveraient plus. Un puissant rempart contiendrait la force expansive du fleuve Budget ; de solides barrages régleraient le débit de tous les affluents et à la disette endémique succéderait l'abondance.

L'Etat trouverait aisément alors les disponibilités nécessaires pour enrichir de temps en temps le Louvre d'un tableau, en remplacement des chefs-d'œuvre qui prennent la poudre d'escampette.

Ce luxe national devient très dispendieux depuis que l'Amérique a envahi le marché et rafle à coups de bank-notes les merveilles d'art du vieux continent. Les milliardaires de là-bas sont de fanatiques enchérisseurs et les prix montent à des hauteurs extravagantes où, même en s'essoufflant, les millionnaires de ce côté de l'eau ne peuvent atteindre, depuis que le somptueux Chauchard n'est plus.

Il est cependant un peu humiliant de voir l'Etat français, avec le budget qu'il a, réduit à l'impuissance devant la concurrence transatlantique. S'il guigne une œuvre célèbre, comme la « Salomé » d'Henri Regnault, lui, d'ordinaire si prodigue, se met à crier misère. Il n'a pas le moyen ! La France n'est pas assez riche pour se payer la gloire de conserver un chef-d'œuvre ! Le tableau va nous échapper !...

Il faut battre la grosse caisse, faire appel aux contributions volontaires, taper celui-ci et celui-là. On réunit péniblement une somme et l'on arrive aux enchères, après tout ce travail, pour se faire encore damer le pion !

Si l'on dépensait moins sur le chapitre des chapeaux, si l'on réfrénait le gaspillage sur toute la ligne, on n'en serait pas réduit à ces moyens honteux et à ces piteuses défaites.

Donnez-nous un ministre des Digues, s'il vous plaît !

M. Debusschère.

Le style et la société

Toute discussion d'esthétique dans la Presse :

— Par une singulière erreur, on se plaint que notre siècle n'ait pas de style, en dépit des délégations de celui qu'on qualifie de « moderne », parce qu'il est empreint à tous les temps et à beaucoup de pays. Mais, pour qu'il y ait un style quelconque, admis, il faudrait que les artistes qui l'aient créé et que le produisent puissent en vivre, ce qui n'est généralement pas leur cas.

Jadis, les grands seigneurs et même les financiers de la Monarchie étaient les Mécènes des artistes qu'ils payaient convenablement et, ce qui est mieux, qu'ils encourageaient en les fréquentant en amis et en les accueillant chez eux. Ils vivaient avec les vivants et n'allaient point se faire créer chez les brocanteurs. Actuellement, les gens riches désargentent les artistes et achètent des tableaux ou des bibelots, par un commissionnaire, comme on prend livraison d'un titre à la Bourse par le ministère d'un agent de change.

Il sera peut-être permis de faire observer irrespectueusement que presque toujours les grands seigneurs et les fermiers généraux avaient du goût, tandis que les banquiers et les marchands de porc salé américains en sont à peu près complètement dépourvus. Ils versent la forte somme non pour avoir à leur satisfaction une maison qu'ils ont fait construire et adapter à leurs besoins, mais pour faire étalage de leur fortune et pour flatter leur vanité.

Henri Regnault était certainement un grand artiste, mais si sa *Salomé* valait plus des huit mille francs qui lui ont été payés par un marchand, presque prodigue en son temps, le demi-million qui a été versé par un acquéreur de New-York, galant homme, du reste, est excessif.

Avec cette somme, un amateur avisé aurait peut-être pu se procurer dix ou vingt œuvres d'artistes contemporains, qui, eux morts, auront peut-être autant de réputation.

Le soldat vit de son épée, le prêtre vit de l'autel. Il serait à désirer que les artistes puissent vivre de leurs pinceaux, de leurs ciseaux ou tout simplement de leurs mains.

Eh ! un style, cela suppose une société et des mœurs. Notre société se divise et se cloisonne en groupes et sous-groupes incohérents. Comment un goût public se ferait-il jour alors que l'esprit public se décompose sans cesse ?

Vendredi 31 mai. — *Les Saintes-Maries de la Mer !* Ce nom, qui évoque toute la Provence, son passé, ses plages brûlantes et ses coteaux dominés par les ruines sarrazines, ses petites maisons « qui virent passer l'Empereur d'Arles, le roi René... » quel touchant appel m'en arrive aujourd'hui, lancé par la voix des 554 habitants des Saintes, « un peu faible pour se faire entendre ». La petite ville est menacée d'être enlevée par les eaux, il lui faut une digue au plus tôt ; sa cathédrale romane « où reviennent chaque année les hordes de bohémiens fidèles de Sarah la servante, sa terrasse où mourut Mireio, les *sansouiro*, où bondissent les taureaux camarguais et les blanches cavales, seront irrémédiablement engloutis si l'on ne fait les travaux nécessaires... »

Une souscription est ouverte pour faire entrer la *Salomé* au Louvre, où elle ne fera qu'un tableau de plus... L'appel de ces 554 Provençaux, pareils à des naufragés sur leur radeau, qui demandent des secours, ne sera-t-il pas entendu ?... Une ville, c'est un tableau, aussi, un tableau animé, douloureux ou joyeux, auquel chaque jour enlève et ajoute quelque chose ; la grandeur d'un pays l'a créée ; elle l'embellit comme d'une pierre à un diadème.

Chacune a son autel où le souvenir flame
Et brûle un feu divin de respect et d'orgueil.

La plage où la légende veut que les saintes Maries aient accosté a bien sa poésie, elle aussi, pour des Français, c'est un tableau qu'aucun Kneedler ne pourrait nous acheter, certes ; un joyau que les cambrioleurs de cathédrales ne sauraient offrir aux attilas de nos trésors artistiques. La laissera-t-on balayer par les vagues sans avoir fait un geste pour la conserver... Ah ! s'il s'agissait de quelque chose à faire entrer dans une de ces nécropoles que sont presque toujours les musées, quel empressement mettraient à envoyer leur obole ceux qui se piquent de protéger et d'encourager les arts et dont la vanité seule est en jeu !

Albert Flament.

On [illegible] de l'espoir que le Louvre pourra acquérir 485.000 francs la *Salomé* d'Henri Regnault, Franchement c'est un peu cher.

Le Louvre possède déjà de cet artiste l'*Exécution à Tanger* et le portrait équestre du maréchal Prim, qui sont des œuvres supérieures à la *Salomé*. *Salomé* n'est pas un chef d'œuvre ; ce n'est même pas le chef d'œuvre de Regnault. Le motif est pittoresquement présenté, le modelé du nu juste et charmant, mais la matière de l'œuvre est médiocre et le fonds jaune aigre à l'œil. L'expression du visage est banale, la pose des pieds vulgaire... C'est une œuvre de second ordre, une belle image.

G. M.

Vente Carano :

La journée d'hier, présidée par Me Henri Beaudoin, assisté de M. Féral, a été consacrée aux aquarelles et dessins modernes, aux sculptures et aux tableaux et dessins anciens ; demain, les objets d'art et d'ameublement.

Le gros morceau de cette vacation était le *Portrait présumé de la Sœur de Rembrandt*, peint par Rembrandt vers 1683, qui, sur une demande de 300.000 fr., a été adjugé 305.000 fr. à MM. Durand-Ruel. C'est un panneau de forme ovale mesurant 52 centimètres sur 39.

Un autre prix important a été donné pour le *Portrait de la Belle Nani*, par Véronèse payé 180.500 fr.

Autres prix importants : Ecole néerlandaise, *Triptyque*, 25.000 fr. ; Greuze, *les Deux Sœurs*, 41.000 fr. (demandé 60.000 fr.) ; Keyser, *Portrait de Frans van Limborch*, 83.500 fr. (demandé 150.000 fr.), et *Portrait de Gertrude Buschoff*, 75.000 fr. (demandé 50.000 fr.) ; Rubens, *le Christ pleuré par les Saintes Femmes*, 47.000 fr. (demandé 80.000 fr.) ; Ruysdaël, *le Gué*, 25.100 fr.

Dans les dessins, un [illegible] de Daumier, *le Charcutier*, a atteint 6.500 fr. ; un dessin au crayon, *la Passerelle*, par Degas, 2.760 fr. ; un dessin à la plume par Fantin, *le Vieux joueur de luth*, 2.400 fr., etc.

Enfin, un marbre de Rodin, *la Tête de Saint Jean-Baptiste*, a été vendu 3.800 fr. ; un bronze du même artiste, *Etude d'homme*, 2.300 fr. ; et un bronze de Frémiet, *Marabout et serpent*, 4.000 fr.

La vacation s'est élevée à 992.875 fr.

Pour l'achat de la *Salomé*

L'émotion soulevée dans les milieux artistiques par l'éventualité du départ de la *Salomé* d'Henri Regnault pour quelque musée, quelque collection de l'étranger, est très vive.

Nous avons dit hier quels concours s'étaient offerts spontanément pour le rachat de la célèbre toile à la vente Carcano.

L'émotion, comme c'était à prévoir, a gagné les sphères officielles.

Le conseil des musées nationaux, après s'être réuni hier matin dans la galerie Georges Petit en face de la *Salomé* a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition à la vente Carcano de la *Salomé* d'Henri Regnault.

Ajoutons que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat de cette belle pièce, s'élevaient hier, à 120.000 francs.

Le conseil des musées nationaux, après s'être réuni hier matin dans la galerie Georges Petit en face de la *Salomé* d'Henri Regnault, a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition à la vente Carcano de la *Salomé* d'Henri Regnault.

Ajoutons que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat de cette belle pièce, s'élevaient à 120.000 francs hier matin.

Pour l'achat de la *Salomé*

L'émotion soulevée dans les milieux artistiques par l'éventualité du départ de la *Salomé* d'Henri Regnault pour quelque musée, quelque collection de l'étranger, est très vive.

Nous avons dit hier quels concours s'étaient offerts spontanément pour le rachat de la célèbre toile à la vente Carcano.

L'émotion, comme c'était à prévoir, a gagné les sphères officielles.

Le conseil des musées nationaux, après s'être réuni hier matin dans la galerie Georges Petit en face de la *Salomé* a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition à la vente Carcano de la *Salomé* d'Henri Regnault.

Ajoutons que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat de cette belle pièce, s'élevaient hier, à 120.000 francs.

LA "SALOMÉ" D'HENRI REGNAULT IRA EN AMERIQUE

La vente des tableaux de la marquise Carcano a commencé hier après-midi à la Galerie Georges Petit.

Cette vente, qui doit durer trois jours, s'est effectuée en présence d'une affluence considérable.

Les premières toiles vendues n'ont pas atteint des chiffres bien élevés.

On attendait avec impatience la mise aux enchères de la *Salomé*, de Henri Regnault.

On sait qu'un certain nombre d'amateurs et la commission des musées nationaux avaient fourni des sommes importantes pour permettre au Musée du Louvre d'acquérir cette œuvre célèbre.

Les enchères commencent à 4 h. 1/4. Bien vite, la lutte est circonscrite entre le Musée du Louvre et un amateur américain, M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York.

A un peu plus de 400.000 francs, le Louvre abandonne et le tableau est adjugé pour 488.000 francs à M. Knoedler.

Des manifestations hostiles à l'Amérique se sont fait entendre, vite réprimées.

Extrait de : [illegible]
Adresse : [illegible]

LA BOURSE AUX TABLEAUX

L'AFFAIRE SALOMÉ

« ...La « Salomé » n'est pas plus un chef-d'œuvre qu'elle n'est le chef-d'œuvre de Regnault... Ce n'est pas le triomphe de la peinture, c'est le triomphe de l'imagerie... »
« THIÉBAULT-SISSON ».

Il y a une affaire *Salomé*. Notre ami Louis Dimier vous disait hier ce qu'il faut en penser. J'y reviens parce qu'elle a ses racines dans le monde juif et aussi parce qu'elle est d'un bon comique. Toutes les fois que le circonsolennel directeur du *Gaulois*, que le maître de l'immortel valet René Doumic, que Judas Arthur Meyer enfin se mêle d'une opération commerciale, il lui communique cette bouffonnerie spéciale et ignoble qui est bien sa marque.

Dimier vous l'a déclaré avec sa compétence et sa sincérité habituelles. Henri Regnault, qui mourut en héros, n'a rien d'un maître incontestable. Sa manière est théâtrale et sa couleur manque souvent de profondeur et de beauté. Ceci est admis par tous les véritables connaisseurs, lesquels n'ont rien à voir avec les Américains toujours excessifs, toujours exaltés, mais trop souvent à côté, quand il s'agit d'œuvres d'art, ni avec la brocante juive, son battage et sa Bourse aux tableaux. La *Salomé* représente exactement le faux chef-d'œuvre pour collection toute cuite, — je veux dire formée par les marchands de tableaux, — la pièce montée avec laquelle on fourre dedans les amateurs riches et ignorants. On devrait la montrer moyennant quarante francs par personne, — minimum Astruc, — dans un petit salon à part, avec musique de Strauss, récitation de morceaux d'Oscar Wilde, ameublement judéo-napoléonien et buffet. Je donne l'idée pour rien aux amateurs.

Ce sont précisément ces qualités de quatrième ordre, ostentatoires et superficielles, qui la désignaient, avec le nom de son auteur, aux faiseurs d'affaires et financiers de l'huile colorée qui se sont abattus autour de la vente Carcano. N'attendez pas de moi le détail de l'opération, évidemment compliquée, qui tendait à faire entrer coûte que coûte la *Salomé* au musée du Louvre. Bien des personnes m'ont déjà donné là-dessus des précisions toutes vraisemblables, mais que n'étaie aucune preuve formelle. Il s'agissait d'une part de décupler la valeur marchande des Henri Regnault, de l'autre de réaliser un bénéfice immédiat à l'aide d'un de ces mille tours de bâton qui sont d'un usage courant dans la brocante. Règle générale. Toutes les fois que vous voyez un Rothschild faire ce que Judas Meyer appelle « le beau geste », se précipiter avec une liasse de billets de mille francs vers l'autel — ou l'hôtel — de la patrie, ou mieux de la « Badrie », méfiez-vous. Il y a quelque chose de pas clair. Le patriotisme français de ces ennemis ethniques de la France est toujours, comme leur philanthropie, à fin de gain et de truc.

René Doumic me pardonnera-t-il si j'ajoute que l'exaltation d'Arthur Meyer au sujet de la *Salomé* a achevé de me mettre en méfiance ?... Je savais que quelque chose se mijotait au sujet de la vente Carcano et qu'il y avait dans l'air un coup sur les Regnault. Quand j'ai lu, en ouvrant le *Gaulois*, sous la signature du bonhomme Yeuzonvu, que « ce serait à désespérer de tout si la *Salomé* de Henri Regnault quittait la France », je me suis aussitôt demandé : « Combien ? » Ce désespoir tout esthétique, ces pathétiques adjurations, ces appels à la juste fierté de la jeunesse artistique de ce pays », me semblaient — excusez-moi, Doumic — s'accompagner du tintement d'un sac d'écus. Arthur Meyer s'y connaît en peinture à peu près comme un putois en géométrie. Il ne saurait pas distinguer un Rembrandt d'un Bonnat, un Léonard de Vinci d'un Latouche. A lui comme à ceux de sa race, ce qui importe c'est la valeur marchande ; qu'il s'agisse d'un homme politique, d'une lorgnette ancienne, d'une statue, d'un tableau, d'un crime ou d'une trahison. Evidemment, il s'était formé, dans une intention pécuniaire et ténébreuse, un syndicat *Salomé*, et Arthur Meyer avait été choisi comme porte-plume de ce syndicat : « Messieurs, ce serait une honte pour le Louvre de laisser échapper ce chef-d'œuvre... »

Ce qui serait une honte pour le Louvre, je le répète après Dimier, c'est de donner dans le panneau — c'est le cas de le dire — et de sacrifier une somme énorme à l'acquisition d'un navet, tout entouré de carottes juives. Je n'ignore pas les pressions qui ont été faites, ces jours derniers, sur les conservateurs du Louvre, en vue de l'affaire *Salomé*, mais ces messieurs, si on les ennuie trop, n'ont qu'à élever la voix et à déballer tout le paquet, publiquement. Ils peuvent être assurés de trouver de l'écho. Meyer et ses pareils se figurent trop aisément que tous les Français ont la bonne composition et la candeur d'un grand nombre d'abonnés du *Gaulois* qu'ils tiennent la plus grande partie de la presse et, avec elle, de l'opinion. Si Arthur Meyer et Henri de Rothschild admirent tant que ça la *Salomé*, ils n'ont qu'à l'acquérir pour le musée Grévin. Il y a là justement un Arthur en cire, aussi agréable que le vrai. Qu'on lui mette sa chère *Salomé* sur les bras.

On pourrait aussi installer la *Salomé* dans le kiosque malheureux et désaffecté du carrefour Drouot et la faire garder par René Doumic en costume d'académicien. Arthur, de son balcon, aurait le loisir de contempler, à toute heure du jour, son chef-d'œuvre de prédilection.

Je suis la Salomé de mon petit Judas.
Je vois autour de moi circuler les dadas.
J'exprime cependant, pour ma jaune [mimique,
Mon amour éperdu pour ce René Dou- [mique.

Comme le théâtre, et plus encore que le théâtre, la peinture est en proie aux juifs. Circonvenant les collections par les salonnards à leur solde, constitués en un vaste consortium, hors de la tutelle duquel il est impossible de s'évader, maîtres de la brocante, campant dans les musées nationaux, ce sont les juifs qui tarifent l'ancien et le moderne, lancent des peintres morts ou vifs, plutôt morts, — les morts ne réclament pas et ne produisent plus, — et bouleversent toutes les valeurs au bénéfice de leurs louches opérations, de leurs échanges, de leur trafic. Ce ghetto de l'huile, archiconnu, archiredouté de tous les peintres, de tous les amateurs, a ses ramifications dans la politique et — le vol de la *Joconde* l'a démontré — jusque dans le cambriolage. Il n'y a aucun objet — même pas le meuble ancien — qui donne actuellement carrière à autant de convoitises, de manigances, de camouflages, de tromperies qu'un tableau. Cela se comprend. Il est très facile d'organiser autour d'un tableau une fausse rumeur de gloire, une publicité à grand orchestre, comme autour de la *Salomé*, par exemple, et la spéculation ici est sans frein. Les marchands de tableaux non-juifs et qui ont le goût de la bonne peinture racontent là-dessus des histoires à faire frémir.

Aujourd'hui, les juifs, tenant l'Etat, vont plus loin encore. Ils se servent des musées nationaux pour lancer leurs surenchères, pour survaloriser l'œuvre de tel ou tel peintre sur lequel ils ont jeté leur dévolu. On connaît le truc du monsieur possédant une collection célèbre qui acceptait, moyennant finance, d'y héberger pour deux heures une toile quelconque, afin que celle-ci triplât de valeur aux yeux d'une poire amenée là par le marchand juif. Après deux heures de supplication, le monsieur consentait — mais à quel prix ! — à se dessaisir de la toile préférée de sa collection, à la céder à la poire émue : « C'est bien pour obliger Zabulon. » Dans le nouveau système, c'est le musée du Louvre, c'est l'Etat l'obligeant monsieur.

Ce qui est gênant, c'est que le Louvre a ensuite la croûte pour l'éternité. Car malheureusement, le voleur pas bête et d'ailleurs stylé par d'autres juifs, préférera toujours un Léonard de Vinci à un Henri Régnault.

LEON DAUDET

Extrait de : LES NOUVELLES
Adresse : [illegible]
Date : 2 JUIN 1912

Notre Revue hebdomadaire

LES POLEMIQUES

La semaine littéraire, artistique, théâtrale a été remplie par trois grands débats :

1° Le débat au sujet de Nijinski ;
2° Le débat au sujet de Rodin ;
3° Le débat au sujet de la « Salomé ».

Le premier a suscité des polémiques curieuses. La solution la plus nette et la plus pessimiste aussi a été donnée dans *Comœdia* par M. de Pawlowski, quand il note l'inadéquation actuelle de l'art et de la société.

Le second débat relatif à la location de l'Hôtel Biron rend d'actualité la vieille question du Musée Rodin, sur laquelle se greffe celle de l'affectation de l'Hôtel Biron, en tant que domaine d'Etat.

Enfin, le départ de la toile d'Henri Regnault pour l'Amérique ne sera peut-être pas un malheur national, mais démontrera la pénurie de moyens de notre Musée du Louvre.

Extrait de : GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2 - 12e
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

ÉCHOS DE PARTOUT

LA « SALOMÉ » ET LE LOUVRE

M. R. Koechlin, le distingué président des Amis du Louvre, a reçu de la comtesse Edmond de Pourtalès une nouvelle souscription de 1,500 francs pour la *Salomé*. Mme de Pourtalès n'est pas seulement une fervente amie des arts, c'est une ardente patriote : on l'a bien vu en 1870. De son côté, le *Figaro* annonce qu'une somme de 1,000 francs lui a été adressée par Mme F.-A. Moulton, « pour aider à conserver cette œuvre à la France ». La souscription atteint donc à l'heure actuelle, en chiffres ronds, 190,000 fr. Et nous avons des raisons de croire que, devant le succès magnifique de sa vente, la marquise Carcano voudra élargir son geste généreux de la première heure. C'est donc environ 200,000 francs qui sont acquis dès maintenant à la souscription.

Quelque désir qu'aient les initiateurs de cette noble entreprise d'aller jusqu'au bout de leur effort, il est indispensable, pour écarter tout malentendu nouveau, de savoir si le Louvre maintient sa participation de 200,000 francs. Une démarche sera faite pour obtenir cet éclaircissement nécessaire. La *Salomé* ayant été payée 480,000 francs par M. Knœdler, qui est prêt à la rétrocéder généreusement sans aucun bénéfice, il n'y aurait donc plus que 80,000 francs environ à trouver. La presse, avec son admirable élan, y réussirait sans peine. Tout le monde pensera que le Louvre serait ainsi devenu, à des conditions avantageuses, — pour deux cent mille francs — possesseur d'une œuvre deux fois consacrée par l'art et le patriotisme, et qui doit figurer dans notre grand musée national.

N° DE DÉBIT
Extrait de : PETIT JOURNAL
Adresse : 61, Rue Lafayette, 61 - 12e
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

Exposition

PROPOS D'ACTUALITÉ

La propriété artistique

On a fait grand bruit ces jours derniers autour de la vente d'un célèbre tableau d'Henri Regnault, la *Salomé*. Des circonstances, que d'aucuns prétendent étrangères à l'art, ont fait monter cette œuvre, fort belle d'ailleurs, au prix de 480 000 francs.

Or, ce tableau fut vendu par Regnault en 1870, huit mille francs. En quarante ans, sa valeur se serait donc accrue de 472 000 francs... C'est un chiffre !...

Je ne le discute pas. Je veux bien admettre que l'agiotage n'est pour rien dans cet invraisemblable accroissement de valeur, et que la *Salomé* ne doit qu'à sa pure beauté la faveur des amateurs et l'honneur des gros prix.

Mais ce que je voudrais savoir, c'est quelle part reviendra aux héritiers de l'auteur dans cette formidable plus-value. Car, en somme, s'il est reconnu que la *Salomé* qui valait, il y a quarante ans, huit mille francs, vaut aujourd'hui soixante fois plus, il faut bien admettre que le génie du peintre y est pour quelque chose.

Regnault, comme chacun sait, alla se faire tuer héroïquement à Buzenval en 1871. Il n'avait pas encore vingt-huit ans. Mort trop jeune pour avoir eu le temps de se créer une famille, il doit avoir, cependant, des héritiers.

Et même, s'il n'en a pas, est-ce qu'en pareil cas, une dîme ne devrait pas être perçue sur les prix des œuvres d'art qui passent en vente publique ? A défaut d'héritiers de l'auteur, cette dîme irait enrichir les caisses de mutualité des artistes.

Mais non ! rien de pareil n'existe en ce pays.

Ces hausses colossales qui se produisent sur les œuvres d'art n'enrichissent que les marchands et les amateurs. La femme et les enfants de Millet, le fameux peintre de l'*Angélus*, ont assisté, dans un état voisin de la misère, au formidable agiotage qui, après la mort du maître de Barbizon, se fit sur ses tableaux. Des toiles qu'il avait naguère cédées pour quelques centaines de francs, dépassèrent plusieurs centaines de mille francs, montaient presque au million. Et les pauvres gens ne touchèrent pas un sou sur tous ces gros prix.

Eh bien, cela est inique. Si la postérité découvre le génie d'un artiste que ses contemporains n'ont pas su apprécier à sa vraie valeur ; si les œuvres de cet artiste augmentent de prix ; si les amateurs se les disputent, c'est bien le moins que les héritiers de l'artiste aient leur part dans ces plus-values.

Cette propriété artistique est tout aussi respectable que l'autre. Qu'attend-on pour la consacrer par une loi ?

Jean Lecoq.

Extrait de : PARIS-JOURNAL
Adresse : [illegible]
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

LES ARTS

UN PEDIGREE GLORIEUX

Il nous faut revenir à nouveau sur la bruyante *Salomé* de Regnault, en passe de devenir aussi célèbre que la *Joconde*.

Jules Claretie, dans le *Temps* portant la date du 31 mai, nous conte par quel singulier concours de circonstances Regnault villégiaturant en Espagne avec Clairin, et se trouvant quelque peu démonétisé, fait la rencontre, dans l'admirable mosquée de Cordoue, du vieux père Daubigny visitant l'Espagne avec le marchand de tableaux Brame. Celui-ci achète la *Salomé*, sans l'avoir vue, huit mille francs à Regnault, tout estomaqué de l'aubaine.

Claretie nous conte ensuite :

« Brame ne s'en repentit point. Je ne sais pas combien il la vendit, cette *Salomé*, encore accrochée aux murailles de la Villa, mais je me rappelle quelle explosion d'enthousiasme lorsqu'elle apparut au Salon, avec ce sourire dont le temps n'a pas atténué le charme sauvage. »

Eh bien, ce sourire, éclipsant aujourd'hui celui de la divine Mona Lisa, ne rapporta guère au bon père Brame.

Notre aimable et érudit confrère, Boyer d'Agen, nous fixe sur ce point :

« La *Salomé* d'Henri Regnault, dont le sort n'est pas connu à cette heure, fut achetée par la marquise de Cassin 10,000 francs au Salon de 1870.

» Et l'artiste dit celle-ci, eut, avant de mourir, le temps de dire que cet achat avait été fait par une petite folle. »

A son tour, la marquise de Landolfo Carcano paya la toile 96,000 francs pour la voir vendre 480,000.

Quel sort lui est réservé ? Partira-t-elle en Amérique, restera-t-elle en France ? Les grands amateurs d'art veulent la garder et ouvrent une souscription pour la reprendre à M. Arthur Knœdler, lequel, très aimablement, veut bien la céder au prix d'achat, cela dans un délai de deux mois.

D'autres, avec tout autant de logique — et c'est un peu notre opinion exprimée ici — confiants dans la puissance créatrice et toujours renouvelée de l'art français, la laisseraient s'en aller sans regrets, heureux et fiers de voir notre renommée affirmée par delà les mers, sur le nom d'un de nos plus beaux peintres modernes.

Tout de même, en rapprochant des chiffres, nous trouvons à une vente de Berlin un sublime Rembrandt adjugé à 475,000 francs, à la vente Carcano un Regnault 480,000, et, à cette même vente, un Gustave Doré, en tous points parfait, pour 500 francs.

Cela ne fait-il pas un peu rêver ?

N° DE DÉBIT
Extrait de : ÉCLAIR
Adresse : [illegible]
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

La « Salomé » et le Louvre

Du *Gaulois* :

M. R. Koechlin, le distingué président des Amis du Louvre, a reçu de la comtesse Edmond de Pourtalès une nouvelle souscription de 1,500 francs pour la *Salomé*. Mme de Pourtalès n'est pas seulement une fervente amie des arts, c'est une ardente patriote : on l'a bien vu en 1870. De son côté, le *Figaro* annonce qu'une somme de 1,000 francs lui a été adressée par Mme F.-A. Moulton, « pour aider à conserver cette œuvre à la France ». La souscription atteint donc à l'heure actuelle, en chiffres ronds, 190,000 fr. Et nous avons des raisons de croire que, devant le succès magnifique de sa vente, Mme de Carcano voudra élargir son geste généreux de la première heure. C'est donc environ 200,000 francs qui sont acquis dès maintenant à la souscription.

Extrait de : AUTORITÉ
Adresse : [illegible]
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

LA « SALOMÉ » ET LE LOUVRE

Du **Gaulois** :

C'est environ 200 000 francs qui sont acquis dès maintenant à la souscription.

Quelque désir qu'aient les initiateurs de cette noble entreprise d'aller jusqu'au bout de leur effort, il est indispensable, pour écarter tout malentendu nouveau, de savoir si le Louvre maintient sa participation de 200.000 francs. Une démarche sera faite pour obtenir cet éclaircissement nécessaire. La *Salomé* ayant été payée 480.000 francs par M. Knœdler, qui est prêt à la rétrocéder généreusement sans aucun bénéfice, il n'y aurait donc plus que 80.000 francs environ à trouver. La presse, avec son admirable élan, y réussirait sans peine. Tout le monde pensera que le Louvre serait ainsi devenu, à des conditions avantageuses, — pour deux cent mille francs — possesseur d'une œuvre, deux fois consacrée, par l'art et le patriotisme, et qui doit figurer dans notre grand musée national.

[illegible] — Boulevard Montmartre — 3 JUIN 1912

Menus Propos

L'ENVERS DE LA TOILE PEINTE

Acheter 16.000 francs pour revendre 180.000 ; 4.000 pour revendre 21.000, constitue une excellente opération, et notre excellent confrère Vautel semble avoir raison quand il s'écrie :

« Je ne sais si la peinture nourrit les artistes : en tout cas, elle engraisse les amateurs. »

La vente des tableaux de la marquise Landolfo Carcano est, en effet, une des plus belles opérations commerciales qu'on ait vues depuis longtemps.

Seulement, il faut qu'on sache une chose, c'est que, contrairement à la plupart des acheteurs de tableaux, la marquise se connaissait merveilleuseemnt en peinture, ou, du moins, était admirablement conseillée dans ses achats. Pas de fausse note dans sa collection. D'où le succès.

Aussi veux-je croire que le jeune homme prodigue, dont parle Vautel, se connaissait en peinture ou était, lui aussi, bien conseillé.

Il avait refusé, paraît-il, de placer sa fortune en valeurs de tout repos et s'était mis à jouer au mécène et à acheter des tableaux à tous les rapins chevelus avec lesquels il godaillait à Montmartre. Qu'arriva-t-il ? Que les valeurs de tout repos qu'on lui acheta de force, quand il fut pourvu d'un censeil judiciaire, valent actuellement six sous, alors que les toiles achetées aux rapins valent un argent fou.

Admettons ! Ce jeune homme prodigue a gagné un gros lot, voilà tout. Le gros lot existe ; on voit parfois quelqu'un le gagner. Le public ne parle que de ce gros lot ; il ne compte pas les millions de gens qui, au lieu de le gagner, ont perdu le prix net de leur billet ou de leur bon de valeur à lots.

La marquise Carcano, elle aussi, a gagné un gros lot. Même sur de bons tableaux, elle pouvait perdre. Il aurait suffi, pour cela, qu'elle fût gênée et obligée de vendre à une période défavorable.

On ne songe pas non plus à tous ceux qui ont acheté des croûtes fort cher, et qui les revendent pour rien. Chaque vente à grand orchestre, comme celle qui vient d'avoir lieu, est même d'un exemple déplorable, et le nombre d'imbéciles qui vont se ruer sur la toile peinte, espérant décupler leur capital en quelques années, va être considérable. Toute médaille a son revers ; la toile peinte a son envers.

En parlant de toile peinte, on peut songer aussi à celle du théâtre.

Quand on disserte de ce que rapporte le théâtre, immédiatement quelqu'un évoque l'année où Meilhac gagna 800.000 francs.

Mais avez-vous jamais entendu parler des milliers d'auteurs dramatiques, même ayant eu des succès, qui sont embarrassés le jour du terme ? Non, n'est-ce pas ? Pourtant, ils existent. — JEAN DRAULT.

N° DE DÉBIT
Extrait de PARIS-JOURNAL
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

CHRONIQUE DES VENTES

Hier, à la Galerie Petit, les voix étaient encore moins houleuses que la veille. On n'y parlait plus qu'à voix basse du *rusch* de *Salomé*.

Les étrangers, nos hôtes, y mettent moins d'intérêt qu'on le pense. « Fermons le ban », soyons fiers des honneurs rendus au vaillant et puissant peintre Henri Regnault.

Tout ce bruit n'a pas empêché la vente Carcano d'aboutir sur un total définitif de 3.944.732 francs. La principale enchère de cette dernière vacation a été de 31.200 francs : pendule Louis XV, adjugée à M. Constantinot.

A Drouot. — *Salle* 7, Me Desvouges a réalisé 33.432 francs de la bibliothèque de M. Bermond. Nous avons retenu les prix de 1.260 fr. : une édition hollandaise 1694, *Recueil du P. David Delavigne*, et de 1.800 francs : *Œuvres de Molière*, édition 1734.

Aujourd'hui, plusieurs expositions intéressantes sont à visiter, notamment, à la salle 1, faïences, tableaux, etc., et, à la salle 7, estampes du dix-huitième siècle.

Les grandes ventes. — L'exposition de la vente Doucet aura lieu 8, rue de Sèze, demain, lundi 3 juin 1912, de deux heures à six heures. Cette exposition sera particulière. Nous ne pourrons donc mentionner ce que nous pourrons voir que dans notre chronique de mercredi prochain. Loués par ceux-ci, blâmés par ceux-là, nous voulons que nos lecteurs soient bien informés, et ils peuvent être assurés que *Paris-Journal* fera tous ses efforts pour les guider impartialement. Cette vente est trop importante pour passer inaperçue des collectionneurs, et il est certain que tous les billets qu'elle coûtera seront meilleurs que celui du pauvre La Chastre.

En province et à l'étranger. — Nous ne voyons rien à signaler avant le 9 juin, époque à laquelle le Monde amateur sera surpris de voir le chiffre de la vente Lelong inférieur, très probablement, à celui que produira la vente Doucet.

Quentin.

Extrait de GIL BLAS
Adresse :
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

La Hantise

Parce qu'il ne pleuvait pas ce jour-là, ce monsieur eut l'idée d'excursionner en Seine-et-Marne. Jetant un coup d'œil circulaire sur la place de Rennes, il remarqua, jouxte la gare Montparnasse, un taxi-auto écarlate dont la bonne allure le séduisit.

Ce monsieur fit :

— Hep ! chauffeur ! en levant sa canne.

Le chauffeur exécuta un beau virage en ciseaux, vint s'arrêter à l'angle du boulevard Montparnasse et dit, la main à la casquette :

— Où allons-nous, bourgeois ?

— A Brunoy, chauffeur, répondit le voyageur.

A cet ordre, le chauffeur devint pâle, très pâle. Pourtant il eut le courage de dire :

— Vous permettez ?

Et descendant de son siège il gagna, en chancelant, le petit débit à l'enseigne du *Chauffeur malabar*. Il s'y fit servir un vulnéraire, un vieux marc, une petite fine, un Raspail, un Calvados, trinquant avec des collègues. Il trinqua aussi avec le patron, une dernière fois, demanda de quoi écrire, griffonna une courte épître et sur l'enveloppe traça ces mots : « Pour ma femme », et la confia au mastroquet.

Alors le chauffeur étreignit une dernière fois toutes les dextres tendues et s'en fut. Ses collègues atterrés agitaient leurs mouchoirs en signe d'adieu.

Mais le client s'impatientait, parce que le chauffeur, en dépit de sa dépression, n'avait pas oublié d'abaisser son petit drapeau et que le compteur marquait déjà un franc vingt-cinq. Il dit, sévèrement :

— Eh ! bien, chauffeur !

— Voilà ! voilà ! répondit l'autre d'une voix livide.

Et il embraya.

A la barrière, il fit de touchants adieux aux gabelous qu'il connaissait, puis, tourné vers l'occident, il clama :

— Bonsoir, Paris !

Et le taxi fila sur la route poudreuse. Le voyageur perçut bientôt que son chauffeur marmottait étrangement ; il prêta l'oreille et entendit :

. . . *Fili Redemptor mundi Deus,*
Miserere nobis ! . . .

— Voilà bien ma veine, dit le client, mon chauffeur est un ancien curé. Si nous tenons à notre peau, touchons du fer.

Et en voulant frotter de la main le marchepied, il se pencha si fort que le chapeau tomba et que le taxi fit un écart en arrière. Car le chauffeur stoppait.

Le voyageur en profita pour examiner le paysage.

— C'est gentil par ici, c'est bien propre, bien coquet. Dites-moi donc, est-ce que nous ne sommes pas à Choisy-le-Roi ?

— Oui, oui, bégaya le chauffeur, c'est bien ici Choisy-le-Roi, comme vous dites.

— Et dites-moi, chauffeur, n'est-ce pas ici que le fameux Bonnot...

— Oui, oui, c'est bien ici. Monsieur ne repart pas ?

— Mais qu'avez-vous donc, chauffeur ?

— Rien, monsieur, rien.

— Sacré Bonnot ! dit encore le voyageur en réintégrant le véhicule.

On repartit en vitesse. Aux environs de Brunoy, en pleine forêt de Sénart, le voyageur se leva et commanda :

— Halte !

Le chauffeur était vert ; vert comme sa livrée, vert comme les frondaisons, vert comme M. Lapauze voyant adjuger la *Salomé* d'Henri Regnault à un riche Américain.

— Alors, chauffeur, dit le monsieur, ça ne va donc pas ? Ça ne vous plaît pas beaucoup la campagne ? Et le métier, en êtes-vous content ? Bonne recette aujourd'hui ?

L'homme tendit son portemonnaie ouvert en claquant des dents.

— Quelle heure est-il ? demanda le voyageur.

L'homme arracha de son gilet l'oignon de ses aïeux prolongé d'une lourde chaîne d'argent.

— Votre taxi marque douze francs, prenez ce louis et cet écu, mon brave, le temps est doux, je reste ici et ne vous garde pas.

Alors, le chauffeur sauta à bas de son siège ; tombant à genoux, il joignit les mains et dit :

— Comment, vous ne me barbottez pas ma toquante ? Vous ne me chauffez pas mon pognon ? Vous ne me cassez pas la g... et, par-dessus le marché, vous m'offrez un double sigue et une thune ? Merci, monsieur, merci ! Merci pour ma femme, merci pour mes enfants !

Le soir, des gendarmes en tournée, cueillaient un chauffeur complètement fou qui zigzaguait en vociférant :

— Il est bon ! Il est bon ! Il ne m'a pas cassé la g... !

André Tourette.

N° DE DÉBIT
Extrait de [illegible]
Adresse :
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

AU JOUR LE JOUR

Protection artistique

Au moment même où le cas de la *Salomé* de Regnault passionne l'opinion, et où nous sommes partagés entre le désir de conserver en France une œuvre qui, je crois, n'est pas de tout premier ordre et, par conséquent, ne devrait intéresser que médiocrement les grands amateurs étrangers, mais qui est l'œuvre capitale du jeune et cher héros de Buzenval, ce qui la rend, pour les Français, inestimable, — et l'appréhension légitime de dépenser 485.000 francs pour la garder, la proposition de loi dont M. de Chappedelaine s'est fait le rapporteur devant la Chambre s'impose à l'attention de tous. Il s'agit de la protection de nos richesses artistiques.

Dans son exposé des motifs, M. de Chappedelaine constate l'insuffisance de la loi de 1887. Cette loi laisse échapper les objets mobiliers appartenant aux particuliers ; et même, en ce qui concerne les immeubles, elles subordonne le *classement* au consentement du propriétaire, ce qui revient à ne pas les protéger du tout. La loi de 1909 ne s'applique guère qu'aux trésors des églises. Celle du 16 février 1912 n'est pas assez générale, puisqu'elle n'envisage que les objets appartenant à une collectivité, — département, commune, établissement public, etc.

Que l'Etat ait le droit d'empêcher le propriétaire d'un objet d'art, de le vendre hors de France, M. de Chappedelaine l'établit par « la nécessité et l'utilité publiques », — c'est-à-dire les raisons de culture intellectuelle et morale des Français du temps présent, qui puisent dans le spectacle des chefs-d'œuvre anciens un enseignement, et un excitant. Il estime, du reste, avec Taine, qu'un auteur n'est pas l'unique élément créateur d'une œuvre ; que cette œuvre est aussi résultante de la race, du milieu, de la communauté, et, par conséquent, qu'une nation garde sur elle une sorte de droit. Du reste, l'étude des législations comparées, — en particulier de la loi Nasi, en Italie, et des dispositions prévues par la loi ottomane, — nous prouve que cette idée triomphe chez les nations civilisées, gardiennes de merveilles artistiques.

L'article premier de la loi proposée, — article essentiel, — est ainsi conçu :

> Tout immeuble ou partie d'immeuble, tout immeuble par destination et tout meuble dont la conservation présente, au point de vue de l'art ou de l'archéologie, un intérêt public de réelle importance, pourra être classé par les soins du ministre des beaux-arts. — Ne sont pas compris dans l'application de la présente loi les objets immobiliers ou mobiliers dont les auteurs sont vivants ou décédés depuis moins de cinquante ans.

Les articles 2 à 22 fixent les détails d'application et les peines encourues en cas de violation de la loi.

On voit les avantages ! Avantages moraux, — et avantages budgétaires. Classée, la *Salomé* devenait inaccessible aux étrangers. Nous n'étions pas obligés de lutter — à coups de billets de banque ; nous la gardions à meilleur marché. Il est vrai que Regnault n'est pas mort depuis cinquante ans. Aussi, cinquante ans me semblent une période un peu longue. Quarante ? Peut-être.

Et la liberté du propriétaire ? La liberté du commerce ?

Oh ! je sais bien que c'est délicat. Et que l'on criera. Tant pis.

Robert Kemp.

N° DE DÉBIT
Extrait de LA CHRONIQUE DES ARTS, 106, Boul. St-Germain, 106, VIe
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature : NON SIGNÉ

MOUVEMENT DES ARTS

Vente Landolfo Carcano

Jeudi, vendredi et aujourd'hui samedi a eu lieu la dispersion de la collection de la marquise Landolfo Carcano. Nous donnerons dans notre prochain numéro le résultat des enchères de cette vente importante.

Signalons seulement aujourd'hui parmi les principaux prix : *La Solitude*, de Corot : 350.000 fr. ; *Le Lac*, du même : 128.000 fr. ; — les *Murs d'une ville*, de Decamps : 23.100 fr. ; — les *Confidences de l'Amour*, de Diaz : 23.500 fr. ; — l'*Assassinat de l'évêque de Liége*, de Delacroix : 205.100 fr., et la *Leçon d'équitation*, du même : 140.100 fr. ; — la *Mare*, de Jules Dupré : 90.000 fr. ; — le *Mariage espagnol*, de Fortuny : 220.000 fr. ; — le *Campement arabe*, de Fromentin : 60.000 fr. ; — l'*Allée de châtaigniers*, de Th. Rousseau : 270.000 francs (adjugé au musée du Louvre) ; *Le Col de la Faucille*, du même : 67.500 fr. ; — les *Vaches sous bois*, de Troyon : 53.000 francs.

La *Salomé* d'Henri Regnault, que le Louvre, avec le concours d'une souscription qui, en quelques jours, avait produit 185.000 francs, se proposait d'acheter, a été adjugée pour 480.000 francs à M. Knoedler, de New-York. Mais ce dernier a déclaré qu'il tenait la *Salomé* à la disposition du Louvre, à prix coûtant, sans aucun bénéfice, si d'ici deux mois pouvait être réunie la somme que le tableau a atteinte.

Parmi les tableaux anciens, un triptyque de l'école néerlandaise du XVe siècle a été adjugé 25.000 fr. ; — les deux portraits d'homme et de femme de Th. de Keyser : 83.500 et 62.000 fr. ; — le *Portrait de la sœur de Rembrandt*, par celui-ci : 365.000 fr. ; — *Le Christ pleuré par les Saintes Femmes*, de Rubens : 47.000 fr. ; — le paysage de Salomon van Ruysdael : 25.100 fr. ; — le *Portrait de la belle Nani*, de Véronèse : 185.500 francs.

Extrait de PETIT JOURNAL, 61, Rue Lafayette, 61 - IXe
Adresse :
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

Le dernier événement de la semaine a été la vente Carcano, ou plutôt l'aventure de la *Salomé*, d'Henri Regnault. Car la vente Carcano a été simplement la vente d'une belle collection de tableaux, comme nous en voyons souvent, en ce temps où les collectionneurs, ayant vu monter, outre mesure, le prix des tableaux parce que l'Amérique achète quand même, se hâtent de profiter de l'occasion et de battre le fer tandis qu'il est chaud.

A cette vente, figurait la *Salomé* que le jeune peintre Henri Regnault peignit lorsque, Prix de Rome, il était encore à la Villa Médicis. La peinture est superbe et le nom de l'auteur, tué à Buzenval, au mois de janvier 1871, semblait ajouter au tableau une valeur particulière, presque nationale, pourrait-on dire. Alors on s'était réuni pour former un capital d'achat destiné à acquérir cette œuvre d'un coloris hardi et original que l'on eût offerte au Louvre. La souscription atteignait environ trois cent mille francs — et le tableau fut adjugé *quatre cent quatre-vingt mille francs* à un marchand américain.

Il faut croire que les tableaux ont vraiment leur destinée. Celui-ci avait été acheté, de confiance, sans avoir été vu, par un marchand de tableaux du nom de Brâme, qui avait son magasin boulevard des Capucines. Il l'avait payé huit mille francs, ce qui était la fortune inespérée pour un jeune peintre encore inconnu.

Ce Brâme était un marchand avisé. Par quel hasard s'y connaissait-il ? Je ne saurais dire. Il s'était improvisé marchand de tableaux, après avoir quitté le théâtre, où, acteur plus que médiocre, il se faisait siffler à l'Odéon, sous le nom de Delille.

Il vendit la *Salomé* vingt mille francs, à un confrère qui la revendit à la princesse de Carcano, alors qu'elle s'appelait simplement Mme Cassin, pour la somme de trente-six mille francs. Celle-ci, en vente publique, en a trouvé *quatre cent quatre-vingt mille* francs ! !

L'ascension a été superbe.

Brâme, qui n'est plus de ce monde, a dû se retourner dans sa tombe, et si on pense encore au delà, se dire : « C'est raide, ce qui arrive ! et ça n'est pas moi qui en profite ! »

Félix DUQUESNEL.

Extrait de L'ESTAFETTE, 20, Rue Richelieu
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

La *Salomé* d'Henri Regnault a été vendue non point au Louvre, comme beaucoup d'artistes et d'amateurs l'auraient désiré, mais à un riche Américain pour le prix de 480.000 francs. Malgré la contribution de quelques amis généreux, le Louvre n'a pas pu disposer de cette somme. Encore un chef-d'œuvre de la peinture française qui passe les mers... Quand nous serons à mille...

Extrait de ECHO DE PARIS, 6, Place de l'Opéra, 6, IXe
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

LA CURIOSITÉ

La vente de la collection Landolfo Carcano a produit la somme de 4.338.435 francs (frais compris)

Hier, Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral, et Mannheim, terminaient à la Galerie Georges Petit la vente de la collection de Mme Landolfo Carcano.

Cette dernière vacation a produit 190,207 francs, ce qui porte le total, frais compris, à 4,338,435 francs.

Voici quelques gros prix de cette dernière journée :

Deux rafraîchissoirs de forme ronde, époque Empire, 3,000 fr. ; Cache-pot en ancienne porcelaine tendre de Sèvres, décor par Rosset, 5,320 fr. ; quatre rafraîchissoirs en Sèvres, 4,000 fr. ; deux faucons en grès du Japon, 2,200 fr. ; Boîte rectangulaire, décorée sur toutes ses faces, doublée or, époque Louis XV, 9,400 fr. ; Boîte rectangulaire en or de couleur ciselé, milieu du 18e siècle, 4,320 francs ; Boîte ovale en or émaillé gris, époque Louis XVI, 3,000 fr. ; Grande écritoire, 3,300 fr. ; Pendule en bronze ciselé et doré, du temps de Louis XV, cadran signé Gudin jeune, à Paris, 31,200 fr. ; Groupe en bronze à patine foncée, Mort de Laocoon, d'époque Louis XVI, 2,600 fr. ; Grand surtout de table en bronze ayant appartenu à Frédéric-Guillaume de Hesse, 8,500 fr. ; Deux candélabres à huit lumières en bronze argenté, 2,550 fr. ; Ecran de forme ovale en tapisserie d'Aubusson, fin du règne de Louis XV, 9,100 fr. ; enfin, le mobilier de salon, de style Empire, ayant appartenu à la famille Borghèse, a été adjugé 14,000 fr.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

"SALOME" & THE LOUVRE.

NEW YORK PURCHASER'S OFFER TO THE AUTHORITIES.

There is yet a chance that "Salomé," the picture by Regnault, sold in Paris on Thursday for 480,000 francs (£19,200), may be acquired by the Louvre. Mr. Roland Knoedler, picture dealer, of New York and Paris, who bought it, said yesterday that he would hold the picture for two months at the disposition of the Louvre authorities at the price which he gave for it. He also said that he would permit the picture to be exhibited in Paris for the benefit of the fund required for its purchase for the State.

"Although I was born in New York," Mr. Knoedler declared, "my mother was French, and at heart I myself am French. I make it a rule not to bid at art sales against a museum. I did not intervene in the bidding at the Galerie Georges-Petit on Thursday until after the representatives of the Louvre had reached their limit and had ceased their offers. I should like to see this picture remain in France in the keeping of the Louvre."

THE DOUCET ART SALE.

ANOTHER FINE COLLECTION IN THE MARKET.

After the sale of the wonderful Carcano collection of pictures and works of art of the nineteenth century comes the dispersal of an extraordinary group of masterpieces of the eighteenth century, scientifically collected by the well-known connoisseur Jacques Doucet, the founder of the "Bibliothèque d'Art et d'Archéologie."

After a careful perusal of the catalogue and a valuation of the different items, one may hazard a guess that the sale will realise something like half a million sterling. In recent years the owner was offered first eight million francs then twelve millions for the contents of his mansion in the Rue Spontini; but he refused to sell at the time those offers were made.

Misinformed people have recently been spreading the rumour that the collection had lately been sold "en bloc" to a syndicate of dealers who intended to boom the auction and force up prices for their own purpose. We can flatly deny this report, having received absolutely trustworthy information from insiders, and knowing that M. Jacques Doucet is really selling without reserve, and will not buy in anything or give orders to people to buy for him. We cannot say the same, however, for the American, English, German and Russian collectors or museums who are sending in shoals of commissions to big and small firms in Paris to buy on their behalf.

The private and public views are fixed for Monday and Tuesday respectively. The wondrous array of paintings, pastels, drawings, furniture, porcelain, and tapestries, every one of them masterpieces, would a few years ago have delighted Sir Richard Wallace and probably have found a place in Hertford House. As it is crowds will witness the dispersal, which will take place next week at the Galerie Georges Petit from Wednesday to Saturday.

The indefatigable Messrs. Lair-Dubreuil and Baudoin, the famous Paris auctioneers, will officiate. The task of the experts—Messrs. Paulme, Lasquin, Féral, and Manheim—is lighter, considering the undoubtedly high standard of the pieces to be sold.

Such a sale as this may be sad for France, who will inevitably lose many fine things. But had a little more kindness been shown to M. Jacques Doucet, we have good reason to know that the Louvre and not the Galerie Georges Petit would have been the resting-place of this fine gathering of masterpieces.

"Alea jacta est." Let us go and admire them, for a last time as a collection!

R. See-De Jesse.

£14,600 FOR A REMBRANDT.

A Rembrandt, entitled "Supposed Portrait of the Artist's Sister," was disposed of at the Carcano sale yesterday, at the Petit Gallery, Paris, for 365,000 francs (£14,620) to M. Durand-Ruel, the picture dealer.

A portrait of the "Belle Nani," by Paul Veronese, fetched 180,000 francs (£7,200). The two days of the sale have yielded £138,120.

Extrait de FIGARO
Adresse : 26, Rue Drouot, 26 - P
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

A Travers Paris

Nous avions annoncé qu'une liste de souscription avait été ouverte pour recueillir les fonds nécessaires à l'acquisition de la *Salomé* d'Henri Regnault, pour le Louvre. Car on se souvient du geste élégant de M. Roland Knœdler, l'heureux acquéreur qui, au lendemain de la vente, a prévenu le conservateur de notre musée national qu'il laissait pendant deux mois le tableau à sa disposition, au prix où il l'avait acheté — 480,000 francs, — et sans aucun bénéfice.

Une somme de 1,000 francs nous a été adressée hier par une de nos abonnées, Mme F.-A. Moulton, pour aider à conserver cette œuvre à la France.

Nous transmettons ce don généreux au comité chargé de centraliser les envois des généreux souscripteurs.

DÉBIT 15 DAILY MAIL 31 MAI 1912

FIGL FOR "SALOME."

LOUVRE OUTBIDDEN BY NEW YORK DEALERS.

"Salomé," the celebrated painting by Henri Régnault, was knocked down at the Georges Petit Galleries, Paris, yesterday to Messrs. Knoedler, the New York art dealers, for £19,200.

The announcement that the celebrated masterpiece had been acquired by an American has caused keen disappointment among French art lovers, who counted on securing "Salomé" for the Louvre. When it first became known that the remarkable collection of art treasures of the Marquise Landolfo Carcano was to be dispersed, a number of patriotic connoisseurs started a subscription with the object of purchasing "Salomé" for the nation. Yesterday the amount promised had reached £6,800, and Baron Henri de Rothschild, after revisiting Regnault's striking picture, decided to increase his subscription from £1,200 to £2,000. The society of the Friends of the Louvre guaranteed a further £1,200.

But the gem of the Carcano collection soared to a figure beyond the reach of any but international art dealers. When all its resources had been drawn upon, the Louvre was unable to offer more than £15,800, and the bidding did not stop until it had gone £3,400 higher.

A REMARKABLE WORK.

The celebrated picture, whose ownership was only decided after an exciting struggle, shows a dancing girl seated on an Oriental casket. She holds in her hand the knife which is to sever the head of John the Baptist, and her black hair forms a striking contrast to the yellow background. A cruel smile of triumph lights up the painted features of Salomé. The canvas, which was commenced by Régnault in Rome in 1868, was terminated in Morocco. The painter died prematurely in an engagement with the Prussians at Buzenval in 1871, at the age of twenty-eight. The painting measures 5ft. 3in. in height by 3ft. 4in. wide.

Several other high prices were bid during the afternoon, and the high estimation shown at recent sales for works of the Barbizon school was fully maintained. "La Solitude," by Corot, fetched £14,000, which was also acquired by Messrs. Knoedler.

"L'Allée des Châtaigniers." (Théodore Rousseau) was purchased for the Louvre for £10,800. This picture was rejected at the Salon of 1835. £8,800 was given for "Le Mariage Espagnol" (Fortany), and £8,204 for the "Assassination of the Bishop of Liége," by Delacroix. Other high prices paid were £5,604 for "La Leçon d'Equitation" (Delacroix), £5,360 for a portrait by the Munich painter Leibl, £2,720 for "Le Campement Arabe" (Fromentin), and £2,500 for "Le Col de la Faucille" (Rousseau).

"Le Fumeur Noir" (Meissonier) brought £1,484, and "En Vedette," by the same artist, £1,100. £924 was paid for "Les Murs d'une Ville" (Decamps). £20 for "Mezzo Bajocco. Excellenza!" (Léon Bonnat), £760 for "La Vague" (Gustave Courbet), and £640 for "Diane frappant l'Amour" (Baudry).

The total sum realised during the day was 2,760,950 francs (£110,438).

NEW YORK HERALD
49, Avenue de l'Opéra - IIe
2 JUIN 1912
MON SIGNÉ

CARCANO ART SALE INTERESTS NEW YORK

M. Georges Durand-Ruel Makes Comment on Prices of Pictures— Other News of Galleries.

[BY COMMERCIAL CABLE TO THE HERALD.]

New York, Saturday.—M. Georges Durand-Ruel is elated over the brilliant results of the Carcano sale in Paris. Many pictures, including a Regnault and Corot's "Solitude," came from his firm.

"I cannot recall," said M. Durand-Ruel, "what my father obtained for those pictures, but I know that in a single transaction in 1868 the Marchesa Carcano paid my father $25,000 for three pictures: Delacroix' 'Assassination of the Bishop of Liége' and Rousseau's 'Avenue of Chestnuts' and 'View of Mont Blanc.' See what they have brought! I know that far greater was the advance on the Regnault and the Corot."

So far as the dealers with headquarters in Paris are concerned, the season here has closed. Mr. Wildenstein left aboard the France on Thursday. With the exception of M. Georges Durand-Ruel and M. Edouard Brandus, practically all the foreign dealers have gone.

Messrs. Knoedler will have exhibitions, chiefly of American pictures, this summer. Distinctly American firms will also exhibit pictures and prints.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

L'ACTUALITE ARTISTIQUE

La Salomé ira-t-elle en Amérique?

Déclarations de M. Knoedler

Ce M. Knœdler, malgré les quelques protestations qui accueillirent sa trop facile victoire, n'est pas un homme intraitable. C'est d'abord un collectionneur de goût et cultivé, dont la réputation d'esprit est grande à New-York. Chez nous, place Vendôme, il sait offrir aux amateurs une galerie de choix qui témoigne d'une ingénieuse activité et d'un adroit esprit de recherche.

C'est là que nous l'avons vu.

— « Je suis plus des vôtres que vous ne croyez, explique-t-il, puisque ma femme est Française d'origine, et moi, de cœur. C'est vous dire qu'en achetant la *Salomé*, de Regnault, je n'ai pas cédé qu'à une ambition de marchand, mais aussi à un secret désir d'artiste.

« Je n'ai pas davantage voulu déposséder le Louvre, puisque, dès la première heure, je fus de ces souscripteurs qui envoyèrent à un de vos confrères leur obole pour permettre au musée de figurer avec honneur dans la bataille.

« Tant que le Louvre fut sur les rangs, je m'abstins. Je n'entrai en lice, vous le savez, que quand M. Lepricur eut renoncé, et que le duel, plus serré, se trouva limité aux simples amateurs.

« Mon intention est d'ailleurs fort nette, et je ne m'en suis caché à personne. Je suis désireux comme vous que la *Salomé* reste en France : nul pays ne convient mieux à cet énigmatique et émouvante petite Marocaine, et je suis prêt, j'en renouvelle ici l'affirmation, à la laisser au Louvre pour le prix même que le fut payée. »

Ajoutons que M. Roland Knœdler laisse durant deux mois le célèbre tableau à la disposition de l'administrateur : une souscription est ouverte, le chiffre en est déjà considérable, puisqu'il atteignait hier 185,000 francs. Le Louvre compte assez d'admirateurs généreux et Paris assez de Mécènes, pour que l'œuvre du peintre mort à Buzenval ne s'expatrie pas et demeure chez nous comme déjà y restent ces deux chefs-d'œuvre : l'*Enterrement de l'évêque de Liége*, de Delacroix, et l'*Allée des châtaigniers*, de Théodore Rousseau.

Rappelons que la *Salomé* avait été achetée 30,000 francs à son auteur, et que celui-ci, en son temps, s'en était trouvé fort satisfait.

Dans la seconde vacation, qui s'est tenue hier, au sujet de la vente des collections de la marquise Landolfo-Carcano, un tableau de Rembrandt, *Portrait présumé de sa sœur*, a été adjugé à 365,000 francs; un Véronèse, *Portrait de la Belle Nacri*, à 180,000.

Maint artiste, à lire ces chiffres, pense : « Comme de notre vivant, le moindre billet de *mil* ferait mieux notre affaire !... »

Extrait de PETIT PARISIEN
Adresse : 18, Rue Feydeau, 18
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

La vente Carcano a déjà produit 3 millions 753.325 francs

La seconde vacation de la vente de Mme la marquise Landolfo Carcano comprenait des tableaux et dessins anciens et quelques bronzes modernes. Elle a produit 932,875 francs, ce qui porte à ce jour le total à 3 millions 753,325 francs.

Le *Portrait présumé de la sœur de Rembrandt*, peint vers 1633 par Rembrandt, a été adjugé à 365,000 francs (401,500 avec les frais) sur estimation de 300,000 francs.

Le *Portrait de la belle Nani*, de Véronèse, a atteint plus du double de la demande, c'est-à-dire 180,500 francs.

Un portrait peint par Keyser et représentant *Pram van Limborch* a été payé 83,500 francs par un marchand.

LA « SALOMÉ » DE REGNAULT REVIENDRA-T-ELLE AU LOUVRE ?

M. Roland Knœdler, le marchand américain qui acheta la *Salomé* d'Henri Regnault pour le prix de 480,000 francs, a fait savoir qu'il tiendrait, pendant deux mois, ce tableau à la disposition du musée du Louvre, et qu'il le lui céderait contre remboursement de la somme versée par lui, soit la somme indiquée, plus 48,000 francs, représentant les frais.

C'est donc 143,000 francs qu'il s'agit de trouver, notre grand musée national disposant, à l'heure actuelle, pour cet achat, de 385,000 francs.

Pour parfaire la différence, il est question de faire appel, d'une part, au concours des « Amis du Louvre » et, d'autre part, d'organiser une exposition payante de la célèbre toile.

N° DE DÉBIT
Extrait de JOURNAL DES DÉBATS
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

A propos de la « Salomé »

La *Salomé* que le hasard d'une enchère vient de livrer à un marchand américain, avait été exposée pour la première fois au Salon de 1870. L'auteur avait vingt-sept ans. Déjà remarqué à la précédente exposition pour son portrait du général Prim, Henri Regnault devint célèbre. Amateurs et badauds se pressaient en foule devant l'étrange Bohémienne, au sourire inquiétant, aux lourds cheveux noirs, dont les vêtements s'illuminaient de reflets d'or, et qui se détachait, assise, sur un fond de soies jaunes, un cimeterre à la main, et sur ses genoux un plat pour recevoir une tête coupée.

Le tableau avait été commencé à Rome en 1869. Ce n'était d'abord qu'un portrait, le portrait d'une gitane, dont le type bizarre avait frappé le peintre. Par l'addition des accessoires nécessaires, elle devint, d'après le catalogue : *Salomé, la danseuse, tenant le bassin et le couteau qui doivent servir à la décollation de saint Jean.*

L'indication n'était pas superflue. Depuis une quinzaine de siècles environ que les artistes représentaient la fille d'Hérodiade et de Philippe Ier, la petite Juive qui fit tomber en dansant la tête du Précurseur — *— caput saltando obtinuit* — jamais ils n'avaient osé la figurer ainsi, en dehors de toutes les traditions. Puvis de Chavannes, cette même année 1870 où la *Salomé* d'Henri Regnault était exposée au Salon, avait peint, lui aussi, la danseuse de Machéronte : debout et légèrement penchée pour mieux voir, elle attendait, le plat à la main, près de saint Jean agenouillé, que la tête roulât sous le sabre levé, pour emporter sa récompense vers la salle du banquet. C'était un vieux thème. Il ne correspondait pas plus cependant aux récits historiques de Mathieu et de Marc que le nouveau motif audacieusement imaginé par Henri Regnault : Salomé n'a pas assisté à la décollation du Précurseur et n'a pas reçu le chef sanglant des mains du bourreau. L'Evangile le dit formellement : « Le roi envoya un de ses gardes et lui commanda d'apporter la tête de Jean sur un plat. Et le garde trancha la tête de Jean dans la prison. Et il apporta sa tête sur un plat, et la donna à la jeune fille, et la jeune fille la donna à sa mère. »

Jusqu'à la fin du Quattrocento, peintres et sculpteurs d'Italie s'étaient conformés au récit évangélique. Le bourreau de Verrocchio décapite le Précurseur devant des légionnaires qui se disputent et des jeunes gens effrayés ; mais Salomé, à l'autel d'argent du Baptistère de Florence, est demeurée dans la salle du festin où elle danse encore pour remercier le tétrarque d'avoir accueilli sa demande barbare. Ni Andrea de Pise, ni Masolino, ni Donatello, n'ont pensé qu'elle assista au supplice de saint Jean ; et c'est le garde lui-même que Ghirlandajo a figuré ployant le genou devant Hérode à qui il présente d'abord, attendant ses ordres, le plat profond où la tête de Baptiste est enfoncée parmi des flots de sang.

Au seizième siècle, au contraire, Salomé, portant ou recevant la tête du Précurseur, devint un des thèmes les plus familiers de l'art italien qui ne l'avait, avant cette époque, que très rarement représenté, comme au baptistère de Pise, où un sculpteur anonyme tailla dans le marbre l'histoire du Précurseur, d'après des marbres byzantins, et au minuscule tableau où Botticelli peignit la fille d'Hérodiade passant sous les murs d'une Machéronte de fantaisie, la tête énorme entre les mains, les vêtements flottant au vent dans l'agitation de sa course rapide.

Mais au nord des Alpes, dès le treizième siècle au moins, Salomé assiste toujours au supplice de saint Jean. Avec quels sentiments ! Tout effrayée, la pauvre danseuse n'ose pas le plus souvent regarder l'effroyable trophée qu'il lui faut emporter. Elle a compris celle-là l'horrible rôle que lui fait jouer sa mère. Elle défaille de tristesse et de dégoût. Elle va pleurer au bas-relief d'Amiens ; on devine ses larmes prêtes à couler ; et tout à l'heure quand elle reviendra dans la salle du banquet, ses nerfs l'emporteront : elle tombera évanouie entre les bras d'un serviteur.

Le bon imagier d'Amiens n'avait certes pas prévu les Salomés du dix-neuvième siècle. Soulevant de la main gauche les plis bariolés de sa lourde cotte, sa petite Juive dansait des pas graves, sereine et pleine d'indifférence, sans nullement soupçonner de quel prix serait tout à l'heure payé ce qui n'était à ses yeux que le plus innocent des divertissements.

Elle avait dansé sur les mains, la fille d'Hérodiade, ou exécuté, le corps ployé à la renverse, la tête aux pieds, les plus étranges acrobaties. Elle n'était alors, au tympan de Rouen ou au chapiteau de la Sauve, qu'une jongleresse française, qui prouvait surtout par ses ébats de pierre le succès des baladins ses contemporains. Elle fut une dame florentine et une princesse de Byzance. Elle dansa sous le hennin des Flandres pendant que sonnaient dans les tribunes des joueurs nationaux de *bazuinen*. Elle dansa au son de la harpe, de la vielle et de la guitare. Elle entendit des pages jouer du rebec et de la double flûte. Elle fut même accompagnée par tout un orchestre, comme la ballerine fameuse qui jonglait sur la tête au chapiteau sculpté de Saint-Georges-de-Boscherville.

Elle était alors bonne et simple, la petite danseuse juive. Mais avec les siècles son front s'est chargé de pensées inconnues aux vieux maîtres. Sa mentalité complexe s'est affirmée par le sourire intraduisible de sphinge qui errait sur ses lèvres sensuelles. La Salomé naïve des Primitifs est devenue l'image de la volupté, le type de la femme qui danse pour tuer. — Alexandre Masseron.

t de JOURNAL
e : 5, Rue Richelieu, Ier
2 JUIN 1912
ture :
ition

ART ET CURIOSITÉ

Vente Carcano. — La vente de la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano a été terminée hier par Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, sur le total de 3,944,032 francs.

Dans cette dernière vacation, il y a eu encore quelques prix assez élevés. Une pendule en bronze doré du temps de Louis XV, au mouvement porté par un arbuste, a fait 31,200 fr.; une pendule de suspension, simulant une cage (fin du 18e s.), 10,150 fr.; un mobilier de salon, époque Premier Empire, couvert de lampas vert, 14,000 fr.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

ART ET CURIOSITÉ

La « Salomé » d'Henri Regnault

Dans sa dernière « Vie à Paris », M. Jules Claretie adresse autour de lui un pressant appel pour savoir ce qu'est devenue la petite « chaucharde » avec laquelle Regnault a réalisé cette *Salomé* qui cause, en ce moment, une si profonde sensation dans le monde des arts. Il m'est facile de le renseigner. J'ai vécu dans l'intimité de son foyer de longues années, l'ayant connue presque au lendemain du jour où elle posa pour Regnault — exactement en 1874 — jusqu'à sa mort. Car, hélas! elle est morte. Elle n'aura pu jouir du nouveau triomphe qu'ont valu à l'artiste sa beauté et sa jeunesse. Et, du reste, y eût-elle été sensible? Elle était si détachée de tout ce qui n'était pas son mari ou ses enfants! Elle eût eu horreur de tout ce bruit.

L'étrange et délicieuse figure de jeunesse « terrible à la fois et séduisante », comme écrit M. Jules Claretie, ou encore, suivant Théophile Gautier, « douée d'une grâce bizarre et sauvage, d'un attrait dangereux et d'une fascination diaboliquement irrésistible » Maria-Veronica-Concetta Latini, pour l'appeler par son nom, fut en effet épousée, à cette date même, à Rome, par un statuaire, aujourd'hui mort, lui aussi — car il ne lui survécut que quelques semaines — qui fut pour moi un ami très cher et comme un grand frère. Il était lié avec Henri Regnault et ils avaient beaucoup de goûts communs, aimant tous deux les exercices du corps, le cheval, les courses dans la campagne de Rome. J'ai maintes fois entendu de sa bouche le récit de leurs folles équipées. Il était, de corps et d'esprit, l'élégance et la distinction mêmes. M. G. Clairin doit bien s'en souvenir. Je ne me crois pas autorisé à dire son nom par égard pour les enfants que peut froisser une telle publicité faite sur le nom de leur mère. Cette « panthère noire » fut pourtant la plus charmante femme, le modèle des épouses et la plus dévouée des mères. Elle était la bonté et la simplicité par excellence et rien ne rappelait plus, dans son regard profond et calme ni dans son sourire qui était resté très doux, le rôle féroce qu'on lui avait fait tenir un jour. La *Salomé* est d'ailleurs un portrait très exactement ressemblant. C'est surtout la disposition de la chevelure qui donne au visage son caractère de sauvagerie. Une très jolie étude de tête a été exécutée également d'après elle, à cette date, à Rome, par le peintre marseillais Torrents; elle était exposée à l'exposition rétrospective de l'art provençal à Marseille en 1906. On retrouve encore son jeune masque étrange et beau dans une figure de son mari, *Naïade*, exposée au Salon de 1872, qui fut acquise par l'État.

Comment Henri Regnault connut-il cette « petite chaucharde qui a une vraie tête de faunesse », écrivait-il en mars 1869, lorsqu'il commença son tableau ? On nous dit que ce fut parmi les vendeuses de fleurs de la place d'Espagne. Ce n'est guère probable; c'est plus vraisemblablement par son ami le sculpteur, follement épris de la jeune fille. La famille Latini, autant qu'il m'en souvient, n'habitait point la ville, mais la campagne. Ce serait dans une de leurs courses vagabondes qu'elle aurait été rencontrée. Elle avait, à cette date, seize ans. Elle est morte en 1900, profondément regrettée de tous ceux qui l'entouraient.

Quant au récit de l'acquisition de la *Salomé*, M. Jules Claretie me permettra d'apporter quelques précisions et quelques rectifications. Ce n'est point à Cordoue, d'une manière si romanesque que l'a conté M. Beaunier d'après les souvenirs, sans doute un peu mêlés, de M. Clairin, mais à Madrid qu'eut lieu la rencontre du peintre et du marchand de tableaux. Cette rencontre ne paraît pas avoir été imprévue. Brame, qui venait depuis peu de fonder sa maison et qui cherchait quelques tableaux à sensation, ayant été avisé de celui que Regnault était en train d'exécuter, était allé relancer le peintre à Rome. Il ne l'y avait pas trouvé. Mais là, il avait appris qu'il était parti pour l'Espagne. Rentré à Paris, il résolut de le rejoindre et, pour éviter l'ennui d'un voyage à lui tout seul, il emmena Daubigny qui était un familier de la maison. Brame découvrit donc Regnault à Madrid, en novembre. Ce qui a pu tromper M. Clairin dans ses souvenirs, c'est que le marchand les accompagna à Cordoue et même à Séville. La correspondance de Henri Regnault nous fixe sur ce point comme sur le prix que fut payé le tableau. Brame l'acquit, inachevé et, naturellement, sans l'avoir vu, non pas 8,000 fr. mais 13,000 fr. Ce qui fait retenir ce premier chiffre, c'est que Brame fit, sur place, en trois fois, un versement de 8,000 francs.

Voici, du reste, une lettre très explicite de Regnault lui-même à son marchand de tableaux :

Séville, ce 23 avril 1870.

Mon cher monsieur Brame,

J'ai reçu dernièrement une lettre de votre ami Goupil qui me fait les plus belles propositions; je n'ai pas besoin de vous dire que je lui ai répondu que vous vous étiez présenté le premier, et que je n'avais aucune raison pour rompre avec vous; que par conséquent je le remerciais de sa bonne volonté à mon égard.

Si vous n'avez pas encore envoyé d'argent à Grenade, j'aimerais mieux que vous fissiez parvenir à Rome immédiatement une lettre de change de 3,000 francs pour une dette que j'ai à payer vers le 1er mai.

J'aime mieux que la lettre parte de Paris que de Grenade, parce qu'elle a plus de chance d'arriver à bon port.

Je me rappelle que vous m'avez parlé de 3,000 francs pour compléter la somme de mon tableau.

Or vous m'avez remis 6,000 francs à Cordoue, 1,000 francs en or et cinq billets de 1,000 francs. Vous m'avez envoyé auparavant 1,000 fr. à Madrid et 1,000 fr. à Gibraltar; n'ayant plus ici mon cahier de comptes de Tanger, je ne me rappelle plus si j'ai reçu de vous un autre envoi précédent. Il me semble que non : mais je ne suis pas bien sûr.

J'ai donc reçu 8,000 francs. Quand, à Madrid, vous m'avez demandé combien je voulais pour mon tableau, je vous ai répondu qu'il n'était pas terminé et que je ne savais pas au juste; que je voulais y mettre un cadre qui me coûterait peut-être cher, et que je pensais demander de mon tableau de 12,000 à 14,000 francs. Vous m'avez répondu : « C'est à moi. » Depuis je me suis décidé à laisser le cadre à vos bons soins, et j'ai repris mon tableau avec ardeur pour en faire quelque chose de présentable. Je vous l'ai envoyé sans vous rappeler nos conventions : puisque vous paraissiez être content, je vous ai laissé entièrement libre. Vous avez compris que c'était 12,000, moi j'avais pensé 14,000; partageons la différence, cela fait 13,000; retirons-en les 500 francs de Séville et les 500 francs de cadre, restent les 12,000 francs nets. J'ai reçu 8,000 francs; envoyez-moi donc 4,000 francs dont 3,000 à Rome à l'adresse de M. Prosper d'Epinay, via dei Pontefici, 49, Roma, Stati Pontefici.

Tâchez que cela arrive à Rome le 2 ou le 3 mai.

Quand vous le pourrez, adressez-moi à Grenade les 1,000 francs qui restent de ce compte.

Je pense que vous ne m'accuserez pas de vous carotter. Je sais que vous pourrez carrément demander 25,000 balles de mon tableau quand il aura fait son petit effet au Salon.

Je ne crois donc pas vous faire beaucoup de tort.

Adieu, mon cher Brame. Si l'argent était déjà envoyé à Grenade, faites-le moi savoir par télégramme à Grenade, Fonda de los siete suelos Alhambra, où nous serons rendus le 25 au soir.

Votre bien dévoué,

H. R.

Une des grandes préoccupations de Regnault était la confection de son cadre. Nous voyons par ses lettres l'importance qu'il attache à cette « petite Hérodiade » ainsi qu'il appelle presque toujours sa *Salomé*. « Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, écrit-il à son ami Duparc, ne compte pas. C'est ce que je ferai dorénavant qui va commencer à compter à partir de mon *Hérodiade*. » Aussi a-t-il le souci de l'encadrer dignement et richement, avec des éléments décoratifs empruntés à cet Alhambra où il passa la plus grande partie de ses journées à peindre des aquarelles ou à étudier les *azulejos* pour son père, directeur, comme on sait, de la manufacture de Sèvres.

Dans une lettre du 8 janvier 1870, datée de Tanger, il écrit à M. Brame :

Je me suis remis à ma petite figure. Il n'y a plus grand'chose à faire. Il me faut renoncer au cadre que j'avais projeté. J'en ai fait un dessin que j'ai envoyé à M. Contreros, à Grenade, en le priant de vouloir bien veiller à sa confection.

Il m'a répondu qu'il était très occupé dans ce moment et que la chose serait impossible à cause du peu de temps que je lui fixais. En effet nous voilà déjà au 7 janvier, et les transports prendraient plus d'une vingtaine de jours ou même un mois; resterait donc un mois de travail. Or pour rentrer dans les proportions du cadre il faudrait faire des réductions à la main des ornements à l'Alhambra que j'avais choisis. C'est matériellement impossible. Soyez donc assez aimable pour faire faire à Paris *un cadre tout simple en bois de palissandre foncé avec un ou deux filets d'acier*.

Rien de plus. Je laisse le choix du profil à votre bon goût. Le plus simple sera le mieux.

Les mesures de la toile exactes sont : hauteur, 1 m. 64 c., 2 mil. sur 1 m. 7. Le cadre devra avoir au moins 30 centimètres en largeur et ne mordra sur la toile que d'un demi-centimètre sur chacun des quatre côtés.

Enfin, dans une autre lettre, Regnault conte à son marchand les émotions qu'il a narrées, d'autre part, à son père, au sujet de cette peinture de prédilection qu'il avait bien des raisons de croire perdue au fond des eaux.

Tanger, le 21 décembre 1869.

Mon cher monsieur Brame,

Je ne sais si vous avez reçu la lettre que je vous ai envoyée de Madrid. Je vous y demandais 1,000 francs que je vous priais de m'adresser à Grenade. En effet je fais faire mon cadre à Grenade, et cette somme me servira à couvrir les frais qu'entraînera la confection de ce cadre original. Mais il s'est passé du nouveau depuis que nous nous sommes vus.

J'ai pleuré mon domestique, mon chien et votre tableau, naufragés avec le *Sonerah* dans le golfe du Lion, il y a près de dix jours.

Vous savez que j'étais parti pour Gibraltar afin d'y attendre mon homme et mes affaires. J'avais reçu une dépêche de Marseille qui m'annonçait que le *Sonerah*, en partance le 2 ou le 3 pour Gibraltar, m'apporterait tout cela. Donc j'attendais le *Sonerah*. Impatienté d'attendre, je partis pour Tanger. J'y appris que le *Sonerah* s'était perdu dans le golfe du Lion par une tempête terrible.

Je revenais en toute hâte à Gibraltar pour avoir des détails. En effet le *Sonerah* était perdu; mais Lagraine, mon domestique, était arrivé la veille au soir avec tout ce qui lui était confié et était allé me rejoindre à Tanger pendant que moi je revenais à Gibraltar, pleurant mon homme, mon chien et mon tableau. Il avait eu l'heureuse idée de ne pas attendre le *Sonerah* et de prendre le *Gange* qui allait directement à Oran, avec correspondance pour Gibraltar, sur le *Spahi*. Le *Gange* était arrivé avec du retard à Oran, le *Spahi* était parti; mon homme dut attendre huit jours à Oran et quatre à Malaga; voilà la cause de son retard et de mes émotions. Tout va donc pour le mieux.

Le tableau est en parfait état. Je vais me mettre immédiatement à le finir, non plus à Grenade, mais à Tanger, d'où il m'a été impossible de sortir, et où j'ai loué une petite maison mauresque avec terrasse et patio où je serai admirablement pour travailler. Mon ami viendra me retrouver quand il voudra, ou quand il pourra.

Vous allez me trouver bien mendiant, mais il faut que je vous avoue que mon séjour à Gibraltar, prolongé par les retards de Lagraine, et mon installation à Tanger ont considérablement diminué mes ressources en me faisant perdre beaucoup de temps. Comme vous avez eu la bonté de me dire que je pouvais m'adresser à vous quand j'aurais besoin d'argent, je vous prie de m'envoyer le plus vite possible 1,000 ou 1,500 francs à Gibraltar, chez un correspondant quelconque de votre banquier, d'où on me fera parvenir la somme à Tanger.

Je suis littéralement sans le sou.

Ma copie des *Lances* est terminée tant bien que mal, mais tant pis.

Je dois vous apprendre, si cela peut vous faire plaisir, que votre petite figure ne m'a pas fait une mauvaise impression quand je l'ai revue. Or c'est la première fois que pareille chose m'arrive depuis que je fais de la peinture. J'espère que vous serez content de l'impression qu'elle vous fera quand vous ouvrirez sa caisse. Elle n'a pas bougé d'un *iota*. Il n'y a pas d'ombre; je crois qu'elle est destinée à vivre longtemps en bon état. J'ai pris tant de précautions dans mes dessous et je l'ai travaillée avec tant de soin que j'ai bon espoir.

Adieu, cher monsieur Brame, laissez à Grenade les 1,000 francs que je vous ai déjà demandés. Je les ferai remettre aux soins de M. Contreros qui se charge de surveiller les ouvriers de mon cadre.

Excusez-moi et croyez à mes meilleurs compliments.

Tout à vous.

REGNAULT.

Répondez-moi vite. Dites-moi à qui vous avez remis l'argent à Grenade afin que je m'occupe des formalités à remplir et ne me laissez pas crever de faim sur la terre d'Afrique. Je n'ose pas demander d'argent à mon père parce qu'il accuse toujours ma bibeloterie. Il est vrai que si je n'avais pas tant acheté de tapis, fusils, étoffes, etc., à Tanger, en huit jours, je ne serais pas si pauvre. Il fallait bien que je montasse un peu mon atelier africain! ! ! Je travaillerai aussi à mon tableau de la porte de l'Alhambra; plus tard, quand j'aurai passé quelques jours à Grenade pour le finir tout à fait, je vous l'enverrai. Mais avant je veux terminer mon engagement avec M. Gauchez. Je vous réserve le tableau de la *Porte*, puisqu'on m'a dit qu'il vous plaisait.

La *Salomé* fut terminée à Tanger et expédiée en France par mer, cette voie, malgré le souvenir des émotions récentes, offrant plus de garanties, pensait-on, que les chemins de fer espagnols. Exposée à Paris, dans la boutique de Brame, rue Taitbout, la toile eut un succès considérable; elle fut acquise presque immédiatement après par M. Durand-Ruel et revendue ensuite par lui à Mme de Cassin, devenue depuis la marquise de Carcano. Dans un petit élan d'orgueil légitime et de naïve forfanterie, Regnault croyait épuiser le superlatif des prix en jetant au nez de son marchand la somme de 25,000 francs. Encore, peut-être, n'y croyait-il guère. Le pauvre cher artiste eût-il jamais pu prévoir les enchères de ce jour? Cette *Salomé*, sur laquelle il fondait, écrivait-il, toutes ses espérances, ne les a point déçues.

Et pour terminer, toujours dans ces archives de marchand de tableaux, aussi précieuses que les layettes des notaires, quatre lignes qu'on ne lit pas sans tristesse, dans une dernière lettre que M. Brame fils a bien voulu nous communiquer :

Gibraltar, 4 août 1870.

Si Dios quiere et si nos armes sont victorieuses, je vous enverrai mes petits tableaux : *Sortie du pacha*, *Harem*, etc. Mais si nous sommes vaincus, je lâche la peinture et je m'engage pour manger quelques Prussiens! Ainsi faites des vœux.

Il tint parole. Mais hélas! à quel prix.

LÉONCE BÉNÉDITE.

Les grandes ventes

LA COLLECTION CARCANO

Hier après-midi, dans la galerie Georges Petit, Me Henri Baudoin procédait à la deuxième vacation de la vente Carcano; il mettait aux enchères les quelques sculptures, les aquarelles et dessins modernes, dont hier, en Dernière heure, nous donnions les prix, ainsi que la belle série des tableaux anciens dont certains ont été fort disputés et ont fait des prix importants. Le total de la vacation d'hier s'élève à 992,875 francs; on atteint le chiffre de 3,753,825 francs pour l'ensemble des deux premières vacations.

La plus grosse enchère a été réalisée par le Rembrandt, *Portrait présumé de la sœur de Rembrandt*, qui était estimé 300,000 francs; ce tableau avait été payé 21,600 francs par la marquise Carcano à la vente San Donato, en 1868. Il a été adjugé hier à M. Durand-Ruel au prix de 365,000 fr. Le *Portrait de la Belle Nani*, par P. Véronèse, estimé 75,000 francs, a été poussé à 180,500 francs par M. J. Féral. Les deux Thomas de Keyser, le *Portrait de Frans Van Limborch*, et le *Portrait de Gertrude Bisschoff*, femme du précédent, sur une demande de 50,000 francs, ont atteint respectivement 83,500 et 62,000 francs.

Par contre le Rubens et le Greuze n'ont pas fait ce qu'espéraient les experts. Les *Deux sœurs*, l'œuvre charmante de Greuze, estimée 60,000 fr., a été payée 41,000 francs, et le *Christ pleuré par les saintes femmes*, 47,000 francs, sur une mise à prix de 80,000 francs.

Un triptyque de l'école néerlandaise du quinzième siècle, estimé 8,000 francs, a été poussé à 25,000 francs; un paysage de Ruysdaël, *Quai au bord d'un canal*, 25,100 francs; *Caïn*, par Cuyp, 14,000 francs; deux portraits par Miéris, 15,200 francs.

N° DE DÉBIT
Extrait de PETIT PARISIEN
Adresse : 18, Rue d'Enghien, 18,
Date : 2 JUIN 1911
Signature :

LA MORT DU PEINTRE HENRI REGNAULT

Genève, 1er juin.

La vente pour près d'un demi-million de francs de la *Salomé* d'Henri Regnault replace ce grand peintre, enlevé si prématurément aux beaux-arts, dans l'actualité anecdotique. Voici sur sa mort quelques détails peu connus qui m'ont été donnés par le fils de M. Léon Guinaud, avocat parisien, qui s'était engagé avec Henri Regnault et qui fut son camarade sur le champ de bataille de Buzenval. Tous deux faisaient le coup de feu contre la landwehr prussienne. A un moment ils se réfugièrent derrière un gros arbre. La position était presque intenable, l'endroit effroyablement exposé.

Léon Guinaud dit à son camarade :

— Surtout n'avance pas la tête, car tu serais un homme mort.

Mais, dans son impatience, Henri Regnault oublia peu après cette recommandation. Il avança la tête et aussitôt, sans avoir pu dire une parole, tomba comme une masse. Il était

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Après la Vente Doucet

UN COMMISSAIRE-PRISEUR nous confie ses Impressions

La folie des enchères. — Quelles en sont les causes. — L'intervention américaine. — L'or et le goût.

La vente de la collection Jacques Doucet est terminée, avec un total de près de quinze millions. Les commissaires priseurs auront été vraiment les hommes du jour — pendant une semaine. Nous avons rencontré l'un d'eux ce matin et voici quelques confidences qu'il nous a faites :

— J'ai suivi cette vente Doucet, nous a-t-il déclaré, sans manquer une seule journée. Voici mon opinion : On a acheté tout très cher, extrêmement cher, mais tout ce que les amateurs s'arrachaient était à la vérité magnifique.

Tenez, dernièrement j'ai assisté à une autre vente, la vente D..., qui n'a certes pas fait autant de bruit que la mise aux enchères des collections Doucet, mais qui avait cependant éveillé dans les milieux d'art une grosse curiosité.

Eh bien ! je vous avoue que si j'avais eu les moyens d'y acheter des toiles je n'aurais pas hésité à... garder mon argent dans ma poche. Les prix qu'on demandait de certains morceaux de peinture étaient vraiment trop exagérés.

Je vous disais qu'à la vente Doucet on avait acheté tout très cher. Croyez bien que le vertige qui a saisi les amateurs ne fera que croître. Jadis les toiles françaises étaient vendues par des Français à d'autres Français et entre compatriotes s'y connaissant assez bien en peinture ; on s'écorchait peu ou prou. Mais les Américains sont survenus, les Américains qui n'ont de considération que pour ce qui est payé des sommes déraisonnables.

Comme ils ont des fortunes invraisemblables, ils achètent, ils achètent. Un nombre inquiétant de toiles admirables a déjà passé l'Atlantique. La quantité des chefs-d'œuvre qui n'ont pas encore quitté la France diminue et plus elle baissera plus cher il faudra payer ce qu'on nous aura laissé.

Mais, continua notre interlocuteur, on devra prendre garde de ne pas payer tout très cher, indistinctement. Il y a des choix à faire. C'est ainsi que je trouve excessif, je l'avoue, les 480,000 francs versés par M. Kœchler pour la *Salomé* d'Henri Regnault. La *Salomé* est une très, très belle chose, c'est entendu, mais l'avoir estimée un demi-million, quelle exagération !

Je crois savoir que le musée du Louvre laissera partir pour l'Amérique, d'un œil assez sec, la toile désormais archifameuse. Le Louvre aura raison. Regnault a signé deux toiles d'une beauté exceptionnelle : *l'Exécution sans jugement* et le *Maréchal Prim*. Il peignait aussi des aquarelles avec une facilité prodigieuse et ces aquarelles étaient, selon certains, ce qu'il a laissé de mieux.

Et notre interlocuteur termina en nous répétant qu'il trouvait la valeur de la « Salomé » légèrement surfaite.

Extrait de

Adresse :

Date : 2 JUIN 1912

Signature :

Exposition

Salomé

M. Léonce Bénédite, dans le *Temps*, donne des détails précis sur le petit modèle qui posa « La Salomé » d'Henri Regnault :

« Comment Henri Regnault connut-il cette « petite chauchande qui a une vraie tête de faunesse », écrivait-il en mars 1869, lorsqu'il commença son tableau ? On nous dit que ce fut parmi les vendeuses de fleurs de la place d'Espagne. Ce n'est guère probable ; c'est plus vraisemblablement par son ami le sculpteur, follement épris de la jeune fille. La famille Latuil, autant qu'il m'en souvient, n'habitait point la ville, mais la campagne. Ce serait dans une de leurs courses vagabondes qu'elle aurait été rencontrée. Elle avait, à cette date, seize ans. Elle est morte en 1900, profondément regrettée de tous ceux qui l'entouraient. »

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

« Salomé » enlevée par l'Amérique

Hier après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de Mme la marquise Carcano. Voici les prix atteints par quelques toiles : le *Lac* (effet du matin), par Corot, 120.000 francs. Un portrait de la femme de l'architecte Gedon par Leibl, 140.000 francs; le *Campement arabe*, de Fromentin, 68.000 francs; un *Intérieur d'une cour au Maroc*, de Delacroix, 86.000 fr. *Une Leçon d'équitation*, de Delacroix, 140.000 francs.

La *Salomé* de Regnault a été achetée 488.000 francs, par M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

La Question de la « Salomé »

L'ŒUVRE DE REGNAULT sera-t-elle rachetée par l'Etat ?

Ce qu'on dit dans les milieux artistiques

L'émotion provoquée par la vente de la « Salomé » de Regnault et par sa fuite en Amérique semble être un peu calmée.

On sait que M. Kœchler s'en était rendu acquéreur au prix fantastique de 480.000 francs. Mais l'acheteur, devant le mouvement d'opinion qui se produisait, décida d'abandonner ses droits sur le tableau au profit du musée du Louvre, moyennant le versement de la somme qu'il avait déboursée.

Quelques fonds furent recueillis et centralisés par la Société des Amis du Louvre. Il manquait encore 200.000 francs pour parfaire le demi-million et on pouvait espérer que ce chiffre serait atteint. Mais quelques semaines ont passé et la souscription reste close. Mieux que cela on ne parle plus ni de la « Salomé » ni du rachat.

Quelles sont donc les intentions du Conseil des Musées ? C'est la question que nous avons posée ce matin à un membre de la Société des Amis du Louvre, qui, très aimablement, nous a déclaré :

— Mais il n'y a absolument rien de changé et tout demeure en l'état, nous dit-il.

Le conseil des musées pouvait disposer de 200.000 francs. Cette somme ayant été portée sur « l'Allée des Châtaigniers » de Rousseau, il n'y a plus actuellement de fonds disponibles.

D'autre part, si les Amis du Louvre ont consenti à recueillir les sommes que quelques mécènes avaient souscrites, ils n'ont personnellement engagé aucun argent.

L'an dernier nous avions acheté pour l'Etat le *Bain Turc*, le chef-d'œuvre d'Ingres. Ce tableau que nous avons payé 150.000 francs fait actuellement les délices des habitués de notre grand musée où il est exposé, salle des acquisitions.

Cet achat, je vous l'avouerai, nous a un peu mis sur la paille et nous ne pouvons faire un nouveau sacrifice.

D'ailleur la *Salomé* vaut-elle la somme qui a été payée ? Nous ne le croyons pas.

Mieux que cela, nous sommes persuadé qu'il eût été vraiment fâcheux de voir le Conseil des Musées, c'est-à-dire l'Etat, s'engager dans la voie où voulait le pousser l'opinion publique.

Le Conseil doit agir avec plus de prudence et de circonspection et ne pas dilapider inconsidérément les fonds, comme toute limités dont il dispose.

Notre interlocuteur se réjouit en outre que le Musée du Louvre ait acquis à la vente Doucet, moyennant un prix raisonnable, le beau portrait de Péronneau.

On sait que ce portrait fut acheté

RADICAL

2 JUIN 1912

LA CURIOSITÉ

La troisième vacation de la vente Landolfo Carcano s'est achevée hier soir sur un total de 190,207 francs. Cette dernière journée, consacrée aux objets d'art et d'ameublement, a fait passer sur la table des enchères l'ensemble le plus réussi. Les gros prix de cette série sont allés aux pendules : une petite merveille, en ancienne porcelaine de Saxe, dont le cadran était signé Gudin, a atteint 31,900 francs ; une autre, de la fin du dix-huitième siècle, a fait 10,150 francs.

Une montre en or ciselé, d'époque Louis XV, a trouvé acquéreur à 9,400 fr. Citons encore : une statuette en jade vert de Chine, représentant un *buffle couché*, 6,000 fr. ; un cache-pot en ancienne porcelaine tendre de Sèvres, avec un décor signé Rosset, 5,320 fr. ; un *pfong* en jade blanc de Chine, orné de cabochons de verre, 4,000 fr. ; une grande écritoire en ancienne porcelaine de Saxe, 3,300 fr. ; un surtout de table, en bronze doré, d'époque Empire, 8,500 fr. ; enfin, parmi les meubles, un écran en bois doré, avec feuille en tapisserie d'Aubusson, 9,100 fr. ; et un mobilier de salon, recouvert de lampas vert, datant du Consulat, 14.000 francs.

La journée de vendredi, consacrée aux tableaux anciens, avait produit 992,875 fr. ; celle de jeudi s'était clôturée sur un total de 2.760,950 fr. Ce qui donne pour les trois vacations un ensemble imposant de 3 millions 943,032 francs, soit plus de 4 millions en ajoutant à ces chiffres le 10 % prélevé en sus sur l'acheteur.

Et maintenant, Me Lair-Dubreuil et Henri Baudoin préparent la vente d'une collection non moins brillante, celle de M. Jacques Doucet, dont l'exposition sera faite aux galeries Georges Petit demain lundi et après-demain mardi. Les vacations occuperont les journées suivantes, jusqu'à samedi prochain. — H. R.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

— L'assassin Duperrat a été exécuté à Saint-Pol.

— L'acquéreur de la *Salomé* a déclaré qu'il était prêt à céder l'œuvre de Henri Regnault au Louvre, sans bénéfice.

3e DE DEBIT

Extrait de LE MATIN

Adresse :

Date : 3 JUIN 1912

Signature :

LA " SALOMÉ " ET LE LOUVRE

Du Gaulois :

M. R. Kœcklin, le distingué président des Amis du Louvre, a reçu de la comtesse Edmond de Pourtalès une nouvelle souscription de 1.500 francs pour la *Salomé*. Mme de Pourtalès n'est pas seulement une fervente amie des arts, c'est une ardente patriote : on l'a bien vu en 1870. De son côté, le *Figaro* annonce qu'une somme de 1.000 francs lui a été adressée par Mme F.-A. Moulton « pour aider à conserver cette œuvre à la France ». La souscription atteint donc à l'heure actuelle, en chiffres ronds, 190.000 francs.

Quelque désir qu'aient les initiateurs de cette noble entreprise d'aller jusqu'au bout de leur effort, il est indispensable, pour écarter tout malentendu nouveau, de savoir si le Louvre maintient sa participation de 200.000 francs. Une démarche sera faite pour obtenir cet éclaircissement nécessaire. La *Salomé* ayant été payée 480.000 francs par M. Knœdler, qui est prêt à la rétrocéder généreusement sans aucun bénéfice, il n'y aurait donc plus que 80.000 francs environ à trouver.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

LES SALOMERIES D'ARTHUR MEYER

LE NAUFRAGE de la combinaison

Des renseignements très précis me parviennent sur l'échec définitif du consortium juif dans l'affaire de la *Salomé*. Le conseil supérieur des musées vient de décider, à une très forte majorité, qu'il ne serait plus question de cette ridicule et scandaleuse acquisition, sous aucun prétexte. Seuls ont protesté contre une mesure qui s'imposait le Leygues de Chauchard et l'en-margeur Roujon. Ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne fait, bien entendu, partie du consortium, mais ils avaient consenti, par faiblesse, à s'en faire les porte-parole. Ni l'un ni l'autre n'a d'ailleurs la moindre compétence en peinture. Leygues admirait passionnément l'épouvantable bric-à-brac de son richissime protecteur, et Roujon, malgré ses airs fins, n'a jamais su faire la différence entre un Trouillebert et un Corot.

La cause est entendue. Léon Bonnat en aura été pour ses efforts désespérés. Judas Meyer s'arrache son chignon. L'immortel valet René Doumic en est demeuré baba de déconvenue, son bâton d'encaustique à la main. On raconte au Louvre qu'en cas de réussite de l'opération, un magnifique gâteau eût été réservé à ses lanceurs, tant sur la vente de la *Salomé* elle-même que sur la plus-value escomptée de tous les Regnault à écouler jusqu'en 1917, terme du contrat. C'était trop beau. Le pot à huile est renversé. Comme dans la fable, adieu, veau, vache, hébreu, couvée. Il va falloir chercher autre chose.

Ce qui reste de cette aventure bien sémitique, c'est le danger perpétuel que fait courir au musée du Louvre l'intrusion d'une brocante éhontée, pour laquelle ce conservatoire national de chefs-d'œuvre n'est qu'une caisse à majoration, qu'un entrepôt destiné à favoriser les surenchères de demain, que l'antichambre, en un mot, des grosses ventes et des coups montés. Le commerce des tableaux, la Bourse aux tableaux est, en ce moment, une très fructueuse affaire. Les circoncis, naturellement, se sont jetés là-dedans avec fureur. Il y a deux façons de détruire un musée avec profit pour les destructeurs : en pillant ses chefs-d'œuvre (rapt de la *Joconde*) ; en l'encombrant de navets (les faux Hals de Joseph Reinach, la Tiare de Théodore, tentative de la *Salomé*). Ainsi donc, en attendant le jour de la délivrance définitive, lequel ne saurait tarder, surveillons avec ténacité et rigueur le « patriotisme d'art » du peuple juif, ses Ullmo d'huile, ses Dreyfus de collection et ses Meyer de faux chef-d'œuvre.

LEON DAUDET

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

BATAILLE AUTOUR D'UNE TOILE

La Salomé ira-t-elle en Amérique ?

Ce n'est pas le chef-d'œuvre, mais c'est une grande œuvre quand même, que la *Salomé*, de Regnault; et l'on comprend l'émotion qui gagna, hier, le monde des artistes et des riches amateurs quand on sut qu'elle tombait, de par la suprême surenchère, aux mains d'un Américain, et risquait de nous échapper à jamais.

Il faut le dire, ce duel de banknotes entre les enchérisseurs donne un peu de vertige. Au nom du Louvre et des Amis de notre national musée, M. Leprieur avait poussé à 385,000 francs. M. Mir, sénateur de l'Aude, alla jusqu'à 400,000. Mais M. Knœdler, avec un flegme imperturbable, poussait toujours. La lutte dès la quatrième heure n'était plus possible. Il l'emporta donc sans péril, restant sans concurrent.

Déclarations de M. Knœdler

Ce M. Knœdler, malgré les quelques protestations qui accueillirent sa trop facile victoire, n'est pas un homme intraitable. C'est d'abord un collectionneur de goût et cultivé, dont la réputation d'esprit est grande à New-York. Chez nous, place Vendôme, il sait offrir aux amateurs une galerie de choix qui témoigne d'une ingénieuse activité et d'un adroit esprit de recherche.

C'est là que nous l'avons vu.

— « Je suis plus des vôtres que vous ne croyez, explique-t-il, puisque ma femme est Française d'origine, et moi, de cœur. C'est vous dire qu'en achetant la *Salomé*, de Regnault, je n'ai pas cédé qu'à une ambition de marchand, mais aussi à un secret désir d'artiste.

« Je n'ai pas davantage voulu déposséder le Louvre, puisque, dès la première heure, je fus de ces souscripteurs qui envoyèrent à un de vos confrères leur obole pour permettre au musée de figurer avec honneur dans la bataille.

« Tant que le Louvre fut sur les rangs, je m'abstins. Je n'entrai en lice, vous le savez, que quand M. Leprieur eût renoncé, et que le duel, plus serré, se trouva limité aux simples amateurs.

« Mon intention est d'ailleurs fort nette, et je ne m'en suis caché à personne. Je suis désireux comme tous que la *Salomé* reste en France ; nul pays ne convient mieux à cet énigmatique et émouvante petite Marocaine, et je suis prêt, j'en renouvelle ici l'affirmation, à la laisser au Louvre pour le prix même que je l'ai payée. »

Ajoutons que M. Roland Knœdler laisse durant deux mois le célèbre tableau à la disposition de l'administrateur : une souscription est ouverte, le chiffre en est déjà considérable, puisqu'il atteignait hier 185,000 francs. Le Louvre compte assez d'admirateurs généreux et Paris assez de Mécènes, pour que l'œuvre du peintre mort à Buzenval ne s'expatrie pas et demeure chez nous comme déjà y restent ces deux chefs-d'œuvre : l'*Enterrement de l'évêque de Liège*, de Delacroix, et l'*Allée des châtaigniers*, de Théodore Rousseau.

Rappelons que la *Salomé* avait été achetée 30,000 francs à son auteur, et que celui-ci, en son temps, s'en était trouvé fort satisfait.

Dans la seconde vacation, qui s'est terminée hier, au sujet de la vente des collections de la marquise Landolfo-Carcano, un tableau de Rembrandt, *Portrait présumé de sa sœur*, a été adjugé à 305.000 francs; un Veronèse, *Portrait de la Belle Nacri*, à 180,000.

Maint artiste, à lire ces chiffres, pense : « Comme de notre vivant, le moindre billet de *mil* ferait mieux notre affaire !... »

Adresse : LA COTE

Date :

1er JUIN 1912

Signature :

La Vie Artistique

Après la vente de la collection Carcano

Avec toute la discrétion qui convenait, à cause des bonnes volontés qui s'étaient généreusement manifestées, en la circonstance, nous avons témoigné d'un enthousiasme très modéré relativement à l'entrée au Louvre de la *Salomé* d'Henri Regnault. Sans aller jusqu'à dire, comme certains, que le Louvre a échappé à un danger, on peut penser que notre grand musée national ne fait pas une grande perte et même, que le prix offert par M. Leprieur était fort au-dessus de la valeur réelle de ce tableau célèbre qui n'est peut-être pas le chef-d'œuvre de son auteur, et qui n'est certainement pas un chef-d'œuvre. Il en va de même pour l'*Allée des Châtaigners* de Th. Rousseau, même au prix de 350.000 francs, la *Solitude* de Corot est une meilleure acquisition. Mais il convient de noter qu'un sérieux effort a été fait en vue de maintenir à des prix très élevés les tableaux de l'école de 1830 et du second Empire. Aussi la prudence doit-elle être recommandée aux amateurs sagaces, qui auraient tort d'oublier le crack des Meissonnier lequel, à tout prendre n'est guère moins haï qu'Henri Regnault.

Fort heureusement la vente Carcano ne laissera pas que le souvenir de grosses enchères. On se souviendra avec plaisir des Greuze, si sensuels, avec leurs rousseurs délicates qui présagent Renoir, des Delacroix si puissants dans de petits formats, du très beau Daumier, de la vague de Courbet, d'un portrait sobre et distingué de Leibl, du *Campement Arabe* de Fromentin et de quelques autres morceaux du premier ordre, et dont beaucoup valent dix fois la fameuse Salomé.

Roger Allard.

N° DE DÉBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Il paraît que la *Salomé* d'Henri Regnault est un chef-d'œuvre incontesté. Il appartenait jusqu'ici à une collection particulière ; mais le feu des enchères allait disperser cette collection, et l'on songea que le Louvre serait très honoré de donner l'hospitalité à cette toile.

Mais nul n'est maître du prix d'une enchère; car il se produit à ce moment des compétitions inattendues.

En outre, pour obtenir qu'on vous octroie, même à haut prix, l'objet convoité, il n'est pas bon que vous paraissiez le trop désirer.

Cela suscite d'autres convoitises, fait naître dans certains esprits la conviction que ce que vous disputez si âprement a bien grande valeur pour que vous vous y attachiez un tel prix.

Et cela est surtout vrai lorsqu'on vous suppose personne compétente, comme lorsqu'il s'agit du Louvre.

Or, qu'a-t-on fait à propos de la *Salomé*, sinon inviter des concurrents à entrer en lice ?

La publicité donnée par certains journaux à l'intention qu'avait le Louvre d'acquérir la toile, les subventions que l'on a recherchées dans ce but, tout cela devait susciter l'envie de quelque milliardaire.

Et c'est bien ce qui est arrivé : nulle réclame ne pouvait être plus profitable à une vente avantageuse, et la *Salomé* est allée rejoindre, en Amérique, quelques-uns de nos plus beaux tableaux, la *Joconde* probablement.

Tandis qu'il est possible qu'avec un peu plus de discrétion...

MARIGNAN

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Exposition

de plusieurs centaines de francs.

* Où en est l'affaire de la *Salomé* d'Henri Regnault ? Nous croyons savoir que le Louvre ne persiste plus dans l'intention qu'il avait manifestée d'offrir 200.000 francs à la souscription ouverte pour le rachat de la célèbre toile. Dans ces conditions, c'est très probablement le marchand américain qui conservera le tableau, et qui devra chercher pour sa danseuse un placement avantageux dans une collection américaine.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Exposition

La *Salomé* ira-t-elle au Louvre ?

De nombreuses souscriptions pour l'acquisition de la *Salomé* d'Henri Regnault par le Louvre se sont produites spontanément et sans que de nouveaux appels soient intervenus. Les sommes réunies s'élèvent ainsi à 225.000 fr. environ. Nous savons d'autre part que le grand artiste qu'est M. Bonnat s'est fait, en qualité de président du conseil des musées nationaux, le chaleureux avocat de cette cause patriotique auprès de ses collègues.

On ne sait encore quel a été le résultat de ses démarches. Ce sera dans la question un élément décisif. Si l'administration du Louvre croyait ne pas devoir maintenir le crédit de 200.000 francs qu'elle avait d'abord promis, l'effort des souscripteurs deviendrait inutile, et il faudrait laisser à certaines initiatives généreuses qui s'étaient annoncées l'occasion de se produire.

N° DE DÉBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

SALOMÉ

La *Salomé* de Regnault vient d'être vendue 480.000 francs. C'est l'occasion de rappeler les critiques dont les aristarques en 1870 l'accueillirent. Lisez et frémissez de la nullité des observations de ces grands hommes : « Quel est ce souillon de harem ? » s'écria Louis Veuillot. — « C'est une Anglaise déguisée en gitane », affirme Paul de Saint-Victor. — « C'est fait de matériaux pillés partout ! » écrit Théodore Duret. — « Ce n'est pas peinture d'évangile », déclare avec quelle originalité Félix Regamey !

Le monde officiel, qui aujourd'hui porte aux nues l'œuvre de Regnault, affecta alors de l'ignorer comme il fait aujourd'hui pour Renoir, Degas, Monet et Pissaro. Toute son admiration allait à une *Marguerite dans sa prison*, d'un nommé James Bertrand.

Quelle est l'histoire du modèle de la *Salomé* de Regnault ?

C'était une petite Arabe évadée de sa tribu, qui s'était réfugiée à Alger d'abord et débarqua un jour à Paris. Elle s'installa dans l'atelier de G. Clairin, l'ami intime de Regnault. Elle retourna ensuite à Alger et y mourut misérablement.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Die anmutige Königin der Niederlande hatte aber eine gefährliche Rivalin gefunden. Die Pariser teilten ihr Herz zwischen Wilhelmine und Salome, der berühmten Salome von Henri Regnault, die verherrlicht wurde sind die man auf jeden Fall für den Louvre gewinnen wollte. Eine ganz ungewohnte Kunstbegeisterung hatte sich weiterer Kreise bemächtigt. Man veranstaltete Subkriptionen, um Summen zusammenzubringen, die mit dem größern Budget der amerikanischen Kunsthändler wetteifern könnten. Man machte förmlich eine nationale Frage aus der Erwerbung des Kunstwerks für den Louvre. Und trotz aller Anstrengung gewann der Amerikaner Knödler bei dem Wettrennen mit einem Preise von 480 000 Fr. Allerdings besteht, wenn die Freunde des Louvre dem jetzigen Besitzer den Kaufpreis bieten können, noch Aussicht auf Erwerb des Kunstwerkes. Aber die Begeisterung hat sich bereits abgeschwächt. Und es ist nicht unwahrscheinlich, daß die schöne Salome den Weg über das große Wasser nehmen wird, umsomehr, als die französische Nationalelitekeit sich damit zufrieden geben kann, daß Baron Heinrich Rothschild die Amerikaner übertrumpft, indem er 600000 Fr. für ein Pastell von La Tour gab !

N° DE DÉBIT 477

Extrait de CHARIVARI

Adresse :

Date :

Signature :

Exposition

— Le tableau *Salomé*, guetté par le Louvre, a été acheté par un Américain. C'est triste !

— Bah ! consolez-vous, vous pourrez vous payer pour moins cher, beaucoup de jolis chromos que nous fabriquons en Allemagne.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Exposition

Nous ne sommes pas ici plus curieux qu'il ne convient, mais nous voudrions tout de même bien qu'on nous explique cette histoire de *Salomé* où le patriotisme des enchérisseurs et des surenchérisseurs a patiemment attendu pour se manifester que le tableau par leurs soins fût monté jusqu'à 500.000 fr. Sans doute, par habileté, les enchères du Louvre avaient été poussées avec une ostentation qui paraît maintenant bien dangereuse. Et nous ne mettons pas en doute la bonne foi de personne. Mais à supposer que dans l'avenir on veuille faire « un coup » sur un tableau, exploiter par exemple, notre patriotisme bien connu, ne serait-il pas sage de décider que le Louvre achetera par personne interposée et avec plus de mystère ?

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Exposition

Une opinion.

Cette *Salomé* d'Henri Regnault, qui fait tant parler d'elle, a déjà eu des aventures.

Elle ne fut pas accueillie au Salon de 1870 avec un enthousiasme bien vif. Du moins certains critiques, et non des moindres, ne la ménagèrent point.

Castagnary, qui était critique d'avant-garde et qui fut plus tard directeur des Beaux-Arts, pour le plus grand bien de l'école impressionniste, écrivait alors :

M. Regnault ne paraît pas avoir du but de la peinture et du rôle qu'elle joue dans l'humanité, une notion bien exacte. Il n'a eu qu'une préoccupation, faire un tour de force, étonner ses contemporains par la richesse de sa palette et la sûreté de son métier. Ces audaces sont le propre de la jeunesse intempérante et fougueuse, et, moins que tout autre, j'ai l'habitude de les blâmer. Mais encore, à tant faire qu'essayer, faut-il réussir, et M. Regnault n'a pas réussi... En somme le tableau de M. Regnault n'est qu'une étude d'apprenti, et M. Regnault lui-même n'apparaît que comme un peintre d'accessoires. Voilà trois fois que ce prétendu successeur de Delacroix débute à notre connaissance. Il est temps qu'il se recueille et médite : débuter une quatrième fois serait trop pour sa jeune réputation.

C'est un conseil que le malheureux Regnault n'eut pas à suivre. Quelques mois après le Salon, la guerre éclatait et le peintre mourait sur le champ de bataille.

Le public des enchères est loin d'avoir ratifié l'opinion du célèbre critique.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Exposition

— X —

Surenchère.

On a réuni — ou presque — la somme considérable représentant l'achat de la *Salomé* d'Henri Regnault, et dans laquelle somme le Louvre intervenait pour 200.000 francs.

Or, sans qu'on l'ose encore assurer, le Louvre ne désire plus racheter la toile, très belle en vérité, mais surfaite, quant au prix, par les enchères déraisonnables. La direction de notre grand Musée, même si elle n'avait à dépenser que la moitié du prix d'achat, 200.000 francs, pense que ce serait une somme excessive et, surtout, un encouragement à des procédés de surenchères inadmissibles, qui faussent la valeur des objets et créent des estimations absolument arbitraires. Il est bien certain que si cette œuvre était remise en vente dans quelques mois, sans fièvre et sans débat extérieur à sa valeur propre, elle n'atteindrait pas au prix fabuleux de la récente adjudication. Voilà pourquoi le Louvre désirerait garder la somme annoncée pour sa contribution, et dont il a meilleur emploi. On remerciera les généreux amateurs qui ont déjà souscrit 225.000 francs, et l'acquéreur trop enthousiaste essayera de placer sa toile en Amérique. Il reste à nos Musées, en fait d'achats, bien d'autres folies à faire.

Extrait de ACTION FRANÇAISE

Adresse :

Date :

Signature :

LES SALOMERIES D'ARTHUR MEYER

L'avocat Bonnat

Après quelques jours de silence et de démarches ténébreuses, le vieux brocanteur juif du *Gaulois* publie, sous le titre : *Le Louvre et la Salomé d'Henri Regnault*, cette petite note vraiment comique :

De nombreuses souscriptions pour l'acquisition de la *Salomé* d'Henri Regnault par le Louvre se sont produites spontanément et sans que de nouveaux appels soient intervenus. Les sommes réunies s'élèvent ainsi à 225.000 francs environ. Nous savons d'autre part que le grand artiste qu'est M. Bonnat s'est fait, en qualité de président du conseil des musées nationaux, le chaleureux avocat de cette cause patriotique auprès de ses collègues.

Nous ignorons encore quel a été le résultat de ses démarches. Ce sera dans la question un élément décisif. Si l'administration du Louvre croyait ne pas devoir maintenir le crédit de 200.000 francs qu'elle avait d'abord promis, l'effort des souscripteurs deviendrait inutile, et il faudrait laisser à certaines initiatives généreuses qui s'étaient annoncées l'occasion de se produire.

M. Jodarthur apparaît, à travers ces lignes, assez déconfit. Il espérait, au début, que sa petite opération marcherait toute seule. Il n'avait pas prévu la résistance de l'administration du Louvre, peu désireuse de payer dix fois sa valeur une toile aussi médiocre que la *Salomé* de Regnault. Il n'avait pas prévu non plus l'irritation et le dégoût des gens renseignés et la répercussion sur les poires qui avaient commencé par tomber dans le panneau « badriodique ». Le voilà maintenant qui se défile derrière Bonnat. Celui-ci était tout désigné, en effet, par ses relations officielles et ses attaches juives bien connues, de même que par ses mornes œuvres au jus de pipe, pour entrer dans la salomerie d'Arthur Meyer et de ses complices, pour se faire le démarcheur de la bande. Il est permis de croire que si le résultat desdites démarches avait été favorable à la combinaison du Gbetta d'huile, nous le saurions.

La cause paraît entendue. Néanmoins, — car avec les juifs, il faut s'attendre à tout, — nous ne laisserons pas endormir sur ce point notre vigilance, et je demande à mes correspondants de vouloir bien continuer à me tenir au courant des suprêmes efforts des salomards.

LÉON DAUDET

Extrait de

Adresse : 6 rue de Provence

Date : 12 JUIN 1912

Signature :

« Salomé » enlevée par l'Amérique

Hier après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de Mme la marquise Carcano. Voici les prix atteints par quelques toiles : le *Lac* (effet du matin), par Corot, 120.000 francs. Un portrait de la femme de l'architecte Gedon par Leibl, 140.000 francs; le *Campement arabe*, de Fromentin, 68.000 francs; un *Intérieur d'une cour au Maroc*, de Delacroix, 80.000 fr. Une *Leçon d'équitation*, de Delacroix, 140.000 francs.

La *Salomé* de Regnault a été achetée 485.000 francs, par M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de _____

Adresse : _____

Le : _____

Signature : _____

JEUDI. — *Au Club.* — Toujours en retard. — Excusez-moi, j'étais chez mon docteur. — Vous êtes malade ? — J'en ai bien peur. — Mais, enfin, que ressentez-vous ? — Eh bien ! voilà : figurez-vous que le départ de la *Salomé* pour l'Amérique me laisse absolument froid. — Diable ! en effet, c'est grave. Heureusement d'autres... — Je sais, il y a la petite souscription ; mais si ça réussit ça nous coûtera tout de même 200.000 francs. C'est trop, beaucoup trop. Pendant que les Mécènes font la quête, ils pourraient bien s'arranger pour faire la somme entière. — Voulez-vous parier qu'Henri de Rothschild, qui souscrit 200.000 fr. pour le rachat de *Salomé*, ne la changerait pas pour le pastel qu'il vient d'acheter six cent mille à la vente Doucet ? — Pourquoi pas ? — Parce que son Latour c'est un bon tableau. — Alors... — Alors, le bluff Salomé c'est encore du battage... — L'œuvre philanthropique du vain... — Et puis, pour moi, il y a quelque chose là-dessous. Si le marchand américain voulait tant que ça ne pas nous en priver, il n'avait qu'à ne pas pousser les enchères aussi loin. — Alors, vous croyez que c'est un coup ? — Qui sait !

Il y a eu un autre coup, un vrai celui-là. — Le coup de Bourse, ça ne s'était jamais fait. — Possible, mais ça se refait un peu trop fréquemment. — Et ce sont surtout quelques bons naïfs qui sont refaits. — Mais cette fois ça ne se passera pas comme ça, il y a une enquête, on connaîtra ceux qui ont gagné, on les poursuivra... — Que tu dis !

On ne parle plus de la mésaventure arrivée à Mme Louis. — C'est plutôt à nous qu'il est arrivé la mésaventure, nous avons failli avoir un grave conflit diplomatique. Nous avons vraiment d'heureux choix pour nos ambassadeurs. — Et dire que l'agriculture manque de bras. — C'est possible, mais la diplomatie manque de tête. Quand on envoie M'ame Louis nous représenter auprès des grands-ducs et de l'aristocratie si fermée de Russie on devrait au moins lui donner quelques notions... — Les derniers conseils. — Il est déjà monstrueux qu'une ambassadrice s'amuse à colporter « l'Art et la manière de traiter les grands-ducs, les ministres, les hommes politiques comme ils le méritent », mais l'écrire... — Et le perdre. Les paroles s'envolent, les écrits restent. — Pas toujours, en voilà la preuve

Si Montesquieu revenait, il changerait sa formule et s'écrierait : « Comment ! vous n'êtes pas Persan. Comment peut-on n'être pas Persan ? » Aujourd'hui tout est à la Perse. Qui n'a pas sa petite fête persane ? — Ça finit parfois assez mal ; on me racontait qu'une jolie et mignonne femme du monde déguisée en houri avait quitté le dernier bal avec un sien cousin qui l'avait subjuguée grâce à un splendide costume de souverain et qu'on ne l'avait pas revue au domicile conjugal. — Eh bien ! mais ça ne finit pas si mal que ça. Ce sont deux amoureux qui s'aiment et un cocu qui attend sous l'orme, vous avez ça dans toutes les pièces du répertoire. — Mais c'est plus gentil en persan. — Naturellement, à bon shah bon rapt.

Etiez-vous au Cirque de Paris, était-ce bien ? — C'était une fête de charité, n'en parlons pas. — Est ce que ça tient toujours la combinaison Antoine-Ambigu et Porel-Odéon ? — Plus que jamais, le seul obstacle, c'est, paraît-il, que Briand a promis « formellement » l'Odéon à Gémier. — Il n'a pas dit quand, Gémier est jeune, il peut bien attendre quelques années. — Mais que dit de tout cela la Société ? — Rien, elle est trop occupée à faire dissoudre le Syndicat, et puis son comité a peut-être à entendre des doléances d'auteurs à qui les riches débitants de films volent des sujets de pièces. — Ça se fait donc, ces choses-là ? — Et sur quelle échelle ! — L'échelle de Jacob. — Non, pas Jacob. C'est curieux, quand on parle de la Bible, on sort toujours Jacob ou Moïse, il n'y a pas qu'eux sur les marches du Temple.

A la Porte-Saint-Martin la *Crise* est passée. — Heureusement ! Ah ! si vous aviez vu le caissier ! Le pauvre homme faisait de la peine, jamais il n'avait vu ça, même avec le *Roi sans royaume*. On espérait, sinon un demi-succès, tout au moins une série honorable, puis tous les espoirs étaient tombés dans le lac. — Dans le lac du Bourget. — Pas très fin. — On fait ce qu'on peut, et puis c'est sans prétention, tout le monde ne peut pas jouer les maîtres d'école dans un grand quotidien élégant. — Pour en revenir à la *Crise*... — Elle a cédé la place à la *Flambée*, le nom de Kistemaeckers a remplacé ceux de MM. Bourget et Beaunier sur l'affiche et le caissier est déjà presque remis.

Ailleurs ? — Ailleurs rien, on ouvre timidement les théâtres de verdure. — On y grelotte. — Mais comme, en général, le spectacle fait suer, ça fait compensation. — Et puis ? — Et puis chez Thémis, deux représentations sensationnelles : « l'Affaire Zucco » et la reprise de l' « Affaire Rochette », deux comédies politico-financières en plusieurs actes, mêlés de chant et qui ne semblent pas beaucoup inquiéter ces deux bienfaiteurs de l'épargne. — Ce sont des gens habitués à prendre les choses aisément.

Théophraste RENAUDEUR.

Folles enchères

Tous les échos des journaux ont tinté de l'or jeté à la vente trop fameuse de la collection Carcano.

N'insistons pas sur l'incident Regnault. On sait que la *Salomé* de cet artiste tué par les balles allemandes en 1871 était mise en vente : quelques personnes, dont il faut louer sans réserve non le goût mais le sentiment, souscrivirent pour que ce tableau fût au Louvre. Un Américain en resta maître pour le demi-million, il s'est comporté fort galamment dans la circonstance ; nous le saluons.

Cependant on laissa partir pour 35.000 francs *Le Mélodrame* de Daumier (à la vente de la célèbre collection Vieu) alors que le Louvre est si pauvre d'œuvres de notre grand Daumier ; on laissa partir de Géricault pour moins de 10.000 francs en Angleterre, une *Charge de cavalerie dans la plaine Saint-Denis*, de la collection Ackermann que le musée de Johannesbourg racheta pour 75.000 et qui en est l'honneur ; on laisse disputer par les marchands d'outre-Rhin l'admirable toile de Gauguin *Que sommes-nous, d'où venons-nous ? où allons-nous ?* la plus grande et la plus complète de ses œuvres (collection Frizeau, Bordeaux).

Soyons heureux que *L'Allée des Châtaigniers* de Rousseau passe au Louvre, en déplorant que ce soit pour 270.000 francs. Les prix auxquels monte la peinture en ce moment sont insensés quand on les compare non seulement à ceux que touchèrent les auteurs de ces toiles, mais à ceux qu'on donne aux meilleurs artistes contemporains. O bourgeois spéculateurs, de quels profits immenses vous frustrez vos héritiers en négligeant d'acheter les jeunes maîtres d'aujourd'hui après les somptueux Anglada et les spacieux Diriks, les Guérin, les Dufrénoy, les Lacoste, les Marquet, les Vlamink, les Tarkhoff, vous qui payez 220.000 francs un tapageux *Mariage espagnol* de Forthuny qui ne vaudra pas le dixième dans cinquante ans et 140.000 francs cet honnête mais triste *Portrait de femme* de Leibl qui vaudra bien 1.400 francs dans un siècle !... Siècle justicier.

Extrait de _____

Adresse : _____

Date : _____

Signature : _____

La meilleure œuvre d'Henri Regnault n'est pas cette *Salomé* qu'on a l'air de renoncer à imposer au Louvre, ni même l'*Exécution à Tanger* ; c'est, assurément, le portrait équestre du maréchal Prim, qui appartient aussi à notre grand musée.

Voici une curieuse lettre du peintre dans laquelle il raconte la visite désagréable qu'il reçut de son modèle :

« ... Nous entendons une voiture s'arrêter devant notre maison ; je descends et je rencontre aux premières marches de l'escalier, Prim avec sa femme, le petit Juanito, son fils, et la jeune Isabelle, sa fille. Je fais les politesses d'usage, je remercie le général de s'être dérangé pour moi dans un moment où toutes ses secondes sont comptées, où il a tant de choses à penser. Je ne m'attendais pas à son premier cri en passant le seuil de ma porte :

— Eh ! bien, qu'est-ce que cela signifie ? vous avez donc voulu faire un homme effrayé, effaré, qui a perdu son chapeau, qui n'a pas la tenue d'un général, ni la dignité et le calme que j'ai toujours et qu'un général ne doit pas quitter. Je suis très mécontent de cela.

Sa femme renchérissait, bien entendu. Puis, tous les deux en chœur :

— Et pourquoi cet air décomposé, cette mine effrayante ? Cet homme-là a vingt ans de plus que moi, je ne suis pas jaune comme cela !

(Il avait l'air d'un coing ou d'un citron pas mûr, notez bien que je l'ai flatté beaucoup). Et puis, je ne suis pas à cheval comme cela ! (Ça, c'est vrai ; je l'ai vu à cheval, au Prado, il a l'air de l'épicier du coin ! Il est très vilain cavalier. Pas pour deux sous de tournure). Toutes ces observations jointes à beaucoup d'autres aussi bêtes... »

Extrait de _____

Adresse : _____

Date : 14 JUIN 1912

Signature : _____

A propos de la Salomé.

La *Salomé* de Regnault vient d'être vendue 480.000 francs. C'est l'occasion de rappeler les critiques dont les aristarques en 1870 l'accueillirent. Bien avisé, notre confrère *Le Gil Blas* vient de les rechercher : « Quel est ce souillon de harem ? » s'écria Louis Veuillot. — « C'est une Anglaise déguisée en gitane », affirme Paul de Saint-Victor. — « C'est fait de matériaux pillés partout ! », écrit Théodore Duret. — « Ce n'est pas peinture d'évangile », déclare avec quelle originalité Félix Regamey !

Quelle est l'histoire du modèle de la *Salomé* de Regnault ?

C'était une petite Arabe évadée de sa tribu, qui s'était réfugiée à Alger d'abord et débarqua un jour à Paris. Elle s'installe dans l'atelier de G. Clairin, l'ami intime de Regnault. Elle retourna ensuite à Alger et y mourut misérablement.

N° DE DEMT 411

Extrait de _____

Adresse : _____ 3 JUIN 1912

Date : _____

Signature : _____

Expéditeur

Pour le rachat de la « Salomé »

L'éminent peintre Clairin a adressé à M. Georges Petit cette lettre.

Cher ami,

Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra — la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la capote du soldat, ne sachant lequel reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger, nous avions pris nos dispositions pour nos toiles et nos libéras, etc., etc.

Cette aquarelle m'avait été donnée par Regnault. C'est le souvenir le plus précieux que je garde près de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la *Salomé*. Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder près de nous la belle *Salomé*.

Toutes mes amitiés.

G. CLAIRIN.

L'aquarelle d'Henri Regnault, M. Georges Petit l'a remise à M. Knoedler, et celui-ci, dans un sentiment qui sera hautement apprécié, a déclaré qu'il la vendrait pour une somme de dix mille francs. Ces dix mille francs viendront grossir la souscription.

N° DE DEMT 1454

Extrait de _____

Adresse : _____

Date : _____

Signature : _____

Portion _____

PETITS MÉMOIRES

Les Folles Enchères

La vente de la collection Doucet a fait plus de 15 millions, y compris les 10 % de droits. Jamais, de mémoire de collectionneur, on n'avait vu fièvre pareille. Peintures, sculptures, pastels, dessins, aquarelles, meubles, tapisseries, objets d'art, tout s'arracha. On se serait cru en Amérique, où les plus belles choses n'ont de valeur que passé une certaine somme de dollars. Une gouache, vendue 8.000 francs il y a une douzaine d'années, a été adjugée moyennant 95.000. Deux marchands parisiens avaient eu, pour 10 francs, chez un vieil antiquaire de Chatou, une petite table de dame en bois peint vert, style Louis XVI. Ils ont pu la voir monter à 23.000 francs. Passe encore pour le buste de Sabine Houdon et le portrait de l'Epine par Latour, œuvres véritablement supérieures et représentatives d'une époque. Mais les autres prix fous demandés et obtenus pour des morceaux agréables, sans plus, comment les expliquer ? Qui nous dira le secret de ces prodigieux emballements ?

Et d'abord, c'est un fait regrettable mais trop évident que l'américanisme a fait chez nous des progrès énormes. Il nous a rapporté le goût de l'argent pour l'argent lui-même et, avec ce goût, la passion fatale de l'excentrique, du gigantesque, du démesuré. A notre tour, nous voici gagnés par la fameuse névrose anglo-saxonne. Nous ne pouvons plus nous distraire qu'à l'aide d'émotions violentes. L'amour du beau et les joies profondes qu'il procure, il ne nous sera bientôt plus permis de les connaître, car il nous faudra, tels les marchands de cornbeef de Chicago, penser d'abord au prix, encore au prix, toujours au prix des œuvres d'art, et non à leur valeur intrinsèque. On ne dira plus : « Ce Watteau est charmant », mais : « Il vaut 200.000 francs. » L'Amérique fournira, paraît-il, de faux tableaux, copies plus ou moins réussies des maîtres de l'école de 1830. En revanche, elle nous fournit de faux collectionneurs, j'entends des hommes qui, au hasard des ventes sensationnelles, achètent moins pour la satisfaction de posséder de belles œuvres que pour le vain orgueil de les payer très cher et avec le secret espoir de les revendre, un jour, plus cher encore. Il ne faudra plus parler à ces gens-là d'encourager par de modestes achats les artistes vivants. Quelques-uns de ces derniers seulement, parvenus à une grande réputation, vendront leurs œuvres à des prix insensés. Les autres devront danser devant le buffet. L'art français s'en gaussera bien, au contraire. Déjà, pour forcer l'attention et sortir du pair, certains jeunes artistes en sont arrivés aux dernières limites du loufoquisme. La mode des folles enchères ne pourra que développer ces fâcheuses tendances. Nous n'arriverons pas à atteindre au point où en sont les Américains par la raison que les fortunes énormes sont plus rares chez nous. Mais nos artistes ne pourront plus vivre, non plus que les petits marchands de tableaux. La perspective n'a rien d'enchanteur. — ROGER BONTEMPS.

N° DE DEMT 1454

Extrait de _____

Adresse : _____

Date : _____

Signature : _____

ECHOS

LA « SALOMÉ » DE REGNAULT

Hier a eu lieu la vente des tableaux de la collection de la marquise Carcano. Parmi eux figurait la fameuse *Salomé*, d'Henri Regnault.

Une campagne avait été faite ces jours derniers, dont le but fort louable était de faire acheter cette œuvre admirable par le Musée du Louvre. Même, le musée ne disposant pas de crédits suffisants, un certain nombre de riches amateurs avaient consenti, pour l'aider, diverses sommes dont le total atteignait 120.000 francs.

Malheureusement, la *Salomé* de Regnault s'est vendue 468.000 francs, et c'est M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York, qui s'en est rendu acquéreur.

L'Amérique, qui nous a pris déjà tant de chefs-d'œuvre, nous enlève encore celui-là à la force... des dollars.

dresse : FIGARO

ate : 31 Mai 1912

ignature :

LES GRANDES VENTES

Aujourd'hui :

Ventes :

A l'hôtel Drouot :

Salle 8. — Collection de M. X. : Anciennes porcelaines de Saxe, porcelaines diverses. Me Lair-Dubreuil ; MM. Paulme et Lasquin.

Salle 10. — Collection de S. Exc. M. Grégoire Manos, ancien ministre de Grèce à Vienne : Gardes de sabres, estampes japonaises. Me Lair-Dubreuil ; M. André Portier.

A la Galerie Georges Petit :

Collection de la marquise Landolfo Carcano : Tableaux modernes et tableaux anciens, objets d'art et d'ameublement. Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin ; MM. Durand-Ruel, Georges Petit, Féral et Mannheim.

COLLECTION CARCANO

Ce fut hier, à la galerie Georges Petit, une magnifique journée qui apparaît comme une apothéose de l'école de 1830. La galerie de la rue de Sèze était comble : il y avait du public patient jusque dans l'escalier. Lorsque Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin parurent au bureau, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit et Jules Féral, plus un siège n'était vacant et tout le long des cimaises, des spectateurs, — car, pour beaucoup, il s'agissait d'un spectacle éminemment parisien, — étaient heureux de pouvoir se tenir debout. Amateurs, experts, gens du monde, femmes aux toilettes élégantes, ce fut une chambrée très brillante. La vacation a produit 2,760,950 francs, soit, avec les 10 o/o de droits d'achat : 3,037,045 francs. Il y aurait beaucoup de remarques à faire sur ces enchères menées avec entrain, mais, cela nous entraînerait trop loin, et nous devons nous contenter de donner simplement le détail complet de cette belle vacation.

Je me demande cependant à quel sentiment obéit le public lorsqu'il applaudit un tableau qui arrive à une enchère de 100,000 francs. Il y a là une manifestation d'esthétique, qui semble, à nombre de gens, tout à fait inesthétique : on le vit bien lorsque le public, après avoir applaudi une enchère de 100,000 francs pour un Delacroix, manifesta quelque impatience que l'enchère fût lente à atteindre le chiffre de 140,100 francs, sur lequel Me Lair-Dubreuil abattit son marteau.

Et maintenant voyons les prix :

Tableaux modernes. — No 1, Baudry (Paul) : Diane frappant l'Amour, 16,000 fr. ; Œuvres de Bonnat (Léon) : no 2, Pasqua Maria, 11,800 fr. ; no 3, « Mezzo bajocco, Excellenza ! », 20,500 fr. ; no 4, Vieille femme d'Ustaritz (Pays basque), 3,000 fr. ; no 5, le Vendredi saint à la chapelle Sixtine, 4,000 fr. ; no 7, Fillette endormie, 3,700 fr. ; no 8, Portrait du maître par lui-même, 7,000 fr. ; no 9, Coup de soleil parmi les arbres (paysage à Saint-Jean-de-Luz), 710 fr. ; no 10, le Repos, 3,200 fr. ; no 11, Esquisse d'après Raphaël, 860 fr. ; no 12, Bouguereau (William) : la Sœur aînée, 10,100 fr. ; no 13, Boulanger (Gustave) : la Nymphe recevant l'Amour, 450 fr. ; no 14, Brion (Gustave) : les Pèlerins de Saint-Odile (Alsace), 900 fr. ; no 15 : Brozik (Vacslav) : Présentation de Pétrarque et de Laure à l'empereur Charles IV à la Cour du Pape à Avignon, 8,000 francs.

Œuvre de Corot (Camille) : no 16, la Solitude (souvenir de Vigen, Limousin), (acquis par M. Knœdler), 350,000 fr. ; no 17, le Lac, effet du matin (acquis par M. Knœdler), 121,000 fr. ; no 18, Courbet (Gustave) : la Vague, 19,000 fr. ; no 19, Daubigny (Charles) : Cours d'eau dans une prairie, 8,000 fr. ; no 20, Dauzats (Adrien) : Pavillon arabe au bord de l'eau, 560 fr. ; no 21, Decamps (A.-G.) : la Chasse à courre, 7,100 fr. ; no 22, les Murs d'une ville, 23,100 francs.

Œuvres de Delacroix (Eugène) : no 23, l'Assassinat de l'évêque de Liège, 205,100 fr. ; no 24, Intérieur d'une cour au Maroc, 86,000 fr. ; no 25, la Leçon d'équitation, 140,100 fr. ; no 26, Chef arabe, 6,200 fr. ; no 27, Roméo et Juliette, 13,500 fr.

Diaz (N.-Virgile de la Pena) : no 28, les Confidences de l'Amour, 23,500 fr. ; no 29, Solitude, 13,000 fr. ; Domingo (F.), no 30, Roses dans un vase, 650 francs.

Œuvres de Doré (Gustave) : no 31, les Mères, 1,800 fr. ; no 32, Torrent dans les Pyrénées, 1,800 fr. ; no 33, les Océanides, 520 fr. ; no 34, Portrait de jeune femme, 350 fr. ; no 35, Effet de lune sur la forêt au bord de l'étang, 280 francs.

Dupré (Jules) : no 36, la Mare dans la clairière, 90,000 fr. (acquis par M. Knœdler).

Œuvres de Fortuny (Mariano) : no 37, le Mariage espagnol, 220,000 fr. ; no 38, l'Escalier, 2,300 fr. ; no 39, Maria-Luisa et deux de ses enfants, 8,600 fr. ; no 40, Portrait du peintre Francisco Bayeu y Subia, beau-frère de Goya, 19,000 fr. ; no 41, la Plage de Castellamare, 560 fr. ; no 42, Frère (Edouard) : la Petite ramasseuse de moules, 190 francs.

Œuvres de Fromentin (Eugène) : no 43, le Campement arabe, 68,000 fr. ; no 44, Femmes arabes au bain, 10,100 fr. ; no 45, la Tour, 7,300 fr. ; no 46, Caravane arrêtée au bord de la mer Rouge, 2,000 fr. ; no 47, Gallait (Louis) : Judith, 2,600 fr. ; no 48, Hamon (Jean-Louis) : l'Amour captif, 330 fr. ; no 49, Hamon (Jean-Louis) : Jeune Ménagère tenant un balai, 360 francs.

Œuvres de Hébert (Ernest) : no 50, la Vierge au baiser, 23,000 fr. ; no 51, le Petit Musicien, 21,000 fr. ; no 52, la Nymphe dans le bois, 4,100 fr. ; no 53, Jundt (Gustave) : la Jeune Femme à la fontaine (Marguerites), 1,350 fr. ; no 54, Kaulbach (A.-G. de) : Portrait d'homme jeune, 230 fr. ; no 55, Lefebvre (Jules) : le Réveil de Diane, 1,800 fr. ; no 56, Leibl (W.) : Portrait de la femme de l'architecte Gedon, 140,000 fr. ; no 57, Madou (Jean-Baptiste) : les Mendiants, 4,000 fr. ; no 58, Mazerolle (Alexis-Joseph) : une Jeune Femme assise, en costume de théâtre, 150 francs.

Œuvres de Meissonnier (Ernest) : no 59, le Liseur rose, 23,500 fr. ; no 60, le Fumeur noir, 37,100 fr. ; no 61, En vedette, 27,500 francs.

No 62, Nazon (François-Henri) : l'Automne dans la vallée, 4,500 fr. ; no 63, Nittis (Giuseppe de), les Joueurs d'orgue devant la porte du château, 700 fr. ; no 64, O'Connel (Mme), Portrait de femme, 250 fr. ; no 65, Palizzi (Giuseppe), le Berger, 810 fr. ; no 66, Vache se désaltérant, 305 fr. ; no 67, Regnault (Henri), Salomé, 480,000 fr. (acquis par Nœdler) ; no 68, Renard (Emile), le Déjeuner des orphelines le jour de la première communion, 3,000 fr. ; no 69, Ribot (Auguste), le Philosophe, 5,600 francs.

Œuvres de Rousseau (Théodore) : no 70, l'Allée des châtaigniers, 270,000 fr., (acquis par le Louvre) ; no 71, le Col de la Faucille, 67,500 fr., (acquis par Knœdler).

No 72, Saint-Jean : Fleurs et Fruits, 3,700 fr. ; no 73, Stevens (Alfred), Rêverie, 15,000 fr. ; no 74, Tournemine (Charles de), Flamants et Ibis (Bas-Danube, rive turque), 950 fr. ; no 75, Troyon (Constant), Vaches sous bois, 53,000 fr. ; no 76, Villegas, le Chien blanc, 800 francs.

No 77, Œuvres de Vollon (A.) : l'Aiguière dorée, 6,000 fr. ; no 78, la Charrette de paille, 8,100 fr. ; no 79, les Violettes, 565 fr. ; no 80, Violettes dans une coupe de cristal, 400 fr. ; no 81, la Bassine de cuivre, 1,800 fr. ; no 82, la Cafetière, 520 fr. ; no 83, la Bassine à confiture, 750 fr. ; no 84, le Chemin du village à Bessancourt (Seine-et-Oise), 3,250 fr. ; no 85, les Biscuits, 1,550 fr. ; no 86, Vollon (Alexis fils) : la Jeune femme au corsage blanc, 1,100 fr. ; Willems (Florent) : Partant pour la promenade, 1,600 fr. ; no 88, la Présentation, 2,350 francs.

Valemont.

No DE DÉBIT

xtrait de PETIT

Adresse : 8 JUIN 1912

Date :

Signature :

—x—

Pour le rachat de la « Salomé »

L'éminent peintre Clairin a adressé à M. Georges Petit cette lettre.

Cher ami,

Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra — la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la capote du soldat, ne sachant lequel reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger, nous avions pris nos dispositions pour nos toiles et nos bibelots, etc., etc.

Cette aquarelle m'avait été donnée par Regnault. C'est le souvenir le plus précieux que je garde près de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la *Salomé*. Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder près de nous la belle *Salomé*.

Toutes mes amitiés.

G. Clairin.

L'aquarelle d'Henri Regnault, M. Georges Petit l'a remise à M. Knœdler, et celui-ci, dans un sentiment qui sera hautement apprécié, a déclaré qu'il la vendrait pour une somme de dix mille francs. Ces dix mille francs viendront grossir la souscription.

---

t de GIL BLAS

: 27 MAI 1912

C'est aujourd'hui qu'aura lieu, à la Galerie Georges Petit, l'exposition privée (entrée avec cartes spéciales) de la collection Carcano.

Cette collection célèbre comprend un grand nombre de peintures anciennes et modernes d'une importance exceptionnelle, un superbe Rembrandt, un charmant petit Greuze, des œuvres capitales des grands peintres français du XIXe siècle : Delacroix, Corot, Fortuny, Henri Regnault. *Le mariage espagnol*, de Fortuny, et la *Salomé*, d'Henri Regnault, suffiraient à faire la réputation d'une galerie.

---

xtrait de EXCELSIOR

resse :

ate : 30 MAI 1912

gnature :

LA CURIOSITE

La "Salomé" d'Henri Regnault entrera-t-elle au Louvre ?

Comme la veille, cette intéressante question a préoccupé au plus haut point tous les milieux artistiques. A l'exposition publique de la collection Carcano, autant que dans les ateliers et les grands cercles, la *Salomé* de Regnault faisait l'objet de toutes les conversations.

Malheureusement, hier, pas plus qu'avant-hier, on n'a pu apporter à la question aucune solution définitive. Le conseil des musées, qui s'est réuni hier matin, s'est montré favorable à l'acquisition et a fixé la somme qui pourrait être employée à cet achat.

D'autre part, des sommes importantes ont été versées durant toute la journée d'hier par un grand nombre d'amateurs, s'ajoutant au premier versement de 30,000 francs fait par le baron H. de Rothschild.

Quelques personnes — et non des moins informées — doutent cependant que le Louvre puisse devenir l'acquéreur du tableau. Le bruit courait, en effet, dans le monde de la curiosité que Mme de Carcano aurait fixé pour ce tableau un prix de réserve très élevé et que le Louvre aurait grand'peine à surenchérir.

M. Arthur Meyer, par contre, que nous avons pu joindre quelques instants vers la fin de la journée, se montre plein d'espoir. Il nous annonce que les sommes versées dépassent actuellement 140.000 francs ; il pense qu'aucun acheteur étranger n'aura le mauvais goût de venir nous ravir ce trésor national et que la *Salomé* de Regnault appartiendra aujourd'hui au Louvre.

Nous l'espérons avec lui. — Henri Frantz.

---

xtrait de ECHO DE PARIS

dresse :

ate : 27 Mai 1912

ignature :

Collection de Mme la marquise Landolfo Carcano

Tous ceux qui ont gardé un souvenir ravi de l'exposition faite en 1884, à la galerie Georges Petit, de la collection de Mme Cassin, marquise Londolfo Carcano, exposition dont le produit alla à une œuvre de charité, se réjouiront de revoir dans la même galerie, et pendant les deux jours qui précéderont la vente des 30, 31 mai et 1er juin, les œuvres universellement célèbres de cette admirable collection.

Quel collectionneur, en effet, ne se ferait un devoir de venir sinon acquérir, tout au moins admirer les œuvres des maîtres anciens et modernes, dont les noms sont à eux seuls un titre de gloire.

Il a suffi aux amateurs de consulter le merveilleux catalogue pour se rendre compte que les chefs-d'œuvre, les objets d'art et d'ameublement que disperseront Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim, étaient tous de la plus belle, de la plus rare qualité.

Le premier nom que l'on rencontre est celui de Baudry, dont la *Diane frappant l'Amour*, signée et datée de 1875 ; puis voici de Bonnat, *Pasqua Maria*, son grand succès du Salon de 1863 ; *Mezzo Bajocco, Excellenza*, de 1864 ; *La Jeune Femme au griffon blanc*, de 1866 : *Le Portrait du Maître*, etc. ; de Bouguereau, *La Sœur aînée* ; de Boulanger, *La Nymphe recevant l'Amour* (1880).

De Corot, *La Solitude*, et *Le Lac, Effet du matin*, deux toiles incomparables de Courbet ; *La Vague*, de Daubigny, *Cours d'eau dans une prairie*. Decamp est représenté par *Les Murs d'une ville* et *Chasse à courre*, Delacroix par *L'Assassinat de l'évêque de Liège*, *Intérieur d'une cour au Maroc*, *Chef arabe*, *Roméo et Juliette* ; Diaz, par *Les Confidences de l'Amour* ; Jules Dupré, *La Mare dans la clairière*.

Mais voici Fortuny et son extraordinaire *Mariage espagnol*, puis encore de Fromentin, *Le Campement arabe*, *La Caravane arrêtée au bord de la mer Rouge* ; Hébert et *La Vierge au baiser*, trois petits panneaux de Meissonier, *La Liseuse rose*, *Le Fumeur noir* et *En vedette*.

Théodore Rousseau triomphe, ici, avec l'unique *Allée des châtaigniers*, Troyon avec *Les Vaches sous bois*, Henri Regnault et sa superbe *Salomé*, Alfred Stevens, par une *Rêverie*. Je voudrais tout citer, mais je ne le puis. Cependant, je veux citer encore quelques tableaux des maîtres anciens, tels *Le Christ pleuré par les saintes femmes*, par Rubens ; *Les Parques*, de Joardens ; *Caïn*, par Cuyp ; *Le Gué au bord d'un canal*, de Salomon Ruysdael, signé et daté 1660, enfin, le *Portrait présumé de la sœur de Rembrandt* ; de Véronèse, le *Portrait de la belle Nani*.

Les objets d'art et d'ameublement de cette collection se composent de porcelaines de Saxe, de Vienne, de Sèvres, d'objets de vitrine, des boîtes en matières précieuses, des miniatures des époques Louis XV et Louis XVI, des montres, tabatières, étuis, etc., d'introuvables livres d'heures, enfin un mobilier de salon en bois sculpté et doré, recouvert de lampas datant de l'Empire et provenant de la famille Borghèse.

Ce seront là, est-il besoin de le dire, de sensationnelles enchères en perspective ; aussi, lors des deux jours d'exposition, il y aura foule à la galerie Georges Petit.

On sait que l'exposition particulière aura lieu demain mardi et qu'elle sera publique le mercredi 29 mai.

JEAN DE CALDAIN.

---

xtrait de EXCELSIOR

resse :

ate : 29 MAI 1912

gnature :

LA CURIOSITE

La collection Carnano

Achètera-t-on la « Salomé » de Regnault pour le Louvre.

L'exposition particulière de la collection Carcano avait attiré hier un nombre considérable d'amateurs et d'artistes dans les galeries Georges Petit, et l'impression générale a été extrêmement favorable à ce groupement très choisi. Les artistes notamment se sont montrés fort intéressés par la qualité des tableaux. Le

Salomé, par Henri Regnault
Collection de la marquise Landolfo Carcano.

grand peintre La Touche, qui est également un connaisseur, ne tarissait pas d'éloges sur certaines de ces œuvres et, selon lui, les deux tableaux de Corot sont parmi les plus beaux qu'il ait vus.

Le grand et important tableau de Regnault, *Salomé*, faisait le sujet de toutes les conversations. On sait que M. Arthur Meyer a pris l'initiative de faciliter, si cela est possible, cette acquisition au Louvre. Il nous a confirmé hier qu'il avait déjà plus de 100.000 francs à sa disposition, et il ne doute pas que dans les trente-six heures qui nous séparent encore de la vente, de nouveaux fonds lui soient apportés. Si les Amis du Louvre, eux aussi, contribuent à cet achat il ne restera donc plus, il faut l'espérer, qu'une somme relativement restreinte à prendre dans la caisse du musée.

Mais tout dépen,d naturellement, de la somme à laquelle montera ce tableau. Me Henri Baudoin, avec qui nous avons pu causer quelques instants de ce beau tableau, est naturellement lié par le secret professionnel touchant les commissions qui ont pu être données, mais il est, lui aussi, très favorable à l'achat de l'œuvre par notre grand musée, et, sans entrer dans le détail des chiffres, il croit la chose possible.

Quant à M. Durand-Ruel, il ne possède pas encore d'indication au sujet du prix que le Louvre serait disposé à le payer.

Rappelons que cette toile, peinte par Regnault en 1870, et exposée au Salon de la même année, est une des plus célèbres du maître, mort si jeune et d'une manière si héroïque. La plupart des écrivains et des critiques ont loué ce morceau sans réserves, Charles Blanc lui consacre des lignes enthousiastes dans *les Artistes de mon temps* ; M. Claretie, dans ses *Peintres contemporains*, estime que la *Salomé* est « une date dans l'histoire de la peinture », et Camille Lemonnier trouve que c'est « une page hardie, d'une couleur intense et d'une originalité réelle ».

On m'a affirmé que Mme de Carcano aurait, autrefois, refusé 800.000 francs de ce tableau à un admirateur particulièrement enthousiaste de Regnault. L'impression générale est qu'il sera adjugé dans les 150.000 à 500.000 francs. — Henri Frantz.

Extrait de

Adresse :

Date : 8 JUIN

Signature :

Knœdler

★ Celle qui a posé Salomé. — M. Jules Claretie demandait, dans sa dernière « Vie à Paris », ce qu'était devenu le modèle avec lequel Henri Regnault a réalisé Salomé. M. Léonce Bénédite, qui l'a connu en 1874, donne des renseignements très complets :

Maria-Veronica-Concetta Latini avait, en 1869, l'âge de seize ans. Elle est morte en 1900. Elle avait épousé un statuaire, mort quelques semaines après elle. Ce fut la plus charmante femme, le modèle des épouses, la plus dévouée des mères. Elle eut deux enfants qui vivent encore.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

A tout prendre, et sans excuser les « vandales », il faut bien reconnaître que sur les cerveaux faibles, sur les « invalides de la pensée », ou encore sur les exaltés, les exacerbés, les paroxystes, tout l'éblouissement des grandes ventes dernières peut avoir exercé une influence néfaste. Tant de millions donnés à des œuvres d'art! Un demi-million pour un pastel! Cent mille francs pour une gouache qu'on payait dix louis il y a vingt ans! Une sorte de folie des enchères — et ces prix, ces gros prix, ces prix énormes, cités, étalés sous les yeux des pauvres diables qui ne peuvent se rendre compte de ce qu'il y a d'inappréciable dans un chef-d'œuvre!

— A quoi reconnait-on un chef-d'œuvre, au théâtre? disait plaisamment Alexandre Dumas fils. A ce qu'il ne fait pas d'argent!

A quoi reconnait-on un chef-d'œuvre en peinture ou en sculpture? A ce qu'il vaut cher.

Mais l'être qui souffre et qui crie peut-il comprendre qu'on donne quatre cent mille francs pour une terre cuite, lorsqu'il n'a pas, lui, son pain cuit? Je ne l'excuse pas, j'explique. L'artiste inconnu, méconnu peut-être, qui achève dans son atelier sans visiteurs l'œuvre destinée à lui assurer la renommée, la fortune — moins que cela, la vie — de quelles révoltes doit-il être saisi lorsqu'il se dit que des miettes de ces enchères lui donneraient une année, des années d'existence!

J'entendais l'autre jour un homme de cœur, dont les lecteurs du *Temps* connaissent bien l'esprit et l'aimable talent, parler d'un passé où il tint avec un rare bonheur la destinée des artistes — et son émotion rétrospective me gagnait lorsqu'il rappelait les visites timides, pitoyables, navrantes d'artistes vivants, vieux ou jeunes, apportant des esquisses, des maquettes que l'Etat ne pouvait toujours acheter, ou demandant, dignes à la fois et désolés, des secours que le budget trop restreint ne pouvait parfois leur accorder.

Ah! quelles amertumes lorsque des maîtres vieillis — de véritables maîtres — venaient faire appel au directeur des beaux-arts, qui eût voulu assurer la quiétude de leurs derniers jours comme il souhaitait mettre aux jeunes le pied à l'étrier!

Et comment des amateurs qui jettent tant d'argent sur une toile du dix-huitième siècle ne songent-ils pas à ces contemporains qui végètent à demi ignorés et qui, dans la mort — vous verrez — trouveront la gloire?

Que ne nous dit-il tout ce qu'il a vu de près! Quel lugubre et admirable martyrologe! Il ne le peut pas. C'est le secret du fonctionnaire fraternel. M. Dujardin-Beaumetz a éprouvé et M. Léon Bérard éprouve aujourd'hui les mêmes sentiments de pitié et de tristesse. Et cette tristesse tourne à l'aigu chez les souffrants pour se traduire en actes chez les révoltés. La vie n'est pas gaie, et ceux-là sont rares parmi les artistes qui se résignent à leur misère en fumant une pipe de tabac et en ouvrant la Bible comme Jean-François Millet.

Il serait pourtant très noble et très beau de jouer un rôle dont l'emploi manque de titulaire, il serait élégant de se faire le mécène — passez-moi le mot : le « découvreur » — des talents nouveaux ou ignorés. L'amateur qui, au lieu de pousser un cri de triomphe lorsqu'il trouve « pour rien » une toile de prix ensevelie chez un marchand ignorant de sa valeur, aurait le courage de gravir quelques escaliers et de pousser la porte de quelques mansardes, un original de cette sorte ne manquerait pas de se faire une popularité parmi les artistes, et même — s'il avait du goût — de se composer une galerie qui vaudrait son prix à un moment donné.

Mais pour cela il faut « deviner », précéder la mode au lieu de la suivre, et c'est bien ce qui est le moins fréquent en ce monde. J'entends d'ici la réponse : « — Il n'est pas, monsieur de génies méconnus! »

Ils sont en effet très rares. Mais il est des génies qui, connaissant la pauvreté en même temps que la gloire, se demandent lorsqu'ils débutent s'ils pourront vivre et — ce qui est plus atroce peut-être — en leur extrême vieillesse ce qu'ils deviendront « demain » et quelles tristesses leur réserve l'avenir, quelque limité qu'il soit. N'ai-je pas signalé, sur l'invitation généreuse de M. Jules Gaillard, la détresse de cet admirable J.-H. Fabre, gloire française que la France laisse en une sorte de misère dans son coin? Il avait failli être « vendu », meuble et bouquins, n'ayant pas les moyens de payer au receveur ses contributions. Et c'est, je crois bien, notre confrère, M. Charles Formentin qui empêcha le scandale. Comment? Soyons discret : la bienfaisance ne s'étale pas.

De généreux admirateurs, le bon Mariani, Mme F. de Croisset, offraient bien à Fabre de lui acheter sa merveilleuse collection d'aquarelles, qui sera un jour la gloire de notre Jardin des Plantes. Mais le vieillard ne répondait pas, tremblant sans doute de se séparer de ce qui fut sa vie. Il est des arrachements plus cruels que des agonies.

Je sais de source certaine que le ministre de l'instruction publique, ému de la lettre poignante à lui adressée par M. Jules Gaillard, se préoccupait d'assurer à Fabre la sécurité de ses derniers jours. M. Guist'hau est généreux et toujours prêt à de tels actes. Mais les misères sont nombreuses et les ressources budgétaires sont minces. L'appel de Frédéric Mistral a tout emporté. Le poète, qu'on disait souffrant, a affirmé sa belle santé par un de ces gestes de bonté dont il est coutumier. Une dépêche envoyée au *Matin*, un cri de détresse, un coup de clairon, et la voix de l'auteur de *Mireille*, jointe à la prière de M. Gaillard, aura été entendue. J.-H. Fabre pourra, en son logis de Sérignan, parmi ses collections et ses insectes, continuer et finir son rêve silencieux d'amoureux de la nature et de grand, de très grand poète.

— Quand on pense, me disait hier un admirateur du vieillard, oui, quand on pense qu'un ténor gagne en une [illegible] homme de génie tel que Fabre en toute une année avec un de ses livres! Ne trouvez-vous pas cela révoltant? Vous avez lu que Caruso va toucher un demi-million pour chanter dix ou douze fois en Argentine?

Je sais bien. Mais c'est toujours la réponse du maître musicien à l'empereur se plaignant que les chanteurs étaient plus payés que ses maréchaux : « Eh bien, sire, faites chanter vos maréchaux! » Et c'est encore la redoutable question de « l'équivalence des fonctions ». Le pauvre grand Fabre n'est qu'un admirable éducateur, et Caruso est un charmeur. En tous pays le plaisir se paye plus cher que la science.

Les ténors ont d'ailleurs aussi leurs mélancolies, n'en doutez pas. Ils durent peu. Ils se savent éphémères. Un courant d'air peut les ruiner. Ils sont à la merci d'un vent coulis. Faure, le chanteur magistral, n'a jamais de sa vie pris une voiture découverte, même aux jours caniculaires. Et le légendaire Mario, Mario de Candia, dont Mme Judith Gautier nous conte aujourd'hui le *Roman* ou plutôt l'histoire, romanesque en effet, Mario envoyait ce mélancolique et ironique autographe à une dame qui lui demandait une page d'album (ces quelques lignes sont charmantes, du reste) :

« L'on me dit que je fume trop. Hé! mais un bon cigare a tant de ressemblance avec ma destinée de ténor qu'il a pour moi une forte attraction : un bon cigare est aussi rare qu'un bon ténor et coûte aussi cher, et dans sa courte durée, ainsi que le ténor, le souffle de la poitrine le fait vivre et le *tue*; des deux, il ne reste qu'un peu de fumée et peut-être un bon souvenir. »

Cette fumée de cigare, c'est un peu tout ce qui reste non seulement des ténors, mais des tapageurs et des puffistes de tous métiers; la revanche — posthume, il est vrai — des grands travailleurs de l'humanité, tels que J.-H. Fabre, c'est que leur renommée survit à ces rapides années vécues et reste intacte dans la mémoire des générations nouvelles.

Il aura sa statue, je l'ai dit déjà, ce solidaire de Sérignan, que le receveur des contributions menaçait de ses papiers timbrés multicolores. Et (qu'est-ce que la gloire?) des vandales quelconques — toujours les vandales! — le barbouilleront peut-être d'encre ou l'emporteront comme viennent de le faire, à travers les bois de Saint-Cucufa, des « amateurs »... d'art, ou de bronze.

Cette fois s'agit-il d'impulsifs, de détraqués ou de filous? Je ne crois pas que les aimables contemporains dont l'adresse a trouvé le moyen d'enlever de son socle le buste de Henri Regnault et de l'arracher au parc de Buzenval soient des demi-fous comme la Bretonne ennemie de la dame au manchon. Ceux-là, à mon avis, savent ce qu'ils font. Mais que feront-ils du bronze de Barrias? Un buste de Regnault n'est point facile à caser chez un revendeur, et peut-être ces coureurs des bois se contenteront-ils de débiter au poids le métal déformé par eux. Le pauvre Regnault n'a pas de chance. Des amis avaient comploté d'acheter sa *Salomé* et il était convenu qu'on ne devait pas mettre de trop fortes enchères sur le tableau fameux. On sait ce qu'il en est advenu. Et voilà que l'image même de l'artiste mort pour le pays subit le sort des icones politiques. On le déboulonne, on le dérobe, on le cache, on l'exile. « Il vaut bien la peine d'être orphelin! » disait ce chanteur des cours à qui personne ne jetait le moindre sou, ses couplets finis. Il vaut bien la peine de s'être fait tuer dans ce parc pour que les détrousseurs ne s'arrêtent pas, respectueux de cette place historique, jadis tachée de sang et comme sacrée!

Bah! ne va-t-on pas installer un golf sur l'emplacement même où tant de braves gens sont tombés? Jeu de la guerre, jeu des raquettes. Ainsi va le monde. Les champs de bataille d'autrefois deviennent des tennis. C'est sans doute pourquoi les peuples s'empressent d'en ouvrir de nouveaux. Et peut-être les voleurs du buste ont-ils voulu lui trouver un asile loin du golf projeté.

Non. Ils ont, comme ces cambrioleurs qui, ne pouvant emporter d'autres objets, enlèvent les boutons de sonnette et les poignées de cuivre, « collectionné » ce bronze qu'ils débiteront à quelque marchand de ferraille. Ou, embarrassés de leur conquête, peut-être auront-ils abandonné en quelque coin du bois le buste du peintre — et comme on retrouva, un jour de janvier, Henri Regnault, le visage recouvert de feuilles sèches faisant masque à cause du sang coagulé sur cette belle face énergique, peut-être retrouvera-t-on la tête de bronze couverte des feuilles encore vertes qu'aura fait tomber le dernier orage.

Et le garde champêtre contemplera ce spectacle, assisté des gendarmes que l'on aura, comme de coutume, appelés pour constater et non pour prévenir le délit.

Ce sont les joies de la banlieue parisienne et les songes plus réalistes que shakespeariens des nuits d'été.

JULES CLARETIE.

Extrait de JOURNAL
Adresse : 100 Rue Richelieu
Date : 25 JUIL. 1912

ON A VOLE
à Buzenval
le buste d'Henri Regnault

Le 19 janvier 1871, à Buzenval, au cours d'un engagement avec les Allemands, le peintre Henri Regnault, prix de Rome, élève de Flandrin et de Cabanel, garde national au 19e de marche, était tué raide par une balle qui l'atteignit à la tempe droite.

Regnault avait vingt-sept ans, il était déjà célèbre; plusieurs de ses toiles, *le Bourreau de Tanger, le Portrait du maréchal Prim* et, enfin, la *Salomé* qui, tout dernièrement, a été vendue 480,000 fr. avaient définitivement classé le jeune artiste.

LE BUSTE D'HENRI REGNAULT

Sa mort causa une énorme émotion dans Paris assiégé. On voulut rendre les derniers devoirs au héros, et après deux jours de recherches le corps de Regnault fut retrouvé et inhumé au Père-Lachaise.

A Buzenval, à l'endroit même où il était tombé, le Souvenir français avait fait élever, quelques années après la guerre, un monument commémoratif : une stèle en granit haute de trois mètres, surmontée du buste en bronze, haut de quarante centimètres, dû au ciseau de Barrias.

Une plaque de marbre portant l'inscription suivante fut apposée à la base du monument :

A HENRI REGNAULT
PEINTRE
Tué par les Allemands au combat de Buzenval le 19 janvier 1871

Déjà, il y a une vingtaine d'années, des voleurs s'emparèrent du buste, qu'ils revendirent à un antiquaire de Paris, chez lequel il fut retrouvé; puis on le replaça sur son socle.

La propriété dans laquelle il était placé, d'une surface de 61 hectares, est entourée de murs fort élevés, et l'endroit où se dressait l'effigie de Regnault est situé à vingt mètres environ du mur, en bordure de la propriété des frères de Saint-Nicolas.

Le parc fut vendu, l'année dernière, à une société américaine, le Country Club, qui transforma la propriété en terrain pour le polo, le tennis, etc.

Cent cinquante ouvriers travaillent quotidiennement à ces transformations.

Dimanche matin, vers six heures, le garde particulier, M. Paul Plard, s'aperçut au cours de sa ronde que des malfaiteurs avaient devissé le buste et l'avaient emporté.

Il prévint aussitôt les gendarmes de Rueil, qui ouvrirent une enquête et interrogèrent les ouvriers travaillant dans le parc. Aucun ne put donner d'indications utiles.

D'après les renseignements recueillis, on se trouve en présence des deux hypothèses suivantes : vol banal accompli par un malfaiteur attiré par l'appât de la vente du bronze, appât bien minime puisque le buste pèse de 20 à 25 kilos, ou crime d'un vandale qui aurait détruit ou mutilé le buste.

Une troisième hypothèse peut encore être admise, celle du collectionneur étranger qui ne respecte rien.

Extrait de
Adresse :
Date : 2 JUIN
Signature :

Courrier des Expositions et des Ventes d'Art

Dans la grande vente faite ces jours derniers à la galerie G. Petit, le musée du Louvre s'est rendu acquéreur pour la somme de 270,000 fr. d'un tableau de Théodore Rousseau, *L'Allée des Châtaigniers*. Ce tableau avait été refusé au Salon de 1835. Son entrée triomphale au Louvre est donc une réparation posthume en l'honneur d'un des principaux maîtres de Barbizon. Nous regrettons seulement que l'œuvre déjà monotone par la répétition d'arbres semblables [illegible]

Dans cette même vente, malgré l'aide généreuse de riches amateurs, le Louvre a eu le regret de ne pouvoir acheter *La Salomé*, chef-d'œuvre incontesté de Henri Regnault, qui fut acquise pour 480,000 fr. par un Américain.

Extrait de
Adresse :
Date :

ON A VOLÉ, A BUZENVAL, le Buste d'Henri REGNAULT

Un acte de stupide malveillance a été commis l'une de ces dernières nuits, on ne sait pas encore au juste, dans les bois de Buzenval.

C'est là, on s'en souvient, que, le 19 janvier 1871, les troupes régulières, mobiles,

Henri REGNAULT
d'après le bronze de Degeorges

gardes-nationaux et francs-tireurs se lancèrent sous un feu terrible, de la ferme de la Fouilleuse, à l'assaut des hauteurs de Montretout, de Garches, de Buzenval. Parmi les combattants était le peintre Henri Regnault, dont la *Salomé*, vendue il y a quelques semaines aux enchères, atteignit près de 500.000 francs. Regnault tomba en brave, sous les balles de l'ennemi.

A l'endroit où on l'avait relevé, dans le parc de Buzenval, ses amis, ses admirateurs lui élevèrent un modeste monument : un socle de trois mètres de hauteur, couronné du buste en bronze du peintre ; ce monument était placé dans un parc entouré de murs de tous côtés, où on pouvait le croire à l'abri de toute déprédation ; mais était-il possible de croire que quelqu'un pût se rendre capable d'un attentat aussi brutal ?

Cependant, hier matin, M. Paul Flard, garde particulier au service d'un club de Saint-Cloud qui fait procéder à d'importants aménagements dans ce parc, constatait avec une douloureuse stupéfaction la disparition du buste.

Le bronze avait été arraché si violemment que la dernière pierre du socle avait été descellée et gisait à terre ; tout autour la terre était piétinée et battue.

La gendarmerie, avertie aussitôt, avait ouvert une enquête, concurremment avec le Parquet de Versailles. Depuis quelques jours, 150 terrassiers étaient occupés aux aménagements dont nous parlons plus haut.

Est-ce parmi eux qu'il faut chercher le coupable, quelque brute qui n'aurait pensé qu'à s'emparer du bronze, qui pesait 25 kilos, pour le revendre au poids ? Ou bien encore est-ce l'œuvre stupide d'un vandale ?

La justice n'a, jusqu'à présent, recueilli malheureusement aucun indice qui puisse la fixer et la mettre sur la trace des coupables.

Extrait de
Adresse :
Date : 1er JUIL. 1912
Signature :

[illegible] peut-être pas perdu au sujet [illegible] Tout et le célèbre et adorable chef-d'œuvre [illegible] la *Salomé* Henri Regnault entrera peut-être [illegible] malgré tout.

[illegible] rappelle dans quelles conditions le [illegible] fut vendu. Actuellement il est bel et [illegible] coté 520,000 francs, ce qui est un chiffre. [illegible] critiques pleins de raison et de bonnes [illegible] intentions ont produit depuis ce jour quelques menus débinages du tableau qui ressemble bien à des paraphrases de l'opinion du renard sur les raisins trop verts.

Mais ce serait faire injure aux volontés généreuses qui se sont déjà manifestées de supposer qu'elles ne sont pas toutes prêtes à se produire de nouveau.

M. Roland Knœdler, qui a acquis l'œuvre de Regnault, prolonge jusqu'à la fin de décembre le délai de deux mois qu'il avait spontanément accordé aux admirateurs de Regnault, pour reprendre l'œuvre au prix d'achat. Nous pouvons même annoncer que M. Roland Knœdler a bien voulu se charger de centraliser chez lui, rue Saint-Honoré, où la *Salomé* restera jusqu'à la fin de l'année, les promesses de souscription pour le rachat de l'œuvre admirable. Si tous ceux qui ont compris l'intérêt national qu'il y a à garder en France l'œuvre de ce Français mort à vingt-huit ans pour la patrie, en laissant une œuvre brève, mais étincelante et magnifique, si tous ceux-là veulent participer à ce beau geste de reconnaissance patriotique, le résultat de la souscription ouverte ne fait pas de doute.

Date : 28 JUIN 1912

Les Cascades d'Or

Maintenant que se sont évanouis les échos des ventes désormais célèbres, maintenant que le fol enthousiasme du public pour nous conserver une œuvre s'est calmé, et puisqu'on a bien voulu faire un parallèle entre l'ascension vertigineuse des enchères et le passé qui demeurait attaché aux œuvres, je crois qu'il n'est pas inutile de revenir sur cette question : savoir si l'on peut impunément trafiquer d'œuvres que l'on qualifie de nationales ?

Ah certes ! lorsqu'il s'agit de faire appel à la générosité du peuple, on n'hésite pas à faire vibrer son patriotisme ; on ne marchande pas les mots : Honneur, Devoir, Patrie ; aussi ne peut-on que regretter infiniment que la nation soit, par ses lois, impuissante à supprimer le trafic et interrompre l'exil de ses œuvres ; mais les intérêts particuliers sont si puissants que la France s'incline et applaudit à la formidable spéculation.

Mais on a parlé de Passé ; il s'est trouvé quelque écrivain pour rappeler des souvenirs parfois si intimes, si cruels qu'ils n'ont d'égaux en tristesse que la pauvreté de ceux dont on s'arrache les œuvres. On a profané ces souvenirs ; on s'est plu à attacher à chaque toile un extrait du calvaire de son auteur et c'est moins l'œuvre elle-même que la tristesse qui avait présidé à son exécution dont on trafiquait, et les enchères montaient..., montaient.

Il est doux à une âme noble de recueillir en confidence un peu du Passé intime d'autrui, et de recevoir en présent l'œuvre conçue dans cet instant, mais il est odieux de l'acquérir à prix d'or, on salit la mémoire de l'auteur en s'appropriant son Passé ; mais qu'importe en ces temps de progrès ; on prête à toute chose une valeur, on foule aux pieds les sentiments qui auraient retenu nos pères, on trafique, on commercialise, on vend pierre à pierre les manoirs, le marteau d'ivoire, cadence la ronde effrénée des évaluations fantastiques et que reste-t-il ?... des murmures, parfois de timides protestations et toujours une nouvelle insulte au Passé.

Naguère, au visiteur, on faisait l'honneur de la galerie des ancêtres ; on exaltait les vertus des preux et l'on s'inclinait avec respect devant les nobles visages ; aujourd'hui le souvenir des ancêtres n'est plus qu'un accessoire de pacotille, si infime qu'on néglige d'en parler ; mais en revanche, on constate, moitié figure moitié raisin, que la collection du cher ami, s'est accrue de quelques toiles de bonne renommée ; on approche de la vérité en tripant la somme, qu'eu égard, à votre vieille amitié, il vous confie avoir soldé son acquisition !

On ne verra point dans l'œuvre un éclair de génie, capable de faire vibrer l'être intime, d'exalter les plus nobles et les plus purs sentiments d'idéale beauté, non, on se croira autorisé à négliger tout sentiment par le fait même que l'artiste, dans sa pauvreté, n'a pas peint par amour, mais bien par nécessité ; on citera les noms célèbres comme on cite des machines capables d'un bon rendement. On méconnaîtra que parfois l'artiste, tout à son œuvre, a oublié un instant qu'il avait faim pour demander à son âme quelques touches de génie, uniquement pour le culte du beau. On ne songera pas qu'en peignant, de souvenir, quelque visage de femme adorée naguère, il a mis son âme à nu, il a dévoilé les secrets les plus intimes de son cœur et de sa pensée, pour être, avec sa tristesse et sa misère, seul à contempler ce qui fut l'aube ensoleillée de sa vie ; car une toile, pareille aux lettres d'amour, deux âmes seules, bien seules peuvent en goûter le parfum infini.

Aussi, les génies, dans leur repos éternel, doivent-ils frémir ou simplement pardonner ceux qui font à leur mémoire la plus sanglante injure. Méprisant désormais la vanité humaine, doivent-ils penser un peu à leur misère terrestre, aux longs jours de peine, aux soirs de veille, aux chimères qui soutenaient leur idéal, et peut-être se souviendront-ils avoir vécu en songe, dans leur humble mansarde, quelque vision semblable à la réalité d'aujourd'hui, moins le décor !... un lointain pays, terre d'amour et d'éternelle félicité, aux couchers de soleil d'une infinie grandeur, aux pures nuits étoilées, où le murmure des ruisseaux semblait aux malheureux, l'effarante chanson d'une cascade d'or.

Georges VEBER.

Extrait de ______
Adresse : ______
Date : 30 JUIN 1912
Signature : ______

On a beaucoup discuté pendant ces derniers jours sur la valeur artistique de la *Salomé*. « Ce n'est pas un chef-d'œuvre » ont dit des critiques. — C'est, tout au moins, une œuvre fort belle qui figure parmi les jeunes gloires de l'école française. Ce tableau ne serait pas indigne de prendre place à côté des meilleurs morceaux de Géricault.

Sans vouloir exagérer la beauté de cette toile on peut admettre que la *Salomé* nous aurait quelque peu consolés de la perte de la *Joconde*. On annonce une ou deux fois par mois qu'on est, enfin, sur une piste sérieuse qui doit conduire à la découverte du tableau de Léonard de Vinci. Il est malheureusement à craindre que cette merveille ne soit enfouie au fond de la galerie d'un milliardaire de Chicago. Nous garderons souvenir de la gestion de M. Dujardin-Beaumetz.

Les étrangers viennent maintenant nous disputer ce que nous avons de plus beau. Ils apportent des millions aux ventes publiques, ils dépouillent les églises et les galeries privées et nous ne sommes pas assez riches pour soutenir la lutte. Prenons donc exemple sur l'Italie où une loi interdit de faire sortir aucune œuvre d'art du royaume. On devrait même refuser aux étrangers le droit de se présenter aux enchères. Ainsi protégés contre l'exportation et mis à l'abri de la cupidité des acheteurs exotiques nos tableaux, nos statues, nos ouvrages de céramique resteraient notre patrimoine. Ces dispositions causeraient sans doute un grand déplaisir aux organisateurs de ventes dont elles réduiraient fortement les bénéfices mais un intérêt national domine ces considérations.

L'acquisition des objets d'art est maintenant une manie. On a payé récemment 600.000 fr. un pastel de Latour. C'est fou. Cette manie a pour conséquence d'encourager les voleurs. Il se passe rarement une quinzaine sans qu'on apprenne qu'un tableau a été dérobé dans un musée ou une église de province. Ah! ces musées de province comme ils sont bien surveillés ! Il suffit de les visiter pour s'étonner qu'on n'y ait pas encore volé tout.

SAINT-HÉREM.

N° DE DÉBIT
Extrait de GAULOIS
Adresse : 2, Rue Drouot, 2-12
Date : 3 JUIL. 1912
Signature : ______

Dans le parc de Buzenval...

Tout le monde connaît les deux monuments élevés par les soins du « Souvenir français », entre Garches et Rueil, à la mémoire des héros tombés pour la défense du drapeau : Henri Regnault, le marquis de Coriolis, engagé à soixante ans ; les colonels de Rochebrune et de Montbrion, l'explorateur Gustave Lambert, l'acteur Seveste... tant d'autres encore ! dans la terrible journée du 19 janvier 1871, dite de Buzenval : simples colonnes de pierre, sans ornements, car, comme l'a dit le poète :

Le tombeau des martyrs n'est pas fait pour fleurir...

Mais on connaît beaucoup moins, car il est renfermé dans une propriété privée, jadis aux Princes Murat, puis à la comtesse de Bonneval, enfin au comte de Champagny, duc de Cadore, le monument élevé par des mains pieuses — — celles d'une fiancée ! — à la mémoire d'Henri Regnault, à l'endroit même où tomba le peintre de la *Salomé*, auquel, dans son dernier magazine, le *Gaulois* offrait un vibrant hommage... C'est une simple pyramide de pierre surmontée d'un buste superbe du héros à qui le sculpteur Barrias a rendu la vie dans le bronze ! Quelques fleurs gisent au pied du monument.

Nous y joignons aujourd'hui celle du souvenir...

Extrait de ______
Adresse : ______
Date :
Signature : H. Bidou

On a vu coup sur coup deux des ventes les plus étonnantes ; celle de la collection Carcano et celle de la collection Doucet. La seconde a fait, en trois vacations, près de quatorze millions. Un La Tour, qui valait quelques milliers de francs il y a dix ans, s'est vendu six cent mille francs. A cette hauteur de prix, le mérite propre de l'œuvre compte peu. A la vente Carcano, la *Salomé* d'Henri Regnault, toile célèbre et médiocre, a fait le demi-million. Ce sont de tels engouements qui ont jadis porté au million *l'Assomption* de Murillo et *l'Angélus* de Millet. Nous contemplons avec une stupeur attristée ces toiles où des gens du goût le plus éprouvé ont cru reconnaître le miracle suprême du génie. Celle de Murillo est de la banalité la plus médiocre et peinte d'un ton hideux ; celle de Millet est une peinture vide, creuse, noire et toute littéraire.

Comment, après ces exemples, ne pas se méfier des fureurs du goût ? Cette fois les enchères ont été si fortes, que tous les journaux ont crié casse-cou aux collectionneurs. Tout a haussé dans une proportion invraisemblable, et les œuvres des ébénistes et des ciseleurs comme celles des peintres. Il est absolument certain que le XVIII[e] siècle est estimé aujourd'hui fort au-dessus de sa valeur vraie. Il y eut en ce temps quelques artistes de génie ; ceux même qui n'en avaient point ont employé avec beaucoup de grâce une arabesque ronflante, un dessin facile et appris par cœur, une technique transparente et sûre. Mais enfin comme un Drouais et un Tocqué sont souvent creux, faussement animés, artificiellement éclatants ! La Tour lui-même, ce physionomiste incomparable, n'est pas, au sens strict et matériel du mot, un peintre de premier ordre ; M. Besnard, dans une conférence célèbre, l'a fort bien fait remarquer. Entendez déjà les murmures qui annoncent le changement du goût. On a pu faire cette année aux Tuileries une exposition de Ricard, c'est-à-dire du peintre le plus sobre, le plus intime, le plus pensif. C'est le présage d'un temps nouveau.

Un vrai collectionneur ne sera pas ému de voir les œuvres qu'il possède baisser de prix ; pas plus qu'il ne sera touché de leur voir acquérir tant de valeur. Plaignons ceux qui traitent les chefs-d'œuvre comme des valeurs de bourse. Nous devons les considérer comme d'illustres amis. Que nous fait leur fortune ? C'est eux que nous aimons, et les délices, qui ne changent point, de leur société. En est-il une plus émouvante que celle d'un ancien portrait ? Que n'a-t-il pas vu depuis qu'il a commencé sur la toile sa vie, égale et variée à la fois ? De quelle émotion n'a-t-il pas été le témoin ; de quels aveux, de quels transports, de quelles angoisses ? Il est notre confident. Jour par jour il nous voit vieillir. Il vieillit aussi. Le goût a changé, et il ne plaît plus. Le collectionneur et le tableau s'attristent et se consolent ensemble. Quand ceux qui paient les Fragonard un demi-million les verront tomber à cinquante francs, ils n'en concevront pas d'amertume, car eux-mêmes auront des cheveux blancs ; appuyé sur une canne, le vieil amateur regardera encore le chef-d'œuvre discrédité et, hochant la tête, il lui dira tendrement : « Eh bien ! mon pauvre Frago, nous avons vieilli ensemble. »

Extrait de RADICAL
Adresse : 108, Rue Montmartre
Date : 2 JUIL. 1912
Signature : ______

L'OPTION.

L'acquéreur de la *Salomé* tient décidément à se débarrasser de sa coûteuse emplette, et il n'a pas encore perdu l'espoir de la revendre au Louvre. On se souvient qu'il l'avait offerte à prix coûtant.

Et voici que, de plus en plus généreux, M. Knoedler annonce qu'il prolonge le délai et tiendra l'œuvre à la disposition du musée jusqu'à... la fin de l'année. Ce généreux amateur est trop bon. Il nous comble. Il veut quand même que nous rachetions la *Salomé* contre tout bon sens, et cela parce qu'il a eu lui-même l'imprudence de la pousser à un prix fabuleux. Mais il aura beau reculer l'échéance de sa touchante option : il a acquis la *Salomé* ; qu'il la garde.

Extrait de EXCELSIOR
Adresse :
16 JUIL. 1912

Les grandes ventes en 1911-1912

Le bilan des grandes ventes à l'Hôtel Drouot, au cours de "la Saison de la Curiosité" 1911-1912.

La saison de la curiosité de 1911-1912 touche à son terme. Dès maintenant l'hôtel Drouot, si animé en ces dernières semaines, prend un aspect tout à fait particulier et à peine deux ou trois salles restent ouvertes, où ont lieu quelques ventes par saisies ou après décès, des vacations qui, à peu d'exceptions près, n'offrent aucun intérêt artistique. Cependant, les petits revendeurs, qui fréquentent l'hôtel en été, y trouvent parfois des occasions exceptionnelles. On n'a pas oublié cette vente estivale d'il y a quelques années, où un portrait d'un des maîtres du moment, qui avait coûté 30.000 francs, fut adjugé pour quelques louis !

Les amateurs, tout comme les écoliers, vont donc s'en aller aux champs. Ils auront, du reste, encore l'occasion de se livrer à leur passion favorite ; comme devoirs de vacances, ils pourront assister à des ventes de châteaux, à des dispersions de petites collections dans les petites villes de province et s'ils vont dans les villes d'eaux, ils y trouveront certains de nos plus grands antiquaires qui sauront bien leur vendre quelque pièce rare et inédite.

Mais, à Paris, la saison de la curiosité est bien morte. L'heure est donc venue, au moment des distributions de prix, d'établir le palmarès de la curiosité.

Une année unique par le nombre et les chiffres des grandes ventes.

L'année a été, ainsi qu'ont pu le constater nos lecteurs, absolument unique, et elle nous a apporté la plus grande vente qui se soit jamais vue : la collection Doucet, dont le total se monte au chiffre prestigieux de 13.884.460 francs. Ainsi qu'on pourra le voir dans le tableau annexé pour plus de clarté à cet article, d'autres totaux sensationnels furent atteints. La vente des bijoux du Sultan a presque atteint 7 millions (6.980.902 francs exactement). La collection Roussel l'approche avec 5.475.635 francs. Puis vient la collection Carcano avec 3.944.032 francs. Les diverses ventes Dollfus furent extrêmement intéressantes pour les amateurs par la variété de leur composition. Tour à tour, les peintures et les objets d'art des écoles primitives, les œuvres des dix-septième et dix-huitième siècles, les objets d'art d'Extrême-Orient furent dispersés, formant un total de plus de trois millions et demi. Enfin, différentes collections (Haro, Balletta, Surmont, Dreux, Casimir-Perier) dépassent 500.000 francs. Les collections Parisot, Lambros et Dattari dépassent 400.000 francs. Enfin les collections Penha-Longa, Allain, Xaintrailles, Mohl réalisent elles aussi des chiffres très honorables.

Chacune de ces collections a eu son morceau de résistance. La palme appartient ici encore à la collection Doucet — j'excepte les bijoux du Sultan — avec une enchère de 600.000 francs pour le fameux pastel de La Tour. Dans la collection Roussel, la *Salomé* de Regnault obtient également un prix-record de 480.000 francs, prix qui n'est peut-être pas tout à fait normal ; le Rembrandt de la collection Levaigneur s'en approche avec le prix de 475.000 francs. Puis vient dans les tableaux un portrait de Lawrence : 435.000 francs, le buste par Houdon, 450.000 francs, et le Vigée-Lebrun de la collection Doucet : 400.000 francs.

Quelques tendances générales

Lorsqu'on jette un regard d'ensemble sur les collections de l'année, il est facile de saisir quelques principes présidant à l'évolution actuelle de la curiosité.

Plus que jamais — et dans tous les domaines — amateurs et marchands recherchent la pièce unique. On n'hésitera pas à payer trois et quatre fois plus que les estimations habituelles le morceau capital d'une époque ou d'un artiste, quitte à négliger et à se désintéresser des œuvres moyennes, même authentiques de cette période ou de cet artiste. Et cela est vrai dans tous les domaines ; un livre unique, comme les *Aventures de Télémaque* de la collection Delessert, montera à 15.000 francs, un seul plat hispano-mauresque à 43.000 francs et la Tapisserie du duc d'Albe à 300.000 francs. Mais je ne veux pas abuser des exemples qui sont dans toutes les mémoires.

Cependant, si toute œuvre rarissime, unique, se paye toujours un prix très élevé, quelle que soit son école, il est hors de doute aussi qu'on l'achètera d'autant plus volontiers qu'elle est du dix-huitième siècle. Le style actuel de nos maisons, de nos halls, les demeures anciennes nombreuses que nous avons conservées poussent indistinctement — au point de vue de l'art décoratif surtout — les amateurs à se cantonner dans l'art du dix-huitième siècle. L'éclectisme serait plus grand dans les peintures et les dessins. Notre école de 1830 est de plus en plus recherchée et fait de hauts prix. Quant à certains maîtres du passé — un Rembrandt par exemple — ils obtiennent des prix de plus en plus élevés. Et puisque je cite le nom du prince des peintres, il me faut mentionner que nous avons eu cette année deux tableaux de Rembrandt, chose exceptionnelle, lorsqu'on songe à la rareté des productions de ce maître.

Il est donc fort probable que ces tendances générales — je ne les ai indiquées ici que fort brièvement — ne subiront pas de grands changements au cours de la saison prochaine. Cependant, que les amateurs, tout en adorant à genoux les grandes productions passées du génie français, ouvrent les yeux sur l'art des maîtres d'aujourd'hui. Il faut vivre avec son temps. L'amateur vraiment éclairé est celui qui, dans la production de toutes les époques, sait reconnaître les œuvres qui s'offriront dans une forme définitive à l'admiration de la postérité. — HENRI FRANTZ.

LES PRINCIPAUX PRIX DE LA SAISON 1911-1912

PASTELS, DESSINS

Deux dessins, par MOREAU LE JEUNE, 12.000 fr. (Vente en décembre).

Tête de l'acteur Martinelli, par FRAGONARD, 20.000 fr. (Vente Le Moyne).

Duval de l'Epinoy, par LA TOUR, 600.000 fr.

Le chevalier de Jars, par LA TOUR, 110.000 fr.

Le comte de Bastard, par PERONNEAU, 116.000 francs.

La Révérende, par FRAGONARD, 115.000 francs.

Le Songe du mendiant, par FRAGONARD, 71.000 francs.

Dessin, par PORTAIL, 80.000 francs.

Feuille d'études, par WATTEAU, 71.000 francs.

Autre feuille d'études, 71.000 francs.

Dessin, par WATTEAU, 42.000 fr. (Vente Doucet).

TABLEAUX

Les Confidences pastorales, par BOUCHER, 130.000 fr. (Vente X...).

La Femme à la perle, par COROT, 150.000 fr.

La Présentation au Temple, ÉCOLE DE COLOGNE, 156.000 fr. (Vente Dollfus).

La Comtesse de Wilton, par LAWRENCE, 435.000 fr.

Les Deux Savoyards, par DROUAIS, 175.000 fr.

L'Education fait tout, par FRAGONARD, 25.000 francs.

Portrait de Mme de Mailly, par NATTIER, 195.400 fr. (Vente Rousselle).

Femme plumant un coq, par REMBRANDT, 475.000 francs.

Une Femme, par le même, 365.000 fr.

Salomé, par REGNAULT, 480.000 fr.

Les Châtaigniers, par ROUSSEAU, 270.000 fr.

Assassinat de l'évêque de Liège, par DELACROIX, 205.000 fr.

Mariage espagnol, par FORTUNY, 220.000 francs. (Vente Carcano).

Le Sacrifice au Minotaure, par FRAGONARD, 360.000 fr.

Mme Grant, par VIGÉE-LEBRUN, 400.000 francs. (Vente Doucet).

TAPISSERIES

Le Repas chinois et la danse, tapisserie de Beauvais, d'après BOUCHER, 142.000 fr. (Vente Parisot).

Renaud et Armide, tapisserie des Gobelins, 76.000 fr. (Vente Dreux).

Tapisserie de soie tissée d'or, par VAN OMLEN, 300.000 fr. (Vente Dollfus).

Tapisserie du XVe siècle, 79.000 fr. (Vente Dollfus).

Tapisserie des Gobelins, 85.000 fr. (Vente Surmont).

TAPISSERIES (Suite)

Quatre tapisseries Louis XV, 66.000 fr. (Vente Demachy).

L'Automne, tapisserie de Beauvais, d'après BOUCHER, 138.000 fr. (Vente Doucet).

SCULPTURES

Buste de l'impératrice Joséphine, par CHINARD, 76.000 fr. (Vente Penha-Longa).

Statue de Marguerite de Savoie, XVe siècle, 46.000 fr. (Vente Winterberg).

L'ivresse du baiser, par CLODION, 205.000 fr.

L'ivresse du vin, par CLODION, 110.000 fr.

Deux Femmes portant une sphère, par CLODION, 135.000 fr.

Buste de Sabine, par HOUDON, 450.000 fr.

Buste, par VASSÉ, 75.000 fr.

Buste de Richelieu, par WARIN, 110.000 fr.

Le Maréchal de Saxe, par LE MOYNE, 68.000 fr. (Vente Doucet).

Statuette antique, en bronze : *Alexandre le Grand*. (Vente Dattari).

MEUBLES

Ameublement de salon du temps de la Régence, 250.000 fr.

Paravent en tapisserie de Beauvais, 181.000 fr. (Vente Roussel).

Ameublem. Louis XVI, 50.000 f. (vente Surmont)

Canapé Régence, 185.000 f.

Fauteuil de bureau Louis XV, 33.500 fr.

Canapé Louis XVI, 50.000 fr.

Mobilier de salon Louis XVI, 320.000 fr.

Six fauteuils Louis XV, recouverts en tapisserie de Beauvais, 225.000 fr.

Table en bronze doré, XVIIIe siècle, 90.000 fr. (Vente Doucet).

Ameublement du XIXe siècle, 90.000 fr. (Vente X...).

Deux meubles, par RIESENER, 170.000 francs. (Vente Casimir-Perier).

OBJETS D'ART

Collier de perles 1.012.000 fr. (Vente du Sultan).

La Leçon de chant, groupe en Saxe, 41.000 francs. (Vente Roussel).

Plat hispano-mauresque, 43.000 fr. (Vente Tachard).

Pendule Louis XVI, 30.500 fr. (Vente Demachy).

Pendule Louis XV, 319.000 fr. (Vente Carcano).

Deux vases en vieux chine, 100.000 fr.

Deux vases en céladon vert, 50.000 fr.

Taureau en bronze du XVIIIe siècle, 60.000 fr.

Brûle-parfums Louis XVI, 80.000 fr.

Deux candélabres Louis XVI, 30.000 fr.

Les principales ventes de la saison 1911-1912

NOMS DES COLLECTIONNEURS	MOIS	TOTAL
Mlle Thuillier	Octobre 1911	94.000 fr.
M. Parisot	Novembre 1911	442.000 —
Comte d'Assay	—	140.255 —
Mme Allain	—	323.360 —
Le sultan Abd ul Hamid	Décembre 1911	6.980.902 —
Comtesse de Xaintrailles	—	251.738 —
Comte Penha-Longa	—	343.460 —
Dreux	—	829.760 —
Haro	—	518.645 —
M. X...	—	230.000 —
Dollfus	Mars 1912	1.422.760 —
Dollfus	—	59.043 —
Docteur Tachard	—	805362 —
Roussel	—	5.475.635 —
Dollfus	Avril 1912	1.471.365 —
Dollfus	Mai 1912	126.238 —
Dollfus	—	387.410 —
Levaigneur	—	998.148 —
Balletta	—	508.255 —
Surmont	—	706.660 —
Benoit-Méchin	—	218.230 —
Mohl	—	270.197 —
Freund Deschamps	—	181.737 —
Demachy	—	1.120.540 —
Carcano	—	3.944.033 —
Doucet	Juin 1912	13.884.460 —
Casimir-Perier	—	808.265 —
Lambros et Dattari	—	402.754 —

Extrait de ACTION FRANÇAISE
Adresse :
Date : 24 JUIL. 1912
Signature :
Exposition

LA PIRATERIE DE BLOCH LEVALOIS

Où Meyer et Schmoll RÉCIDIVENT

Contraints par l'indignation publique de cesser, dans le *Gaulois* quotidien, cette campagne pour la destruction du Palais-Royal, qui devait leur rapporter un joli « trente deniers », le juif Arthur Meyer et le juif Schmoll, son administrateur et bras gauche, se rattrapent sournoisement dans le *Gaulois du Dimanche*. Le dernier numéro de ce supplément à tout faire renfermait, en effet, une vieille page, d'ailleurs sans intérêt, de Victorien Sardou, sur *la Bourse au Palais-Royal sous le Directoire*, précédée du chapeau suivant :

Toute la presse s'est occupée du projet tendant à transférer la Bourse des valeurs au Palais-Royal. Cette innovation ne fait que renouer notre époque au Directoire. La Bourse tenait, en effet, ses assises au Palais Royal.

Combien, juif Meyer et juif Schmoll, vous étaient payées ces lignes-là ?... Puis venait une « étude » sur *La Vie au Palais-Royal, autrefois, aujourd'hui*, débutant ainsi :

Tous les journaux ont exposé, étudié, commenté le projet de transformation du Palais-Royal, dû à M. Bloch-Levalois ; et après tous les journaux tout Paris a parlé de ce vaste dessein qui métamorphoserait un quartier important de la Ville-Lumière, et il rendrait son éclat passé. A l'heure actuelle, *ce projet si séduisant* rencontre quelques obstacles auprès du Conseil municipal, mais on peut penser que ces obstacles ne sont pas infranchissibles, *et pour notre part nous souhaitons que les choses s'arrangent*. En tout cas, il serait désolant de voir qu'après un effort vigoureux, on renonce à ressusciter le Palais-Royal : les contradicteurs même du projet de M. Bloch-Levalois ont reconnu le bien-fondé de ses intentions, et tout le monde est d'accord sur un point — le plus important : il faut tenter l'impossible pour revivifier un des plus beaux monuments de Paris, pour ranimer et repeupler un espace considérable situé au centre même de Paris, et qui en ce moment présente un lamentable aspect.

Il faut, on l'avouera, à ces trois juifs, Bloch Levalois, Meyer et Schmoll, un rude toupet pour continuer, corrompus ou corrupteur, à chanter ainsi une piraterie bien caractérisée, où le pirate fut pris la main dans le sac, — QUATRE MILLE FRANCS OFFERTS A L'*Action Française* POUR SON ADHÉSION, — que le Conseil Municipal a repoussée avec dégoût et dont les promoteurs sont aujourd'hui universellement disqualifiés ! Ici encore, comme pour le coup de la *Salomé* de Regnault, nous retrouvons la ténacité de la pieuvre juive, identique en tous temps et en tous lieux.

Ajoutons que la faiblesse d'esprit et de caractère — pour parler poliment — des abonnés du *Gaulois* est bien ici pour quelque chose. La plupart d'entre eux sont aujourd'hui fixés sur l'immonde projet du juif Bloch Levalois et sur les procédés employés par lui pour la [illegible] cette saleté dans une presse vénale. Pour, le *Supplément du Gaulois* illustré, leur est distribué gratuitement. Il leur suffirait donc de le renvoyer par la poste à Meyer, avec quelques appréciations brèves et énergiques, pour faire cesser cette campagne de publicité scandaleuse, dont le bas truc a été publiquement dévoilé et flétri. Mais voilà, les gens sont nonchalants ou timides et c'est ce qui permet au juif commun Bloch Levalois, Meyer et Schmoll, — trois têtes sous le même bonnet jaune — de continuer la bedide obération même alors que sa crapulerie ne fait plus de doute pour personne. — L. D.

Extrait de REPUBLIQUE FRANÇAISE
Adresse :
Date : 2 JUIL. 1912
Signature :
Exposition

Nous avons signalé ces jours derniers le don fait par le maître Saint-Saëns d'une rente annuelle de 100 francs pour parer de fleurs le monument d'Henri Regnault à l'école des Beaux-Arts au jour anniversaire de la bataille de Buzenval.

L'illustre musicien n'est pas le seul à se préoccuper d'assurer la durée de cet hommage au jeune maître de la *Salomé*.

Les élèves de l'école des Beaux-Arts ont conservé, comme une pieuse tradition, une grande amitié rétrospective pour leur glorieux aîné et avant-hier ils ont eux-mêmes déposé au pied du monument un bouquet qui, pour être moins somptueux que la gerbe annuelle, n'en est pas moins le plus émouvant et le plus touchant des hommages rendu par ses pairs à un artiste disparu.

N° DE DEBIT
Extrait de ACTION FRANÇAISE
Adresse :
Date : 10 JUIL. 1912

A MOURIR DE RIRE

Les amateurs de bon comique découperont dans le *Gaulois* du mardi 9 juillet le petit passage concernant le Palais-Royal devant le Conseil municipal, qui gît dans un angle obscur de la cinquième colonne de la page 4. Ce n'est plus le ton flambard et crâneur du bloch-notes de première page, où Bloch Levalois et son truc étaient représentés comme des bienfaiteurs de l'humanité en général et du Palais-Royal en particulier. Arthur Meyer et Schmoll ont mis de l'eau dans le pot de vin de Bloch Levalois. On se rabat, comme pour la *Salomé*, sur une espérance :

Il est impossible qu'on ne trouve pas un moyen de donner à la fois satisfaction aux amis de la beauté de Paris et de ses souvenirs historiques et aux commerçants du quartier justement désireux d'y voir renaître la vie et le mouvement.

...et aux trafiquants du *Gaulois*, justement désireux de voir renaître la vie et le mouvement dans leurs poches. Comment diable va-t-on pouvoir concilier ces « d'zirs » — comme on dit à la Comédie-Française — si parfaitement inconciliables ? Prends-toi la tête Arthur, et toi, Teste, réfléchis longuement à ce dur problème, sous ton vaste tromblon haut de forme, en compagnie de Schmoll et de Doumic.

Décidément, l'été s'annonce mal pour le vieux Judas de la rue Drouot. Il a raté le coup de la *Salomé*. Il est en train de rater le coup du Palais-Royal. Il faudra en écouler, des Yeuzonvus avant de rentrer dans les manque-à-gagner de ces deux magnifiques combinaisons à vau l'eau. Sans compter les petites trahisons plus discrètes, à la fois commerciales et politiques, que tente ici et là capitaine Maingauche et qui échouent, elles aussi, misérablement. A la place de Meyer, je me retirerais carrément sous ma tente, au ministère de l'Intérieur, et je compléterais ma belle bibliothèque avec les dossiers de la Sûreté générale ; ce serait plus net et plus propre. — L. D.

Extrait de EXCELSIOR
Adresse :
Date : 30 JUIL. 1912
Signature :

L'inspirateur de la "Salomé" fut un corbeau

Un ami de Henri Regnault n'a pas oublié la curieuse origine du tableau célèbre

M. Layraud, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Valenciennes, a bien voulu nous adresser, au sujet de la *Salomé* de Henri Regnault, les détails fort intéressants que voici :

Monsieur le directeur,

Avant même qu'il ne vînt à la Villa Médicis, j'avais connu à Paris le jeune artiste. Dès son arrivée, nous fûmes amis et notre séjour là-bas ne fit qu'augmenter notre amitié.

Il se trouvait un jour dans mon atelier. Le matin même, à la chasse, j'avais tué un corbeau d'une magnifique couleur noire ; je l'avais saisi par les ailes et cloué au mur sur une étoffe jaune citron.

Très observateur, Regnault ne manqua pas d'observer l'effet produit par le rapprochement de ces deux couleurs.

Or, à ce moment, je peignais une jeune fille nue aux cheveux noirs et ébouriffés, aux yeux étincelants. Regnault, en même temps, dans son atelier, en faisait une étude — une simple tête. Il eut l'idée de la détacher sur un fond de soie jaune et cela produisit un effet merveilleux.

Au lieu d'une simple tête, il pensa alors à grandir sa toile et à utiliser ainsi un magnifique corsage oriental qu'il avait rapporté de l'Exposition de Paris. Ce fut superbe.

Il conçut donc l'idée d'en faire une Salomé, mais dut encore ajouter un morceau de toile pour compléter le tableau, qui se composa donc de trois pièces. Velasquez a, d'ailleurs, plusieurs fois eu recours à ce procédé.

Telle est l'origine absolument authentique de l'œuvre de Regnault. Elle n'est point banale.

La *Salomé* avait été exposée au Salon de 1865 ou 1866, et achetée à cette époque par un marchand de tableaux, 6.000 francs. C'était la fortune pour un débutant.

Quant au modèle de la Salomé, je ne l'ai connue que par son prénom : Maria. Un riche Parisien, qui faisait de la sculpture en amateur, l'épousa à Rome. Elle est morte depuis deux ans, laissant quatre enfants.

Veuillez agréer, etc. — LAYRAUD.

Extrait de

Adresse :

Date : 30 JUIL. 1912

Signature

Knoedler

La Semaine du Collectionneur

Les grandes ventes de la saison 1911-1912

Nous avons donné dans notre numéro de lundi une liste aussi complète que possible des principales adjudications et des prix les plus élevés obtenus par les œuvres d'art en vente publique dans la saison de 1911 à 1912.

Cette liste se complète nécessairement par un tableau rappelant la liste et les chiffres des grandes ventes. Ce tableau le voici :

Mlle Thuillier, octobre 1911, 94.600 francs.
M. Parisot, novembre 1911, 442.000 francs.
Comte d'Assay, novembre 1911, 140.255 francs.
Mme Alain, novembre 1911, 323.369 francs.
Le sultan Adb-ul-Hamid, décembre 1911, 6.980.902 francs.
Comtesse de Xaintrailles, décembre 1911, 251.759 francs.
Comte Penha-Longa, décembre 1911, 313.460 francs.
M. Dreux, décembre 1911, 820.760 francs.
M. Haro, décembre 1911, 318.645 francs.
M. X..., décembre 1911, 250.000 francs.
M. Dollfus, mars 1912, 1.122.760 francs.
M. Dollfus, mars 1912, 53.043 francs.
Docteur Tachard, mars 1912, 60.562 francs.
M. Roussel, mars 1912, 5.475.635 francs.
M. Dollfus, avril 1912, 1.471.865 francs.
M. Dollfus, mai 1912, 126.238 francs.
M. Dollfus, mai 1912, 787.510 francs.
M. Levaigneur, mai 1912, 908.148 francs.
M. Balletta, mai 1912, 508.255 francs.
M. Surmont, mai 1912, 706.680 francs.
M. Benoit-Méchin, mai 1912, 216.250 francs.
M. Mohl, mai 1912, 270.197 francs.
M. Freund Deschamps, mai 1912, 181.797.
M. Demachy, mai 1912, 1.120.640 francs.
M. Carcano, mai 1912, 3.944.032 francs.
M. Doucet, juin 1912, 13.884.460 francs.
M. Casimir-Perier, juin 1912, 808.265 francs.
MM. Lambros et Dallari, juin 1912, 402.754 francs.

L'année a été, ainsi qu'ont pu le constater nos lecteurs, absolument unique, et elle nous a apporté la plus grande vente qui se soit jamais vue : la collection Doucet, dont le total se monte au chiffre prestigieux de 13.884.460 francs. Ainsi qu'on pourra le voir dans le tableau annexé pour plus de clarté à cet article, d'autres totaux sensationnels furent atteints. La vente des bijoux du sultan a presque atteint 7 millions (6.980.902 francs exactement). La collection Roussel l'approche avec 5.475.635 fr. Puis vient la collection Carcano avec 3 millions 944.032 francs. Les diverses ventes Dollfus furent extrêmement intéressantes pour les amateurs par la variété de leur composition. Tour à tour, les peintures et les objets d'art des écoles primitives, les œuvres des dix-septième et dix-huitième siècles, les objets d'art d'Extrême-Orient furent dispersés, formant un total de trois mil[...]

collections (Ha[...] Casimir-Perier [...] Les collections dépassent 400 [...]

[...] en faire connaître la prophylaxie. Que dans toutes les écoles de France l'enseignement de l'hygiène soit l'objet des soins tout spéciaux des instituteurs et institutrices. Que l'enseignement de la puériculture, de l'hygiène infantile, voire de l'eugénie, soit rendu obligatoire pour toutes les jeunes filles. Que là où il n'existe pas encore de consultations de nourrissons, pour assister les jeunes mères et les éclairer, l'initiative communale les organise en nombre suffisant eu égard à la population. Enfin, que, de toutes façons, par des initiatives publiques ou privées soit vulgarisée cette notion que, selon la forte expression du professeur Pinard, « tous les individus sont avant tout des porte-graines qui doivent conserver le dépôt sacré de leurs descendants ». Voilà qui déjà sera beaucoup.

***

La misère est, avec l'ignorance, la grande cause de mortalité. Et si c'est le devoir de toute société organisée que de chercher à instituer, pour chaque éventualité de misère, d'abord une assistance puis une assurance, il ne faut pas perdre de vue qu'il y a un moment où la pauvreté devient particulièrement meurtrière : celui de la maternité.

La mère pauvre n'interrompt point son travail avant l'accouchement, car elle a plus que jamais besoin de tout son salaire ; pour la même raison, elle retourne à la besogne, aussitôt délivrée et doit renoncer, le plus souvent, à allaiter elle-même son enfant, qui sera ali-

[...] de santé. Avec [...] leurs colonies de vacances [...] œuvres complémentaires doivent devenir des [...] nitaire et prévoyante, et [...] contre ces deux fléaux [...] dégénérescence.

Dans les villes [...] enfants et jeunes gens [...] paces libres, le terrain [...] les municipalités leur [...] tent des plans d'exte[...] Qu'on encourage, qu'on [...] sociations sportives ; [...] faiseuses de la santé [...]

Ce sera encore et [...] *prévention*, et de la mère, [...] à bas les taudis et [...] nombreuses ces logis [...] à bon marché. Puissent [...] publics mener à bie[n] [...] vre commencée. Ce [...] des milliers d'exis[tences] [...] qu'ils sauveront. [...] tualités et les caisses [...] traites ouvrières [...] libres à des [...] pour le maintien [...] notre capital santé [...]

*

Le jour où l'ens[...] que nous avons préco[...] des prolifiques et de [...] raient réalisées, ce journ[...] ment se trouverait [...] de cette cause [...] préinfantile : l'avortem[ent] [...] toute disposition répr[...] Paul Strauss, une assist[...] pleinement organisée, [...]

Extrait de Demain

Adresse : 59 R. de Richelieu

194 — Demain

HIER ET DEMAIN

Knoedler

Manette Salomon.

Le tableau d'Henri Regnault a été acheté plusieurs centaines de mille francs. Ces sortes de surenchères sont devenues banales et ne nous émeuvent plus. Mais le piquant, c'est qu'un groupe d'amateurs d'art déclarait que ce tableau était une peinture abominable ; et ce sentiment a été exprimé par le monsieur qui, au moment où l'adjudicataire enlevait l'enchère du Louvre, s'écriait que notre musée national avait couru un gros danger.

Comment des opinions aussi contradictoires peuvent-elles se produire ? Il serait trop long d'en tenter l'explication ici. Mais cela devrait au moins rendre plus réservés les critiques d'art dans leurs affirmations. Or il n'est pas d'hommes plus sûrs d'eux. Songez que l'art gothique, avant le romantisme qui le mit à la mode, était considéré par les gens de goût comme un art barbare.

Il est affligeant de penser qu'en matière d'art nous ayons si peu de raisons de justifier notre plaisir et que nous ne soyons guère pour la plupart qu'un troupeau de moutons auxquels on déclare — pendant un temps — que la *Joconde* est le plus beau des chefs-d'œuvre, alors qu'au dedans de soi chacun se demande humblement pourquoi. — Dr T.

N° DE DÉBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature : NON SIGNÉ

Knoedler

*** On vient de placer sur les portants qui, dans la salle des portraits d'artistes au musée du Louvre servent à l'exposition des nouvelles acquisitions, les trois belles œuvres récemment entrées au musée à la suite des ventes des collections Jean Dollfus, Carcano et Doucet, et dont nous avons annoncé l'achat : la *Présentation au Temple*, attibuée au maître colonais dit de la *Sainte Parenté*, *l'Allée des Châtaigniers* de Théodore Rousseau, et le *Portrait d'Abraham van Robais*, pastel par Perronneau.

N° DE DÉBIT 87

de

:

[Signat]ure : La Patriote [?]

[...]tion

Notes d'Art

A propos de la Salomé. — Dimanche [d]ernier, a paru dans différents journaux un [é]cho-réclame qui a tout l'air de provenir de [l]a boutique du marchand de tableaux Knoedler.

On se souvient que ce marchand avait [a]cheté la « Salomé » d'Henri Regnault, [4]80.000 francs comptant sur la bêtise des con[s]ervateurs du Louvre et de quelques gogos.

Nul amateur ne s'étant présenté, il voulut recommencer le coup qui avait si bien réussi [à] son confrère Kleinberger. Ce dernier avait [a]cheté à la vente J. Dollfus un Primitif Alle[m]and pour le prix de 171.000 francs. Ne [p]ouvant s'en debarrasser, il le céda au prix [c]oûtant à M. Leprieur, conservateur du [L]ouvre qui, sur le premier moment, fut en[c]hanté. Mais après...

Cette fois-ci, ce fut M. Knoedler qui tenta [l]e coup, mais le conservateur échaudé, lui ré[p]ondit : « *Non bis in idem* ». Et le tableau [r]esta en boutique.

Mais le marchand ne se découragea pas et [m]algré l'avis de M. Thiébault-Sisson, le cri[t]ique du *Temps* qui dit que « *la Salomé* [n]'*est pas un chef-d'œuvre, qu'elle n'est pas* [l]*e chef-d'œuvre de Regnault... Ce n'est pas* [l]*e triomphe de la peinture, c'est le triom[p]he de l'imagerie...* », il veut absolument [n]ous l'écouler et nous donne jusqu'au mois [d]e janvier. Mais quelle raison nous donne-t-il, [c]et étranger, ou à peine naturalisé, il nous parle de patriotisme ! ! ! C'est grotesque. Les deux chefs-d'œuvre de Regnault sont au Louvre, ils ont pour titre : « l'Exécution à Tanger et le Portrait du Maréchal Prim. » Sa réclame ne nous touche pas. Qu'il garde sa « Salomé » puisqu'il l'a achetée et qu'il nous laisse tranquilles.

[Ex]trait de

[Ad]resse :

[D]ate : 15 JUIN 1912

[S]ignature : Les Autres

Knoedler

Salomé s'en va

Décidément la *Salomé* d'Henri Regnault n'ira pas au Louvre : elle ne restera même pas en France. On avait songé à faire entrer cette toile, dont on a trop parlé, dans la collection de Mme André. Les dispositions du testament ne le permettent point. Salomé va donc s'embarquer et nul doute que les Américains la trouvent infiniment plus « désirable » que la Salomé de Strauss dont la carrière transatlantique fut brève.

vous ?

Dawlish ne la connaissait pas, et fut très flatté quand Bellamy offrit de la lui présenter. Reggie les vit de loin sortir, tout étonné. Ce Bellamy était un bon garçon [...]

Extrait de TOUCHE A TOUT

Adresse :

Date : 15 JUIL. 1912

Signature :

Knoedler

LA « SALOMÉ », de REGNAULT.
(480.000 francs)
— J'ai perdu la tête, les acheteurs aussi.

Extrait de
Adresse :
Date : 20 JUIL. 1912
Signature :

Knoedler

La Semaine du Collectionneur

Les grandes ventes de la saison 1911-1912

Nous avons donné dans notre numéro de lundi une liste aussi complète que possible des principales adjudications et des prix les plus élevés obtenus par les œuvres d'art en vente publique dans la saison de 1911 à 1912.

Cette liste se complète nécessairement par un tableau rappelant la liste et les chiffres des grandes ventes. Ce tableau le voici :

Mlle Thuillier, octobre 1911, 96.600 francs.
M. Parisot, novembre 1911, 442.000 francs.
Comte d'Assay, novembre 1911, 140.255 francs.
Mme Alain, novembre 1911, 323.300 francs.
Le sultan Abd-ul-Hamid, décembre 1911, 6.980.902 francs.
Comtesse de Xaintrailles, décembre 1911, 201.758 francs.
Comte Penha-Longa, décembre 1911, 313.400 francs.
M. Dreux, décembre 1911, 820.760 francs.
M. Haro, décembre 1911, 518.625 francs.
M. X..., décembre 1911, 290.000 francs.
M. Dollfus, mars 1912, 1.122.760 francs.
M. Dollfus, mars 1912, 53.045 francs.
Docteur Tachard, mars 1912, 80.362 francs.
M. Roussel, mars 1912, 5.475.635 francs.
M. Dollfus, avril 1912, 1.471.865 francs.
M. Dollfus, mai 1912, 126.238 francs.
M. Dollfus, mai 1912, 787.410 francs.
M. Levaigneur, mai 1912, 998.148 francs.
M. Balletta, mai 1912, 568.255 francs.
M. Surmont, mai 1912, 706.660 francs.
M. Benoit-Méchin, mai 1912, 218.230 francs.
M. Mohl, mai 1912, 270.197 francs.
M. Freund Deschamps, mai 1912, 161.737.
M. Demachy, mai 1912, 1.120.640 francs.
M. Carcano, mai 1912, 3.944.022 francs.
M. Doucet, juin 1912, 13.884.460 francs.
M. Casimir-Perier, juin 1912, 606.265 francs.
MM. Lambros et Dattari, juin 1912, 402.754 francs.

L'année a été, ainsi qu'ont pu le constater nos lecteurs, absolument unique, et elle nous a apporté la plus grande vente qui se soit jamais vue : la collection Doucet, dont le total se monte au chiffre prestigieux de 13.884.460 francs. Ainsi qu'on pourra le voir dans le tableau annexé pour plus de clarté à cet article, d'autres totaux sensationnels furent atteints. La vente des bijoux du sultan a presque atteint 7 millions (6.980.902 francs exactement). La collection Roussel l'approche avec 5.475.635 fr. Puis vient la collection Carcano avec 3 millions 944.022 francs. Les diverses ventes Dollfus furent extrêmement intéressantes pour les amateurs par la variété de leur composition. Tour à tour, les peintures et les objets d'art des écoles primitives, les œuvres des dix-septième et dix-huitième siècles, les objets d'art d'Extrême-Orient furent dispersés, formant un total de plus de trois millions et demi. Enfin, différentes collections (Haro, Balletta, Surmont, Dreux, Casimir-Perier) dépassent 500.000 francs. Les collections Parisot, Lambros et Dattari dépassent 400.000 francs. Enfin les collections Penha-Longa, Allain-Xaintrailles, Mohl réalisent elles aussi des chiffres très honorables.

INGRES. — *Portrait de M. et Mme Ramel.*
(Collection Haro).

Chacune de ces collections a eu son morceau de résistance. La palme appartient ici encore à la collection Doucet — j'excepte les bijoux du sultan — avec une enchère de 6[...] [...]0.000 fr[...] pour le fameux pastel de La T[...]our. Dans [la col]lection Roussel, la *Sa[...] lomé* [...] de Regnault obtient également un [...] record de [...] francs, prix qui n'est [...] prix [...] re pas [...] fait normal ; le Rem[...]peu-[...] [...] de la [collecti]on Levaigneur s'en ap[...] brand [...] e avec [...] de 475.000 francs. Puis proch[...] dans [...] un portrait de La[...]vient [...] : 435.0[...] le buste par Hou[...] wrenc [...] 0.000 f[r.] et le Vigée-Lebrun de [...] don, [...] lection [...] : 400000 francs. [...] la col[...] que n'atteint que le chiffre de [...]

Quo[...] francs [...] vente Penha-Longa a 313.00[...] [pa]rmi les intéressantes de la saison[...] été pa[...] puisqu'on [...] disperser quelques son, [...] très [...] et très belles du œuvre [...] sur Chine Lyon, et notamment sculpt[...] de [...] Joséphine qui est le bus[te] à 76.00[...] Cinard n'a pas en[...] monté [...] leur valeur ; ses bustes se core [...] certainement un jour les prix les [...] élevés. [...] plus é[...] quelques chiffres comme d'une ra[...]

De [...] de des experts, il est fa[...] pide [...] tendances générales. [...] cile de [...] que [...] — et dans tous les do[...]

Plus [...] — [...] et marchands recher[...] maines [...] pièce [...]. On n'hésitera pas à [...] chent [...] et [...] fois plus que les esti[...] payer [...] le morceau capital d'u[...] mations [...] ou artiste, quitte à négliger ne époque [...] des œuvres moyennes, et se [...] de cette période ou de même [...]. Et est vrai dans tous les cet arti[...] : œuvre unique, comme les domaine [...] de [...] de la collection Aynard, [...] mo[...] à 15.000 francs, un seul Delacroix [...] à 43.600 francs et plat [...] d'Albe à 300.000 fr. la Tap[...] [...] abuser des exemples Mais je [...] les mémoires. qui sont [...] ul, une œuvre rarissime, uni[...]

Cepend[ant] [...] toujours un prix très élevé, que, [...] quelle que soit son école, il est hors de doute aussi qu'on l'achètera d'autant plus volontiers qu'elle est du dix-huitième siècle.

Le style actuel de nos maisons, de nos halls, les demeures anciennes nombreuses que nous avons conservées poussent indistinctement — au point de vue de l'art décoratif surtout — les amateurs à se cantonner dans l'art du dix-huitième siècle. L'éclectisme serait plus grand dans les peintures et les dessins. Notre école de 1830 est de plus en plus recherchée et fait de hauts prix. Quant à certains maîtres du passé — un Rembrandt par exemple — ils obtiennent des prix de plus en plus élevés. Et puisque je cite le nom du prince des peintres, il me faut mentionner que nous avons eu cette année deux tableaux de Rembrandt, chose exceptionnelle, lorsqu'on songe à la rareté des productions de ce maître.

Il est donc fort probable que ces tendances générales — je ne les ai indiquées ici que fort brièvement — ne subiront pas de grands changements au cours de la saison prochaine. Cependant, que les amateurs, tout en adorant à genoux les grandes productions passées du génie français, ouvrent les yeux sur l'art des maîtres d'aujourd'hui. Il faut vivre avec son temps. L'amateur vraiment éclairé est celui qui, dans la production de toutes les époques, sait reconnaître les œuvres qui s'offriront dans une forme définitive à l'admiration de la postérité.

Il conviendrait surtout que les amateurs fissent un effort dans le sens des arts décoratifs, que la plupart n'encouragent qu'en paroles. Un seul amateur, M. Doucet, a l'intelligence d'aider les artistes d'aujourd'hui. Espérons que son exemple sera suivi.

Henri Frantz.

Extrait de Demain
Adresse : 59 R. de Richelieu

HIER ET DEMAIN

Knoedler

Manette Salomon.

Le tableau d'Henri Regnault a été acheté plusieurs centaines de mille francs. Ces sortes de surenchères sont devenues banales et ne nous émeuvent plus. Mais le piquant, c'est qu'un groupe d'amateurs d'art déclarait que ce tableau était une peinture abominable ; et ce sentiment a été exprimé par le monsieur qui, au moment où l'adjudicataire enlevait l'enchère du Louvre, s'écriait que notre musée national avait couru un gros danger.

Comment des opinions aussi contradictoires peuvent-elles se produire ? Il serait trop long d'en tenter l'explication ici. Mais cela devrait au moins rendre plus réservés les critiques d'art dans leurs affirmations. Or il n'est pas d'hommes plus sûrs d'eux. Songez que l'art gothique, avant le romantisme qui le mit à la mode, était considéré par les gens de goût comme un art barbare.

Il est affligeant de penser qu'en matière d'art nous ayons si peu de raisons de justifier notre plaisir et que nous ne soyons guère pour la plupart qu'un troupeau de moutons auxquels on déclare — pendant un temps — que la *Joconde* est le plus beau des chefs-d'œuvre, alors qu'au dedans de soi chacun se demande humblement pourquoi. — Dr T.

N° DE DEBIT
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature : NON SIGNÉ

Knoedler

⁂ On vient de placer sur les portants qui, dans la salle des portraits d'artistes au musée du Louvre servent à l'exposition des nouvelles acquisitions, les trois belles œuvres récemment entrées au musée à la suite des ventes des collections Jean Dollfus, Carcano et Doucet, et dont nous avons annoncé l'achat : la *Présentation au Temple*, attribuée au maître colonais dit de la *Sainte Parenté*, l'*Allée des Châtaigniers* de Théodore Rousseau, et le *Portrait d'Abraham van Robais*, pastel par Perronneau.

N° DE DEBIT
de
Signature : S. A. Galtineau

Notes d'Art

A propos de la Salomé. — Dimanche [d]ernier, a paru dans différents journaux un [é]cho-réclame qui a tout l'air de provenir de [la] boutique du marchand de tableaux [K]noedler.

On se souvient que ce marchand avait [a]cheté la « Salomé » d'Henri Regnault, [4]80.000 francs comptant sur la bêtise des con[se]rvateurs du Louvre et de quelques gogos.

Nul amateur ne s'étant présenté, il voulut recommencer le coup qui avait si bien réussi [à] son confrère Kleinberger. Ce dernier avait [a]cheté à la vente J. Dollfus un Primitif Alle[m]and pour le prix de 171.000 francs. Ne [p]ouvant s'en debarrasser, il le céda au prix [c]oûtant à M. Leprieur, conservateur du [L]ouvre qui, sur le premier moment, fut en[c]hanté. Mais après...

Cette fois-ci, ce fut M. Knoedler qui tenta [l]e coup, mais le conservateur échaudé, lui ré[p]ondit : « *Non bis in idem* ». Et le tableau [r]esta en boutique.

Mais le marchand ne se découragea pas et [m]algré l'avis de M. Thiébault-Sisson, le cri[ti]que du *Temps* qui dit que « *la Salomé [n]'est pas un chef-d'œuvre, qu'elle n'est pas [l]e chef-d'œuvre de Regnault... Ce n'est pas [l]e triomphe de la peinture, c'est le triom[p]he de l'imagerie...* », il veut absolument [n]ous l'écouler et nous donne jusqu'au mois [d]e janvier. Mais quelle raison nous donne-t-il, [c]et étranger, ou à peine naturalisé, il nous parle de patriotisme !!! C'est grotesque. Les deux chefs-d'œuvre de Regnault sont au Louvre, ils ont pour titre : « l'Exécution à Tanger et le Portrait du Maréchal Prim. » Sa réclame ne nous touche pas. Qu'il garde sa « Salomé » puisqu'il l'a achetée et qu'il nous laisse tranquilles.

[Ex]trait de
[Ad]resse :
[Da]te : JUIN 1912
Signature : Les Autres

Knoedler

Salomé s'en va

Décidément la *Salomé* d'Henri Regnault n'ira pas au Louvre ; elle ne restera même pas en France. On avait songé à faire entrer cette toile, dont on a trop parlé, dans la collection de Mme André. Les dispositions du testament ne le permettent point. Salomé va donc s'embarquer et nul doute que les Américains la trouvent infiniment plus « désirable » que la Salomé de Strauss dont la carrière dramatique fut brève.

Extrait de SOURIRE A TOUT
Adresse :
Date : 15 JUIL. 1912
Signature :

Knoedler

LA "SALOMÉ", de REGNAULT.
(480.000 francs)
— J'ai perdu la tête, les acheteurs aussi.

Extrait de _____

Adresse : _____

Date :

LA COLLECTION DE Mme LA MARQUISE LANDOLFO CARCANO

27 Mai.

La vente, conduite par Mes Lair-Dubreuil et Baudoin, s'est achevée sur le chiffre de **3.944.032** francs.

Quand on annonça la *Salomé* d'Henri Regnault, une rumeur parcourut la salle. Commencées à 100.000 fr., les enchères, suivirent mises par M. Leprieur, représentant le musée du Louvre et par MM. Graat et Madoulé, puis ensuite par MM. Knœdler et Jonas. A 395.000 fr. M. Leprieur abandonna, puis la lutte continua entre les autres compétiteurs et la victoire resta enfin MM. Knœdler, les grands marchands américains, à qui la *Salomé* fut adjugée **480.000** francs soit 528.000 fr. avec les frais.

Le Portrait de la femme de l'architecte Gedon, par le peintre allemand Leibl, dont on demandait 100.000 fr. a été adjugé à **140.000** francs aux galeries Heinnemann, de Munich, contre MM. Brame, Bohler, et Oppenleimer.

MM. Knœdler ont acheté pour 90.000 fr. contre M. de Saint-Alary et sur demande de 80.000 fr. : *La Mare dans la clairière* par Jules Dupré. *Le Campement arabe* par Fromentin estimé 100.000 francs est resté à 68.000 fr.

Adresse : AMATEUR D[illegible]
8, B. de Turenne, 3, 17e

Date : JUIL. 1912

Signature : _____

« MARIE DAUGUET. »

Knoedler

— *La « Salomé » d'Henri Regnault.* — Dans le *Temps*, daté du 2 juin 1912, M. Léonce Bénédite a publié une série de lettres d'Henri Regnault adressées au marchand de tableaux Brame, relatives à l'achat de l'œuvre du jeune peintre. Il résulte de ces lettres que le tableau, qui vient d'être payé 480.000 francs, a été acheté, encore qu'inachevé, 13.000 francs par M. Brame, pendant un voyage qu'Henri Regnault faisait en Espagne, au printemps de l'année 1870.

Les lettres publiées par M. Bénédite donnent le nom du modèle; elle s'appelait Marie-Veronica-Concetta Latini; elle épousa un sculpteur de talent, mort depuis, dont le nom ne nous est pas révélé. M. Bénédite ajoute que l'époux de Marie-Veronica-Concetta Latini exposa, au Salon de 1872, sous le nom de *Naïade*, le portrait de sa jeune femme. L'œuvre fut acquise par l'État (1).

Extrait de _____

Adresse : _____

Date : 14 JUIN 1912

Signature : _____

La "Salomé" de Regnault et le Louvre

Déclarations de M. Edouard Detaille

On sait que l'acquéreur de la *Salomé*, de Regnault, M. Knœdler, a déclaré que, pendant deux mois, il tiendrait l'œuvre de Regnault à la disposition du Louvre, pour le prix auquel elle lui a été adjugée.

Des amateurs, qui avaient réuni 185.000 francs, les offrirent à nouveau au Louvre. Mais le Conseil des musées, ayant renoncé à acheter la *Salomé*, utilisa à d'autres achats le crédit de 200.000 francs, voté pour l'acquisition de l'œuvre de Regnault.

La *Salomé* irait-elle en Amérique ?

D'une lettre de M. Bonnat, publiée, ce matin, dans le *Gaulois*, il résultait qu'une nouvelle combinaison, échafaudée par M. Edouard Detaille, permettrait peut-être de conserver à la France la toile célèbre.

Nous avons vu ce matin M. Edouard Detaille qui nous a fait les déclarations suivantes :

— J'ai eu, en effet, l'intention de proposer à l'Institut de prélever sur le legs de Mme André la somme nécessaire à l'achat de la *Salomé*. L'œuvre de Regnault aurait alors pris place dans les collections léguées par Mme André ; mais des amis m'ont conseillé de ne pas faire cette démarche. J'y ai donc renoncé.

Il y a bien des chances maintenant pour que la *Salomé* traverse l'Atlantique.

Extrait de _____

Adresse : _____

Date :

Signature : _____

Exposition _____

Knoedler

La *Salomé*.

Décidément, le tableau d'Henri Regnault ne restera pas en France. Les dispositions du testament de Mme Edouard André ne permettent pas de faire cette acquisition. L'Institut, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, doit exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger deux ou trois ans. Il lui est donc impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* au Louvre.

A propos de la *Salomé*, une lectrice de Constantinople nous communique un passage d'un article publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1885, par M. Maurice Paléologue. M. Paléologue raconte qu'en 1883 il retrouva à Tanger le modèle italien, Concetta Lattini, qui avait posé pour Regnault. Concetta était alors cuisinière à la légation de France. Malgré ses trente-cinq ans, ses traits étaient restés délicats, ses yeux superbes; elle avait gardé encore quelque chose du charme sauvage qui avait séduit l'artiste.

Extrait de _____

Adresse : _____

Date : 2 JUIL. 1912

Signature : _____

Un geste de M. Knœdler

Le « Salomé » d'Henri Regnault émigrera-t-elle en Amérique ?

La *Salomé*, d'Henri Regnault restera-t-elle en France ?

M. Knœdler, son acquéreur, vient d'offrir de tenir la toile à la disposition des souscripteurs jusqu'au 31 décembre 1912. Il se met même à la disposition des souscripteurs pour centraliser, chez lui, les promesses de souscription.

Mais il semble bien que l'enthousiasme et le zèle des premiers jours soient tombés et que M. Knœdler ait eu là un geste destiné à demeurer platonique. On ne doit pas moins lui en avoir de gratitude.

Le Numéro : 50 centimes

FANTASIO

MAGAZINE GAI

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

Abonnements { FRANCE : Un an 12 fr. — Six mois 6 fr. 50
ÉTRANGER : — 14 fr. — — 7 fr. 50

BUREAUX : 14, Boulevard Poissonnière, PARIS — Tél. : 206-46

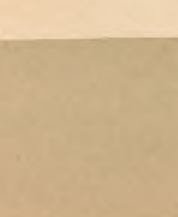
Adresser le montant de l'Abonnement en mandat-poste ou valeur sur Paris à l'ADMINISTRATEUR de FANTASIO

Les manuscrits ne sont pas rendus *Reproduction et traduction réservées.*

LES PAPOTAGES DE FANTASIO

Knoedler

L'un des complices de Bonnot vient de révéler que leur chef obligeait tous ses acolytes à mettre des gants pour exécuter leurs petites entreprises à Paris et dans la banlieue. Cela dans le but d'éviter les empreintes digitales. Avouez que c'est là le dernier mot de l'élégance en matière de cambriolage.



Manier la pince-monseigneur avec des mains qui pourraient demander une jeune fille en mariage, c'est une chose charmante. Imaginez l'humiliation d'un propriétaire surprenant les voleurs au moment où ils pillent son appartement, et qui s'aperçoit qu'ils ont des gants, et que lui n'en a pas. Quelle avanie pour son amour-propre, quelle diminution de prestige !... Si le procédé se généralise, la découverte de M. Bertillon qui permettait d'identifier si aisément les gens d'après les lignes de leur pouce devient inutilisable. Les adversaires de la société emportent la seconde manche ; cela rappelle la lutte fameuse de la cuirasse et du canon de marine. Comme toute idée nouvelle comporte un perfectionnement rapide, on me confie que l'usage des gants pour voler — (spécialité que les maisons de nouveautés ajouteront bientôt à celle des gants pour conduire) — va se trouver encore améliorée par l'initiative d'un génie encore inconnu.

Ce chercheur qui a sans doute des accointances à la préfecture de police et au parquet, a pu se procurer les empreintes digitales de la plupart des hauts fonctionnaires de ces deux maisons. Il les a fait mouler et reproduire, et il est en ce moment occupé à fabriquer un grand nombre de doigtiers en caoutchouc d'après ces modèles.

Il faut donc nous attendre à ce que, prochainement, après quelques crimes bien parisiens, l'enquête révèle que le vol et le meurtre ont été accomplis par les mains de M. Lépine, de M. Guichard, de M. le procureur général, et de M. Bertillon lui-même. Avouez que ce sera là une révélation sensationnelle, et pour reprendre l'image audacieuse d'un reporter : « une mine à manchettes ».

***

M. Leroy-Beaulieu vient de mourir. C'était un homme considérable et sympathique, fort écouté à l'Institut et directeur de cette Ecole des Sciences politique d'où sortent chaque année tant de jeunes diplomates de financiers en herbe, et d'excellents danseurs de cotillon. M. Leroy-Beaulieu était célèbre pour avoir donné à l'économie politique quelques-unes de ses plus solides formules et publié de nombreux ouvrages des plus documentés.

Mais cela n'eût pas suffi à lui donner la renommée dont il jouissait. Ce qui y contribua grandement, ce fut la camaraderie curieuse et inattendue que notre grand Alphonse Allais affichait avec ce grand savant.

Combien d'articles du savant humoriste sont dédiés à M. Leroy-Beaulieu, relatent des conversations tenues entre Allais et lui, dans un petit bar des Champs-Elysées! Allais aimait la statistique et il lui plaisait de mettre ses conclusions aventureuses sous l'égide d'un membre de l'Institut.

Il lui attribuait l'idée d'un concours d'altitude entre les hautes sphères diplomatiques, et assurait l'avoir consulté sur la question de l'éclairage gratuit des grandes villes par les vers luisants, dont un élevage national assurerait la multiplication. M. Leroy-Beaulieu avait

LA LIGUE ANTISALOMIQUE

Vingt-deux heures viennent de sonner, la nuit est sereine, le boulevard est extérieur.

Juchée sur ses talons d'échassier, une petite grue qui arpente le trottoir en faisant les cent faux pas m'accoste et, après m'avoir, selon les rites, qualifié de « joli blond », me rédige une invitation précise se terminant par ce post-scriptum mystérieux : « Et puis, je te ferai Salomé... »

(Je reconnais la péripatéticienne : c'est la même qui, l'an dernier, proposait à tout venant de lui « faire la Joconde ». La remerciant poliment, je sourds, salue et passe. Elle se lance à l'abordage d'un monsieur, de mine plutôt sévère.

La phrase magique produit un effet terrible : l'invité fait un bond mijinskesque de côté, lève un parapluie menaçant en hurlant : « F... le camp ! »

— C'est bon, faut pas vous fâcher, murmure doucement l'enfant.

— *Vade retro !...* réplique le monsieur.

— Oh ! voilà qu'il devient grossier ! gémit la petite d'un ton de reproche en reprenant sa route.

***

— Elle devient intolérable ! me dit le passant en s'épongeant le front.

— Bah ! ça n'a rien de vexant d'être pris pour un tétrarque.

— « Faire Salomé !... » à moi, à moi ! le président de la Ligue antisalomique que je vais fonder, que je fonde, que je viens de fonder. Car, monsieur, il est temps enfin, grand temps de réagir contre la salomémanie qui sévit actuellement ! Salomé ci, Salomé là, en musique, en charabia, en vers, en prose, en pantomime !... Assez, assez !

Et le saloméphobe conférencia en ces termes :

— Nous avions déjà, et nous nous en contentions, la *Salomé* de M. Massenet, une gentille fille d'Hérodiade, amie des prophètes, bien tranquille et portant sagement la robe blanche du soprano, quand Oscar Wilde vint de l'enfer avec sa *Salomé* sauvage. Et ce fut l'invasion d'une horde de figurants psalmodiant d'étranges discours : «La lune est un pélican rose — la lune a des pattes d'argent — ooooh ! qu'a donc la lune, ce soir ! — La princesse est belle, ce soir !... » Et on mit tout ça en musique, un compositeur, deux, trois, dix ! Et alors, monsieur, écossaises, batignollaises, tchèques, berlinoises, varsoviennes, austrabennes, se succédèrent des Salomés modulant avec tous les accents aigus, graves ou circassiens : « Je veux baiser ta bouche, Iokanaan ! — poiser ta pouche ! — baèser tha bouche ! »

Et on chorégraphia ! Oh ! le pas des sept voiles dansé par des chanteuses ! la mélopée des sept bémols chantée par des danseuses ! Puis ce fut la charge des bataillons de revuistes, ça recommença, en rigolo ! « J'veux pas qu'on m'embrass' sur la bouche... » pendant des semaines et des mois. Et ces jours-ci ça reprend, en russe ! dans des décors babylonoguignolonnivites peints dans un Epinal teuton.

Ah ! l'Assyrie, la Syrie ! la scierie ! la...

***

— Je l'arrête à temps, mais il repart avec une nouvelle ardeur :

— Et là-dessus, au tour de la peinture ! La *Salomé* de Regnault vendue un demi-million ! Ci : un milliard de cartes postales et deux mille quarts de pages de messieurs les Humoristes. Ça n'est pas fini, le patriotisme entre en scène. « La garderons-nous en France ! — Restera — restera pas !... Oh ! qu'elle s'en aille, Salomé ! qu'on n'entende plus parler jamais, jamais de cette misérable et de son bassin ! bassin ! bassin !...

***

— Mais, dis-je pour le calmer, qu'est-ce que tout ça peut vous faire ? Pourquoi, digne monsieur, cette terrible rancune ?

— J'ai mes raisons, de bonnes raisons, rugit l'inconnu. Enfin, je suis président de la Ligue antisalomique. Adhérez, je vous en prie, adhérez !

— Après tout, nous n'en sommes pas à une ligue près, ça dépend du montant de la cotisation !

— Pas de cotisation ! réplique-t-il indigné, c'est une femme pour laquelle on a déjà dépensé beaucoup trop, moi surtout.

— Auriez-vous assisté aux représentations du Châtelet ? les places étaient en effet un peu chères.

— Elle me coûte plus que ça.

— Ah ! seriez-vous l'acheteur de la *Salomé* de Regnault ? quatre cent quatre-vingt mille francs, plus les frais qui sont de quarante-huit mille livres, sans compter un commissionnaire pour emporter le tableau, ci : trente-cinq sols.

— Ça, mon bon monsieur, ce ne sont que les yeux de la tête, tandis que moi...

Et, après avoir porté la main au col comme quelqu'un qui va étouffer, le président de la Ligue antisalomique me glisse sa carte dans les doigts et disparaît...

***

Le bristol porte, sous une auréole de baron, ce simple nom : *Jean-Baptiste*.

Lucien Métivet.

Extrait de ..... 21 JUIL. 1912
Adresse :
Date :
Signature :

ait de .....
sse :
:
ature :

N° DE DÉBIT
Extrait de .....
Adresse : 25 JUIL. 1912
Date :
Signature :

Extrait de .....
Adresse :
Date : 18 JUIL 1912
Signature :

S. — A propos de la « Salomé » de Henri Regnault. — *La vente de la « Salomé ». — Les œuvres de Henri Regnault. — Ce que fut le peintre.*

Le célèbre tableau de Henri Regnault, la *Salomé*, vient d'être mis en vente. C'est un Américain, M. Lecler, de New-York, qui, moyennant 480 000 francs, en est devenu l'heureux possesseur.

Nous devons le regretter ; car la *Salomé* est une des œuvres les plus remarquables de Henri Regnault, à qui nous devons encore l'*Exécution sans jugement sous les rois maures, Judith et Holopherne*.

Il est vrai que nous pouvons toujours conserver l'espoir de recouvrer un jour ou l'autre le célèbre tableau ; en effet, M. Lecler a pris l'engagement de restituer la *Salomé* à l'administration de nos musées le jour où on sera en mesure de lui verser le montant total de la dépense qu'il a faite pour l'acquérir, et cela sans intérêts.

Si cette éventualité se réalisait, nous en serions vraiment heureux, car nous ne saurions avoir trop de sympathie pour le célèbre peintre, qui fut, en même temps qu'un coloriste hardi et original, un excellent patriote. Il fut tué à la bataille de Buzenval, en 1871, aux côtés de son vieil ami, le peintre Georges Clairin, qui nous a laissé sur le compte de Henri Regnault toute une véritable mine de traits typiques et d'anecdotes charmantes.

Gallus.

TIMIDES VŒUX

On a volé le buste d'Henri Regnault, dans le parc de Buzenval, où il avait été élevé, afin de perpétuer le souvenir du peintre de Salomé, tombé sous une balle prussienne le 19 janvier 1871. Il est peu probable que ce rapt soit le fait d'un collectionneur, mais plutôt d'un vulgaire voleur, désireux de transformer en monnaie courante le bronze du buste. En l'espèce, le jeu n'en vaut pas la chandelle, comme dit le vieux proverbe ; le buste de Regnault pèse à peine vingt-cinq kilogs.

A tant faire, les déboulonneurs de statues trouveraient autrement de profit à enlever de certaines de nos places publiques, ces masses de bronze qui les déshonorent.

Quelle reconnaissance ne devraient pas les Parisiens aux voleurs qui feraient disparaître du square de la Madeleine, la redingote de Jules Simon ! Et Lavoisier et les frères Chappe et Camille Desmoulins et tant d'autres à pied et à cheval ; qui donc se plaindrait de ne plus les voir sur leurs socles de pierre qui pourraient d'ailleurs servir de dalles funéraires.

La voilà la bonne affaire dans laquelle chacun trouverait son compte. Songez-y, ô voleurs de statues !

Le buste d'Henri Regnault a été volé à Buzenval

Ce n'est pas aussi « fort » que le vol de la *Joconde*, mais cela ne manque cependant point d'une certaine allure.

On a volé, dans la nuit d'hier, au parc de Buzenval, le buste d'Henri Regnault, le peintre auteur de la célèbre *Salomé*, lequel fut tué dans le même parc par une balle prussienne, le 19 janvier 1871.

C'est un buste en bronze qui pèse dans les 20 kilogrammes.

On peut supposer qu'il a été dérobé par des malandrins qui le débiteront dans quelque marché aux puces.

On peut supposer aussi qu'il était convoité par quelque riche amateur de tableaux qui désirait le placer, dans sa galerie, à côté d'une œuvre du peintre.

On peut tout supposer. Les gendarmes de Saint-Cloud et le commissaire de police de Rueil font ainsi sans doute mainte hypothèse cependant qu'ils se livrent à des recherches qui n'ont pas l'air près d'aboutir

Le Louvre s'en passera. — La fameuse *Salomé* de Regnault, payée 475.000 francs par le grand marchand américain M. Knoedler, n'entrera certainement pas au Louvre. L'acheteur a beau accorder des délais pour permettre aux amateurs français le rachat de cette toile, celle-ci lui restera pour compte. Peut-on songer à réunir cette somme énorme de 475.000 francs pour l'acquisition d'une œuvre que l'auteur fut heureux de vendre pour 30.000 francs à Mme de Cassin ? Elle ne vaut pas plus, et d'ailleurs c'est un beau prix.

Laissons les sots milliardaires se ridiculiser par leurs folles enchères.

Pour 475.000 francs, notre grand musée pourra acquérir une foule d'œuvres splendides que les *rois*, marchand de cochons ou de pétrole, nous laisseront parce que, dépourvus de tout sens artistique, ils n'en saisiront pas la beauté.

N° DU DEBIT
Extrait de
Adresse : 18 JUIL. 1912

Une Société du dix-huitième Siècle

Il paraît qu'il va se fonder une *Société du* XVIII*e siècle* dont j'ai reçu le programme.

Parmi les membres fondateurs, j'ai trouvé beaucoup de professeurs comme Aulard et beaucoup de Juifs. Ceux-là obéiront évidemment à l'inspiration d'Aulard et s'efforceront de nous prouver que l'immense effort du dix-huitième siècle a tendu à mettre au pouvoir les Bouffandeau et les Steeg.

Sans doute il y a là un point de vue et l'on peut imaginer comme le plus terrible châtiment de tous ces gens de tant d'esprit et d'une si cruelle imprévoyance de n'avoir réussi qu'à nous imposer pour maîtres les imbéciles malfaisants qui nous oppriment aujourd'hui et qui nous font payer cinq milliards par an pour cela.

La vérité est que nous éprouvons un sentiment particulier devant ce dix-huitième siècle.

Les rédacteurs du prospectus de la Société du XVIIIe siècle ont raison dans un certain sens d'écrire :

> Le dix-huitième siècle doit à cette ardeur d'agir ce qui le fait aujourd'hui si actuel et si vivant. On peut lui préférer assurément d'autres siècles de notre histoire littéraire ou sociale. Mais ni le seizième, ni le dix-septième n'agissent aussi directement sur nos destinées. Les idées du dix-huitième, qu'on les accueille ou les condamne, sont de celles dont nous vivons encore ; les problèmes qu'il a posés et tenté de résoudre gardent encore aujourd'hui toute leur portée. L'art qu'il aima n'a rien perdu de ses prestiges, et c'est lui qui organise définitivement les sciences qui devaient triompher.

C'est vrai dans un certain sens et très contestable à un autre point de vue.

En dehors de Georges Sand, qui fut une vraie fille de Rousseau, qui en eut la sensibilité inconsciente, l'immoralité déclamatoire, l'amour profond de la nature, on ne voit pas beaucoup d'œuvres du siècle dernier qui se rattachent à la génération sèche, brillante et spirituelle de l'Encyclopédie.

Toute la première partie du dix-neuvième siècle fut une réaction spontanée contre l'art, la littérature, l'état d'esprit et l'ensemble des pensées du dix-huitième siècle.

Chateaubriand traduisit dans le plus magnifique des langages le réveil de la France chrétienne.

Le romantisme tout entier ne fut qu'une évocation de la vieille France du Moyen Age, des traditions, des usages, des modes du passé, une glorification de ces églises gothiques que les autorités religieuses elles-mêmes traitaient au dix-huitième siècle avec un sans-gêne incroyable, auxquelles elles n'hésitaient pas à faire subir de si désastreuses transformations.

Victor Hugo avec son génie épique, sa passion pour l'Enorme et le Gigantesque, son absence même parfois de mesure et de goût, fut comme la négation du genre d'esprit du dix-huitième siècle. Il eut certainement fait horreur à Voltaire.

Je vous accorde qu'il y avait là-dedans bien du bric-à-brac, de la friperie théâtrale, de la mise en scène d'opéra et du bal costumé. A côté de cela, des hommes comme Montalembert et Dom Guéranger nous faisaient communier avec l'âme des ancêtres, nous montraient ce qu'avaient été réellement ces ordres monastiques qui avaient fondé la société européenne et dont les représentants étaient pour les beaux esprits du dix-huitième siècle des objets de sarcasme et de risée.

Parmi les écrivains en vue du dix-neuvième siècle, je ne vois guère que Béranger, dont la verve impie, assez pauvre et narquoise, était comme un écho du dix-huitième siècle.

Quand la dictature de Gambetta, qui fut comme une parodie de la levée en masse, eut détruit la légende des quatorze armées de la Convention, tout le dix-huitième siècle était bien fini, épuisé dans sa survivance d'influence et d'action.

Si le comte de Chambord eût été un autre homme, si le parti royaliste avait été encore bien vivant et solidement constitué, s'il avait eu des hommes de tête et de main, comme les Saint-Arnaud, les Morny, les Persigny, la Restauration de l'ancienne France aurait pu se faire, pour ainsi dire d'elle-même. Ce n'est pas, à coup sûr, les camarades ou les parents des trente mille prolétaires que les républicains bourgeois du 4 Septembre avaient fait massacrer, après la Commune, pour n'avoir pas respecté l'ordre établi par une insurrection d'avocats, qui auraient versé leur sang pour rien empêcher.

Malheureusement, les chefs des classes dirigeantes dont les pères, plus que Rousseau, ont déterminé la Révolution en s'affiliant aux Loges et en travaillant à anéantir toutes les croyances dans l'âme des foules, sont incapables d'une conception un peu juste et un peu élevée. Ils détestent ceux qui les défendent et se détestent même entre eux ; le pays les avait envoyés à Versailles pour faire la Monarchie ; à force d'intrigues et de sottises ils ont réussi à faire la République.

Ce sont les Juifs, encore une fois, qui ont été les vrais héritiers du dix-huitième siècle, grâce aux élites qui les ont laissé s'emparer peu à peu de tous les ressorts du gouvernement. Elles n'ont eu de complaisances que pour les Juifs, elles les ont reçus dans leurs salons ; elles ont assisté à leurs fêtes ; elles ont trouvé que ceux qui attaquaient les Juifs voulaient porter atteinte aux principes sacrés de la propriété.

Les Juifs, au moment des pillages de la Révolution, avaient acheté à vil prix les merveilles de l'art du dix-huitième siècle. Les grands Juifs font monter aujourd'hui à des prix insensés les chefs-d'œuvre créés par les plébéiens d'autrefois, afin de favoriser les enfants d'Israël qui sont restés fidèles à la Brocante.

Aujourd'hui, les Juifs venus d'Allemagne vont fonder une Société qui encouragera une littérature pour vous prouver qu'ils sont les dépositaires et les héritiers des idées de ce dix-huitième siècle qui fut frivole, sceptique, corrompu, tout ce que vous voudrez, mais dont la caractéristique fut d'être bien français, exclusivement français....

ÉDOUARD DRUMONT.

Extrait de
Adresse :
Date : 1er JUIL. 1912
Signature :
Exposition

L. R.

La Salomé de Regnault.

Les efforts faits pour acquérir la *Salomé* de Regnault pour le compte du Musée du Louvre sont restés infructueux. Cette toile ira donc consacrer en Amérique, une fois de plus, la supériorité de l'art français. Il vaut peut-être la peine de signaler une particularité peu connue de ce tableau désormais célèbre.

Lorsque Regnault eut terminé et signé sa toile, il trouva le personnage hors de proportion avec la démension du châssis, il entreprit donc d'agrandir ce dernier. A cet effet, il lui ajouta une bande horizontale en dessous et une bande verticale à droite.

Voila pourquoi la figure de Salomé est aussi fortement sur la gauche du tableau et pourquoi la signature de Regnault est à la place inusitée où elle se trouve ; elle est au bas de la toile primitive.

Ce remaniement de son tableau par l'auteur était utile à signaler ne fût-ce que pour éviter qu'on y dénonce un jour la trace d'un maquillage ou pour éviter que ces trois morceaux de toile ne deviennent les éléments de trois *Salomé*. On a quelquefois de telles surprises en pareille matière !

J. C.

Extrait de PETIT MONITEUR
Adresse :
Date : 1er JUIL. 1912
Signature :

L'acquéreur de la *Salomé* d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger cet essai jusqu'à la fin de décembre, en se chargeant de centraliser chez lui les promesses de souscription qui viendraient s'ajouter aux souscriptions déjà existantes.

Extrait de PETITE RÉPUBLIQUE
Adresse :
Date : 25 JUIL. 1912
Signature :

RUEIL. — Le buste en bronze d'Henri Regnault, le peintre de « Salomé », a été enlevé, dans le bois de Saint-Cucufa, par des individus inconnus.

Ce buste, œuvre de Barrias, pesait une trentaine de kilogrammes.

Peut-être s'agit-il simplement d'une farce.

La Semaine du Collectionneur

Tableau des œuvres principales adjugées en vente publique pendant la saison 1911-12

TABLEAUX

Les Confidences pastorales, par Boucher, 130.000 fr. ; Le retour de la Chasse de Diane, par Boucher, 100.000 (*Vente X...*)

Souvenir du lac de Garde, par Corot, 76.000 (*Vente Dreux*).

La grande Métairie, par Corot, 133.000 ; La Femme à la perle, par Corot, 150.000 ; Le retour des Champs, par Millet, 118.000 ; La présentation au Temple (école de Cologne), 156.000 ; La Vierge et l'Enfant, par Crivelli, 70.000 (*Collection Dollfus*).

La comtesse de Wilton, par Lawrence, 435.000 ; Portrait de Charles Lowther, 116.000 ; Les deux Savoyards, par Drouais, 175.000 ; La Fillette au Chat, par Drouais, 125.000 ; L'Education fait tout, par Fragonard, 250.000 ; Portrait de Mme Norenval, par Fragonard, 120.500 ; Portrait d'Elisabeth de Wurtemberg, par Fuger, 100.000 ; Portrait de Babuti, par Greuze, 109.500 ;

Portrait de Pauline de Mailly, par Nattier, 195.000 (*Collection Roussel*).

Femme plumant un Coq, par Rembrandt, 475.000 (*Collection Levaigneur*).

Portrait de femme de l'école de Clouet

Portrait d'homme, par Rubens, 54.500 (*Collection Dollfus*).

Portrait de Femme, par Rembrandt, 365.000 ; Salomé, par Regnault, 480.000 ; Allée des Châtaigniers, par Rousseau, 270.000 ; L'assassinat de l'évêque de Liège, par Delacroix, 205.100 ; La Leçon d'équitation, par Delacroix, 140.100 ; La Solitude, par Corot, 350.000 ; Le Lac, par Corot, 121.000 ; Portrait de Femme, par Leibl, 140.000 ; Dupré-La Mare, 90.000 ; Mariage espagnol, par Fortuny, 220.000 (*Collection Carcano*).

Le retour du Marché, par Boucher, 80.000 ; Les Châteaux de cartes, par Chardin, 190.000 ; Les Bouteilles de savons, par Chardin, 300.500 ; Rafraîchissements, par Chardin, 61.000 ; Le sacrifice au Minotaure, par Fragonard, 360.000 ; Le songe du Mendiant, par Fragonard, 125.000 ; Le Feu aux poudres, par Fragonard, 111.000 ; Adeline, par Fragonard, 152.000 ; La jeune Fille brune, par Fragonard, 94.000 ; Le duc d'Albe, par Goya, 66.000 ; Portrait de jeune Fille, par Lawrence, 200.000 ; Tête de Nègre, par Reynolds, 120.000 ; Le parc de Saint-Cloud, par H. Robert, 107.500 ; Mme Grant, par Mme Vigée-Lebrun, 400.000 (*Collection Doucet*).

PASTELS ET DESSINS

Deux petits dessins, par Moreau Le Jeune, 12.100 (*Vente anonyme en décembre*).

Tête de l'acteur Martinelli, pastel, par Fragonard, 20.200 (*Collection Lemoyne*).

Duval de l'Epinoy, pastel, par La Tour, 600.000 ; Le chevalier de Jars, par La Tour, 110.000 ; Marguerite Le Comte, par La Tour, 105.000 ; Le comte de Bastard, par Perronneau, 116.000 ; La Lecture interrompue, par Baudouin, 95.000 ; La Révérence, par Fragonard, 75.000 ; Le songe du Mendiant, par Fragonard, 71.100 ; Dessin, par Portail, 80.000 ; Feuille d'études, par Watteau, 71.000 ; Feuille d'études, par Watteau, 71.000 ; Feuille d'études, par Watteau, 42.000 (*Collection Doucet*).

N° DE DEBIT
de COMŒDIA
Adresse :
15 JUIL. 1912
Signature :

L'*Affaire de la « Salomé »*. — Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier, on faisait pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

REGION PARISIENNE

On a volé le buste d'Henri Regnault

VERSAILLES. — M. Paul Plard, garde particulier à Buzenval, s'est aperçu, en faisant sa ronde, que des malfaiteurs avaient enlevé de son piédestal, haut de trois mètres, le buste de Henri Regnault.

Ce buste, qui est de Barrias et qui pèse 20 kilos, avait été élevé à l'endroit même où, le 19 janvier 1871, Henri Regnault fut frappé à mort par une balle prussienne.

Le parquet de Versailles vient d'ouvrir une enquête.

Extrait de
Adresse :
Date : JUIL. 1912
Signature :

LA « SALOMÉ » DE REGNAULT.

— Je vais adjuger... quatre cent quatre-vingt mille... ça n'est pas le Louvre...

— Ce n'est pas non plus le bon marché.

(Extrait du Rire. Dessin de Métivet.)

N° du débit ...
Extrait de ...
Adresse : ...

Une Société du dix-huitième Siècle

Il paraît qu'il va se fonder une *Société du XVIIIe siècle* dont j'ai reçu le programme.

Parmi les membres fondateurs, j'ai trouvé beaucoup de professeurs comme Aulard et beaucoup de Juifs. Ceux-là obéiront évidemment à l'inspiration d'Aulard et s'efforceront de nous prouver que l'immense effort du dix-huitième siècle a tendu à mettre au pouvoir les Bouffandeau et les Steeg.

Sans doute il y a là un point de vue et l'on peut imaginer comme le plus terrible châtiment de tous ces gens de tant d'esprit et d'une si cruelle imprévoyance de n'avoir réussi qu'à nous imposer pour maîtres les imbéciles malfaisants qui nous oppriment aujourd'hui et qui nous font payer cinq milliards par an pour cela.

La vérité est que nous éprouvons un sentiment particulier devant ce dix-huitième siècle.

Les rédacteurs du prospectus de la Société du XVIIIe siècle ont raison dans un certain sens d'écrire :

> Le dix-huitième siècle doit à cette ardeur d'agir ce qui le fait aujourd'hui si actuel et si vivant. On peut lui préférer assurément d'autres siècles de notre histoire littéraire ou sociale. Mais ni le seizième, ni le dix-septième n'agissent aussi directement sur nos destinées. Les idées du dix-huitième, qu'on les accueille ou les condamne, sont de celles dont nous vivons encore ; les problèmes qu'il a posés et tenté de résoudre gardent encore aujourd'hui toute leur portée. L'art qu'il aima n'a rien perdu de ses prestiges, et c'est lui qui organise définitivement les sciences qui devaient triompher.

C'est vrai dans un certain sens et très contestable à un autre point de vue.

En dehors de Georges Sand, qui fut une vraie fille de Rousseau, qui en eut la sensibilité inconsciente, l'immoralité déclamatoire, l'amour profond de la nature, on ne voit pas beaucoup d'œuvres du siècle dernier qui se rattachent à la génération sèche, brillante et spirituelle de l'Encyclopédie.

Toute la première partie du dix-neuvième siècle fut une réaction spontanée contre l'art, la littérature, l'état d'esprit et l'ensemble des pensées du dix-huitième siècle.

Chateaubriand traduisit dans le plus magnifique des langages le réveil de la France chrétienne.

Le romantisme tout entier ne fut qu'une évocation de la vieille France du Moyen Age, des traditions, des usages, des modes du passé, une glorification de ces églises gothiques que les autorités religieuses elles-mêmes traitaient au dix-huitième siècle avec un sans-gêne incroyable, auxquelles elles n'hésitaient pas à faire subir de si désastreuses transformations.

Victor Hugo avec son génie épique, sa passion pour l'Enorme et le Gigantesque, son absence même parfois de mesure et de goût, fut comme la négation du genre d'esprit du dix-huitième siècle. Il eut certainement fait horreur à Voltaire.

Je vous accorde qu'il y avait là-dedans bien du bric-à-brac, de la friperie théâtrale, de la mise en scène d'opéra et du bal costumé. A côté de cela, des hommes comme Montalembert et Dom Guéranger nous faisaient communier avec l'âme des ancêtres, nous montraient ce qu'avaient été réellement ces ordres monastiques qui avaient fondé la société européenne et dont les représentants étaient pour les beaux esprits du dix-huitième siècle des objets de sarcasme et de risée.

Parmi les écrivains en vue du dix-neuvième siècle, je ne vois guère que Béranger, dont la verve impie, assez pauvre et narquoise, était comme un écho du dix-huitième siècle.

Quand la dictature de Gambetta, qui fut comme une parodie de la levée en ...

Rousseau, ont déterminé la Révolution en s'affiliant aux Loges et en travaillant à anéantir toutes les croyances dans l'âme des foules, sont incapables d'une conception un peu juste et un peu élevée. Ils détestent ceux qui les défendent et se détestent même entre eux ; le pays les avait envoyés à Versailles pour faire la Monarchie ; à force d'intrigues et de sottises ils ont réussi à faire la République.

Ce sont les Juifs, encore une fois, qui ont été les vrais héritiers du dix-huitième siècle, grâce aux élites qui les ont laissé s'emparer peu à peu de tous les ressorts du gouvernement. Elles n'ont eu de complaisances que pour les Juifs, elles les ont reçus dans leurs salons ; elles ont assisté à leurs fêtes ; elles ont trouvé que ceux qui attaquaient les Juifs voulaient porter atteinte aux principes sacrés de la propriété.

Les Juifs, au moment des pillages de la Révolution, avaient acheté à vil prix les merveilles de l'art du dix-huitième siècle. Les grands Juifs font monter aujourd'hui à des prix insensés les chefs-d'œuvre créés par les plébéiens d'autrefois, afin de favoriser les enfants d'Israël qui sont restés fidèles à la Brocante.

Aujourd'hui, les Juifs venus d'Allemagne vont fonder une Société qui encouragera une littérature pour vous prouver qu'ils sont les dépositaires et les héritiers des idées de ce dix-huitième siècle qui fut frivole, sceptique, corrompu, tout ce que vous voudrez mais dont la caractéristique fut d'être bien français, exclusivement français....

ÉDOUARD DRUMONT.

Extrait de ...
Adresse : ...
Date : 1er JUIL. 1912
Signature : ...
Exposition ...

L. R.

La Salomé de Regnault.

Les efforts faits pour acquérir la *Salomé* de Regnault pour le compte du Musée du Louvre sont restés infructueux. Cette toile ira donc consacrer en Amérique, une fois de plus, la supériorité de l'art français. Il vaut peut-être la peine de signaler une particularité peu connue de ce tableau désormais célèbre.

Lorsque Regnault eut terminé et signé sa toile, il trouva le personnage hors de proportion avec la dimension du châssis, il entreprit donc d'agrandir ce dernier. A cet effet, il lui ajouta une bande horizontale en dessous et une bande verticale à droite.

Voilà pourquoi la figure de Salomé est aussi fortement sur la gauche du tableau et pourquoi la signature de Regnault est à la place inusitée où elle se trouve ; elle est au bas de la toile primitive.

Ce remaniement de son tableau par l'auteur était utile à signaler ne fût-ce que pour éviter qu'on y dénonce un jour la trace d'un maquillage ou pour éviter que ces trois morceaux de toile ne deviennent les éléments de trois *Salomé*. On a quelquefois de telles surprises en pareille matière !

J. C.

Extrait de PETIT MONITEUR
Adresse : ...
Date : 1er JUIL. 1912
Signature : ...

... acquéreur de la *Salomé* d'Henri Regnault, M. Roland Knœdler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger cet essai jusqu'à la fin de décembre, en se chargeant de centraliser chez lui les promesses de souscription qui viendraient s'ajouter aux souscriptions déjà existantes.

Extrait de PETITE RÉPUBLIQUE
Adresse : ...
Date : 20 JUIL. 1912
Signature : ...

RUEIL. — Le buste en bronze d'Henri Regnault, le peintre de « Salomé », a été enlevé, dans le bois de Saint-Cucufa, par des individus inconnus.

Ce buste, œuvre de Barrias, pesait une trentaine de kilogrammes.

Peut-être s'agit-il simplement d'une farce.

La Semaine du Collectionneur

Tableau des œuvres principales adjugées en vente publique pendant la saison 1911-12

TABLEAUX

Les Confidences pastorales, par Boucher, 130.000 fr. ; Le retour de la Chasse de Diane, par Boucher, 100.000 (*Vente X...*)

Souvenir du lac de Garde, par Corot, 75.000 (*Vente Dreux*).

La grande Métairie, par Corot, 131.000 ; La Femme à la perle, par Corot, 150.000 ; Le retour des Champs, par Millet, 116.000 ; La présentation au Temple (école de Cologne), 156.000 ; La Vierge et l'Enfant, par Crivelli, 70.000 (*Collection Dollfus*).

La comtesse de Wilton, par Lawrence, 435.000 ; Portrait de Charles Lowther, 116.000 ; Les deux Savoyards, par Drouais, 175.000 ; La Fillette au Chat, par Drouais, 135.000 ; L'Education fait tout, par Fragonard, 250.000 ; Portrait de Mme Nerenval, par Fragonard, 120.500 ; Portrait d'Elisabeth de Wurtemberg, par Fuger, 100.000 ; Portrait de Babuti, par Greuze, 109.500 ; Portrait de Pauline de Mailly, par Nattier, 195.000 (*Collection Roussel*).

Femme plumant un Coq, par Rembrandt, 475.000 (*Collection Levaigneur*).

Portrait de femme de l'école de Clouet

Portrait d'homme, par Rubens, 54.500 (*Collection Dollfus*).

Portrait de Femme, par Rembrandt, 365.000 ; Salomé, par Regnault, 480.000 ; Allée des Châtaigniers, par Rousseau, 270.000 ; L'assassinat de l'évêque de Liège, par Delacroix, 205.100 ; La Leçon d'équitation, par Delacroix, 140.100 ; La Solitude, par Corot, 250.000 ; Le Lac, par Corot, 121.000 ; Portrait de Femme, par Leibl, 140.000 ; Dupré-La Mare, 90.000 ; Mariage espagnol, par Fortuny, 220.000 (*Collection Carcano*).

Le retour du Marché, par Boucher, 80.000 ; Les Châteaux de cartes, par Chardin, 190.000 ; Les Bouteilles de savons, par Chardin, 300.500 ; Rafraîchissements, par Chardin, 61.000 ; Le sacrifice au Minotaure, par Fragonard, 300.000 ; Le songe du Mendiant, par Fragonard, 125.000 ; Le Feu aux poudres, par Fragonard, 111.000 ; Adeline, par Fragonard, 152.000 ; La jeune Fille brune, par Fragonard, 94.000 ; Le duc d'Albe, par Goya, 66.000 ; Portrait de jeune Fille, par Lawrence, 200.000 ; Tête de Nègre, par Reynolds, 120.000 ; Le parc de Saint-Cloud, par H. Robert, 107.500 ; Mme Grant, par Mme Vigée-Lebrun, 400.000 (*Collection Doucet*).

PASTELS ET DESSINS

Deux petits dessins, par Moreau Le Jeune, 12.100 (*Vente anonyme en décembre*).

Tête de l'acteur Martinelli, pastel, par Fragonard, 20.200 (*Collection Lemoyne*).

Duval de l'Epinoy, pastel, par La Tour, 600.000 ; Le chevalier de Jars, par La Tour, 110.000 ; Marguerite Le Comte, par La Tour, 166.000 ; Le comte de Bastard, par Perronneau, 116.000 ; La Lecture interrompue, par Baudouin, 95.000 ; La Révérence, par Fragonard, 75.000 ; Le songe du Mendiant, par Fragonard, 71.100 ; Dessin, par Portail, 80.000 ; Feuille d'études, par Watteau, 71.000 ; Feuille d'études, par Watteau, 71.000 ; Feuille d'études, par Watteau, 42.000 (*Collection Doucet*).

N° DE DÉBIT 134
de COMŒDIA
Date : 15 JUIL. 1912
Signature : ...

L'Affaire de la « Salomé ». — Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier, on faisait pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la Salomé dans l'une de nos collections nationales.

Extrait de ...
Adresse : ...
Date : ...
Signature : ...
Exposition ...

REGION PARISIENNE

On a volé le buste d'Henri Regnault

VERSAILLES. — M. Paul Pîard, garde particulier à Buzenval, s'est aperçu, en faisant sa ronde, que des malfaiteurs avaient enlevé de son piédestal, haut de trois mètres, le buste de Henri Regnault.

Ce buste, qui est de Barrias et qui pèse 20 kilos, avait été élevé à l'endroit même où, le 19 janvier 1871, Henri Regnault fut frappé à mort par une balle prussienne.

Le parquet de Versailles vient d'ouvrir une enquête.

Extrait de ...
Adresse : ...
Date : ... JUIL. 1912
Signature : ...

LA « SALOMÉ » DE REGNAULT.

— Je vais adjuger... quatre cent quatre-vingt mille... ça n'est pas le Louvre...

— Ce n'est pas non plus le bon marché.

(Extrait du Rire. Dessin de Métivet.)

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
REVUE MAROCAINE
TANGER
9 JUIN 1912

Simple Souvenir

Henri REGNAULT à Tanger

En décembre 1869 un jeune homme de vingt-six ans débarquait à Tanger. Par miracle, ce n'était point un homme d'affaires, mais un peintre, un artiste aimant la vie dans ses plus belles manifestations: la force, le courage, et la beauté. Il se nommait Henri Regnault.

Il venait alors de passer près d'un an en Espagne, séduit par les couleurs violentes et crues, ivre de jeunesse et de puissance, aimant à se griser par de folles randonnées à cheval dans la campagne. Un jour, un sculpteur lui avait fait connaître une jeune fille de seize ans dont il s'était épris, Maria Veronica Concetta Latini, simple paysanne, mais «douée d'une grâce bizarre et sauvage, d'un attrait dangereux et d'une fascination diaboliquementirrésistible», comme dit Théophile Gautier en parlant d'elle. Regnault avait été enthousiasmé de cette vision, et comme il possédait au plus haut point l'instinct de la physionomie caractéristique des choses, il avait immédiatement décidé que cette «panthère noire», cette «tête de fauvesse» personnifierait «Salomé la danseuse» c'est-àdire une des forces les plus terribles de la nature universelle, le vice commandé par des sens exaspérés et une imagination effrénée, le regard d'un dieu païen enseveli dans une crinière de lionne.

Et il s'était mis passionnément à l'œuvre : «Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent — écrit-il à son ami Duparc — ne compte pas. C'est ce que je ferai dorénavant qui va commencer à compter à partir de ma petite Hérodiade» — La première esquisse est loin de le satisfaire : le jet est puissant, mais le charme morbide qui doit adoucir toute la violence de la physionomie n'est pas rendu. Regnault qui conte à son père dans des lettres charmantes toutes les émotions qu'il ressent au sujet de cette peinture, veut à toute force projeter sur son tableau la «Salomé» qu'il conçoit dans ses moindres nuances. C'est alors qu'il décide avec son ami et frère d'armes Georges Clairin, de venir goûter au charme de l'Orient. A Tanger, il connait tout d'abord des instants pénibles. Pendant plusieurs jours il croit d'abord son tableau englouti dans un naufrage, puis tant de folles dépenses, afin de meubler son « pauvre petit atelier africain » qu'il se trouve bientôt... « littéralement sans un sou ». Enfin, tout s'arrange. Le marchand de tableaux Brame à qui il a vendu d'ores et déjà sa « Salomé » pour la somme de 13.000 francs lui avance de l'argent, et il se trouve délicieusement bien dans une petite maison mauresque avec terrasse et patio, qu'il a louée au centre de la ville. Georges Clairin. dans ses «Souvenirs», rédigés par André Beaunier, décrit en termes enchanteurs leur installation et leur vie à Tanger :

« Nous avons loué une petite maison simple, mais bien de là-bas. Un patio central, quatre colonnes soutenant une terrasse ; entre les colonnes quatre chambres. C'était tout blanc, éblouissant. Et loin d'Europe, délicieusement loin. Nous avons peint les portes en bleu turquoise, les murs s'ornèrent de panneaux multicolores.

Ce devint un petit palais. Mais il nous fallait des mauresques... Impossible d'en avoir, car alors c'était pour une mauresque une sorte de crime religieux que de se montrer à des chiens de chrétiens comme nous ; et quant à la pose en vue d'une image, sacrilège ! Le hasard nous servit bien cette fois. Nous nous promenions un jour sur le Socco, Regnault et moi. Tout à coup nous nous sentons l'un et l'autre tirés par par une manche de nos vestons. C'est un fantôme,c'est-à-dire une femme mauresque, qui nous a donné ce signe de son intérêt particulier. Aux signes de deux beaux yeux noirs, méfiants et inquiets, rieurs un peu, spirituels, nous répondons par un signe d'intelligence. Et nous retournons vers Tanger. Le fantôme nous suit. Nous laissons notre porte entr'ouverte, et le voici dans notre patio. Cette mauresque aimable s'appelait Chamma. Plus tard nous avons su que « chamma » voulait dire aussi dans la langue des marocains « chandelle ». Quand Chamma connut que nous le savions, offensée, elle nous pria de la nommer Aïcha désormais. Demeurée seule avec nous, elle nous raconte avec volubilité qu'elle sait qui nous sommes, et que depuis longtemps elle veut nous voir et nous servir de modèle. Seulement elle court un grand péril, et réclame le mystère. Chamma était belle, avait une tête étrange, des mines coquettes, des yeux calins et de doux gestes langoureux. Peut-être avons-nous, Regnault et moi,goûté avec elle sur la terrasse de notre cher refuge marocain, les plus belles heures de notre vie. La vue était admirable, vers la ville blanche et la Méditerranée. La nuit, de temps à autre, surgissaient des murailles des femmes blanches et spectrales qui chantaient de mélancoliques refrains sur la nuit radieuse. Elles apparaissaient et disparaissaient vite, à peine aperçues,devinées;et grâce à leurs rapides épiphanies, l'étendue illimitée de l'Islam se peuplait pour nous d'éparse et d'inquiétante volupté ».

Au bout de peu de temps, Regnault déclare que le ciel de Tanger lui a été propice. Sa «Salomé» est achevée: il s'en déclare pleinement satisfait. «Or— écrit-il à Brame — c'est la première fois que « pareille chose m'arrive depuis que je fais de la peinture ».

A ce moment-là Regnault avait de grands projets. Il voulait s'installer définitivement à Tanger, acheter les terrains où se trouve aujourd'hui l'emplacement de la légation d'Allemagne, se bâtir un petit palais, y amener celle qu'il aimait et mener une vie heureuse, entièrement consacrée à l'art et à l'amour, sous un beau ciel. Survinrent les terribles événements de 1870. Bien qu'exempt de service comme pensionnaire de Rome, Regnault qui était en plein travail et en pleine force de création, écrivit à Brame, ces lignes admirables dans leur concision :

« Si Dios quiere et si nos armes sont victorieuses, je vous enverrai mes petits tableaux. « Le départ pour la fantasia », « La sortie du pacha », « Harem », etc. Mais si nous sommes vaincus, je lâche la peinture, et je m'engage pour manger quelques prussiens. Ainsi, faites des vœux. »

Regnault ne devait plus revoir Tanger. Incorporé dans un régiment de marche, il tombait frappé à la tête d'une balle prussienne à Buzenval.

On comprend quelle émotion a suscité, même chez ceux qui s'intéressent de très loin aux arts en France, la vente Carcano. Tous avaient espéré que la « Salomé » d'Henri Regnault serait acquise par le Louvre. Le conseil des Musées Nationaux avait voté à cet effet une contribution de deux cent mille francs. Sur l'initiative des «Amis du Louvre » une souscription publique avait produit cent-quatre-vingt-cinq mille francs. Les enchères atteignirent une somme plus élevée, et le chef-d'œuvre de Regnault fut adjugé à M. Roland Knœdler pour la somme de quatre cent-quatre-vingt-mille francs. Mais le grand expert de New-York a eu un beau geste dont il faut lui être reconnaissant. Il prévint le conservateur du Louvre qu'il laissait pendant deux mois le tableau à la disposition du Musée National au prix qu'il l'avait acheté et sans aucun bénéfice. Or, deux mois, c'est plus qu'il ne faut pour que la souscription commencée puisse produire les cent mille francs qui manquent encore.

La « Salomé » de Regnault aura donc sans doute sa place au Louvre. Nous ne voulons même pas en douter un seul instant. Mais il nous semble que Tanger a le droit et le devoir de s'associer à la fièvre qui a agité tant d'artistes désireux de disputer à l'étranger cette toile, car c'est dans son atmosphère, dans la langueur de ses nuits, dans la douceur de ses couchers de soleil, dans la gamme de ses nuances, que le grand artiste a trouvé la joie et la volupté, seules capables de parachever un chef-d'œuvre.

MARCEL SCHULZ.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
TANGER
9 JUIN 1912

Encore un beau geste :

Du *Gaulois* :

L'éminent peintre Clairin a adressé à M. Georges Petit cette lettre :

Cher ami,

Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra — la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la capote du soldat, ne sachant lequel reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger, nous avions pris nos dispositions pour nos toiles, bibelots, etc., etc.

Cette aquarelle m'avait été donnée par Regnault. C'est le souvenir le plus précieux que je garde près de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la *Salomé*. Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder près de nous la belle *Salomé*.

Toutes mes amitiés.

G. CLAIRIN.

M. Georges Petit a remis l'aquarelle d'Henri Regnault à M. Knoedler et celui-ci la mit en vente au prix de dix mille francs. Ces dix mille francs viendront grossir la souscription.

N° DE DÉBIT 630
de 15 JUIN 1912

CHRONIQUE DE QUINZAINE

AUTOUR DE LA RUE DROUOT
LES BEAUX DIMANCHES

Il est agréable de constater qu'en France on honore les arts de plus en plus. On considère qu'un chef-d'œuvre est un bien inestimable et qu'on ne saurait trop le payer. On est bien décidé à mourir, s'il le faut, sur la paille, pour posséder un pastel de La Tour, un vaporeux visage aux tons pâlis qui enchantera ses derniers instants. Les gens du vingtième siècle ont une belle âme. C'est l'enseignement — ou du moins un observateur superficiel pourrait le croire — de cette vente Doucet qui vient de se terminer glorieusement après quatre vacations.

Ce fut le grand événement de ces derniers jours. Dans la salle de la rue Drouot, on jonglait avec les millions. « A 100.000 francs le petit buste », annonçait le commissaire-priseur, sur la foi d'un expert. Il y avait un sourire dans l'assistance, 100.000 francs pour un petit buste ! Ce commissaire-priseur prisait de façon étriquée. C'est 200.000 francs que valait le petit buste ! Non, 300.000. Non, 400.000. Non, 450.000. Personne ne dit plus mot ? Adjugé, à 450.000 francs le petit buste. N'est-ce point merveilleux, ce marchandage en sens inverse, où chacun semble se faire un point d'honneur de payer le plus cher possible ?

Eh bien, non, ce n'est pas merveilleux : et les amateurs d'art qui comptaient, après de tels gestes, être salués très bas par une presse enthousiaste, viennent au contraire de recevoir d'elle une volée formidable. Cela vaut d'être noté.

On a trouvé le spectacle fort triste, de ces hommes tout cousus d'or, comme le financier de la fable, décrochant à coups de billets de mille les toiles délicates du dix-huitième siècle. Il apparaissait qu'ils n'étaient point menés par un souci d'art, mais par un sentiment vague, et pas très avouable, où le snobisme, la gloriole, peut-être aussi la spéculation, tenaient la plus large place. Oh, qu'il y avait loin de leur brutal empressement au recueillement pieux de l'amateur idéal ! On a prononcé à leur sujet le mot de barbares ; on les a comparés à ces Américains, plus riches d'argent que de goût, qui achètent, au petit bonheur, ce qu'on leur dit être de belles choses, sans être touchés par la beauté de ces choses. Et l'on a exprimé la crainte que, ces mœurs s'acclimatant en France, les tableaux ne deviennent une denrée comme une autre, dont on ne saura plus dire : « C'est un chef-d'œuvre », mais : « Cela vaut un million ».

Les artistes eux-mêmes ont raillé une si excessive ardeur aux enchères. Vous ne l'auriez pas cru, car enfin, malgré le respect que vous leur portez, vous n'ignorez pas qu'ils sont des hommes retenus à la terre par la chaîne commune et qu'ils demeurent sensibles aux biens de ce monde. Passent-ils donc par-dessus leur propre intérêt pour réclamer au nom du goût, de la mesure ? Ce serait une noble attitude.

Mais non. Ils ne risquent rien à condamner les mœurs nouvelles. Ils n'en pâtiront pas. Les collectionneurs sont, il est vrai, disposés à couvrir d'or les belles œuvres de peinture ; mais ils mettent, à leur générosité une condition : c'est que l'auteur de la toile soit mort. Tant qu'il est vivant, il est censé ne peindre que des croûtes ; par une sorte de miracle, ces croûtes se muent en chef-d'œuvre dès qu'il disparaît.

Il y a mille exemples du fait ; et, sans aller très loin, la Salomé d'Henri Regnault qu'on a vendue tout récemment, peut illustrer magnifiquement cette vérité. Au Salon de 1870, on l'accueillit sans enthousiasme ; les meilleurs critiques virent en elle une œuvre d'apprenti et passèrent leur chemin. Quelques mois plus tard, Henri Regnault tomba sur le champ de bataille de Buzenval et, par bonds successifs, la Salomé sauta de cime en cime jusqu'à un pic de 500.000 francs. Pour acquérir une telle gloire, il n'est pas nécessaire de mourir pour la Patrie ; il est très suffisant de mourir dans son lit, et la maladie la plus banale conviendra encore à merveille. Mais il faut mourir, les amateurs d'art le veulent. Et c'est ce que n'admettent pas les artistes ; ils tiennent à l'existence. Comment voulez-vous qu'on achète les tableaux de gens qui ont une idée si saugrenue ?

Dans une pièce jouée cet hiver à Paris, un moyen ingénieux a été proposé de concilier les deux points de vue. Les acheteurs exigent la mort du peintre ? Le peintre se cramponne à la vie ? Qu'il simule donc le suicide, qu'il s'efface dans la coulisse pendant quelques années ; à sa place, on mettra en terre quelqu'un de ces personnages prévoyants qui, tous les jours, se jettent à l'eau sans dire leur nom. Des discours seront prononcés ; ils en appelleront à la postérité d'une injustice du destin. On réunira dans une galerie à la mode les toiles de l'infortuné jeune homme qui, sous un nom nouveau et une barbe modifiée, reviendra bientôt goûter à Paris, à la fois les joies de l'existence et d'une mort prématurée sans oublier la triomphale bêtise de ses contemporains.

Cette idée, n'est-ce pas, est stupide. Elle ne repose sur rien. Elle n'a aucune réalité. C'est du théâtre. Du moins, c'est ce qu'on affirma à la représentation. — Depuis la vente Doucet, j'ai l'impression que beaucoup de gens ont dû changer d'avis.

Mais il ne faut plus, à cette époque de l'année, parler de théâtre, même à propos de peinture. On se ferait huer. Il n'y a que les étrangers pour défiler aux bureaux de location. Les Parisiens s'abstiennent et ne consentent à s'asseoir devant une scène que si leurs acteurs ordinaires l'ont désertée : quand arrive le mois de juin, ils réclament les danseurs russes et les comiques belges. Cette année, des Allemands même sont venus. C'est un usage, maintenant bien établi, pour les comédiens étrangers que de remplacer leurs camarades français dans les théâtres qui restent ouverts.

Ils sont rares, d'ailleurs, les théâtres qui ne ferment pas leurs portes durant l'été. Un à un, ils font relâche ; et Paris, le dimanche, pour quelques mois, va devenir lugubre. Les rues sont désertes, les voitures roulent à vide. Depuis le matin, souvent depuis la veille, on a quitté la ville pour se griser de verdure dans les environs.

Il faut voir, les dimanches d'été, nos gares parisiennes. Toute l'agitation des rues s'est portée là. Il y a foule aux guichets, dans les salles d'attente, sur les quais, dans les trains, — une foule bon enfant qui, déjà, goûte la joie des départs, s'appelle, s'interpelle, blague, bien décidée à ne se fâcher de rien et rire de tout. On a beau former des trains supplémentaires, réquisitionner tous les wagons, emporter par milliers les voyageurs, la gare demeure pleine. Elle le sera toute la journée, toute la nuit encore : c'est une émigration véritable qui, chaque fin de semaine, met Paris hors de chez lui.

Où il va ? Partout où il y a des arbres, de l'herbe, des fleurs. Oh, le Parisien n'est pas difficile ! Il ne demande pas la pure campagne, que ne troublent point d'autres bruits que le chant du valet de ferme, le mugissement des troupeaux ou la musique enragée des insectes. Il sait que la solitude où il entre est peuplée. Il s'attend à rencontrer sous les ombrages du bois les compagnons d'un jour que, tout à l'heure, le train a jetés avec lui à la station. Il n'ignore pas que des guinguettes se dissimulent dans les bosquets ; une odeur de friture et la voix nasillarde d'un phonographe viennent le rappeler à la réalité. Il s'accommode de ces fâcheux détails. N'a-t-il pas raison sur les délicats qui, depuis La Fontaine, n'ont pas cessé d'être malheureux.

Et puis, tout de même, avec quelques ombres, le tableau n'est plus celui qu'il avait hier sous les yeux. Si près de Paris, il a l'illusion d'en être à cent lieues. Cette gare d'abord, où il est entré, a favorisé la course de son imagination. Rien qu'à voir, à la barrière du passage à niveau, le train rouler en grand vacarme, on se sent l'âme toute changée et comme happée, à la façon du sable de la voie, par le dernier wagon qui fuit en tanguant sur ses rails. Qu'est-ce donc si l'on part vraiment ? Le trajet ne sera pas long. Oui, mais l'on part ; et cela, c'est tout.

A travers Paris, le train file, on franchit les fortifications, leurs pentes gazonnées s'éloignent. Voilà des pavillons avec des jardins microscopiques, — immenses ! — un vallon boisé où des toits rouges sortent entre les cimes des arbres. Que de verdure ! Un viaduc et l'on s'arrête. Meudon. Descendons là, nous sommes assez loin. Comme les maisons sont basses ! les magasins petits ! Et quel calme ! Il n'y a pas de tramways ni d'autobus ; seulement, devant la mairie, un agent de police en uniforme suranné, qui a un air bonasse et pas le moindre bâton blanc. Cette province est touchante.

Il flotte, dans les rues, un parfum de roses. Et il y a des pétales, en effet, sur le pavé, tout le long de la rue qui serpente et qui tourne. Mais voilà que, là-bas, elle est toute tendue de draps blancs où des roses, encore, sont fixées. La Fête-Dieu ! Comme autrefois ! la procession a dû passer là, ce matin, et devant le dais étincelant, les fillettes blanches ont semé des fleurs. Oh, le charme de ces coutumes ! A Paris, nous n'avons plus cela.

Près de l'église, tout à coup, des sonneries de clairons. Vareuses bleues, culottes blanches, béret blanc, ce sont de crânes petits bonshommes qui défilent, menés par un grognard à moustaches grises. Ils s'arrêtent, s'alignent, attendent. Qu'y a-t-il encore ? C'est l'évêque en tournée de confirmation, dont on signale la voiture, au bout du chemin. Il descend ; et, devant les gosses au garde-à-vous, le grognard lève sa canne de tambour-major. Que vont-ils bien jouer ? Et c'est la sonnerie très connue des troupiers, quand un grand chef entre à la caserne : « V'là l'général qui passe... » Ils soufflent tant qu'ils sont cramoisis. L'évêque paraît très content.

Au bois, maintenant ! dans les champs ! Pour ce soir, pour demain, pour toute la semaine, il faut cueillir des fleurs, de ces braves fleurs de campagne que ne connaissent pas les horticulteurs et qui ne poussent qu'entre les épis, toutes seules, comme des sauvages. Dans l'étroit appartement de Paris, elles évoqueront, pendant des heures trop courtes, les libres espaces, les sentiers bordés de haies, le moutonnement des moissons déjà hautes ; fanées, on ne les jettera qu'à regret, — en conservant secrètement, entre deux feuillets d'un carnet, un grand pétale de coquelicot demeuré tout rouge et d'où s'échappe encore, à peine sensible, une bouffée de senteur rustique.

[illegible]

Extrait de ...
Adresse : RENNES
Date : JUIN 1912

CHRONIQUE

LE SNOBISME. — TOUJOURS LE MONUMENT DE JEAN BOUCHER. — LE PRIX DES TABLEAUX ANCIENS. LES PEINTRES MODERNES MEURENT DE FAIM. — COMMENT FUT JUSTEMENT RABROUÉ UN MILLIONNAIRE AMERICAIN.

La mise aux enchères de la *Salomé* d'Henri Regnault, le Salon, quelques critiques timidement faites à Rodin ou à Jean Boucher ont été l'occasion pour les snobs de dire, de faire et d'écrire d'innombrables bêtises.

Il est quelques pontifes, petits ou grands, qui décrètent l'admiration ou qui ordonnent le silence. Ils font la loi, jugent et ne tolèrent pas qu'un de leurs jugements soit examiné ne permettent pas qu'on fasse la moindre réserve. Ils sont les radicaux de l'art. En ce moment deux artistes sont tabou, Rodin et Boucher. Gare au malheureux qui ne se met pas à plat ventre devant la niche de la mairie de Rennes !

Avec une complaisance, qui rappelle vaguement la réclame américaine, les journaux amis de Jean Boucher ont depuis quelques jours exalté leur grand homme et ont cité des foules d'extraits d'articles élogieux. Ces articles mis ainsi bout à bout ont fait penser à l'enfilade de lettres d'approbation que publient les Pilules Pink ou la Tisane des Shakers. Que diable ! Jean Boucher a un beau talent que personne n'a à mois contesté et il n'est pas besoin d'aller chercher du secours chez tous les journaux de France et de Navarre pour nous prouver que Boucher est un sculpteur de valeur !

Malgré qu'on voudrait imposer c'est l'admiration bête, aveugle. Nous avons dit et beaucoup d'autres l'ont dit avec nous, que l'on pouvait adresser deux critiques au groupe de *l'Union de la Bretagne à la France*, d'abord la figure pitoyable, revêche, vieillie de la France, ensuite et surtout la confusion du groupe, le manque de lumière. Au grand air, au milieu d'une place, le monument serait peut-être admirable, mais dans la niche de la mairie, que Gabriel n'avait évidemment pas faite pour abriter une quinzaine de personnages, il semble lourd. Que voulez-vous, il y a trop de monde en un trop petit espace !... et, de loin, on ne distingue absolument rien : c'est un amas de bronze.

N'importe quel critique qui loua la maquette exposée au Salon ne pourrait pas ne pas faire cette réflexion en voyant le groupe de Boucher tel qu'il est placé à Rennes.

De telles réserves sont en somme anodines. Aux yeux des snobs elles sont inadmissibles. D'après eux on ne devrait plus dire ce que l'on pense, mais ce qu'ils pensent. Au moindre mot ils vous toisent du haut de leur petite taille et ne vous envoyent pas dire tout leur dédain. Ils me rappellent celui qui, amené dans un musée devant une toile célèbre, demanda avant de déclarer si elle lui plaisait ou non :

— De qui est-elle ?

Les snobs manquent d'indépendance. C'est d'ailleurs pourquoi ils ne peuvent la souffrir chez les autres. Aujourd'hui la mode est à Rodin, vive Rodin ! Si la mode tournait contre l'auteur de la *Pensée*, ils se voileraient la face en passant devant le Panthéon et hurleraient : « Quelle horreur ! »

***

Ne pensez-vous pas qu'il y ait aussi beaucoup de snobisme dans ces prix fous attribués à certains tableaux, à certaines vieilleries ? Dans les ventes dites célèbres, qui sont généralement dirigées par les juifs et qui bénéficient d'une publicité fort bien faite le moindre pot au lait, le plus vulgaire guéridon montent à des prix invraisemblables. Un vase dont on ne donnerait pas cent sous est sacré « merveille » et acheté 25.000 francs parce qu'il fait partie de la vente de M. Un Tel.

On aligne des chiffres qui font l'admiration de la galerie et le profit d'intermédiaires aux ongles crochus. Voici quelques exemples que, l'autre jour, rappelait mon confrère C. Kelkun :

Le Comte de Bastard, pastel de Perronneau, a passé de 5.050 francs (en 1881) à 127.710 francs. *La Sophie Arnould*, pastel de Ducreux, vient d'être vendue 19.000 francs ; en 1865 elle ne valait que 100 francs. *Les Jardins de la villa d'Este*, par Fragonard, étaient payés 700 francs en 1880, aujourd'hui 81.300. Le dessin de Watteau, *Sept études de têtes*, valait 17.500 francs en 1897, à la vente Goncourt ; il a monté à 78.100 francs. *Trois études de femmes*, par le même, faisaient 7.000 francs en 1894 à la vente Josse ; elles ont atteint 48.000 francs. *Le cours du chimiste Sage à la Monnaie*, dessin de Gabriel de Saint-Aubin, passe de 3.100 francs (vente Muhlbacher) à 20.500 francs. *La Lecture interrompue*, par Baudouin, achetée 2.000 francs en l'an 1900, est revendue 104.500 francs. *L'Amour porté par les Grâces* fait 775 francs en 1877 et maintenant 88.000. *Les Crêpes*, par Boucher, 3.000 francs en 1898, aujourd'hui 18.500, *La Révérence* de Fragonard, achetée 20.000 francs en 1898, est revendue 71.000. Le buste de *Robbé de Beauveset*, par Lemoyne, a fait 2.500 francs à la vente Alexandre Dumas (en 1896), 73.700 à la vente Doucet. Celui du *Maréchal de Saxe*, 14.800 à la vente Goldschmidt, 74.800 à la vente de la semaine dernière. *David maniant sa fronde*, 6.000 francs à la vente Sivry, aujourd'hui 18.100. Le portrait de *Mme Grant, princesse de Talleyrand*, a passé de 16.000 à 440.000 francs. *Le Sacrifice au minotaure*, par Fragonard, de 5.300 francs (en 1880) à 306.000. *Le Songe du Mendiant* de 43.000 à 137.500. *Le Feu aux poudres*, de 1.520 (en 1868) à 122.100.

C'est la vie chère. Heureusement que le pain, les asperges et le tapioca n'ont pas augmenté dans la proportion des tableaux et des œuvres d'art. A la rigueur on peut se passer de peinture, mais il est tout de même regrettable de penser que les plus beaux de nos chefs-d'œuvre deviennent la proie dégoûtée de milliardaires youpins qui, ne sachant plus que faire de l'or amassé à nos dépens, accaparent les tableaux de maîtres, empêchent nos musées de les acquérir et enferment dans leurs galeries les œuvres de nos peintres que d'ailleurs ils sont la plupart du temps incapables de comprendre.

Voulez-vous la liste des acquéreurs de la vente Doucet ?

Mme Robert Schumann, MM. David Weil, Stettiner, Jules Strauss, W.-S. Gunsbourg, baron de Rotschild, J. Ephrussi, de Camondo, Mortimer-Schiff, Henri Deutsch de la Meurthe, Joseph Reinach, etc...

N'en jetez plus ! Et comme les artistes d'aujourd'hui doivent estimer que Drumont avait raison de parler du péril juif !

Car ainsi que le faisait fort justement remarquer le *Temps* :

« Ce n'est pas sans mélancolie que je vois dépenser des millions pour acquérir des œuvres du passé. L'excessive valeur qu'on attribue à l'ancien empêche les producteurs actuels de vivre. Il faudrait les protéger efficacement contre les morts. Ils sont les victimes de ce *sport* qui amuse les badauds. Tandis que les amateurs, passionnément, se lancent des enchères à la tête et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais de ces luttes.

Au XVIIIe siècle, qui demeure le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs nouvelles demeures, des fragments du style gothique ou de la Renaissance. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs et il ne faut pas confondre l'art avec le sport. »

Les artistes, dont les tableaux sont aujourd'hui des fortunes, sont la plupart du temps morts pauvres, ceux d'aujourd'hui, à part quelques exceptions, n'arrivent pas à payer leur terme.

La mode est aux morts ou alors aux vivants qui, pointillistes, cubistes, impressionnistes, vous peignent des chevaux verts et des mers jaune serin, qui vous dessinent des têtes de jeunes filles en forme de pain de sucre et des carrés avec des ronds.

Devant un cheval vert on dit « c'est merveilleux ! ».

Devant un paysage consciencieux on dit... ou plutôt on ne dit rien du tout car on ne le regarde même pas.

***

Cette arrogance des juifs et des américains, qui, avec leur or, se croient les maîtres de la Terre et de la Lune, est agaçante.

L'autre jour un de ces pachas d'outre-Océan visitait le musée d'une petite ville du Nord qui conserve avec orgueil un manuscrit du XIIe siècle enrichi d'enluminures précieuses.

L'américain avait de l'or, donc il devait avoir le manuscrit qui n'aurait pas déparé une collection d'objets rares et... chers.

Il demande au conservateur la valeur du manuscrit.

— Mon Dieu, Monsieur, il n'a pas de valeur. Peut-être soixante mille francs !

— J'en donne cent mille.

— Mais il n'est pas à vendre !

— J'en donne cent cinquante mille ! Je le veux.

Le conservateur, sans se fâcher, lui répondit : « Non, Monsieur » et lui tourna le dos.

Le brave homme ! On devrait le décorer.

André Perrières.

N° DE DÉBIT GRAND ÉCHO — LILLE — 12 JUIN 1912

Les enchères sensationnelles

Depuis deux mois, il y a, dans certains milieux, une sorte de fièvre. Les enchères extravagantes de la vente de la marquise Landolfo Carcano en sont une preuve entre mille. On a poussé jusqu'à quatre cent quatre-vingt mille francs la « Salomé » d'Henri Regnault. Lorsque le public, dans la salle, a appris que l'acquéreur était un amateur de New-York et que le tableau, par conséquent, allait partir en Amérique, il s'est mis à siffler et à protester. On croit rêver quand on lit de ces nouvelles. C'est un cas de la psychologie des foules qui pourrait se rapprocher des cas de supra-sensibilité collective observés par certains savants. Pendant toute la vacation, le public était aussi intéressant à regarder que les amateurs assez riches pour pouvoir prendre part aux enchères. Il faisait une chaleur atroce. On était serré à en étouffer. Personne ne s'en allait. Une table de baccara avec des joueurs ayant perdu leur sang-froid, un public immense qui s'intéresse à leur partie et un « directeur du jeu » qui scande chaque coup avec un instrument d'ivoire, voilà exactement la comparaison qui s'impose. L'amour-propre, la vanité, le besoin d'être audacieux et le plaisir d'éprouver, en commun, dans une certaine mesure, les émotions fortes qui enfièvrent les principaux partenaires, voilà ce qui était sensible dans cette atmosphère. C'est l'atmosphère du Casino de Monte-Carlo.

Le Louvre a donné trois cent mille francs pour un Théodore Rousseau, d'ailleurs très beau. On a payé quatre cent mille pour un portrait de femme par Rembrandt, plus de trois cent cinquante mille pour un Corot, plus de deux cent mille pour l'assassinat de l'Evêque de Liége, par Delacroix, et deux cent cinquante mille pour le « Mariage Espagnol », de Mariano Fortuny. Arrêtons là cette énumération. On n'en finirait plus. L'argent n'avait plus de valeur. Les tableaux seuls paraissaient en avoir.

Eh bien ! osons dire que ces prix sont déraisonnables, sans rapport avec la valeur durable des œuvres et qu'il ne faut pas regretter que la plupart de ces prétendus chefs-d'œuvre soient partis à l'étranger. Il est inimaginable de penser que quelques-uns ont fait campagne pour que le « Mariage espagnol » entrât au Louvre. Il suffit d'avoir vu ce gentil tableau, peint avec soin dans la manière de Meissonnier, avec une multitude de petits personnages autour d'une table où des fiancés signent leur contrat, pour se rendre compte qu'il est beaucoup mieux placé dans un petit salon élégant de la neuvième avenue que dans notre galerie nationale. Je n'ai pas plus de regret pour la fameuse « Salomé ». C'est un vaste tableau représentant un petit modèle de la place d'Espagne à Rome âgée de seize ou dix-sept ans, assise, portant sur ses genoux un vaste plat dans lequel est une épée et se détachant sur un fond jaune très éclatant. Il est incontestable que ce morceau de peinture est extraordinairement brillant. Mais il est brillant et superficiel. Ce n'est qu'une belle fille peinte avec un brio prestigieux. On chercherait en vain sa signification profonde ou sa portée morale. C'est l'œuvre d'un jeune homme admirablement doué mais qui n'a pas encore eu le temps de comprendre la vie intérieure des personnages qu'il représente et qui se borne à transcrire des impressions rapides. Si le Louvre avait pu obtenir cette toile — fût-ce à un prix raisonnable, — on se demande si notre musée national aurait été très enrichi. Car nous possédons déjà des œuvres représentatives de cette époque et de cette façon de peindre. De ce même Henri Regnault, nous possédons même « le général Prim » qui est d'une portée beaucoup plus haute. Il est hors de doute, en tout cas, que l'effort à faire était en disproportion avec le résultat possible. N'ayons donc aucun regret. Un mouvement d'opinion entraînait les membres de notre Commission d'achat. Beaucoup acquiesçaient presque malgré eux. Ils ont poussé un soupir de soulagement, quand ils se sont sentis hors de cause. Pourquoi ne pas le dire, puisque cela est vrai ?

Et nous avons entendu, à propos de ces achats ruineux, défendre une théorie qui a des défenseurs dans le Conseil même des Musées nationaux. Le total des sommes déboursées pour des achats faits en vente publique depuis dix ans est tellement onéreux et si peu d'entre ces achats ont paru incontestables qu'on se demande s'il n'y a pas lieu de réagir. En tout, il y a « la mesure » et il est évident que cette mesure est dépassée. On paie trop cher des tableaux qui ont déjà, dans nos collections, à peu près leur équivalent. Nous possédons beaucoup de Théodore Rousseau. En quoi, l'œuvre achetée à la vente Carcano — si belle qu'elle soit — nous était-elle indispensable, et surtout à ce prix ? Quelques-uns estiment qu'il vaudrait mieux restreindre nos achats aux seules époques ou aux seules séries qui ne sont représentées au Louvre que d'une façon notoirement incomplète. Ainsi en est-il pour l'école anglaise. Ainsi en est-il aussi et surtout pour les primitifs français. Et il y a d'autres séries qui ne sont pas moins insuffisantes. Restreindre ses efforts c'est pouvoir les rendre plus efficaces. Le Louvre — comme d'ailleurs tous les musées — doit être, avant tout, une maison d'éducation. Certaines branches de l'enseignement des Beaux-Arts y sont mal enseignées. Il n'est pas déraisonnable de prétendre que les achats pourraient être limités à ces seuls enrichissements.

ACHILLE SEGARD.

Extrait de Courrier du Centre
Adresse : Limoges.
Date :
Signature : 15 JUIN 1912

* *

Le tableau d'Henri Regnault, la « Salomé » ne figurera pas parmi les collections de notre musée national, qui avait bien voté précédemment pour l'achat de ce tableau, une subvention de 200.000 francs, mais ne l'a pas maintenue. M. Arthur Meyer, le promoteur du mouvement créé en vue d'acquérir la « Salomé », vient en effet de recevoir de M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux, la lettre suivante ; elle contient la réponse du Louvre.

« Mon cher directeur et ami,

« Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la « Salomé ». Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la « Salomé » au

« Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau, sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

« N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

« Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

« BONNAT. »

Nous sommes en mesure d'assurer, dit le « Temps », que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendront difficile la réalisation de ce projet qui va être incessamment examiné.

N° DE DÉBIT — 7 JUIN 1912

MENUS PROPOS

Nous avons eu la visite d'une reine, la reine de Hollande. Le fait n'est pas banal, car avec ce pays, si nous eûmes de graves démêlés, nous ne lui demandâmes jamais une femme pour nos rois. Les Hollandais agirent de même à notre égard et soit pour des raisons politiques ou religieuses, ils n'éprouvèrent pas le besoin de contracter avec nous des alliances matrimoniales.

Et cependant, si nous remontons le cours de l'histoire jusque vers l'an onze cent, nous trouvons une reine qui venait de Hollande, la reine Berthe. Elle était fille de Florent comte de Hollande et elle épousa Philippe Ier, roi de France. Il est vrai qu'elle ne fut pas très heureuse sur le trône de France.

Son mari le roi Philippe avait le cœur sensible et il céda aux avances de la comtesse d'Anjou Bertrade de Montfort. Celle-ci craignant d'être traitée par son mari Foulque le Réchin, espèce de Barbe-Bleue, comme l'avaient été avant elle deux autres femmes qu'il avait épousées et d'être rejetée comme une vile courtisane écrivit à Philippe qu'elle l'aimait et qu'elle abandonnerait volontiers son mari. Le moine qui raconte cette histoire ajoute : « Le roi ne fut pas insensible à cette déclaration d'une femme belle et voluptueuse ; il consentit au crime et reçut Bertrade ». Par trois fois ils furent excommuniés en trois conciles dont l'un fut tenu à Tours. Les deux excommuniés n'en tinrent aucun compte et se moquèrent des anathèmes.

Mais quand le diable devient vieux il se fait ermite. Philippe imita le prince des enfers. Vanné, vidé, meurtri, vieilli, il fit amende honorable et se réconcilia avec l'Eglise. La Reine Berthe répudiée se retira à Boulogne où elle mourut.

La Hollande nous a donné la reine Berthe, nous lui avons donné la reine Hortense n'en disons pas de mal. Elle fut la mère de Napoléon III et elle eut sa chanson qui sous le second empire devint le chant national de la France : Partant pour la Syrie. Cela suffit à sa gloire. Ne soyons pas trop difficiles Wilhemine qui vient de nous rendre visite a été reçue avec les plus grands honneurs dont elle conservera un souvenir impérissable.

Son prince Consort a passé à peu près inaperçu. Il a marché dans le sillage de la reine, c'est son rôle. Il ne paraît pas très sympathique et l'on dit tout bas que la reine n'a pas eu toujours à se louer de lui. C'est un Mechlembourgeois dont le père en 1870 a failli être tué à Soissons. N'en parlons pas, et passons si vous voulez à la Salomé de Regnault dont la vente a été, après la reine, l'événement de la Semaine.

Telle la Joconde, elle a aussi le sourire, mais c'est un sourire de tigresse. Achetée à Regnault 8000 fr. à peu près elle a été adjugée à un Américain — toujours l'Américain — 480.000. C'est évidemment beaucoup trop cher, mais allez donc discuter avec des milliardaires. Les amis du Louvre la lorgnaient ; déjà ils avaient ouvert une soucription ; déjà le chiffre de cette souscription avait dépassé 200.000, chiffre bien au-dessus de la valeur réelle du tableau. Rien n'y fit et l'Amérique eut la toile. De la collection Carcano, elle va passer à New-York et l'on n'en parlera plus.

De ce prix fantastique, 480.000, il se dégage une leçon. C'est que, telles certaines valeurs de Bourse, il y a ce qu'on appelle un trucage des cours.

L'histoire suivante racontée par Mor... dans la cote Vidal donne bien la manière d'opérer.

« Shaunard; se trouvant un jour en mal d'argent s'en fut chez Vernouillet ami subtil.

— Je n'ai plus guère chez moi, lui dit il, que ce vieux sabre. Comme la poignée en est ciselée et qu'il fut le 14 juillet 1789, trouvé sur les ruines de la Bastille, peut-être pourras-tu m'en trouver quelques écus.

— Laisse moi faire, grand serin, répondit l'autre, j'en tirerai une petite fortune.

Le semaine suivante, on lisait dans divers journaux :

« Dans la vente de M. X., figure un sabre de haute valeur artistique ayant appartenu à l'un des héros du 14 juillet. Un riche américain guette cette relique si française ».

L'effet fut immédiat : deux jours après paraissait cette note :

« Les amis du Musée Carnavalet ont voté une somme de 15.000 fr. pour que, dans la vente X, le superbe sabre, relique des héros de la Révolution, reste acquis à la ville de Paris. »

On lut ensuite :

« Dans un beau geste, le baron Z. . s'est inscrit à la souscription des amis du Musée Carnavalet pour la somme de 20.000 francs. L'élan patriotique est donné : Paris conservera la relique révolutionnaire. »

Pas encore :

« Le conseil des Musées Nationaux a voté 12.000 fr. pour l'acquisition, à la vente X... du fameux sabre ciselé, relique de la Révolution Française ».

Enfin :

« Le baron Z . . après examen des ciselures de l'admirable sabre de la collection X. a porté sa souscription de 20000 fr. à 30.000 fr. Les fonds recueillis pour que la relique reste en France, s'élèvent finalement à 127.000 fr.

Quant à la suite, elle se devine.

La vente eut lieu aux enchères. Et l'excellent Vernouillet, sûr de son fait, poussa à coup sûr jusqu'à 127.000 francs prix auquel, comme par hasard, la vieille ferraille fut adjugée aux Amis du Musée Carnavalet.

Je dis de cette histoire : si non e vero e bene trovato. *Les amis du Louvre n'ont pas eu le tableau, tant mieux pour eux ; l'Américain l'a obtenu, tant pis pour lui.*

Whim.

Extrait de Mémorial des deux-... — Adresse : ...
Date : 11 JUIN 1912
Signature :

LA VENTE JACQUES DOUCET

M. Jacques Doucet, le grand collectionneur, parisien vient de mettre en vente sa célèbre collection.

C'est un évènement artistique de la plus haute importance, la collection Doucet étant universellement connue.

Le total des deux vacations s'est élevé à 9,057,100 francs.

Dans la sculpture, le prix le plus élevé a été donné pour un marbre de 34 centimètres de hauteur, le *Buste de Sabine Houdon à l'âge de dix mois*, que M. Duveen a acheté 450,000 francs. Les experts n'en avaient demandé que 120,000 francs.

Les tableaux ont donné lieu à des adjudications aussi élevées. Un portrait par Mme Vigée-Lebrun, *Madame Grant* (princesse de Talleyrand) a été payé 400 000 fr. par M. Knoedler, (demande 250 000 fr.) Les Chardin ont été aussi très poussés, le *Faiseur de châteaux de cartes* adjugé 190 000 fr. à M. Wild, *les Bulles de savon*, 300,500 fr. à M. Guiraud.

N° DE DÉBIT 686
de JOURNAL DE L'AISNE LAON
1er JUIN 1912

Correspondances particulières

LE MONDE & LES LETTRES

Paris, 14 Juin.

Je vous ai dit dans quelles conditions le chef-d'œuvre d'Henri Regnault, son étrange et impressionnante *Salomé*, allait quitter notre France. On s'en est tout de même un peu ému. On a cherché s'il n'y aurait pas quelque moyen de parer à cette nouvelle main-mise américaine sur nos richesses artistiques nationales; et l'on s'était demandé si la récente donation Edouard André ne permettrait pas de surenchère légale. Hélas ! Non. Et nous devons perdre cette dernière espérance. Certes, la donation Edouard André a été faite dans les conditions les plus larges et les plus généreuses; mais elle reste grevée, par le donateur même, de charges propres, dont on ne peut encore déterminer exactement l'importance. En outre, des formalités légales sont à accomplir pour son acceptation par l'Institut. On estime qu'il y faudra au moins deux ans, pendant lesquels tout doit demeurer dans le *statu quo*. Prélever, dès maintenant un bon demi-million pour recouvrer la *Salomé* ; alors qu'on n'est pas encore bien fixé sur l'étendue des ressources et sur celle des obligations à remplir ! C'eut été au moins imprudent. *Salomé* partira donc pour le Nouveau-Monde. La question serait de savoir si son propriétaire yankee a achetée pour son mérite artistique intrinséque, ou par gloriole de *snob*, uniquement pour exhiber un carré de toile peinte de 500.000 fr. Il y en a beaucoup comme cela qui sont amateurs et connaisseurs à tant du mètre carré ! En Amérique surtout.

La *Salomé* provenait, je vous l'ai écrit, de la grande vente Carcano. Nous avons eu depuis une autre vente, plus sensationnelle encore, la vente Doucet. Avec Carcano, c'était énorme ; avec Doucet, cela touche à l'incommensurable. Doucet le chemisier Doucet, vient de battre, comme collection d'art, tous les records jusqu'à présent établis ; on ne citait pas de vente d'amateurs ayant atteint 14 millions. Ça y est. Sans doute, les tableaux entrent-ils, dans ce colossal produit, pour un chiffre très respectable ; mais la fureur des enchères s'est manifestée surtout à propos des meubles. Ce n'était plus de l'emballement, ce n'était plus de la fièvre de surenchère ; c'était de la vraie folie. Une signature d'ébéniste sur un fauteuil valait tout de suite cinquante mille francs... quelquefois plus. Ah ! je doute fort que, dans deux cents ans, on mette ces prix là aux bizarres et incommodes et disgracieuses et tourmentées productions de ce qu'on appelle « l'art moderne » et le « modern'style », sans doute parce qu'on y chercherait en vain trace de style et d'art !

Nous nous montrons cependant cependant ultra-soucieux de conserver aux générations futures un témoignage authentique des « jouissances d'art » que nous aurons pu éprouver. Lorsque nous étions jeunes et que nous entendions tel ou tel artiste, il y avait tout de suite, à côté de nous, quelqu'un pour nous dire : « Oui, sans doute... pas mal... mais si vous aviez entendu celui-ci ou celui-là. » Je me rappelle qu'à la reprise du *Postillon de Lonjumeau*, comme j'admirais beaucoup la voix souple et le jeu élégant de Montaubry, un bavard me gâta tout mon plaisir, en me répétant pendant toute la représentation : « Ah ! Si vous aviez vu Chollet ! Ah ! Si vous aviez entendu Chollet ! C'était l'idéal, Madame. Vous n'en avez ici qu'un pauvre pastiche ! » Nos petits neveux seront plus heureux que nous ; ils entendront les Chollet du jour, s'ils ne les peuvent plus voir ; ils les entendront, grâce au soin que vient de prendre notre Académie de musique. Des disques de graphophone ont été chargés d'enregistrer pour la postérité les grands morceaux de nos grands artistes ; et le dépôt de ces précieuses plaques s'est fait, solennellement S. V. P., dans les caves de l'Opéra. Les programmes de gala porteront, vers l'an 2000 : Exécution par Mlle Breval, ou M. Caruso (de 1910) — disque Odéon ! — Hein. La soigne-t-on assez sa réclame ! On la fait posthume ! On la fait immortelle.

Immortel ! Quel mot. On ne l'appliquait autrefois qu'aux Dieux. Les grands hommes se le sont appropriés... et pour combien l'immortalité n'aura-t-elle pas été au dela d'un dernier discours au cimetière. Tout va vite dans notre siècle ; et l'immortalité a pris le courant. Voilà qu'on évoque, à propos de la mort de Léon Dierx, *Prince des Poètes*, le souvenir de son prédécesseur dans cette principauté particulière, le bon Stéphane Mallarmé. Qui se souvenait de ce *Prince* ? Fut-il même, à proprement parler, un poète, celui que « des poètes » avaient ainsi entre eux couronné ? J'ai lu de lui des choses étranges, d'obscurs arrangements de mots sonores et de belles rimes ; et c'était un vrai travail que de démêler une pensée dans ce fatras, solennel. Dierx, qui vient de mourir, visait moins au ténébreux. Sans doute, souffrirait-il, comme aurait souffert Mallarmé, de ce jugement porté sur l'un et sur l'autre : « C'était un brave homme ! » Oui. Mais c'est qu'ils ne voulaient pas du tout en avoir l'air ; et ils se sont donné un mal inouï et continu, précisément pour ne point paraître ce qu'ils étaient, au fond : « un brave homme ! » Paraître ! Que de gens de nos jours sacrifient tout à ce mot-là.

Eprouvée — si le mot n'est par trop fort, par la mort de celui qu'elle avait pris, ou qu'on lui avait donné pour Prince, la poésie est menacée d'une autre perte, une vraie perte, parce qu'il s'agit d'un poète très pur et très noble : S. M. la Reine Elisabeth de Roumanie, qui a illustré dans les lettres contemporaines et portera à la postérité le nom de Carmen Sylva. La pauvre Reine — ah ! on peut le dire aussi pour elle, qui a passé par tant de tribulations et a vidé jusqu'à la lie la coupe de toutes les amertumes — la pauvre Reine, le poète exquis et charmant, meurt de faim. C'est à la lettre. Elle ne peut plus supporter aucun aliment ; et son supplice s'aggrave encore d'une privation à peu près absolue de sommeil. Elle ne dort plus. Elle ne mange plus. Elle assiste, résignée, à cette lamentable consomption, dont le terme est, hélas, fatal. Il n'y a rien au monde de plus douloureux, de plus navrant. Et l'on dit encore : « Heureux comme une Reine ! »

Je ne veux pas finir sur cette tristesse. D'autant que je sors d'un véritable enchantement, d'une vision de Paradis Terrestre. J'ai eu le rare bonheur d'assister, chez M. Gravereaux, à l'Haÿ, au plus magnifique triomphe de « la rose », qui se puisse voir... qui se puisse imaginer. C'est la merveille des merveilles que cette « roseraie de l'Haÿ » où, au son des flutes harmonieuses, guidés par les Hymnes et les Chœurs antiques, nous avons pu nous croire un jour chez « les Dieux », dans ces Champs Elysées dont on promettait l'éternelle jouissance aux Héros et aux Vierges pures. Rien de plus exquis. Rien de plus divin je vous assure. Ah ! si vous le pouvez offrez vous cet éblouissement. Je ne connais d'ailleurs personne de plus accueillant que M. Gravereaux. J'ai vu que vous organisiez, tous les ans, un « voyage de la Presse de l'Aisne ». Eh bien, en voilà un, pas trop loin, et qui ne serait point banal !

S. CARETTE.

N° DE DÉBIT 616
Extrait de
Adresse : EXPRESS DU MIDI TOULOUSE
Date : 14 JUIN 1912
Signature :
Nice.

LA « SALOMÉ » N'IRA PAS AU LOUVRE

Paris, 13 juin.

D'après une lettre que M. Bonnat adresse à M. Arthur Meyer, il faut renoncer à l'espoir de voir la *Salomé* au Musée du Louvre.

Les crédits dont on disposait ont été épuisés et à moins qu'une combinaison imaginée par M. Detaille ne réussisse, combinaison qui permettrait d'appliquer les fonds du legs de Mme André à cette acquisition, en vertu d'un virement et de l'acquérir ainsi pour la collection André, cette célèbre peinture ira orner la collection d'un Américain milliardaire.

Extrait de JOURNAL DE L'AISNE LAON
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

VARIÉTÉ

La « Salomé »
est adjugée à un Américain
Mais son acquéreur sur une enchère de 480.000 francs est prêt à la céder au Louvre sans bénéfice

Hier avait lieu la première vacation de la collection Carcano, qui avait attiré à la sallé Petit un public des plus nombreux.

Bien avant deux heures, la galerie est archi-comble. Amateurs, écrivains d'art, marchands, se pressent au fond de la salle et sur les rangées de fauteuils et entourent le bureau de Me Lair-Dubreuil.

Le grand attrait de la vacation a été naturellement la *Salomé*, de Regnault, et tout le monde s'entretenait de la possibilité de son achat par le Louvre. Ce fut donc au milieu d'un silence impressionnant que vers la fin de la vacation, les experts MM. Dvrand-Ruel et Georges Petit, mirent l'œuvre en vente.

Tout en exprimant le désir que, grâce à la vigoureuse campagne de M. Arthur Meyer, la *Salomé* put entrer au Louvre, nous n'avions pu nous défendre de certaines craintes... Celles-ci n'étaient que trop justifiées.

L'œuvre, que les experts estimaient 500.000 francs, est montée très rapidement, poussée par M. Le Prieur pour le compte du Louvre à 395.000 fr. Arrivé à ce prix, M. Le Prieur fait avec regret le signe qu'il ne peut continuer. Un instant on espère que ce tableau lui restera, mais cet espoir est bref ! Car divers acheteurs — MM. Graat et Jonas — continuent à pousser, bien au-delà de 400.000 fr. ; M. Knœdler, le grand marchand de New-York, demande alors si le Louvre a renoncé à pousser et, sur une réponse affirmative, il enlève la *Salomé* à 480.000 fr. ce qui, avec les frais, met le prix net à 528,000 fr.

Aussitôt quelques coups de sifflet se font entendre à l'adresse de l'acheteur, bien injustement du reste, puisque M. Knœdler n'aurait jamais misé contre le Louvre seul et qu'il a même offert de lui revendre le tableau au prix coûtant. Il tient, durant deux mois, le tableau à la disposition des Beaux-Arts.

N° DE DÉBIT 586
Extrait de LA DÉPÊCHE TOULOUSE
Adresse :
Date : 14 JUIN 1912
Signature :
Exposition
Ouvrières de Paris.

AMATEURS

Qui donc oserait soutenir désormais que nous vivons en des temps utilitaires ?

A quelle époque a-t-on vu des pastels de La Tour, des bustes de Houdon, des toiles de Regnault, se vendre quatre, cinq et six cent mille francs ?

Pas à la leur, bien sûr !

Ah ! que nous sommes devenus artistes ! Et en si peu d'années !

Le *New-York Herald* comparait hier les prix atteints par une trentaine de toiles, voici moins de trois lustres, avec les prix qu'elles ont réalisés aux vacations Jacques Doucet.

Soit une différence de deux millions sept cent quatre-vingt mille francs.

Et gardez-vous de prendre les heureux adjudicataires pour des spéculateurs ou pour des snobs ! Non, non. Rien que des passionnés d'art, je vous dis.

Ce sont les mêmes, d'ailleurs, qui, lorsqu'on leur signale un « morceau » de facture bizarre, inquiétante, chez un peintre contemporain mais inconnu, n'hésitent pas une minute à le payer vingt francs, cadre compris, parce qu'on ne sait pas au juste « ce que ça donnera plus tard ».

Oui... Mais, enfin, ils n'achètent pas que des tableaux célèbres.

N° DE DÉBIT [illegible]
Extrait de [illegible]
Adresse : 2 JUIN 1912
Signature :

— M. Knœdler, l'acquéreur américain de la *Salomé*, de Regnault, a déclaré qu'il était prêt à l'abandonner au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre a deux mois pour se prononcer.

Seine.

— M. Knœdler, l'acquéreur américain de la *Salomé*, de Regnault, a déclaré qu'il était prêt à l'abandonner au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre a deux mois pour se prononcer.

N° DE DÉBIT [illegible]
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

— A l'issue de la vente, M. Roland Knœdler, avec un désintéressement qui lui fait grand honneur, s'est approché du bureau des experts et a spontanément déclaré qu'en présence du désir témoigné par un grand nombre de personnes de voir rester en France l'œuvre d'Henri Regnault, « La Salomé », il laissait au Musée du Louvre, pendant un délai de deux mois, la latitude de se substituer à lui comme acquéreur du tableau, sans prélever le moindre bénéfice. Le geste de M. Roland Knœdler a été hautement apprécié.

Extrait de [illegible]
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912
Signature :
Exposition —o—

La *Salomé*, d'Henri Regnault, n'entrera pas au Louvre. Elle ne restera même pas en France.

Le conservateur du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350.000 francs.

Un Français, M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475.000 francs, puis s'arrêta, enfin essoufflé.

On le serait à moins.

Un Américain, M. Lecler, de New-York, l'emporte, triomphant, pour 480.000 francs.

L'ayant appris, l'assistance s'est mise à siffler.

Quelque chose eût pu la consoler pourtant, c'est que le Louvre, pendant que *Salomé* retenait l'attention des enchérisseurs, s'était fait adjuger l'admirable *Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau. Il lui en a coûté 270.000 francs.

Le chiffre est joli. Mais au prix où étaient les tableaux, jeudi, c'est pour rien.

Extrait de JOURNAL DE ROUEN
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

— M. Knœdler, l'acquéreur américain de la *Salomé*, de Regnault, a déclaré qu'il était prêt à l'abandonner au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre a deux mois pour se prononcer.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

dont le sujet était « Histoire du droit de succession en Belgique », à M. J. Barthélemy, professeur à la Faculté de droit de Montpellier.

Cette après-midi s'est terminée, aux Galeries Georges Petit, la vente Landolfo-Carcano. Le total des trois journées a été de 3.944.032 fr. ; la première journée avait produit 2.760.950 fr., et celle d'hier, 992. 875 fr.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

..., à Paris, a été vendue la collection Landolfo Carcano, dans laquelle figurait le célèbre tableau d'Henri Regnault : « Salomé ». Il a été acquis pour 488.000 francs par un marchand de tableaux de New-York, M. Knœdler.

Le Louvre, qui, avec le concours financier de quelques amateurs, se proposait d'acheter le tableau, a poussé les enchères jusqu'à 490.000 francs.

Lorsqu'on annonça que l'acquéreur était un étranger, des coups de sifflet ont éclaté dans la salle.

Extrait de JOURNAL LE HAVRE
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

— M. Knœdler, l'acquéreur américain de la *Salomé*, de Regnault, a déclaré qu'il était prêt à l'abandonner au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre a deux mois pour se prononcer.

N° DE DÉBIT 770
Extrait de LA ROCHELLE
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

(8 pour Turin et 2 pour Rome), 65 officiers et 221 chevaliers.

Un tableau de 480,000 francs.

Jeudi on a vendu, à la galerie Georges Petit, le célèbre tableau de Henri Regnault, *Salomé*.

Il a été adjugé à un marchand américain M. Leclec, de New York, 480.000 francs, sur une mise a prix de 500.000 francs.

Extrait de
Adresse : BLOIS
Date :
Signature :

Un tableau de 480.000 francs

Cet après-midi, on a vendu, à la galerie Georges Petit, le célèbre tableau de Henri Régnault, Salomé.

Il a été adjugé à un marchand américain, M. Leclerc, de New-York, 480.000 fr., sur une mise à prix de 500.000 francs.

N° DE DÉBIT 691
Extrait de Express de Lyon
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

L'ART et l'OR

Les Ventes

On mène, dans une certaine presse, grand tapage autour de récentes mises aux enchères de tableaux, qui, à Paris, passionnent l'opinion. De riches amateurs, dit-on, se séparent de leurs collections ; on ferait peut-être mieux de dire tout net qu'ils liquident leurs stocks. Car enfin personne n'est dupe. Ces amateurs sont des marchands, ces Médicis sont des Gobseck, et tout ce battage, tout ce déferlement de publicité n'ont d'autre but que « d'affoler le marché » pour parler l'argot des boursiers et des brocanteurs.

Car, désormais, entre la Bourse et la Salle des Ventes, il y a de telles affinités, on rencontre, autour de la corbeille et devant le marteau d'ivoire de si identiques et « bien parisiennes » physionomies qu'on se demande si l'édifice de la place de la Bourse et l'hôtel de la rue Drouot ne sont pas les deux faces d'un étrange et monstrueux Janus qui jonglerait avec des billets de mille en hurlant des enchères.

On vend la peinture comme le Rio. Et parce que certain baron israélite a, au cours d'une vacation de la vente Doucet, imaginé de surenchérir par cinquante mille francs d'un coup, la presse dont je parlais plus haut entonne en son honneur un chant de gloire, disant bien haut que M. Henri de R... fut admirable, grandiose, magistral. Écoutez : « Avec un brio qui lui a valu les sympathies de la salle tout entière, le baron Henri, sans perdre une seconde, augmente ses enchères par cinquante mille francs à la fois : Deux cent cinquante, trois cents, trois cent cinquante, quatre cent mille francs !... Le maillet tombe, le baron Henri est victorieux, la salle applaudit avec frénésie : le tout n'a pas duré une minute. »

Comme vous pouvez le voir, il n'est plus besoin, en 1912, d'être un savant, un artiste, un missionnaire, un général, voire un aviateur, un pugiliste ou un ténor pour se couvrir de gloire. Il suffit d'y mettre le prix. Ce qui, autrefois, eut été tenu pour une impudence de capitaliste devient un geste élégant : Crésus joue au damoiseau.

Et quel milieu ! Voyons la liste de l'assistance telle que nous la présente le *Gil Blas* :

« Voici le bataillon sacré des grands amateurs : David Weill, M. Schiff, M. Alfred Heidelbach, Albert Lehman, Joseph Reinach, le baron Henri de Rothschild, Jules Ephrussi, Denatch de la Meurthe, de Gunzbourg, Alphonse Kahn, Carle Dreyfus, etc... »

Imaginez un peu ce congrès de corbins et de grosses lèvres ; figurez-vous ce baragouin et ces lunettes ; songez à ces mines de Ghetto penchés sur ce que l'art badin des peintres de Louis XV a laissé de plus frivole et de plus ravissant ; représentez-vous de grosses mains velues, maniant de petits marbres de Houdon, agrippant des pastels de Fragonard, emportant des dessins de Watteau. Et si vous pouvez concevoir tout ce que cette bataille publique entre hébreux cache de marchandages et de combinaisons louches, vous aurez une idée de ce que vaut, au XX^e siècle, la mondanité de ce régal boulevardier : le spectacle d'une grande vente.

* * *

On déplore, non sans une hypocrite candeur, que nos musées nationaux ne puissent lutter sur le terrain des enchères avec les *amateurs*, juifs et yankees, couturiers et restaurateurs, Duval et Doucet, et que le Louvre en soit réduit à accepter les aumônes de quelques mécènes — soi-disant désintéressés. L'achat de la *Salomé* de Regnault, par je ne sais quel marchand de tableaux américain, fut l'occasion d'un beau tapage — et j'emploie à dessein ce mot, à cause de ses deux sens — dans le but d'enrichir notre galerie nationale. Eh bien il faut avoir le courage de le dire, ces souscriptions sont à la fois immorales et fallacieuses. Le Louvre dispose de crédits parfaitement suffisants. En l'occurrence, le budget est parfaitement réglé et l'on n'y peut rien trouver à reprendre. Il est même fort heureux que nos mandataires se trouvent à l'écart de ces entreprises. Il serait scandaleux qu'ils achetassent 660.000 francs un pastel de Latour, ou 400.000 francs une toile de Regnault, qui furent de bons peintres de second ordre, des ouvriers habiles et verveux, mais essentiellement de second ordre — ces prix ne sont pas pour nous.

L'agiotage et le brocante tâchent à établir des cours factices qui baisseront d'eux-mêmes quand les stocks de peintures et d'objets du XVIII^e siècle seront épuisés. On verra alors, sur le marché, les tableaux payés un demi-million cette semaine se vendre dix et quinze fois moins cher. Tant pis pour les nababs qui se seront laissé piper. Mais au moins les contribuables n'en seront pas de leurs poches.

Au reste la commission consultative des musées nationaux apporte à l'achat des œuvres d'art un discernement qu'on ne saurait trop donner en exemple à certain aréopage de la place des Terreaux. Elle a la sagesse de laisser les barons au nez circonflexe et les rois du pétrole se disputer les tableaux à la mode et de se contenter d'acheter des œuvres qui, se vendant quatre fois moins cher, devraient en bonne logique être absolument hors de prix. Car ce sont là les surprises de cette Bourse de l'Art : tandis que les œuvres de Regnault (qui sans la balle prussienne de Buzenval eût fini sa carrière à l'Institut entre Besnard et Carolus Duran) atteignent aux prix que l'on sait, on vend des Poussin, des Claude Gellée, des Delacroix, des Puvis de Chavannes dans d'excellentes et très normales conditions. Et l'Etat, économe malgré lui, fait d'excellentes affaires. Telle est la morale d'une histoire où le *fabuleux métal* joue le premier rôle, d'une histoire à laquelle il est bon à tous égards de ne pas être mêlé.

Henry Béraud.

N° DE DÉBIT 696
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

LA « SALOMÉ » N'IRA PAS AU LOUVRE

Paris, 13 juin.

D'après une lettre que M. Bonnat adresse à M. Arthur Meyer, il faut renoncer à l'espoir de voir la Salomé au Musée du Louvre.

Les crédits dont on disposait ont été épuisés et à moins qu'une combinaison imaginée par M. Detaille ne réussisse, combinaison qui permettrait d'appliquer les fonds du legs de Mme André à cette acquisition, en vertu d'un virement et de l'acquérir ainsi pour la collection André, cette célèbre peinture ira grossir la collection d'un Américain milliardaire.

N° DE DÉBIT 604
Extrait de Lisieux Journal - Lisieux
Adresse :
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

La *Salomé* de Regnault vient d'être vendue 480.000 francs. C'est l'occasion de rappeler les critiques dont les aristarques en 1870 l'accueillirent. Lisez et frémissez de la nullité des observations de ces grands hommes : « Quel est ce souillon de harem ? » s'écria Louis Veuillot. — « C'est une Anglaise déguisée en gitane », affirme Paul de Saint-Victor. — « C'est fait de matériaux pillés partout ! » écrit Théodore Duret. — « Ce n'est pas peinture d'évangile », déclare avec quelle originalité Félix Regamey !

Le monde officiel qui aujourd'hui porte aux nues l'œuvre de Regnault, affecta alors de l'ignorer comme il fait aujourd'hui pour Renoir, Degas, Monet et Pissaro. Toute son admiration allait à une *Marguerite dans sa prison*, d'un nommé James Bertrand.

N° DE DÉBIT 594
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Le Louvre et « Salomé »

Paris. — M. Arthur Meyer, directeur du Gaulois », avait écrit à M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux, pour l'informer du résultat des démarches de certains souscripteurs qui avaient déjà recueilli 230.000 fr. pour offrir la « Salomé », d'Henri Regnault, au Louvre.

M. Bonnat vient de répondre par la lettre que voici :

« Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour « Salomé ». Le conseil des musées qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions ; donc, de ce côté et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir « Salomé » au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France dans la collection André.

N° DE DÉBIT 592
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

L'a « Salomé » n'ira pas au Louvre

Paris, 13 juin.

M. Arthur Meyer publie dans le « Gaulois » la lettre suivante :

« Mon cher directeur et ami,

« Ainsi que vous le pressentiez il n'y a rien à faire pour la « Salomé ». Le conseil des musées qui, du reste avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté et à ma très vive peine, tout est bien fini, et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la « Salomé » au Louvre.

« Peut-être y a-t-il une autre combinaison. M. Detaille, devait, hier à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau, sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André. N'ayant pu aller à l'Institut, hier, j'ignore le résultat de l'initiative de M. Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

« Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

« BONNAT. »

M. Arthur Meyer ajoute que devant cette réponse son rôle est terminé.

N° DE DÉBIT 596
Extrait de
Adresse :
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

LA « SALOMÉ » N'IRA PAS AU LOUVRE

Paris, 13 juin.

D'après une lettre que M. Bonnat adresse à M. Arthur Meyer, il faut renoncer à l'espoir de voir la Salomé au Musée du Louvre.

Les crédits dont on disposait ont été épuisés et à moins qu'une combinaison imaginée par M. Detaille ne réussisse, combinaison qui permettrait d'appliquer les fonds du legs de Mme André à cette acquisition, en vertu d'un virement et de l'acquérir ainsi pour la collection André, cette célèbre peinture ira orner la collection d'un Américain milliardaire.

N° DE DÉBIT 597
Extrait de
Adresse :
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

LE LOUVRE ET « SALOMÉ »

Paris, 13 juin.

M. Arthur Meyer, directeur du « Gaulois » avait écrit à M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux, pour l'informer du résultat des démarches de certains souscripteurs qui avaient déjà recueilli 230.000 fr. pour offrir la « Salomé », d'Henri Regnault, au Louvre.

M. Bonnat vient de répondre par la lettre que voici :

« Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour « Salomé ». Le conseil des musées qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions ; donc, de ce côté et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir « Salomé » au Louvre.

« Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France dans la collection André. »

N° DE DÉBIT 691
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Le rachat de la « Salomé » de Regnault

Paris, 13 juin.

M. Bonnat, directeur des musées nationaux a écrit à M. Arthur Meyer, directeur du « Gaulois », que le conseil des musées était décidé à ne pas acheter le célèbre tableau d'Henri Regnault la « Salomé » malgré les 250.000 francs que M. Meyer avait mis à sa disposition. La raison en est que les crédits des musées sont aujourd'hui complètement épuisés.

M. Detaille s'occupe de rechercher si on ne pourrait pas conserver ce tableau sinon au Musée, mais au moins à la France.

N° DE DÉBIT 587
Extrait de
Adresse :
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

HENRI REGNAULT

Henri Regnault, dont la « Salomé » finira peut-être, quand même, par entrer au Louvre, fut bien près de trépasser à Madrid, où jeune où il exécutait le portrait du général Prim.

Une nuit, les habitants de l'hôtel où logeait l'artiste furent réveillés par des cris épouvantables. On accourut et l'on trouva Regnault, debout sur son lit, les yeux démesurément ouverts, le visage verdâtre. Un médecin, mandé aussitôt, découvrit qu'il s'était empoisonné en avalant un dégoûtable bleu de Prusse.

Absorbé par son travail, Regnault avait placé sur sa palette l'infime morceau de pain qu'on lui avait apporté pour son dîner et l'avait croqué à belles dents, sans même remarquer que la tartine était saturée d'indigo. Un énergique vomitif eut d'ailleurs bientôt remis le malade sur

---

N° DE DÉBIT 590
Extrait de
Adresse :
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

A propos de la « Salomé ».

La « Salomé » de Regnault vient d'être vendue 480,000 francs. C'est l'occasion de rappeler les critiques dont les aristarques en 1870 l'accueillirent. Bien avisé, notre confrère « Je dis tout » vient de les rechercher : « Quel est ce souillon de harem ? » s'écria Louis Veuillot. — « C'est une Anglaise déguisée en gitane », affirme Paul de Saint-Victor. — « C'est fait de matériaux pillés partout ! », écrit Théodore Duret. — « Ce n'est pas peinture d'évangile », déclare avec quelle originalité Félix Regamey !

Quelle est l'histoire du modèle de la « Salomé » de Regnault ?

C'était une petite Arabe évadée de sa tribu, qui s'était réfugiée à Alger d'abord et débarqua un jour à Paris. Elle s'installa dans l'atelier de G. Cairin, l'ami intime de Regnault. Elle retourna ensuite à Alger et y mourut misérablement.

N° DE DÉBIT 593
Extrait de
Adresse :
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

La grève des ouvriers charrons se généralise. On comptait hier 2,500 grévistes nouveaux.

N° DE DÉBIT 601
Extrait de Journal du Globe au Cher
Adresse : Bourges
Date : 9 JUIN 1912
Signature :
Exposition

A Propos de folles enchères

C'est bien vrai qu'un vent de folie souffle sur notre malheureux pays, et que beaucoup de têtes s'en trouvent bouleversées et les esprits tournés à l'envers.

A notre époque: un comédien tient le haut du pavé; une comédienne est adulée, fêtée, plus encensée que ne le serait une héroïne; on la couvre d'or! Un danseur fait courir tout Paris, une danseuse fait se pâmer, chaque soir, une assistance délirante. On alloue à ces sauteurs des cachets énormes, dont un seul pourrait assurer, pendant une année, l'existence d'une famille pauvre.

Un boxeur fait, dans une seule soirée, une fortune; un coureur se fait des rentes très rapidement avec sa bicyclette; un cheval ramasse deux cent mille francs dans une seule épreuve.

Bref, tout est aujourd'hui bouleversé.

Ceux qui travaillent encore à la grandeur du pays, ceux qui jettent réellement quelque lustre sur la France, végètent dans des conditions modestes, ils ne connaîtront jamais même « l'aurea mediocritas » du poète latin.

Un auteur gagne souvent moins que les acteurs qui le jouent; un compositeur moins que les chanteurs qui l'interprètent. Ne parlons pas des peintres et des sculpteurs de notre époque, le plus grand nombre meurent littéralement de faim. Ils mènent une vie misérable, attendant la commande qui ne vient pas, et cependant ce ne sont pas les talents qui manquent; mais c'est seulement après leur mort qu'on le reconnaîtra!

Pour l'instant, on assiste, stupéfait, à ces folles enchères de la salle des ventes de Paris, dont toute la presse se fait l'écho et qui marquent bien une fois de plus, chez nous, dans bien des cerveaux, quelque chose de détraqué.

La « Salomé », de Henri Regnault, un jeune peintre de valeur, mort prématurément en 1870, tué glorieusement à l'ennemi à l'âge de 28 ans, vient d'y être payée 480.000 fr. C'est évidemment, on nous permettra de le constater, fort exagéré. Et nous ne sommes pas d'avis de ceux qui ont ouvert une souscription pour la racheter pour le Louvre, ou quelque autre Musée; nous estimons, en effet, qu'il conviendrait de la laisser à son acquéreur.

Qu'il trouve quelqu'un d'assez fou pour la lui payer plus cher encore, c'est possible, après tout, mais ce n'est pas à notre administration des Beaux-Arts à se laisser gagner par l'espèce de déraison qui menace de gagner tout le monde, et a déjà envahi les journaux les plus sensés.

D'autant plus que le budget de la France ne suffirait bientôt plus à faire face à des acquisitions qui ne sont au fond que des opérations d'agiot, au prix où sont actuellement les de La Tour, dont un pastel vient d'être adjugé pour la somme de 600.000 fr. à M. Henri de Rothschild.

Nous venons de parler de spéculation; il y a quelque chose de fondé dans cette assertion si l'on tient compte de ce fait, qu'il y a quelques années, ces toiles, que l'on vend aujourd'hui des centaines de mille francs, se bazardaient pour quelques billets de mille.

Avec tout cet argent, qui ne profite même pas aux artistes morts depuis longtemps, mais aux seuls brocanteurs, ne ferait-on pas mieux d'encourager les artistes bien vivants de nos jours et l'art de notre époque, qui n'attend que les générosités de Mécènes qui ne délient pas les cordons de leurs bourses, hélas, pour se développer et s'épanouir.

Et n'y a-t-il pas mille objets où l'argent, gaspillé en des ventes sensationnelles, serait mieux employé?

N'est-il pas pénible, par exemple, de constater, comme le fait, avec tristesse, notre confrère l' « Intransigeant », que la vente Camille Doucet, la vente de la galerie d'un ancien grand couturier, a donné en deux jours plus du double de ce que la souscription nationale pour l'aviation militaire a reçu en deux mois.

Il est vrai qu'il ne s'agissait pas de la défense du pays, mais de la vanité des collectionneurs. Que faire à cela, si les tableaux de Fragonard ont plus de prix que les vertus civiques?

C'est l'anarchie, conclurons-nous avec notre confrère, par en haut, que le goût et une délicatesse exagérée empêchent quelques-uns de dénoncer.

Mais il faut cependant avoir le courage de le dire, les sociétés, comme les individus, ont parfois des crises morales. Et ce ne sont pas les beaux... jeunes de Fragonard qui les sauveront.

E. M.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

N^lle Série (8^e Année) N° 28 — 15 Juin 1912

L'ACTUALITÉ

23304. — « Salomé », par Henri Regnault, qui, vendue 485 000 francs à la vente récente de la collection de la marquise Landolfo Carcano, doit être rachetée pour le Louvre.

N° DE DÉBIT 598
Extrait de Gazette au Beurre 26 Rue du Rocher
Adresse :
Date : 16 JUIN 1912
Signature :

Comment furent grotesques les journalistes du *Gaulois*, du *Figaro* et de la plupart des gazettes au sujet de la *Salomé* de Regnault.

Quel malheur! Une œuvre si *française* ne sera pas au Louvre. Elle est la propriété d'un Américain. Et Arthur Meyer publia un appel « patriotique ».

Le Louvre offrit 300.000 francs! Mais M. Knoedler présenta 485.000 francs, puis proposa de le donner au Louvre moyennant cette somme et sans aucun bénéfice!

Qu'avez-vous fait, misérables chroniqueurs, lorsque l'Allemagne et l'Amérique achetèrent à bon compte Manet, Cezanne, Renoir, Degas, — des peintres authentiques, ceux-là, et non point des fabricants d'images.

Allons, taisez-vous donc! Parlez des réceptions de la duchesse d'Uzès, du baron de Rothschild et de la famille Stern, parlez finance, sport, aviation et bondieuserie et fichez-nous la paix!

La France aux Français! a écrit votre ami Drumont. Moi je dis : « *La Peinture aux Peintres!* »

N° DE DÉBIT 601
Extrait de Journal du Globe au Cher
Adresse : Bourges
Date : 9 JUIN 1912
Signature :

ritent qu'on les signale.

Côté Beaux-Arts, à noter les récompenses du Salon des Artistes Français, où M. Chabas reçoit la médaille d'honneur de peinture, et le bruit fait autour de la « Salomé » d'Henri Regnault.

L'aviation a perdu un de ses premiers et illustres adeptes Wilbur Wright enlevé par une fièvre typhoïde, elle s'est endeuillée de la chute mortelle d'Edouard Reby à Juvisy.

N° DE DÉBIT 598
Extrait de Gazette au Beurre 26 Rue du Rocher
Adresse : 16 JUIN 1912
Date :
Signature :

— Avouez que le geste de ce marchand de tableaux américain, tenant à la disposition du Louvre la « Salomé » contre le prix d'achat est assez joli...

— Permettez, comtesse, de vous répondre dans la langue des dieux :

Cet acheteur de « Salomé »
N'est pas du tout un salaud... mais
S'il se fut tenu plus tranquille
Beaucoup moins de billets de mille
Nous aurait resté « Salomé ».

N° DE DÉBIT 600
Extrait de Progrès de Lisieux
Adresse : Lisieux
Date : 14 JUIN 1912
Signature :
Exposition

— La « Salomé », de Regnault, n'en sera pas au Louvre. Le conseil de musées ayant « Salomé » à l'acheter a ayant épuisé, d'ailleurs, son crédit c d'autres acquisitions.

Extrait de
Adresse :

Paris, 16 juin.

Les millionnaires qui laissent à l'Institut par testament, leur fortune, feraient bien de songer à la triste situation du Musée du Louvre qui n'a jamais on son vaillant quand il s'agit de disputer aux Américains des chefs-d'œuvre. A côté de tant de sommes gaspillées sans profit, l'Etat ne pourrait-il pas, lui aussi, doter le budget des Beaux-Arts de quelques millions nécessaires pour lutter contre les banqueroutes de Chicago ?

Il est vrai que le Louvre,eut-il des milliards à sa disposition, pourrait à peine triompher des enchères folles auxquelles monte aujourd'hui la peinture. Et il y a des rapins qui disent qu'elle ne se vend pas ! Que la « Salomé » de Regnault ait atteint le demi million, passe encore. Mais les prix de la collection Doucet dépassent en invraisemblance tout ce que l'on peut imaginer.

Quand on songe aux prix d'autrefois ! Daumier vendant au *Charivari* trente francs, un dessin que l'on paie aujourd'hui 10.000 ; Millet, à Barbizon, n'ayant pas de quoi manger, Corot ayant ainsi que Daubigny et Troyon, de la peine à vendre mille francs une toile que l'on achète aujourd'hui cent mille !

Lorsque Henri Regnault eut peint, à la villa Médicis, à Rome, sa « Salomé », d'après le fort modèle qu'il appelait sa « Panthère noire », il partit pour l'Espagne, où l'attirait sa parenté native avec Velasquez. Il rencontra, par hasard, à Madrid, un marchand de tableaux qui lui acheta sa « Salomé », 12.000 francs, sans la voir. Il est vrai que ce marchand, M. Brame, était accompagné d'un artiste qui avait vu l'œuvre et qui s'y connaissait, lui : c'était Daubigny.

Il avait affirmé au marchand que Regnault était un peintre d'avenir ; cela suffisait. C'est que pour un marchand, la valeur d'une toile est, non pas ce qu'elle vaut aujourd'hui, mais bien ce qu'elle vaudra plus tard. On fait des spéculations, comme sur les terrains. On met en plein sur un numéro de roulette ; il sort, c'est la fortune ; quelque fois c'est le zéro... Combien de marchands de la rue Laffitte se sont ruinés et ont nourri pendant des années, des peintres qui n'ont jamais voulu naître à la gloire.

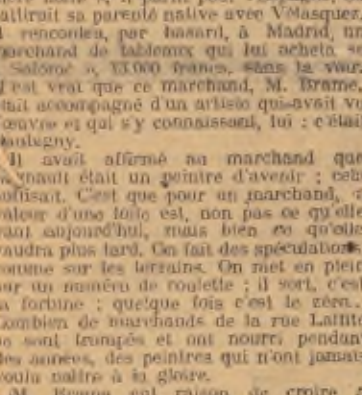
M. Brame eut raison de croire à Regnault. Quel admirable peintre, et quel Français ! Sa correspondance d'artiste est aussi intéressante à lire que celle de Fromentin. Ses esquisses du Maroc sont presque aussi belles que celles de Desachaux! Relisez les notes que Glairin a écrites sur le grand et cher artiste qu'il a aimé et connu :

On a été récemment sa dernière lettre, datée du 4 août 1870, et adressée à son marchand, M. Brame :

Gibraltar, 4 août.

Si Dieu veut, et si nos armes sont victorieuses, je vous enverrai nos petits tableaux, « La Sortie du Pacha », « Le Harem », etc., mais si nous sommes vaincus, je lâche la peinture et je m'engage pour manger quelques Prussiens ; ainsi, faites des vœux !...

Dès lors, en août, hélas, Regnault a connu nos défaites ; il se met en route pour la France ; certes, sa qualité de pensionnaire de l'Ecole de Rome lui assure légalement le privilège de l'absence ; il est de droit dispensé de tout service militaire, mais il a hâte de revenir prendre sa place de combat.



Il arrive à Paris ; il a à peine le temps d'embrasser une dernière fois son vieux père, administrateur de la Manufacture de Sèvres, il est incorporé dans les bataillons de marche ; c'est désormais le service de chaque jour aux remparts. Bien peu de moment pourront être donnés par lui aux occupations qui, d'ordinaire, remplissaient sa vie. « Et cependant, a dit M. Henri Delaborde, dans une étude sur Henri Regnault, plus d'un croquis tracé en présence et quelquefois sous le feu de l'ennemi, plus d'un dessin improvisé après une station aux grand'gardes, ou au retour d'une reconnaissance, prouvent que si brave soldat qu'il soit devenu, Régnault n'oubliait pas qu'il était peintre, et que, même dans les conditions actuelles, il avait toujours à cœur de recueillir des renseignements à recueillir, et des observations à noter. Il faisait un jour un admirable croquis de son camarade du 21e bataillon ; un vétéran aîné, l'ancien ministre, Victor Duruy.

Le 15 janvier 1871, il achevait deux dessins pour une vente au profit des blessés, et, le lendemain, ces dessins étaient exposés au ministère de l'instruction publique ; trois jours plus tard, celui qui les avait signés n'était plus !...

Laissons M. Henri Delaborde nous raconter la mort du héros ; de tous les récits sur ce fatal événement, il n'en est pas de plus sincère, ni de plus ému :

« C'est le 19 janvier, un peu avant cinq heures du soir, qu'Henri Regnault tomba mortellement frappé à la tête par une balle prussienne, à quelques pas de ce mur crénelé de Buzenval, au pied duquel a coulé le sang de tant d'autres victimes. Déjà tout espoir d'enlever la position était perdu, la retraite avait sonné, et le bataillon de marche dont Regnault faisait partie, descendait la colline, opérant le mouvement prescrit. Seul, immobile, et comme fixé au sol par un invincible besoin de résistance, l'intrépide jeune homme s'obstinait à refuser de suivre ses camarades. Un de ceux-ci court à lui, l'exhorte, le supplie de ne pas s'exposer à un danger désormais inutile, et reçoit pour toute réponse le serment de ne quitter la place qu'après avoir brûlé sa dernière cartouche... Le lendemain, à la même heure et à la même place, un de nos ambulanciers trouvait un cadavre, reconnaissable à ces mots, écrits sur la doublure du capote : « Regnault, peintre, fils de Regnault, de « l'Institut », et portant, suspendue au cou, une médaille, cher et tendre souvenir qui fut aussitôt recueilli ; mais le fin de l'armistice consenti ce jour-là par les Prussiens, ne permettant plus à des mains françaises d'enlever du champ de bataille le corps lui-même, il fallut que quatre jours s'écoulassent encore avant que ces tristes restes, transportés à Paris avec plusieurs centaines d'autres cadavres, fussent déposés au Père-Lachaise, afin d'être reconnus et réclamés.

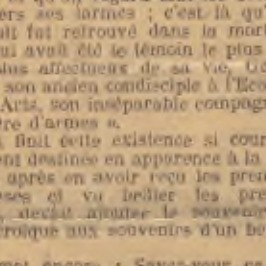
C'est là qu'un regard ami les découvrit à travers ses larmes ; c'est là qu'Henri Régnault fut retrouvé dans la mort, par celui qui avait été le témoin le plus fidèle et le plus affectueux de sa vie, Georges Clairin, son ancien condisciple à l'Ecole des Beaux-Arts, son inséparable compagnon et son frère d'armes ».

Ainsi finit cette existence si courte, si sûrement destinée en apparence à la gloire et qui, après en avoir reçu les premières promesses et vu briller les premiers rayons, devait ajouter le souvenir d'un acte héroïque aux souvenirs d'un beau talent ».

Un mot encore : Savez-vous ce qu'écrivait le jeune artiste, le 15 janvier ?

« Nous avons perdu beaucoup d'hommes ; il faut en relaire, meilleurs et plus forts. La leçon doit servir, ne nous laissons plus amollir désormais... Que chaque citoyen donne l'exemple : la vie pour soi seul n'est plus permise, l'égoïsme doit finir, disparaître et emporter avec lui cette fatale manie de mépriser ce qui est honnête et bon. Hier encore, il était d'usage de ne croire à rien, ou de ne croire que à l'immoralité, aux droits de toutes les passions mauvaises... Aujourd'hui, la République nous commande à tous une vie pure, honorable, sérieuse. Tous, nous devons payer à la patrie le tribut de notre corps et de notre âme. Le bien que l'une et l'autre peuvent produire, nous le lui devons sans réserve ».

Ces patriotiques paroles, Regnault les mettait en pratique. Quatre jours après, il faisait, presque volontairement, le double sacrifice, se dévouant corps et âme, abandonnant pour le devoir sacré de la défense de la patrie, l'avenir, la gloire, les succès, la jeune renommée et le bonheur certain auprès de celle qu'il aimait ; ce sont ces souvenirs à la fois douloureux et consolants qu'évoque pour les braves gens la vente de la « Salomé ». Sauront-ils, en Amérique, se rappeler quel fut l'auteur de cette toile superbe, et diront-ils en s'inclinant : « Ce fut l'œuvre de Régnault, un artiste, et plus encore un héros ? »



Et ne trouvez-vous pas que, quelqu'en fut le prix, c'est l'Etat qui eut dû l'acheter pour le donner au Louvre ?

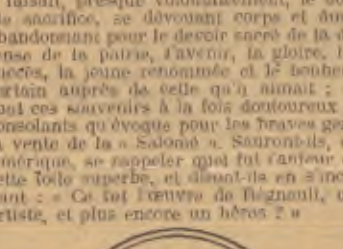
∴

Dans notre grand musée national, il y a une foule de tableaux qui ne nous coûtèrent pas très cher. La plupart des peintures et sculptures italiennes est tout ce qui nous reste de la conquête de l'Italie — ou de sa délivrance, comme vous voudrez — par Bonaparte, en 1796. Encore en 1815, les alliés fouillèrent dans le tas et reprirent même des œuvres qui, de tout temps avaient été à nous.

Je retiens hier un volume fort intéressant, celui de la correspondance de Bonaparte avec le Directoire, pendant cette mémorable campagne d'Italie, après Montenotte et Lodi :

Le jeune général écrit à Carnot :

« Envoyez-moi au plus tôt quelqu'un qui s'y connaisse en peinture et sculpture ; moi, je n'y connais goutte... »



Il s'agissait simplement de faire un choix entre les tableaux et les marbres que le jeune vainqueur prenait d'office pour les envoyer à Paris. Il ne voulait envoyer que le dessus du panier.

On dira que Bonaparte donnait ainsi un bien mauvais exemple. Mais il faut noter que c'était à titre de contribution de guerre que le vainqueur frappait ces cours de Parme, de Lucques, qui, si elles n'avaient pas d'argent, possédaient d'admirables chefs-d'œuvre. Les princes laissaient ou faisaient assassiner nos soldats sur les routes ; aussitôt Bonaparte ordonnait de se saisir d'un tableau. Un jour, le duc de Parme répond qu'il n'en a plus. Bonaparte le condamne à fournir dans les vingt-quatre heures, six mille paires de souliers pour ses soldats, qui, on le sait, n'en avaient que rarement à se mettre sur les pieds !...

Ainsi, Bonaparte pratique, améliorant le bien-être de ses grenadiers, et les collections de ses musées. Aujourd'hui, c'est à coup de billets de banque qu'il faut se battre ; c'est pourquoi, je demande que le budget des Beaux-Arts en ait quelques uns pour aller à la bataille.

HENRIOT.

N° DE DÉBIT 6606
de
Entre :

Causerie d'Art

Philosophie des ventes Carcano et Doucet

Tout fait humain comporte son enseignement philosophique. Des deux ventes Carcano et Doucet dégageons quelques leçons.

Vous savez que des sifflets ont accueilli le coup de marteau du commissaire-priseur, adjugeant la *Salomé d'Henri Regnault*. L'adjudicataire n'avait fait cependant qu'user de son droit strict et tout s'était passé fort correctement.

Nos compatriotes avaient-ils donc tort de siffler ? Non. Mais, comme en fait l'aveu et l'a observé avec juste raison Edmond Haraucourt, dans un article, qui porte d'autant plus qu'il est signé par un critique d'art, Conservateur de l'un de nos plus précieux musées: le Musée de Cluny, les sifflets ne s'adressaient pas à l'Américain, acheteur, mais à la Loi française.

Pour moi, dans une longue étude sur l'Edit Pacca, je vous ai dit combien je juge sévèrement nos législateurs. Depuis trente ans, ils laissent sortir de France les trésors d'art les plus admirables, des œuvres uniques que rien ne peut remplacer. Nos monuments passent à l'Etranger, pierre par pierre; les statues, tableaux, boiseries, les tapisseries du XIIIe ou XVIIIe siècle les accompagnent! Mais qu'importe à nos députés ce pillage. Anticléricaux avant tout, ils rougiraient de suivre le haut exemple de patriotisme éclairé que le Pape Pie VII et le cardinal Pacca, son premier ministre, donnèrent à l'Europe, voici près d'un siècle, en interdisant *la sortie de leurs Etats aux chefs-d'œuvre de l'art italien*.

Cet exemple a été suivi par toute l'Italie actuelle, la Grèce, l'Egypte, l'Angleterre.

Le droit de propriété est limité lorsqu'il entre en conflit avec l'intérêt public, l'honneur, la gloire de la Patrie.

De même chez tous ces peuples et surtout en Italie et Angleterre, la *loi protégeant les monuments historiques* est très sévère et chaque jour appliquée. Dans la mère républicaine, il faut d'abord respecter l'électeur ou l'élu, laisser M. Pourquery démolir impunément les remparts d'Avignon, etc., etc. Il faut de plus ne pas reconnaître au cardinal Pacca une haute intelligence. N'a-t-il pas à son actif une tare colossale, le rétablissement de l'Ordre des Jésuites? Que dirait cette vieille et malfaisante bête de Combes, si la Chambre allait s'inspirer de ce *Porporato*, de ce Prince de l'Eglise Romaine !!!

∴

La seconde leçon nous est donnée par l'attitude de nos Conservateurs ou Directeurs de Musées. Que vont-ils faire dans ces ventes? Ils savent bien d'avance que le budget des Beaux-Arts, sous la République, est des plus maigres et ne leur permet pas d'entrer en lutte avec des multimillionnaires.

De deux choses l'une : ou ils sont battus sous le feu des enchères et leur rôle est ridicule, ou ils acquièrent à des prix très élevés, absurdes, des œuvres qui leur sont — malgré leur qualité, leur titre de représentant de l'Art français — très disputées, et dans ce cas, leur rôle mériterait la destitution, tant il est coupable et illogique.

Je m'explique. Les fonctions de Conservateur devraient comprendre *la Garde et l'Enrichissement de nos Trésors d'Art*. Sur le premier point, la balade de la *Joconde*, les coups de couteau donnés dans le *Portrait du Maréchal de Montmorency*, au Louvre; les récents vols de Trianon nous ont fixés. Les Conservateurs ne conservent rien, leur titre est un sobriquet ironique, tout comme le surnom de l'*Aimable*, donné aux plus hirsutes apaches.

Quant à l'enrichissement de nos Musées, il ne saurait consister dans l'achat, *au prix le plus élevé*, de tableaux, statues, pièces d'art décoratif, qui ont été authentiqués, classés, à travers le filtre, si j'ose dire, de plusieurs collections célèbres, composées avec un goût, une science sûre. Les Conservateurs devraient avoir l'activité, le flair, le coup-d'œil d'expert avisé des rabatteurs fort honorables, fort estimables, qui travaillent et travaillent pour les grands collectionneurs, les Spitzer, les Lelong, les Doucet, cent autres. Voilà, par exemple, le portrait de *M. de L'Epinoy, par La Tour*, qui vient de se vendre 600.000 francs. M. Doucet l'avait acheté 200.000, à un marchand l'ayant obtenu du propriétaire au prix de 5.210 francs. Je plains beaucoup ce dernier mais je pense avec nombre de Français qu'il aurait été bienséant de voir le Louvre réaliser ce premier achat. J'ajouterai même (lorsqu'il s'agit de portrait de famille) que les descendants trouveraient souvent une consolation à une vente mauvaise, dans la joie de voir un de leurs aïeux prendre rang dans la galerie des plus illustres portraits de France. Je raisonne de même pour la petite table Louis XVI, peinte en vert, cédée à dix francs par un antiquaire, et montant, ces jours derniers, à 23.000 francs.

N'exigeons pas de nos Conservateurs de faire tous les jours de semblables trouvailles, mais demandons-leur de recevoir avec un ton moins méprisant les braves gens qui viennent leur offrir de très belles choses aux conditions les plus modérées. Demandons-leur surtout de ne pas accueillir avec une souveraine insolence les collectionneurs ou les héritiers d'un grand aïeul, voulant donner à nos Musées d'Etat le dessus de panier de leurs collections ou quelque souvenir très artistique.

Sauf deux ou trois exceptions, nos Conservateurs possèdent les quatre défauts cardinaux du bureaucrate: *Paresse, Je m'en-fichisme, Fatuité*, et par-dessus tout, *Peur de toute responsabilité*. C'est par suite de cet état d'âme qu'ils prennent parti dans les grandes ventes, se rendant coupables d'un méfait pire que tous les achats ou dons manqués : l'entends l'achat d'une œuvre classée à un taux qui absorbe tout le budget, vide la caisse.

∴

M. Doucet est un homme heureux qui fait mentir le conte languedocien sur l'*La Camiso de l'home hurous*. Il a une chemise, il en a beaucoup et il en a vendu par milliers à l'aristocratie d'argent et de nom de la planète. Cet amateur, qu'il ne faudrait pas croire empesé, parce qu'il a été longtemps le fournisseur du plus beau linge des Cours et des nababs, vient de remporter une victoire d'Austerlitz. Sa collection achetée par lui dans les quatre millions, s'est revendue quatorze millions!!! Cela prouve son sens des affaires et du moment opportun. Savoir choisir l'heure, en amour, en affaires, en politique, c'est le grand secret. Félicitons-le, d'autant qu'il consacre déjà et veut consacrer son énorme fortune à des œuvres d'intérêt général, à l'agrandissement d'une Bibliothèque d'art décoratif, qui rendra les plus réels services, aux ouvriers, aux artistes, aux érudits.

Ceci noté, quels pronostics devons-nous formuler après ces trois journées, ces trois glorieuses.

D'abord, que tout détenteur d'objet d'art qui ne vit pas sous le couteau, doit défendre âprement son bien, et que même les malheureux — si dignes de pitié — doivent se montrer plus exigeants. Mais il ne faut pas nous laisser aller, nous, fils de Latins, de Grecs, d'Arabes, à ce Mal du Rêve, ce mal atavique qui a tué l'Espagne, la puissante et riche nation de Philippe II, en l'emmurant dans des châteaux chimériques, qui a tué tous les peuples de l'Islam, du Maroc à l'Egypte et à Constantinople.

Les prix de la vente Doucet ont été payés par snobisme, orgueil, battage, spéculation. Ne rêvons pas. Ils sont majorés en moyenne des deux tiers, parfois de cinq cents pour cent.

Retenons seulement que la Mode et l'Argent vont aux œuvres d'art, à la curiosité, à l'antiquaille. Il y a hausse certaine. Sachons en profiter, mais ne croyons pas qu'une potiche ébréchée ou une table au badigeon centenaire sera la dot de notre fille.

Charles Ponsonailhe.

Extrait de PRESSE-GUIDE
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

La Vente de la « Salomé » d'Henri Regnault

Nous avons dit hier que la « Salomé » d'Henri Regnault avait été adjugée au prix de 480,000 fr. à un marchand de tableaux de New-York, M. Knoedler. M. Knoedler a fait savoir au conservateur du Louvre qu'il laissait pendant deux mois le tableau à la disposition du musée national, au prix où il l'avait acheté, et sans aucun bénéfice.

On espère que pendant ce temps la souscription commencée pourra atteindre le chiffre ainsi fixé. Déjà une somme de 185,000 fr. a été recueillie. Le conseil des musées nationaux dispose de 200,000 fr. C'est donc une somme de 100,000 fr. qu'il s'agit de trouver.

Ajoutons que parmi les amateurs qui se disputaient la « Salomé » se trouvait M. Mir, sénateur de l'Aude, dont les intentions, au cas où il aurait eu la chance de posséder la toile célèbre, était de s'en réserver l'usufruit et d'en assurer la nue-propriété à l'Etat. Le représentant de M. Mir à la vente a poussé l'enchère jusqu'à 475,000 fr.

N° DE DÉBIT 607
Extrait de JOURNAL DE L'ARGENTAL
Adresse :
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

La Semaine Parisienne

A propos de la vente de « Salomé ». — Si l'on pensait un peu au Louvre. — Quelques souvenirs sur Henri Régnault. — Un grand peintre doublé d'un grand citoyen. — Comment Bonaparte enrichissait nos musées.

Paris, 13 juin.

Les amateurs qui laissent à l'Institut par testament leur fortune feraient bien de songer à la triste situation du Musée du Louvre qui n'a jamais un sou vaillant quand il s'agit de disputer aux Américains des chefs-d'œuvre. A côté de tant de sommes gaspillées sans profit, l'Etat ne pourrait-il pas, lui aussi, doter le budget des Beaux-Arts des quelques millions nécessaires pour lutter contre les banknotes de Chicago ?

Il est vrai que le Louvre, eût-il des milliards à sa disposition, pourrait à peine triompher des enchères folles auxquelles monte aujourd'hui la peinture. Et il y a des rapins qui disent qu'elle ne se vend pas ! Que la « Salomé » de Régnault ait atteint le demi-million, passe encore. Mais les prix de la collection Doucet dépassent en invraisemblance tout ce que l'on peut imaginer.

Quand on songe aux prix d'autrefois ! Daumier vendant au « Charivari » trente francs un dessin que l'on paie aujourd'hui

10.000 ; Millet, à Barbizon, n'ayant pas de quoi manger ; Corot ayant, ainsi que Daubigny et Troyon, de la peine à vendre mille francs une toile que l'on achète aujourd'hui cent mille !

Lorsque Henri Régnault eut peint à la villa Médicis, à Rome, sa « Salomé », d'après le joli modèle qu'il appelait sa « Panthère noire », il partit pour l'Espagne, où l'attirait sa parenté native avec Velasquez. Il rencontra par hasard à Madrid un marchand de tableaux qui lui acheta sa « Salomé » 13.000 francs, sans la voir. Il est vrai que ce marchand, M. Brame, était accompagné d'un artiste qui avait vu l'œuvre et qui s'y connaissait, lui : c'était Daubigny.

Il avait affirmé au marchand que Régnault était un peintre d'avenir ; cela suffisait. C'est que pour un marchand, la valeur d'une toile est non pas ce qu'elle vaut aujourd'hui, mais bien ce qu'elle vaudra plus tard. On fait des spéculations, comme

sur les terrains. On met en plein sur un numéro de roulette ; il sort, c'est la fortune ; quelque fois, c'est le zéro... Combien de marchands de la rue Laffitte se sont trompés et ont nourri pendant des années des peintres qui n'ont jamais voulu naître à la gloire.

M. Bruyas eut raison de croire à Régnault. Quel admirable peintre, et quel français ! Sa correspondance d'artiste est aussi intéressante à lire que celle de Fromentin. Ses esquisses du Maroc sont presque aussi belles que celles de Delacroix ! Relisez les notes que Claretie a écrites sur le grand et cher artiste qu'il a aimé et connu.

On a cité récemment sa dernière lettre, datée du 4 août 1870, et adressée à son marchand, M. Brame :

« Gibraltar, 4 août.

« Si Dios quière, et si nos armes sont victorieuses, je vous enverrai nos petits tableaux, « La sortie du Pacha », « le Harem », mais, si nous sommes vaincus, je lâche la peinture, et je m'engage pour manger quelques prussiens ; ainsi, faites des vœux... »

Dès la fin d'août, hélas, Régnault a connu nos défaites ; il se met en route pour la France ; certes, sa qualité de pensionnaire de l'École de Rome lui assure légalement le privilège de l'absence ; il est en droit dispensé de tout service militaire, mais il a hâte de revenir prendre sa place de combat.

Il arrive à Paris ; il a à peine le temps d'embrasser une dernière fois son vieux père, administrateur de la Manufacture de Sèvres, il est incorporé dans les bataillons de marche ; c'est désormais le service de chaque jour aux remparts. Bien peu de moments purent être donnés par lui aux occupations qui d'ordinaire remplissaient sa vie. « Et cependant, a dit M. Henri Delaborde, dans une étude sur Henri Régnault, plus d'un croquis tracé en présence de l'ennemi, quelquefois sous le feu de l'ennemi, plus d'un dessin improvisé après une station aux grands gardes, ou au retour d'une reconnaissance, prouvent que si brave soldat qu'il soit devenu, Régnault n'oubliait pas qu'il était peintre, et que même dans ces conditions actuelles, il avait toujours à ce titre des renseignement à recueillir et des observations à noter ». Il faisait un pour un admirable croquis de son camarade au 21e bataillon, un vaillant aîné, un ancien ministre, Victor Duruy.

Le 15 janvier 1871, il achevait deux dessins pour une vente au profit des blessés, et le lendemain, ces dessins étaient exposés au ministère de l'instruction publique ; trois jours plus tard, celui qui les avait signés n'était plus !...

Laissons M. Henri Delaborde nous raconter la mort du héros : de tous les récits sur ce fatal événement, il n'en est pas de plus sincère, ni de plus ému :

« C'est le 19 janvier, un peu avant cinq heures du soir qu'Henri Régnault tomba mortellement frappé à la tête par une balle prussienne, à quelques pas de ce mur crénelé de Buzenval, au pied duquel a coulé le sang de tant d'autres victimes. Déjà tout espoir d'enlever la position était perdu, la retraite avait sonné et le bataillon de marche dont Régnault faisait partie descendait la colline, opérant le mouvement prescrit. Seul, immobile, et comme fixé au sol par un invincible besoin de résistance, l'intrépide jeune homme s'obstinait à refuser de suivre ses camarades. Un de ceux-ci court à lui, l'exhorte, le supplie de ne pas s'exposer à un danger désormais inutile, et reçoit pour toute réponse le serment de ne quitter la place qu'après avoir brûlé sa dernière cartouche... Le lendemain, à la même heure et à la même place, un de nos ambulanciers trouvait un cadavre, reconnaissable à ces mots, écrits sur la doublure de la capote : « Régnault, peintre, fils de Régnault de l'Institut », et portant suspendue au cou une médaille, cher et tendre souvenir qui fut aussitôt recueilli ; mais la fin de l'armistice consenti ce jour-là par les Prussiens ne permettant plus à des mains françaises d'enlever du champ de bataille le corps lui-même, il fallut que quatre jours s'écoulassent encore avant que ces tristes restes, transportés à Paris avec plusieurs centaines d'autres cadavres, fussent déposés au Père Lachaise, afin d'être reconnus et réclamés.

« C'est là qu'un regard ami les découvrit à travers ses larmes ; c'est là qu'Henri Régnault fut retrouvé dans la mort par celui qui avait été le témoin fidèle et le plus affectueux de sa vie, Georges Clairin, son ancien condisciple à l'École des Beaux Arts, son inséparable compagnon et son frère d'armes ».

Ainsi finit cette existence si courte, si sûrement destinée en apparence à la gloire, et qui, après en avoir reçu les premières promesses et vu briller les premiers rayons, devait ajouter le souvenir d'un acte héroïque aux souvenirs d'un beau talent.

Un mot encore : savez-vous ce qu'écrivait le noble artiste, le 15 janvier ?

« Nous avons perdu beaucoup d'hommes ; il faut en refaire, meilleurs et plus forts, la leçon doit servir, ne nous laissons plus amollir désormais... Que chaque citoyen donne l'exemple ; la vie pour soi seul n'est plus permise, l'égoïsme doit finir, disparaître et emporter avec lui cette fatale manie de mépriser ce qui est honnête et bon. Hier encore, il était d'usage de ne croire à rien, ou de ne croire qu'à l'immoralité, aux droits de toutes les passions mauvaises... Aujourd'hui la République nous commande à tous une vie pure, honorable... sérieuse. Tous nous devons payer à la patrie le tribut de notre corps et de notre âme. Le bien que l'une et l'autre peuvent produire, nous le lui devons sans réserve. »

Ces patriotiques paroles, Régnault les mettait en pratique, quatre jours après, il faisait, presque volontairement, le double sacrifice, se dévouant corps et âme, abandonnant pour le devoir sacré de la défense de la patrie, l'avenir, la gloire, les succès, la jeune renommée, et le bonheur certain auprès de celle qu'il aimait ; ce sont ces souvenirs à la fois douloureux et consolants qu'évoque pour les braves gens la vente de la « Salomé ». Sauront-ils, en Amérique, se rappeler quel fut l'auteur de cette toile superbe, et diront-ils en s'inclinant : « Ce fut l'œuvre de Régnault, un artiste et plus encore un héros ? »

Et ne trouvez-vous pas que, quelqu'en fût le prix, c'est l'Etat qui eût dû l'acheter pour le donner au Louvre ?

* * *

Dans notre grand musée national, il y a une foule de tableaux qui ne nous coûtèrent pas très cher. La plupart des peintures et sculptures italiennes est tout ce qui nous reste de la conquête de l'Italie — ou de sa délivrance, comme vous voudrez — par Bonaparte, en 1796. Encore en 1815, les alliés fouillèrent dans le tas et reprirent même des œuvres qui de tout temps avaient été à nous.

Je relisais hier un volume fort intéressant, celui de la correspondance de Bonaparte avec le Directoire, pendant cette mémorable campagne d'Italie, après Montenotte et Lodi :

Le jeune général écrit à Carnot : « En-

voyez-moi au plus tôt quelqu'un qui s'y connaisse en peinture et sculpture ; moi, je n'y connais goutte... »

Il s'agissait simplement de faire un choix entre les tableaux et les marbres que le jeune vainqueur d'Italie prenait d'office pour les expédier à Paris. Il ne voulait envoyer que le dessus du panier.

On dira que Bonaparte donnait ainsi un bien mauvais exemple. Mais il faut noter que c'était à titre de contributions de guerre que le vainqueur frappait ces cours de Parme, de Lucques, qui, si elles n'avaient pas d'argent, possédaient d'admirables chef-d'œuvre. Les princes laissaient ou faisaient assassiner nos soldats sur les routes ; aussitôt Bonaparte ordonnait de se saisir d'un tableau. Un jour, le Duc de Parme répond qu'il n'en a plus. Bonaparte le condamne à fournir dans les vingt-quatre heures six mille paires de souliers pour ses soldats, qui, on le sait, n'en avaient que rarement à se mettre sur les pieds !...

Ainsi, Bonaparte, pratique, améliorait le bien-être de ses grenadiers, et les collections de nos Musées. Aujourd'hui, c'est à coup de billets de banque qu'il faut se battre ; c'est pourquoi je demande que le Budget des Beaux Arts en ait quelques-uns pour aller à la bataille.

HENRIOT.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

— M. Fernand David, ministre du commerce, a présidé le banquet organisé par la Chambre syndicale de la bijouterie, à l'occasion du vote de la loi contre l'augmentation des droits de contrôle.

— La « Salomé », de Regnault, n'entrera pas au Louvre, le conseil des musées ayant renoncé à l'acheter et ayant épuisé, d'ailleurs, le crédit en d'autres acquisitions.

— La grève des ouvriers charrons se généralise. On comptait hier 2.500 grévistes nouveaux.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La « Salomé » est vendue.

Malgré les efforts de personnalités qui avaient eu l'idée d'ouvrir une souscription pour aider le Louvre à acquérir l'éblouissante *Salomé* de Henri Regnault, notre musée n'a pu s'en rendre acquéreur; l'enchère de 350.000 francs que son budget ne lui permettait pas de dépasser, a été amplement couverte par des marchands étrangers. Et, finalement, cette œuvre admirable, unique, s'en ira dans le pays des rois de l'or. Elle a été, en effet, adjugée à 480.000 francs à un antiquaire qui aurait agi, disait-on, pour le compte de quelque milliardaire américain.

Comme fiche de consolation, on a laissé au Louvre, qui l'a payée 270.000 francs, l'*Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau; cette toile même, qui fut refusée au salon de 1835, mais qui, depuis, triompha dans des collections privées et particulièrement à l'Exposition pour les orphelins d'Alsace et Lorraine qui eut lieu en 1874.

C'était déjà une réhabilitation due au grand paysagiste longtemps méconnu, et que le Louvre consacre aujourd'hui.

Parmi les autres principaux tableaux modernes de la collection Carcano, vendus hier également par Me Lair Dubreuil et Henri Baudoin, il nous faut mentionner deux Corot : la *Solitude* et le *Lac, effet du matin*, coins de nature apaisée, imprégnée d'une émouvante poésie, dont on a donné 350.000 francs pour le premier et 121.000 francs pour le second.

L'*Assassinat de l'Evêque de Liège*, page superbement tragique, de Eugène Delacroix, qui figura au Salon de 1831, poussée à 205,100 francs.

La *Leçon d'équitation*, du même artiste, que l'on vit à l'Exposition Universelle de 1855, vendue 141.100 francs.

Le *Mariage espagnol*, de Fortuny, où circulent, à côté de la fiancée délicieusement jolie, des groupes de femmes aux beautés souriantes, s'est vendu 220,000 francs.

La *Mare dans la clairière*, de Jules Dupré, a fait 80.000 francs; les *Vaches sous bois*, par Troyon, 53.000 francs; le *Campement arabe*, par Fromentin, 68.000 francs; le *Fumeur noir*, de Meissonnier, 37.100 francs; les *Confidences de l'Amour*, de Diaz, 23.500 francs; la *Vierge au baiser*, de Hébert 23.000 francs.

Extrait de
Adresse :
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

— La « Salomé » de Regnault n'entrera pas au Louvre, le conseil des musées ayant renoncé à l'acheter et ayant épuisé, d'ailleurs, le crédit en d'autres acquisitions.

Adresse : LILLE
Date : 16 JUIN 1912
Signature :

SUCRE DELERUE
est le meilleur et le plus pur

L'affaire de la " Salomé "

Paris, 14. — Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Les dispositions du testament de Mme Edouard André, dont nous avons parlé, rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit, en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année, mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la « Salomé » dans l'une de nos collections natio-

N° DE DEBIT 61
Extrait de ÉCHO COGNAÇAIS
COGNAC
Adresse :
Date : 16 JUIN 1912
Signature :
Exposition

BONTÉ JUSTICE TOLÉRANCE

Un des maux de notre époque comme des époques passées est bien le goût immodéré de la critique. Pourquoi nos désirs et nos actes, nos pensées et nos paroles nous paraissent-ils toujours marqués de sagesse et de justice alors que ceux d'autrui sont si sévèrement passés au crible de notre observation ?

Cela découle à mon sens de l'absence ou presque de trois qualités que j'aimerais voir dans tous les cœurs ou les esprits : La Justice, la Bonté, et la Tolérance. Je crois que l'homme parfait serait celui dont l'analyse révélerait par fractions égales chacune de ces trois vertus. Que nos chimistes de l'âme humaine, veuillent bien me dire si leurs observations leur font rencontrer très souvent cet heureux assemblage. Ils changeront le cours de mes idées moroses, et me feront croire un peu plus à l'homme et à sa raison.

Peut-être m'accusera-t-on de voir en grincheux alors que je m'efforce de voir en homme juste ; je pose à ceux qui croiraient devoir me jeter la pierre les questions suivantes avec prière de donner une réponse qui ne soit pas l'affirmation complète de ce que j'écris.

Pourquoi la Salomé de Regnault vient-elle de se vendre 475.000 fr. alors que l'artiste vivant l'a vendue 14 000 f. Pourquoi, Ingres, Aimé Millet et tant d'autres ont-ils connu vivants la misère, et morts la postérité.

Pourquoi Meyerbeer, Wagner, etc. furent-ils critiqués vivants et glorifiés défunts ?

Pourquoi Denis Papin, le Marquis de Jouffroy, John Fitch, qui ont doté notre humanité de la machine à vapeur ont-ils connu le dédain et la misère ?

Pourquoi de Romas et Galvani, ces premiers génies des applications électriques ? Pourquoi tant d'autres maîtres des arts et de la Science ont-ils connu vivants, les amertumes de l'envie, de la critique, et qui pis est la misère et son triste cortège de souffrances ? Pourquoi ?

Hommes ne cherchez pas. La raison en est comme le soleil, de tous les temps pour tous les pays.

La raison. Le Pourquoi ? mais il est uniquement dans cette répartition inégale (j'allais dire injuste), de ces qualités de justice, de bonté, de tolérance.

Les hommes se succèdent, les générations se suivent. Ni les uns, ni les autres n'ont varié ; et le paysan d'aujourd'hui voterait encore pour le bannissement d'Aristide, pour la même raison que jadis : « je suis las de l'entendre appeler « Aristide le Juste »

Hélas nos injustices pour être plus modernes, n'en sont pas moins coupables et puisque tout est au progrès, puisque les hommes réussissent par leur ténacité, leur courage, leur initiative à arracher à la nature avare de ses biens ses secrets les mieux cachés ; puisque les hommes cherchent autour d'eux, qu'ils veuillent bien regarder en eux et voir qu'il y a là aussi beaucoup à faire.

Nous voulons faire de nos enfants, des hommes plus savants, plus forts que les hommes de jadis. Qu'on pense en même temps à en faire des hommes Bons et Justes. Qu'on les habitue à admirer sans réserve, avec les yeux du cœur, la supériorité où elle se trouve. Qu'on leur fasse voir les beautés du courage, de la science, du savoir, de la nature et qu'ils n'envient ces belles choses que pour les admirer et caresser l'espoir d'en produire d'aussi belles.

Je sais bien que la conception de la vie actuelle se prête difficilement à cet hommage aux choses justes, qu'il est plustôt de mode de jouer des coudes et que chaque échelon gravi se paie du prix d'un horion. Je sais bien que l'on se soucie plus d'arriver sans talents que d'admirer le mérite, et que les meilleurs même n'ont pas le courage de leur admiration. Triste époque ou l'on maudit la place prise parce qu'elle n'est plus à prendre ? Offrez à nos détracteurs du fonctionnarisme une bonne et grasse sinécure. Vous verrez jusqu'où va la sincérité de leur critique.

L'Angelus de Millet est-il plus beau de nos jours, que lorsque son auteur l'acheva ? Les hommes d'aujourd'hui sont-ils meilleurs juges que ceux de 1850 ?

Non. Mais le peintre n'est plus un danger ni une concurrence pour nos modernes grands hommes.

Je déplorerais moins, tant regrettable qu'il soit, ce travers humain s'il s'arrêtait aux classes supérieures. Mais aucune catégorie de mortels n'en est à l'abri. Le cancre envie le bon écolier, le citoyen inapte envie, jalouse, et critique l'homme de conscience et de courage qui se sent capable d'agir et agit pour la communauté.

Certes la supériorité intellectuelle est une richesse tout comme la fortune foncière, Certes tout homme conscient se doit de rechercher l'une comme l'autre. La Providence a distribué sans ordre apparent, la fortune, l'esprit, l'intelligence ; les hommes doivent et peuvent rechercher et désirer ces biens. Mais de grâce qu'ils désirent avec ardeur mais sans âpreté ! qu'ils n'oublient pas que c'est se diminuer que d'abaisser autrui. Qu'ils soient reconnaissants de toute action destinée à embellir, à améliorer, ou à distraire. Qu'ils ne diminuent en rien les mobiles de ceux qui agissent. Car alors ils deviendraient une foule âpre et sotte, gourmande d'ostracisme indigne de mériter, et les bienfaits d'initiatives intelligentes et des courageuses actions.

Tout comme Athènes reconnaissant ses torts en rappelant Aristide, honorons-nous en reconnaissant à nos concitoyens méritants, les encouragements qu'ils méritent.

L'échelle des faiblesses humaines est si grande et l'envie un prisme si déformant que le sage ferait bien d'admirer deux fois un beau geste ou une action utile, et faire comme Saint-Thomas en ce qui concerne le mal : le toucher pour y croire. Encore aura-t-il trop souvent la malheureuse occasion d'y toucher.

A. J.

N° DE DEBIT JOURNAL
LE HAVRE
Extrait de
Adresse : 1er JUIN 1912
Date :
Signature :

Patrimoine de Beauté

La *Salomé* d'Henri Regnault échappe au Louvre ; en revanche, l'*Allée des Châtaigniers* de Rousseau va y entrer. Tels sont les deux résultats de la vente sensationnelle qui a fait courir, avant-hier, le Tout Paris des artistes et des amateurs. Le public a accueilli le premier de ces résultats, qui consacrait une nouvelle victoire du dollar yankee, par des exclamations violentes et par des coups de sifflets. Sa déception n'est pas complètement justifiée. La mémoire d'Henri Regnault bénéficie, auprès de l'opinion publique, de l'émotion naturelle qui s'attache à une mort glorieuse et tragique. Dans ma commune, qui veille pieusement sur le souvenir des héros de Buzenval, une rue porte son nom, et il n'y a probablement pas un paysan ni un ouvrier de chez moi qui ne sache, plus ou moins confusément, qui était la noble victime que, dans cette journée douloureuse du 19 janvier 1870, la civilisation a offerte en holocauste au dieu des batailles.

Rien n'est plus légitime que le regret poignant qui s'attache aux hommes morts très jeunes et qui avaient déjà accompli de grandes choses. On se rappelle avec mélancolie le geste de Chénier montant à l'échafaud, et frappant son front d'une main résignée. Et l'on se demande avec la même tristesse ce que réservait au patrimoine de beauté dont ce pays est fier la palette éclatante qu'une balle prussienne a fait tomber des mains d'Henri Regnault.

Mais il ne faut pas que ce sentiment si naturel et si honorable fasse perdre toute mesure. Regnault est représenté au Louvre. Il y est représenté, notamment, par ce vigoureux et saisissant *Portrait du général Prim* qu'il est permis, sans hésiter, de considérer comme une œuvre infiniment plus forte que la *Salomé*. Et il est permis aussi d'apprécier qu'outre la valeur du tableau qui vient de nous échapper, et le sacrifice que voulaient consentir un groupe d'amateurs et la caisse si pauvrement dotée de nos musées nationaux, il y avait une disproportion manifeste. Il faut oser dire que le prix des œuvres d'art suit les caprices de la mode et les vertiges de l'engouement dans des proportions qui défient véritablement la raison.

On trouvera très probablement qu'il était plus légitime de payer 270.000 fr. l'*Allée des Châtaigniers*, qui est le meilleur tableau de Rousseau, qu'il ne l'aurait été de payer 385.000 fr. la *Salomé*, qui est une des œuvres les plus discutables de Regnault. Mais, même ici, des réserves seraient justifiées. Rousseau, comme Millet, a été, au début de sa carrière, victime de l'ostracisme le plus brutal et le plus inintelligent. Puis une brusque saute de l'opinion les a portés aux nues. Entre ces deux extrêmes, il serait raisonnable et prudent de faire des moyennes.

Ces réflexions, dont on excusera la liberté, n'enlèvent rien à l'élégance du geste qui avait été accompli par quelques amateurs généreux. Et si l'on peut discuter sur l'opportunité du sacrifice qu'ils ont voulu consentir, il reste à leur actif une intention qui ne saurait être trop hautement louée. Il est bon, il est salutaire, il est d'un heureux exemple que des hommes fortunés offrent, de temps à autre, d'importantes contributions à l'accroissement du patrimoine commun. Ils risquent de n'être pas toujours compris. Il se trouve des philanthropes ou des utilitaires pour se demander si tant d'argent ne serait pas mieux employé à soulager quelques misères. La question est délicate et mérite d'être examinée.

Elle a été posée, il y a quelques jours, par notre spirituel confrère M. Clément Vautel à propos du testament de Mme Edouard André.

Le rédacteur du *Matin* déclarait ne pouvoir prendre son parti que tant de millions fussent légués à l'Institut, qui auraient si bien pu être employés à construire des hôpitaux. Il affirmait que nous avions déjà trop de Corot, et il ajoutait que pour sa part il n'allait jamais dans les musées, ce qui est une raison qui aurait pu le dispenser d'en donner d'autres, mais qui, heureusement, n'est pas à la portée de tout le monde.

Il faut se garder de prendre une boutade au tragique, et même de la discuter trop lourdement. Et nous ne songeons pas à confondre notre confrère avec le père Michon, de fantaisiste et joyeuse mémoire, qui dénonçait chaque année, du haut de la tribune, la subvention de l'Opéra, sous prétexte que le corps de ballet ne servait en rien la cause de la démocratie laborieuse. Mais il faut tout de même se garder des suggestions de l'esprit utilitaire.

Le péril que redoute M. Vautel n'est d'ailleurs pas à craindre. Le nombre des millionnaires qui s'intéressent aux beaux-arts est extrêmement limité. Et, sans doute, il est très heureux que ceux qui ne s'y intéressent pas consacrent une partie de leur héritage à entretenir des cliniques ou à récompenser des rosières. Mais il est encore plus heureux qu'il s'en trouve quelques autres pour comprendre que les beaux-arts, la peinture, l'architecture, la musique, la danse elle-même, font partie intégrante du patrimoine d'un pays, grandissent la place qu'il tient et le rôle qu'il joue dans l'histoire de la civilisation humaine. Florence ne serait pas ce qu'elle est, la ville-reine, le centre d'attraction des admirateurs de la beauté, si les Médicis avaient consacré leur richesse à y construire des hôpitaux.

La démocratie devine confusément cela. Elle ne va pas tous les jours dans les musées ; mais elle a ressenti la perte de la *Joconde* comme un appauvrissement national. Et voici un autre symptôme : Avant-hier, M. Maurice Barrès est allé à Caen, qui n'est pas seulement une « ville de sapience » mais qui est aussi un incomparable musée d'art. Et sur l'estrade où il est monté pour prêcher sa croisade en faveur des églises françaises, les hommes de tous les partis, depuis le maire radical jusqu'à l'évêque, lui faisaient escorte. Tous communiaient avec lui dans la religion de l'art. Tous comprenaient avec lui quel grand intérêt moral il y a à détourner l'âme d'une démocratie des préoccupations utilitaires, et à lui apprendre à veiller sur ce patrimoine de beauté qui a si puissamment servi le renom de la France, qui a été comme l'instrument de son rayonnement dans le monde.

Frédéric Clément.

Extrait de
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912
Signature :
Exposition

La Vente de la Collection Carcano

Paris, 1er juin.

Le total des trois journées de la vente Sandolfo-Carcano est de 3.944.032 fr.

N° DE DEBIT
Extrait de
Adresse : 17 JUIN 1912
Date :
Signature :

Il s'agit d'un tableau magnifique que nous ne voulons pas laisser filer en Amérique... nous ouvrons une souscription pour l'acquérir. — Le Louvre n'a pas le sou... avez-vous 5.000 francs à lui prêter ?

Extrait de
Adresse : COGNAC
Date : 15 JUIN 1912
Signature :
Exposition

— La « Salomé », de Regnault, n'entrera pas au Louvre, [illegible]

N° DE DÉBIT 477
Extrait de Petit Dauphinois
Adresse : Grenoble

Bien Faire et laisser Braire

Knoedler

(De notre chroniqueur parisien.)

Le naturel poétique, mélancolique et doux, qu'apprécient tous ceux qui ont le bonheur de me connaître, me porte à la rêverie, à propos de tout et à propos de rien. Je rêve aussi bien sur l'Infini que sur un projet de loi. Une fleur m'attendrit et M. Fallières aussi... C'est ainsi. Et l'on est bien malheureux, allez, quand on est comme ça.

Il n'est donc pas étonnant que me laissent rêveur les prix réalisés par la vente des collections de Mme de Carcano et de M. Jacques Doucet.

Quatre cent quatre-vingt-cinq mille francs la *Salomé* d'Henri Regnault!

Pour rien, moi, j'ai vu une magnifique brune, Salomé très affriolante et vivante. Je l'ai même entendu gueuler à cinq reprises avec une voix chaude, et, d'ailleurs sympathique : « Je veux la tête de Iochonaan! » Un coup de timbale et quelques grincements d'archet qui vous égratignaient le tympan, et vous étiez content. Vous aviez une idée de la férocité et de la ténacité des filles de l'Orient, et aussi de leur splendeur, ainsi que de l'euphonie de ce nom d'Io-cho-na-an, — car *Jean* est évidemment trop paysan pour un « drame lyrique » et pour la musique purgative qui est le dernier cri de l'art néo-wagnérien.

Mais 485.000 francs une Salomé toute en surface, si j'ose dire! Une Salomé qui ne danse pas!... Je suis sûr qu'à ce prix-là le cordial Hérode lui-même aurait préféré mettre Salomé en bouchées-à-la-reine et Jean-Baptiste en liberté.

Je ne vois guère que mon vieil ami Paul Salomé qui mérite une si folle enchère. Depuis une trentaine d'années, il éclaire les lecteurs du *P. D.* sur les dessous de la politique. La démocratie dauphinoise lui devrait bien une pension de quinze mille francs (juste la rente de 500.000 balles). Il a fait et défait des députés; il leur est donc très supérieur, ce qui n'est pas beaucoup dire. Pourquoi n'aurait-il pas, à titre de retraite, le montant de leur traitement, une fois qu'il aura rendu sa signature à M. Joseph Besson?

Voici qui n'est pas moins étonnant: 350 mille francs, l'assassinat d'un obscur évêque de Liège... Le regretté Bonnot tuait pour beaucoup moins. Et les remords de M. le chanoine Piton ne portent pas sur de pareilles sommes.

205.000 francs l'*Ivresse du baiser*. Je connais d'honnêtes gens qui se procurent ça pour rien ou pour cinq francs trente.

77.000 francs un *Buste de magistrat*. Or on peut s'offrir, pour une amende raisonnable et quelques semaines de prison, la bobine de n'importe quel juge, prévaricateur ou intègre.

130.000 francs l'*Innocence*. Une innocence qu'on achète, parlons-en!

137.000 francs, *Deux jeunes femmes soutenant une sphère*. Mais que donnerait-on alors pour une sphère soutenant deux jeunes femmes?

Vous me direz que ces estimables œuvres sont de Clodion. Faudrait-il doubler les prix si elles remontaient à Pharamond?

Je renonce à énumérer les prix donnés des pastels de Perronneau et de Quentin-La Tour. Le docteur Henri de Rothschild s'en est fait adjuger un pour six cent mille francs! Il lui faudra vendre beaucoup de lait stérilisé et faire jouer de nombreuses comédies pour rattrapper ça.

Bref, ce pauvre M. J. Doucet va ramasser six ou sept millions avec ses bibelots. Le pauvre homme! Il a fait très légitimement fortune en habillant chèrement ces dames ou plutôt la vanité de ces dames et, sur le tard, il bricant de camelotte de style, puisse les modeler plus aisément.

Espérons que quand ils auront bien modelé, copié ou volé les « trésors » de nos palais et musées dits nationaux, les étrangers n'hésiteront pas à enlever enfin les conservateurs et gardiens desdits musées et palais.

Nous consentons même volontiers à ce qu'ils prennent l'empreinte de ces fonctionnaires qui ne sont pas les moindres de nos nombreux objets de curiosité. Mais, je les crois très sincèrement inimitables, quoique em-plâtres.

***

Oh! je sais bien que vous m'attendez ici... Vous croyez que je vais vous dire tout ce que je ne sais pas sur *la Fugue de l'abbé Piton?*.... Non, je ne suis pas un vaudevilliste, moi, Monsieur.

Et puis avez-vous remarqué que les disparus cessent d'être intéressants dès qu'ils sont retrouvés?

Si la pension de M. Victor Augagneur est encore un peu amusante, c'est justement parce qu'elle est perdue.

Deux versions courent les rues: D'après l'une, l'honorable infirme n'aurait pas été jugé assez impotent par le Conseil d'Etat, — ce qui est bien invraisemblable.

D'après l'autre, ce sacré Conseil d'Etat aurait estimé que M. Augagneur, si navrantes que soient sa misère et ses infirmités, ne peut cumuler les 8.000 balles de sa pension avec son traitement de Q. M.

Cette dernière version est probablement la bonne. Car M. Victor Augagneur, ancien maire de Lyon, ancien gouverneur général, ancien ministre, est incontestablement réduit à la plus lamentable impuissance:

Il n'a pas réussi à être président du Conseil ainsi qu'il l'avait promis à ses amis lyonnais. Tous ses nombreux ennemis prospèrent. Et enfin ce génial administrateur n'a réussi qu'à nous doter d'une réforme d'importance relative: C'est grâce à lui, ne l'oublions pas, que les horaires des chemins de fer comptent maintenant jusqu'à 24!...

Nous n'avons plus rien à envier aux Belges et aux Suisses. Nous avons la joie de prendre des express à 18 heures et de lâcher des rapides à 21 heures 19. Six mois de ministère pour en arriver là!...

J'ai rencontré M. Augagneur mercredi, boulevard Haussmann. Il était par hasard de fort méchante humeur; il foudroyait du regard les passants, les passantes, les autos et même les magasins du Printemps. Il m'a fait pitié. J'ai envie de consacrer mon été à écrire, sur le modèle de « l'Automne d'une femme », *l'Hiver d'un homme*..... trop pressé.

***

Visions.

La reine Wilhelmine pas jolie, jolie; un peu forte, mais charmante; sourire aimable, séduisant. Elle salue avec une grâce exquise et de bon ton. Une allure crâne, française... A côté d'elle, Lui, Armand. Vous le connaissez. En face, l'amiral de Jonquières, très chic. Il a l'air d'être le vrai Président.

Deuxième voiture. Le prince consort, raide et distingué comme un suisse de cathédrale. Allemand de pied en cap. A côté de lui, Mme Fallières, robe kaki, un amour de tout petit chapeau, le dernier modèle des 11 fr. 90.

Ci... 11,90 à prélever sur les 5.000 fr. de chapeaux fournis à l'Elysée pour les réceptions de Souverains. Restent donc 4.988 fr. 10.

Ah! ces 5.000 fr. de chapeaux élyséens

c'est l'adopter: vous passerez pour un garçon un peu tiède, mais intelligent. Et vous représenterez le Pays, vous aussi.

***

M. le garde des sceaux Barthou avait affirmé que la magistrature est gangrenée, et il fut bruyamment approuvé.

M. le garde des sceaux Briand vient de déclarer aux applaudissements de la Chambre, que l'avancement des magistrats est le résultat d'une cuisine ignominieuse dont MM. les procureurs généraux sont les maîtres-queux et les parlementaires les marmitons.

Cela dit, on a constaté que la plupart des magistrats sont rétribués comme des manœuvres et qu'on ne trouve plus de jeunes gens assez embarrassés de leur personne pour faire un métier si peu lucratif et si décrié.

La magistrature est donc en pleine crise.

Que de crises, dieux immortels, que de crises en cette pauvre France! Qui n'a pas sa crise?...

Crise de l'enseignement, crise de l'apprentissage, crises économiques variées, crise religieuse, crise électorale, crise marocaine, et je ne dis rien des crises d'épilepsie ni des crises ministérielles. Il y a aussi la crise du français qui sévit si cruellement à la Sorbonne, à l'Académie, au Parlement et dans les théâtres subventionnés.

Il y a même, il y a surtout, je crois, la Crise française, à laquelle un publiciste vient de consacrer tout un livre et qui est le résumé ou le ramassis des crisettes déjà nommées.

Qui ou quoi dénouera la ou les crises?

Notez que, pris individuellement, les Français n'ont pas de crises. Celle qui les agite le plus fréquemment est encore celle de l'héroïsme.

Notre Gouraud, général à quarante-quatre ans, est un citoyen fort d'aplomb. Quand sa crise le prend, il flanque une râclée à l'ennemi ou bien il pacifie et organise quelque vaste territoire. Et ça va tout de suite mieux...

Si nous n'avions pas tant de mouches qui nous asticotent, pas tant de bourdons bourdonnant à nos oreilles, nous passerions aussi nos crises à faire de grandes choses. Mais les mots nous empoisonnent et les bavards nous agitent.

Il est donc bien regrettable que nos compagnies de chemins de fer renoncent pour le moment à nous offrir, comme il en est en Amérique, des « compartiments de silence ». Mais une mode si salutaire gagnera certainement le Vieux-Monde.

Nous ne devrons pas alors barguigner une seconde: Embarquons les deux Chambres dans un Train de silence, sur le Transsibérien.

Avant que la représentation nationale soit arrivée à Irkoustk seulement, la France serait guérie de toutes ses crises.

Et qui sait? les magistrats se remettraient peut-être à rendre la justice...

CADICHON.

Extrait de JOURN...
Adresse :
Date : 6 JUIN
Signature :
Exposition

A Travers la Presse

La « Salomé » et le Louvre

Le *Gaulois* :

M. R. Kœcklin, le distingué président des Amis du Louvre, a reçu de la comtesse Edmond de Pourtalès une nouvelle souscription de 1.500 francs pour la « Salomé ». Mme de Pourtalès n'est pas seulement une fervente amie des arts, c'est une ardente patriote: on l'a bien vu en 1870. De son côté, le *Figaro* annonce qu'une somme de 1.000 francs lui a été adressée par Mme F.-A. Moulton « pour aider à conserver cette œuvre à la France ». La souscription atteint donc à l'heure actuelle, en chiffres ronds, 190.000 francs.

Quelque désir qu'aient les initiateurs de cette noble entreprise d'aller jusqu'au bout de leur effort, il est indispensable, pour écarter tout malentendu nouveau, de savoir si le Louvre maintient sa participation de 200.000 francs. Une démarche sera faite pour obtenir cet éclaircissement nécessaire. La « Salomé » ayant été payée 480.000 francs par M. Knœdler, qui est prêt à la rétrocéder généreusement sans aucun bénéfice, il n'y aurait donc plus que 80.000 fr. environ à trouver.

Extrait de ...DU SUD-EST
Adresse : LYON
Date : 29 JUIN 1912
Signature :

...vrières ».

***

Puisque je parle des retraites ouvrières, laissez-moi vous dire que comme tous les véritables amis des arts, je ne puis sans mélancolie voir dans ces grandes ventes d'art, dépenser tant de millions pour acquérir des œuvres du passé; l'excessive valeur qu'on leur attribue empêche les producteurs actuels de vivre. Tandis que les amateurs, passionnément, se lancent des enchères à la tête et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais.

C'est 13.884.760 francs, sans compter les frais et les droits, que la vente de la collection de tableaux, sculptures, objets d'art et meubles de M. Jacques Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, a produits. De beaucoup, les chiffres les plus élevés des ventes des collections célèbres sont dépassés; c'est un record. La vente Lelong, qui, jusque-là le détenait, avait fait 9.565.000 francs ; puis on citait la vente Spitzer, 9.107.931 francs ; la vente du sultan Abdul-Hamid, 6.980.902 francs ; la vente des bijoux de la Couronne, 6.864.050 francs ; la vente Sedelmeyer, 5.644.000 francs ; la vente Cronier, 5.198.000 francs ; la vente de Mme Leblanc, 4.800.000 francs ; la vente Chappey, 4.429.000 francs ; la vente de la princesse Mathilde, 3.181.000 francs.

La vente Carcano avait précédé, à l'hôtel Drouot, les quatre jours de vacation de la vente Doucet. Son produit ne peut se rapprocher des hauts prix que nous venons de citer, mais il y eut quelques enchères impressionnantes. Le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, la *Salomé*, avait été adjugé 480.000 francs — ce qui, avec les frais, établissait le prix net de 528.000 francs — à un marchand de tableaux de New-York, M. Knoolder. Le musée du Louvre, qui ne disposait que d'un peu plus de 200.000 francs, avait été obligé de s'arrêter.

On croyait à un emballement exceptionnel dans le feu des enchères. Mais on eut, à quelques jours de là, la preuve, avec la vente Doucet, que ce que l'on avait pris pour une exception, tendait à devenir la règle et c'est, en effet, à coups de billets de banque et de chèques que les amateurs millionnaires se battaient autour des chefs-d'œuvre d'art patiemment collectionnés et avec un flair émérite par un tailleur pour dames, artiste à sa manière. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant 1 m. 18, le portrait de *Duval de Lépinoy*, a été adjugé 600.000 francs, sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschild. En 1903, ce pastel avait été adjugé 5.210 francs à la vente du château de Beaumont-la-Ronce. Plus tard, il fut revendu, à Paris, à l'antiquaire Seligmann, pour la somme de 150.000 francs. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de Quentin de La Tour pour 300.000 francs.

Le lendemain, le petit buste en marbre d'une fillette de quatre à six ans était adjugé 450.000 fr., et sa réplique en plâtre 66.000 francs. Il est vrai que le morceau était signé Houdon et qu'il s'agissait de la fille de l'illustre sculpteur. Néanmoins, la physionomie potelée de l'enfant était sans grande expression et ne paraissait pas devoir provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparait peut-être encore plus grande que pour la *Salomé* et que, surtout pour le merveilleux pastel de Quentin de La Tour.

Dans la même vente Doucet, le *Sacrifice au Minotaure*, par Fragonard, payé 5.300 francs par M. Doucet en 1880, a connu l'autre jour l'énorme chiffre de vente de 396.000 francs.

C'est là le symptôme d'une singulière névrose qui a son origine dans un snobisme intense. Que tant de millionnaires se disputent la gloire de jeter des centaines de mille francs par les fenêtres pour le plaisir de posséder une toile d'un mètre carré, il y a de quoi rendre béotien le plus prétentieux des dilettantes. Au XVIII[e] siècle, le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs nouvelles demeures, des fragments du style gothique ou de la Renaissance. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs, et il ne faut pas confondre l'art avec le sport.

*

...sse : DÉPÊCHE DE L'EST ÉPERNAY
14 JUIN 1912
...ature :
...sition

Nous ne sommes pas ici plus curieux qu'il ne convient, mais nous voudrions tout de même bien qu'on nous explique cette histoire de *Salomé* où le patriotisme des enchérisseurs et des surenchérisseurs a patiemment attendu pour se manifester que le tableau par leurs soins fût monté jusqu'à 500.000 francs. Sans doute, par habileté, les enchères du Louvre avaient été poussées avec une ostentation qui parait maintenant bien dangereuse. Et nous ne mettons pas en doute la bonne foi de personne. Mais à supposer que dans l'avenir on veuille faire « un coup » sur un tableau, exploiter, par exemple, notre patriotisme bien connu, ne serait-il pas sage de décider que le Louvre achètera par personne interposée et avec plus de mystère?

***

Les grèves en Belgique

LA REVUE DU 14 JUILLET

LE CUMUL DES FONCTIONS

Le Conseil a entendu les explications du ministre de l'Instruction publique en ce qui concerne le cumul des fonctions d'instituteur

Extrait de COURRIER BAYONNE
Adresse :
21 JUIN 1912

Les Grandes Ventes d'Art

C'est 13.884.460 francs, sans compter les frais et les droits, que la vente de la collection de tableaux, sculptures objets d'art et meubles de M Jacques Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix a produits.

De beaucoup les chiffres les plus élevés des ventes de collections célèbres sont dépassés; c'est un record. La vente Lelong, qui jusque-là le détenait, avait fait 9.565.000 francs; puis on citait la vente Spitzer, 9.107.931 fr. la vente du sultan Abdul-Hamid, 6 millions 980.902 franrs ;la vente des bijoux de la Couronne, 6.864.050 francs; la vente Sedelmeyer, 5.644.000 francs; la vente Cronier, 5.198.000 francs la vente de Mme Leblanc, 4.800.000 fr.; la vente Chappey, 4.429.000 francs; la vente de la princesse Mathilde 3 millions 181.000 francs.

La vente Carcano avait précédé, à l'hôtel Drouot, les quatre jours de vacation de la vente Doucet. Son produit ne peut se rapprocher des hauts prix que nous venons de citer, mais il y eut quelques enchères impressionnantes. Le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, la « Salomé », avait été adjugé 480.000francs — ce qui avec les frais, établissait le prix net de 528 mille francs — à un marchand de tableaux de New-York, M. Knoelder. Le musée du Louvre, qui ne disposait que d'un peu plus de 200.000 francs avait été obligé de s'arrêter.

On croyait à un emballement exceptionnel dans le feu des enchères. Mais on eut, à quelques jours de là, la preuve avec la vente Doucet, que ce que l'on avait pris pour une exception tendait à devenir la règle et c'est, en effet, à coups de billets de banque et de chèques que les amateurs millionnaires se battaient autour des chefs-d'œuvre d'art patiemment ocllectionnés et avec un flair émérite par un tailleur pour dames, artiste à sa manière. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant 1m. 18, le portrait de « Duval de Lépinoy » a été adjugé 600 mille francs sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschild. En 1903. ce pastel avait été adjugé 5.210 francs à la vente du château de Beaumont-la-Ronce. Plus tard, il fut revendu à Paris, à l'antiquaire Seligmann pour la somme de 150.000 francs. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de Quentin de a Tour pour 300.000 francs.

Le lendemain, le petit buste en marbre d'une fillette de quatre à six ans était adjugé 450.000 francs, et sa réplique en plâtre 66.000 francs. Il est vrai que le morceau était signé Houdon et qu'il s'agissait de la fille de l'illustre sculpteur. Néanmoins la physionomie potelée de l'enfant était sans grande expression et ne paraissait pas devoir provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparaît peut-être encore plus grande que pour la « Salomé » et que surtout pour le merveilleux pastel de Quentin de La Tour.

Dans la même vente Doucet, un autre La Tour, le portrait de Grimold de la Reynière, qui avait été acheté 8 mille 600 francs en a fait 104.500; le « Comte de Bastard », pastel de Perronneau, a passé de 5.050 francs (en 1881) à 127.000 francs La « Sophie Arnould » pastel de Ducreux, qui n'avait pas été payé plus de 100 francs en 1865, s'est adjugé à 19.000 francs La « Lecture interrompue » par Beaudoin achetée 8.000 francs en 1900, a été revendue 104.000 francs. Le buste de « Robbé de Beauveset, » par Lemoyne, vendu 2.000 francs en 1896, à la vente Alexandre Dumas, a été revendu à la vente Doucet, 73.700 francs. Le portrait de la « Princesse de Talleyrand » par Mme Vigée-Lebrun a passé de 16 mille à 440.000 francs — la surenchère a tenu la dragée haute à la richissime Américaine qui porte aujourd'hui ce titre de princesse de Talleyrand ! Et, ajoutons pour finir cette fantastique énumération que le « Sacrifice au Minotaure » par Fragonard payé 5.300 fr. par Doucet en 1880, a connu l'autre jour l'énorme chiffre de vente de 396 mille. Bref, les experts ont compté qu'en un délai moyen d'une quinzaine d'années, trente œuvres d'art de la collection Doucet ont monté de 220.000 fr. à plus de 3 millions !

C'est là le symptôme d'une singulière névrose qui a son origine dans un snobisme intense. Que tant de millionnaires se disputent la gloire de jeter des centaines de mille francs par les fenêtres pour le plaisir de posséder une toile d'un mètre carré, il y a de quoi rendre béotien le plus prétentieux des dilettantes.

Ce n'est pas au surplus, sans mélancolie que les véritables amis de l'art voient dépenser tant de millions pour acquérir des œuvres du passé. L'excessive valeur qu'on attribue à l'ancien empêche les producteurs actuels de vivre. Tandis que les amateurs passionnément, se lancent des enchères à la tête, et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais de ces luttes. Audix-huitième siècle, qui reste le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs nouvelles demeures, des fragments du style gothique ou de la Renaissance. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs , et il ne faut pas confondre l'art avec le sport .

ROBERT DELYS.

Extrait de FRANCE DU NORD BOULOGNE-S/-MER
Adresse :
Date :
14 JUIN 1912
Signature :

INTÉRIEUR

LA « SALOMÉ » N'IRA PAS AU LOUVRE

A propos de la « Salomé » et des 200,000 francs que le conseil des musées nationaux vota pour l'acquisition du célèbre tableau d'Henri Regnault, M. Bonnat adresse la lettre suivante à M. Arthur Meyer :

« Mon cher directeur et ami,

« Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la « Salomé ». Le conseil des musées qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la « Salomé » au Louvre.

« Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau, sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

« N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

« Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

« Bonnat ».

Les efforts de M. Meyer et des amateurs français qui ont entendu son appel auront donc été vains, et la « Salomé » n'ira pas au Louvre.

Extrait de RAPIDE TOULOUSE
Adresse :
Date :
2 JUIL 1912
Signature :

L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition pendant un délai de deux mois au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à fin décembre.

Extrait de FRANCE DU NORD ROUBAIX-TOURCOING
Adresse :
Date :
3 JUIL. 1912
Signature :

Petites Nouvelles

L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à la fin de décembre.

— Le lieutenant [illegible]

Extrait de DÉPÊCHE DE L'
Adresse : ÉPERNAY
Date :
15 JUIN 191
Signature :

Vote de la loi contre l'augmentation des droits de contrôle.

— La « Salomé », de Regnault, n'entrera pas au Louvre, le conseil des musées ayant renoncé à l'acheter et ayant épuisé, d'ailleurs, le crédit en d'autres acquisitions.

— La grève des cuvriers charrons se généralise. On comptait hier 2.500 grévistes nouveaux.

Adresse : MEMORIAL AIX
Date :
15 JUIN 1912
Signature :

Il y a quelques jours, dans la vente Carcano, à l'hôtel Drouot, le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, *Salomé*, était adjugé 480.000 francs, ce qui, avec les frais, établissait le prix net de 528.000 francs, à un marchand de tableaux de New-York, M. Knoelder. Le musée du Louvre, qui disposait d'un peu plus de 200.000 francs, avait été obligé de s'arrêter.

L'œuvre de Henri Regnault est certainement remarquable, mais l'opinion générale est que le prix qu'elle avait atteint n'avait aucun rapport avec sa valeur artistique, et qu'il y avait eu là une exagération probablement accidentelle à la suite d'un emballement dans le feu des enchères.

Eh bien, ce que l'on croyait l'exception est devenu la règle, et nous assistons pour le moment à une véritable folie qui hausse le prix des tableaux et des objets d'art à des taux qu'ils n'avaient jamais atteints.

A la vente Carcano, en effet, a succédé une autre vente, la vente Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, et c'est avec une véritable fureur que les amateurs millionnaires se sont battus à coups de billets de banque et de chèques.

***

Les tarifs de la vente Carcano ont été dépassés. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant un mètre dix-huit, sur quatre-vingt-dix de large, le portrait de Duval de Lépinoy, a été adjugé 600.000 francs, sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschild

Cette œuvre, dont l'histoire récente est curieuse, avait été adjugée, en 1903, 5.210 francs à M. Helf, à la vente du château de Beaumont la Ronce.

Ce fameux pastel, dit notre confrère M. Jean Drault, fut, en effet, adjugé officiellement pour ce prix. Mais, après la vente eut lieu la *révision*, la fameuse révision contre laquelle Henri Rochefort s'élève si souvent et qui n'est qu'une nouvelle vente aux enchères, clandestine, entre marchands.

La, on revise, c'est-à-dire on partage les objets achetés ; on répartit, on égalise ; on dédommage ceux qui ont poussé un peu fort pour décourager les amateurs, et on fait payer un peu plus cher à ceux qui ont pu acheter bon marché, grâce à l'abstention des enchères des amis.

Le pastel resta, après cette opération, à l'un des marchands parents, pour la somme de 31.000 francs. Il le revendait, à Paris, à l'antiquaire Seligmann, pour la somme de 150.000 francs. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de La Tour pour 300.000 francs.

Et c'est ce La Tour qui, dans la vente de la collection Doucet, a été adjugé à Henri de Rothschild pour la somme de 600.000 francs.

Le lendemain, dans la même vente Doucet un buste de Houdon, intitulé *Sabine Houdon*, de petite taille, en marbre, était adjugé 450.000 francs. Une réplique du même, en plâtre, 66.000 francs.

Ce buste est, sans aucun doute, une œuvre fort agréable ; mais, en somme, cette œuvre, d'un caractère tout familial et qui représente une enfant potelée de quatre à six ans, sans grande expression de physionomie, ne peut être considérée comme susceptible de provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparaît là peut-être encore plus grande que pour le portrait de La Tour.

Cet acharnement est une véritable névrose, une maladie où l'engouement a plus de part que le goût. Veut-on savoir quels étaient les malheureux qui se disputaient les objets mis en vente ?

Mme Robert Schumann, MM. David Weill, Steittner, Jules Strauss, W.-S. Gunzbourg, baron de Rothschild, J. Ephrussi, de Camondo, Mortimer-Schiff, Henri Deutsch de la Meurthe, Joseph Reinach, etc., les douze tribus d'Israël réunies pour la circonstance.

Pour bien apprécier cette scène, lisez plutôt ces lignes du *Matin* :

... C'est alors que dans cette foule, si serrée qu'un pickpocket n'eût pu y glisser une main, un violent remous se produisit.

Clameurs indignées ! Trois sergents de ville foncent. Dans leur sillage, tel un vaisseau de haut bord dominant les flots irrités, glisse le baron Henri de Rotschild !

Derrière lui, encore deux sergents de ville, ceux-là pour éviter les remous à l'arrière.

Les rois, autrefois, quand ils s'occupaient d'œuvres d'art, avaient d'autres procédés.

***

Nous avons cité deux exemples, qui nous ont paru topiques ; mais tout ce qui a été enlevé à la vente Doucet l'a été dans des conditions analogues. Le *New-York Herald* a publié un document intéressant, c'est la liste comparative des prix de cette vente et de ceux que les mêmes œuvres d'art avaient atteints aux ventes antérieures.

Sans parler du Duval de Lépinoy, par La Tour et du buste de la petite fille de Houdon, signalons qu'un autre La Tour, le portrait de Grimod de la Reynière, qui avait été acheté 8.600 francs, vient d'en faire 104.500. *Le Comte de Bastard*, pastel de Perronneau, a passé de 5.050 francs (en 1881) à 127.710 francs. *La Sophie Arnould*, pastel de Ducreux, vient d'être vendue 19.000 francs ; en 1865, elle ne valait que 100 francs. *Les Jardins de la villa d'Este*, par Fragonard, étaient payés 700 francs en 1880, aujourd'hui 21.300. Le dessin de Watteau. *Sept études de têtes*, valait 17.500 francs en 1897, à la vente Goncourt : il a monté à 78.100 francs. *Trois études de femmes*, par le même, faisaient 7.000 fr. en 1894 à la vente Josse : ils ont atteint 48.000 francs. *Le Cours du chimiste Sage à la Monnaie*, dessin de Gabriel de Saint-Aubin, passe de 3.100 francs (vente Muhlbacher) à 20.500 francs. *La Lecture interrompue*, par Baudouin, achetée 8.000 francs en l'an 1900, est revendue 104.500. *L'Amour porté par les Grâces* fait 775 francs en 1877 et maintenant 21.000. *Les Crêpes*, par Boucher, 3.000 francs en 1898, aujourd'hui 18.500. *La Révérence*, de Fragonard, achetée 20.000 francs en 1898, est revendue 71.000 francs. Le buste de *Robbé de Beauveset*, par Lemoyne, a fait 2.800 francs à la vente Alexandre Dumas (en 1896), 73.700 à la vente Doucet. Celui du *Maréchal de Saxe*, 14.800 à la vente Goldschmitt, 74.800 à la vente de la semaine dernière. *David maniant sa fronde*, 6.000 francs à la vente Sivry, aujourd'hui 18.100, Le portrait de *Mme Grand, princesse de Talleyrand*, a passé de 16.000 à 440.000 francs. *Le Sacrifice au minotaure*, par Fragonard, de 5.300 francs (en 1880) à 396.000. *Le Songe du mendiant*, de 43.000 à 137.500. *Le Feu aux poudres*, de 1.520 (en 1868) à 122.100.

Restons sur ce feu aux poudres. En y ajoutant quelques autres numéros, on compte, sauf erreur, qu'en un délai moyen d'une quinzaine d'années, trente œuvres d'art ont monté de 220.000 francs à plus de 3 millions.

***

Le *Temps* recherche les motifs de cette frénésie ploutocrate, qu'il regrette d'ailleurs, et dont il montre le caractère excessif :

Ce n'est pas sans mélancolie, écrit notre confrère, que je vois dépenser des millions pour acquérir des œuvres du passé. L'excessive valeur qu'on attribue à l'ancien empêche les producteurs actuels de vivre. Il faudrait les protéger efficacement contre les morts. Ils sont les victimes de ce *sport* qui amuse les badauds. Tandis que les amateurs, passionnément, se lancent des enchères à la tête, et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais de ces luttes.

Au XVIIIe siècle, qui reste le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs nouvelles demeures, des fragments du style gothique ou de la Renaissance. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs, et il ne faut pas confondre l'art avec le sport.

Ce n'est même pas le port, c'est l'orgueil et l'orgueil bête du milliardaire juif accroupi sur un tas d'or.

JEAN QUI LIT.

de ÉCHO DU NORD LILLE
:
JUIN 1912
re :

La vente Doucet

La deuxième vacation

DUVAL DE L'EPINAY

Pastel de Maurice Quentin de la Tour, adjugé hier 600.000 francs au baron Henri de Rothschild, à la vente J. Doucet.

Paris, 7. — Hier, deuxième journée de la vente de la collection de M. Jacques Doucet. Le total s'est élevé à 6.644.500 francs, ce qui, avec les 3.312.600 francs du premier jour, fait déjà 9.957.100 francs.

Voici les prix principaux de cette extraordinaire vacation :

Dans la sculpture, le prix le plus élevé a été donné pour un marbre de 34 centimètres de hauteur, le « Buste de Sabine Houdon à l'âge de dix mois », que M. Duveen a acheté 450.000 francs, en lutte contre MM. Guéraut et J. Séligmann. Les experts n'en avaient demandé que 120.000 francs.

Du même artiste, le buste en marbre d'un magistrat a fait 77.000 francs, celui en plâtre de Claudine Houdon 66.000 francs.

Les œuvres de Clodion ont aussi fait de gros chiffres : une terre cuite, « L'Ivresse du Baiser » a été achetée 205.000 francs par M. de Ricl pour M. le docteur Henri de Rothschild, sur une demande de 120.000 francs ; deux autres représentant chacun deux jeunes femmes portant des fruits ont été vendus 85.000 francs chaque ; une terre cuite, « L'Ivresse du Vin » 110.000 francs à M. Duveen ; une terre cuite, « Deux jeunes femmes soutenant une sphère », 137.000 francs à M. Wild ; une autre terre cuit, « L'Innocent », 130.600 francs, à M. Ducrey.

Citons encore, dans la sculpture : deux vases décoratifs en terre cuite par De La Rue, 94.000 francs ; deux bustes en terre cuite par Lemoyne, « Robbé de Beauveset » et « Le Maréchal de Saxe », 67.000 et 68.000 francs ; un buste en bronze, « Le Cardinal de Richelieu », par Warin, 103.200 francs ; un buste d'enfant en marbre, par Vassé, 75.100 francs ; un buste en terre cuite, par le même artiste, « D.-S. Le Roy », 70.000 francs.

Les tableaux ont donné lieu à des adjudications aussi élevées. Un portrait par Mme Vigée-Lebrun, « Madame Grant » (Princesse de Talleyrand) a été payé 400.000 francs par M. Knoedler en compétition avec Mme Fernand [illegible], demande 250.000 fr.). Les Chardin ont été aussi très poussés, « Le faiseur de châteaux de cartes » adjugé 190.000 fr. à M. Wild, « Les bouteilles de savon », 300.500 fr. à M. Guiraud ; les autres, de 15.500 à 61.000 fr.

De Boucher, « La Route du Marché » a fait 80.000 francs, « La Musique », 84.000 fr. ; de Ducreux, « Portrait de la mère de l'artiste », 67.000 fr. ; de Pater, « Scène de camp », 92.000 fr. ; de Perronneau, « Mme Blondel d'Azincourt », 83.000 fr. ; de Hubert-Robert, « Le Parc de Saint-Cloud », 107.500 fr. à M. Stettiner ; de Goya, « La Duchesse d'Albe », 66.000 francs et « le Duc d'Albe », 65.000 francs.

Les Fragonard ont tous été très disputés : « Le Sacrifice au Minotaure » a atteint 360,000 francs sur une demande de 200,000 fr., acheté par M. Vermot en lutte avec M. Hodgkins ; « Le Songe du mendiant », 125.000 fr. ; « Le Feu aux poudres », 111.000 fr. ; « Marie-Madeleine Riggieri », 152.000 fr. ; « La jeune fille brune », 94.000 fr. Enfin dans les toiles des peintres anglais, « Portrait de jeune fille » par Lawrence, a fait 200.000 fr. et « Omiah » par Reynolds, 120.000 francs.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

L'affaire de la « Salomé »

Le tableau d'Henri Regnault ne restera décidément pas en France. Hier on faisait pressentir que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendaient cette acquisition difficilement réalisable. L'Institut, qui a hérité de l'importante collection, doit, en effet, avant de pouvoir songer à un achat quelconque, exécuter les clauses multiples du testament, ce qui va exiger non pas une année mais peut-être deux ou trois ans. Il lui est actuellement impossible de distraire la somme nécessaire pour faire rentrer la *Salomé* dans l'une de nos collections nationales.

Extrait de
Adresse :
Date :

Lettres Parisiennes

Paris, 21 juin.

Une lectrice et un lecteur veulent bien me demander mon avis au sujet des enchères formidables auxquelles ont donné lieu, récemment, des ventes d'œuvres d'art.

Je dirai tout d'abord qu'en ce qui concerne l'énormité des prix, je me suis maintes fois expliqué à cette place. J'ai exprimé sans détours mon sentiment sur l'administration des Musées nationaux qui n'achète les tableaux que quand ils sont hors de prix. Pourquoi a-t-elle attendu que *l'Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau, ait péniblement poussé au noir pour la payer fort cher, alors qu'à maintes reprises elle aurait pu acquérir ce tableau pour une somme assez modique ?

Quant à la *Salomé* de Regnault, que ne s'avisa-t-elle de l'acquérir après sa première exposition ? Elle l'aurait facilement obtenue pour vingt mille francs. En 1912, on s'émeut, on s'alarme, on se désespère presque, à la pensée artistico-patriotique que, faute d'argent, cette toile aux chaudes colorations va partir pour les Etats-Unis. Qu'elle y aille ! Elle ne vaut pas le prix auquel elle a été adjugée, mais elle proclamera là-bas le talent d'un de nos peintres les mieux doués.

N'a-t-on point, à ce propos, suggéré la pensée d'empêcher, au moyen d'une loi (une de plus, mon Dieu !), que les belles œuvres d'art de sortir de France ! Nous ne commettrons pas cette sottise, en dépit de l'exemple qui a été donné par les Italiens. Il n'y a pas plus de raison d'empêcher l'exportation des œuvres de peinture ou de sculpture françaises que celle des œuvres littéraires ou des autres produits de notre pays.

L'essentiel serait de confier l'administration des beaux-arts à des hommes en état de discerner les qualités d'un tableau exposé aux Salons et de ne pas attendre pour en faire l'achat que sa valeur marchande représente une fortune.

Les achats annuels de l'Etat sont déconcertants. S'il avait acheté la *Salomé* il y a une quarantaine d'années, elle serait dans un de nos musées, et par conséquent à l'abri de la convoitise des milliardaires.

Mais je ne négligerai pas un autre côté de la question des prix fabuleux. Les hommes qui consacrent un million et même davantage à l'achat d'un tableau destiné à leur collection particulière ; celui qui, l'autre jour, a payé 600,000 fr. le portrait de Duval de l'Epinay par La Tour, ne doivent pas se rendre compte de ce qu'il y a d'immoral dans de telles acquisitions. Elles représentent vingt ou trente mille francs de rente. Que de bien on pourrait faire avec le revenu de la somme consacrée au pastel en question ! Comment ces aveugles nababs ne sentent-ils pas ce qu'il y a d'irritant dans l'étalage d'une fortune assurément excessive, puisqu'elle permet la satisfaction de pareilles fantaisies ! Ils n'ont même pas l'excuse de la passion du beau ; ils n'ont que celle des choses extrêmement coûteuses.

Il fut un temps — peu éloigné — où le prix des pastels de La Tour oscillait entre dix et quinze mille francs. La spéculation est intervenue ; on a savamment et patiemment organisé la hausse, et les snobs ont mordu à l'hameçon. Ils marchandent des tableaux remarquables peints par des artistes de grande valeur, mais encore vivants, et ils consacrent des sommes folles à des œuvres qui ne valent pas mieux, mais dont la possession flatte leur sotte vanité.

Il y a là un mélange de bêtise et d'égoïsme qui soulève le cœur.

On m'a demandé mon sentiment, le voilà.

∴

Qui ne se souvient du Fabrice, de Stendhal, du Fabrice de la *Chartreuse de Parme* qui, après la déroute de Waterloo, se demandait s'il avait réellement assisté à une bataille ? Les soldats ne peuvent, en effet, se rendre compte en temps de guerre, que de ce qui se passe auprès d'eux, dans un court rayon d'action. L'ensemble des mouvements et des faits leur échappe.

Voici, au sujet de la bataille de Waterloo, un témoignage intéressant, encore qu'un peu tardif, c'est celui du lieutenant-colonel Jackson, qui prit part à l'affaire aux côtés de Wellington. Il ne mourut qu'en 1889, et fut l'un des quatre derniers survivants de la célèbre bataille. Il employa les loisirs de ses jours avancés à écrire des Souvenirs où l'on trouve l'accent de la bonne foi, et dont la traduction vient de paraître à la librairie Plon-Nourrit sous ce titre : *Waterloo et Sainte-Hélène*. Jackson ayant accompagné Hudson-Lowe à Sainte-Hélène.

Les livres de cette sorte, la notation des choses vues présentent la plupart du temps un vif intérêt. Et il s'agit ici, au point de vue anglais, de la bataille où sombra la fortune de Napoléon et de sa captivité finale.

Jackson, plus heureux que Fabrice del Dongo, put se rendre compte à peu près exactement de ce qui se passa autour de lui au combat des Quatre-Bras, et à Waterloo où Wellington, de son propre aveu, crut « quatre fois la bataille perdue ». Jackson remarqua l'inquiétude du chef de l'armée anglaise; [illegible] nettement. Il admire le caractère de Wellington; il le montre, après la victoire, triste, abattu, l'âme en deuil, s'éloignant lentement à cheval du champ de carnage, l'esprit rempli de souvenirs des compagnons d'armes qu'il vient de perdre. Il écrivait, le lendemain : « Les pertes que j'ai subies m'ont tellement abattu, que je ne ressens aucune satisfaction pour le succès que nous avons remporté. »

Les Prussiens se montrèrent féroces et pillards. Arrivés les derniers sur le champ de bataille, ils achevaient à coups de baïonnette les blessés français. Jackson raconte que ces ouvriers de la onzième heure s'empressèrent de rafler le butin afin de rattraper le temps perdu. Ils firent main basse sur les canons pris par les Anglais avant que ceux-ci aient eu le temps de les enlever. Wellington, habituellement très calme, eut un accès d'effrayante colère en apprenant ce détournement, cet escamotage. Il envoya un capitaine d'artillerie avec mission de faire aux Prussiens les remontrances nécessaires et de récupérer ces canons. Finalement, les Prussiens en restituèrent la moitié.

« Les Prussiens, ajoute Jackson, se révélèrent de tristes fripons dans ces journées; tout à la fois en gros et en détail. »

L'officier anglais porte, au contraire, sur le soldat français, un témoignage favorable : « J'ai généralement rencontré dans le soldat français un garçon aimable, vif et malin. »

Il ajoute qu'il eut avec beaucoup de troupiers français des entretiens « aussi amusants qu'instructifs ».

Je passe sur d'intéressantes notes prises pendant le séjour de Jackson à Paris, en 1815. C'est là qu'il lui fut offert d'accompagner à Sainte-Hélène Hudson Lowe, présenté dans son volume sous les traits d'un homme fort peu semblable à celui dont Napoléon a voulu faire un sournois et vil tortionnaire.

Jackson, qui parle de Napoléon sans parti-pris, a fort bien senti que le captif prenait soin de sa légende en se posant en martyr. A citer ce curieux mot d'Hudson Lowe : « Au début, je m'étais flatté de l'aider à supporter ses grands revers de fortune ; mais je découvris bientôt que son premier et plus grand désir était d'augmenter et d'aggraver les griefs de sa situation, et que je me rendais coupable de la plus grande malveillance à ses yeux en lui enlevant tout sujet de plainte. »

Napoléon torturait, alors qu'il n'en était rien, et il y employa sa faculté éminente d'altérer la vérité.

Lamartine, qui avait fort bien compris cela, parle dans son *Histoire de la Restauration*, de ce monologue de six ans que Napoléon adressa au monde du haut de son rocher, et dont ses courtisans recueillaient les moindres paroles pour les transmettre comme un évangile de parti : « Ce ne fut qu'une note diplomatique sans bonne foi adressée à ses partisans, et parlant tour à tour la langue de toutes les factions qu'il voulait nourrir de sa mémoire, au lieu d'être l'épanchement désintéressé, sincère, d'une âme qui se légue avec ses grandeurs, ses faiblesses, ses vérités et ses repentirs au monde. »

On lira avec intérêt, dans le livre de Jackson, de vivants détails sur son séjour à Sainte-Hélène; sur ses relations, qui furent bonnes, avec l'entourage de Napoléon; sur le cas de Gourgaud, dont il a été si aigrement question, il y a peu de temps, à propos d'une conférence de M. Frédéric Masson.

Et j'admire, en terminant, qu'après tout ce qui a été publié à propos de Napoléon, il puisse y avoir encore du nouveau.

Le colonel Jackson nous a légué un petit mémorial de Sainte-Hélène qui diffère sensiblement du précédent.

ALBERT ROBERT.

[illegible]
Adresse :
Date :
Signature :

Le Louvre et « Salomé »

Paris, 13 juin.

M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, avait écrit à M. Bounat, président du conseil des musées nationaux, pour l'informer du résultat des démarches de certains souscripteurs qui avaient déjà recueilli 250,000 francs pour offrir la « Salomé » d'Henri Regnault au Louvre.

M. Bounat vient de répondre par la lettre que voici :

« Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour « Salomé ». Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains, à jamais voir « Salomé » au Louvre.

« Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettait pas, en ouvrant des horizons, de conserver ce tableau, sinon au Louvre, du moins à la France dans la collection André. »

[illegible]
Adresse :
Date :
Signature :

— L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à la fin de décembre.

[illegible]
Adresse :
Date :
Signature :

La vente de *La Salomé* remet en vive lumière la figure d'Henri Regnault. Nul n'a mieux parlé de ce peintre que son vieux camarade Georges Clairin, dont les souvenirs (si joliment transcrits par André Beaunier) sont une mine de traits typiques et d'anecdotes.

[illegible]
Adresse :
Date :
Signature :

— L'acquéreur de la *Salomé*, d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition pendant un délai de deux mois au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à fin décembre.

Extrait de
Adresse :
Date : 20 JUIN 1912
Signature :

ACTUALITÉS

Les grandes Ventes d'Art

C'est 13,885,460 francs, sans compter les frais et les droits, que la vente de la collection de tableaux, sculptures, objets d'art et meubles de M. Jacques Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, a produits.

De beaucoup les chiffres les plus élevés des ventes de collections célèbres sont dépassés ; c'est un record. La vente Lelong, qui, jusque-là, le détenait, avait fait 9,595,000 fr. ; puis on citait la vente Spitzer, 9,107,931 francs ; la vente du sultan Abdul-Hamid, 6,980,900 francs ; la vente des bijoux de la Couronne, 6,864,050 francs ; la vente Sedelmeyer, 5,644,000 francs ; la vente Cronier, 5,198,000 francs ; la vente de Mme Leblanc, 4,800,000 francs ; la vente Chappey, 4,539,000 francs ; la vente de la princesse Mathilde, 3,181,000 francs.

La vente Carcano avait précédé, à l'hôtel Drouot, les quatre jours de vacation de la vente Doucet. Son produit ne peut se rapprocher des hauts prix que nous venons de citer, mais il y eut quelques enchères impressionnantes. Le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, la *Salomé*, avait été adjugé 480,000 francs — ce qui, avec les frais, établissait le prix net de 528,000 francs — à un marchand de tableaux de New-York, M. Knoedler. Le musée du Louvre, qui ne disposait que d'un peu plus de 200,000 francs, avait été obligé de s'arrêter.

On croyait à un emballement exceptionnel dans le feu des enchères. Mais on eut, à quelques jours de là, la preuve, avec la vente Doucet, que ce que l'on avait pris pour une exception tendait à devenir la règle et c'est, en effet, à coups de billets de banque et de chèques que les amateurs millionnaires se battaient autour des chefs-d'œuvre d'art patiemment collectionnés et avec un flair émérite par un tailleur pour dames, artiste à sa manière.

C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant 1 m. 18, le portrait de *Duval de Lépinay*, a été adjugé 600,000 francs, sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschild. En 1905, ce pastel avait été adjugé 5,210 francs à la vente du château de Beaumont-la-Ronce. Plus tard, il fut revendu, à Paris, à l'antiquaire Seligman pour la somme de 150,000 francs. Seligman avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de Quentin de La Tour pour 300,000 francs.

Le lendemain, le petit buste en marbre d'une fillette de quatre à six ans était adjugé 150,000 francs et sa réplique en plâtre 66,000 francs. Il est vrai que le morceau était signé Houdon et qu'il s'agissait de la fille de l'illustre sculpteur. Néanmoins, la physionomie potelée de l'enfant était sans grande expression et ne paraissait pas devoir provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparaît peut-être encore plus grande que pour la *Salomé* et que surtout pour le merveilleux pastel de Quentin de La Tour.

Dans la même vente Doucet, un autre La Tour, le portrait de *Grimold de La Reynière*, qui avait été acheté 8,600 francs en a fait 104,500 ; le *Comte de Bastard*, pastel de Perronneau, a passé de 5,050 fr. (en 1881) à 127,710 fr. La *Sophie Arnould*, pastel de Ducreux, qui n'avait pas été payé plus de 100 francs en 1865, s'est adjugé à 19,000 francs. La *Lecture interrompue* par Beaudoin, achetée 8,000 francs en 1900, a été revendue 104,500 francs. Le buste de *Babbé de Beauvais* par Lemoyne, vendu 2,000 francs, en 1896, à la vente Alexandre Dumas, a été revendu, à la vente Doucet, 73,500 francs.

Le portrait de la *Princesse de Talleyrand* par Mme Vigée-Lebrun a passé de 16,000 à 440,000 francs — la surenchère a tenu la dragée haute à la richissime américaine qui porte aujourd'hui ce titre de princesse de Talleyrand ! Et ajoutons, pour finir cette fantastique énumération, que le *Sacrifice au Minotaure* par Fragonard, payé 5,300 francs par M. Doucet en 1880, a connu l'autre jour l'énorme chiffre de vente de 396,000 francs.

Bref, les experts ont compté qu'en un délai moyen d'une quinzaine d'années, trente œuvres d'art de la collection Doucet ont monté de 230,000 francs à plus de 3 millions !

C'est là le symptôme d'une singulière névrose qui a son origine dans un snobisme intense. Que tant de millionnaires se disputent la gloire de jeter des centaines de mille francs par les fenêtres pour le plaisir de posséder une toile d'un mètre carré, il y a de quoi rendre hésitien le plus prétentieux des dilettantes.

Ce n'est pas, au surplus, sans mélancolie que les véritables amis de l'art voient dépenser tant de millions pour acquérir des œuvres du passé. L'excessive valeur qu'on attribue à l'ancien empêche les producteurs actuels de vivre. Tandis que les amateurs, passionnément, se lancent des enchères à la tête et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais de ces luttes.

Au XVIIIe siècle, qui reste le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs nouvelles demeures, des fragments du style gothique ou de la Renaissance. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs, et il ne faut pas confondre l'art avec le sport.

ROBERT DELYS.

Adresse :
Date :
Signature :

L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur dispositions, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à la fin de décembre.

Extrait de
Adresse : MARSEILLE
Date : 31 MAI 1
Signature :
Exposition

Cet après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de Mme la marquise de Carcano. La *Salomé* de Regnault a été achetée 488.000 francs, par M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

Le raid hippique Paris-Amiens, organisé par l'Union des Sociétés d'Equitation Militaire de

Extrait de Littoral
Adresse : Cannes
Date : 31 MAI 1912
Signature :
Exposition

Dans l'après-midi d'hier jeudi, a eu lieu la vente des tableaux de la collection de la marquise de Carafano. La *Salomé* de Régnault, a été achetée 488.000 francs par M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de LIBERTÉ DU SUD-OUEST
Adresse : BORDEAUX
Date : 1er JUIN 1912
Signature :
Exposition

La « Salomé » de Regnault acheté par un américain

Paris, 30 mai.

Cette après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de la marquise Carcano. La « Salomé » de Regnault a été achetée 488.000 fr. par M. Knœdler, marchand de tableau à New-York.

Extrait de MAYENNE
Adresse : LAVAL
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

Le *Gaulois* :

Il est permis de penser que, aujourd'hui même, la « Salomé » de Henri Regnault appartiendra à la France et que le public sera admis à la voir prochainement au musée du Louvre Suivant le beau mouvement patriotique qui s'est manifesté dès le premier jour, le conseil des musées nationaux a voté une somme importante qui, s'ajoutant à la souscription dont nous avons parlé, permettra d'aller aux enchères avec toutes les chances de succès.

N° DE DÉBIT 17
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

fil de fer.

— Hier après-midi a eu lieu à Paris la vente des tableaux de la collection de Mme la marquise Carcano. La *Salomé*, de Regnault, a été achetée 480.000 francs par M. Knœlder, marchand de tableaux à New-York. Le conservateur du Louvre avait poussé les enchères jusqu'à 350.000 francs. M. Mir, sénateur de l'Aube, était monté jusqu'à 475.000 francs

Extrait de
Adresse : SAINT-OMER
Date : 6 JUIL 1912
Signature :

ÉCHOS

Dans le parc de Buzenval...

Tout le monde connaît les deux monuments élevés par les soins du « Souvenir français », entre Garches et Rueil, à la mémoire des héros tombés pour la défense du drapeau : Henri Regnault, le marquis de Coriolis, engagé à soixante ans ; les colonels de Rochebrune et de Montbrion, l'explorateur Gustave Lambert, l'acteur [S]eveste... tant d'autres encore ! dans la terrible journée du 19 janvier 1871, dite de Buzenval : simples colonnes de pierre, sans ornements, car, comme l'a dit le poète :

Le tombeau des martyrs n'est pas fait pour fleurir...

Mais on connaît beaucoup moins, car il est renfermé dans une propriété privée, jadis aux Princes Murat, puis à la comtesse de Bonneval, enfin au comte de Champagny, duc de Cadore, le monument élevé par les mains pieuses — celle d'une fiancée ! — à la mémoire d'Henri Regnault, à l'endroit même où tomba le peintre de la *Salomé*, auquel, dans son dernier magazine, le *Gaulois* offrait un vibrant hommage...

C'est une simple pyramide de pierre surmontée d'un buste superbe du héros à qui le sculpteur Barrias a rendu la vie dans le bronze ! Quelques fleurs gisent au p[ied] du monument.

Nous y joignons aujourd'hui celle du souvenir

Extrait de
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

Cette après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de Mme la marquise de Carcano. La *Salomé*, de Regnault, a été achetée 488.000 francs, par M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

La Société d'économie politique a fêté le soixante-dixième anniversaire de sa fondation et les quatre-vingt-dix ans de son [illegible]

Extrait de GIRONDE
Adresse : BORDEAUX
Date : 31 MAI 1912
Signature :

LA « SALOMÉ » DE REGNAULT VENDUE A L'AMÉRIQUE

Aujourd'hui a été vendue la collection Landolfo Carcano, dans laquelle figurait le célèbre tableau d'Henri Regnault : « Salomé ». Il a été acquis pour 488,000 francs par un marchand de tableaux de New-York, M. Knœdler.

Le Louvre, qui, avec le concours financier de quelques amateurs, se proposait d'acheter le tableau, a poussé les enchères jusqu'à 400,000 francs.

Lorsqu'on annonça que l'acquéreur était un étranger, des coups de sifflet ont éclaté dans la salle.

Extrait de PARIS-CENTRE
Adresse : NEVERS
Date : 31 MAI 19
Signature :

Une grande Vente de Tableaux

La « Salomé » de H. Regnault part pour l'Amérique

PARIS, 30 mai. — Cet après-midi a eu lieu la vente des tableau de la collection de Mme la marquise de Cascano. Voici les prix atteints par quelques toiles :

Le Las, effet du matin, par Corot, 120.000 francs ; un *Portrait de la femme* de l'architecte Guedon, par Leibl, 140.000 francs ; le *Campement Arabe*, de Fromentin, 68.000 fr. ; une *Leçon d'équitation*, de Delacroix, 140.000 francs ; un *Intérieur d'une cour au Maroc*, de Delacroix, 86.000 francs.

La *Salomé*, de Regnault, a été achetée 488.000 francs par M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de NOUVELLISTE
Adresse : BORDEAUX
Date : 31 MAI 19
Signature :

" La Salomé " de Regnault achetée par un Américain

Paris, 30 mai.

Cette après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de la marquise Carcano. Plusieurs toiles ont atteint des prix variant entre 100 et 150.000 francs.

La « Salomé » de Regnault qui était le clou de la collection a été achetée 488.000 francs par M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

N° DE DÉBIT
Extrait de ÉCHO DU NORD
Adresse : LILLE
Date : 31 MAI 1912
Signature :

EN FRANCE

— Paris, 25. — Le Conseil des musées nationaux, après s'être réuni ce matin dans la galerie Georges Petit en face de la « Salomé » d'Henri Regnault, a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre, à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition à la vente Carcano de la « Salomé » d'Henri Regnault.

Ajoutons que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre à l'achat de cette belle pièce, s'élevaient à 120.000 francs ce matin.

Extrait de ÉCHOS DE LA SOMME
Adresse : AMIENS
Date : 2 JUIN 1912
Signature :
Exposition

Petites Nouvelles

M. Knœlder, l'acquéreur américain de la *Salomé*, de Regnault, a déclaré qu'il était prêt à l'abandonner au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre a deux mois pour se prononcer.

— A la frontière belge, près de Bailleul, un

Extrait de PETITE GIRONDE
Adresse : BORDEAUX
Date : 31 MAI 1912
Signature :

La « Salomé » de Regnault vendue à l'Amérique

Aujourd'hui a été vendue la collection Landolfo Carcano, dans laquelle figurait le célèbre tableau d'Henri Regnault : « Salomé ». Il a été acquis pour 488,000 francs par un marchand de tableaux de New-York, M. Knœdler.

Le Louvre, qui, avec le concours financier de quelques amateurs, se proposait d'acheter le tableau, a poussé les enchères jusqu'à 400,000 francs.

Lorsqu'on annonça que l'acquéreur était un étranger, des coups de sifflet ont éclaté dans la salle.

Extrait de
Adresse : LYON
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

PETITES NOUVELLES

Paris. — La mission américaine accompagnée de l'ambassadeur et du consul général des Etats-Unis, s'est rendue au cimetière de Picpus où elle a visité le tombeau de Lafayette.

— Cet après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de Mme la marquise de Carcano. La *Salomé* de Regnault a été acheté 488.000 francs par M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de
Adresse :
Date : 23 JUIN 1912
Signature :

La « Salomé » d'Henri Regnault

Dans deux jours, doit être vendue, aux enchères publiques, la *Salomé*, l'une des plus belles œuvres d'Henri Regnault, qui appartenait à la collection de la marquise Landolfo Carcano.

De nombreux amateurs d'arts se sont émus à la pensée que le chef-d'œuvre pourrait être acquis par un étranger et quitter la France. Ils ont fait appel aux amis du Musée du Louvre et espèrent pouvoir réunir une somme suffisante pour offrir le tableau au Louvre. Une personnalité financière aurait, dit on, mis pour sa part une somme de trente mille francs à la disposition de ce groupement.

Adresse : JOURNAL DE RENNES, RENNES
Date : 24 JUIN 1912
Signature :
Exposition

« Salomé »

L'Etat a renoncé à l'achat de la *Salomé* d'Henri Regnault, dont le prix excessif refroidt tous les enthousiasmes.

Mais voici un détail inédit dont le *Gil Blas* garantit l'exactitude.

Peu de jours avant la vente Carcano, un représentant de la succession alla offrir cette toile à l'administration des Beaux-Arts et fixa même le prix de cession : 50.000 francs. La réponse que, bientôt après, donna l'administration fut négative : la toile aujourd'hui fameuse ne paraissait pas valoir une somme pareille.

De fait, plusieurs experts consultés, et aussi les administrateurs de Musées compétents, ce prix semblait tout à fait supérieur à la valeur d'un Henri Regnault. Alors, pour démontrer à l'Etat son erreur, s'organisa on ne sait quelle entente entre surenchérisseurs frénétiques qui amena l'adjudication au prix fabuleux de 480.000 francs. Il est vrai qu'aujourd'hui, la fièvre tombée, personne n'en veut plus. Et l'Etat moins que personne!

C'est une bien étonnante histoire! Et quelle singulière entente pour « démontrer à l'Etat son erreur! »

Extrait de
Adresse :
Date : 23 JUIN 1912
Signature :

La « Salomé » d'Henri Regnault

Dans deux jours, doit être vendue, aux enchères publiques, la *Salomé*, l'une des plus belles œuvres d'Henri Regnault, qui appartenait à la collection de la marquise Landolfo Carcano.

De nombreux amateurs d'arts se sont émus à la pensée que le chef-d'œuvre pourrait être acquis par un étranger et quitter la France. Ils ont fait appel aux amis du Musée du Louvre et espèrent pouvoir réunir une somme suffisante pour offrir le tableau au Louvre. Une personnalité financière aurait, dit on, mis pour sa part une somme de trente mille francs à la disposition de ce groupement.

N° DE DÉBIT
Extrait de PETIT PHARE
Adresse : NANTES
Date : 25 JUIN 1912
Signature :

Propos d'un Nantais

La Salomé de Regnault nous ayant passé sous le nez, on nous en a offert une autre : celle d'Oscar Wilde. Il paraît que la pièce ne vaut pas la peinture. Elle est incompréhensible comme la plupart des pièces exotiques, et le public ne sait s'il doit rire ou pleurer.

Il s'est donc mis à rire, ce qui est le propre de l'homme, a dit Rabelais. Alors, un des acteurs, M. de Max, a apostrophé l'assistance d'une violente façon : « Nous sommes obligés de nous taire, a-t-il dit, par la faute de quelques imbéciles. »

Mais, d'abord, qui prouve que les rieurs sont des imbéciles ? Ne sont-ils pas libres de préférer à cette Salomé, Tartuffe ou Primerose ? et à M. Wilde, Molière, Dumas, Musset, que sais-je ?

C'est toujours le mot de Chamfort, la réponse du fils à son père qui lui adresse des reproches sur une maîtresse : « Est-ce ma faute à moi si j'aime mieux les femmes que j'aime que celles que je n'aime pas ?

Pourquoi nous forcer à admirer les pièces suédoises, norvégiennes, allemandes, anglaises, quand nous avons notre théâtre français, le premier du monde, on a beau dire ; qui est la clarté même, l'esprit, l'élégance, en vers ou en prose ?

Nous connaissons tous de nom, Jean le baptiste. Dans Salomé, on l'appelle Iokanaan. La musique, du reste, est de Rimski-Korsakow. Après tout, le public est bien libre de lui préférer celle de l'Hérodiade de Massenet.

Et puis si les artistes se mettent ainsi à interpeller l'auditoire, nous allons avoir de jolies scènes dans la salle ! Et je leur garantis bien que s'ils s'avisaient de renouveler de pareilles admonestations, ils n'auraient pas le beau rôle. Du reste ils ne sont pas le nombre ; et cela seul doit les engager à la prudence. Qu'ils jouent bien, même les pièces mauvaises que leur imposent certains auteurs et le public les applaudira ; mais qu'ils le laissent rire de pièces saugrenues et même obscènes.

ORESTE.

N° DE DÉBIT
Extrait de PETIT DAUPHINOIS
Adresse : GRENOBLE
Date : 31 MAI 1912
Signature :

La « Salomé » de Regnault est vendue 488.000 francs

Paris, 30 mai.

Cet après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de la marquise de Carcano. La « Salomé » de Regnault a été achetée 488.000 francs par M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse : MARSEILLE
Date : 28 JUIN 1912
Signature :
Exposition

L'Etat a renoncé à l'achat de la *Salomé* d'Henri Regnault, dont le prix excessif refroidit tous les enthousiasmes.

Mais voici un détail inédit dont le *Gil Blas* garantit l'exactitude :

Peu de jours avant la vente Carcano, un représentant de la succession alla offrir cette toile à l'administration des Beaux-Arts et fixa même le prix de cession : 50.000 francs. La réponse que, bientôt après, donna l'administration fut négative : la toile aujourd'hui fameuse ne paraissait pas valoir une somme pareille.

De fait, plusieurs experts consultés, et aussi les administrateurs de Musée compétents, ce prix semblait tout à fait supérieur à la valeur d'un Henri Regnault. Alors, pour démontrer à l'Etat son erreur, s'organisa on ne sait quelle entente entre surenchérisseurs frénétiques qui amena l'adjudication au prix fabuleux de 480.000 francs. Il est vrai qu'aujourd'hui, la fièvre tombée, personne n'en veut plus. Et l'Etat moins que personne !

C'est une bien étonnante histoire ! Et quelle singulière entente « pour démontrer à l'Etat son erreur ! »

N° DE DÉBIT 40
Extrait de REPUBLICAIN ... TOULOUSE
Adresse : 3 JUIN 19..
Date :
Signature :
Exposition

Lettres Parisiennes

Paris, 31 mai.

D'enthousiastes applaudissements ont retenti quand *l'Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau, a été adjugée au représentant du musée du Louvre, au prix de 270,000 francs.

Ce tableau fut refusé en 1835 par le jury du Salon.

O impertinence des jugements humains !

On acclame aujourd'hui une peinture qui, sous le règne de Louis-Philippe, fut considérée comme indigne de figurer dans une exposition d'art où triomphaient Alfred de Dreux et Justin Ouvrié.

L'Allée des Châtaigniers trouva pourtant un acquéreur, vers 1845, en la personne de Khabil-Bey, qui ne la paya pas bien cher.

Et je lis ceci dans un journal qui claironne aujourd'hui le triomphe de cette toile : « Une œuvre comme celle-là suffit à glorifier le mur où elle est exposée ! »

Méditons.

Quant à la *Salomé* d'Henri Regnault, elle a été adjugée au prix de 480,000 francs à M. Knœdler, de New-York, qui veut bien la tenir pendant deux mois, et au même prix, à la disposition des Amis du Louvre.

Cette *Salomé*, peinte en 1869 d'après une Transtévérine, et terminée à Tanger, fut exposée au Salon de 1870, quelques mois avant la mort du jeune maître, qui allait être frappé au front d'une balle prussienne à la fin de la bataille de Buzenval.

C'était le 19 janvier 1871 ; la nuit tombait, nos clairons venaient de sonner la retraite. Regnault dit à son ami Georges Clairin : « Allez, je vous rejoins ; je veux brûler mes dernières cartouches. »

Il retourna vers l'ennemi et tomba foudroyé.

La *Salomé* avait été payée 15.000 francs par Brame, le marchand de tableaux, qui la revendit au prix de 45,000 à Mme de Cassin, cette étrange collectionneuse dont il me souvient d'avoir ici conté l'histoire, et qui possédait un des palais du rond-point de l'Etoile.

C'était une ancienne blanchisseuse de Commercy, le pays des madeleines.

Il y a lieu de prévoir que la *Salomé* ira rejoindre au musée du Louvre le *Général Prim*, qui fut refusé par le modèle et par Mme Prim.

Les tableaux ont leur destin, comme les livres, — il est souvent bien étrange.

C'est par erreur qu'on avait annoncé la prochaine érection au Panthéon des statues de Paul-Louis Courier, d'Armand Carrel et de Girardin. Ce dernier ne recevra pas le suprême hommage de la patrie reconnaissante ; à la bonne heure ! C'eût été difficilement explicable.

Le projet de décoration du Panthéon, arrêté en 1888 par Gustave Larroumet, est maintenu. Des groupes d'hommes i[llus]tres, orateurs et publicistes de la Révolution, auront leur place sous le dôme auguste qui domine Paris.

On évitera les apothéoses saugrenues ; me voici rassuré.

N° DE DÉBIT
Extrait de CROIX DU NORD LILLE
Adresse : 1er JUIN 19..
Signature :

Chronique artistique

La « Salomé » d'Henri Regnault

Hier, a été mis aux enchères, à l'hôtel Drouot, le célèbre tableau d'Henri Regnault, *Salomé*, de la collection Carcano. Le conservateur du musée du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350 000 francs. M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475 000 francs. Un marchand américain, M. Knœdler, l'a emporté à 485 000 francs.

M. Knœdler a d'ailleurs déclaré qu'il était prêt, dans un délai de deux mois, à abandonner le chef-d'œuvre au Louvre, pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui.

Les Amis du Louvre ont déjà ouvert une souscription, qui a déjà recueilli 185 000 fr. pour offrir le tableau à notre musée national.

Aux mêmes enchères ont été vendus : *L'allée des Châtaigniers*, par Théodore Rousseau, 270 000 francs (adjugé au Louvre). — *L'assassinat de l'évêque de Liège*, de Delacroix, 205 000 francs ; *La leçon d'équitation*, du même, 140 100 francs ; le *Lac*, de Corot, 121 000 francs ; *Le mariage espagnol*, de Fortuny, 220 000 francs.

N° DE DÉBIT 200
Extrait de PHARE ... NANTES
Adresse : 3 JUIN 1912
Date :
Signature :

La « Salomé » et le Louvre

M. R. Kœchlin, le distingué président des Amis du Louvre, a reçu de la comtesse Edmond de Pourtalès une nouvelle souscription de 1.500 francs pour la « Salomé ». Mme de Pourtalès n'est pas seulement une fervente amie des arts, c'est une ardente patriote : on l'a bien vu en 1870. De son côté, le « Figaro » annonce qu'une somme de 1.000 francs lui a été adressée par M. F.-A. Mosthon « pour aider à conserver cette œuvre à la France ». La souscription atteint donc à l'heure actuelle, en chiffres ronds, 190.000 francs.

Quelque désir qu'aient les initiateurs de cette noble entreprise d'aller jusqu'au bout de leur effort, il est indispensable, pour écarter tout malentendu nouveau, de savoir si le Louvre maintient sa participation de 200.000 francs. Une démarche sera faite pour obtenir cet éclaircissement nécessaire. La « Salomé » ayant été payée 480.000 francs par M. Knœdler, qui est prêt à la rétrocéder généreusement sans aucun bénéfice, il n'y aurait donc plus que 90.000 francs environ à trouver.

N° DE DÉBIT 168
Extrait de GAZETTE ... LIMOGES
Adresse : 3 JUIN 1912
Date :
Signature :

Echos et Nouvelles

La « Salomé » de Regnault vendue à l'Amérique.

Paris, 31 mai.

Aujourd'hui a été vendue la collection Landolfo Carcano, dans laquelle figurait le célèbre tableau d'Henri Regnault : « Salomé ». Il a été acquis pour 488.000 francs par un marchand de tableaux de New-York, M. Knœdler.

Le Louvre, qui, avec le concours financier de quelques amateurs, se proposait d'acheter le tableau, a poussé les enchères jusqu'à 400.000 francs.

Lorsqu'on annonça que l'acquéreur était un étranger, des coups de sifflet ont éclaté dans la salle.

N° DE DÉBIT 189
Extrait de LE CO... BREST
Adresse : 31 MAI 1912
Date :
Signature :

La « Salomé » ira en Amérique

C'est une véritable déception pour les amis des arts : la collection Landolfo Carcano, dans laquelle figurait le célèbre tableau d'Henri Regnault : « Salomé » a été acquis pour 488.000 francs par un marchand de tableaux de New-York, M. Knœdler.

Le Louvre, qui avec le concours financier de quelques amateurs, se proposait d'acheter le tableau, a poussé les enchères jusqu'à 400.000 francs.

Lorsqu'on annoça que l'acquéreur était un étranger, des coups de sifflet ont éclaté dans la salle.

La presse parisienne avait ouvert une souscription qui avait produit plus de 200.000 francs pour conserver le tableau de Regnault à la France.

Extrait de EXPRESS
Adresse : MULHOUSE
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

Echos de partout

Knœdler

La vente Carcano

La deuxième vacation comprenait des tableaux anciens, sculptures, aquarelles et dessins modernes.

Parmi les dessins, un lavis de Daumier, le « Charcutier », a été poussé à 6,500 fr. ; la « Passerelle », de Jules Dupré, 3,700 fr. ; les « Laveuses », par Lhermitte, 7,000 fr. ; une aquarelle de Meissonier, « Cavalier Louis XIII dormant », 6,100 fr. ; un dessin de Th. Rousseau, la « Hutte dans la forêt », 4,000 fr.

Dans la sculpture, un groupe en bronze, « Marabout et serpent », par Frémiet, a été payé 4,600 fr. ; un marbre de Rodin, la « Tête de saint Jean-Baptiste après la décollation », 3,800 francs.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

« SALOMÉ » ENLEVÉE PAR L'AMÉRIQUE

Jeudi après-midi, a eu lieu la vente des tableaux de la collection de Mme la marquise Carcano. Voici les prix atteints par quelques toiles : le Lac (effet du matin), par Corot, 120,000 fr. ; Un portrait de la femme de l'architecte Gedon, par Leibl, 140,000 fr. ; Le campement arabe, de Fromentin, 68,000 fr. ; Une leçon d'équitation, de Delacroix, 140,000 fr. ; Un intérieur d'une cour au Maroc, de Delacroix, 86,000 fr.

La « Salomé » de Regnault a été achetée 488,000 fr. par M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de
Adresse :
Date : 4 JUIN 1912
Signature :

— M. Knœdler, l'acquéreur américain de la « Salomé » de Regnault, a déclaré qu'il était prêt à l'abandonner au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre a deux mois pour se prononcer.

Extrait de PETIT CALAIS... CALAIS
Adresse : 3 JUIN 1912
Signature :

La mort du peintre Henri Regnault

« N'avance pas la tête »

Knœdler

Genève, 2 juin.

La vente pour près d'un demi-million de francs de la « Salomé » d'Henri Regnault replace ce grand peintre, enlevé si prématurément aux beaux-arts, dans l'actualité anecdotique.

Voici sur sa mort quelques détails peu connus qui m'ont été donnés par le fils de M. Léon Guinaud, avocat parisien, qui s'était engagé avec Henri Regnault et qui fut son camarade sur le champ de bataille de Buzenval. Tous deux faisaient le coup de feu contre la landwehr prussienne. A un moment ils se réfugièrent derrière un gros arbre. La position était presque intenable, l'endroit effroyablement exposé.

Léon Guinaud dit à son camarade :

— Surtout n'avance pas la tête, car tu serais un homme mort.

Mais, dans son impatience, Henri Regnault oublia peu après cette recommandation. Il avança la tête et aussitôt, sans avoir pu dire une parole, tomba comme une masse. Il était mort.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

—o— *Triste sectaire.* — C'est un inspecteur primaire de Cherbourg qui oblige maîtres et maîtresses de tenir école le jeudi de la première communion, afin de priver les enfants désœuvrés du spectacle des petits communiants et des parents endimanchés, et de leur ôter l'envie de les suivre jusque dans la maison du Bon Dieu !

—o— *La Salomé.* — ... a eu lieu, à Paris, la vente ... de M. Landolfo-Carcano, qui a atteint des prix fous, et dont la pièce principale était la *Salomé*, d'Henri Regnault.

Knœdler

Le tableau a été adjugé 480.000 fr. à un Américain.

Le Louvre était monté à 400.000.

ÉCLAIR COMTOIS
BESANÇON
4 JUIN 1912

LA « SALOME ET LE LOUVRE

Du « Gaulois »

C'est environ 200.000 francs qui sont acquis dès maintenant à la souscription.

Quelque désir qu'aient les initiateurs de cette noble entreprise d'aller jusqu'au bout de leur effort, il est indispensable pour écarter tout malentendu nouveau, de savoir si le Louvre maintient sa participation de 200.000 francs. Une démarche sera faite pour obtenir cet éclaircissement nécessaire La « Salomé » ayant été payée 480.000 francs par M. Knœdler, qui est prêt à la rétrocéder généreusement sans aucun bénéfice, il n'y aurait donc plus que 80.000 francs environ à trouver. La presse avec son admirable élan, y réussirait sans peine. Tout le monde pensera que le Louvre serait ainsi devenu à des conditions avantageuses, — pour deux cent mille francs — possesseur d'une œuvre deux fois consacrée par l'art et le patriotisme et qui doit figurer dans notre grand musée national.

Extrait de LIBERTÉ ... AURILLAC
Adresse :
Date : 1er JUIN 19..
Signature :
Exposition

LA « SALOME » DE REGNAULT VENDUE A L'AMERIQUE

Jeudi a été vendue la collection Landolfo Carcano, dans laquelle figurait le célèbre tableau d'Henri Regnault : *Salomé*. Il a été acquis pour 488.000 fr. par un marchand de tableaux de New-York, M. Knœdler.

Le Louvre, qui, avec le concours financier de quelques amateurs, se proposait d'acheter le tableau, a poussé les enchères jusqu'à 400.000 francs.

Lorsqu'on annonça que l'acquéreur était un étranger, des coups de sifflet ont éclaté dans la salle.

Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

La « Salomé » d'Henri Regnault

Hier, a été mis aux enchères, à l'hôtel Drouot, le célèbre tableau d'Henri Regnault, *Salomé*, de la collection Carcano. Le conservateur du musée du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350 000 francs. M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475 000 francs. Un marchand américain, M. Knœdler, l'a emporté à 485 000 francs.

M. Knœdler a d'ailleurs déclaré qu'il était prêt, dans un délai de deux mois, à abandonner le chef-d'œuvre au Louvre, pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui.

Les Amis du Louvre ont déjà ouvert une souscription, qui a déjà recueilli 185 000 fr. pour offrir le tableau à notre musée national.

Aux mêmes enchères ont été vendus : *L'allée des Châtaigniers*, par Théodore Rousseau, 270 000 francs (adjugé au Louvre). — *L'assassinat de l'évêque de Liège*, de Delacroix, 205 000 francs ; *La leçon d'équitation*, du même, 140 100 francs ; le *Lac*, de Corot, 121 000 francs ; *Le mariage espagnol*, de Fortuny, 220 000 francs.

Extrait de RÉPUBLIQUE ... HAUTE-SAÔNE
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :
Exposition

La « Salomé » d'Henri Regnault. — Le conseil des musées nationaux, après s'être réuni ce matin dans la galerie Georges Petit en face de la « Salomé » d'Henri Regnault, a décidé de mettre une somme, dont il s'est refusé à faire connaître le chiffre à la disposition du conservateur des peintures du Louvre pour l'acquisition à la vente Carcano de la « Salomé » d'Henri Regnault.

Ajoutons que les sommes souscrites par divers amateurs pour concourir avec le Louvre, à l'achat de cette belle pièce, s'élèvent déjà à 120.000 francs.

N° DE DÉBIT
Extrait de Petit Var
Adresse : Toulon
Date : 31 MAI 1912
Signature :

Chefs-d'Œuvre aux Enchères

LA « SALOME » EST VENDUE A UN AMERICAIN

Knœdler

Paris, 30 mai.

Cet après-midi a commencé à la galerie Georges Petit, la vente de la collection de Mme la marquise Gal.. olfo Carcano. C'est dans cette première vacation que devait être mise en vente le célèbre tableau d'Henri Regnault « Salomé ». Aussi un public considérable se pressait-il dans la salle attiré par l'espoir d'assister à une belle lutte de fortes enchères. Ses espérances n'ont pas été déçues. Le chef-d'œuvre d'Henri Regnault s'est élevé à 488.000 fr. Par contre l'assistance a été vivement désappointée en apprenant que « Salomé » n'entrerait pas au Musée du Louvre.

Malgré la contribution de quelques amis généreux, le Louvre ne disposait pas de cette somme. Il a dû s'arrêter à 400.000 fr.

L'acquéreur est un marchand de tableaux américain. Lorsqu'on apprit que l'acheteur était un Américain, de violents coups de sifflets se sont fait entendre dans la salle.

... les autres tableaux vendus, citons : Un tableau de Palizzi « Vaches se désaltérant », adjugé 140.000 fr. Un Duprée, « Mare dans la clairière », 90.000 fr. « Le campement arabe », de Fromentin, 68.000 fr., et un « Intérieur de cour au Maroc », par Eugène Delacroix, 86.000 fr. Corot « Solitude », souvenir de Vigen, 350.000 francs.

La vacation se termine par la vente d'un tableau de Sartory : « Mariage espagnol », adjugé 220.000 francs, sur mise à prix de 200.000 francs.

VENDREDI

La course aux enchères

La vente Doucet continue aujourd'hui, galerie Petit, mais elle a déjà donné en deux journées, une recette qui dépasse les prévisions les plus optimistes et les précédents les plus stupéfiants.

Enfoncés les records des ventes Spitzer et Leloug f.., Dépassées les folies de la vente Carcanol... Bousculés les espoirs des experts les moins prudents !...

A cette fameuse bataille de la «Salomé» d'Henri Regnault aura succédé celle d'hier, cette vacation divagatoire où le petit buste d'une gamine de onze mois haut de 34 centimètres; la « Sabine Houdon » par Houdon lui-même atteignit 450,000 francs.

Encore cet ouvrage était-il intact. D'autres objets, tirés d'immeubles, rebâtis et ratistolés, obtinrent des chiffres fous. On encore on se battit autour de toiles notées. Tel fut le cas du portrait de la Princesse de Talleyrand, peint par Mme Vigée-Lebrun, qui monta à 400.000 francs.

Un Chardin fut payé 300.500 ; un Lawrence réalisa 200.000, un Fragonard valut 360.000

Les chiffres s'entrecroisaient, ébouriffants. A l'addition finale, la première séance avait fourni 3,312.000 francs et la seconde en procura 6.644.500 francs, soit: 9.957.000 francs.

Cela représente un joli total, pour M. Jacques Doucet, lequel préfère liquider de son vivant des trésors qui se fussent certainement dispersés après son décès.

D'abord, il en aura le profit. Puis c'est une joie d'amour-propre d'enregistrer de la sorte, la consécration matérielle de son propre goût. Car, il est entendu que jamais un seul de ces spécimens ne fut payé par l'intéressé à un taux comparable.

Il y aurait un beau travail à faire, non seulement pour savoir ce que chacun valut à l'auteur, mais pour connaître quelle majoration résulta du fait plus récent d'avoir figuré chez l'homme heureux dont se réalisent ces évaluations d'antan.

A quoi je demanderais d'ajouter quelques renseignements sur la façon roublarde dont se machina cette apothéose, car il ne suffit pas d'annoncer une vente, si on ne la chauffe comme une représentation théâtrale, un match d'aviation ou un lancement de spécialité pharmaceutique.

La Bourse aux Billets gravit chaque jour d'importance. Elle date de loin du reste. Je me souviens du temps où M. Henri Rochefort publiait ses indiscrétions sur les « Mystères de l'Hôtel Drouot ». Autant dire que c'était à peine un début.

L'émulation de paraître éclairé mène désormais les enchères à des altitudes vertigineuses.

***

Ainsi germa l'idée de créer un droit posthume, au profit des héritiers de ces artistes fameux qui vécurent pauvres en composant des œuvres dont la postérité se dispute la possession à coups de billets de banque.

Remonter pourtant à Chardin, à Boucher, à Fragonard me semblerait assez difficile.

Si Mlle Pierpont Morgan abandonna la course et laissa le buste d'Houdon à M. Doucet, il ne faut pas dire que le prestige de statuaire est le résultat normal, logique, spontané du changement de l'esprit esthétique chez les générations d'amateurs.

Certes, nous pouvons mieux apprécier des travaux que nos pères méconnurent. Ce revirement est naturel. Néanmoins la passion qu'inspirent certaines authenticités est due surtout au soi avec lequel critiques, marchands, chroniqueurs s'employèrent à survaloser cela.

Sans eux, jamais la «Salomé» n'aurait soulevé chez nos contemporains pareille concupiscence.

Au cas où le législateur estimerait donc utile de créer une part de survivance en ces matières, il serait juste d'en attribuer partie aux intermédiaires et aux bonisseurs, sans qui un buste de 34 centimètres ne se vendrait pas aussi cher qu'une statue de Bartholdi, destinée à porter un phare américain ou à immortaliser une citadelle inviolée.

D'ailleurs l'excès actuel ne saurait se prolonger impunément. On en reviendra avant peu. L'acquéreur de « Salomé » ne proposa-t-il point de « ous la rétrocéder au prix coûtant ?...

***

Je partage l'avis de ceux qui refusent ce présent. Nos ressources budgétaires ont des limites. A la vente Doucet, par un musée n'aurait pu tenir tête. Il faut résister au courant.

Il devient impossible d'encourager davantage une semblable mode, sous peine de rendre impossible toute sélection.

Le mérite des conservateurs consiste en somme à se montrer habiles, à dénicher les trésors inconnus, à meubler nos institutions d'aubaines inespérées.

La lutte à l'instar ne devient plus qu'une question de gros sous.

Si même cela se poursuit, peut être devrions-nous mettre en vente une partie des tableaux du Louvre, parmi les anciens pour en acquérir de nouveaux, dont nos fils ensuite trafiqueraient pareillement.

Armand GREBAUVAL.

LA SALOMÉ D'HENRI REGNAULT

Chaque fois que le nom d'Henri Regnault tombe sous ma plume, j'éprouve comme une joie qui me viendrait d'un ami connu autrefois.

Peut-être est ce parce que, contemporain de l'artiste, j'ai suivi dans toutes ses manifestations son art magnifique et me suis attaché à connaître les moindres détails de sa vie si prodigieuse, encore que si courte.

Depuis ses débuts de Prix de Rome, son *Automédon* si plein de mouvement jusqu'à sa *Salomé*, en passant par *L'Exécution à Tanger* et le *Maréchal Prim*, qui sont l'un et l'autre au Musée du Louvre, on peut suivre l'envol de ce tempérament si rare et l'on se demande quels sommets il n'aurait pas atteints si une aveugle balle prussienne ne l'avait couché dans la splendeur de son premier triomphe et de sa jeunesse sur le champ de bataille de Buzenval.

Aujourd'hui que va avoir lieu la vente de l'inégalable collection Carcano, le conseil des musées nationaux, les amis du Louvre, le baron Henri de Rotschild, d'autres encore, s'assemblent pour empêcher les amateurs étrangers de nous enlever cette *Salomé* dont l'étrangeté n'est égalée que par la richesse de son exécution. Hier les souscriptions annoncées pour prendre part aux enchères s'élevaient déjà à 170.000 francs. Mais on ne s'arrêtera pas en si beau chemin, car d'autres enthousiastes ont annoncé leur concours. Aussi il est présumable que l'ouvrage du jeune et génial artiste, dont le patriotisme et l'amour de son pays ont causé la mort, prendra une des belles places les plus choisies parmi les richesses du Louvre. Et la France contractera une dette de reconnaissance envers les généreux donateurs.

Le Curieux.

Au moment de paraître nous apprenons que l'Amérique nous enlève encore ce chef-d'œuvre moyennant une enchère de 488.000 francs. — Ça continue !

LA VIE PARISIENNE

(Correspondance exclusive du PROGRÈS)

L'Amérique et la peinture. — La plus-value des chefs-d'œuvre.
Un trust des journaux. — Le complot bonapartiste.
La crise des berceaux. — « Mea culpa ».

Paris, 2 juin.

La *Salomé* de Henri Regnault ira en Amérique. C'est une aventure qui arrivera à bien d'autres chefs-d'œuvre. Notre Louvre en effet, ni nos collectionneurs ne peuvent lutter avec les milliardaires d'Amérique. Encore une cinquantaine d'années et le Nouveau-Monde aura la fleur de toutes celles des collections françaises qui passeront aux enchères.

Henri Regnault, s'il avait vécu, eût été probablement un très grand peintre. Son œuvre, qu'il n'eut que le temps d'ébaucher, laisse paraître des dons de premier ordre. La *Salomé* qu'un Américain vient de payer 488.000 francs n'est, à proprement parler, qu'une toile d'école. On l'admire surtout pour sa couleur si chaude. Moi, c'est pour d'autres qualités que je l'aime. Cent artistes ayant à traiter cette figure de *Salomé* l'eussent évoquée dansant, dans l'instant qu'elle était toutes ses séductions. En la montrant au repos, avec sur ses genoux le bassin de cuivre où reposera tout à l'heure la tête du Précurseur, Regnault a donné à la petite danseuse sensuelle et féroce un cachet de magnifique originalité. Sous la masse de ses cheveux noirs, avec son visage tranquille et bestial, Salomé symbolise bien l'inconscience qui veut qu'on paye ses caprices d'une fortune ou d'un peu de sang, au gré de sa disposition du moment. C'est par là bien plus que par le couleris peut-être un peu massif que vaut cette toile fameuse que l'artiste céda pour quelques billets de mille et qui a obtenu la semaine dernière l'enchère quasi-fabuleuse d'un demi-million.

On sait ce qui s'est passé. La *Salomé* faisait partie d'une collection particulière. Quand on a appris que cette collection allait être dispersée, on a ouvert une souscription pour offrir la toile de Regnault au musée du Louvre. Le jour des enchères, on avait ramassé 180.000 francs. L'administration du Louvre pouvait, grâce à cette somme et au crédit dont elle dispose, mettre une enchère de 350.000 francs. Mais l'Amérique était là. Il n'y avait pas moyen de lutter avec elle ; la *Salomé* passera donc l'eau.

Il en sera ainsi, je le répète, tant qu'il y aura des milliardaires à New-York, et il y a bien des chances pour qu'il y en ait longtemps encore. C'est l'Amérique, avec ses dollars innombrables, qui fausse le cours des chefs-d'œuvre. Au prix où est aujourd'hui un Regnault, on se demande en effet ce que peut bien valoir, par exemple, un Rembrandt ? Des millions.

La concurrence américaine est féroce, osons-le dire, non seulement parce qu'elle menace de nous ravir ce que l'art national a donné de plus beau, mais encore parce qu'il y a je ne sais quelle atroce injustice dans le fait de couvrir d'or des œuvres qui n'ont même pas valu à leurs auteurs la matérielle d'une année.

***

L'Enlèvement de "Salomé"

Paris. — La « Salomé », le célèbre tableau d'Henri Regnault, qui faisait partie de la collection Carcano, est passée aujourd'hui en vente publique.

Il y a quelque temps, un comité s'était constitué pour disputer cette belle œuvre aux collectionneurs étrangers. 200,000 fr. avaient été recueillis par souscription entre riches aviateurs, qui voulaient offrir la « Salomé » au musée du Louvre.

Malheureusement, leurs efforts n'ont pas abouti. Les offres des Américains ont largement dépassé la mise des Français et la « Salomé » a été adjugée à M Knœdler, marchand de tableaux à New-York, qui l'a payée 488.000 fr.

Papotages

L'Art de l'Or

La Salomé, d'Henri Regnault, qui n'est pas, à beaucoup près, une œuvre parfaite, a été vendue l'autre jour presque un demi-million. En d'autres temps, c'eût à peine si l'on eût consenti à la payer 30 ou 40,000 fr. C'est qu'en ces temps-là, l'Amérique dédaignait les œuvres d'art.

Depuis qu'elle s'est mise à les aimer, les chefs-d'œuvre, les demi-chefs-d'œuvre et les quarts de chefs-d'œuvre obtiennent des prix quasi-fabuleux quand ils passent en vente publique. Et il n'y aurait, après tout, qu'à s'en réjouir si les peintres étaient les bénéficiaires de cette plus-value. Par malheur, ils sont généralement morts depuis longtemps quand le Nouveau Monde veut bien leur découvrir un génie ou simplement du talent. De telle sorte que l'aubaine n'est guère que pour les collectionneurs, les experts et les commissaires-priseurs. Terrible Amérique !

Rothschild, au témoignage de Banville, aurait pu acheter la grande-entre. Rockefeller, à qui l'on prête quatre milliards (on continue de ne prêter qu'aux riches), pourrait nous offrir d'acheter le Louvre, si la fantaisie lui en venait. En tout cas, il pourra, si tel est son bon plaisir, nous enlever tous les chefs-d'œuvre qu'on mettra aux enchères. Notre Louvre ni nos Mécènes ne sauraient lutter contre les dollars innombrables des rois de New-York et de Chicago. Il faut nous y résigner ; la fleur de nos collections privées est destinée à passer l'Océan, et dans quelque vingt ans, un Chauchard — s'il en reste — ne pourra plus faire à l'Amérique le coup de l'Angelus. M. Rockefeller — il en restera sûrement — n'aura qu'à doubler la mise, et tout sera dit.

Or, ce qu'il y a de particulièrement déraisonnable dans cette bataille sur la toile peinte des chefs-d'œuvre qui quelquefois n'en sont pas, c'est qu'aucun milliardaire d'Amérique ou quelque multimillionnaire de chez nous n'ait encore pensé à faire pour un artiste vivant ce qui se fait aujourd'hui couramment pour les morts. A la dernière évaluation, le revenu annuel de Rockefeller est de 125 millions. C'est largement de quoi s'attacher un Vinci ou Berthe, de lui assurer repos et sécurité, et de l'inviter à sortir sa Joconde s'il l'a d'aventure au bout de ses pinceaux. Eh bien ! c'est une idée qui n'est venue à aucun roi de l'or, et je doute qu'elle lui vienne jamais. En revanche, il y a toujours un de ces rois pour couvrir de banknotes un tableau même médiocre, à la condition qu'il soit signé d'un nom illustre. Ce qui permet de supposer que pour les Mécènes d'aujourd'hui, la qualité essentielle d'un tableau, c'est non pas sa beauté, mais le prix qu'on le vaut, et l'on peut bien se demander, n'est-ce pas ? si l'art est encore pour quelque chose dans le trafic énorme dont il est l'objet.

GRIFF.

BATTAGE

Vous savez quel tapage est mené pour que la « Salomé » d'Henri Regnault ne passe pas en Amérique.

Le Louvre avait poussé la toile jusqu'à 370,000 francs. Un expert de New-York, M. Knœdler, l'obtient au prix de 480,000. Ce [illegible] et le conseil des musées nationaux se l'avisait avant le dela. Ce dont nous, M. Knœdler s'offre à nous la revendre sans bénéfice.

Et c'est donc une centaine de mille francs qu'il faudrait encore trouver.

Mais, à moins que la somme ne soit fournie par des souscriptions particulières, j'espère bien qu'on arrêtera les frais.

M. André Michel fait observer que le Louvre possède déjà d'Henri Regnault le « Maréchal Prim », son chef-d'œuvre, « l'Exécution de Tanger », plusieurs petites toiles ou aquarelles, honorant comme il convient la mémoire du peintre, et que l'abandon de sa « Salomé » ne serait peut-être pas un malheur public.

— Car, ajoute notre confrère, sans manquer au devoir du patriotisme (un patriotisme dont toute apparence de sabotage offense la pudeur), il reste permis de ne point partager l'admiration frénétique et dangereuse que certains professent pour ce tableau.

Voilà le vrai. Mais il y eût du courage à le dire dans le concert de clameurs éhontées que dirige en personne M. Arthur Meyer...

Le résultat final de tout ceci, d'ailleurs, sera de permettre à M. Knœdler de revendre beaucoup plus cher sa toile à quelque milliardaire de là-bas.

CADET-GARGUILLE.

Un tableau de 480,000 francs

Paris, 30 mai. — Cet après-midi on a vendu, à la galerie Georges Petit, le célèbre tableau de Henri Regnault, *Salomé*.

Il a été adjugé à un marchand américain, M. Leclerc, de New-York, 480,000 francs, sur une mise à prix de 300,000 francs.

TABLEAU DE 480,000 FRANCS

Jeudi on a vendu, à la galerie Georges Petit, le célèbre tableau de Henri Regnault, *Salomé*.

Il a été adjugé à un marchand américain, M. Leclerc, de New-York, 480,000 francs.

Extrait de ECHO DU NORD LILLE
Adresse :
Date : 7 JUIN 1912

UN TABLEAU CÉLÈBRE

La "Salomé", d'Henri Regnault,

acquise par un Américain, M. Knœdler, pour 485,000 francs

M. Knœdler serait disposé à céder son achat au Louvre, moyennant remboursement pur et simple de son prix. Un Comité s'est formé pour réunir cette somme.

N° DE DÉBIT 166
Extrait de PROGRÈS DE LA SOMME AMIENS
Adresse : 2 JUIN 1912
Date :
Signature :

Fléchettes

Mon Dieu, mon Dieu ! que de lamentations dans la presse qui fait étalage de littérature et d'art parce que la Salomé *de Regnault nous fut enlevée par l'Amérique !*

On dirait qu'en perdant cette toile, nous avons perdu tout l'art, tout le génie de la France, qu'il n'est plus rien, plus rien de nos trésors artistiques.

Vraiment, de tels désespoirs, de tels lamentos sont-ils justifiés, ne sont-ils pas plutôt la manifestation tapageuse d'un snobisme d'art inconscient.

Certes, la toile du jeune peintre mort à l'ennemi avait ses incontestables mérites, c'est même, si vous le voulez, un chef-d'œuvre, un pur chef-d'œuvre.

Mais ce n'est pas un chef-d'œuvre exceptionnel, une de ces pièces inégalables qui sont le joyau, le rayonnement, la splendeur de la galerie ou du musée qui les possède.

Il n'y a pas vraiment un tel déshonneur à n'avoir pu tenir le coup, à voir le tableau en question passer l'Atlantique.

Les Pays-Bas sont-ils déshonorés parce que nous avons en France les plus beaux tableaux peut-être de Rembrandt.

Les Allemands sont-ils disqualifiés parce que le Louvre possède la plus puissante peinture d'Holbein.

Et faut-il mépriser l'Espagne de n'avoir pas tous les Murillo, l'Italie de ne pas posséder tous les Raphaël, l'Angleterre de n'avoir pas tous les Turner, tous les Lawrence...

Non, je pense.

N'est-ce pas plutôt un honneur de voir l'étranger mettre un si haut prix sur un chef-d'œuvre de notre école !

LE CARQUOIS.

(Reproduction interdite).

Extrait de JOURNAL DU HAVRE ANGERS
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

DÉPÊCHES du MATIN

LA « SALOME » DE REGNAULT N'IRA PAS AU LOUVRE

Paris, 30 mai.

Hier après-midi, avait lieu la dispersion de l'importante collection de tableaux modernes de Mme la marquise Landolfo-Carcano.

Parmi les tableaux importants qui furent remarqués à l'exposition précédant la vente, la « Salomé », d'Henri Regnault, venait en première place.

Nous avons signalé le grand mouvement d'opinion qui s'était dessiné dans le monde des arts pour faciliter l'achat de cette superbe figure pour nos musées nationaux.

Le premier, le baron Henri de Rothschild s'inscrivit pour une somme de 50.000 fr. D'autres grands amateurs suivirent, et hier matin, on pouvait compter sur 250.000 fr.

« Salomé », sur cette toile qui mesure 1 m. 59 de haut et 1 m. 02 de large, est représentée assise sur un coffret oriental vêtue d'étoffes de gaze brodée d'or qui glissent de l'épaule droite et découvrent en partie la poitrine. Sa main droite, le bras ployé, le coude en dehors, vient s'appuyer à la hanche, tandis que, sur ses genoux, elle porte un bassin de cuivre dans lequel elle retient de la main gauche un poignard oriental. La figure se détache sur un fond de tenture de soie jaune. Sur le tapis d'Orient qui couvre le plancher, une peau de tigre.

Malheureusement pour le public, le tarif des enchères n'a pas permis au Louvre de se voir adjuger la « Salomé ». L'œuvre de Regnault, pour laquelle notre musée national ne pouvait offrir que 395.000 fr., a été acquise par M. Knœdler pour 480.000 fr.

Extrait de LA DÉPÊCHE TOULOUSE
Adresse :
Date : 7 JUIN 1912
Signature :
Exposition

NOTRE ÉPOQUE

La Question "Salomé"

Il y a une question «Salomé» depuis le jour où fut annoncée la mise en vente de la collection de Mme la marquise Carcano. Ce jour-là, quelqu'un déclara que la *Salomé* d'Henri Regnault ne devait pas quitter la France, et qu'il fallait tout tenter pour empêcher ce désastre. Immédiatement, une souscription fut ouverte, des sommes furent promises, la société des Amis du Louvre suivit le mouvement, la propriétaire de la galerie en vente consentit à abandonner une part de son bénéfice, ce qui était assez naturel. Bref, sans l'intervention de l'Amérique, représentée par un marchand, la *Salomé* était acquise par la France. Mais personne ne put ou ne voulut aller au-delà des 480,000 francs, plus de 500,000 avec les frais, prix auquel fut adjugé le tableau. Cette adjudication fut accueillie, dit-on, par quelques murmures, et l'Américain victorieux s'empressa de déclarer qu'il tenait la toile à la disposition de la France, au prix coûtant, c'est-à-dire à cinq cents et quelques mille francs. L'affaire en est là. Mais peut-être aura-t-elle eu sa solution lorsque paraîtra cet article. Je ne crois pas, pourtant. L'acquéreur américain a laissé un délai de deux mois à la France pour prendre une décision. Ce fut une faute, s'il désirait vraiment nous céder le tableau. Il aurait mieux fait, en ce cas, de fixer le délai à quarante-huit heures. S'il y a des milionnaires de premier mouvement, peut-être auraient-ils cédé à l'impulsion qui leur était donnée. Mais deux mois ! On a le temps de réfléchir.

On agirait sagement si l'on s'arrêtait en route. — je parle pour le Louvre qui s'était imprudemment avancé pour 200,000 francs. Véritablement, à un tel prix, il valait mieux laisser la *Salomé* d'Henri Regnault suivre sa destinée. Le Louvre possède deux belles œuvres du peintre mort héroïquement à Buzenval, parmi les bourgeois et les ouvriers de Paris défendant leur ville, et ces deux œuvres suffisent à assurer la mémoire de l'artiste parmi nous. C'est le *Juan Prim*, qui est une page superbe, emportée, violente et intelligente, une image de la révolte enflammée emportant une chef froid et perspicace. Et c'est le petit portrait de la *Comtesse de Barck*, en jupon rose et en mantille noire, jolie perle de peinture, preuve de délicatesse agile et d'esprit spirituel, comme le *Juan Prim* est la preuve d'une jeune puissance qui s'essayait et se levait parmi les banalités de la peinture d'histoire qui sévissait en 1868.

Ce n'est pas diminuer Henri Regnault, ni offenser sa mort de patriote, que de voir la *Salomé* comme une œuvre de virtuosité, scintillante sans doute, car le peintre était coloriste savant et hardi, mais banale aussi, d'une étrangeté factice, influencée par Fortuny, destinée surtout à produire un « effet » de Salon. La correspondance d'Henri Regnault ne laisse aucun doute à cet égard. N'écrit-il pas à l'un de ses amis que « Salomé n'est pas un nom assez bizarre », qu'il voudrait « un nom que personne ne pût prononcer ». Cela n'enlève rien aux mérites légers et brillants de la peinture, mais cela ne lui ajoute pas non plus la force de la réflexion, la solidité de l'étude. Certes, ce jeune homme en recherche de lui-même, qui devait être emporté à vingt-sept ans par la rafale de la guerre, avait bien le droit de se livrer à de tels exercices de couleur, à ces feux d'artifice, à ces fantaisies de sujets et d'arrangements. Il croyait avoir le temps devant lui pour des conceptions plus fortes et plus profondes, et s'il a commis une erreur plus lourde et plus creuse que la *Salomé* avec l'*Exécution sans jugement à Tanger* (qui est au Louvre, bien malencontreusement), il a prouvé, par la *Sortie du Pacha*, qu'il était resté le peintre clairvoyant, passionné pour la vérité, qui s'était révélé par *Juan Prim*.

Ceci dit, la question Salomé se double d'une autre, de la question du choix de l'Etat, lorsque l'imprévu d'une vente remet en lumière des tableaux qui sont vraiment significatifs dans l'histoire de l'art français. Or, si l'Etat a acheté, à la vente Carcano, l'*Allée de Châtaigniers*, de Théodore Rousseau, qui est une toile justement célèbre de l'école naturiste de 1830, il a laissé passer un chef-d'œuvre, celui-là, qui ne doit même pas entrer en comparaison avec la *Salomé*. C'est l'*Assassinat de l'Evêque de Liège*, exposé par Eugène Delacroix au Salon de 1831, avec le *Richelieu* (brûlé en 1848) et la *Liberté sur les Barricades*. La toile n'est pas grande, — elle n'a guère, je crois, qu'un mètre carré, — mais elle est immense par la conception et l'exécution. Delacroix en avait trouvé le sujet dans le *Quentin Durward* de Walter Scott, et il le libellait ainsi au livret du Salon : « Guillaume de la Mark, surnommé le Sanglier des Ardennes, s'empare du château de l'évêque de Liège, aidé des Liégeois révoltés. Au milieu d'une orgie dans la grande salle, et placé sur le trône pontifical, il se fait amener l'évêque, revêtu par dérision de ses habits sacrés, et le laisse égorger en sa présence. »

Les choses ne se sont pas passées ainsi, et l'évêque de Liège a été massacré ailleurs que dans une salle de festin, mais comment ne pas admirer quel parti inouï Delacroix a tiré de l'erreur du romancier ! Quelles figures dramatiques, celle de l'assassin et de l'assassiné, l'un, appuyé lourdement sur la table de ses gantelets de fer, l'autre, levant les bras d'un mouvement d'horreur en regardant l'orgie, les truands, les filles, la table où les vases sacrés brillent parmi les flacons. Cette table d'orgie est splendide, éclaire la scène brutale d'une lumière indicible, cette lumière que seuls les grands peintres savent faire resplendir sans effets de trompe-l'œil. Delacroix disait à son ami Frédéric Villot en lui parlant de la nappe blanche éblouissante qui crée cette lumière : « Demain, j'attaque cette maudite nappe qui sera pour moi Austerlitz ou Waterloo. Venez à mon atelier à la fin de la journée. » Et le lendemain, Delacroix, lui ouvrant la porte : « Eh bien ! mon cher, c'est Austerlitz, vous allez voir cela ! Je suis sauvé, le reste ne m'inquiète plus ! »

Il avait raison, il était en plein dans son sujet, de toute son âme de grand artiste volontaire, inquiet, menant l'art jusqu'à l'expression. Cette nappe lumineuse ce n'est pas de la virtuosité indifférente comme le rideau jaune de la « Salomé », qui aurait tout aussi bien pu être rouge, c'est la mise en œuvre géniale d'une pensée qui a conçu la peinture de l'orgie et du meurtre. Autour de la table, c'est la meute hurlante des appétits féroces. La violence féodale de l'homme aux poings de fer et de ses compagnons, la lubricité des soudards et des ribaudes, l'apparition de l'évêque en or auquel ceux qui vont le frapper apportent sa mitre et sa crosse. Autour des acteurs, l'ombre tragique, les hautes murailles éclairées çà et là de torches rougeoyantes, une atmosphère de guet-apens, de violence et de crime. Cette ombre et cette lumière montrent ici Delacroix peintre et poète comme Rembrandt. C'est à de tels résultats que peut aboutir la fièvreuse activité d'un grand artiste ennemi des à-peu-près, toujours anxieux de plus de vérité, de plus de passion, de plus de grandeur. »

La conclusion, c'est qu'il faudrait décider l'achat d'une toile lorsqu'elle revient en vente, et ne pas se laisser égarer vers une œuvre qui n'a que la beauté d'un jour à mettre en ligne contre la beauté humaine et profonde de l'art.

GUSTAVE GEFFROY.

Extrait de GRANDE FRANCE NICE
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912
Signature :
Exposition

LA VENTE CARCANO

Nous pouvions espérer que pour une fois nous saurions ne pas laisser partir à l'étranger un chef-d'œuvre. L'appel adressé par M. Arthur Meyer aux cœurs français nous permettait d'avoir confiance. Hélas! On ne vaincra jamais cette indolence stupide et distraite que nous professons à l'endroit des plus belles choses. Constatons-le. Le rapt de la Joconde pourtant aurait du nous servir d'exemple. En a-t-on assez parlé! De toutes parts c'était la consternation la plus étendue. J'ai rencontré des petits bourgeois, et des viveurs qui déploraient la fuite de Monna Lisa et qu'on eut dit personnellement atteints.

Aujourd'hui « La Salomé » d'Henri Regnault devient l'achat du grand marchand américain M. Arthur Knœdler pour la somme de 485000 fr. et personne dans le public, ne s'étonne, ni ne songe à s'étonner.

N'est ce pas déplorable! On eut volé ce tableau que l'opinion se serait émue (aurait crié au scandale. Et pourtant!...

Une souscription recueillie en moins de 48 heures réunissait 385.000. Le Louvre, 200.000, le Baron Henri de Rothschild, 50.000, la marquise Landolfo Carcano, 36.000. M. Deutsch de la Meurthe, 10.000. M. Kleinberger, 10.000, M. L. Stern, Mme L. Stern, etc... faisaient cause commune pour ajouter à la collection que nous possédons déjà du peintre une de ses plus belles toiles.

Cette souscription nous honore. Malheureusement elle est restée insuffisante devant la progression des enchères et la lutte qui s'engagea tout aussitôt entre M. Jonas agissant pour un amateur inconnu et M. Arthur Knadler l'acquéreur définitif du tableau.

DAIGUIÈRE S.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Chronique parisienne

Knoedler

Ce pauvre Stéphane Mallarmé ! Je m'étais laissé dire que, de toute son œuvre écrite — à part ses articles de modes pour je ne sais plus quel journal spécial — l'*Après-Midi d'Un Faune* était la seule à peu près intelligible à première lecture. Et voici que, même sur ce poème, pour ainsi dire unique, d'un écrivain illustre et vénéré surtout pour son incompréhensibilité, M. Nijinski, danseur russe, a commis une faute grossière d'interprétation.

Vous êtes au courant du scandale qui s'est produit au Théâtre du Châtelet, à une première représentation de la Saison Russe, organisée par M. Astruc, impresario juif fort encensé par la presse parisienne, et décoré de la Légion d'honneur.

Vous ne voudriez pas que l'étoile des braves ne brillât pas sur la poitrine d'un juif qui a fait beaucoup pour exhiber de l'érotisme sous le couvert de l'Art, du grand Art, et qui retire, en outre, de cette entreprise annuelle de beaux bénéfices pécuniaires.

On a trouvé, cependant, que, cette année, les exhibitions artistiques de M. Astruc étaient allées un peu trop loin. Dans cette *Après-Midi d'Un Faune* de Stéphane Mallarmé, transformé en ballet avec de la musique de M. Claude Debussy, M. Nijinski, qui représentait un faune hanté dans son rêve par des corps de nymphes effleurantes et fuyantes, a eu des gestes tellement expressifs qu'on l'a sifflé.

On ne peut qu'approuver cette révolte d'un public devant des obscénités trop impudentes. Mais ne doit-on pas déplorer, en même temps, la candeur de ce public accouru en foule à un spectacle dont le sujet ne devait pas lui être inconnu ? Qu'est-ce que cela disait donc à tant de mères et pères de famille qui étaient là avec leurs filles, l'*Après-Midi d'Un Faune* ? Ces pères et mères de famille ont pourtant assez vu, dans les musées, dans les jardins publics, de statues de ces êtres mythologiques exclusivement représentatifs de la luxure et de la lubricité en liberté. Et alors, qu'attendaient-ils de ce Faune, même accompagné dans sa mimique par la musique de M Debussy Et qu'avaient-ils à exposer les regards de leurs filles à ses ébats ? Après tout, M. Nijinski a fait son métier, qui est, en ce cas, un métier voisin des ignominies de l'animalité. Mais ces parents et leurs filles qui ont apporté leur argent à l'entrepreneur de ce spectacle, quelles émotions venaient-ils y chercher, sinon celle que l'artiste s'est ingénié à leur donner ? Et la plaisante protestation de ces spectateurs qui lui ont reproché d'avoir dépassé la mesure ! Il y a donc une mesure dans la lubricité ?

⁂

Ce scandale aura du moins ressuscité, pour quelques jours, le souvenir de cet étonnant Stéphane Mallarmé, qui a trouvé le moyen de faire, de la poésie, l'algèbre la plus ardue, la plus compliquée, un langage enfin qui exige autant de patients efforts que le déchiffrage des rébus ou la lecture des hiéroglyphes égyptiens.

M. Thodor de Wyzewa, qui a beaucoup fréquenté, dans sa jeunesse, ce poète illisible pour les simples mortels, a écrit à son sujet, dans le *Figaro* du 8 décembre 1893 :

« Un jour que, me trouvant échoué sans ressources dans une petite ville d'Allemagne, je songeais à adopter un métier qui me permît de vivre, il me parut que l'expédient le plus pratique serait d'ouvrir un bureau pour l'explication complète et garantie des œuvres de M. Mallarmé. Et, peut-être, la clientèle me venant, aurais-je fait fortune à ce métier. »

Oui, mais M. de Wyzewa n'ouvrit pas son bureau. Quoiqu'il se soit flatté, dès lors, de comprendre à vue d'œil et de pouvoir traduire n'importe quel passage de Mallarmé, il savait bien que la clientèle ne viendrait pas.

Et ce témoignage de l'un des admirateurs de Mallarmé nous suffit donc pour nous apprendre que ce poète, tant admiré et tant vanté par les jeunes gens qui ont fréquenté son salon, n'était guère qu'un pauvre fou, à sa manière. Car qu'est-ce qu'un homme qui écrit, et qui met tout son amour-propre d'écrivain à vouloir que le commun des lecteurs ne le comprenne point. M. de Wyzewa lui-même avoue que, de son vivant, on le prenait pour un mystificateur ou pour un aliéné.

Peut-être me saura-t-on gré de transcrire ici un de ses sonnets. On verra que je n'exagère rien sur son incompréhensibilité. Et l'on aura tout de même une petite idée de sa manière :

Une dentelle s'abolit
Dans le doute du Jeu suprême
A n'entr'ouvrir, comme un blasphème,
Qu'absence éternelle de lit,

Cet unanime blanc conflit
D'une guirlande avec la même,
Enfui contre la vitre blême
Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Mais chez qui du rêve se dore,
Tristement dort une mandore
Au creux néant musicien,

Telle que, vers quelque fenêtre,
Selon nul ventre que le sien,
Filial on aurait pu naître.

L'homme qui écrivait ces boiteuses incohérences excita, voici trente ans, l'enthousiasme des jeunes gens les plus épris de littérature raffinée. Il exerçait pour vivre le métier de professeur d'anglais au lycée Condorcet. Il habitait, non loin de cet établissement, rue de Rome. Et son salon de la rue de Rome a été, pendant quelques années, le lieu de réunion de tout un cénacle de jeunes poètes qui buvaient les paroles du Maître. S'il leur parlait comme il écrivait, il est évident qu'il leur faussait l'esprit irrémédiablement. Le philosophe Gabriel Séailles, qui s'est illustré dans l'affaire Dreyfus, était un auditeur assidu de Stéphane Mallarmé. La mentalité de ce professeur de philosophie à la Sorbonne, par ce simple détail, nous est toute expliquée.

⁂

Ces excentricités minutieusement combinées de Stéphane Mallarmé n'en ont pas moins exercé sur les mots de son temps un prestige qui dure encore : le prestige de l'art. On ne saurait croire quelle valeur sacrée ce prestige de l'art confère aux choses, en soi les plus dangereuses et les plus méprisables.

Ces gambades érotiques du danseur Nijinski, rythmées par la musique de M. Debussy, mais Monsieur, c'est de l'art ! vous dira-t-on, du ton le plus pénétré de respect. Et si vous paraissez ne pas vibrer de la même émotion, quels regards de pitié vous vous attirerez ! On vous objectera aussitôt Rodin qui est un si grand artiste, et qui a pétri tant d'œuvres où sont traduites les mêmes émotions animales que dans l'*Après-Midi d'Un Faune*, **et où il y a un frisson d'art!** Je ne vous dis que ça !

Précisément, on a invoqué l'autorité de Rodin sur la gesticulation de gorille émancipé de M. Nijinski. Vous pensez si Rodin en a témoigné la moindre réprobation ! C'est sa spécialité, l'érotisme ! C'est son triomphe, l'obscénité ! On ne lui a fait une réputation si universelle de grand artiste qu'à cause de la profusion d'images de la luxure qu'il a écoulées à des amateurs. Et il lui en reste de quoi faire un musée spécial. Il l'a même constitué, ce musée. Il en a installé toutes les pièces dans la chapelle de l'ancien couvent du Sacré-Cœur, de la rue de Varennes.

Voilà une chapelle qui paraît vouée aux profanations ! Il y a deux ou trois ans, il y fut donné des tableaux vivants, par un grand seigneur russe, d'un tel libertinage que cela fit crier. Et maintenant, M. Rodin y étale ses priapées. Il n'y a pas de pornographie dont M. Rodin n'égale au moins les audaces. Mais les pornographies de M. Rodin, c'est de l'art ! On est un Béotien, si on se permet de voir, sous les apparences de l'œuvre d'art, l'attentat aux mœurs. Et souvent ce sont les partisans les plus zélés de la répression de la pornographie qui sont en même temps les admirateurs les plus fervents des petites malpropretés de M. Rodin !

Je me permets de dire tout net qu'il y a là un impudent pharisaïsme. Les images que l'on qualifie de pornographiques exercent la même excitation au vice, qu'elles soient les œuvres d'un artiste de grand renom, ou les œuvres d'artistes moins adroits. Et c'est pure hypocrisie de prétendre qu'il y a, dans l'œuvre d'art, je ne sais quelle vertu qui purifie les souillures de la sensualité.

⁂

Cette religion de l'art que l'on nous impose d'autant plus impérieusement qu'on s'applique mieux à nous dépouiller de notre religion héréditaire n'est pas sans profit pour tout le monde. Elle réjouit certainement les marchands de tableaux ; elle est la prospérité de leur commerce On vient de le voir encore pour la *Salomé* d'Henri Regnault.

Je n'ai pas été fâché que M. Louis Dimier, dans l'*Action Française*, se soit mis en travers, courageusement, de l'engouement soudain suscité autour de cette toile. M. Louis Dimier se connaît en tableaux, puisqu'il s'est spécialisé, depuis des années, dans la critique d'Art. Il nous a avertis que la *Salomé* n'est pas un de ces chefs-d'œuvre, dont le départ à l'étranger fasse lacune dans nos richesses artistiques. Ce n'est donc pas un malheur qu'un Américain l'ait enlevée à nos acheteurs du Louvre, pour la somme de 475,000 francs.

Qui sait si ce n'est pas afin que le vendeur de cette toile la vît atteindre cette somme énorme, que des journalistes avaient décidé que nous étions tenus d'honneur à la conserver pour notre musée du Louvre ? La valeur d'une toile dépend tellement de la publicité qui se fait autour d'elle et de la façon dont est faite cette publicité !

Admirons donc, une fois de plus, le coup de commerce qui s'est fait sur cette *Salomé*. Henri Regnault la vendit, avant même de l'avoir faite, la somme de 13,000 francs. Et il dut trouver que c'était déjà une jolie somme.

Félicien PASCAL.

Extrait de Echo du Nord

Adresse : Lille

Date : 7 JUIN 1912

Signature :

La Collection Doucet

La plus grande vente du siècle

Paris, 6. — Mercredi après-midi, galerie Georges Petit, Mᵉ Lair-Dubreuil et Henri Baudoin ont commencé la dispersion de l'importante collection Doucet par la mise aux enchères des dessins, aquarelles, gouaches et pastels du XVIIIᵉ siècle.

Un grand nombre de personnalités assistent à cette vente.

Voici le bataillon sacré des grands amateurs : M. David Weill, le front soucieux ; M. de Camondo, M. Cognacq et son ami Sue[illegible], M. Mortimer Schiff, venu tout exprès de [illegible] M. Alfred Heidelbach, M. Joseph Reinach, M. Albert Lehmann, M. Jules Strauss, MM. Henri et Emile Deutsch de la Meurthe, le baron Henri de Rothschild, M. Jules Ephrussi, M. E. Rodrigues, M. Pierre de Gunzburg, M. Wladimir de Gunzburg, M. Faucher-Magnan, M. Pierre Decourcelle, M. Alphonse Kahn, les deux Veil-Picard, le comte de Pradere, M. de Jonge, M. Hellen, M. Léon Michel-Lévy, M. Jacques Mayer, M. Charles Fairfax-Murray, M. Raymond Koechlin, M. Carle Dreyfus, M. Pierre Marcel.

Côté des marchands, personne ne manque à l'appel, ni M. Sedelmeyer, avec ses deux fils, ni M. Knoedler, encore tout fier de sa « Salomé », ni M. Trotti, ni M. Coblentz, ni M. Duveen, dit le « Tombeau des Commissions », ni M. Brunner, ni M. Kleinberger, ni M. Wildenstein avec son fils, ni M. Jacques Seligmann, avec son frère Arnold, ni M. Schutz, ni M. Gimpel, ni M. Gruat, ni M. Dessur, ni M. Hahir, ni M. Meynial, ni M. Lowengard, ni M. Rosenberg.

Pour cette première vacation, on arrive au beau chiffre de 3.312.600 francs.

C'est un portrait, par La Tour, de M. Duval de l'Epinoy, qui a triomphé. Il a été acheté six cent mille francs, par le baron Henri de Rothschild.

Voici quelques autres résultats de cette vente :

Parmi les dessins de Boucher, l'« Amour porté par les Grâces », estimé 12.000 francs, est monté à 21.100 francs ; la « Jeune fille à la colombe », 15.000 francs ; les « Enfants aux pampres », 11.500 francs. Le « Retour du marché », par J.-B. Huet, sur une mise à prix de 15.000 francs, a été poussé à 29.100 francs. Deux dessins de Moreau le Jeune, les « Fêtes du mariage de Marie-Antoinette », 23.000 fr ; le « Portrait de Mme Papillon de La Ferté », également de Moreau le Jeune, 22.100 francs.

Après une lutte épique, la « Musicienne », de Portail, estimée 30.000 francs, a été payée le gros prix de 88.000 francs, par le baron W. de Gunzburg. La « Lecture interrompue », par Baudouin, sur une demande de 70.000 francs, est montée à 95.000 francs. « Une jeune femme arrangeant des fleurs dans un vase », par Baudouin, 25.200 francs. Deux paysages de Louis Moreau, la « Rivière » et le « Parc », estimés 40.000 francs, se sont vendus 51.000 francs.

Dans la série des Fragonard, la « Révérence », sur une estimation de 60.000 francs, a été poussée à 71.000 francs ; le « Songe du mendiant », estimé 50.000 francs, 71.100 francs.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

La Quotidienne

Knoedler

La « Salomé »

La vente de la « Salomé » d'Henri Regnault, ce peintre de grand talent, tué à vingt-huit ans à la bataille de Buzenval, attire à nouveau l'attention sur les prix excessifs atteints par certains tableaux de maîtres.

Cette œuvre a été vendue, aux enchères publiques, la coquette somme de 480.000 francs. Le musée du Louvre avait affronté le feu des enchères, mais ses ressources étaient limitées. Il ne disposait que de 380.000 francs ; encore la plus grande partie de cette somme ne provenait-elle par des crédits mis à sa disposition par la générosité du Parlement, mais de sommes souscrites à son profit par de généreux amateurs désireux de voir entrer dans notre musée national ce pur chef d'œuvre.

Le représentant d'un amateur américain se l'est fait adjuger. Un curieux incident s'est produit quand le résultat de l'adjudication fut proclamé, le public manifesta un vif mécontentement et des coups de sifflet retentirent. Les curieux et les amateurs n'admettaient pas que des étrangers se permissent d'acquérir à coups de sacs de dollars les chefs d'œuvres de l'art français. Tout déconfit, l'acquéreur déclara qu'il mettait à la disposition du Musée du Louvre, le tableau si chèrement acquis, pour le cas où ses conservateurs parviendraient à réunir le prix auquel il venait de s'engager à le payer.

Au risque de passer pour un béotien, j'avoue que je ne demande pas que l'on augmente les crédits alloués au chapitre des acquisitions du musée du Louvre pour que celui-ci puisse s'en rendre acquéreur. Passé un certain chiffre, il n'y a plus de limite raisonnable et, si parfait que soit un tableau, un demi-million, surtout pour une œuvre moderne est un prix tout à fait excessif. Les amateurs qui offriront aux conservateurs les sommes nécessaires pour acquérir la « Salomé » seront dignes de remerciements et de la Légion d'honneur, mais l'Etat a mieux à faire que de suivre les milliardaires américains dans leur vanité de parvenus.

D'ailleurs, si la « Salomé » de Regnault n'entre pas au Louvre, nous n'aurons qu'à nous en prendre à ses conservateurs. Car, enfin, qu'est-ce qu'ils faisaient, ces bureaucrates, lorsque la « Salomé » a été acquise 16.000 par le collectionneur qui la revend aujourd'hui ! N'était-elle pas aussi belle, aussi parfaite, et est-ce que par hasard elle aurait bonifié en vieillissant ?

Hélas, ce n'est que trop vrai !

Combien ces chefs-d'œuvre se vendent à vil prix, dont les auteurs vivent et meurent dans la misère et dont le public ne dégage la vraie valeur que bien après leur mort. Est-ce trop demander à la sagacité des conservateurs du Louvre de distinguer la valeur d'une œuvre lorsque le prix n'en est pas élevé et d'avoir l'audace d'acheter pour un morceau de pain des chefs d'œuvre dont se détournent, en raison de leur bas prix, des Chauchard ou les milliardaires américains.

J. L.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

~~~ M. Knoedler, l'acquéreur américain de la *Salomé*, de Regnault, a déclaré qu'il était prêt à l'abandonner au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre a deux mois pour se prononcer.

Nº DE DÉBIT PROGRÈS [illegible] LYON

Extrait de

Adresse : 31 MAI 1912

Date :

Signature :

La " Salomé " de Regnault vendue à l'Amérique

Paris, 30 mai.

Aujourd'hui a été vendue la collection Landolfo Carcano, dans laquelle figurait le célèbre tableau d'Henri Regnault : « Salomé ». Il a été acquis pour 489,000 francs par un marchand de tableaux de New-York, M. Knœdler. Le Louvre qui, avec le concours financier de quelques amateurs, se proposait d'acheter le tableau, a poussé les enchères jusqu'à 400,000 francs. Lorsqu'on annonça que l'acquéreur était un étranger, des coups de sifflet ont éclaté dans la salle.

Extrait de J[al] de l'Aisne

Adresse : Laon

Date :

Signature : 9 JUIN 1912

Correspondances particulières

LE MONDE & LES LETTRES

Paris, 7 Juin.

La France ne s'appauvrit pas seulement — et c'est déjà bien grave cependant — comme population ; elle perd un à un ses plus purs trésors artistiques. Vous pensez bien que je ne fais pas ici une lointaine et illusoire allusion à cette pauvre *Joconde*, volée au Louvre, dans des conditions toujours inconnues. Non. C'est vieux, cela. Nous avions la *Joconde*, nous ne l'avons plus. Où est-elle? Mystère! Il y a des gens qui vous diront : « Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse à moi, la *Joconde*. On peut bien voler l'Obélisque, je n'en serai ni plus riche ni plus pauvre. Alors ? » Alors, vous qui tenez ce langage, vous êtes un parfait imbécile. Si *Philistin* que vous puissiez être, il ne devrait pas vous être indifférent de savoir que votre pays possède, ou non, une des merveilles de la peinture ! Si cela ne fait pas partie de votre patrimoine personnel, cela fait partie du patrimoine national, qui est bien un peu le mien, le vôtre, celui de tous, y compris l'imbécile en question. Mais ce n'est pas de la *Joconde* qu'il s'agit maintenant. Elle est perdue, bien perdue, hélas ! La nouvelle perte que nous venons de faire, le nouvel appauvrissement artistique qu'il nous faut subir, nous vient de cette *Salomé* d'Henri Regnault qu'un américain achetait hier 480.000 francs à la vente Carcano. *Salomé* va retrouver l'*An-*

gelus de Millet et tant d'autres Chefs-d'œuvre, dont notre indifférence ou notre snobisme n'apprécie toute la valeur que le jour où des étrangers nous ont montré le cas qu'on en devait faire.

C'est parfaitement idiot ; mais nous sommes ainsi : Il faut qu'un Anglais, ou un Allemand, ou un Américain nous ait dit : « mais voilà qui est admirable », pour que nous commencions à l'admirer. Seulement, l'Anglais ou l'Allemand ou l'Américain, gens pratiques, ne nous le disent généralement qu'après s'être d'abord assuré, à bon compte, la possession de l'objet. Quand ils le tiennent, ils se moquent de nous, qui l'avons bénévolement laissé partir. Et ils n'ont pas tort, avouons-le !

Pour la *Salomé*, d'Henri Regnault, ce n'est pas tout à fait le cas. Je me rappelle parfaitement l'impression qu'elle produisit au *Salon* de Mai qui se tenait alors dans le Grand-Palais de la première Exposition Universelle, aux Champs-Elysées — et qui, entre nous, manque bien à Paris. Ce ne fut pas à proprement parler une explosion d'admiration ; mais il y eut surprise générale. Cette figure étrange, cette attitude mi-sauvage, mi-lascive ; ces couleurs violentes forçaient quand même l'attention. Ceux qui disaient : « C'est *forcé* », n'en ajoutaient pas moins qu'il y avait là « une œuvre », et que l'auteur était « quelqu'un ». Hélas! deux ans plus tard, ce quelqu'un-là tombait sous les balles prussiennes à Buzenval, à côté de son ami Seveste, de la Comédie Française. Et quand on apprit que Regnault était blessé à mort, ce fut comme un deuil général. On reparla alors de la fameuse *Salomé*, qui avait mis en relief son talent puissant et original : le destin du peintre fit un sort au tableau qui, de ce moment, entra dans le lot des grandes œuvres « classées. » L'homme est mort en soldat, en Français ; et voilà l'œuvre qui s'en va demain en Amérique, parce qu'il ne s'est pas trouvé, chez nous, un amateur assez convaincu ou assez fortuné pour soutenir victorieusement la lutte contre les dollars du nouveau monde. Quatre cent quatre-vingt mille francs ! Qui l'eut prédit au cher Regnault, alors qu'au cours d'une excursion en Espagne, il recevait, comme un coup de fortune inexpérée, l'offre de huit mille francs ? Jules Claretie a raconté, la semaine dernière, cet épisode-là dans sa chronique du *Temps* ; et c'est parfaitement exact. Huit mille francs, ce qu'on paie aujourd'hui 480.000. J'ai entendu, à propos de cette vente et de cette perte nouvelle, sensible, pour l'art français au bénéfice de nos amis transatlantiques, un mot que j'ai plaisir à vous répéter. Vous savez celui qu'on prêtait à la petite Mexicaine qui était devenue la maréchale Bazaine. Comme on racontait devant elle la passion de N.-S. Jésus-Christ, elle se leva toute frémissante et s'écria : « Cela ne se serait pas passé si le maréchal avait été là ». Elle parodiait, sans le savoir, le : « Que n'étais-je là avec mes Francs », de Clovis. Mais, à cette vente Carcano, et quand le marteau du commissaire-priseur venait de tomber sur le « adjugé », un assistant dit assez haut pour être bien entendu : « Ah ! si le duc d'Aumale était encore de ce monde ! »

Evidemment ! On ne peut pas empêcher les hommes de mourir ; et il faut que chacun se résigne à payer l'inévitable tribut à notre pauvre humanité. Mais est-ce qu'il ne devrait pas y avoir des traditions qui, elles, ne périssent pas ? Est-ce qu'à défaut de l'homme, d'autres hommes n'auraient pas du être préparés à continuer son œuvre, dans le même esprit français, dans le même culte de l'art, dans ce même sentiment que le duc d'Aumale traduisit un jour si noblement : « Il y a la France, monsieur ; et la France avant tout ! »

C'est un de mes gros griefs contre la République. Oh ! j'en ai d'autres ; mais j'ai celui là par dessus tous les autres, qu'elle ne produit pas de ces natures supérieures, de ces âmes d'élite qui se mettent en dehors et au-dessus de toutes les contingences, pour qui l'art est l'art, et la France, la France. Non ! Qu'est-ce que vous voulez ? On nous fait beaucoup de « bonne moyenne » intellectuelle, peut-être ; mais il n'y a plus de princes, avec les traditions des princes, pensant en princes, vivant en princes, payant en princes. On dit que « l'art » s'en va ; mais c'est que les grand Mécène sont partis. Le bourgeois ! Ah ! le bourgeois ! Il vous répondra ce que disait celui dont je vous parlais tout à l'heure : « La *Salomé* de Regnault ! Qu'elle soit ici ou là, qu'est-ce que ça peut me faire ? Je n'en suis ni plus riche ni plus pauvre ! »

Non. Ah ! non, le duc d'Aumale n'aurait pas tenu ce langage là. C'est qu'étant né prince, élevé en prince, il ne pensait pas en bourgeois. Chacun son milieu ! Chacun sa tradition. Chacun son rôle. Chacun son sang. Nous manquons de princes ; et c'est beaucoup plus grave qu'on ne le croit.

En voici un du moins — ou à peu près, car c'est un prince de roman — qu'on nous laisse ; et j'avoue que j'ai eu un peu le frisson, quand j'ai vu, à une vitrine de librairie, annoncée la véridique histoire de D'Artagnan, capitaine des Mousquetaires du Roi. L'exact historien qu'est M. Samaran, allait-il donc briser le piédestal du cadet de Gascogne, si avantageusement campé par Alexandre Dumas ? Avouez que c'eût été dommage ! Eh bien, non ? Pas trop. Je dirais presque : au contraire, car voici que l'Histoire confirme ce que le roman pouvait paraître avoir donné à la seule imagination. Ils ont bien existé, les compagnons des héroïques chevauchées : Athos, Porthos, Aramis ! Elles ne sont point de seule invention ces missions secrètes, ultra-délicates, dans lesquelles triomphaient la subtilité et la bravoure du Gascon. Le document ne nous gâte pas la quasi-folie de l'aventure romanesque.

Nous gardons D'Artagnan, malgré l'Histoire. Ça, c'est presque une conquête.

S. CARETTE.

Extrait de EXPRESS DE LYON LYON

Adresse :

30 [illegible] 1912

ECHOS

POUR FAIRE DE LA PLACE !

La Salomé, d'Henri Regnault, vient d'être adjugée, moyennant la somme de 480,000 fr., à un marchand de tableaux américain.

Que si, après vous être extasiés, comme il convient, sur l'énormité du chiffre, vous vous reportez au budget des Beaux-Arts pour y découvrir le crédit que l'Etat affecte aux musées nationaux aux fins d'acquisition, vous y trouvez un sujet non moindre d'étonnement.

Il se monte à 105.000 francs ce crédit, en diminution d'ailleurs de 10.000 francs sur l'exercice précédent.

De quoi il résulte, clair comme le jour, que le prix des tableaux célèbres augmentant dans la même proportion que les ressources de l'Etat diminuent, le meilleur de la production française est fatalement voué à passer la frontière et l'Océan.

Dans quelques années, pour se faire une idée de l'école française moderne, on n'aura d'autre parti à prendre que d'exécuter le tour du monde.

L'Etat français, au tarif précité, serait à peine capable d'acheter le cadre des œuvres soumises aux feux des enchères.

On dira ce qu'on voudra, mais ce n'est pas ce détail qui concourra à mériter à notre République le surnom d'athénienne.

Les amateurs d'art en gémissent et s'en voilent la face.

Cette constatation, voyez-vous, c'est la réhabilitation de ce pauvre Dujardin-Beaumetz, tombé de si haut dans les abîmes du discrédit et de l'impopularité.

Que voulez-vous qu'on fit avec 175.000 francs !

On achetait des tas de navets et de croûtes, ce qui faisait beaucoup d'heureux parmi les sculpteurs et les peintres bien pensants.

Et c'était une politique artistique, tout à fait adéquate à la politique générale et au bout de laquelle la disparition de la Joconde apparaissait comme une nécessité fatale et logique...

...... Pour faire de la place !...

Pall Up.

Adresse : DÉP[ÊCHE]

Date : 7 JUIN 1912

Signature :

BATTAGE

Sur la place publique, l'acrobate aux bras noueux amasse la foule, et son boniment truffé de gasconnades en sollicite la générosité :

— Allons, messieurs et dames, du courage à la poche! Plus que trente sous! Jetez encore trente sous sur le tapis, et avec les dents je soulèverai les trois cents kilos qui sont là! Allons! Plus que vingt-cinq! Même, si vous voulez, la plus lourde femme de la société pourra s'asseoir sur les poids, et je les soulèverai comme une paille. Plus que vingt sous! Plus que quinze! Allons, allons! Vous ne me ferez jamais croire qu'entre tant d'honorables spectateurs vous n'arriverez pas à réunir ces quinze derniers sous ! Merci bien ! Plus que douze! Plus que dix! Du courage à la poche, mesdames et messieurs !

Eh bien! ne vous semble-t-il pas que les gens qui s'obstinent à recueillir un demi-million pour faire entrer au Louvre la Salomé d'Henri Regnault rappellent assez exactement l'acrobate et son boniment de place publique? Entendez-les crier, eux aussi :

— Plus que cent cinquante mille francs, mesdames et messieurs ! Encore un petit effort, et vous aurez cette Salomé! Plus que cent vingt-cinq mille ! Merci, monsieur le duc! Plus que cent vingt! Merci, madame la comtesse! Plus que cent! Du courage à la poche, et le Louvre s'enrichira de la célèbre peinture d'Henri Regnault !

Ah! le joli battage! Remarquez que, dans cette combinaison, le Musée du Louvre en serait encore pour la jolie somme de deux cent mille francs, représentant plusieurs fois la valeur normale de cette œuvre froide et fade. Mais les bonisseurs se gardent adroitement d'insister là-dessus. Ils n'ont d'autre but que d'attirer sur eux l'attention du public gobeur, peu leur importent, après cela, que le Salomé demeure en France ou reste acquise à l'Amérique. Le vrai battage n'a point de ces vulgaires soucis.

Allons, mesdames et messieurs, du courage à la poche !

Nº DE DÉBIT TÉLÉ[GRAMME] [illegible]

Extrait de

Adresse : 31 MAI 1912

Date :

Signature :

La vente des tableaux de la marquise de Carcano

Paris, 30 mai.

La vente des tableaux de la marquise Carcano a commencé aujourd'hui, à la galerie Petit.

Voici les prix atteints par quelques toiles :

Le Lac, par Corot, 120.000 francs.

Un portrait de la femme de l'architecte Gurdon, par Leibl, 140.000 francs.

Une leçon d'équitation, par Delacroix, 140.000 francs.

L'intérieur d'une cour au Maroc, par Delacroix, 86.000 francs.

La Salomé, de Regnault, a été achetée 488.000 francs par M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de CHRONIQUE PICARDE

Adresse : AMIENS

Date : 1er JUIN 1912

Signature :

Exposition

Chronique artistique

La « Salomé » d'Henri Regnault

Hier, a été mis aux enchères, à l'hôtel Drouot, le célèbre tableau d'Henri Regnault, *Salomé*, de la collection Carcano. Le conservateur du musée du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350 000 francs. M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475 000 francs. Un marchand américain, M. Knœdler, l'a emporté à 485 000 francs.

M. Knœdler a d'ailleurs déclaré qu'il était prêt, dans un délai de deux mois, à abandonner le chef-d'œuvre au Louvre, pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui.

Les Amis du Louvre ont déjà ouvert une souscription, qui a déjà recueilli 165 000 fr. pour offrir le tableau à notre musée national.

Aux mêmes enchères ont été vendus : *L'allée des Châtaigniers*, par Théodore Rousseau, 270 000 francs (adjugé au Louvre). — *L'assassinat de l'évêque de Liège*, de Delacroix, 205 000 francs ; *La leçon d'équitation*, du même, 140 100 francs ; le *Lac*, de Corot, 121 000 francs ; *Le mariage espagnol*, de Fortuny, 220 000 francs.

Extrait de LA DÉPÊCHE TOULOUSE

Adresse : 31 MAI 1912

Date :

Signature :

L'Enlèvement de "Salomé"

Paris, 30 mai. — La « Salomé », le célèbre tableau d'Henri Regnault, qui faisait partie de la collection Carcano, est passée aujourd'hui en vente publique.

Il y a quelque temps, un comité s'était constitué pour disputer cette belle œuvre aux collectionneurs étrangers. 200,000 fr. avaient été recueillis par souscription entre riches amateurs, qui voulaient offrir la « Salomé » au musée du Louvre.

Malheureusement, leurs efforts n'ont pas abouti. Les offres des Américains ont largement dépassé la mise des Français et la « Salomé » a été adjugée à M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York, qui l'a payée 488,000 fr.

Extrait de [illegible]

Adresse : MONTAUBAN

Date : 7 JUIN 1912

Signature :

Un Tableau de 37,000 francs

Un tableau du [illegible] montalbanais, Henri [illegible], *[illegible] dans la Vallée*, qui figurait dans la célèbre collection de la marquise Landolfo Carcano, vient d'être vendu pour un prix des plus coquets : 37,000 francs.

A l'heure où les amis du peintre [illegible] se préparent à ériger un monument à celui-ci, nous avons cru intéressant de faire connaître combien les collectionneurs apprécient ses œuvres.

Extrait de JOURNAL de ROUEN
ROUEN
Adresse :
Date : 8 JUIN 1912
Signature :

La « Salomé » d'Henri Regnault

On a été un peu étonné du prix atteint, à la vente récente de la collection Carcano, par la célèbre toile d'Henri Regnault, acquise au prix de 480,000 francs et si vivement disputée par le Musée du Louvre. Il faut bien se dire cependant que les œuvres de ce maître peintre, lamentablement tué à vingt-sept ans par une balle prussienne sur le champ de bataille de Buzenval, le 19 janvier 1871, sont aujourd'hui extrêmement rares, placées dans les collections et les musées. D'autre part, cette toile de *Salomé*, cette prestigieuse symphonie colorée a représenté pour toute une génération la vision d'un art nouveau jeune, fougueux, brillant et emporté.

La *Salomé* n'est pas comme, cependant, on le croit généralement, un souvenir d'Espagne ou du Maroc. Peinte après la *Judith et Holopherne*, qui figura parmi les envois de Rome, en 1869, et qui est aujourd'hui au Musée de Marseille, la *Salomé* fut inspirée à Henri Regnault, par une jeune fille qu'il avait rencontrée dans la campagne de Rome et qu'il appelle souvent dans ses lettres « la petite chanchardo ». Mais il ne parvint que lentement et sans idée préconçue à en faire l'admirable tableau qui vient de passer en vente.

Ce ne fut tout d'abord qu'une étude de tête d'après nature, cette figure « d'une grâce bizarre et sauvage », dit Théophile Gautier, dont l'artiste, au milieu de ses courses dans la campagne romaine, avait remarqué l'étrangeté. Elle posera, du reste, ensuite pour la *Pythie* de Marcello, cette grande dame sculpteur, qui, sous ce pseudonyme, cachait sa qualité de princesse Colonna de Castiglione.

Cette *Pythie*, figure en bronze, d'un aspect violent, d'une pose tourmentée, posée sur un trépied, fut aussi exécutée à Rome par Marcello, dans son atelier où fréquentait Regnault. Elle fut exposée au Salon de 1870, en même temps que la *Salomé* et on put juger de sa ressemblance avec l'œuvre du peintre. Actuellement, cette figure échevelée se trouve au bas de l'escalier d'honneur de l'Opéra, dans le vestibule de l'entrée des voitures, dominant un bassin d'eau jaillissante. A la même époque, le même « modèle » original servit pour une très jolie étude de tête, peinte, à Rome, par Torrents, un artiste marseillais et elle a figuré à « l'Exposition rétrospective de l'Art provençal », en 1906.

Quelle était cette « petite chanchardo à la tête de jeunesse » et où Regnault en fit-il connaissance ? La Salomé, dont le portrait est d'une très fidèle ressemblance, s'appelait en réalité, Maria-Veronico-Concetta Latini, nous apprend M. Benedite, et sa famille habitait à la campagne, aux environs de Rome. Elle avait seize ans quand Regnault la connut. Elle épousa ensuite un statuaire français dont le nom — soit dit en passant — ressemble beaucoup à celui de Regnault. Elève de Jouffroy, il exposa en 1872 une *Naïade* qui fut acquise par le Ministère des Beaux-arts et qui avait été « posée » également par Maria Latini. Il collabora à la décoration du nouvel Hotel-de-Ville et obtint, en 1883, une mention honorable. Maria Latini fut une charmante femme, le modèle des épouses, la plus dévouée des mères. Elle eut deux enfants qui vivent encore. Elle mourut en 1900 et son mari ne lui survécut que de quelques semaines.

Après avoir peint la tête de la jeune fille, Regnault en fit une étude en buste qui se détachait sur une tenture rouge à ramages bleus et qui avait pour titre : *Etude de femme africaine*. Puis, changeant la tenture du fond en une éblouissante draperie jaune qui lui fut fournie par un crêpe de Chine « impérial » acheté à l'Exposition universelle de 1867, il recomposa la figure tout entière, l'ordonna, la prépara avec des « dessous » très savamment cuisinés — c'est lui-même qui l'affirme. Puis il l'ébaucha en partie à Rome, où il l'abandonna déjà très avancée, quand il part, en août 1867, pour l'Espagne avec son ami le peintre Georges Clairin.

Entre temps, les marchands de tableaux parisiens Goupil et Brame ont entendu parler de la toile merveilleuse en préparation. Brame, le plus avisé, va relancer Henri Regnault à Rome, mais il ne le trouve point. Il repasse par Paris, décide le vieux paysagiste Daubigny à l'accompagner en Espagne et retrouve enfin Regnault et Clairin à Séville, au commencement de l'année 1870.

Brame, qui a confiance dans le talent du jeune peintre, acquiert alors la toile inachevée... et sans l'avoir vue, non pas 8,000 francs comme on l'a dit, mais 15,000 francs, qui furent payés en plusieurs versements : 1,000 fr. à Cordoue, 1,000 fr. à Gibraltar, 6,000 francs à Séville et le reste à Rome et à Grenade. Regnault écrivait gaiement à Brame : « Je sais que vous pouvez carrément demander 25,000 balles de mon tableau quand il aura fait son petit effet au » Salon ». Et il ne se trompait pas !...

En attendant, Regnault se préoccupait du cadre de la « petite Hérodiade » ainsi qu'il appelle souvent sa toile, à laquelle il attachait une grande importance. « Tout » ce que j'ai fait jusqu'à présent, écri-» vait-il, à son ami Alfred Dupare, ne » compte pas. C'est ce que je ferai dorénavant, qui va commencer à compter, à » partir de mon *Hérodiade* ». Aussi veut-il l'encadrer avec des motifs décoratifs empruntés à l'Alhambra, avec des *azulejos* qu'il étudie pour son père, directeur de la manufacture de Sèvres. Il a chargé de ce cadre original, un artiste espagnol, M. Contreras, de Grenade, et lui en a envoyé le dessin, mais celui-ci estime, que le temps qui lui est départi pour l'exécution de ce cadre sculpté est trop court, pour arriver dans les délais du Salon.

Regnault renonce alors à son projet et le 8 janvier 1870, il écrit à Brame :

Soyez donc assez aimable pour faire faire à Paris un cadre tout simple en bois de palissandre lincé avec un ou deux filets d'acier. Rien de plus. Je laisse le choix du profil à votre bon goût. Le plus simple sera le mieux. Les mesures de la toile exactes seront : *Hauteur : 1 m. 65 et 2 mètres sur 1 m. 70.* Le cadre devra avoir au moins 50 c/m. de largeur et ne mordra sur la toile que d'un demi centimètre sur chacun des quatre côtés.

D'autre part, il fallait que Regnault terminât sa *Salomé* restée à Rome. Son domestique Lagraine alla l'y chercher, pour la rapporter à Marseille et de là l'accompagner à Gibraltar, où Regnault, installé dans sa maison mauresque de Tanger, irait l'attendre. Lagraine devait prendre le paquebot *Senerah*, mais il avança son voyage de huit jours et partit sur *Le Gange*, qui touchait à Oran avant d'arriver en Espagne. Il fit bien, car le *Senerah*, par une tempête terrible, se perdit dans le Golfe de Lion.

En possession de sa toile, Regnault la termina dans son atelier de Tanger.

« Je dois vous apprendre, écrit-il à M. Brame, si cela peut vous faire plaisir, que votre petite figure ne m'a pas fait une mauvaise impression quand je l'ai revue. C'est la première fois que pareille chose m'arrive depuis que je fais de la peinture. J'espère que vous serez content de l'impression qu'elle vous fera quand vous ouvrirez sa caisse. Elle n'a pas bougé d'un *iota*. Il n'y a pas d'ombre ; je crois qu'elle est destinée à vivre longtemps en bon état. J'ai pris tant de précautions dans mes « dessous » et je l'ai travaillée avec tant de soin, que j'ai bon espoir.

La *Salomé* fut terminée à Tanger et expédiée en France par la voie de mer qui offrait plus de sécurité que les chemins de fer espagnols, pour apparaître au Salon de 1870. Voici son titre exact, car il a souvent été défiguré. Alfred Darcel ici même l'a appelée *La Fille d'Hérodiade*, ce qui est inexact. Après le nom d'Henri Regnault et la mention de son domicile, à Paris, chez Durand-Ruel, rue Lafitte, 16, le titre est ainsi indiqué au livret officiel :

2390 : Salomé, la danseuse, tenant le bassin et le couteau qui doivent servir à la décollation de saint Jean-Baptiste.

Dans sa correspondance, publiée en 1872 par son ami Duparc, Regnault écrit qu'il a définitivement choisi pour sa toile ce titre de *Salomé*, « avec le regret de ne pas trou-» ver un nom plus bizarre, un nom que » personne ne pût prononcer ».

Au Salon, le succès de la *Salomé*, succédant immédiatement à l'admirable *Portrait du général Prim*, aujourd'hui au Louvre, fut énorme auprès du public et de la critique. Il est, par exemple, intéressant de relire aujourd'hui ce qu'écrivait alors Théophile Gautier, critique impeccable et magicien des lettres :

Rien dans l'art ne rappelle cette manière d'une nouveauté paradoxale d'une originalité absolue et d'une audace qui ne semble pas devoir être dépassée. Chose rare, cette étrangeté est pleine de charme. Elle étonne mais ne choque pas ; une science réelle justifie ces audaces servies par une exécution merveilleuse. Regnault est un coloriste de premier ordre, ce qui ne l'empêche pas de bien dessiner. Il voit non seulement le ton juste, mais le ton rare, le ton exquis, inattendu, qui ne se révèle qu'aux privilégiés et du contraste de deux nuances fait jaillir les éblouissements.

Et Paul de Saint-Victor, Paul Mantz, G. Lafenestre, Ménard, font écho à Théophile Gautier ! C'est l'œuvre maîtresse qui s'impose dans ce Salon qui compte pourtant des œuvres qui ont survécu : l'immense *Dernier jour de Corinthe*, de Tony-Robert Fleury ; *La Vérité*, de Jules Lefebvre ; *La Dame au gant*, de Carolus Duran ; le *Dernier jour d'un condamné*, de Munkacsy ; *le Portrait du Maréchal Canrobert*, de Nelly Jacquemart, Mme Edouard André, qui vient de mourir ; *La jeune fille en blanc*, de Manet ; *L'Education d'un prince*, de Zamacois, et à la sculpture, ce joli marbre, *Le Vainqueur au combat de coqs*, de Falguière.

A ce Salon, il y avait même une autre Salomé, une grande figure allongée tenant le couteau et le bassin et portant une signature non moins célèbre, celle de Puvis de Chavannes. Frédéric Regamey qui faisait alors la « Revue comique à l'*Illustration*, reconnaissait en un croquis ces deux Salomé sous ce titre amusant : « Peinture d'Evangile » et le caricaturiste Bertall constatait le succès de la *Salomé*, « pour le costume, la coiffure et la coupe des cheveux », ajoutant que tout le monde avait goûté « la pâte de Regnault ».

Salomé — est-il besoin de le dire — n'eut ce Salon de 1870 qu'une médaille et cela après onze tours de scrutin. La médaille d'honneur revint au *Dernier jour de Corinthe* de Tony-Robert Fleury.

Exposée après le Salon, dans le salon de Brame, la toile eut un succès non moins vif qu'à l'Exposition : Elle fut acquise presqu'immédiatement après par Durand-Ruel, puis par Mme de Cassin, devenue depuis marquise de Carcano, pour 25,000 fr., dépassant dès lors le prix qu'avait indiqué à Brame, en riant, le jeune peintre. Depuis la *Salomé* n'a pas été exposée très souvent, sauf en mars 1872, lors de l'Exposition posthume de toute l'œuvre de Regnault, en décembre 1886, chez Georges Petit, lors d'une exposition de la collection de Cassin, en faveur de la *Société philanthropique*.

Notre région normande, ne possède aucune toile d'Henry Regnault. Il avait cependant commencé en 1866, un voyage d'études en Normandie, qui fut brusquement interrompu par la mort de sa mère, puis d'une de ses tantes. De cette excursion, il reste cependant trois études faites à Veules et qui figurèrent à son exposition sous les titres : *Environs de Veules*, *Falaises de Veules* et *Plage de Veules*. Un de ses biographes, M. Henri Baillière, rappelle que Regnault exposa, en 1867, deux grands panneaux décoratifs pour la salle du château de MM. B..., en Normandie. L'un signé de lui seul, montre deux lévriers noirs et des perroquets multicolores ; l'autre, avait été exécuté avec la collaboration de Georges Clairin et d'Edouard Blanchard.

Quel était ce château ? Et que sont devenues ces toiles de jeunesse d'Henri Regnault, qui, sans valoir la *Salomé*, seraient intéressantes à retrouver ?

Georges Dubosc.

Extrait de PROGRÈS DE LYON
LYON
Adresse :
Date : 9 JUIN 1912
Signature :

Le Record des Enchères

Jamais en France les Œuvres d'art n'ont connu enchères aussi magnifiques que ces jours derniers

Jeudi, 30 mai, commençait, salle Petit, la vente aux enchères de la collection Carcano. La première vacation donna le coquet total de deux millions sept cent soixante mille neuf cent cinquante francs.

Ce jour-là, la *Salomé*, de Regnault, fut

Phot. Hartington

LA « SALOMÉ » DE REGNAULT
Adjugée 480.000 francs

adjugée à M. Knoedler, marchand new-yorkais, au prix de quatre cent quatre-vingts mille francs. A quoi il faut ajouter les frais, ce qui met la toile au prix net de cinq cent vingt-huit mille francs.

Le Louvre avait mis jusqu'à trois cent quatre-vingt-quinze mille francs, mais le feu des enchères devenait si ardent qu'il dut abandonner. Il n'est que juste de reconnaître le geste courtois de M. Knoedler qui offre de rétrocéder au Louvre son acquisition au prix qu'il a payé. Il la gardera deux mois.

Un comité d'amateurs a ouvert une souscription pour racheter cette belle œuvre française.

Mais les prix et les totaux de la vente Carcano pâlissent à côté de ceux de la vente Jacques Doucet qui se poursuit depuis mercredi.

La première vacation a produit trois millions trois cent douze mille six cents francs. Jamais chiffre aussi élevé n'avait été atteint en France pour une seule journée de vente.

L'enchère la plus forte porta sur un merveilleux pastel de Quentin de La Tour, dont notre gravure peut donner une idée. Ce fut entre les amateurs une lutte impressionnante à coups de centaines de mille francs.

« Nous demandons de cette œuvre trois cent mille francs », dit le commissaire priseur, Me Lair-Dubreuil.

« Cent mille ! » fait aussitôt une voix.

« Deux cent mille ! » dit une autre.

« Trois cent mille ! » crie un troisième.

Un instant l'on s'attarde à des surenchères de dix, vingt mille francs, puis une voix féminine prononce :

— Quatre cent cinquante mille ! Mais M. Henri de Rothschild a le dernier mot.

— Six cent mille !

Le lendemain, la vente Doucet battit son propre record en le doublant. Le total de la deuxième vacation s'éleva à six millions six cent quarante-quatre mille cinq cents francs.

Ce fut un petit buste de Sabine Houdon, exécuté par le maître en 1788, qui fit le maximum. Il fut adjugé à M. Deveen, de New-York, sur une enchère de quatre cent cinquante mille francs.

La troisième vacation, comportant des objets d'art, des bibelots et des meubles, a donné un million quatre cent trente-cinq mille huit cent soixante-dix francs.

Il reste encore une vacation qui se poursuit au moment où nous écrivons ces lignes. Mais d'ores et déjà la vente Jacques Doucet se classe comme la première, la plus importante, tout au moins par le total des adjudications qui atteint, à l'heure qu'il est, le chiffre extraordinaire de *onze millions trois cent quatre-vingt-douze mille neuf cent soixante-dix francs*.

Adresse :
Date : 8 JUIN 1912
Signature :

Grains de Mil

POUR FAIRE DE LA PLAGE !

La Salomé, d'Henri Regnault, vient d'être adjugée, moyennant la somme de 480.000 francs, à un marchand de tableaux américain.

Que si, après vous être extasiés, comme il convient, sur l'énormité du chiffre, vous vous reportez au budget des Beaux-Arts pour y découvrir le crédit que l'Etat affecte aux musées nationaux aux fins d'acquisitions, vous y trouvez un sujet non moindre d'étonnement.

Il se monte à 165.000 francs ce crédit, en diminution d'ailleurs, de 10.000 francs, sur l'exercice précédent.

De quoi il résulte, clair comme le jour, que le prix des tableaux célèbres augmentant dans la même proportion que les ressources de l'Etat diminuent, le meilleur de la production française est fatalement voué à passer la frontière et l'Océan.

Dans quelques années, pour se faire une idée de l'école française moderne, on n'aura d'autre parti à prendre que d'exécuter le tour du monde.

L'Etat français, au tarif précité, serait à peine capable d'acheter le cadre des œuvres soumises aux feux des enchères.

On dira ce qu'on voudra, mais ce n'est pas ce détail qui concourra à mériter à notre République le surnom d'athénienne.

Les amateurs d'art en gémissent et s'en voilent la face.

Cette constatation, voyez-vous, c'est la réhabilitation de ce pauvre Dujardin-Beaumetz tombé de si haut, dans les abîmes du discrédit et de l'impopularité.

Que voulez-vous qu'on fit avec 175.000 fr. ?

On achetait des lés de navets et de crottes, ce qui faisait beaucoup d'heureux parmi les sculpteurs et les peintres bien pensants.

Et c'était une politique artistique, tout à fait alignée à la politique générale et au bout de laquelle la disparition de la Joconde apparaissait comme une nécessité fatale et logique...

..... Pour faire de la place !...

Paul up.

Adresse :
Date : POPULAIRE PARIS 10 JUIN 1912
Signature :
Exposition

Impressions d'un Passant

Salomé fut vendue la semaine dernière à un Américain près d'un demi-million, et les assistants sifflèrent parce que cette toile allait partir pour des pays lointains.

Trois jours après, Salomé était déposée par le fermier général Duval de l'Epinoy, dont le portrait par La Tour atteignit le prix de six cent mille francs.

Cette fois-ci, le coup de marteau qui adjugea le chef-d'œuvre fut accueilli par des applaudissements parce que l'heureux acheteur était un Français.

Le patriotisme, comme on le voit, prend toutes les formes, et depuis quelque temps, il trouve le moyen de se manifester dans les salles de ventes.

Que M. Duval de l'Epinoy appartienne à un Français ou à un étranger, nous n'aurons sans doute pas l'occasion de le contempler davantage, car il est peu probable que le propriétaire nous invite à aller le voir, mais beaucoup de nos compatriotes sont flattés dans leur amour-propre, à l'idée que telle ou telle toile reste chez nous.

Ce que je regrette, c'est que cet amour-propre n'entre en jeu que lorsque les tableaux coûtent beaucoup d'argent, mais qu'on se désintéresse de toutes les belles œuvres autour desquelles une habile réclame n'a pas été faite.

Tout cela n'a aucun rapport avec le patriotisme ni avec le goût, c'est du snobisme et pas autre chose.

Si encore les artistes profitaient de ces engouements, il n'y aurait que demi-mal, mais en général on attend pour les couvrir d'or qu'ils soient morts.

La première vacation de la vente Doucet, où parut M. Duval de l'Epinoy, produisit trois millions trois cent douze mille six cents francs pour 97 aquarelles, dessins ou pastels.

Il est vrai qu'ils étaient tous du dix-huitième siècle et que des amateurs achetèrent ces pièces de quinze mille francs sans les avoir vues.

Ajoutons, pour être justes, qu'ils demandèrent qu'on les leur montrât, après l'adjudication.

NÉRAC.

Extrait de
Adresse :
Date : 9 JUIN 1912
Signature :
Exposition

LETTRE DE PARIS

VENDREDI

La course aux enchères

La vente Doucet continue aujourd'hui, galerie Petit, mais elle a déjà donné en deux journées, une recette qui dépasse les prévisions les plus optimistes et les précédents les plus stupéfiants.

Enfoncés les records des ventes Spitzer et Lelong !... Dépassées les folies de la vente Carcano!.. Bousculés les espoirs des experts les moins prudents !...

A cette fameuse bataille de la «Salomé » d'Henri Regnault sera succédé celle d'hier, cette vacation divagatoire où le petit buste d'une gamine de onze mois haut de 34 centimètres; la « Sabine Houdon » par Houdon lui-même, atteignit 450,000 francs.

Encore cet ouvrage était-il intact. D'autres objets, tirés d'immeubles, relapés et rafistolés, obtinrent des chiffres fous. On encore on se battit autour de toiles notées. Tel fut le cas du portrait de la Princesse de Talleyrand, peint par Mme Vigée-Lebrun, qui monta à 400.000 francs.

Un Chardin fut payé 300,500 ; un Lawrence réalisa 200.000, un Fragonard valut 300.000

Les chiffres s'enchevêtraient, ébouriffants. A l'addition finale, la première séance avait fourni 3.312.600 francs et la seconde en procura 6.614.500 francs, soit: 9.957.000 francs.

Cela représente un joli total, pour M. Jacques Doucet, lequel préfère liquider de son vivant des trésors qui se fussent certainement dispersés après son décès.

D'abord, il en aura le profit. Puis c'est une joie d'amour-propre d'enregistrer de la sorte, la consécration matérielle de son propre goût. Car, il est entendu que jamais un de ces spécimens ne fut payé par l'intéressé à un taux comparable.

Il y aurait un beau travail à faire, non seulement pour savoir ce que chacun valut à son auteur, mais pour connaître quelle majoration résulta du fait plus récent d'avoir figuré chez l'homme heureux dont se réalisent céans les évolutions d'antan.

Et quoi je demanderais d'ajouter quelques renseignements sur la façon roublarde dont on machina cette apothéose, car il ne suffit pas d'annoncer une vente, si on ne la chauffe comme une représentation théâtrale, un match d'aviation ou un lancement de spécialité pharmaceutique.

La Bourse aux Bibelots grandit chaque jour d'importance. Elle date de loin du reste. Je me souviens du temps où M. Henri Rochefort publiait ses indiscrétions sur les « Mystères de l'Hôtel Drouot ». Autant dire que c'était à peine un début.

L'émulation de paraître éclairé mène désormais les enchères à des altitudes vertigineuses.

***

Ainsi germa l'idée de créer un droit posthume, au profit des héritiers de ces artistes ceux qui vécurent pauvres en composant des œuvres dont la postérité se dispute la possession à coups de billets de banque.

Restituer pourtant à Chardin, à Boucher, à Fragonard me semblerait assez difficile.

Si Mlle Pierpont Morgan abandonna la course et laissa le buste d'Houdon à M. Duveen, il ne faut pas dire que le prestige du statuaire est le résultat normal, logique, spontané du changement de l'esprit esthétique chez les générations d'amateurs.

Certes, nous pouvon mieux apprécier des travaux que nos pères méconnurent. Ce revirement est naturel. Néanmoins la passion qu'inspirent certaines authenticités est due surtout au soi avec lequel critiques, marchands, chroniqueurs s'employèrent à survaloriser cela.

Sans eux, onques la «Salomé » n'aurait soulevé chez nos contemporains pareille concupiscence.

Au cas où le législateur estimerait donc utile de créer une part de survivance en ces matières, il serait juste d'en attribuer partie aux intermédiaires et aux bonisseurs, sans qui un buste de 34 centimètres ne se vendrait pas aussi cher qu'une statue de Bartholdi, destinée à porter un phare américain ou à immortaliser une citadelle inviolée.

D'ailleurs l'excès actuel ne saurait se prolonger impunément. On en reviendra avant peu. L'acquéreur de « Salomé » ne proposa-t-il point de nous la rétrocéder au prix coûtant ?...

***

Je partage l'avis de ceux qui refusent ce présent. Nos ressources budgétaires ont des limites. A la vente Doucet, par un musée n'aurait pu tenir tête. Il faut résister au courant.

Il devient impossible d'encourager davantage une semblable mode, sous peine de rendre impossible toute sélection.

Le mérite des conservateurs consiste en somme à se montrer habiles, à dénicher les trésors inconnus, à meubler nos institutions d'aubaines incontestées.

La lutte à l'encan ne devient plus qu'une question de gros sous.

Si même cela se poursuit, peut être devrions-nous mettre en vente une partie des tableaux du Louvre, parmi les anciens pour en acquérir de nouveaux, dont nos fils ensuite trafiqueraient pareillement.

Armand GREBAUVAL.

Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

— L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knœdler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à la fin de décembre.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knœdler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à la fin de décembre.

N° DE DÉBIT 96
Extrait de
Adresse : TROYES
Date :
Signature :

L'OPTION

L'acquéreur de la *Salomé* tient décidément à se débarrasser de sa coûteuse emplette, et il n'a pas encore perdu l'espoir de la revendre au Louvre. On se souvient qu'il l'avait offerte à prix coûtant.

Et voici que, de plus en plus généreux, M. Knœdler annonce qu'il prolonge le délai et tiendra l'œuvre à la disposition du musée jusqu'à... la fin de l'année. Ce généreux amateur est trop bon. Il nous comble. Il veut quand même que nous rachetions la *Salomé* contre tout bon sens, et cela parce qu'il a eu lui-même l'imprudence de la pousser à un prix fabuleux. Mais il aura beau reculer l'échéance de sa touchante option : il a acquis la *Salomé* ; qu'il la garde.

Extrait de TRIBUNE DE L'AUBE
Adresse : TROYES
Date : 9 JUIL. 1912
Signature :

L'OPTION

L'acquéreur de la *Salomé* tient décidément à se débarrasser de sa coûteuse emplette, et il n'a pas encore perdu l'espoir de la revendre au Louvre. On se souvient qu'il l'avait offerte à prix coûtant.

Et voici que, de plus en plus généreux, M. Knœdler annonce qu'il prolonge le délai et tiendra l'œuvre à la disposition du musée jusqu'à... la fin de l'année. Ce généreux amateur est trop bon. Il nous comble. Il veut quand même que nous rachetions la *Salomé* contre tout bon sens, et cela parce qu'il a eu lui-même l'imprudence de la pousser à un prix fabuleux. Mais il aura beau reculer l'échéance de sa touchante option : il a acquis la *Salomé* ; qu'il la garde.

Extrait de
Adresse : TROYES
Date : 12 JUIN 1912
Signature :
Exposition

LES ENCHÈRES SENSATIONNELLES

Depuis deux mois, il y a, dans certains milieux, une sorte de fièvre. Les enchères extravagantes de la vente de la marquise Landolfo Carcano en sont une preuve entre mille. On a poussé jusqu'à quatre cent quatre-vingt mille francs la *Salomé* d'Henri Regnault. Lorsque le public, dans la salle a appris que l'acquéreur était un amateur de New-York et que le tableau, par conséquent, allait partir en Amérique, il s'est mis à siffler et à protester. On croit rêver quand on lit de ces nouvelles. C'est un cas de la psychologie des foules qui pourrait se rapprocher des cas de supra-sensibilité collective observée par certains savants. Pendant toute la vacation, le public était aussi intéressant à regarder que les amateurs assez riches pour pouvoir prendre part aux enchères. Il faisait une chaleur atroce. On était serré à en étouffer. Personne ne s'en allait. Une table de baccara avec des joueurs ayant perdu leur sang-froid, un public immense qui s'intéresse à leur partie et un « directeur du jeu » qui scande chaque coup avec un instrument d'ivoire, voilà exactement la comparaison qui s'impose. L'amour-propre, la vanité, le besoin d'être audacieux et le plaisir d'éprouver, en commun, dans une certaine mesure, les émotions fortes qui enfièvrent les principaux partenaires, voilà ce qui était sensible dans cette atmosphère. C'est l'atmosphère du Casino de Monte-Carlo.

Le Louvre a donné trois cent mille francs pour un Théodore Rousseau, d'ailleurs très beau. On a payé quatre cent mille pour un portrait de femme par Rembrandt, plus de trois cent cinquante mille pour un Corot, plus de deux cent mille pour l'assassinat de l'évêque de Liège, par Delacroix, et deux cent cinquante mille pour le *Mariage Espagnol*, de Mariano Fortuny. Arrêtons là cette énumération. On n'en finirait plus. L'argent n'avait plus de valeur. Les tableaux seuls paraissaient en avoir.

Eh bien ! osons dire que ces prix sont déraisonnables, sans rapport avec la valeur durable des œuvres et qu'il ne faut pas regretter que la plupart de ces prétendus chefs-d'œuvre soient partis à l'étranger. Il est inimaginable de penser que quelques-uns ont fait campagne pour que le *Mariage Espagnol* entrât au Louvre. Il suffit d'avoir vu ce gentil tableau, peint avec soin, dans la manière de Meissonier, avec une multitude de petits personnages autour d'une table où des fiancés signent leur contrat, pour se rendre compte qu'il est beaucoup mieux placé dans un petit salon élégant de la neuvième avenue que dans notre galerie nationale. Je n'ai pas plus de regret pour la fameuse *Salomé*. C'est un vaste tableau représentant un petit modèle de la place d'Espagne, à Rome, âgé de seize ou dix-sept ans, assise, portant sur ses genoux un vaste plat dans lequel est une épée et se détachant sur un fond jaune très éclatant. Il est incontestable que ce morceau de peinture est extraordinairement brillant. Mais il est brillant et superficiel. Ce n'est qu'une belle fille peinte avec un brio prestigieux. On chercherait en vain sa signification profonde ou sa portée morale. C'est l'œuvre d'un jeune homme admirablement doué, mais qui n'a pas encore eu le temps de comprendre la vie intérieure des personnages qu'il représente et qui se borne à transcrire des impressions rapides. Si le Louvre avait pu obtenir cette toile — fût-ce à un prix raisonnable — on se demande si notre musée national aurait été enrichi. Car nous possédons déjà des œuvres représentatives de cette époque et de cette façon de peindre. De ce même Henri Regnault, nous possédons même le *Général Prim*, qui est d'une portée beaucoup plus haute. Il est hors de doute, en tout cas, que l'effort à faire était en disproportion avec le résultat possible. N'ayons donc aucun regret. Un mouvement d'opinion entraînait les membres de notre Commission d'achat. Beaucoup acquiesçaient presque malgré eux. Ils ont poussé un soupir de soulagement, quand ils se sont sentis hors de cause. Pourquoi ne pas le dire, puisque cela est vrai ?

Et nous avons entendu, à propos de ces achats ruineux, défendre une théorie qui a des défenseurs dans le Conseil même des Musées nationaux. Le total des sommes déboursées pour des achats faits en vente publique depuis dix ans est tellement onéreux et si peu d'entre ces achats ont paru incontestables qu'on se demande s'il n'y a pas lieu de réagir. En tout, il y a « la mesure » et il est évident que cette mesure est dépassée. On paie trop cher des tableaux qui ont déjà, dans nos collections, à peu près leur équivalent. Nous possédons beaucoup de Théodore Rousseau. En quoi l'œuvre achetée à la vente Carcano — si belle qu'elle soit — nous était-elle indispensable, et surtout à ce prix ? Quelques-uns estiment qu'il vaudrait mieux restreindre nos achats aux seules époques ou aux séries qui ne sont représentées au Louvre que d'une façon notoirement incomplète. Ainsi en est-il pour l'école anglaise. Ainsi en est-il aussi et surtout pour les primitifs français. Et il y a d'autres séries qui ne sont pas moins insuffisantes. Restreindre ses efforts, c'est pouvoir les rendre plus efficaces. Le Louvre — comme d'ailleurs tous les musées — doit être, avant tout, une maison d'éducation. Certaines branches de l'enseignement des Beaux-Arts y sont mal enseignées. Il n'est pas déraisonnable de prétendre que les achats pourraient être limités à ces seuls enrichissements.

ACHILLE SEGARD.

Extrait de
Adresse :
Date : 9 JUIL. 1912
Signature :

L'Option

L'acquéreur de la *Salomé* tient décidément à se débarrasser de sa coûteuse emplette, et il n'a pas encore perdu l'espoir de la revendre au Louvre. On se souvient qu'il l'avait offerte à prix coûtant.

Et voici que, de plus en plus généreux, M. Knœdler annonce qu'il prolonge le délai et tiendra l'œuvre à la disposition du musée jusqu'à... la fin de l'année. Ce généreux amateur est trop bon. Il nous comble. Il veut quand même que nous rachetions la *Salomé* contre tout bon sens, et cela parce qu'il a eu lui-même l'imprudence de la pousser à un prix fabuleux. Mais il aura beau reculer l'échéance de sa touchante option : il a acquis la *Salomé* ; qu'il la garde.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

LES VENTES ARTISTIQUES

La Vente Carcano

Le Louvre s'est fait adjuger, jeudi, au prix de 270.000 francs, le chef-d'œuvre de M. Théodore Rousseau, l'« Allée de Châtaigniers ». M. Knœdler a payé 67,500 francs le « Col de la Faucille », du même maître. M. Taubert s'est rendu acquéreur, pour 205,100 francs, d'une admirable page de Delacroix, l'« Assassinat de l'évêque de Liège ». La « Leçon d'équitation », du même, s'est vendue 140,100 francs sur une mise à prix de 60,000. M. Knœdler a payé deux incomparables Corot, l'un, la « Solitude, 350,000 francs ; l'autre, un « Effet du matin, 121,000.

On a payé la « Vague », de Courbet, 19,000 ; le « Mariage espagnol », de Fortuny, 220,000 ; la « Mare », de Jules Dupré, 90,000 (à M. Knœdler) ; les « Confidences de l'amour, et la « Solitude », de Diaz, l'un 25,500, l'autre 13,000 ; le « Fumeur noir », la « Vedette », et le « Liseur rose », de Meissonier, respectivement 37,100, 27,500 et 23,500 ; le « Campement arabe », de Fromentin, 69,000 ; « Diane frappant l'Amour », de Paul Baudry, 16,000. Les Bonnat, les Hébert ont réalisé des prix variant de 20,000 ou 25,000 à 7,000 ou 8,000 pour les pièces les plus importantes, et un portrait de femme du Bavarois Leibl, pièce de toute beauté, infiniment supérieure, comme qualité de peinture, à la « Salomé », 140,000.

La vacation s'est achevée sur un total de 2,760,950 francs, et si l'on compte le 10 0/0 prélevé en plus sur l'acheteur, 3,037,045 francs.

Après avoir acquis pour la somme de 480,000 francs la « Salomé » de Regnault, M. Knœdler, l'expert américain, a fait savoir à l'administration du Louvre qu'il était disposé à lui laisser ce chef-d'œuvre pour le prix qu'il l'avait acheté. Le Louvre a deux mois pour se décider.

Extrait de NORD MARITIME
Adresse : DUNKERQUE
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

LETTRE DE PARIS

VENDREDI

A coups de dollars

La Salomé d'Henri Regnault vient de se faire enlever, telle la Joconde, enlever aux portes même du Louvre. Il y a toutefois une différence : elle n'y était pas encore rentrée. Mais elle semblait devoir s'y trouver si bien, si bien, qu'on s'était cotisé entre amis du musée, afin de permettre cette acquisition.

Hélas ! les dollars l'ont, une fois encore, emporté sur les billets de banque.

M. Pujalet suivit l'enchère jusqu'à 350.000 francs. Puis un sénateur de l'Aude, M. Mir, la mena courageusement à 475.000. Lors, le marchand d'ivoire hésita. Hélas ! un silence angoissé se répandit dans la foule émue qui regardait passer la fortune.

— 480.000 francs, cria l'officier ministériel, je dis 480.000. Une fois, deux fois, trois fois !... Personne ne monte ?... Adjugé !

Le vainqueur s'avança. C'était un marchand de New-York, sir Kunedler. Il va payer là-bas un joli denier à la douane. Peu lui en chaut du reste, car il a certainement calculé son coût.

Cependant cette coquine de Salomé persistait à sourire, elle aussi, assise sur son bahut, pieds nus, seins nus, cheveux crépus, en vraie fille d'Orient plus tzigane que galiléenne, avec le poing droit sur la hanche et le plat du meurtre sur les genoux entrebaillés.

Telle l'imagina en 1868 le grand et noble artiste qui devait mourir en héros, trois ans plus tard, sur le champ de bataille de Buzenval.

La conception lui en vint à Rome, mais il l'acheva au Maroc. C'est là-bas certainement que lui apparut cette figure étrange de courtisane féroce. Il la brossa sur un fond d'or d'où se détachait plus brutalement son visage fardé. Ce fut un beau scandale chez les critiques du temps.

— C'est de la peinture de fils de chimiste, déclarèrent-ils effarés, il a dérobé ce jaune de chrome dans le laboratoire paternel.

L'ouvrage coïncidait avec « le Mariage à la Vicaria » de Fortuny. On les confondit dans une semblable réprobation. Bien entendu, elle aboutit à un mouvement d'imitation qui valut à nos pères d'autres explosions de couleur fauve.

Comment la retrouva-t-on hier à l'encan, galerie Georges Petit, telle une esclave amenée sur les marchés de créatures humaines par les trafiquant de sérail ?...

Elle appartenait à la collection de la marquise Landolfo Carcano, collection qui se disperse céans et comportait un merveilleux ensemble des maîtres du Second Empire. Dès qu'on apprit la présence de ce spécimen, une rumeur générale la salua. Il fallait empêcher à tout prix son exportation, au nom du pays.

Le Conseil des Musées Nationaux ouvrit un crédit adéquat aux prévisions. Puis les souscriptions parallèles s'y ajoutèrent. Ce vaste élan majora si copieusement la cote de cette vente que nous ne pûmes en profiter.

***

Les spectateurs ont sifflé le gêneur yankee. Un moment nous craignîmes que les Etats-Unis se sentissent offensés. Ils seraient trop bêtes de se vexer pour un pareil mouvement d'humeur, puisqu'il rend hommage direct à la puissance financière de ses amateurs.

La France entière, qui pourtant passe pour une nation cossue, n'a donc pu arracher un trésor semblable à la concurrence et à la cupidité du Nouveau Monde.

D'aucuns en [illegible]esteront du reste un chagrin disproportionné. Ne décerna-t-on point les plus hautes distinctions à M. Chauchard rien que pour nous avoir ramené en Europe « l'Angelus » de Millet ?... Si quelqu'un nous restituait l'énigmatique florentine de Léonard de Vinci, ne mériterait-il point le grand cordon de la Légion d'Honneur ?... Nulle époque ne sacrifiait davantage au snobisme, les amoureux de Salomé ne sauraient moins faire que de protester, quand elle s'embarque en transatlantique, au risque de rencontrer des icebergs sur sa route.

J'ai entendu des gens préférer sérieusement la sécurité d'un tableau à l'existence de son auteur, souvent mort de misère derrière son chevalet.

Henri Regnault eut vécu davantage, que sa manière aurait fini par sembler vieillotte. Tout novateur trouve vite un plus révolutionnaire qui le démode et le renvoie aux oubliettes. Un geste patriotique devait-il nous conserver cette toile historique ?...

Sa perte facilita du moins une opération moins annoncée et qui nous vaut d'avoir repris, moyennant 270.000 francs, « l'Allée des Chataigners » de Théodore Rousseau.

Le taux est encore suffisant pour maintenir à ce paysagiste un prestige mérité.

Quant à demoiselle Salomé, elle se vantera aisément d'avoir réalisé en cette circonstance forfuite un nouveau record à joindre à tous ceux qu'elle détient présentement.

Je ne connais point coquine biblique à laquelle on ait prêté autant de qualités et de vices depuis un demi-siècle, qu'à cette fille naturelle d'une Hérodiade irritée.

***

Salomé, Salomé, laisses-nous t'aimer, puisque c'est l'habitude. De Massenet à Strauss, tes incarnations nous ont permis d'envisager ton rôle meurtrier sous les formes les plus contradictoires. Je crois néanmoins qu'Henri Regnault exagéra en nous montrant cette ballerine plus sauvage et plus mal peignée qu'Isadora Duncan.

Onques l'Ecriture n'en conserva la trace comme d'une sorte de «fille à l'Ours», style Miarka.

Nous supposerons plus simplement qu'elle obéit à sa maman, en réclamant le chef du Précurseur, sans s'étonner de ce caprice, permis naturellement à une souveraine.

L'américain, auquel on va porter ce portrait inattendu d'une Salomé si différente de la conception familière, est donc capable de nous la renvoyer pour erreur, sur la physionomie et tromperie sur le caractère.

Je suis certain en effet qu'il s'en est amouraché d'office, la croyant dans la force de sa beauté lumineuse, toute à Jean, et non pareille à une vieille juive de Tanger, accroupie sur une commode.

Armand GREBAUVAL

Extrait de NORD MARITIME
Adresse : DUNKERQUE
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

— La « Salomé » de Henri Regnault, mise à prix 500.000 francs, a été adjugée 480.000 francs à un Américain de New-York. La France a trois mois pour racheter le tableau à ce prix.

Extrait de GRAND ECHO
Adresse : LILLE
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

FAITS DIVERS

La «Salomé» de Regnault

ELLE EST ACHETEE 485.000 FRANCS PAR UN AMERICAIN

Paris, 31. — La « Salomé », de Henri Regnault a été acquise, ainsi que nous l'avons annoncé hier, non pas par le Musée du Louvre mais par M. Knœdler, le grand marchand américain, pour la somme de 485.000 fr. La « Salomé » a été mise en vente à quatre heures un quart, à la galerie Georges Petit. Qui allait la conquérir ? Et à quel prix ? Telle était la préoccupation dominante du public.

M. Leprieur, conservateur au Musée du Louvre, avait à sa disposition 185.000 francs, montant de la souscription, plus 200.000 francs votés la veille par le Conseil des musées nationaux, soit, au total, 385.000 francs.

D'une voix vibrante, Me Lair-Dubreuil déclare : « Nous mettons en vente la « Salomé ». Nous en demandons 500.000 francs. » Silence émouvant !

— Il y a marchand à 200.000 francs.

M. Leprieur, qui portait les couleurs françaises, pousse jusqu'à 385.000 francs, accompagné dans ses enchères par un seul concurrent qui abandonne la partie presque en même temps que lui. M. Leprieur s'arrête. Un petit frisson court dans la salle. On sent que la partie est perdue.

Lorsque M. Leprieur eut abandonné la lutte, M. Knœdler, qui avait déclaré se retirer devant le Louvre, et qui s'était inscrit pour une somme de 5.000 francs en faveur de celui-ci, se mit de nouveau sur les rangs. L'affaire se débat alors entre lui et M. Jonas, agissant, dit-on, pour M. Mir, qui lui avait donné pour instruction de n'apparaître que lorsque le Louvre aurait cédé la place. M. Jonas pousse le tableau jusqu'à 475.000 francs et doit l'abandonner finalement à M. Knœdler. L'Amérique reste victorieuse.

On dit que M. Mir avait l'intention de léguer la « Salomé » au Louvre, après sa mort.

Le public, qui avait assisté anxieux à cette lutte douloureuse, manifesta avec vivacité son désappointement. Il ignorait les phases du duel.

M. Knœdler, qui s'était très bien comporté pendant la lutte, fut encore plus correct après sa victoire, car, s'approchant d'un groupe de souscripteurs et de M. Leprieur, il déclara spontanément qu'il était prêt à abandonner la « Salomé » au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre et les amis du Louvre ont deux mois pour se prononcer.

Extrait de ECHO DU NORD
Adresse : LILLE
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

La «Salomé» de Regnault

ELLE EST ACHETÉE 485.000 FRANCS PAR UN AMERICAIN

Paris, 31. — La « Salomé », de Henri Regnault a été acquise, hier, à la vente Carcano, non pas par le Musée du Louvre, mais par M. Knœdler, le grand marchand américain, pour la somme de 485.000 francs. La « Salomé » a été mise en vente à quatre heures un quart, à la galerie Georges Petit. Qui allait la conquérir ? Et à quel prix ? Telle était la préoccupation dominante du public.

M. Leprieur, conservateur au Musée du Louvre, avait à sa disposition 185.000 francs, montant de la souscription, plus 200.000 francs votés la veille par le Conseil des musées nationaux, soit, au total, 385.000 francs.

D'une voix vibrante, Me Lair-Dubreuil déclare : « Nous mettons en vente la « Salomé ». Nous en demandons 500.000 francs. » Silence émouvant !

— Il y a marchand à 200.000 francs.

M. Leprieur, qui portait les couleurs françaises, pousse jusqu'à 385.000 francs, accompagné dans ses enchères par un seul concurrent qui abandonne la partie presque en même temps que lui. M. Leprieur s'arrête. Un petit frisson court dans la salle. On sent que la partie est perdue.

Lorsque M. Leprieur eut abandonné la lutte, M. Knœdler, qui avait déclaré se retirer devant le Louvre, et qui s'était inscrit pour une somme de 5.000 francs en faveur de celui-ci, se mit de nouveau sur les rangs. L'affaire se débat alors entre lui et M. Jonas, agissant, dit-on, pour M. Mir, qui lui avait donné pour instruction de n'apparaître que lorsque le Louvre aurait cédé la place. M. Jonas pousse le tableau jusqu'à 475.000 francs et doit l'abandonner finalement à M. Knœdler. L'Amérique reste victorieuse.

On dit que M. Mir avait l'intention de léguer la « Salomé » au Louvre, après sa mort.

Le public, qui avait assisté anxieux à cette lutte douloureuse, manifesta avec vivacité son désappointement. Il ignorait les phases du duel.

M. Knœdler, qui s'était très bien comporté pendant la lutte, fut encore plus correct après sa victoire, car, s'approchant d'un groupe de souscripteurs et de M. Leprieur, il déclara spontanément qu'il était prêt à abandonner la « Salomé » au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre et les amis du Louvre ont deux mois pour se prononcer.

Extrait de Grand Echo
Adresse : Lille
Date : 1er Juin 1912
Signature :

Le "Salomé" de Regnault

ELLE EST ACHETEE 488.000 FRANCS PAR UN AMERICAIN

Paris, 30. — Suivant le journal « La Presse », la « Salomé » de Regnault a été achetée 488.000 francs, par M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de L'ECHO [illegible]
Adresse : [illegible]
Date : 7 JUIN 1912
Signature :

— A la vente des tableaux de la marquise Carcano, qui a eu lieu jeudi à Paris, dans la galerie Georges Petit, une toile représentant Salomé, de Henri Regnault, a été vivement disputée entre le Musée du Louvre et M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York. A un peu plus de 400.000 francs, le Louvre a dû abandonner et le tableau a été adjugé pour 488.000 francs à M. Knœdler. Des manifestations hostiles contre l'Amérique se sont produites.

Extrait de DEPECHE
Adresse : BREST
Date : 31 MAI 1912

La « Salomé » achetée par un Américain

Paris, 30 mai.

Aujourd'hui, à la vente de la collection Carcano, la *Salomé*, de Henri Regnault, mise à prix 500.000 francs, a été adjugée 488.000 francs à un marchand de tableaux de New-York. Le musée du Louvre avait poussé jusqu'à 400.000 francs.

Lorsqu'on apprit que l'acheteur était un Américain, de violents coups de sifflets se sont fait entendre dans la salle.

Extrait de DEPECHE DE L'EST
Adresse : EPERNAY
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

— M. Knœdler, l'acquéreur américain de la « Salomé », de Regnault, a déclaré qu'il était prêt à l'abandonner au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre a deux mois pour se prononcer.

Extrait de [illegible]
Adresse : [illegible]
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

LA VIE QUI PASSE

Le meilleur Placement

Ce bon bourgeois a fait hier l'acquisition d'un tableau qu'il a payé une vingtaine de louis. Sa femme, qui n'aime pas les beaux-arts, lui reproche doucement sa prodigalité :

— Tu n'es pas raisonnable, mon ami ; nous avons une fille, tu l'oublies trop facilement.

— Mais, ma chérie, nous ne sommes pas sur la paille, et je n'ai dépensé que 400 fr. !

— 400 francs que nous allons accrocher au mur et qui ne nous rapporteront rien !

400 francs qui ne rapporteront rien ! Comme elle y va ! et comme on voit bien qu'elle ne consulte pas les cours de la Bourse aux chefs-d'œuvre. Nous avons eu ces jours derniers l'incident de la Salomé, *une toile qui n'a pas un demi-siècle et qui a été achetée 480,000 francs. C'était déjà magnifique et troublant. Nous avons eu beaucoup mieux depuis. La vente Doucet semble avoir affolé les collectionneurs. On y a payé un pastel (il est vrai qu'il est de La Tour), 600,000 fr., et deux vases brisés (il est vrai qu'ils sont du vieux Chine, ô Sully-Prudhomme !) ont rendu 100,000 fr. sous le marteau du commissaire-priseur. Il n'est pas jusqu'à une cage de bronze doré qui n'ait atteint le prix record de 18,000 francs. Faut-il vous indiquer qu'il s'agit d'une cage à serins ?*

— Voulez-vous maintenant quelques chiffres instructifs ? Le La Tour acheté 600,000 francs avait été payé 120,000 francs il y a à peine sept ans. Un autre La Tour, adjugé 104,500 francs, avait, en 1893, trouvé péniblement acquéreur à 8,600 francs. On pourrait multiplier les exemples ; ne donnons plus que celui-ci : un dessin de Fragonard, adjugé 21,300 francs la semaine dernière, en valait à peine 700 en 1880, à dire d'expert. Encore le collectionneur jugeait-il qu'il était refait.

Vous avez donc bien tort, madame, de parler avec tant de dédain de cet argent qu'on accroche au mur et qui ne rapporte rien. Le vrai est que les meilleurs placements de père de famille se font aujourd'hui chez le brocanteur. Heureuses les jeunes filles dont les papas achètent des tableaux : elles auront des dots formidables. Les autres, l'innocente progéniture des routiniers qui s'attardent à spéculer sur les terrains ou à collectionner du 3 0/0, seront dans l'obligation de courir le cachet et ne se marieront pas.

GRIFF.

Extrait de [illegible]
Adresse : [illegible]
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

BON PLACEMENT

Un bon bourgeois a fait hier l'acquisition d'un tableau qu'il a payé une vingtaine de louis. Sa femme, qui n'aime pas les beaux-arts, lui reproche doucement sa prodigalité :

— Tu n'es pas raisonnable, mon ami ; nous avons une fille, tu l'oublies trop facilement.

— Mais, ma chérie, nous ne sommes pas sur la paille, et je n'ai dépensé que 400 fr.!

— 400 francs que nous allons accrocher au mur et qui ne nous rapporteront rien !

400 francs qui ne rapporteront rien ! Comme elle y va ! et comme on voit bien qu'elle ne consulte pas les cours de la Bourse aux chefs-d'œuvres. Nous avons eu ces jours derniers l'incident de la Salomé, une toile qui n'a pas un demi-siècle et qui a été acheté 480.000 francs. C'était déjà magnifique et troublant. Nous avons eu beaucoup mieux depuis. La vente Doucet semble avoir affolé les collectionneurs. On y a payé un pastel (il est vrai qu'il est de La Tour), 600.000 francs, et deux vases brisés (il est vrai qu'ils sont du vieux Chine, ô Sully-Prudhomme !) ont rendu 100.000 fr. sous le marteau du commissaire-priseur. Il n'est pas jusqu'à une cage de bronze doré qui n'ait atteint le prix record de 18.000 francs. Faut-il vous indiquer qu'il s'agit d'une cage à serins ?

.. Voulez-vous maintenant quelques chiffres instructifs ? Le La Tour acheté 600.000 francs avait été payé 120.000 francs il y a à peine sept ans. Un autre La Tour, adjugé 104.500 francs, avait, en 1893, trouvé péniblement acquéreur à 8.600 francs. On pourrait multiplier les exemples ; ne donnons plus que celui-ci : un dessin de Fragonard, adjugé 21.300 francs la semaine dernière, en valait à peine 700 en 1880, à dire d'expert. Encore le collectionneur jugeait qu'il était refait.

Vous avez donc bien tort, madame, de parler avec tant de dédain de cet argent qu'on accroche au mur et qui ne rapporte rien. Le vrai est que les meilleurs placements de père de famille se font aujourd'hui chez le brocanteur. Heureuses les jeunes filles dont les papas achètent des tableaux : elles auront des dots formidables. Les autres, l'innocente progéniture des routiniers qui s'attardent à spéculer sur les terrains ou à collectionner du 3 %, seront dans l'obligation de courir le cachet et ne se marieront pas.

N° DE DÉBIT

Extrait de PETITE GIRONDE

Adresse : BORDEAUX

Date : 2 JUIN 1912

Signature :

Exposition

Lettres Parisiennes

Paris, 31 mai.

D'enthousiastes applaudissements on retenti quand *l'Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau, a été adjugée au représentant du musée du Louvre, au prix de 270,000 francs.

Ce tableau fut refusé en 1835 par le jury du Salon.

O impertinence des jugements humains. On acclame aujourd'hui une peinture qui, sous le règne de Louis-Philippe, fut considérée comme indigne de figurer dans une exposition d'art où triomphaient Alfred de Dreux et Justin Ouvrié.

L'Allée des Châtaigniers trouva pourtant un acquéreur, vers 1845, en la personne de Khabil-Bey, qui ne la paya pas bien cher.

Et je lis ceci dans un journal qui claironne aujourd'hui le triomphe de cette toile : « Une œuvre comme celle-là suffit à glorifier le mur où elle est exposée ! »

Méditons.

Quant à la *Salomé* d'Henri Regnault, elle a été adjugée au prix de 480,000 francs à M. Knœdler, de New-York, qui veut bien la tenir pendant deux mois, au même prix, à la disposition des Amis du Louvre.

Cette *Salomé*, peinte en 1869 d'après une Transtévérine, et terminée à Tanger, fut exposée au Salon de 1870, quelques mois avant la mort du jeune maître, qui allait être frappé au front d'une balle prussienne à la fin de la bataille de Buzenval.

C'était le 19 janvier 1871 ; la nuit tombait ; nos clairons venaient de sonner la retraite. Regnault dit à son ami Georges Clairin : « Allez, je vous rejoins ; je veux brûler mes dernières cartouches. »

Il retourna vers l'ennemi et tomba foudroyé.

La *Salomé* avait été payée 15,000 francs par Brame, le marchand de tableaux, qui la revendit au prix de 45,000 à M^me de Cassin, cette étrange collectionneuse dont il me souvient d'avoir ici conté l'histoire et qui possédait un des palais du rond-point de l'Etoile.

C'était une ancienne blanchisseuse de Commercy, le pays des madeleines.

Il y a lieu de prévoir que la *Salomé* ira rejoindre au musée du Louvre le *Général Prim*, qui fut refusé par le modèle et par M^me Prim.

Les tableaux ont leur destin, comme les livres, — il est souvent bien étrange.

C'est par erreur qu'on avait annoncé la prochaine érection au Panthéon des statues de Paul-Louis Courier, d'Armand Carrel et de Girardin. Ce dernier ne recevra pas le suprême hommage de la patrie reconnaissante ; à la bonne heure : C'eût été difficilement explicable.

Le projet de décoration du Panthéon arrêté en 1888 par Gustave Larroumet est maintenu. Des groupes d'hommes illustres, orateurs et publicistes de la Révolution, auront leur place sous le dôme auguste qui domine Paris.

On évitera les apothéoses saugrenues ; me voici rassuré.

Un accident qui a failli avoir des suites tragiques est survenu au théâtre du Châtelet pendant une représentation de *Thamar*, drame chorégraphique. Un groupe de jongleurs entre en scène ; un lourd poignard s'échappe des mains de l'un d'eux, [illegible] sur le parquet et va tomber [illegible] pointe en avant sur la tête d'un des musiciens de l'orchestre, que l'on emmène couvert de sang.

Les accidents de cette sorte sont rares au théâtre ; il me souvient pourtant d'un cas autrement singulier que celui du Châtelet. A l'Eden-Théâtre de la rue Boudreau, où l'on représentait un ballet à grand spectacle importé d'Italie, un cheval de la figuration s'élança dans l'orchestre, où il creva quelques contrebasses, sans autre dommage pour les contrebassistes.

Je retrouve dans les cahiers de ma mémoire quelques autres incidents de théâtre qu'il peut n'être pas sans intérêt de rappeler. A l'une des représentations de la *Maison du Baigneur*, à la Porte-Saint-Martin, le fameux plafond qui descend sur le marquis de Siete-Iglesias pour l'écraser ne put se relever. L'infortuné acteur Duquesne, à demi étouffé, faillit expier pour tout de bon les iniquités du malfaisant gentilhomme qu'il incarnait.

Une mésaventure également fâcheuse faillit coûter la vie au bon Dumaine dans le cours d'une reprise de *la Tour de Nesles*. Au tableau de la prison, quand Buridan venait de dire à Marguerite de Bourgogne : « Les murs de ce cachot étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie !... » on le vit perdre l'équilibre, battre les airs de ses bras éperdus et disparaître dans les profondeurs du sol par une trappe mal assujettie.

On pourrait rappeler aussi l'accident cocasse de M. Plançon. Ce chanteur qui interprétait Méphisto dans le *Faust* de Gounod, étant fort occupé à saluer devant la rampe le public qui l'applaudissait, ne prit pas garde que le rideau descendait derrière lui. Il fut bloqué à l'avant-scène. Afin d'échapper plus promptement au ridicule de sa situation, il voulut regagner la scène en se glissant par un des bas côtés ; mais on vit tout à coup le rideau se relever, et Méphistophélès, à cheval sur la tringle, s'élever vers les frises avec un air absolument effaré. Et c'était justement le jour de l'Ascension !

Ce même accident se renouvela quelques mois après aux dépens d'un choriste qui fut enlevé jusqu'à la hauteur des deuxièmes loges, à la stupéfaction de tous — sans excepter la sienne.

Le docteur Ph. T. n'est point de mon avis au sujet de « tabac » et de « tabagie ». Il m'écrit que tabac vient de la petite île de Tabago (ce qui n'est pas indiscutable). Comme le g espagnol, ajoute-t-il, est dur et se prononce à peu près comme le c dans hamac, go a fait co ; d'où : tabac au lieu de tabag. Tabagie n'est donc que le dérivé de tabago, tabag ; c'est donc tabagie qui est, je crois, le vrai mot, et non tabacie. »

Mon aimable correspondant se trompe. Le g espagnol a, dans bien des cas, le même son que le g français ; c'est le j (*jota*) qui, en Espagne, a le son guttural et ceci pourrait suffire à justifier ma manière de voir ; mais il y a mieux encore puisque nous écrivons : tabac, tabagie et tabatière !...

Le docteur T. n'admet pas tabacie, mais il faut bien qu'il admette l'acide tabacique, mélange d'acides malique et citrique extrait du tabac. Nous avons en outre : tabacologie (traité sur le tabac), tabacomane et tabacophobe. Si tabagie était correct, il faudrait dire : acide tabagique, tabagologie, etc.

Quant à tabatière, ce mot survient pour mettre le comble à l'absurdité de l'anomalie. Tabagière ou tabacière, si l'on veut, mais tabatière !

Je ne puis donc que maintenir mon observation de l'autre jour et répéter que quand j'écris : tabagie c'est simplement pour ne pas me singulariser.

J'ai connu un bavard prétentieux qui alignait pompeusement les synonymes : « Je voudrais faire entendre, c'est-à-dire concevoir, discerner, comprendre, ce qu'il y a de sérieux et — oserai-je dire — d'important, de grave même, dans cette affaire ; ou, si vous le préférez, dans cette circonstance et dans cette question. »

Je pensais à ce Prudhomme en feuilletant *Les Synonymes*, que MM. de Noter, Lécuyer et Vaillermine viennent de publier à la librairie Cornély. C'est un bon répertoire des mots usuels ayant un sens semblable ou analogue. Il ne recommence, en aucune manière, les travaux de Guizot et de Lafaye ; on n'y trouve que les synonymes sans commentaires et dans l'ordre alphabétique. Il pourra être d'un bon secours, à titre d'aide-mémoire, aux écrivains, aux professeurs, aux avocats, aux orateurs parlementaires, qui, dans la préparation de leurs écrits ou de leurs discours, s'attardent à la recherche du mot qui leur permettra d'éviter une répétition ou de mieux exprimer leur pensée.

Il y a déjà un *Dictionnaire des idées suggérées par les mots*, qui n'est autre chose qu'un recueil de synonymes, mais il est moins simple que celui-ci ; moins commode, par conséquent.

ALBERT ROBERT.

N° DE DÉBIT

Extrait de [illegible]

Adresse : [illegible]

Date : 2 JUIN 1912

Signature :

Exposition

La « Salomé » d'Henri Regnault

[illegible] vendue, aux enchères publiques [illegible], l'une des plus belles œuvres d'Henri Regnault, qui appartenait à la collection de la marquise Landolfo Carcano.

De nombreux amateurs d'arts se sont émus à la pensée que le chef-d'œuvre pourrait être acquis par un étranger et quitter la France. Ils ont fait appel aux amis du Musée du Louvre et espèrent pouvoir réunir une somme suffisante pour offrir le tableau au Louvre. Une personnalité financière aurait, dit-on, mis pour sa part une somme de trente mille francs à la disposition de ce groupement.

Extrait de PETIT DAUPHINOIS

Adresse : GRENOBLE

Date : 2 JUIN 1912

Signature :

L'excédent des décès sur les naissances en France, qui est, en 1911, de près de 40.000 individus, — c'est-à-dire l'équivalent de la perte d'une ville comme Angoulême ou Douai, — émeut beaucoup moins les Parisiens, les spirituels Parisiens, que la vente d'une *Salomé* à un Américain... Moi, j'aimerais mieux un seul bébé de plus que le plus beau tableau.

Extrait de [illegible]

Adresse : [illegible]

Date : 31 MAI 1912

Signature :

Exposition

L'Enlèvement de « Salomé »

Paris, 30 mai.

La « Salomé », le célèbre tableau d'Henri Regnault, qui faisait partie de la collection Carcano, est passée aujourd'hui en vente publique.

Il y a quelque temps, un comité s'était constitué pour disputer cette belle œuvre aux collectionneurs étrangers. 200,000 francs avaient été recueillis par souscription entre riches amateurs, qui voulaient offrir la « Salomé » au musée du Louvre.

Malheureusement, leurs efforts n'ont pas abouti. Les offres des Américains ont largement dépassé la mise des Français et la « Salomé » a été adjugée à M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York, [illegible] francs.

Extrait de COURRIER DE L'ALLIER

Adresse : MOULINS

Date : 1er JUIN 1912

Signature :

« Salomé »

Salomé, le chef-d'œuvre d'Henri Regnault, qui passait hier en vente publique, a été adjugée 480,000 fr. à M. Knœdler, expert artistique à New-York.

Le *Figaro* annonce que M. Knœdler a informé le conservateur du Louvre qu'il laissait pendant deux mois le tableau à la disposition du Musée national au prix où il l'avait acheté et sans aucun bénéfice.

Extrait de [illegible]

Adresse : [illegible]

Date : [illegible] 1912

Signature :

Hier, à Paris, a été vendue la collection Landolfo Carcano, dans laquelle figurait le célèbre tableau d'Henri Regnault : « Salomé ». Il a été acquis pour 488.000 francs par un marchand de tableaux de New York M. Knœdler.

Le Louvre, qui, avec le concours financier de quelques amateurs, se proposait d'acheter le tableau, a poussé les enchères jusqu'à 400 000 francs.

Lorsqu'on annonça que l'acquéreur était un étranger, les coups de sifflet ont éclaté dans la salle.

N° DE DÉBIT

Extrait de PETITE CHARENTE

Adresse : ANGOULÊME

Date : [illegible] JUIN 1912

Signature :

Exposition

[illegible] a été vendue à Paris la collection Landolfo Carcano, dans laquelle figurait le célèbre tableau d'Henri Regnault : « Salomé ». Il a été acquis pour 488.000 francs par un marchand de tableaux de New-York, M. Knœdler. Le Louvre, qui, avec le concours financier de quelques amateurs, se proposait d'acheter le tableau, a poussé les enchères jusqu'à 400.000 francs. Lorsqu'on annonça que l'acquéreur était un étranger, des coups de sifflet ont éclaté dans la salle. D'autres tableaux ont atteint des prix très élevés. La « Solitude », de Corot, a été fait à 350.000 francs. C'est également M. Knœdler qui l'a achetée. L'« Assomption de l'évêque de Liège » et la « Leçon d'équitation », de Delacroix, ont atteint respectivement 165.100 et 145.100 francs. A citer enfin le « Mariage espagnol », de Fortuny, 220.000 francs, et l'« Allée de châtaigniers », de Rousseau, 270.000 francs, adjugée au Louvre. Le total de la vacation a été de 2.760.000 francs.

Extrait de [illegible]

Adresse : [illegible]

Date : [illegible] JUIN 1912

Signature :

[illegible] plusieurs députés et journalistes de sa [illegible] l'élection de M. Bonnail, [illegible] Limoux.

A la galerie Georges Petit a eu lieu, cette après-midi, la deuxième vacation de la vente de la marquise Landolfo Carcano, dont le total a été de 920.000 francs. Le portrait présumé de la sœur de Rembrandt, peint vers 1661, monta à 325.000 francs ; un Véronèse fut vendu 180.500 francs, et deux Keyser furent vendus 62.000 et 83.500 francs, ce dernier adjugé à un acheteur d'Amsterdam, M. Frédéric Muller.

Extrait de [illegible]

Adresse : GRENOBLE

Date : 5 JUIN 1912

Signature :

Exposition

Les prix des toiles d'Hébert. — Ces jours-ci a eu lieu, salle Georges Petit, à Paris, la vente de la collection de feue la marquise Landolfo Carcano. Dans cette collection, composée d'œuvres célèbres de nos plus grands artistes, figuraient trois peintures de notre illustre compatriote Ernest Hébert.

Ces tableaux du maître grenoblois ont été adjugés aux prix suivants :

1° « La Vierge au baiser », (mesurant 68 centimètres sur 77), vingt-trois mille francs.

2° « Le Petit Musicien », (67 sur 53 cent.), vingt-et-un mille francs.

3° « La Nymphe dans le Bois », (53 sur 41 cent.), quatre mille cent francs. — A.

Ruche Populaire [illegible]

N° DE DÉBIT

Extrait de L'AVANT-GARDE

Adresse : ROUEN

Date : 9 JUIN 1912

Signature :

Vente de la Salomé de Regnault. — Ce tableau est adjugé à M. Kuædler, américain. Les juifs brocanteurs intriguent autour de cette vente pour donner une valeur commerciale plus grande aux tableaux de Regnault.

N° DE DÉBIT

Extrait de L'ÉLBEUVIEN

Adresse : ELBEUF

Date : 9 JUIN 1912

Signature :

SALOMÉ

Salomé, dite « la Danseuse », était une princesse juive. Elle sollicita la tête de Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus, et l'obtint, par la lascivité de ses danses, d'Hérode Antipas, son oncle. Elle épousa d'abord son grand-oncle, puis Aristobule, qui devint roi et eut d'elle trois fils. Un historien rapporte qu'elle tomba dans une rivière et s'y noya, vers l'an 72 de notre ère.

La *Salomé* de Henri Regnault fut inscrite au Catalogue du Salon de 1870, sous ce titre : « Salomé, la Danseuse, tenant le bassin et le couteau qui doivent servir à la décollation de saint Jean ». Ce tableau fut payé 15.000 fr. à son auteur par un marchand, qui le revendit environ 50.000 fr. à M^me de Cassin, à laquelle il appartenait en 1872.

X...

N° DE DEBIT
Extrait de ALGER
Adresse : 3 JUIL. 1912
Date :
Signature :

ARTICLES DE PARIS

A propos d'une Salomé. — La plus grande vente du siècle. — Des morts illustres. — Une principauté poétique

Paris, 28 juin.

Au moment où le marteau d'ivoire s'abattit sur l'enchère de M. Knœdler, lui adjugeant la « Salomé », de Regnault, la salle de ventes éclata en sifflets. Les amateurs français s'emportaient ainsi de perdre une œuvre d'art : il leur semblait que l'étranger leur enlevait un morceau de territoire. Généreux vainqueur, M. Knœdler leur offrit séance tenante de leur rendre son acquisition au prix coûtant. Tout de suite une liste de souscription fut lancée dans ce noble but et à demi couverte en deux jours. Il restait à trouver deux cent mille francs environ pour parfaire la somme qu'avait déboursée le premier acquéreur ; nul ne mit en doute que notre gouvernement les donnerait. Mais déjà plusieurs jours s'étaient passés depuis la vente. Les esprits, un moment échauffés dans la mêlée des enchérisseurs, s'étaient bien attiédis, et la vraie valeur de « Salomé » commençait à leur apparaître. Aujourd'hui chacun reconnait que le Musée du Louvre a de plus heureuses dépenses à faire, et plus personne ne déplore la perte d'un tableau si follement disputé.

Bien mieux, on le discute. On est arrivé à s'entendre pour dire que c'était une œuvre imparfaite : médiocre à la considérer par rapport à d'autres du même temps, et secondaire si on la compare aux autres ouvrages sortis de la même main. Et tout cela est juste : « Le Maréchal Prim », l' « Exécution sous les rois maures », « Le départ pour la fantasia », valent plus que la « Salome », qui date de la vingt-cinquième année de Henri Regnault et sent fortement l'école, le bon devoir, le bon élève. Du reste la qualité d'un tableau venant d'un homme qui se fit tuer par les prussiens, en pleine jeunesse, ne compte plus. Ce que l'on a poussé dans les enchères récentes, ce n'est point l'œuvre, mais le souvenir patriotique qui s'y attache. Un objet d'art ayant appartenu à Regnault eût atteint, toutes proportions gardées, d'aussi extraordinaires enchères. Elles n'avaient d'autre sens que d'être un hommage au petit soldat tombé sous le plomb de l'envahisseur à Buzenval, en janvier 1871.

Cependant, à l'occasion de « Salomé », la question suivante s'est ravivée : Ne pourrait-on pas empêcher l'exode des œuvres d'art, protéger ces œuvres du patrimoine national, comme on défend de démolir, ou de laisser choir en ruines, les immeubles classés « historiques » ? M. Edmond Haraucourt, le pieux conservateur du musée de Cluny, propose une loi qui aurait cet effet, dans un article plein de bonnes raisons. Il cite l'Angleterre, l'Egypte, la Grèce, qui interdisent l'exportation des œuvres d'art, et conclut :

« Nous demandons seulement que les « meubles et immeubles de haute valeur « artistique puissent être classés, après en« quête, même quand ils appartiennent à « des particuliers, et même contre le gré « de ceux-ci, et que l'exportation en soit lé« galement interdite ».

Outre les objections que l'on ferait à une telle loi, violemment attentatoire au droit de propriété, il me semble entendre aussi les artistes modernes s'écrier : « Mais, au contraire, ouvrez la porte au commerce d'art. Car, comment vivrons-nous, si vous interdisez la publicité que vaut à notre travail la circulation des œuvres françaises et si vous refusez l'entrée des salles de ventes aux seuls gens capables d'acheter et de payer cher, c'est-à-dire aux américains des deux Amériques, aux anglais et aux allemands ? Et puis qui décidera qu'un ouvrage est ou n'est pas d'une haute valeur artistique ? Et enfin, doutez-vous de la fécondité et du génie de notre race, que vous ayez peur d'appauvrir la France en cédant aux étrangers les productions des artistes nationaux ? Croyez-nous : les ressources de l'art français sont inépuisables. L'histoire en est l'indiscutable témoignage. »

Je me range, pour ma part, avec les adversaires de M. Haraucourt. Pouvons-nous rien souhaiter de mieux que la propagation du renom français ?

ꝏ

S'il est aisé de découvrir la raison qui fit pousser à près d'un demi-million la toile de Henri Regnault, quel que soit le temps que l'on passe à y réfléchir, on ne s'explique point que la collection de M. Doucet ait produit, en trois vacations,, TREIZE MILLIONS HUIT CENT QUATRE-VINGT QUATRE MILLE QUATRE CENT SOIXANTE FRANCS, et 15.272.906, avec les frais. Jamais, en France, une vente n'avait produit ce total. On abait obtenu neuf millions de la vente des objets de Mme Lelong ; on en avait tiré six de celle des diamants de la couronne, un peu plus des bijoux du sultan ; mais quatorze millions !... Vraiment, c'est fou. Il faisait très chaud cet après-midi-là dans la salle Drouot, où les enchères montaient, montaient... Le thermomètre marquait trente-trois degrés. Qu'est-ce que c'est que cela, trente-trois, à côté de quatorze millions ? Ah ! pauvre soleil parisien ! Tu chauffes moins nos crânes que la passion des belles choses ; et ton rayon n'a pas l'ardeur de celui qui part d'une très jolie dame peinte il y a deux siècles, ou d'une porcelaine anciennement modelée. Et dire qu'une collection, celle de Rodolphe Kann, fut achetée sept millions de plus que celle-ci, à New-York, voici quatre ans !... Vingt et un millions !...

Toutefois, c'est M. Doucet qui tient le record, pour ce qui est de notre continent. Il est le champion des ventes à l'encan.

Malgré la parfaite beauté de chacune des pièces qu'il avait réunies pour orner son hôtel et sa vie, il est vraisemblable qu'il ne comptait point sur un résultat si magnifique. Il avait engagé quatre millions à composer sa collection. Jugez de la plus-value qu'elle acquit en vingt années. Le « Portrait de Duval de l'Epinoy », qui vient d'atteindre 660.000 francs, avait été payé 200.000 par M. Doucet à un marchand qui l'avait eu pour cinq mille deux cent dix francs. Une gouache de Baudouin, le « Plat d'Huitres », de Chardin, qui avaient coûté respectivement 8.000 et 240 francs au grand collectionneur ont été adjugés 104.500 et 55.000 francs.

Pourquoi, s'est-on demandé, M. Doucet se sépare-t-il des choses qu'il chérissait ? Et l'on a développé diverses explications, ingénieuses, indiscrètes et inutiles. Ce qui est intéressant, ce serait de savoir les impressions qu'éprouva cet homme de haut goût à se retrouver dans les chambres nues de sa maison. Qu'ont pu lui dire ces murs que garnissaient auparavant maints chefs-d'œuvre, ces cheminées que surmontient de gracieuses figures de Houdon et des bibelots clairs dans leur armure de bronze ? Qui dira la désolation ou la consolation de s'être défait d'un si bel entourage ? Et c'est à bon escient que j'ajoute « consolation », puisque M. Doucet a déjà recommencé d'acheter de la peinture, de la peinture moderne, cette fois, et de la meilleure, des Claude Monet.

Bientôt, sans doute, nous aurons une autre vente Jacques Doucet. Elle comprendra des tableaux, des sculptures, des objets d'artistes contemporains, des œuvres excellemment choisies. Après celle-là une troisième, et ainsi de suite, jusqu'au jour où le dernier ensemble d'objets d'art de ce sûr amateur ira au Louvre pour accroître en nombre et en beauté la commune propriété française, avec sa riche bibliothèque de la rue Spontini.

ꝏ

Parmi les hommes diversement fameux qui viennent de mourir dans ces quinze derniers jours : de Kimmerling, avec son passager l'ingénieur Tonnet, à Lambert-jack, le célèbre cycliste, enrichi dans l'industrie automobile, ami de nos hommes d'Etat et des artistes, il convient d'en honorer trois de quelques lignes particulières : Frédéric Passy, Anatole Leroy-Beaulieu, Léon Dierx.

Frédéric Passy fut une sorte d'apôtre de la liberté et de la paix.

Il plaida pour elles pendant un demi-siècle, avec une obstination remarquable, au Parlement, dans la presse, fonda des ligues, courut le monde, semant la parole qu'il crût bonne. Il a convaincu une partie de l'Europe que la concorde universelle régnerait un jour. Ses lèvres lui méritèrent d'être élu à l'académie des sciences morales et politiques ; sa pensée eut la sanction du prix de Nobel ; il fut fait commandeur de la légion d'honneur. Avant sa mort, il pria qu'on inscrivît sur sa tombe la devise de toute sa vie, qui est comme l'abrégé de son nom : « Pax ».

Le public a peu connu Leroy-Beaulieu, qui pourtant s'occupa beaucoup de lui, en traitant du socialisme, de la démocratie, des rapports de l'Eglise et de l'Etat. Il était le collègue d'institut de Frédéric Passy.

Léon Dierx était tout à fait ignoré, avant le bruit que soulève sa succession poétique. Les poètes, les lettrés, quelques amateurs de rythmes purs et de sentiments délicats, avaient lu ses « Poèmes et Poésies », « Les Lèvres closes », entendu « Rencontre » et « Les Amants ». C'est que Léon Dierx a toujours vécu isolément, consacrant au patient travail de ses vers les heures que ne prenait point sa modeste fonction d'attaché ministériel, et plus tard les jours entiers de sa retraite. Il remania constamment son œuvre qui parût, dans une édition définitive, sous le titre de « Poésies complètes », que l'Académie française couronna. Voila toute la gloire officielle qu'il eût. Devant ses pairs, toutefois, il eut plus. Depuis la mort de Verlaine, en effet, il portait le titre de prince des poètes. Il est mort comme il avait vécu, très doucement, et il semble avoir eu un pressentiment de sa brusque fin, ou du moins l'avoir souhaitée telle, dans ces vers qu'il écrivit en 1867 :

Derrière moi, ce soir, quelqu'un est là tout près.
Je sais qu'il me regarde et je sens qu'il me frôle.
Quelle angoisse! Il est là, derrière mon épaule.
Si je me retournais, à coup sûr je mourrais !

ꝏ

Et maintenant, en attendant que cet humble poète, cet homme d'une rare dignité passe à la postérité avec les meilleurs inspirés, avec Baudelaire et Verlaine et Moréas, et dans leur rang, on se querelle sur sa principauté. Qui sera le futur prince des poètes ; qui l'éleva ? Des salles de rédaction sont devenues des salles de vote. Plusieurs journaux ont un candidat. Ici tout le monde est électeur, là les poètes seuls, ailleurs tous les écrivains. Il ne peut manquer de sortir plusieurs princes d'une telle consultation. Si du moins un nom de femme l'emportait concurremment à celui d'un homme, on pourrait, à la rigueur, en les mariant, mettre la couronne sur le ménage. Mais si deux mâles sont élus ? Eh, bien, les princes et leurs champions en découdront, ou la division demeurera. Ce ne sera jamais qu'une raison de plus de se détester entre poètes. Et comme ils en ont beaucoup, celle-ci bientôt ne comptera plus.

Albert GLORGET.

Adresse : REFORME ALEXANDRIE
Date : 10 JUIN 1912
Signature :

Le bon marchand

On raconte sur M. Knoedler l'acquéreur de la *Salomé* d'Henri Regnault, un trait fort caractéristique et qui témoigne de la générosité de ce marchand de tableaux américain, auquel le négoce et l'ardeur aux affaires n'ont pas enlevé le tact et le savoir-vivre.

L'acquéreur de la *Salomé* d'Henri Regnault est fort influent en Amérique, où ses clients sont parmi les plus riches amateurs d'art. Il habite six mois par an New-York, six mois par an Paris, et a épousé une Française. Jamais, dit-il, il ne surenchérit dans une vente contre un Musée français, et sa sympathie pour la France est indiscutable.

Donc, voici le trait que l'on rapportait. Il y a quelques années, lors de la terrible crise financière qui secoua les Etats-Unis et y causa tant de ruines, de nombreux clients de M. Knoedler lui demandèrent de reprendre des tableaux qu'il leur avait précédemment vendus; l'occasion était belle pour lui de réaliser de gros bénéfices en exploitant la gêne momentanée de sa clientèle et en lui rachetant à bas prix des œuvres qu'il lui avait vendues parfois très cher. Il n'en fit rien et mit son point d'honneur à reprendre ces tableaux au prix même où il les avait cédés.

Et M. Knoedler fait fortune tout en restant fort honorable.

Extrait de COURRIER DE BIZERTE
Adresse : BIZERTE
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

M. HENRI REGNAULT

C'est à Tanger qu'Henri Regnault acheva de peindre la *Salomé* mise en vente. Il venait de Rome et s'était installé dans l'hôtel d'un certain M. Davin qui vit toujours et raconte volontiers aux Français de passage à Tanger la vie d'aventure que menait là-bas le jeune peintre.

Henri Regnault fut un des précurseurs qui découvrirent le Maroc. Il en aimait les mœurs pittoresques, la couleur et les femmes mystérieuses. Et à cette époque il n'y avait pas de rivalité : il n'y avait guère, en 1869, plus de dix Français à Tanger.

Adresse : DÉPÊCHE MAROCAINE TANGER
Date : 16 JUIN 1912
Signature :

Le Louvre et la « Salomé » d'Henry Regnault

De nombreuses souscriptions pour l'acquisition de la *Salomé* d'Henri Regnault par le Louvre se sont produites spontanément et sans que de nouveaux appels soient intervenus. Les sommes réunies s'élèvent ainsi à 225,000 francs environ.

N° DE DÉBIT 520
Extrait de GRAND ÉCHO LILLE
Adresse :
Date : 12 JUIN 1912

La Semaine de Paris

Les millionnaires qui laissent à l'Institut, par testament, leur fortune, feraient bien de songer à la triste situation du Musée du Louvre, qui n'a jamais un sou vaillant quand il s'agit de disputer aux Américains des chefs-d'œuvre. A côté de tant de sommes gaspillées sans profit, l'Etat ne pourrait-il pas, lui aussi, doter le budget des Beaux-Arts de quelques millions nécessaires pour lutter contre les banknotes de Chicago ?

Il est vrai que le Louvre, eût-il des milliards à sa disposition, pourrait à peine triompher des enchères folles auxquelles monte aujourd'hui la peinture. Et il y a des rapins qui disent qu'elle ne se vend pas !

Que la « Salomé » de Regnault ait atteint le demi-million, passe encore. Mais les prix de la collection Doucet dépassent en invraisemblance tout ce que l'on peut imaginer.

Quand on songe aux prix d'autrefois ! Daumier vendant au « Charivari » trente francs un dessin que l'on paie aujourd'hui 10.000 ; Millet, à Barbizon, n'ayant pas de quoi manger ; Corot, ayant, ainsi que Daubigny et Troyon, de la peine à vendre mille francs une toile que l'on achète aujourd'hui cent mille !

Lorsque Henri Regnault eut peint à la Villa Médicis, à Rome, sa « Salomé », d'après le joli modèle qu'il appelait sa « Panthère noire », il partit pour l'Espagne, où l'attirait sa parenté native avec Vélasquez. Il rencontra, par hasard, à Madrid, un

marchand de tableaux qui lui acheta sa « Salomé » 13.000 francs, sans la voir. Il est vrai que ce marchand, M. Brame, était accompagné d'un artiste qui avait vu l'œuvre et qui s'y connaissait, lui ; c'était Daubigny.

Il avait affirmé au marchand que Regnault était un peintre d'avenir ; cela suffisait. C'est que, pour un marchand, la valeur d'une toile est non pas ce qu'elle vaut aujourd'hui, mais bien ce qu'elle vaudra plus tard. On fait des spéculations comme sur les terrains. On met en plein sur un numéro de roulette : il sort, c'est la fortune ; quelquefois, c'est le zéro. Combien de marchands de la rue Laffitte se sont trompés et ont nourri pendant des années des peintres qui n'ont jamais voulu naître à la gloire...

M. Brame eut raison de croire à Regnault. Quel admirable peintre, et quel Français ! Sa correspondance d'artiste est aussi intéressante à lire que celle de Fromentin. Ses esquisses du Maroc sont presque aussi belles que celles de Delacroix !

Relisez les notes que Clairin a écrites sur le grand et cher artiste qu'il a aimé et connu.

On a cité récemment sa dernière lettre, datée du 4 août 1870, et adressée à son marchand, M. Brame :

« Gibraltar, 4 août.

» Si Dios quière, et si nos armes sont victorieuses, je vous enverrai nos petits tableaux : « La sortie du Pacha », « Le Harem », etc ; mais, si nous sommes vaincus, je lâche la peinture et je m'engage pour manger quelques Prussiens ; ainsi, faites des vœux... »

Dès la fin d'août, hélas ! Regnault a connu nos défaites, il se met en route pour la France ; certes, sa qualité de pensionnaire de l'Ecole de Rome lui assure légalement le privilège de l'absence ; il est en droit dispensé de tout service militaire, mais il a hâte de revenir prendre sa place de combat.

Il arrive à Paris ; il a à peine le temps d'embrasser une dernière fois son vieux père, administrateur de la Manufacture de Sèvres ; il est incorporé dans les bataillons de marche ; c'est, désormais, le service de chaque jour aux remparts. Bien peu de moments purent être donnés par lui aux occupations qui, d'ordinaire, remplissaient sa vie. « Et cependant, a dit M. Henri Delaborde, dans une étude sur Henri Regnault, plus d'un croquis tracé en présence et quelquefois sous le feu de l'ennemi ; plus d'un dessin improvisé après une station aux grand'gardes ou au retour d'une reconnaissance, prouvent que, si brave soldat qu'il soit devenu, Regnault n'oubliait pas

VICTOR DURUY
(D'après un croquis d'Henri Regnault)

qu'il était peintre, et que, même dans les conditions actuelles, il avait toujours à ce titre des renseignements à recueillir et des observations à noter. Il faisait, un jour, un admirable croquis de son camarade au 21e bataillon, un vaillant aîné, un ancien ministre : Victor Duruy.

Le 15 janvier 1871, il achevait deux dessins pour une vente au profit des blessés, et, le lendemain, ces dessins étaient exposés au ministère de l'instruction publique ; trois jours plus tard, celui qui les avait signés n'était plus !...

Laissons M. Henri Delaborde nous raconter la mort du héros ; de tous les récits sur ce fatal événement, il n'en est pas de plus sincère ni de plus ému.

« C'est le 19 janvier, un peu avant cinq heures du soir, qu'Henri Regnault tomba mortellement frappé à la tête par une balle prussienne, à quelques pas de ce mur crénelé de Buzenval, au pied duquel a coulé le sang de tant d'autres victimes. Déjà, tout espoir d'enlever la position était perdu, la retraite avait sonné, et le bataillon de marche dont Regnault faisait partie descendait la colline, opérant le mouvement prescrit. Seul, immobile et comme fixé au sol par un invincible besoin de résistance, l'intrépide jeune homme s'obstinait à refuser de suivre ses camarades. Un de ceux-ci court à lui, l'exhorte, le supplie de ne pas s'exposer à un danger désormais inutile, et reçoit pour toute réponse le serment de ne quitter la place qu'après avoir brûlé sa dernière cartouche... Le lendemain, à la même heure et à la même place, un de nos ambulanciers trouvait un cadavre, reconnaissable à ces mots, écrits sur la doublure de la capote : « Regnault, peintre, fils de Regnault, de l'Institut », et portant suspendue au cou une médaille, cher et tendre souvenir qui fut aussitôt recueilli ; mais la fin de l'armistice consenti ce jour-là par les Prussiens ne permettant plus à des mains françaises d'enlever du champ de bataille le corps lui-même, il fallut que quatre jours s'écoulassent encore avant que ces tristes restes, transportés à Paris avec plusieurs centaines d'autres cadavres, fussent déposés au Père-Lachaise, afin d'être reconnus et réclamés.

» C'est là qu'un regard ami les découvrit à travers ses larmes ; c'est là qu'Henri Regnault fut retrouvé dans la mort par celui qui avait été le témoin le plus fidèle et le plus affectueux de sa vie, Georges Clairin, son ancien condisciple à l'Ecole des Beaux-Arts, son inséparable compagnon et son frère d'armes.

» Ainsi finit cette existence si courte, si sûrement destinée en apparence à la gloire, et qui, après avoir reçu les premières promesses et vu briller les premiers rayons, devait ajouter le souvenir d'un acte héroïque aux souvenirs d'un beau talent. »

Un mot encore : savez-vous ce qu'écrivait le noble artiste, le 15 janvier ?

« Nous avons perdu beaucoup d'hommes ; il faut en refaire, meilleurs et plus forts. La leçon doit servir, ne nous laissons plus amollir désormais.. Que chaque citoyen donne l'exemple : la vie pour soi seul n'est plus permise, l'égoïsme doit finir, disparaître et emporter avec lui cette fatale manie de mépriser ce qui est honnête et bon. Hier encore, il était d'usage de ne croire à rien, ou de ne croire qu'à l'immoralité, aux droits de toutes les passions mauvaises... Aujourd'hui, la République nous commande à tous une vie pure, honorable, sérieuse. Tous, nous devons payer à la Patrie le tribut de notre corps et de notre âme. Le bien que l'une et l'autre peuvent produire, nous le lui devons sans réserve. »

Ces patriotiques paroles, Regnault les mettait en pratique. Quatre jours après, il faisait, presque volontairement, le double sacrifice, se dévouant corps et âme, abandonnant, pour le devoir sacré de la défense de la Patrie, l'avenir, la gloire, les succès, la jeune renommée, et le bonheur certain auprès de celle qu'il aimait ; ce sont ces souvenirs, à la fois douloureux et consolants, qu'évoque pour les braves gens la vente de la « Salomé ». Sauront-ils, en Amérique, se rappeler quel fut l'auteur de cette toile superbe, et diront-ils, en s'inclinant : « Ce fut l'œuvre de Regnault, un artiste et plus encore, un héros » ?

*

Dans notre grand musée national, il y a une foule de tableaux qui ne nous coûtèrent pas très cher. La plupart des peintures et sculptures italiennes est tout ce qui nous reste de la conquête de l'Italie, ou de sa délivrance, comme vous voudrez, par Bonaparte, en 1796. Encore, en 1815, les Alliés fouillèrent dans le tas et reprirent même des œuvres qui, de tout temps, avaient été à nous.

Je relisais hier un volume fort intéressant, celui de la correspondance de Bonaparte avec le Directoire, pendant cette mémorable campagne d'Italie, après Montenotte et Lodi.

Le jeune général écrit à Carnot :

« Envoyez-moi au plus tôt quelqu'un qui s'y connaisse en peinture et sculpture ; moi, je n'y connais goutte... »

Il s'agissait simplement de faire un choix entre les tableaux et les marbres que le jeune vainqueur d'Italie prenait d'office pour les expédier à Paris. Il ne voulait envoyer que le dessus du panier.

On dira que Bonaparte donnait ainsi un bien mauvais exemple. Mais il faut noter que c'était à titre de contributions de guerre que le vainqueur frappait ces cours de Parme, de Lucques, qui, si elles n'avaient pas d'argent, possédaient d'admirables chefs-d'œuvre. Les princes laissaient ou faisaient assassiner nos soldats sur les routes ; aussitôt, Bonaparte ordonnait de se

saisir d'un tableau. Un jour, le duc de Parme répond qu'il n'en a plus. Bonaparte le condamne à fournir dans les vingt-quatre heures six cents sacs de soumers pour ses soldats, qui, on le sait, n'en avaient que rarement à se mettre sur les pieds !...

Ainsi, Bonaparte, pratique, améliorait le bien-être de ses grenadiers et les collections de nos musées. Aujourd'hui, c'est à coups de billets de banque qu'il faut se battre ; c'est pourquoi je demande que le budget des Beaux-Arts en ait quelques-uns pour aller à la bataille.

HENRIOT.

Extrait de TOURS
Adresse :
Date : 8 JUIN 1912
Signature :

La vente Jacques Doucet

Paris, 7 juin. — Après des hésitations qui ont duré près d'une année, M. Jacques Doucet, le grand collectionneur, a mis en vente sa célèbre collection.

C'est un événement artistique de la plus haute importance, la collection Doucet étant universellement connue et estimée.

Autour d'elle, comme autour de toutes choses célèbres, se sont formées des légendes. On a raconté notamment que M. Doucet s'était déterminé à cette vente à la suite d'un très grand chagrin sentimental. Ne trouvant plus de joie dans la contemplation de ses tableaux, il avait résolu de s'en défaire.

La collection fut exposée lundi dernier, entre 9 heures du soir et minuit.

Le total des deux vacations s'élève à 9.957.400 francs, dont 3.312.600 francs le premier jour et 6.644.800 francs le second.

Dans la sculpture, le prix le plus élevé a été donné pour un marbre de 34 centimètres de hauteur, le *Buste de Sabine Houdon à l'âge de dix mois*, que M. Duveen a acheté 450.000 francs, en lutte contre MM. Guérault et J. Séligmann. Les experts n'en avaient demandé que 120.000 francs.

Les tableaux ont donné lieu à des adjudications aussi élevées. Un portrait par Mme Vigée-Lebrun, *Madame Grant* (princesse de Talleyrand) a été payé 400.000 fr. par M. Knœdler, en compétition avec Mme Fernand Renault (demande 250.000 fr.) Les Chardin ont été aussi très poussés, *le Faiseur de châteaux de cartes* adjugé 190.000 fr. à M. Wild, *les Bulles de savon*, 300.500 fr. à M. Guiraud.

N° DE DÉBIT
Extrait de 1er JUIN 1912
Adresse :
Date :

★ Hier a été vendue la collection Landolfo Carcano, dans laquelle figurait le célèbre tableau d'Henri Regnault : « Salomé ». Il a été acquis pour 488.000 fr. par un marchand de tableaux de New-York, M. Knœdler. Le Louvre, qui, avec le concours financier de quelques amateurs, se proposait d'acheter le tableau, a poussé les enchères jusqu'à 400.000 fr. Lorsqu'on annonça que l'acquéreur était un étranger, des coups de sifflet ont éclaté dans la salle.

Extrait de PETITE CHARENTE ANGOULÊME
Adresse :
Date : 10 JUIN 1912
Signature :

*** Nous avons signalé, dans notre précédente chronique artistique, la vente de la collection Carcano et l'achat par un marchand américain, M. Knœdler, de la « Salomé » d'Henri Regnault au prix de 480.000 francs. M. Knœdler a fait savoir qu'il tiendrait, pendant deux mois, ce tableau à la disposition du musée du Louvre, et qu'il le lui céderait contre remboursement de la somme versée par lui, soit la somme indiquée, plus 48.000 francs, représentant les frais. Signalons dans la même vente un « Portrait présumé de la sœur de Rembrandt », peint vers 1633 par Rembrandt. Ce tableau a été adjugé au prix de [illegible] francs. Un Véronèse a fait 180.500 fr.

Extrait de
Adresse :
Date : 9 JUIN 1912
Signature :

Vendredi *Un tableau d'Henri Regnault Salomé vient d'être adjugé dans une vente publique pour 480.000 francs.*

C'est peut être de très belle peinture et c'en est assurément, car Henri Regnault avait un talent de premier ordre. Mais si l'héroïque peintre qui tomba sous les balles prussiennes à Buzenval, à la fleur de l'âge, vivait encore — il le pourrait — ses œuvres les meilleures n'auraient pas atteint la dixième partie du chiffre obtenu pour Salomé.

Il faut être mort pour recevoir la consécration des prix fabuleux. Et de jeunes artistes de génie meurent de faim dans leur mansarde.

Les amateurs de peinture seraient mieux inspirés s'ils songeaient un peu plus aux vivants et un peu moins... aux morts dont la gloire ne perdrait rien pour être moins haut cotée.

Extrait de JOURNAL DE L'ILE D'OLERON
Adresse : OLERON
Date : 9 JUIN 1912
Signature :

Côté Beaux-Arts, à noter les récompenses du Salon des Artistes Français, où M. Chabas reçoit la médaille d'honneur de peinture, et le bruit fait autour de la « Salomé » d'Henri Regnault.

L'aviation a perdu un de ses premiers et illustres adeptes Wilbur Wright enlevé par une fièvre typhoïde, elle s'est endeuillée de la chute mortelle d'Edouard Reby à Juvisy.

Extrait de
Adresse : JOURNAL
Date : LE HAVRE 2 JUIN 1912
Signature :

— L'acquéreur de la « Salomé », d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à la fin de décembre.

trait de
resse :
te : 5 JUIN 1912
gnature :

M. Knoedler, l'acquéreur américain de la « Salomé », de Regnault, a déclaré qu'il était prêt à l'abandonner au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre a deux mois pour se prononcer.

Extrait de
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

« SALOME » ENLEVEE PAR L'AMERIQUE

Hier a eu lieu la vente des tableaux de la collection de Mme la marquise Carcano. Voici les prix atteints par quelques toiles : le Lac (effet du matin), par Corot, 120.000 fr. ; Un portrait de la femme de l'architecte Gedon, par Leibl, 140.000 fr. ; Le campement arabe, de Fromentin, 68.000 fr. ; Une leçon d'équitation, de Delacroix, 140.000 fr. ; Un intérieur d'une cour au Maroc, de Delacroix, 86.000 fr.

La « Salomé » de Regnault a été achetée 488.000 fr. par M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de COMBAT LIMO
Adresse : LIMOGES
Date : 7 JUIL. 1912
Signature :

— L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition pendant un délai de deux mois au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à fin décembre.

Extrait de République du Var
Adresse : Toulon
Date : 31 MAI 1912
Signature :

Les débats de l'affaire Houssard figurent au rôle des assises d'Indre-et-Loire pour les 26, 27, 28 et 29 juin.

A Paris a commencé la vente de la collection de la marquise Landolfo Carcano. Parmi les œuvres qui composaient cette collection, la *Salomé*, œuvre célèbre d'Henri Regnault, a été, sur une mise à prix de 500.000 francs, adjugée 480.000 francs à un Américain de New-York, M. Leclerc.

Extrait de
Adresse : SELECT
Date : 4 JUIN 1
Signature :
Exposition

LA « SALOME ET LE LOUVRE

Du « Gaulois »

C'est environ 200.000 francs qui sont acquis dès maintenant à la souscription.

Quelque désir qu'aient les initiateurs de cette noble entreprise d'aller jusqu'au bout de leur effort, il est indispensable pour écarter tout malentendu nouveau, de savoir si le Louvre maintient sa participation de 200.000 francs. Une démarche sera faite pour obtenir cet éclaircissement nécessaire. La « Salomé » ayant été payée 480.000 francs par M. Knoedler, qui est prêt à la rétrocéder généreusement sans aucun bénéfice, il n'y aurait donc plus que 80.000 francs environ à trouver. La presse avec son admirable élan, y réussirait sans peine. Tout le monde pensera que le Louvre serait ainsi devenu à des conditions avantageuses, — pour deux cent mille francs — possesseur d'une œuvre deux fois consacrée par l'art et le patriotisme et qui doit figurer dans notre grand musée national.

N° DE DEBIT
Extrait de JOURNAL de ROUEN
Adresse : ROUEN
Date : 2 JUIL. 1912
Signature :

— L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à la fin de décembre.

Extrait de PETITE GIRONDE
Adresse : BORDEAUX
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition pendant un délai de deux mois au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à fin décembre.

Lundi ont eu lieu, au milieu d'une nombreuse assistance, les obsèques de M.

Extrait de IMPARTIAL
Adresse : NANCY
Date : 4 JUIN 1912
Signature :

La Salomé.

On continue de nous parler de l'espoir que le Louvre pourra acquérir 485.000 francs la *Salomé* d'Henri Regnault. Franchement, c'est un peu cher.

Extrait de
Adresse : GRAND ECHO LILLE
Date : 20 JUIN 1912
Signature :

Qu'arrivera-t-il après le vote de l'impôt sur le revenu aux propriétaires de tableaux de maître, représentant des centaines de mille francs, et comment les taxera-t-on pour ces capitaux existant, grossissant de jour en jour, mais ne produisant pas de revenus annuels ?...

J'imagine volontiers la scène qui aura lieu bientôt, inévitablement. Un monsieur très correct se présentera chez le riche collectionneur et lui demandera la faveur de visiter son musée.

— Très volontiers, monsieur....

Et le bourgeois racontera :

— Ma collection ne m'a pas coûté cher, car je l'ai formée à une époque où la peinture était pour rien.... tenez, ce Daumier... je l'ai eu pour 30 francs. C'est ce que le « Charivari » payait à Daumier pour une lithographie en 1869. Cela vaut 20.000 fr.

Et ce Corot ! je l'achetai 600 francs au grand artiste, un jour que je pêchais à la

ligne avec lui, en 1867, sur les bords de l'Oise, à Valmondois ! Ça vaut 200.000 fr.

Six Millet, six louis ; c'était, jadis, à Barbizon. Le grand artiste n'avait pas de quoi dîner... Cent mille francs, cela vaut, Monsieur.

Cette esquisse de Salomé, aussi belle que l'original... je l'ai eue pour deux cents francs... cela vaut 100.000 francs, et ce Fragonard, et ce petit buste de Houdon... et ces trois dessins d'Ingres.

— Oui, oui, répond le visiteur très correct ; vous en avez bien pour des sommes énormes.

— Je le crois.

— Je vous remercie... Chargé d'évaluer votre fortune en vue de la taxe que vous aurez à payer, je note que vous avez là un capital « représentatif » de trois millions. J'estime que vous devez payer à l'Etat, annuellement, 61.487 fr. 95 centimes, comme légitime part de votre revenu !...

Extrait de L'ELBEUVIEN
Adresse : ELBEUF
Date : 6 JUIN 1912
Signature :

QUESTIONS :

SALOMÉ

Un Américain a payé l'autre jour 480.000 fr. pour un tableau du peintre Henri Regnault, représentant Salomé. Un lecteur de l'*Elbeuvien* voudra bien m'excuser de mon ignorance et me dire qu'est-ce que cette Solomé. Je l'en remercie par avance. L. B...

Extrait de
Adresse : FLANDRE DUNKERQUE
Date : 2 JUIN 1912
Signature :
Exposition

— La « Salomé » de Henri Regnault, mise à prix 500.000 francs, a été adjugée 480.000 francs à un Américain de New-York. La France a trois mois pour racheter le tableau à ce prix.

A L'ETRANGER.

Extrait de
Adresse : VILLENEUVE-sur-LOT
Date : 4 JUIL. 1912
Signature :

PETITES NOUVELLES

L'acquéreur de « Salomé » d'Henri Régnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition pendant un délai de deux mois au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à fin décembre.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La « Salomé » de Regnault est vendue 488.000 francs

Paris, 30 mai.

Cet après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de la marquise de Carcano. La « Salomé » de Regnault a été achetée 488.000 francs par M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de [illegible]
Adresse : [illegible]
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

LETTRE DE PARIS

VENDREDI

A coups de dollars

La Salomé d'Henri Regnault vient de se faire enlever, telle la Joconde, enlever aux portes même du Louvre. Il y a toutefois une différence : elle n'y était pas encore rentrée. Mais elle semblait devoir s'y trouver si bien, si bien, qu'on s'était cotisé entre amis du musée, afin de permettre cette acquisition.

Hélas ! les dollars l'ont, une fois encore, emporté sur les billets de banque.

M. Pujalet suivit l'enchère jusqu'à 350.000 francs. Puis un sénateur de l'Aude, M. Mir, la mena courageusement à 475.000. Lors, le marchand d'ivoire hésita. Hélas ! un silence angoissé se répandit dans la foule émue qui regardait passer la fortune.

— 480.000 francs, cria l'officier ministériel, je dis 480.000. Une fois, deux fois, trois fois !... Personne ne monte ?... Adjugé !

Le vainqueur s'avança. C'était un marchand de New-York, sir Knoedler. Il va payer là-bas un joli denier à la douane. Peu lui en chaut du reste, car il a certainement calculé son coût.

Cependant cette coquine de Salomé persistait à sourire, elle aussi, assise sur son bahut, pieds nus, seins nus, cheveux crépus, en vraie fille d'Orient plus tzigane que galiléenne, avec le poing droit sur la hanche et le plat du meurtre sur les genoux entrebâillés.

Telle l'imagina en 1868 le grand et noble artiste qui devait mourir en héros, trois ans plus tard, sur le champ de bataille de Buzenval.

La conception lui en vint à Rome, mais il l'acheva au Maroc. C'est là-bas certainement que lui apparut cette figure étrange de courtisane féroce. Il la brossa sur un fond d'or d'où se détachait plus brutalement son visage farde. Ce fut un beau scandale chez les critiques du temps.

— C'est de la peinture de fils de chimiste, déclarèrent-ils effarés, il a dérobé ce jaune de chrome dans le laboratoire paternel.

L'ouvrage coïncidait avec « le Mariage à la Vicaria » de Fortuny. On les confondit dans une semblable réprobation. Bien entendu, elle aboutit à un mouvement d'imitation qui valut à nos pères d'autres explosions de couleur fauve.

Comment la retrouva-t-on hier à l'encan, galerie Georges Petit, telle une esclave amenée sur les marchés de créatures humaines par les trafiquant de sérail ?...

Elle appartenait à la collection de la marquise Landolfo Carcano, collection qui se disperse céans et comportait un merveilleux ensemble des maîtres du Second Empire. Dès qu'on apprit la présence de ce spécimen, une rumeur générale la salua. Il fallait empêcher à tout prix son exportation, au nom du pays.

Le Conseil des Musées Nationaux ouvrit un crédit adéquat aux prévisions. Puis les souscriptions parallèles s'y ajoutèrent. Ce vaste élan majora si copieusement la cote de cette vente que nous ne pûmes en profiter.

***

Les spectateurs ont sifflé le gêneur yankee. Un moment nous craignîmes que les Etats-Unis se sentissent offensés. Ils seraient trop bêtes de se vexer pour un pareil mouvement d'humeur, puisqu'il rend hommage direct à la puissance financière de ses amateurs.

La France entière, qui pourtant passe pour une nation cossue, n'a donc pu arracher un trésor semblable à la concurrence et à la cupidité du Nouveau Monde.

D'aucuns en manifesteront du reste un chagrin disproportionné. Ne décerna-t-on point les plus hautes distinctions à M. Chauchard rien que pour nous avoir ramené en Europe « l'Angelus » de Millet ?... Si quelqu'un nous restituait l'énigmatique florentine de Léonard de Vinci, ne mériterait-il point le grand cordon de la Légion d'Honneur ?... Nulle époque ne sacrifiait davantage au snobisme. les amoureux de Salomé ne sauraient moins faire que de protester, quand elle s'embarque en transatlantique, au risque de rencontrer des icebergs sur sa route.

J'ai entendu des gens préférer sérieusement la sécurité d'un tableau à l'existence de son auteur, souvent mort de misère derrière son chevalet.

Henri Regnault eût vécu davantage, que sa manière aurait fini par sembler vieillotte. Tout novateur trouve vite un plus révolutionnaire qui le démode et le renvoie aux oubliettes. Un geste patriotique devait-il nous conserver cette toile historique ?...

Sa perte facilita du moins une opération moins annoncée et qui nous vaut d'avoir repris, moyennant 270.000 francs, « l'Allée des Châtaigniers » de Théodore Rousseau.

Le taux est encore suffisant pour maintenir à ce paysagiste un prestige mérité.

Quant à demoiselle Salomé, elle se vantera aisément d'avoir réalisé en cette circonstance fortuite un nouveau record à joindre à tous ceux qu'elle détient présentement.

Je ne connais point coquine biblique à laquelle on ait prêté autant de qualités et de vices depuis un demi-siècle, qu'à cette fille naturelle d'une Hérodiade irritée.

***

Salomé, Salomé, laisses-nous t'aimer, puisque c'est l'habitude. De Massenet à Strauss, les incarnations nous ont permis d'envisager son rôle meurtrier sous les formes les plus contradictoires. Je crois néanmoins qu'Henri Regnault exagéra en nous montrant cette ballerine plus sauvage et plus mal peignée qu'Isadora Duncan.

Onques l'Ecriture n'en conserva la trace comme d'une sorte de «fille à l'Ours», style Mischa.

Nous supposerons plus simplement qu'elle obéit à sa maman, en réclamant le chef du Précurseur, sans s'étonner de ce caprice, permis naturellement à une souveraine.

L'américain, auquel on va porter ce portrait inattendu d'une Salomé si différente de la conception familière, est donc capable de nous la renvoyer pour erreur, sur la physionomie et tromperie sur le caractère.

Je suis certain en effet qu'il s'en est amouraché d'office, la croyant dans la force de sa beauté lumineuse, tente à Jean, et non pareille à une vieille juive de Tanger, accroupie sur une commode.

Armand GREBAUVAL

Extrait de Soleil du Midi
Adresse : Marseille
Date :
8 JUIN 1912
Signature :

Knoedler

***

La vente Landolfo Carcano, dont la première vacation a donné un total de près de trois millions, excitait un vif intérêt à cause de la *Salomé* d'Henri Regnault. M. Arthur Meyer avait déclaré solennellement que ce serait une honte si *Salomé* ne restait pas à la France. Une souscription immédiatement ouverte atteignit en deux jours 185.000 francs, et le Conseil des Musées se décida, sous la pression de cette campagne, à voter 200.000 francs. C'était donc d'un total de 385.000 francs que disposait le Louvre.

Le public suivit avec nervosité les enchères. La toile de Regnault dépassa les 385,000 ; la lutte se poursuivit alors entre le représentant de M. Mir, sénateur, et M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York, à qui le tableau fut adjugé, en fin de compte, pour 485.000 francs.

L'assistance désappointée siffla le marchand Yankee, dont l'attitude, cependant, avait été fort correcte, puisqu'il n'enchérit pas contre le Louvre et n'entra en lice que quand M. Le Prieur se fut retiré. M. Knoedler déclara alors qu'il était prêt à céder *Salomé* à notre musée au prix coûtant.

Les journaux manifestent l'espoir que l'on réunira facilement la somme complémentaire. Franchement, cette ardeur est exagérée. Le Louvre possède déjà, d'Henri Regnault, l'*Exécution à Tanger* et le *Portrait du maréchal Prim*, qui sont des œuvres supérieures à la *Salomé*. *Salomé* n'est pas un chef-d'œuvre ; ce n'est pas même le chef-d'œuvre de Regnault. Le motif est pittoresquement présenté, le modelé du nu juste et charmant, mais la matière en est médiocre et le fond jaune déplaisant à l'œil. C'est une œuvre de second ordre, une belle image.

Regnault ne la peignit pas au Maroc, mais à Rome, d'où la toile est, du reste, datée. Le modèle fut non une orientale, mais une petite fille de la place d'Espagne qui s'appelait Maria, si l'on en croit les souvenirs de Clairin, rédigés par André Beaunier. Clairin et M. Claretie après lui, ont raconté comment le marchand de tableaux Brame, rencontrant Regnault à Cordoue, lui acheta son tableau 4.000 francs ; de quoi l'artiste, qui était fort embarrassé pour payer sa note à l'auberge, blêmit de joie.

La marquise Landolfo Carcano avait acheté *Salomé* 36.000 francs ; la voici à 485.000 ! Ce n'est pas une mauvaise spéculation, quelquefois, d'acheter et de laisser vieillir des tableaux.

N° DE DEBIT
Extrait de DEPECHE
ROUEN
Adresse : 2 JUIN 1912

Knoedler

DEUIL NATIONAL

Il paraît que la France est une fois de plus en deuil parceque la *Salomé* d'Henri Regnault va s'en aller en Amérique.

Cependant quelques riches amateurs d'art avaient ouvert une souscription pour aider le Musée du Louvre à faire l'acquisition de cette toile. Vaine générosité. Le milliardaire guettait l'œuvre du peintre français et l'a enlevée au prix de 480,000 francs.

Quand le commissaire-priseur a laissé tomber son marteau, le public qui assistait à la vente a sifflé.

Que sifflait-il ? Le tableau, le commissaire-priseur, l'Américain, ou l'administration du Louvre ?

On n'en sait rien, et les siffleurs eux-mêmes seraient peut-être bien en peine de nous renseigner sur ce point.

Quoi qu'il en soit, nous voilà encore une fois en deuil, Pauvre France !

Nous avons autant que quiconque le goût des arts, et nous estimons que le renom artistique de notre pays est un des titres de gloire auxquels il doit tenir le plus ; mais de là à considérer le départ de la *Salomé* pour le pays des dollars comme une calamité publique, il y a de la marge !

D'abord, la *Salomé* est-elle un chef-d'œuvre ? Affaire de goût. Nous avouons lui préférer infiniment les deux toiles du même artiste qui sont au Louvre : *La décollation à Tanger*, et, surtout, l'admirable portrait équestre du *Maréchal Prim*.

Regnault fut un bel et vaillant artiste, doublé d'un robuste et vaillant Français. Il est mort au champ d'honneur, tué par une balle prussienne au combat de Buzenval. Il a droit à tout notre respect au double titre du courage et du talent. Mais eût-ce été un hommage lui rendre que d'accumuler sur sa toile pour cinq cent mille francs de pièces de cent sous ?

Nous osons nous faire une tout autre idée du culte que l'on doit aux artistes et aux œuvres d'art.

Certes, il est nécessaire que les célébrités de l'art français soient dignement représentées dans nos musées ; il y aurait même pour cela, un moyen très pratique que l'on n'emploie jamais.

Ce moyen consisterait tout simplement à aider les artistes vivants en leur achetant leurs œuvres. Comme ils sont généralement peu exigeants, cette opération aurait le double avantage d'assurer leur existence et de faire entrer à peu de frais dans les collections nationales ou tas de chefs-d'œuvre que l'on paie plus tard horriblement cher pour empêcher leur accaparement par de fastueux étrangers.

Mais c'est beaucoup trop simple pour qu'on s'y résigne jamais !

***

L'Etat d'une façon générale, n'achète aux Salons que des « navets » dont il se débarrasse ensuite par la voie des « dépôts » dans les musées de province.

L'administration des Beaux-Arts, chargée de ces achats, a une esthétique très personnelle. Son critérium pour juger la valeur d'une œuvre d'art est le nombre ou l'importance des médailles obtenues par l'auteur de cette œuvre. Une telle façon de procéder dispense les fonctionnaires de la rue de Valois de toute connaissance spéciale et leur permet de régenter l'art français sans y entendre goutte.

C'est ainsi qu'ils ont laissé un demi-siècle durant, les amateurs empiler dans leurs collections des Corot et des Daubigny à 1,200 francs la pièce, pour les payer eux-mêmes plus tard 150 et 200.000 francs.

La *Salomé*, que l'on s'arrachait jeudi à coups de billets de mille, a été achetée 8,000 fr. à Henri Regnault.

Nous ne savons pas exactement combien la marquise de Carcano l'avait payée, mais nous avons idée qu'elle n'a pas dû perdre dessus en l'écoulant à 480,000.

[illegible] de ces pitoyables constatations que notre administration des Beaux-Arts fait très peu les affaires des artistes et beaucoup celles des spéculateurs.

Puisque tel est son rôle, nous demandons très instamment qu'on la flanque à la porte !

Payer excessivement cher des tableaux d'artistes morts et dont la réputation est consacrée ne constitue pas un travail particulièrement malin. Tout le monde, y compris le plus ignare des porteurs d'eau — s'il y en a encore ? — peut se [illegible] préparation [illegible]

[illegible] lois est un débouché tout trouvé pour les « fils à papa », dont on ne peut rien faire. Seuls les inspecteurs font exception à cette règle ; mais il convient de remarquer qu'on ne les consulte pas pour les achats d'œuvres d'art : ils passent leur temps à visiter les écoles de province et à proposer des améliorations qu'on ne réalise jamais.

Ceux-là connaissent d'admirables artistes travaillant silencieusement dans leur coin, comme le faisait jadis le « père » Corot. Quand ils les signalent à l'attention du sous-secrétaire d'Etat, cet important personnage hausse les épaules.

Il lui arrive parfois de se fendre de quinze louis pour acheter une toile qu'il « enterre » aussitôt dans un musée départemental ou municipal, mais le fait est excessivement rare !

***

Voilà pourquoi la *Salomé* s'en ira, par un prochain transatlantique, enrichir la collection de quelque nabab des jambons, du pétrole, des conserves de homard ou de l'huile à graisser !

Il y a une vingtaine d'années, le Louvre aurait pu s'offrir l'œuvre de Regnault pour 15 à 18,000 francs. Il l'a laissée passer dans une collection particulière d'où elle sort aujourd'hui au prix net de 480,000 francs.

Grâce au geste généreux des riches amateurs précités, il eût pu la payer jeudi 350.000, c'est-à-dire faire à l'amateur qui avait eu le flair de l'acheter quelque chose comme 20,000 francs un royal cadeau de 330,000.

N'est-ce pas du gaspillage pur et simple ?

Le même jour, l'administration des Beaux-Arts a payé 270.000 fr., *l'Allée de Châtaigniers*, de Théodore Rousseau, tableau *refusé* au Salon de 1835 !

Ce paysage est un chef-d'œuvre c'est entendu, et le chef-d'œuvre de Théodore Rousseau par dessus le marché ; mais que diable ! ce devait déjà être un chef-d'œuvre en 1835, et à cette époque on aurait pu l'avoir pour 1,500 francs !

Cet achat, paraît-il, doit nous consoler partiellement du deuil cruel que subit notre patrie en raison du départ de la *Salomé* pour l'Amérique. Il est deux choses, toutefois, dont il ne nous consolera jamais : c'est la sottise et l'ignorance de notre administration des Beaux-Arts !

N° DE DEBIT
Extrait de [illegible]
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

CAUSETTE

Battage.

Vous savez quel tapage est mené pour que la « Salomé » d'Henri Regnault ne passe pas en Amérique.

Le Louvre avait poussé la toile jusqu'à 370.000 francs. Un expert de New-York, M. Knoedler, l'obtint au prix de 480.000. Cependant si le conseil des musées nationaux se ravisait avant le délai de deux mois, M. Knoedler s'offre à nous la revendre sans bénéfice.

Et c'est donc une centaine de mille francs qu'il faudrait encore trouver.

Mais, à moins que la somme ne soit fournie par des souscriptions particulières, j'espère bien qu'on arrêtera les frais.

M. André Michel fait observer que le Louvre possède déjà d'Henri Regnault le « Maréchal Prim », son chef-d'œuvre, « l'Exécution de Tanger », plusieurs petites toiles ou aquarelles, honorant comme il convient la mémoire du peintre, et que l'abandon de sa « Salomé » ne serait peut-être pas un malheur public.

— Car, ajoute notre confrère, sans manquer au devoir du patriotisme (un patriotisme dont toute apparence de cabotinage offense la pudeur), il reste permis de ne point partager l'admiration frénétique et dangereuse que certains professent pour ce tableau.

Voilà le vrai. Mais il y eût du courage à le dire dans le concert de clameurs éperdues que dirige en personne M. Arthur Meyer...

Le résultat final de tout ceci, d'ailleurs, sera de permettre à M. Knoedler de refiler beaucoup plus cher sa toile à quelque milliardaire de là-bas.

***

Extrait de
Adresse :
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

LETTRE PARISIENNE

Les incidents artistiques de la semaine. — La « Salomé » de Regnault aux enchères. — Le Louvre, le marchand américain et le tableau « qui doit rester à la France ». — L'affaire du ballet russe au Châtelet. — M. Rodin, le « Figaro » et l'Hôtel Biron.

Knoedler

Paris, 2 juin.

Il s'est fait cette semaine beaucoup de bruit dans le monde des arts, et comme il convient à des histoires bien parisiennes, c'est autour de la vente des collections de la marquise Landolfo-Carcano [illegible] particulièrement à l'occasion [illegible] Américain de la « Salomé » d'Henri Regnault, et encore au sujet des ballets russes et du danseur Nijinsky que le public s'est bruyamment amusé. Les deux affaires sont intéressantes par plusieurs points.

La vente Carcano était attendue avec anxiété dans le monde des marchands, des amateurs et des musées. Elle était depuis longtemps annoncée dans les formes somptueuses qui conviennent à une collection où sont réunies des œuvres illustres. Mais le clou auquel allaient s'accrocher les plus fortes enchères était la « Salomé » d'Henri Regnault. Il s'agissait de savoir, suivant la formule traditionnelle, si elle « resterait à la France ».

Avant que le jour de la vente fût arrivé un comité d'amateurs avait ouvert une souscription pour permettre au musée du Louvre de pousser les enchères plus loin que le lui permettait le crédit officiel. Cette souscription avait recueilli 185.000 francs, qui s'ajoutant aux 200.000 francs mis à la disposition du représentant du Louvre donnaient déjà une assez jolie marge d'opérations.

Elle fut insuffisante cependant, et les enchères fiévreusement suivies par la plus élégante chambrée eurent vite dépassé les 385.000 francs que M. Leprieur, conservateur de la peinture au Louvre, avait mission d'exposer.

Après le renoncement du représentant des musées français, les prix montant toujours rebondirent entre quelques marchands étrangers pour se fixer enfin au chiffre de 480.000 francs, moyennant quoi la « Salomé » fut adjugée à M. Knoedler, de New-York. Avec les frais, c'est une somme totale de 528.000 francs que lui coûtera ce tableau qui devait « rester à la France ».

Il ne faut pas d'ailleurs s'inquiéter exagérément, car il est probable qu'il nous restera quand même. Dans tous les journaux des notes circulent apprenant que M. Knoedler qui aime passionnément la France est prêt à céder au Louvre et simplement pour le prix qu'il a lui-même payé le tableau que l'effort combiné de nos ressources ministérielles et des souscriptions privées n'a pu parvenir à disputer utilement à l'Amérique.

Il y a là une petite leçon de choses dont il convient de sentir tout le prix. Elle prête à de très subtiles réflexions sur la psychologie spéciale des grandes ventes artistiques.

Donc l'acquéreur américain nous laisse un délai de deux mois pour nous permettre de compléter la somme. La souscription déjà ouverte n'attendra vraisemblablement pas si longtemps pour atteindre le chiffre nécessaire à assurer au musée du Louvre la possession d'un tableau qui doit « rester en France ». Il lui restera seulement pour 143.000 francs de plus que le conseil des musées et les amateurs amis de la « Salomé » avaient jugé suffisant de lui consacrer.

* *

L'autre incident artistique, ou simplement à propos d'art, de la semaine, l'incident du ballet russe, soulève des questions plus délicates.

La saison du théâtre du Châtelet où opèrent en ce moment les danseurs russes avait à l'un de ses derniers programmes une adaptation chorégraphique de l'« Après-midi d'un Faune », le poème de Mallarmé déjà célébré par la subtile musique de Claude Debussy.

La soirée, pour laquelle on attendait le triomphe habituel aux exercices du ballet russe, souleva dans la salle une émotion inattendue. Il y eut des protestations indignées contre les libertés excessives et la mimique spéciale de M. Nijinsky, dans son rôle de faune. Des sifflets accueillirent cette pantomime audacieuse et le lendemain le « Figaro », par la plume de son directeur M. Calmette, s'élevait avec véhémence contre l'importation sur une scène parisienne de pareils spectacles. « Ces réalités animales, concluait-il, le vrai public ne les acceptera jamais ».

L'article était d'une sévérité particulière, ce qui dans le mondain « Figaro » était déjà suffisamment significatif.

Ce fut alors que parut une lettre du sculpteur Rodin, lequel disait toute son admiration pour la mimique d'une beauté vraiment antique du danseur russe. Cette entrée en scène de l'auteur du « Balzac » fut sans doute imprudente, car elle amena une riposte du « Figaro » qui pourrait bien causer dans les affaires de M. Rodin quelque changement inattendu.

M. Calmette commence par déclarer qu'il décline absolument le jugement de M. Rodin dans une question de moralité théâtrale, puis il ajoute pour justifier cette récusation :

« Il me suffit de rappeler qu'au mépris des convenances M. Rodin expose dans l'ancienne chapelle du Sacré-Cœur et dans les chambres désertées des religieuses proscrites de l'hôtel Biron une série de crayons libidineux et de croquis cyniques. »

La conclusion de M. Calmette est plus rigoureuse encore :

« Il est inconcevable, dit-il, que l'Etat, c'est-à-dire le contribuable français, ait payé cinq millions l'Hôtel Biron, uniquement pour y loger gratis le plus riche de nos sculpteurs. »

On sait, en effet, que l'Hôtel de la rue de Varennes et ses admirables jardins, maintenant abandonné par celles qui avaient si longtemps occupé leur calme retraite, ont été mis par l'Etat à la disposition de M. Rodin. En échange de cette libéralité singulière, le sculpteur avait parlé d'abord de transformer l'Hôtel en un « Musée Rodin » qui devait après sa mort revenir à l'Etat, mais il ne fut plus question de rien.

L'incident Nijinsky a permis au « Figaro » de reprendre l'affaire. On va de nouveau discuter l'affectation de l'Hôtel Biron. Des campagnes se préparent et il serait curieux que cette aventure de l' « Après-midi d'un faune » se terminât d'une façon sans doute inattendue et sous l'indignation du « Figaro », par un déménagement.

Saint-Severe.

Extrait de CHARENTE
Adresse : ANGOULÊME
Date : 4 JUIN 1912
Signature :

... artistique très brillant.

Knoedler

... Jeudi a été vendue à Paris la collection Landolfo-Carcano, dans laquelle figurait le célèbre tableau d'Henri Regnault : « Salomé ». Il a été acquis pour 488,000 francs par un marchand de tableaux de New-York, M. Knoedler. Le Louvre, qui, avec le concours financier de quelques amateurs, se proposait d'acheter le tableau, a poussé les enchères jusqu'à 400,000 francs. Lorsqu'on annonça que l'acquéreur était un étranger, des coups de sifflet ont éclaté dans la salle. D'autres tableaux ont atteint aussi des prix très élevés. La « Solitude », de Corot, a « fait » 250,000 francs. C'est également M. Knoedler qui l'a achetée. L' « Assassinat de l'évêque de Liège » et la « Leçon d'équitation », de Delacroix, ont atteint respectivement 265,100 et 155,100 francs. A citer enfin le « Mariage espagnol », de Fortuny, 220,000 francs, et l' « Allée de châtaigniers », de Rousseau, 270,000 francs, adjugée au Louvre. Le total de la vacation a été de 2,760,950 francs.

Extrait de RÉVEIL DE CHERBOURG
Adresse : CHERBOURG
Date : 19 JUIN 1912
Signature :

OU VA L'ARGENT

Knoedler

Les places manquent dans nos hôpitaux, les logements à bon marché font défaut, des milliers de familles sont réduites à la portion congrue; dans un autre ordre d'idées, nos commerçants manquent de capitaux et ont grand peine à soutenir la concurrence étrangère; nos travaux publics, les plus urgents, restent à l'état de projet et croupissent dans les cartons verts des commissions; pour le moindre service social nous grattons en vain les fonds de tiroir du budget, et nous sommes obligés de réclamer des délais dérisoires.

Pendant ce temps-là, on voit la danse des millions dans une salle de l'hôtel des ventes de Paris. Six cent mille francs pour un mètre carré de toile peinte; quatre cent mille francs pour une statuette haute d'un décimètre; les vingt, trente, cinquante mille francs exécutent la ronde scandaleuse de l'enchère, ce sont les satisfaits, les snobs, les inutiles, les oisifs de tout ordre et de toute catégorie qui jettent l'or à poignée dans la sacoche des commissaires-priseurs...

Une passion, faite de gloriole et de sottise, secoue l'élite de la société parisienne ; ces gens qui lésinent dès qu'on leur parle d'une dépense utile, devant profiter à la masse sociale, font ce geste de prodigalité qui n'a rien de commun avec celui du semeur, puisqu'il n'en résulte aucun bénéfice quelconque pour la collectivité.

Extrait de
Adresse :
Date : AOUT 1912
Signature :

LES VILLAGES D'ART

Knoedler

HENRI REGNAULT

Parmi tant d'hommes de valeur que la France vénère dans son passé, peu de figures sont plus belles.

Depuis quelques mois les hasards des circonstances ont remis plusieurs fois son nom sous les yeux du public. D'abord on vendait son célèbre tableau, « Salomé ». A présent c'est son buste qui disparait du champ de bataille de Buzenval...

Au bout de quarante ans un homme peut se juger : le recul est suffisant. Il faut reconnaître que l'opinion n'a pas changé à l'égard de Regnault, et tout porte à croire qu'avec les années il deviendra de plus en plus glorieux, de plus en plus populaire, au double titre d'artiste et de patriote.

Est-il nécessaire de rappeler que, Grand Prix de Rome, exempté par ce fait de tout service militaire, peintre déjà célèbre à 26 ans ce qui justifiait encore cette exemption — Regnault était accouru pour s'enfermer dans Paris assiégé et combattre auprès des jeunes gens de sa génération ?

Ces faits sont connus mais on sait moins que son père, saisi d'un sinistre pressentiment, désapprouvait sa conduite.

Membre de l'Institut, professeur au collège de France, Directeur de la manufacture de Sèvres, le père de Regnault était, en même temps qu'un savant distingué, un homme énergique, Alsacien et patriote qui aimait son pays. Mais il aimait aussi son fils et le savait imprudent, ardent, emporté. L'excellent peintre Clairin, le grand ami, le compagnon de toute la jeunesse de Regnault, a conté, dans ses « Souvenirs », un dramatique déjeuner au cours duquel le père ne cessa, en termes pressants puis irrités, de défendre à son fils de s'engager. Henri Regnault, de son côté, répliquait avec non moins de passion... La discussion devint pénible; ils se séparèrent mécontents et courroucés. Le père regagna son poste à Sèvres ; le fils resta dans Paris. Quelques jours après la capitale était investie.

Jamais ils ne se revirent...

Que de chefs-d'œuvre nous avons perdus par sa mort! On voit fréquemment des artistes jeunes montrer une précocité pleine de promesses et brusquement s'arrêter dans un avortement complet. Il suffit de lire la Correspondance de Regnault, d'entrer dans les confidences de cette âme généreuse, de cette intelligence supérieure, pour ne pas douter du brillant avenir réservé à un tel homme. Regnault y révèle en même temps qu'un tempérament de feu une lucidité surprenante pour son âge...

Un autre événement faillit détourner la fatalité qui le menaçait.

Quelques jours avant la bataille de Buzenval, le capitaine de Regnault, frappé par son zèle et son courage comme simple soldat, voulut le faire nommer officier.

Henri Regnault, averti, refusa cet honneur par une lettre admirable de simplicité et de patriotisme :

« Mon exemple, écrivait-il, peut rendre plus de services que mon commandement. Décidé à supporter, sans broncher, les fatigues et les ennuis du métier, sans en éviter aucun, à être le premier aux corvées et le premier au feu, j'espère entraîner à ma suite ceux de mes camarades qui seraient [illegible] se plaindre et à hésiter. Nous sommes plusieurs dans le même cas, animés des mêmes sentiments, mais nous ne serons jamais assez nombreux...

« ... Vous avez en moi un bon soldat; ne le perdez pas pour en faire un officier médiocre... »

Cette lettre est datée du 18 janvier 1871. La bataille de Buzenval est du 19 janvier. Le lendemain!

Il fut tué au moment de la retraite, comme il retournait vers [illegible] ami pour brûler ses dernières cartouches. Qui sait si, devenu officier, retenu par son grade auprès de ses hommes, il n'aurait pas échappé à la mort?...

Ch. MOREAU-VAUTHIER.

Extrait de PETIT ... CHAUMONT
Adresse :
Date : 5 JUIN 1912
Signature :

PETITS PROPOS

L'Art de l'Or

Knoedler

La Salomé, d'Henri Regnault, qui n'est pas, à beaucoup près, une œuvre parfaite a été vendue l'autre jour presque un demi-million. En d'autres temps, c'est à peine si l'on eut consenti à la payer 30 ou 40.000 fr. C'est qu'en ces temps-là, l'Amérique dédaignait les œuvres d'art.

Depuis qu'elle s'est mise à les aimer, les chefs d'œuvre, les demi-chefs d'œuvre, et les quarts de chefs d'œuvre obtiennent des prix quasi-fabuleux quand ils passent en vente publique. Et il n'y aurait, après tout, qu'à s'en réjouir si les peintres étaient les bénéficiaires de cette plus-value. Par malheur, ils sont généralement morts depuis longtemps quand le Nouveau-Monde veut bien leur découvrir du génie ou simplement du talent. De telle sorte que l'aubaine n'est guère que pour les collectionneurs, les experts et les commissaires-priseurs. Terrible Amérique !

Rothschild, au témoignage de Banville, aurait pu acheter la grande-ourse. Rockefeller, à qui l'on prête quatre milliards (on continue de ne prêter qu'aux riches), pourrait nous offrir d'acheter le Louvre, si la fantaisie lui en venait. En tout cas, il pourra, si tel est son bon plaisir, nous enlever tous les chefs-d'œuvre qu'on mettra aux enchères. Notre Louvre ni nos Mécènes ne sauraient lutter contre les dollars innombrables des rois de New-York et de Chicago. Il faut nous y résigner ; la fleur de nos collections privées est destinée à passer l'Océan, et dans quelque vingt ans, un Chauchard — s'il en reste — ne pourra plus faire à l'Amérique le coup de l'Angelus, M. Rockefeller — il en restera sûrement — n'aura qu'à doubler la mise, et tout sera dit.

Or, ce qu'il y a de particulièrement déraisonnable dans cette bataille sur la toile peinte des chefs-d'œuvre qui quelquefois n'en sont pas, c'est qu'aucun milliardaire d'Amérique ou quelque multimillionnaire de chez nous n'ait encore pensé à faire pour un artiste vivant ce qui se fait aujourd'hui couramment pour les morts. A la dernière évaluation, le revenu annuel de Rockefeller est de 325 millions. C'est largement de quoi s'attacher un Vinci en herbe, de lui assurer repos et sécurité, et de l'inciter à sortir sa Joconde s'il l'a d'aventure au bout de ses pinceaux. Eh bien ! c'est une idée qui n'est venue à aucun roi de l'or et je doute qu'elle lui vienne jamais. En revanche, il y a toujours un de ces rois pour couvrir de bank-notes un tableau même médiocre, à la condition qu'il soit signé d'un nom illustre. Ce qui permet de supposer que pour les Mécènes d'aujourd'hui, la qualité essentielle d'un tableau, c'est non pas sa beauté, mais le prix qu'on le paie, et l'on peut bien se demander, n'est-ce pas ? si l'art est encore pour quelque chose dans le trafic énorme dont il est l'objet.

GRIFF.

N° DE DÉBIT
Extrait de PETITE ...
Adresse : SAUMUR
Date : 4 JUIN 1912
Signature :

A Travers la Presse

La « Salomé » et le Louvre

Knoedler

Le *Gaulois* :

M. R. Kœcklin, le distingué président des Amis du Louvre, a reçu de la comtesse Edmond de Pourtalès une nouvelle souscription de 1.500 francs pour la « Salomé ». Mme de Pourtalès n'est pas seulement une fervente amie des arts, c'est une ardente patriote : on l'a bien vu en 1870. De son côté, le *Figaro* annonce qu'une somme de 1.000 francs lui a été adressée par Mme F.-A. Moulton « pour aider à conserver cette œuvre à la France ». La souscription atteint donc à l'heure actuelle, en chiffres ronds, 490.000 francs.

Quelque désir qu'aient les initiateurs de cette noble entreprise d'aller jusqu'au bout de leur effort, il est indispensable, pour écarter tout malentendu nouveau, de savoir si le Louvre maintient sa participation de 200.000 francs. Une démarche sera faite pour obtenir cet éclaircissement nécessaire. La « Salomé » ayant été payée 480.000 francs par M. Knoedler, qui est prêt à la rétrocéder généreusement sans aucun bénéfice, il n'y aurait donc plus que 80.000 fr. environ à trouver.

Extrait de Journal d'Autel
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

Exposition [illegible] par se rendre aux gendarmes. [illegible] mise de faire le coup de feu.

Knoedler

— Le bruit court à Paris que l'on serait sur la piste et de la «Joconde» et de son ravisseur.

— La «Salomé» de Regnault a été vendue fr. 440.000 à M. Leclercq, de New-York.

Extrait de : MESSAGER
Adresse : 23 JUIN 1912
Date :
Signature :

CHRONIQUE

LES 14 Millions de la vente Doucet

Les mots peuvent changer de couleur et par leurs formes nouvelles leur moderniser les vieilles philosophies, c'est toujours l'histoire de l'humanité qui recommence. Luttes éternelles contre les lois, oppositions navrantes des situations sociales, orgueils stupides de ceux qui détiennent l'or. Voilà la vie depuis que le monde est monde. Et probablement tous les changements de régime et de morale n'empêcheront pas le cœur de s'échapper hors des limites qu'on lui assigne et la fortune de s'agglomérer aux mêmes endroits. Il faut d'ailleurs le reconnaître. Certains méritent leur chance et savent dompter les destins. Néanmoins on constate que l'or va de préférence aux scélérats et aux médiocres. De plus il semble développer chez celui qui possède une déformation réelle de la raison et de la conscience. Le riche rarement sait donner une destination élevée à son argent, en faire de la vie et du bonheur pour les autres, l'utiliser enfin à un bien intelligent auquel son égoïsme vaniteux demeure étranger.

D'amères réflexions troublent les âmes devant le chiffre fantastique obtenu par la vente Doucet. Voilà 14 millions qui vont à la mort, rien qu'à la mort.

On paie des toiles plus d'un demi-million chacune ; deux vases fêlés, le prix coquet de cent mille francs ; une bergère Louis XV, cinquante-six mille francs, etc., etc.

Sans doute, l'hommage rendu à des morts illustres est un beau stimulant pour les artistes. Oui, mais le malheur, — aucun d'eux ne l'ignore, — c'est qu'on attend leur départ dans l'autre monde, pour les sacrer grands hommes dans celui-ci. Millet dont l'Angelus s'est vendu plus tard un prix fantastique, a laissé les siens dans la plus affreuse détresse. Corot est mort pauvre. Et l'héritière d'un nom illustre, d'un nom qui a franchi d'un large coup d'aile, l'Europe et l'Amérique, en était réduite dernièrement à vendre des programmes sur la porte d'un cirque.

Des milliers d'artistes à Paris, luttent corps à corps avec l'effroyable misère. Sur leurs toiles la divine Beauté resplendit. Il existe, il rayonne, le frisson d'art qui transforme leurs images en réalités vivantes. Hélas leurs œuvres superbes n'ont pas cours. Nos Mécènes ne s'intéressent guère aux génies contemporains. Ce qui les ravit, ce n'est pas la stricte possession d'un chef-d'œuvre, c'est la certitude qu'ils seront seuls à le posséder. A leurs yeux ce chef-d'œuvre représente, non pas un génie, non pas une école, mais un rang social qui s'est affirmé par le chiffre de la dépense. Le snobisme, cette fleur orgueilleuse importée d'Angleterre, s'étale surtout aux jardins des millionnaires. Elle étouffe de sa stérile splendeur, les beaux rêves, les nobles idéals.

14 millions devenus ornements dans quelques salons de choix, certes il y a là de quoi ajouter de signets rouges à la bible des révoltés. Comment faire entendre aux malheureux dont les forces s'épuisent dans un travail mal rétribué, aux mères à bout de résignation, aux jeunes, conscients de l'injustice, que les choses sont arrangées au mieux dans le meilleur des mondes. Ils protestent un revolver au poing. La révolte multiplie le crime. L'échafaud se dresse. A quoi bon ! On ne fait rien entrer dans les caboches séparées du tronc. Mieux vaudrait prévenir les révoltes, en fixant une égale répartition du bonheur.

On s'alarme très justement d'ailleurs de la dépopulation. Marcelle Tinayre dans la « Dépêche » du 8 juin, épilogue assez judicieusement sur les causes de la fâcheuse statistique. Elle parle de « nursery » de déformation physique. Choses très désagréables à la femme du monde. Oui, mais les gens du monde ont de tout temps laissé au peuple, le soin d'augmenter les effectifs des régiments et le nombre des mères de famille. Autrefois le peuple ne se faisait pas prier pour procréer. Un peu plus, un peu moins de misère ne l'effrayait pas. C'était son destin de souffrir, celui des riches d'accaparer les joies terrestres. Aujourd'hui il sait que le bonheur n'est pas le privilège exclusif de certaines classes, qu'il est permis à chacun d'augmenter ou diminuer ses chances de prospérité. Une nombreuse famille, c'est la misère au foyer ; la misère acceptée, voulue, qu'on ne plaint pas. J'ai l'occasion de voir dans le bourg où j'habite, la compassion dédaigneuse qui enveloppe deux pauvres ménages de terrassiers chargés d'enfants. Si on les secourt, — souvent le pain manque à la maison, — le blâme est toujours à côté de la pitié. Cent fois j'ai entendu : « c'est une « honte » d'avoir tant d'enfants, quand on est si pauvre ! »

Au lieu de jeter 14 millions aux morts, qu'on les distribue aux vivants. C'est aimer la France peut-être, que d'honorer ses enfants illustres et défunts en payant des prix fous leurs chefs-d'œuvres.

Mais en ce moment, le patriotisme a une manière plus utile de s'affirmer. Un grand péril naît de la détresse publique. A ceux qui détiennent l'or, source de vie, d'empêcher la France de mourir.

RAYMONDE.

Extrait de :
Adresse :
Date : JUIN 1912
Signature :

Lille, le 10 juin 1912.

Les enchères sensationnelles

Depuis deux mois, il y a, dans certains milieux, une sorte de fièvre. Les enchères extravagantes de la vente de la marquise Landolfo Carcano en sont une preuve entre mille. On a poussé jusqu'à quatre cent quatre-vingt mille francs la « Salomé » d'Henri Regnault. Lorsque le public, dans la salle, a appris que l'acquéreur était un amateur de New-York et que le tableau, par conséquent, allait partir en Amérique, il s'est mis à siffler et à protester. On croit rêver quand on lit de ces nouvelles. C'est un cas de la psychologie des foules qui pourrait se rapprocher des cas de supra-sensibilité collective observés par certains savants. Pendant toute la vacation, le public était aussi intéressant à regarder que les amateurs assez riches pour pouvoir prendre part aux enchères. Il faisait une chaleur atroce. On était serré à en étouffer. Personne ne s'en allait. Une table de baccara avec des joueurs ayant perdu leur sang-froid, un public immense qui s'intéresse à leur partie et un « directeur du jeu » qui scande chaque coup avec un instrument d'ivoire, voilà exactement la comparaison qui s'impose. L'amour-propre, la vanité, le besoin d'être audacieux et le plaisir d'éprouver, en commun, dans une certaine mesure, les émotions fortes qui enfièvrent les principaux partenaires, voilà ce qui était sensible dans cette atmosphère. C'est l'atmosphère du Casino de Monte-Carlo.

Le Louvre a donné trois cent mille francs pour un Théodore Rousseau, d'ailleurs très beau. On a payé quatre cent mille pour un portrait de femme par Rembrandt, plus de trois cent cinquante mille pour un Corot, plus de deux cent mille pour l'assassinat de l'Evêque de Liège, par Delacroix, et deux cent cinquante mille pour le « Mariage Espagnol », de Mariano Fortuny. Arrêtons là cette énumération. On n'en finirait plus. L'argent n'avait plus de valeur. Les tableaux seuls paraissaient en avoir.

Eh bien ! osons dire que ces prix sont déraisonnables, sans rapport avec la valeur durable des œuvres et qu'il ne faut pas regretter que la plupart de ces prétendus chefs-d'œuvre soient partis à l'étranger. Il est inimaginable de penser que quelques-uns ont fait campagne pour que le « Mariage espagnol » entrât au Louvre. Il suffit d'avoir vu ce gentil tableau, peint avec soin dans la manière de Meissonnier, avec une multitude de petits personnages autour d'une table où des fiancés signent leur contrat, pour se rendre compte qu'il est beaucoup mieux placé dans un petit salon élégant de la neuvième avenue que dans notre galerie nationale. Je n'ai pas plus de regret pour la fameuse « Salomé ». C'est un vaste tableau représentant un petit modèle de la place d'Espagne à Rome âgée de seize ou dix-sept ans, assise, portant sur ses genoux un vaste plat dans lequel est une épée et se détachant sur un fond jaune très éclatant. Il est incontestable que ce morceau de peinture est extraordinairement brillant. Mais il est brillant et superficiel. Ce n'est qu'une belle fille peinte avec un brio prestigieux. On chercherait en vain sa signification profonde ou sa portée morale. C'est l'œuvre d'un jeune homme admirablement doué mais qui n'a pas encore eu le temps de comprendre la vie intérieure des personnages qu'il représente et qui se borne à transcrire des impressions rapides. Si le Louvre avait pu obtenir cette toile — fût-ce à un prix raisonnable, — on se demande si notre musée national aurait été très enrichi. Car nous possédons déjà des œuvres représentatives de cette époque et de cette façon de peindre. De ce même Henri Regnault, nous possédons même « le général Prim » qui est d'une portée beaucoup plus haute. Il est hors de doute, en tout cas, que l'effort à faire était en disproportion avec le résultat possible. N'ayons donc aucun regret. Un mouvement d'opinion entraînait les membres de notre Commission d'achat. Beaucoup acquiesçaient presque malgré eux. Ils ont poussé un soupir de soulagement, quand ils se sont sentis hors de cause. Pourquoi ne pas le dire, puisque cela est vrai ?

Et nous avons entendu, à propos de ces achats ruineux, défendre une théorie qui a des défenseurs dans le Conseil même des Musées nationaux. Le total des sommes déboursées pour des achats faits en vente publique depuis dix ans est tellement onéreux et si peu d'entre ces achats ont paru incontestables qu'on se demande s'il n'y a pas lieu de réagir. En tout, il y a « la mesure » et il est évident que cette mesure est dépassée. On paie trop cher des tableaux qui ont déjà, dans nos collections, à peu près leur équivalent. Nous possédons beaucoup de Théodore Rousseau. En quoi, l'œuvre achetée à la vente Carcano — si belle qu'elle soit — nous était-elle indispensable, et surtout à ce prix ? Quelques-uns estiment qu'il vaudrait mieux restreindre nos achats aux seules époques ou aux seules séries qui ne sont représentées au Louvre que d'une façon notoirement incomplète. Ainsi en est-il pour l'école anglaise. Ainsi en est-il aussi et surtout pour les primitifs français. Et il y a d'autres séries qui ne sont pas moins insuffisantes. Restreindre ses efforts c'est pouvoir les rendre plus efficaces. Le Louvre — comme d'ailleurs tous les musées — doit être, avant tout, une maison d'éducation. Certaines branches de l'enseignement des Beaux-Arts y sont mal enseignées. Il n'est pas déraisonnable de prétendre que les achats pourraient être limités à ces seuls enrichissements.

ACHILLE SEGARD.

Extrait de :
Adresse : JUIN 1912
Date :
Signature :

« SALOMÉ » ENLEVÉE PAR L'AMERIQUE

Jeudi après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de Mme la marquise Carcano. Voici les prix atteints par quelques toiles : le Lac (effet du matin), par Corot, 120.000 francs. Un portrait de la femme de l'architecte Gedon par Leibl, 140.000 fr.; le Campement arabe, de Fromentin, 68.000 fr.; un Intérieur d'une cour au Maroc, de Delacroix, 86.000 fr. Une Leçon d'équitation, de Delacroix, 140.000 francs.

La Salomé de Regnault a été achetée 480.000 francs par M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York.

Extrait de :
Adresse : 8 JUIN 1912
Date :
Signature :

l'aurore de la catastrophe... »

Salomé.

C'est à Tanger qu'Henri Regnault acheva de peindre la « Salomé » mise en vente. Il venait de Rome et s'était installé dans l'hôtel d'un certain M. Davin qui vit toujours et raconte volontiers aux Français de passage à Tanger la vie d'aventures que menait là-bas le jeune peintre.

Henri Regnault fut un des précurseurs qui découvrirent le Maroc. Il en aimait les mœurs pittoresques, la couleur et les femmes mystérieuses. Et à cette époque il n'y avait pas de rivalité ; il n'y avait guère, en 1869, plus de dix Français à Tanger.

La Jarretière.

Extrait de : Récif du Centre — Limoges
Adresse :
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

...rées avec un été favorable.

A la vacation de la vente Carcano, à laquelle on a procédé, ces deux jours, dans la galerie Georges Petit à Paris, on s'était ému de voir **la toile célèbre d'Henri Regnault : « La Salomé »**, adjugée à M. Knoedler, le grand marchand de New-York, pour la somme de 485.000 francs.

« La Salomé » allait-elle être définitivement perdue pour la France ?

Il se pourrait que non.

En effet, M. Knoedler a fait savoir qu'il la laisserait à l'Etat au prix même pour lequel il l'a acquise.

Or, le Louvre dispose déjà de 385.000 francs et un délai de deux mois serait accordé pour parfaire la somme.

Extrait de :
Adresse :
Date : MAI
Signature :

Exposition

VENTE DE LA « SALOMÉ »

Elle a été achetée par un Américain

A la vente de la collection Carcano, la « Salomé » de Henri Regnault, mise à prix 300.000 francs, a été adjugée 788,000 francs à un marchand de tableaux de New-York.

Le musée du Louvre avait poussé jusqu'à 400.000 francs.

Lorsqu'on apprit que l'acheteur était un Américain, de violents coups de sifflet se sont fait entendre dans la salle.

Extrait de : Union républicaine
Adresse : Chalons s/ Marne
Date : 24 JUIN 1912

Knoedler

Les Grandes Ventes

Je ne pouvais ces temps derniers voir cette rubrique dans les journaux, à l'occasion des ventes importantes de tableaux et d'objets d'art qui ont eu lieu, sans songer que ces mots de Grandes Ventes sont une de ces expressions que l'on retrouve un peu partout dans les noms géographiques des forêts et des bois ; et cette appellation me semblait d'un symbolisme aussi précis qu'expéditif, quand je songeais que les amateurs qui se risquaient au jeu passionnant des enchères avaient toutes les chances d'être dépouillés comme dans un bois.

Ils l'étaient du moins volontairement ; mais, pour le spectateur désintéressé qui froidement juge les choses, quelque haute idée qu'il se fasse d'ailleurs de la valeur d'une œuvre d'art, certains des prix atteints par des tableaux, des statues ou des meubles, révèlent un emballement tout artificiel et un snobisme où les raisons d'esthétique pure n'occupe qu'une place minime. On sait que tel bibelot vendu cent mille francs à la vente Doucet n'en avait pas coûté vingt mille à son heureux possesseur.

Cela, me direz vous, n'a rien d'étonnant, les prix des objets d'art ancien étant en progression constante depuis cinquante ans, depuis surtout que les riches Américains, qui n'ont pas chez eux de passé artistique, viennent à coups répétés de dollars nous enlever nos richesses. Je l'avoue, mais la preuve qu'il y a tout de même là un snobisme ridicule, c'est que ce même objet passant en vente publique devant ces mêmes amateurs, mais dans une vente non classée, dont les journaux n'auraient pas parlé, n'aurait peut être pas atteint dix mille francs. Inversement tel bibelot vendu la veille cinquante francs à l'Hôtel Drouot se fut peut être vendu cinquante mille à la vente Doucet. Ce n'est donc pas la valeur artistique, ni même la rareté, qui règlent les enchères, c'est uniquement la mode, et certains acquéreurs qui ont payé deux ou trois cent mille francs un tableau sont absolument incapables d'en comprendre et d'en goûter les beautés. Dans ces conditions il devient vraiment difficile d'admirer complètement le geste d'un acquéreur que la seule passion de l'art ne guide pas.

Mais même en dehors de cette considération, même en affirmant qu'un objet d'art n'a de prix que celui qu'on en offre, on peut soutenir que certaines œuvres vendues dernièrement à ces deux ventes retentissantes ne valent pas ce qu'on les a payées. J'éprouverais certes un réel plaisir à savoir que la Salomé de Regnault, au lieu d'aller en Amérique, ira rejoindre au Louvre ce maréchal Prim du même peintre, qui lui est d'ailleurs infiniment supérieur. Mais, outre qu'il ne me déplait pas de voir l'Amérique rendre à notre art français cet hommage matériel de payer cinq cent cinquante mille francs une seule toile, qui n'est pas un pur chef d'œuvre, j'estime qu'un musée n'a pas le droit, sauf dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, de consacrer à l'achat d'une seule œuvre une somme pareille, surtout quand il possède déjà du même artiste des œuvres meilleures. L'emballement fut le même pour nombre d'œuvres du XVIII[e] siècle de la collection Doucet : quand on songe à la quantité d'œuvres excellentes d'artistes contemporains qu'on eût pu acheter avec le prix auquel on les a payées, il apparaît vraiment que ce prix est excessif, qu'il n'est nullement justifié par la valeur artistique de l'œuvre, mais par des considérations étrangères qui souvent n'ont rien de bien noble.

Les prix inespérés et fabuleux atteints par quelques unes de ces toiles devaient naturellement renouveler l'ardeur de ce groupe d'artistes, de critiques et de jurisconsultes qui essayent en ce moment, par une disposition législative, d'assurer à l'artiste lui-même, ou à sa famille pendant cinquante ans, un tant pour cent sur la vente de ses œuvres chaque fois qu'elles passeraient en vente publique. En fixant ce droit à un modeste deux pour cent, on eût ainsi assuré à la famille d'Henri Regnault une somme d'unedizaine de mille francs, c'est-à-dire à peu près ce que le tableau fut vendu à l'origine. L'intention certes est des plus louables ; il est tout à fait fâcheux que Millet ait vendu quinze cents francs son *Angelus*, qui fut payé plus tard un demi-million sans que de cette plus value il retirât personnellement un sou, lui ou les siens. Je crois malheureusement la chose d'une réalisation assez difficile, et je ne vois pas la possibilité d'aboutir à des solutions vraiment équitables.

Tel tableau excellent, pur chef-d'œuvre, vendu pour rien par l'auteur, et ayant acquis depuis une valeur considérable, mais définitivement fixé dans un musée ou dans la galerie d'un riche collectionneur, ne rapportera jamais aucun droit, tandis que telle toile médiocre, et, pour cette raison peut-être, passant souvent en vente publique, peut rapporter des sommes importantes. Cela n'est pas juste. Il ne me parait pas juste non plus que ce soit l'acquéreur du tableau qui paye ce droit ; il serait plus logique que ce fût le vendeur, car c'est par lui que le bénéfice a été réalisé. Enfin il y a des cas nombreux, auxquels on parait ne pas songer, où il n'y a pas bénéfice, bien au contraire. Si je revends dix mille francs un tableau que j'ai payé mille francs, il est assez naturel que le peintre bénéficie lui aussi de cette plus-value ; mais si je revends mille francs un tableau payé dix mille, lui demanderai-je de me dédommager de ma perte ? Tout cela est bien difficile à régler, et je souhaite, mais sans grande confiance, qu'on y arrive.

H. BERNARD.

Extrait de : PROGRÈS LEXOVIEN
Adresse : LISIEUX
Date : 11 JUIN 1912

Knoedler

Petit Bleu

Ne pourrait-on pas user d'un peu plus de discrétion dans la publicité qui entoure les ventes célèbres d'objets d'art et tableaux que le Nouveau-Monde convoite et que les bons milliardaires nous enlèvent à coups de billets bleus ?

Ainsi voilà le fameux tableau d'Henri Regnault, La Salomé qui vient d'être acheté par un richissime américain et qui va aller probablement rejoindre dans quelque collection lointaine la Joconde dont la disparition inexpliquée a jeté la consternation dans les hautes sphères parisiennes !

On a répété sur tous les tons dans certains journaux, que le Louvre avait l'intention d'acquérir la célèbre Salomé. On a parlé des subventions destinées à cet achat et nos amateurs américains se sont dit qu'un objet si convoité devait représenter une valeur considérable ; alors, les poches bourrées de bank-notes, ces bons amateurs sont accourus et un des leurs a soulevé à la France le chef-d'œuvre d'Henri Regnault, le tour est joué et notre Musée national sera privé à tout jamais du tableau tant désiré.

Le jeu des enchères est un jeu dangereux et c'est pour cette raison qu'il est inutile d'aller chanter sur tous les tons les intentions qu'on peut professer à l'égard d'objets quelconques ; si on parait trop le désirer on aiguise les appétits et c'est au plus gros enchérisseur que l'objet est adjugé, nous ne pouvons donc que nous en prendre à nous-mêmes, nous Français, de l'achat de la Salomé d'Henri Regnault par un riche amateur américain !

Et voilà comment le Nouveau-Monde se crée des richesses artistiques et nous enlève petit à petit les chef-d'œuvre qui font notre gloire ; l'Amérique qui n'a pas de passé, s'en crée un à coups de bank notes. Chacun se débrouille comme il peut et les Américains sont passés maîtres en l'art de soulever à l'Europe, et surtout à la France, les œuvres de nos grands maîtres.

Un peu plus de discrétion s'impose pour l'avenir. Si la réclame est utile pour une affaire commerciale, afin d'attirer de nombreux clients, elle est à mon avis superflue et même dangereuse lorsqu'il s'agit de conserver à notre pays les chef-d'œuvre qui sont sa gloire et que le monde entier nous envie !

Raymond BAZIN.

Extrait de : LA ROCHELLE
Adresse : LA ROCHELLE
Date : 20 JUIN 1912
La Rochelle :
Saintes, Roche...

L'Actualité

LES

Grandes Ventes d'Art

C'est 13.884.460 francs, sans compter les frais et les droits, que la vente de la collection de tableaux, sculptures, objets d'art et meubles de M. Jacques Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, a produits.

De beaucoup les chiffres les plus élevés de vente de collections célèbres sont dépassés ; c'est un record. La vente Lelong, qui jusque-là le détenait, avait fait 9.565.000 francs ; puis on citait la vente Spitzer, 9.107.931 francs ; la vente du sultan Abdul-Hamid, 6.980.902 fr. ; la vente des bijoux de la Couronne, 6.864.050 francs ; la vente Sedelmeyer, 5.644.000 francs ; la vente Cronier, 5.198.000 francs ; la vente de Mme Leblanc, 4.800.000 francs ; la vente Chappey, 4.229.000 francs ; la vente de la princesse Mathilde, 3.181.000 francs.

La vente Carcano avait précédé, à l'hôtel Drouot, les quatre jours de vacation de la vente Doucet. Son produit ne peut se rapprocher des hauts prix que nous venons de citer, mais il y eut quelques enchères impressionnantes. Le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, la *Salomé*, avait été adjugé 480.000 francs — ce qui, avec les frais, établissait le prix net de 528.000 francs — à un marchand de tableaux de New-York, M. Knoedler. Le musée du Louvre, qui ne disposait que d'un peu plus de 200.000 francs, avait été obligé de s'arrêter.

On croyait à un emballement exceptionnel dans le feu des enchères. Mais on eut, à quelques jours de là, la preuve, avec la vente Doucet, que ce que l'on avait pris pour une exception tendait à devenir la règle et c'est, en effet, à coups de billets de banque et de chèques que les amateurs millionnaires se battaient autour des chefs-d'œuvre d'art patiemment collectionnés et avec un flair émérite par un tailleur pour dames, artiste à sa manière. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de la Tour, mesurant 1 m. 18, le portrait de *Duval de Lépinoy*, a été adjugé 600.000 francs sans les frais au docteur baron Henri de Rothschild. En 1903, ce pastel avait été adjugé 5.210 francs à la vente du château de Beaumont-la-Ronce. Plus tard, il fut revendu, à Paris, à l'antiquaire Seligmann pour la somme de 150.000 francs. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de Quentin de La Tour pour 300.000 francs.

Le lendemain, le petit buste en marbre d'une fillette de quatre à six ans était adjugé 450.000 francs et sa réplique en plâtre 66.000 francs. Il est vrai que le morceau était signé Houdon et qu'il s'agissait de la fille de l'illustre sculpteur. Néanmoins, la physionomie potelée de l'enfant était sans grande expression et ne paraissait pas devoir provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparait peut-être encore plus grande pour la *Salomé* et que surtout pour le merveilleux pastel de Quentin de La Tour.

Dans la même vente Doucet, un autre La Tour, le portrait de Grimold de la Reynière, qui avait été acheté 8.600 francs en a fait 104.500 francs ; le *Comte de Bastard*, pastel de Perronneau, a passé de 5.050 francs (en 1881) à 127.710 francs. La *Sophie Arnould*, pastel de Ducreux, qui n'avait pas été payé plus de 100 francs en 1865, s'est adjugé à 19.000 francs. La *Lecture interrompue*, par Beaudoin, achetée 8.000 francs, en 1900, a été revendue 104.500 francs. Le buste de *Robbé de Beauvesel*, par Lemoyne, vendu 2.000, en 1896, à la vente Alexandre Dumas, a été revendu, à la vente Doucet, 73.000 francs. Le portrait de la *Princesse de Talleyrand*, par Mme Vigée-Lebrun a passé de 16.000 à 440.000 fr. — la surenchère a tenu la dragée haute à la richissime américaine qui porte aujourd'hui ce titre de princesse de Talleyrand ! Et ajoutons pour finir cette fantastique énumération que le *Sacrifice au Minotaure*, par Fragonard, payé 5.300 francs par M. Doucet, en 1880, a connu l'autre jour l'énorme chiffre de vente de 396.000 francs.

Bref, les experts ont compté qu'en un délai moyen d'une quinzaine d'années, trente œuvres d'art de la collection Doucet ont monté de 220.000 francs à plus de 3 millions !

C'est là le symptôme d'une singulière névrose qui a son origine dans un snobisme intense. Que tant de millionnaires se disputent la gloire de jeter des centaines de mille francs par les fenêtres pour le plaisir de posséder une toile d'un mètre carré, il y a de quoi rendre béotien le plus prétentieux des dilettantes.

Ce n'est pas au surplus sans mélancolie que les véritables amis de l'art voient dépenser tant de millions pour acquérir des œuvres du passé. L'excessive valeur qu'on attribue à l'ancien empêche les producteurs actuels de vivre. Tandis que les amateurs, passionnément, se lancent des enchères à la tête et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais de ces luttes. Au XVIII[e] siècle, qui reste le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs nouvelles demeures, des fragments du style gothique ou de la Renaissance. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs, et il ne faut pas confondre l'art avec le sport.

Robert DELYS.

Extrait de : Echo Saumur
Adresse : Saum
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

...plication singulièrement difficile.

La « Salomé » de Henri Regnault

Knoedler

Le *Gaulois* :

Il est permis de penser que, aujourd'hui même, la « Salomé » de Henri Regnault appartiendra à la France et que le public sera admis à la voir prochainement au musée du Louvre Suivant le beau mouvement patriotique qui s'est manifesté dès le premier jour, le conseil des musées nationaux a voté une somme importante qui, s'ajoutant à la souscription dont nous avons parlé, permettra d'aller aux enchères avec toutes les chances de succès.

Extrait de : ... DU CENTRE
Adresse : VIERZON
Date : 20 JUIN 1912
Signature :

... cette discrétion excessive !...

Knoedler

Henri Regnault

Henri Regnault, dont la « Salomé » fuira peut-être, quand même, pour entrer au Louvre, fut bien près de trépasser à Madrid, au temps où il exécutait le portrait du général Prim.

Une nuit, les habitants de l'hôtel où logeait l'artiste furent réveillés par des cris épouvantables. On accourut et l'on trouva Regnault, debout sur son lit, les yeux démesurément ouverts, le visage verdâtre. Un médecin, mandé aussitôt, découvrit qu'il s'était empoisonné en avalant un demi-tube de bleu de Prusse.

Absorbé par son travail, Regnault avait placé sur sa palette l'unique morceau de pain qu'on lui avait apporté pour son dîner et l'avait croqué à belles dents, sans même remarquer que la tartine était saturée d'indigo. Un énergique vomitif eut d'ailleurs bientôt remis le malade sur pied.

Extrait de
Adresse :
Date : 4 JUIN 1913

Actualités

LES GRANDES VENTES

La vente Carcano a produit près de 4 millions. Le beau portrait de la sœur de Rembrandt a été payé 305.000 francs. Le Louvre, s'il n'a pu avoir la Salomé, s'en consolera avec l'Allée des Châtaigniers de Th. Rousseau. Cette semaine a lieu une autre grande vente, celle de M. Jacques Doucet, dont la collection contient des œuvres célèbres du XVIIIe siècle.

Extrait de
Adresse :
Date : 23 JUIN 13

Lettres Parisiennes

Paris, 21 juin.

Une lectrice et un lecteur veulent bien me demander mon avis au sujet des enchères formidables auxquelles ont donné lieu, récemment, des ventes d'œuvres d'art.

Je dirai tout d'abord qu'en ce qui concerne l'énormité des prix, je me suis maintes fois expliqué à cette place. J'ai exprimé sans détours mon sentiment sur l'administration des Musées nationaux qui n'achète les tableaux que quand ils sont hors de prix. Pourquoi a-t-elle attendu que *l'Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau, ait péniblement poussé au mur pour la payer fort cher, alors qu'à maintes reprises elle aurait pu acquérir ce tableau pour une somme assez modique ?

Quant à la *Salomé* de Regnault, que ne s'avise-t-elle de l'acquérir après sa première exposition ? Elle l'aurait facilement obtenue pour vingt mille francs. En 1912, on s'émeut, on s'alarme, on se désespère presque, à la pensée artistico-patriotique que, faute d'argent, cette toile aux chaudes colorations va partir pour les États-Unis. Qu'elle y aille ! Elle ne vaut pas le prix auquel elle a été adjugée, mais elle proclamera là-bas le talent d'un de nos peintres les mieux doués.

N'a-t-on point, à ce propos, suggéré la pensée d'empêcher, au moyen d'une loi (une de plus, mon Dieu !), les belles œuvres d'art de sortir de France ! Nous ne commettrons pas cette sottise, en dépit de l'exemple qui a été donné par les Italiens. Il n'y a pas plus de raison d'empêcher l'exportation des œuvres de peinture ou de sculpture françaises que celle des œuvres littéraires ou des autres produits de notre pays.

L'essentiel serait de confier l'administration des beaux-arts à des hommes en état de discerner les qualités d'un tableau exposé aux Salons et de ne pas attendre pour en faire l'achat que sa valeur marchande représente une fortune.

Les achats annuels de l'État sont déconcertants. S'il avait acheté la *Salomé* il y a une quarantaine d'années, elle serait dans un de nos musées, et par conséquent à l'abri de la convoitise des milliardaires.

Mais je ne négligerai pas un autre côté de la question des prix fabuleux. Les hommes qui consacrent un million et même davantage à l'achat d'un tableau destiné à leur collection particulière ; celui qui, l'autre jour, a payé 600.000 fr. le portrait de Duval de l'Epinay par La Tour, ne doivent pas se rendre compte de ce qu'il y a d'immoral dans de telles acquisitions. Elles représentent vingt ou trente mille francs de rente. Que de bien on pourrait faire avec le revenu de la somme consacrée au pastel en question ! Comment ces aveugles nababs ne sentent-ils pas ce qu'il y a d'irritant dans l'étalage d'une fortune assurément excessive, puisqu'elle permet la satisfaction de pareilles fantaisies ! Ils n'ont même pas l'excuse de la passion du beau : ils n'ont que celle des choses extrêmement coûteuses.

Il fut un temps — peu éloigné — où le prix des pastels de La Tour oscillait entre dix et quinze mille francs. La spéculation est intervenue ; on a savamment et patiemment organisé la hausse, et les snobs ont mordu à l'hameçon. Ils marchandent des tableaux remarquables peints par des artistes de grande valeur, mais encore vivants, et ils consacrent des sommes folles à des œuvres qui ne valent pas mieux, mais dont la possession flatte leur sotte vanité.

Il y a là un mélange de bêtise et d'égoïsme qui soulève le cœur.

On m'a demandé mon sentiment, le voilà.

∴

Qui ne se souvient du Fabrice, de Stendhal, du Fabrice de la *Chartreuse de Parme* qui, après la déroute de Waterloo, se demandait s'il avait réellement assisté à une bataille ? Les soldats ne peuvent, en effet, se rendre compte en temps de guerre, que de ce qui se passe auprès d'eux, dans un court rayon d'action. L'ensemble des mouvements et des faits leur échappe.

Voici, au sujet de la bataille de Waterloo, un témoignage intéressant, encore qu'un peu tardif, c'est celui du lieutenant-colonel Jackson, qui prit part à l'affaire aux côtés de Wellington. Il ne mourut qu'en 1889, et fut l'un des quatre derniers survivants de la célèbre bataille. Il employa les loisirs de ses jours avancés à écrire des Souvenirs où l'on trouve l'accent de la bonne foi, et dont la traduction vient de paraître à la librairie Plon-Nourrit sous ce titre : *Waterloo et Sainte-Hélène*, Jackson ayant accompagné Hudson-Lowe à Sainte-Hélène.

Les livres de cette sorte, la notation des choses vues présentent la plupart du temps un vif intérêt. Et il s'agit ici, au point de vue anglais, de la bataille où sombra la fortune de Napoléon et de sa captivité finale.

Jackson, plus heureux que Fabrice del Dongo, put se rendre compte à peu près exactement de ce qui se passa autour de lui au combat des Quatre-Bras, et à Waterloo où Wellington, de son propre aveu, crut « quatre fois la bataille perdue ». Jackson remarqua l'inquiétude du chef de l'armée anglaise ; il la décrit nettement. Il admire le caractère de Wellington ; il le montre, après la victoire, triste, abattu, l'âme en deuil, s'éloignant lentement à cheval du champ de carnage, l'esprit rempli de souvenirs des compagnons d'armes qu'il vient de perdre. Il écrivait, le lendemain : « Les pertes que j'ai subies m'ont tellement abattu, que je ne ressens aucune satisfaction pour le succès que nous avons remporté. »

Les Prussiens se montrèrent féroces et pillards. Arrivés les derniers sur le champ de bataille, ils achevaient à coups de baïonnette les blessés français. Jackson raconte que ces ouvriers de la onzième heure s'empressèrent de rafler le butin afin de rattraper le temps perdu. Ils firent main basse sur les canons pris par les Anglais avant que ceux-ci aient eu le temps de les enlever. Wellington, habituellement très calme, eut un accès d'effrayante colère en apprenant ce détournement, cet escamotage. Il envoya un capitaine d'artillerie avec mission de faire aux Prussiens les remontrances nécessaires et de récupérer ces canons. Finalement, les Prussiens en restituèrent la moitié.

« Les Prussiens, ajoute Jackson, se révélèrent de tristes fripons dans ces journées ; tout à la fois en gros et en détail. »

L'officier anglais porte, au contraire, sur le soldat français, un témoignage favorable : « J'ai généralement rencontré dans le soldat français un garçon aimable, vif et malin. »

Il ajoute qu'il eut avec beaucoup de troupiers français des entretiens « aussi amusants qu'instructifs ».

Je passe sur d'intéressantes notes prises pendant le séjour de Jackson à Paris, en 1815. C'est là qu'il lui fut offert d'accompagner à Sainte-Hélène Hudson Lowe présenté dans son volume sous les traits d'un homme fort peu semblable à celui dont Napoléon a voulu faire un sournois et vil tortionnaire.

Jackson, qui parle de Napoléon sans parti-pris, a fort bien senti que le captif prenait soin de sa légende en se posant en martyr. A citer ce curieux mot d'Hudson Lowe : « Au début, je m'étais flatté de l'aider à supporter ses grands revers de fortune ; mais je découvris bientôt que son premier et plus grand désir était d'augmenter et d'aggraver les griefs de sa situation, et que je me rendais coupable de la plus grande malveillance à ses yeux en lui enlevant tout sujet de plainte. »

Napoléon voulut faire croire qu'on le torturait, alors qu'il n'en était rien, et il y employa sa faculté éminente d'altérer la vérité.

— Lamartine, qui avait fort bien compris cela, parle dans son *Histoire de la Restauration*, de ce monologue de six ans que Napoléon adressa au monde du haut de son rocher, et dont ses courtisans recueillaient les moindres paroles pour les transmettre comme un évangile de parti : « Ce ne fut qu'une note diplomatique sans bonne foi adressée à ses partisans, et parlant tour à tour la langue de toutes les factions qu'il voulait nourrir de sa mémoire, au lieu d'être l'épanchement désintéressé, sincère, d'une âme qui se lègue avec ses grandeurs, ses faiblesses, ses vérités et ses repentirs au monde. »

On lira avec intérêt, dans le livre de Jackson, de vivants détails sur son séjour à Sainte-Hélène ; sur ses relations, qui furent bonnes, avec l'entourage de Napoléon ; sur le cas de Gourgaud, dont il a été si aigrement question, il y a peu de temps, à propos d'une conférence de M. Frédéric Masson.

Et j'admire, en terminant, qu'après tout ce qui a été publié à propos de Napoléon, il puisse y avoir encore du nouveau.

Le colonel Jackson nous a légué un petit mémorial de Sainte-Hélène qui diffère sensiblement du précédent.

ALBERT ROBERT.

Extrait de Progrès Lyon
Adresse :
Date : 28/6-1912

LES LETTRES ET LES ARTS

SALOMÉ

C'est une jeune personne qui, bien qu'elle soit morte depuis environ dix-neuf cents ans, trouve encore le moyen d'être de grande actualité. Elle recommence, en ce moment même, à faire couper la tête de saint Jean le Précurseur, avec accompagnement d'orchestre. Cette exécution d'un prophète et d'une partition se passe, cette fois, au Châtelet, où la très belle Ida Rubinstein incarne la fille d'Hérodias. Précédemment, le texte du petit drame d'Oscar Wilde avait été commenté musicalement par M. Antoine Mariotte, dont ce fut la première œuvre théâtrale, pleine de détails exquis et de promesses fièrement tenues depuis : Lyon eut la primeur de cette représentation, et on se souvient que le jeune auteur eut à cette occasion de *retentissants démêlés* avec M. Richard Strauss. Tous deux avaient reçu en même temps une autorisation, et l'Allemand riche et illustre, ayant déjà largement profité du succès de sa partition « kolossale », n'eut pourtant point à l'égard de son confrère français une attitude aussi courtoise qu'on l'eût souhaitée. Son orchestration formidable éclata dans le vaisseau de l'Opéra. Il y eut aussi une pièce du très fin lettré et de l'excellent écrivain qu'est M. Robert d'Humières, avec musique de M. Florent Schmitt, lequel a le plus bel avenir musical : on les applaudit tous deux au théâtre des Arts. Je rappelle pour mémoire l'*Hérodiade* de Massenet, dont le livret est fade et dont la musique est contestable ; et tout au début, la pièce écrite par M. Oscar Wilde en prose française avait été jouée sans musique, à l'Œuvre, au lendemain de la mort misérable de son auteur.

Que de Salomés, et que de têtes coupées ! Mais la musique et le théâtre ne suffisent pas. Vous avez vu récemment l'incident soulevé par le tableau de Henri Regnault, à la vente Carcano. Ce tableau n'ira décidément pas au Louvre, et c'est tant mieux, malgré les lamentations du snobisme. Regnault est mort au début d'une belle carrière : il a peint un très beau morceau, le portrait équestre du maréchal Prim, mais il cherchait encore sa voie. La *Salomé* est un adroit tableau d'école, avec des détails d'un coloris raffiné, mais sans caractère psychologique, sans nouveauté, sans compréhension du sujet, une simple étude de belle bohémienne. Ce tableau ne vaut ni plus ni moins qu'un Benjamin Constant, et ce n'est pas une raison si Regnault a été tué à Buzenval, pour ériger au chef-d'œuvre et à la perte irréparable, alors que tant d'œuvres d'un intérêt bien supérieur échappent trop fréquemment à nos musées. Mais voilà encore une occasion de parler de l'admirable belle-fille du tétrarque Hérode Antipas. Elle est à la mode, elle éclipse totalement les mémoires de Mme Steinheil.

Cette petite Salomé a eu d'ailleurs ce qu'on peut appeler une presse magnifique, de tout temps. Les plus grands peintres l'ont représentée. J'ai essayé un jour de dénombrer ses effigies, dans la peinture italienne, allemande, flamande, dans la sculpture des cathédrales, dans l'art moderne, de Quentin Massys à Gustave Moreau, de Luini à Rochegrosse, du portail de Rouen à Puvis de Chavannes, et en oubliant bien des œuvres je suis arrivé à en noter plus de quatre cents ! La poésie et la musique n'ont pas montré moins de zèle. Pour ne citer que quelques contemporains, Flaubert, Jules Laforgue, Stephane Mallarmé, Oscar Wilde ont célébré cette détestable héroïne. Or, le plus curieux, c'est que nous n'en savons presque rien. Quelques versets des deux Évangiles de saint Jean et de saint Marc, quelques lignes de Flavius Josèphe, et c'est absolument tout. Nous sommes induits à supposer, d'après ce dernier historien, que le tétrarque Antipas et sa femme, disgraciés et exilés en Espagne par le pouvoir romain, y moururent obscurément, âgés ; que Salomé fut mariée deux fois, à dix-huit ans et à quarante-deux, et mourut par accident, d'une noyade, vers cinquante ans, devenue une juive obèse et n'ayant rien conservé de sa beauté. Encore tout cela est-il fort imprécis. En réalité, le cas de Salomé est typique parce qu'il est l'exemple même de la façon dont une légende peut se substituer entièrement à la vérité du personnage qu'elle commente.

Salomé, élevée auprès de sa mère Hérodias, était désirée par son beau-père. Hérodias, insultée par l'agitateur juif qui lui reprochait l'inceste et diverses peccadilles, souhaitait la mort de ce gêneur ; mais son mari, superstitieux autant que bête et cruel, redoutait de tuer cet illuminé et se bornait à le tenir enfermé. Alors Hérodias, à l'issue d'un festin, engagea sa fille à danser une danse très lascive mimant l'offrande totale de l'amour, et comme le tétrarque faisait serment de donner à la danseuse tout ce qu'elle désirerait, Hérodias ordonna à Salomé d'exiger la tête de saint Jean. Cette danse et cette demande font tout l'intérêt historique de Salomé, petite fille vicieuse et inconsciente. Il s'agit d'une de ces innombrables crimes de palais et de harems où l'Orient a toujours mêlé le crime à la luxure. Il n'en a pourtant point fallu davantage pour créer une allégorie immortelle de la femme fatale, et la tradition a si bien mêlé la perversité de la mère et celle de la fille que très souvent leurs noms ont été confondus par les vieux chroniqueurs et par les peintres.

De tous les commentateurs de cette histoire, c'est assurément Oscar Wilde qui s'est le plus rapproché de la vraisemblance, dans son petit acte en prose, résultant d'un pari fait dans un déjeuner de gens de lettres. Il écrivait en français aussi bien que Gabriel d'Annunzio, et comme lui il excellait à gasticher. Il s'est beaucoup servi du célèbre conte de Flaubert. Mais Flaubert a surtout décrit le contraste de la froideur autoritaire des Romains survenus en ambassade et de la mollesse voluptueuse de la cour orientale, et il a appelé son conte *Hérodias* parce qu'en effet Hérodias est la figure essentielle, la conseillère du crime dont sa fille n'est que l'instrument passif. Wilde a peint avec force le caractère sémitique, les disputes des prêtres, la superstition du tétrarque, toute l'atmosphère fauve et étouffante de ce milieux somptueux, dissolu et féroce. Il a inventé de toutes pièces l'amour de Salomé pour le prophète, et attribué le crime à la vengeance de la danseuse-princesse éconduite par l'ascétique captif.

Il y a dans ce drame bref une grande richesse de suggestion, une intelligence très vive du fatalisme, des images compliquées, de l'ennui, de la crédulité et de la sauvagerie des Orientaux. Mais il y a aussi un relent de pourriture, et cette adolescente à peine nubile qui colle ses lèvres à celles de cette tête coupée est écœurante. Wilde l'a senti, et dans sa version un sursaut d'horreur et de jalousie soulève Hérode Antipas, qui ordonne à ses soldats d'écraser cette créature sous leurs boucliers. Ceci est encore conforme à la vérité des tragédies ignobles dont de pareils *antres* habités par des principicules à la fois raffinés et bestiaux, ont été tant de fois les théâtres ; en sorte qu'il fallait peindre la chose ainsi, ou s'en abstenir. La version de Wilde est fantaisiste : Salomé n'a pas été amoureuse de Jean, le drame est tout politique, et nous savons que Salomé mourut très longtemps après, et nous avons les noms de ses deux maris. Mais la pièce de Wilde est la plus vraie pour la reconstitution de l'atmosphère.

Elle n'en constitue que plus précisément un spectacle assez malsain, et dont vraiment on abuse. C'est un ragoût terriblement épicé où la luxure, le goût du sang, l'invective, la perfidie, l'ivrognerie s'unissent au point de corroder les palais les plus blasés. Cette jeune hystérique, Ouled-Naïl de haut rang, atteinte de nécrophilie aiguë et se tordant aux pieds de ce fanatique demi-nu, sale et hirsute, est infiniment répugnante. Tout est ons et rebutant dans son aventure. Le snobisme s'y pâme, mais tout de même il y a trop de cadavres sur les tréteaux contemporains. Le plus curieux, c'est que cet acte aura valu à Oscar Wilde, jadis flétri, maudit et voué à l'oubli horrifié, une sorte de gloire posthume, alors que ses essais d'esthétique, ses poèmes, et même certaines de ses comédies, sont d'un mérite autrement sérieux que ce hors-d'œuvre au poivre de Cayenne. Ce malheureux Wilde, dont je vous ai déjà parlé naguère, lorsqu'il eut subi l'atroce châtiment du bagne, en sortit avec une âme purifiée, reniant toutes ses facticités d'antan, et écrivit un absolu chef-d'œuvre qui s'appelle *De Profundis* et où se trouvent des pages d'une éloquence poignante, d'une sincérité et d'une hauteur merveilleuses. Croyez-vous que personne en reparle, et qu'on profite de la réhabilitation de ce nom pour élever cette œuvre d'une si noble ferveur et d'une si haute qualité morale ? Non : le public friand de rareté et d'œuvres un peu suspectes ne veut voir en ce mort que l'auteur de *Salomé*. En sorte qu'on peut dire que la petite ballerine a encore fait là une victime de plus. Espérons qu'après cette nouvelle série de décapitations et d'embrassades sadiques on nous laissera tranquilles pour quelque temps avec cette agaçante mémoire et cette anecdote de boucherie !

Camille MAUCLAIR.

Extrait de
Adresse :
Date : 4 JUIN 1913

La « Salomé » de Henri Regnault

Le *Gaulois* :

Il est permis de penser que, aujourd'hui même, la « Salomé » de Henri Regnault appartiendra à la France et que le public sera admis à la voir prochainement au musée du Louvre. Suivant le beau mouvement patriotique qui s'est manifesté dès le premier jour, le conseil des musées nationaux a voté une somme importante qui, s'ajoutant à la souscription dont nous avons parlé, permettra d'aller aux enchères avec toutes chances de succès.

LILLE, LE 10 JUIN 1912

CHRONIQUE

Le prix des objets d'art

Il y a quelques jours, dans la vente Carcano, à l'hôtel Drouot, le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, *Salomé*, était adjugé 480.000 francs, ce qui, avec les frais, établissait le prix net de 528.000 francs, à un marchand de tableaux de New-York, M. Knoedler. Le musée du Louvre, qui disposait d'un peu plus de 200.000 francs, avait été obligé de s'arrêter.

L'œuvre de Henri Regnault est certainement remarquable, mais l'opinion générale est que le prix qu'elle avait atteint n'avait aucun rapport avec sa valeur artistique, et qu'il y avait eu là une exagération probablement accidentelle à la suite d'un emballement dans le feu des enchères.

Eh bien, ce que l'on croyait l'exception est devenu la règle, et nous assistons pour le moment à une véritable folie qui hausse le prix des tableaux et des objets d'art à des taux qu'ils n'avaient jamais atteints.

A la vente Carcano, en effet, a succédé une autre vente, la vente Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, et c'est avec une véritable fureur que les amateurs millionnaires se sont battus à coups de billets de banque et de chèques.

* * *

Les tarifs de la vente Carcano ont été dépassés. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant un mètre dix-huit, sur quatre-vingt-dix de large, le portrait de Duval de Lépinoy, a été adjugé 600.000 fr., sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschild.

Cette œuvre, dont l'histoire récente est curieuse, avait été adjugée, en 1903, 5.210 francs à M. Helf, à la vente du château de Beaumont la Ronce.

« Ce fameux pastel, dit notre confrère M. Jean Drault, fut, en effet, adjugé officiellement pour ce prix. Mais, après la vente eut lieu la *revision*, la fameuse revision contre laquelle Henri Rochefort s'élève si souvent et qui n'est qu'une nouvelle vente aux enchères, clandestine, entre marchands.

« Là, on revise, c'est-à-dire on se partage les objets achetés ; on répartit, on égalise ; on dédommage ceux qui ont poussé un peu fort pour décourager les amateurs, et on fait payer un peu plus cher à ceux qui ont pu acheter bon marché, grâce à l'abstention des enchères des amis.

« Le pastel resta, après cette opération, à l'un des marchands parents, pour la somme de 31.000 francs. Il le revendait, à Paris, à l'antiquaire Seligmann, pour la somme de 150.000 francs. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de La Tour pour 300.000 francs.

« Et c'est ce La Tour qui, dans la vente de la collection Doucet, a été adjugé à Henri de Rothschild pour la somme de 600.000 francs. »

Le lendemain, dans la même vente Doucet, un buste de Houdon, intitulé *Sabine Houdon*, de petite taille, en marbre, était adjugé 450.000 francs. Une réplique du même, en plâtre, 66.000 francs.

Ce buste est, sans aucun doute, une œuvre fort agréable ; mais, en somme, cette œuvre, d'un caractère tout familial et qui représente une enfant potelée de quatre à six ans, sans grande expression de physionomie, ne peut être considérée comme susceptible de provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparaît là peut-être encore plus grande que pour le portrait de La Tour.

Cet acharnement est une véritable névrose, une maladie où l'engouement a plus de part que le goût. Veut-on savoir quels étaient les malheureux qui se disputaient les objets mis en vente ?

Mme Robert Schumann, MM. David Weill, Stettiner, Jules Strauss, W.-S. Gunzbourg, baron de Rothschild, J. Ephrussi, de Camondo, Mortimer-Schiff, Henri Deutsch de la Meurthe, Joseph Reinach, etc., les douze tribus d'Israël réunies pour la circonstance.

Pour bien apprécier cette scène, lisez plutôt ces lignes du « Matin » :

« ... C'est alors que dans cette foule, si serrée qu'un pickpocket n'eût pu y glisser une main, un violent remous se produisit.

« Clameurs indignées ! Trois sergents de ville foncent. Dans leur sillage, tel un vaisseau de haut bord dominant les flots irrités, glisse le baron Henri de Rotschild !

« Derrière lui, encore deux sergents de ville, ceux-là pour éviter les remous à l'arrière. »

Les rois, autrefois, quand ils s'occupaient d'œuvres d'art, avaient d'autres procédés.

* * *

A cette occasion, nous sera-t-il permis de faire remarquer l'injustice d'un journal qui, à propos de cette folie des enchères, publie, sous le pseudonyme d'un prêtre, un article, sorte de lettre ouverte à une dame où il blâme ces prodigalités insensées, en laissant croire qu'elles sont le fait de catholiques riches qui, pour s'accorder cette satisfaction de vanité, refusent de venir en aide aux curés des paroisses pauvres.

Ne croit-on pas que c'est une mauvaise action que celle qui consiste à donner à penser au peuple que des catholiques jettent ainsi, par les fenêtres de l'hôtel de la rue Drouot ou de la salle Petit, un argent qui pourrait être mieux employé.

La liste des acquéreurs que nous avons publiée plus haut, à laquelle il faudrait ajouter de nombreux rastas, des protestants américains et quelques snobs, montre dans quels mondes se recrutent ces détraqués. Les fantaisies littéraires ellesmêmes ne permettent pas la diffamation, surtout quand cette diffamation excite les passions populaires et salit toute une catégorie de bons Français dévoués à l'Eglise.

Le prêtre auquel nous faisons allusion raconte même, pour corser son récit, qu'ayant oublié son parapluie, il était entré, pendant la vente, dans la salle Petit. Si le fait est exact, sa présence a dû être un scandale, et ses observations prouvent, — ce dont nous le félicitons du reste, — qu'il ne connaissait rien aux hommes et aux choses et qu'il a confondu les juifs avec les profils chrétiens. S'il n'a pas assisté à ce spectacle honteux, comment peut-il faire rejaillir son blâme de témoin indigné sur des catholiques qui n'en peuvent rien ?

Pareillement, n'y a-t-il pas quelque chose de médiocre à écrire dans un journal, pour se donner des allures de supériorité sur tout le monde, que cette vente est le résultat de la « puissance de la presse », alors que, sauf une judaïque exception, tous les organes de Paris et de la province, ont protesté contre ces exagérations maladives ou spéculatives ?

* * *

Nous avons cité deux exemples, qui nous ont paru topiques ; mais tout ce qui a été enlevé à la vente Doucet l'a été dans des conditions analogues. Le « New-York Herald » a publié un document intéressant, c'est la liste comparative des prix de cette vente et de ceux que les mêmes œuvres d'art avaient atteints aux ventes antérieures.

Sans parler du Duval de Lépinoy par La Tour et du buste de la petite fille de Houdon, signalons qu'un autre La Tour, le portrait de Grimod de la Reynière, qui avait été acheté 8.000 francs, vient d'en faire 104.500. *Le Comte de Bastard*, pastel de Perronneau, a passé de 5.050 francs (en 1881) à 127.710 francs. *La Sophie Arnould*, pastel de Ducreux, vient d'être vendue 19.000 francs ; en 1865, elle ne valait que 100 francs. *Les Jardins de la villa d'Este*, par Fragonard, étaient payés 700 francs en 1880, aujourd'hui 21.300. Le dessin de Watteau, *Sept études de têtes*, valait 17.500 francs en 1897, à la vente Goncourt : il a monté à 78.100 francs. *Trois études de femmes*, par le même, faisaient 7.000 francs en 1894 à la vente Josse : ils ont atteint 48.000 francs. *Le Cours du chimiste Sage à la Monnaie*, dessin de Gabriel de Saint-Aubin, passe de 3.100 francs (vente Muhlbacher) à 20.500 francs. *La Lecture interrompue*, par Baudouin, achetée 8.000 francs en l'an 1900, est revendue 104.500. *L'Amour porté par les Grâces* fait 775 francs en 1877 et maintenant 21.000. *Les Crêpes*, par Boucher, 2.000 francs en 1898, aujourd'hui 18.500. *La Révérence*, de Fragonard, achetée 20.000 francs en 1892, est revendue 71.000 francs. Le buste de *Robbé de Beauveset*, par Lemoyne, a fait 2.800 francs à la vente Alexandre Dumas (en 1896), 73.700 à la vente Doucet. Celui du *Maréchal de Saxe*, 14.800 à la vente Goldschmidt, 74.800 à la vente de la semaine dernière. *David maniant sa fronde*, 6.000 francs à la vente Sivry, aujourd'hui 18.100. Le portrait de Mme *Grant, princesse de Talleyrand*, a passé de 16.000 à 440.000 francs. *Le Sacrifice au minotaure*, par Fragonard, de 5.200 francs (en 1880) à 395.000. *Le Songe du mendiant*, de 43.000 à 137.500. *Le Feu aux poudres*, de 1.520 (en 1898) à 122.100.

Restons sur ce feu aux poudres. En y ajoutant quelques autres numéros, on compte, sauf erreur, qu'en un délai moyen d'une quinzaine d'années, trente œuvres d'art ont monté de 220.000 francs à plus de 3 millions.

Le « Temps » recherche les motifs de cette frénésie ploutocrate, qu'il regrette d'ailleurs, et dont il montre le caractère excessif :

« Ce n'est pas sans mélancolie, écrit notre confrère, que je vois dépenser des millions pour acquérir des œuvres du passé. L'excessive valeur qu'on attribue à l'ancien empêche les producteurs actuels de vivre. Il faudrait les protéger efficacement contre les morts. Ils sont les victimes de ce sport qui amuse les badauds. Tandis que les amateurs, passionnément, se lancent des enchères à la tête, et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais de ces luttes.

« Au XVIIIe siècle, qui demeure le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs [illegible], des fragments du style gothique ou de la Renaissance. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs, et il ne faut pas confondre l'art [illegible]. »

Ce n'est même pas le sport, c'est l'orgueil et l'orgueil bête du milliardaire juif accroupi sur un tas d'or.

C. KELKUS.

Adresse : BARCELONE

Date : 02 MAI 1912

Signature :

Exposition

Ayuntamiento.

Haciéndose eco la Junta de Museos de Barcelona de las justas y legítimas aspiraciones de los amantes del arte y de algunos periódicos madrileños, expresadas al ser conocida la noticia de que en París va á ser vendido en subasta pública el famoso cuadro de Fortuny «La Vicaría», interesó del señor Alcalde averiguase las condiciones de venta de dicha obra, con objeto de adquirirla para nuestro Museo.

El señor Sostres solícito atendió el deseo y puso un telegrama en dicho sentido á París.

—Aprobado por el Ayuntamiento el dictamen relativo á las obras de urbanizacion de la plaza de la Cruz, de Gracia, según los deseos de aquel vecindario y de los propietarios de aquella barriada, la satisfaccion que entre ellos ha producido la han reflejado en un escrito que hemos recibido y en que al propio tiempo se excita al teniente de Alcalde del distrito, señor Pich para que ponga de su parte todo el interés con objeto de que aquellas obras se lleven á cabo lo mas pronto posible.

—Para hoy ha convocado el señor Alcalde á la comision permanente de la Junta provincial municipal de Sanidad á fin de acordar las medidas sanitarias de que hablamos en nuestra edicion de ayer mañana.

—Ayer tarde se reunió la comision especial de Consumos y despachó los asuntos siguientes:

Presupuesto formulado por la Seccion de Urbanizacion y Obras para la construccion de un cobertizo para la báscula del fielato de D. Carlos y arreglo del terreno en que descansa la báscula del fielato de San Adrián.

Instancia de los señores Rovira Hermanos, solicitando la inutilizacion de una partida de conservas de hortaliza.

Informe interesado por la comision de Fomento acerca de la peticion de don Ramon Sanchis de colocar unas tuberías para conducir aguas en la calle de Fresser.

Liquidacion de las especies jabon, paja y pescado salado.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Papotages

Le meilleur Placement

Ce bon bourgeois a fait hier l'acquisition d'un tableau qu'il a payé une vingtaine de louis. Sa femme, qui n'aime pas les beaux-arts, lui reproche doucement sa prodigalité :

— Tu n'es pas raisonnable, mon ami ; nous avons une fille, tu l'oublies trop facilement.

— Mais, ma chérie, nous ne sommes pas sur la paille, et je n'ai dépensé que 400 fr. !

— 400 francs que nous allons accrocher au mur et qui ne nous rapporteront rien !

400 francs qui ne rapporteront rien ! Comme elle y va ! et comme on voit bien qu'elle ne consulte pas les cours de la Bourse aux chefs-d'œuvre. Nous avons eu ces jours derniers l'incident de la Salomé, une toile qui n'a pas un demi-siècle et qui a été achetée 480,000 francs. C'était déjà magnifique et troublant. Nous avons eu beaucoup mieux depuis. La vente Doucet semble avoir affolé les collectionneurs. On y a payé un pastel (il est vrai qu'il est de La Tour), 600,000 fr., et deux vases brisés (il est vrai qu'ils sont du vieux Chine, ô Sully-Prudhomme !) ont rendu 100,000 francs sous le marteau du commissaire-priseur. Il n'est pas jusqu'à une cage de bronze doré qui n'ait atteint le prix record de 18,000 francs. Faut-il vous indiquer qu'il s'agit d'une cage à serins ?

— Voulez-vous maintenant quelques chiffres instructifs ? Le La Tour acheté 600,000 francs avait été payé 120,000 francs il y a à peine sept ans. Un autre La Tour, adjugé 104,500 francs, avait, en 1893, trouvé péniblement acquéreur à 8,600 francs. On pourrait multiplier les exemples ; ne donnons plus que celui-ci : un dessin de Fragonard, adjugé 21,300 francs la semaine dernière, en valait à peine 700 en 1880, à dire d'expert. Encore le collectionneur jugeait-il qu'il était refait.

Vous avez donc bien tort, madame, de parler avec tant de dédain de cet argent qu'on accroche au mur et qui ne rapporte rien. Le vrai est que les meilleurs placements de père de famille se font aujourd'hui chez le brocanteur. Heureuses les jeunes filles dont les papas achètent des tableaux : elles auront des dots formidables. Les autres, l'innocente progéniture des rentiers qui s'attardent à spéculer sur les terrains ou à collectionner du 3 o/o, seront dans l'obligation de courir le cachet et ne se marieront pas.

GRIFF.

Adresse :

Date : 11 JUIN 1912

Signature :

Exposition

★ Juste gémissement d'Alceste dans la *Presse* :

...Par une singulière ironie, on se plaint que notre siècle n'ait pas de style, en dehors des déliquescences de celui qu'on qualifie de « modern », parce qu'il est emprunté à tous les temps et à beaucoup de pays. Mais, pour qu'il y ait un style vingtième siècle, il faudrait que les artistes qui l'aient créé et qui le produisent puissent en vivre, ce qui n'est généralement pas leur cas.

Jadis, les grands seigneurs et même les financiers de la Monarchie étaient les Mécènes des artistes : qu'ils payaient convenablement et, ce qui est mieux, qu'ils encourageaient en les traitant en amis et en les accueillant chez eux. Ils vivaient avec les vivants et n'allaient point se faire entôler chez les brocanteurs. Actuellement, les gens riches dédaignent les artistes et achètent des tableaux ou des bibelots, par un commissaire, comme on prend livraison d'un titre à la Bourse par le ministère d'un agent de change.

Il sera peut-être permis de faire observer irrespectueusement que presque toujours les grands seigneurs et les fermiers généraux avaient du goût, tandis que les banquiers et les marchands de porc salé américains en sont à peu près complètement dépourvus. Ils versent la forte somme non pour orner à leur satisfaction une maison qu'ils ont fait construire et adapter à leurs besoins, mais pour faire étalage de leur fortune et pour flatter leur vanité.

Henri Regnault était certainement un grand artiste, mais si sa *Salomé* valait plus des huit mille francs qui lui ont été payés par un marchand, presque prodigue en son temps, le demi-million qui a été versé par un acquéreur de New-York, galant homme, du reste, est excessif. Avec cette somme, un amateur avisé aurait peut-être pu se procurer dix ou vingt œuvres d'artistes contemporains, qui, eux morts, auront peut-être autant de réputation.

Le soldat vit de son épée, le prêtre vit de l'autel. Il serait à désirer que les artistes puissent vivre de leurs pinceaux, de leurs ciseaux ou tout simplement de leurs mains.

Eh ! un style, cela suppose une société et des mœurs. Notre société se divise et se cloisonne en groupes et sous groupes incohérents. Comment un goût public se ferait-il jour alors que l'esprit public se décompose sans cesse ?

Extrait de Nouvelliste de Bordeaux

Adresse :

Date : JUIN 1912

Signature :

" La Salomé " de Regnault achetée par un Américain

Paris, 30 mai.

Cette après-midi a eu lieu la vente des tableaux de la collection de la marquise Carcano. Plusieurs toiles ont atteint des prix variant entre 100 et 130,000 francs.

La « Salomé » de Regnault qui était le clou de la collection a été achetée 480,000 francs par M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York.

Nº DE DÉBIT 668
Extrait de [illegible] MONACO
Adresse :
Date : 16 JUIN 1912
Signature :

COURRIER DE PARIS

De plus en plus, la partie du calendrier qui va de la journée d'ouverture du Salon de peinture à la journée du Grand Prix de Longchamp, c'est-à-dire des environs du premier dimanche de mai aux environs du dernier dimanche de juin, est mathématiquement pour Paris ce que la période du Carnaval est pour la Côte d'Azur. Avec la politesse et l'exactitude qui sont de règle pour les grands de la terre, les toutes belles Nice, Cannes, Menton et Monte-Carlo — Monte-Carlo surtout — rendent actuellement, en ce carrefour international du monde qu'est la capitale de la France, les innombrables visites de marque qu'elles ont reçues au cours de la dernière saison hivernale. Et on retrouve ainsi, dans un cadre plus vaste et plus bruyant, les mêmes spectacles et les mêmes gens, les mêmes élégances et les mêmes artistes en vedette, les mêmes passions et les mêmes snobismes, passions et snobismes incorrigibles, incorrigés et considérablement augmentés par la fièvre turbulente qui s'empare des grandes foules en mal de plaisirs ou de folies, ce qui est souvent la même chose.

C'est donc pour le chroniqueur professionnellement à l'affût de l'actualité, le cas ou jamais de s'occuper et de parler de la Vie parisienne, non pas de celle aujourd'hui désuète que fonda Marcellin ni même de celle que l'endiablée et géniale musique d'Offenbach rendra éternellement amusante, comme cet « Orphée aux Enfers » qui refait les beaux soirs du Théâtre des Variétés, mais bien de la Vie parisienne que nous vivons en cette année de grâce 1912, en cette année vouée au culte de Salomé, de Salomé dansant sur toutes sortes de scènes et sur toutes sortes de musiques, y compris la scène de la Galerie Georges Petit où le bruit de l'orchestre a été remplacé par le bruit des dollars américains et des [illegible]unets français, tombant sur elle plus [illegible] que la pluie d'or de Zeus sur le corps dénudé de la belle Danaé !

Ces après-midi de la vente des collections de la marquise Carcano et du grand couturier Jacques Doucet resteront longtemps mémorables. Ce furent en vérité de rudes enchères et un réconfortant spectacle ! Je ne dis pas cela à la blague et parle sérieusement, ne comprenant pas pour ma part les accès intempestifs de ridicule colère, les tirades de peu spirituelles railleries et les indignations au nom de la morale, que nombre de bons confrères se sont fait un devoir de nous servir à cette occasion. Que diable vient faire la Morale en cette affaire ? Et quel inconvénient voyez-vous à ce que les milliardaires luttent à coups de billets de mille pour les beaux yeux de Salomé ou les fripons minois des jolies Madames du XVIIIe peintes par Fragonard ? Quel que soit le véritable mobile qui les pousse à vouloir posséder ces raretés artistiques — que la loi immuable de l'offre et de la demande fait monter à des prix fantastiques — cela vaut toujours mieux pour ces milliardaires que d'aller au cercle ou au café, et surtout que de garder leurs liasses de valeurs au fond de leurs coffres forts. L'argent qui roule est plus profitable à la société que l'argent qui dort.

Ces folles enchères qui ne sont pas si folles qu'elles en ont l'air, puisque les objets d'art authentiques et catalogués ne peuvent qu'augmenter de valeur avec le temps, ces folles enchères, dis-je, sont d'ailleurs non seulement un hommage rendu à l'art ancien mais encore un encouragement et un véritable service rendu à l'art moderne. Combien de bons bourgeois, qui de nos jours auraient une tendance à se contenter de photos et de chromos pour orner les murs de leur intérieur, se décideront en bons moutons de Panurge qu'ils sont, à acheter aux prochaines Expositions ou à l'Hôtel des Ventes quelques toiles de peintres peu connus en se disant qu'ils réaliseront peut-être plus tard de sérieux bénéfices et qu'ils risquent de faire ainsi leur petit Doucet dans les prix doux !

Et puis, trouvez-vous que le commerce d'exportation de la France soit déjà si florissant pour vous élever si rudement, au nom de la Morale, contre un engouement qui fait affluer à Paris l'or américain ? L'article de luxe de la rue de la Paix, qui comprend les tableaux et les objets d'art au même titre que les robes et les fanfreluches, est encore une des meilleures ressources de notre richesse nationale.

Ne dédaignons pas cette ressource, et ne jetons pas bêtement l'anathème sur ceux qui l'alimentent. On ne saurait donc payer de trop d'or les belles œuvres de l'Ecole française dont le prix est en réalité inestimable : la *Salomé* d'Henri Regnault restera une toile unique, tandis qu'on trouvera peut-être de nouvelles mines de diamants ou un procédé pour les fabriquer artificiellement qui en feront brusquement diminuer la valeur marchande.

Respectons donc et saluons avec reconnaissance les Mécènes français et leurs émules les grands acheteurs transatlantiques dont la récente rencontre à la Galerie Georges Petit nous offrit un spectacle tout aussi passionnant et bien autrement esthétique par son enjeu, que les rencontres de boxe si fort à la mode en ce moment.

Parmi ces opulents amateurs, l'heureux adjudicataire de la *Salomé*, M. Roland Knœdler — dont on sait le beau geste désintéressé à l'égard du Louvre — est assurément une des physionomies les plus intéressantes et les plus sympathiques. Profondément épris de tout ce qui touche à l'art français, officier de la Légion d'Honneur pour services rendus en Amérique à nos compatriotes, ce roi des marchands de tableaux du monde entier est le yankee le plus... parisien qu'on puisse imaginer, soit par la distinction et l'affabilité de ses manières, soit par son goût averti et son érudition esthétique. A ce portrait d'actualité que je saisis avec plaisir l'occasion d'esquisser ici, il faut ajouter un trait et non le moins charmant : M. Roland Knœdler est le mari d'une femme délicieuse qui, sous son nom de Louise Théo, fut une de nos plus exquises *étoiles* parisiennes et qui a laissé à Monte-Carlo les plus agréables souvenirs tant par le charme de son talent que par ses rares qualités d'esprit et de cœur.

...La vie parisienne au printemps, c'est, vous le voyez, le tout New-York et le tout Monte-Carlo qui se retrouvent et qui fraternisent. Le monde devient décidément bien petit !

Jules Michel.

Extrait de NOUVELLISTE [illegible]
Adresse :
Date : 4 JUIN 1912
Signature :

ECHOS

Pour faire de la place

La Salomé, d'Henri Regnault, vient d'être adjugée, moyennant la somme de 480.000 francs, à un marchand de tableaux américain.

Que si, après vous être extasiés, comme il convient, sur l'énormité du chiffre, vous vous reportez au budget des Beaux-Arts pour y découvrir le crédit que l'Etat affecte aux musées nationaux aux fins d'acquisition, vous y trouvez un sujet non moindre d'étonnement.

Il se monte à 165.000 francs ce crédit, en diminution d'ailleurs, de 10.000 francs sur l'exercice précédent.

De quoi il résulte, clair comme le jour, que le prix des tableaux célèbres augmente dans la même proportion que les ressources de l'Etat diminuent, le meilleur de la production française est fatalement voué à passer la frontière de l'Océan.

Dans quelques années, pour se faire une idée de l'école française moderne, on n'aura d'autre parti à prendre que d'effectuer le tour du monde.

L'Etat français, au tarif précité, serait à peine capable d'acheter le cadre des œuvres soumises aux jeux des enchères.

On dira ce qu'on voudra, mais ce n'est pas ce détail qui concourra à mériter à notre République le surnom d'athénienne.

Les amateurs d'art en gémissent et s'en voilent la face.

Cette constatation, avouons-le, c'est la réhabilitation de ce pauvre Dujardin-Beaumetz tombé de si haut dans les abîmes du discrédit et de l'impopularité.

Que voulez-vous qu'on fit avec 165.000 francs ?

On achetait des tas de navets et de [illegible], ce qui faisait beaucoup d'heureux parmi les sculpteurs et les peintres bien pensants.

Et c'était une politique artistique, tout à fait adéquate à la politique générale et au bout de laquelle la disparition de la Joconde apparaissait comme une nécessité fatale et logique...

...... Pour faire de la place !....

J. D[illegible]

Extrait de [illegible]
Adresse :
Date : [illegible] 1912
Signature :

La « Salomé » de Henri Regnault vendue 485.000 francs. — La *Salomé* de Henri Regnault a été acquise, à la vente Carcano, par M. Knœdler, le grand marchand américain, pour la somme de 485.000 francs.

M. Leprieur, conservateur du musée du Louvre, avait à sa disposition 185.000 francs, montant d'une souscription plus 200.000 francs votés par le Conseil des musées nationaux, soit au total 385.000 francs.

M. Leprieur, qui portait les couleurs françaises, a poussé jusqu'à 385.000 francs, accompagné dans ses enchères par un seul concurrent, qui abandonne la partie presque en même temps que lui.

Alors, M. Knœdler qui avait déclaré se retirer devant le Louvre se mit de nouveau sur les rangs. M. Jonas, au nom de M. Mir se présenta également à ce moment et poussa jusqu'à 475.000, mais dût abandonner finalement à M. Knœdler. L'Amérique restait victorieuse.

On dit que M. Mir avait l'intention de léguer la *Salomé* au Louvre après sa mort.

Après la lutte, M. Knœdler s'approcha d'un groupe de souscripteurs et de M. Leprieur et déclaré qu'il était prêt à abandonner la *Salomé* au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre et les amis du Louvre ont deux mois pour se prononcer.

Nº DE DÉBIT 301
Extrait de [illegible]
Adresse : 5 JUIN 19[illegible]
Date :
Signature :

A Travers la Presse

La « Salomé » et le Louvre

Le *Gaulois* :

M. R. Kœcklin, le distingué président des Amis du Louvre, a reçu de la comtesse Edmond de Pourtalès une nouvelle souscription de 1.500 francs pour la « Salomé ». Mme de Pourtalès n'est pas seulement une fervente amie des arts, c'est une ardente patriote : on l'a bien vu en 1870. De son côté, le *Figaro* annonce qu'une somme de 1.000 francs lui a été adressée par Mme F.-A. Moulton « pour aider à conserver cette œuvre à la France ». La souscription atteint donc à l'heure actuelle, en chiffres ronds, 190.000 francs.

Quelque désir qu'aient les initiateurs de cette noble entreprise d'aller jusqu'au bout de leur effort, il est indispensable, pour écarter tout malentendu nouveau, de savoir si le Louvre maintient sa participation de 200.000 francs. Une démarche sera faite pour obtenir cet éclaircissement nécessaire. La « Salomé » ayant été payée 481.000 francs par M. Knœdler, qui est prêt à la rétrocéder généreusement sans aucun bénéfice, il n'y aurait donc plus que 81.000 fr. environ à trouver.

Nº DE DÉBIT
Extrait de [illegible] AVIGNON
Adresse : 5 JUIN 1912
Date :
Signature :

PETITES FANTAISIES

Un tableau a-t-il valu jamais 480.000 francs? Je ne parle pas du prix qu'il peut-être payé, puisque l' «Angelus», de célèbre mémoire, a atteint et même dépassé le million. Je veux simplement dire qu'une toile de maître, fut-elle du plus grand peintre qu'ait jamais produit l'univers, ne me paraît point mériter qu'on débourse, pour l'acquérir, les sommes considérables que de généreux mécènes ou des snobs sortent, à cette fin, de leur poche bien garnie.

Cette réflexion m'est suggérée par la vente de la marquise Carcano, au cours de laquelle la «Salomé» d'Henri Regnault a été achetée par un antiquaire américain, moyennant la coquette bagatelle d'un demi-million. Depuis huit jours, les échos de la presse retentissent des exploits de ce tableau fameux qui, vendu par l'auteur quelques billets de mille francs, a fait ce bond fantastique et, à mon avis, exagéré.

Exagéré, dis-je, parce que je ne puis concevoir, je l'avoue, qu'un simple panneau de toile, revêtu de couleur, représente un paquet de billets de banque aussi copieux. Pas un instant je n'entends débiner la «Salomé», que j'ai eu le plaisir de contempler, et qui me paraît une des plus belles et des plus nobles œuvres de la peinture moderne. Je veux bien passer pour un Philistin, Jamais dans l'intimité. Seulement, ce que je ne puis arriver à comprendre, c'est précisément cet écart que je me permettrai de qualifier de monstrueux entre les 4.000 francs versés à Henri Regnault et les 480.000 que son tableau a «faits» dans la vente d'hier.

De deux choses l'une. En effet: ou la «Salomé» ne valait que 4.000 francs, et pourquoi la paie-t-on à présent près d'un demi-million? Ou ce dernier taux est le bon, et alors pourquoi n'est-ce pas Regnault qui en a bénéficié?

Parce qu'il est mort, me direz-vous? Evidemment. C'est même sûrement le seul motif à cet énorme saut. Mais quelle triste chose, dans ces conditions, de songer qu'un grand artiste risque de mourir de faim à côté d'une œuvre qui l'eut enrichi un demi-siècle plus tard!

Snobisme, snobisme et snobisme encore. Voilà la vérité!

PUCK.

Extrait de Petit Provençal
Adresse : Marseille
Date : 1 … 1912

Chronique Parisienne

Les enchères. — Un pastel de 600.000 francs. — La Salomé. — Nos musées. — L'impôt utile. — Le vieux de l'asile. — Les petits pots. — Les planchers de la reine. — La vie parisienne. — La joie des concours.

Avez-vous entendu parler de la collection Doucet ? La collection Doucet occupe beaucoup les esprits en ce moment. Il n'est pas une famille où, le soir, à une certaine minute, au cours du repas, la phrase suivante ne soit lancée : Que dites-vous des enchères sur la collection Doucet ?

Quelqu'un répond : Vous savez, on a vendu un pastel de *Latour* six cent mille francs !

Là-dessus, la discussion commence : il y a la thèse de ceux pour qui l'art est un mot et une chose suprêmes ; la thèse de ceux pour qui l'art est une entité presque négligeable et enfin la thèse du jem'enfichiste — il y en a au moins un dans chaque famille — qui apparaît comme moyen de pacification.

En effet, on a vendu 600.000 francs un pastel de Latour ; mais, c'est un Rothschild qui l'a acheté. L'art du pastel n'est certainement pas tombé en déconfiture, on prétend même que nous avons, en cela, fait des progrès ; toutefois, je n'hésite pas à croire que si le premier des pastellistes existants réalisait une œuvre égale en beauté à celle de Latour, il n'en tirerait pas 600.000 francs. La collection Doucet fait des millions et tous les pays du monde se sont fait représenter aux enchères.

L'Amérique, bien entendu, est en tête; elle vient de nous acheter la *Salomé* d'Henri Regnault qui a été payée à peu près 400.000 francs. Cette belle œuvre ne semble pas réaliser le type que l'imagination concevait autrefois de ces beautés captivantes dont la réputation a traversé les siècles ; mais, la Salomé de Regnault a quelque chose de tragique et chacun peut lui reconnaître l'expression qu'il conçoit. Acquérir des tableaux à des prix fabuleux, c'est un droit que personne ne conteste ; de plus, cela ne fait de tort à quiconque. La chose se passe entre millionnaires, gens de haut snobisme, très attachés à leurs écus, à moins qu'il ne s'agisse de se procurer une colossale publicité. Ce qui serait juste, étant donné que les enchères révèlent chez l'acheteur une fortune *anormale*, ce serait de doubler l'impôt à partir des achats montant à 50.000 francs, de le tripler à partir de 100.000. Parfaitement ! s'il y a un impôt qui puisse être très justifié, c'est celui-là, personne n'y contredirait, sauf les acheteurs, et l'État serait exonéré quand il achèterait pour nos musées, parce que les musées sont à nous tous, que nous y sommes chez nous. Est-ce à dire que nous puissions nous y présenter dans une tenue incorrecte, nous y tenir d'une manière désagréable aux visiteurs, en faire des salles d'asiles ? non. Chaque propriété nationale a une destination spéciale ; l'État a la charge d'enrichir cette propriété et de la faire respecter ; mais elle est à tous, bien à tous.

Vous me direz que ce qui est à tous n'est à personne : il y a des gens qui, ayant une opinion contraire, se sont amusés à voler dans les musées tant qu'ils ont pu et il a fallu ouvrir les yeux — trop tard — sur leurs agissements. On vient de pincer un voleur au musée de Versailles ; à ce propos, on nous assure que nous possédons une foule de choses manquant d'authenticité ; nous nous en doutions bien un peu... les terres cuites, notamment, nous inspiraient peu de confiance, parce que nous connaissions jadis un vieillard, logé dans un asile, qui fabriquait des lampes égyptiennes au fond d'un petit hangar où il avait un minuscule fourneau à coupelle ; il vieillissait ses lampes et les vendait dans ce qu'on appelle les *marchés aux puces*, à des amateurs qui croyaient avoir trouvé la pie au nid. Il est fort possible que quelques-uns de ces spécimens aient enrichi nos musées. Le vieux y gagnait largement son tabac. Quelle que soit l'immoralité d'une pareille déclaration, j'avouerai que cette action dolosive m'a toujours amusée. C'était bien la lampe égyptienne, la lampe romaine, le porte-lumière…

…dans la boue sans la bonne volonté des soldats qui n'ayant pas de manteaux emperlés comme feu Buckingham pour jeter sous ses pas, lui ont prodigué les petits planchers.

Une bourgeoise qui voyage se dit : Nous partirons au beau temps ! une reine est obligée paraît-il de se crotter protocolairement.

Wilhelmine était habillée sans entraves, dans un style riche, sans prétention : broderies superbes, aigrettes de toute beauté, coiffure simple et solide. Elle a paru fort gaie, sans aucune pose ; on lui a fait bon accueil ; au reste, elle est sympathique à cause de la réception chaleureuse qu'elle fit jadis au vieux président des Boërs, alors que les autres gouvernements le tenaient à distance et le traitaient en vaincu suspect.

On a un peu ri du prince consort, ce mari d'une femme qui se dédouble, tantôt reine tantôt épouse, selon les heures et les occasions ; le rôle est difficile à jouer et l'on sait que le temps de l'apprentissage a été plutôt dur. A Paris, le prince a été le cavalier de Mme Fallières ; or, quelque plaisir qu'il ait pu trouver en cette compagnie plutôt grave, on conçoit que Wilhelmine ait souri gaîment en disant : Je suis déjà venue incognito ! le prince aussi avait l'air de quelqu'un qui est déjà venu incognito.

* * *

Cette visite n'a rien changé à la vie parisienne ; on est à une époque de fermentation : les concours sont prochains. Même, on dit — que ne dit-on pas ! — qu'on va revenir aux concours généraux des lycées.

Pourquoi pas ? Des esprits grincheux ont confondu les mots émulation et jalousie ; ils ont décrété que les prix humilient ceux qui n'en reçoivent point: c'est excessif. Tous, tant que nous sommes, nous puisons de l'énergie dans la pensée d'un prix qui paie notre effort et certes, il n'y a qu'à regarder la physionomie du concours général en Sorbonne pour voir que personne n'y souffre de la jalousie ; les non récompensés applaudissent de toutes leurs forces, leur visage ouvert, joyeux témoignage de leur contentement, de leur fierté même et ils parlent des lauréats de leur lycée avec un gentil orgueil, une cordialité, qui les honore.

Nous voulons en faire de vieux philosophes avant qu'ils se soient aigris à notre contact ; il vaut certainement mieux leur laisser leurs douces joies, leur naïve fraternité et même leurs récompenses. La vie ne leur garde guère d'aussi belles journées.

Il n'y a qu'une chose que nous puissions faire de certain pour eux, c'est de leur donner du bonheur quand ils sont jeunes, ils auront le temps de déchanter quand ils seront devenus aussi méchants ou aussi maladroits que nous. Revivent les concours et la gaîté qui les accompagne !

UNE MARSEILLAISE.

On pouvait imaginer que si le budget d[es] Beaux-Arts eût été illimité, la manne plus féconde se fût répandue sur tous l[es] artistes...

PIERRE SALES.

(La suite à demain.)

…ait de RAPID TOULOUSE
…sse :
… : 2 JUIN 12
…ature :

La Vente de la « Salomé » d'Henri Regnault

Nous avons dit hier que la « Salomé » d'Henri Regnault avait été adjugée au prix de 480,000 fr. à un marchand de tableaux de New-York, M. Knoedler. M. Knoedler a fait savoir au conservateur du Louvre qu'il laissait pendant deux mois le tableau à la disposition du musée national, au prix où il l'avait acheté, et sans aucun bénéfice.

On espère que pendant ce temps la souscription commencée pourra atteindre le chiffre ainsi fixé. Déjà une somme de 185,000 fr. a été recueillie. Le conseil des musées nationaux dispose de 200,000 fr. C'est donc une somme de 100,000 fr. qu'il s'agit de trouver.

Ajoutons que parmi les amateurs qui se disputaient la « Salomé » se trouvait M. Mir, sénateur de l'Aude, dont les intentions…

…au cas où il aurait eu la chance de posséder la toile célèbre, était de s'en réserver l'usufruit et d'en assurer la nue-propriété à l'État. Le représentant de M. Mir à la vente a poussé l'enchère jusqu'à 475,000 fr.

…resse : JOURNAL DU MIDI NIMES
…te : … JUIN 1912
…gnature :

L'Or et l'Art

Il nous manque une loi Hacez qui ferme la frontière à nos œuvres d'art. En attendant cette manifestation de la Victoire aptère, nous l'avons échappé belle !

Le Louvre déjà ridicule par l'achat de la « Femme à la perle » cette médiocrité de Corot, a mise jusqu'à un prix dérisoire cette autre médiocrité, la « Salomé » de Regnault.

Certes, la physionomie de cet artiste est à la fois charmante et touchante : il chantait à merveille. Ses lettres de pensionnaire insubordonné de la Villa Médicis émanent de verve ; enfin, il est mort de la dernière balle prussienne, au moment de l'armistice. A Dieu ne déplaise que je médise hypothétiquement d'une carrière que la mort a tranchée, mais si le général Prim fait assez bonne figure, l' « Exécution sans jugement » n'est qu'un tableau de Salon, comme la « Salomé ».

A l'Hôtel Drouot, on joue, on lutte. C'est un sport ; autant cette façon de dépenser qu'une autre. Toutefois, ce jeu devrait être interdit aux conservateurs de nos musées, ils ne sauraient lutter avec un argent qui ne leur appartient à aucun titre.

Un musée ne doit pas acheter à l'Hôtel Drouot, en principe et quelle que soit l'œuvre.

Je défie qu'on me cite une seule bonne affaire à l'actif de nos collections dans ce mystérieux temple de l'agio artistique.

Celui qui donne plus d'un demi-million pour un pastel représentant un homme qui prise, achète du bruit, et quel bruit ! et non un pastel ; et le petit Palais payant quatre cent dix mille francs une table n'est pas moins extraordinaire.

Si pour le Louvre, la « Salomé » de Regnault vaut plus de trois cent mille francs ; la « Joconde » proportionellement, vaut au moins un milliard. Comment n'a-t-on pas eu l'idée d'appliquer les cent trente cinq mille fr. de la « Dame à la perle » cette « quasi-croûte » à chercher la piste du chef-d'œuvre de Léonard. Pourquoi ce silence unanime de la presse ! M. Dujardin-Beaumetz orne le Sénat de sa présence sans qu'aucun collègue in[…] discret l'interroge sur cette dispari[tion] scandaleuse : l'enquête arrêtée par ordre ne sera-t-elle pas repris[e] par un fantaisiste spirituel ?

Si je connaissais l'acquéreur du « Priseur de la Tour » je lui aurai[s] suggéré qu'avec 600.000 francs on fai[t] bien des choses à notre époque même et que l'homme qui éclairerait la question de la « Joconde, » obtiendrait une notoriété mondiale.

Quand Schliemann résolut de faire fortune pour retrouver l' « Ilion » d'Homère il fut un admirable aventurier et les dieux helléniques bénirent ses fouilles : et l'humanité ne cessera jamais d'associer son nom au plus grand de tous les noms poétiques.

Quand le duc de Luynes commandait à Simart une restitution de l' « Athéné » de Phidias il témoignait d'une radieuse fantaisie que les générations approuveront.

L'imagination manque à nos riches contemporains il ne viendrait à aucun, par exemple l'idée du journal qui dirait la vérité, toute la vérité : ce serait cependant d'une originalité fulgurante.

L'emploi de l'or est-il donc si difficile ! Nos fermiers généraux, nos traitants, ceux que « Le Sage » incarnés dans « Turcaret » savaient écouter le bon conseil et d'après les documents, ces hommes enrichis le diable savait comment ! achetaient en honnêtes gens, en vrais connaisseurs.

Il y a une mélancolie indicible à se souvenir que Rembrandt est peut-être mort de privations ; que le grand Ruysdaël expira à l'hospice alors qu'aujourd'hui les plus douteuses de leurs œuvres valent le million.

Qui connait Jamot, le grand artiste du « Poème de l'âme. » Celui-là est un autre peintre que Regnault mais spiritualiste chrétien ; assez semblable à César Franck, il attend encore que l'opinion daigne le découvrir.

Les marchands, tenons-les pour honorables, comme fait Marc-Antoine, dans ses harangues à la plèbe romaine : mais ne les laissons pas distribuer les couronnes, et que la postérité ne tienne pas ses assises à l'Hôtel Drouot.

Un marteau de commissaire-priseur ne remplace plus la trompette traditionnelle de la vraie renommée.

L'exposition Richard, cette révélation éclatante, vient de se fermer sans que ce même Louvre acheteur de femmes de Corot d'un intérêt si douteux, ait tenté d'acquérir une œuvre du plus grand interprète de l'éternel féminin qu'ait vu le dix-neuvième siècle.

Que la spéculation ait annexé l'art à ses bulletins de valeurs, c'est un fait contre lequel nous ne pouvons rien. Quant à accepter les prix de l'Hôtel Drouot comme jugements sur les maîtres ce serait un abêtissement tel que je me refuse même à le prévoir.

PELADAN.

Extrait de … 77
Adresse : NICE
Date : 8 JUIN 1912

Au Fil des Jours

La voilà bien la vie chère ! On ne peut plus avoir un tableau à moins d'une demi-million.

Grâce aux appels éplorés de M. Arthur Meyer, le Louvre avait recueilli 375.000 francs pour acquérir la Salomé d'Henri Regnault.

Mais cette somme considérable n'a pas suffi, et la toile célèbre a été achetée par un Américain pour plus de cinq cent mille francs.

D'ailleurs, ce gentleman très correct consent à nous la laisser exactement pour le prix qu'il l'a payée.

J'avoue que je ne comprends pas bien pourquoi il a poussé les enchères si loin, puisqu'il n'avait pas le noir dessein d'emporter coûte que coûte Salomé en Amérique.

Il n'avait qu'à la laisser adjuger pour 375.000 francs au Louvre et l'affaire était faite.

Pourquoi a-t-il préféré commencer par l'acheter plus d'un demi-million pour la recéder ensuite à notre Musée National ?

Est-ce pour attirer l'attention sur lui et faire connaître à la fois sa fortune et sa grandeur d'âme ?

Est-ce un coup monté pour que la vente produise davantage ?

Est-ce un moyen d'augmenter le prix de certaine peinture ? Les marchands de tableaux ont peut-être intérêt à ce que la Salomé atteigne des sommes folles, de manière que d'autres toiles, sinon du même auteur, du moins de la même époque, décuplent de valeur.

On est en droit de soupçonner là-dessous toutes sortes de spéculations, car même les amateurs d'art éclairés trouvent bizarre cet emballement subit sur la toile d'Henri Regnault.

Je ne doute pas néanmoins que M. Arthur Meyer n'arrive à réunir les cinq cent mille francs nécessaires, car c'est une force que de compter sur le snobisme.

VERAX.

Extrait de …
Adresse : NANCY
Date : 12 JUIN 1912
Signature :

C'est de la folie ! Il n'y a pas d'autre mot pour caractériser les exorbitantes enchères qui ont fait monter à près de douze millions la vente de la collection de M. Jacques Doucet.

L'extravagance des amateurs n'avait pas encore atteint cette frénésie. Il n'y a pas de raisons à lui trouver. C'est de la folie parce que c'est de la folie. Les prix donnés à des œuvres qui, sans doute, ne sont ni rares ni exceptionnellement belles, ne se justifient pas. Ils condamnent ceux qui les font et ils suscitent des réflexions plutôt sévères.

La **plus-value** — c'est bien le mot exact — des œuvres d'art tient évidemment à une spéculation éhontée et à un engouement qui est « une pose ». Mais la part faite et à la spéculation et à la mode, elle n'en est pas moins un phénomène économique très curieux qui mériterait d'être étudié comme tel. Car il n'est pas **normal** que des sommes si considérables soient immobilisées et, pour ainsi dire, stérilisées dans des acquisitions destinées à demeurer improductives. J'aimerais, je l'avoue, entendre disserter là-dessus un économiste qui serait un fantinel philosophe.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

BEAUX-ARTS

La "Salomé" d'Henri Regnault

Paris, le 1er juin 1912.

Nos bons Parisiens viennent encore de s'emballer et voici comment et pourquoi.

La marquise Landolfo Carcano, qui est morte dernièrement laissait une galerie superbe, où figurait la *Salomé* d'Henri Regnault. La vente annoncée, M. Arthur Meyer prit la parole, ou plutôt la plume, et en tête du *Gaulois*, déclara avec solennité que ce serait une honte que la *Salomé* d'Henri Regnault ne restât pas à la France. Sur quoi, pour joindre le geste à la parole, M. Arthur Meyer ouvrit une souscription. Le *Gaulois* est un journal « chic ». De récentes affiches nous ont même appris que c'était, de tous nos journaux « le plus littéraire, le plus réactionnaire, le plus cher ». C'est donc évidemment le plus « chic », autant dire qu'il a la plus belle clientèle de snobs qui se puisse rêver.

A l'appel de M. Arthur Meyer, nos bons snobs ne restèrent pas sourds. Ils se levèrent comme un seul homme, et comme un seul homme, ils marchèrent, je veux dire qu'ils souscrivirent avec enthousiasme pour l'achat de la *Salomé* d'Henri Regnault, quoique très probablement la plupart d'entre eux eussent été fort empêchés de dire en quoi ce tableau était plus indispensable que tant d'autres à la gloire de la France !

La souscription du *Gaulois* atteignit en deux jours 185.000 francs que M. Arthur Meyer, toujours solennellement, offrit au Gouvernement pour éviter la « honte » redoutée (voir plus haut), en objurguant ledit gouvernement d'y ajouter la forte somme pour acheter le tableau à n'importe quel prix.

Auriez-vous cru M. Poincaré et ses collaborateurs si férus d'Henri Regnault et de son œuvre ? Comme de simples abonnés du *Gaulois*, les ministres marchèrent et décidèrent d'ajouter 200.000 francs aux 185.000 du « plus cher » de tous les journaux. Muni de ces 385.000 francs, M. Le Prieur, représentant l'administration des Beaux-Arts se rendit aux enchères, où il trouva, outre un public nombreux, curieux et emballé, deux concurrents redoutables : M. Mir, sénateur et un M. Knœdler, marchand de tableaux à New-York.

M. Mir, sénateur, pensait sans doute comme M. Arthur Meyer qu'il serait honteux que la Salomé ne restât pas à la France. Seulement, il pensait également qu'un sénateur, c'est un peu la France — exactement : un 891^{me} de la France, n'est-ce pas ? — et comme M. Mir, sénateur, a autant d'argent à lui seul que plusieurs abonnés du *Gaulois* réunis, il avait décidé de se payer sa petite *Salomé*.

L'idée de M. Knœdler est encore plus simple : voilà un tableau très cher, s'est-il dit, il faut qu'il aille en Amérique. Toutefois, avec une délicatesse bien remarquable pour un marchand de tableaux, américain par surcroît et qui par-dessus le marché, porte un nom allemand, M. Knœdler ne voulut pas lutter contre les Beaux-Arts. Il laissa donc ceux-ci se débrouiller avec M. Mir.

Ce ne fut pas très long. M. Le Prieur ne pouvait dépasser 385.000 francs, et quand notre 891^{e} de France eut lancé un chiffre supérieur, M. Le Prieur se retira tranquillement, avec la conscience d'un bon fonctionnaire qui a rempli honnêtement sa charge.

Alors, M. Knœdler entra en lice, et d'enchères en enchères, finit par avoir le dernier mot à 485.000 francs — un joli mot et une belle somme !

Là-dessus, scandale !

M. Arthur Meyer, le *Gaulois*, les abonnés du *Gaulois*, et derrière eux, tous les snobs de Paris, levèrent les bras au ciel, et crièrent à la catastrophe. La « honte » s'était produite : *Salomé* ne restait pas à la France !

Mais M. Knœdler, qui est décidément un Yankee exceptionnel et un marchand de tableaux comme on en voit peu, déclara qu'il était prêt à céder le tableau au Louvre au prix coûtant. Et M. Arthur Meyer ouvre une nouvelle souscription, exprimant l'espoir que la somme complémentaire sera facilement réunie.

J'en suis convaincu, et d'ailleurs, je le souhaite vivement, puisque cela doit faire plaisir à tant de monde, sans contrister personne, pas même M. Knœdler. Ce dernier en sera quitte pour emporter à New-York au lieu d'un tableau de maître, une série de croûtes quelconques qui figureront tout aussi bien dans les hôtels de la Cinquième Avenue, dont les propriétaires sont trop occupés à « faire de l'argent » pour y regarder de si près.

Mais le plus remarquable de l'histoire, c'est que cet emballement ne s'explique pas du tout. *Salomé* est bien loin d'être un chef-d'œuvre, et Henri Regnault lui-même a peint quelques toiles qui lui sont bien supérieures ! par exemple le *Portrait du Maréchal Prim*, qui est déjà au Louvre.

Alors pourquoi s'enflammer ainsi pour sa *Salomé* ? Parce que Regnault est mort à Buzenval ? C'est fort bien à lui, et certes, beaucoup des snobs qui ont souscrit au *Gaulois* n'en feraient pas autant. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour accorder à sa peinture une valeur qu'elle n'a pas par elle-même.

Mais c'est l'histoire commune de tous les emballements des Parisiens. Ils ne savent généralement jamais ni sur quoi ni pourquoi ils s'emballent, mais ils s'emballent avec enthousiasme et délire. Ne sont-ils pas le peuple le plus spirituel de la terre ?

Jo Jarin.

Extrait de PROGRÈS DE L[illegible]
Adresse :
Date : 5 JUIN 1912
Signature :

LA VIE QUI PASSE

L'Art de l'Or

La Salomé d'Henri Regnault, qui n'est pas, à beaucoup près, une œuvre parfaite, a été vendue l'autre jour presque un demi-million. En d'autres temps, c'est à peine si l'on eût consenti à la payer 30 ou 40.000 fr. C'est qu'en ces temps-là, l'Amérique dédaignait les œuvres d'art.

Depuis qu'elle s'est mise à les aimer, les chefs-d'œuvre, les demi-chefs-d'œuvre et les quarts de chefs-d'œuvre obtiennent des prix quasi fabuleux quand ils passent en vente publique. Et il n'y aurait, après tout, qu'à s'en réjouir si les peintres étaient les bénéficiaires de cette plus-value. Par malheur, ils sont généralement morts depuis longtemps quand le Nouveau Monde veut bien leur découvrir du génie ou simplement du talent. De telle sorte que l'aubaine n'est guère que pour les collectionneurs, les experts et les commissaires-priseurs. Terrible Amérique !

Rothschild, au témoignage de Banville, aurait pu acheter la grande-ourse. Rockefeller, à qui l'on prête quatre milliards (on continue de ne prêter qu'aux riches), pourrait nous offrir d'acheter le Louvre, si la fantaisie lui en venait. En tout cas, il pourra, si tel est bon bon plaisir, nous enlever tous les chefs-d'œuvre qu'on mettra aux enchères. Notre Louvre ni nos Mécènes ne sauraient lutter contre les dollars innombrables des rois de New-York et de Chicago. Il faut nous y résigner, la fleur de nos collections privées est destinée à passer l'Océan, et dans quelque vingt ans, un Chauchard — s'il en reste — ne pourra plus faire à l'Amérique le coup de l'Angelus. M. Rockefeller — il en restera sûrement — n'aura qu'à doubler la mise et tout sera dit.

Or, ce qu'il y a de particulièrement déraisonnable dans cette bataille sur la toile peinte des chefs-d'œuvre qui quelquefois n'en sont pas, c'est qu'aucun milliardaire d'Amérique ou quelque multimillionnaire de chez nous n'ait encore pensé à faire pour un artiste vivant ce qui se fait aujourd'hui couramment pour les morts. A la dernière évaluation, le revenu annuel de Rockefeller est de 325 millions. C'est largement de quoi s'attacher un Vinci en herbe, de lui assurer repos et sécurité, et de l'inviter à sortir sa Joconde s'il l'a d'aventure au bout de ses pinceaux. Eh bien ! c'est une idée qui n'est venue à aucun roi de l'or, et je doute qu'elle lui vienne jamais. En revanche, il y a toujours un de ces rois pour couvrir de banknotes un tableau même médiocre, à la condition qu'il soit signé d'un nom illustre. Ce qui permet de supposer que pour les Mécènes d'aujourd'hui, la qualité essentielle d'un tableau, c'est non pas sa beauté, mais le prix qu'on le paie, et l'on peut bien se demander, n'est-ce pas ? si l'art est encore pour quelque chose dans le trafic énorme dont il est l'objet. GRIFF.

Extrait de LES NOUVELLES TOURS
Adresse :
Date : 5 JUIN 1912
Signature :

L'aviation a perdu un de ses meilleurs pilotes en la personne du célèbre Wilbur Wright. Ce pauvre Wilbur, qui risqua si souvent sa vie au cours d'expériences dangereuses, meurt de maladie dans son lit, miné par une fièvre stupide, qui n'est due à personne certes, mais que moins que tout autre méritait ce soldat de l'aviation digne de mourir à son poste, en beauté.

On sait que Wilbur et son frère Orville sont considérés comme les deux premiers hommes ayant véritablement volé à bord d'un plus lourd que l'air et qu'ils furent entièrement les artisans de leur biplan. Les noms des deux Américains ne seront donc pas de sitôt oubliés et l'on parlera d'eux plus tard comme on parle aujourd'hui des frères Montgolfier.

D'autres ont parfait leur œuvre, mais ils ont été des précurseurs. La gloire leur en restera, et c'est bien quelque chose.

Si l'on demandait à ce brave Regnault, qui se fit tuer en 71 à Buzenval à 28 ans, ce qu'il pense, lui, de la gloire, il serait en droit de demander laquelle, celle du soldat ou de l'artiste, et d'attester qu'elle fut pour lui plus que pour tout autre celle qui récompense dans l'éternité. Son tableau de *Salomé* qu'il donnait en 71 pour quelques billets de mille vient de se vendre 480.000 francs. Cela fait une belle jambe au grand disparu, et ses héritiers, s'il en a — les lois sont ainsi faites — ne toucheront pas un sou de plus de cette formidable plus-value.

Quelqu'un rappelait l'autre jour à ce propos que le peintre de l'*Angelus*, Millet, qui en mourant laissa à peu près sa famille dans la misère, vendit ses toiles à des prix dérisoires. Or, après sa mort, plusieurs atteignirent le million. Il est scandaleux de constater que les pauvres gens, qui avaient partagé ses épreuves, ne recueillirent aucun bénéfice de cet agiotage d'amateurs et de marchands de tableaux sur les œuvres de leur cher disparu.

Les gens de lettres, eux, sont organisés, qu'attendent donc les artistes, peintres et sculpteurs, pour demander une loi qui sauvegarde après leur mort les intérêts de leur famille, êtres chers, compagnons des mauvais jours et des heures de lutte pour la gloire et le pain quotidien.

Cette question de propriété artistique devrait bien préoccuper un peu nos législateurs.

Extrait de l'Express de Lyon
Adresse :
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

Quelle foule, mardi et mercredi, à l'exposition des tableaux que la marquise Landolfo Carcano avait patiemment réunis dans son bel hôtel de l'avenue Friedland ! Dame, l'on n'a pas tous les jours l'occasion de contempler un ensemble de quatre ou cinq millions de tableaux...

On s'écrasait. J'ai eu toutes les peines du monde à me frayer un passage jusqu'à la fameuse *Salomé* d'Henri Regnault que je ne connaissais que par ouï-dire. Tout snobisme écarté, c'est une œuvre vraiment magnifique. Salomé est paisiblement assise ; elle a l'air tranquille et doucement féroce qu'ont beaucoup de petites sauvageonnes. N'était le plat d'argent ciselé où est posé le coutelas sinistre, cette fille de seize ans pourrait passer pour toute autre personne que la fille d'Hérodias... On a dit que c'était une marocaine qui avait posé la Salomé devant Regnault. C'est tout simplement une paysanne de la campagne romaine et le peintre n'a même pas essayé de lui donner un aspect d'Arabe ou d'Orientale. Il l'a peinte certainement telle qu'elle était, sans l'embellir. L'audace était, d'ailleurs, de faire une Salomé si peu tragique, si peu traditionnelle, et surtout de peindre un si éclatant rideau jaune d'or... En 1870, on n'était pas habitué à cela ! Quoi qu'il en soit, *Salomé* est un chef-d'œuvre qui fait amèrement regretter qu'Henri Regnault ait trouvé, à vingt-huit ans, une mort héroïque sous les balles prussiennes.

Un détail : *Salomé*, vendue 485.000 francs à un Américain, avait été acquise pour 36.000 francs par la marquise Carcano et payée par M. Brame à Henri Regnault 8.000 francs, prix énorme pour l'époque.

A signaler deux Corot des meilleurs, une des plus célèbres œuvres de Th. Rousseau ; des Delacroix qui ne sont pas, à mon goût, de derrière les fagots ; un Fromentin délicieux, un portrait de Leibe qui était un des bijoux de cette collection, un Baudry mièvre et un « Philosophe » de ce grand peintre encore méconnu qui est le sévère Th. Ribot, notre Ribéra plus grand que Ribéra lui-même.

Extrait de DÉPÊCHE NICE
Adresse :
Date : 3 JUIN 1912
Signature :

Maigre Subvention

Humblement dissimulée dans l'un des innombrables sentiers qui mènent aux grandes routes de notre budget de cinq milliards, une toute petite parenthèse retiendra peut-être votre attention, pour peu que vous vous donniez la peine de la découvrir. La voici :

SUBVENTION DE L'ÉTAT AUX MUSÉES NATIONAUX POUR ACQUISITION D'OBJETS D'ART

En 1911	175.000 francs
En 1912	165.000 francs

C'est tout. Mais comme elles en disent long, ces quelques lignes ! Ainsi, la misérable somme que l'Etat met annuellement à la disposition de nos Musées a été réduite encore de 10.000 francs en 1912, et c'est avec 165.000 francs que le pays le plus artiste du monde a dû tenir tête aux Allemands et aux Américains sur les grands marchés de l'Art ! Pauvres 165.000 francs ! Que pèsent-ils dans la tourmente d'enchères comme celles de la vente Carcano ? Rien, moins que rien ! A toutes les ventes, d'ailleurs, les conservateurs du Louvre s'arrachent désespérément les cheveux. « Pas le sou ! s'écrient-ils. Quel dommage ! Nous n'avons pas le sou ! » Et c'est alors Berlin, Munich ou Chicago qui se voient adjuger nos richesses artistiques. Il est fort heureux que, de temps à autre, l'intervention de généreux millionnaires nous permette d'en garder quelques débris.

Il est vrai de dire que l'Etat ne s'avise généralement d'acheter les belles œuvres que lorsqu'elles atteignent une cote inaccessible. Par exemple, M. Paul-Boncour a rappelé qu'après avoir refusé le Combat de Cerfs, que Courbet offrait dans des conditions avantageuses, l'Administration des Beaux-Arts le paya cent mille francs après la mort du peintre. Qui sait si, en 1870, elle n'eût pu s'offrir pour cinq ou six mille francs cette Salomé, qu'un Américain vient de payer un demi-million ?

Et, franchement, cinq ou six billets de mille, pour cette œuvre médiocre, c'eût été, tout de même, un très raisonnable prix.

N° DE DÉBIT
Extrait de Havre Eclair
Adresse : Havre

Un Tableau de 488.000 francs

Il y a une question de la « Salomé ». On sait que ce tableau vient d'être adjugé, à la vente de la marquise Carcano, pour 488.000 fr. à un Américain. Celui-ci offre de le céder au Louvre, pour le même prix. M. Arthur Meyer du « Gaulois » a pris l'initiative d'une souscription destinée à garder à la France le tableau d'Henri Regnault.

M. Arthur Meyer estime que ce serait un scandale de laisser partir pour New-York, l'œuvre maîtresse d'un peintre qui se fit héroïquement tuer, à l'âge de 27 ans, pendant le siège de Paris, où il fit le coup de fusil comme simple soldat.

Déjà la plus grande partie de la somme est trouvée, mais voilà que l'initiative de M. Arthur Meyer soulève des critiques. On peut ne pas tenir compte des violences de l' « Action Française » qui, en haine de M. Arthur Meyer, appelle la « Salomé » un navet; mais voici un critique autorisé, M. Thébault Sisson qui écrit : « La « Salomé » n'est pas plus un chef-d'œuvre qu'elle n'est le chef-d'œuvre de Regnault. Ce n'est pas le triomphe de la peinture, c'est le triomphe de l'imagerie... »

D'autres, estimant qu'il vaudrait mieux encourager les jeunes. D'autres, enfin, trouvent que c'est un honneur pour la France de voir ses œuvres d'art acquises par les Etats-Unis.

« Si aucune toile d'Henri Regnault ne figurait au Louvre, dit M. Paul Gaulot, je comprendrais à la rigueur les regrets que causerait l'enlèvement de « Salomé » par l'Amérique; mais le Musée possède « L'Exécution à Tanger » et cet étonnant « Portrait du Maréchal Prim », qui fit en son temps couler beaucoup d'encre.

Ajoutons que la « Salomé » avait été exposée pour la première fois au Salon de 1870. L'auteur avait 27 ans. Déjà remarqué à la précédente exposition pour son portrait du général Prim, Henri Regnault devint célèbre. Amateurs et badauds se pressaient en foule devant l'étrange Bohémienne, au sourire inquiétant, aux lourds cheveux noirs, dont les vêtements s'illuminaient de reflets d'or, et qui se détachait, assise, sur un fond de soies jaunes, un cimeterre à la main, et sur ses genoux un plat pour recevoir une tête coupée.

Le tableau avait été commencé à Rome en 1869. Ce n'était d'abord qu'un portrait, le portrait d'une gitane, dont le type bizarre avait frappé le peintre. Par l'addition des accessoires nécessaires, elle devint, d'après le catalogue : « Salomé, la danseuse, tenant le bassin et le couteau qui doivent servir à la décollation de saint Jean. »

« SALOME », D'HENRI REGNAULT

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
PHARE DE LA LOIRE
NANTES
6 JUIN 1912

La SALOMÉ d'Henri Regnault nous restera-t-elle ?

La « Salomé » d'Henri Regnault, dont nous publions la reproduction, vient d'être acquise à la vente Carcano, non par le Musée du Louvre, comme on l'avait cru tout d'abord, mais par M. Knœdler, le grand marchand américain, pour la somme de 485.000 francs.

La « Salomé » est aujourd'hui considérée comme le chef-d'œuvre de Regnault, cet artiste mort tout jeune pendant la guerre de 1870-1871.

M. Leprieur, conservateur au Musée du Louvre, avait à sa disposition 185.000 fr., montant de la souscription, plus 200.000 francs votés la veille par le conseil des musées nationaux, soit, au total 385.000 fr.

Il poussa jusqu'à 385.000, accompagné dans ses enchères par un seul concurrent qui abandonna la partie presque en même temps que lui. M. Leprieur s'arrêta. Un petit frisson courut dans la salle. On sentait que la partie était perdue.

Cliché *Phare*.

LE CHEF-D'ŒUVRE QUE L'AMERIQUE VA PEUT-ÊTRE NOUS RAVIR

Regnault a représenté Salomé assise, la main droite sur la hanche, vêtue de gaze brodée d'or, découvrant en partie sa poitrine et portant sur ses genoux un bassin de cuivre, dans lequel elle retient de la main gauche un poignard.

La tenture de fond est de soie jaune et une tenture rouge d'Orient est pliée et sert de coussin à la figure de la femme.

Cette toile, qui mesure 1 m. 59 de hauteur sur 1 m. 02 de largeur, est signée : H. Regnault, Rome, 1870.

La vente fut chaudement disputée. Une foule nombreuse et élégante y assistait. Qui allait conquérir le chef-d'œuvre ? Et à quel prix ?

Telle était la préoccupation dominante du public. Non que l'on se désintéressât des autres œuvres, magnifiques ou charmantes, qui figuraient dans cette collection. L'on savait, en effet, que plusieurs d'entre elles susciteraient des enchères énormes.

Lorsque M. Leprieur eut abandonné la lutte, M. Knœdler, qui avait déclaré se retirer devant le Louvre, et qui s'était inscrit pour une somme de 5.000 francs en faveur de celui-ci, se mit de nouveau sur les rangs. L'affaire se continua alors entre lui et M. Jonas, agissant pour M. Mir, qui lui avait donné pour instruction de n'apparaître que lorsque le Louvre aurait cédé la place. M. Jonas poussa le tableau jusqu'à 475.000 et dut l'abandonner finalement à M. Knœdler. L'Amérique restait victorieuse.

M. Knœdler, qui s'était très bien comporté pendant la lutte, fut encore plus correct après sa victoire, car, s'approchant d'un groupe de souscripteurs et de M. Leprieur, il déclara spontanément qu'il était prêt à abandonner la « Salomé » au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre et les amis du Louvre ont deux mois pour se prononcer.

art de
se :
:
ature :
1er JUIN 1912

INFORMATIONS

LA « SALOME » DE REGNAULT N'IRA PAS AU LOUVRE

Paris, 30 mai.

Hier après-midi, avait lieu la dispersion de l'importante collection de tableaux modernes de Mme la marquise Landolfo-Carcano.

Parmi les tableaux importants qui furent remarqués à l'exposition précédant la vente, la « Salomé », d'Henri Regnault, venait en première place.

Nous avons signalé le grand mouvement d'opinion qui s'était dessiné dans le monde des arts pour faciliter l'achat de cette superbe figure pour nos musées nationaux.

Le premier, le baron Henri de Rothschild s'inscrivit pour une somme de 50.000 fr. D'autres grands amateurs suivirent, et hier matin, on pouvait compter sur 250.000 fr.

« Salomé », sur cette toile qui mesure 1 m. 59 de haut et 1 m. 02 de large, est représentée assise sur un coffret oriental vêtue d'étoffes de gaze brodée d'or qui glissent de l'épaule droite et découvrent en partie la poitrine. Sa main droite, le bras ployé, le coude en dehors, vient s'appuyer à la hanche, tandis que, sur ses genoux, elle porte un bassin de cuivre dans lequel elle retient de sa main gauche un poignard oriental. La figure se détache sur un fond de tenture de soie jaune. Sur le tapis d'Orient qui couvre le plancher, une peau de tigre.

Malheureusement pour le public, le tarif des enchères n'a pas permis au Louvre de se voir adjuger la « Salomé ». L'œuvre de Regnault, pour laquelle notre musée national ne pouvait offrir que 385.000 fr., a été acquise par M. Knœdler pour 485.000 fr.

trait de
resse :
te :
nature :

GRAINS DE MIL

Pour faire de la place

La « Salomé » d'Henri Regnault vient d'être adjugée moyennent la somme de 480.000 francs à un marchand de tableaux américain, en dépit de toute l'ardeur mise par M. Mir, sénateur de l'Aude, qui, par patriotisme, poussa les enchères jusqu'à 475.000 francs.

Que si, après vous être extasiés comme il convient, sur l'énormité du chiffre, vous vous reportez au budget des Beaux-Arts pour y découvrir le crédit que l'Etat affecte aux Musées Nationaux, aux fins d'acquisitions, vous y trouvez un sujet non moindre d'étonnement. Il se monte à 185.000 francs. Ce crédit est en diminution, d'ailleurs, de 10 mille francs sur l'exercice précédent. De quoi il résulte, clair comme le jour, que le prix des tableaux célèbres augmente dans la même proportion que les ressources de l'Etat diminuent.

Le meilleur de la production française est fatalement voué à passer de l'autre côté de l'Océan, dans quelques années.

Pour se faire une idée de l'Ecole française moderne, on n'aura d'autre parti à prendre que d'exécuter le tour du monde.

L'Etat français, au tarif précité, serait à peine capable d'acheter le cadre des œuvres soumises au feu des enchères.

On dira ce qu'on voudra, mais ce n'est pas ce détail qui concourra à mériter, à notre République, le surnom d'Athénienne. Les amateurs d'art en gémissent et s'en voilent la face.

Cette constatation, voyez-vous, serait, si elle était possible, la réhabilitation de ce pauvre Dufardin-Beaumetz, tombé de si haut dans les abîmes de discrédit et de l'impopularité.

Que voulez-vous qu'on fit, avec 175.000 fr. ?

On achetait des tas de navets et de croûtes ce qui faisait beaucoup d'heureux, parmi les sculpteurs et les peintres bien pensants, et était une politique artistique tout à fait adéquate à la politique générale et au bout de laquelle la disparition de la « Joconde » apparaissait comme une nécessité fatale et logique... pour faire de la place ! — *Pull Up.*

Extrait de LA PLUME
Adresse : PARIS
Date : 6 JUIN 1912

NOTRE ÉPOQUE

L'immortalisante Collection

Les multimillionnaires devraient laisser aux héros en tout genre le soin de se survivre. Ceux-ci font à l'idée plus ou moins fallacieuse de la gloire des sacrifices qui parfois vont jusqu'à l'immolation. Qu'on exalte leur chimère ou qu'on la bafoue, ils ont opté pour elle. Ils en ont assumé l'âpre montée, les risques de dégringolade. Si vous appliquez votre génie à des avantages palpables, si vous amassez dans la politique ou dans les pétroles une fortune, c'est au mieux. Mais si par surcroît vous prétendez, ces bénéfices matériels et de votre vivant, les augmenter d'un bénéfice immatériel et posthume : si, ayant préféré le solide à une incertaine renommée, vous ambitionnez l'une après avoir joui de l'autre ; si même dans la tombe vous tirez la couverture de votre côté, n'y a-t-il pas dans cette usurpation une espèce d'escroquerie ?

C'est le testament de Mme André qui me tend ce prélude. Il est tout récent. Vous l'avez lu dans les journaux. Cette veuve d'un banquier protestant, on ne comptait plus ses millions. Ne sachant à quoi les employer, elle achetait à des prix fabuleux des toiles de maître qu'elle ne regardait même pas, vu qu'elle n'avait pas de plaisir à les regarder. Mais dans le salon où l'on reçoit, un Rembrandt solennise les riens que l'on dit. Vivante, elle n'aurait pas laissé ravir à la France cette Salomé d'Henri Regnault, œuvre de brio, sans profondeur, sur laquelle le snobisme américain s'est jeté avec cette insolence dans la sottise qui le rend plus haïssable encore que ridicule. Un peintre de génie dans la gêne, non seulement elle ne l'aurait pas découvert, mais le lui eût-on signalé, elle ne se serait pas fendu pour lui acheter quelque chose, d'un billet de mille. Un tableau qui ne coûte que mille francs n'est pas digne d'occuper certains murs. Un artiste, un écrivain lui demandaient-ils d'entrebâiller sa collection par une curiosité précise, déterminée ? Elle ne répondait point, estimant que les principes de 89 confèrent à une personne enrichie le privilège d'être mal élevée. Sans doute voulait-elle donner à croire que son amour de la peinture ne souffrait pas le partage.

Elle meurt... Ses chefs-d'œuvre passent à la France avec l'immeuble qui les contient. Les aimables farceurs qui écrivent dans les journaux d'une plume gluante de pommade, ne se tiennent pas de reconnaissance artistique, patriotique. Ils sont unanimes à dire que le renom d'une si magnifique légatrice retentira jusqu'à la consommation des siècles. A la mort de Osiris, à celle de Mlle Dosne, ils en diront autant. L'une, propriétaire de maisons à Paris, les préférait inhabitées plutôt que louées au-dessous d'un prix exorbitant. L'autre, si en affaires il vous tenait, vous n'aviez pas de miséricorde à attendre de lui. Par ces deux philanthropes, jugez des autres, et méfiez-vous des farceurs à plume gluante de pommade qui écrivent dans les journaux.

Pour imposer au monde la perpétuité de leur nom, les multimillionnaires prennent une voie vraiment trop aisée, si aisée que, faute par le légateur de léguer le contenant avec le contenu, l'Etat ne saura où loger les toiles dont on lui fait largesse. Il sera conduit à bâtir un analogue à ce South-Kensington de Londres, vaste autant qu'une ville de quarante mille âmes, où du zinc voisine avec de l'or, dépotoir des plus hétéroclites choses. Tout un après-midi j'ai erré sans rencontrer âme qui vive hors les gardiens qui combattaient leur somnolence par la curiosité du visiteur inconnu.

Cette inoubliable impression de tristesse, le musée André la renouvellera. Je le vois d'ici affligeant comme un vide tombeau, miroitant comme une dalle de crypte. Poignée de main en passant au conservateur, un confrère qui, crainte des bourrasques de la vie littéraire, s'est niché dans ce fromage de Hollande ! Logé, chauffé, éclairé, nourri, mais non blanchi, et tout loisir, la place étant oiseuse, de vaquer à des feuilletons. Cette image qui dès le seuil vous accroche, c'est le portrait de la magnifique légatrice, ou légateur, en pied, rigide, intempestivement solennel, posant pour la galerie, morguant, ne s'amusant pas et n'amusant pas, net de robe ou de redingote, sans un bouton ni un pli oublié, ouvrage d'un peintre en renom hier, aujourd'hui jeté par de nouveaux venus dans la hotte aux pompiers. Central, pyramidal, à la place d'honneur, dominant les chefs-d'œuvre payés cher, le modèle a bien la mine de dire : « Tout ça c'est à moi. » En préface au catalogue, une biographie du donateur ou de la donatrice en style de mirliton, que résume cette épitaphe copiée au Père-Lachaise : *« Transiit benefaciendo. »*

Une demeure laissée dans la familiarité de l'artiste qui y travailla, c'est autre chose. La relique alors est justifiée. Depuis la minute qu'il expira, rien n'a été changé. Les sièges sont restés en place. Ce décor a absorbé de l'âme de l'habitant. L'émanation de l'homme vers cet intérieur longtemps soumis à sa présence l'a affecté et affecte à son tour celui qui vient d'entrer. Il se sent à l'aise, se défend. Son imagination se plaît à reconstituer, bruissant, vivant, ce milieu inanimé. Rien de ressurgissant ici, au contraire. Les sous-bois s'obscurcissent; les plus audacieuses formes féminines s'épeurent sous le regard glacé de la vanité multimillionnaire qui tyranniquement les groupe.

Pourquoi cette apothéose à coups de millions sur des Corot et des Théodore Rousseau, la vanité ne se les donne-t-elle qu'après qu'elle n'est plus ? Pourquoi Chauchard n'assista-t-il pas à son entrée au Louvre et ne renifla-t-il pas, en chair et en os, l'encens d'un ministre thuriféraire ? Ne doutez pas qu'il l'eût fait. Mais une vieille loi s'y oppose. Je dis : vieille, parce qu'elle est tirée du droit coutumier de l'ancienne France et qu'elle plonge dans nos plus lointains ascendants. A un homme dépourvu d'enfants, ils rognaient sa capacité de donateur par cette vue sensée : que qui n'a pas été père ne soupçonne pas la puissance de sentiment paternel dont il est susceptible. Non seulement il l'ignore, mais il peut arriver qu'il la nie. Vienne un enfant, et la paternité échauffant l'œuvre d'une tendresse nouvelle, tel qui, par bienfaisance, dégoût des pesantes richesses, passion de charité ou vanité, se sera dépouillé de partie de ses biens en faveur de l'Etat, d'une commune, d'une institution quelconque ayant capacité de recevoir, toute sa vie il se rongera d'avoir dépossédé par anticipation ce fils qu'il n'avait pas prévu.

Cette loi, parce qu'elle a ses racines dans l'expérience du cœur humain, est de celles qui résistent aux autres vents de l'histoire et des mœurs. Ne limitant pas l'âge à partir duquel d'homme perd la faculté de procréer, elle s'enracine plus encore puisqu'elle se lie aussi à la plus tenace des illusions. Le précédent roi des Belges, mi-ataxique, se croyait le père des enfants de Mlle Lacroix. Quand le duc d'Aumale fit à l'Institut donation de Chantilly, les hommes de loi se plurent à supposer le cas d'un enfant que le duc d'Aumale se reconnaîtrait et qui, de sa menotte, prendrait Chantilly et le mettrait dans sa bavette. Cette restriction de nos pères nous a privés d'une cérémonie à la *Bourgeois gentilhomme*, où l'on aurait vu Chauchard poser sur nos blessures l'émollient de l'*Angelus*.

EDOUARD CONTE.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
6 JUIN 1912

Libres Propos

La Salomé, d'Henri Regnault, qui n'est pas, à beaucoup près, une œuvre parfaite, a été vendue l'autre jour presque un demi-million. En d'autres temps, c'est à peine si l'on eût consenti à la payer 30 ou 40.000 francs. C'est qu'en ces temps-là, l'Amérique dédaignait les œuvres d'art.

Depuis qu'elle s'est mise à les aimer, les chefs-d'œuvre, les demi-chefs-d'œuvre et les quarts de chefs-d'œuvre obtiennent des prix quasi-fabuleux quand ils passent en vente publique. Et il n'y aurait, après tout, qu'à s'en réjouir si les peintres étaient les bénéficiaires de cette plus-value. Par malheur, ils sont généralement morts depuis longtemps quand le Nouveau-Monde veut bien leur découvrir du génie ou simplement du talent. De telle sorte que l'aubaine n'est guère que pour les collectionneurs, les experts et les commissaires-priseurs Terrible Amérique !

Rothschild, au témoignage de Banville, aurait pu acheter la grande-ourse. Rockefeller, à qui l'on prête quatre milliards (on continue de ne prêter qu'aux riches), pourrait nous offrir d'acheter le Louvre si la fantaisie lui en venait. En tout cas, il pourra, si tel est son bon plaisir, nous enlever tous les chefs-d'œuvre qu'on mettra aux enchères. Notre Louvre ni nos Mécènes ne sauraient lutter contre les dollars innombrables des rois de New-York et de Chicago. Il faut nous y résigner ; la fleur de nos collections privées est destinée à passer l'Océan, et dans quelque vingt ans, un Chauchard — s'il en reste — ne pourra plus faire à l'Amérique le coup de l'Angelus. M. Rockefeller — il en restera sûrement — n'aura qu'à doubler la mise, et tout sera dit.

Or, ce qu'il y a de particulièrement déraisonnable dans cette bataille sur la toile peinte des chefs-d'œuvre qui quelquefois n'en sont pas, c'est qu'aucun milliardaire d'Amérique ou quelque multimillionnaire de chez nous n'ait encore pensé à faire pour un artiste vivant ce qui se fait aujourd'hui couramment pour les morts. A la dernière évaluation, le revenu annuel de Rockefeller est de 325 millions. C'est largement de quoi s'attacher un Vinci en herbe, de lui assurer repos et sécurité, et de l'inviter à sortir sa Joconde s'il l'a d'aventure au bout de ses pinceaux. Eh bien ! c'est une idée qui n'est venue à aucun roi de l'or, et je doute qu'elle lui vienne jamais. En revanche, il y a toujours un de ces rois pour couvrir de banknotes un tableau même médiocre, à la condition qu'il soit signé d'un nom illustre. Ce qui permet de supposer que pour les Mécènes d'aujourd'hui, la qualité essentielle d'un tableau, c'est non la beauté, mais le prix qu'on le paie, et l'on peut bien se demander, n'est-ce pas ? si l'art est encore pour quelque chose dans le trafic énorme dont il est l'objet.

GRIFF.

Extrait de PETIT NANTAIS
Adresse : NANTES
Date : 6 JUIN 1912
Signature :

Propos d'un Nantais

C'est aujourd'hui, je crois, que commence la vente de la collection de tableaux de la marquise Landolfo Carcano. Parmi eux se trouve la Salomé de Henri Regnault et voici que, depuis huit jours, je constate pour cette œuvre le même engouement que nous avons vu naguères pour l'Angélus et la Joconde.

Lorsque le célèbre tableau de Millet fut acheté par un milliardaire américain, ce fut dans le monde des artistes et des amateurs un cri de douleur, qui se changea, peu d'années après, en un cri de triomphe, lorsque M. Chauchard le reprit à l'Amérique. Puis, M. Chauchard mourut, l'ayant légué à l'Etat. Alors, quand l'Angélus fut placé au Louvre, on commença à déchanter. On trouva que le sujet avait pu séduire nos pères par son côté sentimental et religieux, mais que vraiment la fameuse toile ne méritait pas tout l'engouement qu'on avait eu pour elle. Certains même y trouvèrent des défauts, lui préfèrent d'autres œuvres de Millet, comme l'Homme à la Houe, et finalement, on ne parla plus de l'Angélus.

Quand la Joconde fut enlevée, ce fut un deuil dans la France entière. C'était, disait-on, la perle du Louvre, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Et puis des critiques déclarèrent que la Joconde commençait à subir les ravages du temps, que les couleurs en étaient passées, que même les cils étaient effacés. On n'admira plus le fameux sourire et on déclara même que le front un peu bombé donnait à la figure un aspect vulgaire. Certains même lui préfèrent la Vierge aux rochers et je ne sais quel portrait d'homme du même peintre, qui voisinaient au Louvre près de la Joconde.

Depuis cinq à six jours, nous assistons au même emballement pour la Salomé. Nous avons déjà d'Henri Regnault son Maréchal Prim et son Exécution à Tanger, qui sont des œuvres bien supérieures à la Salomé. Il nous faut la Salomé. On a beau dire que la matière de l'œuvre est médiocre, le fonds jaune aigre à l'œil, l'expression du visage banale, la pose des pieds vulgaire... Il nous la faut et il ne s'agit, pour l'avoir, que de la bagatelle de 485.000 francs. C'est à se demander s'il n'y a pas quelques intéressés qui en fixent ainsi le prix d'avance et nous verrons quels enchérisseurs se présenteront pour le couvrir ou même l'atteindre.

En tout cas, une souscription est ouverte et c'est le baron de Rotschild qui est le premier sur la liste avec un don de cinquante mille francs. Inutile de vous dire que ce n'est pas moi le second.

ORESTE

Extrait de LA RÉPUBLIQUE MONTAUBAN
Adresse :
Date : 7 JUIN 1912
Signature :

UN TABLEAU DE NAZON

Nos concitoyens qui possèdent des peintures du peintre Henri Nazon, apprendront avec plaisir qu'une des œuvres du paysagiste montalbanais, qui figurait dans la célèbre galerie de la marquise Landolfo Carcano vient d'être vendue pour un prix des plus coquets, qui est de nature à établir la valeur marchande des tableaux de ce maître. On sait que le musée de Montauban possède plusieurs œuvres très belles de Nazon.

« L'Automne dans la vallée », est le titre du remarquable paysage qui a atteint le prix de 37.000 fr. Dans cette même collection qui vient d'être dispersée, se trouvaient également des œuvres de Rembrandt, Ruysdael, Delacroix, Henri Regnault, etc.

Au moment où les amis du peintre montalbanais se préparent à lui ériger un monument, il n'était pas sans intérêt de souligner combien les érudits et les collectionneurs appréciaient ses œuvres.

rait de Expressions Lyon
esse :
e : 3 JUIN 1912
nature :

Quelle foule, mardi et mercredi, à l'exposition des tableaux que la marquise Landolfo Carcano avait patiemment réunis dans son bel hôtel de l'avenue Friedland ! Dame, l'on n'a pas tous les jours l'occasion de contempler un ensemble de quatre ou cinq millions de tableaux...

On s'écrasait. J'ai eu toutes les peines du monde à me frayer un passage jusqu'à la fameuse *Salomé* d'Henri Regnault que je ne connaissais que par ouï-dire. Tout snobisme écarté, c'est une œuvre vraiment magnifique. Salomé est paisiblement assise ; elle a l'air tranquille et doucement féroce qu'ont beaucoup de petites sauvageonnes. N'était le plat d'argent ciselé où est posé le coutelas sinistre, cette fille de seize ans pourrait passer pour toute autre personne que la fille d'Hérodias... On a dit que c'était une marocaine qui avait posé la Salomé devant Regnault. C'est tout simplement une paysanne de la campagne romaine et le peintre n'a même pas essayé de lui donner un aspect d'Arabe ou d'Orientale. Il l'a peinte certainement telle qu'elle était, sans l'embellir. L'audace était, d'ailleurs, de faire une Salomé si peu tragique, si peu traditionnelle, et surtout de peindre un si éclatant rideau jaune d'or...En 1870, on n'était pas habitué à cela ! Quoi qu'il en soit, *Salomé* est un chef-d'œuvre qui fait amèrement regretter qu'Henri Regnault ait trouvé, à vingt-huit ans, une mort héroïque sous les balles prussiennes.

Un détail : *Salomé*, vendue 485.000 francs à un Américain, avait été acquise pour 36.000 francs par la marquise Carcano et payée par M. Brame à Henri Regnault 8.000 francs, prix énorme pour l'époque.

A signaler deux Corot des meilleurs, une des plus célèbres œuvres de Th. Rousseau ; des Delacroix qui ne sont pas, à mon goût, de derrière les fagots ; un Fromentin délicieux, un portrait de Leibe qui était un des bijoux de cette collection, un Baudry mièvre et un « Philosophe » de ce grand peintre encore méconnu qui est le sévère Th. Ribot, notre Ribéra plus grand que Ribéra lui-même.

xtrait de France artistique
dresse : Marseille
ate :
ignature : 4 JUIN 1912

PARIS

La Collection Carcano. — La première vacation, qui a eu lieu jeudi dernier, a produit deux millions 760.950 francs. Voici quelques prix d'enchères :

La « Salomé », de Regnault, 480.000 francs ; « L'Allée de châtaigniers », de Théodore Rousseau, 270.000 francs.

La « Solitude » a été adjugée 350.000 fr., et le « Lac, effet du matin », 121.000 ; la « Vague », de Courbet, 19.000 fr. ; « Cours d'eau dans une prairie », par Daubigny, 8.000 fr. ; l' « Assassinat de l'évêque de Liège », par Eug. Delacroix, 205.100 fr. ; du même maître, « Intérieur d'une cour au Maroc », 86.000 fr. ; du même encore, la « Leçon d'équitation », 140.000 fr. ; les « Confidences de l'amour », par Diaz, 23.500 fr. ; le « Mariage espagnol », par Fortuny, 220.000 fr. ; la « Mare dans la Clairière », par Jules Dupré, 90.000 fr. ; d'Eugène Fromentin, le « Campement arabe », 68.000 fr. ; la « Vierge au Baiser », par Hébert, 23.000 fr. ; un prix inattendu, le « Portrait de la femme de l'architecte Gedon », par W. Lejbl, 140.000 fr. ; de Meissonier, le « Liseur rose », 23.500 fr. ; le « Fumeur noir », 37.100 fr. ; du même, « En Vedette », 27.550 fr. ; « Vaches sous bois », de Troyon, 53.000 fr. ; d'Alfred Stevens, « Rêverie », 15.000 francs.

La deuxième vacation qui eut lieu le lendemain, vit également quelques prix intéressants.

Le portrait présumé de la « Sœur de Rembrandt », peint vers 1663, monta à 365.000 francs ; un Véronèse fut vendu 180.500 francs, et deux Keyser furent vendus 62.000 et 83.500 francs.

Elle atteignit dans les environs de un million de francs.

de *France artistique Marseille*

4 JUIN 1912

Un Crime Artistique

L'Amérique nous enlève la Salomé d'Henri Regnault

La vente de la collection Landolfo Carcano a été marquée cette semaine par un événement qu'un certain nombre de nos confrères — et en cela nous ne pouvons que nous y associer pleinement — ont qualifié de crime artistique.

La *Salomé*, d'Henri Regnault, provenant de l'admirable collection de la marquise Carcano a été adjugée à la galerie Georges-Petit à M. Knœdler, le grand marchand américain pour la somme de 485.000 francs.

Nous étions tout de même en droit d'espérer que l'exode des plus belles toiles françaises devait avoir une fin. Et cette fois plus particulièrement en ce qui concernait l'œuvre maîtresse d'un jeune peintre mort au champ d'honneur et dont l'exécution, commencée au Maroc en 1868, ne fut terminée que beaucoup plus tard dans un bled marocain. Le public parisien, au tempérament si profondément artistique, espérait revoir *Salomé* au Louvre. Aussi le jour de la vente, une foule nombreuse se pressait à la galerie Georges-Petit.

« *Salomé*, dit notre confrère *Le Figaro*, possédait tous les esprits. Elle était comme l'enjeu splendide d'un grand match international. Mais l'habituelle curiosité se corsait d'une préférence : il fallait absolument que la victoire restât au champion français.

« On comprend cette volonté. Elle est juste. Elle est émouvante. Nous l'avions respectée et traduite. Il semblait plus que regrettable de laisser partir une belle œuvre. Il semblait presque inconvenant surtout, que le pays parût marchander sa reconnaissance au jeune grand peintre qui lui donna son sang. Qu'on nous prenne la vie de nos héros, nous ne pouvons pas l'empêcher. Mais gardons ce qui leur survit, leurs chefs-d'œuvre, leur héroïsme ».

Le conservateur du Musée du Louvre, M. Prieur, avait à sa disposition 185.000 francs, montant de la souscription et 200.000 francs, votés la veille par le Conseil des Musées nationaux, soit 385.000 francs. Bien que la mise à prix fut de 500.000 francs, le premier enchérisseur offrit 200.000 francs, et M. Leprieur poussa jusqu'à 385.000 francs ; ensuite il se retira. C'est alors que M. Knœdler entra en scène avec, comme partenaire, M. Jonas qui agissait, a-t-on dit, pour le compte de M. Mir, sénateur. Et naturellement l'Américain resta vainqueur au prix de 485.000 francs.

Nous devons ajouter à sa loyauté, que M. Knœdler fut d'une correction impeccable, en ne poussant pas l'enchère tant que le Louvre fut sur les rangs et qu'après l'adjudication il déclara spontanément qu'il était prêt à abandonner la *Salomé* au Louvre pour le montant de l'adjudication sans aucun bénéfice pour lui et ce, pendant un délai de deux mois.

M. Knœdler a droit à tous les remerciements, car il fut en tous points galant vis-à-vis d'un pays dont il est depuis longtemps l'hôte et l'ami. Toutefois, nous déplorons profondément, au point de vue du principe, qu'il ne soit pas possible d'empêcher officiellement l'exode de nos chefs-d'œuvre à l'étranger et de voir partir chaque jour les derniers souvenirs de nos plus purs génies et de nos meilleures gloires nationales. Les vieux maîtres, qui le jour de cet enlèvement légal sont venus revoir le visage de *Salomé* resplendissant de jeunesse et... de cruauté, ont compris la lutte une fois terminée, qu'il y avait une mutilation de plus à notre vieux patrimoine artistique. Cela est, je le répète infiniment regrettable.

Il est à souhaiter que les amis du Louvre qui ont réuni en 48 heures la somme de 185.000 francs, sauront tirer profit de l'acte de haute probité de M. Knœdler.

Ce nous sera une consolation de voir prochainement au Louvre une œuvre essentiellement française et qui n'aurait jamais dû en sortir.

Là, mieux que partout ailleurs — parce que dans son cadre — les milliardaires américains pourront la contempler à leur aise.

Jean [illegible]VE.

N° DE DEBIT

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Billet du Jour

Knoedler

La Salomé, d'Henri Regnault, vient d'être adjugée moyennant la somme de 480.000 francs à un marchand de tableaux américain, en dépit de toute l'ardeur mise par M. Mir, sénateur de l'Aude, qui, par patriotisme, poussa les enchères jusqu'à 475.000 francs.

Que si, après vous être extasiés comme il convient sur l'énormité du chiffre, vous vous reportez au budget des Beaux-Arts pour y découvrir le crédit que l'Etat affecte aux Musées Nationaux, aux fins d'acquisitions, vous y trouverez un sujet non moindre d'étonnement. Il se monte à 165.000 francs. Ce crédit est en diminution, d'ailleurs, de dix mille francs sur l'exercice précédent. De quoi il résulte, clair comme le jour, que le prix des tableaux célèbres augmente dans la même proportion que les ressources de l'Etat diminuent.

Le meilleur de la production française est fatalement voué à passer de l'autre côté de l'Océan, dans quelques années.

Pour se faire une idée de l'Ecole française moderne, on n'aura d'autre parti à prendre que d'exécuter le tour du monde.

L'Etat français, au tarif précité, serait à peine capable d'acheter le cadre des œuvres soumises au feu des enchères.

On dira ce qu'on voudra, mais ce n'est pas ce détail qui concourra à mériter, à notre République, le surnom d'Athénienne. Les amateurs d'art en gémissent et s'en voilent la face.

Cette constatation, voyez-vous, serait, si elle était possible, la réhabilitation de ce pauvre Dujardin-Beaumetz, tombé de si haut dans les abîmes de discrédit et de l'impopularité.

Que voulez-vous qu'on fit avec 175.000 francs ?

On achetait des tas de navets et de croûtes ce qui faisait beaucoup d'heureux, parmi les sculpteurs et les peintres bien pensants, et était une politique artistique tout à fait adéquate à la politique générale et au bout de laquelle la disparition de la Joconde apparaissait comme une nécessité fatale et logique... pour faire de la place ! — Pull Up.

Extrait de *Mémorial d'Aix*
Adresse :
Date : 12 JUIN 1912
Signature :

Knoedler

Surenchère

On a réuni — ou presque — la somme considérable représentant l'achat de la *Salomé* d'Henri Regnault, et dans laquelle somme le Louvre intervenait pour 200.000 francs.

Or, sans qu'on l'ose encore assurer, le Louvre ne désire plus racheter la toile, très belle en vérité, mais surfaite, quant au prix, par les enchères déraisonnables. La direction de notre grand Musée, même si elle n'avait à dépenser que la moitié du prix d'achat, 200.000 francs, pense que ce serait une somme excessive et, surtout, un encouragement à des procédés de surenchères inadmissibles, qui faussent la valeur des objets et créent des estimations absolument arbitraires. Il est bien certain que si cette œuvre était remise en vente dans quelques mois, sans fièvre et sans débat extérieur à sa valeur propre, elle n'atteindrait pas au prix fabuleux de la récente adjudication. Voilà pourquoi le Louvre désirerait garder la somme annoncée pour sa contribution, et dont il a meilleur emploi. On remerciera les généreux amateurs qui ont déjà souscrit 225.000 francs, et l'acquéreur trop enthousiaste essayera de placer sa toile en Amérique. Il reste à nos Musées, en fait d'achats, bien d'autres folies à faire.

N° DE DEBIT *9x*

Extrait de GAZETTE DU MIDI
Adresse : MARSEILLE
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

A TRAVERS L'ACTUALITÉ

Le Prix des Objets d'Art

Il y a quelques jours, dans la vente Carcano, à l'hôtel Draout, le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, *Salomé*, était adjugé 480.000 francs, ce qui, avec les frais, établissait le prix net de 528.000 francs, à un marchand de tableaux de New-York, M. Knœlder. Le musée du Louvre, qui disposait de peu plus de 200.000 francs, avait été obligé de s'arrêter.

L'œuvre de Henri Regnault est certainement remarquable, mais l'opinion générale est que le prix qu'elle avait atteint n'avait aucun rapport avec sa valeur artistique, et qu'il y avait eu là une exagération probablement accidentelle à la suite d'un emballement dans le feu des enchères.

Eh bien, ce que l'on croyait l'exception est devenu la règle, et nous assistons pour le moment à une véritable folie qui hausse le prix des tableaux et des objets d'art à des taux qu'ils n'avaient jamais atteints.

A la vente Carcano, en effet, a succédé une autre vente, la vente Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, et c'est avec une véritable fureur que les amateurs millionnaires se sont battus à coups de billets de banque et de chèques.

~~~

Les tarifs de la vente Carcano ont été dépassés. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant un mètre dix-huit, sur quatre-vingt-dix de large, le portrait de Duval de Lépinoy, a été adjugé 600.000 francs, sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschild

Cette œuvre, dont l'histoire récente est curieuse, avait été adjugée, en 1903, 5.210 francs à M. Helf, à la vente du château de Beaumont la Ronce.

Ce fameux pastel, dit notre confrère M. Jean Drault, fut, en effet, adjugé officiellement pour ce prix. Mais, après la vente eut lieu la *révision*, la fameuse révision contre laquelle Henri Rochefort s'élève si souvent et qui n'est qu'une nouvelle vente aux enchères, clandestine, entre marchands.

Là, on revise, c'est-à-dire on partage les objets achetés ; on répartit, on égalise ; on dédommage ceux qui ont poussé un peu fort pour décourager les amateurs, et on fait payer un peu plus cher à ceux qui ont pu acheter bon marché, grâce à l'abstention des enchères des amis.

Le pastel resta, après cette opération, à l'un des marchands parents, pour la somme de 31.000 francs. Il le revendait, à Paris, à l'antiquaire Seligmann, pour la somme de 150.000 francs. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de La Tour pour 200.000 francs.

Et c'est ce La Tour qui, dans la vente de la collection Doucet, a été adjugé à Henri de Rothschild pour la somme de 600.000 francs.

Le lendemain, dans la même vente Doucet, un buste de Houdon, intitulé *Sabine Houdon*, de petite taille, en marbre, était adjugé 450.000 francs. Une réplique du même, en plâtre, 66.000 francs.

Ce buste est, sans aucun doute, une œuvre fort agréable ; mais, en somme, cette œuvre, d'un caractère tout familial et qui représente une enfant potelée de quatre à six ans, sans grande expression de physionomie, ne peut être considérée comme susceptible de provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparaît là peut-être encore plus grande que pour le portrait de La Tour.

Cet acharnement est une véritable névrose, une maladie où l'engouement a plus de part que le goût. Veut-on savoir quels étaient les malheureux qui se disputaient les objets mis en vente ?

Mme Robert Schumann, MM. David Weill, Steittner, Jules Strauss, W.-S. Gunzbourg, baron de Rothschild, J. Ephrussi, de Camondo, Mortimer-Schiff, Henri Deutsch de la Meurthe, Joseph Reinach, etc., les douze tribus d'Israël réunies pour la circonstance.

Pour bien apprécier cette scène, lisez plutôt ces lignes du *Matin* :

... C'est alors que dans cette foule, si serrée qu'un pickpocket n'eût pu y glisser une main, un violent remous se produisit.

Clameurs indignées ! Trois sergents de ville foncent. Dans leur sillage, tel un vaisseau de haut bord dominant les flots irrités, glisse le baron Henri de Rotschild !

Derrière lui, encore deux sergents de ville, ceux-là pour éviter les remous à l'arrière.

Les rois, autrefois, quand ils s'occupaient d'œuvres d'art, avaient d'autres procédés.

~~~

Nous avons cité deux exemples, qui nous ont paru topiques ; mais tout ce qui a été enlevé à la vente Doucet l'a été dans des conditions analogues. Le *New-York Herald* a publié un document intéressant, c'est la liste comparative des prix de cette vente et de ceux que les mêmes œuvres d'art avaient atteints aux ventes antérieures.

Sans parler du Duval de Lépinoy, par La Tour et du buste de la petite fille de Houdon, signalons qu'un autre La Tour, le portrait de Grimod de la Reynière, qui avait été acheté 8.600 francs, vient d'en faire 104.500. *Le Comte de Bastard*, pastel de Perronneau, a passé de 5.050 francs (en 1881) à 127.710 francs. *La Sophie Arnould*, pastel de Ducreux, vient d'être vendue 19.000 francs ; en 1865, elle ne valait que 100 francs. *Les Jardins de la villa d'Este*, par Fragonard, étaient payés 700 francs en 1880, aujourd'hui 21.300. Le dessin de Watteau, *Sept études de têtes*, valait 17.500 francs en 1897, à la vente Goncourt : il a monté à 78.100 francs. *Trois études de femmes*, par le même, faisaient 7.000 fr. en 1894 à la vente Josse : ils ont atteint 48.000 francs. *Le Cours du chimiste Sage à la Monnaie*, dessin de Gabriel de Saint-Aubin, passe de 3.100 francs (vente Muhlbacher) à 20.500 francs. *La Lecture interrompue*, par Baudouin, achetée 8.000 francs en l'an 1900, est revendue 104.500. *L'Amour porté par les Grâces* fait 775 francs en 1877 et maintenant 21.000. *Les Crêpes*, par Boucher, 3.000 francs en 1898, aujourd'hui 18.500. *La Révérence*, de Fragonard, achetée 20.000 francs en 1898, est revendue 71.000 francs. Le buste de *Robbé de Beauveset*, par Lemoyne, a fait 2.800 francs à la vente Alexandre Dumas (en 1896), 73.700 à la vente Doucet. Celui du *Maréchal de Saxe*, 14.800 à la vente Goldschmitt, 74.800 à la vente de la semaine dernière. *David maniant sa fronde*, 6.000 francs à la vente Sivry, aujourd'hui 18.100. Le portrait de *Mme Grand, princesse de Talleyrand*, a passé de 16.000 à 440.000 francs. *Le Sacrifice au minotaure*, par Fragonard, de 5.300 francs (en 1880) à 396.000. *Le Songe du mendiant*, de 13.000 à 137.500. *Le Feu aux poudres*, de 1.590 (en 1868) à 122.100.

Restons sur ce feu aux poudres. En y ajoutan[t]

Extrait de PROGRÈS DU LOIRET
Adresse : ORLÉANS
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

Sous l'Orme du Mail...

Knoedler

Gloire posthume

Il paraît que la France a subi hier un échec, une défaite presqu'aussi grave que la perte de l'Alsace-Lorraine. Un tableau la « Salomé », d'Henri Regnault, a été achete par un américain. Ainsi s'accentue l'exode de nos chefs d'œuvre nationaux vers le nouveau continent. Je suis un admirateur sincère de notre art, j'aime beaucoup contempler une œuvre de notre grand peintre Regnault, mais quand je vois qu'une de ses toiles est vendue 480,000 francs, je me demande s'il ne vaut pas mieux que cette énorme somme soit sortie des caisses américaines que du budget de notre Louvre. Nous possédons de ce peintre quelques œuvres suffisamment belles pour que nous puissions l'apprécier et pour que les jeunes générations d'artistes y puisent d'utiles enseignements. Que devons-nous demander de plus ?

Mais de cette vente sensationnelle, il faut souligner ce fait que la folie des amateurs prend tous les jours des proportions ridicules. On voit des toiles atteindre des prix exorbitants et il faut avouer que ces appréciations ne reposent sur rien de sérieux, qu'elles sont seulement le résultat de manœuvres habiles de la part des marchands. En effet, à part quelques rares exceptions, un peintre ne prend de la valeur qu'après sa mort. Le plus souvent il a traîné la misère pendant toute sa vie. Il a dû se livrer à toutes sortes de besognes pour gagner un morceau de pain et c'est en prenant des heures le matin, sur son sommeil, qu'il a réussi à peindre quelques toiles que les marchands, auxquels il avait l'audace de les proposer, refusaient ironiquement. Et puis, l'artiste est mort. Un huissier est venu saisir son pauvre mobilier pour payer quelques mois arriérés de loyer ou de blanchissage. On a tout emporté : les chaises défoncées, les tables boiteuses, le petit lit cassé et les toiles, les merveilleuses toiles, sur lesquelles le peintre a mis toute son âme, a dépensé tout son talent, a conté toute sa douleur.

Un marchand de « bric à brac » a acheté le tout pour quelque argent et il a compris, qu'en exploitant la misère du mort, en vantant habilement l' « immense » talent du peintre méconnu, il pourra réaliser une bonne affaire. Et peu à peu la valeur des œuvres du malheureux, mort de faim et de froid, a augmenté ; on s'est arraché ses toiles ; on en a fabriquées, et la gloire et la fortune sont venues couronner les efforts du peintre qui n'en profitera pas.

C'est l'histoire lamentable de bien des artistes et elle explique qu'on paie des centaines de mille francs des œuvres que, vivant, le peintre n'aurait pas pu vendre quarante sous.

G. S.

Adresse : RÉPUBLICAIN TOULOUSAIN
Date : 2 JUIN 1912
Signature :
Exposition

La Vente de la « Salomé » d'Henri Regnault

Nous avons dit hier que la « Salomé » d'Henri Regnault avait été adjugée au prix de 480,000 fr. à un marchand de tableaux de New-York, M. Knœdler. M. Knœdler a fait savoir au conservateur du Louvre qu'il laissait pendant deux mois le tableau à la disposition du musée national, au prix où il l'avait acheté, et sans aucun bénéfice.

On espère que pendant ce temps la souscription commencée pourra atteindre le chiffre ainsi fixé. Déjà une somme de 185,000 fr. a été recueillie. Le conseil des musées nationaux dispose de 200,000 fr. C'est donc une somme de 100,000 fr. qu'il s'agit de trouver.

Ajoutons que parmi les amateurs qui se disputaient la « Salomé » se trouvait M. Mir, sénateur de l'Aude, dont les intentions au cas où il aurait eu la chance de posséder la toile célèbre, était de s'en réserver l'usufruit et d'en assurer la nue-propriété à l'Etat. Le représentant de M. Mir à la vente a poussé l'enchère jusqu'à 475,000 fr.

de France artistique Marseille
4 JUIN 1912

Un Crime Artistique

L'Amérique nous enlève la Salomé d'Henri Regnault

La vente de la collection Landolfo Carcano a été marpuée cette semaine par un événement qu'un certain nombre de nos confrères — et en cela nous ne pouvons que nous y associer pleinement — ont qualifié de crime artistique.

La *Salomé*, d'Henri Regnault, provenant de l'admirable collection de la marquise Carcano a été adjugée à la galerie Georges-Petit à M. Knœdler, le grand marchand américain pour la somme de 485.000 francs.

Nous étions tout de même en droit d'espérer que l'exode des plus belles toiles françaises devait avoir une fin. Et cette fois plus particulièrement en ce qui concernait l'œuvre maitresse d'un jeune peintre mort au champ d'honneur et dont l'exécution, commencée au Maroc en 1868, ne fut terminée que beaucoup plus tard dans un bled marocain. Le public parisien, au tempérament si profondément artistique, espérait revoir *Salomé* au Louvre. Aussi le jour de la vente, une foule nombreuse se pressait à la galerie Georges-Petit.

« *Salomé*, dit notre confrère *Le Figaro*, possédait tous les esprits. Elle était comme l'enjeu splendide d'un grand match international. Mais l'habituelle curiosité se corsait d'une préférence : il fallait absolument que la victoire restât au champion français.

« On comprend cette volonté. Elle est juste. Elle est émouvante. Nous l'avions respectée et traduite. Il semblait plus que regrettable de laisser partir une belle œuvre. Il semblait presque inconvenant surtout, que le pays parût marchander sa reconnaissance au jeune grand peintre qui lui donna son sang. Qu'on nous prenne la vie de nos héros, nous ne pouvons pas l'empêcher. Mais gardons ce qui leur survit, leurs chefs-d'œuvre, leur héroïsme ».

Le conservateur du Musée du Louvre, M. Prieur, avait à sa disposition 185.000 francs, montant de la souscription et 200.000 francs, votés la veille par le Conseil des Musées nationaux, soit 385.000 francs. Bien que la mise à prix fut de 500.000 francs, le premier enchérisseur offrit 200.000 francs, et M. Leprieur poussa jusqu'à 385.000 francs ; ensuite il se retira. C'est alors que M. Knœdler entra en scène avec, comme partenaire, M. Jonas qui agissait, a-t-on dit, pour le compte de M. Mir, sénateur. Et naturellement l'Américain resta vainqueur au prix de 485.000 francs.

Nous devons ajouter à sa loyauté, que M. Knœdler fut d'une correction impeccable, en ne poussant pas l'enchère tant que le Louvre fut sur les rangs et qu'après l'adjudication il déclara spontanément qu'il était prêt à abandonner la *Salomé* au Louvre pour le montant de l'adjudication sans aucun bénéfice pour lui et ce, pendant un délai de deux mois.

M. Knœdler a droit à tous les remerciements, car il fut en tous points galant vis-à-vis d'un pays dont il est depuis longtemps l'hôte et l'ami. Toutefois, nous déplorons profondément, au point de vue du principe, qu'il ne soit pas possible d'empêcher officiellement l'exode de nos chefs-d'œuvre à l'étranger et de voir partir chaque jour les derniers souvenirs de nos plus purs génies et de nos meilleures gloires nationales. Les vieux maîtres, qui le jour de cet enlèvement légal sont venus revoir le visage de *Salomé* resplendissant de jeunesse et... de cruauté, ont compris la lutte une fois ter-

[illegible] ...gnale que les points insurrectionnels se sont plutôt éloignés ; l'Adj-Ami est retiré plus au nord. On signale des contingents de Djebalas sur l'Ouerga, ce qui justifie à nouveau l'attitude énergique du gouvernement français au cours des négociations franco-espagnoles dans cette délicate question.

« Fez est calme, le prix des denrées a sensiblement baissé. »

LE DEPART DE M. REGNAULT

Tanger, 12 juin.

Le départ de M. Regnault est fixé à vendredi, à bord du *Du-Chayla*, battant pavillon du chef de la division navale.

LA REORGANISATION DE L'ARMEE CHERIFIENNE

Fez, 12 juin.

Le plan de réorganisation de l'armée chérifienne proposé par le général Lyautey est le suivant :

L'infanterie sera reconstituée sur le type de la compagnie sans formation de bataillon, la cavalerie sur le type de l'escadron, une section d'artillerie sera maintenue mais en renforçant les cadres européens, une section du génie sera également conservée.

Sur quatre compagnies d'infanterie, trois seront affectées [illegible]

N° DE DEBIT

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Billet du Jour

La Salomé, d'Henri Regnault, vient d'être adjugée moyennant la somme de 480.000 francs à un marchand de tableaux américain, en dépit de toute l'ardeur mise par M. Mir, sénateur de l'Aude, qui, par patriotisme, poussa les enchères jusqu'à 475.000 francs.

Que si, après vous être extasiés comme il convient sur l'énormité du chiffre, vous vous reportez au budget des Beaux-Arts pour y découvrir le crédit que l'Etat affecte aux Musées Nationaux, aux fins d'acquisitions, vous y trouverez un sujet non moindre d'étonnement. Il se monte à 165.000 francs. Ce crédit est en diminution, d'ailleurs, de dix mille francs sur l'exercice précédent. De quoi il résulte, clair comme le jour, que le prix des tableaux célèbres augmente dans la même proportion que les ressources de l'Etat diminuent.

Le meilleur de la production française est fatalement voué à passer de l'autre côté de l'Océan, dans quelques années.

Pour se faire une idée de l'Ecole française moderne, on n'aura d'autre parti à prendre que d'exécuter le tour du monde.

L'Etat français, au tarif précité, serait à peine capable d'acheter le cadre des œuvres soumises au feu des enchères.

On dira ce qu'on voudra, mais ce n'est pas ce détail qui concourra à mériter, à notre République, le surnom d'Athénienne. Les amateurs d'art en gémissent et s'en voilent la face.

Cette constatation, voyez-vous, serait, si elle était possible, la réhabilitation de ce pauvre Dujardin-Beaumetz, tombé de si haut dans les abîmes de discrédit et de l'impopularité.

Que voulez-vous qu'on fit avec 175.000 francs ?

On achetait des tas de navets et de croûtes ce qui faisait beaucoup d'heureux, parmi les sculpteurs et les peintres bien pensants, et était une politique artistique tout à fait adéquate à la politique générale et au bout de laquelle la disparition de la Joconde apparaissait comme une nécessité fatale et logique... pour faire de la place ! — Pull Up.

Extrait de Mémorial d'Aix

Adresse :

Date : 12 JUIN 1912

Signature :

Exposition

Surenchère

On a réuni — ou presque — la somme considérable représentant l'achat de la *Salomé* d'Henri Regnault, et dans laquelle somme le Louvre intervenait pour 200.000 francs.

Or, sans qu'on l'ose encore assurer, le Louvre ne désire plus racheter la toile, très belle en vérité, mais surfaite, quant au prix, par les enchères déraisonnables. La direction de notre grand Musée, même si elle n'avait à dépenser que la moitié du prix d'achat, 200.000 francs, pense que ce serait une somme excessive et, surtout, un encouragement à des procédés de surenchères inadmissibles, qui faussent la valeur des objets et créent des estimations absolument arbitraires. Il est bien certain que si cette œuvre était remise en vente dans quelques mois, sans fièvre et sans débat extérieur à sa valeur propre, elle n'atteindrait pas au prix fabuleux de la récente adjudication. Voilà pourquoi le Louvre désirerait garder la somme annoncée pour sa contribution, et dont il a meilleur emploi. On remerciera les généreux amateurs qui ont déjà souscrit 225.000 francs, et l'acquéreur trop enthousiaste essayera de placer sa toile en Amérique. Il reste à nos Musées, en fait d'achats, bien d'autres folies à faire.

N° DE DEBIT 901

Extrait de GAZETTE DU MIDI

Adresse : MARSEILLE

Date : 13 JUIN 1912

Signature :

A TRAVERS L'ACTUALITE

Le Prix des Objets d'Art

Il y a quelques jours, dans la vente Carcano, à l'hôtel Draout, le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, *Salomé*, était adjugé 480.000 francs, ce qui, avec les frais, établissait le prix net de 528.000 francs, à un marchand de tableaux de New-York, M. Knœlder. Le musée du Louvre, qui disposait d'un peu plus de 200.000 francs, avait été obligé de s'arrêter.

L'œuvre de Henri Regnault est certainement remarquable, mais l'opinion générale est que le prix qu'elle avait atteint n'avait aucun rapport avec sa valeur artistique, et qu'il y avait eu là une exagération probablement accidentelle à la suite d'un emballement dans le feu des enchères.

Eh bien, ce que l'on croyait l'exception est devenu la règle, et nous assistons pour le moment à une véritable folie qui hausse le prix des tableaux et des objets d'art à des taux qu'ils n'avaient jamais atteints.

A la vente Carcano, en effet, a succédé une autre vente, la vente Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, et c'est avec une véritable fureur que les amateurs millionnaires se sont battus à coups de billets de banque et de chèques.

Les tarifs de la vente Carcano ont été dépassés. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant un mètre dix-huit, sur quatre-vingt-dix de large, le portrait de Duval de Lépinoy, a été adjugé 600.000 francs, sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschild

Cette œuvre, dont l'histoire récente est curieuse, avait été adjugée, en 1903, 5.210 francs à M. Helf, à la vente du château de Beaumont la Ronce.

Ce fameux pastel, dit notre confrère M. Jean Drault, fut, en effet, adjugé officiellement pour ce prix. Mais, après la vente eut lieu la *révision*, la fameuse révision contre laquelle Henri Rochefort s'élève si souvent et qui n'est qu'une nouvelle vente aux enchères, clandestine, entre marchands.

Là, on revise, c'est-à-dire on partage les objets achetés ; on répartit, on égalise ; on dédommage ceux qui ont poussé un peu fort pour décourager les amateurs, et on fait payer un peu plus cher à ceux qui ont pu acheter bon marché, grâce à l'abstention des enchères des amis.

Le pastel resta, après cette opération, à l'un des marchands parents, pour la somme de 31.000 francs. Il le revendait, à Paris, à l'antiquaire Seligmann, pour la somme de 150.000 francs. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de La Tour pour 200.000 francs.

Et c'est ce La Tour qui, dans la vente de la collection Doucet, a été adjugé à Henri de Rothschild pour la somme de 600.000 francs.

Le lendemain, dans la même vente Doucet, un buste de Houdon, intitulé *Sabine Houdon*, de petite taille, en marbre, était adjugé 450.000 francs. Une réplique du même, en plâtre, 66.000 francs.

Ce buste est, sans aucun doute, une œuvre fort agréable ; mais, en somme, cette œuvre, d'un caractère tout familial et qui représente une enfant potelée de quatre à six ans, sans grande expression de physionomie, ne peut être considérée comme susceptible de provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparaît là peut-être encore plus grande que pour le portrait de La Tour.

Cet acharnement est une véritable névrose, une maladie où l'engouement a plus de part que le goût. Veut-on savoir quels étaient les malheureux qui se disputaient les objets mis en vente ?

Mme Robert Schumann, MM. David Weill, Steittner, Jules Strauss, W.-S. Gunzbourg, baron de Rothschild, J. Ephrussi, de Camondo, Mortimer-Schiff, Henri Deutsch de la Meurthe, Joseph Reinach, etc., les douze tribus d'Israël réunies pour la circonstance.

Pour bien apprécier cette scène, lisez plutôt ces lignes du *Matin* :

... C'est alors que dans cette foule, si serrée qu'un pickpocket n'eût pu y glisser une main, un violent remous se produisit.

Clameurs indignées ! Trois sergents de ville foncent. Dans leur sillage, tel un vaisseau de haut bord dominant les flots irrités, glisse le baron Henri de Rotschild !

Derrière lui, encore deux sergents de ville, ceux-là pour éviter les remous à l'arrière.

Les rois, autrefois, quand ils s'occupaient d'œuvres d'art, avaient d'autres procédés.

Nous avons cité deux exemples, qui nous ont paru topiques ; mais tout ce qui a été enlevé à la vente Doucet l'a été dans des conditions analogues. Le *New-York Herald* a publié un document intéressant, c'est la liste comparative des prix de cette vente et de ceux que les mêmes œuvres d'art avaient atteints aux ventes antérieures.

Sans parler du Duval de Lépinoy, par La Tour et du buste de la petite fille de Houdon, signalons qu'un autre La Tour, le portrait de Grimod de la Reynière, qui avait été acheté 8.600 francs, vient d'en faire 104.500. *Le Comte de Bastard*, pastel de Perronneau, a passé de 5.050 francs (en 1881) à 127.710 francs. *La Sophie Arnould*, pastel de Ducreux, vient d'être vendue 19.000 francs ; en 1865, elle ne valait que 109 francs. *Les Jardins de la villa d'Este*, par Fragonard, étaient payés 700 francs en 1880, aujourd'hui 21.300. Le dessin de Watteau, *Sept études de têtes*, valait 17.500 francs en 1897, à la vente Goncourt : il a monté à 78.100 francs. *Trois études de femmes*, par le même, faisaient 7.000 fr. en 1894 à la vente Josse : ils ont atteint 48.000 francs. *Le Cours du chimiste Sage à la Monnaie*, dessin de Gabriel de Saint-Aubin, passe de 3.400 francs (vente Muhlbacher) à 20.500 francs. *La Lecture interrompue*, par Baudouin, achetée 8.000 francs en l'an 1900, est revendue 104.500. *L'Amour porté par les Grâces* fait 775 francs en 1877 et maintenant 21.000. *Les Crêpes*, par Boucher, 3.000 francs en 1898, aujourd'hui 18.500. *La Révérence*, de Fragonard, achetée 20.000 francs en 1898, est revendue 71.000 francs. Le buste de *Robbé de Beauveset*, par Lemoyne, a fait 2.800 francs à la vente Alexandre Dumas (en 1896), 73.700 à la vente Doucet. Celui du *Maréchal de Saxe*, 14.800 à la vente Goldschmitt, 71.800 à la vente de la semaine dernière. *David maniant sa fronde*, 6.000 francs à la vente Sivry, aujourd'hui 18.100. Le portrait de *Mme Grand, princesse de Talleyrand*, a passé de 16.000 à 450.000 francs. *Le Sacrifice au minotaure*, par Fragonard, de 5.300 francs (en 1880) à 396.000. *Le Songe du mendiant*, de 13.000 à 177.500. *Le Feu aux poudres*, de 1.520 (en 1868) à 122.100.

Restons sur ce feu aux poudres. En y ajoutant [illegible]

Extrait de [illegible]

Adresse : ORLEANS

Date : 1er JUIN 1912

Signature :

« Sous l'Orme du Mail »

Gloire posthume

Il paraît que la France a subi hier un échec, une défaite presqu'aussi grave que la perte de l'Alsace-Lorraine. Un tableau la « Salomé », d'Henri Regnault, a été acheté par un américain. Ainsi s'accentue l'exode de nos chefs d'œuvre nationaux vers le nouveau continent. Je suis un admirateur sincère de notre art, j'aime beaucoup contempler une œuvre de notre grand peintre Regnault, mais quand je vois qu'une de ses toiles est vendue 480,000 francs, je me demande s'il ne vaut pas mieux que cette énorme somme soit sortie des caisses américaines que du budget de notre Louvre. Nous possédons de ce peintre quelques œuvres suffisamment belles pour que nous puissions l'apprécier et pour que les jeunes générations d'artistes y puisent d'utiles enseignements. Que devons-nous demander de plus ?

Mais de cette vente sensationnelle, il faut souligner ce fait que la folie des amateurs prend tous les jours des proportions ridicules. On voit des toiles atteindre des prix exorbitants et il faut avouer que ces appréciations ne reposent sur rien de sérieux, qu'elles sont seulement le résultat de manœuvres habiles de la part des marchands. En effet, à part quelques rares exceptions, un peintre ne prend de la valeur qu'après sa mort. Le plus souvent il a traîné la misère pendant toute sa vie. Il a dû se livrer à toutes sortes de besognes pour gagner un morceau de pain et c'est en prenant des heures le matin, sur son sommeil, qu'il a réussi à peindre quelques toiles que les marchands, auxquels il avait l'audace de les proposer, refusaient ironiquement. Et puis, l'artiste est mort. Un huissier est venu saisir son pauvre mobilier pour payer quelques mois arriérés de loyer ou de blanchissage. On a tout emporté : les chaises défoncées, les tables boiteuses, le petit lit cassé et les toiles, les merveilleuses toiles, sur lesquelles le peintre a mis toute son âme, a dépensé tout son talent, a conté toute sa douleur.

Un marchand de « bric à brac » a acheté le tout pour quelque argent et il a compris, qu'en exploitant la misère du mort, en vantant habilement l' « immense » talent du peintre méconnu, il pourra réaliser une bonne affaire. Et peu à peu la valeur des œuvres du malheureux, mort de faim et de froid, a augmenté ; on s'est arraché ses toiles ; on en a fabriquées, et la gloire et la fortune sont venues couronner les efforts du peintre qui n'en profitera pas.

C'est l'histoire lamentable de bien des artistes et elle explique qu'on paie des centaines de mille francs des œuvres que, vivant, le peintre n'aurait pas pu vendre quarante sous.

G. S.

Extrait de RÉPUBLICA[illegible]

Adresse : [illegible]

Date : 2 JUIN 1912

Signature :

Exposition

La Vente de la « Salomé » d'Henri Regnault

Nous avons dit hier que la « Salomé » d'Henri Regnault avait été adjugée au prix de 480,000 fr. à un marchand de tableaux de New-York, M. Knœdler. M. Knœdler a fait savoir au conservateur du Louvre qu'il laissait pendant deux mois le tableau à la disposition du musée national, au prix où il l'avait acheté, et sans aucun bénéfice.

On espère que pendant ce temps la souscription commencée pourra atteindre le chiffre ainsi fixé. Déjà une somme de 185,000 fr. a été recueillie. Le conseil des musées nationaux dispose de 200,000 fr. C'est donc une somme de 100,000 fr. qu'il s'agit de trouver.

Ajoutons que parmi les amateurs qui se disputaient la « Salomé » se trouvait M. Mir, sénateur de l'Aude, dont les intentions, au cas où il aurait eu la chance de posséder la toile célèbre, était de s'en réserver l'usufruit et d'en assurer la nue-propriété à l'Etat. Le représentant de M. Mir à la vente a poussé l'enchère jusqu'à 475,000 fr.

de France artistique
Marseille
4 JUIN 1912

Un Crime Artistique

L'Amérique nous enlève la Salomé d'Henri Regnault

La vente de la collection Landolfo Carcano a été marquée cette semaine par un événement qu'un certain nombre de nos confrères — et en cela nous ne pouvons que nous y associer pleinement — ont qualifié de crime artistique.

La *Salomé*, d'Henri Regnault, provenant de l'admirable collection de la marquise Carcano a été adjugée à la galerie Georges-Petit à M. Knœdler, le grand marchand américain pour la somme de 485.000 francs.

Nous étions tout de même en droit d'espérer que l'exode des plus belles toiles françaises devait avoir une fin. Et cette fois plus particulièrement en ce qui concernait l'œuvre maîtresse d'un jeune peintre mort au champ d'honneur et dont l'exécution, commencée au Maroc en 1868, ne fut terminée que beaucoup plus tard dans un bled marocain. Le public parisien, au tempérament si profondément artistique, espérait revoir *Salomé* au Louvre. Aussi le jour de la vente, une foule nombreuse se pressait à la galerie Georges-Petit.

« *Salomé*, dit notre confrère *Le Figaro*, possédait tous les esprits. Elle était comme l'enjeu splendide d'un grand match international. Mais l'habituelle curiosité se corsait d'une préférence : il fallait absolument que la victoire restât au champion français.

« On comprend cette volonté. Elle est juste. Elle est émouvante. Nous l'avions respectée et traduite. Il semblait plus que regrettable de laisser partir une belle œuvre. Il semblait presque inconvenant surtout, que le pays parût marchander sa reconnaissance au jeune grand peintre qui lui donna son sang. Qu'on nous prenne la vie de nos héros, nous ne pouvons pas l'empêcher. Mais gardons ce qui leur survit, leurs chefs-d'œuvre, leur héroïsme ».

Le conservateur du Musée du Louvre, M. Prieur, avait à sa disposition 185.000 francs, montant de la souscription et 200.000 francs, votés la veille par le Conseil des Musées nationaux, soit 385.000 francs. Bien que la mise à prix fut de 500.000 francs, le premier enchérisseur offrit 200.000 francs, et M. Leprieur poussa jusqu'à 385.000 francs ; ensuite il se retira. C'est alors que M. Knœdler entra en scène avec, comme partenaire, M. Jonas qui agissait, a-t-on dit, pour le compte de M. Mir, sénateur. Et naturellement l'Américain resta vainqueur au prix de 485.000 francs.

Nous devons ajouter à sa loyauté, que M. Knœdler fut d'une correction impeccable, en ne poussant pas l'enchère tant que le Louvre fut sur les rangs et qu'après l'adjudication il déclara spontanément qu'il était prêt à abandonner la *Salomé* au Louvre pour le montant de l'adjudication sans aucun bénéfice pour lui et ce, pendant un délai de deux mois.

M. Knœdler a droit à tous les remerciements, car il fut en tous points galant vis-à-vis d'un pays dont il est depuis longtemps l'hôte et l'ami. Toutefois, nous déplorons profondément, au point de vue du principe, qu'il ne soit pas possible d'empêcher officiellement l'exode de nos chefs-d'œuvre à l'étranger et de voir partir chaque jour les derniers souvenirs de nos plus purs génies et de nos meilleures gloires nationales. Les vieux maîtres, qui le jour de cet enlèvement légal sont venus revoir le visage de *Salomé* resplendissant de jeunesse et... de cruauté, ont compris la lutte une fois ter-

quelques autres numéros, on compte, sauf erreur, qu'en un délai moyen d'une quinzaine d'années trente œuvres d'art ont monté de 220.000 francs à plus de 3 millions.

VVV

Le *Temps* recherche les motifs de cette frénésie ploutocrate, qu'il regrette d'ailleurs, et dont il montre le caractère excessif :

Ce n'est pas sans mélancolie, écrit notre confrère, que je vois dépenser des millions pour acquérir des œuvres du passé. L'excessive valeur qu'on attribue à l'ancien empêche les producteurs actuels de vivre. Il faudrait les protéger efficacement contre les morts. Ils sont les victimes de ce *sport* qui amuse les badauds. Tandis que les amateurs, passionnément, se lancent des enchères à la tête, et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais de ces luttes.

Au XVIII[e] siècle, qui reste le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs nouvelles demeures, des fragments du style gothique ou de la Renaissance. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs, et il ne faut pas confondre l'art avec le sport.

Ce n'est même pas le port, c'est l'orgueil, et l'orgueil bête du milliardaire juif accroupi sur un tas d'or.

JEAN QUI LIT.

N° DE DEBIT
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Billet du Jour

La Salomé, d'Henri Regnault, vient d'être adjugée moyennant la somme de 480.000 francs à un marchand de tableaux américain, en dépit de toute l'ardeur mise par M. Mir, sénateur de l'Aude, qui, par patriotisme, poussa les enchères jusqu'à 475.000 francs.

Que si, après vous être extasiés comme il convient sur l'énormité du chiffre, vous vous reportez au budget des Beaux-Arts pour y découvrir le crédit que l'Etat affecte aux Musées Nationaux, aux fins d'acquisitions, vous y trouverez un sujet non moindre d'étonnement. Il se monte à 165.000 francs. Ce crédit est en diminution, d'ailleurs, de dix mille francs sur l'exercice précédent. De quoi il résulte, clair comme le jour, que le prix des tableaux célèbres augmente dans la même proportion que les ressources de l'Etat diminuent.

Le meilleur de la production française est fatalement voué à passer de l'autre côté de l'Océan, dans quelques années.

Pour se faire une idée de l'Ecole française moderne, on n'aura d'autre parti à prendre que d'exécuter le tour du monde.

L'Etat français, au tarif précité, serait à peine capable d'acheter le cadre des œuvres soumises au feu des enchères.

On dira ce qu'on voudra, mais ce n'est pas ce détail qui concourra à mériter, à notre République, le surnom d'Athénienne. Les amateurs d'art en gémissent et s'en voilent la face.

Cette constatation, voyez-vous, serait, si elle était possible, la réhabilitation de ce pauvre Dujardin-Beaumetz, tombé de si haut dans les abîmes de discrédit et de l'impopularité.

Que voulez-vous qu'on fit avec 175.000 francs ?

On achetait des tas de navets et de croûtes ce qui faisait beaucoup d'heureux, parmi les sculpteurs et les peintres bien pensants, et était une politique artistique tout à fait adéquate à la politique générale et au bout de laquelle la disparition de la Joconde apparaissait comme une nécessité fatale et logique... pour faire de la place ! — Pull Up.

Extrait de Mémorial d'Aix
Adresse :
Date : 12 JUIN 1912
Signature :
Exposition

Surenchère

On a réuni — ou presque — la somme considérable représentant l'achat de la *Salomé* d'Henri Regnault, et dans laquelle somme le Louvre intervenait pour 200.000 francs.

Or, sans qu'on l'ose encore assurer, le Louvre ne désire plus racheter la toile, très belle en vérité, mais surfaite, quant au prix, par les enchères déraisonnables. La direction de notre grand Musée, même si elle n'avait à dépenser que la moitié du prix d'achat, 200.000 francs, pense que ce serait une somme excessive et, surtout, un encouragement à des procédés de surenchères inadmissibles, qui faussent la valeur des objets et créent des estimations absolument arbitraires. Il est bien certain que si cette œuvre était remise en vente dans quelques mois, sans fièvre et sans débat extérieur à sa valeur propre, elle n'atteindrait pas au prix fabuleux de la récente adjudication. Voilà pourquoi le Louvre désirerait garder la somme annoncée pour sa contribution, et dont il a meilleur emploi. On remerciera les généreux amateurs qui ont déjà souscrit 225.000 francs, et l'acquéreur trop enthousiaste essayera de placer sa toile en Amérique. Il reste à nos Musées, en fait d'achats, bien d'autres folies à faire.

N° DE DEBIT 40
Extrait de GAZETTE DU MIDI MARSEILLE
Adresse :
Date : 13 JUIN 1912
Signature :

A TRAVERS L'ACTUALITÉ

Le Prix des Objets d'Art

Il y a quelques jours, dans la vente Carcano, à l'hôtel Drouot, le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, *Salomé*, était adjugé 480.000 francs, ce qui, avec les frais, établissait le prix net de 528.000 francs, à un marchand de tableaux de New-York, M. Knœlder. Le musée du Louvre, qui disposait d'[illegible] plus de 200.000 francs, avait été obligé de s'arrêter.

L'œuvre de Henri Regnault est certainement remarquable, mais l'opinion générale est que le prix qu'elle avait atteint n'avait aucun rapport avec sa valeur artistique, et qu'il y avait eu là une exagération probablement accidentelle à la suite d'un emballement dans le feu des enchères.

Eh bien, ce que l'on croyait l'exception est devenu la règle, et nous assistons pour le moment à une véritable folie qui hausse le prix des tableaux et des objets d'art à des taux qu'ils n'avaient jamais atteints.

A la vente Carcano, en effet, a succédé une autre vente, la vente Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, et c'est avec une véritable fureur que les amateurs millionnaires se sont battus à coups de billets de banque et de chèques.

VVV

Les tarifs de la vente Carcano ont été dépassés. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant un mètre dix-huit, sur quatre-vingt-dix de large, le portrait de Duval de Lépinoy, a été adjugé 600.000 francs, sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschild

Cette œuvre, dont l'histoire récente est curieuse, avait été adjugée, en 1903, 5.210 francs à M. Helf, à la vente du château de Beaumont la Ronce.

Ce fameux pastel, dit notre confrère M. Jean Drault, fut, en effet, adjugé officiellement pour ce prix. Mais, après la vente eut lieu la *révision*, la fameuse révision contre laquelle Henri Rochefort s'élève si souvent et qui n'est qu'une nouvelle vente aux enchères, clandestine, entre marchands.

Là, on revise, c'est-à-dire on partage les objets achetés ; on répartit, on égalise ; on dédommage ceux qui ont poussé un peu fort pour décourager les amateurs, et on fait payer un peu plus cher à ceux qui ont pu acheter bon marché, grâce à l'abstention des enchères des amis.

Le pastel resta, après cette opération, à l'un des marchands parents, pour la somme de 31.000 francs. Il le revendait, à Paris, à l'antiquaire Seligmann, pour la somme de 150.000 francs. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de La Tour pour 300.000 francs.

Et c'est ce La Tour qui, dans la vente de la collection Doucet, a été adjugé à Henri de Rothschild pour la somme de 600.000 francs.

Le lendemain, dans la même vente Doucet, un buste de Houdon, intitulé *Sabine Houdon*, de petite taille, en marbre, était adjugé 450.000 francs. Une réplique du même, en plâtre, 66.000 francs.

Ce buste est, sans aucun doute, une œuvre fort agréable ; mais, en somme, cette œuvre, d'un caractère tout familial et qui représente une enfant potelée de quatre à six ans, sans grande expression de physionomie, ne peut être considérée comme susceptible de provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparaît là peut-être encore plus grande que pour le portrait de La Tour.

Cet acharnement est une véritable névrose, une maladie où l'engouement a plus de part que le goût. Veut-on savoir quels étaient les malheureux qui se disputaient les objets mis en vente ?

Mme Robert Schumann, MM. David Weill, Steittner, Jules Strauss, W.-S. Gunzbourg, baron de Rothschild, J. Ephrussi, de Camondo, Mortimer-Schiff, Henri Deutsch de la Meurthe, Joseph Reinach, etc., les douze tribus d'Israël réunies pour la circonstance.

Pour bien apprécier cette scène, lisez plutôt ces lignes du *Matin* :

... C'est alors que dans cette foule, si serrée qu'un pickpocket n'eût pu y glisser une main, un violent remous se produisit.

Clameurs indignées ! Trois sergents de ville forcent. Dans leur sillage, tel un vaisseau de haut bord dominant les flots irrités, glisse le baron Henri de Rothschild !

Derrière lui, encore deux sergents de ville, eux-là pour éviter les remous à l'arrière.

Les rois, autrefois, quand ils s'occupaient d'œuvres d'art, avaient d'autres procédés.

VVV

Nous avons cité deux exemples, qui nous ont paru topiques ; mais tout ce qui a été enlevé à la vente Doucet l'a été dans des conditions analogues. Le *New-York Herald* a publié un document intéressant, c'est la liste comparative des prix de cette vente et de ceux que les mêmes œuvres d'art avaient atteints aux ventes antérieures.

Sans parler du Duval de Lépinoy, par La Tour et du buste de la petite fille de Houdon, signalons qu'un autre La Tour, le portrait de Grimod de la Reynière, qui avait été acheté 8.600 francs, vient d'en faire 104.500. *Le Comte de Bastard*, pastel de Perronneau, a passé de 5.050 francs (en 1881) à 127.710 francs. *La Sophie Arnould*, pastel de Ducreux, vient d'être vendue 19.000 francs ; en 1865, elle ne valait que 100 francs. *Les Jardins de la villa d'Este*, par Fragonard, étaient payés 700 francs en 1880, aujourd'hui 21.300. Le dessin de Watteau, *Sept études de têtes*, valait 17.500 francs en 1897, à la vente Goncourt ; il a monté à 78.100 francs. *Trois études de femmes*, par le même, faisaient 7.000 fr. en 1894 à la vente Josse ; ils ont atteint 48.000 francs. *Le Cours du chimiste Sage à la Monnaie*, dessin de Gabriel de Saint-Aubin, passe de 3.100 francs (vente Muhlbacher) à 20.500 francs. *La Lecture interrompue*, par Baudouin, achetée 8.020 francs en l'an 1900, est revendue 104.500. *L'Amour porté par les Grâces* fait 775 francs en 1817 et maintenant 21.000. *Les Crêpes*, par Boucher, 3.000 francs en 1898, aujourd'hui 18.500. *La Révérence*, de Fragonard, achetée 20.000 francs en 1898, est revendue 71.000 francs. Le buste de *Robbé de Beauveset*, par Lemoyne, a fait 2.900 francs à la vente Alexandre Dumas (en 1896), 73.700 à la vente Doucet. Celui du *Maréchal de Saxe*, 14.800 à la vente Goldschmitt, 74.800 à la vente de la semaine dernière. *David maniant sa fronde*, 6.000 francs à la vente Sivry, aujourd'hui 15.100. Le portrait de M[me] *Grand, princesse de Talleyrand*, a passé de 16.020 à 440.000 francs. *Le Sacrifice au minotaure*, par Fragonard, de 5.300 francs (en 1840) à 396.000. *Le Songe du mendiant*, de 43.000 à 137.500. *Le Feu aux poudres*, de 1.520 (en 1808) à 122.100.

Restons sur ce feu aux poudres. En y ajoutant

Extrait de
Adresse : ORLÉANS
Date : 4 JUIN 1912
Signature :
Exposition

Sous l'Orme du Mail...

Knoedler

Gloire posthume

Il paraît que la France a subi hier un échec, une défaite presqu'aussi grave que la perte de l'Alsace-Lorraine. Un tableau la « Salomé », d'Henri Regnault, a été acheté par un américain. Ainsi s'accentue l'exode de nos chefs d'œuvre nationaux vers le nouveau continent. Je suis un admirateur sincère de notre art, j'aime beaucoup contempler une œuvre de notre grand peintre Regnault, mais quand je vois qu'une de ses toiles est vendue 480,000 francs, je me demande s'il ne vaut pas mieux que cette énorme somme soit sortie des caisses américaines que du budget de notre Louvre. Nous possédons de ce peintre quelques œuvres suffisamment belles pour que nous puissions l'apprécier et pour que les jeunes générations d'artistes y puisent d'utiles enseignements. Que devons-nous demander de plus ?

Mais de cette vente sensationnelle, il faut souligner ce fait que la folie des amateurs prend tous les jours des proportions ridicules. On voit des toiles atteindre des prix exorbitants et il faut avouer que ces appréciations ne reposent sur rien de sérieux, qu'elles sont seulement le résultat de manœuvres habiles de la part des marchands. En effet, à part quelques rares exceptions, un peintre ne prend de la valeur qu'après sa mort. Le plus souvent il a traîné la misère pendant toute sa vie. Il a dû se livrer à toutes sortes de besognes pour gagner un morceau de pain et c'est en prenant des heures le matin, sur son sommeil, qu'il a réussi à peindre quelques toiles que les marchands, auxquels il avait l'audace de les proposer, refusaient ironiquement. Et puis, l'artiste est mort. Un huissier est venu saisir son pauvre mobilier pour payer quelques mois arriérés de loyer ou de blanchissage. On a tout emporté : les chaises défoncées, les tables boiteuses, le petit lit cassé et les toiles, les merveilleuses toiles, sur lesquelles le peintre a mis toute son âme, a dépensé tout son talent, a conté toute sa douleur.

Un marchand de « bric à brac » a acheté le tout pour quelque argent et il a compris, qu'en exploitant la misère du mort, en vantant habilement l' « immense » talent du peintre méconnu, il pourra réaliser une bonne affaire. Et peu à peu la valeur des œuvres du malheureux, mort de faim et de froid, a augmenté ; on s'est arraché ses toiles ; on en a fabriquées, et la gloire et la fortune sont venues couronner les efforts du peintre qui n'en profitera pas.

C'est l'histoire lamentable de bien des artistes et elle explique qu'on paie des centaines de mille francs des œuvres que, vivant, le peintre n'aurait pas pu vendre quarante sous.

G. S.

Adresse : RÉPUBLICA TOULOUSE
Date : 2 JUIN 1912
Signature :
Exposition

La Vente de la « Salomé » d'Henri Regnault

Nous avons dit hier que la « Salomé » d'Henri Regnault avait été adjugée au prix de 480,000 fr. à un marchand de tableaux de New-York, M. Knoedler. M. Knoedler a fait savoir au conservateur du Louvre qu'il laissait pendant deux mois le tableau à la disposition du musée national, au prix où il l'avait acheté, et sans aucun bénéfice.

On espère que pendant ce temps la souscription commencée pourra atteindre le chiffre ainsi fixé. Déjà une somme de 185.000 fr. a été recueillie. Le conseil des musées nationaux dispose de 200,000 fr. C'est donc une somme de 100,000 fr. qu'il s'agit de trouver.

Ajoutons que parmi les amateurs qui se disputaient la « Salomé » se trouvait M. Mir, sénateur de l'Aude, dont les intentions au cas où il aurait eu la chance de posséder la toile célèbre, était de s'en réserver l'usufruit et d'en assurer la nue-propriété à l'Etat. Le représentant de M. Mir à la vente a poussé l'enchère jusqu'à 475,000 fr.

Extrait de LE COURRIER
Adresse : ANGERS
Date : 5 JUIN 1912

Patrimoine de Beauté

La *Salomé* d'Henri Regnault échappe au Louvre ; en revanche, l'*Allée des Châtaigniers* de Rousseau va y entrer. Tels sont les deux résultats de la vente sensationnelle qui a fait courir, jeudi, le Tout-Paris des artistes et des amateurs. Le public a accueilli le premier de ces résultats, qui consacrait une nouvelle victoire du dollar yankee, par des acclamations violentes et par des coups de sifflets. Sa déception n'est pas complètement justifiée. La mémoire d'Henri Regnault bénéficie, auprès de l'opinion publique, de l'émotion naturelle qui s'attache à une mort glorieuse et tragique. Dans ma commune, qui veille pieusement sur le souvenir des héros de Buzenval, une rue porte son nom, et il n'y a probablement pas un paysan ni un ouvrier de chez moi qui ne sache, plus ou moins confusément, qui était la noble victime que, dans cette journée douloureuse du 19 janvier 1870, la civilisation a offerte en holocauste au dieu des batailles.

Rien n'est plus légitime que le regret poignant qui s'attache aux hommes morts très jeunes et qui avaient déjà accompli de grandes choses. On se rappelle avec mélancolie le geste de Chénier montant à l'échafaud, et frappant son front d'une main résignée. Et l'on se demande avec la même tristesse ce que réservait au patrimoine de beauté dont ce pays est fier la palette éclatante qu'une balle prussienne a fait tomber des mains d'Henri Regnault. Mais il ne faut pas que ce sentiment si naturel et si honorable fasse perdre toute mesure. Regnault est représenté au Louvre. Il y est représenté, notamment, par ce vigoureux et saisissant *Portrait du général Prim*, qu'il est permis, sans hésiter, de considérer comme une œuvre infiniment plus forte que la *Salomé*. Et il est permis aussi d'apprécier qu'outre la valeur du tableau qui vient de nous échapper, et le sacrifice que voulaient consentir un groupe d'amateurs et la caisse si pauvrement dotée de nos musées nationaux, il y avait une disproportion manifeste. Il faut oser dire que le prix des œuvres d'art suit les caprices de la mode et les vestiges de l'engouement dans des proportions qui défient véritablement la raison. On trouvera très probablement qu'il était plus légitime de payer 270.000 francs l'*Allée des Châtaigniers*, qui est le meilleur tableau de Rousseau, qu'il ne l'aurait été de payer 385.000 francs la *Salomé*, qui est une des œuvres les plus discutables de Regnault. Mais, même ici, des réserves seraient justifiées. Rousseau, comme Millet, a été, au début de sa carrière, victime de l'ostracisme le plus brutal et le plus inintelligent. Puis une brusque saute de l'opinion les a portés aux nues. Entre ces deux extrêmes, il serait raisonnable et prudent de faire des moyennes.

Ces réflexions, dont on excusera la liberté, n'enlèvent rien à l'élégance du geste qui avait été accompli par quelques amateurs généreux. Et si l'on peut discuter sur l'opportunité du sacrifice qu'ils ont voulu consentir, il reste à leur actif une intention qui ne saurait être trop hautement louée. Il est bon, il est salutaire, il est d'un heureux exemple que des hommes fortunés offrent, de temps à autre, d'importantes contributions à l'accroissement du patrimoine commun. Ils risquent de n'être pas toujours compris. Il se trouve des philanthropes ou des utilitaires pour se demander si tant d'argent ne serait pas mieux employé à soulager quelques misères. La question est délicate et mérite d'être examinée.

Elle a été posée, il y a quelques jours, par notre spirituel confrère M. Clément Vautel à propos du testament de Mme Edouard André. Le rédacteur du *Matin* déclarait ne pouvoir prendre son parti que tant de millions fussent légués à l'Institut, qui auraient si bien pu être employés à construire des hôpitaux. Il affirmait que nous avions déjà trop de Corot, et il ajoutait que pour sa part il n'allait jamais dans les musées, ce qui est une raison qui aurait pu le dispenser d'en donner d'autres, mais qui, heureusement, n'est pas à la portée de toute le monde.

Il faut se garder de prendre une boutade au tragique, et même de la discuter trop lourdement. Et nous ne songeons pas à confondre notre confrère avec le père Michon, de fantaisiste et joyeuse mémoire, qui dénonçait chaque année, du haut de la tribune, la subvention de l'Opéra, sous prétexte que le corps de ballet ne servait en rien la cause de la démocratie laborieuse. Mais il faut tout de même se garder des suggestions de l'esprit utilitaire. Le péril que redoute M. Vautel n'est d'ailleurs pas à craindre. Le nombre des millionnaires qui s'intéressent aux beaux-arts est extrêmement limité. Et, sans doute, il est très heureux que ceux qui ne s'y intéressent pas consacrent une partie de leur héritage à entretenir des cliniques ou à récompenser des rosières. Mais il est encore plus heureux qu'il s'en trouve quelques autres pour comprendre que les beaux-arts, la peinture, l'architecture, la musique, la danse elle-même, font partie intégrante du patrimoine d'un pays, grandissent la place qu'il tient et le rôle qu'il joue dans l'histoire de la civilisation humaine. Florence ne serait pas ce qu'elle est, la ville-reine, le centre d'attraction des admirateurs de la beauté, si les Médicis avaient consacré leur richesse à y construire des hôpitaux.

La démocratie devine confusément cela. Elle ne va pas tous les jours dans les musées ; mais elle a ressenti la perte de la *Joconde* comme un appauvrissement national. Et voici un autre symptôme : Avant-hier, M. Maurice Barrès est allé à Caen, qui n'est pas seulement une « ville de sapience » mais qui est aussi un incomparable musée d'art. Et sur l'estrade où il est monté pour prêcher sa croisade en faveur des églises françaises, les hommes de tous les partis, depuis le maire radical jusqu'à l'évêque, lui faisaient escorte. Tous comprenaient avec lui quel intérêt moral il y a à détourner l'âme d'une démocratie des préoccupations utilitaires, et à lui apprendre à veiller sur ce patrimoine de beauté qui a si puissamment servi le renom de la France, qui a été comme l'instrument de son rayonnement dans le monde.

FREDERIC CLEMENT.

Extrait de POPULAIRE
Adresse : NANTES
Date : 28 JUILLET 1912

Impressions d'un Passant

Il y a des hommes qui sont poursuivis par la fatalité.

Le mois dernier, la Salomé, *d'Henri Regnault, nous était enlevée par des Américains, à coups de banknotes.*

Ce n'était pas un deuil national, comme quelques-uns auraient voulu nous le faire croire, car nous avons de notre glorieux peintre des œuvres supérieures à cette Salomé.

C'était pourtant un chagrin pour nous d'en être dépossédés.

Voici maintenant que son buste vient d'être volé dans le parc de Buzenval, où il avait été placé pour honorer sa mémoire dans le lieu même où il était tombé en 1871, *sous les balles prussiennes.*

Décidément les collectionneurs ne reculent plus devant rien pour satisfaire leur passion.

Celui qui a dérobé le buste d'Henri Regnault, a sans doute travaillé pour le compte d'un admirateur de ce grand artiste.

Tous ces vols sont en quelque sorte des délits passionnels, mais il s'y mêle souvent une question d'intérêt incompatible avec l'amour pur de l'art.

Si cela continue, nous serons obligés d'imiter dans nos musées ces dames du monde qui font reproduire en faux leurs rivières de diamants et qui laissent dans des coffres-forts leurs vraies pierres précieuses.

De cette manière, si elles sont volées, leurs voleurs ne le sont pas moins qu'elles.

Nous en serons réduits à ne plus exposer que des copies de nos principaux tableaux ou de nos plus belles statues.

Les chefs-d'œuvre seront renfermés dans des musées secrets, bien cadenassés, où ne pénétreront que de rares privilégiés.

C'est étrange comme la vie sous toutes ses formes devient facile et gaie.

VÉRAX.

N° DE DÉBIT
Extrait de PETIT PARISIEN
Adresse : NANTES
5 JUIN 1912

Cliché *Phare.*

LA « SALOMÉ » D'HENRI REGNAULT

La « Salomé » d'Henri Regnault, dont nous publions la reproduction, vient d'être acquise à la vente Carcano, non par le Musée du Louvre, comme on l'avait cru tout d'abord, mais par M. Knœdler, le grand marchand américain, pour la somme de 485.000 francs.

La « Salomé » est aujourd'hui considérée comme le chef-d'œuvre de Regnault, cet artiste mort tout jeune pendant la guerre de 1870-1871.

Regnault a représenté Salomé assise, la main droite sur la hanche, vêtue de gaze brodée d'or, découvrant en partie sa poitrine et portant sur ses genoux un bassin de cuivre, dans lequel elle retient de la main gauche un poignard.

La tenture de fond est de soie jaune et une tenture rouge d'Orient est pliée et sert de coussin à la figure de la femme.

Cette toile, qui mesure 1 m. 59 de hauteur sur 1 m. 02 de largeur, est signée : H. Regnault, Rome, 1870.

La vente fut chaudement disputée. Une foule nombreuse et élégante y assistait. Qui allait conquérir le chef-d'œuvre ? Et à quel prix ?

Telle était la préoccupation dominante du public. Non que l'on se désintéressât des autres œuvres, magnifiques ou charmantes, qui figuraient dans cette collection. L'on savait, en effet, que plusieurs d'entre elles susciteraient des enchères énormes.

M. Leprieur, conservateur au Musée du Louvre, avait à sa disposition 185.000 fr., montant de la souscription, plus 200.000 francs votés la veille par le conseil des musées nationaux, soit, au total 385.000 fr.

Il poussa jusqu'à 385.000, accompagné dans ses enchères par un seul concurrent qui abandonna la partie presque en même temps que lui. M. Leprieur s'arrêta. Un petit frisson courut dans la salle. On se tait que la partie était perdue.

Lorsque M. Leprieur eut abandonné la lutte, M. Knœdler, qui avait déclaré se retirer devant le Louvre, et qui s'était inscrit pour une somme de 5.000 francs en faveur de celui-ci, se mit de nouveau sur les rangs. L'affaire se continua alors entre lui et M. Jonas, agissant pour M. Mir, qui lui avait donné pour instruction de n'apparaître que lorsque le Louvre aurait cédé la place. M. Jonas poussa le tableau jusqu'à 475.000 et dut l'abandonner finalement à M. Knœdler. L'Amérique restait victorieuse.

M. Knœdler, qui s'était très bien comporté pendant la lutte, fut encore plus correct après sa victoire, car, s'approchant d'un groupe de souscripteurs et de M. Leprieur, il déclara spontanément qu'il était prêt à abandonner la « Salomé » au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre et les amis du Louvre ont deux mois pour se prononcer.

N° DE DÉBIT
Extrait de ECHO de PARIS
Adresse :
Date : 6 JUIN 1912
Signature :
Exposition

ritent qu'on les signale.

Côté Beaux-Arts, à noter les récompenses du Salon des Artistes Français, où M. Chabas reçoit la médaille d'honneur de peinture, et le bruit fait autour de la « Salomé » d'Henri Regnault.

L'aviation a perdu un de ses premiers et illustres adeptes Wilbur Wright enlevé par une fièvre typhoïde, elle s'est endeuillée de la chute mortelle d'Edouard Reby à Juvisy.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

CHRONIQUE LOCALE

Causerie Limousine

La Tragédie de Salomé

Tout est à Salomé. A la vente de la collection de la marquise Landolfo Cercano, les Américains disputent du Louvre, à coup de dollars, la *Salomé* d'Henri Regnault, et l'emportent pour plus de cinq cents mille fr. ; l'Opéra joue la *Salomé* de Richard Strauss, la Gaîté-Lyrique celle d'Antoine Mariotte, sans préjudice de l'*Hérodiade* de Massenet ; et le Châtelet reprend le drame hystéro-sadique d'Oscar Wilde, qui met en scène la fille d'Hérodias, en bravant l'honnêteté et le scandale. Mais que ne brave-t-on pas aujourd'hui, en dehors du latin ?

Un jour, un brave curé de nos campagnes limousines allait par champs et par chemins. Comme il avait à prêcher sur la décollation de Saint-Jean-Baptiste, patron de sa paroisse, qui tombait le lendemain, il essayait sur les arbres et les oiselets qui l'entouraient les effets de son éloquence. Se croyant seul, il s'écriait : « Le Précurseur du Christ, qui avait donné à celui-ci le baptême dans l'eau pure du Jourdain, était prisonnier d'Hérode Antipas, — ce n'était pas l'Hérode du massacre des Innocents. Un soir d'orgie, Salomé, une bayadère, dansa devant lui et exigea qu'il lui fit don, sur un plat d'argent, de la tête de Saint-Jean-Baptiste, pour prix de son talent de danseuse... » Soudain, une ombre noire surgit de derrière une haie. C'était le curé d'une paroisse voisine qui lisait son bréviaire, dans ce clair matin d'été. Il avait entendu le soliloque, et il dit, sans préambule : « Mais, confrère, Salomé n'était point une bayadère !...

En effet ; le confrère, qui n'avait pas lu Flaubert, qui ne connaissait pas Oscar Wilde, — et pour cause, — avait mal compris l'Evangile, aussi bien celui de Saint-Marc que celui de Saint-Mathieu. « Elle dansa et plut », s'accordent à dire les deux évangélistes.

Fille d'Hérodias et du frère d'Hérode Antipas, la princesse Salomé pouvait bien avoir quinze ans quand son oncle et beau-père — il était devenu l'époux de sa belle-sœur, contrairement à la loi juive, après la mort de son frère, — lui accorda la tête du prophète. Il ne semble pas que ce soit par caprice de jeune fille qu'elle la sollicita, mais bien plutôt par une sorte d'insouciance, par obéissance passive à sa mère qui se plaignait des imprécations dont Jaokanann (c'est le nom sémitique de St-Jean-Baptiste), l'accablait. Mais Hérodias sut habilement tirer parti de la réduction exercée sur son mari par la danse irrésistible de sa fille pour assouvir sa haine et sa vengeance. Elle lui suggéra sa demande. Et il fut fait comme la petite princesse le désirait, bien qu'il répugnât au Tétrarque de sacrifier le saint qui, dans le désert, où il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage, prédi-

rodias. La tête de Saint-Jean-Baptiste est donc le symbole attachant et éternel du caractère prophétique de la victime de Salomé et celle-ci en reste inséparable, moins pour le réalisme de l'acte qu'elle inspira que par une sorte de châtiment dont sa sinistre mémoire reste chargée.

Et en voyant dans l'humble église de Chavanac, perdue dans les vastes landes du plateau de Millevaches, la statue de Salomé portant la tête du Précurseur qu'elle paraît contempler d'un œil attendri et repentant, on peut se demander si l'imagier, qui la tailla dans le bois d'une façon si fruste et si naïve, n'était pas pénétré de ces raisons. L'œuvre ne ressemble en rien à un Donatello. Enveloppée dans une robe, bordée d'hermine à la taille, mais ample dans le bas, la tête comme encapuchonnée, la main gauche posée sur la hanche, la droite soutenant le plat fatal, elle expie le forfait et le sacrilège, subit la peine du talion à la façon dont Le Dante, dans son enfer, condamne Bertrand de Born décapité, à porter sa tête dans sa main.

Jean DUTRECH.

Extrait de PHARE DU LITTORAL
Adresse : NICE
Date : 30 JUIL. 1912
Signature :

Au Fil des Jours

Il y a des hommes qui sont poursuivis par la fatalité.

Le mois dernier, la Salomé, d'Henri Regnault, nous était enlevée par des Américains, à coups de banknotes.

Ce n'était pas un deuil national, comme quelques-uns auraient voulu nous le faire croire, car nous avons de notre glorieux peintre des œuvres supérieures à cette Salomé.

C'était pourtant un chagrin pour nous d'en être dépossédés.

Voici maintenant que son buste vient d'être volé dans le parc de Buzenval, où il avait été placé pour honorer sa mémoire dans le lieu même où il était tombé en 1871, sous les balles prussiennes.

Décidément, les collectionneurs ne reculent plus devant rien pour satisfaire leur passion.

Celui qui a dérobé le buste d'Henri Regnault a sans doute travaillé pour le compte d'un admirateur de ce grand artiste.

Tous ces vols sont en quelque sorte des délits passionnels, mais il s'y mêle souvent une question d'intérêt incompatible avec l'amour pur de l'art.

Si cela continue, nous serons obligés d'imiter dans nos musées ces dames du monde qui font reproduire en faux leurs rivières de diamants et qui laissent dans des coffres-forts leurs vraies pierres précieuses.

De cette manière, si elles sont volées, leurs voleurs ne le sont pas moins qu'elles.

Nous en serons réduits à ne plus exposer que des copies de nos principaux tableaux ou de nos plus belles statues.

Les chefs-d'œuvre seront renfermés dans des musées secrets, bien cadenassés, où ne pénétreront que de rares privilégiés.

C'est étrange comme la vie sous toutes ses formes devient facile et gaie.

VÉRAX.

Extrait de CHRONIQUE
Adresse :
Date : 11 JUIN 1912
Signature :

Côté Beaux-Arts, à noter les récompenses du Salon des Artistes Français, où M. Chabas reçoit la médaille d'honneur de peinture, et le bruit fait autour de la « Salomé » d'Henri Regnault.

Extrait de JOURNAL
Adresse :
Date : 25 JUIN 1912
Signature :
Exposition

Les Grandes Ventes d'Art

C'est 13.884.460 francs, sans compter les frais et les droits, que la vente de la collection de tableaux, sculptures, objets d'art et meubles de M. Jacques Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, a produits.

De beaucoup les chiffres les plus élevés des ventes de collections célèbres sont dépassés ; c'est un record. La vente Lelong, qui jusque-là le détenait, avait fait 9.565.000 fr. ; puis on citait la vente Spitzer, 9.107.931 fr. ; la vente du sultan Abdul-Hamid, 6.980.902 fr. ; la vente des bijoux de la Couronne, 6.854.050 fr. ; la vente Sedelmeyer, 5.644.000 fr. ; la vente Gronier, 5.198.000 fr. ; la vente de Mme Leblanc, 4.800.000 fr. ; la vente Chappey, 4.439.000 fr. ; la vente de la princesse Mathilde, 3.181.000 fr.

La vente Carcano avait précédé, à l'hôtel Drouot, les quatre jours de vacation de la vente Doucet. Son produit ne peut se rapprocher des hauts prix que nous venons de citer, mais il y eut quelques enchères impressionnantes. Le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, la *Salomé*, avait été adjugé 480.000 fr. — ce qui, avec les frais, établissant le prix net de 528.000 fr. — à un marchand de tableaux de New-York, M. Knoelder. Le Musée du Louvre, qui ne disposait que d'un peu plus de 300.000 fr. avait été obligé de s'arrêter.

On croyait à un emballement exceptionnel dans le feu des enchères. Mais on eut, à quelques jours de là, la preuve, avec la vente Doucet, que ce que l'on avait pris pour une exception tendait à devenir la règle et c'est, en effet, à coups de billets de banque et de chèques que les amateurs millionnaires se battaient autour des chefs-d'œuvre d'art patiemment collectionnés et avec un flair émérite par un tailleur pour dames, artiste à sa manière. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant 1 m.18, le portrait de *Duval de Lépinoy*, a été adjugé 600.000 francs, sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschild. En 1903, ce pastel avait été adjugé 5.210 fr., à la vente du château de Beaumont-la-Ronce. Plus tard, il fut revendu, à Paris, à l'antiquaire Seligmann, pour la somme de 150.000 francs. Seligmann, avait pour client le couturier Doucet qui lui acheta l'œuvre de Quentin de La Tour pour 300.000 francs.

Le lendemain, le petit buste en marbre d'une fillette de quatre à six ans était adjugé 450,000 fr. et sa réplique en plâtre 66,000 fr. Il est vrai que le morceau était signé Houdon et qu'il s'agissait de la fille de l'illustre sculpteur. Néanmoins la physionomie potelée de l'enfant était sans grande expression et ne paraissait pas devoir provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparaît peut-être encore plus grande que pour la *Salomé*, et que surtout pour le merveilleux pastel de Quentin de La Tour.

Dans la même vente Doucet, un autre La Tour, le portrait de Grimold de la Reynière, qui avait été acheté 8,600 en fait 104,500 ; le *Comte de Bastard*, pastel de Perronneau, a passé de 5,050 fr. (en 1881) à 127,710 fr. La *Sophie Arnould*, pastel de Ducreux, qui n'avait pas été payé plus de 100 fr. en 1865, s'est adjugé à 19.000 fr. *La lecture interrompue* par Beaudoin, achetée 8.000 fr. en 1900, a été revendue 104.500 fr. Le buste de *Robbé de Beauveset*, par Lemoyne, vendu 2.000, en 1896, à la vente Alexandre Dumas, a été revendu à la vente Doucet, 73.700 fr. Le portrait de la *princesse de Talleyrand* par Mme Vigée-Lebrun, a passé de 16.000 à 440,000 fr. La surenchère a tenu la dragée haute à la richissime Américaine qui porte aujourd'hui ce titre de princesse de Talleyrand ! Et ajoutons pour finir cette fantastique énumération que le *Sacrifice au minotaure* par Fragonard, payé 5.300 fr. par M. Doucet en 1880, a connu l'autre jour l'énorme chiffre de vente de 396.000 fr.

Bref les experts ont compté qu'en un délai moyen d'une quinzaine d'années, trente œuvres d'art de la collection Doucet ont monté de 220.000 francs à plus de 3 millions.

C'est là le symptôme d'une singulière névrose qui a son origine dans un snobisme intense. Que tant de millionnaires se disputent la gloire de jeter des centaines de mille francs par les fenêtres pour le plaisir de posséder une toile d'un mètre carré, il y a de quoi rendre béotien le plus prétentieux des dilettantes.

Ce n'est plus au surplus sans mélancolie que les véritables amis de l'art voient dépenser tant de millions pour acquérir des œuvres du passé. L'excessive valeur qu'on attribue à l'ancien empêche les producteurs actuels de vivre. Tandis que les amateurs passionnément, se lancent des enchères à la tête et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais de ces luttes. Au dix-huitième siècle, qui reste le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs nouvelles demeures, des fragments du style gothique ou de la renaissance. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs, et il ne faut pas confondre l'art avec le sport.

Robert DELYS.

Extrait de ÉCLAIREUR DE ...
Adresse : NICE
Date : 1er JUIL. 1912
Signature :
Exposition

LE PLAT DU JOUR

SNOBISME

Un tableau a-t-il valu jamais 480.000 fr. ? Je ne parle pas du prix qu'il peut être payé, puisque l'Angelus, de célèbre mémoire, a atteint et même dépassé le million. Je veux simplement dire qu'une toile de maître, fût-elle du plus grand peintre qu'ait jamais produit l'univers, ne me paraît point mériter qu'on débourse, pour l'acquérir, les sommes considérables que de généreux mécènes ou des snobs sortent, à cette fin, de leur poche bien garnie.

Cette réflexion m'est suggérée par la vente de la marquise Carcano, au cours de laquelle la Salomé d'Henri Regnault a été achetée par un antiquaire américain, moyennant la coquette bagatelle d'un demi-million. Depuis huit jours, les échos de la presse retentissent des exploits de ce tableau fameux qui, vendu par l'auteur quelques billets de mille francs, a fait ce bond fantastique et, à mon avis, exagéré.

Exagéré, dis-je, parce que je ne puis concevoir, je l'avoue, qu'un simple panneau de toile revêtu de couleur, représente un paquet de billets de banque aussi copieux. Pas un instant je n'entends déprécier la Salomé, que j'ai eu le plaisir de contempler, et qui me paraît une des plus belles et des plus nobles œuvres de la peinture moderne. Je veux bien passer pour un Philistin, mais dans l'intimité. Seulement, ce que je ne puis arriver à comprendre, c'est précisément cet écart que je me permettrai de qualifier de monstrueux — entre les 4.000 francs versés à Henri Regnault et les 480.000 que son tableau a « faits » dans la vente d'hier.

De deux choses l'une. En effet : ou la Salomé ne valait que 4.000 francs, et pourquoi la paie-t-on à présent près d'un demi-million ? Ou ce dernier taux est le bon, et alors pourquoi n'est-ce pas Regnault qui en a bénéficié ?

Parce qu'il est mort, me direz-vous ? Evidemment. C'est même sûrement le seul motif à cet énorme saut. Mais quelle triste chose, dans ces conditions, de songer qu'un grand artiste risque de mourir de faim à côté d'une œuvre qui l'eût enrichi un demi-siècle plus tard !

Snobisme, snobisme et snobisme encore. Voilà la vérité !

PUCK.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

Nous ne sommes pas ici plus curieux qu'il ne convient, mais nous voudrions tout de même bien qu'on nous explique cette histoire de *Salomé* où le patriotisme des enchérisseurs et des surenchérisseurs a patiemment attendu pour se manifester que le tableau par leurs soins fût monté jusqu'à 500.000 francs. Sans doute, par habileté, les enchères du Louvre avaient été poussées avec une ostentation qui paraît maintenant bien dangereuse. Et nous ne mettons pas en doute la bonne foi de personne. Mais à supposer que dans l'avenir on veuille faire « un coup » sur un tableau, exploiter, par exemple, notre patriotisme bien connu, ne serait-il pas sage de décider que le Louvre achètera par personne interposée et avec plus de mystère ?

...anque de Commerce de Sibérie fondée en 1872, porte son capital de 12.500.000 roubles à 20 millions de roubles par l'émission de 30.000 actions de 250 roubles chacune entièrement libérées. En vue d'ouvrir notre marché aux titres de cet établissement la Banque Française pour le commerce et l'industrie, rue Boudreau, et la Société Générale se sont intéressées pour une partie de cette émission.

La Banque Hypothécaire Franco-Argentine a de bonnes demandes à 660.

Le Suez varie peu. Valeurs de transports indécises. Faiblesse des valeurs métallurgiques et de charbonnages russes. Recul des titres cuprifères. Rio 2037.

En banque, les mines d'or et de diamants sont faibles.

Nouvelle et sensible réaction des caoutchoutières. Les industrielles russes sont toujours hésitantes.

Grands chemins français bien tenus.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

LES

Grandes Ventes d'Art

C'est 13.884,400 francs, sans compter les frais et les droits, que la vente de la collection de tableaux, sculptures, objets d'art et meubles de M. Jacques Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, a produits.

De beaucoup les chiffres les plus élevés des ventes de collections célèbres sont dépassés ; c'est un record. La vente Lelong, qui jusque-là le détenait, avait fait 9 millions 505,000 fr. ; puis on citait la vente Spitzer, 9,107,931 fr. ; la vente du sultan Abdul-Hamid, 6 millions 980,902 fr. ; la vente des bijoux de la Couronne, 6,864,050 fr. ; la vente Sedelmeyer, 5,044,000 fr. ; la vente de Mme Leblanc, 4,800,000 francs ; la vente Chappey, 4,429,000 francs ; la vente de la princesse Mathilde 3,484,000 fr.

La vente Carcano avait précédé, à l'hôtel Drouot, les quatre jours de vacation de la vente Doucet. Son produit ne peut se rapprocher des hauts prix que nous venons de citer, mais il y a eut quelques enchères impressionnantes. Le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, la *Salomé*, avait été adjugé 480,000 fr. — ce qui, avec les frais, établissait le prix net de 528,000 fr. — à un marchand de tableaux de New-Yorck, M. Knoedler. Le musée du Louvre, qui ne disposait que d'un peu plus de 200,000 fr. avait été obligé de s'arrêter.

On croyait à un emballement exceptionnel dans le feu des enchères. Mais on eut, à quelques jours de là, la preuve, avec la vente Doucet, que ce que l'on avait pris pour une exception tendait à devenir la règle, et c'est, en effet, à coups de billets de banque et de chèques que les amateurs millionnaires se battaient autour des chefs-d'œuvre d'art patiemment collectionnés et avec un flair émérite par un tailleur pour dames, artiste à sa manière. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant 1 m. 18, le portrait de *Ducat de Lépinoy*, a été adjugé 600.000 francs, sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschid. En 1903, ce pastel avait été adjugé 5.210 francs à la vente du château de Beaumont-la-Ronce. Plus tard, il fut revendu, à Paris, à l'antiquaire Seligmann pour la somme de 150.000 francs. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de Quentin de La Tour pour 300.000 francs.

Le lendemain, le petit buste en marbre d'une fillette de quatre à six ans était adjugé 450.000 francs et sa réplique en plâtre 66 000 francs. Il est vrai que le morceau était signé Houdon et qu'il s'agissait de la fille de l'illustre sculpteur. Néanmoins la physionomie poteléo de l'enfant était sans grande expression et ne paraissait pas devoir provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparait peut-être encore plus grande que pour la *Salomé* et que surtout pour le merveilleux pastel de Quentin de La Tour.

Dans la même vente Doucet, un autre La Tour, le portrait de Grimold de la Reynière, qui avait été acheté 8.000 en a fait 104.500 ; le *Comte de Bastard*, pastel de Perronneau, a passé de 5.050 fr. (en 1881) à 127.710 fr. La *Sophie Arnould*, pastel de Ducreux, qui n'avait pas été payé plus de 100 fr. en 1865, s'est adjugé à 19.000 fr. La *Lecture interrompue* par Boaudoin, achetée 8.000 fr. en 1900, a été revendue 101.500 fr. Le buste de *Robbé de Beauveset*, par Lemoyne, vendu 2.000, en 1805, à la vente Alexandre Dumas, a été revendu à la vente Doucet, 73.700 fr. Le portrait de la *Princesse de Talleyrand*, par Mme Vigée-Lebrun, a passé de 16.000 à 440.000 fr — la surenchère a tenu la dragée haute à la richissime Américaine qui porte aujourd'hui ce titre de princesse de Talleyrand ! Et ajoutons pour finir cette fantastique énumération que le *Sacrifice au Minotaure*, par Fragonard, payé 5.300 francs par M. Doucet en 1880, a connu l'autre jour l'énorme chiffre de vente de 396.000.

Bref, les experts ont compté qu'en un délai moyen d'une quinzaine d'années, trente œuvres d'art de la collection Doucet ont monté de 220.000 fr. à plus de 3 millions !

C'est là le symptôme d'une singulière névrose qui a son origine dans un snobisme intense. Que tant de millionnaires se disputent la gloire de jeter des centaines de mille francs par les fenêtres pour le plaisir de posséder une toile d'un mètre carré, il y a de quoi rendre béotien le plus prétentieux des dilettantes.

Ce n'est pas au surplus sans mélancolie que les véritables amis de l'art voient dépenser tant de millions pour acquérir des œuvres du passé. L'excessive valeur qu'on attribue à l'ancien empêche les producteurs actuels de vivre. Tandis que les amateurs, passionnément se lancent des enchères à la tête et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais de ces luttes. Au dix-huitième siècle, qui reste le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs nouvelles demeures, des fragments du style gothique ou de la Renaissaece. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs, et il ne faut pas confondre l'art avec le sport.

Robert DELYS.

Extrait de Journal de Rouen
Adresse : Rouen
Date : 13 JUIL. 1912
Signature :

Comité consultatif des Beaux-Arts

Sous la présidence de M. Maurice Lemarchand, le Comité consultatif des Beaux-Arts s'est réuni jeudi au Musée. Etaient présents : MM. Auvray, Bidault, Georges Dubosc, Samuel Frère, Lelong, Gaston Manchon, Minet, Ernest Morel, Paulme, Pelay. Après la lecture du procès-verbal, M. Lemarchand a souhaité la bienvenue à deux nouveaux membres du Comité, aux deux excellents artistes rouennais, Alphonse Guilloux et Philippe Zacharie.

Le comité a accepté l'offre faite par l'Etat d'une aquarelle de l'artiste normand Bigot représentant une étude d'oiseau de proie. Il a également acquis pour le Musée municipal, une *Tête de femme dans un jardin* par M. Paul Steeck, inspecteur du dessin, étude de plein air d'une jolie qualité et *Intérieur de l'Eglise du Petit-Couronne*, tableau d'une délicate coloration grise, par le paysagiste rouennais Xavier Boutigny, qui avait été fort remarqué au dernier « Salon des Artistes rouennais ».

Le comité a également accepté l'offre faite par Mme Ziem de trois études du célèbre peintre orientaliste. Ce sont des esquisses colorées, dans la dernière manière de Ziem : l'une n'est même qu'une simple préparation au bitume, très curieuse parce qu'elle montre la manière de procéder du maître.

Il avait été proposé au comité, l'acquisition d'une Etude peinte par Henri Regnault, pour la tête de l'arabe dans l'*Exécution à Tanger*, mais en présence des prix atteints par la *Salomé* à la vente Carcano, le propriétaire de l'esquisse a malheureusement retiré ses offres.

G. D.

Extrait de Journal de Rouen
Adresse : Rouen
Date : 1er JUIL. 1912
Signature :

Chronique artistique

La « Salomé » d'Henri Regnault

Hier, a été mis aux enchères, à l'hôtel Drouot, le célèbre tableau d'Henri Regnault, *Salomé*, de la collection Carcano. Le conservateur du musée du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350 000 francs. M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475 000 francs. Un marchand américain, M. Knoedler, l'a emporté à 485 000 francs.

M. Knoedler a d'ailleurs déclaré qu'il était prêt, dans un délai de deux mois, à abandonner le chef-d'œuvre au Louvre, pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui.

Les Amis du Louvre ont déjà ouvert une souscription, qui a déjà recueilli 185 000 fr. pour offrir le tableau à notre musée national.

Aux mêmes enchères ont été vendus : *L'allée des Châtaigniers*, par Théodore Rousseau, 270 000 francs (adjugé au Louvre). — *L'assassinat de l'évêque de Liège*, de Delacroix, 205 000 francs ; *La leçon d'équitation*, du même, 140 100 francs ; le *Lac*, de Corot, 121 000 francs ; *Le mariage espagnol*, de Fortuny, 220 000 francs.

Extrait de PETITE GIRONDE
Adresse : BORDEAUX
Date : 1er JUIL. 1912
Signature :
Exposition

Causerie Bordelaise

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux va bientôt célébrer son deuxième centenaire. Dire que cette nouvelle, publiée la semaine dernière par les journaux, a révolutionné la ville et les faubourgs, ce serait exagérer. Outre qu'en notre temps de culture physique et de snobisme intensif le public se passionne plus volontiers pour tel match de boxe ou de football, tel « record » de vitesse ou de distance, tel bluff de charlatan ou tel exploit d'apache, que pour un événement historique ou littéraire, il est certain que les Académies locales en général, et celle de Bordeaux en particulier, sont d'honnêtes personnes qui font peu parler d'elles et ne recherchent pas le bruit. Il n'a fallu rien de moins que l'approche de la date marquant ses deux siècles d'existence pour que la nôtre se décidât à convier le monde savant, et aussi, par surcroît, le troupeau vulgaire, aux manifestations solennelles de la joie légitime qu'elle éprouve pour avoir si longtemps et si bien vécu.

Nous ne connaissons pas encore le programme des fêtes qui seront données à cette occasion, les 11 et 12 novembre prochain, mais nous pouvons, nous devons compter qu'elles seront à la fois imposantes et brillantes. Imposantes par la qualité des invités de l'Académie, brillantes par les attractions qui leur seront offertes. Ni l'Académie elle-même, ni la municipalité, ni la population bordelaise ne se déroberont à ce devoir. Il s'agit de donner à nos hôtes la meilleure idée possible de l'érudition bordelaise, de la cité bordelaise, de la courtoisie bordelaise. Ces hôtes, nous en connaissons déjà quelques-uns, puisque les diverses classes de l'Institut ont déjà désigné leurs délégués : M. Darboux, pour l'Académie des sciences; M. Marcel Prévost, pour l'Académie française; MM. Camille Jullian, Dieulafoy et Edmond Cuq, pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres; M. Pascal, pour l'Académie des beaux-arts. Il faut compter aussi sur les représentants d'Académies de province et d'Académies étrangères. Si ces fêtes pèchent par quelque endroit, ce ne sera point, on peut l'affirmer d'avance, par le choix des invités.

Si j'ai dit, tout à l'heure, que l'Académie de Bordeaux ressemble aux honnêtes femmes qui ne recherchent pas le bruit et qui font parler d'elles le moins possible, je me suis bien gardé d'user d'une autre comparaison, et d'assimiler cette docte Compagnie avec les peuples « qui n'ont pas d'histoire ». Notre Académie a son histoire, où ne manquent pas les pages honorables et même glorieuses. Pour n'en citer qu'une, je rappellerai que le 25 août 1753, en séance publique, l'Académie entendait la lecture des trois premiers chapitres d'un ouvrage d'un de ses membres, qui souvent déjà avait lu, en séance ordinaire, des fragments de son œuvre. Le livre dont on lisait ce jour-là trois chapitres s'appelait *l'Esprit des Lois*, et le lecteur était Montesquieu.

Depuis lors, je le sais bien, on a lu à l'Académie de Bordeaux, en séance publique ou privée, bien des écrits qui ne valaient pas *l'Esprit des Lois*. Mais en cette matière il n'y a que le bon qui subsiste, et ceci doit faire oublier cela.

De même, parmi les noms illustres à divers titres qui figurent dans la liste de nos académiciens, le nom de Montesquieu se détache avec un relief incomparable. Il est cependant permis de citer, comme nullement négligeables, ceux de Jean-Jacques Bel, de Tourny, du maréchal de Richelieu, de l'abbé Beaurein, de Devèze, de Brémontier, de Sicard, de Pierre Lacour, sans parler des plus modernes.

Tout cela est pour vous dire que la matière des congratulations ne manquera pas aux invités de la fête commémorative en question. A défaut d'autres attractions, celle-là suffirait peut-être à ces graves personnages. Mais il y en aura d'autres, pour les gens de l'entourage. Ce serait faire injure aux organisateurs que d'en douter.

***

Le monument Auguin revient sur l'eau. Non pas qu'on nous convie à l'inauguration immédiate, ou même à date fixe, de l'édifice depuis si longtemps projeté, mais on m'assure une fois de plus que le travail du statuaire se poursuit, et l'exposition des lots de la tombola organisée au profit de l'œuvre fut ouverte ces jours derniers dans les galeries du Jardin-Public. A ces lots artistiques s'ajoutait, pour le plaisir des visiteurs et la bonne fortune des amateurs, une collection de tableaux du vieux maître si justement admiré pendant sa vie, et plus haut coté que jamais depuis qu'il a quitté ce monde.

Je me plais à croire que nos concitoyens ont été nombreux à visiter cette exposition et à grossir ainsi par le minime versement du prix d'entrée le montant de la souscription ouverte pour le monument. C'était pour eux un devoir, et un devoir agréable à remplir. Toujours est-il que nous en aurons fini avec les preneurs de billets de la tombola, qui de temps en temps demandaient à grands cris : « A quand le tirage ? » C'est toujours cela de gagné.

Mais j'ai reçu, à propos d'Auguin, une lettre signée d'un des plus fidèles admirateurs du vieux maître, qui me signale un fâcheux procédé dont il fut, dont il est encore victime.

« La tombola Auguin, m'écrit ce correspondant, me fait penser aux superbes toiles qui le représentent si bien dans notre musée de peinture. L'une de ces toiles : *Derniers Rayons, Souvenir du Parc de Cognac*, une des plus belles de sa première manière, était autrefois à la cimaise. Pourquoi l'a-t-on plus tard placée dans les hauteurs ? Est-ce que le génie malfaisant, qui dans certaines expositions bordelaises place systématiquement les élèves au « paradis », étendrait ses tracasseries jusqu'au maître lui-même, dans nos galeries municipales ?

« Je sais bien que le placement, *l'arrimage* des toiles n'est pas toujours commode (dimensions diverses à faire concorder, voisinages à concilier, etc.), mais le *Parc de Cognac* était à sa place légitime, pourquoi l'en avoir chassé ? Est-ce que, pour prendre de l'âge, cette peinture a perdu de la valeur et de la séduction qui la firent mettre à la place d'honneur quand elle entra dans notre musée ? Voyez les vingt-cinq toiles actuellement exposées au Jardin-Public. Elles sont plus fraîches et plus éblouissantes que jamais, et le tableau dont je me fais l'avocat ne leur cède en rien...

« Il faut que la toile d'Auguin revienne à la place qu'elle occupait, la seule digne d'elle. Il faut faire cesser cette sorte d'oubli, pour ne pas dire de mépris, à l'adresse d'un artiste qui fut si grand, si patriote, si poète... »

Il est bon de faire remarquer — et mon correspondant n'y manque pas — que ni la municipalité actuelle, ni même la précédente, ni surtout le conservateur actuel du musée, ne sauraient être accusés de ce déplacement, qui s'est opéré du vivant même d'Auguin. Cela dit, je ne puis que dire « Amen » au souhait formulé par l'admirateur du vieux maître.

***

Un grand événement girondin se prépare, et s'accomplira cette semaine, sans que personne — ou presque personne en dehors d'un public spécial — ait l'air de s'en douter. Le 6 juillet, c'est-à-dire samedi prochain, le Château-Lafite, un des plus beaux fleurons de notre couronne vinicole, sera mis en vente publique et adjugé au plus offrant et dernier enchérisseur, au tribunal de la Seine. La mort du baron Gustave de Rothschild, un des propriétaires du cru célèbre, a rendu nécessaire la vente par licitation.

De telles ventes n'ont pas lieu tous les jours, fort heureusement pour bien des gens, et malheureusement pour les gens de loi et d'affaires. Le Château-Lafite appartenait à la famille Rothschild depuis 1868. Le baron James l'avait acheté, en vente publique, pour la jolie somme de 4 millions 500,000 fr. Les enchères, le 6 juillet, s'ouvriront sur le prix de 1 million 500,000 fr.... Il y a de la marge.

Que va-t-il advenir du Château-Lafite ? En changeant de propriétaire, tombera-t-il entre les mains de quelque autre prince de la finance, de quelque maison de commerce importante, ou de quelque Syndicat exotique fondé, comme il y en a trop, pour l'exploitation de nos richesses nationales et autres ? On peut s'en inquiéter à bon droit.

En tout cas, nous pouvons être rassurés sur un point. Il n'en sera pas d'un tel trésor comme des trésors artistiques tels que la *Salomé* de Regnauld, récemment acquis pour l'Amérique. Vendu cher ou pas cher, le Château-Lafite, du moins, ne quittera pas la France, ni même la Gironde. C'est, pour nous, le principal.

ARGUS.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Le modèle de la « Salomé »

M. Jules Claretie, l'éminent académicien, avait, il y a quelque temps, demandé, dans un de ses articles, ce qu'avait pu devenir la délicieuse femme qui avait servi de modèle à Henri Regnault pour la « Salomé ».

Avec une bonne grâce charmante, Mlle Gabrielle Renaudot, descendante du fondateur de la presse française et journaliste elle-même, lui répond dans l' « Illustration ». La « Salomé » n'était autre que la mère de notre charmante confrère. Maria-Veronica Concetta Latini était née en 1853, près de Tivoli, et était la fille d'un éleveur d'abeilles. La nature l'avait merveilleusement dotée, son portrait en fait foi.

En 1865, sa beauté frappa, dans l'église de Saint-Pierre de Rome, un statuaire français, Renaudot, qui en devint éperdument amoureux. En 1869, Henri Regnault, son ami intime, fit la connaissance de la jolie Maria et la pria de poser pour « Salomé » ; puis l'illustre peintre revint à Paris et fut tué à Buzenval. Renaudot avait aussi pris du service et, nommé officier d'ordonnance du colonel Gros, fit vaillamment son devoir.

La guerre finie, il retourna à Rome et épousa Maria, qui avait alors dix-sept ans; mais la santé du sculpteur était fort compromise et il ne put continuer sa carrière, qui s'annonçait fort belle. Le ménage revint à Paris, où l'exquise « Salomé » fut un modèle de femme et de mère et rien d'elle ne rappelait le portrait de la féroce Orientale dont le peintre avait fixé les traits admirables sur la toile.

Adresse :
Date :
Signature :

Chenets bien payés

La folie des enchères, qui s'est affirmée chez nous avec tant d'éclat aux dernières ventes de tableaux et d'objets d'art, ne sévit pas avec moins d'intensité chez les autres nations. En Amérique, notamment, et en Angleterre aussi, on trouve des amateurs enthousiastes, des snobs éperdus, des spéculateurs enfiévrés ou malins, capables de jeter les billets de mille francs par centaines au nez d'un commissaire-priseur, qui prise fort ce genre de tabac, pour acquérir quelque toile de maître haut coté par la mode du jour, ou quelque bibelot de l'époque qui tient la vogue. Tandis que chez nous « s'enlèvent » ainsi des pastels de 600.000 francs et plus, des « Salomés » d'un demi-million, « e tutti quanti », nos voisins et amis les Anglais se disputent à coups de banknotes, d'autres trésors artistiques non moins inaccessibles aux collectionneurs qui ne sont point en même temps des capitalistes.

A la vente Doucet, dont le produit total, près de douze millions, battit le « record » du genre, les Anglais peuvent opposer la vente John Taylor, qui n'approchera sans doute pas de ce chiffre, mais qui, par certains détails, n'est pas moins sensationnelle.

Les journaux qui rendent compte de cette vente nous apprennent, en effet, que le total de la première vacation s'est élevé à 1 million 623.125 francs, et citent, parmi les enchères intéressantes, deux chenets vénitiens en bronze, du quinzième siècle, ornés de statuettes d'Apollon et de Mercure, qui ont été poussés à 241.500 francs.

On a beau dédaigner le vain luxe et les biens périssables et se dire que John Taylor n'en est pas plus gras pour avoir vécu au milieu de tant d'objets coûteux, on ne peut cependant s'empêcher d'envier un peu son logis. Une maison où l'on trouve des chenets de 240.000 francs est une maison où l'on aimerait planter sa crémaillère.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

APRÈS SALOMÉ, CLÉOPATRE

On s'est beaucoup battu autour de Salomé. Cette princesse a été fort à la mode. Et voici que Cléopâtre semble la devoir remplacer dans la faveur des poètes et des musiciens.

Ils sont trois qui, en ce moment, se disputent la faveur de la mettre à la scène. Il y a, d'abord, M. Camille Erlanger, qui a son œuvre à peu près achevée et reçue à l'Opéra pour la saison prochaine. Et d'une !

Il y a M. Mascagni, qui a reçu commande de M. Sonzogno, son éditeur, pour une *Cléopâtre* que M. Jean Sardou, fils de Victorien, et M. Emile Moreau, vieux collaborateur du même Victorien, ont adaptée de l'œuvre tant applaudie jadis, lorsque la créa Mme Sarah Bernhardt. M. Mascagni a terminé cette partition et il attend un théâtre pour l'y donner.

Enfin, il y a la *Cléopâtre* de M. Massenet. Celui-ci voulait qu'il y eût deux rôles de femmes équivalents — Cléopâtre et un autre, pour Mlle Lucy Arbell — et tenta vainement d'en convaincre les librettistes, qui étaient ceux de M. Mascagni aujourd'hui. Ceux-ci ne purent satisfaire ces exigences et M. Massenet écrivit sa musique sur un autre livret. Le drame lyrique est prêt, et, lui aussi, attend l'occasion favorable.

Trois Cléopâtres nous menacent : c'est beaucoup.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La vente de « Salomé »

Paris, 30 mai.

La « Salomé », le célèbre tableau d'Henri Regnault, qui faisait partie de la collection Carcano, est passée aujourd'hui en vente publique.

Il y a quelque temps, un Comité s'était constitué pour disputer cette belle œuvre aux collectionneurs étrangers. 200.000 fr. avaient été recueillis par souscription entre riches amateurs qui voulaient offrir la « Salomé » au musée du Louvre.

Malheureusement leurs efforts n'ont pas abouti. Les offres des Américains ont largement dépassé la mise des Français et la « Salomé » a été adjugée à M. Knoedler, marchand de tableaux à New-York, qui l'a payée 488.000 fr.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

L'option.

L'acquéreur de la *Salomé* tient décidément à se débarrasser de sa coûteuse emplette, et il n'a pas encore perdu l'espoir de la revendre au Louvre. On se souvient qu'il l'avait offerte à prix coûtant.

Et voici, que de plus en plus généreux M. Knoedler annonce qu'il prolonge le délai et tiendra l'œuvre à la disposition du musée jusqu'à... la fin de l'année.

Ce généreux amateur est trop bon. Il nous comble.

Il veut quand même que nous rachetions la *Salomé* contre tout bon sens, et cela parce qu'il a eu lui-même l'imprudence de la pousser à un prix fabuleux. Mais il aura beau reculer l'échéance de sa touchante option : il a acquis la *Salomé* ; qu'il la garde.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La « Salomé » d'Henri Regnault

Dans deux jours, doit être vendue, aux enchères publiques, la *Salomé*, l'une des plus belles œuvres d'Henri Regnault, qui appartenait à la collection de la marquise Landolfo Carcano.

De nombreux amateurs d'arts se sont émus à la pensée que le chef-d'œuvre pourrait être acquis par un étranger et quitter la France. Ils ont fait appel aux amis du Musée du Louvre et espèrent pouvoir réunir une somme suffisante pour offrir le tableau au Louvre. Une personnalité financière aurait, dit-on, mis pour sa part une somme de trente mille francs à la disposition de ce groupement.

A TRAVERS L'ACTUALITÉ

Le Prix des Objets d'Art

Il y a quelques jours, dans la vente Carcano, à l'hôtel Drouot, le tableau bien connu du peintre Henri Regnault, *Salomé*, était adjugé 480.000 francs, ce qui, avec les frais, établissait le prix net de 528.000 francs, à un marchand de tableaux de New-York, M. Knoedler. Le musée du Louvre, qui disposait d'un peu plus de 200.000 francs, avait été obligé de s'arrêter.

L'œuvre de Henri Regnault est certainement remarquable, mais l'opinion générale est que le prix qu'elle avait atteint n'avait aucun rapport avec sa valeur artistique, et qu'il y avait eu là une exagération probablement accidentelle à la suite d'un emballement dans le feu des enchères.

Eh bien, ce que l'on croyait l'exception est devenu la règle, et nous assistons pour le moment à une véritable folie qui hausse le prix des tableaux et des objets d'art à des taux qu'ils n'avaient jamais atteints.

A la vente Carcano, en effet, a succédé une autre vente, la vente Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, et c'est avec une véritable fureur que les amateurs millionnaires se sont battus à coups de billets de banque et de chèques.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

LA SALOMÉ

Paris, 30. — L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée.

Il vient de prolonger cet essai jusqu'à la fin de décembre, en se chargeant de centraliser chez lui les promesses de souscriptions qui viendraient s'ajouter aux souscriptions déjà existantes.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

— Un américain, M. Knoedler, s'est rendu acquéreur, pour près d'un demi-million, de la Salomé, d'Henri Regnault, mais il a déclaré qu'il était prêt à l'abandonner au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre a deux mois pour se prononcer.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Côté Beaux-Arts, à noter les récompenses du Salon des Artistes Français, où M. Chabas reçoit la médaille d'honneur de peinture, et le bruit fait autour de la « Salomé » d'Henri Regnault.

L'aviation a perdu un de ses premiers et illustres adeptes Wilbur Wright enlevé par une fièvre typhoïde, elle s'est endeuillée de la chute mortelle d'Edouard Reby à Juvisy.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La "Salomé" de Regnault ira en Amérique

Paris, 31. — La *Salomé*, d'Henri Regnault n'entrera pas au Louvre. Elle ne restera même pas en France. Le conservateur du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350.000 francs. Un Français, M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475.000 francs, puis s'arrêta, enfin essoufflé : on le serait à moins. Un Américain, M. Lecler, de New-York, l'emporte, triomphant, pour 480.000 francs. L'ayant appris, l'assistance s'est mise à siffler. Quelque chose eût pu la consoler pourtant, c'est que le Louvre, pendant que *Salomé* retenait l'attention des enchérisseurs, s'était fait adjuger l'admirable *Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau. Il lui en a coûté 270.000 francs. Le chiffre est joli. Mais au prix où étaient hier les tableaux, c'est pour rien.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

LA SALOMÉ

M. KNŒDLER TIENT JUSQU'EN DECEMBRE LA TOILE A LA DISPOSITION DE NOS MUSEES NATIONAUX.

Paris, 30. — L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition, pendant un délai de deux mois, au prix même où il l'avait achetée.

Il vient de prolonger cet essai jusqu'à la fin de décembre, en se chargeant de centraliser chez lui les promesses de souscription qui viendraient s'ajouter aux souscriptions déjà existantes.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La « Salomé » de Henri Regnault

Le Gaulois :

Il est permis de penser que, aujourd'hui même, la « Salomé » de Henri Regnault appartiendra à la France et que le public sera admis à la voir prochainement au musée du Louvre. Suivant le beau mouvement patriotique qui s'est manifesté dès le premier jour, le conseil des musées nationaux a voté une somme importante qui, s'ajoutant à la souscription dont nous avons parlé, permettra d'aller aux enchères avec toutes chances de succès.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Le Louvre n'aura pas la "Salomé" d'Henri Regnault

La « Salomé » d'Henri Regnault, n'entrera pas au Louvre. Elle ne restera même pas en France. Le conservateur du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350.000 francs. Un Français, M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475.000 fr., puis s'arrêta, enfin essoufflé: on le serait à moins. Un américain, M. Lecler, de New-York, l'emporte, triomphant, pour 480.000 francs. L'ayant appris, l'assistance s'est mise à siffler. Quelque chose eût pu la consoler pourtant, c'est que le Louvre, pendant que « Salomé » retenait l'attention des enchérisseurs, s'était fait adjuger l'admirable « Allée des Châtaigniers, de Théodore Rousseau Il lui en a coûté 270.000 francs. Le chiffre est joli. Mais au prix où étaient hier les tableaux, c'est pour rien.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Petites Nouvelles

L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition pendant un délai de deux mois au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à fin décembre.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

LA « SALOMÉ » DE REGNAULT

PARIS, 30 mai. — Aujourd'hui, à la galerie Georges Petit, a commencé la vente de la collection de la marquise Landolfo Carcano.

Parmi les œuvres qui composaient cette collection, la « Salomé », œuvre célèbre d'Henri Regnault, a été sur une mise à prix de 500.000 francs, adjugée 480.000 fr., à un Américain de New-York, M. Lecler.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

BRÈVES NOUVELLES

L'acquéreur de la « Salomé » d'Henri Regnault, M. Roland Knoedler, avait offert aux musées nationaux de tenir la toile à leur disposition pendant un délai de deux mois au prix même où il l'avait achetée. Il vient de prolonger ce délai jusqu'à fin décembre.

N° DE DEBIT
Extrait de — ITALIE ROME
Adresse : — 3 JUIN 1912

Nous trouvons dans le *New-York Herald* d'intéressants renseignements sur la *Salomé* d'Henri Regnault, vendue avant-hier 480,000 francs.

La *Salomé* fit d'abord une simple étude que Regnault fit à l'Académie de France, à Rome, en 1868, d'après une jeune paysanne italienne, au type étrange, à la chevelure noire, abondante et crépue, qui devait certainement avoir dans les veines du sang bohémien.

Regnault la peignit se détachant sur une soie jaune chinoise qu'il avait achetée à l'Exposition de 1867, et qu'il exposa en partie au soleil pour lui faire obtenir des tons différents.

Cette étude finissait au-dessous des genoux et n'avait pas de nom; elle ne fut baptisée *Salomé* que plus tard, l'œuvre une fois terminée au Maroc; Regnault avait ajouté un morceau de toile à cette étude, pour y ajouter le bas des jambes et les pieds.

L'étude était devenue un tableau.

Quand, en 1868, Regnault, ne rêvant que liberté, lumière et couleur, quitta l'Académie de France à Rome pour faire son premier voyage en Espagne et au Maroc, il confia à M. Prosper d'Epinay, son meilleur ami à Rome, ce que contenait son atelier de la villa Médicis, c'est-à-dire ses étoffes, ses selles orientales, ses armes et ses études. Parmi ces études se trouvait la petite *Femme jaune*, inachevée. M. Prosper d'Epinay était, en outre, chargé de tous ses intérêts, d'où une correspondance toujours gaie et intéressante, qui commença en juin 1868 et qui finit le 3 août 1870.

Une fois en Espagne, et bientôt au Maroc, Regnault se trouva criblé de commandes; mais il n'avait rien de fait; il charge alors M. d'Epinay de lui vendre certaines de ses études, d'emprunter à un banquier et de lui expédier à Tanger sa petite *Femme jaune*: il l'achèvera de suite, en fera un tableau et l'expédiera à un marchand de Paris tout prêt à la lui bien payer.

Regnault écrit à M. d'Epinay de profiter du départ de son serviteur Laglaine, resté à Rome et qu'il désire avoir près de lui, pour lui envoyer sa petite *Femme jaune* et des étoffes dont il a besoin. En attendant, il continue ses études avec acharnement.

N° DE DEBIT 2003 — MARZOCCO FIRENZE
Extrait de
Adresse : — 16 JUIN 1912

★ Regnault al tempo della sua « Salomé ». — Il *Figaro Littéraire*, a proposito della famosa *Salomé* comprata a Parigi da un americano, è andato a ricercarne le memorie nella corrispondenza stessa del Regnault. Nelle lettere che il giovane artista indirizzava al padre ed agli amici si manifestano la foga, l'entusiasmo, l'allegrezza con cui egli lavorò alla *Salomé*, che egli chiamò sempre la sua « piccola Erodiade ». Il 15 aprile 1869 egli scriveva da Roma ad un amico: « Preparo qualche cosa di più serrato nella esecuzione e più distinto come colore. Oltre alla *Giuditta* faccio una piccola figura di grandezza naturale: una *Erodiade* seduta che tien sulle ginocchia la spada con cui decollerà San Giovanni e il piatto che ne riceverà la testa. Vedete che sono fino alla gola tra le teste mozze ». I suoi studi spagnoli lo disgustavano ormai; ma la Spagna lo affascinava sempre e pensava a ritornarci. « Confesso che l'Italia, dopo la Spagna, mi sembra ben fosca, ben cognita, ben sfruttata. Gli Italiani e le Italiane mi annoiano. Trovo i loro costumi neri, invecchiati, o chiassosi senza armonia. Qual differenza con la Spagna che, tuttavia, non è altro che un marciapiede! È l'Oriente ch'io chiamo, ch'io chiedo, ch'io voglio. Soltanto là, credo, mi sentirò veramente qualche cosa. Quel che ho dipinto sino ad ora, non ne tengo alcun conto, non conta ». Nello stesso giorno scriveva ad un altro amico: « Quel che conterà è ciò che farò da qui innanzi, a partire dalla mia *Erodiade*. Lavoro delle rudi giornate intere. Non più amore, non più ebbrezze, non più cavalli, ginnastica, musica, ora. Più nulla, altro che pittura ». Il 31 maggio dell'anno stesso manifestava di nuovo ad un amico il suo desiderio dell'Oriente: « Vorrei essere al Marocco, in Algeria, a Tunisi. Qui invecchio; Roma ora mi sembra illuminata da una lampada da notte. M'abbisogna più sole.... ». Al padre, che forse lo aveva rimproverato di spender troppo, scriveva di aver bisogno di danaro sufficiente non tanto al viaggio quanto alla compera di oggetti che riteneva indispensabili ad un pittore, come « stoffe, armi, costumi ». « È circondandosi di cose belle, armoniose e ricche e raccogliendole e trasformandole con intelligenza e copiandole dal vero, che si giunge a far cose belle e seducenti.... Un lembo di stoffa può dar tutta la gamma di un quadro e spesso l'aspetto intiero dell'opera dipende da uno straccio ». « Se la mia *Erodiade* e la mia *Giuditta* valgon qualche cosa lo debbono innanzi tutto ad una superba stoffa cinese che ho comprata per trecento franchi all'Esposizione Universale, ad una sciarpa indiana che avevo e a tre o quattro tappeti che ho portato dalla Spagna. Non si fa bene che ciò che si fa dal vero e un accessorio mal eseguito può rovinare tutto un quadro. Togli alle *Nozze di Cana* del Veronese le belle stoffe veneziane e sostituiscile con le flanelle che son la simpatia di tanti pittori e vedrai che le *Nozze di Cana* trasuderanno la noia. Amerei piuttosto morir di fame che rinunziare a comprare una sella araba o una bella arma marocchina.... ».

Don Marzio
Napoli
4 JUIN 1912

La vendita d'una collezione artistica

PARIGI, 4

A Parigi è cominciata la vendita d'una collezione artistica della marchesa Landolfo Carcano.

Tra le opere d'arte che ha attirato l'attenzione del pubblico, il quadro « Salomè » di Regnault è stato venduto per 480 mila lire all'ammericano Lecler di New-York.

Se lo hanno disputato i più ricchi amatori francesi, che volevano rimanesse in Francia; ma non hanno avuto il coraggio di vincere il miliardo americano il quale avea annunziato che non l'avrebbe lasciato nemmeno che avesse dovuto sacrificare parecchi dei suoi milioni.

Extrait de — ITALIE ROME
Adresse : — 3 JUIN 1912

L'immortalité de la petite romaine

C'est une fillette de la campagne romaine qui posa la célèbre « Salomé » de Regnault - Le peintre et la modèle « Tante cose à la petite Maria »

L'amour des arts est le signe d'une civilisation qui cherche des émotions douces. De temps en temps, de gros financiers qui n'entendent rien à la peinture, achètent très cher des toiles de maîtres non pour les plaisirs d'art qu'elles leur procurent, mais parce que c'est un passe-temps de millionnaires.

Hier un richissime yankee s'enthousiasma pour un tableau d'Henri Regnault qui a été vendu avec la collection de la marquise Cascano; il s'agit de la *Salomé* qui fit sensation au Salon de 1870 et que les critiques et les artistes considèrent comme un chef-d'œuvre.

Salomé, sur une toile qui mesure un mètre cinquante neuf de haut et un mètre deux de large, est représentée assise sur un coffret oriental vêtue d'étoffes de gaze brodée d'or qui glissent l'épaule droite et découvrent partie de la poitrine. Sa main droite, le bras ployé, le coude en dehors, vient s'appuyer à la hanche, tandis que, sur ses genoux, elle porte un bassin de cuivre dans lequel elle retient de la main gauche un poignard oriental. Elle a les pieds nus dans des sandales et pose son talon gauche relevé sur son pied droit. Son visage souriant, à la bouche large, aux lèvres fines, au nez dont les narines palpitent, sensuelles, aux yeux caressants, est encadré de longues tresses ondulées de ses cheveux noirs, partagés par une raie sur le sommet de la tête, et tombant de chaque côté sur les épaules. La figure se détache sur un fond de tenture de soie jaune. Sur le tapis d'Orient qui couvre le plancher, il y a une peau de tigre. Une tenture rouge d'Orient est pliée et sert de coussin à la figure de femme.

***

Henri Regnault, mort à vingt-huit ans, en 1870, le fusil à la main, sur le champ de bataille de Buzenval, était un grand peintre et on cite comme des morceaux hors de pair le *Portrait du général Prim* et la *Sortie du Pacha*. C'était un poète de la couleur qui fusait sous son pinceau nerveux. Il avait visité l'Espagne, séjourné à Tanger, à l'époque où il n'y avait point encore de guerre sainte contre les roumis, et il se trouvait à l'Ecole de France à Rome quand la guerre éclata.

M. Hébert, directeur de la Villa Médicis, l'avait engagé à rester ici, mais le peintre répondit une lettre d'une tournure charmante où se trouve la phrase célèbre: « On frappe maman, je vais la défendre. »

Quelques mois auparavant, en mai 1870, quand *Salomé* obtint un véritable succès au Salon, Henri Regnault se trouvant à Cadix, écrivait à M. Hébert:

« Ma petite *Salomé* est achetée par Mme de Cassin. J'espère que cela m'ouvrira quelques jolis salons où je pourrai me délasser de mes pérégrinations lointaines à mon retour en France. Si la petite Maria n'est pas à la Scarpa, et si elle se souvient encore de moi, dites-lui *tante cose* de ma part et annoncez-lui qu'à mon retour d'Espagne et d'Afrique, l'hiver prochain, je lui rapporterai un joli cadeau, pour la remercier du succès que me vaut son joli minois. »

La petite Maria était une délicieuse romaine qui avait posé la *Salomé*, qui, à quarante deux ans de distance, a eu le succès d'enchères que nous avons déjà signalé. C'était une fillette aimable, gracieuse au possible, aux seize printemps, débordant de la joie de vivre, espiègle et mutine à souhait.

Regnault l'affectionnait beaucoup et il fut très chagriné de ne pouvoir offrir à la petite romaine, désormais immortelle, le cadeau qu'il lui réservait.

L'hiver où il se promettait de remercier si délicatement Maria-Salomé, ce fut la vie militaire, les jours sombres de l'année terrible, les combats de Buzenval où le jeune artiste tomba glorieusement en défendant la grande maman, la patrie, tant aimée.

La mémoire de Regnault est impérissable; s'il eût vécu, il serait aujourd'hui chamarré de décorations, accablé de commandes et siègerait à l'Institut.

Mort, on a improvisé, à propos de la vente de la collection de la marquise Cascano, une de ces magnifiques manifestations d'art qui sont comme des apothéoses quant elles ne prennent pas le caractère de réparation contre l'indifférence de générations qui n'ont aperçu la gloire et le talent de leurs contemporains qu'en se hissant sur leur tombeau.

Extrait de — ART ET LABOR MILAN
Adresse : — 15 AOUT 1912
Date :
Signature :

... non si erano mai raggiunti i dieci milioni. La vendita Doucet rimarrà memorabile.

A Parigi è stata liquidata all'asta una collezione artistica lasciata dal marchese Landolfo Carcano e composta in gran parte di quadri dell'epoca del secondo Impero. Di questa vendita si sono occupati molto i giornali francesi perchè della collezione faceva parte una *Salomé* di Regnault, giovane pittore morto combattendo durante l'assedio di Parigi che dipinse il quadro mentre era all'Accademia di Francia a Roma. Era stata promossa una sottoscrizione per impedire che il quadro emigrasse all'estero ed era stata posta a disposizione del Museo del Louvre, perchè l'acquistasse, una somma di 400.000 lire. Ma un mercante americano ha portato via la *Salomé* per 480.000 lire tra i fischi degli astanti. Tra i quadri venduti a caro prezzo vi è stato anche un paesaggio dell'italiano Giuseppe Palizzi *Vacche all'abbeveratoio*, che fruttò lire 140.000. Un paesaggio di Corot fu venduto per 350.000 lire. Vi apparvero e scomparvero altresì: *La Solitude* e il *Lac, effet du matin* di Corot; *L'assassinat de l'évêque de Liège* di Delacroix; *Les Confidences de l'Amour* di Diaz; *Le Campement arabe* di Fromentin; *Le cours d'eau dans une prairie* di Daubigny; *La Mare dans une clairière* di Jules Dupré; *La chasse à courre* di Decamps; *L'allée des Châtaigniers* di Rousseau; *Les vaches sous bois* di Troyon; poi Fortuny *(Le mariage espagnol)*, Meissonier *(Le liseur rose, Le fumeur noir)*, Hébert *(La Vierge au baiser)*, Bonnat, Jules Lefebvre, Paul Baudry, ed anche Rembrandt, Rubens, Veronese, Leibl, Raoux, Ruysdaël.

Extrait de — CORRIERE DELLA SERA MILAN
Adresse :
Date : — 26 JUIL 1912
Signature :

La statua del pittore Regnault rubata

(Servizio part. del *Corr. della Sera*)

Parigi, 25 luglio, matt.

Alcuni malfattori rimasti sconosciuti hanno rubato la notte scorsa il busto in bronzo eretto in memoria del pittore Regnault, autore di quella *Salomè* che poco tempo fa fu venduta per 450.000 franchi. Il Regnault cadde nel 1871 nel punto stesso in cui era stata eretta la statua, sotto i proiettili prussiani.

Extrait de — CORRIERE DELLA SERA MILAN
Adresse :
Date : — 30 JUIN 1912
Signature :

La modella della "Salomé" di Regnault è stata un'italiana

(Servizio part. del *Corr. della Sera*)

Parigi, 30 giugno, matt.

E' noto che poco tempo fa venne venduta per circa mezzo milione ad un americano una *Salomè* del pittore Enrico Regnault, il quale l'aveva dipinta mentre era alla Accademia di Francia a Roma prima del 1870. Il Regnault era poi stato ucciso durante l'assedio di Parigi.

La vendita suscitò un enorme chiasso e Giulio Claretie, in un suo articolo, domandò cosa fosse avvenuto della deliziosa fanciulla che aveva servito da modella al pittore.

Ora una discendente dello scultore Renaudot rivela che la *Salomè* è il ritratto di sua madre, Maria Veronica Latini, che era nata presso Tivoli, nel 1853, ed era figlia di un allevatore di api.

Aveva appena 12 anni quando lo scultore francese Renaudot, incontratala nella chiesa di San Pietro a Roma, se ne innamorò perdutamente. I due giovani si fidanzarono e il Regnault, amico intimo del Renaudot, chiese il permesso di prendere la fanciulla come modella per la sua *Salomè*.

Anche lo scultore Renaudot partecipò alla guerra franco-prussiana e vi guadagnò le spalline. Tornò poi a Roma a sposare la fidanzata che aveva allora 17 anni e condusse con lei una vita modesta e felice.

La signora Renaudot è morta a Parigi nel 1900, lasciando la migliore memoria di sè.

Extrait de — Tribuna
Adresse : — Roma
Date : — 1 Juin 1912
Signature :

Vendita d'una collezione d'arte a Parigi

Un Regnault aggiudicato per 480.000 lire

PARIGI, 31, ore 9.

E' cominciata ieri a Georgeville una vendita all'incanto di quadri della marchesa Landolfo Carcano che fu un'appassionatissima raccoglitrice di opere d'arte, ed un'ammiratrice profonda di quella pittura che formò il maggior vanto della Francia verso la fine del secondo impero. La collezione Carcano contiene quindi lavori di alto pregio: in essi figurano molti Corot, molti Decamps, alcuni Meissonier, varie tele del Fortuny, qualche bel ritratto del Bonnot, due quadri del Pelizza e un quadro del De Nittis.

Ma le cose più importanti sono un grande quadro del Veronese e la famosa « Salomè » del Regnault. Quest'ultimo lavoro ha destato la cupidigia di moltissimi ammiratori del celebre artista francese, come Artur Meyer direttore del *Gaulois* che serba un vero culto per tutto ciò che produce. Il Meyer è riuscito a raccogliere presso vari amatori una somma ingentissima con la quale sperava di poter acquistare il quadro per darlo al Museo del Louvre.

Per la *Salomè* era stata offerta alla marchesa Carcano la somma di ottocento mila franchi. E' un prezzo assai elevato sebbene la sua proprietaria lo pagasse un prezzo assai elevato.

Questa vendita all'incanto sarà quella che avrà fruttato di più. Si calcola che non potrà rendere meno di cinque o sei milioni.

Intanto la *Salomè* di Regnault, dopo una accanita lotta, è rimasta ad un americano, certo Eclair, il quale ha pagato questo quadro 480,000 lire.

N° DE DEBIT
Extrait de — LA RAGIONE ROMA
Adresse : — 4 JUIN 1912
Date :
Signature :

A Parigi, in questi giorni, si è proceduto alla vendita di quadri della marchesa di Carcano, alla Galleria Georges Petit. Questa vendita che è durata tre giorni, si è effettuata in presenza di un pubblico considerevole. Le prime tele furono vendute per prezzi non esagerati. Si attendeva però con impazienza la messa all'incanto della *Salomè* di Henri Regnault. Un certo numero di amatori e la commissione dei musei nazionali avevano fornito somme importanti per far sì che il Museo del Louvre potesse acquistare l'opera celebre.

Scrive l'*Action* che appena cominciato l'incanto, si delineò subito la lotta fra il Museo del Louvre e un amatore americano, M. Knoedler, mercante di quadri a New-York.

Il conservatore del Louvre ha offerto fino a 350 mila lire; un francese, M. Mir, senatore dell'Aude, salì fino a 475 mila lire, ma dovette arrendersi: l'americano, trionfante, acquistò il quadro per 480 mila lire, circa mezzo milione!

E così, malgrado tutti gli sforzi, l'opera del Regnault emigra in America...

Chi si sarà meno di tutti interessato a quest'asta straordinaria, è senza dubbio... il fortunato autore.

E' noto a questo proposito che il celebre Millet cedette il suo *Angelus* per poche centinaia di lire, e finì la sua misera vita all'ospedale; l'ultimo proprietario della tela famosa l'ha venduta per 800 mila lire!...

Ci sarà in seguito — molto facilmente — chi l'acquisterà per un milione; cifre queste che accresceranno la fama del disgraziato artista, ma che arricchiranno i mercanti del suo ingegno.

Extrait de TEMPS
Adresse : PARIS
Date : 21 JUIN 12
Signature :

Curiosità parigine

PARIGI, giugno.

Sta passando su questa città di milionari una bufera di follia: la follia degli acquisti di quelle opere d'arte che fecero parte di collezioni famose e che i loro proprietari si sono decisi di vendere all'asta.

Le grandi vendite all'incanto, costituiscono ogni anno un numero attrattissimo nel magnifico programma della *Grande Semaine*. Nella vita parigina esse segnano spesso date memorabili.

Talvolta nei salotti si danno conversazioni di questo genere:

— La viscontessa non è dunque più a Parigi?

— No, si è recata a Saint Malò subito dopo la vendita Delfus.

— Insieme al visconte?

— Mai più! Egli aspetta che sia avvenuta la vendita Lambros e Dattari?

— Come! s'è messo egli pure a far collezione di vasi greci e di sculture egiziane?

— Sicuro. Me lo ha detto il giorno in cui ci battemmo per la *Salomè*.

Il signore che ha pronunziato quest'ultima frase non s'è battuto nè alla spada nè alla pistola: egli ha avuto semplicemente un duello a colpi di pacchi di biglietti da mille franchi con l'americano che si fece aggiudicare il capolavoro del Regnault nella Galleria di Georges Petit.

Ora dunque che è il momento delle grandi vendite i milionari s'abbandonano alle più incredibili follie.

State a sentire quel che è accaduto nella settimana scorsa. Il signor Giacomo Doucet mise all'incanto la sua collezione di quadri, di disegni e di bronzi. Siffatte decisioni sono assai comuni nel gran mondo parigino. E' vero che per rendere maggiormente sensazionale l'annuncio di questa vendita si fece correre la voce che il signor Doucet fosse rimasto amareggiato da un piccolo romanzo sentimentale: ma un suo conoscente mi ha assicurato che egli per cosa d'amore non ha mai perduto il suo buon umore nè, per qualsiasi altra vicenda, la nozione esatta dello straordinario valore che avevano acquistate le opere d'arte da lui pazientemente raccolte e tenute per parecchi anni chiuse nel suo appartamento. La vendita della collezione Doucet venne proclamata con assordanti colpi di grancassa.

La collezione comprendeva quasi esclusivamente opere di una sola epoca: cioè tutta la migliore produzione degli artisti della prima metà del secolo scorso. Non conviene ora tentar di fissare i meriti di quei pittori, di quei disegnatori e di quegli scultori che ebbero la singolare fortuna di vivere al tempo del primo e del secondo impero: ma credo lecito osservare che se essi fossero stati molto più fecondi, supponiamo tanto fecondi quanto furono quelli della Rinascenza, probabilmente ciò che produssero non verrebbe adesso tenuto in conto di un raro documento.

La vendita della collezione della marchesa Carcano, avvenuta pochi giorni prima, aveva fatto salire certe opere a prezzi enormi. Basterà ricordare i 480.000 franchi sborsati per la *Salomè*. Era quindi necessario gonfiare la vendita successiva per vedere di renderla ancora più interessante. E tutti vi si prestarono, e così bene, che il barone Enrico de Rothschild non seppe resistere alla tentazione di andare ad assistere alla dispersione della pregevole raccolta del signor Giacomo Doucet.

I periti non potevano desiderare di meglio.

L'asta venne aperta, ed uno dei primi quadri messi all'incanto fu un ritratto a pastello di Duval de l'Epinay eseguito da Quintino De La Tour. Il banditore chiese 300,000 franchi.

Due o tre mercanti di cose d'arte dissero, tanto per dire, una cifra maggiore. Allora il barone Rothschild, con voce calma, con un cenno quasi impercettibile del capo, dichiarò:

— Seicentomila franchi.

Il pastello gli fu, naturalmente, aggiudicato all'istante.

Nella sala corse un fremito di stupore. Nessuno pensò che quel ritratto era stato pagato dieci volte quel che valeva. Nessuno pose mente che i La Tour che si trovano al Louvre e che sono assai più belli di quello che aveva appartenuto al signor Doucet avrebbero dovuto esser valutati da quel momento almeno un paio di milioni ciascuno. Coloro che erano andati là per fare qualche acquisto furono investiti da una vampata di vanità, si lasciarono travolgere dal vortice delle proposte e delle offerte sempre più dissennate, e commisero le stesse pazzie che possono essere compiute attorno ad un tavolo da giuoco.

Breve: in quella prima giornata di vendita gli incassi salirono a tre milioni e mezzo.

L'indomani l'asta rese altri sei milioni e mezzo. Per raggiungere questa cifra occorreva un nuovo gesto inconsiderato: e lo fece il signor Duveen che comprò per 450,000 franchi un minuscolo branco dell'Houdon.

Durante la terza giornata parecchi vasi messi all'incanto, alcuni dei quali screpolati, fruttarono quasi due milioni.

E nel quarto giorno furono venduti mobili di stile: e l'asta fece realizzare più di due milioni e mezzo.

Il signor Giacomo Doucet ha dunque tranquillamente intascato tredici milioni.

Egli deve avere riso con molto gusto constatando questo risultato. Deve aver riso, prima di tutto perchè la collezione che ora è andata dispersa non costò a lui più di un milione. Poi deve aver riso per molti altri motivi che dimostrano quanto sia sconfinata la dabbenaggine umana.

Ad esempio, egli non può aver saputo che un mercante di quadri si fece aggiudicare l'altro giorno per 25,000 franchi una pittura di scuola veneziana che fu pagata, dodici anni fa, 1275 lire, e che quello stesso mercante, salito in una vettura, andò a portare il dipinto ad una signora americana che glie lo pagò mezz'ora dopo 85.000 franchi...

* * *

Una brillante scrittrice, Lucia Delarue Mardrus, la quale è anche un'elegantissima donna di mondo ed ha avuto recentemente un grande successo in una festa di beneficenza ove ella ha partecipato ad una fantasia araba, ha pubblicato in una rivista parigina un articolo denso di curiosissime osservazioni intorno agli sforzi che taluni fanno per tener vive le conversazioni nei salotti. E, dopo aver sostenuta la tesi che il miglior mezzo che avrebbero gli uomini per riuscir graditi alle signore sarebbe quello di tacere, ha narrato il seguente aneddoto.

Una sera una russa pregò un suo conoscente di presentarlo alla signora Ida Rubinstein, la quale stava sola in un palco ad assistere ad uno spettacolo molto noioso. Dopo pochi istanti il desiderio del russo era stato appagato. Appena avvenuta la presentazione, il conoscente si ritirò, e la signora Rubinstein si trovò di fronte al nuovo arrivato. Ma questi non aperse bocca: cominciò a guardarla intensamente, e rimase così per un'ora. Trascorsa la quale, il russo si alzò, mormorò una parola di ringraziamento, fece un inchino e se ne andò.

Quella lunga contemplazione — si chiede la scrittrice — non ebbe dunque un valore assai maggiore di tutte quelle inutili cose che il visitatore avrebbe potuto dire per non venir meno ad un convenzionalismo sociale?

Certo. Resta per altro da sapere se la signora Ida Rubinstein, quella sera, si divertisse eccessivamente.

* * *

Un parigino ricchissimo accolse l'altro giorno nella propria casa un giovanotto il quale gli chiese la mano della sua amica figliuola.

— Prima di accordarvela — disse il padre della signorina — vorrei che voi mi rispondeste con tutta sincerità: se mia figlia non avesse due milioni di dote, voi vorreste lo stesso sposarla?

— Indubbiamente! — s'affrettò a rispondere il giovanotto.

— Quand'è così — esclamò l'altro — sono dolente di dirvi che voi non siete il genero che ho ideato: Degli idioti, nella mia famiglia non voglio averne!

BER CIAPPELLETTO.

rait de ART ET LABOR
MILAN
esse :
e : 15 JUIN 1912
nature :

Gli alunni della loro scuola — si occupa in un suo piacevole libro Antonio Manaresi.

* Il pittore Poilpot ha ricevuto da M. Berardi, sottosegretario di Stato alle Belle-Arti in Francia, un interessante patriottico comando pel Museo di Versailles: un quadro che rappresenti un episodio della Battaglia di Buzenval, ove perì Henri Regnault, autore della famosa *Salomè* e della quale fece parte lo stesso Poilpot.

t de ITALIE
ROME
e :
3 JUIL. 1912
ture :

Salomé.

La modèle qui servit à Henri Regnault pour peindre sa *Salomé* s'appelait Maria-Veronica Concetta Latini, était née en 1853, près de Tivoli, et était la fille d'un éleveur d'abeilles. La nature l'avait merveilleusement dotée, son portrait en fait foi.

En 1865, sa beauté frappa, dans l'église de Saint-Pierre de Rome, un statuaire français, Renaudot, qui en devint éperdument amoureux. En 1869, Henri Regnault, son ami intime, fit la connaissance de la jolie Maria et la pria de poser pour *Salomé;* puis l'illustre peintre revint à Paris et fut tué à Buzenval. Renaudot avait aussi pris du service et, nommé officier d'ordonnance du colonel Gros, fit vaillamment son devoir.

La guerre finie, il retourna à Rome et épousa Maria, qui avait alors vingt-sept ans; mais la santé du sculpteur était fort compromise et il ne put continuer sa carrière, qui s'annonçait fort belle. Le ménage revint à Paris, où l'exquise « Salomé » mourut le 24 décembre 1900. Renaudot ne lui survécut que trois années. La « Salomé » fut un modèle de femme et de mère et rien d'elle ne rappelait le portrait de la féroce Orientale dont le peintre avait fixé les traits admirables sur la toile.

Nº DE DEPOT
Extrait de Correspondencia Valenc
Adresse :
Date : 16 JUIL. 1912
Signature :

PARA «LA CORRESPONDENCIA DE VALENCIA»

Crónicas rápidas

La «Salomé» de Regnault

Una revista extranjera ha regalado á sus suscritores, con su último número publicado, una hermosa reproducción en colores del famoso cuadro de Enrique Regnault, *Salomé*. Es un soberbio grabado que dá una acabada idea de la obra de arte del gran pintor francés, autor del célebre retrato del general Prim á caballo que admiran todos los españoles en el Museo del Louvre de París.

La *Salomé* del propio autor tiene una mayor importancia artística. Es la obra maestra de Regnault. Y ha despertado sobre todo la curiosidad ahora, por la enorme suma que por ella se ha pagado. En subasta ha sido adquirida la *Salomé* por cuatrocientos ochenta mil francos. ¡Y el cuadro es de reducido tamaño! Hay que confesar que es una barbaridad semejante precio, y que es exorbitante la suma por hermosa que sea la obra.

El renombre de la *Salomé* de Regnault es ahora universal. Hace dos meses, la mayor parte de las gentes, hasta muchos eruditos, ignoraban la existencia de este cuadro. Hoy día lo conoce todo el mundo. Y se han escrito innumerables artículos acerca de él.

Lo más interesante de todo ello ha sido una sensacional información de Jules Claretie, que ha obtenido un gran éxito. El celebrado escritor preguntaba á sus viejos amigos y á sus lectores si alguno podía proporcionarle algunos datos acerca de la hermosa muchacha que sirvió de modelo á Regnault para su *Salomé*.

¿Qué habrá sido—dice—de aquella chiquela italiana que inspiró al artista? ¿Qué ha sido de su vida? ¿Ha muerto? ¿Vive todavía? ¿Quizá en algún rincón de Roma vive aun la hermosa mujer que ignora que estos días todo París se encanta ante la belleza de sus 16 años, inmortalizada en la tela por el artista?

Y Mr. Jules Claretie, que había conocido á la *Mariuccia* que fué *Salomé*, ha recibido una sensacional respuesta de la propia hija de la modelo de Regnault, que refiere delicadamente y sencillamente la historia de su madre, que casó con un artista francés y que se llamó Mad. Renaudot.

La pequeña *ciociara*, la hermosa campesina, fué una honestísima muchacha y una esposa y una madre ejemplar. Llamábase María Verónica Concetta Tattini, y había nacido en 1853 en Tívoli, hija de unos pobres campesinos. Tenía apenas 12 años cuando se estableció con sus padres en Roma. Su madre era una buena mujer, muy religiosa, que acudía todos los días á la iglesia de San Pedro.

El 24 de diciembre de 1865, la señora Latini y su *fanciulla*, la pequeña *Mariuccia*, acudieron á la misa de media noche de la Basílica romana, y allí conocieron á un muchacho francés, escultor, que se enamoró perdidamente de la sin par belleza de la hermosa italianita. Era el tal escultor Renaudot, amigo íntimo de Regnault. Era ya en aquella época María Latini una muchacha preciosa, de ensortijados cabellos negros, de rojos labios sonrientes, de escultural belleza, *diabólicamente irresistible*, según dijo de ella Teófilo Gautier. El escultor trabó amistad con los padres de la muchacha, que más tarde había de ser su esposa. Y su amigo Regnault, encantado de su belleza, la pidió que le sirviera de modelo para la famosa *Salomé*, que terminó en 1869. Poco después partió el pintor para España, regresando á Francia dos años más tarde, para morir heróicamente en una acción contra las tropas prusianas. Poco tiempo antes también, el escultor Renaudot hubo de abandonar Italia y á su prometida. Había estallado la guerra francoprusiana y acudió Renaudot á tomar las armas en defensa de su patria.

Al terminar la guerra, regresó Renaudot inmediatamente á Italia. Tenía 36 años. Se casó con María Latini y ambos partieron para Francia. La vida de la hermosa *Salomé* hubiera sido completamente feliz sin el constante temor que la producía la salud de su marido, harto quebrantada. Ambos esposos murieron el mismo año. María Latini murió el 24 de diciembre de 1900, la víspera de Navidad, exactamente 35 después del día en que la contempló Renaudot por vez primera en la iglesia de San Pedro de Roma. Su marido murió tres semanas después, sin poder consolarse de la pérdida de su amante esposa, y ambos reposan en la misma tumba, en el pequeño cementerio de Meudon.

JUAN DE DOS.

Nº DE DÉBIT
Extrait de

I mercanti nel tempio

La « Salomè » di Enrico Régnault

Parigi, maggio.

Un corrispondente che volesse scrivere ogni settimana un articolo d'argomento artistico non avrebbe che l'imbarazzo della scelta fra i temi che a Parigi sovrabbondano. I giornali parigini non si occupano molto d'arte, ma ciò non vieta che talvolta l'argomento si imponga. Una « Salomè », che non può far dimenticare quella di Luini nemmeno per un attimo, ha scatenato in questi giorni una tempesta nel cuore di molti buoni francesi, che hanno ora il rammarico di vedersela carpire da un mercante transatlantico. A dir vero, la preoccupazione artistica si confondeva con un sentimento patriottico: si voleva conservare il quadro di un giovane pittore morto

Parigi è ora il più attivo emporio artistico — il nome dell'acquirente è quasi sempre tenuto segreto con gelosa cura, essendo non di rado il nome di un compare incaricato di fungere da collezionista ignoto per attirare maggiormente i clienti serii.

Può darsi che un giorno o l'altro abbia a scoppiare una crisi anche nel lucroso commercio dell'arte, ma la cosa sembra poco probabile, almeno fino a quando vi saranno dei milionari improvvisati, ansiosi di dissimulare le origini plebee sotto il lustro di una cultura comperata a suon di dollari. Il commercio, florido sovratutto quando i mediatori sfruttano gli autori defunti da un pezzo, giova talvolta anche agli autori vivi. E' forse

pretendere che essi mancano di fantasia, ma il successo li compensa di ogni censura.

A percorrere le sale immense del Grand Palais che per un paio di mesi sono ingombre di quadri e di statue innumerevoli, i profani non possono astenersi dal chiedere come possano vivere tante migliaia di artisti. E' uno dei problemi più strani della vita moderna in Francia, se non altrove. Accanto alla minoranza infima degli eletti che con lo scalpello o il pennello fanno scaturir l'oro come con una bacchetta magica, vi è una maggioranza a cui la fortuna non deve sorridere troppo. I Municipi e lo Stato sono mecenati abbastanza prodighi, e distribuiscono i fondi alquanto alla rinfusa; ma appunto per questo debbono contribuire ad accrescere il numero degli spostati. Le geremiadi annue sulla pletora artistica lasciano del resto il tempo che trovano: a conti fatti, è forse naturale che si sciupi ora una maggior quantità di colore e di gesso, come se ne sciupa una maggiore d'inchiostro tipografico; vi è un'eccessiva produzione effimera così nel campo dell'arte come in quello delle lettere. Vi sono certo bizzarrie che non si riescono a comprendere: così all'attuale Salone antonomastico si può ammirare la riproduzione in bronzo di tre coppie di buoi, più grandi del vero, aggiogate ad un aratro: è un omaggio all'agricoltura che anche il poeta più georgico riterrebbe eccessivo.

E' doveroso notare che in ogni manifestazione artistica l'Italia è quasi sempre degnamente rappresentata. Boldini è oramai un'attrattiva del Salone, e la sua lunga dimora in Francia non può fargli dimenticare l'origine italiana. Tra i giovani sono da ricordare lo scultore Jelmone, che ha due belle statue, e i pittori Angelo Bucci e Caputo, i quali stanno di fronte nella prima sala d'onore, il primo con una poeticissima « primavera », un albero fiorito ai cui piedi è seduta una fanciulla, e il secondo con una « Prova », studio d'interno in cui le figure sono aggruppate e illuminate con un'eleganza felicissima. L'apparizione di due buoni quadri italiani sulla soglia delle interminabili gallerie può fornire ad un visitatore italiano, animato da sentimenti di nostalgia, un compenso anticipato alla lunga e non sempre piacevole passeggiata.

P. Croci.

chia, fidando nell'appoggio delle Autorità, della stampa e degli editori.

Lotterie e tombole sospese per dieci anni

Ci telefonano da Roma, 3 giugno, notte:

La *Gazzetta Ufficiale* pubblica la legge approvata dalla Camera e dal Senato per la quale per dieci anni, a partire dal 23 maggio 1912 — giorno in cui la legge veniva sanzionata dal Re — è sospesa ogni autorizzazione alla concessione di lotterie e tombole nazionali.

Fallimenti e dissesti in Italia

MILANO: Giovanni Mannarelli e Anna Amati, drogheria, via S. Maurilio, 1; cur. rag. Angelo Belloni. — Carlo Marchi, calzoleria, già in via Lazzaro Palazzi, 7, ora via Luigi Canonica; cur. avv. Umberto Goltara. — Augusto, Carlo e Francesco Tadini, ferramenta ed ottonami, piazza Risorgimento, 5; cur. avv. Giulio Sorlisi. — ALESSANDRIA: Tito Borreani di Michele, stoffe (per mancato accordo amichevole); cur. avv. Ludovico Bozzola. — Carolina De Agostini, stoffe e telerie; cur. geom. Luigi Bausone. — BRESCIA: Luigi Andri, pellami e conceria (in seguito ad annullamento di concordato preventivo); cur. rag. Giovanni Pedersoli. — CAGLIARI: Virgilio Sesselego, liquori; cur. rag. Emilio Alagna. — COMO: Don Ambrogio Denti, istituto tipografico, Erba-Incino; attivo L. 133.000, per L. 100.000 immobiliare, passivo L. 146.300, per L. 59.500 ipotecario, cur. rag. Luigi Fara. — LIVORNO: Ditta De Vecchi e C., in persona di Emilio De Vecchi (p. f.); attivo L. 145, passivo lire 4762.45; comm. giud. Cesare Barzacchi. — MANTOVA: Giuseppe Guarnieri fu Giovanni, biciclette (p. f.); attivo L. 3608.95, per L. 1857.70 crediti, passivo L. 4545.55; comm. giud. avv. Alberto De Lorenzi. — NAPOLI: Michele Brignole, biacca e vernici; cur. avv. Achille Durante. — Clemente Famà, confezioni; cur. avv. Lucio Calenda dei Tavani. — Raffaele Guercia fu Gaetano, cuoiami e conceria; cur. avv. Carlo Orilia. — Giuseppe Imparato, oreficeria, Castellammare di Stabia; cur. avv. Pasquale Fontana. — Giovanni Meglio, oreficeria e gioielleria. — Guglielmo Quadretto; cur. avv. Guido Tagliaferro. — NOVI LIGURE: Fratelli Sazzi (Camillo e Pietro di Alessandro), vini; cur. Francesco Ghiara. — ROMA: Amedeo Abri, commestibili (p. f.); attivo L. 600, passivo L. 4792.23; comm. giud. avv. Gino Innocenzi. — Gennaro Giubilo, esercizio caffè al « Circolo Silvio Pellico » (p. f.); attivo nulla, passivo L. 763.70; comm. giud. avv. Giuseppe Manfridi — Ginevra Mastrolorenzo, maglierie (p. f.); attivo L. 1289.29; passivo L. 4368.15; comm. giud. avv. Angelo Abisso. — VENEZIA: Vincenzo Regini, com-

COLUMBIA PHONOGRAPH Co.
MILANO - Via Dante, 9-bis - MILANO

VERA AMERICAN SHOE Co.
ROMA Corso Umberto, 414-415
MILANO Corso Vitt. Eman. 30
SI VENDONO ESCLUSIVAMENTE CALZATURE DELLE FABBRICHE RICE & HUTCHINS DI BOSTON MASS
TUTTI I MODELLI - TUTTE LE MISURE - TUTTE LE FORME
DA UOMO ... AL PAIO L. 23.25.28.32.
DA DONNA ... 19.21.23.25.28.
CHIEDERE CATALOGO

R. GRIFFINI & C.
Corso Vitt. Em., 12 - MILANO - Via Olona, 15
PREMIATA FABBRICA
Pianoforti - Piani - Automatici - Melodici - Concerto - Abbonamento cartoni musicali - Noleggi - Cambi - Riparazioni garantite

Fabbriche Telerie
E. Frette e C.
Monza.
Corredi di famiglia.
Catalogo gratis
Filiali: MILANO - ROMA - TORINO / GENOVA - FIRENZE - BOLOGNA

N° DE DEPOT
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

"La Vicaría", de Fortuny, la adquiere el conde de Pradere

(DE NUESTRO REDACTOR-CORRESPONSAL)

PARÍS 1.° de Junio.

Oria jubilosa merecería, por su contenido, esta crónica.

A punto estuve de escribir otra, que hubiera debido llevar negros cresponos.

Creí, como creyó todo el mundo, que *La Vicaría*, la famosa *Vicaría*, de Fortuny, había ido á parar á manos extrañas, sin que español alguno se hubiera ocupado en solicitarla.

Mi alegría ha correspondido á mi sorpresa, al verla aparecer, riente, con su admirable composición, su dibujo exquisito y su color incomparable, en la artística residencia del conde de Pradère, que sin ruido ni alboroto, ocultando su nombre, la adquirió en reñida puja, á fin de que estuviera donde siempre debió estar: en una casa española.

Y con *La Vicaría* ha ido á parar á la residencia del conde de Pradère el otro cuadro de Fortuny, que se sacó á pública subasta en la gran venta de las obras de arte de la marquesa Landolfo Carcano.

Ese rasgo de patriotismo le ha costado al distinguido diplomático español más de 60.000 duros.

La verdad es que hubiera sido triste ver marchar á América la obra maestra de uno de los grandes pintores españoles del siglo pasado.

Este comentario habrá brotado en labios de muchos potentados, y lo cierto es que no ha habido más que un español que haya hecho lo que el conde de Pradère ha sabido hacer.

No se trataba de ir á buscar en la sacristía de la iglesia de una aldea, ó en la cazuela de un pueblo, ó en la trastienda de una prendería, un lienzo olvidado, más ó menos auténtico, para adquirirlo, burlando ajena ignorancia, por unos miles ó unas docenas de pesetas.

La venta se había anunciado con bombo y platillos, y á ella venían, dispuestos á hacerse dueños de todo lo que valiera la pena, los más espléndidos compradores del mundo.

Entre Rembrandt, y Rubens, y Regnault, y De La Croix, y otros grandes maestros, figuraba, con dos joyas preciosas, nuestro Fortuny.

Bien puede asegurarse que *La Vicaría* compartía con la *Salomé*, de Regnault, la atención y los deseos de los grandes compradores.

La *Salomé*, de Regnault, no obstante haberla solicitado el Louvre, se va de Francia.

Por el contrario, *La Vicaría*, pagada á peso de oro, va á ser, por primera vez, propiedad de un español.

Conocida es su historia.

La vendió, recién pintada, Goupil, en precio que por aquel entonces pareció fantástico.

Adquiriólo, para regalársela á la que después fué su esposa, un famoso arquitecto: el hombre que colaboró con el barón Haussemann en la transformación de París.

Aquella dama, que casó en segundas nupcias con el marqués de Carcano, la conservó siempre como una reliquia artística.

La mayoría de los españoles que venían á París ignoraban que *La Vicaría* estaba en el palacio de la avenida de los Campos Elíseos, que forma esquina con la Plaza de la Estrella.

De allí no salió más que una vez, para formar parte de una gran Exposición.

Su fama habíase extendido por el mundo entero, gracias á los hermosos grabados de Goupil.

Ahora, despertando mucha curiosidad, atrayendo muchos compradores, ha formado parte de la gran venta de cuadros de la marquesa Landolfo Carcano.

Va de un Museo de arte á otro Museo de arte, porque la residencia del conde de Pradère encierra obras de mucho valor.

Fortuny va á encontrarse muy cerca de Goya.

El distinguido diplomático español, que en su carrera ha prestado á su país señalados servicios, acaba de prestarle uno con su amor al arte y con su esplendidez, que no debe pasar inadvertida.

Y lo ha hecho sin decirlo, sin alborotar, sin meter ruido.

A estas horas son muy pocas las personas que saben el lugar donde *La Vicaría*, de Fortuny, se encuentra.

¡Así se hacen las cosas! ¡Bravo, Daniel!

JUAN DE RECON.

Extrait de La Tribuna
Adresse : Barcelone
Date :
Signature : 15 JUIN 1912

AIRES DE FUERA

De "La Vicaría,,

El notable artista Dionisio Renart me ha hecho el favor y el honor de prestar atención a un artículo mío en el que indicaba la conveniencia de que la Junta autónoma de Museos adquiriera «La Vicaría» de Fortuny.

Como para esto sería preciso que dicha Junta hipotecara sus ingresos de cuatro años, el señor Renart, reconociendo el mérito del cuadro de Fortuny, y el que sería una valiosa adquisición para nuestro Museo, se pronuncia en contra de la compra de «La Vicaría», en atención a que durante cuatro años la Junta de Museos estaría imposibilitada de atender a cualquiera oferta o proposición que se la hiciera para la compra de alguna obra de arte, tal vez en condiciones ventajosísimas.

Son de peso las razones del señor Renart, y ya, ante la razón, enmudezco.

Pero el señor Renart, deseoso como yo también, de que «La Vicaría» pasara a ser propiedad de Barcelona, opone a mi idea para la adquisición de esta joya artística, otra idea que con perdón del señor Renart me atrevo a calificar de quimérica, irrealizable y descabellada.

El señor Renart tiene en la memoria una lista de personas en cuyo amor a Barcelona hemos de creer ciegamente, que deberían y podrían coadyuvar a la meritísima acción de nutrir nuestros Museos con su patriotismo y munificencia...

Admiro la memoria del señor Renart y su optimismo.

Porque lo que el señor Renart desea y cree posible, es que la iniciativa particular, supliendo en este caso la escasez de recursos de nuestras corporaciones oficiales, compre el cuadro de Fortuny y lo regale a la ciudad.

Ya sé, y no se me olvida, que ilustres varones barcelonenses han hecho obras meritísimas para la cultura de nuestra tierra, y en el Museo de pinturas hay cuadros que lo atestiguan, y si estas líneas no tuvieran que aparecer en LA TRIBUNA, daría sus nombres; pero sé también, señor Renart, que aquí todos creíamos que «La Vicaría» se iba a perder para los españoles, y que nadie, nadie, aportó una peseta para evitarlo. Si no llega a ser por el conde de Pradere, secretario de la embajada española en París, a estas horas «La Vicaría» estaría en camino de Nueva-York.

Después de esto ¿quiere el señor Renart que yo tenga fe en la iniciativa particular? No la tengo, y creo que como el conde de Pradere no nos regale el cuadro de Fortuny, no le hemos de ver en nuestro Museo.

¡Pero si los mismos pintores catalanes no hicieron nada para que aquella joya del arte catalán no fuera a América y pasara a manos nuestras! ¿Se quiere mayor indiferencia por la obra maestra de Fortuny? ¡Y me habla el señor Renart de patriotismo!

En esta ocasión el patriotismo no parece por parte alguna. Ni en los ricos ni en los artistas, y en estos es más censurable que en aquéllos, pues los artistas, en definitiva, no habían de hacer más sino que procurar que los ricos abrieran la bolsa.

Ni esto han hecho. Como tampoco han felicitado al conde de Pradere por su abnegación, por haber sido el único español que volvió por el decoro de España.

Los artistas de Madrid regalan al conde de Pradere un álbum en premio a su patriotismo. Los de Barcelona, a pesar de ser catalán Fortuny, ni álbum, ni las gracias, ni nada.

Así no hay que pensar siquiera en la posibilidad de que alcanzaran feliz éxito las negociaciones que se podrían entablar cerca del conde de Pradere para que «La Vicaría», en una forma u otra pasara a ser propiedad de Barcelona.

No, señor Renart, no hablemos de patriotismo...

UGOLINO.

N° DE DEPOT 192
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

"La Vicaría,, para los yanquis.

POR TELÉGRAFO

En pública subasta.

PARÍS 30 (recibido con retraso).—El famoso cuadro de Fortuny *La Vicaría* fué vendido esta mañana en pública subasta.

Lo adquirió en 220.000 francos un coleccionista norteamericano.

No se presentó ningún pastor español.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

La «Salomé», de Regnault, ¿irá, al fin, al Museo del Louvre?

PARÍS 1.°—El norteamericano Mr. Kessler, que adquirió en la venta de la colección Carcano el famoso cuadro *Salomé*, de Regnaut, ha dado a los Amigos del Louvre un plazo de dos meses, para que puedan comprarle dicho lienzo en las mismas 60.000 francos que ha desembolsado.

Almoneda artística

Un yanqui, solo, tiene más dinero que toda Francia

(Por telégrafo)

París.—El celebérrimo cuadro de Henri Regnault, titulado «Salomé», que formaba parte de la colección Carcano, ha sido vendido en almoneda pública.

El famoso cuadro ha sido adquirido por un anticuario yanqui, que ha pagado por dicha obra la enorme suma de 488,000 francos.

Hace algún tiempo se formó un grupo de aficionados franceses con objeto de reunir una suma para adquirir la obra de Regnault. El grupo, después de mucho trabajar y de hacer una gran propaganda en la prensa, sólo ha logrado reunir 200,000 francos, que, como se ve, aun no llegan á la mitad de la suma pagada por el yanqui.

Con este motivo, Francia pierde una de sus más preciadas joyas artísticas, que, seguramente, no saldrá ya jamás de Norte América.

Parece extraño que un solo comerciante yanqui haya podido más que toda la afición francesa.

La "Salomé" se va á América.

PARÍS 16 (2 t.) El famoso cuadro *Salomé*, de Regnault, irá á América decididamente.

No hay posibilidad de adquirirlo para [illegible].—*René Leval.*

Un rasgo de patriotismo

(POR TELÉGRAFO)
(DE NUESTRO SERVICIO)

«La Vicaría», de Fortuny, ha sido adquirida por un español.

PARÍS 3

El famosísimo cuadro de Fortuny, «La Vicaría», que se creía adquirido por un yanqui en la subasta verificada el sábado en la galería Georges Petit, está en poder de un español: el conde de Pradère.

La creencia de que la gran obra de arte había de ir á parar á Norteamérica se originó de que se había dicho que el riquísimo coleccionista yanqui Mr. Huntington, gran hispanófilo, deseaba adquirirla y había encargado á un intermediario que tratase de comprarla.

El conde de Pradère, deseando modestamente guardar el incógnito y evitar otras interpretaciones, dió á un desconocido el encargo de pujar la admirable obra; pero ahora, descubierto el secreto, dice que ha efectuado la compra tanto por un sentimiento patriótico para evitar que saliese en manos extranjeras, como por verdadero deleite de aficionado, á quien le gusta «La Vicaría» como pocos cuadros del mundo.

El conde de Pradère, ya poseedor de una hermosísima colección artística, ha adquirido también la obra «María Luisa y sus hijos», del mismo Fortuny.

ACTUALIDAD

El decano de los literatos franceses acaba de cumplir los noventa y ocho años. De edad, naturalmente; no de «hacer literatura». Este segundo Fontenelle es un señor Fertiault, del cual nada dio se aprende algo nuevo!—no tenía yo, ignorante de mí, la menor noticia hasta el momento actual.

Mr. Fertiault es un hombre consecuentísimo en todas sus cosas. Setenta años ha que vive en el mismo cuarto de la calle Clauzel de París, donde se instaló recién casado. Y el quinqué colgante que alumbra su modesto comedor viene prestándole estos domésticos servicios desde el año 1852. ¡Desde el primer año del segundo Imperio! Mucho hombre es Mr. Fertiault; pero lo que es su quinqué, también es mucho quinqué.

Mr. Fertiault sigue escribiendo como en tiempo de Luis Felipe. Ya se vé: ¡la velocidad adquirida!... Esta ley física es, indudablemente, la que nos vale á muchos forzados de la pluma. Con todo, con todo, ¡le imaginais, lector amado, por muy imaginativo que sea, á este tu afectísimo servidor, escribiendo «Chácharas» en 1953?

Mr. Fertiault cifra en la siguiente fórmula el elixir de su larga vida:

«Trabajo + Sobriedad = Buena salud.»

Téngoselo por dicho los regeneradores sociales que cifran el bienestar humano en trabajar lo menos que se pueda y llenar la andorga con lo más á que se alcance.

Pero estas divagaciones nos llevarían tan lejos, que para rematarlas con la averiguación definitiva, tendríamos que llegar á los 969 años atribuídos por la Biblia al chico de las de Matusalén.

Volvamos á la modestísima cifra de los noventa y ocho años, que ha cumplido el decano de los literatos franceses.

Es la misma edad, exactamente, que tendría hoy el general Prim, si todavía viviera entre... Ha á decir entre los políticos y caudillos actuales; pero un hombre como Prim estorbaría hoy mucho, aun encerrado en los yertos límites de la senectud. Si todavía viviera Prim, viviría en Cannes, en Niza, quizás en Tánger, acaso en la fértil vega de Tetuán. En cualquier parte, menos entre cursis, chaflanes y logreros.

Noventa y ocho años... La cifra me lleva, como por la mano, á recordar que en 1914 ha de celebrarse—¿por quién y cómo?—el centenario del natalicio de Prim. Sé de sobra que los más obligados han de hacerse los desentendidos. Yo, que en vida de Prim, y aun siendo un chiquillo, pero ya con su altar en mi almario, estaba á doscientas leguas de los que adoraban en el conde de Reus, creo cumplir con un imperativo actual del pensamiento y del sentimiento, exponiendo este ligero y frívolo recordatorio.

Probablemente, logrará tan feliz suceso como los que desde 1905—la Virgen del Pilar y la Virgen del Portillo lo conserven á uno la testarudez—viene haciendo mi desnuda voz en pro del Centenario de Cervantes, hombre espiritual del año 1916. Mas ¿qué se le ha de hacer? Uno es así; de algo hay que hablar; y por añadidura, no en balde ocupa el puesto de honor en la sala de redacción de EL IMPARCIAL un retrato del general Prim.

Habrá unos siete meses, publicó el «A B C» un artículo de un distinguido escritor que firmaba con el seudónimo de «Roque Rey», y mucho más sentía á lo monárquico que á lo revolucionario, pidiendo una estatua para Prim en este Madrid que le hizo en 1868 aquel tan clamoroso, exaltado, jamás visto y nunca repetido recibimiento popular.

Y pensa el articulista—¿á quién y cómo?—que el monumento reprodujera cierta bélica estampa que conserva cierto tendero del barrio de Salamanca. No. Lo que habría de reproducir el escultor—¿cuál, cómo, cuándo y dónde?—debería ser, porque el Arte no tiene patria, el maravilloso retrato de Prim, que está en el Museo del Louvre de París, pintado por Enrique Regnault, con su tremendoso séquito de pícaros á pie y militares á caballo.

Pero...

Pero ¿una estatua de Prim en los Madriles? Antes la tendrá Sagasta, y va de veras.

Dos tiene Prim en Cataluña. Una en Barcelona y otra en Reus. Milagro será que no se le ocurra á alguien sustituir esas estatuas con una «d'En Cambó» y otra «d'En Pere Coromines».

Y vea usted, paciencudo lector, hasta dónde nos han traído, charla charlando, burla burlando, los noventa y ocho años cumplidos por un literato francés, de quien no tenemos la menor noticia en Barcelona, ni en Reus, ni en Méjico, ni en Tetuán, ni en los Castillejos, ni en la calle de Prim (antes del Sarco), ni en la calle del Turco (hoy del Marqués de Cubas).

Mariano de Cávia

LA ACCIÓN DE UN PATRIOTA

"La vicaría" es de un español

POR TELÉGRAFO

PARÍS 3 (8 n.) La colonia española de París ha sabido con satisfacción vivísima que los deseos de EL MUNDO se han realizado y que el prodigioso cuadro de Fortuny *La vicaría*, que se creyó adquirido por un yanqui, está en poder de un español: el conde de Pradère.

Este patriota, sintiendo los mismos nobilísimos impulsos que determinaron la campaña de EL MUNDO, para que *La vicaría* no fuese á manos extranjeras, comisionó á un desconocido para que pujase la magnífica obra de arte, impidiendo que la adquiriese el famoso coleccionista yanqui Mr. Huntington, que había expresado deseos de poseerla.

Y, efectivamente, mientras los aficionados franceses y los amigos del Louvre se batían en retirada ante las pujas del yanqui, en la *Salomé*, de Regnault, nuestro compatriota conseguía para sí la magnífica obra de Fortuny, así como el magistral *Lienzo María Luisa y sus hijos*, obra también del gran artista catalán.—*René Leval.*

×

El acto del conde de Pradère merece aplausos calurosos. La aspiración de EL MUNDO se ha realizado. La obra insigne del excelso pintor de Reus no ha ido á manos extranjeras, y España no siente la mortificación que hoy experimentan los patriotas franceses al ver casi camino de América la famosa *Salomé*. ¿Por qué negar que ello halaga nuestro amor propio nacional?

El conde de Pradère, satisfaciendo sus amores de inteligente coleccionista, ha tenido un bello gesto de patriota. Admirémoslo, y tengamos para él el aplauso merecido. España fué grande mientras todos los suyos sintieron estímulos semejantes al que movió á este aristócrata español á evitarle una vergüenza á su Patria.

LA "SALOMÉ" Y "LA VICARÍA"

ENTA DE DOS CUADROS CÉLEBRES

POR TELÉGRAFO

PARÍS 2 (9 n.) Siguese hablando en los círculos artísticos de París de la venta de la colección de pinturas de la marquesa Landolfo Carcano.

El hecho de que haya sido un yanqui quien por la suma de 528.000 francos adquiriese el célebre lienzo de Henri Regnault, *Salomé*, ha causado verdadera impresión.

No obstante, recuérdese que el norteamericano prometió ceder el cuadro al Museo del Louvre por el mismo precio, dándole un plazo de dos meses para arbitrarse fondos. Efectivamente, Mr. Knoedler, al hacer las pujas definitivas que le ganaron el cuadro, preguntó en alta voz ante el selecto concurso, si el Louvre desistía de adquirirlo; y luego (detalle que se le ha pasado á la Prensa de París), al salir del salón de Georges Petit, viéndose objeto de silbidos y otras manifestaciones de hostilidad, hizo la promesa de ceder la compra al Louvre por los 528.000 francos.

El cuadro es superior á todo elogio, y no se comprende cómo el Louvre, además de no haber reunido la suma necesaria, desistió de adquirirlo después de ofrecer 305.000 francos. (El lienzo se vendió en 450.000, 528.000 con el importe de los derechos del 10 por 100 para el Tesoro.)

Mr. Knoedler muéstrase satisfecho de su compra. *La Vicaría* vale acaso más de 525.000 francos. Es la obra maestra del español Fortuny, superior á todas las suyas.—*René Leval.*

"La vicaría", de Fortuny

Quien ha comprado el cuadro.—Es un español.—Historia de "La Vicaría"

«Juan de Becón», el corresponsal de «La Epoca» en París, cuenta lo siguiente acerca de la subasta de los cuadros y la adquisición de los de Fortuny:

«Creí, como creyó todo el mundo, que «La Vicaría», la famosa «Vicaría», de Fortuny, había sido á parar á manos extrañas, sin que español alguno se hubiera ocupado en solicitarlo.

Mi alegría ha correspondido á mi sorpresa, al ver aparecer, riente, con su admirable composición, su dibujo exquisito y su color incomparable, en la artística residencia del conde de Pradère, que sin ruido ni alboroto, ocultando su nombre, la adquirió en reñida puja, á fin de que estuviera donde siempre debió estar: en una casa española.

Y con «La Vicaría» ha ido á parar á la residencia del conde de Pradère el otro cuadro de Fortuny, que se sacó á pública subasta en la gran venta de las obras de arte de la marquesa Landolfo Carcano.

Ese rasgo de patriotismo le ha costado al distinguido diplomático español más de 60.000 duros.

*

La venta se había anunciado con bombo y platillos, y á ella venían, dispuestos á hacerse dueños de todo lo que valiera la pena, los más espléndidos compradores del mundo.

Entre Rembrandt, y Rubens, y Regnault, y De La Croix, y otros grandes maestros, figuraba, con dos joyas preciosas, nuestro Fortuny.

Bien puede asegurarse que «La Vicaría» compartía con «Salomé», de Regnault, la atención y los deseos de los grandes compradores.

La «Salomé», de Regnault, no obstante haberla solicitado el Louvre, se va de Francia.

Por el contrario, «La Vicaría», pagada á peso de oro, va á ser, por primera vez, propiedad de un español.

*

Conocida es su historia.

La vendió, recién pintada, Goupil, en precio que por aquel entonces parecía fantástico.

Adquiriólo, para regalárselo á la que después fué su esposa, un famoso arquitecto, el hombre que colaboró con el barón Haussmann en la transformación de París.

Aquella dama que casó en segundas nupcias con el marqués de Carcano, la conservó siempre como una reliquia artística.

La mayoría de los españoles que venían á París ignoraban que «La Vicaría» colgaba en el palacio de la avenida de los Campos Elíseos, que forma esquina con la plaza de la Estrella.

De allí no salió más que una vez, para formar parte de una gran Exposición.

Su fama habíase extendido por el mundo entero, gracias á los hermosos grabados de Goupil.

Ahora, despertando mucha curiosidad, atrayendo muchos compradores, no forma ya parte de la gran venta de cuadros de la marquesa de Landolfo Carcano.»

La Epoca

Dice *La Epoca* que el cuadro de Fortuny *La Vicaría*, fué adjudicado en subasta al conde de Pradere, secretario de la embajada española en París, por la suma de seis mil duros.

Resulta, por tanto, incierto que lo adquiriera un yanki, como dicen los periódicos.

Extrait de MEUSE
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

LES MYSTÈRES D'UNE GRANDE VENTE

A-t-on assez répété qu'il passa comme un vent de folie, la semaine dernière, à travers les Galeries Georges Petit? Mais vent de folie est bientôt dit. N'a-t-on pas vu, hier, à la vente Casimir-Perier, les objets du dix-huitième siècle atteindre les mêmes prix et les enchères monté très haut, avec la même rapidité? S'il y a vent de folie, est-ce qu'il ne souffle pas un peu partout? Ce ne sont pas seulement les œuvres d'art qui le connaissent. Les Américaines du Nord l'ont importé chez nous et, rue de la Paix, on vous dira que les Américaines du Sud ne viennent à Paris que portées sur ses ailes de feu. Est-il bien qu'on se plaigne avec amertume des sommes exorbitantes dépensées pour un meuble Louis XV garni de Beauvais, si l'on ne commence d'abord par s'insurger contre le fabuleux budget d'une belle Argentine, qui consacre à sa toilette de quatre à cinq cent mille francs par an. Si l'on approuve celle-ci, quand sa fantaisie lui dicte de payer un chapeau empenné deux mille francs, pourquoi lui faire un grief de donner dix fois plus pour une table rognon devant laquelle la Camargo s'assit pour se faire les sourcils?

Je crois, suivant le mot des vieux parlementaires, qu'il s'agit avant tout de « la position de la question ». Ce n'est pas dans ce journal qu'on médira de la vertu, ni qu'on s'élèvera contre la morale en action.

Il est clair que si les amateurs qui donnent des centaines de mille francs pour un tableau ou un meuble précieux oublient les pauvres et manquent au devoir de soulager la misère dans la proportion même de leur fortune, ce sont de mauvais riches et de mauvais chrétiens. Mais, cela dit, il reste que les sommes ainsi dépensées entrent dans la circulation, créent à leur tour de la richesse et du bien-même, ce qui vaut mieux que de dormir au fond d'un coffre. Elles aideront à commanditer des entreprises, subventionner des travaux, activer le mouvement des affaires et ainsi elles serviront à la communauté. Est-il besoin d'insister sur une vérité aussi élémentaire de l'ordre économique?

* * *

La vente Jacques Doucet était annoncée depuis l'année dernière. Il n'était pas un Parisien averti qui ne connût, au juste, de quoi elle se composerait. Collectionneurs avisés, collectionneurs en puissance, grands marchands de Paris et d'ailleurs, tous savaient que M. Doucet réunissait, depuis plus de vingt ans, les œuvres particulièrement significatives de l'art français du dix-huitième siècle. Car il faut retenir ceci : à de très rares exceptions près — les Guardi, par exemple — M. Doucet s'était ingénié à ne s'entourer, dans son hôtel de la rue Spontini, que de pièces de l'art français du temps de Louis XV et de Louis XVI, cet art où chaque morceau concourt à la décoration d'un immeuble. Il importe donc de souligner ce fait, qui découle du précédent : les prix formidables atteints à la vente Jacques Doucet touchent essentiellement l'art français et, si formidable que soit la plus-value, elle n'intéresse que notre art national et, par conséquent, elle porte à des limites qu'elles n'avait point connues la valeur même des œuvres strictement françaises, multipliant ainsi, à son tour, la valeur de notre patrimoine national.

Voilà donc un point acquis : si l'on se donne la peine d'examiner la question sous cet angle, on verra tout de suite jusqu'où atteint la fortune que représentent désormais les richesses accumulées du musée du Louvre — pour n'en citer qu'un — qu'il s'agisse des collections constituées par l'ancienne monarchie, des acquisitions faites depuis par les divers gouvernements du dix-neuvième siècle et tout spécialement par La Caze, qui légua au Louvre plusieurs centaines d'œuvres du dix-huitième siècle français : Watteau, Fragonard, Chardin, Pater, etc., et....

La même opération doit s'effectuer en ce qui concerne les collections des musées de Versailles, de Fontainebleau, de Compiègne et même du Garde-meuble national, où s'entassent tapisseries, meubles, tableaux, porcelaines, bronzes ,etc., lesquels, du fait même de la vente Doucet, voient leur valeur marchande s'accroître dans d'invraisemblables proportions.

Mais il n'y a pas que les collections nationales, il y a aussi les collections privées, et qui ne sait que, en dehors de la collection Wallace ; de la collection Pierpont Morgan et, tout au plus, de cinq ou six autres, c'est surtout dans les demeures françaises, chez les vieilles familles françaises, et, en particulier, à Paris, que les merveilles du dix-huitième siècle français se sont accumulées?

Ainsi, il a suffi qu'une grande collection privée fût jetée sur le marché parisien pour que, grâce aux enchères, tous ceux qui possèdent des pèces significatives du dix-huitième siècle voient leurs richesses s'augmenter dans les mêmes proportions. Ce ne sont certainement pas les collectionneurs ni les héritiers des grandes familles qui s'en plaindront.

* * *

Je me souviens que dans mon enfance — il y a, hélas! un peu plus d'un demi-siècle — les demeures les plus confortables des bourgeois les plus cossus ignoraient jusqu'à l'existence de l'œuvre d'art proprement dite. Ah! ce n'est ni chez le banquier ni chez le marchand que vous auriez pu admirer des Clodion ou des Marin, des Fragonard ou des La Tour. Vous connaissez le tableau pittoresque, aux couleurs vibrantes et à la composition sagement harmonieuse, de Léopold Robert, «Les Moissonneurs», qu'on soit au Louvre? Dans chaque famille de France on rencontrait une estampe des «Moissonneurs». Les peintres de la Restauration et ceux de Louis-Philippe étaient tenus en haute estime par les bourgeois du début du second Empire. Les murs des meilleures maisons apprenaient toujours, au moyen de l'honnête estampe, «Comment aiment les jeunes filles» et «Comment aiment les jeunes garçons». Une sculpture qui n'eût été une reproduction, une peinture qui ne se fût offerte sous la forme d'une lithographie d'Henriquel-Dupont, ou de Calamatta, mais cela eût été inconcevable! J'ai connu des industriels, à cette époque fortunée, qui n'avaient à leur porte ni voiture ni cabriolet, bien qu'ils gagnassent de cinquante à soixante mille francs par an. Ils allaient en diligence faire visite à leurs correspondants de province, et ils confiaient plus volontiers leur personne à Laffitte et Caillard qu'au chemin de fer lui-même. Ce n'est qu'après la guerre, et dans l'énorme mouvement d'affaires qui suivit nos désastres, que les bourgeois prirent des habitudes de luxe auxquelles ils avaient renoncé jusque-là. On eut des voitures en attendant des automobiles et des aéroplanes. Peu à peu les estampes du temps de 1830 firent place à des dessins, à des tableaux, et bientôt se constituèrent les collections. Les grands usines se multiplièrent un peu partout en France. On exploita les gisements de phosphate. On fit rendre à la terre plus de minerai qu'on ne lui en avait demandé jusque là. L'acier devint roi. La bicyclette connut ses triomphes, puis l'automobile — ce fut une frénésie — puis l'aéroplane.

De quoi demain sera-t-il fait Des fortunes formidables s'échafaudèrent, et c'est à cette situation nouvelle qu'on doit de pouvoir rencontrer dans une salle de spectacle ou, comme ces jours-ci à la Galerie Georges Petit, un certain nombre d'individualités qu'on peut désigner par des chiffres, celle-ci «valant» cinquante, cent ou cent vingt millions, celle-là «valant» deux cents millions, cette troisième «valant» trois cents millions.

Or, tandis que s'augmentaient ainsi les fortunes individuelles, tandis que ces mêmes fortunes en lutte avec les fortunes plus colossales de l'Amérique du Nord et bientôt de l'Amérique du Sud, se mettaient en branle, qu'arrivait-il? C'est que, par une loi fatale et inexorable, l'argent s'avilissait lui-même. Au Transvaal, de nouvelles mines d'or étaient découvertes, qui jetaient sur le marché un si grand nombre de pépites qui, si l'on y regardait de près, on s'apercevrait que l'or a singulièrement diminué de valeur. Ce serait bien pis encore si, demain, d'autres mines d'or entraient en exploitation. C'est à ce point qu'on peut affirmer aujourd'hui que celui-là n'est point riche, ou tout au moins aurait tort de croire à sa richesse qui, possédant même cinq cent mille livres de rente, renoncerait à tout travail personnel. Tout le monde obligé de travailler« Voilà la vraie solution de la question sociale.

* * *

On a paru estomaqué parce qu'un collectionneur a payé six cent mille francs un pastel de La Tour. Déjà, en 1883, la National Gallery connait 120,000 francs du «Paradis» de Botticielli. Elle payait 1,750,000 francs à la vente du duc de Marlborough la «Vierge» des Ansidei. Et le même musée dépensait 1,500,000 francs pour trois portrait de Velasquez, Moroni et Holbein, à la vente du duc de Landsdown. Il y a vingt-cinq ans, le musée de Berlin payait 400,000 francs un petit portrait de Durer, et 180,000 francs une Vierge douteuse de Crivelli. Ne sont-ce point là des chiffres?

Les mêmes, qui ont quasiment crié au scandale, se sont tenus cois lorsque l'année dernière on a payé, à Londres, un portrait par Van Dyck un million huit cent mille francs. Tous ceux qui ont visité la National Gallery ont été frappés par les plaques de marbre qui, à l'entrée, évoquent les noms des bienfaiteurs du célèbre musée anglais. Ces plaques de marbre, que disent-elles? Elles disent simplement qu'à un jour donné, et à une heure déterminée, un certain nombre de personnalités anglaises se sont accordées pour assurer à la National Gallery la propriété d'un chef-d'œuvre. Ce chef-d'œuvre, ou plutôt ces chefs-d'œuvre, ce n'est pas le gouvernement anglais qui en a assuré la propriété à la nation, ce sont, ou de grands seigneurs ou de grands commerçants de la Cité qui, unis dans le même sentiment de grandeur patriotique, ont fait le geste nécessaire. Pour les Anglais, ce n'est pas le chiffre qui importe, c'est le geste, et c'est ainsi que la National Gallery s'enrichit de temps en temps d'une œuvre qu'on paye un ou deux millions de francs, sans que personne y trouve à redire, au contraire.

Qu'un Van Dyck soit payé un million huit cent mille francs, qu'un musée américain s'offre pour douze cent mille francs un Greco ou un Rembrandt, personne ne s'avise de protester. Mais que, tout d'un coup, ce soit un chefd-'œuvre de l'art français qui connaisse les triomphes des enchères publiques — hier Henri Regnault, aujourd'hui La Tour — on s'insurge, alors que tout convie à se réjouir. Il y a une vingtaine d'années, l'un des plus grands collectionneurs que nous ayons eus, le baron Alphonse de Rothschild, achetait une table ornée de plaques de Sèvres de la plus grande rareté et enrichie de bronzes de Goutières. Le baron Alphonse de Rothschild donna un million deux cent mille francs de cette pièce unique en son genre. Ses amis marquèrent quelque stupéfaction devant un tel chiffre. Le baron Alphonse de Rothschild fit alors des recherches. Il lui plut de savoir ce que la princesse de Lamballe avait pu dépenser pour le précieux objet qu'il venait d'acquérir à son tour. Et il apprit ainsi, par de documents authentiques, que la charmante amie de Marie-Antoinette n'en avait pas été quitte à moins de trois cent mille livres.

Trois cent mille livres, aux alentours de 1780, ne représentent-ils pas bien près la somme que le baron Alphonse avait affectée à son acquisition?

La Tour lui-même n'exigea-t-il pas de Mme de Pompadour, comme des grands fermiers généraux dont il consentit, non sans rechigner, à peindre le portrait, des sommes qui variaient entre vingt mille et cinquante mille livres? Cinquante mille livres, au milieu du dix-huitième siècle, mais cela nous rapproche singulièrement des six cent mille francs que le baron Henri de Rothschild a payé De Val de l'Epinoy.

La Tour était procédurier et il en appela plus d'une fois aux magistrats à perruque pour obtenir le paiement des fortes sommes qu'il réclamait de ses modèles. Il poussa plus loin les choses avec Mme de Pompadour puisque ses biographes racontent qu'il posa cette condition à la favorite qu'elle poserait sans que jamais le Roi fût autorisé à pénétrer dans le salon réservé aux séances. On sourit, on se fâcha même, mais il en résulta un chef d'œuvre qui est au musée du Louvre. On s'est un peu fâché et on a souri quand M. Duval de l'Epinoy s'est vu adjugé pour une somme de six cent mille francs.

Mais grâce à ce geste, qui n'est pas à la portée de tout le monde, M.Duval de l'Epinoy, heureux pendant de Mme de Pompadour, est assuré de rester en France, et qui sait s'il n'ira pas un jour retrouver, élégant, fringant et musqué, la gracieuse favorite dans ses riches atours?

En vérité il faut en prendre son parti : tant que nos installations modernes se développeront dans le goût du dix-huitième siècle, et que toutes nos demeures, depuis l'appartement à galerie blanche de 4,500 francs jusqu'à l'hôtel le plus somptueux, se meubleront en style Louis XV ou Louis XVI, le dix-huitièmes atteindra de hauts prix, car l'objet d'art de ce temps-là n'est pas seulement intéressant et séduisant en soi, mais encore et surtout il est tel parce qu'il concourt à une décoration d'ensemble. Là réside toujours le secret de son charme. C'est là ce qui fait toujours sa valeur, à tous les points de vue.

(«Le Gaulois) MEMOR.

Extrait de GAZETTE DE CHARLEROI
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

CHRONIQUE EXTÉRIEURE

LES VENTES ARTISTIQUES

Paris, 1er jun. — La « Salomé » d'Henri Regnault, achetée 480,000 francs pour un marchand américain (qui a aussi une boutique à Paris), a failli rester en France, puisque un expert français, M. Ed. Jonas, a poussé jusqu'à 475,000 francs.

Il représentait dans cette vente M. Eugène Mir, sénateur de l'Aude. M. Eugène Mir, qui a épousé une demoiselle Pereire, est administrateur du Crédit Foncier et a une immense fortune personnelle. Il avait l'intention de faire don de son acquisition au Louvre.

M. Eugène Mir, qui est un collectionneur distingué, connaissait tout à fait bien la « Salomé » d'Henri Regnault. Il a même établi que c'était une œuvre agrandie et que la première œuvre de l'artiste n'était qu'un buste qu'il compléta par la suite.On peut d'ailleurs s'en rendre parfaitement compte sur la toile. En outre, la signature est placée dans le champ où devait finir la première œuvre et non au bas du tableau, comme signait généralement Henri Regnault.

Ce portrait d'une jeune Italienne est une fort belle chose. Mais si l'on pense que le dernier Rembrandt a été payé 475,000 francs, on peut trouver qu'elle a été payée un prix fort élevé.

Vendredi après-midi a eu lieu la deuxième vacation de la vente de la marquise Landolfo Carcano dont le total n'a été que de 993,000 francs, au lieu de 2,760,950 atteint la veille. Il y eut toutefois quelques belles enchères. C'est ainsi que le portrait présumé de la sœur de Rembrandt, peint vers 1633, qui représente celle-ci en buste, monta à 365,000 francs. Un Veronèse fut vendu 180,500 francs, et deux Keyser furent vendus 62,000 et 83,000 francs. Ce dernier fut adjugé à un acheteur d'Amsterdam, M. Frédéric Muller.

N° DE DÉPOT 29
Extrait de MERCURE DE PARIS
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

FRANCE

Notes du Jour

(De notre correspondant.)

L'amour des arts est le signe d'une civilisation qui cherche des émotions douces, a dit je ne sais plus qui. De temps en temps, de gros financiers qui n'entendent rien à la peinture achètent très cher des toiles de maîtres non pour les plaisirs d'art qu'elles leur procurent, mais parce que c'est un passe-temps de millionnaires.C'est ainsi que le mauvais riche Chauchard se rendit un jour acquéreur de l'*Angelus* de Millet, qu'il paya cinq cent mille francs et qu'il a, du reste, légué au Louvre, ce qui est un bon mouvement. Aujourd'hui, on s'enthousiasme de divers côtés pour un tableau d'Henri Regnault qui va être vendu avec la collection de la marquise Cascano; il s'agit de la *Salomé* qui fit sensation au Salon de 1870 et que les critiques et les artistes considèrent comme un chef-d'œuvre. Aussitôt que la vente a été annoncée, il s'est produit un mouvement dans la presse et on a répété de divers côtés : « Il faut que la *Salomé* reste à la France ! »Le baron de Rothschild a même envoyé 30,000 francs au cas où on ouvrirait une souscription entre amateurs fortunés pour offrir ce tableau à l'Etat.

Henri Regnault,mort à vingt-huit ans, le fusil à la main, sur le champ de bataille de Buzenval, était un grand peintre et on cite comme des morceaux hors de pair le *Portrait du général Prim* et *la Sortie du pacha*. C'était un poète de la couleur qui fusait sous son pinceau nerveux. Il avait visité l'Espagne, séjourné à Tanger et il se trouvait à l'École de France à Rome quand la guerre éclata.M.Hébert, directeur de la Villa Médicis, l'avait engagé à rester là-bas, mais le peintre répondit une lettre d'une tournure charmante où se trouve la phrase souvent citée : « On bat maman, je vais la défendre. »...

Quelques mois auparavant, en mai 1870, quand *Salomé* obtint un véritable succès au Salon,Henri Regnault se trouvait à Cadix et il écrivit à M. Hébert :

« Ma petite *Salomé* est achetée par Mme de Cassin, qui s'est payé cette année la petite *Noce*, de Fortuny, et ma petite femme. J'espère que cela m'ouvrira quelques jolis salons où je pourrai me délasser de mes pérégrinations lointaines à mon retour en France. Si la petite Marie (le modèle de la *Salomé*) n'est pas à la *Scarpe*, et si elle se souvient encore de moi, dites-lui *tante cose* de ma part et annoncez-lui qu'à mon retour d'Espagne et d'Afrique, l'hiver prochain, je lui rapporterai un joli cadeau, pour la remercier du succès que me vaut son joli minois. »

L'hiver, ce fut la vie militaire, les combats et Buzenval; ce jeune artiste tomba mortellement, en défendant la grande « maman » — et sa gloire naissante de peintre fut consolidée du coup. On peut dire que son nom est immortel; s'il eût vécu, il serait aujourd'hui couvert de décorations, accablé de commandes et siégerait à l'Institut.Mort, on va improviser une de ces magnifiques manifestations d'art qui sont comme des apothéoses quand elles ne prennent pas le caractère de réparations contre l'indifférence de générations qui n'ont aperçu la gloire et le talent de leurs contemporains qu'en se hissant sur leur tombeau.

J...

Extrait de TELEGRAAF
Adresse : AMSTERDAM
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

De Salomé van Regnault.

Er is nog kans, dat de door den Amerikaanschen kunsthandelaar Knödler op de veiling Carani te Parijs gekochte Salomé van Regnault voor het Louvre wordt aangekocht. De koper wil het nog twee maanden voor den kostenden prijs voor het Louvre beschikbaar stellen. Behalve de kunstwaarde van dit werk van den talentvollen jong gestorven schilder, is er nog een patriottische geestdrift in te spel; Regnault viel in den oorlog van 1870—'71.

N° DE DÉBIT 593

Extrait de

Adresse :

Date : BRUXELLES 11 JUIN 1912

Signature :

Carnet de la Curiosité

Les ventes sensationnelles de Paris des collections Demachy, Landolfo Carcano, Doucet et leurs résultats plus que brillants n'ont cependant pas empêché les amateurs de suivre de près deux ventes importantes d'œuvres d'art qui ont eu lieu chez MM. Frederick Muller et Cie, à Amsterdam, l'une comportant des œuvres des peintres modernes, l'autre des chefs-d'œuvre de la peinture ancienne.

Tableaux modernes.

Une vive compétition a marqué la mise en vente à la galerie Frederick Muller et Cie, à Amsterdam, des tableaux modernes, provenant de la collection Hoogendyk et de quelques autres collections des Pays-Bas. Ce sont surtout les tableaux de Vincent van Gogh, que M. Hoogendyk avait achetés lorsque ces tableaux ne coûtaient que trois et quatre cents francs la pièce, qui ont donné lieu aux plus fortes enchères. Une *Vue sur le Pont d'Arles* a été acquise par un amateur hollandais au prix sensationnel de 32,000 fr.; une plus modeste *Vue de la Ville d'Arles* s'est vendue 16,000 francs, et le *Portrait d'un Postier* a été acquis par un acheteur français pour 11,000 francs. Un amateur de Paris a donné 8,400 francs pour un tableau de Van Gogh offrant une étude de tournesols; deux autres natures-mortes, l'une représentant des harengs, l'autre un pot à fleurs, ont fait 6,000 et 5,300 francs.

Les tableaux de Cézanne et de Gauguin ont aussi amené des enchères importantes. Ainsi on a vendu un petit tableau de Cézanne, représentant des usines dans un paysage montagneux, 13,500 francs; une *Femme à la lampe*, de Gauguin, 2,500 francs, et un tableau, également de Gauguin, représentant une jeune fille nue de l'île de Tahiti, 7,000 francs.

Parmi les plus importants tableaux de la collection se trouvait un grand tableau de Renoir, datant de sa première période, représentant une baigneuse: il a été adjugé au prix de 38,000 francs. Un prix plus élevé encore a été donné pour un grand tableau de Willem Maris, représentant trois vaches au bord d'un canal hollandais: un marchand hollandais se l'est assuré pour 43,000 francs.

La vente comprenait aussi un intéressant Corot, de sa première période, représentant une vue de Soissons, provenant de la collection Deslossés. Ce tableau est resté en Hollande au prix de 25,000 francs.

Citons encore. N° 19, petit tableau de Daumier, *Don Quichotte en route*, 9,200 francs; n° 43, *Pâturage hollandais*, par Willem Maris, 16,500 francs; n° 348, *Portrait de M. Helweg*, par Israëls, 12,500 francs; n° 349, *Tête de vieille femme*, par Israëls, 11,500 francs; n° 356, petit tableau par Jacob Maris, représentant une *Vue de Dordrecht*, 15,000 fr.

Les dessins et pastels de cette vente se sont aussi très bien vendus: deux crayons par Van Gogh ont fait 1,300 et 2,100 francs, et les dessins de Odilon Redon se sont vendus à des prix qui, jusqu'ici, n'ont pas été payés dans des ventes publiques, c'est-à-dire entre 1,200 et 1,700 francs.

Parmi les aquarelles des maîtres hollandais nous mentionnerons: N° 140, *Deux Vaches*, par Willem Maris, 7,000 fr.; n° 384, *Chevaux*, par Breitner, 3,200 francs; n° 402, petite aquarelle, par Mauve, représentant une allée en automne, 7,300 francs, et n° 404, grande aquarelle, par Neuhuys, *Intérieur champêtre*, 10,000 francs.

Tableaux anciens

Les tableaux anciens de la collection Hoogendyk ont été également chaudement disputés. Le plus gros prix de la vente a été réalisé par un portrait de femme par Gérard Ter Borch; il a été adjugé à M. Knoedler, contre M. Kleinberger, au prix de 68,000 francs. Un autre portrait, celui-ci représentant un seigneur, par le même maître, a trouvé preneur à 19,500 francs. Vient ensuite un très beau tableau, représentant un intérieur hollandais dans le goût de Pieter de Hoogh, mais peint par le maître, assez rare, Janssens; il réalisa 32,000 francs. Un paysage d'hiver, par Aert van der Neer, a été acquis par M. Kleinberger au prix de 29,000 francs.

Les œuvres de Brekelenkam sont de plus en plus recherchées, surtout quand elles sont de bonne conservation, ce qui n'est pas toujours le cas. Un tableau par lui, représentant un intérieur où un jeune garçon lit la bible, a été acquis pour compte d'un collectionneur étranger au prix de 27,000 francs.

La vente comprenait quelques très beaux tableaux par Jan van Goyen, notamment un tableau de modestes dimensions représentant une vue de la ville d'Arnhem, qu'un amateur hollandais s'est assuré pour 21,000 francs. D'autres tableaux de ce maître se sont vendus entre 6,000 et 14,000 francs. Le plus beau, intitulé *Le bas rouge*, de Jan Steens, s'est vendu à un amateur hollandais au prix de 22,000 francs.

La vente comprenait quelques beaux primitifs, dont nous signalons le n° 143, un grand triptyque de l'école de Rogier van der Weyden, qui réalisa 21,500 francs; un portrait du duc de Gueldre, du commencement du XVIe siècle, a fait 9,400 francs; un portrait du chevalier Jean van Wassenaer, de la même époque, 6,200 francs; n° 61, un portrait de jeune homme, de l'école italienne, attribué à Antonello da Messina, 16,500 francs.

Notons encore comme prix remarquables: N° 8, un petit tableau, par Albert Bouts, *L'homme des douleurs*, 4,200 fr.; 4° 35, Hondecoeter, Oiseaux, 9,000 fr.; n° 36, Cornélis Janson van Ceulen, Portrait de dame, 8,000 fr.; n° 68, Adriaen van Ostade, Noce de village, 12,500 fr.; n° 72, Paysage, par Jacob van Ruysdael, 13,500 fr.; n° 81, Intérieur de grange, par David Teniers, 10,500 fr.; n° 103, Amusements d'hiver, par Avercamp, 6,500 fr.; n° 122, Petite nature-morte, par Heda, 6,300 fr.; n° 123, Huîtres et fruits, par De Heem, 7,800 fr.; n° 155, Petit tableau de Ochtervelt, dans la manière de Metsu, 7,800 fr.; n° 157, Petit tableau de Van Ostade, représentant un couple de paysans, 14,600 fr.; n° 165, Portrait de dame, par Jan van Ravesteyn, 10,500 fr., et un tableau par Jan Victors, 10,500 francs.

Extrait de EXPRESS de LIÈGE

Adresse :

Date : 1er JUIN 1912

Signature :

Exposition

SALOMÉ EN AMÉRIQUE

Paris, 31. — Aujourd'hui a commencé aux Galeries Petit, la vente de la collection de la marquise Landolfo-Carcano. Parmi les œuvres remarquables figurant à cette vente, l'attention se portait surtout sur l'œuvre célèbre du peintre Henri Regnault: *Salomé*, convoitée par les musées étrangers et que les amateurs français voudraient voir au Louvre. Ce tableau a été adjugé 480,000 francs à un Américain de New-York, M. Leclercq.

PAYS-BAS

Extrait de HAGN MOBLIQ

Adresse : GAND

Date : 4 JUIN 1912

Signature :

Les ventes artistiques à Paris

La vente de la collection de la marquise Landolfo Carcano avait attiré, à la galerie Georges Petit, une assistance énorme. Cette vente avait provoqué, en effet, un vif mouvement de curiosité en raison des toiles importantes la composant, et surtout de la «Salomé» d'Henri Regnault, que l'on espérait voir acheter par le Louvre, mais que, faute de crédits suffisants, il a dû abandonner.

Cette première vacation, comprenant les tableaux modernes, a donné un total de 2,760,950 francs. Ce chiffre approche, mais ne bat pas, le record établi par la vente Roussel, en mars dernier, dont la première vacation fournit le produit de 2,797,875 francs.

La fameuse «Salomé» d'Henri Regnault a été mise à prix à 500,000 francs. Commencées à 100,000 francs, les enchères ont eu lieu d'abord entre MM. Graat et Madoulé et M. Leprieur, représentant le musée du Louvre. MM. Knoëdlen et M. Jonas sont ensuite intervenus et les enchères ont monté rapidement à 395,000 francs. M. Leprieur a fait signe qu'il abandonnait la lutte et les enchères ont continué, entre les trois autres compétiteurs, après toutefois, que M. Roland Knoëdler eut demandé, à haute et intelligible voix, si le Louvre renonçait à l'acquisition. Finalement, la «Salomé» a été adjugée 480,000 francs à MM.Knoëdler, soit 528,000 francs avec les 10 p. c. de frais. Quand le marteau est tombé, beaucoup de personnes au fond de la salle ont demandé le nom de l'acquéreur, et en apprenant que ce n'était pas le musée du Louvre, des murmures violents et même des sifflets ont retenti.

Après cette pièce capitale, on a présenté immédiatement l'«Allée des Châtaigniers», par Théodore Rousseau, belle et solide peinture, malheureusement devenue trop noire dans certaines parties. Sur demande de 300,000 francs ,ce tableau a été acheté par M. Leprieur pour le musée du Louvre au prix de 270,000 francs, soit 297,000 francs avec les frais. Ce tableau avait été refusé au Salon de 1835; acheté plus tard par M. Périer, il fut vendu ensuite 27,100 francs à la vente Khalil bey, en 1868.

MM. Knoëdler ont acheté les deux tableaux de Corot. «La Solitude», «Souvenir de Vigen», «Limousin», du Salon de 1886 ,leur a été adjugé 385,000 francs, avec les frais. L'autre, «Le Lac, effet du matin», de dimensions moindres, n'a réalisé que 133,000 francs, avec les frais.

Le plus gros prix a été obtenu ensuite par «Le Mariage espagnol», de Fortuny, dont on a demandé 200,000 fr., et qui a été adjugé 242,000 francs à M. Georges Petit.

Les tableaux par Delacroix ont été très disputés. Le principal, «L'Assassinat de l'Evêque de Liége», dont on demandait 200,000 francs, a été poussé à 225,610 fr., avec les frais, par M. Trauber. Ce tableau, du Salon de 1831, avait été acheté 1,500 francs par le duc d'Orléans, à la vente duquel on le vendit 6,000 francs. En 1865, il fit 35,000 francs à la vente Villot, et en 1868, il fut payé 46,000 francs à la vente Khalil bey. Dans les autres peintures de Delacroix. «La Leçon d'équitation», a été poussée à 154,110 francs, avec les frais, par M. Tauber, sur demande de 60,000 francs seulement.

La puissante figure de femme par Leibl, «Portrait de la femme de l'architecte Gedon», a été très convoitée, et, sur demande de 100,000 francs, elle a été poussée à 154,000 francs, avec les frais, par MM. Heinemann, de Munich.

Les tableaux de Fromentin sont restés au-dessous des estimations. La belle toile intitulée «Le Campement arabe», dont on demandait 100,000 francs, est demeurée à 78,800 francs à Mlle Delavigne, et «Femmes arabes au bain», estimé 20,000 francs, a été adjugé 11,110 francs à MM. Boussod et Valadon.

Les tableaux de Meissonnier ont réalisé à peu près les estimations qui furent peu élevées. Le «Fumeur noir», estimé 40,000 francs, a été payé 40,130 francs par M. Petit, et le «Liseur rose», estimé 30,000 francs, a été vendu 25,850 francs, tandis que M. Tauber a poussé à 30,250 fr., sur demande de 25,000 francs, «En Vedette».

Noté encore: «Les Mendiants», par Madou, 4,000 fr.; «Rêverie», par A. Stevens, 15,000 francs; la «Présentation», par Willems, 2,350 francs.

A l'issue de la vente, M. Roland Knoëler a spontanément déclaré qu'en présence du désir témoigné par un grand nombre de personnes de voir rester en France l'œuvre d'Henri Regnault, «La Salomé», il laissait au Musée du Louvre, pendant un délai de deux mois, la latitude de se substituer à lui comme acquéreur du tableau, sans prélever le moindre bénéfice.

Extrait de

Adresse :

Date : 10 JUIN 1912

Signature :

...sera le seul auquel elles achèteront les vivres. Hors de là, rien que la guerre!

Un « Velasquez » de deux millions. — En ce moment est exposé à Londres, chez MM. Knoedler frères, le portrait de Philippe IV d'Espagne, par Velasquez, acheté l'an dernier au prix de deux millions de francs par M. Frick. Ce tableau, connu sous le nom du Velasquez de Parme, est, d'après M. A. de Bernete, l'original du Philippe IV du Musée de Dulwich, lequel ne serait qu'une copie par Del Mazo, le gendre de Velasquez. C'est l'une des plus belles œuvres dues au pinceau du maître espagnol. L'œuvre est admirablement conservée.

MM. Knœdler exposent en même temps: « Un marchand à sa fenêtre », par Rembrandt, navé 1 million 275,000 francs.

Extrait de ART MODERNE BRUXELLES

Adresse :

Date : 2 JUIN 1912

Signature :

La *Salomé* d'Henry Regnault a atteint à la vente Carcano la somme fantastique de 48?,000 francs. L'œuvre est assez intéressante en raison de la sympathie qui s'attache à l'auteur et du petit nombre d'œuvres laissées par lui. Mais qui eût pu supposer qu'elle monterait à un demi-million? Elle fut payée en 1869 à l'auteur 3,000 francs.

Les Amis du Louvre, désireux de la conserver à la France, avaient réuni en quarante-huit heures cent quatre-vingt-cinq mille francs. Le Conseil supérieur des Musées avait mis en outre deux cent mille francs à la disposition de M. Leprieur, représentant du Louvre. On s'attendait à ce que dans ces conditions la *Salomé* devînt la propriété de l'Etat. C'est un marchand de New-York, M. Knoedler, qui s'en est rendu acquéreur. Très galamment il a avisé l'administration du Louvre qu'il la lui céderait au prix coûtant si, d'ici deux mois, celle-ci réunissait les fonds nécessaires.

Notons quelques autres enchères: Delacroix, la *Leçon d'équitation*, 140,100 francs; *Assassinat de l'évêque de Liége*, 205,100 francs, l'un et l'autre à M. Tauber. — Corot, *la Solitude*, 35 ?000 francs; autre paysage du même maître, 121,000 francs, tous deux à M. Knoedler. — Th. Rousseau, *l'Allée des châtaigni[illegible]* (tableau refusé au Salon de 1835), 270,000 francs, acquis par le Louvre. — Rembrandt, *Portrait présumé de sa sœur*, 365,000 fr. (M. Durand-Ruel). — Véronèse, *la Belle Nani*, 180,500 francs (M. Féral).

Extrait de ÉTOILE BELGE

Adresse : BRUXELLES

Date : 1er JUIN 1912

Signature :

A PROPOS DE LA « SALOMÉ »

La vente de la *Salomé*, d'Henri Regnault, a rappelé à quelques vieux Bruxellois le souvenir de Ghémar, le photographe humoriste que la génération précédente a bien connu.

Cet excellent caricaturiste, qui maniait le pinceau avec virtuosité, avait commis la charge de cette toile célèbre et de plusieurs autres non moins renommées.

Sa galerie fut exposée au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance, dans l'axe du boulevard Anspach alors en construction — cela remonte à 1870. La baraque, qui abritait les toiles amusantes de Ghémar, s'élevait à l'endroit même où la rue de l'Evêque coupe la grande artère bruxelloise. Un détail amusant, que les contemporains nous ont conservé, c'est que certaines toiles, qui ne devaient pas être vues par les jeunes filles, étaient exposées dans le sous-sol. Ce sous-sol n'était autre que l'égout collecteur, alors en construction, qui a recueilli les eaux de la Senne à la traversée de Bruxelles.

L'exposition, qui préludait aux zwanze-exhibitions de l'Essor, obtint un très gros succès.

Les diverses toiles qui l'ornaient sont dispersées dans le monde entier. Plusieurs d'entre elles se trouvent, paraît-il, aux Etats-Unis. Peut-être la *Salomé* est-elle du nombre? Il en résulterait que l'original et sa charge se verront bientôt réunis au pays des dollars, avant tant d'autres trésors artistiques du Vieux-Monde.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date : 9 JUIN 1912

Lettre de Paris

La *Salomé* d'Henri Regnault n'entrera pas au Louvre malgré le conservateur de ce musée, les amateurs éclairés et fortunés, malgré M. Mir, sénateur de l'Aude, qui avait poussé les enchères jusqu'à 475.000 francs. Un américain, M. Lecler, de New-York, en est devenu possesseur pour 480.000 francs.

Je crois qu'il serait peut-être intéressant de faire l'histoire de ce tableau, ce chef-d'œuvre du grand peintre qui fut une des gloires les plus éclatantes de la peinture française de nos jours.

La Salomé fut exposée au Salon de 1870. Cette peinture commencée à Rome (c'est pourquoi elle porte le nom Roma) fut terminée plus tard, à Tanger. Elle était inscrite au catalogue sous ce titre : *Salomé, La Danseuse, tenant le bassin et le couteau qui doivent servir à la décollation de St-Jean.* Il est à remarquer que Regnault, rejetant les traditions des anciens maîtres, n'avait pas placé dans le plateau, tenu par Salomé, la tête livide de l'apôtre. C'était déjà une grande originalité.

Quant à Salomé, le peintre lui a donné la plus étrange et la plus inqualifiable figure qu'on puisse imaginer. Sa chevelure abondante, noire et crépue déborde sur sa nuque, sur ses joues, sur ses tempes, et fait à son front un magnifique diadème. Ses grands yeux humides, voluptueux, félins, lancent des regards aigus et provocants à la fois, qui donnent le frisson comme ferait le contact d'une lame d'acier. Le costume ne rappelle aucune époque : une chemisette jaune pâle qui s'agrafe sur l'épaule droite, une jupe de gaze, verte et toute brochée d'or, une ceinture violette. Le bras droit est orné d'un bracelet de jade vert en forme de serpent. La main gauche caresse un yatagan à manche d'ivoire, à fourreau de velours rouge, brodé d'argent, au-dessus d'un bassin de cuivre posé sur les genoux. Les jambes se laissent deviner à travers la jupe ; les pieds jouent dans des babouches violettes doublées d'écarlate. Derrière se déploie un rideau de soie jaune clair, légèrement agité et que le soleil moire d'une lumière éclatante. Ce rideau jaune enthousiasmait Th. Gauthier qui, en parlant du tableau de Regnault, fit la critique suivante :

« Rien dans l'art ne rappelle cette manière d'une nouveauté « paradoxale, d'une originalité absolue et d'une outrance qui « ne semble pas pouvoir être dépassée.... Regnault est un « coloriste de premier ordre et du contraste des nuances fait « jaillir des éblouissements. Il ne ressemble ni à Titien, ni à « Velasquez, ni à Delacroix ; sa palette lui appartient ; il la « charge de couleurs spéciales, qu'on ne connaissait pas « avant lui, et il en obtient des effets qu'on n'aurait pas cru « possibles, si on ne les voyait réalisés avec une aisance pro« digieuse. »

Un autre critique, Paul de St-Victor, faisait à Regnault le reproche d'avoir fait de Salomé une figure de fantaisie. C'était une erreur, car si cette figure n'a rien de biblique, elle est plus vraie d'expression et même de type que la plupart de celles qui nous ont été données pour des représentations de la fille d'Hérodiade.

Un marchand avait acheté 15000 francs le tableau de de Regnault.

Madame de Cassin l'avait racheté pour la somme de 45,000 francs.

Triste souvenir de 1870 ! quelques mois après, Regnault était tué par une balle prussienne. Quelle perte pour l'humanité et les arts ! C'était peut-être le plus grand peintre de tous les siècles qui disparaissait bien jeune encore !

EDMOND CHARLES.

Extrait de
Adresse : ROTTERDAM
Date : JUIN 1912
Signature :

Veiling Carcano. — De eerste vacatie der veiling Carcano heeft 2.700.000 frs. opgebracht, waar voor de koopers nog 10 pct. bijkomt.

Het groote feit van den dag was de verkoop van Regnault's **Salomé**. Er was opwinding in de zaal. Op aanstichting van Arthur Meyer had de pers een beroep gedaan op de belangstelling der rijkaards. Baron Henri de Rothschild had 30.000 frs. beloofd, de [illegible] Carcano het bedrag, door haar voor het schilderij betaald, namelijk 26,000 frs. Zoo was er 160,000 frs. Het Louvre had „sous la pression de l'opinion", beloofd mee te doen. Eergisteren had het 200.000 frs. beschikbaar gesteld. Dus was er 3[illegible]5,000 frs. Doch de kunstkooper Knoedler ging tot 4[illegible]5.000 frs. Het schilderij is, toen het in 1870 in den **Salon** hing, erg „uitgekamd". Trouwens, Regnault's meesterwerk bezit het Louvre, het is het portret van **Maarschalk Prim**.

Voor 250.000 frs. heeft het Louvre een beteren aankoop gedaan, namelijk de **Kastanjelaan** van Théodore Rousseau. Knoedler heeft 67,500 frs. betaald voor een ander stuk van Rousseau. Delacroix' **Moord op den Bisschop van Luik** is voor 205,000 frs. gegaan; diens **Rijles** voor 140.000 frs. Knoedler (alweer Amerika!) heeft voor een **Eenzaamheid** van Corot 350.000 frs. betaald, voor een **Morgen** 121,000 frs. Het **Spaansch Huwelijk** van Fortuny heeft 220,000 frs. gedaan; een **Plas** van Jules Dupré 90,000 frs. (Knoedler!). Zulls heeft een Meissonier nog 37.000 frs. kunnen doen. Een **Arabisch Kamp** van Fromentin 69,000 frs. Een vrouwsportret van Leibl 140,000 frs.

De firma Frederik Muller uit Amsterdam heeft gisteren het mansportret van Thomas de Keyser verkregen voor 83,000 frs.

Het totaal dezer tweede vacatie was 993,000 frs. Het portret, aangekondigd als dat van Rembrandt's zuster, ging tot 565,000 frs. Een Veronese tot 180,000. De tweede De Keyser tot 62,000 frs.

Extrait de
Adresse : MANS
Date : 19 JUIN 1912

Le prix des objets d'art.

Il y a quelques [illegible] dans la vente Carcano, à [illegible] au bien connu du peintre [illegible] était adjugé 480.000 francs, ce qui, à [illegible], établissait le prix net de 528.000 francs [illegible] marchand de tableaux de New-York, M. Knoedler. Le musée du Louvre, qui disposait d'un peu plus de 200,000 francs, avait été obligé de s'arrêter.

L'œuvre de Henri Regnault est certainement remarquable, mais l'opinion générale est que le prix qu'elle avait atteint n'avait aucun rapport avec sa valeur artistique, et qu'il y avait eu là une exagération probablement accidentelle à la suite d'un emballement dans le feu des enchères.

Eh bien, ce que l'on croyait l'exception est devenu la règle, et nous assistons pour le moment à une véritable folie qui hausse le prix des tableaux et des objets d'art à des taux qu'ils n'avaient jamais atteints.

A la vente Carcano, en effet, a succédé une autre vente, la vente Doucet, le grand couturier de la rue de la Paix, et c'est avec une véritable fureur que les amateurs millionnaires se sont battus à coups de billets de banque et de chèques.

* * *

Les tarifs de la vente Carcano ont été dépassés. C'est ainsi qu'un pastel de Quentin de La Tour, mesurant un mètre dix-huit, sur quatre-vingt-dix de large, le portrait de Duval de Lépinoy, a été adjugé 600.000 fr., sans les frais, au docteur baron Henri de Rothschild.

Cette œuvre, dont l'histoire récente est curieuse, avait été adjugée, en 1903, 6.210 francs à M. Helf, à la vente du château de Beaumont la Ronce.

« Ce fameux pastel, dit notre confrère, M. Jean Drault, fut, en effet, adjugé officiellement pour ce prix. Mais, après la vente eut lieu la « revision », la fameuse revision contre laquelle Henri Rochefort s'élève si souvent et qui n'est qu'une nouvelle vente aux enchères, clandestine, entre marchands.

» Là, on revise, c'est-à-dire on se partage les objets achetés ; on repartit, on égalise ; on dédommage ceux qui ont poussé un peu fort pour décourager les amateurs, et on fait payer un peu plus cher à ceux qui ont pu acheter bon marché, grâce à l'abstention des enchères des amis.

» Le pastel resta, après cette opération, à l'un des marchands parents, pour la somme de 31,000 francs. Il le revendait, à Paris, à l'antiquaire Seligmann, pour la somme de 150,000 francs. Seligmann avait pour client le couturier Doucet, qui lui acheta l'œuvre de La Tour pour 200,000 francs.

» Et c'est ce La Tour qui, dans la vente de la collection Doucet, a été adjugé à Henri de Rothschild pour la somme de 500,000 francs.

Le lendemain, dans la même vente Doucet, un buste de Houdon, intitulé *Sabine Houdon*, de petite taille, en marbre, était adjugé 450,000 francs. Une réplique du même, en plâtre, 80,000 francs.

Ce buste est, sans aucun doute, une œuvre fort agréable ; mais, en somme, cette œuvre, d'un caractère tout familial et qui représente une enfant potelée de quatre à six ans, sans grande expression de physionomie, ne peut être considérée comme susceptible de provoquer des enthousiasmes frénétiques. La disproportion entre l'objet et le prix apparaît là peut-être encore plus grande que pour le portrait de La Tour.

Cet acharnement est une véritable névrose, une maladie où l'engouement a plus de part que le goût. Veut-on savoir quels étaient les malheureux qui se disputaient les objets mis en vente ?

Mme Robert Schumann, MM. David Weill, Stettiner, Jules Strauss, W.-S. Gunzbourg, baron de Rothschild, J. Ephrussi, de Camondo, Mortimer-Schiff, Henri Deutsch de la Meurthe, Joseph Reinach, etc., les douze tribus d'Israël réunies pour la circonstance.

Pour bien apprécier cette scène, lisez plutôt ces lignes du *Matin* :

« ... C'est alors que dans cette foule, si serrée qu'un pickpocket n'eût pu y glisser une main, un violent remous se produisit.

» Clameurs indignées ! Trois sergents de ville foncent. Dans leur sillage, tel un vaisseau de haut bord dominant les flots irrités, glisse le baron Henri de Rotschild !

» Derrière lui, encore deux sergents de ville, ceux-là pour éviter les remous à l'arrière. »

Les rois, autrefois, quand ils s'occupaient d'œuvres d'art, avaient d'autres procédés.

* * *

A cette occasion, nous sera-t-il permis de faire remarquer l'injustice d'un journal qui, à propos de cette folie des enchères, publie, sous le pseudonyme d'un prêtre, un article, sorte de lettre ouverte à une dame où il blâme ces prodigalités insensées, en laissant croire qu'elles sont le fait de catholiques riches qui, pour s'accorder cette satisfaction de vanité, refusent de venir en aide aux curés des paroisses pauvres.

Ne croit-on pas que c'est une mauvaise action que celle qui consiste à donner à penser au peuple que les catholiques jettent ainsi, par les fenêtres de l'hôtel de la rue Drouot ou de la salle Petit, un argent qui pourrait être mieux employé ?

La liste des acquéreurs que nous avons publiée plus haut, à laquelle il faudrait ajouter de nombreux rastas, des protestants américains et quelques snobs, montre dans quels mondes se recrutent ces détraqués. Les fantaisies littéraires elles-mêmes ne permettent pas la diffamation, surtout quand cette diffamation excite les passions populaires et salit toute une catégorie de bons Français dévoués à l'Eglise.

Le prêtre auquel nous faisons allusion raconte même, pour corser son récit, qu'ayant oublié son parapluie, il était entré, pendant la vente, dans la salle Petit. Si le fait est exact, sa présence a dû être un scandale, et ses observations prouvent, — ce dont nous le félicitons du reste, — qu'il ne connaissait rien aux hommes et aux choses et qu'il a confondu les nez juifs avec les profils chrétiens. S'il n'a pas assisté à ce spectacle honteux, comment peut-il faire rejaillir son blâme de témoin indigné sur des catholiques qui n'en peuvent rien ?

Pareillement, n'y a-t-il pas quelque chose de médiocre à écrire dans un journal, pour se donner des allures de supériorité sur tout le monde, que cette vente est le résultat de la « puissance de la presse », alors que, sauf une judaïque exception, tous les organes de Paris et de la province, ont protesté contre ces exagérations maladives ou spéculatives ?

* * *

Nous avons cité deux exemples, qui nous ont paru topiques ; mais tout ce qui a été enlevé à la vente Doucet l'a été dans des conditions analogues. Le « New-York Herald » a publié un document intéressant, c'est la liste comparative des prix de cette vente et de ceux que les mêmes œuvres d'art avaient atteints aux ventes antérieures.

Sans parler du Duval de Lépinoy par La Tour et du buste de la petite fille de Houdon, signalons qu'un autre La Tour, le portrait de Grimod de la Reynière, qui avait été acheté 6.600 francs, vient d'en faire 104.500. Le Comte de Bastard, pastel de Perronneau, a passé de 5.050 francs (en 1881) à 127.710 francs. La Sophie Arnould, pastel de Ducreux, vient d'être vendue 19.000 francs ; en 1880, elle ne valait que 100 fr. Les Jardins de la villa d'Este, par Fragonard, étaient payés 700 francs en 1880, aujourd'hui 21.200. Le dessin de Watteau, Sept études de têtes, valait 17.500 francs en 1897, à la vente Goncourt : il a monté à 78.120 francs. Trois études de femmes, par le même, faisaient 7.000 francs en 1891 à la vente Josse : ils ont atteint 46.000 francs. Le Cours du chimiste Sage à la Monnaie, dessin de Gabriel de Saint-Aubin, passe de 3.100 francs (vente Muhlbacher) à 20.500 francs. La Lecture interrompue, par Baudouin, achetée 8.000 francs en l'an 1900, est revenue 104.500. L'Amour porté par les Grâces fait 775 francs en 1877 et maintenant 21.000. Les Crêpes, par Boucher, 3.000 francs en 1898, aujourd'hui 18.500. La Révérence, de Fragonard, achetée 20.000 francs en 1895, est revendue 71.000 francs. Le buste de Robbé de Beauveset, par Lemoyne, a fait 2.800 francs à la vente Alexandre Dumas (en 1890), 73.700 à la vente Doucet. Celui du Maréchal de Saxe, 14.800 à la vente Goldschmidt, 74.800 à la vente de la semaine dernière. David maniant sa fronde, 6.000 francs à la vente Sivry, aujourd'hui 18.100. Le portrait de Mme Grant, princesse de Talleyrand, a passé de 16.000 à 440.000 francs. Le Sacrifice au minotaure, par Fragonard, de 5.300 francs (en 1880) à 306.000. Le Songe du mendiant, de 43.000 à 137.500. Le Feu aux poudres, de 1.520 (en 1868) à 122.100.

Restons sur ce feu aux poudres. En y ajoutant quelques autres numéros, on compte, sauf erreur, qu'en un délai moyen d'une quinzaine d'années, trente œuvres d'art ont monté de 220.000 francs à plus de 3 millions.

* * *

Le « Temps » recherche les motifs de cette frénésie ploutocrate, qu'il regrette d'ailleurs, et dont il montre le caractère excessif :

« Ce n'est pas sans mélancolie, écrit notre confrère, que je vois dépenser des millions pour acquérir des œuvres du passé. L'excessive valeur qu'on attribue à l'ancien empêche les producteurs actuels de vivre. Il faudrait les protéger efficacement contre les morts. Ils sont les victimes de ce « sport » qui amuse les badauds. Tandis que les amateurs, passionnément, se lancent des enchères à la tête, et que le public applaudit, ce sont les artistes vivants qui paient les frais de ces luttes.

» Au XVIIIe siècle, qui demeure le siècle à la mode, les amateurs allaient visiter les artistes dans leurs ateliers et ils leur donnaient des commandes. Ils ne cherchaient point, pour orner leurs nouvelles demeures, des fragments du style gothique ou de la Renaissance. Mais il faut distinguer des amateurs les enchérisseurs, et il ne faut pas confondre l'art avec le sport. »

Ce n'est même pas le sport, c'est l'orgueil et l'égoïsme bête du milliardaire juif accroupi sur un tas d'or.

(Dépêche de Lille).

N° DE DÉBIT 407
Extrait de
Adresse : ANVERS
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

NOTULES D'ART

En ce moment est exposé à Londres, chez M. Knoedler frères, le portrait de Philippe IV d'Espagne par Velasquez, acheté l'an dernier au prix de deux millions de francs par M. Frick. Ce tableau connu sous le nom du Velasquez de Parme, est, d'après M. A. de Beruete, l'original du Philippe IV du musée de Dulwich, lequel ne serait qu'une copie par Del Mazo, le gendre de Velasquez. C'est l'une des plus belles œuvres dûes au pinceau du maître espagnol. L'œuvre est admirablement conservée.

MM. Knoedler exposent en même temps un "Marchand à sa fenêtre" par Rembrandt, payé 1 million 275 mille francs.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Le Snobisme des Enchères

La vie chère n'est pas une vaine lamentation. Tout augmente; le montant des loyers vous effare et vous parlez du prix du pain, mais, monsieur, il a fallu donner hier 330 mille francs d'un Chardin qui, voilà plus d'un siècle, s'était vendu 95 francs.

Nous sommes encore tout étourdis de ces enchères; elles furent à ce point sensationnelles qu'on n'a pu les comparer qu'aux matches de boxe. Sous les yeux d'une élite enthousiasmée par la qualité des adversaires qui se mesuraient ont été disputés les records les plus vertigineux. Et tout cela dans l'éclair d'une seconde, sans défaillance et sans lassitude, pendant des jours, avec des millions qui sortaient de toutes les poches et des champions de partout. Persuadés que leur honneur de collectionneurs était engagé, qu'ils en devaient être et que si l'occasion de se montrer était arrivée, c'était bien là où il y avait tant d'yeux pour vous regarder. Peut-être y en avait-il même pour regarder les tableaux, mais c'était moins sûr. Le plus curieux dans une œuvre qui atteint presque le million ou le dépasse, c'est celui qui l'achète. Son nom s'ajoute alors à celui de l'artiste, et avec une telle maestria qu'il l'absorbe, l'éclipse. Quelle humilité chez Millet quand il signa l'« Angelus », mais quelle vanité épanouie chez Chauchard quand il l'acquit! L'« Angelus » de Millet devenait l'« Angelus » de Chauchard. Etre celui qui a fait un tableau soumis à de pareilles sautes, c'est bien quelque chose, mais être celui qui a poussé la forte enchère, c'est une autre manière de gloire. Cela se conçoit : aux faux qui courent le monde, et trompent les plus prévenus, on voit assez combien pourraient faire des Lancret ou des Corot : moins nombreux, au prix où on les vend, seraient ceux qui pourraient les acheter.

Il faudrait d'abord savoir ce qui fixe leur choix : c'est un mystère, et il leur échappe à eux-mêmes. S'ils sont de l'autre côté de l'Océan, c'est la cote. Ce qui, à leurs regards, fait surtout le prix d'un tableau, c'est celui qu'on en a donné. Ils disent de l'œuvre d'art comme de l'homme : « Que vaut-il? », c'est-à-dire en bank-notes, que représente-t-il? La « Salomé » qu'Henri Regnault estimait avoir bien placée quand il en retirait huit mille francs, a forgé sa nouvelle cote américaine au feu des enchères à Paris. Ce n'est plus qu'un jeu; elle passera le million en passant la mer.

* * *

Au Salon qui a, en ce moment, ses portes ouvertes, et où la foule est moins empressée que dans les salles des grandes ventes, ces vacations étourdissantes sont la substance de tous les propos. On les tient devant les pauvres toiles très humbles et les marbres sans histoire qui ne solliciteraient qu'un regard et qui ne l'ont point. Il y a là de jeunes sculpteurs d'avenir qui songent à épouser leur modèle pour s'éviter des frais de pose, et des peintres qui voient avec terreur revenir à l'atelier le tableau qui devait payer leur terme; ils supputent ces prix et en ressentent une joie immodérée : « Las, pensent-ils, que nous serons riches quand nous serons morts! »

Sont-ils originaux? Ont-ils du talent? Ce serait aux amateurs de leur dire, mais les amateurs n'en savent rien, et d'ailleurs tournés vers l'art d'hier, celui d'aujourd'hui ne les excite pas. Ils ne manquent pas de goût, mais ils ont besoin qu'on l'avertisse. Amoureux fastueux et prudents, ils aiment non ce qu'ils aiment, mais ce qu'on a aimé. Leur passion dans l'objet adoré considère d'abord le nombre et la qualité des adorateurs. Il n'y a que chez les gens de peu ou chez quelques fanatiques sans célébrité, qu'on trouve des tableaux aimés pour eux-mêmes. Les grands amateurs ont-ils une intuition, ils s'en méfient, elle risquerait de les égarer. Rien de plus grave qu'un penchant : il conduit au beau platonique. Acheteur ou ponte, on fait de nos jours une galerie comme on prend une banque. Mécène protégeait : il brocante ou joue.

* * *

Alors, les vivants sans notoriété encore ou dont la notoriété ne se monnaie que timidement se consolent en considérant ce que ceux qui les ont précédés en gloire et en réputation ne connurent pas davantage la consécration des hauts prix, mais le besoin, la misère et l'oubli. Ils considèrent qu'ils furent dédaignés, décriés eux aussi et méconnus.

Quoiqu'il eût eu un règne d'art éclatant, lorsque Houdon qui, pour laisser comme dot à Sabine, le vingtième de ce qu'on a payé son buste de fillette, fit de son atelier une vente, ce fut un désastre.

L'« Enfant à la bulle de savon », payé hier 330,000 francs, fit péniblement 95 fr. à la vente Cresnes. L'artiste n'avait pu laisser à sa veuve de quoi lui survivre. « Déjà avancée en âge, écrivait-elle à M. d'Angiviller, je me trouve privée de secours. S'il était possible, Monsieur, que vous voulussiez bien m'accorder quelque partie de la pension dont mon mari avait été gratifié, ce serait un bienfait digne de votre humanité... » La réponse fut négative. Et sans la charité d'une bonne âme, la veuve de ce Chardin dont nos millionnaires et nos musées couvrent d'or aujourd'hui les moindres tableaux, mourait à l'hôpital ou d'inanition.

Pour La Tour, n'en fut-il pas de même et sans qu'on puisse arguer de la surprise d'un art nouveau et de l'initiation qu'il comporte! Il avait vécu estimé de la plus aristocratique des clientèles; son talent était éprouvé, certain, consacré par la vogue. Cependant, héritière de la plupart de ses œuvres, quand la ville de Saint-Quentin, réalisa le premier lot, la vente fut un tel fiasco que le portrait de Rousseau fut retiré à « trois francs! » A Paris, en 1820, un portrait de La Tour par lui-même, qualifié par l'expert de « très beau », était abandonné à fr. 16.95. Le portrait de Crébillon fils, en 1826, à la vente Denon, malgré la faveur d'une mention spéciale, qui tirait l'amateur par la manche, ne dépassait pas 30 francs. Ce portrait de ce Duval de l'Epinoy que M. de Rothschild vient de payer six cent mille francs, se serait-il trouvé alors des amateurs pour en donner dix écus?

Des feuilles arrachées des carnets, où Watteau, en quelques coups de crayon, croquait les attitudes de ses contemporains, ne se sont pas vendues moins de 25,000 fr. la feuille. On les trouvait, au début du siècle dernier, pour vingt sous, dans les cartons des bouquinistes.

Et qui donc alors s'entichait de « Frago » que son fils Alexandre, à présent si oublié, dépassait en réputation? Il avait, à Nice, décoré, en partie, avec les panneaux exécutés pour la Du Barry et refusés par elle, la maison de son cousin Maubert où, durant la Révolution, il s'était réfugié. Un reçu de 3,000 francs « pour tout compte », dit sans doute l'argent qui lui en fut compté. En 1903, M. Pierpont-Morgan payait ces panneaux un million et demi.

* * *

L'amour exclusif et sincère de l'art, le frisson de l'âme devant la beauté, n'ont rien à voir dans ces surenchères. Tout y est l'œuvre d'un snobisme qui avoue, dans cette mercuriale affichée, le bluff caractéristique de notre temps.

La jeune Amérique, sans tradition encore et sans autre aristocratie que celle du succès met fatalement la distinction dans les moyens. La richesse y est parchemin : nulle noblesse, si elle ne se double de la puissance de l'or, et où mieux que dans l'acquisition de ce qui est très cher, s'avèrerait-elle? Ces façons nous tentent et notre société, chaque jour plus mélangée et plus ouverte, à son tour entraînée, perd le sens de la mesure et va jusqu'à confondre avec la beauté le prix qu'on en donne.

L'opération n'est pas toujours stérile et c'est son excuse. M. Doucet l'éprouve, qui vient de réaliser sur ses fantaisies de collectionneur très averti un gain de huit millions. Il n'est pas jeune et on le dit revenu de bien des choses. Erudit obligeant, le voilà les mains pleines des bénéfices qui flattent sa vanité, mais embarrassé pour retrouver des émotions aussi fortes. Peut-être voudra-t-il corriger ce goût du superficiel et du vain, cette agitation qui trouve davantage pour la dispersion d'une galerie que pour l'armement sérieux de la nation. Quel bien pourrait faire un homme généreux qui aimerait la France autant qu'une belle œuvre!

Il y a des rapprochements qui vous obsèdent. Peut-on s'empêcher de penser qu'avec le prix d'un seul de ces Clodion effrontés que l'amateur éclairé a fini par disputer à la boutique du brocanteur, nous aurions peut-être une Porte Saint-Martin digne du Louis XIV qui la fit élever en l'honneur de nos armes triomphantes, et un Arc de triomphe du Carrousel dont l'état d'abandon ne nous obligerait pas à rougir devant les étrangers qui y épèlent, dans les noms de nos anciennes victoires, ceux de leurs patries.

(*Eclair.*) Georges MONTORGUEIL

Extrait de
Adresse :
Signature :
Exposition
XXe SIÈCLE [illegible]
2 JUIN 1912

Nouvelles diverses

FRANCE. — Vendredi soir a eu lieu la deuxième vacation de la vente de la marquise Landolfo Carcano dont le total n'a été que de 993,000 francs, au lieu de 2,760,950 atteint la veille. Il y eut toutefois quelques belles enchères. C'est ainsi que le portrait présumé de la sœur de Rembrandt, peint vers 1663, qui représente celle-ci en buste, monta à 265,000 francs. Un Véronèse fut vendu 180,500 francs, et deux Keyser furent vendus 62,000 et 83,000 francs. Ce dernier fut adjugé à un acheteur d'Amsterdam, M. Frédéric Muller.

SAINT-SIÈGE. — Le Pape a désigné le cardinal Van Rossum pour présider en qualité de légat le congrès eucharistique qui se tiendra à Vienne en septembre prochain.

N° DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

VENTE DE TABLEAUX

Paris, 1er. — Hier après-midi a eu lieu, aux Galeries Georges Petit, la deuxième vacation de la vente de la marquise Landolfo Carcano, dont le total n'a été que de 993,000 francs au lieu de 2,760,950 fr., atteint la veille. Il y eut, toutefois, quelques belles enchères. C'est ainsi que le portrait présumé de la sœur de Rembrandt, peint vers 1663, qui représente celle-ci en buste, monta à 265,000 francs. Un Véronèse fut vendu 180 mille 500 fr. et deux Keyser furent vendus 62 mille et 83,500 fr. Ce dernier fut adjugé à un acheteur d'Amsterdam, M. Frédéric Muller.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

Carnet de la Curiosité

France

La « Salomé » d'Henri Regnault se vend 480,000 francs.

La première vacation de la vente de la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano a été particulièrement tumultueuse. On n'en sera pas étonné lorsque l'on saura que la *Salomé* de Henri Regnault se trouvait comprise dans cette vacation.

Le Louvre avait jeté son dévolu sur l'œuvre éblouissante de Henri Regnault, mais, ses ressources ne lui ont pas permis de l'acquérir. Son représentant a poussé les enchères jusqu'à 350,000 francs, et a dû ensuite abandonner la lutte.

C'est un antiquaire agissant, dit-on, pour le compte d'un milliardaire américain qui a été déclaré adjudicataire de la *Salomé* au prix de 480,000 francs.

Tout espoir de conserver en France ce chef-d'œuvre d'une impeccable pureté ne serait pourtant pas complètement perdu. Il paraîtrait, en effet, qu'en présence du désappointement qui se lisait sur la figure des amateurs français qui ont assisté à ce tournoi international, le propriétaire actuel du tableau de Henri Regnault aurait fait l'offre de le céder au Louvre moyennant le remboursement de la somme déboursée et sans aucun bénéfice. On sait que les personnalités du monde des arts avaient déjà ouvert une souscription pour aider le Louvre à acheter le tableau de Henri Regnault; la somme réunie est insuffisante; il manquerait deux cent mille francs environ. Nous avons assez de « Mécènes » généreux en France pour fournir cet appoint; aussi croyons-nous encore que cette merveille de notre art national ne quittera pas le sol de la France.

Le Louvre a, tout de même, acquis un des tableaux de la collection Carcano; c'est un paysage de Théodore Rousseau : *L'Allée des Châtaigniers*, qu'il a payé 270,000 fr.; c'est là un de ces grands décors de splendeur estivale que la nature sait créer.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce tableau fut refusé au Salon de 1835; le voilà maintenant réhabilité triomphalement.

A côté de ces deux œuvres, hors de pair, il convient de citer aussi quelques autres tableaux où s'épanouit le génie des grands maîtres de l'école de 1830, notamment *La Solitude* et *Le Lac, effet du matin*, de Corot, qui ont atteint, le premier, 250,000 fr.; le second, 131,000 francs; *l'Assassinat de l'évêque de Liége*, une puissante composition d'Eugène Delacroix, qui est monté à 205,100 francs, et la *Leçon d'équitation*, également de Delacroix, qui a fait 140,100 fr.; *le Mariage espagnol*, scène éminemment traitée, par Fortuny, qui a été adjugé à 220,000 francs; le *Portrait de la femme de l'architecte Gedon*, d'une justesse spirituelle et impertinente, par Leibl, 140,000 fr.; *la Mare dans la Clairière*, par Jules Dupré, [illegible]0,000 fr.; *Vaches sous bois*, par Troyon, [illegible]3,000 francs; *le Fumeur noir*, par Meissonier, 57,100 francs; *les Confidences de l'Amour*, par Diaz, 22,500 francs; *les Murs d'une ville*, par Descamps, 22,200 francs; *la Vierge au baiser*, par Hébert, 23,000 fr.; *un Mendiant italien*, par Bonnat, 30,500 fr.

Et cette vacation, qui comptera parmi les plus passionnantes que nous ayons eues depuis longtemps, s'est achevée sur le total de 2,760,950 francs.

R. DE PERNES.

Extrait de
Adresse : ALGEMEEN HANDELSBLAD AMSTERDAM
Date : 6 JUIN 1912
Signature :
Exposition

KUNST.

Ned. Opera en Operette.

De heer J. Martin S. Heuckeroth verzoekt ons mede te deelen, dat hij, op eigen instigatie, is uitgetreden uit de N. V. „de Ned. Opera en Operette".

Bij Knoedler te Londen is thans de Velasquez te zien, die de New-Yorksche millionair Frick gekocht heeft uit het bezit van Prins Elio van Parma.

Er is over dit schilderij, dat Philips IV voorstelt, veel te doen geweest, omdat door de ontdekking ervan in December 1910 het reeds door De Beruete uitgesproken vermoeden, dat het overeenkomstig portret te Dulwich niet door Velasquez zelf geschilderd zou zijn, werd bevestigd. Het onderhavige stuk is van zoo groote kracht en levendigheid, dat er geen twijfel zijn kan, welk portret voor het origineel, welk voor de copie te houden.

Uit de archieven te Madrid had men opgespoord, dat Philips in zijn legerkamp drie dagen voor den schilder had geposeerd. Het voltooide portret werd onder een baldakijn opgehangen in een kerk, voor ieder te zien. Verschillende schilders kwamen het copieeren, onder andere Del Mazo, voor wiens werk men nu de Dulwich-copie houdt.

Het oorspronkelijke stuk bleef 100 jaar in het koninklijk paleis te Madrid en ging in 1748 naar Parma, waarvan de Spaansche Infante, Don Felipe, hertog was geworden. Weer een eeuw later werd Parma ingelijfd bij het koninkrijk Italië. De uit haar rechten ontzette hertogin eischte het schilderij op en mocht het meenemen naar haar kasteel in Zwitserland. Haar zoon, hertog Robert, bracht het, na haar dood, naar Schwartzau in Oostenrijk, en liet het bij zijn overlijden in 1907 na aan zijn erfgenaam prins Elio van Bourbon, uit wiens handen de kunsthandelaars Agnew het kochten, van wie het portret, via Knoedler, aan den heer Frick overging.

Met dit kostbare stuk zijn drie Gainsboroughs, een Raeburn en drie Rembrandts tentoongesteld, waarbij het mansportret van Lord Feversham, dat nog geen kooper gevonden heeft.

Extrait de [illegible] ROTTERDAM
Adresse :
Date : 6 JUIN 1912
Signature :

Ned. Opera en Operette".

Bij Knoedler te Londen is thans de Velasquez te zien, die de New-Yorksche millionair Frick gekocht heeft uit het bezit van Prins Elio van Parma.

Er is over dit schilderij, dat Philips IV voorstelt, veel te doen geweest, omdat door de ontdekking ervan in December 1910 het reeds door De Beruete uitgesproken vermoeden, dat het overeenkomstig portret te Dulwich niet door Velasquez zelf geschilderd zou zijn, werd bevestigd. Het onderhavige stuk is van zoo groote kracht en levendigheid, dat er geen twijfel zijn kan, welk portret voor het origineel, welk voor de copie te houden.

Uit de archieven te Madrid had men opgespoord, dat Philips in zijn legerkamp drie dagen voor den schilder had geposeerd. Het voltooide portret werd onder een baldakijn opgehangen in een kerk, voor ieder te zien. Verschillende schilders kwamen het copieeren, onder andere Del Mazo, voor wiens werk men nu de Dulwich-copie houdt.

Het oorspronkelijke stuk bleef 100 jaar in het koninklijk paleis te Madrid en ging in 1748 naar Parma, waarvan de Spaansche Infante, Don Felipe, hertog was geworden. Weer een eeuw later werd Parma ingelijfd bij het koninkrijk Italië. De uit haar rechten ontzette hertogin eischte het schilderij op en mocht het meenemen naar haar kasteel in Zwitserland. Haar zoon, hertog Robert, bracht het, na haar dood, naar Schwartzau in Oostenrijk, en liet het bij zijn overlijden in 1907 na aan zijn erfgenaam prins Elio van Bourbon, uit wiens handen de kunsthandelaars Agnew het kochten, van wie het portret, via Knoedler, aan den heer Frick overging.

Met dit kostbare stuk zijn drie Gainsboroughs, een Raeburn en drie Rembrandts tentoongesteld, waarbij het mansportret van Lord Feversham, dat nog geen kooper gevonden heeft.

Extrait de
Adresse :
Date : 28 JUILLET 1912
Signature :

▲ M. Camille Mauclair analyse joliment, dans *La Dépêche*, la psychologie de la femme devant son portraitiste :

« ... Elle voudrait qu'on lui fît le visage qu'elle eût rêvé avoir, et que tout le monde convînt de son exactitude. Et puis elle veut garder quelques secrets, et se défend contre le regard qui scrute et aspire ses pensées. Elle se dérobe, protéiforme; jamais en effet, de par la déférence conventionnelle, elle n'est exposée à des regards prolongés et violents... Il y a donc une lutte entre l'artiste et le modèle, lutte qui explique la grande dépense nerveuse des séances de portrait... Et si nous envisageons un portrait de femme par une femme, ceux de Mme Vigée, par exemple, nous verrons un curieux échange des deux natures. Il y a eu confiance, aveu mutuel de certaines nuances incompréhensibles à l'homme : l'expression s'en trouve modifiée, elle a quelque chose d'abandonné, la puérilité gaie naturelle à toute femme lorsqu'elle n'a ni à vaincre ni à être vaincue.... »

▲ Sages paroles de M. Jacques Daurelle sur la *Salomé* de Regnault, dans le *Mercure de France :*

« Il est naturel, certes, que la mort prématurée de Regnault, survenue sur le champ de bataille de Buzenval, nous émeuve et suscite en nous d'infinis regrets. Cependant, il importe ici de séparer nettement le patriotisme et l'art. Ceux qui ont préconisé l'idée que l'Etat français achète pour le Louvre la *Salomé* de Regnault ont obéi à un bon mouvement. Mais ce mouvement est déplorable, et tout le bruit mené autour de cette *Salomé* semble par trop ridicule.

« Il faut avoir la simplicité, sinon le courage de dire que cette *Salomé* est une œuvre médiocre ! Sans doute, il y a du métier, il y a une maîtrise précoce dans cette toile. Du diable, s'il y a vraiment de l'art !

« Veut-on bien se souvenir de ce que fut Salomé. Elle tourna la tête à Hérode ! Elle aima Saint-Jean-Baptiste d'un amour sauvage, farouche, qui alla jusqu'au sadisme, qui se délecta de crime, qui s'abreuva de sang, et du sang d'un homme considérable, et d'un homme qui a joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. Salomé était une femme extraordinaire, prodigieuse, en qui se résumait une civilisation barbare et raffinée. Elle incarne, pour ainsi dire, tout l'Orient, l'Orient avec sa poésie intense et capiteuse. Cette femme, nous la devinons gracieuse, agile, rusée, onduleuse et mystérieuse. Et que voyons-nous dans la Salomé d'Henri Regnault ? Nous voyons une fille laide et vulgaire, aux jambes et aux pieds de paysanne, au corps épais, avec une tignasse noire de bohémienne et une tête stupide. Elle tient sur ses genoux, d'un air niais, un plateau avec un coutelas. Elle est assise sur un coffre aux dessins mauresques; ses pieds reposent sur un tapis plus au moins marocain, et tout le personnage est adossé à une tenture d'un jaune à deux tons.

« Parce que ce personnage, ce coffre, ce tapis, cette tenture sont peints avec habileté, faut-il parler de génie? Faut-il s'emballer au point de pousser une pareille œuvre jusqu'à 480.000 francs!..... »

Extrait de
Adresse :
Date : 28 JUIL. 1912
Signature :
Exposition

Un drôle de rêve

Du *Figaro* :

Avant de quitter Paris, j'ai dîné l'autre soir chez les Y...

Nous nous sommes assis selon l'usage autour d'une table magnifiquement fleurie, comme si nous étions invités à brouter des orchidées.

Pendant le repas, — car les Y... sont des amateurs passionnés de bibelots anciens, — on a beaucoup parlé des grandes ventes sensationnelles, uniques dans les annales du bric-à-brac, de la folie des enchères, de la hausse stupéfiante des prix, et de la vie qui devient pour les collectionneurs, comme pour tout le monde, de plus en plus chère.

Or, rentré chez moi et m'étant couché, j'ai fait un drôle de rêve ! Un rêve qui s'est formé évidemment dans mon cerveau par la juxtaposition ou le chevauchement, sans volonté conductrice, des miettes de cette conversation.

On dit communément qu'il n'y a rien de plus bête que de raconter un rêve : je suis tout à fait de cet avis en temps ordinaire mais il me semble que celui-ci, à cause de son caractère un peu prophétique, mérite une place à part dans la galerie des incohérences hypnologiques.

Donc, je revenais d'une très longue croisière en aéro-yacht, d'une croisière qui avait duré dix ans, pendant lesquels un richissime ami m'avait fait visiter tous les sommets intéressants du globe.

A peine désaéroplané, je me précipitai chez moi où m'attendait un courrier de dix ans, que je me mis à dépouiller séance tenante. Il y avait dans ce courrier bien des choses curieuses, mais ce qui m'intrigua particulièrement, ce furent sept bristols gravés par lesquels sept personnes de ma connaissance m'invitaient à venir les voir à la même adresse, mais chacune m'assignant un jour différent de la semaine.

Comme ce jour-là — un jeudi — était précisément celui que me fixaient les Y..., chez qui j'avais dîné la veille de mon départ, et à qui je devais par conséquent depuis dix ans une visite de digestion, je me hâtai de troquer mon casque en cuir bouilli contre un reluisant haut de forme — car le règne de la laideur est éternel, et il se portait toujours ! — et je m'en fus avenue Montaigne chez mes charmants amis.

On m'accueillit très gentiment par les exclamations obligatoires de reproche et de joie, et quand les épanchements furent terminés :

— Mes chers amis, dis-je, élucidez donc un point qui m'intrigue fort : expliquez-moi comment il se fait que les Z..., les X..., les W... et quelques autres de nos amis, m'ont invité à les venir voir dans ce même somptueux hôtel particulier, où vous me recevez aujourd'hui, chacun m'indiquant un jour différent de la semaine ?

— C'est vrai ! s'exclama en riant Mme Y... Il ne sait pas ! Absent depuis dix ans, il n'est plus d'ici, ce cher ami ! Voyons, vous êtes parti, si je m'en souviens, très peu de temps après les fameuses et inoubliables ventes Carcano et Jacques Doucet ?

— Oui... où l'on s'arracha à des prix fantastiques les moindres croquis, les moindres petites fables...

— Hé bien ! cher ami, pendant votre éclipse, ça n'a fait que croître et renchérir ! Depuis votre départ, les prix des bibelots ont crû comme les carrés des temps !

— C'est effrayant, mais je ne vois pas le rapport qu'il y a entre cet enchérissement et l'occupation quotidienne de cet hôtel par des locataires différents ?

— Comment ! mais il est flagrant, le rapport ! Les bibelots anciens ont pris, depuis quelques années, une telle valeur que nul amateur, si riche soit-il, ne peut, à l'heure qu'il est, prétendre meubler avec ses seules ressources un salon présentable ! Mais, cher et provincial ami, au prix où est le beurre, le Fragonard, le Boulle et le Lepaute, la fortune de Crésus n'y suffirait pas !... Songez qu'à la dernière vente qu'a faite Pierre Decourcelle, on a vendu onze cent mille francs une paire de petits chenets très simples qui devaient être, sous Louis XV, dans une chambre de bonne... Jamais ces chenets-là n'avaient vu un feu comparable à celui des enchères. Grâce à la vente d'un petit et sommaire croquis d'album de Francesco Guardi, représentant un bout de canal vénitien, les Fauchier-Magnan viennent de s'offrir un magnifique palais Renaissance, à Venise précisément... Comme tout est à l'avenant, vous jugez du prix que peuvent atteindre une belle commode bien pure, un Chardin classé, ou un important pastel de Latour comme celui que Henri de Rothschild acquit jadis pour un morceau de pain... Alors les amateurs se syndiquent, en quelque sorte ; ils se mettent à sept pour meubler des salons en commandite, dont chacun d'eux a la jouissance et la disposition un jour par semaine.

— Je commence à comprendre ; chacun y reçoit ses amis pendant les vingt-quatre heures qui lui sont réservées ?

— Vous y êtes... Mais faisons, si vous voulez bien, le tour du propriétaire, que dis-je, du septième propriétaire... Vous n'avez pas de canne, de parapluie, pas d'objet, en un mot, susceptible d'ébrêcher, de casser ou de crever quelque chose ? Non ? Alors, soyez assez aimable pour vous essuyer les pieds sur le paillasson, là, dans ce coin, parce que nous allons traverser tout à l'heure, devant la cheminée, un tout petit tapis persan de dix-huit cent mille francs... Et puis, je vous en supplie, abstenez-vous de faire des grands gestes, ne désignez rien... Ne parlez pas trop fort à cause du vieux lustre en verre de Venise, très raccommodé... Et en regardant de près les tableaux, retenez votre respiration pour ne pas humidifier les vernis à travers les glaces protectrices... Vous y êtes ? Commençons... Comme vous le voyez, chaque objet porte deux étiquettes ; la première indique auquel des sept propriétaires appartient le dit objet. La seconde, de quelle vente il provient, le prix qu'il a été payé, et aussi — car tout le monde aujourd'hui est un peu marchand d'antiquités et revendeur — le prix auquel on serait disposé à le céder le cas échéant... Ainsi, ce joli petit Hubert Robert appartient à M. Henri Deutsch, de la Meurthe, qui l'a payé deux millions deux cent mille francs aux Pollakoff, et ne s'en déferait que pour les trois millions tout ronds... Peut-être vous étonnez-vous de voir, sur cette console, cet unique chandelier d'argent Louis XIV ? Hélas ! c'est un de nos regrets ! N'est-ce pas, Antoine ?... La paire n'était pas abordable !... Le commissaire-priseur a dû les vendre séparément. Nous l'avons payé dix-neuf cent mille francs, plus les frais... Je crois que c'est le comte Potocki qui a acheté l'autre, pour la campagne... Regardez un peu ce délicieux Boucher. Il vaut exactement dix millions. Nous le donnons en dot à notre petite Gilberte... Et ce petit meuble signé « J. Natal aîné », est-il assez mignon ? Quel galbe ! Quelle qualité de bois !... Il est aussi à nous... Vous cherchez les tiroirs ? A la vente il a bien fallu demander la division ! Cela n'eût pas été possible... Les tiroirs ont été achetés par je ne sais plus qui, et les cuivres par un riche Américain... Tel qu'il est, il nous revient tout de même à un million six cent mille... sans les réparations, bien entendu.

— Mon Dieu ! si tout cela brûlait !

— Nous sommes assurés tous les sept pour un milliard et demi à dix-huit compagnies d'assurances... Et puis derrière cette tapisserie de quatre millions six pompiers en permanence jour et nuit avec une pompe toujours en batterie...

— Et le vol ? Vous ne craignez pas, les jours de grandes réceptions, que quelqu'un...

— Chut ! Vous voyez dans les quatre coins, ces quatre armures du seizième, et de neuf cent mille francs l'une dans l'autre ? Chacune renferme un agent de la sureté, visière baissée, dont l'œil noir vous regarde...

— Ah !... Me permettez-vous de m'asseoir un peu ?... Mais, au fait, pourquoi tous ces sièges sont-ils barrés d'une cordelière ?

— Vous pensez bien, cher ami, que l'on ne se sert pas de cet incomparable Beauvais ! Lisez la pancarte : « Défense expresse de s'asseoir... » Attendez, je vais sonner...

Mme Y... sonna, en effet, et des domestiques surgirent, apportant des sièges anglais sur lesquels nous nous installâmes sans appréhensions.

— Songez, continua M. Y... que nous avons dû nous réunir tous les sept pour acquérir cet admirable meuble de salon, et que chacun de nous a versé quatre millions, ce qui fait exactement vingt-huit millions... Nous, nous possédons en propre deux chaises et un fauteuil... Les pieds, d'ailleurs, ont été refaits...

J'allais dire « et vous aussi ! » quand heureusement je me réveillai...

Miguel Zamacoïs.

Extrait de PRESSE BELGE
Adresse : BRUXELLES
Date : 2e JUIN 1912
Signature :

LES VENTES ARTISTIQUES

A PARIS

La vente de la collection de la marquise Landolfo Carcano avait attiré, à la galerie Georges Petit, une assistance énorme. Cette vente avait provoqué, en effet, un vif mouvement de curiosité en raison des toiles importantes la composant, et surtout de la *Salomé* d'Henri Regnault, que l'on espérait voir acheter par le Louvre, mais que, faute de crédits suffisants, il a dû abandonner.

Cette première vacation, comprenant les tableaux modernes, a donné un total de 2,760,950 francs. Ce chiffre approche, mais ne bat pas, le record établi par la vente Roussel, en mars dernier, dont la première vacation fournit le produit de 2,707,875 francs.

La fameuse *Salomé* d'Henri Regnault a été mise à prix à 500,000 francs. Commencées à 100,000 francs, les enchères ont eu lieu d'abord entre MM. Grant et Madoulé et M. Leprieur, représentant le musée du Louvre. MM. Knoedler et M. Jonas sont ensuite intervenus et les enchères ont monté rapidement à 395,000 francs. M. Leprieur a fait signe qu'il abandonnait la lutte et les enchères ont continué, entre les trois autres compétiteurs, après toutefois, que M. Roland Knoedler eut demandé, à haute et intelligible voix, si le Louvre renonçait à l'acquisition. Finalement, la *Salomé* a été adjugée 460,000 francs à MM. Knoedler, soit 528,000 francs avec les 10 p. c. de frais. Quand le marteau est tombé, beaucoup de personnes au fond de la salle ont demandé le nom de l'acquéreur, et, en apprenant que ce n'était pas le musée du Louvre, des murmures violents et même des sifflets ont retenti.

Après cette pièce capitale, on a présenté immédiatement *L'Aïeule des Châtaigniers*, par Théodore Rousseau, belle et solide peinture, malheureusement devenue trop noire dans certaines parties. Sur demande de 300,000 francs, ce tableau a été acheté par M. Leprieur pour le musée du Louvre au prix de 270,000 francs, soit 297,000 francs avec les frais. Ce tableau avait été refusé au Salon de 1835 ; acheté plus tard par M. Périer, il fut vendu ensuite 27,100 francs à la vente Khalil bey, en 1868.

MM. Knoedler ont acheté les deux tableaux de Corot. *La Solitude, Souvenir de Vigen, Limousin*, du Salon de 1865, leur a été adjugé 385,000 francs, avec les frais. L'autre, *Le Lac, effet du matin*, de dimensions moindres, n'a réalisé que 133,000 francs, avec les frais.

Le plus gros prix a été obtenu ensuite par *Le Mariage espagnol*, de Fortuny, dont on a demandé 200,000 fr., et qui a été adjugé 242,000 francs à M. Georges Petit.

Les tableaux par Delacroix ont été très disputés. Le principal, *L'Assassinat de l'Evêque de Liège*, dont on demandait 200,000 francs, a été poussé à 225,410 francs, avec les frais, par M. Tauber. Ce tableau, du Salon de 1831, avait été acheté 1,500 francs par le duc d'Orléans, à la vente duquel on le vendit 6,000 francs. En 1865, il fit 35,000 francs à la vente Villot, et en 1868, il fut payé 46,000 francs à la vente Khalil bey. Dans les autres peintures de Delacroix, *La Leçon d'équitation*, a été poussée à 154,310 francs, avec les frais, par M. Tauber, sur demande de 60,000 francs seulement.

La puissante figure de femme par Leibl, *Portrait de la femme de l'architecte Gedon*, a été très convoitée, et, sur demande de 100,000 francs, elle a été poussée à 154,000 francs, avec les frais, par MM. Heinemann, de Munich.

Les tableaux de Fromentin sont restés au-dessous des estimations. La belle toile intitulée *Le Campement arabe*, dont on demandait 100,000 francs, est demeurée à 74,800 francs à Mlle Delavigne, et *Femmes arabes au bain*, estimé 20,000 francs, a été adjugé 11,110 francs à MM. Boussod et Valadon.

Les tableaux de Meissonnier ont réalisé à peu près les estimations, qui furent peu élevées. Le *Fumeur noir*, estimé 40,000 francs, a été payé 40,130 francs par M. Petit, et le *Lis sur rose*, estimé 30,000 francs, a été vendu 25,850 francs, tandis que M. Tauber a poussé à 30,250 fr., sur demande de 25,000 francs, *En Vedette*.

Noté encore : *Les Mendiants*, par Madou, 4,000 fr. ; *Rêverie*, par A. Stevens, 15,000 francs ; la *Présentation*, par Willems, 2,350 francs.

A l'issue de la vente, M. Roland Knoedler a spontanément déclaré qu'en présence du désir témoigné par un grand nombre de personnes de voir rester en France l'œuvre d'Henri Regnault, *La Salomé*, il laissait au Musée du Louvre, pendant un délai de deux mois, la latitude de se substituer à lui comme acquéreur du tableau, sans prélever le moindre bénéfice.

rait de GAZETTE
esse :
te : 2 JUIN 191
gnature :

Le tableau « Salomé » de Henry Regnault fait 480.000 francs. Ce jeudi a commencé aux Galeries Petit, à Paris, la vente de la collection de la marquise Landolfo-Carcano. Parmi les œuvres remarquables figurant à cette vente l'attention se portait surtout sur l'œuvre célèbre du peintre Henry Regnault « Salomé » convoitée par les musées étrangers et que les amateurs français voudraient voir au Louvre. Ce tableau a été adjugé 480.000 francs à un américain de New-York, M. Lleclerc.

Quelques chiffres encore de cette première vacation consacrée aux tableaux modernes :

La vacation a commencé par les pièces de moindre importance : le «Philosophe», par Ribot, a été poussé 5,600 francs ; le «Vendredi saint à la Chapelle-Sixtine», par Bonnat, 4,000 francs ; «Judith», par Gallais, 2,600 francs ; la «Charrette de paille» par Vollon, 8,100 francs. On a payé 6,000 francs l'«Aiguière dorée», par Vollon ; 8,000 francs la «Présentation de Pétrarque et de Laure à l'empereur Charles IV», par Brozik ; le «Portrait de Bonnat», par lui-même, 7,000 fr.

Extrait de
Adresse :
Date : 18 JUIN 1912
Signature :

Exposition

CHAUVINISME

Le Quartier Latin s'agite, à Paris. Les étudiants français ont tenu un grand meeting de protestation contre l'envahissement des étudiants étrangers, et ce meeting était présidé par des royalistes.

L'esprit étroitement nationaliste — de ce nationalisme qui est mort une première fois avec le général Boulanger, une seconde fois avec M. Gabriel Syveton — est en train d'essayer une troisième réincarnation : Après avoir tenté de l'agitation militaire, puis de l'agitation parlementaire, il essaye maintenant de l'agitation universitaire. Sous ce troisième avatar, il s'avoue plus franchement clérical et monarchiste, et se confond avec la propagande de M. le duc d'Orléans.

Je ne crois pas que cette propagande, en dépit d'une trinité d'hommes de talent (la trinité où Jules Lemaître est Dieu le Père, Léon Daudet le Verbe, et Charles Maurras le Saint-Esprit) doive beaucoup inquiéter la République.

Le peuple Français n'a qu'un sujet de plainte : La cherté croissante de la vie. Cette cherté a deux causes : La multiplication des lois sociales, et la multiplication du fonctionnarisme. Un roi ne tarirait pas ces deux sources d'affliction : Une Cour, c'est des fonctionnaires en plus, et bien payés ! Quant aux lois sociales, bien loin de les abolir, le trône serait forcé de les exagérer encore, afin de soigner sa popularité. Voilà ce que chacun comprend parfaitement, en France, et voilà pourquoi la propagande royaliste reste sans écho dans la masse de la nation.

Mais, parmi la jeunesse des écoles, les monarchistes ont rencontré un terrain de culture plus favorable en s'emparant de la question des Métèques. Les étudiants français se prétendent débordés par le pullulement des étudiants étrangers, surtout Russes et Roumains. Ces étrangers leur porteraient préjudice de trois façons : ils font baisser le niveau des études; ils font hausser le prix de la vie au Quartier; enfin, nombre d'entre eux, leur diplômes conquis, prétendent l'utiliser à Paris et encombrer nos carrières libérales, déjà engorgées.

A ces récriminations, les pouvoirs publics répondent : Il serait désastreux pour Paris, de perdre sa puissance d'attraction sur la jeunesse exotique. Le phare que Paris éteindrait ainsi, par esprit d'avarice ou d'envie, se rallumerait aussitôt à Berlin. La science, la pensée, la culture d'une moitié de l'Europe changeraient de pôle.

Les étudiants nationalistes obtiendront, sans doute, qu'on se montre plus rigoureux sur les certificats d'études secondaires que les étrangers présentent à l'équivalence du baccalauréat, pour pénétrer dans les universités françaises. On obligera ensuite les diplômés qui veulent utiliser leur diplôme en France, à la naturalisation avec toutes ses charges. Mais ils n'obtiendront jamais ce que réclamaient hier les exaltés : Qu'on limite le nombre des inscriptions d'étrangers dans les Facultés ! En repoussant les cerveaux qui viennent à elle, la France irait contre les intérêts de son propre génie.

C'est ce même chauvinisme exalté qui ouvre une souscription pour acheter, au prix de 450,000 francs, la fameuse toile d'Henri Regnault *Salomé* qu'un marchand américain menace d'emmener à New-York. Cette *Salomé* est l'œuvre d'un peintre de talent, tué en pleine jeunesse, pendant la guerre de 1870, mais qui n'a jamais passé pour un maître. On prétend que cette *Salomé* doit rester à la France parce qu'elle marqua, à son apparition, une date dans l'histoire de la peinture nationale. Mais une date de 450,000 francs, c'est cher, et le musée du Louvre qui n'est pas riche, a refusé les 200,000 francs qui manquaient aux souscripteurs pour parfaire la somme.

Faute du portrait, les souscripteurs pourraient peut-être se contenter du modèle : Regnault peignit sa *Salomé* d'après une jeune femme italienne du peuple, rencontrée à Rome, Concetta Lattini. Or, voici qu'on signale la présence de cette Concetta Lattini, une quinzaine d'années plus tard, vers 1883, à Tanger (Maroc). Elle était devenue cuisinière à la Légation de France à Tanger, accusait 35 ans d'âge et tous les restes d'une ardente beauté.

Les billets de mille souscrits pour racheter la *Salomé* de Regnault de l'esclavage chez les Yankees, trouveraient là, me semble-t-il, un emploi tout indiqué. Qu'on recherche cette cuisinière et qu'on l'acquière, sans tarder, pour les collections nationales ! Elle aura un peu vieilli, mais ce sera moins cher que son portrait, et, puisqu'il ne s'agit ici que de reliques, au lieu d'une relique inanimée, on aura du moins une relique vivante !

Sans doute, Concetta Lattini, sexagénaire, en *Salomé*, répondra mal à l'idée que nous nous faisons d'une petite danseuse juive au temps d'Hérode. Mais on joue tous les jours au théâtre des *Salomé* qui n'ont pas beaucoup plus le physique de l'emploi. On a mis, depuis deux ou trois ans, cette figure historique, assez peu sympathique pourtant, à toutes sauces. La cuisinière de Tanger a bien le droit d'avoir sa sauce à elle.

Double avantage pour les chauvins : Ils gardent leur 450,000 francs, et l'original dont, après tout, les Yankees n'emportent que la copie.

C'est la première fois que le Maroc, qui a coûté déjà 140 millions de pénétration pacifique, aura rapporté quelque chose !

MAURICE DE WALEFFE.

N° DE DÉPOT
Extrait de Echo Commercial Anvers
Adresse :
Date : 19 JUIN 1912

En voulez-vous, du cœur ?

L'homme est un animal assez intéressant, que les naturalistes classent dans le rayon des bipèdes. Il peut lui arriver d'être presque beau : voyez M. Rees. La preuve que l'homme est mieux fait qu'un autre être, c'est que le bon Dieu l'a créé le sixième jour, pour couronner son œuvre, et qu'il s'en déclara satisfait, ce qui tend à prouver qu'il n'était pas excessivement difficile. L'homme se range dans la classification des mammifères, ce qui peut étonner quand on voit, dans les grands magasins, bon nombre de... machines à rembourrer remplaçant une poitrine lamentablement absente et, dans les journaux féminins, des annonces alléchantes pour les pilules orientales. L'homme se distingue du bœuf, — encore qu'il porte, souvent, des cornes, — par sa démarche plus aisée, moins lourde, tout au moins quand il n'a pas pris trop de liquide. Il se distingue du taureau par certaines particularités que je ne vous dirai pas, ô rougissante lectrice ! Il se distingue même du kangourou, en ce sens, que les marsupiaux mettent leurs enfants dans leur sac, et que l'homme, lui, met dans le sac les enfants des autres. Il se distingue même de la femme, et voilà qui n'est pas très malheureux. Voyez-vous que cette différence n'existe pas! Nous ne saurions pas très exactement, à la naissance d'un bébé, s'il faut mettre sur les lettres de faire part si c'est la mère ou le père qui se porte bien. Du reste, vive la différence! Elle permet aux poètes de divaguer, aux modistes de vivre, et aux gendres d'avoir des belles-mères. Hosannah !

Une caractéristique de tous les hommes qui se sont succédés depuis le père Adam, de fulichonne mémoire, c'est que tous ont un cœur. On ne saurait en dire de même des femmes, chez qui ce viscère se situe quelquefois dans leur garde-robe ou dans leur carton à chapeau. Mais tout homme a un cœur. Il paraît même que sans cet organe, il ne saurait vivre. C'est le cœur qui fait la police de l'organisme, en ce sens que, à l'instar de nos agents de ville, il dit au sang : « Allons, circulons ! » Or, quand le sang s'arrête comme un vulgaire express Anvers-Berchem, faut s'arrêter. On est mort. On vous enterre. Vous n'avez plus rien à rouspéter. Les réclamations ne sont plus admises. Les héritiers seuls ont la parole. Ils boivent votre champagne, pendant que vous, vous servez de pâture aux vers, sous six pieds de terre. Vous n'êtes plus rien, si votre cœur n'y met pas un peu de bonne volonté.

C'est pourquoi, le cœur ayant une importance si considérable, je me suis toujours demandé pourquoi on s'en souciait si peu. Il n'y a pas de spécialistes pour les maladies du cœur. Il devrait y en avoir. C'est une fâcheuse lacune. Si on pouvait retaper un cœur malade !

On le peut. On vous le remplace. Si vous en avez assez, de votre cœur, dites-le. On vous en donnera un autre, contre une juste rémunération. Oyez l'histoire.

La faculté de médecine de Lyon a produit un physiologiste génial. Malheureusement, elle l'a laissé émigrer en Amérique. Les généreux donateurs qui trouvent 200,000 francs pour garder à la France un tableau de second ordre, tel que la « Salomé » de Henri Regnault, auraient mieux fait de se réunir pour garder le docteur Alexis Carrel. A défaut d'eux, M. Rockefeller en a fait l'acquisition. Il a bâti, pour le loger à New-York, le plus beau musée de physiologie du monde, et, de là-bas, M. Carrel envoie à l'Académie de médecine la première partie de ses communications. Elles sont tout bonnement éberluantes, épataroufiantes, suprêmement prodigieuses.

Extrait de Le Matin
Adresse :
Date : 20 JUIN 1912
Signature :

L'AFFAIRE DE LA *SALOMÉ* A PARIS.

Le tableau d'Henri Regnault ne figurera pas parmi les nouvelles acquisitions du Louvre, qui avait bien été précédemment pour l'achat de ce tableau, une subvention de 200,000 francs, mais ne l'a pas maintenue. M. Arthur Meyer, le promoteur du mouvement créé en vue d'acquérir la *Salomé*, vient en effet de revoir de M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux, la lettre suivante, elle contient la réponse du Louvre :

"Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la *Salomé* au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de mes désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT"

Nous sommes en mesure d'assurer que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendront difficile la réalisation de ce projet qui va être nouvellement examiné.

Extrait de
Adresse :
Date : 21 JUIN 1912
Signature :

La vente Carcano

Vendredi après-midi a eu lieu la deuxième vacation de la vente de la marquise Landolfo Carcano dont le total n'a été que de 702,500 francs, au lieu de 2,750,000 atteint la veille. Il y eut toutefois quelques belles enchères. C'est ainsi que le portrait présumé de la sœur de Rembrandt, peint vers 1635, qui représente celle-ci en buste, monta à 365,000 francs. Un Veronèse fut vendu 180,500 francs, et deux Meyer furent vendus 72,000 et 82,000 francs. Ce dernier fut adjugé à un marchand d'Amsterdam, M. Frédéric Muller.

Extrait de
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

La « Salomé » de Regnault

Une dépêche nous a dit hier que le Louvre n'a pas pu se rendre acquéreur de la *Salomé* d'Henri Regnault. Il est possible cependant que l'occasion lui soit offerte de l'acheter, mais le prix paraît à beaucoup de bons connaisseurs décidément exagéré pour une toile certainement intéressante, mais qui ne mérite peut-être pas l'engouement dont elle est l'objet.

Le Louvre a fait, à la même vente, une acquisition qui paraît être beaucoup plus intéressante, c'est celle de l'admirable *Allée des châtaigniers*, de Théodore Rousseau, un réel chef-d'œuvre, qui a été payé 270,000 francs. Il semble préférable que le Louvre se soit procuré ce tableau plutôt que cette *Salomé* autour de laquelle ont paraît avoir créé un véritable *bluff*.

N° DE DÉBIT 632
Extrait de
Adresse :
Date : 18 JUIN 1912
Signature :

Amateurs

Deux Corot viennent d'être adjugés à Londres à des prix qu'on est tenté de qualifier de « doux » après les enchères sensationnelles de la vente Doucet à Paris. Qu'on puisse acheter deux Corot pour trois cent mille francs environ alors que le buste de Simone Houdon était adjugé 600,000 francs à la galerie Petit et que la médiocre « Salomé » d'Henri Regnault trouvait amateur à près du demi-million — c'est presque occasion, est-on tenté de dire. Les prétendus amateurs — car ces acheteurs à tout prix sont, pour la plupart, sans culture et sans goût — qui semblent nous laisser croire, de la sorte, que l'art est inestimable et qu'on ne saurait trop payer les pages des grands maîtres, nous induisent simplement, au fond, à devenir de parfaits iconoclastes.

Imaginez les pensées d'un brave homme manquant du nécessaire et qui constate qu'un peu de couleur est prisé plus que mille vies humaines : on comprend tout, on excuse tout, jusqu'aux mélaits des pétroleuses de la Commune lorsqu'on constate que tant de beaux génies ont fait, dans la misère, œuvre de splendeur afin que quelques marchands de porc salé de Chicago ou de Cincinnati vinssent pendre, plus tard, dans leurs insolentes galeries, un tableau immortel qui devient leur chose, qu'ils seraient libres d'anéantir et qu'ils sont glorieux de vous montrer parce que c'est là un signe extérieur de leur richesse. Oui, en vérité, il faudrait souhaiter que le feu détruisît ce que l'Art a produit de plus admirable dès que ce n'est plus à la beauté qu'il faut rendre hommage mais au prix dont elle a été payée.

J'ai connu un homme dont on n'a jamais compris le geste, et qui a passé pour fou. Un jour, un imbécile parvenu lui montrait les toiles qu'il avait acquises. Bien entendu, ce n'était ni sur la fraîcheur nacrée des ciels, ni sur le modelé et la vigueur des chairs, ni sur la vie palpitante des fleurs que ce sot attirait l'attention de son hôte. « Ceci m'avait coûté tant; cela avait été une « bonne occasion »; cette autre chose était un placement de père de famille et valait une ferme en Beauce... » Le visiteur s'éloigna de deux pas, et, dans les basques de l'habit de cet amateur si avisé, posa sa botte — énergiquement.

Combien de bottes aurait-on à placer de la sorte!

Trilby.

SUISSE GENÈVE

La « Salomé » d'Henri Regnault part en Amérique

La « Salomé » d'Henri Regnault qui était mise en vente et que l'on espérait garder en France, n'ornera pas au Louvre. Elle ne restera même pas en France. Le conservateur du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350,000 fr. Un Français, M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475,000 francs, puis s'arrêta essoufflé. Un Américain, M. Lecler, de New-York, l'emporte, triomphant, pour 480,000 francs. L'ayant appris, l'assistance s'est mise à sif-fler.

LETTRE DE PARIS

Paris, 2 juin.

Beaux-Arts.

Le marteau du commissaire-priseur disperse en ce moment la célèbre collection de la marquise Landolfo Carcano. La première vacation avait attiré une foule immense, préoccupée de savoir si la *Salomé* d'Henri Regnault resterait à la France. La question est encore incertaine. On avait appris, au début de la semaine, qu'un groupe d'amateurs riches et généreux avait mis à la disposition du Louvre une somme de 180,000 francs. Le conseil des musées nationaux n'avait pas voulu rester en arrière et en avait souscrit 200,000. Cela n'a pas suffi. Le tableau a été poussé au delà de 380,000 francs par un personnage qu'on croit être le mandataire de M. Mir, le richissime sénateur de l'Aude. A ce moment-là, un marchand de tableaux de New York, qui avait déclaré qu'il n'enchérirait pas contre le Louvre, est entré en scène, et a « marché » jusqu'à une somme voisine du demi-million. Sa victoire a été accueillie par des exclamations violentes et par des sifflets qui étaient bien injustifiés. Ce très galant homme a en effet déclaré qu'il laisserait le tableau pendant deux mois, à la disposition de la France, au prix même où il l'avait acheté.

La question est de savoir si on persistera à en vouloir à ce prix, qui est un véritable défi à la raison. C'est une chose naturelle et honorable que la mémoire d'Henri Regnault bénéficie de l'émotion qui s'attache au souvenir d'une fin glorieuse et tragique. La *Salomé* venait d'être exposée au Salon de 1870 lorsque la guerre éclata. Regnault, je le crois bien, n'avait pas trente ans. Il s'engagea, prit part à la défense de Paris, et tomba, le 19 janvier 1871, aux champs de Buzenval. Sa gloire s'était trouvée accrue par la brutalité du coup qui a ruiné les grandes espérances qui s'attachaient à son nom. Mais, comme le dit exactement M. Thiébault-Sisson, la *Salomé* n'est ni son chef-d'œuvre, ni un chef-d'œuvre. J'ai vu une fois cette figure célèbre. C'est une peinture qui présente certaines parties d'une grande habileté technique ; mais — j'ose à peine l'écrire en présence de l'engouement du public — elle ne m'a paru briller ni par le goût ni par la vérité historique. Le portrait à cheval du général Prim, que le Louvre possède déjà, me paraît devoir servir d'une façon infiniment plus durable et plus certaine la gloire du peintre.

Il est d'ailleurs probable que la caisse des musées nationaux ne pourra maintenir sa contribution de 200,000 francs, car elle a été immédiatement employée à l'acquisition, par le Louvre, de l'*Allée de châtaigniers* de Théodore Rousseau. Vous m'excuserez de ne pas me prononcer sur le tableau, que je n'ai pas vu. De l'avis général des critiques, c'est le meilleur de Rousseau. Mais cela ne veut pas dire qu'il vaille les 270,000 francs qu'on l'a payé. L'engouement dont Rousseau bénéficie a d'autres causes que la faveur touchante qui s'attache au nom d'Henri Regnault; mais il n'est pas pour cela complètement justifié. Rousseau tient une place éminente dans la grande école de paysagistes qui s'est épanouie au milieu du XIXe siècle, et il serait puéril de contester sa virtuosité. Mais il lui a toujours manqué de savoir composer un tableau. C'est d'ailleurs pour cela qu'il est apprécié par les détracteurs du paysage de style, de cet art noble et sévère qui a eu au siècle dernier de si hauts représentants, Alfred de Curzon et Français chez nous, et, dans votre pays vaudois, l'artiste de tout premier ordre que fut Emile David.

Et, sans doute, il ne faut pas apporter un dogmatisme intransigeant dans ces querelles d'école. On a le droit de préférer les paysages qui, par le choix des motifs, l'agencement des lignes, l'équilibre des masses, procurent une égale satisfaction au regard et à l'esprit ; mais on peut reconnaître aussi le mérite d'un art qui s'attache en quelque sorte à saisir la nature au passage, à fixer ses aspects les plus imprévus, les moins harmoniques, et à les traduire avec cette intensité de « rendu » qui est la marque d'un peintre comme Théodore Rousseau. Ce fut le tort des « pontifes » classiques de ne pas le comprendre. Rousseau fut la victime des sévérités du jury, comme Millet fut l'objet, quelques années plus tard, des sarcasmes du public. Et leur renommée actuelle, qui est démesurée, a eu pour point de départ une réaction légitime contre un ostracisme injustifiable.

Dans les *Débats* d'hier, M. André Michel donne de très curieux détails sur l'histoire de l'*Allée de châtaigniers*. En 1837, un tableau de Rousseau, la *Descente des vaches*, avait été refusé au Salon ; et le jeune artiste était en proie au découragement le plus sombre, lorsqu'un de ses confrères l'emmena en Vendée. Il y reçut l'hospitalité d'un ci-devant, M. Leroux, dans le parc duquel se trouvait une célèbre allée de châtaigniers. Il la peignit sur les instances de son hôte — et de nouveau, le tableau fut refusé au Salon. Il y eut une véritable levée de boucliers chez les artistes, et les grands romantiques d'alors, les Diaz et les Jules Dupré, protestèrent avec véhémence. Delacroix sut intéresser au peintre un haut fonctionnaire des Beaux-Arts, qui consentit à acheter pour l'Etat le tableau que le jury venait d'écarter du Salon. Il en offrait... deux mille francs. Mais Rousseau obtint l'annulation de la commande et livra son œuvre à M. Paul Casimir-Périer. Le Louvre a manqué ce jour-là une très bonne affaire. Mais il faut avouer que l'écart des prix fait rêver. Deux mille et deux cent-soixante-dix mille francs. Il aurait peut-être été possible de trouver un chiffre intermédiaire. Mais ceci est une opinion d'homme raisonnable ; ce pourquoi elle n'a aucune chance d'être approuvée.

F.

Extrait de
Adresse : Genève
Date : 1 JUIL. 1912
Signature :

La modella della "Salomé" di Regnault fu un'italiana

Ci telefonano da Parigi, 30:

Poco tempo fu venduto per circa mezzo milione ad un americano una Salomè del pittore Enrico Regnault, il quale l'avevo dipinta mentre era all'Accademia di Francia a Roma prima del 1870. Il Regnault era poi stato ucciso durante l'assedio di Parigi.

La vendita suscitò un enorme chiasso e Emilio Claretie, in un suo articolo, domandò come fosse avvenuta della deliziosa fanciulla che aveva servito da modella al pittore.

Ora una discendente dello scultore Renaudot rivela che la *Salome* è il ritratto di sua madre, Maria Veronica Lanni, che era nata presso Tivoli, nel 1855, ed era figlia di un allevatore di asini.

Aveva appena 13 anni quando lo scultore francese Renaudot, incontratala nella chiesa di San Pietro a Roma, se ne innamorò perdutamente. I due giovani si fidanzarono e il Regnault, amico intimo del Renaudot, chiese il permesso di prendere la fanciulla come modella per la sua *Salome*.

Anche lo scultore Renaudot partecipò alla guerra franco-prussiana e vi guadagnò le spalline. Tornò poi a Roma a sposare la fidanzata che aveva allora 17 anni e condusse con lei una vita modesta e felice.

La signora Renaudot è morta a Parigi nel 1900, lasciando la migliore memoria di sè.

Extrait de
Adresse :
Date :
ure :

se sont en effet rendues à Hong-Kong.

—o—

Salomé, toile célèbre du peintre Henri Regnault, a été adjugée hier, dans une vente, à Paris, à un Américain, M. Lecler, qui l'a payée 480,000 francs.

—o—

Extrait de JOURNAL
Adresse : GENÈVE
Date : 31 MAI 1912

« SALOMÉ » Paris, 30.

Aujourd'hui a commencé à la galerie Georges Petit la vente de la collection Carnano. Parmi les œuvres remarquables figurant à cette vente, l'attention se portait surtout sur l'œuvre du célèbre peintre Henri Regnault, « Salomée », convoitée par les musées étrangers et que les amateurs français voudraient voir au Louvre. Ce tableau a été adjugé au prix de 480 000 fr. à un Américain de New-York, M. Leclerc.

Extrait de
Adresse :
Date : 1 AOUT 1912
Signature :

Art et Curiosité

A propos du vol du buste d'Henri Regnault : du *Journal* :

Le 19 janvier 1871, à Buzenval, au cours d'un engagement avec les Allemands, le peintre Henri Regnault, prix de Rome, élève de Flandrin et de Cabanel, garde national au 19me de marche, était tué raide par une balle qui l'atteignit à la tempe droite.

Regnault avait vingt-sept ans, il était déjà célèbre : plusieurs de ses toiles : *le Bourreau de Tanger*, *le Portrait du maréchal Prim* et, enfin, la *Salomé* qui, tout dernièrement, a été vendue 480,000 fr., avaient définitivement classé le jeune artiste.

Sa mort causa une énorme émotion dans Paris assiégé. On voulut rendre les derniers devoirs au héros et, après deux jours de recherches, le corps de Regnault fut retrouvé et inhumé au Père-Lachaise.

A Buzenval, à l'endroit même où il était tombé, le Souvenir français avait fait élever, quelques années après la guerre, un monument commémoratif : une stèle en granit haute de trois mètres, surmontée du buste en bronze, haut de quarante centimètres, dû au ciseau de Barrias.

Une plaque de marbre portant l'inscription suivante fut apposée à la base du monument :

A HENRI REGNAULT
Peintre
Tué par les Allemands au combat de Buzenval
le 19 janvier 1871

Déjà, il y a une vingtaine d'années, des voleurs s'emparèrent du buste, qu'ils revendirent à un antiquaire de Paris, chez lequel il fut retrouvé; puis on le replaça sur son socle.

La propriété dans laquelle il était placé, d'une surface de 61 hectares, est entourée de murs fort élevés, et l'endroit où se dressait l'effigie de Renault est situé à vingt mètres environ du mur, en bordure de la propriété des frères de Saint-Nicolas.

Le parc fut vendu, l'année dernière, à une société américaine, le Country Club, qui transforma la propriété en terrain pour le polo, le tennis, etc.

Cent cinquante ouvriers travaillent quotidiennement à ces transformations.

Dimanche matin, vers six heures, le garde particulier, M. Paul Plard, s'aperçut, au cours de sa ronde, que des malfaiteurs avaient dévissé le buste et l'avaient emporté.

Il prévint aussitôt les gendarmes de Rueil, qui ouvrirent une enquête et interrogèrent les ouvriers travaillant dans le parc. Aucun ne put donner d'indications utiles.

D'après les renseignements recueillis, on se trouve en présence des deux hypothèses suivantes : vol banal accompli par un malfaiteur attiré par l'appât de la vente du bronze, appât bien minime, puisque le buste pèse de 20 à 25 kilos, ou crime d'un vandale qui aurait détruit ou mutilé le buste.

Une troisième hypothèse peut encore être admise, celle du collectionneur étranger qui ne respecte rien.

* * *

Architecture. — Grand prix de Rome : M. Debat-Ponsan, élève de M. Laloux. Premier second grand prix : M. Grégoire, élève de M. Paulin. Deuxième second grand prix : M. Expert, élève de M. Redon.

Ce n'est pas seulement la nation qui est aujourd'hui l'objet de spéculations et d'exploitations, c'est l'art aussi et nous venons d'assister à des ventes de collections célèbres qui ont [illegible] [illegible] l'année [illegible] des [illegible] autour des œuvres d'art.

Certains tableaux et certains meubles ont été achetés à des prix fous par des acquéreurs qui comptent bien, dans quelques années, les revendre au double. Dans cette formidable curée, le musée du Louvre a été assez heureux pour tirer à lui un morceau de choix, l'*Allée des châtaigniers* de Théodore Rousseau. A en juger par les apparences, ce n'est pas ce tableau qu'il aurait tout d'abord convoité. Son représentant, M. Leprieur, semblait faire tout son possible pour avoir la *Salomé* d'Henri Regnault ; il disposait à cet effet de 200 000 fr. mis à sa disposition par le musée, plus une somme de 185 000 fr., produit d'une souscription due à l'initiative de M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, journal mondain, qui est, comme on sait, l'organe de la réaction et du patriotisme de commande. Acquérir la *Salomé*, cela s'imposait à notre grand musée national comme un devoir national ; n'était-elle pas l'œuvre d'un peintre mort en 1870 sous les balles de l'ennemi ? Ceux qui auraient fait timidement observer que la valeur artistique du tableau était aussi à considérer, puisqu'il s'agissait de lui faire franchir le seuil du Louvre, ceux-là auraient été regardés comme de mauvais patriotes. Pourtant, les enchères ont dépassé la mise du Louvre et des souscripteurs, et M. Leprieur a abandonné la lutte. La *Salomé* a été adjugée près de 500 000 fr. à un richissime marchand américain, M. Knoedler.

Des sifflets ont accueilli cette nouvelle. La perte de la *Salomé* était un désastre national, et ceux qui la pleuraient n'acceptaient pas la consolation de voir le Louvre acquérir, en son lieu et place, l'*Allée des châtaigniers*. Il s'en faut cependant que le tableau de Regnault vaille celui de Théodore Rousseau, bien que le premier ait beaucoup moins souffert que le second des injures du temps. Regnault le peignit à Rome en 1870, à la villa Médicis dont il était pensionnaire, d'après une jeune Italienne qu'il avait affublée d'étoffes acquises à grands frais. Salomé était représentée assise, un poing sur la hanche, la tête vue de face, le sourire énigmatique sous une épaisse toison de cheveux noirs. Les jambes, ramenées sous elle, se croisaient dans une pose étudiée. Un plat d'or et un cimeterre qu'elle tenait sur ses genoux rappelaient, beaucoup plus que le type et l'expression de

***

Que l'on me traite, si l'on veut, de béotien, de rustre, de paysan, que l'on m'accuse même d'avoir une âme de « métèque », je me refuserai toujours et quand même à considérer comme un deuil national le départ pour l'Amérique de la *Salomé* d'Henri Regnault. Un deuil national ! C'est bientôt dit, mais comment diable appellera-t-on dans la langue française la perte d'un cuirassé ou le massacre de nos compatriotes à Fez ?

D'abord, je constate que lorsque le commissaire-priseur a laissé tomber son marteau sur les quatre cent quatre-vingt mille francs de l'acquéreur américain, personne ne s'est mis à pleurer. Conçoit-on un deuil, un deuil national, sans larmes et sans soupirs ? Le public qui assistait à la vente, disent les journaux, a sifflé. Qui sifflait-il ? Le tableau, le commissaire-priseur, l'Américain, ou l'administration du Louvre ? On n'en sait rien et les siffleurs eux-mêmes seraient peut-être bien en peine de nous renseigner sur ce point. Et puis les grandes douleurs sont muettes : nous sommes en deuil.

Remarquez qu'on n'avait pas autant admiré et vanté les mérites de la *Salomé* de Regnault, que depuis qu'elle est tombée aux mains du milliardaire américain.

Est-ce un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre d'Henri Regnault ? C'est affaire de goût, et, quant à moi, j'avoue que je lui préfère de beaucoup les deux toiles du même artiste qui sont au Louvre : *La décollation à Tanger*, et, surtout, l'admirable portrait équestre du *Maréchal Prim*.

Si Regnault, qui fut, en même temps qu'un bel artiste, un vaillant Français, n'était pas tombé sous une balle prussienne au combat de Buzenval, je gage qu'il trouverait excessif le zèle de ceux qui veulent accumuler sur sa toile cinq cent mille francs de pièces de cent sous. Il leur conseillerait, je pense, d'employer plus utilement leur argent, soit à aider au développement de l'aviation militaire, soit de porter secours aux braves petits pioupious qui encombrent les ambulances au Maroc.

Il y a bien un moyen très pratique de s'intéresser pécuniairement aux artistes, mais voilà ! il est trop simple et on ne l'emploie presque jamais. Il consisterait tout simplement à aider les artistes vivants en leur achetant leurs œuvres. Comme ils sont généralement peu exigeants, cette opération aurait le double avantage d'assurer leur existence et de faire entrer à peu de frais dans les collections nationales un tas de chefs d'œuvre que l'on paie plus tard terriblement cher pour les arracher aux mains de facteurs étrangers.

Quand l'administration des Beaux-Arts se résoudra-t-elle à employer ainsi l'argent dont elle dispose ? Recrutée le plus généralement parmi les gens d'une incompétence notoire, débouché commode pour les « fils à papa » dont on ne sait que faire, l'administration juge la valeur d'une œuvre d'art d'après le nombre des médailles obtenues par l'artiste. Cela dispense de tout jugement personnel et véritablement artistique ; mais cela explique aussi que tant de productions originales et jeunes aillent enrichir le musée des collectionneurs avertis.

Plus d'une *Salomé* franchira l'Atlantique avant que l'administration ait modifié ses habitudes. Périsse plutôt la République !...

Henri CISSE.

Vente de la « Salomé » d'Henri Regnault

Jeudi a commencé à la galerie Georges Petit à Paris la vente de la collection Carcano. Parmi les œuvres remarquables figurant à cette vente, l'attention se portait surtout sur l'œuvre du célèbre peintre Henri Regnault, *Salomé*, convoitée par les musées étrangers et que des amateurs français voudraient voir au Louvre. Ce tableau a été adjugé au prix de 480.000 fr. à un Américain de New-York, M. Leclor.

...ciers industriels.

— « Salomé » [illegible] en Amérique.

Paris, 30. — Jeudi a commencé à la galerie Georges Petit la vente de la collection Carcano. Parmi les œuvres remarquables figurant à cette vente, l'attention se portait surtout sur l'œuvre célèbre du peintre Henri Regnault, *Salomé*, convoitée par les musées étrangers et que les amateurs français voudraient voir au Louvre. Ce tableau a été adjugé au prix de 480.000 fr. à un Américain de New-York, M. Lesler.

— Accident de chemin de fer.

Madrid, 30. — A Lerida, à la suite d'une fausse manœuvre d'aiguillage un train omnibus a été lancé sur la voie de garage et a culbuté le matériel de dépôt. Quatorze voyageurs ont été blessés.

Extrait de LONDRES
Adresse : 12 JUIN 1912
Date :
Signature :

HENRI REGNAULT'S "SALOME"

The famous masterpiece of the Paris Louvre, which has just been sold to an American firm for nearly £20,000. The authorities of the Louvre offered 350,000 francs for this wonderful canvas, but were outbid by Mr. Lecler of New York

Extrait de MODERN SOCIETY
Adresse : LONDRES
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

An Artist who Died Fighting for His Country.

There were many reasons why our neighbours should have wanted to keep "Salome," and not the least was the fact that its author died fighting for his country in the disastrous war with Germany in 1870-1—died, too, in his youth, before his splendid promise had been fulfilled. Henri Regnault was born in Paris nearly seventy years ago. His father was one of the principal persons connected with the great porcelain manufactory at Sèvres, and young Regnault was placed at an early age under Cabanel—the teacher of many successful painters. Soon he carried off the great prize that entitles the French Art student to spend a long period in Rome, and in Rome he painted the "Salome" that has just been sold in Paris. Later he went to Spain, and then to Tangier, where he painted wonderful studies of Eastern sunshine. Then, when Regnault was only twenty-eight, came the closing tragedy. He was in Africa, painting happily, when the news came of the German victories; but he hurried home to fight for France, and in one of the sorties from Paris, Regnault, fighting bravely, met his death.

de Journal
: Minneapolis
31 Mai 1912

"SALOME" IS LOST TO LOUVRE

Frenchmen Hiss When Painting Is Outbid by Art Dealer.

Paris, May 31.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Carcanos collection of old and modern masters, which began yesterday, was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to the art dealer Knoedler for $105,600.

The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval near Paris, and a group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding, and the picture went to the big dealer amid groans and hisses. The large assembly keenly showed its disappointment that the masterpiece has been lost to the Louvre.

Extrait de Times
Adresse : New York
Date : 9 JUIN 1912
Signature :

OUR GAIN IN ART DISTURBS FRANCE

Resentment Over "The Victory of the Dollar" in the Purchase of "Salome."

ONE CHEERFUL NOTE STRUCK

Paul Gaulot Advises the Nation to be Gratified Instead of Angry Over This "Radiation of French Genius."

By Marconi Transatlantic Wireless Telegraph to The New York Times.

PARIS, June 8.—Under the title "The Victory of the Dollar," La Liberté prints an article on Mr. Knoedler's purchase of Regnault's "Salome" which has attracted much attention from its bold opposition to the current view of the matter held here.

"So far from regretting that one of the greatest masterpieces of modern French painting is probably going out of the country," says Paul Gaulot, the writer of the rticle, "the national pride should be gratified by the thought that those who will look on the picture in America will see at the same time a product of French genius. Every time this genius radiates into foreign countries it should be for real patriots an occasion for rejoicing.

"Artistic stagnation would result,," M. Gaulot points out, "if every nation were able to gratify a selfish desire to keep to itself the most beautiful and celebrated works of its artists.

"If this were carried out consistently Paris would have no Raphaels, Lionardos, Rembrandts, or Velasquezes, while foreigners would be ignorant of French masters.

"If there is one nation more than another which should not be reproached for carrying off foreign works of art, it is America, who, if she did not lay other countries under contribution, would be poor indeed. Like all young peoples, she had to give her first attention to commerce, agriculture, and trade, and now the taste for culture has come to her with wealth, and it is natural that she should use her money to bring master canvases into her private galleries—and so much better for her neighbors.

"If to-day she takes away 'Salomé,' and to-morrow yet other great paintings, there will always remain enough for France, thanks to the inexhaustible genius of French artists.

"There is thus no need to grow sad over the latest victory of the dollar, and, after short reflection, even those who hissed at last week's auction will judge the situation more justly."

The article accuses the Louvre of being swayed more by popular opinion and the fashion of the moment than by strict artistic consideration in its actual or attempted purchases. "Salomé," it is pointed out, might have been purchased a few years ago for one-fourteenth the sum given by Knoedler & Co.

"Let us wish more keenness, taste, and luck to the fine arts administration," is the conclusion of this article, "and while awaiting the moment when it shall have the good fortune to lay its hand on some future masterpiece, let us bid farewell, with joy and pride—above all, without regret—to the consecrated masterpieces which leave us, covered with gold, to carry the glory of the artist and a little of the glory of our country to other lands."

A reproduction of this picture is in the Pictorial Section of The Times to-day.

Extrait de Republican
Adresse : Springfield
Date :
Signature : 1 JUIL. 1912
Exposition

Henri Regnault, the painter of the picture of "Salome," which fetched the handsome sum of 480,000 francs (£19,200) at an auction in Paris a few days ago, was the son of an eminent professor of physics. He was born in 1843, achieved fame by his paintings before he was 25, and was shot down by a German bullet in the fight of Buzenval on January 10, 1871, at the age of 27. He owed his sudden fame to his famous portrait of Marshal Prim, which now hangs in the Louvre. His "Salome" was the product of a stay in Rome, where a friend of his, a young sculptor, introduced him to his sweetheart, a girl of 15, with dark, flashing eyes and wild, tousled locks. Regnault at once resolved to engage the girl as a model, and she sat to him daily, in the presence of her mother. She is represented with bare shoulders, arms and feet, holding a large basin in her lap. The name "Salome" was given to the picture later. The girl soon afterward married the sculptor, is said to have been a model wife and mother, and died in 1900. Regnault sold the picture while it was still on his easel for 13,000 francs (£520); the price at the Paris auction was 37 times as much.—Manchester Guardian.

The picture recently sold for a few pounds in London, on the supposition that it was a copy of Rembrandt's portrait of his father, has just fetched $112,500 in Germany. The buyer, according to the Berlin Zeitung am Mittag, is a well-known Hungarian, Herr von Nemes, says a Berlin dispatch to the New York Times. The picture was pronounced by Dr Bode to be an actual Rembrandt instead of a reproduction of the supposed original hanging in the gallery of Mr Neumann in London. It was bought for the traditional "song" at an auction sale in London by a Munich collector named Julius Bohler. He sent it for restoration to Prof Hauser, a well-known expert attached to the Kaiser Friedrich museum in Berlin, and Prof Hauser, on removing the coats of darkened varnish that covered the picture, discovered Rembrandt's monogram in a corner of the canvas. Dr Bode's opinion is that the canvas possessed by Mr Neumann is only a clever reproduction by one of Rembrandt's pupils. The sale of this picture for over $112,000 probably constitutes the greatest single windfall in the history of art collecting, though other discoveries have run it close, notably that of a Botticelli in England a few years ago, which brought a fortune to its purchaser, who had obtained it for a comparatively small sum.

Adresse : COURRIER DES ÉTATS-UNIS
Date : NEW-YORK
Signature : 12 JUIN 1912
Exposition

LE PEINTRE REGNAULT

A PROPOS DE SON TABLEAU "SALOME"

L'amour des arts est le signe d'une civilisation qui cherche des émotions douces, a dit je ne sais plus qui. De temps en temps, de gros financiers qui n'entendent rien à la peinture achètent très cher des toiles de maîtres non pour les plaisirs d'art qu'elles leur procurent, mais parce que c'est un passe-temps de millionnaires. C'est ainsi que M. Chauchard se rendit un jour acquéreur de "l'Angelus" de Millet, qu'il paya cinq cent mille francs et qu'il a, du reste, légué au Louvre, ce qui est un bon mouvement.

Aujourd'hui, on s'enthousiasme de divers côtés pour un tableau d'Henri Regnault, vendu avec la collection de la marquise Cascano; il s'agit de la "Salomé" qui fit sensation au Salon de 1870 et que les critiques et les artistes considèrent comme un chef-d'œuvre. Aussitôt que la vente a été annoncée, il s'est produit un mouvement dans la presse et on a répété de divers côtés: "Il faut que la "Salomé" reste à la France!".

Malgré tout, comme l'ont annoncé nos dépêches, la "Salomé" de Regnault ne reste pas à la France!"

Henri Regnault, mort à vingt-huit ans, le fusil à la main, sur le champ de bataille de Buzenval, était un grand peintre et on cite comme des morceaux hors de pair le "Portrait du général Prim" et "la Sortie du pacha". C'était un poète de la couleur qui fusait sous son pinceau nerveux. Il avait visité l'Espagne, séjourné à Tanger et il se trouvait à l'Ecole de France à Rome quand la guerre éclata. M. Hébert, directeur de la Villa Médicis, l'avait engagé à rester là-bas, mais le peintre répondit une lettre d'une tournure charmante où se trouve la phrase souvent citée: "On bat maman, je vais la défendre".

Quelques mois auparavant, en mai 1870, quand "Salomé" obtint un véritable succès au Salon, Henri Regnault se trouvait à Cadix et il écrivit à M. Hébert:

"Ma petite "Salomé" est achetée par Mme de Cassin, qui s'est payé cette année la petite "Noce", de Fortuny, et ma petite femme. J'espère que cela m'ouvrira quelques jolis salons où je pourrai me délasser de mes pérégrinations lointaines à mon retour en France. Si la petite Marie (le modèle de la "Salomé") n'est pas à la "Scarpe", et si elle se souvient encore de moi, dites-lui "tante cose" de ma part et annoncez-lui qu'à mon retour d'Espagne et d'Afrique, l'hiver prochain, je lui rapporterai un joli cadeau, pour la remercier du succès que me vaut son joli minois".

L'hiver, ce fut la vie militaire, les combats et Buzenval; ce jeune artiste tomba mortellement, en défendant la grande "maman" — et sa gloire naissante de peintre fut consolidée du coup. On peut dire que son nom est immortel; s'il eût vécu, il serait aujourd'hui couvert de décorations, accablé de commandes et siégerait à l'Institut. Mort, on va improviser une de ces magnifiques manifestations d'art qui sont comme des apothéoses quand elles ne prennent pas le caractère de réparations contre l'indifférence de générations qui n'ont aperçu la gloire et le talent de leurs contemporains qu'en se hissant sur leur tombeau.

Extrait de Peste Ungarian
: Perkeltten
16 JUIN 1912

"SALOME" LOST TO LOUVRE.

Parisians Hiss as Dealer Gets Famous Picture for $105,600.

Paris.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Carcano's collection of old and modern masters, was the bidding for Alexander Regnault's "Salome," which was knocked down to the art dealer, Knoedler, for $105,600.

A group of patritic citizens had got together a sum large enough to acquire the picture for the Louvre.

The picture went to the dealer amid groans and hisses. The large assemblage keenly showed its disappointment.

THE TIMES,
Playhouse Yard, E.C.
- 5 JUIN 1912

HENRI REGNAULT'S "SALOME."

(FROM OUR OWN CORRESPONDENT.)

PARIS, JUNE 4.

M. Knoedler, who secured Henri Regnault's famous painting "Salome" for £19,200 at the Carcano sale as already reported in *The Times*, is holding it at the disposal of the Louvre authorities for two months at cost price. A public subscription had previously been raised to purchase it at the sale, when the Louvre authorities bid as high as £15,200, and efforts

xtrait de .....
dresse : .....
)ate :
Signature : .....

THE PARMA VELAZQUEZ.

MESSRS. KNOEDLER'S EXHIBITION.

In December, 1910, we published an account of the discovery of a genuine portrait by Velazquez, once famous but long lost, and of its purchase from the Royal house to which it belonged by Messrs. Agnew. Some time afterwards it was announced from New York that this picture had passed into the possession of Messrs. Knoedler and had by them been sold to the collector who has absorbed so many of the finest things, Mr. H. C. Frick, of New York. Scarcely anybody saw the picture on its passage through London, and therefore English admirers of Velazquez will be grateful to Mr. Frick for having lent this picture to Messrs. Knoedler for exhibition during the present month in their London Gallery, 15, New Bond-street. It is there now, together with a few other first-rate pictures; to-day is the private view, and afterwards it may be visited by the public until the end of the month.

The discovery of this picture in the possession of Prince Elio of Parma caused a certain painful shock in art circles in London, for it proved that the suspicions of certain critics with regard to the Dulwich portrait of Philip IV. were well founded, and that that picture must henceforth be considered a copy and not an original. The late Señor Beruete had declared as much in his book on Velazquez, and one or two English critics had done the same, finding the Dulwich picture wanting in draughtmanship and in modelling, and hence in that amazing vitality which is the mark of all the genuine works of the great Spanish master. No sooner was the Parma portrait seen by competent judges than all doubts vanished; here was the original, marvellous in execution and radiant with life. What, then, was its history? It was already known that Velazquez had painted such a portrait in the year 1643, at Fraga, on the one occasion when Philip went to join his army and donned military costume. The archives at Madrid contain full accounts of when it was painted, of the three days on which the painter had sittings from the King, and of the money paid for fitting up the extempore studio. Moreover, the historian Pellicer, describing the event, wrote:—"The Catalan nation begged the King to lend it for the day of the official entry, which was granted with pleasure. This picture was hung in the church under a canopy embroidered with gold; many people went to see it; copies of it are already being made." One of those copies we may assume to be the Dulwich picture, probably painted by Mazo, and another to be that which was successively in the Salamanca and Lyne-Stephens collections. But the original, after remaining for 100 years in the Royal Palace at Madrid, passed, in 1748, to Parma, of which a Spanish Infante, Don Felipe, had just been made Duke. Another century passed by, and Parma was incorporated in the Kingdom of Italy. The deposed Duchess, claiming the picture as her private property, was allowed to take it away to her castle in Switzerland. Her son, Duke Robert, took it, after her death, to Schwartzau, in Austria, and on his death in 1907 bequeathed it to his heir, Prince Elio of Bourbon, who, as we have said, sold it to Messrs. Agnew. That they acquired a masterpiece will be admitted by every one who goes to see the picture at Messrs. Knoedler's; a portrait which shows the living man and is at the same time a delightful harmony of rose and silver.

The picture has for its companions seven or eight others of very high quality—three Gainsboroughs, one of the most attractive of Raeburn's portraits of women, and three Rembrandts. The chief of these last is the fine "Portrait of a Man" which was lately acquired from Lord Feversham, and about which certain rather inaccurate statements have been made. We understand that Mr. Frick is not the owner, or at all events not yet, though there is no saying what a collector of such high ambitions and such boundless means may not buy if the fancy takes him.

Extrait de Presse
Adresse : Madrid
Date : 31 mai JUIN 1912
Signature : .....
Exposition .....

"SALOME" SOLD FOR $105,600 AMID HISSES

Paris, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquise Dandolfo Carcanos collection of old and modern masters which began to-day was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to the art dealer, Knoedler, for $105,600.

The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding and the picture went to the big dealer amid groans and hisses.

Some of the other prices were high, "Solitude," by Corot, bringing $77,000; "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, $59,400; "Riding Lesson," by Delacroix, $30,800.

Extrait de .....
Adresse : SAN-FRANCISCO
Date : 19 JUIN 1912
Signature : .....
Exposition .....

La Salome viendra t-elle en Amerique?

La lutte autour d'une toile.—L'Américain Knœdler enlève l'enchère.—Que deviendra la "Salomé"?

Ce n'est pas le chef-d'œuvre, mais c'est une grande œuvre quand même, que la "Salomé", de Regnault; et l'on comprend l'émotion qui gagn[illegible] le m[illegible]nde des artistes et des riches amateurs quand on sut qu'elle tombait, de par la suprême surenchère, aux mains d'un Américain, et risquait de nous échapper à jamais.

Il faut le dire, ce duel de banknotes entre les enchérisseurs donne un peu de vertige. Au nom du Louvre et des Amis de notre national musée, M. Leprieur avait poussé à 385,000 francs. M. Mir, sénateur de l'Aude, alla jusqu'à 400,000. Mais M. Knœdler, avec un flegme imperturbable, poussait toujours. La lutte dès la quatrième heure n'était plus possible. Il l'emporta donc sans péril, restant sans concurrent.

Ce M. Knœdler, malgré les quelques protestations qui accueillirent sa trop facile victoire, n'est pas un homme intraitable. C'est d'abord un collectionneur de goût et cultivé, dont la réputation d'esprit est grande à New York. A Paris, place Vendôme, il sait offrir aux amateurs une galerie de choix qui témoigne d'une ingénieuse activité et d'un adroit esprit de recherche.

C'est là qu'est allé l'interviewer, le reporter d'un journal parisien.

"Je suis plus des vôtres que vous ne croyez, explique-t-il, puisque ma femme est Française d'origine, et moi, de cœur. C'est vous dire qu'en achetant la "Salomé", de Regnault, je n'ai pas cédé qu'à une ambition de marchand, mais aussi à un secret désir d'artiste.

Je n'ai pas davantage voulu déposséder le Louvre, puisque, dès la première heure, je fus de ces souscripteurs qui envoyèrent à un de vos confrères leur obole pour permettre au musée de figurer avec honneur dans la bataille.

Tant que le Louvre fut sur les rangs, je m'abstins. Je n'entrai en lice, sous le savez, que quand M. Leprieur eut renoncé, et que le duel, plus serré, se trouva limité aux simples amateurs.

Mon intention est d'ailleurs fort nette, et je ne m'en suis caché à personne. Je suis désireux comme tous que la "Salomé" reste en France; nul pays ne convient mieux à cette énigmatique et émouvante petite Marocaine, et je suis prêt j'en renouvelle ici l'affirmation, à la laisser au Louvre pour le prix même que je l'ai payée."

Ajoutons que M. Roland Knœdler laisse durant deux mois le célèbre tableau à la disposition de l'administrateur: une souscription est ouverte, le chiffre en est déjà considérable, puisqu'il atteignait ces jours derniers 185,000 francs. Le Louvre compte assez d'admirateurs généreux et Paris assez de Mécènes, pour que l'œuvre du peintre mort à Buzenval ne s'expatrie pas et demeure chez nous comme déjà y restent ces deux chefs-d'œuvre: l'"Enterrement de l'évêque de Liège", de Delacroix, et l'"Allée des châtaigniers", de Théodore Rousseau.

Rappelons que la "Salomé" avait été achetée 30,000 francs à son auteur, et que celui-ci, en son temps, s'en était trouvé fort satisfait.

Dans la seconde vacation, qui s'est tenue il y a quelques jours, au sujet de la vente des collections de la marquise Landolfo-Carcano, un tableau de Rembrandt, "Portrait présumé de sa sœur", a été adjugé à 365,000 francs; un Veronèse, "Portrait de la Belle Nacri", à 180,000.

Maint artiste, à lire ces chiffres, pense: "Comme de notre vivant, le moindre billet de "mil" ferait mieux notre affaire!.."

Extrait de Examiner
Adresse : Chicago
Date : 25 JUIL. 1912
Signature : .....

AMERICAN PAINTINGS WIN FIRST IN PARIS

Work Sent by Big Artists From Rome Said to Be Below the Standard.

BY H. EFFA WEBSTER.

Let us not be haughty because the American paintings included in the show in the Summer Salon season in Paris are declared superior to canvases sent from Villa de Medici, in Rome, by European students of fine art. Instead, let us be grateful that our national school is recognized with approval and applause. It is reported that the pictures sent from Rome are really mediocre—so, we may not soar too loftily in the comparison. However, cable statements give the American products the preference in the Summer exhibition.

* * *

It may be recalled that Roland Knoedler purchased Regnault's "Salome" at the Doucet sale for $100,000, overbidding the agents for the Louvre. It was announced that the famous painting would be fetched to the United States, that a New York collector had cabled for the privilege of a first offer. But Knoedler, it is stated, has promised to hold "Salome" in his possession for a limited time in order to give the Louvre an opportunity to rise to a price agreed upon in the dark. Therefore, we may not count with any certainty upon this acquisition of art in our country.

The French Government wants to keep it; it remains to be seen whether the Louvre, with private subscriptions, can get the best of American bidding, gold in hand.

* * *

England is rousing to the purchase of the late Sir Lawrence Alma-Tadema's wonderful house, Grove End Road, Saint John's Wood, London. The purchase is proposed for the municipality of the British capital. This house is universally famous—remember Du Maurier described it as the abode of a famous artist where "Little Billie" of Trilby distinction made ardent visits. The splendid edifice is a treasury of art and beauty in itself, and it is literally filled with stunning and exquisite products of genius.

The main entrance to the Alma-Tadema house is strictly classical, designed by the great artist himself. The floors of the halls and rotunda are of Persian tiles; the walls are white and lustrous; the staircase is of polished brass. The walls of the halls are decorated with panels painted by Alma-Tadema's comrade artists, including Sargent and Leighton.

In the center of the big house is a balcony overlooking a marble basin, featured with a fountain. Every room is a marvelous museum, distinctive in design, treasures of art, and the realism of the ideal in definite schools and classics. Every nation on earth is represented in some artistic way in the ensemble.

The studio is most interesting. The walls are of green and gray marble; the ceiling shimmers with the grayish tones incident to the aluminum leaf inlay. There are splendid draperies from Oriental looms.

The windows are beautifully painted in designs, all sympathetic gift-work by the artist's friends. There is no glare or spectacular feature in the entire composition of this marvelous house. Beauty and sublimity, true art and the spirit of sincerity in expression, dominate each room.

It is sure the sale of the house will happen in settling the estate. London wants it for one of its national show places—and as an expression of English art in many respects, for all the world to see and appreciate when in London.

N° DE DEBIT .....
Extrait de TIMES
Adresse : LONDRES
Date : 5 JUIN 1912
Signature : .....
Exposition .....

HENRI REGNAULT'S "SALOME."

(FROM OUR OWN CORRESPONDENT.)

PARIS, JUNE 4.

M. Knoedler, who secured Henri Regnault's famous painting "Salome" for £19,200 at the Carcano sale as already reported in *The Times*, is holding it at the disposal of the Louvre authorities for two months at cost price. A public subscription had previously been raised to purchase it at the sale, when the Louvre authorities bid as high as £15,200, and efforts

* Through Reuter's Agency.

are now being made to make up the difference. M. Clairin, an intimate friend of Henri Regnault, sent yesterday to M. Georges Petit a water-colour which had been given him by Regnault himself. The painting represents the Lion Court of the Alhambra at Granada. M. Georges Petit hopes to sell it for £400, and this sum will be added to the subscriptions for the purchase of the "Salome."

Extrait de Morning Post London
Adresse : .....
Date : 31 MAY 1912
Signature : .....
Exposition .....

IMPORTANT PICTURE SALE IN PARIS.

HIGH PRICE FOR REGNAULT'S "SALOME."

(FROM OUR OWN CORRESPONDENT.)

Knoedler

PARIS, May 30.

The first day's sale of the collection of the Marquise Landolfo Carcano, which took place at the Galerie Georges Petit to-day, excited considerable attention, not only on account of the general importance of the pictures that compose it, but also because of the patriotic interest taken in the sale of the "Salomé" of Henri Regnault. This picture, which represents Salomé with a ferocious smile on her face, her black hair standing out against a yellow background which at the time the picture was exhibited created a great sensation, is the best known work of Regnault, who died a heroic death at the Battle of Buzenval at the age of twenty-eight. It was hoped that thanks to a subscription opened by the *Gaulois* and the generosity of French connoisseurs, this picture would be added to the Louvre collection. Unfortunately the sum collected, together with that at the disposal of the Louvre curators did not amount to more than £16,000, and the "Salomé" was knocked down, after an exciting competition, and amid cries of protest on the part of spectators, to an American purchaser for £19,200. Among other pictures sold were Delacroix's "Leçon d'équitation," £5,600, the same painter's "Intérieur d'une Cour, au Maroc," £3,440, and Fromentin's "Campement arabe," £2,720. Corot's "Solitude" produced £14,000.

Extrait de Post
Adresse : Chicago
Date : 10 JUIN 1912
Signature : .....
Exposition .....

DEALER BUYER OF 'SALOME'

FAMOUS FRENCH PICTURE SOLD AT AUCTION BRINGS $105,000

Great Crowd Is Bitterly Disappointed When Bidders Representing Louvre Gift Association Are Beaten.

PARIS, May 31.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Caracano's collection of old and modern masters today was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to an art dealer named Knoedler for 528,000 francs ($105,600).

The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris.

A group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding, and the picture went to the big dealer amid groans and hisses. The large assembly keenly showed its disappointment that the masterpiece has been lost to the Louvre.

Some of the other prices were high, "Solitude," by Corot, bringing 385,000 francs ($77,000); "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, 297,000 francs ($59,400), and "Riding Lesson," by Delacroix, 154,000 francs ($30,800).

Extrait de Evening Sun New York
Adresse :

REGNAULT'S "SALOME."

Painting bought at auction for $105,600 in Paris, to be held for two months at the disposal of the Louvre at the price paid by its purchaser, M. Knoedler, the art dealer.

N° DE DÉPÔT 1643
Extrait de Inquirer Philadelphie
Adresse :

LOUVRE MAY YET RECEIVE THE "SALOME" OF REGNAULT

PARIS, June 1.—Regnault's "Salome," the painting purchased at auction by Knoedler & Co., may yet become the property of the nation. Henry Knoedler announces that he is willing to sell it to the Louvre at the price he paid for it—$105,600. The offer will probably be accepted.

Extrait de Standard Londres
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

FAMOUS PICTURE SOLD.

£19,200 FOR REGNAULT'S "SALOMÉ."

By Private Wire.
(From Our Correspondent.)

Knoedler PARIS, May 30.

Something in the nature of a sensation was provided here to-day at the sale of the art collection of the Marquis Landolfo Carcano, when Henri Regnault's picture, "Salomé," after keen bidding, was knocked down for £19,200.

Of all pictures that have come from the easel within the last fifty years few have been so famous as Regnault's "Salomé." Henri Regnault, the son of the scientist who did such good work in the domain of theoretical chemistry, was already treated as an equal by his masters when at the Ecole des Beaux-Arts and then at the Villa Medici at Rome. In technical virtuosity he was unrivalled even at the age of twenty-three. His fame and the comments of his artist friends on his "Salomé" so impressed a picture dealer at the time that he made a special journey to Cordova, in Spain, where Regnault was staying, and paid £320 down for the canvas. It was through this dealer that the picture was shown at the Salon in 1870, where it won a remarkable triumph. A year later Regnault was killed in the Franco-German war whilst fighting with the Artist Company, and since then the picture has passed as the masterpiece of this brilliant and short-lived artist.

There is little suggestion of the Oriental dancer in the picture. Regnault has painted a young Italian girl sitting on a stool, with knife and platter across her knees, decked out in rich diaphanous silks, and gazing in front of her with an air of mocking, yet fascinating cruelty. The whole is worked out in a scheme of colour in which a brilliant yellow background strikes the dominant note. So great was the fame of the picture, so favourable was the impression given when it was again exhibited on Monday and Tuesday, that it was hastily schemed to buy it for the Louvre. M. Henri de Rothschild offered £120 towards this object, and on seeing the picture a second time increased his gift to £200, and very soon the fund reached £6000, which, with the grant promised by the Louvre, was thought to be enough.

The estimate proved, however, to be far short of the real value of the picture. The official valuer gave £20,000 as his estimate at the sale to-day, but began much lower. When the bids reached £12,000 there was an exciting competition, but at £16,000 the representative of the Louvre dropped out. It was then a question whether the apparently audacious estimate of the valuer would be reached. At last the feverish bidding and counter-bidding ceased, and at £19,200 the hammer came down to the bid of Mr. Knödler, a New York collector. This is believed to be the largest sum paid at an auction sale in Paris for an oil painting of modern times.

Other prices, though lower than this formidable total, were still more than usually high for the work of modern masters. The Louvre paid £19,800 for a famous Théodore Rousseau, "The Chestnut Avenue"; Fortuny's "Spanish Marriage" brought £8800; Corot's "Solitude," £14,000; Delacroix's "Riding Lesson," £5600, and his "Moorish Courtyard," £3400.

t de Standard
e : Londres
31 mai 1912
ure :

FAMOUS ART GEMS ARE SOLD IN PARIS

Dealer Secured Valued Treasures From the Louvre After Many Large Sums Are Offered.

$77,000 FOR A COROT

Other Masters' Works Also Command High Rates, With "Salome" Selling for $105,600.

PARIS, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Carcanos collection of old and modern masters was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," knocked down to the art dealer, Knoedler, for $105,600. The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding, and the picture went to the big dealer amid groans and hisses. The large assembly keenly showed its disappointment that the masterpiece has been lost to the Louvre.

Some of the other prices were high. "Solitude," by Corot, bringing $77,000; "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, $59,400; "Riding Lesson," by De L[illegible] $20,800.

Extrait de Times Londres
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

THE CARCANO SALE.

LARGE PRICES FOR MODERN FRENCH WORKS.

(FROM OUR OWN CORRESPONDENT.)

PARIS, MAY 30.

The sale of the collection of the Marquise Landolfo Carcano, which began to-day at the Georges Petit Gallery, in the Rue de Sèze, attracted dealers and collectors from all parts of the Continent and America. The modern pictures, 89 in all, produced the high total of 2,760,000f. (£110,400). The sensation of the sale was Henri Regnault's famous picture "Salome," painted at Rome and exhibited at the Salon in 1870. During the last few days attempts have been made to secure the picture for the Louvre, and Baron Henri de Rothschild headed the list with 30,000f. To-day the Louvre went to 380,000f. Messrs. Knoedler bought the picture for 480,000f., to which must be added auction charges of 10 per cent. Messrs. Knoedler inform me that they will hold the picture for two months at the disposal of the Louvre authorities at cost price. Messrs. Knoedler bought Corot's "La Solitude," a view in Limousin worked up in 1866 from a study made in 1851; it was exhibited at the Salon in 1866, and bought by the Emperor Napoleon for the Empress Eugénie. It now sold for 350,000f. A smaller Corot, "Le Lac: Effet du Matin," sold for 121,000f. Three of five by Eugène Delacroix sold at a high price. "L'Assassinat de l'Évêque de Liége," painted in 1829 for the Duc d'Orléans, brought 205,100f. Another, "La Leçon d'Équitation," exhibited in 1854, brought 140,000f.; and a third, "Intérieur d'une Cour Maroc," from the 1838 Salon, 86,000f. W. Leibl's three-quarter length portrait of the wife of the architect Gedon, exhibited at Munich in 1869 and at the Salon in 1870, was bought by Theobald Heinemann, of Munich, for 140,000f. Jules Dupré's "La Mare dans la Clairière" went to Messrs. Knoedler for 90,000f. One picture was bought for the Louvre, Théodore Rousseau's "Allée des Châtaigniers," for 210,000f. This picture was "refused" at the Salon of 1835. The second Rousseau, "Le Col de la Faucille," painted in 1855, went to Messrs. Knoedler for 67,500f. Troyon's "Vaches sous bois" brought 53,000f.

Woman's Life
8.6.12

I think the Louvre Museum is to be congratulated on its failure to secure Regnault's "Salomé" at the Carcano sale. It was another case, like the "Angelus" of Millet twenty years ago, of patriotism bubbling over in newspapers and carrying everything before it. Without such pressure the Louvre Committee would never have been prepared to pay £16,000 for an early work of a modern painter. Mr. Knoedler, the New York picture dealer, has given a trifle over £20,000 for it, including costs. Advertised as the sale was by the action of the Louvre authorities, I have no doubt he will easily dispose of his picture at a profit in America. His generosity in offering the Paris Museum an option to have it at cost price is all the more praiseworthy, but I earnestly hope advantage will not be taken of it. A reputation is worth very little until it has stood the test of ages. I remember Meissonier, for instance, who could get £4,000 for a small picture (he never painted large ones). Who cares for them now? The "Angelus" of Millet was sold to the late M. Chauchard for £32,000. This picture was given by the purchaser to the Luxembourg, so that it will never come under the hammer again. But the story of how it was boomed is now known. M. Chauchard, in fact, walked into a trap around which ground-bait had been thrown for seven years. I doubt whether the "Angelus" now would fetch even one-tenth the price he paid for it.

As I recall these and other examples of fragile or manufactured reputations, I never see an abnormally high figure reached at a sale of modern pictures but all sorts of suspicions come rushing to my mind. I remember seeing "Salomé" when it was exhibited at the Salon in 1869. Regnault, who was killed in the last sortie of the siege of Paris at Buzenval, did it when a student at Rome. Salomé a ragged, tawny girl, with a saucy, impudent gipsy countenance, sits against a background illuminated by the yellow light of the setting sun in the tone of a Leader sunset. The picture shows a certain subtlety of colour, and abounds in second-rate qualities that make for popularity. I could never bring myself to believe it was a masterpiece.

Salomé was purchased by the Marquise Landolfo Carcano for about £1,500. The Louvre can afford all the better to do without it, as it owns two later pictures of Henri Regnault: an execution at Tangier and a portrait on horseback of Marshal Prim, one a gruesome thing, but finely coloured, and the other inferior to its reputation. It loses greatly on a second view after a long interval.

RLD TALKING

he Artist's Career Cut Short in Franco-Prussian War—His Place in the Romantic Movement

ice of Delacroix speaks out of this Reg-ult picture.

His paintings, like those of his master, ve the effect of splendid Oriental cos-mes; they are shot with every hue, they ghten and glisten, they are inwoven with agnificent arabesques of gold and silver, ith sparkling embroideries and precious ones. The Orlando Furioso of art lives nce more in these fascinating harmonies, the power, splendor and lustre of the oloring. Just as Baudry at the close of he classical period produced in his paint-gs for the Paris Opera House the noblest ork after the idealist formulæ, so Reg-ault in his "Salome" and his Prim has ompleted the last works of the formulæ f Romanticism.

Inspired by Napoleon.

What is called Romanticism—the hange, that is, in the material, the treat-ment and the technical methods and ideals of art which was made in the France of Charles X. and Louis Philippe—was the outcome of a generation rich in strenuous and potent individualities, asserts Henley. The great emotions of the Republic and the Empire had induced such an efflorescence of temperament and genius as the world has not often seen. The suggestion is one that might easily be ridden to death; but we will note that the inspiration of the time was wholly Napoleon's, and it might be argued with some show of reason that Romanticism was as much part of his legacy as the Code itself or the memories of Austerlitz and Montmirail. It is at any rate certain that the period of his ascendency was a time of intense and peculiar suffering that it was also a time of enormous enterprise and achievement, and that it was under the pressure of these conditions that the men and women of the Romantic revival were engendered and conceived.

It is only the few who date from earlier days. Mme. de Staël, the Eve of Romanticism, was born in 1766, five years before Walter Scott; Châteaubriand, the archetype of the movement in splendor of style and insincerity of sentiment, in 1768; Sénancour, whose "Obermann" (1804) had so deep and lasting an influence on Sainte-Beuve and George Sand, in 1770. Béranger, Ingres and Charles Nodier followed in 1780; Habeneck in 1781; Lamenais and Rude in 1782 and 1783; Mlle. Georges, the original Lucrèce Borgia, and Marguerite de Bourgogne in 1786; David d'Angers in 1789—a year after Byron; Géricault, Scribe and Lamartine—with Meyerbeer, whose share in Romanticism is large enough almost to make a Frenchman of him—in 1791; Charlet in 1792, and Lablache in 1793.

All these, however, were the elders of the movement, whose more active and more characteristic forces began to be in one or other of the twenty years, between the beginning of 1795—which saw the birth of the historian Thierry and the sculptor Barye—and the end of 1814—which gave Prince Bismarck to Germany and to France the painter of the "Glaneuses" and the "Berger au parc." Corot came in 1796; Thiers and Pierre Leroux in 1797; Michelet and Méry in 1798; Balzac, Halévy, Henri Monnier, Alfred de Vigny and Delacroix in 1799. Frédérick Lemaitre, the hero of half a hundred memorable dramas, was, like Heine, "one of the first men of the century"; his rival, Bocage, and his Marie Dorval—the Dorval of Antony, Chatterton, Angelo, Marion Delorme—were, like "Atala," the offspring of 1801, as were Ernest Littré, the satirist Gavarni and the admirable comedian Lafont.

Next year was the year of the "Genié du Christianisme," and among its births were those of Victor Hugo, Lacordaire, Fromont-Meurice, Eugène Isabey, Camille Flers and Alexandre Dumas; those of Berlioz, Merimée, Quinet, Decamps, and Tony Johannot were registered in 1803; those of Delphine Gay and Aurore Dudevant (George Sand), of Nestor Roqueplan, Raffet, Paul Huet Sainte-Beuve, the musician Hippolyte Monpou—and at Stockholm Marie Taglioni—are credited to 1804. In 1805, connate with Disraeli, a romantique of the first magnitude in his way and day, were the poets Auguste Barbier and Gérard de Nerval the painter Eugène Devéria—for a year or two the French Veronese—and the novelist Charles de Bernard.

The Age of Romanticism.

In 1806 were born the Tenor Duprez and Louis Boulanger, artist in lithography of a once famous "Ronde du sabbat," and in color of a once famous "Mazeppa"; in 1808 Maria Malebran, the painter Diaz and the actor-sculptor Mélingue, the original D'Artagnan, the original Chicot, the original Henri de Lagardère; in 1809 Chopin; in 1810, Régésippe, Moreau, Montalambert, Constant Tryon, Alfred de Musset and the incomparable draughtsman, the tremendous caricaturist Honoré Daumier; in 1811, the year of Thackeray and Liszt, Théophile Gautier and Jules Dupré; in 1812, Théodore Rousseau in Paris and Charles Dickens at Portsmouth, and in 1813 with Richard Wagner, in whose works the romantic ambition was to find its most extravagant expression, at Leipsic, the dramatist Félicien Mallefille and Louis Veuillot, the polemist and journalist. The list, which might be made longer, is already long enough; but its variety is even more remarkable than its length.

In the intellectual history of the world it would be difficult if not impossible to name an epoch in which so many men attained to such eminence in so many of the arts at once. We think of the age of Pericles as the age of sculpture, of the age of Elizabeth as the age of poetic drama, but Romanticism brings into action the full orchestra of the arts. Good work was done in poetry and drama, history and fiction, painting, sculpture and journalism, singing and acting, symphony and opera and song; and though much of it has perished, much has lived to be ranked with the best of its kind.

It is perhaps a paradox that the first great cause of Romanticism was Napoleon. It is a truth that, if he were, he was totally unconscious of his effect. Being an Italian, he was in his way an artist. That he liked good acting and was deeply interested in the theatre is shown by his patronage of Talma and Georges and Mars, and, above all, by his famous "Décret de Moscou"; that he was capable of having an opinion of his own in music, by his squabblings with Cherubini and his patronage of Spontini and Lesueur. He could give David a start in painting; he may be said to have created Gros; his first proceeding after the conquest of Italy was to make a clean sweep of all the pictures and statues in the Peninsula that were worth stealing.

He had a vigorous literary instinct and a notable sense of style or he could not have written the series of bulletins and proclamations which Sainte-Beuve regarded as the nearest thing to great national epic in the literature of France. But the despot in him had precedence of the artist; and as a despot he had no love of new ideas and no tolerance for intellectual independence. He cared nothing for Châteaubriand; Benjamin Constant he dismissed and disgraced; he snubbed and exiled Mme. de Staël. That, as he boasted, he would have made Corneille a Senator is possible; that he would first of all have muzzled him is certain. He could turn out generals and administrators by the dozen; but it was a different matter when he came to deal with art and artists.

His reign was not altogether barren of masterpieces, it is true; for him Gros painted the series of heroic pictures which includes the "Pestiférés de Jaffa," the "Aboukir" and the decorations in the cupola of the Panthéon; under his auspices and at his Académie de Musique Spontini produced the "Vestale" and the "Ferdinand Cortez," and Lesueur his "Border"; it was to a public of his subjects that Châteaubriand addressed his "Atala" and his "Genius of Christianity," and Mme. de Staël her "Corinne" and her memorable "De l'Allémagne." None of these things was old fashioned; on the contrary, their tendencies were boldly experimental: they were fresh in sentiment and startling in effect. But for all that, so far as art is concerned, the France which was handed over to the Bourbons after Waterloo had the look of so much dead land.

SALOME" SETS ART WO

"SALOME" BY HENRI REGNAULT, SOLD IN PARIS FOR OVER $100,000.

orld more on its own account and less r its suggestions than any painter of qual force before Courbet and Bastien-epage. The very fact that he was not, tellectually speaking, wholly dans son siete, as the French say, shows that he as a genius of a transitional moment. ne's final thought of him is that he died ung, and one thinks so not so much cause of the dramatic tragedy of his king off by possibly the last Prussian llet fired in the war of 1870-71 as be-use of the essentially experimental aracter of his painting. Undoubtedly would have done great things, and doubtedly they would have been dif-rent from those that he did; probably the direction—already indicated in his st dignified performance—of giving re consistency, more vivid definite-ss, more reality even, to his already iking conceptions.

Richard Muther wrote that if some portion of Delacroix's wild genius appears to have descended upon Rochegrasse, which we do not believe, yet was Regnault as a colorist the greatest of Delacroix's heirs, even allowing for the exaggerated renown that came to him in France from the fact that he was the last to fall in the war. His Prim, which, rejected by the sitter, eventually came to the Louvre, is reminiscent of Velasquez and Delacroix, but is, nevertheless, with those of Gericault among the great equestrian portraits of the century. "In his 'Salome' he has depicted a black haired girl with twitching feet resting upon a stool after her dance and contemplating with the cruelty of a tigress the platter which she holds ready for the head of John the Baptist while her glowing red mouth, with its dazzling teeth, smiles like that of an innocent child" (the good German critic should have said "cannibal child," though we fail to see all horrible traits). "In her he has embo with infernal subtlety the demo voluptuous wantonness, and has com a symphony in yellow of seductive dazzling charm. She is attired in t parent gold in woven robes, which a caressing congruity with the resple texture of the background."

His "Moorish Execution" is a sym in red. In his rose red garb the tall stands in majestic dignity, wipes drops of blood from the blade of his and glances with careless indiffere type of the dreamy cruelty of O fatalism, without anger and withou upon the severed head with its dis eyes, which, rolling down a cou steps, has stained the white marbl purple patches of blood. "I will ca genuine Moor to rise again, at on and great, terrible and voluptuous"

REGNAULT'S "SALOME" SETS ART WORLD TALKING

Symphony in Yellow Which Sold for $100,000 and Which France Wants to Keep for the Louvre

QUITE naturally the enormous price paid for the "Salome" of Henri Regnault at the recent Carcano sale at Paris by the Knoedlers—over $100,000—has set wagging the tongues of art amateurs and the pens of the experts. The Louvre wants the picture, which would make complete the trinity of Regnault masterpieces, the other two being the heroic portrait of Gen. Prim and the grewsome Moorish execution. Mr. Knoedler has expressed his willingness to hold the work for several months so as to give the Louvre authorities an opportunity to buy the masterpiece, for which a national subscription has been started. Baron Henri de Rothschild heads the list with $6,000, and Mr. Knoedler follows with $1,000. There is a probability that "Salome" will not leave Paris.

Like the stories of Judith, Tristan and Isolde, and Paolo and Francesca that of Salome has strongly stirred the imagination of poets, painters and musicians. It is surprising the number of names that may be gleaned after only a superficial examination of the subject. In art from Giotto to Aubrey Beardsley, also including such men as Botticelli, Vasari, Del Sarto, Gambertini, Daniel de Volterra, Filipo Lippi, Dandini, Gantiogoni, Cambioso, Dürer, Van Oostanen, Leonardo da Vinci, Gerard Dou, Gueremo, Luini, Rubens, Regnault, Glaize, Lallemand, Puvis de Chavannes—and how many others!

The most striking incarnation of the daughter of Herodias is the "Apparition," by Gustave Moreau, to which the prose of Huysmans is a glorious pendant. In music Richard Strauss's setting of the Wilde invertebrate book is easily the leader, though he is not the only musician tempted by the theme. But when you come to literature you realize the hold this legend had on poets from Matthew to Oscar.

After the decapitation of John the Baptist, Salome married her grand-uncle, Philip the Tetrarch, and after his death she remarried Aristobulus, King of Armenia and Chalcis. She had three sons, whom she adored, and she died 72 A. D. in the odor of sanctity at the age of 55. Some ingenious historians declare that she slept badly of nights, and according to the Golden Legend and the Greek writer Callisihis Nicephorus she drowned herself in a lake the ice of which she had to break to plunge into the consoling waters of death. As she sank the ice closed and clipped her head from the body. In his "Theological Encyclopædia" the worthy Abbé Migne (second book of the dictionary of occult sciences, and Volume XLIX. of the "Encyclopædia") writes that this lake may be found in Switzerland not far from the place where Salome was last seen (O blessed simplicity!). Charles Henry Hirsch found traces of her in Brittany and put her in his romance, "La Possession." A song represents her as condemned to dance to the moment of her death—a long engagement for any danseuse. In the popular imagination she has always figured as the incarnate courtesan.

John Chrysostom, the golden mouthed Saint of Alexandria, denounced the Empress Theodora as a second Salome. Théophile Gautier was haunted by her, but on Shakespeare, Goethe and Hugo she made no impression. Gustave Flaubert has immortalized her in his tale "Herodias," from which Wilde fashioned a feeble replica. But the Salome of Oscar is more like a female Jack the Ripper than the image of seduction so marvellously painted by Flaubert. The Salome of Strauss (the composer is the superior painter in the composite work) was a monstrous beast. Already "Salome" is considered mild musical food after the maniacal "Electra." Some day it may serve as delectable nourishment at a children's matinée.

A Symphony in Yellow.

The Kundry of Richard Wagner is black magic compound of the Wandering Jewess and Salome. The young lady has been a great source of inspiration for many latter day poets—Mallarmé—his "Herodias" is a noble fragment—Jules Laforgue, Jean Lorrain, Albert Samain, Camille Mauclair, Bernard Luzare The Beardsley Salome is an artistic hallucination. Henri Regnault, who was a passionate student of Homer and the Bible, painted his "Salome" at Rome in 1870. It was exhibited at the Salon of 1870 and has been etched by Rajon and Waltner. She has been called "a symphony in yellow," and described as cruel and lustful. To our way of thinking she is the portrait of a good natured, healthy young Oriental female, stupid perhaps, and not nearly as cruel as that terrific Moor in the Moorish execution.

Alexandre Georges Henri Regnault was born at Paris in 1843. Bryan does not give the exact date, which was October 30. He was the son of the director of the Gobelins. He studied under Montfort, Lamothe and Cabanel, and in 1863 competed unsuccessfully for the Prix de Rome, but won it in 1866 with his "Thetis presenting arms to Achilles." In 1864 he sent two portraits to the Salon. From 1866 to 1868 he was in Rome, where he illustrated Wey's "Journey to Rome," with twenty-seven drawings of the modern city and several portraits and pictures of horses. In 1868 he went to Spain, where he painted his famous portrait of Marshal Prim and copied "Las Lanzas" of Velasquez. From Spain he went to Tangiers, which place he fell in love with, but returned to Rome in 1869. In 1870 he was again in Africa, but was recalled to his own country by the Franco-Prussian war, in which he was killed at the attack on Buzenval in the late afternoon of January 19, 1871. No one saw him fall, but it is supposed he was hit by a spent bullet. The next day the driver of an ambulance found his body, which was buried a week later from the Church of St. Augustin.

The list of his works is short: "Portrait of the Countess B." (1869); "Portrait of Marshal Prim" (1869), Louvre; "Execution in the Alhambra," "Salome" (1870); "La Madrilène," watercolor, Luxembourg; "Paysan de la Manche," water color; "The Alhambra; Entrance to the Hall of the Two Sisters," and a series of fifteen sketches presented by V. Regnault, member of the Institute. "His Automedon" hangs in the Boston Museum.

Mauclair calls Regnault a prematurely extinguished glory of the school, who would sooner or later have disowned his alma mater. His equestrian portrait of Juan Prim is a proof that he would have figured among the masters of portraiture. But he was rather on the fringe of the school, and drew more and more away from it. He was a lyricist, a romanticist, who had not the time to accomplish the same evolution as Charsérinu. He has left some strong pieces and one picture which is beautiful—the General Prim. His Oriental watercolors are bathed in hot light and they make you forgive the theatrical and unpleasant "decapitation." Regnault brought back with him from Morocco numerous studies of architecture and expressive heads. The beautiful color and passionate execution of the "Salome" and the "Judith" recall the work of Delacroix.

Had Regnault lived, remarks Mr. Brownell in his "French Art," he would have more adequately marked the transition from romanticism to realism Temperamentally he was clearly a thorough romanticist—far more so, for instance, than his friend Fortuny, whose intellectual reserve is always conspicuous. He essayed the most vehement kind of subjects, even in the classical field, where he treated them with truly romantic truculence. He was himself always, moreover, and ideally cared as little for nature as a fairy story teller. In this sense he was more romantic than the romanticists. His "Automedon," his portrait of General Prim, even his "Salome," are wilful to a degree that is either superb or superficial, as one looks at the m; but at any rate they are romantic "à outrance."

At the same time it was unmistakably the aspect of things rather than their significance, rather than his view of them, that appealed to him. He was further away from the classic inspiration than any other romanticist of his fellows; and at the same time he cared for the external world more on its own account and less for its suggestions than any painter of equal force before Courbet and Bastien-Lepage. The very fact that he was not, intellectually speaking, wholly dans son assiete, as the French say, shows that he was a genius of a transitional moment. One's final thought of him is that he died young, and one thinks so not so much because of the dramatic tragedy of his taking off by possibly the last Prussian bullet fired in the war of 1870-71 as because of the essentially experimental character of his painting. Undoubtedly he would have done great things, and undoubtedly they would have been different from those that he did; probably in the direction—already indicated in his most dignified performance—of giving more consistency, more vivid definiteness, more reality even, to his already striking conceptions.

"SALOME" BY HENRI REGNAULT, SOLD IN PARIS FOR OVER $100,000.

Richard Muther wrote that if some portion of Delacroix's wild genius appears to have descended upon Rochegrasse, which we do not believe, yet was Regnault as a colorist the greatest of Delacroix's heirs, even allowing for the exaggerated renown that came to him in France from the fact that he was the last to fall in the war. His Prim, which, rejected by the sitter, eventually came to the Louvre, is reminiscent of Velasquez and Delacroix, but is, nevertheless, with those of Gericault among the great equestrian portraits of the century. "In his 'Salome' he has depicted a black haired girl with twitching feet resting upon a stool after her dance and contemplating with the cruelty of a tigress the platter which she holds ready for the head of John the Baptist while her glowing red mouth, with its dazzling teeth, smiles like that of an innocent child" (the good German critic should have said "cannibal child," though we fail to see all t horrible traits). "In her he has embo with infernal subtlety the demor voluptuous wantonness, and has com a symphony in yellow of seductive dazzling charm. She is attired in t parent gold in woven robes, which a caressing congruity with the resple texture of the background."

His "Moorish Execution" is a sym in red. In his rose red garb the tall stands in majestic dignity, wipes drops of blood from the blade of his and glances with careless indiffere type of the dreamy cruelty of Or fatalism, without anger and withou upon the severed head with its dis eyes, which, rolling down a cou steps, has stained the white marbl purple patches of blood. "I will ca genuine Moor to rise again, at on and great, terrible and voluptuous"

The Artist's Career Cut Short in Franco-Prussian War—His Place in the Romantic Movement

voice of Delacroix speaks out of this Regnault picture.

His paintings, like those of his master, have the effect of splendid Oriental costumes; they are shot with every hue, they lighten and glisten, they are inwoven with magnificent arabesques of gold and silver, with sparkling embroideries and precious stones. The Orlando Furioso of art lives once more in these fascinating harmonies, in the power, splendor and lustre of the coloring. Just as Baudry at the close of the classical period produced in his paintings for the Paris Opera House the noblest work after the idealist formulæ, so Regnault in his "Salome" and his Prim has completed the last works of the formulæ of Romanticism.

Inspired by Napoleon.

What is called Romanticism—the change, that is, in the material, the treatment and the technical methods and ideals of art which was made in the France of Charles X. and Louis Philippe—was the outcome of a generation rich in strenuous and potent individualities, asserts Henley. The great emotions of the Republic and the Empire had induced such an efflorescence of temperament and genius as the world has not often seen. The suggestion is one that might easily be ridden to death; but we will note that the inspiration of the time was wholly Napoleon's, and it might be argued with some show of reason that Romanticism was as much part of his legacy as the Code itself or the memories of Austerlitz and Montmirail. It is at any rate certain that the period of his ascendency was a time of intense and peculiar suffering that it was also a time of enormous enterprise and achievement, and that it was under the pressure of these conditions that the men and women of the Romantic revival were engendered and conceived.

It is only the few who date from earlier days. Mme. de Staël, the Eve of Romanticism, was born in 1766, five years before Walter Scott; Châteaubriand, the archetype of the movement in splendor of style and insincerity of sentiment, in 1768; Sénancour, whose "Obermann" (1804) had so deep and lasting an influence on Sainte-Beuve and George Sand, in 1770. Béranger, Ingres and Charles Nodier followed in 1780; Habeneck in 1781; Lamenais and Rude in 1782 and 1783; Mlle. Georges, the original Lucrèce Borgia, and Marguerite de Bourgogne in 1786; David d'Angers in 1789—a year after Byron; Géricault, Scribe and Lamartine—with Meyerbeer, whose share in Romanticism is large enough almost to make a Frenchman of him—in 1791; Charlet in 1792, and Lablache in 1793.

All these, however, were the elders of the movement, whose more active and more characteristic forces began to be in one or other of the twenty years, between the beginning of 1795—which saw the birth of the historian Thierry and the sculptor Barye—and the end of 1814—which gave Prince Bismarck to Germany and to France the painter of the "Glaneuses" and the "Berger au parc." Corot came in 1796; Thiers and Pierre Leroux in 1797; Michelet and Méry in 1798; Balzac, Halévy, Henri Monnier, Alfred de Vigny and Delacroix in 1799. Frédérick Lemaître, the hero of half a hundred memorable dramas, was, like Heine, "one of the first men of the century"; his rival, Bocage, and his Marie Dorval—the Dorval of Antony, Chatterton, Angelo, Marion Delorme—were, like "Atala," the offspring of 1801, as were Ernest Littré, the satirist Gavarni and the admirable comedian Lafont.

Next year was the year of the "Genié du Christianisme," and among its births were those of Victor Hugo, Lacordaire, Fromont-Meurice, Eugène Isabey, Camille Flers and Alexandre Dumas; those of Berlioz, Merimée, Quinet, Decamps, and Tony Johannot were registered in 1803; those of Delphine Gay and Aurore Dudevant (George Sand), of Nestor Roqueplan, Raffet, Paul Huet Sainte-Beuve, the musician Hippolyte Monpou—and at Stockholm Marie Taglioni—are credited to 1804. In 1805, connate with Disraeli, a romantique of the first magnitude in his way and day, were the poets Auguste Barbier and Gérard de Nerval the painter Eugène Devéria—for a year or two the French Veronese—and the novelist Charles de Bernard.

The Age of Romanticism.

In 1806 were born the Tenor Duprez and Louis Boulanger, artist in lithography of a once famous "Ronde du sabbat," and in color of a once famous "Mazeppa"; in 1808 Maria Malebran, the painter Diaz and the actor-sculptor Mélingue, the original D'Artagnan, the original Chicot, the original Henri de Lagardère; in 1809 Chopin; in 1810, Régésippe, Moreau, Montalambert, Constant Tryon, Alfred de Musset and the incomparable draughtsman, the tremendous caricaturist Honoré Daumier; in 1811, the year of Thackeray and Liszt, Théophile Gautier and Jules Dupré; in 1812, Théodore Rousseau in Paris and Charles Dickens at Portsmouth, and in 1813 with Richard Wagner, in whose works the romantic ambition was to find its most extravagant expression, at Leipsic, the dramatist Félicien Mallefille and Louis Veuillot, the polemist and journalist. The list, which might be made longer, is already long enough; but its variety is even more remarkable than its length.

In the intellectual history of the world it would be difficult if not impossible to name an epoch in which so many men attained to such eminence in so many of the arts at once. We think of the age of Pericles as the age of sculpture, of the age of Elizabeth as the age of poetic drama, but Romanticism brings into action the full orchestra of the arts. Good work was done in poetry and drama, history and fiction, painting, sculpture and journalism, singing and acting, symphony and opera and song; and though much of it has perished, much has lived to be ranked with the best of its kind.

It is perhaps a paradox that the first great cause of Romanticism was Napoleon. It is a truth that, if he were, he was totally unconscious of his effect. Being an Italian, he was in his way an artist. That he liked good acting and was deeply interested in the theatre is shown by his patronage of Talma and Georges and Mars, and, above all, by his famous "Décret de Moscou"; that he was capable of having an opinion of his own in music, by his squabblings with Cherubini and his patronage of Spontini and Lesueur. He could give David a start in painting; he may be said to have created Gros; his first proceeding after the conquest of Italy was to make a clean sweep of all the pictures and statues in the Peninsula that were worth stealing.

He had a vigorous literary instinct and a notable sense of style or he could not have written the series of bulletins and proclamations which Sainte-Beuve regarded as the nearest thing to great national epic in the literature of France. But the despot in him had precedence of the artist; and as a despot he had no love of new ideas and no tolerance for intellectual independence. He cared nothing for Châteaubriand; Benjamin Constant he dismissed and disgraced; he snubbed and exiled Mme. de Staël. That, as he boasted, he would have made Corneille a Senator is possible; that he would first of all have muzzled him is certain. He could turn out generals and administrators by the dozen; but it was a different matter when he came to deal with art and artists.

His reign was not altogether barren of masterpieces, it is true; for him Gros painted the series of heroic pictures which includes the "Pestiférés de Jaffa," the "Aboukir" and the decorations in the cupola of the Panthéon; under his auspices and at his Académie de Musique Spontini produced the "Vestale" and the "Ferdinand Cortez," and Lesueur his "Border"; it was to a public of his subjects that Châteaubriand addressed his "Atala" and his "Genius of Christianity," and Mme. de Staël her "Corinne" and her memorable "De l'Allémagne." None of these things was old fashioned; on the contrary, their tendencies were boldly experimental; they were fresh in sentiment and startling in effect. But for all that, so far as art is concerned, the France which was handed over to the Bourbons after Waterloo had the look of so much dead land.

REGNAULT'S "SALOME" SETS ART WO

Symphony in Yellow Which Sold for $100,000 and Which France Wants to Keep for the Louvre

QUITE naturally the enormous price paid for the "Salome" of Henri Regnault at the recent Carcano sale at Paris by the Knoedlers—over $100,000—has set wagging the tongues of art amateurs and the pens of the experts. The Louvre wants the picture, which would make complete the trinity of Regnault masterpieces, the other two being the heroic portrait of Gen. Prim and the grewsome Moorish execution. Mr. Knoedler has expressed his willingness to hold the work for several months so as to give the Louvre authorities an opportunity to buy the masterpiece, for which a national subscription has been started. Baron Henri de Rothschild heads the list with $6,000, and Mr. Knoedler follows with $1,000. There is a probability that "Salome" will not leave Paris.

Like the stories of Judith, Tristan and Isolde, and Paolo and Francesca that of Salome has strongly stirred the imagination of poets, painters and musicians. It is surprising the number of names that may be gleaned after only a superficial examination of the subject. In art from Giotto to Aubrey Beardsley, also including such men as Botticelli, Vasari, Del Sarto, Gambertini, Daniel de Volterra, Filipo Lippi, Dandini, Gantiogoni, Cambioso, Dürer, Van Oostanen, Leonardo da Vinci, Gerard Dou, Gueremo, Luini, Rubens, Regnault, Glaize, Lallemand, Puvis de Chavannes—and how many others!

The most striking incarnation of the daughter of Herodias is the "Apparition," by Gustave Moreau, to which the prose of Huysmans is a glorious pendant. In music Richard Strauss's setting of the Wilde invertebrate book is easily the leader, though he is not the only musician tempted by the theme. But when you come to literature you realize the hold this legend had on poets from Matthew to Oscar.

After the decapitation of John the Baptist, Salome married her grand-uncle, Philip the Tetrarch, and after his death she remarried Aristobulus, King of Armenia and Chalcis. She had three sons, whom she adored, and she died 72 A. D. in the odor of sanctity at the age of 55. Some ingenious historians declare that she slept badly of nights, and according to the Golden Legend and the Greek writer Callishis Nicephorus she drowned herself in a lake the ice of which she had to break to plunge into the consoling waters of death. As she sank the ice closed and clipped her head from the body. In his "Theological Encyclopædia" the worthy Abbé Migne (second book of the dictionary of occult sciences, and Volume XLIX. of the "Encyclopædia") writes that this lake may be found in Switzerland not far from the place where Salome was last seen (O blessed simplicity!). Charles Henry Hirsch found traces of her in Brittany and put her in his romance, "La Possession." A song represents her as condemned to dance to the moment of her death—a long engagement for any danseuse. In the popular imagination she has always figured as the incarnate courtesan.

John Chrysostom, the golden mouthed Saint of Alexandria, denounced the Empress Theodora as a second Salome. Théophile Gautier was haunted by her, but on Shakespeare, Goethe and Hugo she made no impression. Gustave Flaubert has immortalized her in his tale "Herodias," from which Wilde fashioned a feeble replica. But the Salome of Oscar is more like a female Jack the Ripper than the image of seduction so marvellously painted by Flaubert. The Salome of Strauss (the composer is the superior painter in the composite work) was a monstrous beast. Already "Salome" is considered mild musical food after the maniacal "Electra." Some day it may serve as delectable nourishment at a children's matinée.

A Symphony in Yellow.

The Kundry of Richard Wagner is black magic compound of the Wandering Jewess and Salome. The young lady has been a great source of inspiration for many latter day poets—Mallarmé—his "Herodias" is a noble fragment—Jules Laforgue, Jean Lorrain, Albert Samain, Camille Mauclair, Bernard Luzare The Beardsley Salome is an artistic hallucination. Henri Regnault, who was a passionate student of Homer and the Bible, painted his "Salome" at Rome in 1870. It was exhibited at the Salon of 1870 and has been etched by Rajon and Waltner. She has been called "a symphony in yellow," and described as cruel and lustful. To our way of thinking she is the portrait of a good natured, healthy young Oriental female, stupid perhaps, and not nearly as cruel as that terrific Moor in the Moorish execution.

Alexandre Georges Henri Regnault was born at Paris in 1843. Bryan does not give the exact date, which was October 30. He was the son of the director of the Gobelins. He studied under Montfort, Lamothe and Cabanel, and in 1863 competed unsuccessfully for the Prix de Rome, but won it in 1866 with his "Thetis presenting arms to Achilles." In 1864 he sent two portraits to the Salon. From 1866 to 1868 he was in Rome, where he illustrated Wey's "Journey to Rome," with twenty-seven drawings of the modern city and several portraits and pictures of horses. In 1868 he went to Spain, where he painted his famous portrait of Marshal Prim and copied "Las Lanzas" of Velasquez. From Spain he went to Tangiers, which place he fell in love with, but returned to Rome in 1869. In 1870 he was again in Africa, but was recalled to his own country by the Franco-Prussian war, in which he was killed at the attack on Buzenval in the late afternoon of January 19, 1871. No one saw him fall, but it is supposed he was hit by a spent bullet. The next day the driver of an ambulance found his body, which was buried a week later from the Church of St. Augustin.

The list of his works is short: "Portrait of the Countess B." (1869); "Portrait of Marshal Prim" (1869), Louvre; "Execution in the Alhambra," "Salome" (1870); "La Madrilène," watercolor, Luxembourg; "Paysan de la Manche," water color; "The Alhambra; Entrancé to the Hall of the Two Sisters," and a series of fifteen sketches presented by V. Regnault, member of the Institute. "His Automedon" hangs in the Boston Museum.

Mauclair calls Regnault a prematurely extinguished glory of the school, who would sooner or later have disowned his alma mater. His equestrian portrait of Juan Prim is a proof that he would have figured among the masters of portraiture. But he was rather on the fringe of the school, and drew more and more away from it. He was a lyricist, a romanticist, who had not the time to accomplish the same evolution as Charsérinu. He has left some strong pieces and one picture which is beautiful—the General Prim. His Oriental watercolors are bathed in hot light and they make you forgive the theatrical and unpleasant "decapitation." Regnault brought back with him from Morocco numerous studies of architecture and expressive heads. The beautiful color and passionate execution of the "Salome" and the "Judith" recall the work of Delacroix.

Had Regnault lived, remarks Mr. Brownell in his "French Art," he would have more adequately marked the transition from romanticism to realism Temperamentally he was clearly a thorough romanticist—far more so, for instance, than his friend Fortuny, whose intellectual reserve is always conspicuous. He essayed the most vehement kind of subjects, even in the classical field, where he treated them with truly romantic truculence. He was himself always, moreover, and ideally cared as little for nature as a fairy story teller. In this sense he was more romantic than the romanticists. His "Automedon," his portrait of General Prim, even his "Salome," are wilful to a degree that is either superb or superficial, as one looks at them; but at any rate they are romantic "à outrance."

At the same time it was unmistakably the aspect of things rather than their significance, rather than his view of them, that appealed to him. He was further away from the classic inspiration than any other romanticist of his fellows; and at the same time he cared for the external world more on its own account and less for its suggestions than any painter of equal force before Courbet and Bastien-Lepage. The very fact that he was not, intellectually speaking, wholly dans son assiete, as the French say, shows that he was a genius of a transitional moment. One's final thought of him is that he died young, and one thinks so not so much because of the dramatic tragedy of his taking off by possibly the last Prussian bullet fired in the war of 1870-71 as because of the essentially experimental character of his painting. Undoubtedly he would have done great things, and undoubtedly they would have been different from those that he did; probably in the direction—already indicated in his most dignified performance—of giving more consistency, more vivid definiteness, more reality even, to his already striking conceptions.

Richard Muther wrote that if some portion of Delacroix's wild genius appears to have descended upon Rochegrasse, which we do not believe, yet was Regnault as a colorist the greatest of Delacroix's heirs, even allowing for the exaggerated renown that came to him in France from the fact that he was the last to fall in the war. His Prim, which, rejected by the sitter, eventually came to the Louvre, is reminiscent of Velasquez and Delacroix, but is, nevertheless, with those of Gericault among the great equestrian portraits of the century. "In his 'Salome' he has depicted a black haired girl with twitching feet resting upon a stool after her dance and contemplating with the cruelty of a tigress the platter which she holds ready for the head of John the Baptist while her glowing red mouth, with its dazzling teeth, smiles like that of an innocent child" (the good German critic should have said "cannibal child," though we fail to see all t horrible traits). "In her he has embo with infernal subtlety the demor voluptuous wantonness, and has comp a symphony in yellow of seductive dazzling charm. She is attired in t parent gold in woven robes, which a caressing congruity with the resple texture of the background."

His "Moorish Execution" is a symp in red. In his rose red garb the tall stands in majestic dignity, wipes drops of blood from the blade of his and glances with careless indiffere type of the dreamy cruelty of Or fatalism, without anger and withou upon the severed head with its dis eyes, which, rolling down a cou steps, has stained the white marbl purple patches of blood. "I will ca genuine Moor to rise again, at on and great, terrible and voluptuous"

"SALOME" BY HENRI REGNAULT, SOLD IN PARIS FOR OVER $100,000.

Extrait de Sun Pittsburgh
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912

Record Price Is Paid for a Picture.

REGNAULT'S SALOME.

The record price of $105,600 was paid for this painting, Henri Regnault's "Salome," at a recent art sale in Paris. This fabulous price was paid by Messrs. M. Knoedler & Co., of New York and Paris. The masterpiece was bought at the sale of the collection of paintings of Mme. la Marquise Landolfo Carcano, and an effort was made to purchase it for the Louvre. After "Salome" had been knocked down to him Mr. Knoedler announced that he would give to the Louvre a two months' option on it at the same price without any commission.

Extrait de Herald New York
Adresse :

Prices at the Doucet Sale Prove Favor of French School

Enormous Rise in Values Which Has Taken Place in Recent Years Likely to Continue Is Belief of Those Whose Judgment Is Already Vindicated.

[SPECIAL DESPATCH TO THE HERALD VIA COMMERCIAL CABLE COMPANY'S SYSTEM.]

HERALD BUREAU,
No. 49 AVENUE DE L'OPERA,
PARIS, Thursday.

The European edition of the HERALD publishes the following:—

The amazing prices given at the Doucet sale in the last two days for paintings, pastels and drawings by French artists of the eighteenth century furnish convincing proof of the favor with which the works of this school are regarded by competent judges.

A comparative table which the European edition of the HERALD publishes to-day, showing as in a list of stock exchange securities the difference between prices paid for certain works at the Doucet sale and the prices fetched at previous sales, is evidence of the formidable rise which has taken place and will continue to take place in the value of fine works of art.

Although one of the chief elements of the success of this sale is the refined and enlightened taste shown by Mr. Jacques Doucet in compiling the collection, it must not be forgotten that when, not so very long ago, he was still buying from dealers and at sales he paid prices which at that time appeared to be high. Doubtless in a few years alalogous judgment will be passed on those who, in paying the present prices, appear to have acted extravagantly.

America again triumphed yesterday through Mr. Roland Knoedler, the well known American dealer, who, after he paid 528,000f. ($105,600) at the Carcano sale a few days ago for Henri Regnault's "Salome," purchased at the Doucet sale Mme. Vige Lebrun's portrait of the beautiful Princesse de Talleyrand for 440,000f. ($88,000).

PRICES NO SURPRISE, SAYS ART DEALER

Mr. George Durand-Ruel, of the Durand-Ruel art galleries, Thirty-sixth street, near Fifth avenue, said last night that the price of $117,200 net paid by Baron Henri de Rothschild for La Tour's pastel portrait of Duval de l'Epinoy and the generally high prices fetched by the pictures and other works of art at the Jacques Doucet sale were no surprise to him, although he had expected that the figures would be somewhat lower. He thought they would have been lower had the sale taken place in New York.

"An impression that exists in some quarters," said Mr. Durand-Ruel, "that pictures sold at auction here realize more than they do abroad, is contrary to the evidence of the records of such sales. Over there we have the same American bidders and a large number of English and Continental dealers and collectors to run up the prices.

"Besides, it is only within the last three or four years that pastels have begun to attain their true appreciation on this side of the ocean. Collectors have fought shy of them, under the impression that the colors were not lasting. How much at fault is this impression is shown by the De L'Epinoy portrait, which is as bright and vivid in coloring as when it came from the brush of the master approximately a century and a half ago. The picture no doubt had an added sentimental value for the Baron de Rothschild, because he is the owner of one of the best collections of the seventeenth and eighteenth century paintings and pastels in the world. This includes many notable examples of Chardin, Boucher, Fragonard and practically all the other masters of that period.

"I do not recall the sale of any pastel in this country which aproached the price paid for La Tour's masterpiece. The price for paintings, however, has gone up in a wonderful way and pastels will come into their o

Extrait de Star Bishford
Adresse :
Date : 2 JUIN 1912

ENORMOUS PRICE OF $105,600 IS PAID FOR THIS PAINTING

REGNAULT'S "SALOMÉ" FOR WHICH $105,600 WAS PAID

The record price of $105,600 was paid for this painting, Henri Regnault's "Salome," at a recent art sale in Paris. This fabulous price was paid by Messrs. M. Knoedler & Co., of New York and Paris. The masterpiece was bought at the sale of the collection of paintings of Mme. La Marquise Landolfo Carcano, and an effort was made to purchase it for the Louvre. After "Salome" had been knocked down to him Mr. Knoedler announced that he would give to the Louvre a two months' option on it at the same price without any commission.

de American Eastern
2 JUIN 1912
ure :

SALOME NOT FOR SALE

Art Dealer Declares He Bid It in for the Louvre.

Paris, June 1.—At the continuation today of the sale of the works of art of the Marquis Landolfo Carcano, the principal lots disposed of consisted of portraits. One supposed to be that of his sister, by Rembrandt, brought $80,300, while a portrait, Belle Nani, by Veronese, fetched $39,600. A marble head of John the Baptist after his execution, sculptured by Rodin, was sold for $836. The total realized in the two days' sale is $700,000.

M. Knoedler who, yesterday, bid in for $105,600 Alexandre Regnault's famous painting, Salome, which a group of patriotic citizens desired to purchase for the Louvre, says he informed the management of the Louvre before the sale that, in accordance with his custom, he would not bid against the museum when Salome was put up. In addition, M. Knoedler says, he contributed $1,000 to the patriotic fund raised to buy the painting for the Louvre and only intervened in the bidding when the sum passed that at which the Louvre had at its disposal and then with the express intention of reserving Salome for the Louvre.

Immediately after the picture was knocked down to him, Mr. Knoedler says, he notified the representative of the Louvre at the sale that he would hold it at the disposal of the museum for two months at the same price that he had paid for it and would willingly agree to loan the painting for an exhibition to help raise the money required to purchase it from him.

t de Enquirer Publ
e :
31 mai JUIN 1912
ure :

REGNAULT'S "SALOME" SELLS FOR $105,600

Vain Effort of Frenchmen to Get Masterpiece for Louvre

PARIS, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Carcanos collection of old and modern masters, which began today, was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to the art dealer, Knoedler, for 528,000 francs ($105,600).

The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding, and the picture went to the big dealer amid groans and hisses. The large assembly keenly showed its disappointment that the masterpiece has been lost to the Louvre.

Some of the other prices were high, "Solitude," by Corot, bringing 385,000 francs ($77,000); "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, 297,000 francs ($59,400); "Eiding Lesson," by Delacroix, 154,000 francs ($30,800).

it de Picayune
se : New Orleans
: 3 mai 1912
ture :

ART TRASURE SOLD.

"Salome," for $105,600, Lost to Louvre.

Goes to Dealer Amid Groans and Hisses of Bidders in Crowd.

Paris, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolene Carcanos collection of old and modern masters which began to-day was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was sold to the art dealer, Knoedler, for $105,600.

The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Fegnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding, and the picture went to the big dealer amid groans and hisses.

The large assembly keenly showed its disappointmnt that the masterpiece has been lost to the Louvre.

Some of the other prices were high. "Solitude," by Corol, bringing $77,000; "Avenue of Chestnuts," by Rosseau, $59,400, and "Riding Lesson," by De La Croix, $30,800.

trait de Mass. Examiner Boston
resse :
te : JUIN 1912
nature :

THE CARCANO SALE

Rembrandt's Portrait of His Sister Brings Over $80,000—Mr. Knoedler Will Give the Louvre an Opportunity to Buy Regnault's "Salome"

At the continuation, yesterday, of the sale of the works of art of the Marquise Carcano collection, in the galleries of Georges Petit, Paris, the principal lots disposed of were portraits. A portrait which is supposed to be that of his sister by Rembrandt brought $80,300. It was secured by Durand-Ruel. This was the greatest price of the session. The portrait is mentioned in Smith's Catalogue Raisonné and in Dr. Bode's book. It was painted about 1633. Towards the end of the eighteenth century this work became the property of Baron Nagel van Ampsen of The Hague, who bought it at a London auction. In 1851 it passed into the San Donato collection.

Henri Rochefort had picked as the gem of the Carcano collection Paul Veronese's "Portrait de la Belle Nani." It brought $39,600, and is considered a great bargain at that figure. A triptych of the Dutch or Flemish school showing scenes from the life of Christ was bought by Jacques Seligman for $50,000. In the central panel is depicted the Virgin holding the Infant Christ on her knees. It was briefly described in the catalogue, and not illustrated. Its price was one of the surprises of the sale. A marble head of John the Baptist after his execution, sculptured by Auguste Rodin, was sold for $836. The total realized in the two days' sale of the collection is $700,000.

Mr. Knoedler, who on Thursday bid in for $105,600 Henri Regnault's famous painting of "Salome," which a group of patriotic Frenchmen had desired to purchase for the Louvre, states that he informed the management of the Louvre before the sale that, in accordance with his custom, he would not bid against the museum when "Salome" was put up. Mr. Knoedler further says he contributed $1000 to the patriotic fund raised to buy the picture for the Louvre, and only intervened in the bidding when the sum passed that which the Louvre had at its disposal, and then with the express intention of reserving "Salome" for the Louvre. Immediately after the picture was knocked down to him, Mr. Knoedler says, he notified the representative of the Louvre at the sale that he would hold it at the disposal of the museum for two months, at the same price that he paid for it, and would willingly agree to lend the painting for an exhibition to help raise the sum required to purchase it from him.

Mr. Hamilton's Latest Portrait

At his Boylston-street studio W. D. Hamilton is just now putting the finishing touches on a brilliant portrait of a lady, which will easily rank among his most striking achievements. The note of this work is a frank gaiety, to which the expression, color, and all the accessories notably contribute. The lady is represented at full length, in a beautiful gown of salmon-pink satin, with chiffon and jewels. She is sitting erect and with an animated expression, and in the background are flowers. An Oriental embroidery of blue silk is thrown over the couch, and in the background at the left is a soft puce colored hanging. The head is superbly realized, and, with the handsome neck and shoulders of the sitter, is relieved against a gray wall in half shadow, with an effect of actuality that is most illusive.

t de COURRIER DU MEXIQUE
e : MEXICO
5 JUIN 1912
ure :

La "Salomé" de Regnault

Le célèbre tableau est vendu 528,000 francs

Paris, 30 mai. — La vente de la collection du marquis Landolfo Carcano a eu lieu aujourd'hui.

La «Salomé», le célèbre tableau de Regnault a été vendu 528,000 francs. L'acheteur est M. Knœdler, qui était, dit-on, le mandataire d'un collectionneur américain.

On avait espéré que la «Salomé» pourrait être acquise pour le musée du Louvre.

etrait de WORLD 441
iresse : NEW-YORK
ate : 2 JUIN 1912
ignature :
ered it to its own files.

PATRIOTISM AND ART.

Feeling ran high at the Paris art sale when the Louvre failed to secure Henri Regnault's "Salome." It was believed that the painting had been bought for an American collector, and some of the disappointed spectators relieved their feelings by hissing. As it turns out, the picture can still be purchased for the Louvre by meeting the successful dealer's price.

Patriotic Frenchmen and Englishmen who propose to keep for their own countries the greatest art treasures that come into the market must be prepared to pay high for sentiment's sake. The objects they prize most dearly Americans also have learned to prize, and the longest purse is likely to win. Instead of exhibiting ill-feeling toward the New World millionaire who outbids them for their masterpieces, they should console themselves because he is paying a very solid tribute to the genius of their great artists.

In Europe many governments contribute generously out of the national treasury toward the purchase of the best works of art, old and new. The United States Government is the one great exception in this respect. We are a sternly practical people, superior to so extravagant a policy. It is not the Federal Government, or the States, or even the cities, that enrich our principal museums. In the main they are monuments to the munificence of private individuals, lovers of art who draw on their private purses for the common good. If the Metropolitan Museum had depended for gifts upon the city of New York it would have remained as empty as a barn.

Adresse : Chicago
Date : 31 mai 1912
Signature :

DEALER BUYER OF 'SALOME'

FAMOUS FRENCH PICTURE SOLD AT AUCTION BRINGS $105,000

Great Crowd Is Bitterly Disappointed When Bidders Representing Louvre Gift Association Are Beaten.

PARIS, May 31.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Carcano's collection of old and modern masters today was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to an art dealer named Knoedler for 528,000 francs ($105,600).

The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris.

A group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding, and the picture went to the big dealer amid groans and hisses. The large assembly keenly showed its disappointment that the masterpiece has been lost to the Louvre.

Some of the other prices were high, "Solitude," by Corot, bringing 385,000 francs ($77,000); "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, 297,000 francs ($59,400), and "Riding Lesson," by Delacroix, 154,000 francs ($30,800).

Extrait de ACTION SOCIALE
Adresse : QUEBEC
Date : 30 MAI 1912
Signature :

$30,000 offertes pour une peinture

Paris, 30.—Spéciale.—La "Salomé" d'Henri Regnault, une remarquable peinture, sera prochainement vendue au plus haut enchérisseur.

Le baron Henri de Rothschild a souscrit $6,000, et actuellement plus de $30,000 sont offerts pour la fameuse toile.

On croit qu'un acheteur américain a l'intention de faire monter de beaucoup le prix alloué jusqu'ici.

trait de Herald
resse :
te : JUIN 1912
nature :

REMBRANDT BRINGS $80,300

At the continuation of the sale of the works of art of the Marquis Landolfo Carcano, Paris, Friday, the principal lots disposed of consisted of sister, by Rembrandt, brought $80,300, while a portrait, "Belle Nani," by Veronese, brought $39,600. A marble head of John the Baptist after his execution, sculptured by Rodin, was sold for $836. The total realized in the two days' sale is $700,000.

A "Christ," by Reubens, priced at $16,000, realized only $13,400.

A marble head of John the Baptist, after his execution, sculptured by Rodin, was sold for $836. The total realized in the two days' sale is $700,000.

M. Knoedler, who yesterday bid in for $105,600 Regnault's famous painting "Salome," which a group of patriotic citizens desired to purchase for the Louvre, says he informed the management of the Louvre, before the sale that in accordance with his custom, he would not bid against the museum when "Salome" was put up.

In addition, M. Knoedler says he contributed $1000 to the patriotic fund raised to buy the painting for the Louvre and only intervened in the bidding when the sum passed that which the Louvre had at its disposal, and then, with the express intention of preserving "Salome" for the Louvre.

Immediately after the picture was knocked down to him, Mr. Knoedler says, he notified the representative of the Louvre at the sale that he would hold it at the disposal of the museum for two months at the same price that he had pad for it, and would willingly agree to loan the painting for an exhibition to help raise the money required to purchase it from him.

This is greatly appreciated, though there is considerable doubt in art circles whether the picture is wort the sum paid. Director Pujulet, of the National Muesum, declares that one of the main factors in running up yesterday's price of $96,000 was undoubtedly the sentimental affection of French collectors for the memory of the patriotic painter, who sacrificed his life as a volunteer in the Franco-Prussian War.

Henry E. Huntington, of Los Angeles, California, announces that he has added another picture to his collection of Gainsboroughs, which include four of the best examples of that artist's skill.

The new picture is a portrait of Anne Luttrell, Duchess of Cumberland. The others are "Penelope, Viscountess Ligonier," her husband, General Edward Ligonier, and Juliana, Baroness Petre.

trait de Record Philadelphia
resse :
te : 31 mai JUIN 1912
nature :

ART DEALER GETS "SALOME"

Outbids French and Pays $105,600 for Old Master Amid Hisses.

Paris, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Carcanos collection of old and modern masters, which began today, was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to Art Dealer Knoedler for $105,600.

The picture had a special interest for Frenchmen because of the tragic fate of Regnault, who was killed at the beginning of a brilliant career in a battle in 1871. A group of patriotic citizens had got together a large sum to acquire the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding and the picture went to the big dealer amid groans and hisses.

Some of the other prices were high, "Solitude," by Corot, bringing $77,000; "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, $59,400; "Riding Lesson," by Delacroix, $30,800.

t de Examiner
e : San Francisco
31 mai 1912
ure :
tion

"SALOME" LOST TO LOUVRE

Parisians Hiss as Dealer Gets Famous Picture for $105,600.

PARIS, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Carcano's collection of old and modern masters, was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to the art dealer, Knoedler, for $105,600.

A group of patriotic citizens had got together a large [illegible] to acquire the picture for the L[illegible]

The picture went to the dealer amid groans and hisses. The large assembly keenly showed its disappointment.

Some of the other prices were high, "Solitude," by Corot, bringing $77,000; "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, $59,400; "Riding Lesson," by De La Croix, $30,800.

Extrait de Public Ledger Philadelphia
Adresse :
Date :
Signature : 1 JUIN 1912

FRANCE MAY KEEP "SALOME"

Purchaser Offers Nation Two Months in Which to Buy Picture.

Marconi Transatlantic Wireless Telegram to the Public Ledger.

PARIS, May 31.—It is by no means certain that Regnault's "Salome," sold yesterday at the Carcano sale, will go to America. Knoedler & Co. are giving the Louvre every opportunity to secure the picture, and have offered the French National Museum two months in which to collect funds to take it from them at the price paid yesterday.

This is greatly appreciated, though there is considerable doubt in art circles whether the picture is worth the sum paid. Director Pujulet, of the National Museum, declares that one of the main factors in running up yesterday's price of $96,000 was undoubtedly the sentimental affection of French collectors for the memory of the patriotic painter, who sacrificed his life as a volunteer in the Franco-Prussian War.

de North American Philadelphia
:
31 Mai 1912
ure :

REGNAULT 'SALOME' SOLD FOR $105,600

PARIS, May 30.—The stirring event in the sale of the Marquis Landolfo Carcanos collection of old and modern masters, which began today, was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to the art dealer, Knoedler, for 528,000 francs ($105,600).

The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. They, however, were outbid.

de Press Binghamton
:
31 Mai 1912
ure :

REGNAULT'S 'SALOME' SELLS FOR $105,600

Secured by Art Dealer Knoedler Amid Hisses and Groans.

Paris, May 31.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Carcano's collection of old and modern masters, which began at the galleries Georges Petit yesterday, was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to the art dealer Knoedler for 528,000 francs ($105,600). The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussion bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding, and the picture went to the dealer amid hisses and groans. The large assembly keenly showed its disappointment that the masterpiece had been lost to the Louvre.

N° DE DÉBIT 628

rait de DAILY TELEGRAPH LONDRES

esse : 15 JUIN 1912

e :

nature :

THE STEVENS SALE.

8,400 GS. FOR A COROT.

SENTIMENT AND STYLE.

On the fascinating theme of the interweaving of sentiment with style, Henley, commenting on the thrill of Corot's art, remarked that it was Cherbuliez who invented the epigram that Mozart was the only Athenian who ever wrote music. Applying this, Henley summed up the whole matter in a phrase—"Corot is the Mozart of landscape." To those who feel the unheard strains of music in great painting the truth of this was evident at Christie's yesterday; and if others felt the only sound waves to be from the clang of thousands of golden sovereigns, after all Corot was receiving both worship and appreciation. In the last few years there has been a sequence of great dispersals of works of the Barbizon school, and the names of Roberts, Holland, Day, Cuthbertson, Milburn, and Young have only to be recalled in order to remind the reader of the treasures that have been scattered. Naturally new collectors have arisen, but of the old order not many are left. Consequently, much interest was aroused when it was known that the well-known Barbizon collection formed by Mr. G. N. Stevens, of Virginia Water, was coming to Christie's.

The great moment yesterday was when one of Corot's symphonies in colour, evoked by memories of Italy—memories which never forsook him during his long life—was placed upon the easel. This "Souvenir d'Italie," a title which has been given to other pictorial fantasies by the painter, seems to comprehend in itself his finest attributes of style and feeling. A peasant goddess stands with outstretched arms against a feathery tree. Next we have a sandy hillside and a clump of trees, with a distant view of a lake and a castle, on a summer afternoon, bathed in colour and light. That is all. But it is what Keats meant when he wrote "the poetry of earth is never dead." And poetry got quickly to earth with an opening bid of 2,000gs. At 8,400gs Messrs. Knoedler beat Mr. Cremetti, this being the amount at which they purchased Constable's small "Arundel Mill" in the Gaskell sale, 1909. It is interesting to quote this, when Constable's influence over Corot is borne in mind. The Stevens "Souvenir d'Italie" was only 26in by 18¼in, and next in importance was "Le Soir," 17⅞in by 23¼in, which fell to Messrs. Wallis at 3,300gs. Twelve more Corots followed, the chief being "In the Woods," 14¼in by 17¼in, 1,400gs (Connell); "The River," 19in by 23½in, 2,100gs (Marshall); "Le Boiteux," 23in by 17½in, 1,200gs (Bushell); "The Angler," 12½in by 17⅜in, 900gs (Arnold and Tripp); and "The Three Figures," 10¼in by 15¼in, 920gs (Lefèvre).

A tiny Daubigny, typifying the master's best qualities, "Les Laveuses," 9¼in by 17½in, realised 1,800gs (Lewis), and half a dozen small examples by Diaz included "The Storm Breaking," 680gs (Montaignac); "The Pool," 480gs (Bernheim); and "The Forest," 430gs (Colnaghi and Obach). In the Holland sale was seen the magnificent "Gleaners," by Lhermitte, bringing 2,500gs. The Stevens pair of works by this eminent living artist were "The Anglers," 25½in by 22in, 1,400gs (Wallis), and "The Wayfarer," 20½in by 15½in, 820gs (Connell).

N° DE DÉBIT 588

ait de DAILY NEWS LONDRES

sse : 14 JUIN 1912

:

ature :

SALOME LOST TO PARIS.

Regnault's Picture Going to America After All.

(From Our Own Correspondent.)

PARIS, Thursday.

There seems little chance of Regnault's "Salomé" being acquired by the Louvre. It will be remembered that the American who bought the picture recently at the Georges Petit Gallery offered it to the Louvre for the price he had paid for it, and left the offer open for two months. The subscriptions had already reached half the necessary sum, and it was expected that the rest would be provided by the Council of the National Museums. But a letter has just been received by M. Arthur Meyer, who organized the subscription, saying that the Council, having decided not to buy the "Salomé" for the Louvre, had spent the £8,000 destined for that purpose in acquiring other pictures.

M. Edouard Détaille is attempting to get the use of the legacy of Mme. Edouard André for the purpose of buying the picture, but it is not likely that he will succeed. "Salomé" will be carried off across the Atlantic after all.

N° DE DÉBIT 589

xtrait de LONDRES

dresse :

ate : 14 JUIN 1912

Commissary.

THE FATE OF "SALOME."

The "Salomé" of Regnault will not go to the Louvre after all. When it was known that the picture would be sold the museum council voted 3,000*l.* towards the purchase. Generous art lovers added 7,400*l.* to this sum, making a total of 15,400*l.* The idea was to buy the picture, and place it in the Louvre Museum. But the museum was beaten. The bidding went higher than the money collected. M. Mir, a senator, tried to get the picture, and bid 19,000*l.* for it. He stopped there, and "Salomé" was knocked down to M. Knoedler for 19,200*l.*

Those in the sale-room protested. There were hisses. The purchaser, however, rose to the occasion, and, approaching the representatives of the Louvre, declared that he would give them two months to buy the picture for the same price that he had paid for it. M. Mir, on his side, had promised that if he obtained the picture he would leave it to the Louvre.

Encouraged by these promises art lovers sent in their subscriptions until the total reached 19,200*l.* The question now remained: Would the Louvre still give the 8,000*l.* M. Bonnat, the artist, and president of the Council of National Museums was sounded by M. Arthur Meyer of the *Gaulois*. M. Bonnat now writes to say that nothing can be done for "Salomé," as the council had spent the money in buying other pictures. M. Meyer expresses the hope that in spite of the pessimism of M. Bonnat the Louvre will see the light some day, and secure a work which forms a part of the patrimony of the national art.

N° DE DÉBIT

ait de DUBLIN

sse : 31 MAI 191

:

ature :

"SALOME" SOLD FOR NEARLY £20,000.

(REUTER'S TELEGRAM.)

Paris, Thursday.

The sale took place here to-day of the art collection of the Marquis Landolfo Carcano. Among the notable works included in the sale was Henri Regnault's famous picture "Salome," which was the subject of brisk bidding between a number of foreign Galleries and the Louvre. It was eventually knocked down to a New York collector for 480,000 francs, £19,200.

Extrait de DAILY TELEGRAPH

Adresse : LONDRES

Date : 1er JUIN 1912

Signature :

GENEROUS ART DEALER.

Patriotic and artistic Frenchmen are bitterly disappointed at the failure of the Louvre to purchase the "Salomé" of Henri Régnault at yesterday's sale, and proposals are being made to try once more to secure the painting for France by repurchasing it from its present owner, Mr. Knoedler, of New York. Although Mr. Knoedler is an art dealer, he states to-day that he did not bid against the Louvre. He makes it a practise never to bid against any museum, and he wrote beforehand to the auctioneer of the sale to inform him that he would not make any offer as long as the Louvre was in the bidding.

The Louvre authorities had 385,000f at their disposal—200,000f supplied by the National Museum Fund, and 185,000f, the amount of the subscription collected by the *Gaulois*. When this sum was reached the Louvre ceased to bid. It was only then that Mr. Knoedler intervened, and as it was against other private purchasers he did not hesitate to go as high as he thought fit. So anxious had he been that the Louvre should have the picture that he himself sent a contribution of 5,000f to the subscription opened by the *Gaulois*. Now he says that he will give the Louvre two months to collect the necessary funds, and that he will hand over the picture at the price he paid for it himself. He approves the suggestion that the picture should be the subject of a paid exhibit, the receipts to go towards the fund for its purchase.

This offer, which is a very generous and disinterested one, will most likely be accepted, and perhaps, after all, the famous "Salomé" will remain in France. It may be added that at the same sale the Louvre purchased a painting of Théodore Rousseau, the "Allée des Chataigniers," for the sum of 270,000f, plus 10 per cent. There were some cheers when this purchase was concluded, but it did not compensate for the failure to secure the "Salomé."

ait de DAILY NEWS LONDRES

sse : 1er JUIN 19

:

ature :

HOPE FOR "SALOME."

American Offers It to the Louvre at the Price He Gave.

(From Our Own Correspondent.)

PARIS, Friday.

Last night the art-lovers and the admirers of Regnault went home from the Georges Petit Gallery with despair in their hearts: they had lost their "Salome" for ever, they thought. But once again there is an element of hope.

The American who bought "Salome" for £19,200 now offers the picture to the Louvre at the price he paid for it. He is prepared to keep the offer open for two months.

If the Louvre really and fervently desires Regnault's "Salome" it should have little difficulty in raising that sum in the allotted time.

sse : DAILY TELEGRAPH LONDRES 12 JUIN 1912

gnature :

TWO GREAT PAINTERS.

REMBRANDT AND VELAZQUEZ.

By SIR CLAUDE PHILLIPS.

In Messrs. Knoedler's Gallery, 15, Old Bond-street, are to be seen at the present moment two pictures of the first rank, which in all probability will never be seen in England again. Let those whose pulses are stirred by the greatest art look upon them, and be thankful that they are allowed this last opportunity of doing so before they depart for ever from our shores. We are drawing up lists, and listening to the eloquent speeches of regret delivered by great orators; but we are doing nothing, and it may be that at this stage there is nothing to be done. Twenty years ago, or more, when the first warning was given by ourselves, and many times repeated; when conditions were infinitely more favourable than now—then was the time to act, to take the necessary precautions for securing to England her greatest artistic possessions. Germany was in the field long before America, but disposing of forces less irresistible, she cast her nets quietly, secretly, and at a very moderate sacrifice made conquests of as vital an importance as those which America now makes openly and by sheer force and weight of wealth. At this stage, indeed, one can hardly speak of conquests, pacific or other; for the force opposed to the warriors armed with weapons of pure gold, comes out unchallenged, and in most cases meets the invaders more than half way.

It cannot be too often repeated that the generosity and public spirit shown in the immediate past, and upon which we are told that we must now in a great measure rely, has been shown in the main by naturalised foreigners. Take as prominent instances—Lady Wallace, Baron Ferdinand de Rothschild, the late Constantine Ionides, the late Ludwig Mond, the late Alfred Beit. Lord Michelham, to whose munificence the National Art-Collections Fund, and through it the nation, owes so much, is of German descent; Mr. George Salting, as we had occasion to point out a day or two ago, was an Australian of Danish origin. Mr. Pierpont Morgan himself has on not a few occasions come forward to assist the British Museum, the National Gallery, and the Victoria and Albert Museum. Some time ago he presented a sum of £10,000, or thereabouts, to the British Museum for a special purpose, and more recently gave £5,000 towards the purchase of the Castle Howard Mabuse, secured with so much difficulty for the nation. Indeed, the eminent American financier and Mæcenas might exclaim, in answer to our lamentations—as Adrienne Lecouvreur does in Legouvé's famous play, when she saves and yet crushes her fair rival—"*Et moi je vous protège!*"

The two pictures which are the subject of this notice are the portrait of Philip IV., known as the "Parma Velazquez," and the "Portrait of a Merchant," by Rembrandt, from the collection of the Earl of Feversham.

THE VELAZQUEZ.

We discussed the "Parma Velazquez" at great length when, less than two years ago, it was privately exhibited to a few connoisseurs by Messrs. Agnew and Co., its then owners. It was by them sold to Mr. Frick, of New York, and by him, with great generosity, has now been sent back to London, and confided to Messrs. Knoedler and Co. for public exhibition. We have here, beyond reasonable doubt, the lost original of the brilliantly painted "Philip IV." of the Dulwich Gallery, once ascribed to Velazquez, but (even before the appearance on the horizon of the masterpiece now for the first time publicly shown) declared by not a few students of the Spanish school—ourselves in the number—to be by Del Mazo, the son-in-law of Velazquez, and his most accomplished pupil. There are some subtle but important differences between the two canvases. In the Parma picture there are certain *pentimenti*, or repentances, proving that the artist, painting his Royal master in the camp at Lerida, and limited to two or three sittings, was to a certain extent improvising as he went. The hair and moustache of Philip IV. are in the Parma portrait, as in no other likeness of the King by Velazquez, made to appear of a reddish hue, while in the Dulwich copy by Mazo they are more of the usual *blond cendré* colour.

The expression of the monarch is in the latter work more vacuous, less dignified in composure. In it the rose-red of the King's doublet is more vivid, less near to the peach-bloom tint, than in the original by Velazquez. The costume of the King is in the painting now exhibited of extraordinary beauty, a veritable masterpiece of legitimate execution, unsurpassed even in the *œuvre* of Velazquez. The head, warm though not glowing in colour throughout, and wanting somewhat the beautiful grey transitional tones that we find, for instance, in the incomparable bust portrait of the king at the National Gallery, is superb in itself, but not in perfect accord with the costume, which, notwithstanding the strenuous effort of the painter, somewhat overpowers it, especially at a certain distance. The unusual brilliancy of complexion, the perplexing redness of hair and moustache, the unusual warmth of general tone, were apparently intended to aid the head in detaching itself from, in holding its own against, the dazzling rose and silver of the dress. Something like the contrary has, however, resulted from the unusual harmony—or shall we say the unusual contrast?—in itself of much piquancy and beauty. It cannot be doubted that many Continental, as well as British, students of Velazquez will avail themselves of this unexpected opportunity of studying a masterpiece of painting which, in all probability, will not again cross the Atlantic.

THE REMBRANDT.

The "Portrait of a Merchant," until lately in the collection of the Earl of Feversham, has not been seen in public since it was in the Rembrandt exhibition at the Royal Academy. Signed and dated 1559, it belongs to the greatest time of the master, and is in his grandest manner. It can only be compared with such a work as the noble Ilchester "Rembrandt by Himself" (dated in the preceding year, 1558), which is now the central feature of the wonderful Frick collection. And it is inferior to that most moving picture only because the subject is one much simpler, less spiritually great and dramatic. The conception of the sitter has a momentariness quite unusual in the later work of Rembrandt. The merchant, a gentle yet strong and ready-witted man of middle age, looks up in a moment of pause and self-communing from some important bond or writing upon which he is engaged, only seeming to direct his gaze towards the spectator, but in reality looking within. The figure is placed unconventionally yet with singular felicity upon the canvas. The physiognomy, the hands, the simple details of the costume are treated with the generalising breadth, the grandeur which belong to this period, when the vision of the master became loftier and more penetrating still than in his middle time, when his horizon expanded on all sides. Rembrandt is here, as in even the simplest subjects of his late time, not only the poet-painter but the seer-painter. He is a realist, though a realist of monumental grandeur, and yet in his interpretations of the human being, of the human soul shining through the rough envelope of the human body, he is a poet, a seer of the highest order. He admits the onlooker who is worthy into the dreamland where he dwells loving and wondering with the subject of his portraiture. But is not this dreamland the inner, the mysterious, the divine realm in human life, so rugged and ugly without? is it not the greater, the more penetrating truth that Rembrandt, divinely gifted, allows us to guess at behind the veil that he alone among the men of his time has lifted?

There are two other Rembrandts in the exhibition, which will no doubt go the way of all the others. One is a "Christ and the Woman of Samaria," dated 1555, which was until lately in the collection at Harrogate of the Rev. Mr. Sheepshanks. It is painted with the magnificent power and certainty which belong to this particular time, but for Rembrandt curiously lacks seriousness and spirituality in the conception The pathos that is wanting in the figures quietly glows in the sombre half-transparencies of the landscape. Two absolutely divergent representations of the same subject by the same master hand are respectively in the Kaiser-Friedrich-Museum of Berlin and the Hermitage of St. Petersburg. The third Rembrandt is a beautiful gold-and-brown landscape, which was at one time in the Peel collection. This memorable little show is supplemented by a small group of English pictures, and includes also a most masterly sketch by Giambattista Tiepolo, "The Deliverance of Andromeda." This is the most audacious and delightful thing imaginable in its happy commingling of authority and insouciance. The English painters are seen at a great disadvantage in such close juxtaposition with the masterpieces of Rembrandt and Velazquez. For once, our Gainsborough, our Raeburn, appear to be but on the threshold of great art, not really within its sacred precincts. And yet the "Mrs. Veitch" of Raeburn is a very good example of the vigorous unsubtle Scottish portraitist; while the "Lady Lethbridge" of Gainsborough, superficial enough in characterisation, has an opalescent colour-scheme of exquisite fascination, such as Gainsborough alone had the secret of.

Extrait de American
Adresse : New York
Date : 31 MAI 1912

$105,600 GIVEN FOR 'SALOME'

KNOEDLER BUYS AMID HISSES

"Salome," by Henri Regnault, pur chased by Knoedler, of New York, for $105,600.

French Angry at New York Art Invasion---A Corot Sells for $77,000---Sale Total is $552,190.

Special Cable to New York American.

Paris, May 30.—Amid whistling and hissing Henri Regnault's "Salome," was secured for $105,600 by M. Knoedler & Co., of New York, at the sale of the collection of the Marquise Landolfo Carcano in the Salle Petit here to-day. The Marquise Carcano once refused $160,000 for the picture. She gave $2,000 for it.

Henri Regnault, killed in the sortie from Buzenval, January 19, 1871, when twenty-seven years of age, is dearest to France of all her talented painters. A Prix de Rome student, he began the "Salome" when studying in the Villa Medici. His "Portrait of Marshal Prim," refused by the sitter, is now in the Louvre. He painted but four or five other pictures—"La Dame en Rouge," "Judith," "The Moorish Headsman," and an allegorical composition now in the Boston Museum among them.

Monument for Painter.

The students of the Ecole des Beaux Arts erected a monument to him at his death.

He was the greatest follower of Delacroix, and drew with greater force and precision perhaps than his master.

Thus France, like England, resents the American invasion. It becomes a yellow peril, if the color of gold is considered. A group of patriotic citizens, armed with a sum gained by subscription, had intended purchasing the picture for the Louvre. They were rapidly outbid by Roland Knoedler, who has, however, given the Louvre a two months' option on the picture at a nominal profit, and patriotic Paris hopes that with the assistance of Baron Henri de Rothschild, who has contributed $10,000 towards its purchase; Arthur Meyer, proprietor of the Coulois, and the Society of Friends of the Louvre, all deeply interested, the picture will be saved to France.

$77,000 for a Corot.

The Marquise secured at the same time as the Salome and for $16,000 Fortuny's "Spanish Marriage," which sold to-day for $44,000 to Georges Petit. There were many other big prices. The record price paid for a Corot, his "Lake Nemi," sold in New York to ex-Senator W. A. Clark for $85,000, was nearly reached when $77,000 was given for his "Solitude," which had been a present from Napoleon III. to the Empress Eugenie.

The total realized on the day was $552,190.

Prices of the more important pictures sold, with the names of pictures, painters, sometimes the purchasers, are in the following list:

1. "Diane Frappant L'Armour," Baudry...$3,200
2. "Pasqua Maria," Bonnat; Durand-Ruel.. 2,360
8. "Portrait of the Painter by Himself," Bonnat; Durand-Ruel 1,400
12. "The Elder Sister," Bouguereau........ 2,020
15. "Presentation of Petrarch and Laure to the Emperor Charles IV. at the Court of the Pope at Avignon," Brozik........ 1,600
16. "Solitude," Corot 77,000
17. "The Lake, Morning," Corot; M. Knoedler & Co. 24,000
18. "The Wave," Courbet; St. Alary........ 3,800
19. "Stream in a Prairie," Daubigny........ 1,600
22. "The Walls of the City," Decamps........ 4,715
23. "The Assassination of the Rector at Liege," Delacroix 41,020
24. "Interior of a Court in Morocco," Delacroix 16,000
25. "The Lesson in Horseback Riding," Delacroix 28,000
27. "Romeo and Juliet," Delacroix 2,700
28. "Confidences of Love," Diaz 4,700
29. "Solitude," Diaz 2,600
36. "The Meadow in Twilight," Dupre; Knoedler & Co. 18,000
37. "The Spanish Marriage," Fortuny; Georges Petit 44,000
40. "Portrait Goya's Brother-in-Law," Fortuny; Count Prader 3,800
43. "Arab Encampment," Fromentin; Mlle. Delavigne 13,600
50. "The Virgin Kissing," Hebert 4,600
51. "The Little Musician," Hebert; Renard. 4,200
56. "Portrait of an Architect's Wife," Leibel; Keinman 28,000
61. "Vedette," Meissonier 5,500
69. "The Philosopher," Ribot 1,920
70. "The Avenue of Chestnuts," Rousseau; London Museum 54,000
71. "Le Col a la Focille," Rousseau........13,300
75. "Cows in a Wood," Troyon 10,600
78. "The Hay Rick," Vollon 1,620

---

de Sun
New York
MAI 1912

CARCANO COLLECTION IS SOLD FOR $552,190

Louvre Tries to Buy Regnault "Salome," but Fund Is Not Large Enough.

KNOEDLER PAYS $96,000

Purchaser Then Gives Gallery an Option to Keep Painting in France.

Special Cable Despatch to THE SUN.

PARIS, May 30.—A sale was held to-day of the art treasures belonging to Marquise Carcano, a French woman who married the distinguished Italian soldier and after his death accumulated the valuable collection of paintings, which she desired to dispose of before leaving Paris to make her home elsewhere. The total amount realized was $552,190.

The keenest interest was taken in the strong effort which was made to secure for the Louvre the painting by Henri Regnault, entitled "Salome," and thus to prevent its falling into the hands of some foreign collector. A fund of $30,000 had been raised for this purpose, to which Baron Henri Rothschild contributed $10,000. An expert valuation of the picture had been placed at $100,000, but Roland Knoedler was forced to bid only $96,000 to get it.

He told THE SUN correspondent that he had not made the purchase for any particular client. He had agreed, he said, not to bid against the Louvre, because he thought the picture ought to remain in France. But when the bidding passed the amount contained in the Louvre's fund he decided to keep on bidding, as there were two other keen contestants in the field.

M. Knoedler afterward gave the Louvre an option at the amount of the purchase price, and offered to wait several months while the sum was being raised in France.

"Salome," which was almost the last painting of consequence done by Regnault, was executed in 1870 at the Villa Medici, when he was a member of the School of Rome. In the following year the painter, despite the prohibition of the directors of the school, returned to Paris, which was then under siege, to defend his mother, whom he believed to be in danger. He was killed in a skirmish on January 19 at the age of 28. It is said he received $1,600 for the picture which was in such demand to-day. The Marquise is thought to have secured it for $2,000.

The prices as a rule were high, exceeding usually the appraised value. Several lots were bought by the Louvre and dealers were much in evidence.

The Knoedler Gallery and Durand Ruel were prominent purchasers and Georges Petit was reported to be buying on commission for Senator Clark.

N° DE DEBIT
Extrait de Staats Ztg
Adresse : New
Date : 31 Mai 1912
Signature :

Patrioten enttäuscht.

Meisterwerk eines französischen Malers geht bei Auktion dem Louvre verloren.

Paris, 30. Mai. Die Sensation beim heute in den Galleries Georges Petit begonnenen Verkauf von Marquis Landolfo Carcano's Sammlung alter und moderner Meister waren die Angebote auf Alexandre Regnault's „Salome". Das Gemälde wurde dem Kunsthändler Knoedler für 528,000 Francs ($105,600) zugeschlagen. Das Bild hatte für Franzosen ein besonderes Interesse wegen des tragischen Schicksals Regnaults, welcher zu Anfang einer glänzenden Laufbahn im Gefecht von Buzenval unweit Paris Anno 1871 durch eine preußische Kugel hinweggerafft wurde.

Eine Gruppe patriotischer Bürger hatte eine große Summe zusammengebracht, mit der Absicht, das Gemälde für das Louvre zu erwerben. Die Grenze ihrer Hülfsmittel wurde jedoch nach höchst aufregendem Bieten erreicht, und das Gemälde ging an den großen Händler unter Murren und Zischen. Die zahlreichen Anwesenden bekundeten deutlich ihre Enttäuschung darüber, daß das Meisterstück für das Louvre verloren war.

N° DE DEBIT
Extrait de Tribune
Adresse : New York
Date : 31 MAI 1912
Signature :

KNOEDLER BUYS "SALOME"

Pays $105,600 for Painting, Outbidding French Government.

Paris, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Carcano's collection of old and modern masters, which began at the Georges Petit galleries to-day, was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to the art dealer Knoedler for 528,000 francs ($105,600).

The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens, headed by Baron Henri de Rothschild, had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre.

The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding, and the picture went to the big dealer amid groans and hisses. The large assembly keenly showed its disappointment that the masterpiece has been lost to the Louvre.

Some of the other prices were high, "Solitude," by Corot, bringing 385,000 francs ($77,000); "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, 297,000 francs ($59,400), and "The Riding Lesson," by Delacroix, 154,000 francs ($30,800).

Regnault, who was a pupil of the school of Delacroix, painted "Salome" in Rome when only twenty-seven years old. The canvas has been described as a "symphony in yellow" and the central figure as the "incarnation of sensual cruelty."

The subscription started by Baron Henri de Rothschild to purchase the picture for the Louvre reached $30,000 in two days, one-third of this sum being contributed by the baron. The representative of the French government at the sale, the above cable dispatch shows, was unable, even with the aid thus afforded, to secure the painting for France's national collection.

Extrait de Tribune
Adresse : New York
Date : 1 JUIN 1912
Signature :

PARIS TO KEEP "SALOME"

Knoedler, Who Bought It, Did Not Bid Against Louvre.

TO BE HELD FOR NATION

Dealer Undeservedly Hissed When Picture Became His—Rembrandt Fetches $80,300.

Paris, May 31.—M. Knoedler, the art dealer who, at the Carcano sale yesterday, bid in for $105,600 Alexandre Regnault's painting "Salome" and who was roundly hissed for his performance, explained to-day that in accordance with his custom he did not bid against the museum when the picture was put up, and that he intervened in the bidding only when the amount offered exceeded that which the Louvre had at its disposal.

In addition M. Knoedler said he had contributed $1,000 to the patriotic fund raised to buy "Salome" for the nation and acquired the painting himself with the express purpose of reserving it for the Louvre.

Immediately after the picture was knocked down to him, Mr. Knoedler says, he notified the representative of the Louvre at the sale that he would hold it at the disposal of the museum for two months at the same price that he had paid for it, and would willingly agree to loan the painting for an exhibition to help raise the money required to purchase it from him.

At the Carcano sale to-day a portrait by Rembrandt, supposed to be that of his sister, brought $80,300, while a portrait, "Belle Nani," by Veronese, fetched $39,600. A marble head of John the Baptist after his execution, sculptured by Rodin, was sold for $836.

The total realized in the two days' sale is $700,000.

N° DE DEBIT
Extrait de Eve telegram
Adresse : New York
Date : 31
Signature :

DEALER TAKES 'SALOME' WANTED BY THE LOUVRE

Mr. Knoedler Pays $105,600 for Regnault's Painting—Offers Option to Museum.

$552,190 IN DAY'S SALE OF CARCANO COLLECTION

French People May Save Work of Ill-Fated Artist by Popular Subscription.

PARIS, Friday.—At the first day's sale of the paintings collected by the Marquise Landolfo Carcano, at the Hotel Drouot, $552,190 was realized. Sensational prices were paid for many paintings, chief among them Henri Regnault's "Salome," for which Knoedler & Co. paid $105,600.

It had been hoped that "Salome" might be acquired by public subscription for the Louvre, and after winning the prize Mr. Knoedler announced he would give the Louvre a two months' option on the picture at the same price. Regnault's "Salome" has a special interest for Frenchmen because of the tragic fate of its painter, who was killed in a sortie at Buzenval, January 19, 1871, when only twenty-seven years old.

Mr. Regnault painted only a few other pictures. His portrait of Marshal Prim is now in the Louvre. An allegorical composition he painted is in the Boston Museum of Fine Arts.

The Louvre acquired Theodore Rousseau's "L'Allee des Chataigniers" for 270,000f. ($54,000), or 297,000f. ($59,400), with costs.

Mr. Knoedler bought two Corots, "The Solitude" (Souvenir de Vigen Limousin), for 350,000f. ($70,000), or 385,000f. ($77,000), with costs, and "Le Lac Effet du Matin" for 123,100f. ($24,620), with costs.

Mr. Georges Petit bought for 242,000f. ($48,400) "Le Mariage Espagnol," by Fortuny. Mr. Schoeller paid 20,900f. ($4,180) for a portrait of the painter Francisco Bayeu y Subia, by Fortuny.

Comte de Pradere paid 8,600f. ($1,720) for "Maria Luisa and Her Two Children," also by Fortuny.

Extrait de Tribune
Adresse : New York
Date : 1 JUIN 1912
Signature :

PARIS TO KEEP "SALOME"

Knoedler, Who Bought It, Did Not Bid Against Louvre.

TO BE HELD FOR NATION

Dealer Undeservedly Hissed When Picture Became His—Rembrandt Fetches $80,300.

Paris, May 31.—M. Knoedler, the art dealer who, at the Carcano sale yesterday, bid in for $105,600 Alexandre Regnault's painting "Salome" and who was roundly hissed for his performance, explained to-day that in accordance with his custom he did not bid against the museum when the picture was put up, and that he intervened in the bidding only when the amount offered exceeded that which the Louvre had at its disposal.

In addition M. Knoedler said he had contributed $1,000 to the patriotic fund raised to buy "Salome" for the nation and acquired the painting himself with the express purpose of reserving it for the Louvre.

Immediately after the picture was knocked down to him, Mr. Knoedler says, he notified the representative of the Louvre at the sale that he would hold it at the disposal of the museum for two months at the same price that he had paid for it, and would willingly agree to loan the painting for an exhibition to help raise the money required to purchase it from him.

At the Carcano sale to-day a portrait by Rembrandt, supposed to be that of his sister, brought $80,300, while a portrait, "Belle Nani," by Veronese, fetched $39,600. A marble head of John the Baptist after his execution, sculptured by Rodin, was sold for $836.

The total realized in the two days' sale is $700,000.

Extrait de American
Adresse : New York
Date : 1 JUIN 1912
Signature :

Art Sale Brings in $790,000

$73,000 for a Rembrandt

Rembrandt's portrait of his sister, for Which $73,000 was paid in Paris yesterday at the sale of the Marquise Carcano's collection.

New York's Capture of Regnault's "Salome" from the Carcano Collection Still Angers Paris.

Special Cable to New York American.

Paris, May 31.—The loss to France of Henri Regnault's "Salome" and its acquisition by an American continued to arouse excitement at to-day's session of the sale of the Marquise de Carcano's collection in the Salle Petit.

The auction room was crowded long before the auctioneer announced the opening of the sale. While on the tip of every tongue was the story of the loss of the beloved Regnault's work.

To make the bitterness more pointed it was noted that a Frenchman, and not Roland Knoedler, was the cause of the Louvre's defeat. Knoedler kept out of the bidding until a sign from M. Le Prieuer, representing the Louvre, showed that the length of that institution's purse had been passed.

Arthur Meyer, manager of "Le Gaulois," who, with the Baron Henri Rothschild and the Society of the Friends of the Louvre, is attempting to meet the sum asked in the option given the Louvre by Knoedler, praised Knoedler for his "reticence in bidding" in an open letter this morning, while blaming the unpatriotic Frenchman, who, after all, was no match for his American competitor.

Two Day's Sale, $790,000.

Whether or not the attempt by subscription to regain "Salome" will meet with success is a matter open to question. Connoisseurs refer to England's past experiences in the subscription way, and are pessimistic of any French success.

Roland Knoedler to-day made the following statement regarding the Salome:

"Before the sale I wrote that I should only enter bidding after the Louvre had fallen out, and I sent $1,000 as my personal subscription toward keeping the picture in Paris. I attended the sale and only began to bid after M. Le Prieur had stopped, being already resolved that if I should become the owner, I would give the Louvre the chance of buying 'Salome' from me at the same price I had paid, and I have since made this offer to hold good for two months.

"Furthermore, as it has been suggested, something might be made toward a fund for securing the picture by exhibiting it. Ihave signified my willingness to place it at the disposal of any committee formed for this object."

The total for to-day's sale was $150,015; for the two day's it is $790,000.

Banner Price for Rembrandt.

The portrait by Rembrandt, presumed to be that of his sister, was secured for $73,000 by the firm of Durand-Ruel, who were of the experts selected to pass on the pictures of the collection. That was the banner price of the day. The portrait is mentioned in the supplement to Smith's Catalogue Raisconee as well as in the Bode book.

Henri Rochefort, who writes on art and politics with equal fluency, had picked as the gem of the collection Veronese's "Portrait de la Belle Nani." It brought but $36,000, and was considered a great bargain.

Jacques Seligman gave $50,000 for a tryptych of the school of the Netherlands showing scenes in the life of Christ. In the central panel is depicted the Virgin holding the infant Christ on her knees. It was briefly described in the catalogue and not illustrated. Its price, like that of the Veronese, was one of the surprises of the day.

Prices of other pictures, when important, with the titles, names of painters and sometimes the purchasers, are in the following list:

102.	"The Butcher" drawing), Daumier	$1,300
104.	"Sketch for His Portrait," Delacroix	440
120.	"The Washerwoman," Lecrmitte	1,400
124.	"Cavalier, Louis XIII., Sleeping," Meissonier	1,220
129.	"The Hut in the Forest," Rogseau. (All the pictures described above are drawings or water colors.)	800
139.	"Marabout et Serpent," Fremiet (sculpture)	1,920
140.	"Head of John the Baptist," Rodin (sculpture)	760
148.	"Interior, Holland," Brekelenkam	800
150.	"Cain," Cuyp	28,000
151.	"Encampment at the Gates of a Fortified City," Duplessis	1,320
155.	"The Sirens," Furini	820
156.	"The Two Sisters," Greuze	8,400
159.	"Portrait of Frans von Limborch," Keyser Muller	16,650
160.	"Portrait Gertrude Bischoff," Keyser Kleinberger	12,400
162.	"The Return from the Market," Michau	820
164.	"Portrait of a Magistrate," Mieris	1,320
165.	"Portrait of a Lady of Quality," Mieris	1,320
168.	"Telemaque and the Nymph Eucharis," Mieris	820
170.	"The Pagan Marriage," Raoux	2,000
172.	"The Christ Wept For by the Saintly Women," Rubens	9,400
178.	"The Quai at the Edge of a Canal," Ruysdael	5,200

Extrait de Times
Adresse : New York
Date : 31 MAI 1912
Signature :

REGNAULT 'SALOME' COMING TO AMERICA

Fund Raised to Keep It in France Not Enough—Picture Brings $96,000.

GROANS IN THE SALE ROOM

Louvre Gets a Rousseau for $54,000 —Knoedler & Co. Pay $70,000 for a Corot—Day's Sales, $552,190.

By Marconi Transatlantic Wireless Telegraph to The New York Times.

PARIS, May 30.—Henri Regnault's "Salome" is going to America after all. Amid groans and hisses it was knocked down to-day at the sale of paintings belonging to the Marquise Landolfo Carcano for the sum of $96,000 to Knoedler & Co., the New York art dealers. It is supposed that they were acting as agents for an American collector.

It was believed that the large sum that had been subscribed to purchase the picture for the Louvre would prove more than sufficient, but American dollars again proved victorious in capturing from Europe a fine work of art.

The loss of the picture is regretted the more keenly here owing to its associations, centring about the tragic fate of Regnault, whose life was cut short at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871, near Paris. The picture was shown in the Salon of 1870, and bears the signature "H. Regnault, 1870."

The total of to-day's sale at the Georges Petit Galleries was $552,190. The sale will continue to-morrow and Saturday.

"Solitude," by Corot, bearing the signature of the artist, with the date 1866, also went to Knoedler & Co., for $70,000.

The same firm bought another Corot, "The Lake," which fetched $24,200.

"The Pool in the Glade," by Dupré, was purchased by Knoedler & Co. for $18,000, and they also bought "Le Col de la Faucille" by Rousseau, which was knocked down for $13,500.

Rousseau's "Avenue of Chestnuts" was obtained by the Louvre for $54,000.

Delacroix's "Assassination of the Bishop of Liège," exhibited at the Salon of 1831, from the collections of the Duchess of Orleans, Villot, and Khalil Bey, went to M. Taubert for $41,020.

Another work of Delacroix, "Interior of a Courtyard in Morocco," with the signature of the artist and the date, 1833, was bought by M. Dumont for $17,200.

"The Riding Lesson" by Delacroix, bearing his signature and the date 1854, went to Taubert for $28,000.

The Georges Petit Gallery, on behalf of an anonymous purchaser, paid $44,000 for Fortuny's "The Spanish Marriage."

Fromentin's "Arab Encampment" fetched $13,600.

Troyon's "Cows in a Wood" brought $10,600.

Four thousand six hundred and twenty dollars was paid for Decamps's "The Walls of a City."

Four thousand seven hundred dollars was realized for Diaz's "The Secrets of a Lover."

To the foregoing prices about 10 per cent. for sale expenses, charged under the French system to the buyer, should be added.

Extrait de 301
Adresse :
Date :
Signature :

Le Louvre perd un chef-d'oeuvre

C'EST UN MARCHAND D'OEUVRES D'ART QUI FAIT L'ACQUISITION DE LA "SALONIE" DE REGNAULT.

Paris, 31.—La "Salomé" du fameux peintre Henri Regnault, est maintenant entre les mains du marchand d'oeuvres d'art Knoedler. Celui-ci a fait l'acquisition de la toile au prix de 58,000 francs ($105,600). Elle faisait partie de la collection du marquis Laudolfa Carcano et fut vendue hier à l'enchère à la galerie George Petit.

Le nom de Regnault est cher aux Français. En effet l'illustre peintre fut frappé d'une balle, en 1871, pendant l'engagement de Bugenval, près Paris. Plusieurs de ses compatriotes voulaient acquérir la belle "Salomé" et l'envoyer au Louvre. Malheureusement ils ne purent trouver les ressources suffisantes et maintenant la peinture est la propriété d'un marchand d'oeuvres d'art.

D'autres toiles ont été vendues aux prix suivants: "Solitude", de Corot, $77,000; "Avenue des Maronniers", de Rousseau, $59,400; "Leçon d'équitation", de Delacroix, $30,800.

Extrait de FRANCO-AMERICAIN SAN FRA
Adresse :
Date : 6 JUIN 1912
Signature :
Exposition

La "SALOME" DE REGNAULT.

Paris, 5 Juin.

La firme Knœdler et Cie. qui à une récente vente de l'Hôtel de la rue Drouot a été déclarée, pour le prix de 480,000 francs, adjudicataire du fameux tableau de Henri Règnault, "Salomé", a offert au Musée du Louvre de lui céder ce chef-d'œuvre, si dans le délai de deux mois, l'administration de ce musée consent à verser cette somme entre les mains des propriétaires actuels du tableau. Dans le cas où il serait fait une souscription publique pour le rachat de ce tableau, la maison Knœdler et Cie. déclare qu'elle s'inscrira pour 5,000 francs.

Extrait de Times
Adresse : New York
Date : 1 JUIN 1912
Signature :

LOUVRE HAS OPTION TO BUY 'SALOME'

Knoedlers Give the Museum Two Months to Raise $96,000 for the Painting.

JUST THE PRICE THEY PAID

A Rembrandt Sells for $73,000 at the Carcano Sale and a Veronese for $36,100.

By Marconi Transatlantic Wireless Telegraph to The New York Times.

PARIS, May 31.—It is by no means certain that Regnault's "Salome," which was disposed of at the Carcano sales yesterday, will go to America.

Knoedler & Co., who bought the painting for $96,000, is giving the Louvre every opportunity to obtain the picture. Their generous offer of two months wherein the French National Museum may collect funds to take it from them at the price given yesterday is greatly appreciated, and hopes are entertained that the Louvre, with the assistance of French art lovers and the general public, will be able to avail itself of this unlooked for opportunity.

On the other hand, there is considerable doubt in art circles whether the picture is worth the amount paid.

Director Pujalet of the Natoinal Museum, who has been interviewed, declared himself very hopeful of success, but at the same time expressed the opinion that one of the main factors in running up yesterday's bids to $96,000 was undoubtedly the sentimental affection of French collectors for the memory of a patriotic painter, who sacrificed his life as a volunteer in the Franco-Prussian war.

Besides contributing $1,000 to the national subscription, Knoedler & Co. stated to-day their intention to exhibit "Salome" publicly with a view to handing over the proceeds to the fund.

A REMBRANDT BRINGS $73,000.

But Many of the Carcano Pictures Sell Comparatively Cheap.

By Marconi Transatlantic Wireless Telegraph to The New York Times.

PARIS, May 31.—The chief item of the second day's sale of the collection of the Marquise Landolfo Carcano was a portrait by Rembrandt, presumably of his sister, painted about 1633, which was bought by Durand Ruel for an anonymous customer for $73,000.

The "Portrait of Frans van Limborch," by Thomas de Keyser, brought $16,600.

Rubens's "Christ," priced at $16,000, realized only $13,400, which was paid by Kleinberger.

The "Portrait of the Beautiful Nani," by Paul Veronese, priced at $15,000, was purchased by Ferdel for $36,100.

Stenter bought Thomas de Keyser's "Portrait of Gertrude Bischoff," wife of Frans van Limborch, for $12,400; the "Two Sisters," by Greuze, for $8,200; "The Quay," by Ruysdael, for $5,020, and "The Pagan Marriage," by Raoux, for $2,000.

The best prices, paid for drawings, were $1,820 for "The Sirens" of Furini; $2,800 for Cuyp's "Cain," and $1,600 for "The Assumption of the Virgin," by Valdes-Leal.

Knoedler purchased Corot's "The Temple" for $210; Daumier's "The Pork Butcher" for $1,300; Delacroix's "Sketch" (of himself) for $440, and "The Foot Bridge," by Dupré, for $740.

"The Old Lute Player," by Fortuny, brought $420; "The Washers," by L'hemitte, $1,400; "Louis XIII. Sleeping," by Meissonier, $1,220; "During the Snowstorm," by Nittis, $200; "The Hut in the Forest," by Rousseau, $800.

Among the sculptures, Fremiet's "Marabout and Serpent" brought $960; Rodin's "Head of John the Baptist," $760, and Rodin's "Study of a Man," $460.

Of the antique drawings Poussin's "Young Hercules" brought $120; Prud'hon's "Young Woman Suckling a Child," $164; Robert's "Meeting for the Hunt," $252, and Vigee-Lebrun's "Head of a Young Woman," $460.

The total for the day was $198,575, to which should be added the customary 10 per cent. paid by the purchasers for sale expenses.

N° DE DÉBIT Herald 522
Extrait de New York
Adresse :
Date : 31 MAI 1912

Art Auction in Paris Yields $552,190 in a Day; Regnault's 'Salome' at $105,600; May Go to Louvre

Many Other Paintings of the Carcano Collection Net High Prices.

HISSES WHEN DEALER CAPTURES A PRIZE

Messrs. Knoedler & Co. Offer to Sell "Salome" to Museum Without Profit.

A COROT BRINGS $77,000

Other Good Figures Include $59,400 for a Rousseau and $30,800 for a De la Croix.

[SPECIAL DESPATCH TO THE HERALD VIA COMMERCIAL CABLE COMPANY'S SYSTEM.]

HERALD BUREAU,
No. 49 AVENUE DE L'OPERA,
Paris, Friday.

The HERALD's European edition publishes the following:—

The sale of the collection of paintings of Mme. la Marquise Landolfo Carcano at the Hotel Drouot attracted a large attendance and sensational prices were paid. Henri Regnault's "Salomé," which it had been hoped might be acquired by public subscription for the Louvre, was bought by Messrs. M. Knoedler & Co. for 528,000f. ($105,600). The day's sale produced a total of 2,760,950f. ($552,190).

The bidding for Regnault's "Salomé" began at 100,000f. ($20,000), between Messrs. Graat and Madoule and Mr. Leprieur, representing the Louvre Museum. Messrs. Knoedler and Jonas drove up the price to 395,000f. ($79,000), when Mr. Leprieur intimated that he had abandoned the bidding. Finally "Salomé" was knocked down for 480,000f. ($96,000), or 528,000f. ($105,600), with costs, to Messrs. M. Knodler & Co. When the people in the rear of the hall heard that the picture had not been acquired for the Louvre there was a brief outbreak of hissing. After "Salomé" had been knocked down to him Mr. Knoedler announced that he would give to the Louvre a two months' option on it at the same price without any commission.

Also Buys Two Corots.

The Louvre acquired Theodore Rousseau's "L'Allee des Chataigniers" for 270,000f. ($54,000), or 297,000f. ($59,400), with costs.

Mr. Knoedler bought two Corots, "La Solitude (Souvenir de Vigen Limousin), for 350,000f. ($70,000), or 385,000f. ($77,000), with costs, and "Le Lac Effet du Matin" for 123,100f. ($24,620), with costs.

Mr. Georges Petit bought for 242,000f. ($48,400) "Le Mariage Espagnol," by Fortuny. Mr. Schoeller paid 20,900f. ($4,180) for a portrait of the painter Francisco Bayeu y Subia, by Fortuny.

Comte de Pradere paid 8,600f. ($1,720) for "Maria Luisa and Her Two Children," also by Fortuny.

The De la Croix paintings were keenly bid for. "The Assassination of the Bishop of Liège" was bought for 225,610f. ($45,122), with costs, by Mr. Tauber, who also paid 154,110f. ($30,822) for "The Riding Lesson."

Mr. Durand-Ruel paid 94,600f. ($18,920) for "Interieur d'Une Cour, au Maroc."

Lebl's powerful portrait of the wife of the architect Gedon was bought for 134,000f. ($26,800), with costs, by the Heinemann gallery of Munich.

"La Mare dans lo Clairiere," by Dupré, was bought for 99,000f. ($19,800), with costs, by Mr. Knoedler, who also paid 20,900f. ($4,180) for "La Vague," by Courbet.

Fromentin Prices Disappointing.

Fromentin's paintings did not fetch the prices that had been expected. "The Arab Camp" was bought for 74,800f. ($14,960) by Mlle. De la Vigne, and "Arab Women Bathing" for 11,110f. ($2,222), by Messrs. Boussod and Valadonx. "The Tower" was bought for 8,030f. ($1,606), by Messrs. Knoedler & Co., who paid 74,250f. ($14,850) with costs for "Le Col de la Faucille," by Theodore Rousseau.

Messrs. Braine & Tempelaere paid 58,300f. ($11,660) for "Faches Sous Bois," by Troyon.

Meissoniers' works just about came up to expectations.

Mr. Petit paid 40,180f. ($8,036) for "Le Fumeur Noir. Messrs. Arnold and Tripp paid 25,850f. ($5,170), for "Le Liseur Rose." Mr. Tauber paid 30,250f. ($6,050) for "En Vedette."

Among Decamp's paintings Mr. Tauber paid 25,410f. ($5,082) for "Les Murs d'une Ville." Mr. Durand-Ruel paid 7,810f. ($1,562) for "La Chasse à Courre."

Two small canvases by Diaz, "Les Confidences de l'Amour" and "Solitude," were bought for 25,850f. ($5,170) and 14,300f. ($2,860) by Messrs. Tauber and Moury, respectively.

Lower Prices for Modern Works.

The works of modern painters were less keenly bid for.

"La Vierge au Baiser," by Hebert, was bought for 25,300f. ($5,060) by Mr. Renard, who also paid 23,100f. ($4,620) for "Le Petit Musicien," by Mazzo.

"Bajocco Excellenza," by Bonnat, was bought for 22,550f. ($4,513) by Mr. Feral, and "Pasqua Maria" for 12,980f. ($2,596) by Mr. Durand-Ruel.

Mr. Schoeller paid 17,600f. ($3,520), with costs, for "Diane Frappant 'Amour," by Paul Baudry.

Messrs. Boussod & Valadon paid 11,110f. ($2,222), with costs, for "La Soeur Ainée," by Bouguereau.

Mr. Fischhof paid 8,800f. ($1,760) for "La Presentation de Petrarque et de Laure a l'Empereur Charles IV.," a large canvas by Brozik.

The "Salome" of Regnault has a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of the artist, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens had collected a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre.

(For other Cable News see Page 9.)

REGNAULT'S "SALOMÉ" FOR WHICH $105,600 WAS PAID

Extrait de Express
Adresse : New York
Date : 31 MAI 1912
Signature :

$105,600 PAID FOR PICTURE.

Regnault's "Salome" Is Feature in the Careano Collection.

PARIS, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Careano's collection of old and modern masters, which began in the Galleries Georges Petit to-day, was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to Knoedler for $105,600. The picture had a special interest for Frenchmen because of the fate of Regnault, who was cut off in the beginning of a brillian career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 in Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens had got together a large amount of money intending to buy the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after exciting bidding, and the picture went to Knoedler amid groans and hisses. The large assembly keenly showed its disappointment that the masterpiece had been lost to the Louvre.

Some of the other prices were high, "Solitude," by Corot, bringing $77,000; "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, $59,400, and "Riding Lesson," by Delacroix, $30,800.

de Express
: New York
1 Juin 1912
re :

ART SALE REACHES $700,000.

Rembrandt's Portrait of His Sister Sold for $80,300.

PARIS, May 31.—At the continuation to-day of the sale of the works of art of the Marquis Landolfo Careano in the Galleries Georges Petit, a portrait by Rembrandt, supposed to be that of his sister, brought $80,300. A portrait, "Belle Nani," by Veronese, fetched $39,600. A marble head of John the Baptist after his execution, sculptured by Rodin, was sold for $836. The total realized in the two days' sale is $700,000.

M. Knoedler, who yesterday bid in for $105,600 Alexandre Regnault's famous painting, "Salome," which a group of patriotic citizens desired to purchase for the Louvre, says he informed the management of the Louvre before the sale that in accordance with his custom he would not bid against the museum when "Salome" was put up. In addition, Knoedler says, he contributed $1,000 to the patriotic fund raised to buy the painting for the Louvre and only intervened in the bidding when the sum passed that which the Louvre had at its disposal, and then with the express intention of reserving "Salome" for the Louvre.

Immediately after the picture was knocked down to him, Knoedler says, he informed the representative of the Louvre at the sale that he would hold it at the disposal of the museum for two months at the same price he had paid for it, and would willingly agree to lend the painting for an exhibition to help raise the money required to purchase it from him.

Extrait de Evening Sun
Adresse : New York
Date : 31 Mai 1912
Signature :

FRENCH RESENT THE BUYING FOR AMERICA OF SALOME FOR $105,600

Knoedler

Paris, May 31.—Amid whistling and hissing Henri Regnault's "Salome," was secured for $105,600 by a New York firm at the sale of the collection of the Marquise Landolfo Carcano in the Salle Petit here to-day. The Marquise Carcano once refused $160,000 for the picture. She gave $2,000 for it.

Henri Regnault, killed in the sortie from Buzenval, January 19, 1871, when twenty-seven years of age, is dearest to France of all her talented painters. A Prix de Rome student, he began the "Salome" when studying in the Villa Medici. H' "Portrait of Marshal Prim," refused by the sitter, is now in the Louvre. He painted but four or five other pictures—"La Dame en Rouge," "Judith," "The Moorish Headsman," and an allegorical composition now in the Boston Museum.

The students of the Ecole des Beaux Arts erected a monument to him at his death.

He was the greatest follower of Delacroix and drew with greater force and precision perhaps than his master.

Thus France, like England, resents the American invasion. It becomes a yellow peril, if the color of gold is considered. A group of patriotic citizens, armed with a sum gained by subscription, had intended purchasing the picture for the Louvre. They were rapidly outbid by the American firm, which has, however, given the Louvre a two months' option on the picture at a nominal profit, and patriotic Paris hopes that with the assistance of Baron Henri de Rothschild, who has contributed $10,000 toward its purchase; Arthur Meyer, proprietor of the Coulois, and the Society of Friends of the Louvre, all deeply interested, the picture will be saved to France.

Extrait de: Times New York
Date: 29 JUIN 1912
Signature:

[RE]VEALS ROMANCE OF SALOME MODEL

[D]aughter of the Italian Girl, Who Inspired Regnault, Tells a Touching Story.

BECAME SCULPTOR'S BRIDE

When She Died on Anniversary of First Meeting Her Husband Followed Her Swiftly to the Grave.

Knoedler

By Marconi Transatlantic Wireless Telegraph to The New York Times.

PARIS, June 28.—The mystery of the identity of the lovely Italian girl who posed as the model for Regnault's famous "Salome," which is soon to enrich America's collection of art treasures, has been puzzling art lovers, historians, and literary men ever since the fine canvas was bought by Knoedler & Co. at the Doucet sale, and has been unexpectedly solved by the model's own daughter, Mlle. Renaudot.

The revelation comes in the shape of a well-written article in to-day's L'Illustration, which has created all the more sensation, as Mlle. Renaudot is well known in Paris, being one of the most talked about women here because of her achievements in science. She has been especially prominent in astronomy, which, as reported in wireless dispatches to THE NEW YORK TIMES, gained her the distinction of being the first woman intrusted with a very responsible position at the Paris Observatory, where she is acting as first assistant to M. Flammarion.

Mlle. Renaudot, who seems to handle a pen with no less mastery than she displays in locating new stars, begins by saying that she is induced to disclose the identity of Regnault's model in order to put a stop to the numerous tales which have been circulated, tending to give a false idea of her mother's character. She then proceeds to tell a simple,touching story of her mother's romance.

Maria Latini was the name of the beautiful Sabine girl, born at Tivoli in 1853, who inspired the patriotic French painter. While she was living with her mother in Rome, in 1867, Maria was noticed during the Christmas Eve service in St. Peter's by the French sculptor, Renaudot, who was then studying in Rome with Regnault.

Renaudot and Maria were soon engaged, and it was during this time that the girl posed for the friend of her future husband.

When the Franco-German war broke out both Renaudot and Regnault enlisted in the army, but immediately after the armistice in 1871 Renaudot returned to Rome, where the wedding was celebrated.

The couple lived happily in France until Christmas Eve, 1900, the anniversary of their first meeting at St. Peter's, when Maria Latini, still lovely at 47 years, died very suddenly.

The grief over her loss proved unbearable to the husband, who followed her to the grave within three weeks.

The couple now lie together in Meudon Cemetery in Paris.

Extrait de: Journal
Adresse: Providence
Date: 16 JUIN 1912
Signature:
Exposition

The price paid at the recent Carcano sale in Paris for the "Salome" by Henri Reynault has made another sensation in art circles, although the public has become quite used to the payment of fabulous sums for some of the famous pictures of the world.

One hundred thousand dollars was paid by the Knoedlers for this masterpiece which, it is understood, the Louvre desires to complete its collection of this artist's paintings. A national subscription has already been started in France, Baron Henri de Rothschild heading the list with $6000.

Like the stories of Judith, Tristan and Isolde and Paolo and Francesca that of Salome has strongly stirred the imagination of poets, painters and musicians, says the New York Sun.

Henri Regnault, who was a passionate student of Homer and the Bible, painted his "Salome" at Rome in 1870. It was exhibited at the Salon of 1870 and has been etched by Rajon and Waltner. She has been called "a symphony in yellow," and described as cruel and lustful. To our way of thinking she is the portrait of a good natured, healthy young Oriental female, stupid perhaps, and not nearly as cruel as that terrific Moor in the Moorish execution.

Extrait de: Times
Adresse: New York
Date: 7 JUIL. 1912
Signature:

FRANCE CONSIDERS ART EXPORT LAW

But Weight of Opinion Is Against Putting Curb on the Spread of French Genius.

LET WORKS GO, SAYS PAPER

Knoedler

To Limit Private Action by State Control, It Is Urged, Would Be a Dangerous Precedent.

Special Correspondence THE NEW YORK TIMES.

PARIS, June 22.—The attempt to raise money by national subscription to save Henri Regnault's painting of Salome for the Louvre, has raised the question whether it is now not necessary in view of the enormous quantity of art treasures, which are being carried out of the country annually to America, to pass a measure similar to the Pacca law of Italy, whereby the exportation of works of art and antiquities is forbidden.

Edmond Haraucourt, a well known authority in art matters and Director of the Cluny Museum, has this week called on the Government to enact a statute for this purpose, and his appeal has aroused a lively discussion. It is pointed out that France is now being rapidly drained of its people's most beautiful productions, and that all the smaller relics of the past, valuable to the present generation as object lessons of history, are passing across the Atlantic.

The weight of opinion is, however, against the measure. It is stated by its opponents that to limit private action by State control in such a wholesale manner would be dangerous in principle, while to leave to a committee of administration officials the task of deciding what were works to be kept in the country and what might be allowed to leave, would be almost useless from an artistic standpoint. Paintings, for instance, by artists of the nineteenth century, whose vogue was only due to the fashion of the moment would, it is declared, be jealously guarded, while many of the most beautiful works of the last generation, whose authors have not received official patronage, would be ignored. From a material standpoint the passing of such a law would also be regarded as mischievous.

"Every time that America consents to relieve us of pictures like Salome for gigantic prices," says a leading article in a Paris newspaper this week, "we ought to give them up with joy. To hinder by any law this exchange of plastic thought for fortunes would be to attack one of the most constant sources of our wealth and what is still worse the influence of France."

Since each country, the article continues, produces what it can and traffics in such productions, the French nation, who are the purveyors of beauty to the world, should maintain the moral supremacy of the French name by the number of witnesses to the genius of the race, which it spreads throughout the world. It is by emigration that other nations show their vitality, and France, which does not expatriate her sons, must continue to diffuse throughout the world works which are more durable than men. To attempt to keep them for herself will be the first sign of her weakness and decadence.

Wolverhampton C

5. 6. 12

FAMOUS PICTURE.

REGNAULT'S "SALOME" SOLD FOR £19,520.

The *Daily Express* correspondent at Paris states:—There was great excitement on Thursday at the Hotel Drouot—the Paris equivalent of Christie's sale-room—on the occasion of the sale of the collection o. pictures of the Marquis Landolfo-Carcanox, which realised for the first day £110,438.

One of the pictures sold was the famous "Salome" of Henri Regnault, the young French genius who died when he was 28 years old fighting for his country in the battle of Buzenval in 1871. When Regnault painted the picture he sold it for £320. The Louvre, helped by a public subscription of £10,000, now offered £16,000, and failed to get it. It was sold to Mr. Knoedler, the art dealer, who bought it for an American collector at £19,520.

The excitement in Paris over the "Salome" has been almost as great as the excitement in England not long ago over the famous Lansdowne picture, "The Mill." Baron Henri de Rothschild has headed the popular subscription with £2,000, and when the agent who was bidding for the Louvre dropped out, the crowd in the room hooted, whistled, and shouted that it was a disgrace to allow the "Salome" to leave France.

Very high prices were fetched by other pictures in the collection. A Corot—"Solitude"—was sold for £14,000 to Mr. Knoedler, and two pictures by Delacroix fetched £14,000, while a picture by Fortuny was sold for £9,000 to the Louvre, and another by Rousseau was bought for £11,000.

Extrait de: Public Ledger
Adresse: Philadelphia
Date: 29 JUIN 1912

"SALOME" MYSTERY SOLVED

Mother of Mlle. Renaudot, the Scientist, Was the Model.

Marconi Transatlantic Wireless Telegram to the Public Ledger.

PARIS, June 29.—The mystery of the identity of the lovely Italian girl who posed as model for Regnault's famous "Salome," which is soon to enrich an American's collection of art treasures, has been puzzling art lovers, historians, and literary men since the fine canvas was purchased by Knoedler at the Doucet sale. It has been expectedly solved by the models of his own daughter, Mlle. Renaudot, whose revelations take the shape of a finely written article in today's illustration. Mlle. Renaudot is well known in Paris for her achievements in science, she being the first woman entrusted with a responsible position at the Paris observatory, where she is acting as first assistant to M. Flammarion.

The maiden name of the beautiful girl who inspired the patriotic French painter was Marie Latini, born in Tivoli in 1853. While livingg with her mother in Rome in 1867, Maria was remarked during a Christmas eve service at Saint Peters by the French sculptor, Renaudot, whos was then studying in Rome with Regnault. Renaudot and Maria were soon engaged. It was during this time that the girl posed for the friend of her future husband.

When the war broke out both Renaudot and Regnault enlisted, but immediately after the armistice in 1871 Renaudot returned to Rome, where the wedding was celebrated. The couple lived happily in France until Christmas Eve, 1900, the anniversary of their first meeting in Saint Peters, when Maria Latini, still lovely at 50, died. Grief over her loss proved unbearable for the husband, who followed her to the grave within three weeks. The couple lie together in Meudon cemetery, Paris.

Extrait de: Sun
Adresse: Baltimore
Date: 31 MAI 1912
Signature:
Exposition

French Hiss When Knoedler Buys Regnault's Masterpiece.

Paris, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquis Landoleno Carcanos collection of old and modern masters, which began today ,was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to the art dealer Knoedler for 528,000 froncs ($105,600).

The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens hod got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Lauvre.

The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding, and the picture went to the big dealer amid groans and hisses. The large assembly hall keenly showed its disapproval that the masterpiece had been lost to the Louvre.

Some of the other prices were high. "Solitude," by Corot, brought 385,000 francs ($77,000); "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, 297,000 francs ($59,400); "Riding Lesson," by Delacroix, 154,000 francs ($30,800).

Extrait de: World
Adresse: New York
Date: 2 Juil. 1912

"SALOME" FUND SHY.

France Hasn't Raised the Money to Buy Regnault's Famous Picture.

PARIS, July 2.—So far France has failed to raise the 528,000 francs ($105,000) necessary to purchase Regnault's "Salome," which picture was bought at auction by Knoedler of New York, and within a few weeks the time allowed by the owner will be up.

Great resentment was manifest at the time Knoedler purchased the painting, the crowd hissing loudly in spite of the American's refusal to bid against any French museum, starting to bid only when French museums announced they had quit. Newspapers, seemingly ignorant of Knoedler's gift of a three-months option to the Louvre Museum at a price exactly the same as he paid for the picture, continue to drag Americans over the coals for buying French works of art.

BIRMINGHAM DAILY MAIL,
3, Corporation Street, Birmingham

1. 6. 12

FATE OF "SALOME."

Patriotic and artistic Frenchmen are bitterly disappointed at the failure of the Louvre to purchase the "Salome" of Henri Regnault at Thursday's sale, and proposals are being made (says the Paris correspondent of the "Telegraph") to try once more to secure the painting for France by repurchasing it from its present owner, Mr. Knoedler, of New York. Although Mr. Knoedler is an art dealer, he states that he did not bid against the Louvre. He makes it a practice never to bid against any museum, and he wrote beforehand to the auctioneer of the sale to inform him that he would not make any offer as long as the Louvre was in the bidding. The Louvre authorities had 385,000f. at their disposal—200,000f. supplied by the National Museum Fund, and 185,000f. the amount of the subscription collected by the "Gaulois." When this sum was reached the Louvre ceased to bid. It was only then that Mr. Knoedler intervened, and as it was against other private purchasers he did not hesitate to go as high as he thought fit. So anxious had he been that the Louvre should have the picture that he himself sent a contribution of 5,000f. to the subscription opened by the "Gaulois." Now he says that he will give the Louvre two months to collect the necessary funds, and that he will hand over the picture at the price he paid for it himself. He approves the suggestion that the picture should be the subject of a paid exhibit, the receipts to go towards the fund for its purchase. This offer, which is a very generous and disinterested one, will most likely be accepted, and perhaps, after all, the famous "Salome" will remain in France. It may be added that at the same sale the Louvre purchased a painting of Theodore Rousseau, the "Allee des Chataigniers," for the sum of 270,000f., plus 10 per cent. There were some cheers when this purchase was concluded, but it did not compensate for the failure to secure the "Salome."

Extrait de: Examiner
Adresse: Chicago
Date: 1 JUIL. 1912

ROMANCE OF SALOME MODEL IS REVEALED

Daughter of Deautiful Italian Girl Who Inspired Regnault Tells Story.

Special Cable to the Examiner.

PARIS, June 30.—The mystery of the identity of the lovely Italian girl who posed as the model for Regnault's famous "Salome," which is soon to enrich America's collection of art treasures, has been puzzling art lovers, historians and literary men ever since the fine canvas was bought by Knoedler & Co. at the Doucet sale, and has been unexpectedly solved by the model's own daughter, Mlle. Renaudot.

The revelation comes in the shape of a well written article in to-day's L'Illustration, which has created all the more sensation as Mlle. Renaudot is well known in Paris, being one of the most talked about women here because of her achievements in science. She has been especially prominent in astronomy, which gained her the distinction of being the first woman intrusted with a very responsible position at the Paris Observatory, where she is acting as first assistant to M. Flammarion.

Tells Mother's Romance.

Mlle. Renaudot, who seems to handle a pen with no less mastery than she displays in locating new stars, begins by saying that she is induced to disclose the identity of Regnault's model in order to put a stop to the numerous tales which have been circulated, tending to give a false idea of her mother's character. She then proceeds to tell a simple, touching story of her mother's romance.

Maria Latini was the name of the beautiful Sabine girl, born at Tivoli in 1853, who inspired the patriotic French painter. While she was living with her mother in Rome, in 1867, Maria was noticed during the Christmas Eve service in St. Peter's by the French sculptor, Renaudot, who was then studying in Rome with Regnault.

Renaudot and Maria were soon engaged, and it was during this time that the girl posed for the friend of her future husband.

Married in Rome After War.

When the Franco-German war broke out both Renaudot and Regnault enlisted in the army, but immediately after the armistice in 1871 Renaudot returned to Rome, where the wedding was celebrated.

The couple lived happily in France until Christmas Eve, 1900, the anniversary of their first meeting at St. Peter's, when Maria Latini, still lovely at forty-seven years, died very suddenly.

The grief over her loss proved unbearable to the husband, who followed her to the grave within three weeks.

The couple now lie together in Meudon Cemetery in Paris.

Extrait de Star Montréal
Adresse :
Date : 15 JUIN 1912

"SALOME" BY REGNAULT. THIS MOST FAMOUS WORK OF THE DEAD FRENCH PAINTER WAS BOUGHT BY KNOEDLER & CO. AT A RECENT SALE FOR $105,600. IF THE LOUVRE WILL PAY THE PRICE IT MAY HAVE THE PICTURE SAYS THE OWNER, OTHERWISE IT SHALL COME TO AMERICA.

Herald Boston
30 JUIN 1912

DAUGHTER OF REGNAULT'S SALOME TELLS ROMANCE

Story Relating to Famous Picture Soon to Come Here.

PARIS, June 29—The mystery of the identity of the lovely Italian girl who posed as the model for Regnault's famous "Salome," which is soon to enrich America's collection of treasures, has been puzzling art lovers, historians and literary men ever since the fine canvas was bought by Knoedler & Co. at the Doucet sale. It has been unexpectedly solved by the model's own daughter, Mlle. Renaudot.

The revelation comes in the shape of an article in L'Illustration, which has created all the more sensation, as Mlle. Renaudot is well known in Paris, being talked about because of her achievements in science. She has been especially prominent in astronomy.

Maria Latini was the name of the beautiful Sabine girl, born in 1853, who inspired the French painter. While she was living with her mother in Rome, in 1867, Maria was noticed during the Christmas service in St. Peter's by the French sculptor, Renaudot, who was then studying in Rome with Regnault.

It was during this time that the girl posed for the friend of her future husband.

When the Franco-German war broke out both Renaudot and Regnault enlisted in the army, but immediately after the armistice in 1871 Renaudot returned to Rome, where the wedding was celebrated.

it de Post Washington
se :
30 JUIN 1912
ture

ROMANCE OF SALOME MODEL.

Daughter of Italian Girl Who Inspired Regnault Tells Touching Story.

Paris Dispatch to New York Times.

The mystery of the identity of the lovely Italian girl who posed as the model for Regnault's famous "Salome," which is soon to enrich America's collection of art treasures, has been puzzling art lovers, historians, and literary men ever since the fine canvas was bought at the Doucet sale, and has been unexpectedly solved by the model's own daughter, Mlle. Renaudot.

The revelation comes in the shape of a well-written article in L'Illustration, which has created all the more sensation, as Mlle. Renaudot is well known in Paris, being one of the most talked-about women here because of her achievements in science. She has been especially prominent in astronomy, which gained her the distinction of being the first woman intrusted with a very responsible position at the Paris observatory, where she is acting as first assistant to M. Flammarion.

Mlle. Renaudot, who seems to handle a pen with no less mastery than she displays in locating new stars, begins by saying that she is induced to disclose the identity of Regnault's model in order to put a stop to the numerous tales which have been circulated, tending to give a false idea of her mother's character. She then proceeds to tell a simple, touching story of her mother's romance.

Maria Latini was the name of the beautiful Sabine girl, born at Tivoli in 1853, who inspired the patriotic French painter. While she was living with her mother in Rome, in 1867, Maria was noticed during the Christmas eve service in St. Peter's by the French sculptor, Renaudot, who was then studying in Rome with Regnault.

Renaudot and Maria were soon engaged, and it was during this time that the girl posed for the friend of her future husband.

When the Franco-German war broke out both Renaudot and Regnault enlisted in the army, but immediately after the armistice in 1871 Renaudot returned to Rome, where the wedding was celebrated.

The couple lived happily in France until Christmas eve, 1900, the anniversary of their first meeting at St. Peter's, when Maria Latini, still lovely at 47 years, died very suddenly.

The grief over her loss proved unbearable to the husband, who followed her to the grave within three weeks.

The couple now lie together in Meudon Cemetery in Paris.

trait de Journal Français
resse : Provider
te :
nature : 8 JUIL. 1912

FRANCE MAY BAR ART EXPORTS.

Purchases of Masterpieces by Americans Cause Storm of Protest.

Paris, July 7.—The attempt to raise money by national subscription to save Henri Regnault's painting of Salome for the Louvre, has raised the question whether it is now not necesary in view of the enormous quantity of art treasures, which are being carried out of the country annually to America, to pass a measure similar to the Pacca law of Italy, whereby the exportation of works of art and antiquities is forbidden.

Edmond Haraucourt, a well-known authority in art matters and Director of the Cluny Museum, has this week called on the Government to enact a statute for this purpose, and his appeal has aroused a lively discussion. It is pointed out that France is being rapidly drained of its people's most beautiful productions, and that all the smaller relics of the past, valuable to the present generation as object lessons of history, are passing across the Atlantic.

The weight of opinion is, however, against the measure. It is stated by its opponents that to limit private action by State control in such a wholesale manner would be dangerous in principle, while to leave to a committee of administration officials the task of deciding what were works to be kept in the country and what might be allowed to leave, would be almost useless from an artistic standpoint. Paintings, for instance, by artists of the 19th century, whose vogue was only due to the fashion of the moment would, it is declared, be jealously guarded, while many of the most beautiful works of the last generation, whose authors have not received official patronage, would be ignored. From a material standpoint the passing of such a law would also be regarded as mischievous.

"Every time that America consents to relieve us of pictures like Salome for gigantic prices," says a leading article in a Paris newspaper this week, "we ought to give them up with joy. To hinder by any law this exchange of plastic thought for fortunes would be to attack one of the most constant sources of our wealth and what is still worse the influence of France."

Since each country, the article continues, produces what it can and traffics in such productions, the French nation, who are the purveyors of beauty to the world, should maintain the moral supremacy of the French name by the number of witnesses to the genius of the race, which it spreads throughout the world. It is by emigration that other nations show their vitality, and France, which does not expatriate her sons, must continue to diffuse throughout the world works which are more durable than men. To attempt to keep them for herself will be the first sign of her weakness and decadence.

Extrait de North American
Adresse : Philadelphie
Date : 4 AOUT 1912 Knoedler

The LOST

The Picturesque Career of Regnault, Whose Precocious Talents Were the Victims of His Bravery at the Siege of Paris

WHEN June ended, Paris, which had been unhappy and ashamed for weeks, suddenly smiled and carried its head in the air.

The firm of dealers that bought the famous canvas "Salome," by Henri Regnault, announced that, instead of shipping it at once to New York, they would allow it to remain at the disposal of the Louvre until December, so that the popular subscription, started in order to save it to France, might have full opportunity to succeed. About $100,000 will be needed.

France lost a billion—that famous billion of francs which Bismarck exacted as the penalty of defeat; but today the recollection of all that wealth has vanished beside the poignant regret over the loss of one private soldier, one genius in his chosen art, who laid down his life on the eve of the foe's triumphant entry into its capital.

ONLY 26 years old, wearing the plain uniform of the enlisted man after having rejected an officer's commission, Henri Regnault went into the sortie at Buzenval—and stayed. Beaten in their last desperate assault upon the invaders, the besieged retreated within the walls of Paris, fated to capitulate next

America already owns one of Regnault's

THE CHURCH

Rev and Mrs C.O. Dantzer, of All Souls' Church for the Deaf

Both the Hymns and the Sermons Are in Signs at All Souls' Church for the Deaf, Which is Soon to Have a Beautiful New Building

Choir

A GROUP of white-robed figures standing in the choir loft of a silent church. At the altar the pastor's form. Hundreds of worshipers, their faces in rapt devotion. Here and there, the summer sunshine flooding, and over all the spirit of peace—of a peace so great, so complete that these embodied souls might be those of the saved, their mortal struggle past, their bodies joined in some resurrection of a day that has fallen upon the holy Sabbath.

The signal is given for the hymn. The choir, all eyes upon its members, moves in unison. But no sound is heard. No swelling of the divine strains falls upon tense, waiting ears—or could, if it were uttered. Still, with the silence of death in life, the whole church remains. The only note that might be heard, if any ear could hear it, is the twitter of some passing, city-bred bird that loves silence too little to stay in that quiet qu...

Yet all within those walls—congregation—are singing, sing... hearts, the immortal strains, "... God, to Thee." The choir, ... sound, leads the beautiful hym... ful, in a voiceless accord, join... harmony.

It is All Souls' Church for ... Franklin street above Green. B... fortune from audible kinship wi... they have made their prayers, t... their very hymns, visible.

THE church for the deaf is no new place of interest for Philadelphians. For many years those who have had more than perfunctory interest in religious affairs have discerned in ...e fidelity of those silent, devoted parishioners the most ...xquisite augury of the true, abiding piety to which ...ankind must come when human arrogance and pride ...all learn to realize man's dependence on his Creator. ...ere can be, here, so few of the faults found with ...her churches—of love of display, of indifference to ...ligion's true spirit, of ostentation and of heedlessness ...r Christianity in practice as apart from mere profes...ons of faith.

This one place, at least, has been a monument of ...ing souls to the living church. To those voiceless prayers, those silent offices, those soundl... attached a solemnity of sincere truth ... diously typified in the hush that was ... though the worship of the Supreme Bei... a new, more reverent form among these ... their species.

And, in very truth, it has. This is ... ever been, a church of striving and of ... members to give of their time and eff... more than it does to those normally fav... Their needs—of self-support, of industry, ... of rest—are, in practice, greater than th... age person; and their resources are oft... half. For them to spare time and troub... of their church costs far more than it ... poorest of people blessed with all five se...

OLD PHILADELP

Their children were eight in number, as follows: ...ances Elizabeth, Eugene, Alexis Irenee, Irene ...phia, Eleuthera Pauline, Francis Gurney, Thomas ...ackie and Joanna Mackie, all of whom married ex...pt the seventh.

The eldest daughter became the wife of the late ...ght Reverend Leighton Coleman, D. D., Protestant ...piscopal Bishop of Delaware. The second daughter, ...ene Sophia du Pont, married Edward C. Dimmick, ...d the youngest daughter, Joanna Mackie du Pont, ...came his second wife. The third daughter, Eleu...era Paulina du Pont, married Edward Green Brad...rd, present United States Judge for the District of ...elaware.

The eldest three brothers of the above, all now ...ceased, were prominent in Delaware affairs through...t the latter part of the Nineteenth Century. All ... them were educated at the University of Pennsyl...nia, where the two elder graduated, one in 1861 ...d the other in 1863. The latter, Alexis Irenee du ...nt, also graduated from the Medical department ... that institution in 1866. All three of the brothers ...ere identified with the industry established by their ...andfather, the manufacture of powder.

The du Pont representatives of the Smith family ...e numerous, most of them living in or near Wil...ington, with whose development, socially and com...ercially, they are intimately associated, as their ... Pont ancestors have been for over a century.

Francis Gurney Smith, born March 8, 1818, another ... the sons of Francis Gurney and Elizabeth (nee ...ackie) Smith, graduated from the University of ...ennsylvania in 1837, and from the Medical depart...ent of the same institution in 1840. Famous for ...any years for the eminence of its medical practi...oners and teachers, Philadelphia has never had a ...ore distinguished member of the profession than ...r. Francis Gurney Smith.

He was connected, at various times, with many ... the leading hospitals of Philadelphia, including ...e Pennsylvania Hospital, Episcopal Hospital, St. ...seph's Hospital, etc. From 1852 to 1863 he was Pro...ssor of Physiology at the Pennsylvania Medical ...llege, and, from 1863 to 1877, Professor of the In...itutes of Medicine at the University of Pennsyl...nia; being made Emeritus Professor in the year ...st-mentioned.

He was identified with all the leading medical ... scientific organizations of his day, including the ...ge of Physicians of Philadelphia; the Philadel...

City, and Dr. Alexis du Pont Smith, al... medical practitioner, 5926 Greene stree...

Stephen Decatur Smith, the last s... children of Francis Gurney and ... Mackie) Smith, was born April 5, 18... years spent at the University of Pennsy... he began a business career, and, for ... was engaged in the glass and iron ... Smith was best known, however, as a... poser, some of his productions having ... popularity for many years, among ... Fishers," the words by Charles Kin... Song," Tennyson's poem of that name ... Brought Her Warrior Dead"; "Lay ... words of which were written by Geo... "Why, Soldiers, Why?" General James ... of Quebec, having composed the wor... the memorable battle in which he lost ... Peace of the Valley is Fled," etc.

Like three of his uncles, and several ... Mr. Smith was a member of the Union ... been made such, May 15, 1865.

His death occurred March 18, 1908, t... accident, he having been run down by ... and Walnut streets, February 18, of t... He married, April 25, 1860, Elizabeth M. ... survives, The Rittenhouse being her ... dence. They had only two children, th... Decatur Smith, himself a poet and li... Percival Cuthbert Smith, the latter o... uated last year (1911) from Princeton ...

Maria Smith, youngest of the child... Gurney and Elizabeth (nee Mackie) Sm... 13, 1822, became the wife of Geo... Thomas, son of Daniel Levin and Jane ... Thomas, who was born March 24, 1818, ... ber 30, 1861. Mrs. Thomas survived ... thirty-seven years, dying November 23, ...

Their children were three in number, ... cis Gurney, now deceased; James Frede... A. Both of the sons married. The ... Frederick Thomas, resides at 40 West ... Germantown.

Thus far the lines of only two of the ... and Elizabeth (nee Shute) Smith ha... sented. The next younger son, of those ... maturity, Richard Somers Smith, bor... 1789, was, for many years, associated w... ness interests in Philadelphia, and atta...

Extrait de North American
Adresse : Philadelphie
Date : 4 Août 1912

The LOST GENIUS of FRANCE

Alexandre George Henri Regnault, From a Bronze Bust by Ch. Degeorge.

An Execution at Tangier, One of Regnault's Most Celebrated Works

The Picturesque Career of Regnault, Whose Precocious Talents Were the Victims of His Bravery at the Siege of Paris

WHEN June ended, Paris, which had been unhappy and ashamed for weeks, suddenly smiled and carried its head in the air.

The firm of dealers that bought the famous canvas "Salome," by Henri Regnault, announced that, instead of shipping it at once to New York, they would allow it to remain at the disposal of the Louvre until December, so that the popular subscription, started in order to save it to France, might have full opportunity to succeed. About $100,000 will be needed.

France lost a billion—that famous billion of francs which Bismarck exacted as the penalty of defeat; but today the recollection of all that wealth has vanished beside the poignant regret over the loss of one private soldier, one genius in his chosen art, who laid down his life on the eve of the foe's triumphant entry into its capital.

Regnault's Celebrated Portrait of General Prim, Painted While the Artist Was Under the Spell of Velasquez.

ONLY 26 years old, wearing the plain uniform of the enlisted man after having rejected an officer's commission, Henri Regnault went into the sortie at Buzenval—and stayed. Beaten in their last desperate assault upon the invaders, the besieged retreated within the walls of Paris, fated to capitulate next day. But young Regnault, appealed to by his friends to join them as they obeyed the order to retire, answered coolly that he had some more cartridges to fire. They found his corpse on the battlefield, and all Paris honored its defender at his funeral in the Church of St. Augustine.

All Paris mourned, in the midst of its own misery and starvation, the harsh fate that had given France a hero and robbed it of an artist. For already, at an age when others were still apprentices to the brush, Regnault had proved himself a great master. Devoted to his art as a priest to his vocation, famed for achievements the most distinguished, frankly envied, his name unsullied by any of the scandals that seemed to belong to so many gifted creators of beauty, his love of country had led him to the sacrifice of probably twoscore years of life and work which bade fair to leave such a record of artistic greatness as none has ever surpassed and few have rivaled. No formal duty had summoned him to the ranks. He was Prix de Rome, exempt from all military service. But the danger which threatened his country's capital was too much for his self-restraint. He hastened from Rome and his studies at the beginning of the siege and laid down on the altar of his patriotism one life that has ever since been most bitterly regretted.

America already owns [illegible] of Regnault's masterpieces, and that the one which is regarded as the most brilliantly original among his works is his Automedon, with the horses of Achilles, hanging in Boston's Museum of Fine Arts.

All his work was accomplished within years so few that the record appears incredible. Born in Paris in 1843, second son of Victor Regnault, a prominent member of the Academy of Sciences, the boy gave evidence of his devotion to art when he was scarcely 5 years old. His father was wholly in accord with his choice of a profession, but insisted that he complete his school and college course before giving himself up to it. He graduated with honors even when he was only 16 and flung himself at once into art. He was only 18 years old when he began competing for the Prix de Rome. He failed, but won a medal. He kept right on, and four years later won the Prix by unanimous vote of the judges.

At Rome he preserved the independence of thought and action which had guided him up to this, the real beginning of his brief career. As a child, he had done all his drawing from the living models, using the animals in the Jardin des Plantes; he would never lower himself to copy from the flat. He promenaded, rode, went around like a young gentleman of leisure and a dilettante of painting. His father thought he ought to get down to work. The son knew he was getting his post-graduate course, and he pointed out the futility of shutting himself up in a studio and missing the very masterpieces he was sent to Rome to observe. His Automedon, with its marvelous play of color and its fiery action, justified his diagnosis of his own needs.

It was no sooner finished than he went to Madrid, where he came under the spell of the great Velasquez and copied that master's "Lances," produced many watercolors and sketches and received his commission to paint the portrait of General Prim, which, in its way, is another such triumph of inspiration and technique as is the Automedon. His wonderful facilities with animals, and especially with the horse, was never more in evidence.

About Regnault there was an intensity of soul, combined with a grandeur of aspiration, which never failed to force itself into his work; and with it there went an intuitive appreciation of the nature of women that made him a portrait painter of the first rank. His portrait of Madame B., in the Louvre, is notable for the absolute certainty with which he pictured the character of his subject [illegible] sacrifice any of the nervousness of the figure that frame reality to the ordinary beholder. His study of a young Italian girl, so far removed in every aspect, seizes the essentials with the same masterly grasp, and, if anything, is even more brilliant in its presentation of the spirit that underlies the flesh.

No more impressive work ever came from his brush than his great canvas in the Luxembourg, "An Execution at Tangier." The scene is tensely dramatic and gains its overpowering effect from the very stillness of the two terrible figures involved. If the Automedon is all fiery action, this pitiless study of a pitiless people might be called a fiery immobility, for even the headless corpse, with its clenched hands, is rigid with the last convulsive clutchings on life, not yet relaxed in the lassitude of life's complete destruction.

A Pen Sketch of Horses.

Study of a Young Italian Girl.

Picture Section, Part 1

Th

uvikill River, May 25.
of Pennsylvania, 5th, Yale Boat Club (Second Crew).

nurial Military

Historical Pageant i

A Group
tle

Dutch and Indian Meeting.

Picture Section, Part 1

The New York Times

Sunday, June 9, 1912

Regnault's "SALOME" May Come Here.

Bought for $105,600 by Knoedler & Co. of New York, but Because of French Protests Against Its Going Out of the Country Mr. Knoedler Has Offered to Sell It to the Louvre at the Same Price Without Commission, the Offer to Remain Open for Two Months.

BUYING UP UNCLE SAM'S SECOND HAND BATTLE SHIP

(Copyright, 1912, by the New York Herald Co. All rights reserved.)

OF the mighty ships of war which twenty-three years ago as the "white squadron" made the nation thrill with pride only three remain afloat in the service of the United States. The famous cruise of the "white squadron" to European ports was regarded as a token that the United States had found herself as a naval Power. Yet when war was declared against Spain, nine years after the cruise, so out of date were those proud fighting craft that only one of them, the Boston, helped to smash Montojo's fleet at Manila, and not a single vessel of the "white squadron" was actually engaged against Cervera at Santiago. The Boston has since been condemned, but was reinstated and is at present doing service in Puget Sound.

The Chicago, one of the first of "the new navy," is eking out the last days of her service with the Massachusetts Naval Militia. She will soon be condemned and sold at auction, according to naval authorities.

An interesting question is, What becomes of these old vessels? Most of them are sold at public auction by the Navy Department, and, considering the purchase or contract prices, they sell for a song. Many of them are bought by large and wealthy junk dealers, who either refit them to sell to foreign navies or break them up for the copper rivets and other metal work and sell the wood for kindling. Occasionally the old wooden vessels have beams or fittings which may be sold to wealthy men for use in building houses.

The Stiletto, which was the first torpedo boat of "the new navy," created a great sensation in her day. She was built of wood by the Herreshoffs, of Bristol, R. I., at a cost to the government of $25,000, and she was recently sold at auction for $377.

The Detroit's Action in Brazil.

The last two batches of vessels disposed of included the cruiser Detroit, the gunboat Bennington, the old sloop of war Iroquois, the converted yachts Hornet and Siren and the torpedo boats Winslow and Stiletto.

The cruiser Detroit, one of the "white squadron," which cost when built $612,500, was purchased from the government by the estate of Lewis Luckenbach for $20,000. It was the Detroit, a pigmy compared with a modern armored cruiser, which steamed alone into the harbor of Rio Janeiro in 1894 and overawed the Brazilian men of war and the fortifications in the harbor. Early in that year the insurrection in Brazil had gained headway that foreign shipping in harbor of Rio Janeiro was seriously ed. Vessels of all nations lay at ers under the Brazilian guns and ot allowed to depart. This was uation which confronted Rear Ad- A. E. K. Benham when he arrived utside the harbor with a division of the North Atlantic squadron.

The Brazilian authorities paid no attention to Rear Admiral Benham's request that the American merchant vessels be allowed to depart from the port, and as a result the Detroit, commanded by Captain Bronson, was ordered into the harbor to liberate the detained vessels. Straight toward the piers where the ships were detained the little Detroit steamed. Before she reached her destination the insurgents fired upon her, but the Detroit kept steadily on her way, returning the fire from her rapid fire guns.

The insurgents were frightened; the Brazilian men of war looked menacing, but they did not use their guns. Captain Bronson's acceptance of the challenge showed that the Americans meant business and the Brazilians complied with Rear Admiral Benham's request.

The sturdy little vessel which acquitted herself so well at Rio Janeiro is now lying at a pier at the foot of Twenty-sixth street, in Brooklyn. Her owners have not decided what they will do with her. It was at first intended to fit her for passenger service, but this idea has been abandoned, and the Detroit will probably find her way into the navy of some second or third class Power.

In Erie Basin, surrounded by defunct tramp steamships and decaying relics of the sailing vessel days, lies the little torpedo boat Winslow, whose crew covered themselves with glory during the Spanish-American war.

The Winslow was lying off Cardenas in the fleet which was maintaining a blockade of the Cuban coast in 1898. In the afternoon of May 9 it became known that several Spanish gunboats were lying at piers in the harbor. It was the problem of the Americans to draw those vessels out for a fight. So shallow was the water of Cardenas Harbor and so narrow the channel that so long as the Spaniards remained at their piers they were safe.

Under Lieutenant Bernadou, the little Winslow dashed across the shoals to within a mile of the town and opened fire with her 1-pounders. This fire was rather ineffective and the Winslow was practically useless against the shore batteries, but she did exasperate the Spaniards so that one of the gunboats steamed against her. Lieutenant Bernadou retreated and led the gunboat on in pursuit.

The Machias, one of the vessels supporting the W... shell on the ... the gunboat ... On the aftern... leading the w... revenue cutte... nel which was ... into the Harb...

Within a m... the Wilmingt... mander Todd ... in and cut o... boats whi... bor.

Lieutenant ... craft between ... buoys which ... channel, but ... were range fi... to the east of ...

The second ... three inch she... low, whose s... enough to resi... her steering g...

The Winslo... reply to the S... a great steel ... the torpedo b... itself in Lie... He bound a te... pound shell t... staggered aft ... gear in commi...

Before he re... that away, a... ported one boi... wrecked. The ... were disconnec... stopped.

Lieutenant ... change his ... would necessit... their range.

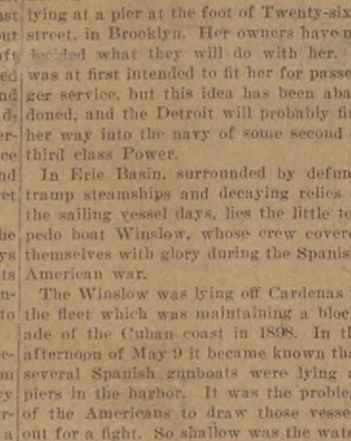
"One engine ... service, sir."

ANNOUNCEMENTS.

FREE TRIAL TREATMENT

For Skin-Tortured and

What the Docto... fects of Hyperm...

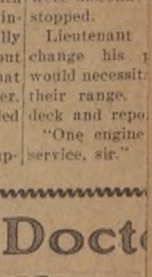


DR SAUVINEAU
FROM EUROPEAN EDITION OF THE HERALD

(From the European Edition of the Herald)

IT is by no means rare to see young people, sometimes even children, who complain of not being able to read or write without fatigue. Their eyesight is strained and their eyes become red and watery. Often, too, they complain of headache. Usually, however, the vision of distant objects remains good. As a consequence it is customary to consider them as suffering from presbyopia.

And yet these young people and children are not presbyopic. As was stated in the article published last week, presbyopia is an affection which does not



ence here. If... axis, from fron... it is a case of ...

As is seen fr... ure, the hyperm... The retina is, ... ated in the pr... talline lens, b... image formed o... lacks clearness.

Under these c... is affected by... to make effo... means of wh... talline lens is ... able to see dis... clearly.

The hyperm... quickly fatigu... symptoms whi... outset of this a... of tension and ... the orbit, heada... region of the fo... the temples, the... watery, with o...

MOTHERS! MOTHERS!

To know that a warm bath with Cuticura Soap and a single application of Cuticura Ointment will afford immediate, and point to permanent relief for torturing, disfiguring eczemas, rashes, itchings, irritations, crustings, and scalings of the skin and scalp of infants and children, and not to use them without a moment's delay is to fail in your duty. Think of the lives of torture and disfigurement entailed by the neglect in infancy or childhood of simple skin affections.

If you would test the efficacy of the Cuticura Soap and Ointment before purchasing, send at once to "Cuticura," Dept. 24, Boston, Mass., for a free sample of Cuticura Soap and Cuticura Ointment, with 32-page book on skin and scalp troubles, and they will be sent without any charge whatever.

Tender-faced men shave in comfort with Cuticura Soap Shaving Stick. At stores or by mail, 25c. Sample free.

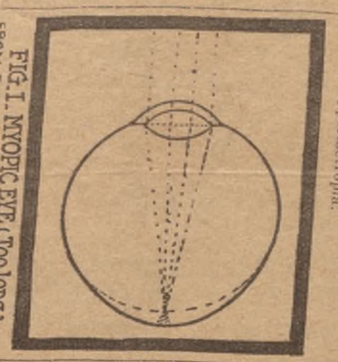


FIG. I. MYOPIC EYE. (Too long.)
FROM THE EUROPEAN EDITION OF THE HERALD

the eye, otherwise quite normal, gradually loses its power of accommodation for near objects.

In the case of the young people alluded to above there is not the same difficulty. They do not lose the power of accommodation, but its exertion is accompanied by fatigue and pain. These are the symptoms of hypermetropia.

When vision is ... This fac... metropia ... the latter ... clear.

Fortun... so well ... edies. B... glasses it ... to those ...

But it is ... tention ... jects. ... trouble ... vision, th... oculist w...

But w... very mar... young pe... near obje... same. ... without b... making a ... tion, which apparently renders the vision

There was a Frederick Augustus de Zeng, of Red Hook, Dutchess county, New York, a son of Baron de Zeng, of Richerswalde-Walkenstein, Saxony. Perhaps this is the man you mean. His arms were:—Sable, an Ionic column in bend, imperially crowned or. Crest:—Out of a crest coronet, two spears couped, addorsed proper, pointed gules, three cocks' feathers arising with each spear, between the spears an Ionic column imperially crowned in bend sinister of the first, based on the foot of the dexter spear.

F. E. Y.

GUION.

Try church and town records at New Rochelle, Joseph, Amy, Benjamin and Daniel.

For further information see N. Y. Genealogical and Biographical Record, vols. 26, 32 and 33.

F. E. Y.

Advertisements in This Section

50c Per Line

Black type and cuts allowed (without extra charge). Advertisements must be in hand at least twenty days before date of publication.

DON'T CUT OUT A VARICOSE VEIN
USE ABSORBINE, JR. LIQUID FOR IT

A mild, safe, antiseptic, disinfectant, resolvent liniment, and a time proven remedy for Varicose Veins, Varicosities, Bruises, Wounds, Boils, Carbuncles, Mr. Rat and similar troubles. Also removes unsightly Bunches, Goitre, Enlarged Glands, Wens, Cysts, Calluses, Bruises, Soreness, Lameness, Allays pain and inflammation quickly. Price $1.00 and $2.00 per bottle, delivered. Book "Evidence" free. At druggists or delivered. W. F. YOUNG, P.D.F., 308 Temple St., Springfield, Mass.

DON'T wear a Truss!

Brooks' Appliance, the wonderful new scientific invention, the wonderful cures recently performed by which will be sent on trial to prove its merits. No obnoxious springs or pads. Has automatic air cushions. Binds and draws the broken parts together as you would a broken limb. No salves. No lies. Durable, cheap. Sent on trial to prove it. Catalogue and measure blanks mailed free. Send name and address today. C. E. BROOKS, 673 State st., Marshall, Mich.

SOME LETTERS OF HENRI REGNAULT

Sidelights on the Personality of the French Painter Who Was Killed in Battle--"Salome," Which Brought $105,600 at the Carcano Sale, Was One of the Few Pictures He Painted Before He Died for His Country--A Memory of Old Le Mans--A Bust by Donatello--Primitives of Nice

"Une Exécution a Tanger," by Regnault, Musée du Louvre.

[From the European Edition of the Herald]

M. Prosper d'Epinay has told the story of the picture "Salome," by Regnault, which was the subject of such sensational bidding at the sale of Marquise Landolfo Carcano's collection in Paris, when it was knocked down at $105,600 to Mr. Roland Knoedler. Henri Regnault, while a pensionary of the Académie de France in Rome, frequented the sculptor's studio, and in fact it was through Mr. Prosper d'Epinay that he became acquainted with Fortuny, whose talent he admired greatly, as is shown by the letters which he wrote from Spain and Morocco to the sculptor in regard to the sale of his picture.

Regnault, who was stopping in Spain, returned to France to go to the Ministry of War, in order to sign his engagement for the Franco-Prussian War. Every one knows how he died at Montretout from a ball which struck him full in the face. Here are some extracts from Regnault's letters to Mr. d'Epinay. They are full of interest:—

"October 15, 1869.—In our beautiful diamond Alhambra we (Clairin and I) are only making studies, so that I am not doing anything on what has been ordered of me. I foresee that one day or another I shall die of starvation. However, I shall not leave Grenada without sending one or two watercolors of the thirty which have been ordered of me by a gentleman, without counting four pictures for the same person, another for a man at Marseilles and another for a Paris advocate and an infinite number of others by a picture dealer who offers to share the profits besides the price which I may ask.

"You see, fortune is stretching out her arms to me, and were I willing to forego the artistic fruits of my voyage I could line my clothes with 1,000 franc notes. But I will not do that. I prefer to stuff myself with information, notes, studies for myself, which will permit me later to be able to draw upon a mine of 'interesting' material for my pictures and decorations. For the moment I am neglecting the commercial side, which is useful enough, nevertheless. For I wish to take back from Morocco a goodly lot of things, such as arms, stuffs, &c."

Remains at Granada.

Regnault decided to lengthen his sojourn at Granada. Models were lacking, but he wrote on October 27, 1869:—"I need Lagraine (his servant); let him make a solid case for my 'little yellow woman,' which I am going to finish here and send to Paris in an Arab frame, which I shall order here after details from the Alhambra. It will perhaps be pretty. Let him take my yellow silk drapery, my panther skin, my Indian drapery, and some pink foulards and others. * * * I should like to have some notes of color to place amid these very delicate marbles and see their values. I will get Lagraine to pose in the Alhambra with these notes of color.

"You would be very kind to lend me if you can that fine piece of light blue silk which you place like a cover upon a little table. I promise to take the greatest care of it. * * * I ask you for it because I have not a single note in light blue. * * * Be good enough, my dear d'Epinay, to see about sending these things. I do not want the Academy to know what I am doing.—I embrace you whole heartedly."

The following is an extract from a letter dated Gibraltar, November 29, 1869:—" * * * I thank you infinitely for the promptitude with which you have sent me the money; it arrived at the right moment; I really had not a cent left. And yet recently I have been doing good business; I sold to 'Brame' (who has not seen it) the 'little yellow woman' which is now travelling under Lagraine's escort, for 14,000f. ($2,800). That's fine, isn't it? But I have not yet received this treasure. * * * "

"December 24, 1869, Tangier: * * * Lagraine has arrived safe and sound, as well as everything he was bringing * * *"

"January 7, 1870: * * * Thanks, my good d'Epinay, for looking after my business * * * I will not repeat what I have said * * * but I am in Morocco, settled for good * * * a pasha, a sultan, is a naught beside us. * * * Oh, what a country, my friend! * * * "

From Regnault's Letters.

"Tangier, March 6, 1870: * * * I hope I shall be left undisturbed here to work as I like. * * * Next year, my dear friend, en route for Egypt and great India! For India seriously even though I die there.

"Cordova, April 5, 1870: * * * Here I am in Spain in order to finish two studies at Granada * * * I am stopping until June 1, then I resume my summer quarters at Tangier, in my Alcazar * * * "

"Seville, April 21: * * * My compliments for your bust of the Empress of Austria; it has a fine air; something grand and distinguished which has pleased me enormously * * * I have sold my 'Judith' for 5,500f. ($1,100) to the Marseilles Museum * * * I am thinking out India; I rely upon you for t you can give me * * * project which I am ponde affection."

"Malaga, June 24, 1870: the 800f ($180) if you ha them. Money is always w more so since I have ju ($4,800) over my little y seeing that I sold it for 1 and it has been sold aga Cassin for 38,000f. ($7,600). Mme. de Cassin who has a Fortuny's 'Petite Noce' ($15,200). You see, sh things by halves, this lad good little comrades will that I paint pictures for The correspondence en "little yellow woman" than this pretended "Sal since been named. Whe Rome she was only rep knees. It was Lagraine w with the enlarging of Morocco, and what Reg afterward is known.

"Salomé," by Regnault, Bought by M. Knoedler for $105,600 at the Carcano Sale.

PICTURES FROM THE EUROPEAN EDITION OF THE HERALD.

"L'Espagnole," by Regnault, Musée du Louvre.

The Primitives of Nice, Retable de St. Jean Baptiste, from "L'Art et les Artistes."

Garden of La Reine Bérengère, Le Mans.

"Bust of Niccolo da Vuzzano," by Donatello, Florence, from "Revue de L'Art Anain at Moderns."

IN OLD LE MANS.

[From the European Edition of the Herald]

[From the European Editicis and Le Mans

THE recent sales in Pa the "house of of the art collections ave drawn at- Queen Berengaria" ch is one of the tention to that edifice, wl

"Le Général Prim," by Regnault, Musée du Louvre.

Robert Véron, a descendant of the Le Temples. It was inhabited in the seventeenth century by Le Corvaisier de Courteilles, one of the earliest historians of the Maine district and author of a "History of the Bishops of Le Mans," which was published in 1648.

In Early French Style.

From an architectural point of view its chief interest resides in the fact that it offers a splendid specimen of the houses, Rue, and the adjoining house, No. 9, built several years later.

Both were in a lamentable state of repair. Mr. Singher immediately began their restoration, which was completed in June, 1892, at which date he generously invited their occupation by the Société Historique et Archéologique du Maine.

The late Mr. Singher, in forming his collection, which was recently sold, and in opening it to the public, abundantly proved that he not only loved all these glorious ruins of past art but also that he understood them. He appreciated the beauty created by anonymous hands; he divined side by side with the beauty of the object the beauty of the effort by which it was given birth. Twenty centuries later Mr. Singher accepted the mission which Plinius demanded of art lovers when he said:—"The marvels of one century should be transmitted to the next as the finest part of its inheritance."

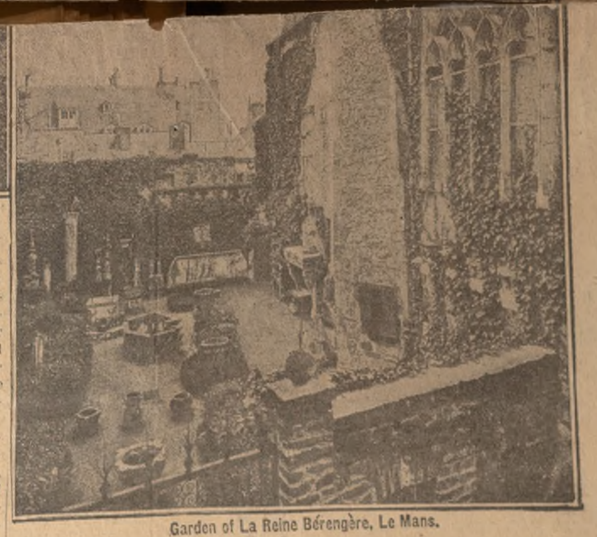
SOME ART NOTES.

[From the European Edition of the Herald]

"L'ART Ancien et Moderne" has had an interesting article by Mr. Henri Lechat upon the celebrated Florentine bust called "Niccolo da Uzzano," in the Bargello Museum at Florence. He calls attention to a communication by Mr. Studniczka to the archaeologists assembled in Leipzig in December last in honor of Winckelmann, in which he expresses the opinion that the celebrated bust in terra cotta and generally attributed to Donatello really represents Cicero.

The primitives of Nice are the subject of an article in "L'Art et les Artistes" by Mr. Gustave Mossa, who discusses the exposition of the "Primitifs de Comté de Nice" held by the Nice of Beaux Arts. He asks how to for the remarkable period of su this strange and mysterious scho its sudden extinction at the end of the sixteenth century.

"La Madonna di Sotto gli Organi," the celebrated painting of the Virgin of the Pisa Cathedral, was this year robbed of the precious stones which ornament it.



Garden of La Reine Bérengère, Le Mans.

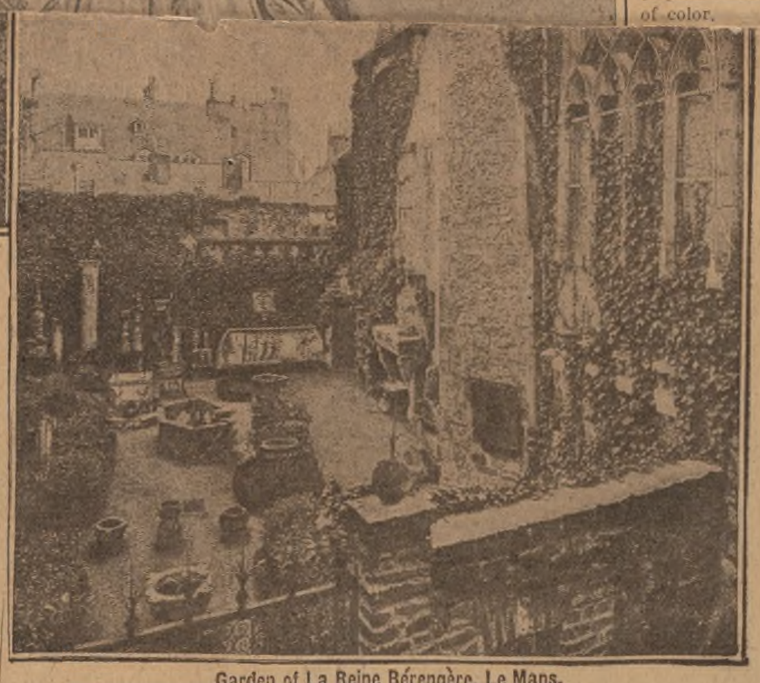
SOME LETTERS OF REGNAULT

Sidelights on French Painter Wintry "Salome," Vst by Carcano Sa... He Painted ... --A Memor... Donatello--

to pose in the Alhambra with thes... of color.

...my voyage to ...he information ...t is a serious ...ing over with

* * * Send me ...e no need for ...come and the ...t lost 24,000f ...ind to lend ...ellow woman, ...f light bl... 4,000f ($2,800) ...ver upon ... to Mme. de ...ke the g... It is this same ...sk you for ...lso just bought ...gle note i... for 76,000f. ...enough, ne... does not do ... sending... I think my ...the Acad... not fail to say ...vomen."



Garden of La Reine Bérengère, Le Mans.

...ls here. The ...as none other ...me" as it has ... Regnault left ...esented to the ...o was charged ...he canvas in ...ault did to it

...l Le Mans. It... gave rise to th... ...arly antiquarians ...t it had been in... ...anche, or rather ...low of Richard ...f Le Mans in the ...ose munificence ...bered by the in...

...t, however, sup... ...t has arisen ap... ...nfusion of styles, ... the building of ...érengère" is ex... name is so popu... ...hat it has never

...he history of the ...at the end of the ...e canons of the ...sold it to the Le ...e as it at present ... 1495 and 1510 ...ins of Le Mans,

partly stone and partly wood, built in the French style previous to the Renaissance, and above all that it is a rare example of richly decorated carpentering. In October, 1891, Mr. Adolphe Singher, a devoted friend of old Le Mans, bought Queen Berengaria's house, No. 11 Grande Rue, and the adjoining house, No. 9, built several years later.

Both were in a lamentable state of repair. Mr. Singher immediately began their restoration, which was completed in June, 1892, at which date he generously invited their occupation by the Société Historique et Archéologique du Maine.

The late Mr. Singher, in forming his collection, which was recently sold, and in opening it to the public, abundantly proved that he not only loved all these glorious ruins of past art but also that he understood them. He appreciated the beauty created by anonymous hands; he divined side by side with the beauty of the object the beauty of the effort by which it was given birth. Twenty centuries later Mr. Singher accepted the mission which Plinius demanded of art lovers when he said:—"The marvels of one century should be transmitted to the next as the finest part of its inheritance."

"Le Général Prim," by Regnault, Musée du Louvre.

Robert Véron, a descendant of the Le Temples. It was inhabited in the seventeenth century by Le Corvaisier de Courteilles, one of the earliest historians of the Maine district and author of a "History of the Bishops of Le Mans," which was published in 1648.

In Early French Style.

From an architectural point of view its chief interest resides in the fact that it offers a splendid specimen of the houses,

MANS.

...of the Herald] ...is and Le Mans ...n the "house of ...ave drawn at ...ch is one of the

Garden of La Reine Bérengère, Le Mans.

SOME ART NOTES.

[From the European Edition of the Herald]

"L'ART Ancien et Moderne" has had an interesting article by Mr. Henri Lechat upon the celebrated Florentine bust called "Niccolo da Uzzano," in the Bargello Museum at Florence. He calls attention to a communication by Mr. Studniczka to the archaeologists assembled in Leipzig in December last in honor of Winckelmann, in which he expresses the opinion that the celebrated bust in terra cotta and generally attributed to Donatello really represents Ci...o.

...he primitives of Nice are the su... ...an article in "L'Art et les Ar... Mr. Gustave Mossa, who discu... ...osition of the "Primitifs de... ...nté de Nice" held by the Nic... Beaux Arts. He asks how to ... the remarkable period of su... ...s strange and mysterious seno... sudden extinction at the end of the si... ...nth century.

"La Madonna di Sotto gli Organi," the ...brated painting of the Virgin of the ... Cathedral, was this year robbed of ... precious stones which ornament it.

...habited by a Queen B... Queen Berengaria, wi... Coeur de Lion, a lady o... thirteenth century, wh... caused her to be remem... habitants of the town.

No historical documen... ports the hypothesis. I... parently from a simple co... but the name given to... "Maison de la Reine B... plained thereby, and the... lar and so well known ... been abandoned.

All that is known of t... house is that it belonged ... thirteenth century to th... cathedral, who afterward... Temple family. The edific... exists was built between... by one of the first echev...

[From the European Edition of the Herald]

MR. Prosper d'Epinay has told the story of the picture "Salome," by Regnault, which was the subject of such sensational bidding at the sale of Marquise Laudolfo Carcano's collection in Paris, when it was enough, nevertheless. For I wish to take back from Morocco a goodly lot of things, such as arms, stuffs, &c."

Remains at Granada.

Regnault decided to lengthen his sojourn at Granada. Models were lacking, but he wrote on October 27, 1869:—"I need Lagraine (his servant); let him make a solid case for my 'little yellow woman,' Let him take my yellow silk drapery, my panther skin, my Indian drapery, and some pink foulards and others. * * * I should like to have some notes of color to place amid these very delicate marbles and see their values. I will get Lagraine know what I am doing.—I embrace you whole heartedly."

The following is an extract from a letter dated Gibraltar, November 29, 1869:—" * * * I thank you infinitely for the promptitude with which you have as is shown by the letters which he wrote from Spain and Morocco to the sculptor in regard to the sale of his picture.

Regnault, who was stopping in Spain, returned to France to go to the Ministry of War, in order to sign his engagement for the Franco-Prussian War. Every one knows how he died at Montretout from a ball which struck him full in the face. Here are some extracts from Regnault's letters to Mr. d'Epinay. They are full of interest:—

"October 15, 1869.—In our beautiful diamond Alhambra we (Clairin and I) are only making studies, so that I am not doing anything on what has been ordered of me. I foresee that one day or another I shall die of starvation. However, I shall not leave Grenada without sending one or two watercolors of the thirty which have been ordered of me by a gentleman, without counting four pictures for the same person, another for a man at Marseilles and another for a Paris advocate and an infinite number of others by a picture dealer who offers to share the profits besides the price which I may ask.

"You see, fortune is stretching out her arms to me, and were I willing to forego the artistic fruits of my voyage I could line my clothes with 1,000 franc notes. But I will not do that. I prefer to stuff myself with information, notes, studies for myself, which will permit me later to be able to draw upon a mine of 'interesting' material for my pictures and decorations. For the moment I am neglecting the commercial side, which is useful well as everything he was bringing * * *"

"January 7, 1870: * * * Thanks, my good d'Epinay, for looking after my business * * * I will not repeat what I have said * * * but I am in Morocco, settled for good * * * a pasha, a sultan, is a naught beside us. * * * Oh, what a country, my friend! * * *"

From Regnault's Letters.

"Tangier, March 6, 1870: * * * I hope I shall be left undisturbed here to work as I like. * * * Next year, my dear friend, en route for Egypt and great India! For India seriously even though I die there.

"Cordova, April 5, 1870: * * * Here I am in Spain in order to finish two studies at Granada * * * I am stopping until June 1, then I resume my summer quarters at Tangier, in my Alcazar * * *"

"Seville, April 21: * * * My compliments for your bust of the Empress of Austria; it has a fine air; something grand and distinguished which has pleased me enormously * * * I have sold my 'Judith' for 5,500f. ($1,100) to the Marseilles Museum

"Bust of Niccolo da Vuzzano," by Donatello, Florence, from "Revue de L'Art Anain at Moderns."

N° DE DÉBIT 241

de ILLUSTRATED LONDON NEWS

: LONDRES

8 JUIN 1912

Photo, Topical.

SOLD TO NEW YORK FOR £19,200: HENRI REGNAULT'S FAMOUS PICTURE, "SALOME."

So soon as it became known that the art treasures of the Marquise Lanaolfo Carcano were to be sold, a subscription was started to purchase this "Salome" for the French nation, and the Louvre offered £15,200. This was not enough, and the painting was sold by auction for £19,200 to Messrs. Knoedler, of New York, who are holding it at the disposal of the Louvre for two months at cost price.——The "Carmania" suffered seriously by fire on June 2, several saloons being destroyed and the bridge, upper-deck, stoke-hold, and engine-room being much damaged. The fire was discovered at about five o'clock in the evening. The vessel, which was built eight years ago, was the first Cunarder to be fitted with turbines.——Sir Thomas G. Shaughnessy left for Canada the other day after a brief visit to this country. He was born at Milwaukee in 1853, of Irish parentage. In 1882, he became General Purchasing Agent of the C.P.R.

Extrait de .....

Adresse : .....

Date : 20 JUIN 19

Signature : .....

Exposition .....

Les amateurs d'art ont eu d'autres émotions. Dans la journée on avait vendu la célèbre collection des tableaux Carcano : La foule s'écrasait dans la salle Petit.

On vendait entre autres tableaux la "Salomé" d'Henri Regnault; le Musée du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 480.000 francs — ce qui avec les frais, atteint le chiffre de 528.000 francs. — C'est un Américain qui l'a emporté, M. Knoedler.

La France n'est pas assez riche pour payer ses gloires artistiques ! C'est dommage !

Belfast Eng

1- 6- 12

£19,200 FOR A PICTURE.

PARIS, Friday.—It is possible that the picture, Salome, which was sold yesterday to a New York collector for £19,200, may not go to New York, the purchaser, Mr. Knoedler, having intimated that he will cede it to the Louvre for the same price which he paid for it. The option of two months is given, during which time it is hoped the necessary funds will be raised by public subscription.

Extrait de Star

Adresse : Montreal, Can

Date : 13 JUIN 1912

REGNAULT'S "SALOME"

The record price of $105,600 was paid for this painting, Henri Regnault's "Salome," at a recent art sale in Paris. This fabulous price was paid by Messrs. M. Knoedler & Co., of New York and Paris. The masterpiece was bought at the sale of the collection of paintings of Mme. la Marquise Landolfo Carcano, and an effort was made to purchase it for the Louvre. After "Salome" had been knocked down to him, Mr. Knoedler announced that he would give to the Louvre a two months' option on it at the same price without any commission.

e News

Indianapolis

21 JUIN 1912

:

RISING VALUE OF ART

When Henri Regnault's "Salome" had been sold at auction in Paris for £19,200 to Mr. Knoedler, a New York collector, keen regret was expressed that this noted picture should have been lost to the Louvre. Yielding to public clamor, aroused somewhat by the announcement that an effort would be made to take the painting to America, the Louvre sent a representative to the auction, but at £16,000 he dropped out. The Louvre was censured for its lack of patriotism, but now there seems to have been a shifting of opinion and, as M. Prieur, one of the best French authorities on art, remarked, "The Louvre has just escaped a great danger."

Regnault was the son of a chemist. He early attained fame and his "Salome" won a triumph in 1870 at the salon. It was sold them for £329. A year later Regnault was killed in the Franco-Prussian war. The painting "Salome" is regarded as his masterpiece. There is little suggestion of the oriental dancer in the picture. It shows a young Italian girl sitting on a stool, with knife and platter across her knees, decked out in rich diaphanous silks, and gazing in front of her with an air of mocking, yet fascinating cruelty. The whole is worked out in a scheme of color in which a brilliant yellow background strikes the dominant note. The picture rose in value steadily until it reached the maximum just paid.

It is now announced that the purchaser is willing to let the Louvre have the Regnault for what he paid—£19,200. But the Louvre is now not so willing. The price brought by "Salome" is representative of the remarkable rise of late in the market value of paintings. The steady outflow of art treasures from Europe to America has roused both the French and the British governments. England provides £5,000 pounds a year for the purchase of art, but Mr. Balfour recently said that, in view of the increased prices, this was inadequate. Some extraordinary prices have recently been brought at London auctions, but the one at which Regnault's "Salome" was sold is believed to have set a continental mark. "Salome" led the list with £19,200. The Louvre paid £10,800 for a famous Theodore Rousseau, "The Chestnut Avenue." Fortuny's "Spanish Marriage," brought £8,800; Corot's "Solitude," £14,000, and Delacroix's "Riding Lesson," £5,600. There is a growing belief in Paris (now that the Louvre has lost the picture) that "Salome" brought too great a price.

N° DE DÉBIT

Extrait de Dispatch

Adresse : St Louis

Date : 30 JUIN 1912

REGNAULT'S "SALOME"

Knoedler

The record price of $105,600 was paid for this painting, Henri Regnault's "Salome," at a recent art sale in Paris. This fabulous price was paid by Messrs. M. Knoedler & Co., of New York and Paris. The masterpiece was bought at the sale of the collection of paintings of Mme. la Marquise Landolfo Carcano, and an effort was made to purchase it for the Louvre. After "Salome" had been knocked down to him, Mr. Knoedler announced that he would give to the Louvre a two months' option on it at the same price without any commission.

t de Evening

e : New York

14 JUIN 1912

ure :

ition

NEW YORK TO GET REGNAULT'S 'SALOME'

Paris, June 14.—It seems likely that Regnault's "Salome" will go to New York after all, although the purchaser, Knoedler, gave France two months to raise the money to secure the picture for the Louvre.

Subscriptions already have reached half the necessary $105,600 and it was expected that the rest would be provided by the Council of National Museums. But that body has just notified Arthur Meyer, who is organizing the subscriptions, that it has decided not to acquire the "Salome" for the Louvre, having spent $40,000 earmarked for that purpose on other pictures.

trait de Times New Yo

resse :

te :

nature : 1er Juillet 1912

MORE TIME TO BUY "SALOME"

Knoedler & Co. Will Hold the Painting for the Louvre Till December.

Special Cable to THE NEW YORK TIMES.

PARIS, June 30.—Knoedler & Co. announce that instead of shipping Regnault's "Salome" to New York as planned, they will keep the famous painting here at the disposal of the Louvre until the end of December, in order to give the committee, which has started a public subscription, time to collect enough funds to buy the painting.

The Knoedlers' new and generous offer has been received with the greatest satisfaction.

Glasgow Daily

31- 5- 12

"SALOME" FOR AMERICA.—"Salome" the celebrated painting by Henri Reghault, was knocked down at the Georges Petit's Galleries, Paris, to Messrs Knoedler, the New-York art dealers, for £19,200. The announcement that the masterpiece has been acquired by an American has caused keen disappointment among French art lovers, who counted on securing "Salome" for the Louvre.

ait de Times New York

sse :

:

1er Juillet 1912

ture :

MORE TIME TO BUY "SALOME"

Knoedler & Co. Will Hold the Painting for the Louvre Till December.

Special Cable to THE NEW YORK TIMES.

PARIS, June 30.—Knoedler & Co. announce that instead of shipping Regnault's "Salome" to New York as planned, they will keep the famous painting here at the disposal of the Louvre until the end of December, in order to give the committee, which has started a public subscription, time to collect enough funds to buy the painting.

The Knoedlers' new and generous offer has been received with the greatest satisfaction.

t de Tennessean Nashville
14 JUIL. 1912
re :

EXTREMELY HIGH PRICES ARE PAID FOR WORKS OF ART

Sales in Paris Have Shown Some Astonishing Prices.

MANY COLLECTORS

Big Profits Are Realized on Art Objects That Have Been Picked Up for Small Sums.

PARIS, July 13.—An extraordinary series of high prices for works of art of all kinds has been the feature of the last week in Paris. The prices reached for individual pictures and curios at the Landolfo-Carcano sale and at the Doucet sale have been, experts declare, out of all proportions to the real value of the pictures and curios sold. In the Landolfo-Carcano sale the profits realized on prices originally paid were, I believe, enormous, but I am told in the Doucet sale this was not so, for M. Doucet paid in many cases almost the same prices as were realized.

Collecting in Paris is rapidly becoming a craze, and wonderfully few collectors now care to keep their collections very long. They realize big profits on their pictures of a special period, or of a special painter, or of a special school; they give up, at a handsome profit, a collection of furniture, and collect books or something else with the purpose of realizing their collection again, and the newspapers are printing variations on the old stories of prodigal sons of the early Victorian days, and are playfully proving that while the two virtuous brothers who invested their money in land and in gilt-edged securities came to the poorhouse, the prodigal who flung his patrimony away on pictures and artistic trifles, sold his collection for a huge sum and lived happily on a large income ever after.

FRENCH PEOPLE RESTLESS.

The general uneasiness which the prevalence of socialism, the increase in the price of living, and the general political discontent in France had brought with them, encouraged the Bonapartists, who have been quiescent recently, to hold a monster meeting at the Salle Wagram the other evening. The Marquis de Dion was the principal speaker. Five thousand people listened to him and applauded to the echo his plea for "a consular republic." The implication, of course, was that Prince Napoleon would be the consul.

Although there is little likelihood of a monarchy, an empire, or even a consular republic in France in the immediate future, there is no doubt whatever that the French people are ripe for another revolution. Nobody is quite satisfied with the present form of government. Everybody feels, no matter what class he belongs to, that he is overtaxed and overred-taped. There is a general feeling that the real rulers of the country (who are not merely the government, but all the members of the two chambers, and far too many of their friends) are much too expensive a luxury.

If General Boulanger were alive there might easily be a coup d'etat tomorrow. By turning out the congregations, the nominal rulers of France have set the many-headed in power, and they are harder masters than either the priests or even the nobles ever were. The bourgeois is a long-suffering animal, but he is beginning to kick against the pricks. The socialist element has so swelled a head that its demands are rapidly becoming more than the bourgeoisie will stand, and in France, when unrest has become as general as it is now becoming, a flareup is inevitable.

A well known politician said to me the other day that war of one kind or another must break out in France within the next five years. His meaning was, that if war with another nation did not come to turn people's thoughts away from their home troubles, a civil war, with or without bloodshed, a revolution peaceable or otherwise, would be a necessity.

A QUEEN'S JEWELS.

The magnificent jewels worn by the Queen of Holland attracted a great deal of attention during her few days' stay in Paris, and a good many people wondered at a remark she made at the Elysee to M. Lepine. Her majesty told the prefect of police, after asking him countlesss questions about French police organizations, that she had brought her best stones with her as a compliment to him.

The meaning of this remark is explained by the fact that soon after her majesty's ascension the official keeper of the crown jewels was found one morning gagged and bound in the palace. The greater part of the Queen's jewels had been stolen, and no trace of the thieves were to be found. Her majesty offered $25,000 reward for their return, promising that no indiscreet questions would be asked. Two years later a Frenchman called at the Dutch embassy in Washington and received the reward. From information which he gave, the royal jewels were discovered under a tombstone in Greenwood cemetery. The identity of the thieves is still unknown, and probably will remain so.

TWO PARIS VETERANS.

Paris owns two artistic veterans who own in their turn eight feet between them. They are the famous horse and the little donkey which Rosa Bonheur used as models. The horse, whose counterfeit presentment is in so many of Rosa Bonheur's pictures, is twenty-eight years old now, and is at grass at Nogentsur-Seine. His last visit to Paris coincided with the visit of the Shah Muzaffared-Din, who wanted a statue on horseback for Teheran. The little donkey is thirty-five. She is at grass in one of the rare farms in Paris in the Vaugurard quarter, and is spendin a happy old age in the middle of a colonly of artists in the Rue de Dantzig.

NEW FRENCH COINAGE.

France is to have nickel pennies and halfpence at last. The minister of finance has announced that three millions sterling in nickel pence and halfpence will shortly be issued, and that the old copper coins will be called in. The new nickel coinage will have a hole in the middle, so that it may be distinguished from silver.

e Sun New York
21 JUIL. 1912

Poor Work by Rome Students.

The paintings sent to Paris this year by the students of the Villa de Medici in Rome were so mediocre that they aroused an inquiry as to what was wrong. Simultaneously with the inquiry came a rumor that Carolus Duran is contemplating retiring as director of the art school in Rome. Although the rumor is denied it is believed that a change is not improbable. Among those who are mentioned as possible successors of M. Duran are Gabriel Ferrier, Paul Albert Besnard and Joseph Bonnat. In discussing the inferiority of the paintings sent from Rome this year an artist said that most of the students sent to Rome had no private resources and were allowed only eight francs a day for all expenses, including models. It was impossible, he said, to do good work on an empty stomach.

Roland Knoedler still has Regnault's "Salomé," which cost him $100,000 at a recent sale. He says he believes that amount will soon be raised to buy the picture for the Louvre, according to the offer he made at the time of the purchase. When the picture was sold the bidding carried the price above the amount which the Louvre had in hand for its purchase, and Mr. Knoedler continued to bid until the picture was knocked down to him, then offered to hold it for a certain length of time in order to let the Louvre have it at the price he paid.

Mr. Knoedler has just sold for $400 a water color by Regnault which was donated to the fund for the "Salomé" purchase by the artist's friend Georges Clairin. This picture is to revert to M. Clairin unless the full amount for the purchase of "Salomé" is realized. The total is now $38,000.

Pearls were never so dear as to-day and will never again be so cheap, according to a New York and Paris dealer who was showing a forty grain pearl to an American buyer this week. He said the demand for pearls was running far ahead of the supply.

Americans who have been annoyed by having counterfeit money passed upon them will be gratified to know that a Lyons judge has passed a life sentence on two counterfeiters.

Cardiff Express
31 5 12

£19,200 FOR A PICTURE

"Salome," the painting by Henri Regnault, was sold at the Georges Petit Galleries, Paris, yesterday to Messrs. Knoedler, the New York art dealers, for £19,200 (says a Paris message). The announcement that the masterpiece had been acquired by an American caused keen disappointment among French art-lovers. When it first became known that the collection of art treasures of the Marquise Lanaolfo Carcano was to be dispersed a subscription was started with the object of purchasing "Salome" for the nation, but when all resources had been drawn upon the Louvre was unable to offer more than £15,800.

Express V. Ber
31 5 12

FAMOUS PICTURE.

REGNAULT'S "SALOME" SOLD FOR £19,520.

The *Daily Express* correspondent at Paris states:—There was great excitement on Thursday at the Hotel Drouot—the Paris equivalent of Christie's sale-room—on the occasion of the sale of the collection of pictures of the Marquis Landolfo-Carcanox, which realised for the first day £110,438.

One of the pictures sold was the famous "Salome" of Henri Regnault, the young French genius who died when he was 28 years old fighting for his country in the battle of Buzenval in 1871. When Regnault painted the picture he sold it for £320. The Louvre, helped by a public subscription of £10,000, now offered £16,000, and failed to get it. It was sold to Mr. Knoedler, the art dealer, who bought it for an American collector at £19,520.

The excitement in Paris over the "Salome" has been almost as great as the excitement in England not long ago over the famous Lansdowne picture, "The Mill." Baron Henri de Rothschild has headed the popular subscription with £2,000, and when the agent who was bidding for the Louvre dropped out, the crowd in the room hooted, whistled, and shouted that it was a disgrace to allow the "Salome" to leave France.

Very high prices were fetched by other pictures in the collection. A Corot—"Solitude"—was sold for £14,000 to Mr. Knoedler, and two pictures by Delacroix fetched £14,000, while a picture by Fortuny was sold for £9,000 to the Louvre, and another by Rousseau was bought for £11,000.

Star Philadelphia
22 JUIN 1912

ART AUCTION PRICES ABROAD

The prices obtained at the recent Dollfus, Carcano and especially the Doucet art auctions in Paris HAVE ASTONISHED EVEN THE "EXPERTS" OF AMERICA AND EUROPE, have established new records, particularly for oils, pastels, water-colors and drawings of the early French school, and have turned the tide of extreme prices for art works from America to Europe.

We give elsewhere a list of the works which brought the higher figures at the Carcano, Demachy and Doucet sales, and the comments of French writers and "experts," as also of American dealers and art lovers, on the same.

It will be noted that all these agree on the remarkable soaring of art prices, and that this is due to no "tulip" mania, but to the realization by collectors that the output of genuine old art works diminishes and does not increase, while the competition of long-pursed collectors for these treasures grows every day.

The unique price given for a pastel portrait by the old French painter, Quentin La Tour, as also the high figure paid by Knoedler & Co. for the dramatic model figure work "Salome," by Henri Regnault, and by Duveen Bros. for a Houdon bust, are explainable, because all are unique works, and were wanted, the first two at least, by the French and American multi-millionaires, Baron de Rothschild and Henry C. Frick.

"There's the reason."

Mr. J. T. Blakeslee, of New York, calls the prices at the Doucet sale "RIDICULOUS."

The "American Art News," New York, will wager that he will obtain here next season compartively as high figures, showing comparatively as great a rise in values, for the fine examples of the early English masters, which he secured, directly and through other dealers, at the recent Charles Wertheimer sale in London.

BLAKESLEE ON DOUCET SALE.

Mr. Theron J. Blakeslee, in an interview, London, referring to the Doucet sale and especially of the pastel portrait by Quentin de la Tour for $132,000, as against $1,040 when it was sold nine years ago, said:

"This shows that the very wealthy have so turned their attention to fine pictures that PRICES HAVE BEEN PUSHED TO AN UTTERLY UNREASONABLE LIMIT. I regret to see this, because it tends to confine these pictures to a restricted circle. Those who have a taste for old masters are discouraged when they see the fortunes paid for them.

"It is not necessary to pay such enormous sums. If one has a good eye and a fair knowledge of pictures IT IS EASY ENOUGH TO COLLECT GOOD ONES WITHOUT DISBURSING FABULOUS SUMS. The prices paid in Paris this week have been ridiculous. I have been with the leaders in the London art world during the last few days, and the general impression seems to be that buyers have simply lost their heads.

"The La Tour pastel was, I believe, sold at some provincial sale in France years ago. It is an extraordinary pastel, but La Tour does not rank with the very best French painters of his period. That is the remarkable thing about this sale which has amazed everybody."

Discussing the resources of art generally, Mr. Blakeslee said:

"ENGLAND IS A VERITABLE STOREHOUSE OF ART. It really is wonderful to consider the pictures owned in England. These splendid works all were brought to England during the time when Spain oppressed The Netherlands. It was the time of Rembrandt, Van Dyck, Rubens, Jan Steen, Terborg, Vermeer, Franz Hals and others, and their works all came to England because it was the only market. The pictures were sold for comparatively nothing, and many are there to-day.

"This answers persons who ask how it is England possesses so many works of the old Dutch masters. In all parts of England there are magnificent specimens of these painters' work. I KNOW ONE OLD TUDOR HOUSE WHERE THERE ARE HUNDREDS OF THEM. The supply is by no means exhausted, and it may be the recent high prices for old pictures will bring more of them into the market."

GREATEST OF ART SALES.

The total of the four days Doucet sale—$3,054,581, including the commission of ten per cent., MAKES IT RANK AS THE WORLD'S GREATEST ART AUCTION.

The three sales of the Demidoff (San Donato) collections, 1868-'70-'80, totalled $2,607,891; the Yerkes sale in New York, 1910, totalled $2,207,866; the Lelong sale in Paris, 1902-'03, totalled $1,891,579, and the Spitzerin, Paris, 1893, $1,824,756.

For the Charles Sedelmeyer collection in 1907 in Paris, $1,128,872 was obtained, and for the Mary Jane Morgan collections in New York in 1886, $1,205,153.

The Secretan collections sold in Paris and London, 1889, brought a total of $1,400,390.

That M. Doucet, a modern Parisian dressmaker, should have been able within the past ten years, to assemble a collection of pictures and art works WHICH BROUGHT THE HIGHEST FIGURE IN THE WORLD'S HISTORY OF ART AUCTIONS, and himself a profit of some $2,000,000, is not only a compliment to his sagacity, and the clever advertising and management of the sale by the auctioneers, MM. Lair-Dubreuil and Baudoin, but IS CONCLUSIVE EVIDENCE OF THE PHENOMENAL RISE IN THE VALUE OF THE BEST ART WORKS, since collectors have become convinced of their growing scarcity, with resultant keen desire of possession.

e New York Times
29 JUIL. 1912

REVEALS ROMANCE OF SALOME MODEL

Daughter of the Italian Girl, Who Inspired Regnault, Tells a Touching Story.

BECAME SCULPTOR'S BRIDE

When She Died on Anniversary of First Meeting Her Husband Followed Her Swiftly to the Grave.

By Marconi Transatlantic Wireless Telegraph to The New York Times.

PARIS, June 28.—The mystery of the identity of the lovely Italian girl who posed as the model for Regnault's famous "Salome," which is soon to enrich America's collection of art treasures, has been puzzling art lovers, historians, and literary men ever since the fine canvas was bought by Knoedler & Co. at the Doucet sale, and has been unexpectedly solved by the model's own daughter, Mlle. Renaudot.

The revelation comes in the shape of a well-written article in to-day's L'Illustration, which has created all the more sensation, as Mlle. Renaudot is well known in Paris, being one of the most talked about women here because of her achievements in science. She has been especially prominent in astronomy, which, as reported in wireless dispatches to THE NEW YORK TIMES, gained her the distinction of being the first woman intrusted with a very responsible position at the Paris Observatory, where she is acting as first assistant to M. Flammarion.

Mlle. Renaudot, who seems to handle a pen with no less mastery than she displays in locating new stars, begins by saying that she is induced to disclose the identity of Regnault's model in order to put a stop to the numerous tales which have been circulated, tending to give a false idea of her mother's character. She then proceeds to tell a simple, touching story of her mother's romance.

Maria Latini was the name of the beautiful Sabine girl, born at Tivoli in 1853, who inspired the patriotic French painter. While she was living with her mother in Rome, in 1867, Maria was noticed during the Christmas Eve service in St. Peter's by the French sculptor, Renaudot, who was then studying in Rome with Regnault.

Renaudot and Maria were soon engaged, and it was during this time that the girl posed for the friend of her future husband.

When the Franco-German war broke out both Renaudot and Regnault enlisted in the army, but immediately after the armistice in 1871 Renaudot returned to Rome, where the wedding was celebrated.

The couple lived happily in France until Christmas Eve, 1900, the anniversary of their first meeting at St. Peter's, when Maria Latini, still lovely at 47 years, died very suddenly.

The grief over her loss proved unbearable to the husband, who followed her to the grave within three weeks.

The couple now lie together in Meudon Cemetery in Paris.

it de Telegraph
se : Philadelphia
1 Juillet

I BELIEVE that the Louvre Museum is to be congratulated on its failure to secure Regnault's "Salome" at the Carcano sale. It was another case of patriotism bubbling over in the public prints and carrying everything before it, like the case of Millet's "Angelus" twenty years ago. Without such pressure the Louvre committee never would have been prepared to pay 400,000 francs for an early work of a modern painter.

Mr. Knoedler, the New York picture collector, has given 500,000 francs for the "Saluome," but as the sale had been advertised by the action of the Louvre committee, he will no doubt easily dispose of the canvas in America at a profit. His offer to the Paris Museum of an option to have it at cost price is generous and praiseworthy, but there is hardly a chance that it will be accepted. A reputation even of the greatest modern master is worth very little unless it has stood the test of ages.

I remember seeing "Salome" when it was exhibited at the Paris salon in 1869.

Regnault, who was killed in almost the last "sortie" of the siege of Paris by the Germans, at the suburb of Buzenval, painted the picture when he was a student at Rome. Salome, a ragged, tawny girl, with a saucy, impudent gipsy countenance, sits against a black background illuminated by the yellow light of the setting sun. The picture shows a certain subtlety, and abounds in qualities that make for popularity, but they are to my mind of a second rate. Pronouncing "Salome" as a masterpiece, is saying a great deal.

"Salome" was purchased by the Marquis Landolfo Carcano for about 35,000 francs. The Louvre can afford all the better to do without it, as it owns two later pictures by the same master—an execution at Tangier, and a portrait on horseback of Marshal Prim—one a gruesome thing, but finely colored and the other not coming up to its great reputation, the more one looks at it.

FLANEUR.

uit de Journal
se : New York
: 24 Juin 19
ture :

ROMANCE OF 'SALOME' MODEL IS UNCOVERED

Knoedler

Paris, June 29.—Mlle. Renaudot, daughter of the model who posed for Regnault's famous painting, "Salome," has to-day explained away the mystery which has ever been associated with the model.

The revelation comes in the shape of a well-written article in to-day's L'Illustration, which has created all the more sensation, as Mlle. Renaudot is well known in Paris, being one of the most talked about women here because of her achievements in science. She has been especially prominent in astronomy, which, as reported in dispatches, gained her the distinction of being the first woman intrusted with a very responsible position at the Paris Observatory, where she is acting as first assistant to M. Flammarion.

Romance in Life.

Mlle. Renaudot, who seems to handle a pen with no less mastery than she displays in locating new stars, begins by saying that she is induced to disclose the identity of Regnault's model in order to put a stop to the numerous tales which have been circulated, tending to give a false idea of her mother's character. She then proceeds to tell a simple, touching story of her mother's romance.

Maria Latini was the name of the beautiful Sabine girl, born at Tivoli in 1853, who inspired the patriotic French painter. While she was living with her mother in Rome, in 1867, Maria was noticed during the Christmas Eve service in St. Peter's by the French sculptor, Renaudot, who was then studying in Rome with Regnault.

Renaudot and Maria were soon engaged, and it was during this time that the girl posed for the friend of her future husband.

When the Franco-German war broke out both Renaudot and Regnault enlisted in the army, but immediately after the armistice in 1871 Renaudot returned to Rome, where the wedding was celebrated.

Mother Died.

The couple lived happily in France until Christmas Eve, 1900, the anniversary of their first meeting at St. Peter's, when Maria Latini, still lovely at 47 years, died very suddenly.

The grief over her loss proved unbearable to the husband, who followed her to the grave within three weeks.

The couple now lie together in Meudon Cemetery in Paris.

N° DE DEBIT
Extrait de Enquirer
Adresse : Cincinati
Date : 15 JUIN 1912

4

OLD-WORLD CHITCHAT

BY M. COLIGNY.

Knoedler

Artistic masterpiece coming to America.

The Louvre has given up its greatest treasure, and all Paris mourns the removal of Henri Regnault's "Salome" to America. This striking picture of the voluptuous daughter of Herodias, with her bared limbs and arms, her sensuous lips and her passion-fired eyes, cost Mr. Lecler, of New York, $100,000.

The authorities of the Louvre offered 350,000 francs for this wonderful canvas, but were outbid by the New Yorker. The Paris press is much disposed to criticize the American mania for old world masterpieces. In fact, they poke all sorts of fun at American buyers, giving evidence of the reluctance with which they are parting with their art treasures. One of the most biting bits of sarcasm is credited to Dr. Bode, Director of the Berlin National Art Gallery. He is reported to have said: "In his lifetime Rubens painted 800 pictures, 2,000 of which are in the United States."

In connection with the sale of this famous "Salome" picture to an American contemporaneously an American girl, an Ohioan, by the way, has just made a successful debut in Paris at the Gaite Lyrique Theatre, in the role of Salome in Massenet's opera, "Herodiade." Her name is Miss Ada Chambers, but she has taken the stage name of Ada Androwa. This was her first appearance on the operatic stage. Until about three years ago she was soloist with the John Philip Sousa's Band. Possessing an exceptionally dramatic soprano voice, she was urged to come to Europe to study for opera. She took the advice of her friends and came to Paris, where she studied under Jean de Reszke, although she found time to pass a year in Italy, learning the Italian language.

Extrait de COURRIER DES ETATS-UNIS
Adresse : NEW-YORK
Date : 10 JUIN 1912
Signature :

LA "SALOME" DE REGNAULT

Un journaliste français se réjouit de ce que le chef-d'œuvre ait été acheté par un Américain

Paris, 9 juin. — Sous le titre "La Victoire du dollar", la "Liberté" publie un article de M. Paul Gaulot au sujet de l'acquisition par M. Knoedler de la "Salomé", le fameux tableau de Regnault.

Cet article a attiré l'attention par son opposition au sentiment général au sujet de l'achat du tableau par un étranger.

"Loin de regretter, dit M. Gaulot, qu'un des chefs-d'œuvre de la peinture moderne française doive probablement quitter le pays, l'orgueil national doit être flatté à la pensée que ceux qui, en Amérique, regarderont le tableau, verront une œuvre du génie français.

"Ce serait la stagnation artistique si chaque peuple, écoutant un sentiment égoïste, gardait pour lui seul les plus beaux et les plus célèbres chefs-d'œuvre de ses artistes.

"Si cela avait été le cas, Paris n'aurait aucun tableau de Raphaël de Léonard de Vinci, de Rembrandt ou de Vélasquez et les étrangers ignoreraient les maîtres français.

"S'il est une nation à qui on doit le moins reprocher de s'emparer des œuvres d'art étrangères, c'est bien l'Amérique qui, sans l'aide des autres pays, serait vraiment pauvre au point de vue artistique. Comme tous les jeunes peuples, elle s'est d'abord consacrée au commerce, à l'agriculture et à l'industrie. Maintenant, ayant avec la richesse acquis le goût artistique, il est naturel qu'elle désire, avec son argent, orner ses galeries privées avec les toiles des grands maîtres. C'est d'ailleurs d'autant mieux pour ses voisins.

"Si aujourd'hui elle emporte "Salomé" et si demain elle s'empare d'autres chefs-d'œuvre, il en restera toujours assez en France et, cela, grâce au génie infatigable des artistes français. On n'a pas besoin de se chagriner au sujet de la dernière victoire du dollar et après un peu de réflexion, ceux qui, la semaine dernière ont fait monter le prix du tableau, jugeront mieux la situation."

L'article accuse la direction du Louvre d'être plus influencée, dans ses acquisitions, par l'opinion populaire et la mode du moment que par une réelle considération artistique.

M. Gaulot dit que "Salomé" eut pu, il y a quelques années, être achetée pour la quatorzième partie de la somme payée par MM. Knoedler et Cie.

L'article se termine ainsi:

"Souhaitons plus d'habileté, plus de goût et plus de chance à l'administration des beaux-arts et, en attendant le jour où elle aura la bonne fortune de mettre la main sur quelques futurs chefs-d'œuvre, adressons avec joie et orgueil et surtout sans regret, un sincère adieu aux œuvres de maîtres qui, couvertes d'or, nous quittent pour aller porter à l'étranger, avec la gloire de l'artiste, un peu de la gloire de notre pays."

Extrait de Echo Français
Adresse :
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

LE LOUVRE N'AURA PAS LA « SALOME » D'HENRI REGNAULT

Knoedler

La *Salomé*, d'Henri Regnault, n'entrera pas au Louvre. Elle ne restera même pas en France. Le conservateur du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 350.000 francs. Un Français, M. Mir, sénateur de l'Aude, est monté jusqu'à 475.000 francs, puis s'arrêta, enfin essoufflé ; on le serait à moins. Un Américain, M. Lecler, de New-York, l'emporte, triomphant, pour 480.000 franc. L'ayant appris, l'assistance s'est mise à siffler. Quelque chose eût pu la consoler pourtant, c'est que le Louvre, pendant que *Salomé* retenait l'attention des enchérisseurs, s'était fait adjuger l'admirable *Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau. Il lui en a coûté 270.000 francs. Le chiffre est joli. Mais aux prix où étaient hier les tableux, c'est pour rien.

rait de Post
resse : Boston
te : 1 JUIN 1912
nature :

$80,300 FOR A REMBRANDT

Koedler Bought "Salome" for the Louvre

PARIS, May 31.—At the continuation today of the sale of the works of art of the Marquis Landolf Cariano in the Galleries Georges Petit, the principal lots disposed of consisted of portraits.

A portrait supposed to be that of his sister, by Rembrandt, brought $80,300, while a portrait, "Belle Nani," by Veronez, fetched $39,600. A marble head of John the Baptist, after his execution, sculptured by Rodin, was sold for $836. The total realized in the two days' sale is $700,000.

M. Koedler, who yesterday bid in for $105,600 Alexandre Regnault's famous painting, "Salome," which a group of patriotic citizens desired to purchase for the Louvre, says he informed the management of the Louvre before the sale that, in accordance with his custom, he would not bid against the museum when "Salome" was put up. M. Koedler further says he contributed $1000 to the patriotic fund raised to buy the painting for the Louvre.

Immediately after the picture was knocked down to him, Mr. Koedler says, he notified the representatives of the Louvre at the sale that he would hold it at the disposal of the museum for two months at the same price that he paid for it, and would willingly agree to lend the painting for an exhibition to help raise the money required to purchase it from him.

n Dublin Daily
1. 6 12

"SALOME" FOR THE LOUVRE

(THROUGH REUTER'S AGENCY.)

PARIS, Friday.

It is possible the picture "Salome," which was sold yesterday to a New York collector for £19,200, may not go to New York, the purchaser, Mr. Knoedler, has intimated that he will cede it to the Louvre for the same price which he paid for it. An option of two months is given, during which time it is hoped that the necessary funds will be raised by public subscription and an exhibition of the picture.

Extrait de Record Philadelphie
Adresse :
Date : 30 JUIN 1912

American Art Raids

Our Millionaires Cause Consternation in Europe

Special Correspondence of "The Record."

Paris, June 22.

WHAT is to become of the art masterpieces of Europe?" This is a question that London has been asking for some time, and now Paris and the other continental art centres have taken up the cry.

For the American millionaires with their gold seem to be art crazy. They are buying pictures and statues, and more pictures and statues, paying unheard-of prices and lugging off their treasures to America. These millionaires have always been keen for art treasures, but their sweeping raids recently have struck terror in the hearts of art-loving Europeans.

One of the most recent pictures to be bought up by an American millionaire was Regnault's "Salome." This was purchased by Mr. Knoedler through a New York collector, and the price paid was $105,600. It was thought that the authorities of the Louvre would secure the masterpiece, and, indeed, the representatives of that institution bid pluckily until forced to yield by American dollars. Later Mr. Knoedler relented and offered to sell the picture to the Louvre for the price he paid.

Another European picture, Rembrandt's "Dutch Merchant," was recently bought in London for $500,000. This was bought by H. C. Frick, of New York, who is the owner of several other Rembrandts. Holbein's famous portrait of Lady Rich was also sold to an American art collector through a London dealer.

At the sale of the collection of Jacques Doucet, in Paris, the other day, a pastel drawing was sold for $120,000. "What is there about a pastel drawing," asks one critic, "to make it worth that price? Even the name of the artist, Quentin La Tour, is not very familiar outside the circle of art lovers."

At the same sale $90,000 was paid for a bust of the infant Sabine Houdon, by her father, Jean Antoine Houdon. A curious fact concerning the sale of the bust was that Miss Anne Morgan was among the competitors, but was defeated by the Duveens, who, it is said, represented her father. A picture by Chardin from the Doucet collection brought $60,000 and a drawing by Watteau $14,000. In England the sale of Raeburn's exquisite portrait of Mrs. Hay for 22,200 guineas to the Duveens was also a notable event.

"The value of these pictures," says one writer, "can never be exactly expressed in dollars and cents. But if a Rembrandt, say, is 'worth' $500,000 now, there is no earthly reason why it should not fetch, some day, a sum running up into the millions, and common sense rebels against any such prospect. Common sense, we may be told, has nothing to do with these matters but in the long run, we believe, its behests are obeyed.

Among the voices raised in protest against the American octopus was one, however, that voiced another opinion, Paul Gaulot, writing in La Liberte, says of the sale of "Salome":

"So far from regretting that one of the greatest masterpieces of modern French painting is probably going out of the country, the national pride should be gratified by the thought that those who will look on the picture in America will see at the same time a product of French genius. Every time this genius radiates into foreign countries it should be for real patriots an occasion for rejoicing.

"Artistic stagnation would result if every nation were able to gratify a selfish desire to keep to itself the most beautiful and celebrated works of its artists.

"If there is one nation more than another which should not be reproached for carrying off foreign works of art, it is America, who, if she did not lay other countries under contribution, would be poor indeed. Like all young peoples she had to give her first attention to commerce, agriculture and trade, and now the taste for culture has come to her with wealth, and it is natural that she should use her money to bring master canvases into her private galleries—and so much better for her neighbors."

FAMOUS EUROPEAN ART TREASURES BOUGHT RECENTLY BY

Henri Regnault's "Salome"

Nº DE DEBIT
Extrait de Capital Topeka
Adresse :
Date : 1 JUIL. 1912

Extrait de
Adresse :
Date :

La "Salomé" de Regnault

HISTOIRE D'UN MODELE

"Il y a peut-être dans quelque pauvre quartier de Rome, disait naguère M. Jules Claretie, une femme encore belle et ridée, à peine sexagénaire, qui ne se doute point que tout Paris a défilé devant l'image de ses seize ans, admiré ses beaux cheveux noirs, son regard profond et son sourire... Je demande à mes amis romains de me dire si la "Salomé" de Regnault est morte."

M. Claretie a reçu la réponse, mais il l'a reçue de Paris.

Mlle Gabrielle Renaudot, descendante du fondateur de la presse française et journaliste elle-même, raconte, dans "l'Illustration", la vie et la mort de sa mère, qui servit de modèle pour le fameux tableau.

Maria Véronica Concetta Latini était une Sabine, née le 8 décembre 1853 dans les environs de Tivoli. Son père, un fort bel homme, élevait des abeilles. Elle avait reçu de la nature, à défaut d'une grosse dot, des cheveux d'un noir-bleu, des yeux bruns admirables et des dents éclatantes.

En 1865, la veille de Noël, dans la basilique de Saint-iPerre, un statuaire français, Renaudot, fut frappé de sa beauté; quelque temps après, il rencontra de nouveau dans la campagne romaine, juchée sur un âne, en croupe derrière son papa, la brune fillette qu'il avait admirée; à partir de ce moment, il se lia avec la famille Latini et il ne tarda point à devenir éperdument amoureux.

En 1869, Henri Regnault, qui était de ses amis, fit la connaissance de la jolie Maria et la pria de poser pour "Salomé". Puis, après un voyage en Espagne et au Maroc, il revint, comme on sait, se faire tuer à Buzenval.

Le sculpteur Renaudot avait aussi quitté sa petite fiancée pour prendre le fusil. Nommé officier d'ordonnance du colonel Gras, commandant le 45e régiment de Paris, il fit vaillamment son devoir. La guerre finie, il s'empressa de repartir pour Rome, où il épousa Maria Latini. Elle avait dix-sept ans; il en avait trente-six.

La santé de Renaudot ne lui permit pas de continuer longtemps la carrière artistique; sa dernière œuvre est une "Diane chasseresse", qu'on voit dans la galerie des fêtes au Palais-Bourbon. Mais, malgré les inquiétudes qu'il donnait à sa femme, ce fut celle-ci qui mourut la première, le 24 décembre 1900. Son mari, désolé, ne lui survécut guère; il s'éteignit trois semaines après.

M. Léonce Bénédite, qui a connu Maria Latini, assure qu'elle ressemblait encore à son portrait; mais le modèle des épouses et des mères était la bonté même, et rien, dans sa douceur sereine, ne rappelait le rôle féroce qu'un jour on lui avait fait tenir.

(LEEDS) YORKSHIRE POST,
Albion Street, Leeds.
1-6-12

THE LOUVRE AND THE "SALOME" PICTURE.—It is possible that the picture "Salome," which was sold to a New York collector for £19,200, may not go to New York. The purchaser, Mr. Knoedler, has intimated that he will cede it to the Louvre for the price which he paid for it. An option of two months is given, during which time it is hoped that the necessary funds will be raised by public subscription and an exhibition of the picture.—Reuter.

Nº DE DEBIT
Extrait de Capital Topeka
Adresse :
Date : 1 JUIL. 1912

MODEL OF SALOME MYSTERY SOLVED

Daughter of Noted Artist's Dead Wife Bares Romance.

Paris, July 6.—The mystery of the identity of the lovely Italian girl who posed as the model for Regnault's famous "Salome," which is soon to enrich America's collection of art treasures, has been puzzling art lovers, historians and literary men ever since the fine canvas was bought by Knoedler & Co., at the Doucet sale, and has been unexpectedly solved by the model's own daughter, Mlle. Renaudot.

The revelation comes in the shape of a well written article in L'Illustration, which has created all the more sensation as Mlle. Renaudot is well known in Paris, being one of the most talked about woman here because of her achievements in science.

She has been especially prominent in astronomy, which gained her the distinction of being the first woman entrusted with a very responsible position at the Paris observatory, where she is acting as first assisant to M. Flammarion.

ROMANCE IS BARRED.

Mlle. Renaudot, who seems to handle a pen with no less mastery than she displays in locating new stars, begins by saying that she is induced to disclose the identity of Regnault's model in order to put a stop to the numerous tales which have been circulated, tending a false idea of her mother's character. She then proceeds to tell a simple, touching story of her mother's romance.

Mauria Latini was the name of the beautiful girl born at Tivoli in 1853, who inspired the patriotic French painter. While she was living with her mother in Rome, in 1867, Mauria was noticed during the Christmas eve service in St. Peters, by the French sculptor, Renaudot, who was then studying in Rome with Regnault.

Renaudot and Mauria were soon engaged, and it was during this time that the girl posed for the friend of her future husband.

DEATH ONLY ENDS LOVE.

When the Franco-German war broke out both Renaudot and Regnault enlisted in the army, but immediately after the armistice in 1871, Renaudot returned to Rome, where the wedding was celebrated.

The couple lived happily in France until Christmas eve, 1900, the anniversary of their first meeting at St. Peters, when Mauria Latini, still lovely at forty-seven years, died very suddenly.

The grief over her loss proved unbearable to the husband, who followed her to the grave within three weeks. The couple now lie together in Mendon cemetery in Paris.

Extrait de Sentinel Milwa
Adresse :
Date : 31 Mai 1912

$77,000 FOR A COROT

Other Masters' Works Also Command High Rates, With "Salome" Selling for $105,600.

PARIS, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfo Carcanos collection of old and modern masters was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," knocked down to the art dealer, Knoedler, for $105,900. The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding, and the picture went to the big dealer amid groans and hisses. The large assembly keenly showed its disappointment that the masterpiece has been lost to the Louvre.

Some of the other prices were high. "Solitude," by Corot, bringing $77,000; "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, $59,400; "Riding Lesson," by De Lacorix, $30,800.

Northern Telegraph
1-6-12

THE £20,000 PICTURE.

It is possible (says Reuter) that the picture "Salome," which was sold to a New York collector for £19,200, may not go to New York. The purchaser, Mr Knoedler, has intimated that he will cede it to the Louvre for the price which he paid for it. An option of two months is given, during which time it is hoped that the necessary funds will be raised by public subscription and an exhibition of the picture.

Extrait de Herald New York
Adresse :
Date : 1 juin 1912
Signature :

Rembrandt Brings $80,300 at Carcano Sale in Paris

PRESUMED PORTRAIT OF REMBRANDT'S SISTER, BY REMBRANDT. SOLD FOR $80,300.

Presumed Portrait of the Artist's Sister Is Chief Item of the Second Day's Auction—"Portrait de La Belle Nani," by Paolo Veronese, Is Sold for $39,710.

[SPECIAL DESPATCH TO THE HERALD VIA COMMERCIAL CABLE COMPANY'S SYSTEM.]

HERALD BUREAU,
No. 49 AVENUE DE L'OPERA,
Paris, Saturday.

The European edition of the HERALD publishes the following:—

The second day of the Carcano sale at the Georges Petit Gallery was less important than the first. Nevertheless the total came within 7,125f. ($1,425) of a million. The day produced 992,875f. ($198,575), which brings the two days' total up to 3,753,825f. ($750,765), realized solely by ancient and modern paintings and sketches.

The chief item was a presumed portrait of Rembrandt's sister by Rembrandt, a pretty, rare portrait of a young girl painted about 1633. It was bought by Mr. Durand-Real for 365,000f. ($73,000), or 401,500f. ($80,300) with costs.

The "Portrait of the Bella Nani," by Paolo Verones, was bought for 180,500f. ($36,100), or 198,550f. ($39,710) with costs, by Mr. Feral.

Portraits of Franz Van Limborgh and his wife, by Thomas de Keyser, were sold separately. Mr. Frederic Muller, of Amsterdam, paid 91,850f. ($18,370), with costs, for the man's portrait, and Mr. Kleinberger, 68,200f. ($17,640), including costs, for the woman's.

"Christ Mourned by the Holy Women," by Rubens, was bought for 51,700f. ($10,340), with costs, by Mr. Kleinberger.

"The Two Sisters," by Greuze, was bought for 45,100f. ($9,020), with costs, by Mr. Bousquet.

"Quay on Canal Side," by Salomon Ruysdael, and "Cain," by Benjamin Cuyp, were bought for 27,610f. ($5,522) and 14,000f. ($2,800) respectively, by Mr. Feral.

Mr. Seligmann paid 27,500f. ($5,500), with costs, for a triptych of the fifteenth century dutchess school, Scriptural subjects.

Two small portraits of a Mgistrate and Lady, by Francois Van Mieris, were bought for 16,720f. ($3,342) by Mr. Fischhof.

"The Pagan Marriage," by Ramoux was bought for 11,000f. ($2,200) by Mr Settiner.

A large crayon drawing by L'Hermitte entitled "Les Laveuses," was bought for 7,700f. ($1,540), with costs, by Mr. Mathey.

Mr. Georges Bernheim paid 6,100f. ($1,220) for "Cavalier Louis XIII, Dormant," by Meissonnier.

Mr. Knoedler, who yesterday bid in for $105,000 Regnault's famous painting, "Salome," which a group of patriotic citizens desired to purchase for the Louvre, says he informed the management of the Louvre before the sale that, in accordance with his custom, he would not bid against the museum when "Salome" was put up. In addition, Mr. Knoedler says he contributed $1,000 to the patriotic fund raised to buy the painting and only intervened in the bidding when the sum passed that which the Louvre had at its disposal and then with the express intention of reserving the picture for the Louvre.

Immediately after the picture was knocked down to him Mr. Knoedler notified the representative of the Louvre that he would willingly agree to lend the painting for an exhibition to help raise the money required to purchase it from him.

Extrait de DAILY ...
LONDRES
1 JUIN 1912

Mr. Knoedler, the American art dealer, who purchased in Paris the picture "Salome," by Henri Regnault, for £19,200, has offered to resell it to the Louvre for the same price within two months.

Extrait de THE GLOBE
Adresse : LONDRES
Date : 1 JUIN 1912
Signature :

HENRI REGNAULT'S "SALOME."

It is possible, says Reuter's Paris correspondent, that after all Henri Regnault's picture, "Salome," which was sold on Thursday to a New York collector for £19,200, may not go to New York, the purchaser, Mr. Knoedler, having intimated that he will cede it to the Louvre for the same price which he paid for it. The option of two months is given, during which time it is hoped that the necessary funds will be raised by public subscription and an exhibition of the picture.

Extrait de DAILY TELEGRAPH
Adresse : LONDRES
Date : 31 MAI
Signature :

deportation for life.

SALE OF A MASTERPIECE.

Knoedler

France has lost one of her famous masterpieces, by one of her own painters, Henri Régnault, who, besides being a great artist, was also a brave soldier. After he had painted this work, and exhibited it in the Salon, he enlisted during the Franco-German War, and was shot a short time afterwards, on Jan. 18, 1871. His "Salome" was one of the paintings in the Carcano collection, part of which was sold to-day. It was disposed of to an American dealer for the sum of 488,000f, or about £19,500. Henri Régnault was only 29 when he painted it, and he was still a student at the Villa Medici in Rome. It was exhibited in the Salon in 1870, and was purchased at once by the Marquise de Cassin. Thus it went to the Carcano collection, and had never again been seen in public since.

There was a movement for the last few days to open a public subscription to purchase the picture for the Louvre, and Dr. Henri de Rothschild first contributed 30,000f towards the fund, which in a day reached something like 200,000f. But this sum was not enough, and at the public auction this afternoon the patriotic French bidders were far outstripped by their American rivals, and the painting for the present does not seem destined to go to the Louvre, or, as Frenchmen had fondly hoped, to remain at least in France.

Extrait de WESTMINSTER GAZETTE
Adresse : LONDRES
Date : 26 JUIN 1912
Signature :

THE PARMA VELASQUEZ.

Messrs. Knoedler and Co., of Old Bond-street, are now giving us an opportunity of studying a picture of unusual interest, inasmuch as it is, in essentials, identical with the well-known "Portrait of Philip IV." at the Dulwich Gallery. The latter was, until quite recently, accepted as an authentic work of Velasquez; and, as such, has received high praise from various writers of standing, such as Waagen, Burger-Thore, and Professor Justi. It has been challenged, however, independently by two of the most capable critics of the day, Don A. de Beruete and Sir Claude Phillips, who agree in giving it to the son-in-law and pupil of Velasquez, Del Mazo. Point was given to the argument by the discovery, in the collections of the Dukes of Parma, of the work exhibited, which passed through the hands of Messrs. Agnew and Knoedler into the possession of Mr. Frick, who is now lending it. Existing documents show that Philip's portrait was painted by Velasquez at Fraga in 1644—a portrait corresponding in description to those above-mentioned. And we have a significant note that "copies of it are already being made," one of which was in the Lyne-Stephens sale in 1895. The question is, therefore, whether either of these three is the original, and, if so, which. There is no doubt that a strong case can be made out for the picture at Messrs. Knoedler's Gallery. It is exquisite in colour and strong and powerful in brush-work and handling; with several evidences of such variation in design as can hardly be, with reason, expected in a copy. The weakest thing about it is the head—as Beruete admits. The face has plenty of life and character, but is somewhat flat and tamely modelled. The hair is little better than a wig, but hardly seems, to the writer, to have been intended to be left in its present condition. A suggested excuse for this deficiency is that Philip, at a particularly busy and important period of his life, could not spare time to give the artist the sittings the latter desired. One of the documents relates that "it took three days, at different times, to make the portrait"—a reference, probably, to the actual visits of the King. However this may be, we are all greatly indebted to Mr. Frick for a particularly valuable chance of studying a painting which will, in all probability, take rank in future as an authentic and important, if not first-class, example of the great master's work. In the same gallery can also be seen Rembrandt's "The Dutch Merchant," which formerly belonged to Lord Feversham—a superb portrait which contrasts greatly in character with the Velasquez. Raeburn's "Mrs. Veitch" and Gainsborough's "Lady Dorothea Lethbridge" add to the attractions of the gallery.

E. S.

Extrait de MODERN SOCIETY
Adresse : LONDRES
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

A Parisian Sensation.

Knoedler

The newest sensation of the sale-room comes from Paris, where Henri Regnault's famous picture, "Salome," has been knocked down to an American purchaser for the immense sum of £19,200. Regnault's "Salome" has been discussed, admired, and abused by artists ever since it was painted, more than forty years ago; but even those who disliked the picture most admitted that it was a masterpiece in execution and colour. The daughter of Herodias—a vulgar, common-looking woman as Regnault paints her—is seen in the picture seated with bare neck and arms and loose draperies, and with the charger and the sword resting on her knees. The magnificent black hair of the dancing-girl is one of the best things in the picture, and no doubt Regnault delighted in painting it, for in his treatment of black he was a master. Great efforts were made by the French authorities to secure the "Salome" for the Louvre; but they failed, as we failed to keep Rembrandt's superb picture of "The Mill," because sufficient funds could not be raised in time.

Extrait de Américain Nashville
Adresse :
Date : 30 mai JUIN 1912
Signature :

HIGH PRICES FOR PICTURES

Large Sums Paid at Sale of Noted French Collection.

(By Associated Press.)

PARIS, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolono Carcanos collection of old and modern masters which began today was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was sold to the art dealer Knoedler for 528,000 francs ($105,600). The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding and the picture went to the big dealer amid groans and hisses. The large assembly keenly showed its disappointment that the masterpiece has been lost to the Louvre.

Some of the other prices were high, "Solitude" by Coral, bringing 385,000 francs ($77,000); "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, 297,000 francs ($59,400); "Riding Lesson," by De La Croix, 154,000 francs ($30,800).

N° DE DEBIT
Extrait de Courant Hartford
Adresse :
Date : 31 mai JUIN 1912
Signature :

"SALOME" IS LOST TO THE LONORE

Knoedler Gets Famous Painting for $105,600.

Paris, May 30.—The sensational event in the sale of the Marquis Landolfe Carcano's collection of old and modern masters, which began at the Galleries Georges Petit today, was the bidding for Alexandre Regnault's "Salome," which was knocked down to the art dealer, Knoedler, for 525,000 francs ($105,000). The picture had a special interest for Frenchmen on account of the tragic fate of Regnault, who was cut off at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871 at Buzenval, near Paris, and a group of patriotic citizens had got together a large sum with the intention of acquiring the picture for the Louvre. The limit of their resources, however, was reached after most exciting bidding, and the picture went to the big dealer amid groans and hisses. The large assembly keenly showed its disappointment that the masterpiece had been lost to the Louvre.

Some of the other prices were high, "Solitude," by Corot, brought 385,000 francs ($77,000); "Avenue of Chestnuts," by Rousseau, 297,000 francs ($59,400); and "Riding Lesson," by Delacroix, 154,000 francs ($30,800).

Extrait de
Adresse :
Date : 1er JUIN 1912
Signature :

LES ŒUVRES D'ART

LA VENTE DES PEINTURES DU MARQUIS LANDOLFO CAROANO S'EST CONTINUEE AUJOURD'HUI. — ELLE A RAPPORTE $700,000 DANS DEUX JOURS.

Knoedler

Une peinture que l'on prétend être du marquis Landolfo Caroano s'est continuée aujourd'hui dans les galeries Georges Petit.

Une peintdre que l'on prétend être celle de sa sœur peint par Rambrandt a été vendue $80,300. Belle Nani de Veronese a rapporté $39,600.

Une tête de marbre de Jean-Baptiste après sa décapitation par Rodin a été vendue $836. La somme total de la somme ramassée en deux jours par la vente de ces chefs-d'œuvres, a été de $700,000.

M. Anvedder, qui a acheté le fameux tableau de Regnault "Salomé" a avisé le représentant du Louvres, qu'il tiendrait le tableau à la disposition du Louvre pendant deux mois pourvu qu'on lui en donne le même prix. Il mettra même le tableau en exposition pour aider à prélever le montant.

Adresse : DAILY NEWS LONDRES
Date : 12 JUIN 1912
Signature :
Exposition

FOUR EXHIBITIONS.

By M. H. SPIELMANN, F.S.A.

At the present moment, when London is being almost submerged by exhibitions of current art—an activity stimulating and interesting, and yet not without its pathetic aspect in these hard times for the picture-painter—it is well that we should maintain our standard of taste and proportion by studying the masterpieces of traditional art which are to-day awaiting our appreciation and our gratitude. The exhibitions to which I allude are four in number (excluding, for the present, Sir Sidney Colvin's display of drawings by the Old Masters recently acquired under his sway for the British Museum). They comprise Rubens, Velasquez, the old Chinese masters, and the loan collection of Italian Renaissance sculpture at the Burlington Fine Arts Club.

Rubens the Magician.

Rubens—the "loquacious and florid creator of unparalleled fecundity," as he has been called—was seen with unprecedented completeness a couple of years ago at Brussels in that exhibition of Flemish Seventeenth Century Painting, which we may be sure will never in our time, and probably never again, be repeated. In the formation of that wonderful display England took an important part. One vast gallery was devoted solely to Rubens's studies and sketches, and it created a furore; for it was recognised that here, indeed, the master was seen at the very highest of his genius, towering as much above the declamatory sensuality of the vast majority of his finished pictures as above that deliberateness of his designs, some two thousand in number, in the execution of which his pupils had at least as much part as himself—as we know from his own correspondence. This display doubtless inspired Dowdeswells to sound an echo of its glories in their Bond-street Gallery. Let anyone who wants to see the genuine Rubens in the full gaiety and spontaneity of his genius pay a visit to this exhibition fresh from studying for a half-an-hour his finished works in the National Gallery. When looking at Lord Spencer's "Sacrifice of David," for example, or at other loans from the great private collections, he will feel himself admitted to the intimacy of the master's studio, watching the ease, freedom, and facility with which these things burst into life beneath the artist's hand. It is the joyous Rubens standing on the true summit of his pinnacle.

Velazquez?

Passing thence, a little way down the street, to Messrs. Knoedler's gallery, we may see the "Parma portrait" of Philip IV. of Spain by Velazquez, the discovery of which was one of the chief art sensations of last winter. It had never, I believe, been doubted, save by the keenest critics and the profoundest students of the work of the great Spaniard, that the portrait in the Dulwich Gallery was the genuine work, until the published reservations of M. de Beruete. When it came out that the original—this Parma portrait of the Dulwich "copy"—had been unearthed in a remote Continental castle and had been acquired by a wealthy and enterprising Anglo-American dealer, not a little scepticism was expressed. Dulwich was re-visited, the brushwork and "manner" re-scrutinised, those wonderful silvery touches re-appraised; and it was decided to await the opportunity of comparison before our British possession was dethroned. Meanwhile, the Parma picture of the young King was acquired by an American collector, as "The Polish Rider" had been so short a while before; and now, by the generous consent of Mr. H. C. Frick, English connoisseurs may view the monarch, in a magical three-quarter length, holding hat and scroll, and looking gravely out at the spectator. Is the picture at Dulwich a copy by Velazquez's son-in-law, Mazo, on whose broad shoulders are laid nowadays the burden of all the Velazquez repudiations? It needs a longer study than a first glance to determine; and to this interesting subject I propose in due course to return.

Extrait de
Adresse : DAILY GRAPHIC LONDRES
Date : 15 AOUT 19
Signature :
Exposition

The portrait of St. Sebastian by Antonio Moro which was in the lesser sale at Christie's last year has been sold by Messrs. M. Knoedler and Co. to the Munich Gallery. This picture, which has been identified from a contemporary inventory, is painted on a panel, and has twice been exhibited at Burlington House as a Holbein.

Extrait de
Adresse :
Date : 7 JUIN 1912
Signature :

SALE OF THE DOUCET TREASURES.

£18,000 FOR A HOUDON BUST

(From Our Correspondent.)

PARIS, June 6.

The extraordinary bidding at the Doucet sale yesterday brought a still larger crowd to the Georges Petit Galerie this afternoon, and the auction room presented the appearance of a first night at the theatre, being crammed with men and women to name whom would be to give a list of half the dilettanti of France, mixed up with artists, men of letters, well-known actresses, and society leaders, with only here and there an evident dealer's face and figure. The privileged cardholders were admitted half an hour before the proceedings began, and when the doors were thrown open to the public there was nothing but standing-room, which was eagerly filled, whilst the staircases and corridors were blocked for hours, though nobody can understand what the patient queue expected to see or hear.

The walls that were hung during the viewing days with all the coveted gems were now draped in heavy red, and the pictures were dragged out one by one from some mysterious recess, the order of the catalogue being religiously avoided, and almost every lot coming as a surprise. The first two lots were bas-reliefs attributed to Clodion, and it was not till the third beautiful little terra-cotta group of a faun and nymph were put up that the interest began. This delicate and fragile piece of fancy fetched £8200, and its companion group, which was a good deal damaged and restored, £4200. Another diminutive statue of a girl about a foot high brought £5220, and two female figures supporting a globe £6680, all of these being in terra-cotta. The bidding was most spirited and rapid, and the big figures were applauded vigorously, which seemed to stimulate the buyers.

These prices were considered extraordinarily high, but the sensation may be imagined when a bust, by Houdon, of his daughter at the age of ten months, was produced, and £8000 was asked. A good deal of amusement was manifested at the auctioneer's ambitious demand, and the lot was started at £2000. In less than a minute and a half, however, it reached £12,000, and in five minutes was knocked down for £18,000 to M. Duveen, just beating Miss Pierpont Morgan. By this time the million francs was well passed, and it was not yet three o'clock. The rest of the sculpture continued to sell at huge figures, and at about half-past three a start was made with the pictures—two anonymous portraits of women fetching several thousand pounds, which augured well for the famous canvases to follow. Thousands of francs now flew about the room as if they were centimes, and the air was figuratively thick with them. The average appeared to run between £3000 and £5000 for a while, till Lawrence's brilliant "Portrait of a Girl" ran to £8000. The only Reynolds, which was the head of an Arab, with the robes and background merely blocked in, was sold for £4800; and the only Nattier for £4000. The two Goyas went for less than £3000 each.

The pictures by Fragonard were all fiercely contested, and so far this artist's works have been the favourites of the sale. After £4000 and £6000 a-piece had been given for his tiny "Feu aux Poudres" and the portrait of Mlle. Ruggieri, his "Beggar's Dream" brought £5000, and then the magnificent "Sacrifice to the Minotaur" was quickly run up to £14,500. Of the next best results, Chardin's "Soap-bubble Blower" brought £12,020, whilst landscapes by Guardi and Hubert Robert kept a very high average. The beautiful portrait of the Princess Talleyrand, by Vigée-Lebrun, was sold to Mr. Knoedler for £16,000. The total paid to-day, with commission, exceeded £320,000, an astonishing testimony to the liberality of collectors and the increasing value of art treasures.

The furniture is quite equal in choiceness and quality to the pictures and marbles, and as there are still two more days at least, if not three, for the completion of the sale, the whole occasion will be memorable in the records of art values.

N° DE DEBIT
Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

ART EXHIBITIONS.

THE PARMA VELASQUEZ AT KNOEDLER GALLERIES.

The portrait of Philip IV. of Spain, by Velasquez, bought last year by Mr. Frick for £80,000, is now on view at the galleries of Messrs. Knoedler, Old Bond-street. As will be remembered, this picture, known as the "Parma Velasquez," from its former ownership, is now accepted on the authority of the late Señor A. de Beruete as the original of the Dulwich Gallery "Philip IV.," which is supposed to be a copy by Del Mazo, the son-in-law of Velasquez. Without a comparison between the two pictures, the superior merits of Mr. Frick's cannot be fully appreciated, but it is evidently one of the finest works of the Spanish master. It represents a life-size, three-quarter length figure in a rose doublet with silver embroidery. The right hand holds a staff, the left a black hat, the arm resting on a sword. The picture is in splendid preservation, and shows to a remarkable degree the actual handling of the painter. Messrs. Knoedler have also on view the Rembrandt "Merchant at a Window," recently bought from Lord Feversham for a sum said to exceed £51,000, besides two other Rembrandts and interesting works by Gainsborough and Raeburn.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :
Exposition

Causerie Artistique

LE chef-d'œuvre d'Henri Regnault "*Salomé*", vient d'être vendu 480.000 francs à M. Knœdler, à Paris, à la vente de Mme la Marquise Landolfo Carcano — qui l'avait acheté dès son apparition 16 000 francs, et qui figura au Salon de 1870, où il fit une grande sensation.

Le père de Regnault était un chimiste et un physicien de grande valeur. Après d'excellentes études classiques, il entra chez le maître Cabanel aux Beaux-Arts dans l'atelier duquel j'eus l'honneur d'entrer aussi un peu plus tard.

Regnault était alors parti pour l'Espagne, où il étudia passionnément Velasquez. Il copia le fameux tableau des *Lances*, d'après le grand maître Espagnol, et que possède l'Ecole des Beaux-Arts. Il exécuta aussi à cette époque son *Général Prim*, maintenant au Louvre.

L'attrait qu'avaient pour lui les monuments arabes l'amena à peindre l'*Alcazar de Séville*. Pendant la même année il peignit aussi son *Toréador*, *Judith et Holopherne*, la *Dame en rose*, et en 1870, sa célèbre *Salomé*

Il alla au Maroc, son voyage l'amena à faire le *Décapité*, le *Départ pour la Fantasia à Tanger*, la *Sortie du Pacha à Tanger*, puis des aquarelles : *Namouna*, *Intérieur de Harem*.

La guerre de 1870 avait éclaté. Il revint à Paris et s'engagea, comme votre serviteur, dans une compagnie de marche de la Garde Nationale. Son bataillon ayant pris part à la bataille de Buzenval, il tomba frappé mortellement d'une balle prusienne au milieu du front, lors de l'attaque du Parc.

L'Exposition Générale de ses Œuvres, qui eut lieu en 1872, révéla l'étendue de la perte faite par l'Art en la personne de ce magnifique peintre.

Ses camarades de l'école lui élevèrent un monument la même année.

Il était grand ami de Benjamin Constant, qui passa en même temps que moi au conseil de révision où il ne fut pas trouvé bon pour le service militaire, sa vue étant trouvée mauvaise paraît-il !

La famille de Benjamin Constant avait une place distinguée dans l'Histoire Contemporaine. Il entra aux Beaux-Arts, aussi chez Cabanel. En 1872, il entreprit, avec M. Tissot, Ministre de France, un voyage au Maroc, pays plus tranquille alors qu'aujourd'hui, et qui eut une influence considérable sur sa carrière artistique.

Ses tableaux devinrent célèbres, et, bizarrerie du sort et des choses, une partie de ses plus belles œuvres qui se vendirent chez Christie peu de temps après sa mort, en 1902, n'obtinrent qu'un prix mesquin et dérisoire.

Il entra à l'Institut en 1893.

Il fit aussi une série de grands portraits Celui de son fils, lui valut la médaille d'honneur au Salon de 1896, et fut acquis par l'Etat : il est au Louvre.

B. FAUSTIN.

Extrait de
Adresse :
Date :
Signature :

ART NOTE.

The Munich Gallery has acquired from Messrs. M. Knoedler and Co. a picture of Saint Sebastian by Antonio Moro, which has frequently been exhibited in London. It came out of the Lesser sale at Messrs. Christie's on February 10 last, when it was bought by Messrs. Colnaghi and Obach for £378. Previously to that it was sold from the Hon. Mrs. Skeffington Smyth's collection in 1906 for £346 10s.; and, going farther back, at the Sir Philip Miles sale in 1854 it brought £162 15s. In 1875 and again in 1880 the panel, which measures 31in. by 27in., was exhibited at Burlington House, on both occasions as by Holbein. In an article by Sir Lionel Cust in the *Burlington Magazine* of October, 1910, on "Some portraits attributed to Antonio Moro, and on a life of the painter by Henri Hymans," Mr. Lesser's panel was described as "a remarkable painting of a young man, nude, and holding a bow and arrow, evidently a St. Sebastian," and it was pointed out that a similar painting, unfortunately in bad condition, in the collection of the Earl of Darnley at Cobham Hall, shows the same admirable modelling of the nude, studied evidently in both cases from the living model, as in the case of the "Christ" at Nimeguen. As both of these versions differ from that usually adopted by the Church, it is suggested that they were painted for some of the numerous Archer-Guilds in the Netherlands, of which St. Sebastian was the patron saint.

Extrait de DAILY GRAPHIC LONDRES
Adresse :
Date : 31 MAI 1912
Signature :

£19,200 FOR A "SALOME" PICTURE.

The sale took place in Paris yesterday of the art collection of the Marquis Landolfo Carcano. Among the notable works included in the sale, says Reuter, was Henri Regnault's famous picture, "Salome," which was the subject of brisk bidding between a number of foreign galleries and the Louvre. It was eventually knocked down to a New York collector for £19,200.

N° DE DEBIT
Extrait de THE STANDARD LONDRES
Adresse :
Date : 31 MAI
Signature :

ART TREASURE FOR AMERICA.

Regnault's "Salome" Bought in Paris for £19,200.

After all the efforts of the art lovers, after all their hopes, after their opening of a subscription, and after the generous response to these appeals—after all the action on the part of artists and friends of the Louvre and the Council of the National Museums, Regnault's "Salome" will never hang on the walls of the Louvre, wires the Paris correspondent of "The Daily News and Leader."

I say never, because it is vain to hope that "Salome" will ever return to France from the country to which she is now to be exiled. America buys up hundreds of old-world art treasures, and they are seldom seen again on this side of the Atlantic.

An American knows a "good thing" when he sees it. Paris art lovers are sore at their defeat on the battleground of the auction sale, or, rather, they are more than sore—they are angry.

The sale of the Marquise Landolfo Carcano's collection, the finest sale of the year, commenced yesterday at the Georges Petit Gallery.

A considerable crowd collected to witness the struggle over "Salomé," which all wished to see bought for the Louvre. But to the Georges Petit Gallery there had come that terror of art sales, the American dealer, rolling in money.

The representatives of the Louvre kept on pluckily until they had reached 400,000f., and then they were obliged to come to a halt, and the coveted picture was finally knocked down to a New York picture dealer, Mr. Le Clerc, for 480,000f. (£19,200).

When the news spread through the room that the picture had been bought for America the public so far forget themselves as to break into that shrill whistling by which the Parisian is known to express his indignation.

Adresse :
Date :
Signature :

£19,000 FOR FAMOUS PICTURE.

[From Our Correspondent.]

PARIS, May 30.

The wonderful art treasures of the Marquis Landolfo Carcano are being disposed of by auction. Among the pictures sold to-day was Salome, the chief work of Henri Regnault. The famous artist, who died at the age of 28, from a Prussian bullet in 1871, began Salome at Rome in 1868, and finished it in Morocco. The Louvre was anxious to obtain the young master's best work, but in spite of £10,000 donations, the Louvre could not afford to pay more than £15,000 for the picture, which, it is said, the Marquis bought from the artist himself for £400. At the auction to-day it reached the sum of £19,200, and was sold to the American dealer, M. Knoedler. Corot's Solitude was sold for £[illegible]

art de
sse :
:
ature :

£19,520 FOR A PICTURE.

REGNAULT'S "SALOME," FOR WHICH THE PAINTER GOT £320.

"Express" Correspondent.

PARIS, Thursday, May 30.

There was great excitement to-day, and almost a riot, at the Hotel Drouot—the Paris equivalent of Christie's saleroom—on the occasion of the sale of the collection of pictures of the Marquis Landolfo Carcano, which realised for the first day £110,438.

One of the pictures sold to-day was the famous "Salome" of Henri Regnault, the young French genius, who died when he was twenty-eight years old fighting for his country in the battle of Buzenval in 1871. When Regnault painted the picture he sold it for £320. The Louvre, helped by a public subscription of £10,000, now offered £16,000, and failed to get it. It was sold to Mr. Knoedler, the art dealer, who bought it for an American collector at £19,520.

The excitement here over the "Salome" has been almost as great as the excitement in England not long ago over the famous Lansdowne picture, "The Mill." Baron Henri de Rothschild had headed the popular subscription with £2,000, and when the agent who was bidding for the Louvre dropped out the crowd in the room hooted, whistled, and shouted that it was a disgrace to allow the "Salome" to leave France.

Very high prices were fetched by other pictures in the collection. A Corot—"Solitude"—was sold for £14,000 to Mr Knoedler, and two pictures by Delacroix fetched £14,008 while a picture by Fortuny was sold for £9,000 to the Louvre, and another by Rousseau was bought for £11,000.

Extrait de [illegible] STRASBOURG
Date : 22 JUILLET 1[illegible]
Signature :

LA VIE ARTISTIQUE

Knoedler

GLANES ET PERLES

Si nous quittions — par ces jours de pluie — les pics ardus de l'estétique pour nous distraire un tantinet, en traitant de moins graves problèmes?

Les enquêtes d'été sont précieuses aux gazettes. Je songe, se demande notre excellent confrère Louis Vauxelles, à la bonne enquête qu'on mènerait sur ce thème :

« Quelle est l'œuvre d'art à propos de laquelle il a été dit — ou écrit — le plus d'énormités? »

Edmond de Goncourt disait un jour : « Il n'y a rien au monde qui entende plus de sottises qu'un tableau. »

Ah! si le vieil amoureux du Japon et du dix-huitième siècle avait assisté aux grandes ventes du mois dernier! Ce que cette « Salomé » de Regnault en a « encaissé! »

Mais c'est peut-être dans les musées qu'on cueille les meilleures. La femme, charmante et spirituelle, d'un des plus lumineux coloristes d'aujourd'hui — le peintre des barques de Capri — narrait récemment à notre confrère une visite récente qu'elle fit au musée du Louvre. Elle déambulait par les salles au gré de sa fantaisie, quand elle aperçoit une jolie et élégante Parisienne accompagnée d'un de ces inénarrables « cicérones » qui stationnent place du Carrousel et, pour deux francs, expliquent les chefs-d'œuvre aux touristes peu familiers avec l'art de Praxitèle et de Léonard. Le fait est qu'il ne manque pas de gens prêts à confondre Raphaël et Raffaelli, Proudhon et Prudhon, Véronèse, Veyrassat et Verrochio, Gérard Dou et Gérard d'Houville, Carpaccio et les monts Carpathes, Boticelli et Monticelli, Théodore Rousseau et le douanier, Fra Angelico et Fra Diavolo, Perugin et Père Ubu, et qui croient Lorenzo di Credi... Lyonnais.

N'est-ce pas M. Beaumetz qui, dans une harangue enflammée, compara le violon d'Ingres et les trompettes de Géricault?

L'excellent sous-secrétaire d'Etat pensait volontiers qu'il existe un rapport étroit entre le radeau de la Méduse et la tête de Giorgione...

Mais revenons au musée.

Le guide salarié mène la jolie petite dame devant l'effigie de jeune homme attribuée à Raphaël, où l'Urbinate mélancolique et trop beau, médite, accoudé : « Voici le portrait de Raphaël Sanzio par lui-même, peint à l'âge de [illegible] ans. » — « A l'âge de seize ans! » s'extasie la pimbêche. Fallait-il qu'il soit adroit! J'aurais cru qu'il avait fait cela étant âgé, d'après une photographie. »

Quelques instants après, on arrive près de l'Antonello de Messine, que le guide appelle, bien entendu, Antonello de Médecine.

Une autre dame, après avoir contemplé longuement le lit bien connu du roi René, émit cette pensée mémorable : « Comme ça devait faire bien, quand il y avait l'armoire à glace et puis tout! »

Et aux Salons parisiens donc! Ce qu'on y peut ouïr, l'après-midi du vernissage, est ineffable. Vous rappelez-vous la délicieuse statuette si ferme, si nerveuse, si élastique, exposée par Jane Poupelet à la « Nationale » : Une jeune fille nue, assise sur ses talons et les bras levés dans un mouvement hardi et neuf? Un couple, mari et femme, tournait autour de la statue, l'examinant avec soin. Mlle Poupelet, se trouvant là, attendait le jugement du public. Soudain le mari : « J'ai trouvé... C'est de la gymnastique suédoise... » La pauvre artiste avait à la fois envie de rire et de pleurer — telle la Joconde.

Mais le plus beau mot qui jamais ait été proféré devant un tableau est celui concernant le mystérieux travail du peintre. Un paysagiste était à son motif, en plein champ. Un paysan, silencieux, regardait. Soudain, il interroge : « Monsieur, je ne comprends pas très bien si vous prenez de la couleur là (désignant la palette) pour en mettre ici (désignant la toile), ou si vous en prenez ici pour en mettre là... »

Hélas! depuis quatre mille ans — davantage peut-être — qu'il y a des peintres et qui peignent... ô chimère de l'éducation populaire, utopie du musée du soir. O inutilité de la critique...

Extrait de [illegible]
Adresse : [illegible]
Date : [illegible] JUIN 1912

Kleines Feuilleton.

Knoedler

Das Modell der „Salomé". Unser Pariser Korrespondent schreibt uns: Das Urbild von Regnaults „Salomé", über deren Verkauf an dieser Stelle berichtet wurde, hieß Maria Latini und war die Tochter einer bäuerlichen Familie der römischen Campagna. Die kleine Römerin besaß in ihrer Erscheinung etwas Wildes und doch Verführerisches, einen Zug von abschreckender und doch unwiderstehlicher Anziehungskraft. Zur Zeit, als Regnault als preisgekrönter Schüler der Akademie in der Villa Medici in Rom weilte, war die kleine Maria Veronica Concetta Latini bereits ein blühendes Mädchen von neunzehn Jahren. Regnault und sein Freund, ein junger Bildhauer aus Paris, dessen Name verschwiegen wird, durchstreiften an freien Tagen zu Pferde, zu Wagen oder zu Fuß die Campagna, die damals noch unter päpstlicher Herrschaft stand. Der Bildhauer kannte bereits das hübsche römische Bauernmädchen. Eine glühende Leidenschaft hatte ihn zu der schönen Maria Latini erfaßt, und er führte eines Tages Regnault in das kleine Campagnadorf hinaus, um ihm seine „Flamme" zu zeigen. Auch Regnault blieb fasziniert von dieser Erscheinung, und auf der Stelle reifte in ihm der Entschluß, das holdselige Geschöpf mit dem „schrecklich-schönen" Kopf im Bilde zu verewigen. Maria wurde, in steter Begleitung ihrer Mutter, Regnaults Modell. Er nahm eine ganze Reihe von Skizzen der Maria Latini, und reiste sodann — zu Studienzwecken — nach Madrid, Cordova und Tanger. Hier vollendete er die „Salomé", für die ihm Kunsthändler Brame im voraus 13 000 Fcs. ausbezahlt hatte. Der Freund Regnaults aber, der junge Bildhauer, heiratete inzwischen die angebetete kleine Römerin. Maria Latini, „das schwarze Panthermädel", wie Regnault und seine Kameraden sie im Atelier nannten, schenkte ihrem Gemahl drei Kinder und blieb bis an ihr Lebensende das Muster einer Gattin und Mutter. Sie starb im Jahre 1900 in Paris; ihr Gemahl war ihr einige Monate früher im Tode vorausgegangen. Was hätte wohl das ehemalige römische Bauernmädchen dazu gesagt, wenn es noch den Tag erlebt hätte, an welchem „ihr" Porträt zum Riesenpreis von 480 000 Francs verkauft wurde! Henri Regnault hatte für das Bild armselige 13 000 Fcs. erhalten; die Marquise de Carcano erstand es bei der Auktion der Sammlung einer Frau Caffin für — 16 000 Fcs. und erhält nun dafür den dreißigfachen Wert! U—ci.

Extrait de Leipziger Neueste Nachr.
Adresse : Leipzig
Date : 6 JUIN 1912
Signature :

Das Modell eines berühmten Gemäldes. Das Urbild von Regnaults „Salome", die in Paris soeben für 480 000 Franken versteigert wurde, hieß, der „B. Z. a. M." zufolge, Maria Latini und war die Tochter einer bäuerlichen Familie der römischen Campagna. Die kleine Römerin besaß in ihrer Erscheinung etwas Wildes und doch Verführerisches, einen Zug von abschreckender und doch unwiderstehlicher Anziehungskraft. Zur Zeit, als Regnault als preisgekrönter Schüler der Akademie in der Villa Medici in Rom weilte, war die kleine Maria Veronica Concetta Latini bereits ein blühendes Mädchen von neunzehn Jahren. Regnault und sein Freund, ein junger Bildhauer aus Paris, dessen Name verschwiegen wird, durchstreiften an freien Tagen zu Pferde, zu Wagen oder zu Fuß die Campagna, die damals noch unter päpstlicher Herrschaft stand. Der Bildhauer kannte bereits das hübsche römische Bauernmädchen. Eine glühende Leidenschaft hatte ihn zu der schönen Maria Latini erfaßt, und er führte eines Tages Regnault in das kleine Campagnadorf hinaus, um ihm seine „Flamme" zu zeigen. Auch Regnault blieb fasziniert von dieser Erscheinung, und auf der Stelle reifte in ihm der Entschluß, das holdselige Geschöpf mit dem „schrecklich-schönen" Kopf im Bilde zu verewigen. Maria wurde, in steter Begleitung ihrer Mutter, Regnaults Modell. Er nahm eine ganze Reihe von Skizzen der Maria Latini und reiste sodann — zu Studienzwecken — nach Madrid, Cordova und Tanger. Hier vollendete er die „Salome", für die ihm Kunsthändler Brame im voraus 13 000 Franken ausbezahlt hatte. Der Freund Regnaults aber, der junge Bildhauer, heiratete inzwischen die angebetete kleine Römerin, Maria Latini, „das schwarze Panthermädel", wie Regnault und seine Kameraden sie im Atelier nannten, schenkte ihrem Gemahl drei Kinder und blieb bis an ihr Lebensende das Muster einer Gattin und Mutter. Sie starb im Jahre 1900 in Paris; ihr Gemahl war ihr einige Monate früher im Tode vorausgegangen. Was hätte wohl das ehemalige römische Bauernmädchen dazu gesagt, wenn es noch den Tag erlebt hätte, an welchem „ihr" Porträt zum Riesenpreis von 480 000 Franken verkauft wurde! Henri Regnault hatte für das Bild armselige 13 000 Franken erhalten; die Marquise de Carcano erstand es bei der Auktion der Sammlung einer Frau Caffin für 16 000 Franken und erhielt nun dafür den dreißigfachen Wert!

Extrait de [illegible]
Adresse : [illegible]
Date : 6 JUIN 1912
Signature :

Knoedler

Das Modell eines berühmten Gemäldes. Das Urbild von Regnaults „Salome", die in Paris soeben für 480 000 Franken versteigert wurde, hieß, der „B. Z. a. M." zufolge, Maria Latini und war die Tochter einer bäuerlichen Familie der römischen Campagna. Die kleine Römerin besaß in ihrer Erscheinung etwas Wildes und doch Verführerisches, einen Zug von abschreckender und doch unwiderstehlicher Anziehungskraft. Zur Zeit, als Regnault als preisgekrönter Schüler der Akademie in der Villa Medici in Rom weilte, war die kleine Maria Veronica Concetta Latini bereits ein blühendes Mädchen von neunzehn Jahren. Regnault und sein Freund, ein junger Bildhauer aus Paris, dessen Name verschwiegen wird, durchstreiften an freien Tagen zu Pferde, zu Wagen oder zu Fuß die Campagna, die damals noch unter päpstlicher Herrschaft stand. Der Bildhauer kannte bereits das hübsche römische Bauernmädchen. Eine glühende Leidenschaft hatte ihn zu der schönen Maria Latini erfaßt, und er führte eines Tages Regnault in das kleine Campagnadorf hinaus, um ihm seine „Flamme" zu zeigen. Auch Regnault blieb fasziniert von dieser Erscheinung, und auf der Stelle reifte in ihm der Entschluß, das holdselige Geschöpf mit dem „schrecklich-schönen" Kopf im Bilde zu verewigen. Maria wurde, in steter Begleitung ihrer Mutter, Regnaults Modell. Er nahm eine ganze Reihe von Skizzen der Maria Latini und reiste sodann — zu Studienzwecken — nach Madrid, Cordova und Tanger. Hier vollendete er die „Salome", für die ihm Kunsthändler Brame im voraus 13 000 Franken ausbezahlt hatte. Der Freund Regnaults aber, der junge Bildhauer, heiratete inzwischen die angebetete kleine Römerin, Maria Latini, „das schwarze Panthermädel", wie Regnault und seine Kameraden sie im Atelier nannten, schenkte ihrem Gemahl drei Kinder und blieb bis an ihr Lebensende das Muster einer Gattin und Mutter. Sie starb im Jahre 1900 in Paris; ihr Gemahl war ihr einige Monate früher im Tode vorausgegangen. Was hätte wohl das ehemalige römische Bauernmädchen dazu gesagt, wenn es noch den Tag erlebt hätte, an welchem „ihr" Porträt zum Riesenpreis von 480 000 Franken verkauft wurde! Henri Regnault hatte für das Bild armselige 13 000 Franken erhalten; die Marquise de Carcano erstand es bei der Auktion der Sammlung einer Frau Caffin für 16 000 Franken und erhielt nun dafür den dreißigfachen Wert!

Extrait de Düsseldorfer Ztg
Adresse : Düsseldorf
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

Knoedler

— Die Versteigerung der Sammlung Carcano in der Galerie Georges Petit zu Paris hatte, wie man uns von dort schreibt, bereits vorher zu zahlreichen Erörterungen Anlaß gegeben, da besonders für das berühmte Bild des mit der Heldenlegende umstrahlten Malers Henry Regnault „Salome" die ganze Nation in Bewegung gesetzt worden war, um es Frankreich zu erhalten. Tatsächlich wurden in wenigen Tagen 185 000 Francs zu diesem Zweck zusammengebracht, aber diese Summe genügt weitaus nicht, um den mitbietenden Amerikanern standzuhalten. Man kann sagen, daß dieser Verkauf die Apotheose der Schule von 1830 bildete. Es wurden nicht weniger als 2 760 950 Francs ohne den zehnprozentigen Zuschlag gelöst. Die „Salome" ging, wie schon gemeldet, für 480 000 Francs in den Besitz des amerikanischen Kunsthändlers Knoedler über, der außerdem zwei Corots „La Solitude" für 350 000 und „Le Lac" (Morgensonneneffekt) für 121 000 Francs erstand, ferner einen Dupré „Teich in einer Waldlichtung" für 90 000 Francs. Außerdem wurden gelöst: Für Delacroix' Ermordung des Bischofs von Lüttich 205 100, für desselben Inneres eines Hofes in Marokko 80 000, für Fortunys Spanische Hochzeit 220 000, für Fromentins Arabisches Lager 69 000, für Rousseaus Kastanienallee (vom Louvre erworben) 270 000, für desselben Col de la Faucille 67 500 (wieder Herr Knoedler Meistbietender), für Troyons Kühe im Gehölz 65 000, für Corots Mauern einer Stadt 28 100, für Baudrys Diana, den Amor züchtigend 16 000, für Bonnats Mezzo Bajocco Eccellenza 20 500, für Delacroix' Reitstunde 140 100, für Héberts Vierge au Baiser 28 000, desselben Kleiner Musiker 21 000, für Lefebvres Porträt Frau Gedons 140 000, für Meissoniers Schwarzer Raucher 57 100, desselben En Vedette 27 500, desselben Rosiger Leser 28 500.

Extrait de Düsseldorfer Ztg
Adresse : Düsseldorf
Date : [illegible] JUIN 191[illegible]
Signature :

Knoedler

— Die Versteigerung der Sammlung Carcano in der Galerie Georges Petit zu Paris hatte, wie man uns von dort schreibt, bereits vorher zu zahlreichen Erörterungen Anlaß gegeben, da besonders für das berühmte Bild des mit der Heldenlegende umstrahlten Malers Henry Regnault „Salome" die ganze Nation in Bewegung gesetzt worden war, um es Frankreich zu erhalten. Tatsächlich wurden in wenigen Tagen 185 000 Francs zu diesem Zweck zusammengebracht, aber diese Summe genügt weitaus nicht, um den mitbietenden Amerikanern standzuhalten. Man kann sagen, daß dieser Verkauf die Apotheose der Schule von 1830 bildete. Es wurden nicht weniger als 2 760 950 Francs ohne den zehnprozentigen Zuschlag gelöst. Die „Salome" ging, wie schon gemeldet, für 480 000 Francs in den Besitz des amerikanischen Kunsthändlers Knoedler über, der außerdem zwei Corots „La Solitude" für 350 000 und „Le Lac" (Morgensonneneffekt) für 121 000 Francs erstand, ferner einen Dupré „Teich in einer Waldlichtung" für 90 000 Francs. Außerdem wurden gelöst: Für Delacroix' Ermordung des Bischofs von Lüttich 205 100, für desselben Inneres eines Hofes in Marokko 80 000, für Fortunys Spanische Hochzeit 220 000, für Fromentins Arabisches Lager 69 000, für Rousseaus Kastanienallee (vom Louvre erworben) 270 000, für desselben Col de la Faucille 67 500 (wieder Herr Knoedler Meistbietender), für Troyons Kühe im Gehölz 65 000, für Corots Mauern einer Stadt 28 100, für Baudrys Diana, den Amor züchtigend 16 000, für Bonnats Mezzo Bajocco Eccellenza 20 500, für Delacroix' Reitstunde 140 100, für Héberts Vierge au Baiser 28 000, desselben Kleiner Musiker 21 000, für Lefebvres Porträt Frau Gedons 140 000, für Meissoniers Schwarzer Raucher 57 100, desselben En Vedette 27 500, desselben Rosiger Leser 28 500.

Midland Counties Expr

4. 6 12

FAMOUS PICTURE.

REGNAULT'S "SALOME" SOLD FOR £19,520.

The *Daily Express* correspondent at Paris states:—There was great excitement on Thursday at the Hotel Drouot—the Paris equivalent of Christie's sale-room—on the occasion of the sale of the collection of pictures of the Marquis Landolfo-Carcanos, which realised for the first day £110,450.

One of the pictures sold was the famous "Salome" of Henri Regnault, the young French genius who died when he was 28 years old fighting for his country in the battle of Buzenval in 1871. When Regnault painted the picture he sold it for £320. The Louvre, helped by a public subscription of £10,000, now offered £16,000, and failed to get it. It was sold to Mr. Knoedler, the art dealer, who bought it for an American collector at £19,520.

The excitement in Paris over the "Salome" has been almost as great as the excitement in England not long ago over the famous Lanslowne picture, "The Mill." Baron Henri de Rothschild has headed the popular subscription with £2,000, and when the agent who was bidding for the Louvre dropped out, the crowd in the room hooted, whistled, and shouted that it was a disgrace to allow the "Salome" to leave France.

Very high prices were fetched by other pictures in the collection. A Corot—"Solitude"—was sold for £14,000 to Mr. Knoedler, and two pictures by Delacroix fetched £14,000, while a picture by Fortuny was sold for £9,000 to the Louvre, and another by Rousseau was bought for £11,000.

trait de LE DEVOIR MONTREAL
resse :
te : 22 JUIN 1912
gnature :

Knoedler

Plusieurs journaux français affirment que tout le tapage fait autour de la *Salomé* de Henri Regnault n'avait d'autre but que de faire donner une plus-value fictive à ce tableau, afin de permettre ensuite aux propriétaires d'autres oeuvres du même peintre de les vendre à grand profit.

Une telle manoeuvre n'aurait rien d'étonnant. Tout se mercantilise, aujourd'hui. Et les grands marchands européens d'objets d'art, savent habilement tirer bénéfice de l'engouement du public pour tel ou tel artiste. Si ce sentiment n'existe pas, ils s'efforcent de le créer, avec la complicité d'une presse intéressée. Ils y réussissent maintes fois; les dernières ventes de tableaux et de sculptures, en Europe, témoignent de l'efficacité de ce *cuisinage*. Mais les artistes n'en bénéficient pas du tout: la plupart sont morts dans la misère, quand leurs tableaux atteignent des prix fantastiques. Des *mercantis* s'enrichissent à ce jeu-là. Incapables de peindre, ils exploitent le talent des grands maîtres, et leur ouvrages. Le sot devient capitaliste, le génie a connu la pénurie.

it de Times New York.
ue : 14 JUN 1912
:
ture :

"SALOME" MAY COME HERE.

Now Unlikely That the Louvre Will Get Regnault's Picture.

Special Cable to THE NEW YORK TIMES.

PARIS, June 13.—There seems little chance of Regnault's "Salome" being acquired for the Louvre. A subscription opened for the purpose of accepting M. Knoedler's offer to sell the picture reached half the necessary sum, and it was expected that the rest would be provided by the Council of the National Museum; but Arthur Meyer, organizer of the subscription, has received a letter, saying that the council has decided not to purchase "Salome" for the Louvre. He has spent the money raised for the purpose in acquiring other pictures.

Edouard Detaille is attempting to get the use of the legacy of Mme. Edouard André for the purpose of buying the picture, but he is unlikely to succeed.

"Salome" may thus cross the Atlantic after all.

Birmingham Gaz

27 MAY 1912

£19,520 FOR A PICTURE.

REGNAULT'S "SALOME" TO LEAVE FRANCE.

[FROM THE "DAILY EXPRESS."]

PARIS, Thursday.

There was great excitement to-day at the Hotel Drouot—the Paris equivalent of Christie's sale-room—on the occasion of the sale of the collection of pictures of the Marquis Landolfo-Carcanos, which realised for the first day £110,450.

One of the pictures sold to-day was the famous "Salome" of Henri Regnault, the young French genius who died when he was twenty-eight years old fighting for his country in the battle of Buzenval in 1871. When Regnault painted the picture he sold it for £320. The Louvre, helped by a public subscription of £10,000, now offered £16,000, and failed to get it. It was sold to Mr. Knoedler, the art dealer, who bought it for an American collection at £19,520.

The excitement here over the "Salome" has been almost as great as the excitement in England not long ago over the famous Lanslowne picture, "The Mill." Baron Henri de Rothschild has headed the popular subscription with £2,000, and when the agent who was bidding for the Louvre dropped out, the crowd in the room hooted, whistled, and shouted that it was a disgrace to allow the "Salome" to leave France.

Very high prices were fetched by other pictures in the collection. A Corot—"Solitude"—was sold for £14,000 to Mr. Knoedler, and two pictures by Delacroix fetched £14,000, while a picture by Fortuny was sold for £9,000 to the Louvre, and another by Rousseau was bought for £11,000.

trait de GAZETTE
resse : MONTR
te : 8 JUIL.
gnature :

LA "SALOME" DE REGNAULT

LE TABLEAU RESTERA, JUSQU'AU MOIS DE DECEMBRE, A LA DISPOSITION DU LOUVRE.

Paris, 5—MM. Knoedler et Cie ont annoncé qu'au lieu d'expédier la "Salomé", de Regnault, à New-York, ainsi qu'ils en avaient eu d'abord l'intention, ils garderont ici le fameux tableau, qui restera jusqu'à la fin de décembre à la disposition du musée du Louvre.

Ils veulent ainsi donner, au comité qui a commencé une souscription nationale, le temps de recueillir les fonds nécessaires pour racheter le chef-d'œuvre.

La nouvelle et généreuse offre de MM. Knoedler a été reçue avec la plus grande satisfaction.

Extrait de [illegible]
Adresse : BERLIN
Date :

LA PEINTURE FRANÇAISE

La «Salomé» d'Henri Regnault

Cette œuvre, dont nous publions aujourd'hui un excellent cliché que la belle revue «L'Art Décoratif» a bien voulu nous prêter, eut, malgré la critique, un succès retentissant. Elle fut exposée au Salon de 1870; elle était inscrite au catalogue sous ce titre: «Salomé, la danseuse, tenant le bassin et le couteau qui doivent servir à la décollation de Saint Jean, par Henri Regnault».

Un peu plus de quarante ans se sont écoulés; et ce même tableau, qui faisait partie de la vente Carcano, vient d'être vendu, il y a quelques jours, à peine moins de 500.000 francs à un Américain; beaucoup déplorent que ce chef-d'œuvre de la jeune école française n'ait pu être acquis par le Louvre.

La «Salomé» d'Henri Regnault

Certes, quand Henri Regnault commença son tableau à Rome, en 1869, pour le terminer à Tanger, un an plus tard, il ne se doutait guère du prix formidable qu'atteindrait un jour son œuvre.

Celle-ci fut d'abord acquise par un marchand de tableaux, Braune, qui venait depuis peu de fonder sa maison. Comme il cherchait quelques tableaux à sensation, et qu'il avait été avisé de celui que Regnault était en train d'exécuter, il alla d'abord à Rome, puis à Madrid, pour trouver le jeune homme, et finalement, il acquit la «Salomé» pour 13.000 francs; bien entendu la peinture n'était pas encore achevée.

Quelques mois après, «Salomé», définitivement terminée, était expédiée par mer de Tanger à Paris.

Exposée dans la boutique de Braune, rue Taitbout, la toile eut un succès considérable; elle fut acquise presque immédiatement après par M. Durand-Ruel et revendue ensuite par lui à Mme de Cassin, devenue depuis la marquise de Carcano.

Cette première grande œuvre, qui promettait un maître à la France, fut aussi la dernière d'Henri Regnault: l'année suivante ce fut l'année terrible, ce fut Paris assiégé, et le 19 janvier 1871, Henri Regnault était tué à Buzenval.

Ce jeune homme était accouru, en effet: il allait mourir en héros, à l'âge de vingt-huit ans, laissant à son pays le souvenir d'un brave, et léguant à l'art français ce chef-d'œuvre: «Salomé.»

La Salomé de l'histoire et celle de l'artiste

Elle était princesse juive, fille d'Hérode Philippe et d'Hérodiade, qui vivaient l'an 40 avant Jésus-Christ: son père étant mort, sa mère Hériodade se maria avec Hérode Antipa, son beau-frère, et par conséquent, l'oncle de Salomé.

A cette époque, l'an 29 de Jésus-Christ, l'apôtre saint Jean-Baptiste prêchait sur les bords du Jourdain la venue du Messie; un grand nombre de juifs, touchés par ses paroles, lui demandèrent le baptême et le Christ lui-même voulut être baptisé par le grand apôtre; c'est peu de temps après qu'il fut jeté en prison pour s'être élevé avec force contre l'union incestueuse d'Hérode Antipas avec sa belle-sœur.

Hérodiade voulait la mort du saint homme et ce fut Salomé, qui, à l'instigation de sa mère, la demanda à son oncle et beau-père Hérode qu'elle avait su charmer.

Salomé dansait, et ses danses étaient si gracieuses, sa personne exhalait un tel charme, qu'Hérode Antipas conquis ne sut bientôt plus résister aux désirs de la redoutable ensorceleuse. C'est après une de ces danses, plus lascives, plus prenante que les autres, qu'elle exigea de son oncle une terrible récompense: il lui fallait la tête de saint Jean-Baptiste...

Elle laisse tomber à terre son voile de gaze brodé d'or; prend le couteau et le bassin et s'assied vis-à-vis d'Hérode, à qui elle présente en souriant sa féroce requête:

«Donnez-moi ici, sur ce bassin, la tête de l'apôtre...»

* * *

Tel est le motif historique choisi par l'artiste; mais ce motif n'a été pour lui qu'un prétexte de peindre, selon ses propres expressions: «Une femme d'une férocité caressante, une sorte de panthère noire apprivoisée mais restée toujours sauvage.» Et, en effet, il a réalisé la plus curieuse figure que l'on puisse imaginer.

La chevelure de sa Salomé, abondante, noire et crépue, déborde sur sa nuque, sur ses joues, sur ses tempes et fait un magnifique diadème à son front.

Ses grands yeux humides, voluptueux et lascifs, lancent des regards aigus et provocants à la fois, qui donnent le frisson comme ferait le contact d'une lame d'acier. Le costume ne rappelle aucune époque, aucun pays; il est de pure fantaisie et tel que peut l'arranger le caprice d'une danseuse: une chemisette jaune pâle s'agrafe sur l'épaule droite par une fibule d'argent ciselé et enrichie de perles, laissant la poitrine nue jusqu'à la naissance des seins; une écharpe jaune safran est jetée sur l'autre épaule; une large ceinture violette à larges plis se noue autour des reins; une jupe de gaze, rayée transversalement de vert et toute brochée d'or et un burnous blanc rejeté en arrière complètent ce costume de courtisane et de danseuse.

A son bras droit, qui est nu, s'enroule un bracelet de jade vert en forme de serpent. La main gauche caresse un yatagan à manche d'ivoire, à fourreau de velours rouge brodé d'argent, au-dessus d'un bassin de cuivre posé sur les genoux.

A terre sous ses pieds mignons, une peau de tigre est étendue sur un tapis oriental. Enfin, derrière cette créature bizarre et bizarrement accoutrée, se déploie un rideau de soie jaune clair légèrement agité et que le soleil noire d'une éclatante lumière.

Celle qui posa la Salomé

M. Léon Bénédite, le conservateur du musée du Luxembourg qui connut intimement «la petite Marie», qui posa Salomé, nous donne des renseignements complets sur le modèle qui inspira Henri Regnault.

Elle se nommait Maria Veronica Concetta Latini et avait seize ans seulement quand elle posa la Salomé.

Comment Henri Regnault connut-il cette «petite chanchard qui a une vraie tête de fauvesse», écrivait-il en mars 1869, lorsqu'il commença son tableau? On nous dit que ce fut parmi les vendeuses de fleurs de la place d'Espagne, à Paris. Ce n'est guère probable; c'est plus vraisemblablement par son ami le sculpteur, follement épris de la jeune fille. La famille Latini n'habitait point la ville, mais la campagne. Ce serait dans une de leurs courses vagabondes qu'elle aurait été rencontrée. Elle avait, à cette date, seize ans. Elle est morte en 1900, profondément regrettée de tous ceux qui la connaissaient.

Elle s'était mariée avec un sculpteur qui était lié avec Henri Regnault et, dit M. Léon Bénédite, cette «panthère noire» fut pourtant la plus charmante femme, le modèle des épouses et la plus dévouée des mères. Elle était la bonté et la simplicité par excellence et rien ne rappelait plus, dans son regard profond et calme ni dans son sourire, qui était resté très doux, le rôle féroce qu'on lui avait fait tenir un jour.

A. D.

Extrait de Neueste Nachrichten
Adresse : Braunschweig
Date : 9 JUIN 1912
Signature :

Vom Pariser Kunstmarkt.

(Von unserm Pariser P. C.-Korrespondenten.)

Wieder erleben wir eine große Bilderwoche mit amerikanischen Händlern und deutschen Museumsleuten. Es ist ein Glück, daß das Deutsche Reich Geld genug hat, um die Herren reisen zu lassen. Auf diese Weise bekommen sie wenigstens zu sehen, was sie gewöhnlich doch nicht kaufen können. Vielleicht werden sie aus der Auktion des Pariser Schneiders Doucet, der seine herrliche Sammlung von Bildern und Kunstgegenständen des 18. Jahrhunderts verklopft, doch dies oder jenes ergattern können. Vielleicht ist es aber auch besser, sie warten noch ein bißchen, denn es sind Anzeichen dafür vorhanden, daß das 18. Jahrhundert im Preise sinkt, und man munkelt, der gute Doucet habe sich nur wegen der drohenden Baisse zu einer Versteigerung seiner Schätze entschlossen. Immerhin, gelänge es uns, einen der herrlichen Fragonards zu erwischen, die einen so wunderbaren Ausblick auf die moderne Entwicklung der französischen Malerei eröffnen, es wäre ein ganz großer Gewinn. Wahrscheinlicher ist, daß Amerika das Rennen macht — dieses Amerika, das nicht nur Geld genug hat, die besten Bilder zu kaufen, sondern auch gelegentlich andere Leute vor großen Dummheiten zu bewahren. Ob freilich mit endgültigem Erfolge, steht noch nicht fest, aber die Geschichte ist zu amüsant, um verschwiegen zu werden.

Als die Marquise Carcona vor einigen Tagen ihre Schätze verauktionieren ließ, machte man schon vor der Ausstellung der Bilder bekannt, daß sich unter ihnen ein Hauptwerk des französischen Malers Regnault befinde, das man nicht unter einer halben Million Franken dergeben wolle. Der Name Regnault ist selbst in Frankreich nicht sehr bekannt, höher als seine Bilder schätzt man seinen Patriotismus: Regnault starb im deutsch-französischen Kriege als Freiwilliger den Tod fürs Vaterland. Er war zweifellos ein Virtuose des Pinsels, aber sein künstlerisches Gefühl stand nicht auf der Höhe des vaterländischen, und seine „Salome" hätte bei der Auktion den Maximalpreis von 50 000 Franken kaum erreicht, wenn nicht von vornherein das Zehnfache gefordert worden wäre. Das rüttelte denn doch den schläfrigsten Patrioten wach, und der Gaulois eröffnete sofort eine Subskription, um dem Louvre den Ankauf des Bildes zu ermöglichen. Denn der Staat hatte nur 180 000 Franken für diesen Zweck zur Verfügung.

Für diesen Zweck — denn als man endlich vor dem Bilde stand, sah man sofort, mit welcher weisen Vorsicht diese Summe festgesetzt war. Sie war anständig, aber noch nicht die Hälfte des geforderten Preises, und daß die Subskription 300 000 Franken aufbringen würde, war nicht zu fürchten. Regnaults Salome ist nämlich, trotz der verblüffenden Eleganz, mit der es gemalt ist, kein Bild, das in Ehren neben den Heiligtümern des Louvre bestehen kann. So glänzend die Virtuosität des Künstlers sich im Detail zeigt, das Ganze ist ein Atelierbild, ohne Licht und Luft, nach einem süßlichen italienischen Modell, uninteressant und plump in der Bewegung — ein in seiner Art vollendeter Kitsch, wie ihn bei uns etwa Meister Sichel gemalt hat.

Man kann sich denken, mit welcher Angst der Louvredirektor auf die Subskription sah, die vor der Auktion bis auf 200 000 Franken stieg und ihn zwang, bis 380 000 Franken zu bieten, — und wie er schließlich aufatmete, als er überboten wurde und Amerika in der Person des Herrn Knödler das Bild erwarb. Leider erübrigten aber bei diesem Resultat so schrille Zeichen, daß Herr Knödler in einer großmütigen Aufwallung sofort beschloß, das Bild dem Louvre zum Selbstkostenpreise zur Verfügung zu stellen. 480 000 Franken, plus 48 000 Franken Auktionsgebühr. Seitdem wird weiter gesammelt, und der Louvre schwebt fortgesetzt in Aengsten. Ein Teil der Presse wird sogar sehr im entgegengesetzten Sinne beunruhigt und sagt, Regnault sei bereits im Louvre genügend vertreten, man solle doch ruhig das Bild in Amerika für französische Kunst sprechen lassen. Vielleicht gibt aber der Louvre jetzt bei Doucet so viel Geld aus, daß er die 180 000 Franken nicht mehr hat. Zu Ehren dieser Verwaltung sei erwähnt, daß sie sogar den schwachen Versuch machte, ein deutsches Bild zu steigern. Dieses ein wundervoller Leibl, war allerdings als „Französische Schule" im Katalog bezeichnet. Ein deutscher Kunsthändler erwarb es für 140 000 Franken, und jede Subskription zu gunsten eines deutschen Museums würde sie rechtfertigen.

trait de
resse :
te :
nature :

Auktion der Pariser Sammlung Carcano.

Die Kunstsammlung der verstorbenen Marquise Gandolfo Carcano gelangt, wie uns ein Privattelegramm meldet, in den letzten drei Tagen dieser Woche in der Galerie Georges Petit in Paris zur Versteigerung. An der Spitze der Kollektion, die 120 ältere und moderne Gemälde umfaßt, steht die Landschaft „La Solitude" von Corot, die der Künstler im Jahre 1860 geschaffen hatte. Das Gemälde war von Kaiser Napoleon für die Privatsammlung der Kaiserin Eugenie angekauft worden. Ein anderes, nicht weniger berühmtes Bild ist ein Gemälde von Henry Regnault, der im Jahre 1870 den Tod auf dem Schlachtfelde von Buzenval bei Paris fand. Ein bestes Gemälde ist das im Jahre 1860 geschaffene „Porträt in Grau", das eine Frau Gobon darstellt und von Wilhelm Leibl gemalt ist. Ferner weist die Sammlung unter ihren Kostbarkeiten auf: ein kleines ovales Porträt von Rembrandt, das vermutlich die Schwester des Meisters darstellt, ein Rubens „Christus von heiligen Frauen beweint", das berühmte Gemälde von Eugène Delacroix „Die Ermordung des Bischofs von Lüttich" usw.

Extrait de Edinburgh Ev
1. 6 12

"SALOME" FOR THE LOUVRE.

It is possible that the picture "Salome," which was sold on Thursday to a New York collector for £10,000, may not go to New York, the purchaser, Mr Knoedler, having intimated that he will cede it to the Paris Louvre for the same price which he paid for it. An option of two months is given, during which time it is hoped that the necessary funds will be raised by public subscription and an exhibition of the picture.

Extrait de Teplitzer Ztg
Adresse : Teplitz
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

— **Renaults Salomebild nach Amerika verkauft.** Die Bemühungen opferwilliger französischer Kunstfreunde, das berühmte Bild „Salome" des im Kriege 1870/71 gefallenen Pariser Malers Henri Regnault für das Louvremuseum in Paris zu erwerben, haben nicht zum Ziel geführt. Das Werk wurde bei der Versteigerung am 30. v. M. in der Galerie Carcano für 480.000 Franks für amerikanische Rechnung gekauft. Regnault malte das Bild im Jahre 1870; es war eines seiner letzten Werke. Bei der Versteigerung erzielten ferner Wilhelm Leibls „Porträt der Frau Gedon" 140.000 und Theodore Roussenaus „Kastanienbaumallee" 270.000 Franks. — Nachträglich erfahren wir hiezu nach folgendes: Der amerikanische Kunsthändler, der Regnaults „Salome" erwarb, hat sich bereit erklärt, das Gemälde um 480.000 Franks, also ohne Nutzen, dem Louvremuseum zu überlassen. Der Kauf dürfte infolge der in Aussicht stehenden Spenden von französischen Kunstfreunden noch in dieser Woche zustande kommen.

Nº DE DÉBIT
Extrait de Nachrichten f. Stadt
Adresse : Oldenburg
Date : 6 JUIN 1912
Signature :

Renaults Salomebild nach Amerika verkauft. Die Bemühungen opferwilliger französischer Kunstfreunde, das berühmte Bild „Salome" des im Kriege 1870/71 gefallenen Pariser Malers Henri Regnault für das Louvremuseum zu erwerben, haben nicht zum Ziel geführt. Das Werk wurde bei der Versteigerung in der Galerie Carcano für 480 000 Frank für amerikanische Rechnung gekauft.

Regnault malte das Bild im Jahre 1870; es war eines seiner letzten Werke. Bei der Versteigerung erzielten ferner Wilhelm Leibls „Porträt der Frau Gedon" 140 000 und Theodore Rousseaus „Kastanienbaumallee" 270 000 Frank. Es sei noch mitgeteilt, daß Renault selber für seine Salome 8000 Frank und Leibl für das Porträt 7000 Mk. erhielt!

Extrait de HOET VADERLAND GRAVENHAGE
Adresse :
Date : 15 JUIN 1912
Signature :

...rechtelijken weg.

— Het is thans, volgens de Fransche bladen, definitief zeker, dat Henri Regnault's „Salome" niet in Frankrijk zal blijven. Zooals wij gisteren schreven, was de laatste hoop gevestigd op de nalatenschap van mevrouw André, die het Instituut voor eenigen tijd vele millioenen vermaakt heeft. Doch het zal niet mogelijk zijn hieruit op het oogenblik de vereischte som te nemen, daar de uitvoering der verschillende bepalingen van het testament nog wel een paar jaar in beslag zal nemen.

Adresse : HOET VADERLAND GRAVENHAGE
Date : 14 JUIN 1912
Signature :

— Bij den uitgever Dixon te Apeldoorn zal een bundel verzen van Th. Van Ameide verschijnen.

— Er schijnt weinig kans te zijn, dat Henri Regnault's schilderij „Salomé" door het Louvre zal worden aangekocht. Zooals wij reeds berichtten, hebben particulieren een mooie som voor dit doel bijeengebracht; maar het „Conseil des musées", dat 200.000 frs. zou geven, schijnt op het laatste oogenblik zijn woord te hebben ingetrokken. Misschien zal het mogelijk zijn in het groote legaat van mevrouw Edouard André op de eene of andere wijze de middelen te vinden waardoor het werk in ieder geval voor Frankrijk (d. w. z. in de collectie-André) behouden blijft; doch veel kans schijnt hierop niet te zijn.

Notts Eng Tca

1- 6- 12

Mr. Knoedler, the American who purchased in Paris the picture "Salome," by Henri Regnault, for £19,200, has offered to resell it to the Louvre for the same price within two months.

Extrait de HAAGSCHE COURANT 'SGRAVENHAGE
Adresse :
Date : 1 MAI 1912
Signature :

Het portret van Carnegie.

Het portret van Carnegie — bericht het bulletin van den Larenschen Kunsthandel — is gereed en bij Knoedler te New-York geëxposeerd. De heer Blommers, die als jurylid nog naar de Pittsburg-tentoonstelling moest, gaat 28 dezer op de *Rotterdam* scheep, om weder naar het vaderland terug te keeren.

Leader Cleveland

9 JUIN 1912

GLAD 'SALOME' IS COMING TO AMERICA

Paris Writer Says U. S. Will Have Chance to Appreciate French Genius.

By Marconi Transatlantic Wireless to the Cleveland Leader.

PARIS, June 8.—Under the title "The Victory of the Dollar," La Liberte prints an article on Mr. Knoedler's purchase of Regnault's "Salome" (a reproducti... of this picture is to be seen in the pictorial section of the Leader today) which has attracted much attention from its bold opposition to the current view of the matter held here.

"So far from regretting that one of the greatest masterpieces of modern French painting is probably going out of the country," says Paul Gaulot, the writer of the article, "the national pride should be gratified by the thought that those who will look on the picture in America will see at the same time a product of French genius. Every time this genius radiates into foreign countries it should be for real patriots an occasion for rejoicing.

"Artistic stagnation would result," M. Gaulot points out, "if every nation were able to gratify a selfish desire to keep to itself the most beautiful and celebrated works of its artists.

"If this were carried out consistently Paris would have no Raphaels, Lionardos, Rembrandts or Valesquezes, while foreigners would be ignorant of French masters.

Not Reproach U. S.

"If there is one nation more than another which should not be reproached for carrying off foreign works of art, it is America. Like all young peoples she had to give her first attention to commerce, and now the taste for culture has come to her with wealth and it is natural that she should use her money to bring master canvases into her private galleries—and so much better for her neighbors.

"If today she takes away 'Salome' and tomorrow yet another great painting, there will always remain enough for France, thanks to the inexhaustible genius of French artists.

"There is thus no need to grow sad over the latest victory of the dollar, and after short reflection, even those who hissed at last week's auction will judge the situation much more justly."

The article accuses the Louvre of being swayed more by popular opinion than by strict artistic consideration in its actual or attempted purchase. "Salome," it is pointed out, might have been purchased a few years ago for one-fourteenth the sum given by Knoedler & Company.

"Let us wish more keenness, taste and luck to the fine arts administration," the article concludes, "and while awaiting the moment when it shall have the good fortune to lay its hand on some future masterpiece, let us bid farewell, with joy and pride—also without regret—to the masterpieces which leave us, covered with gold to carry the glory of the artist and a little of the glory of our country to other lands."

Bradford Tele

1- 6 -12

The Louvre and the "Salome" Picture.

It is possible that the picture "Salome," which was sold to a New York collector for £19,200, may not go to New York. The purchaser, Mr Knoedler, has intimated that he will cede it to the Louvre for the price which he paid for it. An option of two months is given, during which time it is hoped that the necessary funds will be raised by public subscription and an exhibition of the picture.

Nº DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
14 JUIL 1912

A verdadeira historia de "Salomé"

Temos incorrido num grave erro ou, pelo menos, os artistas nelle nos tem feito persistir: Tomámos a serio a "Salomé" de Oscal Wilde, como já, aliás, tinhamos igualmente considerado a tragica "Salomé" de Henri Regnault. Abusou-se sempre de "Salomé".

Não a vemos mais claramente e desde que alguem nós diz: "Salomé"! cahimos em extase.

E' preciso, no emtanto, pôr em evidencia a realidade.

A "Salomé" de Oscar Wilde, no Chatelet, na qual devia seduzir e commover, fez rir.

Ella causou tambem um pouco de tedio. Os menos circumspectos disseram: — "Que bluff!" Houve erro. Creia nisso todo aquelle que conheceu Oscar Wilde e suas idéas.

Esta "Salomé" foi escripta em francez em 1892, e Wilde que falava igualmente duas linguas, cuidou de fazel-a representar assim em França como em Inglaterra.

Os amigos de Londres aos quaes communicou seus designios persuadiram-no de que jamais a censura toleraria semelhante ultrage á Biblia.

Neste comenos rebentou o ruidoso escandalo de que Wilde, vindo a ser "convencido" e condemnado pelo "Criminel Low Amendment Act", não poude mais se livrar.

E, prisioneiro em Holloway, o poeta escreveu a Sarah Bernhardt, induzindo-a a representar a "Salomé" e fazel-a sua.

Alguem que o conheceu, estudou e penetrou seus intuitos, escreveu a proposito essas cousas exactas e caracteristicas:

Oscar Wilde tinha sonhado, muito tempo antes de ser condemnado, com a representação entre nós, desta obra que elle amava tanto.

A "mise en scene", dizia elle, seria difficil... Salomé deveria ter cabellos... cabellos... (e procurava o adjectivo que exprimisse precisamente sua imaginação super-excitada) cabellos azues! Era o tempo em que o successo o aturdia, — esse tempo dos paradoxos "á outrance", dos anneis extraordinarios, dos escaravelhos á ponta dos dedos, das orchidéas verdes á lapella, dos artigos pagos á oiro pelas "reviews". Wilde era já celebre; era o homem do dia, "the man of fashion".

Deslumbrara a Inglaterra: tinha causado estupefacção em Paris, quando em casa dos Goncourt, ao jantar, narrava suas aventuras na America, descrevendo "cabarets" que vira em Texas, com avisos taes: "Implora-se ao publico que não apedreje a pianista, a qual toca como Deus é servido".

Em suas "tournées" americanas, durante as quaes fez carissimas conferencias, os jornaes o annunciavam em typos fortes:

— Ahi vem elle.
— Elle quem?
— Oscar Wilde, o grande esthеta.

E elle, com seu ar cançado, com um sorriso um pouco forçado no rosto glabro, respondia aos "interviewers" que o indagavam de suas opiniões sobre a America:

—"Aborrece, a America. O atlantico é calmo demais durante a travessia. Não ha mais tempestades!..."

"Salomé" e uma simples e risonha tragi-parodia. Basta lel-a e ver, aqui e alli, phrases como esta: "Como a princeza Salomé está linda hoje!" e tantas outras; basta consideral-as bem para ajuizar quanto Wilde, escrevendo-as, tinha em mente provocar esta especie de perturbação inquietante, mas não dramatica, que produz o "humour" de um philosopho amargo e irreverente. A cada passo Wilde, com sua insistencia em accentuar a fantasia da lenda, como que diz ao espectador: não chegou ainda o momento. E nunca pensou que pessoas prevenidas podessem crer no contrario.

Aquelles que consideraram a obra de outro modo, não conheceram Wilde, não comprehenderam sua obra.

A "Oeuvre" representou a peça de Oscar Wilde, pela primeira vez, — peça que parecia feita para esse theatro, graças a seu grandioso pathetico e á sua ironia sorridente.

Lugné-Poe foi um Herodes perturbadoramente delicioso... Demais a mais, sendo tão bello o assumpto, desvestiram-no da encantadora pharseologia de Wilde, e deram-lhe uma futilidade que nunca esteve na intenção do poeta, isto é, consideraram exclusivamente, e com prejuiso do texto do auctor, a simples anedocta.

D'ahi a serie das "Salomés" lyricas que tivemos: as do Sr. Gabriel Pierné, Richard Strauss, Marotte, Florant Schmidt, todos inspirados pelo bellissimo thema.

Mas Wilde, em verdade, o amargo e cruel Wilde, nada teria a vêr com isso.

E' possivel que aquelles que realisaram, actualmente, a "Salomé" não tivessem lido o texto de Oscar Wilde.

O scenario representa um céo pesadamente plumbeo, de côres espessas, negras, violaceas, onde se vê inverosimilmente immovel uma enorme lua como que submersa em tinta. Ora, o texto diz (é um dos personagens que fala): "Através as nuvens de "mousseline", ella sorri como uma loira rainha..." Wilde, se assistisse á realisação de sua peça, recuaria estupefacto. Não a comprehenderia absolutamente. Era um ironista de genio, e, talvez, tivesse sorrido a tudo aquillo. Mas é positivamente lastimavel que exaltados admiradores levem sua inconsciencia ao ponto de comprometterem as proprias obras primas de mallogrados auctores.

Swing

Germano Neves. Medalha de ouro.

Menção honrosa

Extrait de *Wiener Abendpost*
Adresse : *Wien*
Date : *6* JUIN 1912
Signature :

Die beiden ersten Tage der Gemälde-Versteigerung Carcano in Paris ergaben eine Einnahme von 3,800.000 Franken.

Extrait de *Die Kunstwelt*
Adresse : *Berlin*
Date : *Juni* 1912
Signature :

Versteigerung der Bildersammlung Carcano. Die berühmte Bildersammlung Carcano kam am 30. Mai bei Georges Petit in Paris unter den Hammer. Das wichtigste Bild, die „Salome" von Regnault, das für den Louvre erworben werden sollte, ist für 488000 Francs von dem amerikanischen Kunsthändler Knödler angekauft worden. Das Porträt der Frau Gédon von Leibl ist für 154000 Francs von Heinemann-München erworben worden. Leibl erhielt für dieses Bild seinerzeit 7000 Mk. Ein Corot erzielte 120000 Francs, eine Reitschule von Delacroix 140000 Francs, das Interieur eines marokkanischen Hofes, ebenfalls von Delacroix, 86000 Frs. Über Henri Regnaults „Salome" hören wir noch: Der Kunsthändler Braun kaufte dem Maler das Bild für 8000 Mk. ab, der darob überglücklich war. — Daß der amerikanische Kunsthändler Knödler das Gemälde erworben hat, rief einige Aufregung unter den französischen Kunstfreunden hervor, die das Bild gern im Louvre gesehen hätten und dem Staate ansehnliche Summen zur Verfügung gestellt hatten. Kunsthändler Knödler hatte vor der Auktion versprochen, daß er den Staat nicht durch Überbieten steigern wolle. Die Direktion des Louvremuseums ging mit ihrem Gebote nicht, wie gestern gemeldet wurde, bis 100000, sondern bis 370000 Francs, hörte hier aber auf, sich an dem weiteren Mitbieten zu beteiligen. Knödler konnte nun, ohne sein Versprechen zu verletzen, weiterbieten. Er wurde bis 480000 Francs getrieben und er erwarb das Bild. Das Publikum der Auktion unternahm daraufhin eine feindselige Demonstration gegen Knödler, welche sich bis auf die Straße fortsetzte. Knödler hat diese Feindseligkeit nicht verdient, denn gleichzeitig mit der Erwerbung des berühmten Bildes erklärte er, daß er zwei Monate lang das Kunstwerk nicht verkaufen werde und zur Verfügung des französischen Staates halte, welchem er es ohne jeden Gewinn zum Ankaufspreise überlasse. Im Laufe des Abends wurde noch eine Subskription eingeleitet, welche 185000 Frs. ergab. An dieser Subskription hat die frühere Eigentümerin des Bildes, Marquise Landolfo Carcano, mit 30000 Frs. teilgenommen, den Preis, welchen sie 1869 für dieses Bild gezahlt hatte. Knödler selbst zeichnete 5000 Frs. — Ob das Bild, wenn es gelingen sollte, es Frankreich zu erhalten, einen bedeutenden Zuwachs für das Louvre darstellt, scheint uns recht fraglich.

Versteigerung der Sammlung Dollfuß. Einige Tage vorher wurden in Paris bei Georges Petit Bilder aus dem 17. und 18. Jahrhundert aus der berühmten Sammlung von Jean Dollfuß versteigert. Es wurden merkwürdig niedrige Preise bezahlt. Eine Zeichnung von Fragonard „Junge Frau über der Leiche ihres Geliebten weinend", das auf 25000 Frs. geschätzt war, wurde zu 12000 Frs. weggegeben. Zwei van Dyck zugeschriebene Porträts erzielten 6000 u. 5000 Frs. Aus der französischen Schule wurde ein weibliches Porträt von David, das auf 25000 Frs. geschätzt worden war, mit 16000 Frs. bezahlt.

Auch die Preise für Kupferstiche und Radierungen sind wieder in die Höhe geschnellt. Meisterstiche sind unter 1000 Mk. nicht mehr zu haben, ja für einzelne gute Drucke berühmter Blätter werden 10000 Mk. und mehr ausgeworfen. Auf der Versteigerung der Sammlungen v. Seidlitz und Francke bei G. H. Börner in Leipzig wurde der Preis für Dürers Stich „Die Geburt Christi" auf 10000 Mk. getrieben. Freilich bestimmt die Qualität des Blattes den Preis in erster Linie, so daß Preise wie 1850 Mk. für „Ritter, Tod und Teufel" 1060 Mk. für das „Schweißtuch", 1200 Mk. für den „Erasmus" u. a., hervorragende Qualität vorausgesetzt, nicht übermäßig hoch sind. Dagegen allerdings 600 bis 1000 Mk. für Blätter von van Dyck, Frans Hals und Paul Potter! Ebenso ist der „Rinderhirt" von Claude mit 1000 Mk. hoch bezahlt. Verhältnismäßig hohe Summen wurden für Radierungen von Rembrandt gegeben. Kleine Blätter wie „Christus und die Samariterin am Brunnen" brachten 730 Mk., die schöne, aber nicht eigenhändige „Verkündigung an die Hirten" 1280 Mk., „Der barmherzige Samariter" (eigenhändig) 2550 Mk. und das „Ecce homo" 6000 Mk.

Versteigerung der Sammlung Doucet. Das wichtigste Ereignis auf dem Gebiete der Auktionen wird in diesem Jahre wohl die Versteige-

Extrait de *Die Zeit*
Adresse : *Vienne*

Theater und Kunst.

Die Pariser Versteigerungen der letzten Saison.

Paris, 10. Juli.

In der jetzt beendeten Saison hat das Hotel Drouot seinen eigenen Rekord geschlagen. So viele erfolgreiche Versteigerungen und so viele und hohe Preise für einzelne Stücke sind noch in keinem anderen Jahre gezahlt worden, und man übertreibt wohl nicht, wenn man von einer Steigerungstollheit spricht. Der höchste, für ein modernes Bild gezahlte Preis hat freilich wohl kaum etwas mit diesem Wahnsinn zu tun, sondern es war eine gar nicht ungeschickt ausgedachte Methode, die die „Salome" Henri Regnaults auf 450000 Franken steigen ließ. Die Händler und ihre Freunde wollten den seinerzeit mit einem Bilde Millets so vortrefflich gelungenen Streich noch einmal ausführen, als sie Regnault auf ihren Schild erhoben und in der Presse enthusiastische Berichte über den 1871 gefallenen Maler und sein Bild veröffentlichten. Sie glaubten, der öffentliche Enthusiasmus werde die verlangte halbe Million aufbringen, und dann könne man den Profit teilen. Der Enthusiasmus blieb aber hinter den Erwartungen zurück, und nun sitzen die Händler da mit ihrem Bilde, das ihnen kein Mensch um die Hälfte, und kein wirklicher Kenner um den vierzigsten Teil des gezahlten Reklamepreises abkaufen wird. Mag man diesem Preise also auch gerechtes Mißtrauen entgegenbringen, die für ältere Bilder gezahlten Preise sowie auch die von der Schule von Barbizon und ihren Zeitgenossen erzielten sind zuverlässig genug. Sie zeigen an, daß der zur schwindelnden Höhe führende Siegeslauf der französischen Kunst des achtzehnten und neunzehnten Jahrhunderts seinen Gipfel noch nicht erreicht hat, und daß in Amerika immer wieder neue Millionäre auftauchen, die wie ihre älteren Kollegen ihre Wohnungen mit solchen Kunstwerken ausschmücken wollen. Da nun Watteau,

Extrait de *Neueste Nachrichten*
Adresse : *München*
Date : *6* JUIN 1912
Signature :

Kunstchronik

F. T. **Henri Regnaults Salome.** Aus Paris wird uns geschrieben: Henri Regnault ist, siebenundzwanzigjährig, am 19. Januar 1871 bei Buzenval vor Paris gefallen. Seitdem ist er für die Franzosen der „Märtyrer der Kunst", und seine Bilder haben in den Augen der Franzosen durch diesen Glorienschein gewonnen, — auch an Marktwert. Bei der Versteigerung der modernen Gemälde der Sammlung Carcano bildete ein Werk Regnaults, seine Salome, den Mittelpunkt des Interesses, obgleich Werke von Delacroix, von Corot, von Théodore Rousseau, von Courbet mit zum Verkauf standen. In der Presse war lebhaft Stimmung dafür gemacht worden, die Salome für Frankreich zu erhalten; das Gerücht lief, Amerika dürste nach diesem Bild. So wurde denn eine Sammlung veranstaltet, die es der Verwaltung des Louvre ermöglichte, den Ankauf des Bildes ins Auge zu fassen, selbst im Kampfe gegen amerikanische Angebote. Aber Amerika hat doch schließlich den Sieg davongetragen: der Kunsthändler Knödler, der hauptsächlich nach Amerika hin Geschäfte macht, erstand das Bild für eine halbe Million (480,000 Fr. Kaufsumme, wozu noch die Auktionsabgaben kommen; alles in allem 528,000 Fr.) Das Louvre konnte nur bis 350,000 mitgehen! Jedoch hat sich Herr Knödler erboten, das Bild zwei Monate lang ohne Preiserhöhung zur Verfügung der Kunstverwaltung zu halten.

Bei derselben Versteigerung der Sammlung Carcano, die insgesamt annähernd drei Millionen Franken einbrachte, hat übrigens, wie schon gemeldet, Hr. Heinemann aus München ein weibliches Bildnis von Leibl für 140,000 Fr. erstanden (in zähem Kampfe gegen den bekannten Kunsthändler Durand-Ruel und den Sammler Cognacq).

Newcastle W. Ch.

8-6-12.

"Salome," the celebrated painting by Henri Regnault, was knocked down at the Georges Petit's Galleries last week to Messrs. Knoedler, the New York art dealers, for £19,200. The announcement that the masterpiece has been acquired by an American has caused keen disappointment among French art lovers who counted on securing "Salome" for the Louvre.

Extrait de *Frankfurter Ztg*
Adresse : *Frankfurt*
Date : *31* MAI 1912
Signature :

fs **[Die Gemälde-Auktion Carcano in Paris.]** Aus Paris, 31. d. M., wird uns gemeldet: Die Versteigerung der Gemälde-Sammlung der Marquise Carcano, die gestern in der Galerie George Petit begann, gehört zu den interessantesten Ereignissen, welche der Pariser Kunstmarkt seit Jahren gesehen hat. Der erste Tag, welcher allein an 2900000 Frs. brachte, war der modernen Abteilung gewidmet. Das Hauptinteresse bewegte sich um die „Salome" von Henri Regnault. Das Bild war das große Zugstück des Salons von 1870. Es ist eine brillante Malerei im Stile des zweiten Kaiserreiches. Es gewinnt einen gewissen patriotisch-sentimentalen Wert, weil der sehr junge Künstler im Kriege gefallen ist. Jedenfalls war lebhafte Propaganda dafür gemacht worden, daß das Gemälde für die Louvre-Galerie erworben würde. Eine Reihe von Kunstfreunden hatte nahezu 200 000 Frs. zur Verfügung gestellt. Die Besitzerin selbst, die Marquise Carcano [illegible] 30 000 Frs., die Summe, die sie seinerzeit für das [illegible]älde bezahlt hatte. Der Vertreter des Louvre konnte [illegible] allerdings bloß bis 375 000 Frs. mitbieten. Privatliebhaber trieben den Preis bis 485 000 Frs., wofür es dem amerikanischen Kunsthändler Knödler zugeschlagen wurde. Das Publikum ließ sich darauf zu einer leichten Demonstration hinreißen. Herr Knödler wird indessen das Bild nicht ohneweiters nach Amerika weiterverkaufen. Er hält es vielmehr zwei Monate für den Erwerbspreis zur Verfügung des Louvre, und es besteht kein Zweifel, daß diese Summe aufgebracht werden wird. Unter den anderen Bildern notieren wir vor allem das Porträt der Frau des Architekten Gedon von Wilhelm Leibl. Das Bild stammt aus der Pariser Zeit des Künstlers; es erreichte den Preis von 140 000 Frs. Der Käufer ist Herr Heinemann aus München. Weiter sind zu nennen „Die Kastanienallee" von Theodore Rousseau, 270 000 Frs., „Die Ermordung des Bischofs von Lüttich von Delacroix", 205 000 Frs., „Der See" von Corot, 120 000 Frs. usw.

Extrait de *Berliner Ztg z. Mit*
Adresse : *Berlin*
Date : *4* JUIN 1912
Signature :

Kleines [illegible]euilleton.

Das Mod[illegible] [illegible]r „Salome".

Unser Pari[illegible] Korrespondent schreibt uns: Das Urbild von Regnaults „Salome", über deren Verkauf an dieser Stelle berichtet wurde, hieß Maria Latini und war die Tochter einer bäuerlichen Familie der römischen Campagna. Die kleine Römerin besaß in ihrer Erscheinung etwas Wildes und doch Verführerisches, einen Zug von abschreckender und doch unwiderstehlicher Anziehungskraft. Zur Zeit, als Regnault als preisgekrönter Schüler der Akademie in der Villa Medici in Rom weilte, war die kleine Maria Serafina Carolina Latini bereits ein blühendes Mädchen von neunzehn Jahren. Regnault und sein Freund, ein junger Bildhauer aus Paris, dessen Name verschwiegen wird, durchstreiften an freien Tagen zu Pferde, zu Wagen oder zu Fuß die Campagna, die damals noch unter päpstlicher Herrschaft stand. Der Bildhauer kannte bereits das hübsche römische Bauernmädchen. Eine glühende Leidenschaft hatte ihn zu der schönen Maria Latini erfaßt, und er führte eines Tages Regnault in das kleine Campagnadorf hinaus, um ihm seine „Flamme" zu zeigen. Auch Regnault blieb fasziniert von dieser Erscheinung, und auf der Stelle reifte in ihm der Entschluß, das halbwilde Geschöpf mit dem „schrecklich-schönen" Kopf im Bilde zu verewigen. Maria wurde, in steter Begleitung ihrer Mutter, Regnaults Modell. Er nahm eine ganze Reihe von Skizzen der Maria Latini, und reiste sodann — zu Studienzwecken — nach Madrid, Cordova und Tanger. Hier vollendete er die „Salome", für die ihm Kunsthändler Braun im voraus 15 000 Frcs. ausbezahlt hatte. Der Freund Regnaults aber, der junge Bildhauer, heiratete inzwischen die angebetete kleine Römerin. Maria Latini, „das schwarze Panthermädel", wie Regnault und seine Kameraden sie im Atelier nannten, schenkte ihrem Gemahl drei Kinder und blieb bis an ihr Lebensende das Muster einer Gattin und Mutter. Sie starb im Jahre 1900 in Paris; ihr Gemahl war ihr einige Monate früher im Tode vorausgegangen. Was hätte wohl das ehemalige römische Bauernmädchen dazu gesagt, wenn es noch den Tag erlebt hätte, an welchem „ihr" Porträt zum Riesenpreis von 480 000 Francs verkauft wurde! Henri Regnault hatte für das Bild armselige 15 000 Frcs. erhalten; die Marquise de Carcano erstand es bei der Auktion der Sammlung einer Frau Caßin für — 16 000 Frcs. und erhält nun dafür den dreißigfachen Wert! II—cl.

Extrait de
Adresse :
Date : 6 JUIN 1912
Signature :

[illegible] der Versteigerung in Paris immer noch darum, Regnaults „Salome" (s. Nr. 621) dem Louvre-Museum zuzuwenden. Der Ansteigerer, der Händler Knoedler, hat erklärt, daß er das Gemälde zwei Monate lang zu diesem Preise zur Verfügung halte und zu dem Versteigerungspreis von 485 000 Franken nebst den von ihm erlegten 10 Prozent Kosten abgeben wolle. Es wird daher von neuem gesammelt. Der Maler Clairin hat für die Sammlung ein Aquarell Regnaults „Der Löwenhof in der Alhambra" beigesteuert, von dem man einen beträchtlichen Erlös erwartet.

Extrait de *Pester Lloyd*
Adresse: *Budapest*
Date: *1* JUIL. 1912
Signature:

(Ein Strohfeuer.) Aus Paris wird uns geschrieben: Vor einem Monat noch war Regnaults „Salome" ein Hauptgesprächsstoff von Paris, die Frage, ob die öffentliche Sammlung die Summe wird aufbringen können, die zur Erwerbung des Bildes nötig sei, ob also Paris seinen Liebling wird behalten können, sie war im Munde von jedermann. Es gab eine Woche, da kein Name häufiger ausgesprochen wurde als der Name Salome. Wer spricht heute von der Dame? Kein Mensch außer Herrn Roland Knoedler. Dieser Herr war es, der das recht mittelmäßige Werk eines Malers erwarb, der im deutsch-französischen Kriege den Heldentod starb und über seine Erlebnisse während der Belagerung von Paris wertvolle Aufzeichnungen hinterlassen hatte. Zu einer Zeit, da Wildes „Salome" im Triumph über die Bretter ging, da also das Sujet des Bildes auf Interesse bei dem Philister rechnen durfte, zu einer Zeit überdies, der täglich der dringend notwendige Schutz der nationalen Kunstwerke vorgepredigt wurde, hatte Herr Knoedler das zweifelhafte Glück, ein malerisch belangloses Gemälde um das Zehnfache seines Wertes überzahlen zu dürfen. Oder sollen wir es eine zweifelhafte Spekulation nennen? Die Sache steht jetzt so. Nachdem die Sammlung die Höhe des fabelhaften Preises, um den Herr Knoedler das Bild hergeben wollte (fabelhafter noch als der, um den er es erstanden hatte), trotz der lebhaftesten Beteiligung der Pariser Gesellschaft, trotz der von seiten des Louvre zur Verfügung gestellten zweihunderttausend Francs nicht erreichen konnte, verlängerte Herr Knoedler „mit einer schönen Geste" die Frist, die er der Nation zur Besinnung auf ihre Ehre eingeräumt hatte, bis zum 1. Juli. So lange hatten die Franzosen Zeit, einen begangenen Fehler wieder gutzumachen. Merkwürdigerweise zeigten sie nicht die geringste Lust dazu. Der Begeisterungstaumel war bald vorüber, es schien nicht mehr Ehrenpflicht, die „Salome" zu retten, und dem ernüchterten Blick enthüllte sich auch der wahre Kunstwert des Werkes. Das Louvre zog seine Subskription zurück, es wollte jetzt keine zweihunderttausend Francs an eine Sache wenden, die nicht mehr Sache der Nation war. Es wird so sein, Herr Knoedler hat den richtigen Augenblick verpaßt, das heißt, er hat ihn entschlüpfen lassen, nachdem er ihn schon einmal beim Schopfe gefaßt hatte. Dieser Augenblick wird aber nicht wiederkommen. Und Herr Knoedler ist nicht ungeduldig: er will gern bis zum 1. Januar 1913 warten. Wir sind jedoch der Meinung, daß man sich in Frankreich auch während dieser reichlich bemessenen Frist nicht dazu entschlossen haben wird, den Vorteil, ein mittelmäßiges Bild zu fabelhaftem Preise losgeworden zu sein für die Genugtuung, den allzu kühnen Herrn Knoedler nicht zu enttäuschen, preiszugeben. Dieser Spekulant baute seine Berechnung auf die schnell entflammbare Phantasie des Franzosen auf: soweit bestätigten sich auch seine Erwartungen, die Begeisterung brannte lichterloh, und wäre sie nicht so rasch verglommen, Herr Knoedler wäre heute um ein ansehnliches rundes Sümmlein reicher. Voraussichtlich wird er aber an jenem unwiderruflich letzten Termin nur um eine Erfahrung reicher geworden sein, die ihm allerdings bei seinen zukünftigen Geschäften von Nutzen sein könnte, um die Erfahrung, daß die Begeisterung der Franzosen, vor allem aber die der Pariser, einem Strohfeuer gleicht, und daß man sich eilen müsse, wenn man seinen Speck an diesem Strohfeuer hübsch braun rösten will. Herr Knoedler hat das versäumt, und jetzt steht er da, ernst, mit harrender Miene — seinen Schinken in der Hand. Er mag lange warten, einen Abnehmer wird er wohl nie dafür finden. Wohl oder übel, wird er seine Salome, die er sich so viel hat kosten lassen — behalten müssen. Und es geschieht ihm kein Unrecht.

Extrait de *Pester Lloyd*
Adresse: *Budapest*
Date: *1* JUIL. 1912
Signature:

(Ein Strohfeuer.) Aus Paris wird uns geschrieben: Vor einem Monat noch war Regnaults „Salome" ein Hauptgesprächsstoff von Paris, die Frage, ob die öffentliche Sammlung die Summe wird aufbringen können, die zur Erwerbung des Bildes nötig sei, ob also Paris seinen Liebling wird behalten können, sie war im Munde von jedermann. Es gab eine Woche, da kein Name häufiger ausgesprochen wurde als der Name Salome. Wer spricht heute von der Dame? Kein Mensch außer Herrn Roland Knoedler. Dieser Herr war es, der das recht mittelmäßige Werk eines Malers erwarb, der im deutsch-französischen Kriege den Heldentod starb und über seine Erlebnisse während der Belagerung von Paris wertvolle Aufzeichnungen hinterlassen hatte. Zu einer Zeit, da Wildes „Salome" im Triumph über die Bretter ging, da also das Sujet des Bildes auf Interesse bei dem Philister rechnen durfte, zu einer Zeit überdies, der täglich der dringend notwendige Schutz der nationalen Kunstwerke vorgepredigt wurde, hatte Herr Knoedler das zweifelhafte Glück, ein malerisch belangloses Gemälde um das Zehnfache seines Wertes überzahlen zu dürfen. Oder sollen wir es eine zweifelhafte Spekulation nennen? Die Sache steht jetzt so. Nachdem die Sammlung die Höhe des fabelhaften Preises, um den Herr Knoedler das Bild hergeben wollte (fabelhafter noch als der, um den er es erstanden hatte), trotz der lebhaftesten Beteiligung der Pariser Gesellschaft, trotz der von seiten des Louvre zur Verfügung gestellten zweihunderttausend Francs nicht erreichen konnte, verlängerte Herr Knoedler „mit einer schönen Geste" die Frist, die er der Nation zur Besinnung auf ihre Ehre eingeräumt hatte, bis zum 1. Juli. So lange hatten die Franzosen Zeit, einen begangenen Fehler wieder gutzumachen. Merkwürdigerweise zeigten sie nicht die geringste Lust dazu. Der Begeisterungstaumel war bald vorüber, es schien nicht mehr Ehrenpflicht, die „Salome" zu retten, und dem ernüchterten Blick enthüllte sich auch der wahre Kunstwert des Werkes. Das Louvre zog seine Subskription zurück, es wollte jetzt keine zweihunderttausend Francs an eine Sache wenden, die nicht mehr Sache der Nation war. Es wird so sein, Herr Knoedler hat den richtigen Augenblick verpaßt, das heißt, er hat ihn entschlüpfen lassen, nachdem er ihn schon einmal beim Schopfe gefaßt hatte. Dieser Augenblick wird aber nicht wiederkommen. Und Herr Knoedler ist nicht ungeduldig: er will gern bis zum 1. Januar 1913 warten. Wir sind jedoch der Meinung, daß man sich in Frankreich auch während dieser reichlich bemessenen Frist nicht dazu entschlossen haben wird, den Vorteil, ein mittelmäßiges Bild zu fabelhaftem Preise losgeworden zu sein für die Genugtuung, den allzu kühnen Herrn Knoedler nicht zu enttäuschen, preiszugeben. Dieser Spekulant baute seine Berechnung auf die schnell entflammbare Phantasie des Franzosen auf: soweit bestätigten sich auch seine Erwartungen, die Begeisterung brannte lichterloh, und wäre sie nicht so rasch verglommen, Herr Knoedler wäre heute um ein ansehnliches rundes Sümmlein reicher. Voraussichtlich wird er aber an jenem unwiderruflich letzten Termin nur um eine Erfahrung reicher geworden sein, die ihm allerdings bei seinen zukünftigen Geschäften von Nutzen sein könnte, um die Erfahrung, daß die Begeisterung der Franzosen, vor allem aber die der Pariser, einem Strohfeuer gleicht, und daß man sich eilen müsse, wenn man seinen Speck an diesem Strohfeuer hübsch braun rösten will. Herr Knoedler hat das versäumt, und jetzt steht er da, ernst, mit harrender Miene — seinen Schinken in der Hand. Er mag lange warten, einen Abnehmer wird er wohl nie dafür finden. Wohl oder übel, wird er seine Salome, die er sich so viel hat kosten lassen — behalten müssen. Und es geschieht ihm kein Unrecht.

Extrait de *Augsburger Abendzeitung*
Adresse: *Augsburg*
Date: *6* JUIN 1912
Signature:

Paris, 4. Juni. Kunstversteigerungen in solcher Menge wie in diesem Jahre hat man hier noch nicht erlebt; einige der bedeutendsten Privatsammlungen kamen nacheinander unter den Hammer. Wir haben uns die „Salome" von Regnault angesehen, die jetzt der amerikanische Kunsthändler Knödler besitzt, da der Louvre ihm nicht auf die schwindelnde Höhe von 490 000 Franken folgen konnte. Es handelt sich um eine sehr romantische, akademische Arbeit hervorragender technischer Kunst, doch ohne pulsierendes Leben. Die kleine Römerin, die Regnault saß, muß bildhübsch gewesen sein; er malte sie dazu im verführerischsten Flitter. Trotzdem wäre es unbegreiflich, daß man in die Leinwand so verliebt sein kann, wüßte man nicht, daß der talentvolle junge Regnault im deutsch-französischen Kriege als Freiwilliger fiel. Herr Knödler will heute dem Louvre das Bild genau zu dem Preise abgeben, den es ihn gekostet — einige bewundern diese Großmütigkeit, andere sprechen von einem Kunsthändler-Kniff. Jedenfalls hat die eifrige Geldsammlung des „Gaulois", die patriotisch die „Salome" Frankreich erhalten will, noch lange nicht die halbe Million erreicht. Einige Kritiker gestanden zu, daß der von Heinemann nach München zurückgebrachte Leibl (ein prachtvolles Frauenporträt) auf derselben Versteigerung viel höheren künstlerischen Wert besaß wie die „Salome". „Leibl hat drüben überm großen Teich noch keinen solchen Marktwert; deshalb ließen wir ihn unseren deutschen Kollegen," meinte Herr Knödler. — Gestern drängte sich wieder eine große Menge, in die sich bekannteste Persönlichkeiten, wie Senatspräsident Dubost und alle Rothschilds mischten, in den Galeries Georges Petit, wo man in einer Vorausstellung die zur Versteigerung bestimmte Sammlung Jacques Doucet sah, die größte Privatsammlung von Werken des 18. Jahrhunderts, die es gab. Man erwartet ein Gesamtergebnis von mindestens zehn Millionen Francs! Alle Kunsthändler der Welt sind eingetroffen. Und wenn hier der Louvre für manches Bild eine halbe Million aufwendet, wird es keine Kritiker geben. Lange bescherte uns französische Kunst keine größere Augenfreude. Die Fragonards, die Chardins, die Bouchers, die Greuzes, sowie der Watteaus „La Porte de Valenciennes" (eines der besten erhaltenen Gemälde des Künstlers), Perronneau, Largillière, Vigée-Le-Brun usw., dazu die Lawrence, Reynolds, Romney — alte authentische Möbel, Tapisserien und Büsten von Houdon — man kann es beklagen, daß dies „Museum des 18. Jahrhunderts" nicht fortbesteht, sondern in alle Winde zerstreut werden muß!

Extrait de
Adresse:
Date:
Signature:

... an das klammert, was sie nicht versteht.

□ [Henri Regnaults „Salome".] Die weitesten Kreise Frankreichs waren einige Tage in großer Aufregung wegen eines Bildes, das zu der unter den Hammer gebrachten Sammlung Carcano gehörte und dem die Ausfuhr nach Amerika droht. Es war die „Salome" des allzufrüh durch eine deutsche Kugel in dem Gefecht von Buzenval am 19. Januar 1871 dahingestreckten Henri Regnault. Er war 1843 in Paris als der Sohn eines bedeutenden Professors der Physik und Chemie geboren. Gegen Ende der 1860er Jahre erregten seine Gemälde in den Ausstellungen schon einiges Aufsehen, dann wurde er durch das bekannte Reiterbildnis des Marschalls Prim, das gegenwärtig im Louvre hängt, und das der spanische Revolutionsgeneral in verletzender Weise abgelehnt hatte, mit einem Schlage ein berühmter Künstler, und es ist keine Frage, daß ihm eine große Zukunft offen gestanden hätte. Nach dem üblichen Aufenthalt in Rom hatte er sich nach Spanien gewandt, was damals bei den französischen Künstlern noch verhältnismäßig selten war, und Velazquez und Goya hatten es ihm angetan. Später wandte er sich nach Marokko, und dort entstand die „Hinrichtung in Tanger", die ebenfalls im Louvre hängt. Was die „Salome" angeht, so trägt sie ihren Namen eigentlich ganz willkürlich. Das Modell war ein junges Mädchen aus der römischen Gegend, das mit entblößten Schultern, Armen und Füßen dasitzt und eine große Schüssel im Schoße hält, das Attribut der Freundin des Herodes; die Benennung erfolgte ganz hinterher. Der gelbe Hintergrund ist viel zu schroff, und die berufensten Kunstkenner in Paris waren nicht sehr eingenommen von dem Klatscherei, den der lärmende Arthur Meyer ausstieß, um das Bild dem Vaterlande zu erhalten. Das Kraushaar und die Stumpfnase des römischen Mädchens mögen einigermaßen berückend wirken, allein das Bild stellt keineswegs das beste Maß von Regnaults Können dar. Aus einer Erzählung des erinnerungsreichen Jules Claretie und den dazu von anderer Seite gelieferten Beiträgen ergibt sich alles für die Geschichte des Bildes Wissenswerte: es wurde verkauft, bevor es vollendet war und unbesehen dazu, und zwar in Madrid, wo Regnault die Bekanntschaft des Kunsthändlers Brame machte, dieweil das Gemälde noch in Rom in der Villa Medici auf der Staffelei stand. Brame zahlte dafür den Preis von 13 000 Fr. Es ist nun für den Preis von 480 000 Fr an einen Kunsthändler übergegangen, der es nach Amerika zu schaffen hat. Das ist das 37fache des ursprünglichen Verkaufspreises; in die Sammlung Carcano war das Kunstwerk noch für 36 000 Fr gelangt, und mit diesem Preise hatte die Erbin, Marchesa Bandolla-Carcano, sich an einer Eventualzeichnung beteiligt, die 185 000 Fr aufgebracht hatte, um die verfügbaren Mittel der Louvreverwaltung soweit zu ergänzen, daß sie das Bild erwerben konnte. Es standen den staatlichen Organen daraufhin im ganzen 385 000 Fr für die „Salome" zur Verfügung, allein bei diesem Betrag mußten ihre Bieter den Kampf aufgeben. Der Temps ist der Ansicht, daß man den Mißerfolg des französischen Geldes nicht so sehr zu bedauern brauche, weil das Werk mehr bei der großen Masse als bei den Kunstverständigen in Gunst stehe; es wird den freundlichen Spendern der 185 000 Fr geraten, das Geld für andere Zwecke bereit zu halten und auf einige bedeutende Maler wie Watteau und Fragonard hingewiesen, die im Louvre noch völlig ungenügend vertreten seien. Der Tag brachte bei der Versteigerung rund 2 800 000 Fr, und unter den Gemälden befand sich auch ein Frauenbildnis von Leibl, den der Temps als einen Bayer bezeichnet; es erzielte 140 000 Fr und ist nach dem Zeugnis des französischen Blattes der „Salome" ganz bedeutend überlegen. Damit das Gemälde nun mit einer in jeder Hinsicht beglaubigten Entstehungsgeschichte nach Amerika gehen kann, ist schließlich auch noch festgestellt worden, wer das Modell war und was aus ihr geworden ist. Sie war 15 Jahre alt, als 1869 Regnault sie malte und heiratete bald darauf einen mit diesem befreundeten italienischen Bildhauer und wurde eine recht brave Hausfrau und Mutter, der der Lärm, der jetzt um ihr Bildnis entstanden ist, sehr zuwider gewesen wäre. Sie starb 1900.

Extrait de
Adresse:
Date: 27 JUIL. 1912
Signature:

[Die Büste des Malers der „Salome" gestohlen.] In der Nacht vom Sonntag auf den Montag ist im Walde von Saint-Cucufa bei Paris die Bronzebüste des Malers Henri Regnault gestohlen worden, und bisher fehlt jede Spur der Täter. Man erinnert sich, daß vor ganz kurzer Zeit das berühmteste Werk Regnaults in Paris zur Versteigerung kam und daß der französische Staat es nicht für den Louvre erwerben konnte, wie es sein Wunsch war, weil ein Amerikaner eine horrende Summe für dasselbe bot. Obgleich damals viel von Regnault die Rede war, wurde nicht der Tatsache gedacht, daß seinem Andenken ein Denkmal errichtet worden war. Er war einer der kühnsten Verteidiger von Paris im Jahre 1871 und fiel im preußischen Kugelregen am 19. Januar im Walde von Saint-Cucufa. Seine Braut sorgte dafür, daß sein Heldentod nicht vergessen werde und sammelte die Mittel, um ihm ein bescheidenes Denkmal dort zu errichten, wo ihn der Tod ereilt hatte. So entstand die Bronzebüste des Bildhauers Barrias, welche in einem trauten Winkel des Parkes von Buzenval aufgestellt wurde. Doch hatten nur wenige Personen Kenntnis von diesem Denkmal. Seither ist dieser Teil des Waldes parzelliert worden, und seit vielen Jahren schon befand sich die Büste Regnaults innerhalb der vier Mauern einer Privatbesitzung, die sich Parc Raymond nennt. Neuerdings wurde diese Besitzung einer Sportgesellschaft, dem Country Club, verkauft, der darauf ein großes Golfterrain anlegt. Zu diesem Zwecke mußten Breschen in die Mauern gelegt werden, und die Diebe hatten leichtes Spiel. Sie lösten die Bronzebüste vom Marmorsockel los und schleppten die 25 Kilogramm Bronze weg. Der „Matin" bemerkt zu diesem Diebstahl: Der Dieb hat in der Tat keine Sachkenntnis. Im Park von Buzenval hat er sich einer Profanation schuldig gemacht, während er bei ein wenig Kühnheit anderwärts als Wohltäter hätte auftreten können. Hätte er den Kopf Garniers in der Rue Auber gestohlen, die Pariser hätten gerufen: Welche Chance! Hinter der Madeleine konnte er Lavoisier forttragen, und man hätte ihm nachgerufen: Ist das eine Erlösung! Er hatte die Wahl. Bei den Brüdern Chappe auf dem Boulevard Saint-Germain hätte er viel mehr als 25 Kilogramm Bronze erwischt. Er konnte die George Sand aus dem Luxembourg, Musset aus dem Palais Royal, Jules Simon aus der Madeleine stehlen, niemand hätte etwas dagegen gehabt. So stolz ist Paris auf seine Denkmäler.

Extrait de
Adresse:
Date: 31 MAI 1912
Signature:

[Die Gemälde-Auktion Carcano in Paris.] Aus Paris, 31. d. M., wird uns gemeldet: Die Versteigerung der Gemälde-Sammlung der Marquise Carcano, die gestern in der Galerie George Petit begann, gehört zu den interessantesten Ereignissen, welche der Pariser Kunstmarkt seit Jahren gesehen hat. Der erste Tag, welcher allein an 2 800 000 Frcs. brachte, war der modernen Abteilung gewidmet. Das Hauptinteresse bewegte sich um die „Salome" von Henri Regnault. Das Bild war das große Zugstück des Salons von 1870. Es ist eine brillante Malerei im Stile des zweiten Kaiserreiches. Es gewinnt einen gewissen patriotisch-sentimentalen Wert, weil der sehr junge Künstler im Kriege gefallen ist. Jedenfalls war lebhafte [illegible] dafür gemacht worden, daß das Gemälde für die Louvre-Galerie erworben würde. Eine Reihe von Kunstfreunden hatte nahezu 200 000 Frs. zur Verfügung gestellt. Die Besitzerin selbst, die Marquise Carcano, stiftete 30 000 Frs., die Summe, die sie seinerzeit für das Gemälde bezahlt hatte. Der Vertreter des Louvre konnte gestern allerdings bloß bis 375 000 Frs. mitbieten. Privatliebhaber trieben den Preis bis 480 000 Frs., wofür es dem amerikanischen Kunsthändler Knoedler zugeschlagen wurde. Das Publikum ließ sich darauf zu einer leichten Demonstration hinreißen. Herr Knoedler wird indessen das Bild nicht ohneweiters nach Amerika weiterverkaufen. Er hält es vielmehr zwei Monate für den Erwerbspreis zur Verfügung des Louvre, und es besteht kein Zweifel, daß diese Summe aufgebracht werden wird. Unter den anderen Bildern notieren wir vor allem das Porträt der Frau des Architekten Gedon von Wilhelm Leibl. Das Bild stammt aus der Pariser Zeit des Künstlers; es erreichte den Preis von 140 000 Frs. Der Käufer ist Herr Heinemann aus München. Weiter sind zu nennen „Die Kastanienschäler" von Theodore Rousseau, 270 000 Frs., „Die Ermordung des Bischofs von Lüttich" von Delacroix, 205 000 Frs., „Der See" von Corot, 120 000 Frs. usw.

Extrait de Frankfurter Zeitung
Adresse : Frankfurt
Date : 8 Juni 1912

Der Tanz der Preise.

Bemerkungen zu den letzten Kunstauktionen.

Knoedler

fs Paris, 7. Juni.

Die Galerie Georges Petit, in der im Laufe der Jahre Kunstschätze unter dem Hammer des Auktionators passierten, um ein Louvre-Museum zu füllen, hat dieser Tage wieder tolle Preise gesehen. Man muß zu der Versteigerung der Sammlungen Secretan und Spitzer zurückgehen, um jenes Fieber der Preise zu finden, das letzte Woche die Kollektion Carcano und gestern und vorgestern die Kollektion Doucet zu so ungeheuren Ertrögnissen hinauftrieb. Secretan und Spitzer haben höhere Gesamtsummen gehabt. Aber zwei Auktionstage allein haben wohl nie, wie bei Doucet, die Ziffer von nahe an 10 Millionen erreicht. Der erste Tag brachte 3 920 000, der zweite 6 644 000 Francs. Und nicht nur die Sammler haben so hübsch verdient. Da die Auktionatoren zur Deckung ihrer Kosten 10 Prozent der erzielten Preise als Zuschlag erheben, so fällt ihnen für die beiden Sitzungen der nette Lohn von rund 1 Million zu. Gewiß, sie haben Kosten, sie stellen die große Galerie fast eine Woche lang zur Verfügung, sie lassen Kataloge drucken, sorgen für die Einladung der Liebhaber und der bloß Neugierigen. Aber diese Kosten sind dieselben, ob das Elfenbeinhämmerchen des Herrn commissaire priseur normale oder „tolle" Preise aushämmert. Wenn sie toll sind, um so besser.

Ich möchte nun die ehrenwerte Korporation der Experten und Kommissäre keiner Unredlichkeit zeihen. Gewiß, in jeder Versteigerung funktioniert man vom „Ring" der Händler, die keinen „outsider" billig zu etwas kommen lassen, welche die Preise aufrecht erhalten, wie man eine Mode macht, bis der ganze Vorrat an Objekten auf den Markt gebracht ist. Wenn dem so ist, so kann man daran nichts ändern, so wenig wie an den „booms" der Börse oder den heimlichen und offenen „trusts" der Industrie. Solche Praktiken gehören zur Praxis des Geschäfts. Und schließlich darf man vom Kunsthandel sagen, daß er mit der Raffiniertheit der „ventes" keine unschuldigen Opfer trifft. Er verteuert keinem Armen das Brot und keinem Kleingewerbe die Kohlen. Er schöpft seinen Gewinn nicht aus den kleinen aber massenhaften Preissteigerungen eines Liters Milch. Er hat es nur mit „Liebhabern" zu tun, die ganz hübsch lassen könnten, was sie tun, die am Ende stolz darauf sind, so große Summen bezahlt zu haben. Die Klugen unter ihnen, die zum „rechten Preise" kaufen wollen, treten auch darum nicht in Person auf, wie man es bei Carcano und Doucet sah, sie beauftragen ihren Vertrauensmann, der unter seinem Kaufmannstitel den Milliardär verbirgt. Freilich wird es für die Eingeweihten kaum ein Geheimnis geben. Wenn einer der großen Händler für einen Auftraggeber bietet, dann weiß der kleine Kreis, für wen es geschieht, ganz abgesehen davon, daß die Händler heute selbst Kapitalmächte darstellen, die auf eigene Rechnung die kühnsten Preise riskieren. Uebrigens muß es selbst der Laie merken, ob ein „Ring" besteht oder nicht. Ich erinnere mich an die „Vier Jahreszeiten" Bouchers, die vor Jahren hier versteigert wurden. Der Kommissar forderte den Taxierungspreis von 800 000 Frs. Das erste Gebot war 50 000, das zweite 200 000. Mit dem vierten oder fünften war der Betrag von 800 000 erreicht, zu dem der Zuschlag erfolgte. Das ganze hatte vielleicht zwei Minuten gedauert. Da war kein Fieber und keine Treiberei, das schien ein im Voraus abgemachtes Geschäft.

Solche kühlen, gemessenen Szenen sind bei den Kunstversteigerungen die Regel. Daß zwei Käufer sich sozusagen Auge in Auge bekämpfen, ist die seltene Ausnahme. Selbst wenn sie leidenschaftlich genug wären, hätten sie bei den Pariser Auktionsstellen keine Gelegenheit dazu. Niemand ruft sein Gebot selbst aus. Der Auktionator und seine Gehilfen allein schreien die Ziffern in den Saal. Vor den Sitzreihen stehend, lassen sie die Augen über die Versammlung schweifen. Bald in dieser, bald in jener Ecke sehen sie ein Augenzwinkern, ein unmerkliches Kopfnicken, und der Preis schnellt um eine Einheit höher. Wenn sich der Zuschlag naht, wird das Spiel ein bißchen aufgeregter. Der Auktionator versichert seinem Augenzwinkerer zur Linken, daß das letzte Gebot nicht „à gauche" oder „à droite" sei, um ja keine Zweifel zu lassen, bevor der trockene abgerissene Hammerschlag erfolgt. Ein geübter Auktionator hat übrigens von Anfang an die richtige Witterung für den endgültigen Käufer.

Zum Lobe des Pariser Kunsthandels darf man sagen, daß er in den letzten Jahren seine Interessen zurückstellte, sobald die Staatsgalerie des Louvre als Bewerber auftrat. Wenn es sich um ein „nationales" Kunstwerk handelt, das im Lande zu erhalten Ehrensache ist, dann tanzen die Preise keinen Vortstanz. Freilich „il y a la manière! So sollte bei der Auktion Carcano die „Salome" von Regnault dem Louvre erhalten bleiben. Der Vertreter der Staatsgalerie bot bis 375 000 Frs. mit. Aber siehe, die Gebote stiegen höher und höher. Die eigentlichen Konkurrenten um das Bild fingen erst an zu bieten, als das Louvre verzichtet hatte. Der tatsächliche Erwerber geht sogar soweit, das Bild ohne einen Sou Gewinn an den Staat abzutreten, wenn man ihm innerhalb zweier Monate seine Auslage von 480 000 Frs. samt den zehn Prozent Kosten zurückvergütet. Um den „Gnadenpreis" ist das Louvre also gekommen. Der Fall war allerdings eine Ausnahme, der an die Geschichte des Milletschen „Angelus" erinnert. Die „Salome" hat nur patriotisch-sentimentalen Wert, weil der Urheber als junger Mensch auf dem Schlachtfelde fiel. Ein paar eifrige Patrioten hatten etwas täppisch im Voraus Stimmung für den Ankauf gemacht, und ein bekannter Millionär sogar recht offenherzig eine ansehnliche Summe zu diesem Zweck gezeichnet. Es wäre ein Wunder gewesen, wäre der Saal bei dem Ausgebot des Bildes kühl bis ans Herz hinan geblieben. Die Devise „Schonung für den Louvre" wurde vergessen, und soll das Werk nun doch im Lande bleiben, dann müssen die Kunstfreunde noch weitere hunderttausend Franken zusammenbringen. Jedenfalls wurde ein Preis für Regnault „markiert". Das Schicksal des „Angelus" wird sich hoffentlich nicht einstellen. Das Milletsche Bild war ebenso patriotisch umschwärmt worden. Aber es ging nach Amerika und erst einige Jahre später hat Herr Chauchard es aus vaterländischen Empfindungen heraus viel teurer zurückgekauft. Wird die „Salome" ihren Chauchard finden?

Die Preise der Auktion Doucet bedeuten eine Hausse des „Dixhuitième". Seit einigen Jahren schon wird das „Achtzehnte" auf dem Kunstmarkte sehr beliebt, und zweifellos bringen die nächsten Jahre noch mehr von dieser liebenswürdigen graziösen Kunst auf den Markt. Sie ist par excellence eine Kunst der Reichen, eine Kunst zum Schmucke der Prachtwohnungen der Millionäre. Sie atmet den schweren Luxus, so zart und fein, so witzig und ausgelassen sie ist, so arm die Watteau, Chardin, Fragonard, Houdon im Leben gewesen waren. Die Hausse des Alten wirkt fast wie eine Absicht, denn es werden sehr große Anstrengungen gemacht, um in Kunst und Kunstgewerbe die Gegenwartskunst zu Ehren zu bringen. Die vornehme Pariser Gesellschaft schickt sich an, in Sonderausstellungen eine Gegenwartsmode, einen neuen Geschmack zu fixieren. Die erste Antwort der alten Meister war treffend genug: Ein Pastell von La Tour 600 000 Frs., ein Büstchen von Houdon 450 000!

Extrait de Illustriertes Wiener Extrablatt
Wien

Ein Pastellbildchen für 600.000 Francs

und eine winzige Büste für 450.000 Francs.

Knoedler

Die Preise, die bei der jüngsten Pariser Auktion gezahlt wurden, gehen schon ins Fabelhafte und stehen in keinem Verhältnisse zum Kunstwerte der Gegenstände, die für diese enormen Preise erworben werden. Kürzlich zeigten wir die „Salome" von Regnault, ein kleines Oelgemälde von bestrittenem Kunstwerte, für das bei der Auktion der Gemälde der Marquise v. Carcano 475.000 Francs gezahlt wurden. In der darauffolgenden Versteigerung der Sammlung Jacques Doucets wurde ein Pastellporträt des Malers Quentin-La Tour für 600.000 Francs an den Mann gebracht und das Marmorbüstchen eines elf Monate alten Kindes von Houdin — des Töchterchens des Bildhauers — wurde um 450.000 Francs verkauft. Im Ganzen gingen bei der Auktion Doucets 19 800.000 Francs ein. Herr Doucet hat ein glänzendes Geschäft gemacht, denn ihm kostete seine Sammlung bloß 4 Millionen.

N° de débit 240
Extrait de Strassburger Post
Strassburg
Adresse :
Date : 4 Juni 1912
Signature :

(Fortsetzung folgt.)

Kleine Mitteilungen.

Knoedler

Zum Verkauf von Regnaults „Salome". Die „Salome" von Henry Regnault, die in der Auktion Carcano in Paris nach hartem Kampfe für den Preis von 450 000 Francs in amerikanischen Besitz überging, hat eine äußerst interessante Vorgeschichte. Zunächst sei erwähnt, daß mehrere Mitglieder der französischen Aristokratie und Freunde des Louvre eine starke Summe aufgeboten hatten, um das Bild für Frankreich zu erhalten. Der Senator Mir hatte nur bis zu 475 000 Francs geboten, hielt jedoch plötzlich inne. Um 5000 Francs mehr brachte der amerikanische Kunsthändler ... das Bild an sich. Regnault malte das Bild als ganz junger Künstler in der Villa Medici in Rom. Sein Modell war eine ... junge brünette Italienerin, ein armes Mädchen aus dem Volke, dem er eines Tages auf der sogenannten Piazza d'Espania in Rom begegnet war. Das Bild blieb in der Villa Medici. Regnault und sein Freund, der bekannte noch lebende Maler Clairin, ein ... intimer Freund der Sarah Bernhardt, hatten sich zu Studien nach Cordova in Spanien begeben. In der berühmten Moschee in Cordova trafen sie mit dem Pariser Kunsthändler Brame zusammen. Die zwei jungen Künstler hatten kein Geld mehr und waren schon nahe daran, von ihrem Wirte auf die Straße gesetzt zu werden. Als nun Brame den Maler Regnault erblickte, sagte er: „Ich habe viel Rühmliches von Ihrer „Salome" in Rom gehört, ich kaufe Ihnen das Bild für 8000 Francs ab." Ueberglücklich, so unerwartet von aller Not erlöst zu sein, schlug Regnault in den Handel ein. Aus dem Besitze Brames gelangte das Porträt dann auf vielen Umwegen in die Sammlung der Marquise de Carcano. Regnault fand zwei Jahre nach jener Verkaufsszene in der Moschee von Cordova den Tod auf dem Schlachtfelde von Buzenval bei Paris, und sein Bild wurde nun für nahezu eine halbe Million Francs verkauft. Der Kunsthändler Heinemann aus München hat auf der Auktion Carcano Leibls Bildnis der Frau Gedon für 154 000 Mark erworben. Für dieses Bild erhielt Leibl seinerzeit 7000 Mark.

Extrait de Neue Freie Presse
Adresse : Wien
Date : 31 Mai 1912
Signature :

Verkauf der Henri Regnaultschen „Salome" nach Amerika.

Knoedler

(Telegramm der „Neuen Freien Presse".)

Paris, 30. Mai. Der amerikanische Dollar hat heute in Paris einen Sieg davongetragen, den ihm die französischen Kunstfreunde schwer verzeihen werden. Heute kam Henri Regnaults Bild „Salome" mit der übrigen Galerie der verstorbenen Marquise Carcano bei Georges Petit zur Versteigerung. Henri Regnault wird von den Franzosen als nationale Größe verehrt, nicht nur weil er ein vorzüglicher Künstler war, sondern auch weil er im Gefecht von Le Bourget im Jahre 1870 einen ruhmvollen Heldentod fand.

Seit einigen Tagen wurde in den französischen Blättern die Befürchtung ausgesprochen, das Bild könne bei der Versteigerung von einem Ausländer erstanden werden. Man eröffnete eine Subskription, um der Verwaltung des Louvremuseums das Erstehen des Bildes zu ermöglichen. Der Preis des Bildes hat, wohl infolge des Aufsehens, welches diese Agitation hervorgerufen, eine phantastische Höhe erreicht. Es ist für 480.000 Francs dem amerikanischen Kunsthändler Knoedler zugeschlagen worden.

Marquise Carcano hatte das Bild im Jahre 1869 vom Maler selbst für 10.000 Francs erworben. Das Louvremuseum hat bis zu 100.000 Francs mitgeboten und dann das weitere Bieten eingestellt. Es wäre nicht erstaunlich, wenn in Frankreich jetzt eine Nationalsammlung eingeleitet würde, um das Bild den Amerikanern wieder abzujagen. Es wird dann wahrscheinlich noch teuerer zu stehen kommen als Millets „Angelus" dem verstorbenen Chauchard zu stehen kam, denn auch dieses berühmte Bild mußte von einem amerikanischen Käufer zurückerworben werden.

N° de débit 250
Extrait de Berliner Lokal-Anzeiger
Adresse : Berlin
Date : 31 Mai 1912
Signature :

... lerisches Niveau ...

 # Regnaults „Salome" — an das Louvremuseum weiterverkauft. Aus Paris telegraphiert uns unser ... Korrespondent: Der amerikanische Kunsthändler, der Regnaults „Salome" erwarb, hat sich bereit erklärt, das Gemälde um 480,000 Frank, also ohne Nutzen, dem Louvremuseum zu überlassen. Der Kauf dürfte infolge der in Aussicht stehenden Spenden von französischen Kunstfreunden noch in dieser Woche ...

Knoedler

Extrait de
Adresse :
Date : 30 Mai 1912
Signature :
Exposition

... Regnaults „Salome" nach Amerika **verkauft.** Unser Pariser ...-Korrespondent telegraphiert uns: Die Bemühungen opferwilliger französischer Kunstfreunde, das berühmte Bild „Salome" des im Kriege 1870/71 gefallenen Pariser Malers Henri Regnault für das Louvremuseum zu erwerben, haben nicht zum Ziel geführt. Das Werk wurde bei der gestrigen Versteigerung in der Galerie Carcano für vierhundertachtzigtausend Frank für amerikanische Rechnung gekauft. Regnault malte das Bild im Jahre 1870; es war eines seiner letzten Werke. Bei der Versteigerung erzielten ferner Wilhelm Leibls „Porträt der Frau Gedon" 140,000 und Theodore Rousseaus „Kastanienbaumallee" 270,000 Frank.

Knoedler

Extrait de Der Tag Berlin
Adresse :
Date : 14
Signature :

Phantasiewerte.

Von

Leo Jolles.

Was man Verschwendung von Nationalvermögen nennt, ist verschieden nach der Distanz, in der die Dinge zum menschlichen Urteil stehen. Vollzieht sich die Wertveränderung in einer Umgebung, die besonders intensiv auf die Wertentwicklung einwirkt, so ist man leicht geneigt, jedes außergewöhnliche Wachstum als ein Übermaß und damit als eine Vergeudung von Vermögen zu betrachten. Es ist nicht immer nötig, daß das Verhältnis zwischen greifbaren Wert und konstruiertem Preise ein besonders auffallendes ist: schon die Art des Einflusses allein genügt, um dem ganzen Wertprozeß ein bestimmtes, nicht gerade förderliches, Kennzeichen zu geben. Jede Form von Spekulation, die sich um reine Kapitalwerte dreht, unterliegt der erwähnten strengen Beurteilung; und am schroffsten äußert sich solche Auffassung bei den leicht vertretbaren Objekten des Kapitals: den Wertpapieren. Sooft die Börse auch wirkliche Ausschreitungen begeht, darf sie noch behaupten, daß schon ihrem Namen ein Vorurteil im Wege steht. Welcher Unterschied ist denn in der Tatsächlichkeit zwischen einer übermäßig hohen Bewertung einer Aktie und eines Kunstwerkes vorhanden? Vorausgesetzt, daß das Wertpapier diesen Namen verdient, so ist ein zeitweises Übermaß des Preises bei ihm nicht anders zu beurteilen als eine auffallend hohe Bezahlung irgendeines Luxusgegenstandes. In beiden Fällen kann man von einer Vergeudung notwendiger Betriebsmittel sprechen, wenn als wichtigste Voraussetzung der unbedingte Respekt vor der wirtschaftlichen Mission des Geldes besteht; denn die Anwendung des Begriffes der Verschwendung setzt voraus, daß es einen absoluten Preis für jede Ware gibt. Wo und wann gibt es ihn aber? Die nationalökonomischen Eigenschaften des Preises sind in der Praxis ebenso selten anzutreffen wie das Idealverhältnis von Angebot und Nachfrage. Es kommt also auf das Milieu an, in dem die Dinge sich abspielen; und dieser Zusammenhang zeigt, daß jedes Werturteil ein rein subjektives ist.

In Paris fand dieser Tage die Versteigerung von Kunstwerken aus zwei bekannten Sammlungen statt. Auf diesen Auktionen wurden Preise erzielt, die in ihrer „Glaubhaftigkeit" die Resultate der bekanntesten Aktientreibereien an der Börse weit hinter sich zurücklassen. Die Darbietungen einzelner Industriepapiere an der Berliner Börse aus letzter Zeit verlieren jeden sensationellen Reiz, wenn man sie zu den Leistungen der erwähnten Pariser Kunstauktion in Vergleich setzt. In den Berichten, die über den Verkauf der Sammlungen Carcano und Doucet gegeben wurden, war von einer Hysterie der Käufer die Rede. Merkwürdig, daß gerade dieses Wort niemals auf Ausschreitungen an der Börse angewendet wird! Man spricht wohl gelegentlich von einem Paroxysmus, traut aber offenbar dem Börsenspekulanten mehr inneres Gleichgewicht zu als dem übergeschnappten Liebhaber von Kunstwerken. Für die Seelenkunde des Käufers ist dieser Unterschied in der Charakteristik von Interesse. Während der Börse immer noch eine gewisse sachliche Atmosphäre zugetraut wird, so daß selbst die schlimmsten Übertreibungen nicht gerade mit dem bedenklichsten Krankheitsbilde wiedergegeben werden, wird doch über das Verhältnis der Liebhaberpreise zum Gesamtvermögen strenger geurteilt als bei den Ergebnissen des Kunsthandels. Vielleicht spielt die Größe der Ziffern bei der verschiedenen Auffassung eine Rolle; aber wenn das der Fall ist, so kann auch da nicht von prinzipiellen Unterschieden gesprochen werden, denn die umgesetzten Summen sind beim Handel mit Kunstwerken oft größer als im Effektengeschäft. Die genannten Pariser Versteigerungen brachten in zwei Tagen zehn Millionen Frank. Was von diesem Gesamtpreis auf Kosten einer übererzten Phantasie kommt, ist gar nicht zu sagen. Man kann ruhig die Hälfte streichen, um noch immer einen Betrag zu behalten, der den glaubhaften Wert der Objekte übersteigt. Bei der Aktie der Vogtländischen Maschinenfabrik, deren temperamentvolles Auftreten sehr bedrohliche Gesten zur Folge hatte, drehte sich's um Kursschwankungen von durchschnittlich 100 Proz. Da diese Differenzen sich immer nur bei den Summen, die wirklich umgesetzt wurden, bemerkbar machen konnten, und gerade die Geringfügigkeit des Umsatzes Grund zur Kritik an der Kursfeststellung bot, so kamen auch nicht annähernd solche Zahlen in Frage wie bei den französischen Bilderliebhabern. Wo ist nun die Verschwendung von Nationalvermögen deutlicher: an der Effekten-Börse oder auf dem Kunstmarkt? Und nun stelle man sich vor, daß eine hochbezahlte Aktie den Anteil an einem leicht abzugrenzenden Wertobjekt bildet, das immerhin meßbare Eigenschaften besitzt, und halte diesem Zusammenhang die Basis des Preises eines Kunstwerkes entgegen. Dort produktive Eigenschaften von wirtschaftlichem Wert, hier ein Produkt von Mode, Laune und Überreizung. Die Kunstwerke, die von den großen Meistern stammen und das fundamentale Inventar der Kunstgeschichte bilden, sind natürlich nicht nach dem Maßstabe des Marktwertes zu messen. Sie sind ja auch nur selten Gegenstand des Handels, da die Nationen über ihren Besitz wachen. Aber da, wo der Liebhaberwert gilt, finden sich oft genug eigenartige Beziehungen zwischen wirtschaftlicher Anschauung und praktischer Wertkunde. Wo der Liebhaber auf die Szene tritt, verschwindet der kühl berechnende Geschäftsmann; und der Preis wird lediglich Niederschlag einer Aufwallung des Gefühls. In Paris sollte eins von den verauktionierten Bildern der Staatsgalerie, dem Louvre, erhalten bleiben. Obwohl das Kunstwerk keineswegs zu den klassischen Vertretern seiner Geltung gehört, war doch ein außergewöhnlich hoher Preis vom Staate geboten worden. Die bedeutende Summe (375,000 Frank) reizte die Phantasie der Mitbieter, so daß der wirklich gezahlte Betrag bis nahe an eine halbe Million herankam. Damit war nicht nur das Bild, sondern auch der Maler im Kurse notiert. Und es ist anzunehmen, daß fürs erste der hohe Kurs in Geltung bleibt. Da die Leistung aber einen solchen Riesenpreis nicht rechtfertigt, so wird, wenn die Mode ihre Laune ändert und das Bild später noch einmal auf den Markt kommt, sein Wert beträchtlich gesunken sein; denn es ist auch im Kunsthandel nicht die Regel, daß die Preise sich in steigender Richtung bewegen. Nicht selten kommt es vor, daß Werke, die einst Sensationspreise erzielten, später im Werte kaum noch wiederzuerkennen sind.

Die Erlebnisse der Pariser Bilderkäufer sind lehrreich, weil sie keine Ausnahme, sondern Symptome bilden. Der Liebhaberwert beherrscht einen nicht zu kleinen Teil des Nationalvermögens und hält beträchtliche Mengen der so notwendigen Umlaufmittel unter seiner Botmäßigkeit. Man sieht immer nur auf Banken und Börse, wenn von der Fesselung wirtschaftlichen Kapitals zum Schaden der Ernährung des Gesamtkörpers gesprochen wird. Kredite und Effektenengagements können gewiß bedenkliche Stockungen hervorrufen. Aber sie sind nicht die einzigen Risiken. Der Luxus — und das Sammeln von Kunstwerken ist nichts anderes — fördert nicht nur Industrien und dient damit dem Warenumsatz, er treibt auch zur Verschwendung und zur Zersplitterung von Geldkapital. Wenn man die Summen feststellen könnte, die durch Sammelwut ihrer wirtschaftlichen Bestimmung entzogen werden, so käme sicher eine überraschend große Ziffer zum Vorschein. Alle Theorien über die Funktionen des Geldes und das Verhältnis zum Kapital werden zuschanden vor der schrankenlosen Ausbeutung bestimmter Liebhabereien. Man nehme nur einmal die Begründung der gedrückten Lage der Staatspapiere und suche sie mit der Wertentwicklung im Bereich des Luxus in Einklang zu bringen. Das wird ebensowenig gelingen wie der Nachweis, daß allgemeine Not und Geldmangel identisch sind.

Es ist wichtig, an solche Zusammenhänge zu denken, um einer falschen Orientierung die richtigen Wege zu zeigen. Aus Vorurteilen werden Wünsche und Gesetze geboren, die dem Wirtschaftskörper die Existenz erschweren. Man hat ja gesehen, welche Pfade die Erörterungen über die Finanzpolitik der Banken einschlugen. Es hat nicht viel gefehlt, daß die Tage zurückkehrten, in denen ein Rothschild es wagen durfte, das Akzept einer Aktienbank als nicht sicher genug zurückzuweisen. Vor der Konzentration im Bankenreich galt der angesehene Privatbankier mehr als das Aktieninstitut, dem das Odium des Gründertums anhaftete.

Extrait de Neueste Nachrichten
Adresse : Braunschweig

Feuilleton.

Die Pariser Musikwoche.

(Von unserem Pariser ps-Korrespondenten.)

Sonnabend, 25. Mai, 3 Uhr nachmittags. Ich habe von meiner Familie rührenden Abschied genommen, um einen Ausflug zu machen. Augenblicklich stehe ich ratlos auf einem Omnibus, der an den drei Bahnhöfen St. Lazare, Nord und Ost vorbeifährt. Ich warte auf eine Eingebung.

5 Uhr nachmittags. Ich bin schon wieder zu Hause. Die Bahnhöfe haben mir nicht gefallen, im übrigen habe ich eingesehen, daß ich vernünftig nicht abkommen kann. Alle Eingänge zu den Bahnhöfen waren mit musikalischen Instrumenten verbarrikadiert: Celli, Kontrabässe, Tuben und Posaunen standen nur so herum und erinnerten mich noch zu rechten Zeit daran, daß an diesen Pfingstfeiertagen ein musikalischer Wettbewerb von 455 Kapellen und Gesangvereinen des In- und Auslandes stattfindet. 40000 Musiker werden in Paris erwartet. Das muß ich erleben. Außerdem ist eine Hundeausstellung, außerdem werden die Kunstschätze der Marquise Landalso Carcano zur Versteigerung ausgestellt. Alles das muß ich erleben.

Meine Familie ist untröstlich, mich wieder zu haben, zur Entschädigung habe ich ihr versprochen, abends allein auf die Retraite zu gehen. 10 Uhr abends. Die Retraite ging im Sturmschritt an mir vorbei. Zehn Musikkapellen im Dampf und in der grünen Glut der Magnesiafackeln. Voran, und an der Seite und hinterher die Garde zu Pferde, sehr ernst, fast ein bißchen melancholisch. Aber die Soldaten trugen nicht alle Fackeln. Viele hatten fröhliche bunte Lampions in ganz abenteuerlichen Formen an lange Stangen genagelt. Die Musik blies sehr kriegerisch, und das Ganze sah aus, als ginge es direkt nach der Gare de l'Est, von der man am zweckmäßigsten gen Straßburg fährt. Man überlegte [illegible] indessen noch einmal und kehrte friedlich in die Kasernen zurück. Vermutlich gilt die Geschichte den Marokkanern, die um diese Stunde ihren Sturm auf Fez unternehmen.

Pfingstsonntag.

Die Musik wütet in allen öffentlichen Sälen. Ich wählte den Trocadéro, dort sollen zwanzig Kapellen der verschiedensten Nationalitäten hintereinander auftreten.

3 Uhr nachmittags. Man läßt uns in den Trocadéro nicht hinein. Ich protestiere es von vorn, von hinten und von der Seite. Die ganze Geschichte ist polizeilich streng bewacht. Endlich enthüllte mir jemand das Geheimnis: die Musikanten sind nicht angekommen. Frohen Herzens entfernte ich mich, kaufte mir in den Anlagen einen Platz für 10 Centimes und saß darauf so lange, bis die Platzvermieterin anfing, sich über meine Lokalschinderei zu mokieren.

Für den Abend habe ich den Saal der „Gartenkunst" zum Schauplatz meiner musikalischen Begierden gemacht. Ich wohne nämlich nebenan und kann dreimal in der Woche nicht schlafen, weil da Musik gemacht wird. Diesmal will ich von dieser angenehmen Nachbarschaft profitieren.

Abends 9 Uhr. Es war sehr schön. Eine holländische Kapelle sollte konzertieren; vom Gesandten bis zum letzten holländischen Journalisten war die ganze Kolonie erschienen. Sogar die Musiker waren da. Auch an Instrumenten war kein Mangel. Aber die Pulte fehlten. Ohne Pulte können selbst holländische Musiker nicht spielen. Man war sehr empört über die Pariser Schlamperei. Aber die Empörung macht keine Pulte. Am Ende entschloß sich die Harfenistin zu einem Solo, das sie auswendig konnte. Ich war sehr begeistert, und verließ unter Hochrufen (auf die Künstlerin) das Lokal.

Pfingstmontag.

Ich habe eingesehen, daß meine Anwesenheit 40000 Musiker in der Ausübung ihrer Künste hindert, und beschlossen, mich aus Paris zurückzuziehen. Ich fahre nach St. Germain.

Schon auf dem Bahnhof dieser „stillen Stadt von 15000 Einwohnern" (so behauptet der Baedeker) hörte ich ein wüstes Durcheinander von Musikinstrumenten aller Art. Als ich auf den Schloßplatz trat, war dieses Gedusch verstummt. Kaum aber hatte ich zum Essen Platz genommen, so nahte sich eine Dame, die mit heller Stimme sang und sich dazu auf der Violine begleitete. Ich stürzte in den Wald, aber von dort dröhnten zwanzig Leierkästen, Orchestrions und Blasmusiken auf einmal: Kirchweih.

Ich floh nach Paris, wo man doch seine Ruhe hat. Nachher las ich mit Befriedigung in den Zeitungen, daß die Pariser meine Abwesenheit gut genutzt hatten. Die 40000 Musikanten waren an Herrn Fallières vorbeigezogen, und der freundliche Herr soll zu den Gästen aus Elsaß-Lothringen besonders nett gewesen sein.

Dienstag.

Ich muß noch irgend etwas Musikalisches zu mir nehmen. Ich gehe in die Hundeausstellung.

Merkwürdig, sogar die Hunde hören auf zu bellen, wenn ich mich nähere. Unter Hundeausstellung stellt sich doch jeder (nicht nur jeder Hund) einen Ort des Schreckens vor, in dem die armen Ausstellungsobjekte um die Wette nach Liebe und Freiheit kläffen. In Frankreich ist das offenbar anders. In tadelloser Ruhe liegen die Herren Hunde auf ihrem Stroh, verwöhnt, blasiert, durch das allgemeine Interesse kaum geschmeichelt, tragen sie ihre charakteristischen Merkmale zur Schau. Ihre einzige Tätigkeit besteht im Sichunterscheiden; der Pudel vom Fox, der Mops vom Windhund, die Bulldogge vom Affenpinscher. Feinere Unterschiede bemerke ich leider nicht.

Als ich die Hundeausstellung verließ, bemerkte ich, daß die Tuilerien völlig abgesperrt waren. Hier hatte sich gestern der Vorbeimarsch der Musikanten vollzogen, und auch heute waren noch musikalische Genüsse zu erwarten, denn ich sah eine Menge Stadtsoldaten, die mit der Flinte auf der Schulter schwache Punkte der Absperrung verteidigten. Mein Sohn bemerkte, daß sogar die Denkmäler mit Lattenzäunen geschützt waren. Und er fragte, warum das wohl sei. Ich errötete tief und sagte: „Dies bezieht sich auf die Hunde. Du kennst ihre Gepflogenheiten, mein Sohn."

„Aber die Hunde sind doch dort drüben und sie können gar nicht hierher, wo die Sänger sind."

„Dann, mein Sohn, bezieht es sich auf die Sänger."

Unter diesen erbaulichen Gesprächen näherten wir uns einer Gruppe von zweihundert Menschen, in deren Mitte ein Gesangverein aufgestellt war. Ich bemerkte mit Freude, daß diese Leute nicht sangen, sondern daß man sich gegenseitig mit Reden unterhielt. Und ich schritt abermals weiter, da sah ich unter den Bäumen eine nach vielen Hunderten zählende Menge, die mit lautem Gejohle vor einem Musikverbrechen floh. Das Podium war völlig leer. Nur ab und zu erschien ein Herr, der den Versuch machte, einen Gartenstuhl aufzuklappen. Gelang es ihm, so wurde applaudiert, gelang es ihm nicht, so wurde frenetisch geklatscht. Es kann auch umgekehrt gewesen sein.

Jedenfalls begriff ich, weshalb die Tuilerien militärisch abgesperrt waren, und dreitausend Kinder, die sonst hier spielen, zu Hause bleiben mußten.

Mittwoch vormittags. Ich habe die Schätze der Marquis Carcano gesehen. Unter all den kostbaren Rembrandts, Delacroix, Corots ist auch ein ganz großes deutsches Meisterwerk: Weibls Bildnis der Frau Gedon. Man findet es bewundernswert, aber wer würde es wagen, ein deutsches Bild zum Ankauf dem Louvre zu empfehlen. Dagegen wendet sich alles Interesse der Salome Reynaults zu, und man hat bereits 170000 Franken gesammelt, um diese virtuose, aber inhaltlose Malerei für den Louvre zu erwerben. Was geschah in Deutschland, um diesen Weibl zu gewinnen?

In diesen Sorgen schlief ich ein, wurde aber durch einen Mordslärm aus dem Saale der Gartenkünstler aufgeschreckt. Man hatte die Pulte wiedergefunden und spielte, spielte!

Gegen die Musik gibt es für mich nur ein Mittel: Ich höre auf, ein Tagebuch zu führen.

N° DE DÉBIT 606

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Wovon man spricht.

Das französische Volk betrauert den Tod 24 wackerer Seeleute, die in Ausübung ihrer Pflicht schrecklichen Tod gefunden. Bei Cherbourg sank das Unterseeboot Vendémiaire. Der Panzerkreuzer St. Louis war mit ihm zusammengestoßen. In zwei Stücke zerrissen sank das Unterseeboot augenblicklich und die starke Strömung, die am Kap de la Hague herrscht, riß die Reste des Schiffes fort. An eine Rettung war nicht mehr zu denken. Was das Grausige dieser Katastrophe erhöht, ist die allgemeine Ansicht, daß sie nicht durch bestimmtes Verschulden vor sich gegangen, sondern gewissermaßen zu jenen Unglücksfällen gehört, die unvermeidlich sind, und bei Manövern, wie sie die französischen Unterseeboote rastlos ausführen, nicht vermieden werden können. Dieser tieftragische Umstand erhöht den Tod, den unerwarteten, schrecklichen Untergang der wackern Seeleute zu einer Heldentat und umgibt ihre Kameraden, die in diesem Augenblicke noch unter dem Eindrucke dieses furchtbaren Ereignisses weiterarbeiten, mit einem heroischen Schimmer. So kam es auch, daß die Trauer der Nation um die Toten einen starken Einschlag nationalen Stolzes enthält und sich in die Beileidsäußerungen der ausländischen Regierungen und Fürsten aufrichtige Bewunderung für die tapfern Seeleute mengt, die im Dienste wie wackere Soldaten fielen.

Es scheint, als wenn in den ewigen Sensationsbedürfnissen der Pariser eine jener Reaktionen eingetreten wäre, die bei völliger übertriebener Erschöpfung eines Gegenstandes immer einzutreten pflegt. Konnte man sich vor wenig Wochen noch für die blutrünstigen Hintertreppengeschichten des Bonnot und Konsorten interessieren, gegen die kein anderes Ereignis aufkommen mochte, so erfreut sich der Apache Féjard, der jetzt als letzter der Bonnot-Garnier vor dem Untersuchungsrichter erschien, geringeren Interesses als er wohl hoffte, obgleich er mit aufregenden Enthüllungen über die Bande nicht zurückhält. Der Geschmack des Publikums hat sich gewendet. Eine Sucht nach sogenannten höheren Sensationen scheint alle Welt ergriffen zu haben. Nachdem sich ganz Paris plötzlich über der Frage erwärmt hatte, ob Regnaults „Salome" nach Amerika verkauft oder den französischen Museen erhalten bleiben solle, wurde diese Sensation noch übertroffen durch die weiteren fabelhaften Preise, das hitzige Weltspiel der Millionäre um den Erwerb alter Kostbarkeiten und Kunstwerke auf der großen Versteigerung Doucet. Ein Taumel hatte die weitesten Kreise erfaßt. Der Drang zum Gewinn, das Fieber um den Sieg, die Neugier und Spannung auf das unbekannte oder erhoffte Ergebnis, wie sie sonst in Wettrennen, Stierkämpfen, Boxmatches zum Ausdruck kommen, hatte um diese Kunstauktion eine fast schwüle Stimmung gelegt, die weit in die gesamte Oeffentlichkeit hinaus überging. Man ging in die Versteigerung Doucet, wie man an den Spieltisch von Monte Carlo oder auch wie man zu den Fussiladen von Choisy-le-Roi oder Nogent-sur-Marne ging. Man verlor das normale Maß der Werte. Ueber die zu versteigernden Kunstwerke hinausgehend, sah man in der Auktion nur noch einen Kampfplatz, auf dem sich Reichtum gegen Reichtum maß. So ist es nicht zu verwundern, daß in den vier Sitzungen 13 884 000 Franken und mit dem 10-proz. Kostenaufschlag 15 272 000 Franken Erlös einkam und für „Kleinigkeiten" wie ein Tischchen aus dem 18. Jahrhundert 90 000 Franken, Tapisseriebezüge 350 000 Franken usw. bezahlt wurden.

N° DE DÉBIT 2954

Extrait de Hamburger Fremdenblatt

Adresse : Hamburg

Date : 5 JUIN 1912

Signature :

P. K. Ueber die „Salome" Henri Regnaults, die bei der Versteigerung der Sammlung Carcano den Rekordpreis von nahezu einer halben Million Mark erzielte, wird vielfach bemerkt, daß der im Kriege 1870 als Held gefallene Maler gar nicht die „Salome" des Königs Herodes für sein Bild im Auge hatte. Es stellt nur eine Südländerin mit maurischen Zügen vor, für die der Maler sein Modell in Marokko gesucht hatte. Er war nämlich einer der wenigen Franzosen, die um jene Zeit vor 1870 von dem Scherifenreiche sich durch längeren Aufenthalt ein Bild entworfen hatten. Er liebte die pittoresken Sitten und die Farbenfreudigkeit dieses Landes, in dem er mehrere Monate lang ein recht abenteuerliches Leben geführt hatte. Das berühmte Bild wurde von ihm 1870 unmittelbar vor Ausgang des Feldzuges für 3000 Franken an Madame de Coffin verkauft. Man sieht, daß sein Wert sich also in vierzig Jahren versechzehnfacht hat. Allerdings hat die Legende, die um den Namen des Künstlers und Vaterlandsverteidigers gebreitet ist, wohl auch beträchtlich zu der Wertschätzung des Bildes beigetragen.

Extrait de [illegible]

Adresse : STRASBOURG

Date : 2 JUIN 1912

Signature :

Petites Nouvelles de partout

« **Salomé** », toile célèbre du peintre Henri Regnault, a été adjugée avant-hier dans une vente, à Paris, à un Américain, M. Leclerc, qui l'a payée 480.000 francs.

On sait que Henri Regnault est mort en héros en 1870, à l'âge de 28 ans. «Salomé» n'est pas son chef-d'œuvre, mais comme trois œuvres seulement de ce peintre sont connues et que, dans la presse française, une campagne a été faite pour que le tableau restât en France, on peut facilement comprendre pourquoi il a été payé un prix si extraordinairement élevé.

Extrait de [illegible] ZEITUNG

Adresse : FRANCFORT

Date : 4 JUIN

Signature :

geschlossen werden.

= [Chronik der Künste.] Aus Paris wird uns heute gemeldet: Im zweiten Teil der Kunstauktion Carcano in der Galerie Petit erreichte ein Rembrandt-Porträt, vermutlich das seiner Schwester aus dem Jahre 1632, einen Preis von 265 000 Frcs., ferner Rubens „Christus von den Frauen beweint" 47 000, Veroneses Porträt der schönen Nani 180 500, Thomas de Keysers Porträt des Franz von Limburg 58 500, desselben Malers Porträt von Gertrud Bischof 62 000, Greuzes „Zwei Schwestern" 41 000 Francs. Dem gestrigen Versteigerungstag sind noch folgende Preise nachzutragen: Ein Corot „La Solitude" ging für 300 000 und ein Dupré „Teich in einer Waldlichtung" für 90 000, ferner ein Rousseau „Col de la Faucille" für 87 500 Frs. in den Besitz des amerikanischen Kunsthändlers Herrn Knoedler über, der (wie bereits mitgeteilt) die „Salome" von Regnault für 480 000 Frs. erwarb. Außerdem wurden erzielt: für einen Delacroix „Inneres eines Hofes in Marokko" 90 100 Frs., für Fortunys „Spanische Hochzeit" 220 000, für Fromentins „Arabisches Lager" 68 000, für Troyons „Kühe im Gehölz" 52 000, für Corots „Mauern einer Stadt" 23 100, für Bonnats „Mezzo Bajocco Eccellenza!" 20 500, für Delacroix' „Reitstunde" 140 100, für Héberts „Vierge au Baiser" 23 000, für Meissoniers „Schwarzer Raucher" 57 100, für desselben Malers „En Vedette" 27 500 und für seinen „Rosigen Leser" 23 500 Frs. — Der Allgemeine Deutsche Kunstgewerbetag, den der Verband Deutscher Kunstgewerbevereine veranstaltet, findet vom 24. bis 26. Juni in München statt. — An der Via Latina in der Nähe Roms ist, wie man uns von dort berichtet, vor einiger Zeit ein Grabdenkmal aus dem ersten oder zweiten nachchristlichen Jahrhundert aufgedeckt worden, das dem Spürsinne der Archäologen keine leichte Aufgabe stellt. Es zeigt die alte Hausform und bildete einen rechteckigen Bau, von dem eine außen von Marmor, innen von Peperinblöcken gestützte Mauer noch steht. In der Cella fanden sich die Bruchstücke eines prächtigen Sarkophages und drei Marmorköpfe. Es handelt sich offenbar um das Grabdenkmal einer bedeutenden Familie, vielleicht der eines Staatsmannes oder Kriegshelden.

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Regnaults „Salome" — an das Louvremuseum weiterverkauft. Aus Paris telegraphiert uns unser Korrespondent: Der amerikanische Kunsthändler, der Regnaults „Salome" erwarb, hat sich bereit erklärt, das Gemälde um 480,000 Frank, also ohne Nutzen, dem Louvremuseum zu überlassen. Der Kauf dürfte infolge der in Aussicht stehenden Spenden von französischen Kunstfreunden noch in dieser Woche zustande kommen.

Extrait de VIITORUL

Adresse : BUCAREST

Date : 25 MAI 1912

Signature :

„SALOMEA" de Henri Regnault

a fost vîndută unui american pentru suma de 480.000 de lei

Incă un capo de operă al picturei franceze care îşi ia drumul spre America!...

De cîţi-va ani, americanii, oameni bogaţi şi practici în acelaş timp, dau probe de tot mai mult bun simţ artistic. Licitaţiile mai ales în care se prezintă şi americani, pot fi considerate de mai înainte ca şi ţinute. Nimeni nu-i poate concura şi tablourile cari au nenorocirea să se vîndă cu tradiţionala formula: „cine dă mai mult" pleacă tot spre America, continentul nou care, ne avînd încă un trecut artistic, caută să şi-l completeze în detrimentul bătrînului continent ce nu-şi mai poate păstra capo de operile sale.

Aceiaşi soartă a avut-o şi faimoasa pînză «Salomea» considerată cu drept cuvînt ca cea mai de preţ lucrare a pictorului Henri Regnault şi una din capo operile picturei franceze.

Mai mulţi amatori de artă francezi printre care şi baronul de Rothschild hotărîseră să ţină piept Statului francez care voia s'o cumpere pentru muzeul Luvrului, fără să bănuiască bine înţeles, că şi de data asta, între ei şi statul francez, va apare concurentul temut sosit din America anume pentru lucrul acesta.

Licitaţia s'a ridicat pînă la suma extraordinară — am putea spune — de 480.000 de lei, cînd ne gîndim că ultima pînză de Rembrandt a fost vîndută numai cu 475,000 de lei.

Atît statul francez cît şi amatorii de artă din Europa n'au mai putut lupta şi pînza lui Regnault a intrat în proprietatea unui american.

Autorul ei, Henri Regnault s'a născut la Paris la 30 Octombrie 1843 şi a murit ucis la Buzenval în timpul războiului din 1871.

El este unul din maeştrii picturei care preced epoca nouă a şcoalei inaugurată cu Eduard Manet.

Elevul lui Lamothe, un fost elev al marelui Ingres, Régnault obţine premiul Romei în anul 1866.

După ce-şi face stagiul în Italia, Régnault trece în Spania unde devine un fanatic admirator al lui Velasquez de la care declară el însu-şi că a învăţat să picteze mai mult decît l'ar fi putut învăţa toţi profesorii şi maeştrii din lume.

«Salomea» este una din ultimele sale lucrări. Ea a fost expusă la salonul din 1870 un an înainte de moartea sa. Tabloul acesta făcu mare vîlvă chiar din momentul în care fu expus. Paul de Saint-Victor, îl critică în mod violent, mai ales că autorul lui părea de data asta că rupe oarecum cu trecutul şi că inaugurează o nouă tendinţă în artă. In schimb însă, Theophile Gautier unul dintre cei mai fini cunoscători ai timpului îl apără şi clasă pe Regnault ca pe cea mai puternică individualitate din noua generaţie de pictori.

Poetul avusese dar mai multă dreptate de cît criticul autorizat.

Printre alte lucrări ale lui Regnault cităm: Coriolan, Thetis, Orfeu în infern, Dama în roşu, Dama în roz, Un toreador *şi portretul mareşalului Spaniol* Prim, *care îi fusese refuzat la început şi primit numai după se repurtase cu el un adevărat succes la Salonul din 1869.*

Extrait de [illegible]

Adresse : VIENNE

Date : 1er JUIN 1912

Signature :

[Der Ankauf der Regnaultschen Salome".] Aus Paris wird uns gemeldet: Die große Aufregung, welche der Verkauf des Bildes „Salome" von Regnault an den amerikanischen Kunsthändler Knoedler schon in Paris hervorgerufen hat, endet sich, wie vorauszusehen war, in einer bereits eingeleiteten öffentlichen Subskription aus, durch welche dieses Meisterwerk der französischen Nation erhalten werden soll. Kunsthändler Knoedler hatte vor der Auktion versprochen, daß er den Staat nicht durch Ueberbieten steigern wolle. Die Direktion des Louvremuseums ging mit ihrem Gebote nicht, wie gestern gemeldet wurde, bis 100,000, sondern bis 370,000 Francs, hörte hier aber auf, sich an dem weiteren Bieten zu beteiligen. Knoedler konnte nun, ohne sein Versprechen zu verletzen, weiterbieten. Er wurde bis 480,000 Francs getrieben und er erwarb das Bild. Das Publikum der Auktion unternahm daraufhin eine feindselige Demonstration gegen Knoedler, welche sich bis auf die Straße fortsetzte. Knoedler hat diese Feindseligkeit nicht verdient, denn gleichzeitig mit der Erwerbung des berühmten Bildes erklärte er, daß er zwei Monate lang das Kunstwerk nicht verkaufen werde und zur Verfügung des französischen Staates halte, welchem er es ohne jeden Gewinn zum Ankaufspreis überlasse. Im Laufe des Abends wurde noch eine Subskription eingeleitet, welche 185,000 Francs ergab. An dieser Subskription hat die frühere Eigentümerin des Bildes, Marquise Landolfo Carcano, mit 30,000 Francs teilgenommen, den Preis, welchen sie 1869 für dieses Bild gezahlt hatte. Henri de Rothschild zeichnete 50,000 Francs, Graf Greffulhe 10,000 Francs, Henri Deutsch de la Meurthe 10,000 Francs, der österreichische Kunsthändler Kleinberger 10,000 Francs, Bankdirektor Kohlin 5000 Francs, Knoedler selbst 5000 Francs. Das Bild wird also dem Nationalmuseum Louvre erhalten bleiben.

N° DE DEBIT
Extrait de Die Zeit
Adresse : Wien
Date : 1. Juin 1912
Signature :

P [Gemäldeauktion Carcano in Paris.] Aus Paris, [illegible] Mai, wird uns telegraphiert: Vorgestern fand in Paris die Versteigerung der Gemäldesammlung der Marquise Carcano in der Galerie George Petit statt. Die Sensation bildete der Verkauf der „Salome" von Henri Regnault, die für den Preis von 480.000 Franken in den Besitz des amerikanischen Kunsthändlers Leclere überging. Es war eine lebhafte Propaganda dafür gemacht worden, das Gemälde für den Louvre zu erwerben. Privatliebhaber trieben den Preis bis auf 475.000 Franken, dann hielt der letzte Bieter, Senator Mir, plötzlich inne. Das Bild, das Regnault als junger Künstler in der Villa Medici nach dem Modell eines jungen Mädchens aus dem Volk in Rom gemalt hatte, dürfte aber doch noch dem Louvre zufallen. Herr Leclere hat sich nämlich bereit erklärt, das Gemälde für den Erwerbspreis, also ohne Nutzen, dem Louvre zu überlassen. Er gab eine Frist von zwei Monaten, innerhalb der zweifellos die Summe aufgebracht werden wird. Regnault selbst war einst überglücklich, als ihm der Pariser Kunsthändler Brame die „Salome" um 8000 Franken abkaufte. Der Künstler fiel bekanntlich auf dem Schlachtfeld von Buzenval bei Paris. Von den anderen bei der Auktion Carcano versteigerten Bildern wären noch Theodore Rousseaus „Die Kastanienallee" zu erwähnen, das den Preis von 270.000 Franken, und „Die Ermordung des Bischofs von Lüttich" von Delacroix, das den Preis von 205.000 Franken erzielte.

N° DE DEBIT
Extrait de Neues Wiener Abendblatt
Adresse : Wien
Date : 31 MAI 1912
Signature :

* Gestern erstand, wie uns aus Paris telegraphiert wird, der amerikanische Kunsthändler Knoedler Henri Regnaults Bild „Salome" für 480,000 Franken. Die Meldung dieses Ankaufes erregte großen Unwillen im französischen Publikum und am gestrigen Abend wurde eine Sammlung eingeleitet, um das Bild für das Louvremuseum zu erwerben. Knoedler kommt den Wünschen des französischen Staates bereitwillig entgegen, indem er erklärt, das Bild ohne Gewinn an die Verwaltung des Louvre verkaufen zu wollen; an der Subskription beteiligten sich Knoedler selbst mit 5000 Franken, der Marquis Carcano, welcher das Bild versteigern ließ, mit 36,000 Franken; Henri de Rothschild zeichnete 60,000 Franken, der österreichische Kunsthändler Kleinberger 10,000 Franken. Viele andere kunstliebende Personen zeichnen große Beiträge, die Verwaltung des Louvremuseums selbst verfügt über einen Fonds von 200,000 Franken für diesen Ankauf. Henri Regnault, welcher bereits ein Denkmal in der Académie des beaux arts hat, welches ihn nicht nur als Maler, sondern auch als im Kampfe fürs Vaterland 1870 gefallenen Patrioten feiert, wird nun mit seinem berühmtesten Bilde im Louvre vertreten sein.

N° DE DEBIT
Extrait de Wiener Abendpost
Adresse : Wien
Date : 1 Juin 1912
Signature :

In Paris fand vorgestern die Versteigerung der Gemäldesammlung Carcano statt. Viel umstritten war das Hauptwerk von Henri Regnault: „Salome", das der Künstler im Jahre 1870 malte. Das Bild wurde für 480,000 Franken von einem Kunsthändler erstanden, der das Angebot des Louvre-Museums bedeutend überschritt. Er will jedoch dem Louvre Gelegenheit geben, das Gemälde um seinen Erstehungspreis von ihm zu erwerben, falls innerhalb dreier Monate die erforderlichen Geldmittel im Subskriptionswege aufgebracht werden können. Bei derselben Versteigerung erzielte die „Kastanienbaum-Allee" von Théodore Rousseau 270,000 Franken.

Extrait de Zwickauer Tageblatt
Adresse : Zwickau
Date : 6 JUIN 1912
Signature :

Kleine vermischte Nachrichten.

[illegible] von Bohlen-Halbach und Frau in Essen stifteten aus Anlaß der Geburt einer Tochter 200,000 Mark zur Wöchnerinnenfürsorge für die Werksangehörigen. ● Der 20jährige [illegible]

N° DE DEBIT
Extrait de Neues Wiener Tagblatt
Adresse : Wien
Date : 2 Juin 1912
Signature :

* („Salome" um 480,000 Franken.) In Paris fand kürzlich eine große Bilderauktion statt. Der französische Staat kaufte Theodor Rousseaus „Kastanienallee" um 270,000 Franken. Das Publikum, darüber erfreut, daß dieses Bild (das aber im Salon des Jahres 1835 zurückgewiesen wurde) das Louvre schmücken werde, brach in stürmischen Beifall aus. Die gute Stimmung hielt aber nicht lange an, denn es kam, wie wir schon berichtet haben, das Bild „Salome" von Regnault zur Versteigerung und da konnte der Vertreter des Staates nur bis 370,000 Franken gehen, während der Bilderhändler Raoul Knoedler aus New-York 480,000 Franken bot, etwas mehr als ein französischer Senator opfern wollte. Das Publikum verlangte den Namen des Käufers. Als Herr Knoedler bekanntgab, der Erwerber der „Salome" sei ein Amerikaner, Herr Reiser, brach ein großer Tumult unter Pfeifen und Zischen aus. Herr Knoedler erklärte nun, daß, wenn innerhalb von zwei Monaten von jemand 480,000 Franken geboten würden, er das Bild den Franzosen überließe. Es fand sofort eine Subskription statt, die in einem Tage bereits 185,000 Franken betrug. Geht es in diesem Tempo fort, wird die „Salome" in Frankreich, und zwar im Louvre bleiben.

N° DE DEBIT
Extrait de Illustriertes Wiener Extrablatt
Adresse : Wien
Date : 5 Juin 1912
Signature :

Illustrirtes Wiener Extrablatt

Henry Regnaults „Salome",

das bei einer Versteigerung in Paris für 480.000 Francs erstanden wurde.

Rund 4 Millionen Francs trug der Marquise von Carcano ihre Gemäldegalerie ein, die dieser Tage in Paris versteigert wurde. In der Sammlung befand sich ein kleines Gemälde, etwas über einen Meter breit und nicht viel höher, die „Salome" des 1871 verstorbenen Malers Regnault, das bei der Auktion bis auf 480.000 Francs hinaufgetrieben und um diesen Preis vom Kunsthändler Knoedler für Amerika erstanden wurde. Die Direktion des Louvre hatte bis 300.000 Francs, ein Senator bis 475.000 Francs mitgeboten. Die Ansichten der Kunstkenner darüber, ob das Bild auch nur annähernd diesen Preis wert sei, sind geteilt, aber in den Zeitungen entstand ein Jammer darüber, daß wieder das Werk eines französischen Meisters über den Ozean wandern soll. Eine Subskription wurde eingeleitet, um das Bild für Frankreich zu erhalten, da sich der Kunsthändler Knoedler bereit erklärt hat, das Bild bis zu einem gewissen Termin für den Preis, den er selbst bezahlte, zu überlassen. Die Subskription hat bis jetzt 190.000 Francs ergeben. Die ehemalige Besitzerin hat dazu 30.000 Francs beigesteuert, sie macht aber trotzdem noch ein glänzendes Geschäft, da sie das Bild vor Jahren um 10.000 Francs gekauft hat.

Extrait de Berliner Tageblatt
Adresse : Berlin
Date : 31 MAI 1912
Signature :

Versteigerung der Bildersammlung Carcano. Die berühmte Bildersammlung Carcano ist, wie unser Pariser Korrespondent [illegible] gestern bei Georges Petit in Paris unter den Hammer gekommen. Das wichtigste Bild, die „Salome" von Regnault, das für den Louvre erworben werden sollte, ist für 480 000 Francs von dem amerikanischen Kunsthändler Knoedler angekauft worden. Das Porträt der Frau [illegible] von [illegible] ist für 110 000 Francs von [illegible], München, erworben worden. [illegible] erzielte 120 000 Francs, eine Skizze von Delacroix 140 000 Francs, das Interieur eines marokkanischen Hofes, ebenfalls von Delacroix, 80 000 Francs.

N° DE DEBIT
Extrait de Die Zeit
Adresse : Wien
Date : 6 Juin 1912
Signature :

(D) „Angelus" und „Salome". Aus Paris wird uns geschrieben: Die Pariser Bilderhändler haben soeben wieder eine herrliche kleine Neuauflage des dereinst so vortrefflich gelungenen „Angelus"-Streiches veranstaltet. Vor fünfundzwanzig Jahren trieben sie durch aufregende Agitation in der Presse und durch fiktive Verkäufe schließlich ein mittelmäßiges Bild von Millet auf mehr als 800.000 Franken, diesmal versuchen sie genau den nämlichen Schwindel mit einem Bild von Henri Regnault. Henri Regnault war ein Maler dritten oder vierten Ranges, der für Frankreich dadurch eine besondere Bedeutung erlangt hat, daß er bei einem Ausfall aus dem belagerten Paris 1870 getötet wurde. Dadurch wurde er zum Nationalhelden, und seine Bilder, die rein künstlerisch durchaus kein übermäßiges Lob verdienen, erhielten einen gewissen Wert. Es sind aber auch ganz gute und tüchtige Schularbeiten, wie sie ein begabter Maler, der die Akademie fleißig absolviert hat, herstellen kann, ohne darum ein wunderbares Genie zu sein. Nun wurde in einer großen Versteigerung auch ein Bild Regnaults verkauft, und alsbald begann in der Presse ein gewaltiger Lärm, daß es Pflicht sei, dieses wunderbare Werk der französischen Nation zu erhalten, damit es in den Louvre komme. Man machte Sammlungen und brachte wirklich mehr als 300.000 Franken zusammen. Zugleich wurde berichtet, daß die Besitzerin des Bildes dereinst 800.000 Franken dafür zurückgewiesen habe! 800.000 Franken! Bei der Versteigerung aber wurde das Bild von einem Mitglied des internationalen Händlerringes um eine halbe Million gekauft, so daß das Wunderwerk nun doch nicht in den Louvre kommen soll. Großmütig aber hat der amerikanische Händler, der es erstand, erklärt, er wolle es für den nämlichen Preis, den er gezahlt hat, dem Louvre überlassen. Nun wird man wohl weitersammeln und den großmütigen Händlern die halb Million verabfolgen. Ohne das Geschrei aber würde diese „Salome" Regnaults selbst unter Brüdern wohl kaum mehr als 5000 Franken erzielt haben, und es ist sehr fraglich, ob sie auch diese Summe wirklich wert ist. Auf der nämlichen Versteigerung wurden auch einige sehr hohe und wirklich authentische Preise für andere französische Bilder gezahlt. Ein Theodor Rousseau erzielte nicht weniger als 270.000 Franken, ein Delacroix mehr als 200.000 Franken. Auch diese Bilder sind wohl zehnmal höher bezahlt worden, als billig und recht wäre. Wenn aber die „Salome" Regnaults eine halbe Million wert ist, dann ist der Rousseau sicherlich zwanzig Millionen wert und der Delacroix nicht weniger.

Extrait de KÖLNISCHE ZEITUNG
Adresse : COLOGNE
Date : 19 JUIN 1912
Signature :

Exposition

1. Französischer Witz. Doch einer, der's verdient hat. Vor der Ordensliste prangt der Name eines Porzellanhändlers. „Na, wenigstens einer," [illegible] befriedigt, „der das Kreuz wohl verdient hat." „Aber wieso?" „Na gewiß doch! Das Porzellan wird nur dekoriert, wenn es ins Feuer kommt!" — Künstlerstolz. „Was, 170 Fr wollen Sie für den Anstrich der Fensterläden? Sie haben ja für keine 30 Fr Farbe dazu gebraucht . . ." „So, und für wieviel Farbe, meinen Sie, ist in Regnaults „Salome", für die einer 528 000 Fr bezahlt hat?" — Ein ganz Energischer. Madame: „Ich gehe jetzt aus." Ehemann: „Und wohin gehst du?" Madame: „Wohin mir's Spaß macht." Ehemann: „Aber, das sage ich dir, daß du mir ja nicht wo anders hin gehst!" — Macht nichts. „Wollen Sie heute abend mit uns dinieren?" „Ach, heute geht's leider nicht, ich gehe zu Nora." „Macht nichts, aber ein Grund mehr . . . Bringen Sie sie mit!" — Er kann warten. Der Gefängnisdirektor fragt einen Verbrecher am Morgen vor seiner Hinrichtung, ob er noch einen letzten Wunsch habe. „Aber freilich," sagt der Todeskandidat, „ich möchte gern noch Pfirsiche essen." „Aber Mann, Pfirsiche! Wir sind doch jetzt im Februar! Das dauert noch lange, bis die reif werden." „Na, meinetwegen, ich kann ja auch warten." — Den Zweck verfehlt. „Ja, meine Liebe, ich habe dich geheiratet, weil du mir leid tat'st." „Da hast du was Schönes gemacht. Jetzt tue ich aller Welt leid."

N° DE DEBIT
Extrait de POSENER ZEITUNG
Adresse : POSEN
Date : 2 JUIN 1912
Signature :

Regnaults „Salome" — an das Louvremuseum weiterverkauft. Aus Paris telegraphiert man: Der amerikanische Kunsthändler, der Regnaults „Salome" erwarb, hat sich bereit erklärt, das Gemälde um 480 000 Frank, also ohne Nutzen, dem Louvremuseum zu überlassen. Der Kauf dürfte infolge der in Aussicht stehenden Spenden von französischen Kunstfreunden noch in dieser Woche zustande kommen.

Nº DE DÉBIT
Extrait de
Adresse :
Date : 4 JUIN 1912

Die heutige Nummer enthält:

„Verkehrs- und Industrie-Zeitung": „Der Holzmarkt und die Holzindustrie." Vom kaiserlichen Rat Moritz v. Engel. Miszellen. Seite 23 bis 25.

Ferner:

Die 13. Fortsetzung des Romans „Eine Frau über der Moral" von Klaus Rittland. Seite 24.

Feuilleton.

Bei einer Bilderversteigerung.

Zur Erinnerung an Charles Wertheimer.

Christie hatte vorige Woche wieder einmal einen großen Tag. Es wurden die letzten schönen Reste der Sammlung des im Vorjahre verstorbenen Charles Wertheimer versteigert. Die wertvollsten Bilder jenes Hauses in Park Lane, die lebensgroßen Gainsborough und Hoppner, die Reynolds und Raeburn waren allerdings schon vorher privat veräußert worden, aber es blieben noch einige Objekte übrig, die genügend Anziehungskraft besaßen, um den großen, achteckigen Auktionssaal in Kingstreet bis auf das letzte Plätzchen zu füllen. Kopf an Kopf saßen die Leute, umrahmt von einer dichten Reihe von Stehenden. Den grünen Wänden entlang waren Bänke gestellt und auch dort standen Herren und Damen — ich sah unter ihnen Arthur Balfour, der das Parlament geschwänzt hatte — reckten die Hälse und versuchten während der wenigen Minuten, da die einzelnen Käufe sich abspielen, das Bild des Objektes gründlich einzufangen, sich einzuprägen, bevor es einen neuen Besitzer findet, und dann auf wer weiß wie lange, vielleicht auf Nimmerwiedersehen, der Oeffentlichkeit entzogen wird. Rund um das Mahagonipodium, wo der Auktionator thront, saßen und standen eng aneinander gepreßt die Matadore des Kunstmarktes, neben Herrn Seligmann aus Paris die Duveen, Agnew, Asher Wertheimer, Sully, Hodgkins, Knoedler, Fox, Colnaghi, Obach und wie sie alle heißen, umschwärmt von den Bondstreet-Sternen dritten und vierten Ranges, den Männern, die nicht in die Arena treten können, wenn die Riesen kämpfen. Aber sie waren alle gekommen, um noch ein letztes Mal die Schätze zu besehen, die einer der größten unter ihnen und sicherlich der Kühnste, Großzügigste, Charles Wertheimer, im Laufe der Jahre angesammelt hatte.

Die Auktionen selbst gehen bei Christie merkwürdig still vor sich. Ein Bild oder sonst ein Objekt wird auf das drehbare Gestell gehoben und dem Publikum gezeigt. Der Auktionator ruft die Nummer des Katalogs aus und verlangt ein Anbot. Erfolgt keines, bestimmt er selbst einen Preis, und nun beginnt das Ueberbieten. Aber außer der Stimme des Auktionators wird kein Laut vernommen. Die Herren in den glänzenden Zylindern, mit den scharfen Zügen und noch schärferen Augen haben eigene mystische Zeichen, durch welche sie sich dem Manne auf dem Podium verständlich machen. Ein Heben und Senken der Augenwimpern genügt vollständig, um dem Wissenden zu sagen, daß der Kauflustige den letztgerufenen Preis um hundert Pfund Sterling erhöht; eine kaum sichtbare Bewegung mit dem Zeigefinger deutet dem Auktionator an, daß ein auf einer Bank drüben im Hintergrund stehender Herr tausend Guineas für ein Kunstwerk zu zahlen gedenkt; ein Schütteln des Kopfes schließt dann die Auktion endgiltig und zeigt an, daß der Bietende sein Limit erreicht hat. Oft sitzen zwei Rivalen mit dem Rücken gegeneinander und fechten diesen ruhigen, lautlosen Kampf erbittert, aber ohne sich in die Augen zu sehen, aus. Der Auktionator wendet nur den Kopf nach rechts und nach links, greift mit unfehlbarer Sicherheit jedes esoterische Zeichen auf und bringt mit den Ziffern wie ein Automat in die Höhe: von zehn zu zehn Pfund, von 20- und 30-Pfund-Sprüngen zu höheren Preisen, von den Hunderten in die Tausende. Und dann ein kleiner Stillstand, ein Ueberlegen, ein weiteres Locken, ein Warnen in der Stimme, drei-, vier-, fünfmal wird die letztgebotene Summe wiederholt, der Auktionator hebt den Unterarm, weiß blinkt der elfenbeinerne Block in seiner Hand — dann klopft er hart und laut auf den Tisch auf. . . . Flink tragen die Clerks das Geschäft in ihre Bücher ein, das Bild verschwindet, ein anderes wird auf das Gestell gehoben. Kein Wort wurde gewechselt, niemand rührte sich vom Fleck, keinerlei Bewegung verriet innere Bewegung: und doch weiß jeder Eingeweihte hier im Saal, daß Mr. X von der Firma So und So Herrn Y von der rivalisierenden Firma soeben ein interessantes Objekt weggeschnappt hat.

Wenn ich von dem mannigfachen und oft mysteriösen Treiben dieses esoterischen Kreises, eines inzüchtigen Ringes, dessen Mitglieder bald hartnäckig gegeneinander, bald, wenn es einen Coup durchzuführen gibt, geheimbrüderlich ergeben miteinander arbeiten, ein bißchen unterrichtet bin, so verdanke ich es dem Manne, dessen Kunstwerke eben jetzt versteigert wurden, Charles Wertheimer; und der Grund, warum ich diese Auktion besuchte, war, daß ich der wehmütigen Emotion nicht widerstehen konnte, wohlbekannten Objekten — Bildern, Möbeln, Uhren, Dosen — die ich so oft aus nächster Nähe als scheinbar organische Teile eines Wohnhauses bewundert hatte, jetzt in unpersönlicher Distanz aus ihrem Milieu gerissen, zum letztenmal zu begegnen.

Charles Wertheimer, den Millais den größten Kunstkenner seiner Zeit und die erste Autorität im internationalen Kunstmarkte genannt hatte, dessen Rat vor Erwerbung antiker Werke von den Direktoren des Britischen Museums eingeholt wurde und in dessen Haus die amerikanischen Multimillionäre die Einkäufe für ihre Galerien erwogen, lebte in seinem schönen Stadtpalais in Park Lane (gleich neben Lord Burnham, dem Eigen-

eines Bildes habhaft werden konnte.) Nebenher befaßte er sich mit Renaissance-, Goldschmiede- und Kristallarbeiten und hie und da mit französischer Kunst der galanten Periode. (Das berühmte lichtgraue Fragonard-Zimmer, jetzt im Hause Piermont Morgans in Princeß Gate, hat Charles Wertheimer aus einem südfranzösischen Schlosse nach London verpflanzt.) Aber auch in seinem Kunsthandel war die charakteristische Note sein Sportsinn. Er wollte gewinnen, verdienen, aber er kaufte niemals contre coeur; und wenn er für irgend einen Tip eingenommen war, da sprang er tollkühn in das Unternehmen wie ein Wettender, ein Hazardeur.

Er setzte einmal den Christie-Zirkel in Erstaunen, indem er in öffentlicher Auktion 9000 Guineas für einen schmutzigen und beschädigten Gainsborough erlegte. Er hängte das Bild — das Porträt einer schwarzhaarigen Dame, der die Locken tief in die Stirn fielen — in einen kleinen Salon seines Hauses, und dort habe ich es oft gesehen. Eines Abends nach dem Dinner sagte er: „Let us join the Duchess." So nannte er scherzweise seine Frau. Wir gingen also in den Salon, wo Mrs. Wertheimer uns schon erwartete. Sie führte mich vor ein lichtes, leuchtendes Porträt einer Dame — unzweifelhafter Gainsborough — mit der charakteristischen, steil ansteigenden eiförmig hohen Frisur. Beide Gatten lächelten, während ich sie fragend ansah. „Das ist das Bild der Schwarzlockigen," sagte Mr. Wertheimer, „ich habe es restaurieren lassen. Ich habe sofort gefühlt, daß das Bild, das wir ursprünglich sahen, nicht das richtige Gainsborough-Porträt gewesen sein könne. Der Restaurator weigerte sich zwar, ein Bild zu berühren, das 9000 Guineas gekostet hatte, aber ich gab ihm eine von meinem Solicitor beglaubigte Schrift, daß ich jede Verantwortung trage — hier sehen Sie das Resultat! Das Bild ist heute gewiß 5000 Guineas mehr wert," fügte er hinzu. Und so war es auch.

Das Meublement dieses Salons, in dem das Porträt hing — mit den Beauvais-Gobelins — hatte 770.000 Kronen gekostet, die Ebenholzkommode Louis' XVI., an die ich mich lehnte, repräsentierte einen Wert von 30.000 Kronen, und die Louis XIV.-Bronze-Uhr mit einer Venusfigur darauf, ein Pendant zu jener in der Wallace-Kollektion, 750.000 Kronen. Hier waren auch ein Louis VI.-„Regulator" aus der Sammlung des österreichischen Grafen Paar zu sehen, eine Sèvresbüste Louis' XV., von Dodin geschmückt, prachtvolle Chandeliers und ein hoher sechsflügeliger Wandschirm vor der offenen Tür mit herrlichen Lederfüllungen. An der einen Breitseite aber stand ein hoher Glaskasten, der von innen beleuchtet werden konnte, der in verschiedenen Stellagen Tabakdosen (70.000 Kronen das Stück), Miniaturen, Schatullen, die wundervollsten Kristallbecher, Goldschmiedearbeiten und dann, als ganz unikes Stück, eine Schale von Benvenuto Cellini enthielt. Sie war aus Kristall, hatte eine graziöse Schwanenform und lief nach einem langen Hals in einen kleinen Frauenkopf aus. Dieser Hals und Kopf waren in höchst kunstvoller Weise mit bunten Edelsteinen geschmückt. Ich fragte Mr. Wertheimer, was der Marktwert dieses Stückes sei. Er lächelte ein wenig spöttisch und erwiderte, er wisse es nicht; es habe keinen Marktwert. — Er hat die Cellini-Schale noch kurz vor seinem Tode an Mr. Altmann nach Newyork verkauft, wenn ich nicht irre, um eine Million Kronen.

Dieser Salon war es, aus dem vor einer Reihe von Jahren zwei wertvolle Bilder gestohlen wurden. Der Diebstahl hat damals in der ganzen Welt ziemlich Sensation hervorgerufen, insbesondere, weil der Dieb niemals erwischt wurde. Aber Mr. Wertheimer, der immer erklärte, seit jener schrecklichen Nacht ein alter Mann geworden zu sein, glaubte zu wissen, wer seine Bilder gestohlen hatte und er wußte auch, daß sie noch heute irgendwo in London verborgen seien. Es steckt eine ganze Kolportagegeschichte dahinter mit nächtlichen Ueberraschungen, Nachschlüsseln und Erklettern von Blitzableitern, mit Hehlerspelunken im Fremdenbezirk Soho, einer Flucht nach Amerika, mit Scotland Yard-Praktiken, Bestechungen, Erpressungen und Detektivjagden. Wenn man solche Geschehnisse aus dem Munde unmittelbar Beteiligter hört, dann beginnt man ein bißchen zu verstehen, warum die enorme Anzahl von Hintertreppenromanen von den Massen hier so selbstverständlich als geistige Alltagskost und als realistische Wiedergabe des Lebens hingenommen wird.

Während Charles Wertheimer aus seinem Leben erzählte, brachte der Butler in einer großen, viereckigen Kristallflasche goldgelben Whisky. Das war die night cap, der Nachttrunk und das Zeichen, daß es Zeit sei, bald zu Bette zu gehen. Vorher wurde noch der Stallmeister gemeldet. Der trat herein, hob als Gruß den Zeigefinger zur Schläfe und berichtete über die Pferde. Er erhielt seine Instruktionen für den nächsten Morgen und dann kam die letzte Audienz des Tages — der Nachtwächter wurde hereingelassen. Seit dem Einbruch in seinem Hause hatte Charles Wertheimer einen Mann angestellt, der die ganze Nacht zu wachen hatte. Es war ein alter, ausgedienter Matrose, und bevor er seinen Dienst antrat, war es seine Pflicht, jeden Abend zu seinem Herrn zu kommen und ihm zehn Minuten lang auf sonderbare Weise die Zeit zu vertreiben. Er brachte nämlich stets einige Stücke Bindfaden und dünne Taue mit und begann nun nach Matrosenart kunstvoll Knoten zu knüpfen und zu lösen. Das ist eine faszinierende Arbeit, der sich Charles Wertheimer in der Stille der Nacht, neben seinem alten Matrosen stehend, gerne hingab. Aber auch der Wächter wurde verabschiedet und Wertheimer blieb inmitten seiner Schätze allein. Er lehnte sich an das Kamingesims — so hat ihn das stärkste Talent unter den jungen englischen Malern, der Ire William Orpen, für die Royal Academy gemalt — rauchte und rauchte und dachte nach. Ueber seine Geschäfte natürlich. Im Geiste holte er aus einem obskuren schottischen Landhause ein bisher unbekanntes Bild und versetzte es — ohne daß der eine und der andere noch irgend etwas von der Transaktion ahnte — in ein Milliardärschloß jenseits des großen Wassers. Eine halbe Stunde vor dem Schlafengehen hielt er so Kriegsrat mit sich; einsam grübelte er und kalkulierte, bot und feilschte, spielte auf einem unsichtbaren Schachbrett, erwog, ein Napoleon seines Metiers, seinen nächsten Feldzugsplan.

Es ist nur recht und sinnig, daß der Epilog eines reichen Lebens, dessen Meilensteine große Auktionen bedeuteten, bei Christie gesprochen wurde. Dort ist Charles Wertheimer jetzt eine Erinnerung. Aus dem Romane London, mit seinen seltsamen Carrieren und unbegrenzten Möglichkeiten, ist mit ihm eine interessante Figur verschwunden.

London, im Mai. Sil Vara.